

OUVRAGES DE DELEUZE-GUATTARI

*Aux Éditions de Minuit*

L'ANTI-ŒDIPE, 1972  
KAFKA - POUR UNE LITTÉRATURE MINEURE, 1975  
RHIZOME, 1976 (repris dans MILLE PLATEAUX)  
MILLE PLATEAUX, 1980  
QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ?, 1991

AUTRES OUVRAGES DE GILLES DELEUZE

*Aux Éditions de Minuit*

PRÉSENTATION DE SACHER-MASOCH, 1967  
SPINOZA ET LE PROBLÈME DE L'EXPRESSION, 1968  
LOGIQUE DU SENS, 1969  
SUPERPOSITIONS (en collaboration avec Carmelo Bene), 1979  
SPINOZA - PHILOSOPHIE PRATIQUE, 1981  
CINÉMA 1 - L'IMAGE-MOUVEMENT, 1983  
CINÉMA 2 - L'IMAGE-TEMPS, 1985  
FOUCAULT, 1986  
PÉRICLE ET VERDI. La philosophie de François Châtelet, 1988  
LE PLI. Leibniz et le baroque, 1988  
POURPARLERS, 1990  
L'ÉPUISE (in Samuel Beckett, *Quad*), 1992  
CRITIQUE ET CLINIQUE, 1993

*Aux P.U.F.*

EMPIRISME ET SUBJECTIVITÉ, 1953  
NIETZSCHE ET LA PHILOSOPHIE, 1962  
LA PHILOSOPHIE DE KANT, 1963  
PROUST ET LES SIGNES, 1964 - éd. augmentée, 1970  
NIETZSCHE, 1965  
LE BERGSONISME, 1966  
DIFFÉRENCE ET RÉPÉTITION, 1969

*Aux Éditions Flammarion*

DIALOGUES (en collaboration avec Claire Parnet), 1977

*Aux Éditions de la Différence*

FRANCIS BACON : LOGIQUE DE LA SENSATION (2 vol.), 1981

AUTRES OUVRAGES DE FÉLIX GUATTARI

*Aux Éditions Maspero*

PSYCHANALYSE ET TRANSVERSALITÉ, 1972

*Aux Éditions Recherches*

LA RÉVOLUTION MOLÉCULAIRE, 1977 (10-18, 1980)  
L'INCONSCIENT MACHINIQUE, 1979

*Aux Éditions Bernard Barrault*

LES ANNÉES D'HIVER 1980-1985, 1985

*Aux Éditions Dominique Bedou*

LES NOUVEAUX ESPACES DE LIBERTÉ (en collaboration avec Toni Negri), 1985

*Aux Éditions Galilée*

CARTOGRAPHIES SCHIZOANALYTIQUES, 1989

UNIVERSIDAD AUTONOMA DE MADRID



5406639790

COLLECTION « CRITIQUE »

B  
2430

GILLES DELEUZE  
FÉLIX GUATTARI

*CAPITALISME ET SCHIZOPHRÉNIE*

MILLE PLATEAUX



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1980 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire  
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,  
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

ISBN 2-7073-0307-0

## sommaire

AVANT-PROPOS .....	8
1. INTRODUCTION : RHIZOME .....	9
2. 1914 — UN SEUL OU PLUSIEURS LOUPS ? .....	38
3. 10 000 av. J.-C. — LA GÉOLOGIE DE LA MORALE .....	53
4. 20 novembre 1923 — POSTULATS DE LA LINGUISTIQUE .....	95
5. 587 av. J.-C. — SUR QUELQUES RÉGIMES DE SIGNES .....	140
6. 28 novembre 1947 — COMMENT SE FAIRE UN CORPS SANS ORGANES ? .....	185
7. Année zéro — VISAGÉITÉ .....	205
8. 1874 — TROIS NOUVELLES OU « QU'EST-CE QUI S'EST PASSÉ ? » .....	235
9. 1933 — MICROPOLITIQUE ET SEGMENTARITÉ .....	253
10. 1730 — DEVENIR-INTENSE, DEVENIR-ANIMAL, DEVENIR- IMPERCEPTIBLE .....	284
11. 1837 — DE LA RITOURNELLE .....	381
12. 1227 — TRAITÉ DE NOMADOLOGIE : LA MACHINE DE GUERRE .....	434
13. 7 000 av. J.-C. — APPAREIL DE CAPTURE .....	528
14. 1440 — LE LISSE ET LE STRIÉ .....	592
15. CONCLUSION : RÉGLES CONCRÈTES ET MACHINES ABS- TRAITES .....	626
TABLE DES REPRODUCTIONS .....	643
TABLE DES MATIÈRES .....	645

## avant-propos

Ce livre est la suite et la fin de *Capitalisme et schizophrénie*, dont le premier tome était *l'Anti-Œdipe*.

Il n'est pas composé de chapitres, mais de « plateaux ». Nous essayons plus loin d'expliquer pourquoi (et aussi pourquoi les textes sont datés). Dans une certaine mesure, ces plateaux peuvent être lus indépendamment les uns des autres, sauf la conclusion qui ne devrait être lue qu'à la fin.

Ont déjà été publiés : « Rhizome » (Ed. de Minuit, 1976) ; « Un seul ou plusieurs loups ? » (revue *Minuit*, n° 5) ; « Comment se faire un Corps sans organes ? » (*Minuit*, n° 10). Ils sont repris ici modifiés.

# 1. introduction : Rhizome

7 vedi NOTE

XIV piano piece for David Tudor 4  
disegno del 1969  
edizione pianistica: 17.3.1959

6

1 S  
M  
P

2 Cantato  
Muto

3 sequenza  
frequenza  
timbro  
durata  
intensità

4 dento  
il piano

5  $\frac{6}{8}$

SYLVANO BUSSOTI

Nous avons écrit *l'Anti-Ce'dipe* à deux. Comme chacun de nous était plusieurs, ça faisait déjà beaucoup de monde. Ici nous avons utilisé tout ce qui nous approchait, le plus proche et le plus lointain. Nous avons distribué d'habiles pseudonymes, pour rendre méconnaissable. Pourquoi avons-nous gardé nos noms ? Par habitude, uniquement par habitude. Pour nous rendre méconnaissables à notre tour. Pour rendre imperceptible, non pas nous-mêmes, mais ce qui nous fait agir, éprouver ou penser. Et puis parce qu'il est agréable de parler comme tout le monde, et de dire le soleil se lève, quand tout le monde sait que c'est une manière de parler. Non pas en arriver au point où l'on ne dit plus je, mais au point où ça n'a plus aucune importance de dire ou de ne pas dire je. Nous ne sommes plus nous-mêmes. Chacun connaît les siens. Nous avons été aidés, aspirés, multipliés.

Un livre n'a pas d'objet ni de sujet, il est fait de matières diversement formées, de dates et de vitesses très différentes. Dès qu'on attribue le livre à un sujet, on néglige ce travail des matières, et l'extériorité de leurs relations. On fabrique un bon Dieu pour des mouvements géologiques. Dans un livre comme dans toute chose, il y a des lignes d'articulation ou de segmentarité, des strates, des territorialités ; mais aussi des lignes de fuite,

des mouvements de déterritorialisation et de déstratification. Les vitesses comparées d'écoulement d'après ces lignes entraînent des phénomènes de retard relatif, de viscosité, ou au contraire de précipitation et de rupture. Tout cela, les lignes et les vitesses mesurables, constitue un *agencement*. Un livre est un tel agencement, comme tel inattribuable. C'est une multiplicité — mais on ne sait pas encore ce que le multiple implique quand il cesse d'être attribué, c'est-à-dire quand il est élevé à l'état de substantif. Un agencement machinique est tourné vers les strates qui en font sans doute une sorte d'organisme, ou bien une totalité signifiante, ou bien une détermination attribuable à un sujet, mais non moins vers un *corps sans organes* qui ne cesse de défaire l'organisme, de faire passer et circuler des particules asignifiantes, intensités pures, et de s'attribuer les sujets auxquels il ne laisse plus qu'un nom comme trace d'une intensité. Quel est le corps sans organes d'un livre ? Il y en a plusieurs, d'après la nature des lignes considérées, d'après leur teneur ou leur densité propre, d'après leur possibilité de convergence sur un « plan de consistance » qui en assure la sélection. Là comme ailleurs, l'essentiel, ce sont les unités de mesure : *quantifier l'écriture*. Il n'y a pas de différence entre ce dont un livre parle et la manière dont il est fait. Un livre n'a donc pas davantage d'objet. En tant qu'agencement, il est seulement lui-même en connexion avec d'autres agencements, par rapport à d'autres corps sans organes. On ne demandera jamais ce que veut dire un livre, signifié ou signifiant, on ne cherchera rien à comprendre dans un livre, on se demandera avec quoi il fonctionne, en connexion de quoi il fait ou non passer des intensités, dans quelles multiplicités il introduit et métamorphose la sienne, avec quels corps sans organes il fait lui-même converger le sien. Un livre n'existe que par le dehors et au-dehors. Ainsi, un livre étant lui-même une petite machine, dans quel rapport à son tour mesurable cette machine littéraire est-elle avec une machine de guerre, une machine d'amour, une machine révolutionnaire, etc. — et avec une *machine abstraite* qui les entraîne ? On nous a reprochés d'invoquer trop souvent des littérateurs. Mais la seule question quand on écrit, c'est de savoir avec quelle autre machine la machine littéraire peut être branchée, et doit être branchée pour fonctionner. Kleist et une folle machine de guerre, Kafka et une machine bureaucratique inouïe... (et si l'on devenait animal ou végétal *par* littérature, ce qui ne veut certes pas dire littérairement ? ne serait-ce pas d'abord par la voix qu'on devient animal ?). La littérature est un agencement, elle n'a rien à voir avec de l'idéologie, il n'y a pas et il n'y a jamais eu d'idéologie.

Nous ne parlons pas d'autre chose : les multiplicités, les lignes,

strates et segmentarités, lignes de fuite et intensités, les agencements machiniques et leurs différents types, les corps sans organes et leur construction, leur sélection, le plan de consistance, les unités de mesure dans chaque cas. Les *stratomètres*, les *déléomètres*, les *unités CsO de densité*, les *unités CsO de convergence* ne forment pas seulement une quantification de l'écriture, mais définissent celle-ci comme étant toujours la mesure d'autre chose. Ecrire n'a rien à voir avec signifier, mais avec arpenter, cartographier, même des contrées à venir.

Un premier type de livre, c'est le livre-racine. L'arbre est déjà l'image du monde, ou bien la racine est l'image de l'arbronde. C'est le livre classique, comme belle intériorité organique, signifiante et subjective (les strates du livre). Le livre imite le monde, comme l'art, la nature : par des procédés qui lui sont propres, et qui mènent à bien ce que la nature ne peut pas ou ne peut plus faire. La loi du livre, c'est celle de la réflexion, le Un qui devient deux. Comment la loi du livre serait-elle dans la nature, puisqu'elle préside à la division même entre monde et livre, nature et art ? Un devient deux : chaque fois que nous rencontrons cette formule, fût-elle énoncée stratégiquement par Mao, fût-elle comprise le plus « dialectiquement » du monde, nous nous trouvons devant la pensée la plus classique et la plus réfléchie, la plus vieille, la plus fatiguée. La nature n'agit pas ainsi : les racines elles-mêmes y sont pivotantes, à ramification plus nombreuse, latérale et circulaire, non pas dichotomique. L'esprit retarde sur la nature. Même le livre comme réalité naturelle est pivotant, avec son axe, et les feuilles autour. Mais le livre comme réalité spirituelle, l'Arbre ou la Racine en tant qu'image, ne cesse de développer la loi de l'Un qui devient deux, puis deux qui deviennent quatre... La logique binaire est la réalité spirituelle de l'arbre-racine. Même une discipline aussi « avancée » que la linguistique garde pour image de base cet arbre-racine, qui la rattache à la réflexion classique (ainsi Chomsky et l'arbre syntagmatique, commençant à un point S pour procéder par dichotomie). Autant dire que cette pensée n'a jamais compris la multiplicité : il lui faut une forte unité principale supposée pour arriver à deux suivant une méthode spirituelle. Et du côté de l'objet, suivant la méthode naturelle, on peut sans doute passer directement de l'Un à trois, quatre ou cinq, mais toujours à condition de disposer d'une forte unité principale, celle du pivot qui supporte les racines secondaires. Ça ne va guère mieux. Les relations bi-univoques entre cercles successifs ont seulement remplacé la logique binaire de la dichotomie. La racine pivotante ne comprend pas plus la multiplicité que la racine dichotome. L'une opère dans l'objet quand l'autre opère dans le sujet. La logique binaire et les rela-



tions bi-univoques dominant encore la psychanalyse (l'arbre du délire dans l'interprétation freudienne de Schreber), la linguistique et le structuralisme, même l'informatique.

Le système-radicle, ou racine fasciculée, est la seconde figure du livre, dont notre modernité se réclame volontiers. Cette fois, la racine principale a avorté, ou se détruit vers son extrémité ; vient se greffer sur elle une multiplicité immédiate et quelconque de racines secondaires qui prennent un grand développement. Cette fois, la réalité naturelle apparaît dans l'avortement de la racine principale, mais son unité n'en subsiste pas moins comme passée ou à venir, comme possible. Et on doit se demander si la réalité spirituelle et réfléchie ne compense pas cet état de choses en manifestant à son tour l'exigence d'une unité secrète encore plus compréhensive, ou d'une totalité plus extensive. Soit la méthode du *cut-up* de Burroughs : le pliage d'un texte sur l'autre, constitutif de racines multiples et même adventices (on dirait une bouture) implique une dimension supplémentaire à celle des textes considérés. C'est dans cette dimension supplémentaire du pliage que l'unité continue son travail spirituel. C'est en ce sens que l'œuvre la plus résolument parcellaire peut être aussi bien présentée comme l'Œuvre totale ou le Grand Opus. La plupart des méthodes modernes pour faire proliférer des séries ou pour faire croître une multiplicité valent parfaitement dans une direction par exemple linéaire, tandis qu'une unité de totalisation s'affirme d'autant plus dans une autre dimension, celle d'un cercle ou d'un cycle. Chaque fois qu'une multiplicité se trouve prise dans une structure, sa croissance est compensée par une réduction des lois de combinaison. Les avorteurs de l'unité sont bien ici des faiseurs d'anges, *doctores angelici*, puisqu'ils affirment une unité proprement angélique et supérieure. Les mots de Joyce, justement dits « à racines multiples », ne brisent effectivement l'unité linéaire du mot, ou même de la langue, qu'en posant une unité cyclique de la phrase, du texte ou du savoir. Les aphorismes de Nietzsche ne brisent l'unité linéaire du savoir qu'en renvoyant à l'unité cyclique de l'éternel retour, présent comme un non-su dans la pensée. Autant dire que le système fasciculé ne rompt pas vraiment avec le dualisme, avec la complémentarité d'un sujet et d'un objet, d'une réalité naturelle et d'une réalité spirituelle : l'unité ne cesse d'être contrariée et empêchée dans l'objet, tandis qu'un nouveau type d'unité triomphe dans le sujet. Le monde a perdu son pivot, le sujet ne peut même plus faire de dichotomie, mais accède à une plus haute unité, d'ambivalence ou de surdétermination, dans une dimension toujours supplémentaire à celle de son objet. Le monde est devenu chaos, mais le livre reste image du monde, chaosmos-radicle, au lieu

de cosmos-racine. Etrange mystification, celle du livre d'autant plus total que fragmenté. Le livre comme image du monde, de toute façon quelle idée fade. En vérité, il ne suffit pas de dire Vive le multiple, bien que ce cri soit difficile à pousser. Aucune habileté typographique, lexicale ou même syntaxique ne suffira à le faire entendre. Le multiple, *il faut le faire*, non pas en ajoutant toujours une dimension supérieure, mais au contraire le plus simplement, à force de sobriété, au niveau des dimensions dont on dispose, toujours  $n-1$  (c'est seulement ainsi que l'un fait partie du multiple, en étant toujours soustrait). Soustraire l'unique de la multiplicité à constituer ; écrire à  $n - 1$ . Un tel système pourrait être nommé rhizome. Un rhizome comme tige souterraine se distingue absolument des racines et radicules. Les bulbes, les tubercules sont des rhizomes. Des plantes à racine ou radicule peuvent être rhizomorphes à de tout autres égards : c'est une question de savoir si la botanique, dans sa spécificité, n'est pas tout entière rhizomorphique. Des animaux même le sont, sous leur forme de meute, les rats sont des rhizomes. Les terriers le sont, sous toutes leurs fonctions d'habitat, de provision, de déplacement, d'esquive et de rupture. Le rhizome en lui-même a des formes très diverses, depuis son extension superficielle ramifiée en tous sens jusqu'à ses concrétions en bulbes et tubercules. Quand les rats se glissent les uns sous les autres. Il y a le meilleur et le pire dans le rhizome : la pomme de terre et le chiendent, la mauvaise herbe. Animal et plante, le chiendent, c'est le crab-grass. Nous sentons bien que nous ne convaincrions personne si nous n'énumérons pas certains caractères approximatifs du rhizome.

1° et 2° Principes de connexion et d'hétérogénéité : n'importe quel point d'un rhizome peut être connecté avec n'importe quel autre, et doit l'être. C'est très différent de l'arbre ou de la racine qui fixent un point, un ordre. L'arbre linguistique à la manière de Chomsky commence encore à un point S et procède par dichotomie. Dans un rhizome au contraire, chaque trait ne renvoie pas nécessairement à un trait linguistique : des chaînons sémiotiques de toute nature y sont connectés à des modes d'encodage très divers, chaînons biologiques, politiques, économiques, etc., mettant en jeu non seulement des régimes de signes différents, mais aussi des statuts d'états de choses. *Les agencements collectifs d'énonciation* fonctionnent en effet directement dans *les agencements machiniques*, et l'on ne peut pas établir de coupure radicale entre les régimes de signes et leurs objets. Dans la linguistique, même quand on prétend s'en tenir à l'explicite et ne rien supposer de la langue, on reste à l'intérieur des sphères d'un discours qui implique encore des modes d'agencement et des types de pouvoir sociaux particuliers. La grammaticalité de Chomsky, le

symbole catégoriel S qui domine toutes les phrases, est d'abord un marqueur de pouvoir avant d'être un marqueur syntaxique : tu constitueras des phrases grammaticalement correctes, tu diviseras chaque énoncé en syntagme nominal et syntagme verbal (première dichotomie...) On ne reprochera pas à de tels modèles linguistiques d'être trop abstraits, mais au contraire de ne pas l'être assez, de ne pas atteindre à la *machine abstraite* qui opère la connexion d'une langue avec des contenus sémantiques et pragmatiques d'énoncés, avec des agencements collectifs d'énonciation, avec toute une micro-politique du champ social. Un rhizome ne cesserait de connecter des chaînons sémiotiques, des organisations de pouvoir, des occurrences renvoyant aux arts, aux sciences, aux luttes sociales. Un chaînon sémiotique est comme un tubercule agglomérant des actes très divers, linguistiques, mais aussi perceptifs, mimiques, gestuels, cogitatifs : il n'y a pas de langue en soi, ni d'universalité du langage, mais un concours de dialectes, de patois, d'argots, de langues spéciales. Il n'y a pas de locuteur-auditeur idéal, pas plus que de communauté linguistique homogène. La langue est, selon une formule de Weinreich, « une réalité essentiellement hétérogène ». Il n'y a pas de langue-mère, mais prise de pouvoir par une langue dominante dans une multiplicité politique. La langue se stabilise autour d'une paroisse, d'un évêché, d'une capitale. Elle fait bulbe. Elle évolue par tiges et flux souterrains, le long des vallées fluviales, ou des lignes de chemins de fer, elle se déplace par taches d'huile<sup>1</sup>. On peut toujours opérer sur la langue des décompositions structurales internes : ce n'est pas fondamentalement différent d'une recherche de racines. Il y a toujours quelque chose de généalogique dans l'arbre, ce n'est pas une méthode populaire. Au contraire, une méthode de type rhizome ne peut analyser le langage qu'en le décentrant sur d'autres dimensions et d'autres registres. Une langue ne se referme jamais sur elle-même que dans une fonction d'impuissance.

3° Principe de multiplicité : c'est seulement quand le multiple est effectivement traité comme substantif, multiplicité, qu'il n'a plus aucun rapport avec l'Un comme sujet ou comme objet, comme réalité naturelle ou spirituelle, comme image et monde. Les multiplicités sont rhizomatiques, et dénoncent les pseudo-multiplicités arborescentes. Pas d'unité qui serve de pivot dans l'objet, ni qui se divise dans le sujet. Pas d'unité ne serait-ce que pour avorter dans l'objet, et pour « revenir » dans le sujet. Une multiplicité n'a ni sujet ni objet, mais seulement des déterminations, des grandeurs, des dimensions qui ne peuvent croître sans qu'elle

1. Cf. Bertil Malmberg, *Les nouvelles tendances de la linguistique*, P. U. F., (l'exemple du dialecte castillan), pp. 97 sq.

change de nature (les lois de combinaison croissent donc avec la multiplicité). Les fils de la marionnette, en tant que rhizome ou multiplicité, ne renvoient pas à la volonté supposée d'un artiste ou d'un montreur, mais à la multiplicité des fibres nerveuses qui forment à leur tour une autre marionnette suivant d'autres dimensions connectées aux premières : « Les fils ou les tiges qui meuvent les marionnettes — appelons-les la trame. On pourrait objecter que *sa multiplicité* réside dans la personne de l'acteur qui la projette dans le texte. Soit, mais ses fibres nerveuses forment à leur tour une trame. Et elles plongent à travers la masse grise, la grille, jusque dans l'indifférencié... Le jeu se rapproche de la pure activité des tisserands, celle que les mythes attribuent aux Parques et aux Nornes<sup>2</sup>. » Un agencement est précisément cette croissance des dimensions dans une multiplicité qui change nécessairement de nature à mesure qu'elle augmente ses connexions. Il n'y a pas de points ou de positions dans un rhizome, comme on en trouve dans une structure, un arbre, une racine. Il n'y a que des lignes. Quand Glenn Gould accélère l'exécution d'un morceau, il n'agit pas seulement en virtuose, il transforme les points musicaux en lignes, il fait proliférer l'ensemble. C'est que le nombre a cessé d'être un concept universel qui mesure des éléments d'après leur place dans une dimension quelconque, pour devenir lui-même une multiplicité variable suivant les dimensions considérées (primat du domaine sur un complexe de nombres attaché à ce domaine). Nous n'avons pas d'unités de mesure, mais seulement des multiplicités ou variétés de mesure. La notion d'unité n'apparaît jamais que lorsque se produit dans une multiplicité une prise de pouvoir par le signifiant, ou un procès correspondant de subjectivation : ainsi l'unité-pivot qui fonde un ensemble de relations bi-univoques entre éléments ou points objectifs, ou bien l'Un qui se divise suivant la loi d'une logique binaire de la différenciation dans le sujet. Toujours l'unité opère au sein d'une dimension vide supplémentaire à celle du système considéré (surcodage). Mais justement, un rhizome ou multiplicité ne se laisse pas surcoder, ne dispose jamais de dimension supplémentaire au nombre de ses lignes, c'est-à-dire à la multiplicité de nombres attachés à ces lignes. Toutes les multiplicités sont plates en tant qu'elles remplissent, occupent toutes leurs dimensions : on parlera donc d'un *plan de consistance* des multiplicités, bien que ce « plan » soit à dimensions croissantes suivant le nombre de connexions qui s'établissent sur lui. Les multiplicités se définissent par le dehors : par la ligne abstraite, ligne de fuite ou de déteri-

2. Ernst Jünger, *Approches drogues et ivresse*, Table ronde, p. 304, § 218.

torialisation suivant laquelle elles changent de nature en se connectant avec d'autres. Le plan de consistance (grille) est le dehors de toutes les multiplicités. La ligne de fuite marque à la fois la réalité d'un nombre de dimensions finies que la multiplicité remplit effectivement ; l'impossibilité de toute dimension supplémentaire, sans que la multiplicité se transforme suivant cette ligne ; la possibilité et la nécessité d'aplatir toutes ces multiplicités sur un même plan de consistance ou d'extériorité, quelles que soient leurs dimensions. L'idéal d'un livre serait d'étaler toute chose sur un tel plan d'extériorité, sur une seule page, sur une même plage : événements vécus, déterminations historiques, concepts pensés, individus, groupes et formations sociales. Kleist inventa une écriture de ce type, un enchaînement brisé d'affects, avec des vitesses variables, des précipitations et transformations, toujours en relation avec le dehors. Anneaux ouverts. Aussi ses textes s'opposent-ils à tous égards au livre classique et romantique, constitué par l'intériorité d'une substance ou d'un sujet. Le livre-machine de guerre, contre le livre-appareil d'Etat. Les *multiplicités plates à n dimensions* sont asignifiantes et asubjectives. Elles sont désignées par des articles indéfinis, ou plutôt partitifs (c'est *du* chiendent, *du* rhizome...).

4° Principe de rupture asignifiante : contre les coupures trop significatives qui séparent les structures, ou en traversent une. Un rhizome peut être rompu, brisé en un endroit quelconque, il reprend suivant telle ou telle de ses lignes et suivant d'autres lignes. On n'en finit pas avec les fourmis, parce qu'elles forment un rhizome animal dont la plus grande partie peut être détruite sans qu'il cesse de se reconstituer. Tout rhizome comprend des lignes de segmentarité d'après lesquelles il est stratifié, territorialisé, organisé, signifié, attribué, etc. ; mais aussi des lignes de déterritorialisation par lesquelles il fuit sans cesse. Il y a rupture dans le rhizome chaque fois que des lignes segmentaires explosent dans une ligne de fuite, mais la ligne de fuite fait partie du rhizome. Ces lignes ne cessent de se renvoyer les unes aux autres. C'est pourquoi on ne peut jamais se donner un dualisme ou une dichotomie, même sous la forme rudimentaire du bon et du mauvais. On fait une rupture, on trace une ligne de fuite, mais on risque toujours de retrouver sur elle des organisations qui restratifient l'ensemble, des formations qui redonnent le pouvoir à un signifiant, des attributions qui reconstituent un sujet — tout ce qu'on veut, depuis les résurgences œdipiennes jusqu'aux concrétions fascistes. Les groupes et les individus contiennent des micro-fascismes qui ne demandent qu'à cristalliser. Oui, le chiendent est aussi rhizome. Le bon et le mauvais ne peuvent être que le produit d'une sélection active et temporaire, à recommencer.

Comment les mouvements de déterritorialisation et les procès de reterritorialisation ne seraient-ils pas relatifs, perpétuellement en branchement, pris les uns dans les autres ? L'orchidée se déterritorialise en formant une image, un calque de guêpe ; mais la guêpe se reterritorialise sur cette image. La guêpe se déterritorialise pourtant, devenant elle-même une pièce dans l'appareil de reproduction de l'orchidée ; mais elle reterritorialise l'orchidée, en en transportant le pollen. La guêpe et l'orchidée font rhizome, en tant qu'hétérogènes. On pourrait dire que l'orchidée imite la guêpe dont elle reproduit l'image de manière signifiante (mimésis, mimétisme, leurre, etc.). Mais ce n'est vrai qu'au niveau des strates — parallélisme entre deux strates telles qu'une organisation végétale sur l'une imite une organisation animale sur l'autre. En même temps il s'agit de tout autre chose : plus du tout imitation, mais capture de code, plus-value de code, augmentation de valence, véritable devenir, devenir-guêpe de l'orchidée, devenir-orchidée de la guêpe, chacun de ces devenirs assurant la déterritorialisation d'un des termes et la reterritorialisation de l'autre, les deux devenirs s'enchaînant et se relayant suivant une circulation d'intensités qui pousse la déterritorialisation toujours plus loin. Il n'y a pas imitation ni ressemblance, mais explosion de deux séries hétérogènes dans la ligne de fuite composée d'un rhizome commun qui ne peut plus être attribué, ni soumis à quoi que ce soit de signifiant. Rémy Chauvin dit très bien : « *Evolution parallèle* de deux êtres qui n'ont absolument rien à voir l'un avec l'autre <sup>3</sup>. » Plus généralement, il se peut que les schémas d'évolution soient amenés à abandonner le vieux modèle de l'arbre et de la descendance. Dans certaines conditions, un virus peut se connecter à des cellules germinales et se transmettre lui-même comme gène cellulaire d'une espèce complexe ; bien plus, il pourrait fuir, passer dans les cellules d'une tout autre espèce, non sans emporter des « informations génétiques » venues du premier hôte (ainsi les recherches actuelles de Benveniste et Todaro sur un virus de type C, dans sa double connexion avec l'ADN de babouin et l'ADN de certaines espèces de chats domestiques). Les schémas d'évolution ne se feraient plus seulement d'après des modèles de descendance arborescente, allant du moins différencié au plus différencié, mais suivant un rhizome opérant immédiatement dans l'hétérogène et sautant d'une ligne déjà différenciée à une autre <sup>4</sup>.

3. Rémy Chauvin, in *Entretiens sur la sexualité*, Plon, p. 205.

4. Sur les travaux de R.E. Benveniste et G.J. Todaro, cf. Yves Christen, « Le rôle des virus dans l'évolution », *La Recherche*, n° 54, mars 1975 : « Les virus peuvent après intégration-extraction dans une cellule emporter, à la suite d'erreur d'excision, des fragments de DNA de leur hôte et les

Là encore, *évolution parallèle* du babouin et du chat, où l'un n'est évidemment pas le modèle de l'autre, ni l'autre la copie de l'un (un devenir-babouin dans le chat ne signifierait pas que le chat « fasse » le babouin). Nous faisons rhizome avec nos virus, ou plutôt nos virus nous font faire rhizome avec d'autres bêtes. Comme dit Jacob, les transferts de matériel génétique par virus ou d'autres procédés, les fusions de cellules issues d'espèces différentes, ont des résultats analogues à ceux des « amours abominables chères à l'Antiquité et au Moyen Âge<sup>5</sup> ». Des communications transversales entre lignes différenciées brouillent les arbres généalogiques. Chercher toujours le moléculaire, ou même la particule submoléculaire avec laquelle nous faisons alliance. Nous évoluons et nous mourons de nos gripes polymorphes et rhizomatiques, plus que de nos maladies de descendance ou qui ont elles-mêmes leur descendance. Le rhizome est une antigénéalogie.

C'est la même chose pour le livre et le monde : le livre n'est pas image du monde, suivant une croyance enracinée. Il fait rhizome avec le monde, il y a *évolution parallèle* du livre et du monde, le livre assure la déterritorialisation du monde, mais le monde opère une reterritorialisation du livre, qui se déterritorialise à son tour en lui-même dans le monde (s'il en est capable et s'il le peut). Le mimétisme est un très mauvais concept, dépendant d'une logique binaire, pour des phénomènes d'une tout autre nature. Le crocodile ne reproduit pas un tronc d'arbre, pas plus que le caméléon ne reproduit les couleurs de l'entourage. La Panthère rose n'imité rien, elle ne reproduit rien, elle peint le monde à sa couleur, rose sur rose, c'est son devenir-monde, de manière à devenir imperceptible elle-même, asignifiante elle-même, faire sa rupture, sa ligne de fuite à elle, mener jusqu'au bout son « *évolution parallèle* ». Sagesse des plantes : même quand elles sont à racines, il y a toujours un dehors où elles font rhizome avec quelque chose — avec le vent, avec un animal, avec l'homme (et aussi un aspect par lequel les animaux eux-mêmes font

---

transmettre à de nouvelles cellules : c'est d'ailleurs la base de ce qu'on appelle *engineering génétique*. Il en résulte que de l'information génétique propre à un organisme pourrait être transférée à un autre grâce aux virus. Si l'on s'intéresse aux situations extrêmes, on peut même imaginer que ce transfert d'information pourrait s'effectuer d'une espèce plus évoluée vers une espèce moins évoluée ou génitrice de la précédente. Ce mécanisme jouerait donc à contresens de celui que l'évolution utilise d'une façon classique. Si de tels passages d'informations avaient eu une grande importance, on serait même amené dans certains cas à *substituer des schémas réticulaires (avec communications entre rameaux après leurs différenciations) aux schémas en buisson ou en arbre qui servent aujourd'hui à représenter l'évolution* » (p. 271).

5. François Jacob, *La logique du vivant*, Gallimard, pp. 312, 333.

rhizome, et les hommes, etc.). « L'ivresse comme une irruption triomphale de la plante en nous. » Et toujours suivre le rhizome par rupture, allonger, prolonger, relayer la ligne de fuite, la faire varier, jusqu'à produire la ligne la plus abstraite et la plus tortueuse à *n* dimensions, aux directions rompues. Conjuguer les flux déterritorialisés. Suivre les plantes : on commencera par fixer les limites d'une première ligne d'après des cercles de convergence autour de singularités successives ; puis on voit si, à l'intérieur de cette ligne, de nouveaux cercles de convergence s'établissent avec de nouveaux points situés hors des limites et dans d'autres directions. Ecrire, faire rhizome, accroître son territoire par déterritorialisation, étendre la ligne de fuite jusqu'au point où elle couvre tout le plan de consistance en une machine abstraite. « D'abord va à ta première plante et là observe attentivement comment s'écoule l'eau de ruissellement à partir de ce point. La pluie a dû transporter les graines au loin. Suis les rigoles que l'eau a creusées, ainsi tu connaîtras la direction de l'écoulement. Cherche alors la plante qui, dans cette direction, se trouve la plus éloignée de la tienne. Toutes celles qui poussent entre ces deux-là sont à toi. Plus tard, lorsque ces dernières sèmeront à leur tour leurs graines, tu pourras en suivant le cours des eaux à partir de chacune de ces plantes accroître ton territoire<sup>6</sup>. » La musique n'a pas cessé de faire passer ses lignes de fuite, comme autant de « multiplicités à transformation », même en renversant ses propres codes qui la structurent ou l'arbrifient ; ce pourquoi la forme musicale, jusque dans ses ruptures et proliférations, est comparable à de la mauvaise herbe, un rhizome<sup>7</sup>.

5° et 6° Principe de cartographie et de décalcomanie : un rhizome n'est justiciable d'aucun modèle structural ou génératif. Il est étranger à toute idée d'axe génétique, comme de structure profonde. Un axe génétique est comme une unité pivotale objective sur laquelle s'organisent des stades successifs ; une structure profonde est plutôt comme une suite de base décomposable en constituants immédiats, tandis que l'unité du produit passe dans une autre dimension, transformationnelle et subjective. On ne sort pas ainsi du modèle représentatif de l'arbre, ou de la racine — pivotale ou fasciculée (par exemple l' « arbre »

6. Carlos Castaneda, *L'herbe du diable et la petite fumée*, Ed. du Soleil noir, p. 160.

7. Pierre Boulez, *Par volonté et par hasard*, Ed. du Seuil, p. 14 : « Vous la plantez dans un certain terreau, et tout d'un coup, elle se met à proliférer comme de la mauvaise herbe. » Et *passim*, sur la prolifération musicale, p. 89 : « une musique qui flotte, où l'écriture elle-même apporte pour l'instrumentiste une impossibilité de garder une coïncidence avec un temps pulsé ».



chomskien, associé à la suite de base, et représentant le processus de son engendrement d'après une logique binaire). Variation sur la plus vieille pensée. De l'axe génétique ou de la structure profonde, nous disons qu'ils sont avant tout des principes de *calque*, reproductibles à l'infini. Toute la logique de l'arbre est une logique du calque et de la reproduction. Aussi bien dans la linguistique que dans la psychanalyse, elle a pour objet un inconscient lui-même représentant, cristallisé en complexes codifiés, réparti sur un axe génétique ou distribué dans une structure syntagmatique. Elle a pour but la description d'un état de fait, le rééquilibrage de relations intersubjectives, ou l'exploration d'un inconscient déjà là, tapi dans les recoins obscurs de la mémoire et du langage. Elle consiste à décalquer quelque chose qu'on se donne tout fait, à partir d'une structure qui surcode ou d'un axe qui supporte. L'arbre articule et hiérarchise des calques, les calques sont comme les feuilles de l'arbre.

Tout autre est le rhizome, *carte et non pas calque*. Faire la carte, et pas le calque. L'orchidée ne reproduit pas le calque de la guêpe, elle fait carte avec la guêpe au sein d'un rhizome. Si la carte s'oppose au calque, c'est qu'elle est tout entière tournée vers une expérimentation en prise sur le réel. La carte ne reproduit pas un inconscient fermé sur lui-même, elle le construit. Elle concourt à la connexion des champs, au déblocage des corps sans organes, à leur ouverture maximum sur un plan de consistance. Elle fait elle-même partie du rhizome. La carte est ouverte, elle est connectable dans toutes ses dimensions, démontable, renversable, susceptible de recevoir constamment des modifications. Elle peut être déchirée, renversée, s'adapter à des montages de toute nature, être mise en chantier par un individu, un groupe, une formation sociale. On peut la dessiner sur un mur, la concevoir comme une œuvre d'art, la construire comme une action politique ou comme une méditation. C'est peut-être un des caractères les plus importants du rhizome, d'être toujours à entrées multiples ; le terrier en ce sens est un rhizome animal, et comporte parfois une nette distinction entre la ligne de fuite comme couloir de déplacement, et les strates de réserve ou d'habitation (cf. le rat musqué). Une carte a des entrées multiples, contrairement au calque qui revient toujours « au même ». Une carte est affaire de performance, tandis que le calque renvoie toujours à une « compétence » prétendue. A l'opposé de la psychanalyse, de la compétence psychanalytique, qui rabat chaque désir et énoncé sur un axe génétique ou une structure surcodante, et qui tire à l'infini les calques monotones des stades sur cet axe ou des constituants dans cette structure, la schizo-analyse refuse toute idée de fatalité décalquée, quel que soit le nom qu'on lui donne, divine, anagogique, histo-

rique, économique, structurale, héréditaire ou syntagmatique. (On voit bien comment Mélanie Klein ne comprend pas le problème de cartographie d'un de ses enfants patients, le petit Richard, et se contente de tirer des calques tout faits — Œdipe, le bon et le mauvais papa, la mauvaise et la bonne maman — tandis que l'enfant tente avec désespoir de poursuivre une performance que la psychanalyse méconnaît absolument<sup>8</sup>.) Les pulsions et objets partiels ne sont ni des stades sur l'axe génétique, ni des positions dans une structure profonde, ce sont des options politiques pour des problèmes, des entrées et des sorties, des impasses que l'enfant vit politiquement, c'est-à-dire dans toute la force de son désir.

Est-ce que toutefois nous ne restaurons pas un simple dualisme en opposant les cartes aux calques, comme un bon et un mauvais côté ? N'est-ce pas le propre d'une carte de pouvoir être décalquée ? N'est-ce pas le propre d'un rhizome de croiser des racines, de se confondre parfois avec elles ? Une carte ne comporte-t-elle pas des phénomènes de redondance qui sont déjà comme ses propres calques ? Une multiplicité n'a-t-elle pas ses strates où s'enracinent des unifications et totalisations, des massifications, des mécanismes mimétiques, des prises de pouvoir signifiantes, des attributions subjectives ? Même les lignes de fuite ne vont-elles pas reproduire, à la faveur de leur divergence éventuelle, les formations qu'elles avaient pour fonction de défaire ou de tourner ? Mais l'inverse est vrai aussi, c'est une question de méthode : *il faut toujours reporter le calque sur la carte*. Et cette opération n'est pas du tout symétrique de la précédente. Car en toute rigueur il n'est pas exact qu'un calque reproduise la carte. Il est plutôt comme une photo, une radio qui commencerait par élire ou isoler ce qu'il a l'intention de reproduire, à l'aide de moyens artificiels, à l'aide de colorants ou d'autres procédés de contrainte. C'est toujours l'imitant qui crée son modèle, et l'attire. Le calque a déjà traduit la carte en image, il a déjà transformé le rhizome en racines et radicelles. Il a organisé, stabilisé, neutralisé les multiplicités suivant des axes de signifiante et de subjectivation qui sont les siens. Il a généré, structuralisé le rhizome, et le calque ne reproduit déjà que lui-même quand il croit reproduire autre chose. C'est pourquoi il est si dangereux. Il injecte des redondances, et les propage. Ce que le calque reproduit de la carte ou du rhizome, c'en sont seulement les impasses, les blocages, les germes de pivot ou les points de structuration. Voyez la psychanalyse et la linguistique : l'une n'a jamais tiré que des

8. Cf. Mélanie Klein, *Psychanalyse d'un enfant*, Tchou : le rôle des cartes de guerre dans les activités de Richard.

dans le tronc, quitte à les faire servir à de nouveaux usages étranges. Nous sommes fatigués de l'arbre. Nous ne devons plus croire aux arbres, aux racines ni aux radicelles, nous en avons trop souffert. Toute la culture arborescente est fondée sur eux, de la biologie à la linguistique. Au contraire, rien n'est beau, rien n'est amoureux, rien n'est politique, sauf les tiges souterraines et les racines aériennes, l'adventice et le rhizome. Amsterdam, ville pas du tout enracinée, ville-rhizome avec ses canaux-tiges, où l'utilité se connecte à la plus grande folie, dans son rapport avec une machine de guerre commerciale.

La pensée n'est pas arborescente, et le cerveau n'est pas une matière enracinée ni ramifiée. Ce qu'on appelle à tort « dendrites » n'assurent pas une connexion des neurones dans un tissu continu. La discontinuité des cellules, le rôle des axones, le fonctionnement des synapses, l'existence de micro-fentes synaptiques, le saut de chaque message par-dessus ces fentes, font du cerveau une multiplicité qui baigne, dans son plan de consistance ou dans sa glie, tout un système probabiliste incertain, *uncertain nervous system*. Beaucoup de gens ont un arbre planté dans la tête, mais le cerveau lui-même est une herbe beaucoup plus qu'un arbre. « L'axone et la dendrite s'enroulent l'un autour de l'autre comme le liseron autour de la ronce, avec une synapse à chaque épine <sup>11</sup>. » C'est comme pour la mémoire... Les neurologues, les psychophysiologues, distinguent une mémoire longue et une mémoire courte (de l'ordre d'une minute). Or la différence n'est pas seulement quantitative : la mémoire courte est du type rhizome, diagramme, tandis que la longue est arborescente et centralisée (empreinte, engramme, calque ou photo). La mémoire courte n'est nullement soumise à une loi de contiguïté ou d'immédiateté à son objet, elle peut être à distance, venir ou revenir longtemps après, mais toujours dans des conditions de discontinuité, de rupture et de multiplicité. Bien plus, les deux mémoires ne se distinguent pas comme deux modes temporels d'appréhension de la même chose ; ce n'est pas la même chose, ce n'est pas le même souvenir, ce n'est pas non plus la même idée qu'elles saisissent toutes deux. Splendeur d'une Idée courte : on écrit avec la mémoire courte, donc avec des idées courtes, même si l'on lit et relit avec la longue mémoire des longs concepts. La mémoire courte comprend l'oubli comme processus ; elle ne se confond pas avec l'instant, mais avec le rhizome collectif, temporel et nerveux. La mémoire longue (famille, race, société ou civilisation)

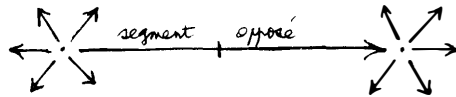
---

11. Steven Rose, *Le cerveau conscient*, Ed. du Seuil, p. 97, et, sur la mémoire, pp. 250 sq.

décalque et traduit, mais ce qu'elle traduit continue d'agir en elle, à distance, à contretemps, « intempestivement », non pas instantanément.

L'arbre ou la racine inspirent une triste image de la pensée qui ne cesse d'imiter le multiple à partir d'une unité supérieure, de centre ou de segment. En effet, si l'on considère l'ensemble branches-racines, le tronc joue le rôle de *segment opposé* pour l'un des sous-ensembles parcourus de bas en haut : un tel segment sera un « dipôle de liaison », par différence avec les « dipôles-unités » que forment les rayons émanant d'un seul centre<sup>12</sup>. Mais les liaisons peuvent elles-mêmes proliférer comme dans le système radicelle, on ne sort jamais de l'Un-Deux, et des multiplicités seulement feintes. Les régénérations, les reproductions, les retours, les hydres et les méduses ne nous en font pas plus sortir. Les systèmes arborescents sont des systèmes hiérarchiques qui comportent des centres de signification et de subjectivation, des automates centraux comme des mémoires organisées. C'est que les modèles correspondants sont tels qu'un élément n'y reçoit ses informations que d'une unité supérieure, et une affectation subjective, de liaisons préétablies. On le voit bien dans les problèmes actuels d'informatique et de machines électroniques, qui conservent encore la plus vieille pensée dans la mesure où ils confèrent le pouvoir à une mémoire ou à un organe central. Dans un bel article qui dénonce « l'imagerie des arborescences de commandement » (systèmes centrés ou structures hiérarchiques), Pierre Rosenstiehl et Jean Petitot remarquent : « Admettre le primat des structures hiérarchiques revient à privilégier les structures arborescentes. (...) La forme arborescente admet une explication topologique. (...) Dans un système hiérarchique, un individu n'admet qu'un seul voisin actif, son supérieur hiérarchique. (...)

12. Cf. Julien Pacotte, *Le réseau arborescent, schème primordial de la pensée*, Hermann, 1936. Ce livre analyse et développe divers schémas de la forme d'arborescence, qui n'est pas présentée comme un simple formalisme, mais comme « le fondement réel de la pensée formelle ». Il pousse jusqu'au bout la pensée classique. Il recueille toutes les formes de l'« Un-Deux », théorie du dipôle. L'ensemble tronc-racines-branches donne lieu au schéma suivant :



Plus récemment, Michel Serres analyse les variétés et séquences d'arbres dans les domaines scientifiques les plus différents : comment l'arbre se forme à partir d'un « réseau » (*La traduction*, Ed. de Minuit, pp. 27 sq. ; *Feux et signaux de brume*, Grasset, pp. 35 sq.)

Les canaux de transmission sont préétablis : l'arborescence pré-existe à l'individu qui s'y intègre à une place précise » (signifiante et subjectivation). Les auteurs signalent à ce propos que, même lorsque l'on croit atteindre à une multiplicité, il se peut que cette multiplicité soit fautive — ce que nous appelons type radicelle — parce que sa présentation ou son énoncé d'apparence non hiérarchique n'admettent en fait qu'une solution totalement hiérarchique : ainsi le fameux *théorème de l'amitié*, « si dans une société deux individus quelconques ont exactement un ami commun, alors il existe un individu ami de tous les autres » (comme disent Rosenstiehl et Petitot, qui est l'ami commun ? « l'ami universel de cette société de couples, maître, confesseur, médecin ? autant d'idées qui sont étrangement éloignées des axiomes de départ », l'ami du genre humain ? ou bien le philosophe tel qu'il apparaît dans la pensée classique, même si c'est l'unité avortée qui ne vaut que par sa propre absence ou sa subjectivité, disant je ne sais rien, je ne suis rien ?). Les auteurs parlent à cet égard de théorèmes de dictature. Tel est bien le principe des arbres-racines, ou l'issue, la solution des radicelles, la structure du Pourvoir<sup>13</sup>.

A ces systèmes centrés, les auteurs opposent des systèmes acentrés, réseaux d'automates finis, où la communication se fait d'un voisin à un voisin quelconque, où les tiges ou canaux ne préexistent pas, où les individus sont tous interchangeables, se définissent seulement par un *état* à tel moment, de telle façon que les opérations locales se coordonnent et que le résultat final global se synchronise indépendamment d'une instance centrale. Une transduction d'états intensifs remplace la topologie, et « le graphe réglant la circulation d'information est en quelque sorte l'opposé du graphe hiérarchique... Le graphe n'a aucune raison d'être un arbre » (nous appelions carte un tel graphe). Problème de la machine de guerre, ou du Firing Squad : un général est-il nécessaire pour que  $n$  individus arrivent en même temps à l'état *feu* ? La solution sans Général est trouvée pour une multiplicité acentree comportant un nombre fini d'états et des signaux de vitesse correspondante, du point de vue d'un rhizome de guerre ou d'une logique de la guérilla, sans calque, sans copie d'un ordre central. On démontre même qu'une telle multiplicité, agencement

---

13. Pierre Rosenstiehl et Jean Petitot, « Automate asocial et systèmes acentrés », in *Communications*, n° 22, 1974. Sur le théorème de l'amitié, cf. H. S. Wilf, *The Friendship Theorem in Combinatorial Mathematics*, Welsh Academic Press ; et, sur un théorème de même type, dit d'indécision collective, cf. K. J. Arrow, *Choix collectif et préférences individuelles*, Calmann-Lévy.

ou société machiniques, rejette comme « intrus asocial » tout automate centralisateur, unificateur<sup>14</sup>. N, dès lors, est bien toujours n — 1. Rosenstiehl et Petitot insistent sur ceci, que l'opposition centre-acentré vaut moins par les choses qu'elle désigne que par les modes de calcul qu'elle applique aux choses. Des arbres peuvent correspondre au rhizome, ou inversement bourgeonner en rhizome. Et c'est vrai généralement qu'une même chose admet les deux modes de calcul ou les deux types de régulation, mais non pas sans changer singulièrement d'état dans un cas et dans l'autre. Soit par exemple encore la psychanalyse : non seulement dans sa théorie, mais dans sa pratique de calcul et de traitement, elle soumet l'inconscient à des structures arborescentes, à des graphes hiérarchiques, à des mémoires récapitulatrices, à des organes centraux, phallus, arbre-phallus. La psychanalyse ne peut pas changer de méthode à cet égard : sur une conception dictatorial de l'inconscient, elle fonde son propre pouvoir dictatorial. La marge de manœuvre de la psychanalyse est ainsi très bornée. Il y a toujours un général, un chef, dans la psychanalyse comme dans son objet (général Freud). Au contraire, en traitant l'inconscient comme un système acentré, c'est-à-dire comme un réseau machinique d'automates finis (rhizome), la schizo-analyse atteint à un tout autre état de l'inconscient. Les mêmes remarques valent en linguistique ; Rosenstiehl et Petitot considèrent à juste titre la possibilité d'une « organisation acentrée d'une société de mots ». Pour les énoncés comme pour les désirs, la question n'est jamais de réduire l'inconscient, de l'interpréter ni de le faire signifier suivant un arbre. La question, c'est de *produire de l'inconscient*, et, avec lui, de nouveaux énoncés, d'autres désirs : le rhizome est cette production d'inconscient même.

C'est curieux, comme l'arbre a dominé la réalité occidentale et toute la pensée occidentale, de la botanique à la biologie, l'anatomie, mais aussi la gnoséologie, la théologie, l'ontologie, toute

---

14. *Ibid.* Le caractère principal du système acentré, c'est que les initiatives locales sont coordonnées indépendamment d'une instance centrale, le calcul se faisant dans l'ensemble du réseau (multiplicité). « C'est pourquoi le seul lieu où peut être constitué un fichier des personnes, c'est chez les personnes elles-mêmes, seules capables de porter leur description et de la tenir à jour : la société est le seul fichier possible des personnes. Une société acentrée naturelle rejette comme intrus asocial l'automate centralisateur » (p. 62). Sur « le théorème de Firing Squad », pp. 51-57. Il arrive même que des généraux, dans leur rêve de s'approprier les techniques formelles de guérilla, fassent appel à des *multiplicités* « de modules synchrones », « à base de cellules légères nombreuses mais indépendantes », ne comportant théoriquement qu'un minimum de pouvoir central et de « relais hiérarchique » : ainsi Guy Brossollet, *Essai sur la non-bataille*, Belin, 1975.

la philosophie... : le fondement-racine, *Grund*, *roots* et *foundations*. L'Occident a un rapport privilégié avec la forêt, et avec le déboisement ; les champs conquis sur la forêt sont peuplés de plantes à graines, objet d'une culture de lignées, portant sur l'espèce et de type arborescent ; l'élevage à son tour, déployé sur jachère, sélectionne des lignées qui forment toute une arborescence animale. L'Orient présente une autre figure : le rapport avec la steppe et le jardin (dans d'autres cas, le désert et l'oasis), plutôt qu'avec la forêt et le champ ; une culture de tubercules qui procède par fragmentation de l'individu ; une mise à l'écart, une mise entre parenthèses de l'élevage confiné dans des espaces clos, ou repoussé dans la steppe des nomades. Occident, agriculture d'une lignée choisie avec beaucoup d'individus variables ; Orient, horticulture d'un petit nombre d'individus renvoyant à une grande gamme de « clones ». N'y a-t-il pas en Orient, notamment en Océanie, comme un modèle rhizomatique qui s'oppose à tous égards au modèle occidental de l'arbre ? Haudricourt y voit même une raison de l'opposition entre les morales ou les philosophies de la transcendance, chères à l'Occident, celles de l'immanence en Orient : le Dieu qui sème et qui fauche, par opposition au Dieu qui pique et déterre (la piqure contre la semaille<sup>15</sup>). Transcendance, maladie proprement européenne. Et ce n'est pas la même musique, la terre n'y a pas la même musique. Et ce n'est pas du tout la même sexualité : les plantes à graines, même réunissant les deux sexes, soumettent la sexualité au modèle de la reproduction ; le rhizome au contraire est une libération de la sexualité non seulement par rapport à la reproduction, mais par rapport à la génitalité. Chez nous, l'arbre s'est planté dans les corps, il a durci et stratifié même les sexes. Nous avons perdu le rhizome ou l'herbe. Henry Miller : « La Chine est la mauvaise herbe dans le carré de choux de l'humanité. (...) La mauvaise herbe est la Némésis des efforts humains. De toutes les existences imaginaires que nous prêtons aux plantes, aux bêtes et aux étoiles, c'est peut-être la mauvaise herbe qui mène la vie la plus sage. Il est vrai que l'herbe ne produit ni fleurs, ni porte-avions, ni Sermons sur la montagne. (...) Mais en fin de compte c'est toujours l'herbe

---

15. Sur l'agriculture occidentale des plantes à graine et l'horticulture orientale des tubercules, sur l'opposition semer-piquer, sur les différences par rapport à l'élevage animal, cf. Haudricourt, « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », (*L'Homme*, 1962) et « L'origine des clones et des clans » (*L'Homme*, janvier 1964). Le maïs et le riz ne sont pas des objections : ce sont des céréales « adoptées tardivement par des cultivateurs de tubercules » et traitées de manière correspondante ; il est probable que le riz « apparut comme une mauvaise herbe des fossés à taro ».

qui a le dernier mot. En fin de compte tout retourne à l'état de Chine. C'est ce que les historiens appellent communément les ténèbres du Moyen Âge. Pas d'autre issue que l'herbe. (...) L'herbe n'existe qu'entre les grands espaces non cultivés. Elle comble les vides. *Elle pousse entre*, et parmi les autres choses. La fleur est belle, le chou est utile, le pavot rend fou. Mais l'herbe est débordement, c'est une leçon de morale<sup>16</sup>. » — De quelle Chine parle Miller, de l'ancienne, de l'actuelle, d'une imaginaire, ou bien d'une autre encore qui ferait partie d'une carte mouvante ?

Il faudrait faire une place à part à l'Amérique. Bien sûr, elle n'est pas exempte de la domination des arbres et d'une recherche des racines. On le voit jusque dans la littérature, dans la quête d'une identité nationale, et même d'une ascendance ou généalogie européennes (Kérouac repart à la recherche de ses ancêtres). Reste que tout ce qui s'est passé d'important, tout ce qui se passe d'important procède par rhizome américain : beatnik, underground, souterrains, bandes et gangs, poussées latérales successives en connexion immédiate avec un dehors. Différence du livre américain avec le livre européen, même quand l'américain se met à la poursuite des arbres. Différence dans la conception du livre. « *Feuilles d'herbe* ». Et ce ne sont pas en Amérique les mêmes directions : c'est à l'Est que se font la recherche arborescente et le retour au vieux monde. Mais l'Ouest rhizomatique, avec ses Indiens sans ascendance, sa limite toujours fuyante, ses frontières mouvantes et déplacées. Toute une « carte » américaine à l'Ouest, où même les arbres font rhizome. L'Amérique a inversé les directions : elle a mis son orient à l'ouest, comme si la terre était devenue ronde précisément en Amérique ; son Ouest est la frange même de l'Est<sup>17</sup>. (Ce n'est pas l'Inde, comme croyait

16. Henry Miller, *Hamlet*, Corrêa, pp. 48-49.

17. Cf. Leslie Fiedler, *Le retour du Peau-rouge*, Ed. du Seuil. On trouve dans ce livre une belle analyse de la géographie, de son rôle mythologique et littéraire en Amérique, et de l'inversion des directions. A l'est, la recherche d'un code proprement américain, et aussi d'un recodage avec l'Europe (Henry James, Eliot, Pound, etc.) ; le surcodage esclavagiste au sud, avec sa propre ruine et celle des plantations dans la guerre de Sécession (Faulkner, Caldwell) ; le décodage capitaliste qui vient du nord (Dos Passos, Dreiser) ; mais le rôle de l'ouest, comme ligne de fuite, où se conjuguent le voyage, l'hallucination, la folie, l'Indien, l'expérimentation perceptive et mentale, la mouvance des frontières, le rhizome (Ken Kesey et sa « machine à brouillard » ; la génération beatnik, etc.). Chaque grand auteur américain fait une cartographie, même par son style ; contrairement à ce qui se passe chez nous, il fait une carte qui se connecte directement avec les mouvements sociaux réels qui traversent l'Amérique. Par exemple, le repérage des directions géographiques dans toute l'œuvre de Fitzgerald.



Haudricourt, qui fait l'intermédiaire entre l'Occident et l'Orient, c'est l'Amérique qui fait pivot et mécanisme d'inversion). La chanteuse américaine Patti Smith chante la bible du dentiste américain : ne cherchez pas de racine, suivez le canal...

N'y aurait-il pas aussi deux bureaucraties, et même trois (et plus encore) ? La bureaucratie occidentale : son origine agraire, cadastrale, les racines et les champs, les arbres et leur rôle de frontières, le grand recensement de Guillaume le Conquérant, la féodalité, la politique des rois de France, asseoir l'Etat sur la propriété, négocier les terres par la guerre, les procès et les mariages. Les rois de France choisissent le lys, parce que c'est une plante à racines profondes accrochant les talus. Est-ce la même chose en Orient ? Bien sûr, c'est trop facile de présenter un Orient de rhizome et d'immanence ; mais l'Etat n'y agit pas d'après un schéma d'arborescence correspondant à des classes préétablies, arbrifiées et enracinées ; c'est une bureaucratie de canaux, par exemple le fameux pouvoir hydraulique à « propriété faible », où l'Etat engendre des classes canalisantes et canalisées (cf. ce qui n'a jamais été réfuté dans les thèses de Wittfogel). Le despote y agit comme fleuve, et non pas comme une source qui serait encore un point, point-arbre ou racine ; il épouse les eaux plus qu'il ne s'assied sous l'arbre ; et l'arbre de Bouddha devient lui-même rhizome ; le fleuve de Mao et l'arbre de Louis. Là encore l'Amérique n'a-t-elle pas procédé comme intermédiaire ? Car elle agit à la fois par exterminations, liquidations internes (non seulement les Indiens, mais les fermiers, etc.) et par poussées successives externes d'immigrations. Le flux du capital y produit un immense canal, une quantification de pouvoir, avec des « quanta » immédiats où chacun jouit à sa façon dans le passage du flux-argent (d'où le mythe-réalité du pauvre qui devient milliardaire pour redevenir pauvre) : tout se réunit ainsi dans l'Amérique, à la fois arbre et canal, racine et rhizome. Il n'y a pas de capitalisme universel et en soi, le capitalisme est au croisement de toutes sortes de formations, il est toujours par nature néo-capitalisme, il invente pour le pire, sa face d'orient et sa face d'occident, et son remaniement des deux.

Nous sommes en même temps sur une mauvaise voie, avec toutes ces distributions géographiques. Une impasse, tant mieux. S'il s'agit de montrer que les rhizomes ont aussi leur propre despotisme, leur propre hiérarchie, plus durs encore, très bien, car il n'y a pas de dualisme, pas de dualisme ontologique ici et là, pas de dualisme axiologique du bon et du mauvais, pas de mélange ou de synthèse américaine. Il y a des nœuds d'arborescence dans les rhizomes, des poussées rhizomatiques dans les racines. Bien plus, il y a des formations despotiques, d'immanence et de cana-

lisation, propres aux rhizomes. Il y a des déformations anarchiques dans le système transcendant des arbres, racines aériennes et tiges souterraines. Ce qui compte, c'est que l'arbre-racine et le rhizome-canal ne s'opposent pas comme deux modèles : l'un agit comme modèle et comme calque transcendants, même s'il engendre ses propres fuites ; l'autre agit comme processus immanent qui renverse le modèle et ébauche une carte, même s'il constitue ses propres hiérarchies, même s'il suscite un canal despotique. Il ne s'agit pas de tel ou tel endroit sur la terre, ni de tel moment dans l'histoire, encore moins de telle ou telle catégorie dans l'esprit. Il s'agit du modèle, qui ne cesse pas de s'ériger et de s'enfoncer, et du processus qui ne cesse pas de s'allonger, de se rompre et reprendre. Autre ou nouveau dualisme, non. Problème de l'écriture : il faut absolument des expressions anexactes pour désigner quelque chose exactement. Et pas du tout parce qu'il faudrait passer par là, et pas du tout parce qu'on ne pourrait procéder que par approximations : l'anexactitude n'est nullement une approximation, c'est au contraire le passage exact de ce qui se fait. Nous n'invoquons un dualisme que pour en récuser un autre. Nous ne nous servons d'un dualisme de modèles que pour atteindre à un processus qui récuserait tout modèle. Il faut à chaque fois des correcteurs cérébraux qui défont les dualismes que nous n'avons pas voulu faire, par lesquels nous passons. Arriver à la formule magique que nous cherchons tous : **PLURALISME = MONISME**, en passant par tous les dualismes qui sont l'ennemi, mais l'ennemi tout à fait nécessaire, le meuble que nous ne cessons pas de déplacer.

Résumons les caractères principaux d'un rhizome : à la différence des arbres ou de leurs racines, le rhizome connecte un point quelconque avec un autre point quelconque, et chacun de ses traits ne renvoie pas nécessairement à des traits de même nature, il met en jeu des régimes de signes très différents et même des états de non-signes. Le rhizome ne se laisse ramener ni à l'Un ni au multiple. Il n'est pas l'Un qui devient deux, ni même qui deviendrait directement trois, quatre ou cinq, etc. Il n'est pas un multiple qui dérive de l'Un, ni auquel l'Un s'ajouterait ( $n + 1$ ). Il n'est pas fait d'unités, mais de dimensions, ou plutôt de directions mouvantes. Il n'a pas de commencement ni de fin, mais toujours un milieu, par lequel il pousse et déborde. Il constitue des multiplicités linéaires à  $n$  dimensions, sans sujet ni objet, étalables sur un plan de consistance, et dont l'Un est toujours soustrait ( $n - 1$ ). Une telle multiplicité ne varie pas ses dimensions sans changer de nature en elle-même et se métamorphoser. A l'opposé d'une structure qui se définit par un ensemble de points et de positions, de rapports binaires entre ces points et de relations biunivoques

entre ces positions, le rhizome n'est fait que de lignes : lignes de segmentarité, de stratification, comme dimensions, mais aussi ligne de fuite ou de déterritorialisation comme dimension maximale d'après laquelle, en la suivant, la multiplicité se métamorphose en changeant de nature. On ne confondra pas de telles lignes, ou linéaments, avec les lignées de type arborescent, qui sont seulement des liaisons localisables entre points et positions. A l'opposé de l'arbre, le rhizome n'est pas objet de reproduction : ni reproduction externe comme l'arbre-image, ni reproduction interne comme la structure-arbre. Le rhizome est une antigénéalogie. C'est une mémoire courte, ou une antimémoire. Le rhizome procède par variation, expansion, conquête, capture, piqûre. A l'opposé du graphisme, du dessin ou de la photo, à l'opposé des calques, le rhizome se rapporte à une carte qui doit être produite, construite, toujours démontable, connectable, renversable, modifiable, à entrées et sorties multiples, avec ses lignes de fuite. Ce sont les calques qu'il faut reporter sur les cartes et non l'inverse. Contre les systèmes centrés (même polycentrés), à communication hiérarchique et liaisons préétablies, le rhizome est un système acentré, non hiérarchique et non signifiant, sans Général, sans mémoire organisatrice ou automate central, uniquement défini par une circulation d'états. Ce qui est en question dans le rhizome, c'est un rapport avec la sexualité, mais aussi avec l'animal, avec le végétal, avec le monde, avec la politique, avec le livre, avec les choses de la nature et de l'artifice, tout différent du rapport arborescent : toutes sortes de « devenirs ».

Un plateau est toujours au milieu, ni début ni fin. Un rhizome est fait de plateaux. Gregory Bateson se sert du mot « plateau » pour désigner quelque chose de très spécial : une région continue d'intensités, vibrant sur elle-même, et qui se développe en évitant toute orientation sur un point culminant ou vers une fin extérieure. Bateson cite en exemple la culture balinaise, où des jeux sexuels mère-enfant, ou bien des querelles entre hommes, passent par cette bizarre stabilisation intensive. « Une espèce de plateau continu d'intensité est substitué à l'orgasme », à la guerre ou au point culminant. C'est un trait fâcheux de l'esprit occidental, de rapporter les expressions et les actions à des fins extérieures ou transcendantes, au lieu de les estimer sur un plan d'immanence d'après leur valeur en soi<sup>18</sup>. Par exemple, en tant qu'un livre est fait de chapitres, il a ses points culminants, ses points de terminaison.

---

18. Bateson, *Vers une écologie de l'esprit*, t. I, Ed. du Seuil, pp. 125-126. On remarquera que le mot « plateau » est classiquement employé dans l'étude des bulbes, tubercules et rhizomes : cf. *Dictionnaire de botanique* de Baillon, article « Bulbe ».

Que se passe-t-il au contraire pour un livre fait de plateaux, communiquant les uns avec les autres à travers des micro-fentes, comme pour un cerveau ? Nous appelons « plateau » toute multiplicité connectable avec d'autres par tiges souterraines superficielles, de manière à former et étendre un rhizome. Nous écrivons ce livre comme un rhizome. Nous l'avons composé de plateaux. Nous lui avons donné une forme circulaire, mais c'était pour rire. Chaque matin nous nous levions, et chacun de nous se demandait quels plateaux il allait prendre, écrivant cinq lignes, ici, dix lignes ailleurs. Nous avons eu des expériences hallucinatoires, nous avons vu des lignes, comme des colonnes de petites fourmis, quitter un plateau pour en gagner un autre. Nous avons fait des cercles de convergence. Chaque plateau peut être lu à n'importe quelle place, et mis en rapport avec n'importe quel autre. Pour le multiple, il faut une méthode qui le fasse effectivement ; nulle astuce typographique, nulle habileté lexicale, mélange ou création de mots, nulle audace syntaxique ne peuvent la remplacer. Celles-ci en effet, le plus souvent, ne sont que des procédés mimétiques destinés à disséminer ou disloquer une unité maintenue dans une autre dimension pour un livre-image. Technonarcissisme. Les créations typographiques, lexicales ou syntaxiques ne sont nécessaires que si elles cessent d'appartenir à la forme d'expression d'une unité cachée, pour devenir elles-mêmes une des dimensions de la multiplicité considérée ; nous connaissons de rares réussites en ce genre <sup>19</sup>. Nous n'avons pas su le faire pour notre compte. Nous avons seulement employé des mots qui, à leur tour, fonctionnaient pour nous comme des plateaux. RHIZOMATIQUE = SCHIZO-ANALYSE = STRATO-ANALYSE = PRAGMATIQUE = MICRO-POLITIQUE. Ces mots sont des concepts, mais les concepts sont des lignes, c'est-à-dire des systèmes de nombres attachés à telle ou telle dimension des multiplicités (strates, chaînes moléculaires, lignes de fuite ou de rupture, cercles de convergence, etc.). En aucun cas nous ne prétendons au titre d'une science. Nous ne connaissons pas plus de scientificité que d'idéologie, mais seulement des agencements. Et il n'y a que des agencements machiniques de désir, comme des agencements collectifs d'énonciation. Pas de signifiante, et pas de subjectivation : écrire à *n* (toute énonciation individuée reste prisonnière des significations dominantes, tout désir signifiant renvoie à des sujets dominés). Un agencement dans sa multiplicité travaille à la fois forcément sur des flux sémiotiques, des flux matériels et des flux

19. Ainsi Joëlle de la Casinière, *Absolument nécessaire*, Ed. de Minit, qui est un livre vraiment nomade. Dans la même direction, cf. les recherches du « Montfaucon Research Center. »

sociaux (indépendamment de la reprise qui peut en être faite dans un corpus théorique ou scientifique). On n'a plus une tripartition entre un champ de réalité, le monde, un champ de représentation, le livre, et un champ de subjectivité, l'auteur. Mais un agencement met en connexion certaines multiplicités prises dans chacun de ces ordres, si bien qu'un livre n'a pas sa suite dans le livre suivant, ni son objet dans le monde, ni son sujet dans un ou plusieurs auteurs. Bref, il nous semble que l'écriture ne se fera jamais assez au nom d'un dehors. Le dehors n'a pas d'image, ni de signification, ni de subjectivité. Le livre, agencement avec le dehors, contre le livre-image du monde. Un livre-rhizome, et non plus dichotome, pivotant ou fasciculé. Ne jamais faire racine, ni en planter, bien que ce soit difficile de ne pas retomber dans ces vieux procédés. « Les choses qui me viennent à l'esprit se présentent à moi non par leur racine, mais par un point quelconque situé vers leur milieu. Essayez donc de les retenir, essayez donc de retenir un brin d'herbe qui ne commence à croître qu'au milieu de la tige, et de vous tenir à lui<sup>20</sup>. » Pourquoi est-ce si difficile ? C'est déjà une question de sémiotique perceptive. Pas facile de percevoir les choses par le milieu, et non de haut en bas ou inversement, de gauche à droite ou inversement : essayez et vous verrez que tout change. Ce n'est pas facile de voir l'herbe dans les choses et les mots (Nietzsche disait de la même façon qu'un aphorisme devait être « ruminé », et jamais un plateau n'est séparable des vaches qui le peuplent, et qui sont aussi les nuages du ciel).

On écrit l'histoire, mais on l'a toujours écrite du point de vue des sédentaires, et au nom d'un appareil unitaire d'Etat, au moins possible même quand on parlait de nomades. Ce qui manque, c'est une Nomadologie, le contraire d'une histoire. Pourtant là aussi de rares et grandes réussites, par exemple à propos des croisades d'enfants : le livre de Marcel Schwob qui multiplie les récits comme autant de plateaux aux dimensions variables. Le livre d'Andrzejewski, *Les portes du Paradis*, fait d'une seule phrase ininterrompue, flux d'enfants, flux de marche avec piétinement, étirement, précipitation, flux sémiotique de toutes les confessions d'enfants qui viennent se déclarer au vieux moine à la tête du cortège, flux de désir et de sexualité, chacun parti par amour, et plus ou moins directement mené par le noir désir posthume et pédérastique du comte de Vendôme, avec cercles de convergence — l'important n'est pas que les flux fassent « Un ou multiple », nous n'en sommes plus là : il y a un agencement

---

20. Kafka, *Journal*, Grasset, p. 4.

collectif d'énonciation, un agencement machinique de désir, l'un dans l'autre, et branchés sur un prodigieux dehors qui fait multiplicité de toute manière. Et puis, plus récemment, le livre d'Armand Farrachi sur la IV<sup>e</sup> croisade, *La dislocation*, où les phrases s'écartent et se dispersent, ou bien se bousculent et coexistent, et les lettres, la typographie se met à danser, à mesure que la croisade délire<sup>21</sup>. Voilà des modèles d'écriture nomade et rhizomatique. L'écriture épouse une machine de guerre et des lignes de fuite, elle abandonne les strates, les segmentarités, la sédentarité, l'appareil d'Etat. Mais pourquoi faut-il encore un modèle ? Le livre n'est-il pas encore une « image » des croisades ? N'y a-t-il pas encore une unité gardée, comme unité pivotante dans le cas de Schwob, comme unité avortée dans le cas de Farrachi, comme unité du Comte mortuaire dans le cas le plus beau des Portes du Paradis ? Faut-il un nomadisme plus profond que celui des croisades, celui des vrais nomades, ou bien le nomadisme de ceux qui ne bougent même plus et qui n'imitent plus rien ? Ils agencent seulement. Comment le livre trouvera-t-il un dehors suffisant avec lequel il puisse agencer dans l'hétérogène, plutôt qu'un monde à reproduire ? Culturel, le livre est forcément un calque : calque de lui-même déjà, calque du livre précédent du même auteur, calque d'autres livres quelles qu'en soient les différences, décalque interminable de concepts et de mots en place, décalage du monde présent, passé ou à venir. Mais le livre anticulturel peut encore être traversé d'une culture trop lourde : il en fera pourtant un usage actif d'oubli et non de mémoire, de sous-développement et non pas de progrès à développer, de nomadisme et pas de sédentarité, de carte et non pas de calque. RHIZOMATIQUE = POP'ANALYSE, même si le peuple a autre chose à faire que de le lire, même si les blocs de culture universitaire ou de pseudoscientificité restent trop pénibles ou pesants. Car la science serait complètement folle si on la laissait faire, voyez les mathématiques, elles ne sont pas une science, mais un prodigieux argot, et nomadique. Même et surtout dans le domaine théorique, n'importe quel échafaudage précaire et pragmatique vaut mieux que le décalque des concepts, avec leurs coupures et leurs progrès qui ne changent rien. L'imperceptible rupture, plutôt que la coupure signifiante. Les nomades ont inventé une

21. Marcel Schwob, *La croisade des enfants*, 1896 ; Jersy Andrzejewski, *Les portes du paradis*, 1959, Gallimard ; Armand Farrachi, *La dislocation*, 1974, Stock. C'est à propos du livre de Schwob que Paul Alphandéry disait que la littérature, dans certains cas, pouvait renouveler l'histoire et lui imposer « de véritables directions de recherches » (*La chrétienté et l'idée de croisade*, t. II, Albin Michel, p. 116).

machine de guerre, contre l'appareil d'Etat. Jamais l'histoire n'a compris le nomadisme, jamais le livre n'a compris le dehors. Au cours d'une longue histoire, l'Etat a été le modèle du livre et de la pensée : le logos, le philosophe-roi, la transcendance de l'Idée, l'intériorité du concept, la république des esprits, le tribunal de la raison, les fonctionnaires de la pensée, l'homme législateur et sujet. Prétention de l'Etat à être l'image intériorisée d'un ordre du monde, et à enraciner l'homme. Mais le rapport d'une machine de guerre avec le dehors, ce n'est pas un autre « modèle », c'est un agencement qui fait que la pensée devient elle-même nomade, le livre une pièce pour toutes les machines mobiles, une tige pour un rhizome (Kleist et Kafka contre Goethe).

Ecrire à n, n-1, écrire par slogans : Faites rhizome et pas racine, ne plantez jamais ! Ne semez pas, piquez ! Ne soyez pas un *ni* multiple, soyez des multiplicités ! Faites la ligne et jamais le point ! La vitesse transforme le point en ligne<sup>22</sup> ! Soyez rapide, même sur place ! Ligne de chance, ligne de hanche, ligne de fuite. Ne suscitez pas un Général en vous ! Pas des idées justes, juste une idée (Godard). Ayez des idées courtes. Faites des cartes, et pas des photos ni des dessins. Soyez la Panthère rose, et que vos amours encore soient comme la guêpe et l'orchidée, le chat et le babouin. On dit du vieil homme-fleuve :

*He don't plant tatos  
Don't plant cotton  
Them that plants them is soon forgotten  
But old man river he just keeps rollin along.*

Un rhizome ne commence et n'aboutit pas, il est toujours au milieu, entre les choses, inter-êtré, *intermezzo*. L'arbre est filiation, mais le rhizome est alliance, uniquement d'alliance. L'arbre impose le verbe « être », mais le rhizome a pour tissu la conjonction « et... et... et... ». Il y a dans cette conjonction assez de force pour secouer et déraciner le verbe être. Où allez-vous ? d'où partez-vous ? où voulez-vous en venir ? sont des questions bien inutiles. Faire table rase, partir ou repartir à zéro, chercher un commencement, ou un fondement, impliquent une fausse conception du voyage et du mouvement (méthodique, pédagogique, initiatique, symbolique...). Mais Kleist, Lenz ou Büchner ont une autre manière de voyager comme de se mouvoir, partir au milieu, par le milieu, entrer et sortir, non pas commencer ni

22. Cf. Paul Virilio, « Véhiculaire », in *Nomades et vagabonds*, 10-18, p. 43 : sur le surgissement de la linéarité et le bouleversement de la perception par la vitesse.

finir<sup>23</sup>. Plus encore, c'est la littérature américaine, et déjà anglaise, qui ont manifesté ce sens rhizomatique, ont su se mouvoir entre les choses, instaurer une logique du ET, renverser l'ontologie, destituer le fondement, annuler fin et commencement. Ils ont su faire une pragmatique. C'est que le milieu n'est pas du tout une moyenne, c'est au contraire l'endroit où les choses prennent de la vitesse. *Entre* les choses ne désigne pas une relation localisable qui va de l'une à l'autre et réciproquement, mais une direction perpendiculaire, un mouvement transversal qui les emporte l'une *et* l'autre, ruisseau sans début ni fin, qui ronge ses deux rives et prend de la vitesse au milieu.

3

---

23. Cf. J.-C. Bailly, *La légende dispersée*, 10-18 : la description du mouvement dans le romantisme allemand, pp. 18 sq.



## 2. 1914 - Un seul ou plusieurs loups ?



*Champ de traces ou ligne de loup*

Ce jour-là l'Homme aux loups descendit du divan, particulièrement fatigué. Il savait que Freud avait un génie, de frôler la vérité et de passer à côté, puis de combler le vide avec des associations. Il savait que Freud ne connaissait rien aux loups, aux

anus non plus d'ailleurs. Freud comprenait seulement ce que c'était qu'un chien, et la queue d'un chien. Ça ne suffisait pas, ça ne suffirait pas. L'Homme aux loups savait que Freud le déclarerait bientôt guéri, mais qu'il n'en était rien, et qu'il continuerait à être traité pour l'éternité par Ruth, par Lacan, par Leclaire. Il savait enfin qu'il était en train d'acquérir un véritable nom propre, Homme aux loups, bien plus propre que le sien, puisqu'il accédait à la plus haute singularité dans l'appréhension instantanée d'une multiplicité générique : les loups — mais que ce nouveau, ce vrai nom propre allait être défiguré, mal orthographié, retranscrit en patronyme.

Pourtant Freud, de son côté, allait écrire bientôt quelques pages extraordinaires. Des pages tout à fait pratiques, dans l'article de 1915 sur « L'inconscient », concernant la différence entre névrose et psychose. Freud dit qu'un hystérique ou un obsédé sont des gens capables de comparer globalement une chaussette à un vagin, une cicatrice à la castration, etc. Sans doute est-ce en même temps qu'ils appréhendent l'objet comme global et comme perdu. Mais saisir érotiquement la peau comme une multiplicité de pores, de petits points, de petites cicatrices ou de petits trous, saisir érotiquement la chaussette comme une multiplicité de mailles, voilà ce qui ne viendrait pas à l'idée du névrosé, tandis que le psychotique en est capable : « nous croyons que la multiplicité des petites cavités empêcherait le névrosé de les utiliser comme substituts des organes génitaux féminins ». Comparer une chaussette à un vagin, ça va encore, on le fait tous les jours, mais un pur ensemble de mailles à un champ de vagins, il faut quand même être fou : c'est ce que dit Freud. Il y a là une découverte clinique très importante : ce qui fait toute une différence de style entre névrose et psychose. Par exemple, quand Salvador Dali s'efforce de reproduire les délires, il peut parler longuement de LA corne de rhinocéros ; il ne sort pas pour autant d'un discours névropathe. Mais quand il se met à comparer la chair de poule, sur la peau, à un champ de minuscules cornes de rhinocéros, on sent bien que l'atmosphère change et qu'on est entré dans la folie. Et s'agit-il encore d'une comparaison ? C'est plutôt une pure multiplicité qui change d'éléments, ou qui *devient*. Au niveau micrologique, les petites cloques « deviennent » des cornes, et les cornes, de petits pénis.

A peine a-t-il découvert le plus grand art de l'inconscient, cet art des multiplicités moléculaires, que Freud n'a de cesse de revenir aux unités molaires, et retrouver ses thèmes familiers, *le père*,

---

1. Freud, *Métapsychologie*, Gallimard, p. 153.

le pénis, le vagin, la castration..., etc. (Tout près de découvrir un rhizome, Freud en revient toujours à de simples racines.) Le procédé de réduction est très intéressant dans l'article de 1915 : il dit que le névrosé guide ses comparaisons ou identifications sur les représentations de choses, tandis que le psychotique n'a plus que la représentation de mots (par exemple le mot *trou*). « C'est l'identité de l'expression verbale, et non pas la similitude des objets qui a dicté le choix du substitut. » Ainsi, quand il n'y a pas unité de chose, il y a au moins unité et identité de mot. On remarquera que les noms sont pris ici dans un usage *extensif*, c'est-à-dire fonctionnent comme des noms communs qui assurent l'unification d'un ensemble qu'ils subsument. Le nom propre ne peut être qu'un cas extrême de nom commun, comprenant en lui-même sa multiplicité déjà domestiquée et la rapportant à un être ou objet posé comme unique. Ce qui est compromis, tant du côté des mots que des choses, c'est le rapport du nom propre comme *intensité* à la multiplicité qu'il appréhende instantanément. Pour Freud, quand la chose éclate et perd son identité, le mot est encore là pour la lui ramener ou pour lui en inventer une. Freud compte sur le mot pour rétablir une unité qui n'était plus dans les choses. N'assiste-t-on pas à la naissance d'une aventure ultérieure, celle *du* Signifiant, l'instance despotique sournoise qui se substitue elle-même aux noms propres asignifiants, comme elle substitue aux multiplicités la morne unité d'un objet déclaré perdu ?

Nous ne sommes pas loin des loups. Car l'Homme aux loups, c'est aussi celui qui, dans son deuxième épisode dit psychotique, surveillera constamment les variations ou le trajet mouvant des petits trous ou petites cicatrices sur la peau de son nez. Mais dans le premier épisode que Freud déclare névrotique, l'Homme aux loups raconte qu'il a rêvé de six ou sept loups sur un arbre, et en a dessiné cinq. Qui ignore en effet que les loups vont par meute ? Personne sauf Freud. Ce que n'importe quel enfant sait, Freud ne le sait pas. Freud demande avec un faux scrupule : comment expliquer qu'il y ait cinq, six ou sept loups dans le rêve ? Puisqu'il a décidé que c'était la névrose, Freud emploie donc l'autre procédé de réduction : non pas subsumption verbale au niveau de la représentation de mot, mais association libre au niveau des représentations de choses. Le résultat est le même, puisqu'il s'agit toujours de revenir à l'unité, à l'identité de la personne ou de l'objet supposé perdu. Voilà que les loups vont devoir se purger de leur multiplicité. L'opération se fait par l'association du rêve avec le conte *Le loup et les sept chevreaux* (dont six seulement furent mangés). On assiste à la jubilation réductrice de Freud, on voit littéralement la multiplicité sortir des

lous pour affecter des chevreux qui n'ont strictement rien à faire dans l'histoire. Sept loups qui ne sont que des chevreux, six loups puisque le septième chevreu (l'Homme aux loups lui-même) se cache dans l'horloge, cinq loups puisque c'est peut-être à cinq heures qu'il vit ses parents faire l'amour et que le chiffre romain V est associé à l'ouverture érotique des jambes féminines, trois loups puisque les parents firent peut-être l'amour trois fois, deux loups puisque c'étaient les deux parents *more ferarum*, ou même deux chiens que l'enfant aurait d'abord vus s'accoupler, et puis un loup puisque le loup, c'est le père, on le savait depuis le début, enfin zéro loup puisqu'il a perdu sa queue, non moins castré que castrateur. De qui se moque-t-on ? Les loups n'avaient aucune chance de s'en tirer, de sauver leur meute : on a décidé dès le début que les animaux ne pouvaient servir qu'à représenter un coït entre parents, ou l'inverse, à être représentés par un tel coït. Manifestement Freud ignore tout de la fascination exercée par les loups, de ce que signifie l'appel muet des loups, l'appel à devenir-loup. Des loups observent et fixent l'enfant qui rêve ; c'est tellement plus rassurant de se dire que le rêve a produit une inversion, et que c'est l'enfant qui regarde des chiens ou des parents en train de faire l'amour. Freud ne connaît le loup ou le chien qu'œdipianisé, le loup-papa castré castrateur, le chien à la niche, le Oua-Oua du psychanalyste.

Franny écoute une émission sur les loups. Je lui dis : tu voudrais être un loup ? Réponse hautaine — c'est idiot, on ne peut pas être un loup, on est toujours huit ou dix loups, six ou sept loups. Non pas six ou sept loups à la fois, à soi tout seul, mais un loup parmi d'autres, avec cinq ou six autres loups. Ce qui est important dans le devenir-loup, c'est la position de masse, et d'abord la position du sujet lui-même par rapport à la meute, par rapport à la multiplicité-loup, la façon dont il y entre ou n'y entre pas, la distance à laquelle il se tient, la manière dont il tient et ne tient pas à la multiplicité. Pour atténuer la sévérité de sa réponse, Franny raconte un rêve : « Il y a le désert. Là encore ça n'aurait aucun sens de dire que je suis dans le désert. C'est une vision panoramique du désert, ce désert n'est ni tragique ni inhabité, il n'est désert que par sa couleur, ocre, et sa lumière, chaude et sans ombre. Là-dedans une foule grouillante, essaim d'abeilles, mêlée de footballeurs ou groupe de touaregs. *Je suis en bordure de cette foule, à la périphérie ; mais j'y appartiens, j'y suis attachée par une extrémité de mon corps, une main ou un pied.* Je sais que cette périphérie est mon seul lieu possible, je mourrais si je me laissais entraîner au centre de la mêlée, mais tout aussi sûrement si je lâchais cette foule. Ma position n'est pas facile à conserver, elle est même très difficile à tenir, car

ces êtres remuent sans arrêt, leurs mouvements sont imprévisibles et ne répondent à aucun rythme. Tantôt ils tournoient, tantôt ils vont vers le nord puis brusquement vers l'est, aucun des individus composant la foule ne reste à la même place par rapport aux autres. Je suis donc moi aussi perpétuellement mobile ; tout cela exige une grande tension, mais me donne un sentiment de bonheur violent presque vertigineux. » C'est un très bon rêve schizo. Etre en plein dans la foule, et en même temps complètement en dehors, très loin : bordure, promenade à la Virginia Woolf (« jamais plus je ne dirai *je suis ceci, je suis cela* »).

Problèmes du peuplement dans l'inconscient : tout ce qui passe par les pores du schizo, les veines du drogué, fourmillements, grouillements, animations, intensités, races et tribus. Est-ce de Jean Ray, qui a su lier la terreur aux phénomènes de micro-multiplicités, ce conte où la peau blanche se soulève de tant de cloques et pustules, et des têtes noires naines passent par les pores, grimaçantes, abominables, qu'il faut raser au couteau chaque matin ? Et aussi les « hallucinations liliputiennes » à l'éther. Un, deux, trois schizos : « Dans chaque pore de la peau, il me pousse des bébés » — « Oh moi, ce n'est pas dans les pores, c'est dans mes veines que poussent des petites barres de fer » — « Je ne veux pas qu'on me fasse des piqûres, sauf à l'alcool camphré. Sinon il me pousse des seins dans chaque pore. » Freud a tenté d'aborder les phénomènes de foule du point de vue de l'inconscient, mais il n'a pas bien vu, il ne voyait pas que l'inconscient lui-même était d'abord une foule. Il était myope et sourd ; il prenait les foules pour une personne. Les schizos au contraire ont l'œil aigu, et l'oreille. Ils ne prennent pas les rumeurs et les poussées de la foule pour la voix de papa. Jung une fois rêva d'ossements et de crânes. Un os, un crâne n'existent jamais seuls. L'ossuaire est une multiplicité. Mais Freud veut que ça signifie la mort de *quelqu'un*. « Jung, surpris, lui fit remarquer qu'il y avait plusieurs crânes, pas juste un seul. Mais Freud continuait...<sup>2</sup> »

Une multiplicité de pores, de points noirs, de petites cicatrices ou de mailles. De seins, de bébés et de barres. Une multiplicité d'abeilles, de footballeurs ou de touaregs. Une multiplicité de loups, de chacals... Tout cela ne se laisse pas réduire, mais nous renvoie à un certain statut des formations de l'inconscient. Essayons de définir les facteurs qui interviennent ici : d'abord quelque chose qui joue le rôle de corps plein — corps sans organes. C'est le désert dans le rêve précédent. C'est l'arbre dépouillé où les loups sont perchés dans le rêve de l'Homme aux

2. E. A. Bennet, *Ce que Jung a vraiment dit*, Stock, p. 80.

lous. C'est la peau comme enveloppe ou anneau, la chaussette comme surface réversible. Ce peut être une maison, une pièce de maison, tant de choses encore, n'importe quoi. Personne ne fait l'amour avec amour sans constituer à soi tout seul, avec l'autre ou les autres, un corps sans organes. Un corps sans organes n'est pas un corps vide et dénué d'organes, mais un corps sur lequel ce qui sert d'organes (lous, yeux de lous, mâchoires de lous ?) se distribuent d'après des phénomènes de foule, suivant des mouvements brownoides, sous forme de multiplicités moléculaires. Le désert est peuplé. C'est donc moins aux organes qu'il s'oppose, qu'à l'organisation des organes en tant qu'elle composerait un organisme. Le corps sans organes n'est pas un corps mort, mais un corps vivant, d'autant plus vivant, d'autant plus grouillant qu'il a fait sauter l'organisme et son organisation. Des poux sautent sur la plage de la mer. Les colonies de la peau. Le corps plein sans organes est un corps peuplé de multiplicités. Et le problème de l'inconscient, à coup sûr, n'a rien à voir avec la génération, mais avec le peuplement, la population. Une affaire de population mondiale sur le corps plein de la terre, et pas de génération familiale organique. « J'adore inventer des peuplades, des tribus, les origines d'une race... Je reviens de mes tribus. Je suis jusqu'à ce jour le fils adoptif de quinze tribus, pas une de plus, pas une de moins. Et ce sont mes tribus adoptées, car j'en aime chacune plus et mieux que si j'y étais né. » On nous dit : quand même, le schizophrène a un père et une mère ? Nous avons le regret de dire non, il n'en a pas comme tel. Il a seulement un désert et des tribus qui y habitent, un corps plein et des multiplicités qui s'y accrochent.

D'où en second lieu, la nature de ces multiplicités et de leurs éléments. LE RHIZOME. Un des caractères essentiels du rêve de multiplicité est que chaque élément ne cesse pas de varier et de modifier sa distance par rapport aux autres. Sur le nez de l'Homme aux lous, les éléments ne cesseront pas de danser, grandir et diminuer, déterminés comme pores dans la peau, petites cicatrices dans les pores, petits fossés dans le tissu cicatriciel. Or ces distances variables ne sont pas des quantités extensives qui se diviseraient les unes dans les autres, mais bien plutôt des indivisibles chaque fois, des « relativement indivisibles », c'est-à-dire qui ne se divisent pas en deçà et au-delà d'un certain seuil, n'augmentent ou ne diminuent pas *sans que leurs éléments ne changent de nature*. Essaim d'abeilles, les voilà mêlée de footballeurs aux maillots rayés, ou bien bande de touaregs. Ou encore : le clan des lous se double d'un essaim d'abeilles contre la bande des Deulhs, sous l'action de Mowgli qui court en bordure (ah oui, Kipling comprenait mieux que Freud l'appel des lous, leur sens

libidinal, et puis dans l'Homme aux loups il y a aussi une histoire de guêpes ou de papillons qui vient relayer les loups, on passe des loups aux guêpes). Mais qu'est-ce que ça veut dire, ces distances indivisibles qui se modifient sans cesse, et qui ne se divisent ou ne se modifient pas sans que leurs éléments ne changent de nature à chaque fois ? N'est-ce pas déjà le caractère intensif des éléments et de leurs rapports dans ce genre de multiplicité ? Exactement comme une vitesse, une température ne se composent pas de vitesses ou de températures, mais s'enveloppent dans d'autres ou en enveloppent d'autres qui marquent chaque fois un changement de nature. C'est parce que ces multiplicités n'ont pas le principe de leur métrique dans un milieu homogène, mais ailleurs, dans les forces qui agissent en elles, dans les phénomènes physiques qui les occupent, précisément dans la libido qui les constituent du dedans, et qui ne les constituent pas sans se diviser en flux variables et qualitativement distincts. Freud lui-même reconnaît la multiplicité des « courants » libidinaux qui coexistent chez l'Homme aux loups. On reste d'autant plus étonné de la manière dont il traite des multiplicités de l'inconscient. Car, pour lui, il y aura toujours réduction à l'Un : les petites cicatrices, les petits trous seront les subdivisions de la grande cicatrice ou du trou majeur nommé castration, les loups seront les substitués d'un seul et même Père qu'on retrouve partout, autant de fois qu'on l'aura mis (comme dit Ruth Mack Brunswick, allons-y, les loups, c'est « tous les pères et les docteurs », mais l'Homme aux loups pense : et mon cul, c'est pas un loup ?).

Il fallait faire l'inverse, il fallait comprendre en intensité : le Loup, c'est la meute, c'est-à-dire la multiplicité appréhendée comme telle en un instant, par son rapprochement et son éloignement de zéro — distances chaque fois indécomposables. Le zéro, c'est le corps sans organes de l'Homme aux loups. Si l'inconscient ne connaît pas la négation, c'est parce qu'il n'y a rien de négatif dans l'inconscient, mais des rapprochements et des éloignements indéfinis du point zéro, lequel n'exprime pas du tout le manque, mais la positivité du corps plein comme support et suppôt (car « un afflux est nécessaire pour seulement signifier l'absence d'intensité »). Les loups désignent une intensité, une bande d'intensité, un seuil d'intensité sur le corps sans organes de l'Homme aux loups. Un dentiste disait à l'Homme aux loups « vos dents tomberont, à cause de votre coup de mâchoire, votre coup de mâchoire est trop fort » — et en même temps ses gencives se couvraient de pustules et de petits trous<sup>3</sup>. La mâchoire comme

3. Ruth Mack Brunswick, « En supplément à l'Histoire d'une névrose infantile de Freud », *Revue française de Psychanalyse*, 1936, n° 4.

intensité supérieure, les dents comme intensité inférieure, et les gencives pustuleuses comme rapprochement de zéro. Le loup comme appréhension instantanée d'une multiplicité dans telle région, ce n'est pas un représentant, un substitut, c'est un *je sens*. Je sens que je deviens loup, loup parmi les loups, en bordure des loups, et le cri d'angoisse, le seul que Freud entende : aidez-moi à ne pas devenir loup (ou au contraire à ne pas échouer dans ce devenir). Il ne s'agit pas de représentation : pas du tout croire qu'on est un loup, se représenter comme loup. Le loup, les loups, ce sont des intensités, des vitesses, des températures, des distances variables indécomposables. C'est un fourmillement, un lupullement. Et qui peut croire que la machine anale n'ait rien à voir avec la machine des loups, ou que les deux soient seulement reliées par l'appareil œdipien, par la figure trop humaine du Père ? Car enfin l'anوس aussi exprime une intensité, ici le rapprochement de zéro de la distance qui ne se décompose pas sans que les éléments ne changent de nature. *Champ d'anوس, tout comme meute de loups*. Et n'est-ce pas par l'anوس que l'enfant tient aux loups, à la périphérie ? Descente de la mâchoire à l'anوس. Tenir aux loups par la mâchoire et par l'anوس. Une mâchoire n'est pas une mâchoire de loup, ce n'est pas si simple, mais mâchoire et loup forment une multiplicité qui se modifie dans œil et loup, anus et loup, d'après d'autres distances, suivant d'autres vitesses, avec d'autres multiplicités, dans des limites de seuils. Lignes de fuite ou de déterritorialisation, devenir-loup, devenir-inhumain des intensités déterritorialisées, c'est cela, la multiplicité. Devenir loup, devenir trou, c'est se déterritorialiser, d'après des lignes distinctes enchevêtrées. Un trou n'est pas plus négatif qu'un loup. La castration, le manque, le substitut, quelle histoire racontée par un idiot trop conscient, et qui ne comprend rien aux multiplicités comme formations de l'inconscient. Un loup, mais aussi un trou, ce sont des particules de l'inconscient, rien que des particules, des productions de particules, des trajets de particules, en tant qu'éléments de multiplicités moléculaires. Il ne suffit même pas de dire que les particules intenses et mouvantes passent par des trous, un trou n'est pas moins une particule que ce qui y passe. Des physiciens disent : les trous ne sont pas des absences de particules, mais des particules allant plus vite que la lumière. Anوس volants, vagins rapides, il n'y a pas de castration.

Revenons à cette histoire de *multiplicité*, car ce fut un moment très important, lorsqu'on créa un tel substantif précisément pour échapper à l'opposition abstraite du multiple et de l'un, pour échapper à la dialectique, pour arriver à penser le multiple à l'état pur, pour cesser d'en faire le fragment numérique d'une Unité ou Totalité perdues, ou au contraire l'élément organique



d'une Unité ou Totalité à venir — et pour distinguer plutôt des types de multiplicité. C'est ainsi qu'on trouve chez le mathématicien-physicien Riemann la distinction des multiplicités discrètes et des multiplicités continues (ces dernières ne trouvant le principe de leur métrique que dans des forces agissant en elles). Puis chez Meinong et chez Russell la distinction des multiplicités de grandeur ou de divisibilité, extensives, et des multiplicités de distance, plus proches de l'intensif. Ou bien, chez Bergson, la distinction des multiplicités numériques ou étendues, et des multiplicités qualitatives et durantes. Nous faisons à peu près la même chose en distinguant des multiplicités arborescentes et des multiplicités rhizomatiques. Des macro- et des micro-multiplicités. D'une part des multiplicités extensives, divisibles et molaires ; unifiables, totalisables, organisables ; conscientes ou préconscientes — et d'autre part des multiplicités libidinales inconscientes, moléculaires, intensives, constituées de particules qui ne se divisent pas sans changer de nature, de distances qui ne varient pas sans entrer dans une autre multiplicité, qui ne cessent pas de se faire et de se défaire en communiquant, en passant les unes dans les autres à l'intérieur d'un seuil, ou par-delà, ou en deçà. Les éléments de ces dernières multiplicités sont des particules ; leurs relations, des distances ; leurs mouvements, des brownoïdes ; leur quantité, des intensités, des différences d'intensité.

Il n'y a là qu'une base logique. Elias Canetti distingue deux types de multiplicité qui tantôt s'opposent et tantôt se pénètrent : de masse et de meute. Parmi les caractères de masse, au sens de Canetti, il faudrait noter la grande quantité, la divisibilité et l'égalité des membres, la concentration, la sociabilité de l'ensemble, l'unicité de la direction hiérarchique, l'organisation de territorialité ou de territorialisation, l'émission de signes. Parmi les caractères de meute, la petitesse ou la restriction du nombre, la dispersion, les distances variables indécomposables, les métamorphoses qualitatives, les inégalités comme restes ou franchissements, l'impossibilité d'une totalisation ou d'une hiérarchisation fixes, la variété brownienne des directions, les lignes de déterritorialisation, la projection de particules<sup>4</sup>. Sans doute n'y a-t-il pas plus d'égalité, pas moins de hiérarchie dans les meutes que dans les masses, mais ce ne sont pas les mêmes. Le chef de meute ou de bande joue coup par coup, il doit tout remettre en jeu à chaque coup, tandis que le chef de groupe ou de masse consolide et capitalise des acquis. La meute, même dans ses lieux, se

4. Elias Canetti, *Masse et puissance*, Gallimard, pp. 27-29, 97 sq. Certaines des différences indiquées ci-dessus sont marquées par Canetti.

constitue sur une ligne de fuite ou de déterritorialisation qui fait partie d'elle-même, à laquelle elle donne une haute valeur positive, tandis que les masses n'intègrent de telles lignes que pour les segmentariser, les boucher, les affecter d'un signe négatif. Canetti remarque que, dans la meute, chacun reste seul en étant pourtant avec les autres (ainsi les loups-chasseurs) ; chacun mène sa propre affaire en même temps qu'il participe à la bande. « Dans les constellations changeantes de la meute, l'individu se tiendra toujours à son bord. Il sera dedans et aussitôt après au bord, au bord et aussitôt après dedans. Quand la meute fait cercle autour de son feu, chacun pourra avoir des voisins à droite et à gauche, mais le dos est libre, le dos est exposé découvert à la nature sauvage. » On reconnaît la position schizo, être à la périphérie, tenir par une main ou un pied... On y opposera la position paranœiaque du sujet de masse, avec toutes les identifications de l'individu au groupe, du groupe au chef, du chef au groupe ; être bien pris dans la masse, se rapprocher du centre, ne jamais rester en bordure sauf en service commandé. Pourquoi supposer (avec Konrad Lorenz par exemple) que les bandes et leur type de compagnonnage représentent un état plus rudimentaire évolutivement que les sociétés de groupe ou de conjugalité ? Non seulement il y a des bandes humaines, mais il y en a qui sont particulièrement raffinées : la « mondanité » se distingue de la « socialité » parce qu'elle est plus proche d'une meute, et l'homme social se fait du mondain une certaine image envieuse et erronée, parce qu'il en méconnaît les positions et hiérarchies propres, les rapports de force, les ambitions et les projets très spéciaux. Les relations mondaines ne recouvrent jamais les relations sociales, elles ne coïncident pas avec elles. Même les « maniérismes » (il y en a dans toutes les bandes) appartiennent aux micro-multiplicités et se distinguent des manières ou coutumes sociales.

Il n'est pas question pourtant d'opposer les deux types de multiplicités, les machines molaires et moléculaires, suivant un dualisme qui ne vaudrait pas mieux que celui de l'Un et du multiple. Il y a seulement des multiplicités de multiplicités qui forment un même *agencement*, qui s'exercent dans le même *agencement* : les meutes dans les masses, et inversement. Les arbres ont des lignes rhizomatiques, mais le rhizome a des points d'arborescence. Comment ne faudrait-il pas un énorme cyclotron pour produire des particules folles ? Comment des lignes de déterritorialisation seraient-elles même assignables hors des circuits de territorialité ? Comment ne serait-ce pas dans de grandes étendues, et en rapport avec de grands bouleversements dans ces étendues, que coule tout d'un coup le minuscule ruisseau d'une intensité nouvelle ? Que ne faut-il pas faire pour un nouveau son ? Le deve-

nir-animal, le devenir-moléculaire, le devenir-inhumain passent par une extension molaire, une hyperconcentration humaine, ou les prépare. On ne séparera pas chez Kafka l'érection d'une grande machine bureaucratique paranoïaque, et l'installation des petites machines schizo d'un devenir-chien, d'un devenir-coléoptère. On ne séparera pas chez l'Homme aux loups le devenir-loup du rêve, et l'organisation religieuse et militaire des obsessions. Un militaire fait le loup, un militaire fait le chien. Il n'y a pas deux multiplicités ou deux machines, mais un seul et même agencement machinique qui produit et distribue le tout, c'est-à-dire l'ensemble des énoncés qui correspondent au « complexe ». Sur tout cela, qu'est-ce que la psychanalyse a à nous dire ? Œdipe, rien qu'Œdipe, puisqu'elle n'écoute rien ni personne. Elle écrase tout, masses et meutes, machines molaires et moléculaires, multiplicités de tout genre. Soit le second rêve de l'Homme aux loups, au moment de l'épisode dit psychotique : dans une rue, un mur, avec une porte fermée, et à gauche une armoire vide ; le patient devant l'armoire, et une grande femme à petite cicatrice qui semble vouloir contourner le mur ; et derrière le mur, des loups qui se pressent vers la porte. Mme Brunswick elle-même ne peut pas s'y tromper : elle a beau se reconnaître dans la grande femme, elle voit bien que les loups sont cette fois les Bolcheviks, la masse révolutionnaire qui a vidé l'armoire ou confisqué la fortune de l'Homme aux loups. *Dans un état métastable, les loups sont passés du côté d'une grande machine sociale.* Mais la psychanalyse n'a rien à dire sur tous ces points — sauf ce que disait déjà Freud : tout ça renvoie encore au papa (tiens, il était l'un des chefs du parti libéral en Russie, mais ça n'a guère d'importance, il suffit de dire que la révolution a « satisfait le sentiment de culpabilité du patient »). Vraiment on croirait que la libido, dans ses investissements et ses contre-investissements, n'a rien à voir avec les ébranlements de masses, les mouvements de meutes, les signes collectifs et les particules de désir.

Il ne suffit donc pas d'attribuer au préconscient les multiplicités molaires ou les machines de masse, en réservant pour l'inconscient un autre genre de machines ou de multiplicités. Car ce qui appartient de toutes manières à l'inconscient, c'est l'agencement des deux, la manière dont les premières conditionnent les secondes, et dont les secondes préparent les premières, ou s'en échappent, ou y reviennent : la libido baigne tout. Tenir compte de tout à la fois — la manière dont une machine sociale ou une masse organisée ont un inconscient moléculaire qui ne marque pas seulement leur tendance à la décomposition, mais des composantes actuelles de leur exercice et de leur organisation mêmes ; la manière dont un individu, tel ou tel, pris dans une masse,

a lui-même un inconscient de meute qui ne ressemble pas nécessairement aux meutes de la masse dont il fait partie ; la manière dont un individu ou une masse vont vivre dans leur inconscient les masses et les meutes d'une autre masse ou d'un autre individu. Que veut dire aimer quelqu'un ? Toujours le saisir dans une masse, l'extraire d'un groupe, même restreint, auquel il participe, ne serait-ce que par sa famille ou par autre chose ; et puis chercher ses propres meutes, les multiplicités qu'il enferme en lui, et qui sont peut-être d'une tout autre nature. Les joindre aux miennes, les faire pénétrer dans les miennes, et pénétrer les siennes. Célestes épousailles, multiplicités de multiplicités. Pas d'amour qui ne soit exercice de dépersonnalisation sur un corps sans organes à former ; et c'est au point le plus haut de cette dépersonnalisation que quelqu'un peut être *nommé*, reçoit son nom ou son prénom, acquiert la discernabilité la plus intense dans l'appréhension instantanée des multiples qui lui appartiennent et auxquels il appartient. Meute de taches de rousseur sur un visage, meute de jeunes garçons parlant dans la voix d'une femme, nichée de jeunes filles dans celle de M. de Charlus, horde de loups dans la gorge de quelqu'un, multiplicité d'anus dans l'anus, la bouche ou l'œil sur lequel on se penche. Chacun passe par tant de corps en chacun. Albertine est lentement extraite d'un groupe de jeunes filles, qui a son nombre, son organisation, son code, sa hiérarchie ; et non seulement tout un inconscient baigne ce groupe et cette masse restreinte, mais Albertine a ses propres multiplicités que le narrateur, l'ayant isolée, découvre sur son corps et dans ses mensonges — jusqu'à ce que la fin de l'amour la rende à l'indiscernable.

Ne pas croire surtout qu'il suffise de distinguer des masses et groupes extérieurs auxquels quelqu'un participe ou appartient, et des ensembles internes qu'il envelopperait en soi. La distinction n'est pas du tout celle de l'extérieur et de l'intérieur, toujours relatifs et changeants, intervertibles, mais celle des types de multiplicités qui coexistent, se pénètrent et changent de place — des machines, rouages, moteurs et éléments qui interviennent à tel moment pour former un agencement producteur d'énoncé : je t'aime (ou autre chose). Pour Kafka encore, Felice est inséparable d'une certaine machine sociale, et des machines parlophones dont elle représente la firme ; comment n'appartiendrait-elle pas à cette organisation, aux yeux de Kafka fasciné de commerce et de bureaucratie ? Mais en même temps, les dents de Felice, les grandes dents carnivores la font filer suivant d'autres lignes, dans les multiplicités moléculaires d'un devenir-chien, d'un devenir-chacal... Félice, inséparable à la fois du signe des machines sociales modernes qui sont les siennes et celles de Kafka (pas les

mêmes), et des particules, des petites machines moléculaires, de tout l'étrange devenir, du trajet que Kafka va faire et lui faire faire à travers son appareil pervers d'écriture.

Il n'y a pas d'énoncé individuel, mais des agencements machiniques producteurs d'énoncés. Nous disons que l'agencement est fondamentalement libidinal et inconscient. C'est lui, l'inconscient en personne. Pour le moment nous y voyons des éléments (ou multiplicités) de plusieurs sortes : des machines humaines, sociales et techniques, molaires organisées ; des machines moléculaires, avec leurs particules de devenir-inhumain ; des appareils œdipiens (*car oui, bien sûr, il y a des énoncés œdipiens, et beaucoup*) ; des appareils contre-œdipiens, d'allure et de fonctionnement variables. Nous verrons plus tard. Nous ne pouvons même plus parler de machines distinctes, mais seulement de types de multiplicités qui se pénètrent et forment à tel moment un seul et même agencement machinique, figure sans visage de la libido. Chacun de nous est pris dans un tel agencement, en reproduit l'énoncé quand il croit parler en son nom, ou plutôt parle en son nom quand il en produit l'énoncé. Comme ces énoncés sont bizarres, de vrais discours de fous. Nous disions Kafka, nous pouvons dire aussi bien l'Homme aux loups : une machine religieuse-militaire que Freud assigne à la névrose obsessionnelle — une machine anale de meute ou de devenir-loup, et aussi guêpe ou papillon, que Freud assigne au caractère hystérique — un appareil œdipien, dont Freud fait le seul moteur, le moteur immobile à retrouver partout — un appareil contre-œdipien (l'inceste avec la sœur, inceste-schizo, ou bien l'amour avec les « gens de condition inférieure », ou bien l'analité, l'homosexualité ?), toutes ces choses où Freud ne voit que substituts, régressions et dérivés d'Œdipe. En vérité Freud ne voit rien et ne comprend rien. Il n'a aucune idée de ce qu'est un agencement libidinal avec toutes les machineries mises en jeu, toutes les amours multiples.

Bien sûr il y a des énoncés œdipiens. Le conte de Kafka par exemple, *Chacals et Arabes*, c'est facile de le lire ainsi : on peut toujours, on ne risque rien, ça marche à tous les coups, quitte à ne rien comprendre. Les Arabes sont clairement rapportés au père, les Chacals à la mère ; entre les deux, toute une histoire de castration représentée par les ciseaux rouillés. Mais il se trouve que les Arabes sont une masse organisée, armée, extensive, étendue dans tout le désert ; et les Chacals, une meute intense qui ne cesse de s'enfoncer dans le désert, suivant des lignes de fuite ou de déterritorialisation (« ce sont des fous, de vrais fous ») ; entre les deux, en bordure, l'Homme du nord, l'Homme aux chacals. Et les grands ciseaux, n'est-ce pas le signe arabe, qui guide ou lâche les particules-chacals, aussi bien pour accélérer leur course

folle en les détachant de la masse, que pour les ramener à cette masse, les dompter et les fouetter, les faire tourner ? Appareil œdipien de la nourriture, le chameau mort ; appareil contre-œdipien de la charogne : tuer les bêtes pour manger, ou manger pour nettoyer les charognes. Les chacals posent bien le problème : ce n'est pas un problème de castration, mais de « propreté », l'épreuve du désert-désir. Qui l'emportera, de la territorialité de masse ou de la déterritorialisation de meute, la libido baignant tout le désert comme corps sans organes où se joue le drame ?

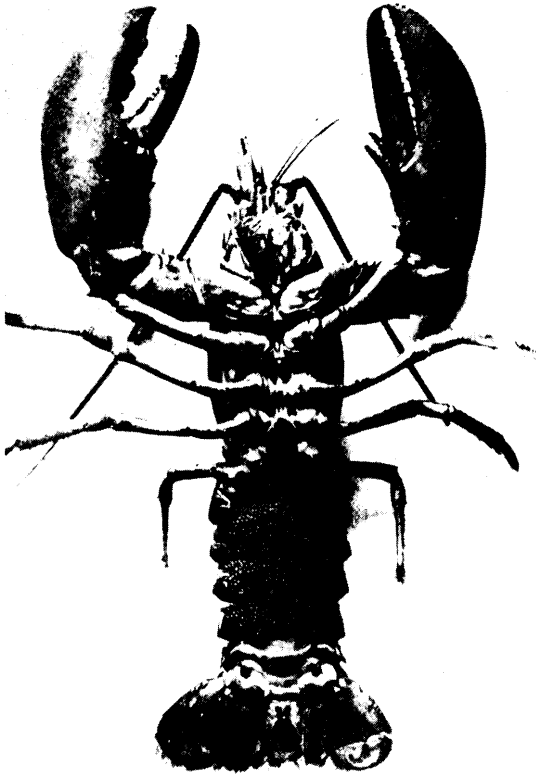
Il n'y a pas d'énoncé individuel, il n'y en a jamais. Tout énoncé est le produit d'un agencement machinique, c'est-à-dire d'agents collectifs d'énonciation (par « agents collectifs », ne pas entendre des peuples ou des sociétés, mais les multiplicités). Or le nom propre ne désigne pas un individu : c'est au contraire quand l'individu s'ouvre aux multiplicités qui le traversent de part en part, à l'issue du plus sévère exercice de dépersonnalisation, qu'il acquiert son véritable nom propre. Le nom propre est l'appréhension instantanée d'une multiplicité. Le nom propre est le sujet d'un pur infinitif compris comme tel dans un champ d'intensité. Ce que Proust dit du prénom : en prononçant Gilberte, j'avais l'impression de la tenir nue tout entière dans ma bouche. L'Homme aux loups, vrai nom propre, intime prénom qui renvoie aux devenirs, infinitifs, intensités d'un individu dépersonnalisé et multiplié. Mais qu'est-ce que la psychanalyse comprend à la multiplication ? L'heure du désert où le dromadaire devient mille dromadaires ricanant dans le ciel. L'heure du soir où mille trous se creusent à la surface de la terre. Castration, castration, crie l'épouvantail psychanalytique qui n'a jamais vu qu'un trou, qu'un père, un chien là où il y a des loups, un individu domestiqué là où il y a des multiplicités sauvages. On ne reproche pas seulement à la psychanalyse d'avoir sélectionné les seuls énoncés œdipiens. Car ces énoncés, dans une certaine mesure, font encore partie d'un agencement machinique par rapport auquel ils pourraient servir d'indices à corriger, comme dans un calcul d'erreurs. On reproche à la psychanalyse de s'être servie de l'énonciation œdipienne pour faire croire au patient qu'il allait tenir des énoncés personnels, individuels, qu'il allait enfin parler en son nom. Or tout est piégé dès le début : jamais l'Homme aux loups ne pourra parler. Il aura beau parler des loups, crier comme un loup, Freud n'écoute même pas, regarde son chien et répond « c'est papa ». Tant que ça dure, Freud dit que c'est de la névrose, et quand ça craque, c'est de la psychose. L'Homme aux loups recevra la médaille psychanalytique pour services rendus à la cause, et même la pension alimentaire qu'on donne aux anciens combattants mutilés. Il n'aurait pu parler en son nom que si l'on

avait mis à jour l'agencement machinique qui produisait en lui tels ou tels énoncés. Mais il n'est pas question de ça dans la psychanalyse : au moment même où l'on persuade au sujet qu'il va préférer ses énoncés les plus individuels, on lui retire toute condition d'énonciation. Faire taire les gens, les empêcher de parler, et surtout, quand ils parlent, faire comme s'ils n'avaient rien dit : fameuse neutralité psychanalytique. L'Homme aux loups continue à crier : six ou sept loups ! Freud répond : quoi ? des chevreaux ? comme c'est intéressant, je retire les chevreaux, il reste un loup, c'est donc ton père... C'est pourquoi l'Homme aux loups se sent si fatigué : il demeure allongé avec tous ses loups dans la gorge, et tous les petits trous sur son nez, toutes ces valeurs libidinales sur son corps sans organes. La guerre va venir, les loups devenir bolcheviks, l'Homme reste étouffé par tout ce qu'il avait à dire. On nous annoncera seulement qu'il est redevenu bien élevé, poli, résigné, « honnête et scrupuleux », bref guéri. Il se venge en rappelant que la psychanalyse manque d'une vision vraiment zoologique : « Rien ne peut avoir plus de valeur pour une jeune personne que l'amour de la nature et la compréhension des sciences naturelles, en particulier de la zoologie<sup>5</sup>. »

---

5. Lettre citée par Roland Jaccard, *L'homme aux loups*, Ed. Universitaires, p. 113.

### 3. 10.000 av. j.-c. - La géologie de la morale (pour qui elle se prend, la terre ?)



*Double articulation*

Le professeur Challenger, celui-là qui fit hurler la Terre avec une machine dolorifère, dans les conditions décrites par Conan Doyle, ayant mélangé plusieurs manuels de géologie et de biologie suivant son humeur simiesque, fit une conférence. Il expliqua que la Terre — la Déterritorialisée, la Glaciaire, la Molécule géante — était un corps sans organes. Ce corps sans organes était traversé de



matières instables non formées, de flux en tous sens, d'intensités libres ou de singularités nomades, de particules folles ou transitoires. Mais là n'était pas la question pour le moment. Car, en même temps, se produisait sur la terre un phénomène très important, inévitable, bénéfique à certains égards, regrettable à beaucoup d'autres : la stratification. Les strates étaient des Couches, des Ceintures. Elles consistaient à former des matières, à emprisonner des intensités ou à fixer des singularités dans des systèmes de résonance et de redondance, à constituer des molécules plus ou moins grandes sur le corps de la terre, et à faire entrer ces molécules dans des ensembles molaires. Les strates étaient des captures, elles étaient comme des « trous noirs » ou des occlusions s'efforçant de retenir tout ce qui passait à leur portée<sup>1</sup>. Elles opéraient par codage et territorialisation sur la terre, elles procédaient simultanément par code et par territorialité. Les strates étaient des jugements de Dieu, la stratification générale était le système entier du jugement de Dieu (mais la terre, ou le corps sans organes, ne cessait de se dérober au jugement, de fuir et de se destratifier, de se décoder, de se déterritorialiser).

Challenger citait une phrase qu'il affirmait avoir trouvée dans un manuel de géologie, et qu'il fallait apprendre par cœur parce qu'on ne pourrait la comprendre que plus tard : « Une surface de stratification est un plan de consistance plus compact entre deux couches. » Les couches, c'étaient les strates elles-mêmes. Elles allaient par deux au moins, l'une servant de *substrate* à l'autre. La surface de stratification, c'était un agencement machinique qui ne se confondait pas avec les strates. L'agencement était entre deux couches, entre deux strates, il avait donc une face tournée vers les strates (en ce sens, c'était une *interstrate*), mais il avait aussi une face tournée ailleurs, vers le corps sans organes ou le plan de consistance (c'était une *métastrate*). En effet, le corps sans organes formait lui-même le plan de consistance, qui devenait compact ou s'épaississait au niveau des strates.

Dieu est un Homard ou une double-pince, un *double-bind*. Ce n'est pas seulement les strates qui vont par deux au moins, mais d'une autre façon chaque strate est double (elle aura elle-même plusieurs couches). Chaque strate présente en effet des phénomènes constitutifs de *double articulation*. Articulez deux fois, B-A, BA. Ce qui ne veut pas dire du tout que les strates parlent ou soient

---

1. Roland Omnès, *L'univers et ses métamorphoses*, Hermann, p. 164 : « Une étoile qui s'est effondrée au-dessous du rayon critique constitue ce que l'on appelle un trou noir (astre occlus). Cette expression signifie que rien de ce que l'on envoie vers un tel objet ne peut plus en ressortir. Il est donc parfaitement noir, car il n'émet et ne réfléchit aucune lumière. »

du langage. La double articulation est tellement variable que nous ne pouvons pas partir d'un modèle général, mais seulement d'un cas relativement simple. La première articulation choisirait ou prélèverait, sur les flux-particules instables, des unités moléculaires ou quasi moléculaires métastables (*substances*) auxquelles elle imposerait un ordre statistique de liaisons et successions (*formes*). La deuxième articulation opérerait la mise en place de structures stables, compactes et fonctionnelles (*formes*) et constituerait les composés molaires où ces structures s'actualisent en même temps (*substances*). Ainsi, dans une strate géologique, la première articulation, c'est la « sédimentation », qui empile des unités de sédiments cycliques suivant un ordre statistique : le flysch, avec sa succession de grès et de schistes. La deuxième articulation, c'est le « plissement » qui met en place une structure fonctionnelle stable et assure le passage des sédiments aux roches sédimentaires.

On voit que les deux articulations ne se répartissent pas l'une pour les substances et l'autre pour les formes. Les substances ne sont rien d'autre que des matières formées. Les formes impliquent un code, des modes d'encodage et de décodage. Les substances comme matières formées se réfèrent à des territorialités, à des degrés de territorialisation et de déterritorialisation. Mais, justement, il y a code *et* territorialité pour chaque articulation, chaque articulation comporte pour son compte forme et substance. Pour le moment on pouvait seulement dire que, à chaque articulation, correspondait un type de segmentaire ou de multiplicité : l'un, souple, plutôt moléculaire et seulement ordonné ; l'autre, plus dur, molaire et organisé. En effet, bien que la première articulation ne manquât pas d'interactions systématiques, c'était au niveau de la seconde surtout que se produisaient des phénomènes de centrage, unification, totalisation, intégration, hiérarchisation, finalisation, qui formaient un surcodage. Chacune des deux articulations établissait entre ses propres segments des rapports binaires. Mais entre les segments de l'une et les segments de l'autre, il y avait des relations biunivoques suivant des lois beaucoup plus complexes. Le mot structure pouvait désigner en général l'ensemble de ces rapports et relations, mais c'était une illusion de croire que la structure fût le dernier mot de la terre. Bien plus, il n'était pas sûr que les deux articulations se distribuent toujours suivant la distinction du moléculaire et du molaire.

On sautait par-dessus l'immense diversité des strates énergétiques, physico-chimiques, géologiques. On tombait sur les strates organiques, ou sur l'existence d'une grande stratification organique. Or le problème de l'organisme — *comment* « faire » un

*organisme au corps ?* — c'était, là encore, celui de l'articulation, de la relation articulaire. Les Dogons, que le professeur connaissait bien, posaient ainsi le problème : un organisme advenait au corps du forgeron, sous l'effet d'une machine ou d'un agencement machinique qui en opérât la stratification. « Dans le choc la masse et l'enclume lui avaient brisé les bras et les jambes, à hauteur des coudes et des genoux qu'il n'avait pas jusque-là. Il recevait ainsi les articulations propres à la nouvelle forme humaine qui allait se répandre sur la terre et qui était vouée au travail. (...) En vue du travail son bras s'était plié <sup>2</sup>. » Mais, évidemment, réduire la relation articulaire aux os n'était qu'une manière de parler. C'était l'ensemble de l'organisme qu'il fallait considérer sous les espèces d'une double articulation, et à des niveaux très différents. D'abord au niveau de la morphogenèse : d'une part, des réalités de type moléculaire aux relations aléatoires sont prises dans des phénomènes de foule ou des ensembles statistiques qui déterminent un ordre (la fibre protéique, et sa séquence ou segmentarité) ; d'autre part, ces ensembles sont eux-mêmes pris dans des structures stables qui « élisent » les composés stéréoscopiques, qui forment organes, fonctions et régulations, qui organisent des mécanismes molaire, et distribuent même des centres capables de survoler les foules, de surveiller les mécanismes, d'utiliser et de réparer l'outillage, de « surcoder » l'ensemble (le repliement de la fibre en structure compacte, et la seconde segmentarité<sup>3</sup>). Sédimentation et plissement, fibre et repliement.

Mais, à un autre niveau, la chimie cellulaire qui préside à la constitution des protéines procède aussi par double articulation. Celle-ci passe à l'intérieur du moléculaire, entre petites et grosses molécules, segmentarité par remaniements successifs et segmentarité par polymérisation. « Dans un premier temps les éléments prélevés dans le milieu sont combinés à travers une série de transformations. (...) Toute cette activité met en jeu plusieurs centaines de réactions. Mais en fin de compte elle aboutit à la production d'un nombre limité de petits composés, quelques dizaines au plus. Dans le second temps de la chimie cellulaire, les petites molécules sont assemblées pour la production des grosses. C'est par la polymérisation d'unités liées bout à

2. Griaule, *Dieu d'eau*, Fayard, pp. 38-41.

3. Sur les deux aspects de la morphogenèse en général, cf. Raymond Ruyer, *La genèse des formes*, Flammarion, pp. 54 sq., et Pierre Vendryès, *Vie et probabilité*, Albin Michel. Vendryès analyse précisément le rôle de la relation articulaire et des systèmes articulés. Sur les deux aspects structuraux de la protéine, cf. Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité*, Ed. du Seuil, pp. 105-109.

bout que se forment les chaînes caractérisant les macromolécules. (...) Les deux temps de la chimie cellulaire diffèrent donc à la fois par leur fonction, leurs produits, leur nature. Le premier cisèle des motifs chimiques, le second les assemble. Le premier forme des composés qui n'ont d'existence que temporaire. Car ils constituent des intermédiaires sur des voies de biosynthèse ; le second édifie des produits stables. Le premier opère par une série de réactions distinctes ; le second par la répétition de la même<sup>4</sup>. » — Et encore, à un troisième niveau dont dépend la chimie cellulaire elle-même, le code génétique n'est pas séparable à son tour d'une double segmentarité ou d'une double articulation qui passe maintenant entre deux types de molécules indépendantes, d'une part la séquence des unités protéiques, d'autre part celle des unités nucléiques, les unités d'un même type ayant des rapports binaires, et les unités de type différent, des relations biunivoques. Il y a donc toujours deux articulations, deux segmentarités, deux sortes de multiplicité, dont chacune met en jeu des formes et des substances ; mais ces deux articulations ne se distribuent pas de manière constante, même au sein d'une strate donnée.

Les auditeurs, plutôt maussades, dénonçaient beaucoup de choses mal comprises, beaucoup de contresens et même de malversations dans l'exposé du professeur, malgré les autorités dont celui-ci se réclamait en les appelant ses « amis ». Même les Dogons... Et ç'allait être encore pire tout à l'heure. Le professeur se flattait cyniquement de faire des enfants dans le dos des autres, mais c'étaient presque toujours des avortons, des loupes, des pièces et des morceaux, sinon des vulgarisations stupides. Le professeur d'ailleurs n'était ni géologue ni biologiste, pas même linguiste, ethnologue, ou psychanalyste, et il y avait longtemps qu'on avait oublié quelle était sa spécialité. En fait, le professeur Challenger était double, articulé deux fois, et ça ne facilitait pas les choses, on ne savait jamais lequel était là. Il (?) prétendait avoir inventé une discipline, qu'il appelait de noms divers, rhizomatique, strato-analyse, schizo-analyse, nomadologie, micro-politique, pragmatique, science des multiplicités, mais on ne voyait clairement ni les buts ni la méthode ni la raison de cette discipline. Le jeune professeur Alasca, élève préféré de Challenger, tenta de le défendre hypocritement en expliquant que le passage d'une articulation à l'autre, dans une strate donnée, se vérifiait aisément puisqu'il se faisait toujours par perte d'eau, en génétique aussi bien qu'en géologie, et même en linguistique où l'on mesurait l'importance du phénomène « salive perdue ». Challenger se sentit offensé, et préféra citer son ami, disait-il, le géologue

---

4. François Jacob, *La logique du vivant*, pp. 289-290.

danois spinoziste Hjelmslev, le prince sombre descendant d'Hamlet, qui s'occupait aussi de langage, mais justement pour en dégager « la stratification ». Hjelmslev avait su constituer toute une grille, avec les notions de *matière*, *contenu* et *expression*, *forme* et *substance*. Tels étaient les « strata », disait Hjelmslev. Or cette grille avait déjà l'avantage de rompre avec la dualité forme-contenu, puisqu'il y avait une forme de contenu non moins qu'une forme d'expression. Les ennemis de Hjelmslev n'y voyaient qu'une manière de rebaptiser les notions discréditées de signifié et de signifiant, mais il en allait tout autrement. Et malgré Hjelmslev lui-même, la grille avait une autre portée, une autre origine que linguistique (il fallait en dire autant de la double articulation : si le langage avait une spécificité, et il en avait certainement une, celle-ci ne consistait ni dans la double articulation, ni dans la grille de Hjelmslev, qui étaient des caractères généraux de strate).

On appelait *matière* le plan de consistance ou le Corps sans Organes, c'est-à-dire le corps non formé, non organisé, non stratifié ou déstratifié, et tout ce qui coulait sur un tel corps, particules submoléculaires et subatomiques, intensités pures, singularités libres préphysiques et prévitales. On appelait *contenu* les matières formées, qui devaient dès lors être considérées de deux points de vue, du point de vue de la substance en tant que telles matières étaient « choisies », et du point de vue de la forme en tant qu'elles étaient choisies dans un certain ordre (*substance et forme de contenu*). On appellerait *expression* les structures fonctionnelles qui devaient elles-mêmes être considérées de deux points de vue, celui de l'organisation de leur propre forme, et celui de la substance en tant qu'elles formaient des composés (*forme et substance d'expression*). Il y avait toujours dans une strate une dimension de l'exprimable ou de l'expression, comme condition d'une invariance relative : par exemple, les séquences nucléiques étaient inséparables d'une expression relativement invariante par laquelle elles déterminaient les composés, organes et fonctions de l'organisme<sup>5</sup>. Exprimer, c'est toujours chanter la gloire de Dieu. Toute strate étant un jugement de Dieu, ce ne sont pas seulement les plantes et les animaux, les orchidées et les guêpes qui chantent ou s'expriment, ce sont les rochers et même les fleuves, toutes les choses stratifiées de la terre. *Voilà donc que la première articulation concerne le contenu, et la seconde l'expression*. La distinc-

5. François Jacob, « Le modèle linguistique en biologie », *Critique* (mars 1974), p. 202 : « Le matériel génétique a deux rôles à jouer ; d'un côté il doit être reproduit pour être transmis à la génération suivante ; de l'autre il doit être exprimé pour déterminer les structures et les fonctions de l'organisme. »

tion des deux articulations ne passe pas entre formes et substances, mais entre contenu et expression, l'expression n'ayant pas moins de substance que le contenu, et le contenu, pas moins de forme que l'expression. Si la double articulation coïncide parfois avec moléculaire et molaire, et parfois ne coïncide pas, c'est parce que le contenu et l'expression tantôt se répartissent ainsi, tantôt se répartissent autrement. Entre le contenu et l'expression, il n'y a jamais correspondance ni conformité, mais seulement isomorphisme avec présupposition réciproque. Entre le contenu et l'expression, *la distinction est toujours réelle*, à des titres variés, mais on ne peut pas dire que les termes préexistent à la double articulation. C'est elle qui les distribue suivant son tracé dans chaque strate, et qui constitue leur distinction réelle. (Entre la forme et la substance, au contraire, il n'y a pas distinction réelle, mais seulement mentale ou modale : les substances n'étant que des matières formées, on ne pouvait concevoir de substances sans forme, même si dans certains cas l'inverse était possible.)

Même dans leur distinction réelle, le contenu et l'expression étaient des relatifs (« première » et « seconde » articulations devaient aussi bien s'entendre d'une manière toute relative). Même dans son pouvoir d'invariance, l'expression était une variable autant que le contenu. Contenu et expression étaient les deux variables d'une fonction de stratification. Non seulement ils variaient d'une strate à une autre, mais ils essaïmaient eux-mêmes l'un dans l'autre, et multipliaient ou se divisaient à l'infini dans une même strate. En effet, comme toute articulation est double, il n'y a pas une articulation de contenu *et* une articulation d'expression, sans que l'articulation de contenu ne soit double pour son compte et en même temps, constituant une expression relative dans le contenu — et sans que l'articulation d'expression ne soit double à son tour et en même temps, constituant un contenu relatif dans l'expression. C'est pourquoi, entre le contenu et l'expression, entre l'expression et le contenu, il y a des *états intermédiaires*, des niveaux, des équilibres et des échanges par lesquels passe un système stratifié. Bref, on trouve des formes et substances de contenu qui ont un rôle d'expression par rapport à d'autres, et inversement pour l'expression. Ces nouvelles distinctions ne coïncident donc pas avec celles des formes et des substances dans chaque articulation, elles montrent plutôt comment chaque articulation est déjà ou encore double. Nous le voyons pour la strate organique : les protéines de contenu ont deux formes, dont l'une (la fibre repliée) prend un rôle d'expression fonctionnelle par rapport à l'autre. Et de même, du côté des acides nucléiques d'expression, des articulations doubles font jouer à certains éléments formels et substantiels un rôle de

contenu par rapport à d'autres : non seulement la moitié de la chaîne qui se trouve reproduite par l'autre devient contenu, mais la chaîne reconstituée devient elle-même contenu par rapport au « messager ». Dans une strate il y a des doubles-pinces partout, des *double binds*, des homards partout, dans toutes les directions, une multiplicité d'articulations doubles qui traversent tantôt l'expression, tantôt le contenu. A tous ces égards, il ne fallait pas oublier l'avertissement de Hjelmslev : « les termes mêmes de plan d'expression et de plan de contenu ont été choisis d'après l'usage courant et sont tout à fait arbitraires. De par leur définition fonctionnelle il est impossible de soutenir qu'il soit légitime d'appeler l'une de ces grandeurs *expression* et l'autre *contenu* et non l'inverse : elles ne sont définies que comme solidaires l'une de l'autre, et ni l'une ni l'autre ne peut l'être plus précisément. Prises séparément, on ne peut les définir que par opposition et de façon relative, comme des fonctifs d'une même fonction qui s'opposent l'un à l'autre<sup>6</sup> ». Nous devons combiner ici toutes les ressources de la distinction réelle, de la présupposition réciproque et du relativisme généralisé.

On allait d'abord se demander ce qui variait et ce qui ne variait pas dans une strate donnée. Qu'est-ce qui faisait l'unité, la diversité d'une strate ? La matière, la pure matière du plan de consistance (ou d'inconsistance) est hors strates. Mais, sur une strate, les matériaux moléculaires empruntés aux substrates peuvent être les mêmes, sans que les molécules le soient pour autant. Les éléments substantiels peuvent être les mêmes sur toute la strate, sans que les substances le soient. Les relations formelles ou les liaisons peuvent être les mêmes sans que les formes le soient. *L'unité de composition* de la strate organique, en biochimie, se définit au niveau des matériaux et de l'énergie, des éléments substantiels ou des radicaux, des liaisons et réactions. Mais ce ne sont pas les mêmes molécules, les mêmes substances ni les mêmes formes. — N'y avait-il pas lieu de dédier un chant de gloire à Geoffroy Saint-Hilaire ? Car Geoffroy avait su, au XIX<sup>e</sup> siècle, dresser une conception grandiose de la stratification. Il disait que la matière, dans le sens de sa plus grande divisibilité, consistait en particules décroissantes, en flux ou fluides élastiques qui « se déployaient » en rayonnant dans l'espace. La combustion était le processus de cette fuite ou de cette division infinie sur le plan de consistance. Mais l'électrisation, c'est le processus inverse, constitutif des strates, par lequel les particules semblables,

6. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Ed. de Minuit, p. 85.

se groupent en atomes et molécules, les molécules semblables en plus grosses, les plus grosses en ensembles molaires : « attraction de Soi pour Soi », comme une double pince ou double articulation. Ainsi la strate organique n'avait aucune matière vitale spécifique, puisque la matière était la même pour toutes les strates, mais elle avait une unité spécifique de composition, un seul et même Animal abstrait, une seule et même machine abstraite prise dans la strate, et présentait les mêmes matériaux moléculaires, les mêmes éléments ou composants anatomiques d'organes, les mêmes connexions formelles. Ce qui n'empêchait pas que les formes organiques fussent différentes entre elles, non moins que les organes ou les substances composées, non moins que les molécules. Il importait fort peu que Geoffroy ait choisi comme unités substantielles les éléments anatomiques, plutôt que des radicaux de protéines et d'acides nucléiques. D'ailleurs il invoquait déjà tout un jeu de molécules. L'important, c'était le principe de l'unité et de la variété de la strate : isomorphisme des formes sans correspondance, identité des éléments ou composants sans identité des substances composées.

C'est là qu'intervenait le dialogue, ou plutôt la violente polémique avec Cuvier. Pour retenir les derniers auditeurs, Challenger imaginait un dialogue des morts, particulièrement épistémologique, sur le mode d'un théâtre de marionnettes. Geoffroy appelait à lui les Monstres, Cuvier disposait en ordre tous les Fossiles, Baër brandissait des flacons d'Embryons, Vialleton s'entourait d'une Ceinture de Tétrapode, Perrier mimait la lutte dramatique de la Bouche et du Cerveau... etc. *Geoffroy* : La preuve de l'isomorphisme, c'est qu'on peut toujours passer par « pliage » d'une forme à une autre, si différentes soient-elles sur la strate organique. Du Vertébré au Céphalopode : rapprochez les deux parties de l'épine du dos de Vertébré, ramenez sa tête vers ses pieds, son bassin vers sa nuque... — *Cuvier* (avec colère) : Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, vous ne passerez pas d'un Éléphant à une Méduse, j'ai essayé. Il y a des axes, des types, des embranchements irréductibles. Il y a des ressemblances d'organes et des analogies de formes, rien de plus. Vous êtes un faussaire, un métaphysicien. — *Vialleton* (disciple de Cuvier et de Baër) : Et même si le pliage donnait le bon résultat, qui pourrait le supporter ? Ce n'est pas par hasard que Geoffroy ne considère que des éléments anatomiques. Aucun muscle ni ligament ni ceinture n'y survivraient — *Geoffroy* : J'ai dit qu'il y avait isomorphisme, mais non pas correspondance. C'est qu'il faut faire intervenir des « degrés de développement ou de perfection ». Les matériaux n'atteignent pas partout sur la strate le degré qui leur permettrait de constituer tel ou tel ensemble. Les



éléments anatomiques peuvent être ici et là arrêtés ou inhibés, par percussion moléculaire, influence du milieu ou pression des voisins, si bien qu'ils ne composent pas les mêmes organes. Les relations ou connexions formelles sont alors déterminées à s'effectuer dans des formes et dispositions tout à fait différentes. C'est pourtant le même Animal abstrait qui se réalise sur toute la strate, mais à des degrés divers, sous des modes divers, chaque fois aussi parfait qu'il peut l'être en fonction de l'entourage et du milieu (il ne s'agit pas encore évidemment d'évolution : ni le pliage ni les degrés n'impliquent descendance ou dérivation, mais seulement réalisations autonomes d'un même abstrait). C'est ici que Geoffroy invoque les Monstres : les monstres humains sont des embryons arrêtés à tel degré de développement, l'homme en eux n'est qu'une gangue pour des formes et des substances non humaines. Oui, l'Hétéradelphe est un crustacé. — *Baër* (allié de Cuvier, contemporain de Darwin, mais réticent à son égard autant qu'ennemi de Geoffroy) : Ce n'est pas vrai, vous ne pouvez pas confondre degrés de développement et types de formes. Un même type a plusieurs degrés, un même degré se rencontre dans plusieurs types. Mais jamais avec des degrés vous ne ferez des types. Un embryon de tel type ne peut pas présenter un autre type, il peut tout au plus avoir le même degré qu'un embryon de l'autre type. — *Vialleton* (disciple de Baër, qui surenchérit à la fois contre Darwin et contre Geoffroy) : Et puis il y a des choses que seul un embryon peut faire ou supporter. Il peut les faire ou les supporter précisément en vertu de son type, et non pas parce qu'il pourrait passer d'un type à un autre suivant ses degrés de développement. Admirez la Tortue, dont le cou exige le glissement d'un certain nombre de protovertèbres, et le membre antérieur, un glissement de 180° par rapport à celui d'un oiseau. Vous ne pourrez jamais conclure de l'embryogenèse à la phylogenèse ; le pliage ne permet pas de passer d'un type à un autre, ce sont les types au contraire qui témoignent pour l'irréductibilité des formes de plissement... (Ainsi Vialleton a deux genres d'arguments conjugués pour la même cause, tantôt disant qu'il y a des choses qu'aucun animal ne peut faire en vertu de sa substance, tantôt des choses que seul un embryon peut faire en vertu de sa forme. Ce sont deux arguments forts<sup>7</sup>.)

Nous ne savons plus très bien où nous en sommes. Il y a tant

7. Cf. Geoffroy Saint-Hilaire, *Principes de philosophie zoologique*, où sont cités des extraits de la polémique avec Cuvier ; *Notions synthétiques*, où Geoffroy expose sa conception moléculaire de la combustion, de l'électrisation et de l'attraction. Baer, *Über Entwicklungsgeschichte der Thiere*, et « Biographie de Cuvier » (*Annales des sciences naturelles*, 1908). Vialleton, *Membres et ceintures des vertébrés tétrapodes*.

de choses en jeu dans ces reparties. Il y a tant de distinctions qui ne cessent de proliférer. Il y a tant de règlements de comptes, car l'épistémologie n'est pas innocente. Geoffroy subtil et très doux, Cuvier sérieux et violent se battent autour de Napoléon. Cuvier, dur spécialiste, et Geoffroy, toujours prêt à changer de spécialité. Cuvier hait Geoffroy, il ne supporte pas les formules légères de Geoffroy, l'humour de Geoffroy (oui les Poules ont des dents, le Homard a la peau sur les os, etc.). Cuvier est un homme de Pouvoir et de Terrain, il le fera sentir à Geoffroy qui, lui, préfigure déjà l'homme nomade des vitesses. Cuvier réfléchit en espace euclidien, tandis que Geoffroy pense topologiquement. Invoquons aujourd'hui le plissement du cortex avec tous ses paradoxes. Les strates sont topologiques, et Geoffroy est un grand artiste du pliage, un formidable artiste ; il a déjà par là le pressentiment d'un certain rhizome animal, aux communications aberrantes, les Monstres, tandis que Cuvier réagit en termes de photos discontinues et de calques fossiles. Mais nous ne savons plus très bien où nous en sommes, parce que les distinctions se sont multipliées dans tous les sens.

Nous n'avons même pas tenu compte encore de Darwin, de l'évolutionnisme et du néo-évolutionnisme. C'est pourtant là que se produit un phénomène décisif : notre théâtre de marionnettes devient de plus en plus nébuleux, c'est-à-dire collectif et différentiel. Les deux facteurs que nous invoquons avec leurs relations incertaines, pour expliquer la diversité sur une strate — les degrés de développement ou de perfection, et les types de formes — subissent une profonde transformation. Suivant une double tendance, les types de formes doivent se comprendre de plus en plus à partir de populations, meutes et colonies, collectivités ou multiplicités ; et les degrés de développement doivent se comprendre en termes de vitesses, de taux, de coefficients et de rapports différentiels. Double approfondissement. C'est l'acquis fondamental du darwinisme, impliquant un nouveau couplage individus-milieus sur la strate <sup>8</sup>. D'une part, si l'on suppose une

---

8. C'est dans cette longue histoire qu'on pouvait faire une place à part, bien que non déterminante, à Edmond Perrier. Il avait repris le problème de l'unité de composition, renouvelant Geoffroy à l'aide de Darwin et surtout de Lamarck. En effet, toute l'œuvre de Perrier est orientée sur deux thèmes : les colonies ou multiplicités animales d'une part, d'autre part les vitesses qui doivent rendre compte des degrés et des pliages hétérodoxes (« tachygenèse »). Par exemple : comment le cerveau des vertébrés peut venir à la place de la bouche des Annelés, « lutte de la bouche et du cerveau ». Cf. *Les colonies animales et la formation des organismes* ; « L'origine des embranchements du règne animal » (in *Scientia*, mai-juin 1918). Perrier écrivit une histoire de la *Philosophie zoologique avant Darwin*, avec d'excellents chapitres sur Geoffroy et Cuvier.

population élémentaire ou même moléculaire dans un milieu donné, les formes ne préexistent pas à cette population, les formes sont plutôt des résultats statistiques : la population se répartira d'autant mieux dans le milieu, se le partagera d'autant plus qu'elle prendra des formes divergentes, que sa multiplicité se divisera en multiplicités différant en nature, que ses éléments entreront dans des composés ou matières formées distinctes. En ce sens, l'embryogenèse et la phylogénèse renversent leurs rapports : ce n'est plus l'embryon qui témoigne d'une forme absolue préétablie dans un milieu fermé, c'est la phylogénèse des populations qui dispose d'une liberté de formes relatives, aucune n'étant préétablie dans un milieu ouvert. Dans le cas de l'embryogenèse, « on peut dire par référence aux géniteurs, et par anticipation sur le terme du processus, si c'est un pigeon ou un loup qui est en train de se développer... Mais ici les jalons sont eux-mêmes en mouvement : il n'y a de points fixes que pour la commodité du langage. A l'échelle de l'évolution universelle, tout repérage de ce genre est impossible... La vie sur la terre se présente comme une somme de faunes et de flores relativement indépendantes, aux frontières parfois mouvantes ou perméables. Les aires géographiques n'y peuvent héberger qu'une sorte de chaos, ou, au mieux, des harmonies extrinsèques d'ordre écologique, des équilibres provisoires entre populations<sup>9</sup> ».

D'autre part, en même temps et sous les mêmes conditions, les degrés ne sont pas de développement ou de perfection préexistants, ce sont plutôt des équilibres relatifs et globaux : ils valent en fonction des avantages qu'ils donnent à tels éléments, puis à telle multiplicité dans le milieu, et en fonction de telle variation dans le milieu. En ce sens, les degrés ne se mesurent plus à une perfection croissante, à une différenciation et complication des parties, mais à ces rapports et coefficients différentiels tels que pression de sélection, action de catalyseur, vitesse de propagation, taux de croissance, d'évolution, de mutation, etc. ; le progrès relatif peut donc se faire par simplification quantitative et formelle plutôt que par complication, par perte de composants et de synthèses plutôt que par acquisition (il s'agit de vitesse, et la vitesse est une différentielle). C'est par populations qu'on se forme, qu'on prend des formes, c'est par perte qu'on progresse et qu'on prend de la vitesse. Les deux acquis fondamentaux du darwinisme vont dans le sens d'une science des multiplicités : la substitution des populations aux types, et celle des taux ou rapports différentiels aux degrés<sup>10</sup>. Ce sont des acquis nomades,

9. Canguilhem et collab. « Du développement à l'évolution au XIX<sup>e</sup> siècle », in *Thalès*, 1960, p. 34.

10. G. G. Simpson, *L'évolution et sa signification*, Payot.

avec des frontières mouvantes de populations ou des variations de multiplicités, avec des coefficients différentiels ou des variations de rapports. Et la biochimie actuelle, tout le « darwinisme moléculaire », comme dit Monod, confirme au niveau d'un seul et même individu global et statistique, d'un simple échantillon, l'importance déterminante des populations moléculaires et des taux microbiologiques (par exemple, l'innombrable séquence dans une chaîne, et la variation d'un seul segment au hasard dans cette séquence).

Challenger assurait qu'il venait de faire une longue digression, mais que rien ne pouvait distinguer le digressif et le non-digressif. Il s'agissait de tirer plusieurs conclusions concernant cette unité et cette diversité d'une même strate, soit la strate organique.

En premier lieu, une strate avait bien une unité de composition, par quoi elle pouvait être dite *une* strate : matériaux moléculaires, éléments substantiels, relations ou traits formels. Les matériaux n'étaient pas la matière non formée du plan de consistance, ils étaient déjà stratifiés et venaient des « substrates ». Mais les substrates ne devaient certes pas être considérés comme de simples substrats : notamment elles n'avaient pas une organisation moins complexe ou inférieure, et il fallait se garder de tout évolutionnisme cosmique ridicule. Les matériaux fournis par une strate étaient sans doute plus simples que les composés de la strate, mais le niveau d'organisation auquel ils appartenaient dans la strate n'était pas moindre que celui de la strate elle-même. Entre les matériaux et les éléments substantiels, il y avait autre organisation, changement d'organisation, non pas augmentation. Les matériaux fournis constituaient un *milieu extérieur* pour les éléments et les composés de la strate considérée ; mais ils n'étaient pas extérieurs à la strate. Les éléments et composés constituaient un intérieur de la strate, comme les matériaux, un extérieur *de* la strate, mais tous deux appartenaient à la strate, ceux-ci comme matériaux fournis et prélevés, ceux-là comme formés avec les matériaux. Et encore cet extérieur et cet intérieur étaient relatifs, n'existant que par leurs échanges, donc par la strate qui les mettait en relation. Ainsi, sur une strate cristalline, le milieu amorphe est extérieur au germe au moment où le cristal n'est pas encore constitué ; mais le cristal ne se constitue pas sans interioriser et incorporer des masses du matériel amorphe. Inversement l'intériorité du germe cristallin doit passer dans l'extériorité du système où le milieu amorphe peut cristalliser (aptitude à prendre l'autre organisation). Au point que c'est le germe qui vient du dehors. Bref, l'extérieur et l'intérieur sont l'un comme l'autre intérieurs à la strate. De même pour l'organique : les matériaux fournis par les substrates sont bien un milieu extérieur constituant

la fameuse soupe prébiotique, tandis que des catalyseurs jouent le rôle de germe pour former des éléments et même des composés substantiels intérieurs. Mais ces éléments et composés s'approprient les matériaux, non moins qu'ils s'extériorisent par répliation dans les conditions mêmes de la soupe primitive. Là encore l'intérieur et l'extérieur s'échangent, étant tous deux intérieurs à la strate organique. Entre les deux, c'est la limite, c'est la membrane qui règle les échanges et la transformation d'organisation, les distributions intérieures à la strate, et qui définissent sur celle-ci l'ensemble des relations ou traits formels (même si cette limite a une situation et un rôle très variables suivant chaque strate : par exemple, la limite du cristal et la membrane de la cellule). On peut donc appeler couche centrale, anneau central d'une strate, l'ensemble suivant d'unité de composition : les matériaux moléculaires extérieurs, les éléments substantiels intérieurs, la limite ou membrane porteuse des relations formelles. Il y a comme une seule et même *machine abstraite* enveloppée dans la strate, et constituant son unité. C'est l'Œcumène, par opposition au Planomène du plan de consistance.

Mais ce serait une erreur de croire que cette couche centrale unitaire de la strate était isolable, ou qu'on pouvait l'atteindre pour elle-même et par régression. D'abord, une strate allait nécessairement, et dès le début, de couche en couche. Elle avait déjà plusieurs couches. Elle allait d'un centre à une périphérie, et à la fois la périphérie réagissait sur le centre et formait déjà un nouveau centre pour une nouvelle périphérie. Des flux ne cessaient de rayonner et de rebrousser. Il y avait poussée et multiplication d'états intermédiaires, ce processus étant compris dans les conditions locales de l'anneau central (différences de concentration, variations tolérées inférieures à un seuil d'identité). Ces états intermédiaires présentaient de nouvelles figures de milieux ou matériaux, mais aussi d'éléments et de composés. En effet, ils étaient intermédiaires entre le milieu extérieur et l'élément intérieur, entre les éléments substantiels et leurs composés, entre les composés et les substances, et aussi entre les différentes substances formées (substances de contenu et substances d'expression). On allait appeler *épistrates* ces intermédiaires et superpositions, ces poussées, ces niveaux. Dans nos deux exemples, la strate cristalline comporte beaucoup d'intermédiaires possibles entre le milieu ou le matériau extérieurs et le germe intérieur : multiplicité des états de métastabilité parfaitement discontinus, comme autant de degrés hiérarchiques. La strate organique n'est pas plus séparable de milieux dits intérieurs, et qui sont en effet des éléments intérieurs par rapport à des matériaux extérieurs, mais aussi des éléments extérieurs par rapport à des

substances intérieures<sup>11</sup>. Et l'on sait que ces milieux intérieurs organiques règlent les degrés dans la complexité et la différenciation des parties d'un organisme. Une strate prise dans son unité de composition n'existe donc que dans ses épistrates substantielles qui en brisent la continuité, qui en fragmentent l'anneau et le graduent. L'anneau central n'existe pas indépendamment d'une périphérie qui forme un nouveau centre et réagit sur le premier, et qui essaime à son tour en épistrates discontinues.

Et puis ce n'est pas tout. Il n'y avait pas seulement cette nouvelle ou seconde relativité de l'intérieur et de l'extérieur, mais aussi toute une histoire, au niveau de la membrane ou de la limite. En effet, dans la mesure où les éléments et composés s'incorporaient, s'appropriaient les matériaux, les organismes correspondants étaient forcés de s'adresser à des matériaux différents, « plus étrangers et moins commodes », qu'ils empruntaient soit à des masses encore intactes, soit au contraire à d'autres organismes. Le milieu prenait ici une troisième figure encore : ce n'était plus le milieu extérieur ou intérieur, même relatif, ni un milieu intermédiaire, mais plutôt un *milieu associé ou annexé*. Les milieux associés impliquaient d'abord des sources d'énergie distinctes des matériaux alimentaires eux-mêmes. Tant que de telles sources n'étaient pas conquises, on pouvait dire de l'organisme qu'il se nourrissait, mais non pas qu'il respirait : il restait plutôt dans un état de suffocation<sup>12</sup>. Une source d'énergie conquise permettait en revanche une extension des matériaux transformables en éléments et composés. Le milieu associé se définissait ainsi par des captures de sources d'énergie (respiration au sens le plus général), par le discernement des matériaux, la saisie de leur présence ou de leur absence (perception) et par la fabrication ou non des éléments ou composés correspondants (réponse, réaction). Qu'il y ait à cet égard des perceptions moléculaires, non moins que des réactions, ou le voit dans toute l'économie de la cellule, et dans la propriété des agents de régulation, de « reconnaître » exclusivement une ou deux espèces chimiques dans un milieu d'extériorité très varié. Mais le développement des milieux associés ou annexés aboutit lui-même aux mondes animaux tels que les décrit Uexküll, avec leurs caractères énergétiques, perceptifs et actifs. Inoubliable monde associé de la Tique défini par son énergie

11. Gilbert Simondon, *L'individu et sa genèse physico-biologique*, P. U. F., pp. 107-114, 259-264 : sur l'intérieur et l'extérieur dans le cas du cristal et dans celui de l'organisme, et aussi sur le rôle de la limite ou de la membrane.

12. J. H. Rush, *L'origine de la vie*, Payot, p. 158 : « Les organismes primitifs vivaient, en un certain sens, dans un état de suffocation. La vie était née, mais elle n'avait pas commencé à respirer. »

gravifique de chute, son caractère olfactif de perception de sueur, son caractère actif de piquûre : la tique monte en haut d'une tige pour se laisser tomber sur un mammifère qui passe, qu'elle reconnaît à l'odeur et qu'elle pique au creux de la peau (monde associé formé de trois facteurs, un point c'est tout). Les caractères perceptifs et actifs sont eux-mêmes comme une double-pince, une double articulation<sup>13</sup>.

Or, cette fois, les milieux associés sont dans un étroit rapport avec des formes organiques. Une telle forme n'est pas une simple structure, mais une structuration, une constitution du milieu associé. Un milieu animal comme la toile d'araignée n'est pas moins « morphogénétique » que la forme d'organisme. On ne peut certes pas dire que ce soit le milieu qui détermine la forme ; mais, pour être plus contourné, le rapport de la forme avec le milieu n'en est pas moins décisif. En tant que la forme dépend d'un code autonome, elle ne peut se constituer que dans un milieu associé qui entrelace de manière complexe les caractères énergétiques, perceptifs et actifs conformément aux exigences du code lui-même ; et elle ne peut se développer qu'à travers les milieux intermédiaires qui règlent les vitesses et les taux de ses substances ; elle ne peut s'éprouver que dans le milieu d'extériorité qui mesure les avantages comparés des milieux associés et les rapports différentiels des milieux intermédiaires. Les milieux agissent toujours, par sélection, sur des organismes entiers, dont les formes dépendent de codes que ces milieux sanctionnent indirectement. Les milieux associés se partagent un même milieu d'extériorité en fonction des formes différentes, comme les milieux intermédiaires se le partagent en fonction de taux ou degrés pour une même forme. Mais ce n'est pas de la même manière que se font ces partages. Par rapport à la ceinture centrale de la strate, les milieux ou états intermédiaires constituaient des « épistrates », les unes sur les autres, et formant de nouveaux centres pour de nouvelles périphéries. Mais on allait appeler « parastrates » cette autre manière dont la ceinture centrale se fragmentait, en côtés et à-côtés, en formes irréductibles et milieux qui leur étaient associés. Cette fois c'est au niveau de la limite ou la membrane propre à la ceinture centrale que les relations ou les traits formels, communs à toute la strate, prenaient nécessairement des formes ou des types de formes tout à fait différents, correspondant aux parastrates. Une strate n'existait elle-même que dans ses épistrates et parastrates, si bien que celles-ci devaient pour leur compte, à la limite, être considérées comme des strates. La ceinture, l'anneau idéalement continu de la strate, l'Œcumène,

13. J. von Uexküll, *Mondes animaux et monde humain*, Gonthier.

défini par l'identité des matériaux moléculaires, des éléments substantiels et des relations formelles, n'existait que comme brisé, fragmenté en épistrates et parastrates qui impliquaient des machines concrètes, avec leurs indices respectifs, et qui constituaient des molécules différentes, des substances spécifiques, des formes irréductibles<sup>14</sup>.

On pouvait revenir aux deux acquis fondamentaux : pourquoi les formes, les types de formes dans les parastrates devaient être compris par rapport à des populations, et pourquoi les degrés de développement sur les épistrates devaient être compris comme des taux, des rapports différentiels. C'est que, d'abord, les parastrates enveloppaient les codes eux-mêmes dont dépendaient les formes, et qui portaient nécessairement sur des populations. Il fallait déjà toute une population moléculaire pour être codée, et les effets du code ou d'un changement dans le code s'évaluaient au niveau d'une population plus ou moins molaire, en vertu de son aptitude à se propager dans le milieu, ou à se créer un nouveau milieu associé dans lequel la modification serait popularisable. Oui, il fallait toujours penser en termes de meutes et de multiplicités : si un code prenait ou non, c'est bien parce que l'individu codé faisait partie d'une population, « celle qui habite un tube à essai, une flaque d'eau ou un intestin de mammifère ». Mais qu'est-ce que signifiait changement dans un code, ou modification d'un code, variation de parastrate, d'où provenaient éventuellement de nouvelles formes et de nouveaux milieux associés ? Eh bien, le changement lui-même ne venait évidemment pas d'un passage entre formes préétablies, c'est-à-dire d'une traduction d'un code dans un autre. Tant que le problème était posé ainsi, il était insoluble, et il fallait sans doute dire avec Cuvier et Baër que les types de formes installées, étant irréductibles, ne permettaient nulle traduction ni transformation. Mais le problème se pose tout autrement dès que l'on voit qu'un code est inséparable d'un processus de décodage qui lui est inhérent. Pas de génétique sans « dérive génétique ». La théorie moderne des mutations a bien montré comment un code, forcément de population, comporte une marge de décodage essentielle : non seulement tout code a des suppléments capables de varier librement, mais un même segment peut être copié deux fois, le second devenant libre pour la variation. Et aussi des transferts de fragments de code se font, d'une cellule à une autre issues d'espèces différentes, Homme et Souris, Singe et Chat, par l'intermédiaire de

14. Cf. P. Laviosa-Zambotti, *Les origines et la diffusion de la civilisation*, Payot : son emploi des notions de *strate*, *substrat* et *parastrat* (bien qu'elle ne définisse pas cette dernière notion).



virus ou par d'autres procédés, sans qu'il y ait traduction d'un code à un autre (les virus ne sont pas des traducteurs), mais plutôt phénomène singulier que nous appelons plus-value de code, communication d'à-côté<sup>15</sup>. Nous aurons l'occasion d'en reparler, parce que c'est essentiel pour tous les devenirs-animaux. Mais déjà, suppléments et plus-values, suppléments dans l'ordre d'une multiplicité, plus-values dans l'ordre d'un rhizome, font qu'un code quelconque est affecté d'une marge de décodage. Loin d'être immobiles et figées sur les strates, les formes dans les parastrates, et les parastrates elles-mêmes, sont prises dans un enclenchement machinique : elles renvoient à des populations, les populations impliquent des codes, les codes comprennent fondamentalement des phénomènes de décodage relatifs, et d'autant plus utilisables, composables, additionnables qu'ils sont relatifs, toujours « à côté ».

Si les formes renvoient à des codes, à des processus de codage et de décodage dans les parastrates, les substances comme matières formées renvoient à des territorialités, à des mouvements de déterritorialisation et de reterritorialisation sur les épistrates. Et à dire vrai, les épistrates ne sont pas plus séparables de ces mouvements qui les constituent, que les parastrates de ces processus. De la couche centrale à la périphérie, puis du nouveau centre à la nouvelle périphérie, passent des ondes nomades ou des flux de déterritorialisation qui retombent sur l'ancien centre et s'élancent vers le nouveau<sup>16</sup>. Les épistrates sont organisées dans le sens d'une déterritorialisation de plus en plus grande. Les particules physiques, les substances chimiques traversent, sur leur strate et à travers les strates, des seuils de déterritorialisation qui correspondent à des états intermédiaires plus ou moins stables, à des valences, à des existences plus ou moins transitoires, à des engagements dans tel ou tel autre corps, à des densités de voisinage, à des liaisons plus ou moins localisables. Non seulement les particules physiques se caractérisent par des vitesses de déterritorialisation — tachyons, trous-particules, quarks à la Joyce pour rappeler l'idée fondamentale de « soupe » — mais une même substance chimique, comme le soufre ou le carbone, etc., a des états plus ou moins déterritorialisés. Sur sa propre strate, un organisme est d'autant plus déterritorialisé qu'il comporte de milieux intérieurs assurant son autonomie, et le mettant dans un ensemble de relations aléatoires avec l'extérieur. C'est en ce sens

15. François Jacob, *La logique du vivant*, pp. 311-312, 332-333 et ce que Remy Chauvin appelle « évolution parallèle ».

16. Cf. P. Laviosa-Zambotti, *ibid* : sa conception des ondes et des flux, du centre à la périphérie, du nomadisme et des migrations (les flux nomades).

que les degrés de développement ne peuvent se comprendre que relativement, et en fonction de vitesses, de rapports et de taux différentiels. Il faut penser la déterritorialisation comme une puissance parfaitement positive, qui possède ses degrés et ses seuils (épistrates), et toujours relative, ayant un envers, ayant une complémentarité dans la reterritorialisation. Un organisme déterritorialisé par rapport à l'extérieur se reterritorialise nécessairement sur ses milieux intérieurs. Tel fragment présumé d'embryon se déterritorialise en changeant de seuil ou de gradient, mais reçoit une nouvelle affectation du nouvel entourage. Les mouvements locaux sont bien des altérations. Par exemple les migrations cellulaires, les étirements, les invaginations, les plissements. C'est que tout voyage est intensif, et se fait dans des seuils d'intensité où il évolue, ou bien qu'il franchit. C'est par intensité qu'on voyage, et les déplacements, les figures dans l'espace, dépendent de seuils intensifs de déterritorialisation nomade, donc de rapports différentiels, qui fixent en même temps les reterritorialisations sédentaires et complémentaires. Chaque strate procède ainsi : saisir dans ses pinces un maximum d'intensités, de particules intensives, où elle étale ses formes et ses substances, et constitue des gradients, des seuils de résonance déterminés (la déterritorialisation se trouve toujours déterminée sur une strate en rapport avec la reterritorialisation complémentaire<sup>17</sup>).

Tant que l'on comparait des formes préétablies et des degrés prédéterminés, non seulement on était forcé d'en rester à la simple constatation de leur irréductibilité, mais on n'avait aucun moyen de juger de la communication possible entre les deux facteurs. Voilà que les formes dépendent de codes dans les parastates, et plongent dans des processus de décodage ou de dérive ; les degrés sont eux-mêmes pris dans des mouvements de déterritorialisation et de reterritorialisation intensives. Codes et territorialités, décodages et déterritorialisation, ne se correspondent pas terme à terme : au contraire, un code peut être de déterritorialisation, une reterritorialisation peut être de décodage. Il y a de grandes béances entre un code et une territorialité. Les deux facteurs n'en ont pas moins le même « sujet » dans une strate : ce sont les populations qui se déterritorialisent et se reterritorialisent, non moins qu'elles se codent et se décodent. Et ces facteurs communiquent, s'entrelacent dans les milieux.

D'une part, les modifications de code ont bien une cause aléatoire dans le milieu d'extériorité, et ce sont leurs effets sur les milieux intérieurs, leur compatibilité avec eux, qui décident de

17. Sur les phénomènes de résonance entre ordres de grandeur différents, cf. Simondon, *ibid.*, pp. 16-20, 124-131, et *passim*.

leur popularisation. Les déterritorialisations et reterritorialisations ne déterminent pas les modifications, mais en déterminent étroitement la sélection. D'autre part, toute modification a son milieu associé qui va à son tour entraîner telle déterritorialisation par rapport au milieu d'extériorité, telle reterritorialisation sur des milieux intérieurs ou intermédiaires. Dans un milieu associé, les perceptions et les actions, même au niveau moléculaire, érigent ou produisent des *signes territoriaux* (indices). A plus forte raison, un monde animal est constitué, jalonné de tels signes qui le divisent en zones (zone d'abri, zone de chasse, zone neutralisée, etc.), qui mobilisent des organes spéciaux, et correspondent à des fragments de code, y compris à la marge de décodage inhérent au code. Même la part de l'acquis est réservée par le code, ou prescrite par lui. Mais les indices ou signes territoriaux sont inséparables d'un double mouvement. Le milieu associé étant toujours confronté à un milieu d'extériorité où l'animal s'engage, se risque nécessairement, une *ligne de fuite* doit être préservée qui permette à l'animal de regagner son milieu associé lorsque apparaît le danger (ainsi la ligne de fuite du taureau dans l'arène, par laquelle il peut rejoindre le terrain qu'il s'est choisi<sup>18</sup>). Et puis une seconde ligne de fuite apparaît lorsque le milieu associé se trouve bouleversé sous les coups de l'extérieur, et que l'animal doit l'abandonner pour s'associer de nouvelles portions d'extériorité, s'appuyant cette fois sur ses milieux intérieurs comme de fragiles béquilles. Avec l'assèchement de la mer, le Poisson primitif quitte son milieu associé pour explorer la terre, forcé de « se porter lui-même », et n'emporte plus les eaux qu'à l'intérieur de ses membranes amniotiques pour la protection de l'embryon. D'une manière ou d'une autre, l'animal est celui qui fuit plutôt que celui qui attaque, mais ses fuites sont aussi des conquêtes, des créations. Les territorialités sont donc de part en part traversées de lignes de fuite qui témoignent de la présence en elles de mouvements de déterritorialisation et de reterritorialisation. D'une certaine manière, elles sont secondes. Elles ne seraient rien elles-mêmes sans ces mouvements qui les déposent. Bref, sur l'Écumène ou l'unité de composition d'une strate, les épistrates et les parastrates ne cessent de bouger, de glisser, de se déplacer, de changer, les unes emportées par des lignes de fuite et des mouvements de déterritorialisation, les autres par des processus de décodage ou de dérive, les unes et les autres communiquant au croisement des milieux. Les strates ne cessent pas d'être

<sup>18</sup> Claude Popelin, *Le taureau et son combat*, 10-18 : le problème des territoires de l'homme et du taureau dans l'arène, in ch. IV.

secouées par des phénomènes de craquage ou de rupture, soit au niveau des substrates qui fournissent des matériaux, soit au niveau des « soupes » que porte chacune des strates (une soupe prébiotique, une soupe préchimique...), soit au niveau des épistrates qui s'accumulent, soit au niveau des parastrates qui s'accotent : partout surgissent des accélérations et des blocages simultanés, des vitesses comparées, des différences de déterritorialisation qui créent des champs relatifs de reterritorialisation.

Assurément il ne fallait pas confondre ces mouvements relatifs avec la possibilité d'une déterritorialisation absolue, d'une ligne de fuite absolue, d'une dérive absolue. Les premiers étaient stratiques ou interstratiques, tandis que celles-ci concernaient le plan de consistance et sa déstratification (sa « combustion », comme disait Geoffroy). Il n'y a pas de doute que les particules physiques folles, dans leur précipitation, percutaient les strates, les traversaient en laissant un minimum de trace, échappaient aux coordonnées spatio-temporelles et même existentielles pour tendre vers un état de déterritorialisation absolue ou de matière non formée, sur le plan de consistance. D'une certaine manière, l'accélération des déterritorialisations relatives atteignait à un mur du son : si les particules rebondissaient sur ce mur, ou se laissaient reprendre par les trous noirs, elles retombaient dans les strates, leurs relations et leurs milieux, mais, si elles franchissaient le mur, elles atteignaient à l'élément non formé, déstratifié, du plan de consistance. *On pouvait même dire que les machines abstraites, qui émettaient et combinaient les particules, avaient comme deux modes d'existence très différents : l'œcumène et le planomène.* Tantôt elles restaient prisonnières des stratifications, elles étaient enveloppées dans telle ou telle strate déterminée, dont elles définissaient le programme ou l'unité de composition (l'Animal abstrait, le Corps chimique abstrait, l'Energie en soi), et sur laquelle elles réglaient les mouvements de déterritorialisation relative. Tantôt la machine abstraite au contraire traversait toutes les stratifications, se développait unique et pour elle-même sur le plan de consistance dont elle constituait le diagramme, la même machine travaillait aussi bien l'astrophysique et le microphysique, le naturel et l'artificiel, et pilotait des flux de déterritorialisation absolue (certes, la matière non formée n'était nullement un chaos quelconque). Mais cette présentation était encore trop simple.

D'une part, on ne passait pas du relatif à l'absolu par simple accélération, bien que l'augmentation des vitesses tendît vers ce résultat global et comparé. Une déterritorialisation absolue ne se définissait pas par un accélérateur géant, elle était absolue ou non indépendamment du fait qu'elle était plus ou moins rapide

ou lente. On pouvait même atteindre à l'absolu par des phénomènes de lenteur ou de retard relatifs. Par exemple, des retards de développement. Ce qui devait qualifier la déterritorialisation, ce n'était pas sa vitesse (il y en avait de très lentes), mais sa nature, en tant qu'elle constituait des épistrates et des parastrates, et procédait par segments articulés, ou bien au contraire en tant qu'elle sautait d'une singularité à une autre, suivant une ligne non segmentaire indécomposable qui traçait une métastrate du plan de consistance. D'autre part, il ne fallait surtout pas croire que la déterritorialisation absolue venait tout d'un coup, en plus, par après ou au-delà. On ne comprendrait pas dans ces conditions pourquoi les strates elles-mêmes étaient animées de mouvements de déterritorialisation et de décodage relatifs, qui n'étaient pas sur elles comme des accidents. En fait, ce qui était premier, c'était une déterritorialisation absolue, une ligne de fuite absolue, si complexe et multiple fût-elle, celle du plan de consistance ou du corps sans organes (la Terre, l'absolument-déterritorialisée). Et elle ne devenait relative que par stratification sur ce plan, sur ce corps : les strates étaient toujours des résidus, non pas l'inverse — on ne devait pas se demander comment quelque chose sortait des strates, mais plutôt comment les choses y entraient. Si bien qu'il y avait perpétuellement immanence de la déterritorialisation absolue dans la relative ; et que les agencements machiniques entre strates, qui réglaient les rapports différentiels et les mouvements relatifs, avaient aussi des pointes de déterritorialisation tournées vers l'absolu. Toujours immanence des strates et du plan de consistance, ou coexistence des deux états de la machine abstraite comme de deux états différents d'intensités.

La plupart des auditeurs étaient partis (d'abord les martinettistes de la double articulation, puis les hjemsleviens du contenu et de l'expression, et les biologistes de protéines et d'acides nucléiques). Seuls restaient des mathématiciens, parce qu'ils étaient habitués à d'autres folies, quelques astrologues et archéologues, et des personnes éparses. Challenger avait d'ailleurs changé depuis le début, sa voix devenue plus rauque, et parfois traversée d'une toux de singe. Son rêve était moins de faire une conférence à des humains que de proposer un programme à de purs ordinateurs. Ou bien c'était une axiomatique, car l'axiomatique concernait essentiellement la stratification. Challenger ne s'adressait qu'à la mémoire. Maintenant que nous avons parlé de ce qui restait constant et de ce qui variait sur une strate, du point de vue des substances et des formes, il restait à se demander ce qui variait d'une strate à une autre, en prenant le point de vue

du contenu et de l'expression. Car, s'il est vrai qu'il y a toujours une distinction réelle constitutive de double articulation, une pré-supposition réciproque entre le contenu et l'expression — ce qui varie d'une strate à l'autre, c'est la nature de cette distinction réelle, et la nature et la position respective des termes distingués. Considérons déjà un premier grand groupe de strates : on peut les caractériser en disant sommairement que le contenu (forme et substance) y est moléculaire, et l'expression (forme et substance) molaire. Entre les deux, la différence est d'abord d'ordre de grandeur ou d'échelle. La double articulation implique ici deux ordres de grandeur. C'est la résonance, la communication survenant entre les deux ordres indépendants qui instaure le système stratifié, dont le contenu moléculaire a lui-même une forme correspondant à la répartition des masses élémentaires et à l'action de molécule à molécule, non moins que l'expression a une forme qui manifeste pour son compte l'ensemble statistique et l'état d'équilibre au niveau macroscopique. L'expression est comme une « opération de structuration amplifiante qui fait passer au niveau macrophysique les propriétés actives de la discontinuité primitivement microphysique ».

Nous étions partis d'un tel cas pour la strate géologique, pour la strate cristalline, pour les strates physico-chimiques, partout où l'on peut dire que le molaire exprime les interactions moléculaires microscopiques (« le cristal est l'expression macroscopique d'une structure microscopique », « la forme des cristaux exprime certains caractères moléculaires ou atomiques de l'espèce chimique constituante »). Certes, les possibilités étaient elles-mêmes très variées à cet égard, suivant le nombre et la nature d'états intermédiaires, suivant aussi l'intervention de forces extérieures pour la formation de l'expression. Il pouvait y avoir plus ou moins d'états intermédiaires entre le moléculaire et le molaire ; il pouvait y avoir plus ou moins de forces extérieures ou de centres organisateurs intervenant dans la forme molaire. Et sans doute ces deux facteurs étaient-ils en raison inverse, indiquant deux cas-limites. Par exemple, la forme d'expression molaire pouvait être du type « moule », mobilisant un maximum de forces extérieures ; ou au contraire du type « modulation », n'en faisant intervenir qu'un minimum ; il y avait pourtant, même dans le cas du moule, des états intermédiaires intérieurs, presque instantanés, entre le contenu moléculaire qui prenait ses formes spécifiques, et l'expression molaire déterminée du dehors par la forme du moule. Inversement, quand la multiplication et la temporalisation des états intermédiaires témoignaient du caractère endogène de la forme molaire, comme pour les cristaux, il n'y en avait pas moins un minimum de forces extérieures

intervenant à chacune de ces étapes<sup>19</sup>. On devait donc dire que l'indépendance relative du contenu et de l'expression, la distinction réelle entre le contenu moléculaire avec ses formes et l'expression molaire avec les siennes, avait un statut spécial doué d'une certaine latitude entre les cas-limites.

Puisque les strates étaient des jugements de Dieu, il ne fallait pas hésiter à emprunter toutes les subtilités de la scolastique et de la théologie du Moyen Age. Entre le contenu et l'expression il y avait bien une distinction réelle, puisque les formes correspondantes étaient actuellement distinctes dans la « chose » elle-même et pas seulement dans l'esprit d'un observateur. Mais cette distinction réelle était très particulière, elle était seulement *formelle*, puisque les deux formes composaient ou conformaient une seule et même chose, un seul et même sujet stratifié. On donnerait divers exemples de distinction formelle : entre échelles ou ordres de grandeur (comme entre une carte et son modèle ; ou bien, d'une autre manière, entre niveaux microphysique et macrophysique, comme dans la parabole des deux bureaux d'Eddington) — entre divers états ou raisons formelles par lesquelles passe une même chose — entre la chose prise sous une forme, et dans le rapport de causalité éventuellement extérieure qui lui donne une autre forme... etc. (Il y avait d'autant plus de formes distinctes que non seulement le contenu et l'expression avaient chacun la sienne, mais que les états intermédiaires introduisaient des formes d'expression propres au contenu, et des formes de contenu propres à l'expression).

Si variées et réelles que soient les distinctions formelles, c'est la nature de la distinction qui change avec la strate organique, et, par là, toute la répartition du contenu et de l'expression sur cette strate. Celle-ci pourtant conserve et même amplifie le rapport du moléculaire et du molaire, avec toutes sortes d'états intermédiaires. Nous l'avons vu pour la morphogénèse, où la double articulation reste inséparable de la communication de deux ordres de grandeur. De même pour la chimie cellulaire. Mais il y a un caractère original de la strate organique, qui doit rendre compte de ces amplifications mêmes. C'est que l'expression, tout à l'heure, dépendait du contenu moléculaire exprimé, dans toutes les directions et suivant toutes les dimensions, et n'avait d'indépendance que pour autant qu'elle faisait appel à un ordre de grandeur supérieur et à des forces extérieures : la distinction réelle était entre formes, mais formes d'un seul et même ensemble, d'une

---

19. Sur les ordres de grandeur et l'instauration de leur résonance, sur les actions du type « moule », « modulation » et « modelage », sur les forces extérieures et les états intermédiaires, cf. Gilbert Simondon.

même chose ou sujet. *Mais maintenant l'expression devient indépendante en elle-même, c'est-à-dire autonome.* Alors que l'encodage d'une strate précédente était coextensif à la strate, celui de la strate organique se déroule sur une ligne indépendante et autonome, qui se détache au maximum de la deuxième et troisième dimensions. L'expression cesse d'être volumineuse ou superficielle pour devenir linéaire, unidimensionnelle (même dans sa segmentarité). L'essentiel, c'est *la linéarité de la séquence nucléique*<sup>20</sup>. La distinction réelle contenu-expression n'est donc plus simplement formelle, elle est réelle à proprement parler, elle passe maintenant dans le moléculaire indépendamment des ordres de grandeur, entre deux classes de molécules, acides nucléiques d'expression et protéines de contenu, entre éléments nucléiques ou nucléotides, et éléments protéiques ou amino-acides. L'expression et le contenu ont chacun du moléculaire *et* du molaire. La distinction ne concerne plus un seul et même ensemble ou sujet ; la linéarité nous fait faire d'abord un gain dans l'ordre des multiplicités plates, plutôt que vers l'unité. L'expression renvoie en effet aux nucléotides et aux acides nucléiques comme à des molécules qui, dans leur substance et dans leur forme, sont tout à fait indépendantes non seulement des molécules de contenu, mais de toute action orientée du milieu extérieur. L'invariance appartient ainsi à certaines molécules, et non plus à l'échelle molaire. Inversement, les protéines, dans leur substance et aussi dans leur forme de contenu, ne sont pas moins indépendantes des nucléotides : ce qui est déterminé de manière univoque, c'est seulement que tel acide aminé plutôt qu'un autre correspond à une séquence de trois nucléotides<sup>21</sup>. Ce que la forme d'expression linéaire détermine, c'est donc une forme d'expression dérivée, cette fois relative au contenu, et qui donnera finalement, par repliement de la séquence protéique des acides aminés, les structures spécifiques à trois dimensions. Bref, ce qui caractérise la strate organique, c'est *cet alignement de l'expression, cette exhaustion ou ce détachement d'une ligne d'expression, ce rabattement de la forme et de la substance d'expression sur une ligne unidimensionnelle, qui va assurer l'indépendance réciproque avec le contenu sans avoir à tenir compte des ordres de grandeur.*

20. Evidemment, il y a multiplicité de séquences ou de lignes. Mais cela n'empêche pas que « l'ordre de l'ordre » est unilinéaire (cf. Jacob, *La logique du vivant*, p. 306, et « Le modèle linguistique en biologie », pp. 199-203).

21. Sur l'indépendance respective des protéines et des acides nucléiques, et leur présupposition réciproque, François Jacob, *La logique du vivant*, pp. 325-327, et Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité*, pp. 110-112, 123-124, 129, 159-160.



Beaucoup de conséquences en découlent. Cette nouvelle situation de l'expression et du contenu conditionne non seulement la puissance de reproduction de l'organisme, mais plus encore sa puissance ou son accélération de déterritorialisation. L'alignement du code ou la linéarité de la séquence nucléique marquent en effet un seuil de déterritorialisation du « signe », qui définit la nouvelle aptitude à être recopié, mais qui définit aussi l'organisme comme plus déterritorialisé qu'un cristal : seul le déterritorialisé est capable de se reproduire. En effet, tant que le contenu et l'expression se distribuent suivant le moléculaire et le molaire, les substances vont d'état à état, de l'état précédent à l'état suivant, ou de couche en couche, d'une couche déjà constituée à la couche en train de se constituer, tandis que les formes s'établissent à la limite de la dernière couche ou du dernier état, et du milieu extérieur. Si bien que la strate se développe en épistrates et en parastrates, par un ensemble d'*inductions* de couche en couche, d'état en état, ou bien à la limite. Un cristal dégage ce processus à l'état pur, puisque sa forme s'étend dans toutes les directions, mais toujours en fonction de la couche superficielle de la substance, qui peut être vidée de sa plus grande partie intérieure sans arrêter l'accroissement. C'est l'assujettissement du cristal aux trois dimensions, c'est-à-dire son indice de territorialité, qui fait que la structure ne peut pas formellement se reproduire et s'exprimer, mais seulement la surface accessible, seule déterritorialisable. Au contraire, le détachement d'une pure ligne d'expression sur la strate organique va rendre l'organisme capable à la fois d'atteindre à un seuil de déterritorialisation beaucoup plus haut, de disposer d'un mécanisme de reproduction de tous les détails de sa structure complexe dans l'espace, et de mettre toutes ses couches intérieures « topologiquement en contact » avec l'extérieur, ou plutôt avec la limite polarisée (d'où le rôle particulier de la membrane vivante). Le développement de la strate en épistrates et parastrates se fait alors non plus par de simples inductions, mais par des *transductions* qui rendent compte, et de l'amplification de résonance entre moléculaire et molaire indépendamment des ordres de grandeur, et de l'efficacité fonctionnelle des substances intérieures indépendamment des distances, et de la possibilité d'une prolifération et même d'un entrecroisement des formes indépendamment des codes (les plus-values de code ou phénomènes de transcodage, d'évolution parallèle<sup>22</sup>).

---

22. Sur la notion de transduction, cf. Simondon (mais il la prend au sens le plus général et l'étend à tout système) : pp. 18-21. Et sur la membrane, pp. 259 sq.

Un troisième grand groupe de strates se définira moins par une essence humaine que, là encore, par une nouvelle distribution du contenu et de l'expression. La forme de contenu devient « alloplastique », et non plus « homoplastique », c'est-à-dire opère des modifications du monde extérieur. La forme d'expression devient linguistique et non plus génétique, c'est-à-dire opère par symboles compréhensibles, transmissibles et modifiables du dehors. Ce qu'on appelle propriétés de l'homme — la technique et le langage, l'outil et le symbole, la main libre et le larynx souple, « le geste et la parole » —, ce sont plutôt des propriétés de cette nouvelle distribution, qu'il est difficile de faire commencer avec l'homme comme d'une origine absolue. A partir des analyses de Leroi-Gourhan, on voit comment les contenus se trouvent liés au couple main-outil, et les expressions au couple face-langage, visage-langage<sup>23</sup>. La main ne doit pas être considérée ici comme un simple organe, mais comme un codage (code digital), une structuration dynamique, une formation dynamique (forme manuelle ou traits formels manuels). La main comme forme générale de contenu se prolonge dans des outils qui sont eux-mêmes des formes en activité, impliquant des substances comme matières formées ; enfin, les produits sont des matières formées, ou des substances, qui servent d'outils à leur tour. Si les traits formels manuels constituent pour la strate une unité de composition, les formes et les substances d'outils et de produits s'organisent en parastrates et épistrates, qui fonctionnent elles-mêmes comme de véritables strates et marquent les discontinuités, les cassures, les communications et diffusions, les nomadismes et sédentarités, les seuils multiples et les vitesses de déterritorialisation relatives dans les populations humaines. Car, avec la main comme trait formel ou forme générale de contenu, c'est déjà un grand seuil de déterritorialisation qui est atteint, et qui s'ouvre, un accélérateur qui permet en lui-même tout un jeu mobile de déterritorialisations et de reterritorialisations comparées — justement, ce sont des phénomènes de « retard de développement » dans la substrate organique qui rendent possible cette accélération. Non seulement la main est une patte antérieure déterritorisée, mais la main libre est déterritorisée par rapport à la main prenante et locomotrice du singe. Tenir compte des déterritorialisations synergiques d'autres organes (par exemple le pied). Tenir compte aussi des déterritorialisations corrélatives de milieux : la steppe, milieu associé plus déterritorisé que la forêt, et exerçant sur le corps et sur la technique une pression sélective de déterritoria-

23. André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole, technique et langage*, Albin Michel, p. 161.

lisation (ce n'est pas dans la forêt, mais dans la steppe, que la main peut apparaître comme forme libre, et le feu comme matière formable technologiquement). Tenir compte enfin des reterritorialisations complémentaires (le pied comme reterritorialisation compensatoire de la main, et s'effectuant sur steppe). Faire des cartes en ce sens, organiques, écologiques et technologiques, qu'on étalera sur le plan de consistance.

De l'autre côté, le langage apparaît bien comme la nouvelle forme d'expression, ou plutôt l'ensemble des traits formels qui définissent la nouvelle expression sur toute la strate. Mais, de même que les traits formels manuels n'existent que dans des formes et des matières formées qui en brisent la continuité et en distribuent les effets, les traits formels d'expression n'existent que dans des langues formelles diverses et impliquent une ou des substances formables. La substance est d'abord la substance vocale qui met en jeu divers éléments organiques, non seulement le larynx, mais la bouche et les lèvres, et toute la motricité de la face, le visage entier. Là aussi, tenir compte de toute une carte intensive : la bouche comme déterritorialisation de la gueule (tout un « conflit entre la bouche et le cerveau », comme disait Perier) ; les lèvres comme déterritorialisation de la bouche (seuls les hommes ont des lèvres, c'est-à-dire un retroussement de la muqueuse intérieure ; seules les femelles d'hommes ont des seins, c'est-à-dire des glandes mammaires déterritorialisées : se fait une reterritorialisation complémentaire des lèvres sur le sein, et du sein sur les lèvres, dans l'allaitement prolongé favorable à l'apprentissage du langage). Quelle curieuse déterritorialisation, remplir sa bouche de mots plutôt que d'aliments et de bruits. La steppe semble encore avoir exercé une forte pression de sélection : le « larynx souple » est comme le correspondant de la main libre, et ne peut s'épanouir que dans un milieu déboisé, où il n'est plus nécessaire d'avoir des sacs laryngiens gigantesques pour dominer par des cris la permanence du vacarme de forêt. Articuler, parler, c'est parler bas, et l'on sait que les bûcherons parlent à peine<sup>24</sup>. Mais ce n'est pas seulement la substance vocale, acoustique et physiologique, qui passe par toutes ces déterritorialisations, c'est aussi la forme d'expression comme langage qui franchit un seuil.

---

24. Sur tous ces problèmes — la main libre, le larynx souple, les lèvres, et le rôle de la steppe comme facteur de déterritorialisation, cf. le beau livre d'Emile Devaux, *L'espèce, l'instinct, l'homme*, Ed. Le François, III<sup>e</sup> partie (ch. VII : « Sevré de sa forêt, ralenti de développement, devenu infantile, l'anthropoïde devait acquérir des mains libres et un larynx souple », et ch. IX : « La forêt a fait le singe, la caverne et la steppe ont fait l'homme. »)

*Les signes vocaux ont une linéarité temporelle, et c'est cette sur-linéarité* qui fait leur déterritorialisation spécifique, leur différence avec la linéarité génétique. Celle-ci en effet est avant tout spatiale, même si ses segments sont construits et reproduits successivement ; si bien qu'elle n'exige aucun surcodage effectif à ce niveau, mais seulement des phénomènes de bout à bout, des régulations locales et des interactions partielles (le surcodage n'interviendra qu'au niveau d'intégrations impliquant des ordres de grandeur différents). D'où les réserves de Jacob sur tout rapprochement du code génétique avec un langage : en fait, il n'y a dans le code génétique ni émetteur, ni récepteur, ni compréhension ni traduction, mais seulement des redondances et des plus-values<sup>25</sup>. Au contraire, la linéarité temporelle de l'expression de langage renvoie non seulement à une succession, mais à une synthèse formelle de la succession dans le temps, qui constitue tout un surcodage linéaire et fait apparaître un phénomène inconnu des autres strates : la *traduction*, la traductibilité, par opposition aux inductions ou transductions précédentes. Et par traduction il ne faut pas seulement comprendre qu'une langue peut en quelque sorte « représenter » les données d'une autre langue, mais plus encore que le langage, avec ses propres données sur sa strate, peut représenter toutes les autres strates, et accéder ainsi à une conception scientifique du monde. Le monde scientifique (*Welt*, par opposition à l'*Umwelt* animale) apparaît en effet comme la traduction de tous les flux, particules, codes et territorialités des autres strates dans un système de signes suffisamment déterritorialisés, c'est-à-dire dans un surcodage propre au langage. C'est cette propriété de *surcodage* ou de *surlinéarité* qui explique que, dans le langage, il n'y a pas seulement indépendance de l'expression par rapport au contenu, mais indépendance de la forme d'expression par rapport aux substances : la traduction est possible parce qu'une même forme peut passer d'une substance à une autre, contrairement à ce qui se passe dans le code génétique, par exemple entre des chaînes d'ARN et d'ADN. On verra comment cette situation suscite certaines prétentions impérialistes du langage, qui s'énoncent avec naïveté dans des formules du type : « toute sémiologie d'un système non linguistique doit emprunter le truchement de la langue. (...) La langue est l'interprétant de tous les autres systèmes, linguistiques et non linguistiques. » Autant abstraire un caractère du langage pour dire que les autres

25. François Jacob, *La logique du vivant*, pp. 298, 310, 319. Jacob et Monod emploient parfois le mot traduction pour le code génétique, mais par commodité, et en précisant avec Monod que « le code ne peut être traduit que par des produits de traduction ».

strates ne peuvent participer à ce caractère qu'en étant parlées. On s'en serait douté. Mais, plus positivement, on doit constater que cette immanence d'une traduction universelle au langage fait que les épistrates et les parastrates, dans l'ordre des superpositions des diffusions, des communications, des accotements, procèdent tout autrement que sur les autres strates : tous les mouvements humains, même les plus violents, impliquent des traductions.

Il fallait aller vite, disait Challenger, c'est maintenant la ligne du temps qui nous presse sur ce troisième type de strate. Nous avons donc une nouvelle organisation contenu-expression, chacun ayant formes et substances : contenu technologique-expression symbolique ou sémiotique. Par contenu, il ne faut pas seulement entendre la main et les outils, mais une machine sociale technique qui leur préexiste, et constitue des états de force ou des formations de puissance. Par expression, il ne faut pas seulement entendre la face et le langage, ni les langues, mais une machine collective sémiotique qui leur préexiste, et constitue des régimes de signes. Une formation de puissance est beaucoup plus qu'un outil, un régime de signes est beaucoup plus qu'une langue : ils agissent plutôt comme des agents déterminants et sélectifs, tant pour la constitution des langues, des outils, que pour leurs usages, pour leurs communications et diffusions mutuelles ou respectives. Avec la troisième strate se fait donc l'émergence de Machines qui appartiennent pleinement à cette strate, mais qui en même temps s'exhaussent et tendent leurs pinces en tous sens vers toutes les autres strates. *N'est-ce pas comme un état intermédiaire entre les deux états de la Machine abstraite* — celui où elle restait enveloppée dans une strate correspondante (œcumène), celui où elle se développait pour elle-même sur le plan de consistance déstratifié (planomène). Ici la Machine abstraite commence à se déplier, commence à se dresser, produisant une illusion qui déborde toutes les strates, bien qu'elle appartienne encore à une strate déterminée. C'est évidemment l'illusion constitutive de l'homme (pour qui il se prend, l'homme ?). C'est l'illusion qui dérive du surcodage immanent au langage lui-même. Mais ce qui n'est pas illusoire, ce sont ces nouvelles distributions du contenu et de l'expression : contenu technologique caractérisé par main-outil, renvoyant plus profondément à une Machine sociale et à des formations de puissance ; expression symbolique caractérisée par face-langage, renvoyant plus profondément à une Machine sémiotique et à des régimes de signes. Des deux côtés, les épistrates et les parastrates, les degrés superposés et les formes accotées, valent plus que jamais pour des strates autonomes elles-mêmes. Si nous arrivons à distinguer deux régimes de signes ou deux formations de puis-

sance, nous disons que ce sont deux strates, en fait, dans les populations humaines.

Mais, justement, quelle relation s'établit dès lors entre contenu et expression, et quel type de distinction ? Tout ça c'est dans la tête. Et pourtant il n'y eut jamais distinction plus réelle. Nous voulons dire qu'il y a bien un milieu extérieur commun sur toute la strate, pris dans toute la strate, le milieu nerveux cérébral. Il vient de la substrate organique, mais celle-ci ne joue certes pas le rôle d'un substrat, ni d'un support passif. Il n'est pas lui-même d'une moindre organisation. Il constitue plutôt la soupe préhumaine où nous baignons. Nous y baignons nos mains et nos faces. Le cerveau est une population, un ensemble de tribus qui tendent vers deux pôles. Lorsque Leroi-Gourhan analyse précisément la constitution de deux pôles dans cette soupe, l'un dont dépendront les actions de la face, et l'autre de la main, la corrélation ou la relativité des deux n'empêchent pas la distinction réelle, elle l'entraîne au contraire comme la présupposition réciproque de deux articulations, l'articulation manuelle de contenu, l'articulation faciale d'expression. Et la distinction n'est pas simplement réelle, comme entre des molécules, des choses ou des sujets, elle est devenue *essentielle* (disait-on au Moyen Age), comme entre des attributs, genres d'être ou catégories irréductibles : les choses et les mots. On n'en retrouve pas moins, porté à ce niveau, le mouvement le plus général par lequel chacune des deux articulations distinctes est déjà double pour son compte, certains éléments formels du contenu jouant un rôle d'expression par rapport au contenu lui-même, certains éléments formels de l'expression jouant un rôle de contenu par rapport à l'expression même. Leroi-Gourhan montre dans le premier cas comment la main crée tout un monde de symboles, tout un langage pluridimensionnel qui ne se confond pas avec le langage verbal unilinéaire, et qui constitue une expression rayonnante propre au contenu (ce serait une origine de l'écriture)<sup>26</sup>. Quant au second cas, il apparaît nettement dans la double articulation propre au langage lui-même, puisque les phonèmes forment un contenu rayonnant propre à l'expression des monèmes en tant que segments significatifs linéaires (c'est dans ces conditions seulement que la double articulation comme caractère général de strate prend le sens linguistique que lui réserve Martinet). Voilà, on en avait provisoirement fini avec les rapports contenu-expression, leur distinction réelle, et les variations de ces rapports et de cette distinction d'après les grands types de strates.

26. André Leroi-Gourhan, *ibid.*, pp. 269-275.

Challenger voulait aller de plus en plus vite. Personne n'était resté, il continuait pourtant. D'ailleurs sa voix changeait de plus en plus, son apparence aussi, quelque chose d'animal en lui depuis qu'il parlait de l'homme. C'était encore inassignable, mais Challenger semblait se déterritorialiser sur place. Il voulait considérer trois problèmes encore. Le premier problème semblait surtout terminologique : quand est-ce qu'on peut parler de signes ? Devait-on en mettre partout, sur toutes les strates, et dire qu'il y avait signe chaque fois qu'il y avait forme d'expression ? On distinguait sommairement trois sortes de signes : *les indices (signes territoriaux)*, *les symboles (signes deterritorialisés)*, *les icônes (signes de reterritorialisation)*. Allait-on en semer toutes les strates sous prétexte qu'elles comportaient toutes des territorialités, des mouvements de déterritorialisation et de reterritorialisation ? Une telle méthode expansive serait très dangereuse, parce qu'elle préparait ou renforçait l'impérialisme du langage, ne serait-ce qu'en s'appuyant sur sa fonction de traducteur ou d'interprète universel. Il n'y a évidemment pas un système de signes qui traverse l'ensemble des strates, pas même sous forme d'une « chora » sémiotique qu'on supposerait théoriquement préalable à la symbolisation. Il semble qu'on ne puisse parler de signes en toute rigueur que lorsqu'il y a une distinction, non seulement réelle, mais catégorielle, entre les formes d'expression et les formes de contenu. Alors il y a sémiotique sur la strate correspondante, parce que la machine abstraite a exactement la position dressée qui lui permet « d'écrire », c'est-à-dire de traiter du langage et d'en extraire des *régimes* de signes. Mais en deçà, dans les encodages dits naturels, la machine abstraite reste enveloppée dans les strates : elle n'écrit pas du tout, et ne dispose d'aucun degré de liberté pour reconnaître quelque chose comme signe (sauf au sens étroitement territorial de l'animal). Et, au-delà, la machine abstraite se développe sur le plan de consistance, et n'a plus le moyen de distinguer catégoriquement entre signes et particules ; par exemple elle écrit, mais elle écrit à même le réel, elle a une inscription directe sur le plan de consistance. Il semble donc raisonnable de réserver le mot signe, à proprement parler, au dernier groupe de strates. Mais cette discussion terminologique n'aurait vraiment aucun intérêt si elle ne renvoyait aussi à un autre danger : non plus l'impérialisme du langage sur toutes les strates, ou l'extension du signe à toutes les strates, mais l'impérialisme du signifiant sur le langage lui-même, sur l'ensemble des régimes de signes et sur l'étendue de la strate qui porte ces régimes. Il ne s'agit plus de savoir si le signe s'applique à toutes les strates, mais si le signifiant s'applique à tous les signes, si tous les signes sont doués de signifiante, si la sémio-

tique des signes renvoie nécessairement à une sémiologie du signifiant. Dans cette voie, il se peut même qu'on soit amené à faire l'économie de la notion de signe, puisque la primauté du signifiant sur le langage assure encore mieux la primauté du langage sur toutes les strates que la simple expansion du signe en tous sens. Nous voulons dire que l'illusion propre à *cette* position de la Machine abstraite, illusion de saisir et de brasser toutes les strates dans ses pinces, peut être effectuée par l'érection du signifiant plus sûrement encore que par l'extension du signe (grâce à la signifiante, le langage prétend être en prise directe sur les strates, indépendamment d'un passage par des signes supposés pour chacune). Mais on tourne toujours dans le même cercle, on propage la même gangrène.

Le rapport linguistique signifiant-signifié a sans doute été conçu de manières très diverses : tantôt comme arbitraire, tantôt comme nécessaire autant que le recto et le verso d'une même feuille, tantôt comme correspondant terme à terme, tantôt globalement, tantôt comme tellement ambivalent qu'on ne peut plus les distinguer. De toute manière, le signifié n'existe pas hors de son rapport avec le signifiant, et le signifié ultime, c'est l'existence même du signifiant qu'on extrapole au-delà du signe. Du signifiant, nous ne pouvons dire qu'une chose : il est la Redondance, il est le Redondant. D'où son incroyable despotisme et le succès qu'il a connu. L'arbitraire, le nécessaire, le correspondant terme-à-terme ou global, l'ambivalent, servent une même cause qui comporte la réduction du contenu au signifié, la réduction de l'expression au signifiant. Or les formes de contenu et les formes d'expression sont éminemment relatives et toujours en état de présupposition réciproque ; elles entretiennent entre leurs segments respectifs des relations bi-univoques, extérieures et « difformes » ; il n'y a jamais conformité entre les deux, ni de l'une à l'autre, mais il y a toujours indépendance et distinction réelles ; pour ajuster l'une des formes à l'autre, et pour déterminer les relations, il faut même un agencement spécifique variable. Aucun de ces caractères ne convient au rapport signifiant-signifié, même si certains semblent avoir avec lui une sorte de coïncidence partielle et accidentelle. Et l'ensemble des caractères s'opposent radicalement au tableau du signifiant. Une forme de contenu n'est pas du signifié, pas plus qu'une forme d'expression n'est du signifiant<sup>27</sup>. C'est vrai pour

---

27. C'est pourquoi Hjelmslev, malgré ses propres réserves et ses hésitations, nous semble le seul linguiste qui rompe réellement avec le signifiant et le signifié. Beaucoup plus que d'autres linguistes qui semblent faire cette rupture délibérément, sans réserve, mais en gardant les présupposés implicites du signifiant.



toutes les strates, y compris pour celles où intervient le langage.

Les amateurs de signifiant gardent comme modèle implicite une situation trop simple : le mot et la chose. Ils extraient du mot le signifiant, et de la chose le signifié conforme au mot, donc soumis au signifiant. Ils s'installent ainsi dans une sphère intérieure, homogène au langage. Empruntons à Foucault une analyse exemplaire, et qui concerne d'autant plus la linguistique qu'elle n'en a pas l'air : soit une chose comme la prison. La prison, c'est une forme, la « forme-prison », une forme de contenu sur une strate, en rapport avec d'autres formes de contenus (école, caserne, hôpital, usine). Or cette chose ou cette forme ne renvoient pas au mot « prison », mais à de tout autres mots et concepts, tels que « délinquant, délinquance », qui expriment une nouvelle manière de classer, d'énoncer, de traduire et même de faire des actes criminels. « Délinquance » est la forme d'expression en présupposition réciproque avec la forme de contenu « prison ». Ce n'est pas du tout un signifiant, même juridique, dont la prison serait le signifié. On aplatirait ainsi toute l'analyse. La forme d'expression d'ailleurs ne se réduit pas à des mots, mais à un ensemble d'énoncés qui surgissent dans le champ social considéré comme strate (c'est cela, un régime de signes). La forme de contenu ne se réduit pas à une chose, mais à un état de choses complexe comme formation de puissance (architecture, programme de vie, etc). Il y a là comme deux multiplicités qui ne cessent de s'entrecroiser, « multiplicités discursives » d'expressions et « multiplicités non discursives » de contenu. Et c'est d'autant plus complexe que la prison comme forme de contenu a elle-même son expression relative, toutes sortes d'énoncés qui lui sont propres et qui ne coïncident pas forcément avec les énoncés de délinquance. Inversement, la délinquance comme forme d'expression a elle-même son contenu autonome, puisqu'elle n'exprime pas seulement une nouvelle manière d'apprécier les crimes, mais de les faire. Forme de contenu et forme d'expression, prison et délinquance, chacune a son histoire, sa micro-histoire, ses segments. Tout au plus impliquent-elles, avec d'autres contenus et d'autres expressions, un même état de Machine abstraite qui n'agit pas du tout comme signifiant, mais comme une sorte de diagramme (une même machine abstraite pour prison, école, caserne, hôpital, usine...). Et pour ajuster les deux types de formes, les segments de contenu et les segments d'expression, il faut tout un agencement concret à double pince ou plutôt double tête, qui tienne compte de leur distinction réelle. Il faut toute une organisation qui articule les formations de puissance et les régimes de signes, et qui travaille au niveau moléculaire (ce que Foucault appelle les sociétés à

pouvoir disciplinaire<sup>28</sup>). Bref, il ne faut jamais confronter des mots et des choses supposés correspondants, ni des signifiants et des signifiés supposés conformes, mais des formalisations distinctes, en état d'équilibre instable ou de présupposition réciproque. « *On a beau dire ce qu'on voit, ce qu'on voit ne loge jamais dans ce qu'on dit.* » C'est comme à l'école : il n'y a pas une leçon d'écriture qui serait celle du grand Signifiant redondant pour des signifiés quelconques, il y a deux formalisations distinctes, en présupposition réciproque et constituant une double pince : la formalisation d'expression dans la leçon de lecture et d'écriture (avec ses contenus relatifs propres), et la formalisation de contenu dans la leçon de choses (avec ses expressions relatives propres). On n'est jamais signifiant ni signifié, on est stratifié.

A la méthode expansive qui met des signes dans toutes les strates, ou du signifiant dans tous les signes (quitte à se passer même des signes à la limite), on préférera donc une méthode sévèrement restrictive. D'abord, il y a des formes d'expression sans signes (par exemple, le code génétique n'a rien à voir avec un langage). Les signes se disent seulement dans certaines conditions de strates, et ne se confondent même pas avec le langage en général, mais se définissent par des régimes d'énoncés qui sont autant d'usages réels ou de fonctions du langage. Mais pourquoi garder le mot *signe* pour ces régimes qui formalisent une expression, sans désigner ni signifier les contenus simultanés qui se formalisent autrement ? C'est que les signes ne sont pas signes de quelque chose, ils sont signes de déterritorialisation et de reterritorialisation, ils marquent un certain seuil franchi dans ces mouvements, et c'est en ce sens qu'ils doivent être conservés (nous l'avons vu même pour les « signes » animaux).

Ensuite, si nous considérons les régimes de signes dans cette acception restrictive, nous voyons qu'ils ne sont pas signifiants, ou ne le sont pas nécessairement. De même que les signes ne désignent qu'une certaine formalisation de l'expression sur un groupe déterminé de strates, la signifiante elle-même ne désigne qu'un certain régime parmi d'autres, dans cette formalisation particulière. De même qu'il y a des expressions asémiotiques ou sans signes, il y a des régimes de signes asémiologiques, des signes assignifiants, à la fois sur les strates et sur le plan de consistance. Tout ce qu'on peut dire de la signifiante, c'est qu'elle qualifie

---

28. Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Gallimard. Déjà dans *L'archéologie du savoir*, Gallimard, Foucault avait esquissé sa théorie des deux multiplicités, d'expressions ou d'énoncés, de contenus ou d'objets, en montrant leur irréductibilité au couple signifiant-signifié. Il expliquait aussi pourquoi le titre d'un de ses livres précédents, *Les mots et les choses*, devait être compris négativement (pp. 66-67).

un régime, même pas le plus intéressant ni le plus moderne ou actuel, simplement peut-être plus pernicieux, plus cancéreux, plus despotique que les autres, allant plus loin dans l'illusion.

En tout cas, contenu et expression ne sont jamais réductibles à signifié-signifiant. Et (c'est là le second problème) ils ne sont pas davantage réductibles à infrastructure-suprastructure. On ne peut pas plus poser un primat du contenu comme déterminant qu'un primat de l'expression comme signifiante. On ne peut pas faire de l'expression une forme qui refléterait le contenu, même si on la dote d'une « certaine » indépendance et d'une certaine possibilité de réagir. Ne serait-ce que parce que le contenu dit économique a déjà une forme, et même des formes d'expression qui lui sont propres. Forme de contenu et forme d'expression renvoient à deux formalisations parallèles en présupposition : il est évident qu'elles ne cessent pas d'entrecroiser leurs segments, de les mettre les uns dans les autres, mais c'est par une machine abstraite dont les deux formes dérivent, et par des agencements machiniques qui règlent leurs rapports. Si l'on substitue à ce parallélisme une image pyramidale, on fait du contenu (jusque dans sa forme) une infrastructure économique de production, qui prend tous les caractères de l'Abstrait ; on fait des agencements le premier étage d'une suprastructure qui doit, comme tel, être localisé dans un appareil d'Etat ; on fait des régimes de signes et des formes d'expression le deuxième étage de la suprastructure, défini par l'idéologie. Quant au langage, on ne sait plus très bien qu'en faire : le grand Despote avait décidé qu'il fallait lui donner une place à part comme bien commun de la nation et véhicule d'information. On méconnaît ainsi, et la nature du langage qui n'existe que dans des régimes hétérogènes de signes, distribuant des ordres contradictoires plutôt que faisant circuler une information, — et la nature des régimes de signes, qui expriment précisément les organisations de pouvoir ou les agencements, et n'ont rien à voir avec l'idéologie comme expression supposée d'un contenu (l'idéologie est le plus exécrable concept qui cache toutes les machines sociales effectives), — et la nature des organisations de pouvoir, qui ne se localisent nullement dans un appareil d'Etat, mais opèrent en tous lieux les formalisations de contenu et d'expression dont ils entrecroisent les segments, — et la nature du contenu, qui n'est nullement économique « en dernière instance », puisqu'il y a autant de signes ou d'expressions directement économiques que de contenus non économistes. Ce n'est pas non plus en mettant du signifiant dans l'infrastructure, ou l'inverse, un peu de phallus ou de castration dans l'économie politique, un peu d'économie ou de politique dans la psychanalyse, qu'on élabore un statut des formations sociales.

Il y a enfin un troisième problème. Car il est difficile d'exposer le système des strates sans avoir l'air d'introduire entre elles une espèce d'évolution cosmique ou même spirituelle, comme si elles s'ordonnaient en stades et passaient par des degrés de perfection. Il n'en est rien pourtant. Les différentes figures du contenu et de l'expression ne sont pas des stades. Il n'y a pas de biosphère, de noosphère, il n'y a partout qu'une seule et même Mécanosphère. Si l'on considère d'abord les strates pour elles-mêmes, on ne peut pas dire que l'une soit moins organisée qu'une autre. Même celle qui sert de substrate : il n'y a pas d'ordre fixe, et une strate peut servir de substrate directe à une autre indépendamment des intermédiaires qu'on pourrait croire nécessaires du point de vue des stades et des degrés (par exemple, des secteurs microphysiques comme substrate immédiate de phénomènes organiques). Ou bien l'ordre apparent peut être renversé, et des phénomènes technologiques ou culturels être un bon humus, une bonne soupe pour le développement des insectes, des bactéries, des microbes ou même des particules. L'âge industriel défini comme l'âge des insectes... Aujourd'hui, pire encore : on ne peut pas dire à l'avance quelle strate communique avec telle autre, ni dans quel sens. Surtout, il n'y a pas d'organisation moindre, moins haute ou plus haute, et la substrate fait partie intégrante de la strate, est prise en elle à titre de milieu où se fait le changement, non pas l'augmentation d'organisation<sup>29</sup>. Si l'on considère d'autre part le plan de consistance, on s'aperçoit qu'il est parcouru par les choses et les signes les plus hétéroclites : un fragment sémiotique voisine avec une interaction chimique, un électron percute un langage, un trou noir capte un message génétique, une cristallisation fait une passion, la guêpe et l'orchidée traversent une lettre... Ce n'est pas « comme », ce n'est pas « comme un électron », « comme une interaction », etc. Le plan de consistance est l'abolition de toute métaphore ; tout ce qui consiste est Réel. Ce sont des électrons en personne, de véritables trous noirs, des organites en réalité, d'authentiques séquences de signes. Seulement, ils sont arrachés à leurs strates, déstratifiés, décodés, déterritorialisés, et c'est cela qui permet leur voisinage et leur mutuelle pénétration dans le plan de consistance. Une danse muette. *Le plan de consistance ignore les différences de niveau, les ordres de grandeur et les distances. Il ignore toute différence entre l'artificiel et le naturel. Il ignore la distinction des contenus et des expressions, comme celle des formes et des substances formées*, qui n'existent que par les strates et par rapport aux strates.

29. Gilbert Simondon, *ibid.*, pp. 139-141.

Mais comment peut-on encore identifier des choses et les nommer, si elles ont perdu les strates qui les qualifiaient, si elles sont passées dans la déterritorialisation absolue ? Les yeux sont des trous noirs, mais qu'est-ce que des trous noirs et des yeux en dehors de leurs strates et de leurs territorialités ? Précisément, nous ne pouvons pas nous contenter d'un dualisme ou d'une opposition sommaire entre les strates et le plan de consistance déstratifié. C'est que les strates sont elles-mêmes animées et définies par des vitesses de déterritorialisation relative ; bien plus, la déterritorialisation absolue est là dès le début, et les strates sont des retombées, des épaisissements sur un plan de consistance partout présent, partout premier, toujours immanent. C'est aussi que le plan de consistance est occupé, tracé par la Machine abstraite ; or celle-ci existe *à la fois* développée sur le plan déstratifié qu'elle trace, mais enveloppée dans chaque strate dont elle définit l'unité de composition, et même à moitié dressée dans certaines strates dont elle définit la forme de préhension. Ce qui file ou danse sur le plan de consistance emporte donc une aura de sa strate, une ondulation, un souvenir ou une tension. Le plan de consistance conserve juste assez des strates pour en extraire des variables qui s'exercent en lui comme ses propres fonctions. Le plan de consistance, ou le planomène, n'est nullement un ensemble indifférencié de matières non formées, mais il n'est pas davantage un chaos de matières formées quelconques. C'est vrai que, sur le plan de consistance, il n'y a plus de formes ni de substances, il n'y a plus de contenu ni d'expression, il n'y a plus de déterritorialisations relatives et respectives. Mais, sous les formes et les substances de strates, le plan de consistance (ou la machine abstraite) *construit des continuums d'intensité* : il crée une continuité pour des intensités qu'il extrait de formes et de substances distinctes. Sous les contenus et les expressions, le plan de consistance (ou la machine abstraite) *émet et combine des signes-particules (particles)* qui font fonctionner le signe le plus assignifiant dans la particule la plus déterritorialisée. Sous les mouvements relatifs, le plan de consistance (ou la machine abstraite) *opère des conjonctions de flux de déterritorialisation*, qui transforment les indices respectifs en valeurs absolues. Les strates ne connaissent d'intensités que discontinues, prises dans des formes et des substances ; et de particules que divisés, en particules de contenu et articles d'expression ; et de flux déterritorialisés, que disjoints et reterritorialisés. Continuum d'intensités, émission combinée de particules ou de particules-signes, conjonction de flux déterritorialisés, tels sont au contraire les trois facteurs propres au plan de consistance, opérés par la machine abstraite et constituant la déstratification. Or rien de tout cela n'est une nuit

blanche chaotique, ni une nuit noire indifférenciée. Il y a des règles, qui sont celles de la « planification », de la diagrammatisation. Nous le verrons plus tard, ou ailleurs. La machine abstraite n'est pas quelconque ; les continuités, les émissions et combinaisons, les conjugaisons ne se font pas n'importe comment.

Pour le moment, il fallait marquer une dernière distinction. Non seulement la machine abstraite a des états différents simultanés qui rendent compte de la complexité de ce qui se passe sur le plan de consistance — mais elle ne doit pas être confondue avec ce qu'on appelle agencement machinique concret. *La machine abstraite* tantôt se développe sur le plan de consistance dont elle construit les continuums, les émissions et les conjugaisons, tantôt reste enveloppée dans une strate dont elle définit l'unité de composition et la force d'attraction ou de préhension. *L'agencement machinique* est tout à fait différent, bien qu'en rapport étroit : d'abord, il opère sur une strate les coadaptations de contenu et d'expression, il assure les relations bi-univoques entre segments de l'un et de l'autre, il pilote les divisions de la strate en épistrates et parastrates ; ensuite, d'une strate à une autre, il assure le rapport avec ce qui est substrate, et les changements d'organisation correspondants ; enfin, il est tourné vers le plan de consistance, parce qu'il effectue nécessairement la machine abstraite sur telle ou telle strate, et entre les strates, et dans le rapport des strates avec le plan. Il fallait un agencement, par exemple l'enclume du forgeron chez les Dogons, pour que se fassent les articulations de la strate organique. Il faut un agencement pour que se fasse le rapport entre deux strates. Pour que les organismes se trouvent pris et pénétrés dans un champ social qui les utilise : les Amazones ne doivent-elles pas se couper un sein pour que la strate organique s'adapte à une strate technologique guerrière, comme sous l'exigence d'un terrible agencement femme-arc-steppe ? Il faut des agencements pour que des états de forces et des régimes de signes entrecroisent leurs rapports. Il faut des agencements pour que l'unité de composition enveloppée dans une strate, les rapports entre telle strate et les autres, le rapport entre ces strates et le plan de consistance, soient organisés et non pas quelconques. A tous égards les agencements machiniques *effectuent* la machine abstraite telle qu'elle est développée sur le plan de consistance, ou enveloppée dans une strate. Et il n'y aura pas de problème plus important que celui-ci : un agencement machinique étant donné, quel est son rapport d'effectuation avec la machine abstraite ? Comment l'effectue-t-il, avec quelle adéquation ? Classer les agencements. Ce que nous appelons mécanosphère, c'est l'ensemble des machines abstraites et des agencements machiniques, à la fois hors strates, sur les strates et interstratiques.

Le système des strates n'avait donc rien à avoir avec signifiant-signifié, ni avec infrastructure-suprastructure, ni avec matière-esprit. Tout cela, c'était des manières de rabattre toutes les strates sur une, ou bien de fermer le système sur soi, en le coupant du plan de consistance comme déstratification. Il fallait résumer, avant que la voix ne nous quitte. Challenger finissait. Sa voix était devenue inaudible, perçante. Il suffoquait. Ses mains devenaient des pinces allongées, qui ne pouvaient plus rien prendre et désignaient encore quelque chose vaguement. Le masque double, la double tête semblaient couler de l'intérieur, en une matière dont on ne pouvait plus dire si elle s'épaississait, ou devenait fluide au contraire. Des auditeurs étaient revenus, mais des ombres ou des rôdeurs. « Vous avez entendu ? c'est la voix d'un animal. » Il fallait donc résumer très vite, fixer, fixer la terminologie comme on pouvait, pour rien. Il y avait d'abord un premier groupe de notions : le Corps sans Organes ou le Plan de consistance déstratifié, — la Matière du Plan, ce qui se passe dans ce corps ou sur ce plan (multiplicités singulières, non segmentarisées, faites de continuums intensifs, d'émissions signes-particules, de conjonctions de flux), — la ou les Machines abstraites, en tant qu'elles construisent ce corps, tracent ce plan ou « diagrammatisent » ce qui se passe (lignes de fuite ou déterritorialisations absolues).

Puis il y avait le système des strates. Dans le continuum intensif, les strates taillaient des formes et formaient les matières en substances. Dans les émissions combinées, elles distinguaient des expressions et des contenus, des unités d'expression et des unités de contenu, par exemple des signes et des particules. Dans les conjonctions, elles séparaient les flux en leur assignant des mouvements relatifs et des territorialités diverses, des déterritorialisations relatives et des reterritorialisations complémentaires. Ainsi les strates instaurent partout des articulations doubles animées de mouvements : formes et substances de contenu, formes et substances d'expression, qui constituaient des multiplicités segmentaires sous des rapports chaque fois déterminables. Tels étaient les *strata*. Chaque strate était une double articulation de contenu et d'expression, tous deux réellement distincts, tous deux en état de présupposition réciproque, essayant l'un dans l'autre, avec des agencements mécaniques à deux têtes mettant en relation leurs segments. Ce qui variait d'une strate à une autre, c'était la nature de la distinction réelle entre contenu et expression, la nature des substances comme matières formées, la nature des mouvements relatifs. On pouvait sommairement distinguer trois grands types de distinction réelle : la réelle-formelle pour des ordres de grandeur où s'instaurait une résonance d'expression (induction) ; la

réelle-réelle, pour des sujets différents où s'instaurait une linéarité d'expression (transduction) ; réelle-essentielle pour des attributs ou catégories différentes où s'instaurait une surlinéarité d'expression (traduction).

Une strate servait de *substrate* à une autre. Une strate avait une unité de composition d'après son milieu, ses éléments substantiels et ses traits formels (Œcumène). Mais elle se divisait en *parastrates*, d'après ses formes irréductibles et ses milieux associés, et en *épistrates*, d'après ses couches de substances formées et ses milieux intermédiaires. Epistrates et parastrates devaient elles-mêmes être considérées comme des strates. Un agencement machinique était une *interstrate*, en tant qu'il réglait les rapports entre les strates, mais aussi, sur chacune, les rapports entre contenus et expressions conformément aux divisions précédentes. Un même agencement pouvait emprunter à des strates différentes, et dans un certain désordre apparent ; inversement, une strate ou un élément de strate pouvaient fonctionner avec d'autres encore, par un agencement différent. L'agencement machinique enfin était une *métastrate*, parce qu'il était d'autre part tourné vers le plan de consistance et effectuait nécessairement la machine abstraite. Celle-ci existait enveloppée dans chaque strate dont elle définissait l'Œcumène ou l'unité de composition, et développée sur le plan de consistance dont elle menait la déstratification (le Planomène). Les agencements n'ajustaient donc pas les variables d'une strate en fonction de son unité, sans effectuer aussi de telle ou telle façon la machine abstraite telle qu'elle était hors strates. Les agencements machiniques étaient au croisement à la fois des contenus et des expressions sur chaque strate, et de l'ensemble des strates avec le plan de consistance. Ils tournaient effectivement dans tous les sens, comme des phares.

C'était fini. Tout cela ne devait prendre un sens concret que plus tard. Le masque double articulé s'était défait, mais aussi les gants, et la tunique, d'où s'échappaient des liquides qui semblaient dans leur parcours fuyant ronger les strates de la salle de conférence, « pleine des fumées de l'oliban et tapissée de tentures aux étranges dessins ». Désarticulé, déterritorialisé, Challenger murmurait qu'il emportait la terre avec soi, qu'il partait pour le monde mystérieux, son jardin venimeux. Il chuchotait encore : c'est par débandade que les choses progressent, et que les signes prolifèrent. La panique, c'est la création. Une jeune fille cria, « sous la plus sauvage, la plus profonde et la plus hideuse crise de panique épileptique ». Personne n'avait entendu le résumé, et personne ne cherchait à retenir Challenger. Challenger, ou ce qui en restait, se hâtait lentement vers le *plan de consistance*, suivant une trajectoire bizarre qui n'avait déjà plus rien de relatif. Il essayait de

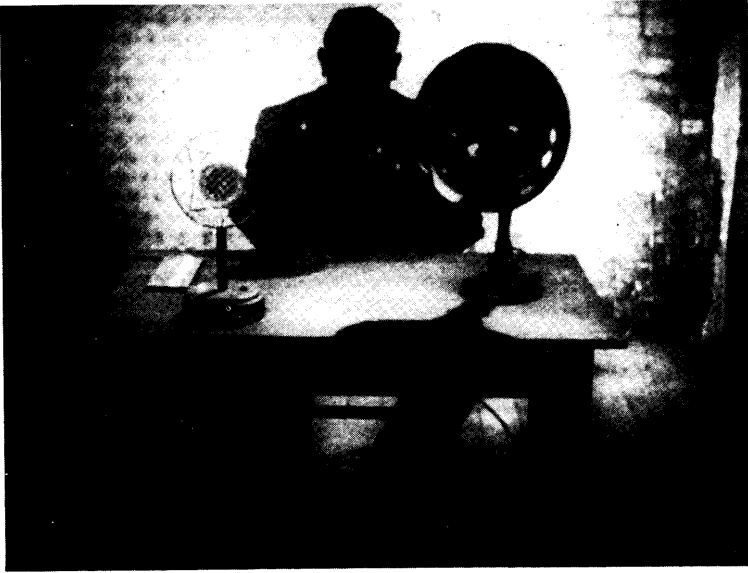


se glisser dans l'agencement qui servait comme d'une porte-tambour, l'Horloge aux particules, au tic-tac intensif, aux rythmes conjugués qui martèlent l'absolu : « La silhouette s'effondra dans une posture à peine humaine et commença, fascinée, un singulier mouvement vers l'horloge en forme de cercueil qui tictaquait son rythme anormal et cosmique. (...) La silhouette avait maintenant atteint la mystérieuse horloge, et les spectateurs virent à travers les denses fumées une indistincte griffe noire en train de tripoter la grande porte couverte de hiéroglyphes. L'attouchement de la griffe fit un étrange bruit de cliquetis. La silhouette entra, alors, dans le coffre en forme de cercueil et ferma la porte derrière elle. L'anormal tic-tac reprit, martelant le noir rythme cosmique qui est à la base de l'ouverture de toutes les portes occultes<sup>30</sup> » — la Mécanosphère, ou rhizosphère.

---

30. Lovecraft, *Démons et merveilles*, Bibliothèque mondiale, pp. 61-62.

## 4. 20 novembre 1923 - Postulats de la linguistique



*Agencement du mot d'ordre*

### I. LE LANGAGE SERAIT INFORMATIF, ET COMMUNICATIF.

La maîtresse d'école ne s'informe pas quand elle interroge un élève, pas plus qu'elle n'informe quand elle enseigne une règle de grammaire ou de calcul. Elle « enseigne », elle donne des ordres, elle commande. Les commandements du professeur ne sont pas extérieurs à ce qu'il nous apprend, et ne s'y ajoutent pas. Ils ne découlent pas de significations premières, ils ne sont pas la conséquence d'informations : l'ordre porte toujours et déjà sur des ordres, ce pourquoi l'ordre est redondance. La machine de l'enseignement obligatoire ne communique pas des informations, mais impose à l'enfant des coordonnées sémiotiques avec toutes les bases duelles de la grammaire (masculin-féminin, singulier-pluriel, substantif-verbe, sujet d'énoncé-sujet d'énonciation, etc.). L'unité élémentaire du langage — l'énoncé —, c'est le mot d'ordre. Plutôt que le sens commun, faculté qui centraliserait les informations, il faut définir une abominable faculté

qui consiste à émettre, recevoir et transmettre les mots d'ordre. Le langage n'est même pas fait pour être cru, mais pour obéir et faire obéir. « La baronne n'a pas la moindre intention de me convaincre de sa bonne foi, elle m'indique simplement ce qu'elle préfère me voir faire semblant d'admettre <sup>1</sup>. » On s'en aperçoit dans les communiqués de police ou de gouvernement, qui se soucient peu de vraisemblance ou de véracité, mais qui disent très bien ce qui doit être observé et retenu. L'indifférence des communiqués à toute crédibilité touche souvent à la provocation. C'est la preuve qu'il s'agit d'autre chose. Qu'on se le dise... : le langage n'en demande pas plus. Spengler note que les formes fondamentales de la parole ne sont pas l'énoncé d'un jugement ni l'expression d'un sentiment, mais « le commandement, le témoignage d'obéissance, l'assertion, la question, l'affirmation ou la négation », phrases très brèves qui commandent à la vie, et qui sont inséparables des entreprises ou des grands travaux : « Prêt ? », « Oui », « Allez-y <sup>2</sup> ». Les mots ne sont pas des outils ; mais on donne aux enfants du langage, des plumes et des cahiers, comme on donne des pelles et des pioches aux ouvriers. Une règle de grammaire est un marqueur de pouvoir, avant d'être un marqueur syntaxique. L'ordre ne se rapporte pas à des significations préalables, ni à une organisation préalable d'unités distinctives. C'est l'inverse. L'information n'est que le strict minimum nécessaire à l'émission, transmission et observation des ordres en tant que commandements. Il faut être juste assez informé pour ne pas confondre *Au feu* avec *Au jeu !*, ou pour éviter la situation si fâcheuse du professeur et de l'élève selon Lewis Carroll (le professeur lance une question du haut de l'escalier, transmise par des valets qui la déforment à chaque étage, tandis que l'élève en bas dans la cour renvoie une réponse elle-même déformée à chaque étape de la remontée). Le langage n'est pas la vie, il donne des ordres à la vie ; la vie ne parle pas, elle écoute et attend <sup>3</sup>. Dans tout mot d'ordre, même d'un père à son fils, il y a une petite sentence de mort — un Verdict, disait Kafka.

1. Georges Darien, *L'épaulette*, 10-18, p. 435. Ou bien Zola, *La bête humaine*, Gallimard, p. 188 : « Et elle disait cela, non pour le convaincre, mais uniquement pour l'avertir qu'elle devait être innocente aux yeux des autres. » Ce type de phrase nous paraît caractéristique du roman en général, beaucoup plus que la phrase informative « la marquise sortit à cinq heures ».

2. Spengler, *L'homme et la technique*, Gallimard, Idées, p. 103.

3. Brice Parain, *Sur la dialectique*, Gallimard. Parain développe une théorie de la « supposition » ou du présupposé dans le langage, en rapport avec ces ordres donnés à la vie ; mais il y voit moins un pouvoir au sens politique qu'un devoir au sens moral.

Ce qui est difficile, c'est de préciser le statut et l'extension du mot d'ordre. Il ne s'agit pas d'une origine du langage, puisque le mot d'ordre est seulement une fonction-langage, une fonction coextensive au langage. Si le langage semble toujours supposer le langage, si l'on ne peut pas fixer un point de départ non linguistique, c'est parce que le langage ne s'établit pas entre quelque chose de vu (ou de senti) et quelque chose de dit, mais va toujours d'un dire à un dire. Nous ne croyons pas à cet égard que le récit consiste à communiquer ce qu'on a vu, mais à transmettre ce qu'on a entendu, ce qu'un autre vous a dit. Ouï-dire. Il ne suffit même pas d'invoquer une vision déformante venue de la passion. Le « premier » langage, ou plutôt la première détermination qui remplit le langage, ce n'est pas le trope ou la métaphore, c'est le *discours indirect*. L'importance qu'on a voulu donner à la métaphore, à la métonymie, se révèle ruineuse pour l'étude du langage. Métaphores et métonymies sont seulement des effets, qui n'appartiennent au langage que dans le cas où ils supposent déjà le discours indirect. Il y a beaucoup de passions dans une passion, et toutes sortes de voix dans une voix, toute une rumeur, glossolalie : c'est pourquoi tout discours est indirect, et que la translation propre au langage est celle du discours indirect <sup>4</sup>. Benveniste nie que l'abeille ait un langage, bien qu'elle dispose d'un encodage organique, et *se serve même de tropes*. Elle n'a pas de langage, parce qu'elle est capable de communiquer ce qu'elle a vu, mais non pas de transmettre ce qu'on lui a communiqué. L'abeille qui a perçu un butin peut communiquer le message à celles qui n'ont pas perçu ; mais celle qui n'a pas perçu ne peut pas le transmettre à d'autres qui n'auraient pas davantage perçu <sup>5</sup>. Le langage ne se contente pas d'aller d'un premier à un second, de quelqu'un qui a vu à quelqu'un qui n'a pas vu, mais va nécessairement d'un second à un troisième, ni l'un ni l'autre n'ayant vu. C'est en ce sens que le langage est transmission du mot fonctionnant comme mot d'ordre, et non communication d'un signe comme information. Le langage est une

4. Deux auteurs surtout ont dégagé l'importance du discours indirect, notamment sous sa forme dite « libre », du point de vue d'une théorie de l'énonciation qui déborde les catégories linguistiques traditionnelles : Mickhael Bakhtine (pour le russe, l'allemand et le français), *Le marxisme et la philosophie du langage*, Ed. de Minuit, III<sup>e</sup> partie ; P. P. Pasolini (pour l'italien), *L'expérience hérétique*, Payot, I<sup>re</sup> partie. Nous nous servons aussi d'une étude inédite de J.-P. Bamberger sur « Les formes du discours indirect dans le cinéma, muet et parlant ».

5. Emile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, p. 61 : « On n'a pas constaté qu'une abeille aille par exemple porter dans une autre ruche le message qu'elle a reçu dans la sienne, ce qui serait une manière de transmission ou de relais. »

carte et non pas un calque. Mais en quoi le mot d'ordre est-il une fonction coextensive au langage, alors que l'ordre, le commandement, semble renvoyer à un type restreint de propositions explicites marquées par l'impératif ?

Les thèses célèbres d'Austin montrent bien qu'il n'y a pas seulement, entre l'action et la parole, des rapports extrinsèques divers tels qu'un énoncé peut décrire une action sur un mode indicatif, ou bien la provoquer sur un mode impératif, etc. Il y a aussi des rapports intrinsèques entre la parole et certaines actions qu'on accomplit en *les* disant (le performatif : je jure en disant « je le jure »), et plus généralement entre la parole et certaines actions qu'on accomplit en parlant (l'illocutoire : j'interroge en disant « est-ce que... ? », je promets en disant « je t'aime... », je commande en employant l'impératif..., etc.). Ce sont ces actes intérieurs à la parole, ces rapports immanents des énoncés avec des actes, qu'on a pu appeler *présupposés implicites ou non discursifs*, par différence avec les suppositions toujours explicites sous lesquelles un énoncé renvoie à d'autres énoncés, ou bien à une action extérieure (Ducrot). Le dégagement de la sphère du performatif, et de la sphère plus vaste de l'illocutoire, avait déjà trois conséquences importantes : 1) L'impossibilité de concevoir le langage comme un code, puisque le code est la condition qui rend possible une explication ; et l'impossibilité de concevoir la parole comme la communication d'une information : ordonner, interroger, promettre, affirmer n'est pas informer d'un commandement, d'un doute, d'un engagement, d'une assertion, mais effectuer ces actes spécifiques immanents, nécessairement implicites. 2) L'impossibilité de définir une sémantique, une syntaxique ou même une phonématique, comme zones scientifiques du langage qui seraient indépendantes de la *pragmatique* ; la pragmatique cesse d'être un « dépotoir », les déterminations pragmatiques cessent d'être soumises à l'alternative : ou bien retomber à l'extérieur du langage, ou bien répondre à des conditions explicites sous lesquelles elles sont syntaxisées et sémantisées ; la pragmatique devient au contraire le présupposé de toutes les autres dimensions, et s'insinue partout. 3) L'impossibilité de maintenir la distinction langue-parole, puisque la parole ne peut plus se définir par la simple utilisation individuelle et extrinsèque d'une signification première, ou l'application variable d'une syntaxe préalable : c'est au contraire le sens et la syntaxe de la langue qui ne se laissent pas définir indépendamment des actes de parole qu'elle présuppose <sup>6</sup>.

6. William Labov a bien montré la contradiction, ou du moins le paradoxe sur lequel débouchait la distinction langue-parole : on définit la

Il est vrai qu'on voit mal encore comment l'on peut faire, des actes de parole ou présupposés implicites, une fonction coextensive au langage. On le voit d'autant plus mal si l'on part du performatif (ce qu'on fait en « le » disant) pour aller par extension jusqu'à l'illocutoire (ce qu'on fait en parlant). Car on peut toujours empêcher cette extension, et bloquer le performatif sur lui-même, en l'expliquant par des caractères sémantiques et syntaxiques particuliers qui évitent tout recours à une pragmatique généralisée. Ainsi, d'après Benveniste, le performatif ne renvoie pas à des actes, mais au contraire à la propriété de termes *sui-référentiels* (les vrais pronoms personnels JE, TU..., définis comme embrayeurs) : si bien qu'une structure de subjectivité, d'intersubjectivité préalable dans le langage, rend suffisamment compte des actes de parole, au lieu de les présupposer<sup>7</sup>. Le langage est donc ici défini comme communicatif plutôt que comme informatif, et c'est cette intersubjectivité, cette subjectivation proprement linguistique qui explique le reste, c'est-à-dire tout ce qu'on fait être en « le » disant. Mais la question est de savoir si la communication subjective est une meilleure notion linguistique que l'information idéale. Oswald Ducrot a développé les raisons qui l'amènent à renverser le schéma de Benveniste : ce n'est pas le phénomène de sui-référence qui peut rendre compte du performatif, c'est l'inverse, c'est « le fait que certains énoncés sont socialement consacrés à l'accomplissement de certaines actions », c'est ce fait qui explique la sui-référence. Si bien que le performatif s'explique lui-même par l'illocutoire, et non l'inverse. C'est l'illocutoire qui constitue les présupposés implicites ou non discursifs. Et l'illocutoire, à son tour, s'explique par des agencements collectifs d'énonciation, par des actes juridiques, des équivalents d'actes juridiques, qui distribuent les procès de subjectivation ou les assignations de sujets dans la langue, loin d'en dépendre. La communication n'est pas un meilleur concept que l'information, l'intersubjectivité ne vaut pas mieux que la signifiante, pour rendre compte de ces agencements « énoncés-actes » qui mesurent dans chaque langue le rôle et la part des

---

langue comme « la partie sociale » du langage, on renvoie la parole aux variations individuelles ; mais, la partie sociale étant fermée sur soi, il en découle nécessairement qu'un seul individu témoignera en droit pour la langue, indépendamment de toute donnée extérieure, tandis que la parole ne se découvrira que dans un contexte social. De Saussure à Chomsky, c'est le même paradoxe : « l'aspect social du langage se laisse étudier dans l'intimité d'un bureau, tandis que son aspect individuel exige une recherche au cœur de la communauté » (*Sociolinguistique*, Ed. de Minuit, pp. 259 sq. 361 sq.).

7. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* (V<sup>e</sup> partie) : sur l'élimination de l'illocutoire, cf. pp. 274 sq.

morphèmes subjectifs<sup>8</sup>. (On verra que l'analyse du discours indirect confirme ce point de vue, puisque les subjectivations n'y sont pas premières, mais découlent d'un agencement complexe.)

Nous appelons *mots d'ordre*, non pas une catégorie particulière d'énoncés explicites (par exemple à l'impératif), mais le rapport de tout mot ou tout énoncé avec des présupposés implicites, c'est-à-dire avec des actes de parole qui s'accomplissent dans l'énoncé, et ne peuvent s'accomplir qu'en lui. Les mots d'ordre ne renvoient donc pas seulement à des commandements, mais à tous les actes qui sont liés à des énoncés par une « obligation sociale ». Il n'y a pas d'énoncé qui ne présente ce lien, directement ou indirectement. Une question, une promesse, sont des mots d'ordre. Le langage ne peut se définir que par l'ensemble des mots d'ordre, présupposés implicites ou actes de parole, en cours dans une langue à un moment donné.

Entre l'énoncé et l'acte, le rapport est intérieur, immanent, mais il n'y a pas identité. Le rapport est plutôt de *redondance*. Le mot d'ordre est en lui-même redondance de l'acte et de l'énoncé. Les journaux, les nouvelles procèdent par redondance, en tant qu'ils nous disent ce qu'il « faut » penser, retenir, attendre, etc. Le langage n'est ni informatif ni communicatif, il n'est pas communication d'information, mais, ce qui est très différent, transmission de mots d'ordre, soit d'un énoncé à un autre, soit à l'intérieur de chaque énoncé, en tant qu'un énoncé accomplit un acte et que l'acte s'accomplit dans l'énoncé. Le schéma le plus général de l'informatique pose en principe une information maximale idéale, et fait de la redondance une simple condition limitative qui diminue ce maximum théorique pour l'empêcher d'être recouvert par le bruit. Nous disons au contraire que ce qui est premier c'est la redondance du mot d'ordre, et que l'information n'est que la condition minima pour la transmission des mots d'ordre (ce pourquoi il n'y a pas lieu d'opposer le bruit à l'information, mais plutôt toutes les disciplines qui travaillent le langage, au mot d'ordre comme discipline ou « grammaticalité »). La redondance a deux formes, *fréquence* et *résonance*, la première concernant la signification de l'information, la seconde (JE = JE) concernant la sub-

8. Oswald Ducrot, *Dire et ne pas dire*, Hermann, pp. 70-80 (et « De Saussure à la philosophie du langage », préface aux *Actes de langage*, J.R. Searle, Hermann). Ducrot met en question les notions d'information et de code, de communication et de subjectivité linguistiques. Il élabore une théorie de la « présupposition linguistique » ou de l'implicite non discursif, par opposition à l'implicite discursif et conclu qui se réfère encore à un code. Il construit une pragmatique qui pénètre toute la linguistique, et tend vers une étude des agencements d'énonciation, considérés d'un point de vue « juridique », « polémique » ou « politique ».

jectivité de la communication. Mais, justement, ce qui apparaît de ce point de vue, c'est la subordination de l'information et de la communication, bien plus, de la signifiante et de la subjectivation, par rapport à la redondance. Il arrive qu'on sépare information et communication ; il arrive aussi qu'on dégage une signifiante abstraite de l'information, et une subjectivation abstraite de la communication. Mais rien de tout cela ne nous donne une forme primaire ou implicite du langage. Il n'y a pas de signifiante indépendante des significations dominantes, pas de subjectivation indépendante d'un ordre établi d'assujettissement. Toutes deux dépendent de la nature et de la transmission des mots d'ordre dans un champ social donné.

Il n'y a pas d'énonciation individuelle, ni même de sujet d'énonciation. Pourtant il y a relativement peu de linguistes qui aient analysé le caractère nécessairement social de l'énonciation<sup>9</sup>. C'est que ce caractère ne suffit pas par lui-même, et risque d'être encore extrinsèque : donc on en dit trop, ou trop peu. Le caractère social de l'énonciation n'est intrinsèquement fondé que si l'on arrive à montrer comment l'énonciation renvoie par elle-même à des *agencements collectifs*. Alors on voit bien qu'il n'y a d'individuation de l'énoncé, et de subjectivation de l'énonciation, que dans la mesure où l'agencement collectif impersonnel l'exige et le détermine. C'est précisément la valeur exemplaire du discours indirect, *et surtout du discours indirect « libre »* : il n'y a pas de contours distinctifs nets, il n'y a pas d'abord insertion d'énoncés différemment individués, ni emboîtement de sujets d'énonciation divers, mais un agencement collectif qui va déterminer comme sa conséquence les procès relatifs de subjectivation, les assignations d'individualité et leurs distributions mouvantes dans le discours. Ce n'est pas la distinction des sujets qui explique le discours indirect, c'est l'agencement, tel qu'il apparaît librement dans ce discours, qui explique toutes les voix présentes dans une voix, les éclats de jeunes filles dans un monologue de Charlus, les langues, dans une langue, les mots d'ordre, dans un mot. L'assassin américain « Son of Sam » tuait sous l'impulsion d'une voix ancestrale, mais qui passait elle-même par la voix d'un chien. C'est la notion d'agencement collectif d'énonciation qui devient la plus importante, puisqu'elle doit rendre compte du caractère social. Or nous pouvons sans doute définir l'agencement collectif par le complexe redondant de l'acte et de l'énoncé qui l'accomplit nécessairement.

9. De deux manières différentes, Bakhtine et Labov ont insisté sur le caractère social de l'énonciation. Par là ils s'opposent non seulement au subjectivisme mais au structuralisme, pour autant que celui-ci renvoie le système de la langue à la compréhension d'un individu de droit, et les facteurs sociaux, aux individus de fait en tant qu'ils parlent.



Mais nous n'avons là encore qu'une définition nominale ; et nous ne sommes même pas en mesure de justifier notre position précédente d'après laquelle la redondance ne se réduit pas à une simple identité (ou d'après laquelle il n'y a pas simple identité de l'énoncé et de l'acte). Si l'on veut passer à une définition réelle de l'agencement collectif, on demandera en quoi consistent les actes immanents au langage, qui font redondance avec les énoncés, ou font mots d'ordre.

Il semble que ces actes se définissent par l'ensemble des *transformations incorporelles* ayant cours dans une société donnée, et qui *s'attribuent* aux corps de cette société. Nous pouvons donner au mot « corps » le sens le plus général (il y a des corps moraux, les âmes sont des corps, etc.) ; nous devons cependant distinguer les actions et passions qui affectent ces corps, et les actes, qui n'en sont que des attributs non corporels, ou qui sont « l'exprimé » d'un énoncé. Quand Ducrot se demande en quoi consiste un acte, il débouche précisément sur l'agencement juridique, et donne en exemple la sentence du magistrat, qui transforme un accusé en condamné. En effet, ce qui se passe avant, le crime dont on accuse quelqu'un, et ce qui se passe après, l'exécution de la peine du condamné, sont des actions-passions affectant des corps (corps de la propriété, corps de la victime, corps du condamné, corps de la prison) ; mais la transformation de l'accusé en condamné est un pur acte instantané ou un attribut incorporel, qui est l'exprimé de la sentence du magistrat<sup>10</sup>. La paix et la guerre sont des états ou des mélanges de corps très différents ; mais le décret de mobilisation générale exprime une transformation incorporelle et instantanée des corps. Les corps ont un âge, une maturation, un vieillissement ; mais le majorat, la retraite, telle catégorie d'âge, sont des transformations incorporelles qui s'attribuent immédiatement aux corps, dans telle ou telle société. « Tu n'es plus un enfant... » : cet énoncé concerne une transformation incorporelle, même si elle se dit des corps et s'insère dans leurs actions et passions. La transformation incorporelle se reconnaît à son instantanéité, à son immédiateté, à la simultanéité de l'énoncé qui l'exprime et de l'effet qu'elle produit ; ce

10. Ducrot, p. 77 : « Qualifier une action de crime (vol, abus de confiance, chantage, etc), ce n'est pas, au sens que nous donnons à ce terme, la présenter comme un *acte*, puisque la situation juridique de culpabilité, qui définit le crime, est censée découler de telles ou telles autres conséquences de l'activité décrite : telle activité est considérée comme punissable parce qu'elle nuit à autrui, à l'ordre, à la société, etc. L'énoncé d'une sentence par un magistrat peut au contraire être considéré comme un acte juridique, puisque aucun effet ne vient s'intercaler entre la parole du magistrat et la transformation de l'accusé en condamné. »

pourquoi les mots d'ordre sont strictement datés, heure, minute et seconde, et valent aussitôt que datés. L'amour est un mélange de corps, qui peut être représenté par un cœur percé d'une flèche, par une union des âmes, etc. ; mais la déclaration « je t'aime » exprime un attribut non corporel des corps, de l'amant comme de l'aimé. Manger du pain et boire du vin sont des mélanges de corps ; communier avec le Christ est aussi un mélange entre des corps proprement spirituels, non moins « réels ». Mais la transformation du corps du pain et du vin en corps et sang du Christ est le pur exprimé d'un énoncé, qui s'attribue aux corps. Dans un détournement d'avion, la menace du pirate qui brandit un revolver est évidemment une action ; de même l'exécution des otages si elle a lieu. Mais la transformation des passagers en otages, et du corps-avion en corps-prison, est une transformation incorporelle instantanée, un *mass-media act* au sens où les Anglais parlent de *speech-act*. Les mots d'ordre ou les agencements d'énonciation dans une société donnée, bref l'illocutoire, désignent ce rapport instantané des énoncés avec les transformations incorporelles ou attributs non corporels qu'ils expriment.

C'est très curieux, cette instantanéité du mot d'ordre, qui peut être projetée à l'infini, mise à l'origine de la société : ainsi, chez Rousseau, le passage de l'état de nature à l'état civil est comme un saut sur place, une transformation incorporelle qui se fait dans l'instant Zéro. L'Histoire réelle raconte sans doute les actions et les passions des corps qui se développent dans un champ social, elle les communique d'une certaine façon ; mais elle transmet aussi les mots d'ordre, c'est-à-dire les actes purs qui s'intercalent dans ce développement. L'Histoire ne se débarrassera pas des dates. C'est peut-être l'économie, ou l'analyse financière, qui montre le mieux la présence et l'instantanéité de ces actes décisifs dans un processus d'ensemble (c'est pourquoi les énoncés ne font certainement pas partie de l'idéologie, mais travaillent déjà dans le domaine supposé de l'infrastructure). L'inflation galopante en Allemagne, après 1918, est un processus qui affecte le corps monétaire, et bien d'autres corps ; mais l'ensemble des « circonstances » rend d'un coup possible une transformation sémiotique qui, pour être théoriquement indexée sur le corps de la terre et les actifs matériels, n'en est pas moins un acte pur ou une transformation incorporelle — *le 20 novembre 1923*<sup>11</sup>...

11. J. K. Galbraith, *L'argent*, Gallimard, Idées, « L'Inflation finale », pp. 259 sq. : « Le rideau tomba le 20 novembre 1923. Comme pour l'Autriche un an auparavant, la fin survint brutalement. Et comme l'inflation française de moindre ampleur, elle se termina avec une facilité déconcertante. Elle s'est peut-être terminée parce qu'elle ne pouvait plus continuer. Le 20 novembre, on décréta que le vieux reichsmarck n'était plus une

Les agencements ne cessent pas de varier, d'être eux-mêmes soumis à des transformations. D'abord, il faut faire intervenir les circonstances : Benveniste montre bien qu'un énoncé performatif n'est rien hors des circonstances qui le rendent tel. N'importe qui peut crier « je décrète la mobilisation générale », c'est une action d'enfantillage ou de démente, et non pas un acte d'énonciation, s'il n'y a pas une variable effectuée qui donne le droit d'énoncer. C'est vrai aussi de « je t'aime », qui n'a ni sens ni sujet, ni destinataire, hors des circonstances qui ne se contentent pas de le rendre crédible, mais en font un véritable agencement, un marqueur de pouvoir, même dans le cas d'un amour malheureux (c'est encore par volonté de puissance qu'on obéit...). Or le terme général de circonstances ne doit pas faire croire qu'il s'agisse seulement de circonstances extérieures. « Je le jure » n'est pas la même, suivant qu'on le dit en famille, à l'école, dans un amour, au sein d'une société secrète, au tribunal : ce n'est pas la même chose, mais ce n'est pas non plus le même énoncé ; ce n'est pas la même situation de corps, mais ce n'est pas non plus la même transformation incorporelle. La transformation se dit des corps, mais elle est elle-même incorporelle, intérieure à l'énonciation. Il y a des variables d'expression *qui mettent la langue en rapport avec le dehors, mais précisément parce qu'elles sont immanentes à la langue*. Tant que la linguistique en reste à des constantes, phonologiques, morphologiques ou syntaxiques, elle rapporte l'énoncé à un signifiant et l'énonciation à un sujet, elle rate ainsi l'agencement, elle renvoie les circonstances à l'extérieur, ferme la langue sur soi et fait de la pragmatique un résidu. Au contraire, la pragmatique ne fait pas simplement appel à des circonstances externes : elle dégage des variables d'expression ou d'énonciation qui sont pour la langue autant de raisons internes de ne pas se fermer sur soi. Comme dit Bakhtine, tant que la linguistique extrait des constantes, elle reste incapable de nous faire comprendre comment un mot forme une énonciation complète ; il faut un « élément supplémentaire qui reste inaccessible à toutes

---

monnaie. On en instaura une nouvelle, la rentenmark. (...) On *décréta* que ce nouveau rentenmark serait gagé sur une hypothèque sur l'ensemble du sol et des autres actifs matériels détenus par le Reich. L'origine de ces idées remonte aux assignats : mais elle était nettement *plus frauduleuse* [Galbraith veut dire : déterritorialisée]. Dans la France de 1789, il existait de vastes terres récemment confisquées à l'Eglise contre lesquelles la monnaie pouvait être échangée au début. Mais, si un Allemand avait exercé un droit de saisie sur la propriété foncière, *on aurait douté de sa santé mentale*. Et pourtant le système fonctionna. Avec l'aide des circonstances. (...) Si, après 1923, le budget allemand avait été soumis aux mêmes exigences que précédemment (les réparations et le coût de la résistance passive) rien n'aurait sauvé le mark et sa réputation. »

les catégories ou déterminations linguistiques », bien qu'il soit tout à fait intérieure à la théorie de l'énonciation ou de la langue<sup>12</sup>. Précisément, le mot d'ordre est la variable qui fait du mot comme tel une énonciation. L'instantanéité du mot d'ordre, son immédiateté, lui donne une puissance de variation, en rapport avec les corps auxquels la transformation s'attribue.

La pragmatique est une politique de la langue. Une étude comme celle de Jean-Pierre Faye sur la constitution des énoncés nazis dans le champ social allemand est exemplaire à cet égard (et l'on ne peut pas décalquer sur la constitution des énoncés fascistes en Italie). De telles recherches transformationnelles concernent la variation des mots d'ordre, et des attributs non corporels qui se rapportent aux corps sociaux, effectuant des actes immanents. On prendra pour exemple aussi bien, dans d'autres conditions, la formation d'un type d'énoncés proprement léninistes en Russie soviétique, à partir du texte de Lénine intitulé « A propos des mots d'ordre » (1917). C'était déjà une transformation incorporelle qui avait dégagé des masses une classe prolétarienne en tant qu'agencement d'énonciation, *avant que* soient données les conditions d'un prolétariat comme corps. Coup de génie de la I<sup>e</sup> Internationale marxiste, qui « invente » un nouveau type de classe : prolétaires de tous les pays, unissez-vous<sup>13</sup> ! Mais, à la faveur de la rupture avec les sociaux-démocrates, Lénine invente ou décrète encore une autre transformation incorporelle, qui dégage de la classe prolétarienne une avant-garde comme agencement d'énonciation, et va s'attribuer au « Parti », à un nouveau type de parti comme corps distinct, quitte à tomber dans un système de redondance proprement bureaucratique. Pari léniniste, coup d'audace ? Lénine déclare que le mot d'ordre « Tout le pouvoir aux soviets » ne valait que du 27 février au 4 juillet, pour le développement pacifique de la Révolution, mais ne vaut plus pour l'état de guerre, le passage de l'un à l'autre impliquant cette transformation qui ne se contente pas d'aller des masses à un prolétariat directeur, mais du prolétariat à une avant-garde dirigeante. *Le 4 juillet exactement*, fini le pouvoir aux Soviets. On peut assigner toutes les circonstances extérieures : non seule-

12. Bakhtine, pp. 156-157. Et sur « les rapports de force symbolique » en tant que variables intérieures à l'énonciation, cf. P. Bourdieu, « L'économie des échanges linguistiques », in *Linguistique et sociolinguistique, Langue française*, mai 1977, Larousse, pp. 18-21.

13. La notion même de classe prolétarienne est justiciable de la question : le prolétariat existe-t-il déjà à tel moment, et comme corps ? (ou bien existe-t-il encore ?) On voit comment les marxistes en font un usage anticipateur, par exemple quand ils parlent d'un « prolétariat embryonnaire ».

ment la guerre, mais l'insurrection qui force Lénine à fuir en Finlande. Reste que, le 4 juillet, s'énonce la transformation incorporelle, avant que le corps auquel elle s'attribuera, le Parti lui-même, soit organisé. « Tout mot d'ordre doit être déduit de la somme des particularités d'une situation politique déterminée. » Si l'on objecte que ces particularités renvoient justement à la politique et non pas à la linguistique, il faut marquer à quel point la politique travaille la langue du dedans, faisant varier non seulement le lexique, mais la structure et tous les éléments de phrases, en même temps que les mots d'ordre changent. Un type d'énoncé ne peut être évalué qu'en fonction de ses implications pragmatiques, c'est-à-dire de son rapport avec des présupposés implicites, avec des actes immanents ou des transformations incorporelles qu'il exprime, et qui vont introduire de nouveaux découpages entre les corps. La véritable intuition n'est pas le jugement de grammaticalité, mais l'évaluation des variables intérieures d'énonciation en rapport avec l'ensemble des circonstances.

Nous sommes allés des commandements explicites aux mots d'ordre comme présupposés implicites ; des mots d'ordre aux actes immanents ou transformations incorporelles qu'ils expriment ; puis aux agencements d'énonciation dont ils sont les variables. Pour autant que ces variables entrent dans des rapports déterminables à tel moment, les agencements se réunissent en un régime de signes ou machine sémiotique. Mais il est évident qu'une société est traversée par plusieurs sémiotiques, et possède en fait des régimes mixtes. Bien plus, de nouveaux mots d'ordre surgissent à un autre moment, qui font varier les variables et n'appartiennent pas encore à un régime connu. C'est donc de plusieurs façons que le mot d'ordre est redondance ; il ne l'est pas seulement en fonction d'une transmission qui lui est essentielle, il l'est aussi en lui-même et dès son émission, sous son rapport « immédiat » avec l'acte ou la transformation qu'il effectue. Même le mot d'ordre en rupture avec une sémiotique considérée est déjà redondance. C'est pourquoi l'agencement collectif d'énonciation n'a pas d'autres énoncés que ceux d'un discours toujours indirect. Le discours indirect est la présence d'un énoncé rapporté dans l'énoncé rapporteur, la présence du mot d'ordre dans le mot. C'est le langage tout entier qui est discours indirect. Loin que le discours indirect suppose un discours direct, c'est celui-ci qui s'extrait de celui-là, dans la mesure où les opérations de signification et les procès de subjectivation dans un agencement se trouvent distribués, attribués, assignés, ou que les variables de l'agencement entrent dans des rapports constants, si provisoires soient-ils. Le discours direct est un fragment de masse détaché, et naît du démembrement de l'agencement collectif ; mais celui-ci est

toujours comme la rumeur où je puise mon nom propre, l'ensemble des voix concordantes ou non d'où je tire ma voix. Je dépends toujours d'un agencement d'énonciation moléculaire, qui n'est pas donné dans ma conscience, pas plus qu'il ne dépend seulement de mes déterminations sociales apparentes, et qui réunit beaucoup de régimes de signes hétérogènes. Glossolalie. Ecrire, c'est peut-être amener au jour cet agencement de l'inconscient, sélectionner les voix chuchotantes, convoquer les tribus et les idiomes secrets, d'où j'extrait quelque chose que j'appelle Moi. JE est un mot d'ordre. Un schizophrène déclare : « j'ai entendu des voix dire : *il est conscient de la vie*<sup>14</sup> ». Il y a bien en ce sens un cogito schizophrénique, mais qui fait de la conscience de soi la transformation incorporelle d'un mot d'ordre ou le résultat d'un discours indirect. Mon discours direct est encore le discours indirect libre qui me traverse de part en part, et qui vient d'autres mondes ou d'autres planètes. Ce pourquoi tant d'artistes et d'écrivains furent tentés par les tables tournantes. Dès lors, quand on demande quelle est la faculté propre au mot d'ordre, on doit bien lui reconnaître des caractères étranges : une espèce d'instantanéité dans l'émission, la perception et la transmission des mots d'ordres ; une grande variabilité, et une puissance d'oubli qui fait qu'on se sent innocent des mots d'ordre qu'on a suivis, puis abandonnés, pour en accueillir d'autres ; une capacité proprement idéale ou fantomatique dans l'appréhension des transformations incorporelles ; une aptitude à saisir le langage sous les espèces d'un immense discours indirect<sup>15</sup>. Faculté du souffleur et

14. Cité par David Cooper, *Le langage de la folie*, Ed. du Seuil, pp. 32-33. Cooper commente : « le terme *entendre des voix* signifie qu'on devient conscient de quelque chose qui dépasse la conscience du discours normal [i.e direct] et qui doit, en conséquence, être expérimenté comme différent ».

15. Elias Canetti est un des rares auteurs qui se soient intéressés au mode d'action psychologique du mot d'ordre (*Masse et puissance*, Gallimard, pp. 321-353). Il suppose qu'un ordre imprime dans l'âme et dans la chair une sorte d'aiguillon qui forme un kyste, une partie indurée, éternellement conservée. On ne peut dès lors se soulager qu'en le passant le plus vite possible aux autres, pour faire « masse », quitte à ce que la masse se retourne contre l'émetteur du mot d'ordre. Mais aussi, que le mot d'ordre soit comme un corps étranger dans le corps, un discours indirect dans la parole, explique le prodigieux oubli : « L'exécutant ne s'accuse pas lui-même, il accuse l'aiguillon, l'instance étrangère, le vrai fautif pour ainsi dire, qu'il transporte partout avec lui. (...) L'aiguillon est le témoin perpétuel que l'on n'a pas été soi-même l'auteur de tel ou tel acte. On se sent sa victime, et il ne reste pas alors le moindre sentiment pour la vraie victime. Il est donc vrai que des hommes qui ont agi par ordre s'estiment parfaitement innocents », et ils recommencent d'autant mieux avec d'autres mots d'ordre (p. 352). Canetti donne ici une explication profonde du sentiment d'innocence des nazis, ou de la capacité

du soufflé, faculté de la chanson qui met toujours un air dans un air en rapport de redondance, faculté médiumnique en vérité, glos-solalique ou xénoglossique.

Revenons à la question : en quoi une fonction-langage, une fonction coextensive au langage, est-elle ainsi définie ? Il est évident que les mots d'ordre, les agencements collectifs ou régimes de signes, ne se confondent pas avec le langage. Mais ils en effectuent la condition (*surlinéarité de l'expression*) ; ils remplissent chaque fois la condition, si bien que, sans eux, le langage resterait pure virtualité (caractère surlinéaire du discours indirect). Et sans doute les agencements varient-ils, se transforment-ils. Mais ils ne varient pas nécessairement d'après chaque langue, ils ne correspondent pas aux langues diverses. Une langue semble se définir par les constantes phonologiques, sémantiques, syntaxiques qui entrent dans ses énoncés ; l'agencement collectif, au contraire, concerne l'usage de ces constantes en fonction de variables intérieures à l'énonciation même (les variables d'expression, les actes immanents ou transformations incorporelles). Des constantes différentes, de différentes langues, peuvent avoir le même usage ; et les mêmes constantes, dans une langue donnée, peuvent avoir des usages différents, soit successivement, soit même simultanément. On ne peut pas s'en tenir à une dualité entre les constantes comme facteurs linguistiques, explicites ou explicites, et les variables comme facteurs extrinsèques non linguistiques. Car les variables pragmatiques d'usage sont intérieures à l'énonciation, et forment les présupposés implicites de la langue. Si donc l'agencement collectif est chaque fois coextensif à la langue considérée, et au langage lui-même, c'est parce qu'il exprime l'ensemble des transformations incorporelles qui effectuent la condition du langage, et qui utilisent les éléments de la langue. La fonction-langage ainsi définie n'est ni informative ni communicative ; elle ne renvoie ni à une information signifiante, ni à une communication intersubjective. Et il ne servirait à rien d'abstraire une signifiante hors information, ou une subjectivité hors communication. Car

---

d'oubli des anciens staliniens, d'autant plus amnésiques qu'ils invoquent leur mémoire et leur passé pour se donner le droit de lancer ou de suivre de nouveaux mots d'ordre encore plus sournois, « manie des aiguillons ». L'analyse de Canetti nous paraît essentielle à cet égard. Toutefois, elle présuppose l'existence d'une faculté psychique très particulière, sans laquelle le mot d'ordre ne pourrait pas avoir ce mode d'action. Toute la théorie rationaliste classique, d'un « sens commun », d'un bon sens universellement partagé, fondé sur l'information et la communication, est une manière de recouvrir ou de cacher, et de justifier d'avance, une faculté beaucoup plus inquiétante qui est celle des mots d'ordre. Faculté singulièrement irrationnelle que l'on cautionne d'autant plus qu'on la bénit du nom de la raison pure, rien que la raison pure...

c'est le procès de subjectivation, et le mouvement de signifiante, qui renvoient à des régimes de signes ou agencements collectifs. La fonction-langage est transmission de mots d'ordre, et les mots d'ordre renvoient aux agencements, comme les agencements aux transformations incorporelles qui constituent les variables de la fonction. La linguistique n'est rien en dehors de la pragmatique (sémiotique ou politique) qui définit l'effectuation de la *condition* du langage et *l'usage* des éléments de la langue.

II. IL Y AURAIT UNE MACHINE ABSTRAITE DE LA LANGUE, QUI NE FERAIT APPEL A AUCUN FACTEUR « EXTRINSÈQUE ».

Si l'on distingue dans un champ social l'ensemble des modifications corporelles et l'ensemble des transformations incorporelles, malgré la variété de chacun, on se trouve devant deux formalisations, l'une de *contenu*, l'autre d'*expression*. Car le contenu ne s'oppose pas à la forme, il a sa propre formalisation : le pôle main-outil, ou la leçon de choses. Mais il s'oppose à l'expression, en tant qu'elle a aussi sa propre formalisation : le pôle visage-langage, la leçon de signes. Précisément parce que le contenu a sa forme non moins que l'expression, on ne peut jamais assigner à la forme d'expression la simple fonction de représenter, de décrire ou de constater un contenu correspondant : il n'y a pas correspondance ni conformité. Les deux formalisations ne sont pas de même nature, et sont indépendantes, hétérogènes. Ce sont les Stoïciens les premiers qui ont fait la théorie de cette indépendance : ils distinguent les actions et passions des corps (en donnant au mot « corps » la plus grande extension, c'est-à-dire tout contenu formé), et les actes incorporels (qui sont l'« exprimé » des énoncés). La forme d'expression sera constituée par l'enchaînement des exprimés, comme la forme de contenu par la trame des corps. Quand le couteau entre dans la chair, quand l'aliment ou le poison se répand dans le corps, quand la goutte de vin est versée dans l'eau, il y a *mélange de corps* ; mais les énoncés « le couteau coupe la chair », « je mange », « l'eau rougit », exprime des *transformations incorporelles* d'une tout autre nature (événements<sup>16</sup>). Génie des Stoïciens d'avoir poussé ce paradoxe au maximum, jusqu'à la démesure et jusqu'au cynisme, et de l'avoir fondé sur les raisons les plus sérieuses : la récompense est qu'ils furent les premiers à faire une philosophie du langage.

16. Cf. le livre classique de Bréhier, *La théorie des incorporels dans l'ancien stoïcisme*, Vrin, : p. 12, p. 20, sur les énoncés « le couteau coupe la chair » ou « l'arbre verdoie ».



Le paradoxe ne vaut rien, si l'on n'ajoute pas avec les Stoïciens : les transformations incorporelles, les attributs incorporels, se disent et ne se disent que des corps eux-mêmes. Ils sont l'exprimé des énoncés, mais ils *s'attribuent* aux corps. Or ce n'est pas pour décrire ou représenter les corps ; car ceux-ci ont déjà leurs qualités propres, leurs actions et leurs passions, leurs âmes, bref leurs formes, qui sont elles-mêmes des corps — et les représentations aussi sont des corps ! Si les attributs non corporels se disent des corps, s'il y a lieu de distinguer l'exprimé incorporel « rougir » et la qualité corporelle « rouge », etc., c'est donc pour une tout autre raison que celle de représentation. On ne peut même pas dire que le corps, ou l'état de choses, soit le « référent » du signe. En exprimant l'attribut non corporel, et du même coup en l'attribuant au corps, on ne représente pas, on ne réfère pas, on *intervient* en quelque sorte, et c'est un acte de langage. L'indépendance des deux formes, d'expression et de contenu, n'est pas contredite, mais au contraire confirmée par ceci : que les expressions ou les exprimés vont s'insérer dans les contenus, intervenir dans les contenus, non pas pour les représenter, mais pour les anticiper, les rétrograder, les ralentir ou les précipiter, les détacher ou les réunir, les découper autrement. La chaîne des transformations instantanées va s'insérer tout le temps dans la trame des modifications continues (d'où le sens des dates chez les Stoïciens : à partir de quel moment peut-on dire que quelqu'un est chauve ? et en quel sens un énoncé du type « il y aura une bataille navale demain » fait-il date ou mot d'ordre ?) La nuit du 4 août, le 4 juillet 1917, le 20 novembre 1923 : quelle transformation incorporelle est-elle exprimée, qui pourtant s'attribue aux corps, et s'insère en eux ? L'indépendance de la forme d'expression et de la forme de contenu ne fonde aucun parallélisme entre les deux, aucune représentation non plus de l'une à l'autre, mais au contraire un morcellement des deux, une manière dont les expressions s'insèrent dans les contenus, dont on saute sans cesse d'un registre à l'autre, dont les signes travaillent les choses elles-mêmes, en même temps que les choses s'étendent ou se déploient à travers les signes. Un agencement d'énonciation ne parle pas « des » choses, mais parle à *même* les états de choses ou les états de contenu. Si bien qu'un même  $x$ , une même particule, fonctionnera comme corps qui agit et subit, ou bien comme signe qui fait acte, qui fait mot d'ordre, suivant la forme où il est pris (ainsi dans l'ensemble théorico-expérimental de la physique). Bref, l'indépendance fonctionnelle des deux formes est seulement la forme de leur présupposition réciproque, et du passage incessant de l'une à l'autre. On ne se trouve jamais devant un enchaînement de mots d'ordre, et une causalité de

contenus, chacun valant pour soi, ou l'un représentant l'autre, et l'autre servant de référent. Au contraire, l'indépendance des deux lignes est distributive, et fait qu'un segment de l'une relaie sans cesse un segment de l'autre, se glisse ou s'introduit dans l'autre. On ne cesse de passer des mots d'ordre à l' « ordre muet » des choses, comme dit Foucault, et inversement.

Mais, quand nous employons ce mot vague « intervenir », quand nous disons que les expressions interviennent ou s'insèrent dans les contenus, n'est-ce pas encore une sorte d'idéalisme où le mot d'ordre vient du ciel, instantanément ? Il faudrait déterminer non pas une origine, mais les points d'intervention, d'insertion, et cela, dans le cadre de la présupposition réciproque entre les deux formes. Or les formes, de contenu comme d'expression, d'expression comme de contenu, ne sont pas séparables d'un mouvement de déterritorialisation qui les emporte. Expression et contenu, chacun des deux est plus ou moins déterritorialisé, relativement déterritorialisé d'après tel état de sa forme. A cet égard, on ne peut pas poser un primat de l'expression sur le contenu, ou inversement. Il arrive que les composantes sémiotiques soient plus déterritorialisées que les composantes matérielles, mais aussi bien l'inverse. Par exemple, un complexe mathématique de signes peut être plus déterritorialisé qu'un ensemble de particules ; mais, inversement, les particules peuvent avoir des effets expérimentaux qui déterritorialisent le système sémiotique. Une action criminelle peut être déterritorialisante, par rapport au régime de signes existant (le sol crie vengeance et se dérobe, ma faute est trop grande) ; mais le signe qui exprime l'acte de condamnation peut être à son tour déterritorialisant, par rapport à toutes les actions et réactions (« tu seras fugitif et fuyard sur la terre », on ne pourra même pas te tuer). Bref, il y a des degrés de déterritorialisation qui quantifient les formes respectives, et d'après lesquels les contenus et les expressions se conjuguent, se relaient, se précipitent les uns les autres, ou au contraire se stabilisent en opérant une reterritorialisation. Ce que nous appelons circonstances ou variables, ce sont ces degrés mêmes. Il y a des *variables de contenu*, qui sont des proportions dans les mélanges ou agrégats de corps, et il y a des *variables d'expression*, qui sont des facteurs intérieurs à l'énonciation. En Allemagne, autour du 20 novembre 1923 : l'inflation déterritorialisante du corps monétaire, mais aussi la transformation sémiotique du reichsmark en rentenmark, qui prend le relais et rend possible une reterritorialisation. En Russie autour du 4 juillet 1917 : les proportions d'un état de « corps » Soviets-Gouvernement provisoire, mais aussi l'élaboration d'une sémiotique incorporelle bolcheviste qui précipite les choses, et se fera relayer de l'autre côté par l'action

détonante du corps du Parti. Bref, ce n'est pas en découvrant ou en représentant un contenu qu'une expression entre en rapport avec lui. C'est par conjugaison de leurs quanta de déterritorialisation relative que les formes d'expression et de contenu communiquent, les unes intervenant dans les autres, les autres procédant dans les unes.

On peut en tirer des conclusions générales sur la nature des Agencements. D'après un premier axe, horizontal, un agencement comporte deux segments, l'un de contenu, l'autre d'expression. D'une part il est *agencement machinique* de corps, d'actions et de passions, mélange de corps réagissant les uns sur les autres ; d'autre part, *agencement collectif d'énonciation*, d'actes et d'énoncés, transformations incorporelles s'attribuant aux corps. Mais, d'après un axe vertical orienté, l'agencement a d'une part des *côtés territoriaux* ou reterritorisés, qui le stabilisent, d'autre part des *pointes de déterritorialisation* qui l'emportent. Nul plus que Kafka n'a su dégager et faire fonctionner ensemble ces axes de l'agencement. D'une part la machine-bateau, la machine-hôtel, la machine-cirque, la machine-château, la machine-tribunal : chacune avec ses pièces, ses rouages, ses processus, ses corps emmêlés, emboîtés, déboîtés (cf. la tête qui crève le toit). D'autre part le régime de signes ou d'énonciation : chaque régime avec ses transformations incorporelles, ses actes, ses sentences de mort et ses verdicts, ses procès, son « droit ». Or il est évident que les énoncés ne représentent pas les machines : le discours du Chauffeur ne décrit pas la chaufferie comme corps, il a sa forme propre, et son développement sans ressemblance. Et pourtant il s'attribue au corps, à tout le bateau comme corps. Discours de soumission aux mots d'ordre, de discussion, de revendication, d'accusation et de plaidoirie. C'est que, d'après le deuxième axe, ce qui se compare ou se combine d'un aspect à l'autre, ce qui met constamment l'un dans l'autre, ce sont les degrés de déterritorialisation conjugués ou relayés, et les opérations de reterritorialisation qui stabilisent à tel moment l'ensemble. K, la fonction-K, désigne la ligne de fuite ou de déterritorialisation qui entraîne tous les agencements, mais qui passe aussi par toutes les reterritorialisations et redondances, redondances d'enfance, de village, d'amour, de bureaucratie..., etc.

Tétravalence de l'agencement. Un exemple, l'agencement féodal. On considérera les mélanges de corps qui définissent la féodalité : le corps de la terre et le corps social, les corps du suzerain, du vassal et du serf, le corps du chevalier et celui du cheval, le nouveau rapport dans lequel ils entrent avec l'étrier, les armes et les outils qui assurent les symbioses de corps — c'est tout un agencement machinique. Mais aussi les énoncés, les expressions,

le régime juridique des armoiries, l'ensemble des transformations incorporelles, notamment les serments avec leurs variables, le serment d'obédience, mais aussi le serment amoureux, etc. : c'est l'agencement collectif d'énonciation. Et suivant l'autre axe, les territorialités et reterritorialisations féodales, en même temps que la ligne de déterritorialisation qui emporte le chevalier et sa monture, les énoncés et les actes. Comment tout cela se combine dans les Croisades.

L'erreur serait donc de croire que le contenu détermine l'expression, par action causale, même si l'on accordait à l'expression le pouvoir non seulement de « refléter » le contenu, mais de réagir activement sur lui. Une telle conception idéologique de l'énoncé, qui le fait dépendre d'un contenu économique premier, butte sur toutes sortes de difficultés inhérentes à la dialectique. D'abord, si l'on peut concevoir à la rigueur une action causale allant du contenu à l'expression, il n'en est pas de même pour les *formes* respectives, la forme de contenu et la forme d'expression. Il faut bien reconnaître à celle-ci une indépendance, qui va justement permettre aux expressions de réagir sur les contenus. Mais cette indépendance est mal conçue. Si les contenus sont dits économiques, la forme de contenu ne peut pas l'être, et se trouve réduite à une pure abstraction, à savoir la production de biens et les moyens de cette production considérés pour eux-mêmes. De même, si les expressions sont dites idéologiques, la forme d'expression ne l'est pas, et se trouve réduite au langage comme abstraction, comme disposition d'un bien commun. Dès lors, on prétend caractériser les contenus et les expressions par toutes les luttes et conflits qui les traversent sous deux formes différentes, mais ces formes mêmes sont pour leur compte exemptes de toute lutte et de tout conflit, et leur rapport reste tout à fait indéterminé<sup>17</sup>. On ne pourrait le déterminer qu'en remaniant la théorie de l'idéologie, et en faisant déjà intervenir les expressions et les énoncés dans la productivité, sous forme d'une production de sens ou d'une valeur-signe. La catégorie de production a sans doute l'avantage ici de rompre avec les schémas de représentation, d'information et de communication. Mais est-elle plus adéquate que ces schémas ? Son application au langage est très ambiguë, pour autant qu'on fait appel à un miracle dialectique

---

17. C'est ainsi que Staline, dans son texte célèbre sur la linguistique, prétend dégager deux formes neutres, qui servent indifféremment toute la société, toutes les classes et tous les régimes : d'une part les instruments et machines comme pur moyen de produire des biens quelconques, d'autre part le langage comme pur moyen d'information et de communication. Même Bakhtine définit le langage comme forme de l'idéologie, mais précise que la forme d'idéologie n'est pas elle-même idéologique.

constant qui transforme la matière en sens, le contenu en expression, le processus social en système signifiant.

Sous son aspect matériel ou machinique, un agencement ne nous semble pas renvoyer à une production de biens, mais à un état précis de mélange de corps dans une société, comprenant toutes les attractions et répulsions, les sympathies et les antipathies, les altérations, les alliages, les pénétrations et expansions qui affectent les corps de toutes sortes les uns par rapport aux autres. Un régime alimentaire, un régime sexuel règlent avant tout des mélanges de corps obligatoires, nécessaires ou permis. Même la technologie a tort de considérer les outils pour eux-mêmes : ceux-ci n'existent que par rapport aux mélanges qu'ils rendent possibles ou qui les rendent possibles. L'étrier entraîne une nouvelle symbiose homme-cheval, laquelle entraîne en même temps de nouvelles armes et de nouveaux instruments. Les outils ne sont pas séparables des symbioses ou alliages qui définissent un agencement machinique Nature-Société. Ils présupposent une machine sociale qui les sélectionne et les prend dans son « phylum » : une société se définit par ses alliages et non par ses outils. Et de même, sous son aspect collectif ou sémiotique, l'agencement ne renvoie pas à une productivité de langage, mais à des régimes de signes, à une machine d'expression dont les variables déterminent l'usage des éléments de la langue. Pas plus que les outils ces éléments ne valent par eux-mêmes. Il y a primat d'un agencement machinique des corps sur les outils et les biens, primat d'un agencement collectif d'énonciation sur la langue et les mots. Et l'articulation des deux aspects de l'agencement se fait par les mouvements de déterritorialisation qui quantifient leurs formes. C'est pourquoi un champ social se définit moins par ses conflits et ses contradictions que par les lignes de fuite qui le traversent. Un agencement ne comporte ni infrastructure et suprastructure, ni structure profonde et structure superficielle, mais aplatit toutes ses dimensions sur un même plan de consistance où jouent les présuppositions réciproques et les insertions mutuelles.

L'autre erreur (qui se combine au besoin avec la première) serait de croire à la suffisance de la forme d'expression comme système linguistique. Ce système peut être conçu comme structure phonologique signifiante, ou comme structure syntaxique profonde. Il aurait de toute façon la vertu d'engendrer la sémantique, et de remplir ainsi l'expression, tandis que les contenus seraient livrés à l'arbitraire d'une simple « référence », et la pragmatique, à l'extériorité des facteurs non linguistiques. Ce qu'il y a de commun à toutes ces entreprises, c'est d'ériger une *machine abstraite de la langue*, mais en constituant cette machine

comme un ensemble synchronique de constantes. Or on n'objectera pas que la machine ainsi conçue est trop abstraite. Au contraire, elle ne l'est pas assez, elle reste « linéaire ». Elle en reste à un niveau d'abstraction intermédiaire, qui lui permet d'une part de considérer les facteurs linguistiques en eux-mêmes, indépendamment des facteurs non linguistiques ; et d'autre part de considérer ces facteurs linguistiques comme des constantes. Mais, si l'on pousse l'abstraction, on atteint nécessairement à un niveau où les pseudo-constantes de la langue font place à des variables d'expression, intérieures à l'énonciation même ; dès lors, ces variables d'expression ne sont plus séparables des variables de contenu en perpétuelle interaction. *Si la pragmatique externe des facteurs non linguistiques doit être prise en considération, c'est parce que la linguistique elle-même n'est pas séparable d'une pragmatique interne qui concerne ses propres facteurs.* Il ne suffit pas de tenir compte du signifié, ou même du référent, puisque les notions mêmes de signification et de référence ont trait encore à une structure d'expression qu'on suppose autonome et constante. Il ne sert à rien de construire une sémantique, ou même de reconnaître certains droits de la pragmatique, si on les fait encore passer par une machine syntaxique ou phonologique qui doit les traiter au préalable. Car une véritable machine abstraite se rapporte à l'ensemble d'un agencement : elle se définit comme le diagramme de cet agencement. Elle n'est pas langagière, mais diagrammatique et surlinéaire. Le contenu n'est pas un signifié, ni l'expression un signifiant, mais tous deux sont les variables de l'agencement. On n'a donc rien fait tant qu'on n'a pas rapporté directement les déterminations pragmatiques, mais aussi sémantiques, syntaxiques et phonologiques, aux agencements d'énonciation dont ils dépendent. La machine abstraite de Chomsky reste liée à un modèle arborescent, et à l'ordre linéaire des éléments linguistiques dans les phrases et leur combinatoire. Mais dès que l'on tient compte des valeurs pragmatiques ou des variables intérieures, notamment en fonction du discours indirect, on est forcé de faire intervenir des « hyperphrases », ou de construire des « objets abstraits » (transformations incorporelles), qui impliquent une surlinéarité, c'est-à-dire un plan dont les éléments n'ont plus d'ordre linéaire fixe : modèle rhizome<sup>18</sup>. De ce point de vue, l'interpénétration de la

18. Sur ces problèmes, cf. J. M. Sadock, « Hypersentences », *Phil. Diss. Univ. of Illinois*, 1968 ; D. Wunderlich, « Pragmatique, situation d'énonciation et Deixis », *Langages*, Larousse, juin 1972 ; et surtout S. K. Saumjan, qui propose un modèle d'objets abstraits, fondés sur l'opération d'application, M. G. A. modèle génératif applicatif (*Langages*, mars 1974). Saumjan se réclame de Hjelmslev : c'est que la force de Hjelmslev est d'avoir conçu

langue avec le champ social et les problèmes politiques est au plus profond de la machine abstraite, et non pas à la surface. La machine abstraite en tant qu'elle se rapporte au diagramme de l'agencement n'est jamais de pur langage, sauf par défaut d'abstraction. C'est le langage qui dépend de la machine abstraite, et non l'inverse. Tout au plus peut-on distinguer en elle deux états de diagramme, l'un dans lequel les variables de contenu et d'expression se distribuent suivant leur forme hétérogène en présupposition réciproque sur un plan de consistance, l'autre où l'on ne peut même plus les distinguer, parce que la variabilité du même plan l'a précisément emporté sur la dualité des formes, et les a rendues « indiscernables ». (Le premier état renverrait à des mouvements de déterritorialisation encore relatifs, tandis que le deuxième aurait atteint à un seuil absolu de la déterritorialisation.)

### III. IL Y AURAIT DES CONSTANTES OU DES UNIVERSAUX DE LA LANGUE, QUI PERMETTRAIENT DE DÉFINIR CELLE-CI COMME UN SYSTÈME HOMOGÈNE.

La question des invariants structuraux — et l'idée même de structure est inséparable de tels invariants, atomiques ou relationnels — est essentielle pour la linguistique. C'est la condition sous laquelle la linguistique peut se réclamer d'une pure scientificité, rien que de la science..., à l'abri de tout facteur prétendu extérieur ou pragmatique. Cette question des invariants prend plusieurs formes étroitement liées : 1) les constantes d'une langue (phonologiques, par commutativité, syntaxiques, par transformativité, sémantiques, par générativité) ; 2) les universaux du langage (par décomposition du phonème en traits distinctifs, de la syntaxe en constituants de base, de la signification en éléments sémantiques minimaux) ; 3) les arbres, qui relient les constantes entre elles, avec des relations binaires sur l'ensemble des arbres (cf. la méthode linéaire arborescente de Chomsky) ; 4) la compétence, coextensive en droit à la langue et définie par les jugements de grammaticalité ; 5) l'homogénéité, qui porte sur les éléments et les relations non moins que sur les jugements intuitifs ; 6) la synchronie, qui érige un « en-soi » et un « pour-soi »

---

la forme d'expression et la forme de contenu comme deux variables tout à fait relatives, sur un même plan, comme « les fonctifs d'une même fonction » (*Prologomènes à une théorie du langage*, p. 85). Cette avancée vers une conception diagrammatique de la machine abstraite est toutefois contrariée par ceci : Hjelmslev conçoit encore la distinction de l'expression et du contenu sur le mode signifiant-signifié, et maintient ainsi la dépendance de la machine abstraite à la linguistique.

de la langue, passant perpétuellement du système objectif à la conscience subjective qui l'appréhende en droit (celle du linguiste lui-même).

On peut jouer de tous ces facteurs, en retrancher ou même en ajouter. Ils tiennent pourtant tous ensemble, parce qu'on retrouve au niveau de l'un l'essentiel de tous les autres. Par exemple, la distinction langue-parole est reprise par compétence-performance, mais au niveau de la grammaticalité. Si l'on objecte que la distinction de la compétence et de la performance est toute relative — une compétence linguistique peut être économique, religieuse, politique, esthétique..., etc. ; la compétence scolaire d'un instituteur peut n'être qu'une performance par rapport au jugement de l'inspecteur ou à des règles ministérielles —, les linguistes répondent qu'ils sont prêts à multiplier les niveaux de compétence, et même à introduire des valeurs pragmatiques dans le système. C'est ainsi que Brekle propose d'ajouter un facteur de « compétence performantielle idio-syncrasique », lié à tout un ensemble de facteurs linguistiques, psychologiques ou sociologiques. Mais à quoi sert cette injection de pragmatique si la pragmatique à son tour est considérée comme ayant des constantes ou des universaux qui lui sont propres ? Et en quoi des expressions comme « je », « promettre », « savoir » seraient-elles plus universelles que « saluer », « nommer » ou « condamner »<sup>19</sup> ? De même, quand on s'efforce de faire bourgeonner les arbres chomskiens, et de briser l'ordre linéaire, on n'a rien gagné vraiment, on n'a pas constitué un rhizome, tant que les composantes pragmatiques qui marquent les ruptures sont situées au plus haut de l'arbre, ou s'effacent lors de la dérivation<sup>20</sup>. En vérité, le problème le plus général concerne la nature de la machine abstraite : il n'y a aucune raison de lier l'abstrait à l'universel ou au constant, et d'effacer la singularité des machines abstraites en tant qu'elles sont construites autour de variables et de variations.

On peut mieux comprendre ce qui est en question si l'on se reporte à la discussion opposant Chomsky et Labov. Que toute langue soit une réalité composite essentiellement hétérogène, les linguistes le savent et le disent ; mais c'est une remarque de *fait*. Chomsky réclame seulement qu'on taille dans cet ensemble un système homogène ou standard, comme condition d'abstraction, d'idéalisation, rendant possible une étude scientifique *en*

19. Cf. H. E. Brekle, *Sémantique*, Armand Colin, pp. 94-104 : sur l'idée d'une pragmatique universelle et d'« universaux de dialogue ».

20. Sur ce bourgeonnement et ses différentes représentations, cf. Wunderlich, « Pragmatique... »



*droit*. Il ne s'agit donc pas de s'en tenir à un anglais standard, car, même s'il étudie le black-english ou l'anglais des ghettos, le linguiste se trouvera dans l'obligation de dégager un système standard garantissant la constance et l'homogénéité de l'objet étudié (aucune science ne pourrait procéder autrement, dit-on). Chomsky fait donc semblant de croire que Labov, lorsqu'il affirme son intérêt pour les traits variables du langage, s'installe ainsi dans une pragmatique de fait, extérieure à la linguistique<sup>21</sup>. Pourtant, Labov a une autre ambition. Quand il dégage des lignes de *variation inhérente*, il n'y voit pas simplement des « variantes libres » qui porteraient sur la prononciation, le style ou des traits non pertinents, étant hors système et laissant subsister l'homogénéité du système ; mais pas davantage un mélange de fait entre deux systèmes dont chacun serait homogène pour son compte, comme si le locuteur passait de l'un à l'autre. Il récuse l'alternative où la linguistique a voulu s'installer : attribuer les variantes à des systèmes différents, ou bien les renvoyer en deçà de la structure. C'est la variation elle-même qui est systématique, au sens où les musiciens disent « le thème, c'est la variation ». Dans la variation, Labov voit une composante de droit qui affecte chaque système du dedans, et le fait filer ou sauter par sa puissance propre, interdisant de le fermer sur soi, de l'homogénéiser en principe. Et sans doute les variations considérées par Labov sont de toute nature, phonétiques, phonologiques, syntaxiques, sémantiques, stylistiques. Il nous semble difficile d'objecter à Labov qu'il ignore la distinction du droit et du fait — ou bien de la linguistique et de la stylistique, ou de la synchronie et de la diachronie, ou des traits pertinents et des traits non pertinents, ou de la compétence et de la performance, ou de la grammaticalité de la langue et de l'agrammaticalité de la parole. Quitte à durcir les positions de Labov, on dirait plutôt qu'il réclame une autre distribution du fait et du droit, et surtout une autre conception du droit lui-même et de l'abstraction. Labov prend l'exemple d'un jeune Noir qui, dans une série très brève de phrases, semble passer dix-huit fois du système black-english au système standard et inversement. Mais justement, n'est-ce pas la distinction abstraite des deux systèmes qui se révèle arbitraire, insuffisante, puisque la plupart des formes ne sont rapportée à l'un ou à l'autre système que par les hasards de telle ou telle séquence ? Alors, ne faut-il pas convenir que tout système est en variation, et se définit, non par ses constantes et son homogénéité, mais au contraire par une variabilité qui a pour caractères d'être imma-

---

21. Noam Chomsky et Mitsou Ronat, *Dialogues*, Flammarion, pp. 72-74.

nente, continue, et réglée sur un mode très particulier (règles *variables ou facultatives*<sup>22</sup>) ?

Comment concevoir cette variation continue qui travaille une langue du dedans, même si l'on doit sortir des limites que se fixe Labov, et des conditions de scientificité que la linguistique invoque ? Dans une même journée, un individu passe constamment d'une langue à une autre. Successivement, il parlera comme « un père doit le faire », puis comme un patron ; à l'aimée, il parlera une langue puérilisée ; en s'endormant il s'enfonce dans un discours onirique, et brusquement revient à une langue professionnelle quand le téléphone sonne. On objectera que ces variations sont extrinsèques, et que ce n'en est pas moins la même langue. Mais c'est préjuger de ce qui est en question. Car d'une part il n'est pas sûr que ce soit la même phonologie, ni la même syntaxe, la même sémantique. D'autre part, toute la question est de savoir si la langue supposée la même se définit par des invariants, ou au contraire par la ligne de variation continue qui la traverse. Certains linguistes ont suggéré que le changement linguistique se fait moins par rupture d'un système que par modification graduelle de fréquence, par coexistence et continuité d'usages différents. Soit un seul et même énoncé « je le jure ! ». Ce n'est pas le même énoncé suivant qu'il est dit par un enfant devant son père, par un amoureux devant l'aimée, par un témoin devant le tribunal. C'est comme trois séquences. (Ou bien les quatre Amen étalés sur sept séquences, de Messiaen). Là encore nous n'avons aucune raison de dire que les variables sont seulement de situation, et que l'énoncé reste en droit constant. Non seulement il y a autant d'énoncés que d'effectuations, mais l'ensemble des énoncés se trouve présent dans l'effectuatiion de l'un d'eux, si bien que la ligne de variation est virtuelle, c'est-à-dire réelle sans être actuelle, continue par là même et quels que soient les sauts de l'énoncé. Mettre en variation continue, ce sera faire passer l'énoncé par toutes les variables, phonologiques, syntaxiques, sémantiques, prosodiques, qui peuvent l'affecter dans le plus court moment de temps (le plus petit intervalle). Construire *le continuum* de Je le jure ! avec les transformations correspondantes. C'est le point de vue de la pragmatique ; mais la pragmatique est devenue intérieure à la langue, immanente, et comprend la variation des éléments linguistiques quelconques.

22. William Labov, *Sociolinguistique*, notamment pp. 262-265. On remarquera que Labov tantôt s'impose la condition restrictive de considérer des énoncés qui ont à peu près le même sens, tantôt échappe à cette condition pour suivre un enchaînement d'énoncés complémentaires, mais hétérogènes.

Exemple, la ligne des trois procès de Kafka : le procès de père, en famille ; le procès de fiançailles, à l'hôtel ; le procès de tribunal. On a toujours tendance à chercher une « réduction » : on expliquera tout par la situation de l'enfant face à son père, ou bien de l'homme par rapport à la castration, ou du citoyen par rapport à la loi. Mais alors on se contente de dégager une pseudo-constante de contenu, ce qui ne vaut pas mieux que d'extraire une pseudo-constante d'expression. La mise en variation doit nous faire éviter ces dangers, puisqu'elle construit un continuum ou un médium qui ne comporte pas de début ni de fin. On ne confondra pas la variation continue avec le caractère continu ou discontinu de la variable elle-même : mot d'ordre, variation continue pour une variable discontinue... Une variable peut être continue sur une partie de son trajet, puis bondir ou sauter sans que sa variation continue soit par là même affectée, imposant un développement absent comme une « continuité alternative », virtuelle et cependant réelle.

Une constante, un invariant, se définit moins par sa permanence et sa durée que par sa fonction de centre, même relatif. Dans le système tonal ou diatonique de la musique, les lois de résonance et d'attraction déterminent des centres valables à travers tous les modes, doués de stabilité et de pouvoir attractif. Ces centres sont donc organisateurs de formes distinctes, distinctives, clairement établies pendant certaines portions de temps : système centré, codifié, linéaire, de type arborescent. Il est vrai que le « mode » mineur, en vertu de la nature de ses intervalles et de la moindre stabilité de ses accords, confère à la musique tonale un caractère fuyant, échappé, décentré. Aussi a-t-il l'ambiguïté d'être soumis à des opérations qui l'alignent sur le modèle ou l'étalon majeur, mais pourtant de faire valoir une certaine puissance modale irréductible à la tonalité, comme si la musique allait en voyage, et recueillait toutes les résurgences, fantômes d'Orient, contrées imaginaires, traditions de tout lieu. Mais, plus encore, c'est le tempérament, le chromatisme tempéré, qui présente une autre ambiguïté : celle d'étendre l'action du centre aux tons les plus lointains, mais aussi de préparer la désagrégation du principe central, de substituer aux formes centrées le développement continu d'une forme qui ne cesse pas de se dissoudre ou de se transformer. Quand le développement se subordonne la forme et s'étend sur l'ensemble, comme chez Beethoven, la variation commence à se libérer et s'identifie à la création. Toutefois, il faut attendre que le chromatisme se déchaîne, devienne un chromatisme généralisé, se retourne contre le tempérament, et affecte non seulement les hauteurs, mais toutes les composantes du son, durées, intensités, timbres, attaques. Alors

on ne peut plus parler d'une forme sonore qui viendrait organiser une matière ; on ne peut même plus parler d'un développement continu de la forme. Il s'agit plutôt d'un matériau très complexe et très élaboré, qui va rendre audible des forces non sonores. Au couple matière-forme se substitue le couplage matériau-forces. Le synthétiseur a pris la place de l'ancien « jugement synthétique a priori », mais par là toutes les fonctions changent. En mettant en variation continue toutes les composantes, la musique devient elle-même un système surlinéaire, un rhizome au lieu d'un arbre, et passe au service d'un continuum cosmique virtuel, dont même les trous, les silences, les ruptures, les coupures font partie. Si bien que l'important n'est certes pas une pseudo-coupure entre le système tonal et une musique atonale ; celle-ci au contraire, en rompant avec le système tonal, n'a fait que pousser le tempérament jusqu'à ses conséquences extrêmes (aucun Viennois pourtant ne s'en est tenu là). L'essentiel est presque le mouvement inverse : le bouillonnement qui affecte le système tonal lui-même, dans une large période du XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, et qui dissout le tempérament, élargit le chromatisme, tout en conservant un tonal relatif, réinvente de nouvelles modalités, entraîne le majeur et le mineur dans un nouvel alliage, et gagne chaque fois des domaines de variation continue pour telle et telle variables. Ce bouillonnement passe au premier plan, se fait entendre pour lui-même, et fait entendre par son matériau moléculaire ainsi travaillé les forces non sonores du cosmos qui toujours agitaient la musique — un peu de Temps à l'état pur, un grain d'Intensité absolue... Tonal, modal, atonal ne veulent plus dire grand-chose. Il n'y a que la musique pour être l'art comme cosmos, et tracer les lignes virtuelles de la variation infinie.

Là encore, on objecte que la musique n'est pas un langage, les composantes du son ne sont pas des traits pertinents de la langue, il n'y a pas correspondance entre les deux. Mais nous n'invoquons pas de correspondance, nous ne cessons de demander qu'on laisse ouvert ce qui est en question, et qu'on récuse toute distinction présumée. Avant tout, la distinction langue-parole est faite pour mettre hors langage toutes sortes de variables qui travaillent l'expression ou l'énonciation. Jean-Jacques Rousseau proposait au contraire un rapport Voix-Musique, qui aurait pu entraîner non seulement la phonétique et la prosodie, mais la linguistique entière, dans une autre direction. La voix dans la musique n'a jamais cessé d'être un axe d'expérimentation privilégié, jouant à la fois du langage et du son. La musique a lié la voix et les instruments de manières très diverses ; mais, tant que la voix est chant, elle a pour rôle principal de « tenir » le son, elle remplit une fonction de constante, circonscrite sur une note, en

même temps qu'elle est *accompagnée* par l'instrument. C'est seulement lorsqu'elle est rapportée au timbre qu'elle se découvre une tessiture qui la rend hétérogène à soi et lui donne une puissance de variation continue : alors elle n'est plus accompagnée, elle est réellement « machinée », elle appartient à une machine musicale qui met en prolongement ou superposition sur un même plan sonore les parties parlées, chantées, bruitées, instrumentales et éventuellement électroniques. Plan sonore d'un « glissando » généralisé, qui implique la constitution d'un espace statistique, où chaque variable a non pas une valeur moyenne, mais une probabilité de fréquence qui la met en variation continue avec les autres variables<sup>23</sup>. *Visage*, de Berio, ou *Glossolalie* de Dieter Schnebel, seraient des exemples typiques à cet égard. Et quoiqu'en dise Berio lui-même, il s'agit moins de produire un simulacre de langage ou une métaphore de la voix, avec de pseudo-constantes, que d'atteindre à cette langue neutre, secrète, sans constantes, toute en discours indirect, où le synthétiseur et l'instrument parlent autant que la voix, et la voix joue autant que l'instrument. On ne pensera pas que la musique ne sait plus chanter, dans un monde devenu mécanique ou atomique, mais plutôt qu'un immense coefficient de variation affecte et entraîne toutes les parties phatiques, aphasiques, linguistiques, poétiques, instrumentales, musicales d'un même agencement sonore — « un simple hurlement parcourant tous les degrés » (Th. Mann). Les procédés de variation de la voix sont nombreux, non seulement dans le *sprechgesang* qui ne cesse de quitter la hauteur, par une chute ou par une montée, mais dans les techniques de respiration circulaire, ou bien de zones de résonance où plusieurs voix semblent sortir de la même bouche. Les langues secrètes prennent ici une grande importance, dans la musique savante autant que populaire. Des ethno-musicologues ont dégagé des cas extraordinaires, par exemple au Dahomey, où tantôt une première partie diatonique vocale cède la place à une descente chromatique en langue secrète, glissant d'un son à l'autre de façon continue, modulant un continuum sonore en intervalles de plus en plus petits, jusqu'à rejoindre un « parlando » dont tous les intervalles s'estompent — et tantôt c'est la partie diatonique qui se trouve elle-même transposée suivant les niveaux chromatiques d'une architecture en terrasses, le chant étant parfois interrompu par

23. C'est bien ainsi que Labov tend à définir sa notion de « règles variables ou facultatives », par opposition aux règles constantes : non pas simplement une fréquence constatée, mais une quantité spécifique qui note la probabilité de fréquence ou d'application de la règle (cf. *Le parler ordinaire*, Ed. de Minuit, t. II, pp. 44 sq.)

le parlando, une simple conversation sans hauteur définie<sup>24</sup>. C'est peut-être d'ailleurs une caractéristique des langues secrètes, argots, jargons, langages professionnels, comptines, cris des marchands, de valoir moins par leurs inventions lexicales ou leurs figures de rhétorique que par la manière dont elles opèrent des variations continues sur les éléments communs de la langue. Ce sont des langues chromatiques, proches d'une notation musicale. Une langue secrète n'a pas seulement un chiffre ou un code caché qui procède encore par constante et forme un sous-système ; *elle met en état de variation le système des variables de la langue publique.*

Voilà ce que nous voudrions dire : un chromatisme généralisé... Mettre en variation continue des éléments quelconques, c'est une opération qui fera peut-être surgir de nouvelles distinctions, mais qui n'en conserve aucune tenue pour acquise, qui ne s'en donne aucune d'avance. Au contraire, cette opération porte en principe à la fois sur la voix, la parole, la langue, la musique. Aucune raison de faire des distinctions préalables et de principe. La linguistique en général n'a pas encore quitté une espèce de mode majeur, une sorte d'échelle diatonique, un étrange goût pour les dominantes, les constantes et les universaux. Pendant ce temps-là, toutes les langues sont en variation continue imminente : ni synchronie ni diachronie, mais asynchronie, chromatisme comme état variable et continu de la langue. Pour une linguistique chromatique, qui donne au pragmatisme ses intensités et valeurs.

Ce qu'on appelle un style, qui peut être la chose la plus naturelle du monde, c'est précisément le procédé d'une variation continue. Or, parmi tous les dualismes instaurés par la linguistique, il y en a peu de moins fondés que celui qui sépare la linguistique de la stylistique : un style n'étant pas une création psychologique individuelle, mais un agencement d'énonciation, on ne pourra pas l'empêcher de faire une langue dans une langue. Soit une liste arbitraire d'auteurs que nous aimons, nous citons une fois de plus Kafka, Beckett, Gherasim Luca, Jean-Luc Godard... On remarque qu'ils sont plus ou moins dans la situation d'un certain bilinguisme : Kafka Juif chèque écrivant en allemand, Beckett Irlandais écrivant à la fois en anglais et en français, Luca d'origine roumaine, Godard et sa volonté d'être Suisse. Mais ce n'est qu'une occurrence, une occasion, et l'occasion peut être trouvée ailleurs. On remarque aussi que beaucoup

---

24. Cf. l'article de Gilbert Rouget, « Un chromatisme africain », in *L'Homme*, septembre 1961 (où le disque des « Chants rituels Dahomey » est encarté).

d'entre eux ne sont pas seulement des écrivains ou d'abord des écrivains (Beckett et le théâtre ou la télévision, Godard et le cinéma, la télévision, Luca et ses machines audio-visuelles) : c'est parce que, quand on fait subir aux éléments linguistiques un traitement de variation continue, quand on introduit dans le langage une pragmatique interne, on est forcément amené à traiter de la même façon des éléments non linguistiques, gestes, instruments, comme si les deux aspects de la pragmatique se rejoignaient, sur la même ligne de variation, dans le même continuum. Bien plus, peut-être est-ce de l'extérieur que l'idée est venue d'abord, le langage n'a fait que suivre, comme dans les sources nécessairement extérieures d'un style. Mais l'essentiel, c'est que chacun de ces auteurs ait son procédé de variation, son chromatisme élargi, sa folle production de vitesses et d'intervalles. Le bégaiement créateur de Gherasim Luca, dans le poème « Passionnément<sup>25</sup> ». Un autre bégaiement, celui de Godard. Au théâtre, les chuchotements sans hauteur définie de Bob Wilson, les variations ascendantes et descendantes de Carmelo Bene. Bégayer, c'est facile, mais être bègue du langage lui-même, c'est une autre affaire, qui met en variation tous les éléments linguistiques, et même les éléments non linguistiques, les variables d'expression et les variables de contenu. Nouvelle forme de redondance. ET... ET... ET... Il y a toujours eu une lutte dans le langage entre le verbe « être » et la conjonction « et », entre *est* et *et*. Ces deux termes ne s'entendent et ne se combinent qu'en apparence, parce que l'un agit dans le langage comme une constante et forme l'échelle diatonique de la langue, tandis que l'autre met tout en variation, constituant les lignes d'un chromatisme généralisé. De l'un à l'autre, tout bascule. Plus que nous, ceux qui écrivent en anglais ou en américain furent conscients de cette lutte et de son enjeu, et de la valence du « et »<sup>26</sup>. Proust disait : « les chefs-d'œuvre sont écrits dans une sorte de langue étrangère ». C'est la même chose que bégayer, mais en étant bègue du langage et pas simplement de la parole. Être un étranger, mais dans sa propre

25. Gherasim Luca, *Le chant de la carpe*, Ed. du Soleil noir ; et le disque édité par Givaudan, où G. Luca dit le poème « Passionnément ».

26. Le « et », *and*, a un rôle particulièrement important dans la littérature anglaise, en fonction non seulement de l'Ancien Testament, mais des « minorités » qui travaillent la langue : citons, entre autres, le cas de Synge (cf. les remarques de François Regnault sur la coordination en anglo-irlandais, traduction du *Baladin du monde occidental*, Bibl. du Graphe). On ne se contentera pas d'analyser le « et » comme une conjonction ; c'est plutôt une forme très spéciale de toute conjonction possible, et qui met en jeu une logique de la langue. On trouvera dans l'œuvre de Jean Wahl une profonde méditation sur ce sens du « et », sur la façon dont il met en question le primat du verbe être.

langue, et pas simplement comme quelqu'un parle une autre langue que la sienne. Etre bilingue, multilingue, mais dans une seule et même langue, sans même dialecte ou patois. Etre un bâtard, un métis, mais par purification de la race. C'est là que le style fait langue. C'est là que le langage devient intensif, pur continuum de valeurs et d'intensités. C'est là que toute la langue devient secrète, et pourtant n'a rien à cacher, au lieu de tailler un sous-système secret dans la langue. On n'arrive à ce résultat que par sobriété, soustraction créatrice. La variation continue n'a que des lignes ascétiques, un peu d'herbe et d'eau pure.

On peut prendre n'importe quelle variable linguistique, et la faire varier sur une ligne continue nécessairement virtuelle entre deux états de cette variable. Nous ne sommes plus dans la situation des linguistes qui attendent que les constantes de la langue éprouvent une sorte de mutation, ou bien subissent l'effet de changements accumulés dans la simple parole. Les lignes de changement ou de création font partie de la machine abstraite, pleinement et directement. Hjelmslev remarquait qu'une langue comporte nécessairement des possibilités inexploitées, et que la machine abstraite doit comprendre ces possibilités ou potentialités<sup>27</sup>. Précisément « potentiel », « virtuel », ne s'oppose pas à réel ; au contraire, c'est la réalité du créatif, la mise en variation continue des variables, qui s'oppose seulement à la détermination actuelle de leurs rapports constants. Chaque fois que nous traçons une ligne de variation, les variables sont de telle ou telle nature, phonologique, syntaxique ou grammaticale, sémantique, etc., mais la ligne elle-même est a-pertinente, asyntaxique ou agrammaticale, asémantique. L'agrammaticalité, par exemple, n'est plus un caractère contingent de la parole qui s'opposerait à la grammaticalité de la langue, c'est au contraire le caractère idéal de la ligne qui met les variables grammaticales en état de variation continue. Reprenons une analyse de Nicolas Ruwet, concernant certaines expressions singulières de Cummings, *he danced his did, ou they went their came*. On peut reconstituer les variations par lesquelles les variables grammaticales passent virtuellement pour aboutir à de telles expressions agrammaticales (*he did his dance, he danced his danse, he danced what he did..., they went as they came, they went their way...*<sup>28</sup>). Malgré l'interprétation structurale de Ruwet,

27. Hjelmslev, *Le langage*, Ed. de Minuit, pp. 63 sq.

28. Nicolas Ruwet, « Parallélisme et déviations en poésie », in *Langue, discours, société*, Ed. du Seuil. Ruwet analyse le poème 29 dans les *Fifty Poems* de Cummings ; il donne une interprétation restreinte et structuraliste de ce phénomène de variation, en invoquant la notion de « parallélisme » ; dans d'autres textes, il diminue la portée de ces variations, en les rapportant à des exercices marginaux qui ne concernent pas les vrais



on évitera de croire que l'expression atypique soit produite par les formes correctes successives. C'est plutôt elle qui produit la mise en variation des formes correctes, et les arrache à leur état de constantes. L'expression atypique constitue une pointe de déterritorialisation de la langue, elle joue le rôle de *tenseur*, c'est-à-dire fait que la langue tend vers une limite de ses éléments, formes ou notions, vers un en-deçà ou un au-delà de la langue. Le tenseur opère une sorte de transitivity de la phrase, et fait que le dernier terme réagit sur le précédent, remontant toute la chaîne. Il assure un traitement intensif et chromatique de la langue. Une expression aussi simple que ET... peut jouer le rôle de tenseur à travers tout le langage. En ce sens, ET est moins une conjonction que l'expression atypique de toutes les conjonctions possibles qu'il met en variation continue. Aussi le tenseur ne se laisse-t-il réduire ni à une constante ni à une variable, mais assure la variation de la variable en soustrayant chaque fois la valeur de la constante ( $n - 1$ ). Les tenseurs ne coïncident avec aucune catégorie linguistique ; ce sont pourtant des valeurs pragmatiques essentielles aux agencements d'énonciation comme aux discours indirects<sup>29</sup>.

On croit parfois que ces variations n'expriment pas le travail ordinaire de la création dans la langue, et restent marginales, réservées aux poètes, aux enfants et aux fous. C'est parce que l'on veut définir la machine abstraite par des constantes, qui ne peuvent dès lors être modifiées que secondairement, par effet cumulatif ou mutation syntagmatique. Mais la machine abstraite de la langue n'est pas universelle ou même générale, elle est singulière ; elle n'est pas actuelle, mais virtuelle-réelle ; elle n'a pas de règles obligatoires ou invariables, mais des règles facultatives qui varient sans cesse avec la variation même, comme dans un jeu où chaque coup porterait sur la règle. D'où la complémentarité des machines abstraites et des agencements d'énonciation, la présence des unes dans les autres. C'est que la machine abstraite est comme le diagramme d'un agencement. Elle trace les lignes de variation continue, tandis que l'agencement concret traite des variables, organise leurs rapports très divers en fonction de ces lignes. L'agencement négocie les variables à tel ou tel niveau de variation, suivant tel ou tel degré de déterritorialisation, pour déterminer celles qui entreront dans des rapports constants ou

---

changements dans la langue ; pourtant, son commentaire même nous paraît dépasser toutes ces restrictions d'interprétation.

29. Cf. Vidal Sephiha, « Introduction à l'étude de l'intensif », *Langages*, mars 1973. C'est une des premières études sur les tensions et variations atypiques du langage, telles qu'elles apparaissent notamment dans les langues dites mineures.

obéiront à des règles obligatoires, celles au contraire qui serviront de matière fluente à la variation. On n'en conclura pas que l'agencement oppose seulement une certaine résistance ou inertie à la machine abstraite ; car même les « constantes » sont essentielles à la détermination des virtualités par lesquelles la variation passe, elles sont elles-mêmes facultativement choisies. A un certain niveau il y a bien freinage et résistance, mais à un autre niveau de l'agencement il n'y a plus qu'un va-et-vient entre les divers types de variables, et des couloirs de passage parcourus dans les deux sens : c'est toutes à la fois que les variables effectuent la machine d'après l'ensemble de leurs rapports. Il n'y a donc pas lieu de distinguer une langue collective et constante, et des actes de parole, variables et individuels. La machine abstraite est toujours singulière, désignée par un nom propre, de groupe ou d'individu, tandis que l'agencement d'énonciation est toujours collectif, dans l'individu comme dans le groupe. Machine abstraite-Lénine et agencement collectif-bolchevik... Il en est de même en littérature, en musique. Nul primat de l'individu, mais indissolubilité d'un Abstrait singulier et d'un Concret collectif. La machine abstraite n'existe pas plus indépendamment de l'agencement que l'agencement ne fonctionne indépendamment de la machine.

#### IV. ON NE POURRAIT ÉTUDIER SCIENTIFIQUEMENT LA LANGUE QUE SOUS LES CONDITIONS D'UNE LANGUE MAJEURE OU STANDARD.

Puisque tout le monde sait qu'une langue est une réalité variable hétérogène, qu'est-ce que signifie l'exigence des linguistes, de tailler un système homogène pour rendre possible l'étude scientifique ? Il s'agit d'extraire des variables un ensemble de constantes, ou de déterminer des rapports constants entre les variables (on le voit bien déjà dans la commutativité des phonologistes). Mais le modèle scientifique par lequel la langue devient objet d'étude ne fait qu'un avec un modèle politique par lequel la langue est pour son compte homogénéisée, centralisée, standardisée, langue de pouvoir, majeure ou dominante. Le linguiste a beau se réclamer de la science, rien d'autre que la science pure, ce ne serait pas la première fois que l'ordre de la science viendrait garantir les exigences d'un autre ordre. Qu'est-ce que la grammaticalité, et le signe S, le symbole catégoriel qui domine les énoncés ? C'est un marqueur de pouvoir avant d'être un marqueur syntaxique, et les arbres chomskiens établissent des rapports constants entre variables de pouvoir. Former des phrases grammaticalement correctes est, pour l'individu normal, le préalable de toute soumission aux lois sociales. Nul n'est censé ignorer la grammaticalité, ceux qui

l'ignorent relèvent d'institutions spéciales. L'unité d'une langue est d'abord politique. Il n'y a pas de langue-mère, mais prise de pouvoir par une langue dominante, qui tantôt avance sur un large front, et tantôt s'abat simultanément sur des centres divers. On peut concevoir plusieurs façons pour une langue de s'homogénéiser, de se centraliser : la façon républicaine n'est pas forcément la même que la royale, et n'est pas la moins dure<sup>30</sup>. Mais toujours l'entreprise scientifique de dégager des constantes et des relations constantes se double de l'entreprise politique de les imposer à ceux qui parlent, et de transmettre des mots d'ordre.

*Speak white and loud  
oui quelle admirable langue  
pour embaucher  
donner des ordres  
fixer l'heure de la mort à l'ouvrage  
et de la pause qui rafraîchit...*

Alors, faut-il distinguer deux sortes de langues, « hautes » et « basses », majeures et mineures ? Les unes se définiraient précisément par le pouvoir des constantes, les autres par la puissance de la variation. Nous ne voulons pas simplement opposer l'unité d'une langue majeure à une multiplicité de dialectes. C'est plutôt chaque dialecte qui se trouve affecté d'une zone de transition et de variation, ou mieux, c'est chaque langue mineure qui se trouve affectée d'une zone de variation proprement dialectale. Selon Malmberg, on trouve rarement des frontières nettes sur les cartes de dialectes, mais des zones limitrophes et transitionnelles, d'indiscernabilité. On dit aussi que « la langue québécoise est riche

---

30. Sur les extensions et diffusions des états de langue, tantôt en « tache d'huile », tantôt en forme de « troupes aéroportées », cf. Bertil Malmberg, *Les nouvelles tendances de la linguistique*, P. U. F., ch. III (invokant les études très importantes de N. Lindqvist sur la dialectologie). Il faudrait alors des études comparatives concernant la manière dont s'opèrent les homogénéisations et centralisations de telle ou telle langue majeure. A cet égard, l'histoire linguistique du français n'est pas du tout la même que celle de l'anglais ; le rapport avec l'écriture comme forme d'homogénéisation n'est pas le même non plus. Pour le français, langue centralisée par excellence, on se reportera à l'analyse de M. de Certeau, D. Julia, J. Revel, *Une politique de la langue*, Gallimard. Cette analyse porte sur une très courte période, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, autour de l'abbé Grégoire, et marque pourtant deux moments distincts : l'un où la langue centrale s'oppose aux dialectes ruraux, comme la ville à la campagne, la capitale à la province ; l'autre où elle s'oppose aux « idiomes féodaux », mais aussi au langage des émigrés, comme la Nation s'oppose à tout ce qui lui est étranger ou ennemi (pp. 160 sq. : « Il est évident aussi que le refus des dialectes résulte d'une incapacité technique à saisir des lois stables dans l'oralité ou dans les parlars régionaux »).

de tant de modulations et variations d'accents régionaux et jeux d'accents toniques que, sans toutefois exagérer, il semble parfois qu'elle serait mieux préservée par la notation musicale que par tout système d'orthographe<sup>31</sup> ». La notion même de dialecte est très incertaine. De plus, elle est relative, parce qu'il faut savoir par rapport à quelle langue majeure elle exerce sa fonction : par exemple, la langue québécoise ne s'évalue pas seulement par rapport à un français standard, mais par rapport à l'anglais majeur auquel elle emprunte toutes sortes d'éléments phonétiques et syntaxiques pour les faire varier. Les dialectes bantous ne s'évaluent pas seulement par rapport à une langue-mère, mais par rapport à l'afrikaans comme langue majeure, et à l'anglais comme langue contre-majeure préférée par les Noirs<sup>32</sup>. Bref, ce n'est pas la notion de dialecte qui éclaire celle de langue mineure, mais l'inverse, c'est la langue mineure qui définit des dialectes par ses propres possibilités de variation. Alors, faut-il distinguer des langues majeures et des langues mineures, soit en se plaçant dans la situation régionale d'un bilinguisme ou d'un multilinguisme qui comporte au moins une langue dominante et une langue dominée, soit en considérant une situation mondiale qui donne à certaines langues un pouvoir impérialiste par rapport à d'autres (ainsi le rôle de l'anglais-américain aujourd'hui) ?

Deux raisons au moins nous empêchent d'adopter ce point de vue. Comme le remarque Chomsky, un dialecte, une langue de ghetto, une langue mineure n'échappe pas aux conditions d'un traitement qui en dégage un système homogène et en extrait des constantes : le black-english a bien une grammaire propre qui ne se définit pas comme une somme de fautes ou d'infractions envers l'anglais-standard, mais justement cette grammaire ne peut être considérée qu'en lui appliquant les mêmes règles d'étude qu'à celle de l'anglais-standard. En ce sens, les notions de majeur et de mineur semblent n'avoir aucun intérêt linguistique. Le français, en perdant sa fonction majeure mondiale, ne perd rien de sa constance et de son homogénéité, de sa centralisation. Inversement, l'afrikaans a gagné son homogénéité quand il était une langue localement mineure en lutte contre l'anglais. Même et surtout politiquement, on voit mal comment les tenants d'une langue mineure peuvent opérer, sauf en lui donnant, ne serait-ce que par

31. Cf. Michèle Lalonde, in *Change*, n° 30, où l'on trouve à la fois le poème précédent « Speak White », et un manifeste sur la langue québécoise.

32. Sur la situation complexe de l'afrikaans, le beau livre de Breyten Breytenbach, *Feu froid*, Bourgois : l'étude de G. M. Lory (pp. 101-107) met en lumière l'entreprise de Breytenbach, la violence de son traitement poétique de la langue, sa volonté d'être « bâtarde, avec une langue bâtarde ».

l'écriture, la constance et l'homogénéité qui en font une langue localement majeure capable de forcer la reconnaissance officielle (d'où le rôle politique des écrivains qui font valoir les droits d'une langue mineure). Mais il semble que l'argument contraire vaut davantage encore : plus une langue a ou acquiert les caractères d'une langue majeure, plus elle est travaillée par des variations continues qui la transposent en « mineur ». Il est vain de critiquer l'impérialisme mondial d'une langue en dénonçant les corruptions qu'elle introduit dans d'autres langues (par exemple, la critique des puristes contre l'influence anglaise, la dénonciation poujadiste ou académique du « franglais »). Car une langue, comme l'anglais, l'américain, n'est pas mondialement majeure sans être travaillée par toutes les minorités du monde, avec des procédés de variation très divers. Manière dont le gaélique, l'anglo-irlandais, fait varier l'anglais. Manière dont le black-english et tant de « ghettos » font varier l'américain, au point que New York est presque une ville sans langue. (Bien plus, l'américain ne s'est pas *constitué*, dans ses différences avec l'anglais, sans ce travail linguistique des minorités.) Ou bien la situation linguistique dans l'ancien empire autrichien : l'allemand n'est pas langue majeure par rapport aux minorités sans subir de leur part un traitement qui en fait une langue mineure par rapport à l'allemand des Allemands. Or il n'y a pas de langue qui n'ait ses minorités internes, endogènes, intralinguistiques. Si bien que, du point de vue le plus général de la linguistique, la position de Chomsky et celle de Labov ne cessent de passer l'une dans l'autre, et de se convertir. Chomsky peut dire qu'une langue même mineure, dialectale ou de ghetto, n'est pas étudiable hors des conditions qui en dégagent des invariants, et qui éliminent les variables « extrinsèques ou mixtes » ; mais Labov, répondre qu'une langue, même majeure et standard, n'est pas étudiable indépendamment des variations « inhérentes », qui ne sont précisément ni mixtes ni extrinsèques. *Vous n'atteindrez pas à un système homogène qui ne soit encore ou déjà travaillé par une varitaion immanente, continue et réglée* (pourquoi Chomsky fait-il semblant de ne pas comprendre ?).

Il n'y a donc pas deux sortes de langues, mais deux traitements possibles d'une même langue. Tantôt l'on traite les variables de manière à en extraire des constantes et des rapports constants, tantôt, de manière à les mettre en état de variation continue. Nous avons eu tort parfois de faire comme si les constantes existaient à côté des variables, constantes linguistiques à côté de variables d'énonciation : c'était par commodité d'exposé. Car il est évident que les constantes sont tirées des variables elles-mêmes ; les universaux n'ont pas plus d'existence en soi dans la linguistique

que dans l'économie, et sont toujours conclus d'une universalisation ou d'une uniformisation qui portent sur les variables. *Constante ne s'oppose pas à variable*, c'est un traitement de la variable qui s'oppose à l'autre traitement, celui de la variation continue. Les règles dites obligatoires correspondent au premier traitement, tandis que les règles facultatives concernent la construction d'un continuum de variation. Bien plus, un certain nombre de catégories ou de distinctions ne peuvent pas être invoquées, elles ne sont pas applicables ni objectables, parce qu'elles supposent déjà le premier traitement et sont tout entières subordonnées à la recherche des constantes : ainsi la langue en tant qu'on l'oppose à la parole ; la synchronie, à la diachronie ; la compétence, à la performance ; les traits distinctifs, à des traits non distinctifs (ou secondairement distinctifs). Car les traits non distinctifs, pragmatiques, stylistiques, prosodiques, ne sont pas seulement des variables omniprésentes qui se distinguent de la présence ou de l'absence d'une constante, des éléments surlinéaires et « suprasegmentaux » qui se distinguent des éléments segmentaux linéaires : leurs caractères mêmes leur donnent la puissance de mettre tous les éléments de la langue en état de variation continue — ainsi l'action du ton sur les phonèmes, de l'accent sur les morphèmes, de l'intonation sur la syntaxe. Ce ne sont donc pas des traits secondaires, mais un autre traitement de la langue, qui ne passe plus par des catégories précédentes.

« Majeur » et « mineur » ne qualifient pas deux langues, mais deux usages ou fonctions de la langue. Le bilinguisme a certes une valeur exemplaire, mais, là encore, par simple commodité. Sans doute, dans l'empire autrichien, le tchèque est langue mineure par rapport à l'allemand ; mais l'allemand de Prague fonctionne déjà comme langue potentiellement mineure par rapport à celui de Vienne ou de Berlin ; et Kafka, Juif tchèque écrivant en allemand, c'est à l'allemand qu'il fait subir un traitement créateur de langue mineure, construisant un continuum de variation, négociant toutes les variables pour, à la fois, resserrer les constantes et étendre les variations : faire bégayer la langue, ou la faire « piauler »..., tendre des tenseurs dans toute la langue, même écrite, et en tirer des cris, des clamés, des hauteurs, durées, timbres, accents, intensités. On a souvent marqué deux tendances conjointes des langues dites mineures : un appauvrissement, une déperdition des formes, syntaxiques ou lexicales ; mais en même temps une curieuse prolifération d'effets changeants, un goût de la surcharge et de la paraphrase. On peut le dire aussi bien de l'allemand de Prague, du black-english, ou du québécois. Mais, sauf de rares exceptions, l'interprétation des linguistes a été plutôt malveillante, invoquant une pauvreté et une préciosité consubs-

tantielles. La prétendue pauvreté est en fait une restriction des constantes, comme la surcharge, une extension des variations, pour déployer un continuum emportant toutes les composantes. Cette pauvreté n'est pas un manque, mais un vide ou une ellipse qui font que l'on contourne une constante sans s'y engager, ou qu'on l'aborde par en dessus ou en dessous sans s'y installer. Et cette surcharge n'est pas une figure de rhétorique, une métaphore ou structure symbolique, c'est une paraphrase mouvante qui témoigne de la présence illocalisée d'un discours indirect au sein de tout énoncé. Des deux côtés on assiste à un refus des repères, à une dissolution de la forme constante au profit des différences de dynamique. Et plus une langue entre dans cet état, plus elle est proche, non seulement d'une notation musicale, mais de la musique elle-même<sup>33</sup>.

Soustraire et mettre en variation, retrancher et mettre en variation, c'est une seule et même opération. Il n'y a pas une pauvreté et une surcharge qui caractériseraient les langues mineures par rapport à une langue majeure ou standard ; il y a une sobriété et une variation qui sont comme un traitement mineur de la langue standard, un devenir-mineur de la langue majeure. Le problème n'est pas celui d'une distinction entre langue majeure et langue mineure, mais celui d'un devenir. La question n'est pas de se reterritorialiser sur un dialecte ou un patois, mais de déterritorialiser la langue majeure. Les Noirs-américains n'opposent pas le black à l'english, ils font avec l'américain qui est leur propre langue un black-english. Les langues mineures n'existent pas en soi : n'existant que par rapport à une langue majeure, ce sont aussi des investissements de cette langue pour qu'elle devienne

33. Sur le double aspect des langues mineures, pauvreté-ellipse, surcharge-variation, on se reportera à un certain nombre d'analyses exemplaires : celle que Wagenbach fait de l'allemand de Prague au début du xx<sup>e</sup> siècle (*Franz Kafka, années de jeunesse*, Mercure de France) ; celle de Pasolini, montrant que l'italien ne s'est pas construit sur un niveau standard ou moyen, mais a explosé dans deux directions simultanées, « vers le bas et vers le haut », matériau simplifié et exagération expressive (*L'expérience hérétique*, Payot, pp 46-47) ; celle de J. L. Dillard, dégageant la double tendance du black-english, d'une part omettre, perdre ou se débarrasser, d'autre part surcharger, élaborer un « fancy talk » (*Black-english*, Vintage Book, New York). Comme le remarque Dillard, il n'y a là nulle infériorité par rapport à une langue standard, mais corrélation de deux mouvements qui échappent nécessairement au niveau standard de la langue. Toujours à propos du black-english, LeRoi Jones montre à quel point ces deux directions conjointes rapprochent la langue de la musique (*Le peuple du blues*, Gallimard, pp. 44-45 et tout le chapitre III). Plus généralement, on se rappellera l'analyse que Pierre Boulez fait d'un double mouvement musical, dissolution de la forme, surcharge ou prolifération dynamiques : *Par volonté et par hasard*, Ed. du Seuil, pp. 22-24.

elle-même mineure. Chacun doit trouver la langue mineure, dialecte ou plutôt idiolecte, à partir de laquelle il rendra mineure sa propre langue majeure. Telle est la force des auteurs qu'on appelle « mineurs », et qui sont les plus grands, les seuls grands : avoir à conquérir leur propre langue, c'est-à-dire arriver à cette sobriété dans l'usage de la langue majeure, pour la mettre en état de variation continue (le contraire d'un régionalisme). C'est dans sa propre langue qu'on est bilingue ou multilingue. Conquérir la langue majeure pour y tracer des langues mineures encore inconnues. Se servir de la langue mineure pour *faire filer* la langue majeure. L'auteur mineur est l'étranger dans sa propre langue. S'il est bâtard, s'il se vit comme bâtard, ce n'est pas par mixité ou mélange de langues, mais plutôt par soustraction et variation de la sienne, à force d'y tendre des tenseurs.

C'est une notion très complexe, celle de *minorité*, avec ses renvois musicaux, littéraires, linguistiques, mais aussi juridiques, politiques. Minorité et majorité ne s'opposent pas d'une manière seulement quantitative. Majorité implique une constante, d'expression ou de contenu, comme un mètre-étalon par rapport auquel elle s'évalue. Supposons que la constante ou l'étalon soit Homme-blanc-mâle-adulte-habitant des villes-parlant une langue standard-européen-hétérosexuel quelconque (l'Ulysse de Joyce ou d'Ezra Pound). Il est évident que « l'homme » a la majorité, même s'il est moins nombreux que les moustiques, les enfants, les femmes, les Noirs, les paysans, les homosexuels..., etc. C'est qu'il apparaît deux fois, une fois dans la constante, une fois dans la variable d'où l'on extrait la constante. La majorité suppose un état de pouvoir et de domination, et non l'inverse. Elle suppose le mètre-étalon et non l'inverse. Même le marxisme « a traduit presque toujours l'hégémonie du point de vue de l'ouvrier national, qualifié, mâle et de plus de trente-cinq ans<sup>34</sup> ». Une autre détermination que la constante sera donc considérée comme minoritaire, par nature et quel que soit son nombre, c'est-à-dire comme un sous-système ou comme hors-système. On le voit bien dans toutes les opérations, électorales ou autres, où l'on vous donne à choisir, à condition que votre choix reste conforme aux limites de la constante (« vous n'avez pas à choisir un changement de société... »). Mais, à ce point, tout se renverse. Car la majorité, dans la mesure où elle est analytiquement comprise dans l'étalon abstrait, ce n'est jamais personne, c'est toujours Personne — Ulysse —, tandis que la minorité, c'est le devenir de tout le monde, son devenir potentiel pour autant qu'il dévie

34. Yann Moulier, préface à *Ouvriers et Capital*, de Mario Tronti, Bourgois.



du modèle. Il y a un « fait » majoritaire, mais c'est le fait analytique de Personne, qui s'oppose au devenir-minoritaire de tout le monde. C'est pourquoi nous devons distinguer : le majoritaire comme système homogène et constant, les minorités comme sous-systèmes, et le minoritaire comme devenir potentiel et créé, créatif. Le problème n'est jamais d'acquérir la majorité, même en instaurant une nouvelle constante. Il n'y a pas de devenir majoritaire, majorité n'est jamais un devenir. Il n'y a de devenir que minoritaire. Les femmes, quel que soit leur nombre, sont une minorité, définissable comme état ou sous-ensemble ; mais elles ne créent qu'en rendant possible un devenir, dont elles n'ont pas la propriété, dans lequel elles ont elles-mêmes à entrer, un devenir-femme qui concerne l'homme tout entier, hommes et femmes y compris. C'est la même chose pour les langues mineures : ce ne sont pas simplement des sous-langues, idiolectes ou dialectes, mais des agents potentiels pour faire entrer la langue majeure dans un devenir minoritaire de toutes ses dimensions, de tous ses éléments. On distinguera des langues mineures, la langue majeure, et le devenir-mineur de la langue majeure. Bien sûr, les minorités sont des états définissables objectivement, états de langue, d'ethnie, de sexe, avec leurs territorialités de ghetto ; mais elles doivent être considérées aussi comme des germes, des cristaux de devenir, qui ne valent qu'en déclenchant des mouvements incontrôlables et des déterritorialisations de la moyenne ou de la majorité. C'est pourquoi Pasolini montrait que l'essentiel, précisément dans le discours indirect libre, n'était ni dans une langue A, ni dans une langue B, mais « dans une langue X, qui n'est autre que la langue A en train de devenir réellement une langue B<sup>35</sup> ». Il y a une figure universelle de la conscience minoritaire, comme devenir de tout le monde, et c'est ce devenir qui est création. Ce n'est pas en acquérant la majorité qu'on y atteint. Cette figure, c'est précisément la variation continue, comme une amplitude qui ne cesse de déborder par excès et par défaut le seuil représentatif de l'étalon majoritaire. En dressant la figure d'une conscience universelle minoritaire, on s'adresse à des puissances de devenir qui sont d'un autre domaine que celui du Pouvoir et de la Domination. C'est la variation continue qui constitue le devenir minoritaire de tout le monde, par opposition au Fait majoritaire de Personne. Le devenir minoritaire comme figure universelle de la conscience s'appelle autonomie. Ce n'est certes pas en utilisant une langue mineure comme dialecte, en faisant du régionalisme ou du ghetto, qu'on devient révolutionnaire ; c'est en utilisant beaucoup d'éléments de minorité, en les

---

35. P. P. Pasolini, *L'expérience hérétique*, p. 62.

connectant, en les conjuguant, qu'on invente un devenir spécifique autonome, imprévu<sup>36</sup>.

Le mode majeur et le mode mineur sont deux traitements de la langue, l'un consistant à en extraire des constantes, l'autre à la mettre en variation continue. Mais, dans la mesure où le mot d'ordre est la variable d'énonciation qui effectue la condition de la langue, et définit l'usage des éléments d'après l'un ou l'autre traitement, c'est bien au mot d'ordre qu'il faut revenir, comme au seul « métalangage » capable de rendre compte de cette double direction, de ce double traitement des variables. Si le problème des fonctions du langage est généralement mal posé, c'est parce qu'on laisse de côté cette variable-mot d'ordre, qui se subordonne toutes les fonctions possibles. Conformément aux indications de Canetti, nous pouvons partir de la situation pragmatique suivante : le mot d'ordre est sentence de mort, il implique toujours une telle sentence, même très adoucie, devenue symbolique, initiatique, temporaire..., etc. Le mot d'ordre apporte une mort directe à celui qui reçoit l'ordre, ou bien une mort éventuelle s'il n'obéit pas, ou bien une mort qu'il doit lui-même infliger, porter ailleurs. Un ordre du père à son fils, « tu feras ceci », « tu ne feras pas cela », ne se laisse pas séparer de la petite sentence de mort que le fils éprouve en un point de sa personne. Mort, mort, tel est le seul jugement, et ce qui fait du jugement un système. Verdict. *Mais le mot d'ordre est aussi autre chose*, inséparablement lié : il est comme un cri d'alarme ou un message de fuite. Il serait trop simple de dire que la fuite est une réaction contre le mot d'ordre ; elle est plutôt comprise en lui, comme son autre face dans un agencement complexe, son autre composante. Canetti a raison d'invoquer le rugissement du lion, qui énonce ensemble la fuite et la mort<sup>37</sup>. Le mot d'ordre a deux tons. Le prophète ne reçoit pas moins les mots d'ordre en prenant la fuite qu'en souhaitant la mort : le prophétisme juif a soudé le vœu d'être mort et l'élan de fuite au mot d'ordre divin.

36. Cf. Le manifeste du « collectif Stratégie » à propos de la langue québécoise, in *Change*, n° 30 : il dénonce « le mythe de la langue subversive », comme s'il suffisait d'un état de minorité pour avoir par là même une position révolutionnaire (« cette équation mécaniste relève d'une conception populiste de la langue. (...) Ce n'est pas parce qu'un individu parle la langue de la classe ouvrière qu'il est sur les positions de cette classe. (...) La thèse selon laquelle le *joual* possède une force subversive, contre-culturelle, est parfaitement idéaliste », p 188).

37. Elias Canetti, *Masse et puissance*. (Cf. les deux chapitres essentiels correspondant aux deux aspects du mot d'ordre, « L'ordre » et « La métamorphose » ; et, surtout, pp. 332-333, la description du pèlerinage de La Mecque, avec son double aspect codé, pétrification mortuaire et fuite panique.)

Or, si nous considérons le premier aspect du mot d'ordre, c'est-à-dire la mort comme exprimé de l'énoncé, nous voyons bien qu'il correspond aux exigences précédentes : la mort a beau concerner essentiellement les corps, s'attribuer aux corps, elle doit à son immédiateté, à son instantanéité, le caractère authentique d'une transformation incorporelle. Ce qui la précède et ce qui la suit peuvent être un long système d'actions et de passions, un lent travail des corps ; en elle-même, elle n'est ni action ni passion, mais pur acte, pure transformation que l'énonciation soude avec l'énoncé, sentence. Cet homme est mort... Tu es déjà mort quand tu reçois le mot d'ordre... La mort en effet est partout comme cette frontière infranchissable, idéelle, qui sépare les corps, leurs formes et leurs états, et comme la condition, même initiatique, même symbolique, par laquelle un sujet doit passer pour changer de forme ou d'état. C'est en ce sens que Canetti parle de l'« énantiomorphose » : un régime qui renvoie à un Maître immuable et hiératique, légiférant à chaque moment par constantes, interdisant ou limitant strictement les métamorphoses, fixant aux figures des contours nets et stables, opposant deux à deux les formes, imposant aux sujets de mourir pour passer de l'une à l'autre. C'est toujours par quelque chose d'incorporel qu'un corps se sépare et se distingue d'un autre. En tant qu'elle est l'extrémité d'un corps, la figure est l'attribut non corporel qui le limite et le finit : la mort est la Figure. C'est par une mort qu'un corps s'achève non seulement dans le temps, mais dans l'espace, et que ses lignes forment, cernent un contour. Il y a des espaces morts non moins que des temps morts. « La répétition de l'énantiomorphose conduit à une réduction du monde (...) ; les interdictions sociales de métamorphose sont peut-être les plus importantes de toutes. (...) C'est la mort elle-même que l'on interpose entre les classes, frontière on ne peut plus stricte. » Dans un tel régime, tout nouveau corps exige l'érection d'une forme opposable autant que la formation de sujets distincts : la mort est la transformation générale incorporelle qui s'attribue à tous les corps du point de vue de leurs formes et de leurs substances (par exemple, le corps du Parti ne se détachera pas sans une opération d'énantiomorphie, et sans la formation de nouveaux militants qui supposent l'élimination d'une première génération).

Il est vrai que nous invoquons ici des considérations de contenu non moins que d'expression. En effet, au moment même où les deux plans se distinguent le plus, comme le régime de corps et le régime de signes dans un agencement, ils renvoient encore à leur présupposition réciproque. La transformation incorporelle est l'exprimé des mots d'ordre, mais aussi bien l'attribut des corps.

Ce ne sont pas seulement les variables linguistiques d'expression, mais aussi les variables non linguistiques de contenu, qui entrent respectivement dans des rapports d'opposition ou de distinction formelles, aptes à dégager des constantes. Comme l'indique Hjelmslev, c'est de la même manière qu'une expression se divise en unités phoniques, par exemples, et qu'un contenu se divise en unités physiques, zoologiques ou sociales (« veau » se divise en bovin-mâle-jeune<sup>38</sup>). Le réseau des binarités, des arborescences, vaut d'un côté comme de l'autre. Il n'y a pourtant nulle ressemblance, ni correspondance ou conformité analytiques des deux plans. Mais leur indépendance n'exclut pas l'isomorphisme, c'est-à-dire l'existence du même type de relations constantes d'un côté ou de l'autre. Et c'est ce type de relations qui fait dès le début que les éléments linguistiques et non linguistiques ne sont pas séparables, malgré leur absence de correspondance. C'est en même temps que les éléments de contenu vont donner des contours nets aux mélanges de corps, et les éléments d'expression un pouvoir de sentence ou de jugement aux exprimés non corporels. Tous ces éléments ont des degrés d'abstraction et de déterritorialisation différents, mais ils opèrent à chaque fois une reterritorialisation de l'ensemble de l'agencement, sur tels mots d'ordre et tels contours. C'est même le sens de la doctrine du jugement synthétique, d'avoir montré qu'il y avait un lien a priori (isomorphisme) entre la Sentence et la Figure, la forme d'expression et la forme de contenu.

Mais, si l'on considère l'autre aspect du mot d'ordre, la fuite et non la mort, il apparaît que les variables y entrent dans un nouvel état, qui est celui de la variation continue. Le passage à la limite apparaît maintenant comme la transformation incorporelle, qui ne cesse pourtant de s'attribuer aux corps : la seule manière, non pas de supprimer la mort, mais de la réduire ou d'en faire elle-même une variation. A la fois le langage est poussé par ce mouvement que le fait tendre vers ses propres limites, et les corps, pris dans le mouvement de la métamorphose de leur contenu, ou dans l'exhaustion qui leur fait atteindre ou dépasser la limite de leurs figures. Il y aurait lieu d'opposer ici des sciences mineures aux sciences majeures : par exemple l'élan de la ligne brisée vers la courbe, toute une géométrie opérative du trait et

38. Nous avons vu que Hjelmslev imposait une condition restrictive, celle d'assimiler le plan de contenu à une sorte de « signifié ». On a raison alors de lui objecter que l'analyse du contenu, telle qu'il la propose, relève moins de la linguistique que d'autres disciplines, la zoologie par exemple (ainsi Martinet, *La linguistique*, Denoël, p. 353). Mais cette objection nous semble seulement porter contre la condition restrictive de Hjelmslev.

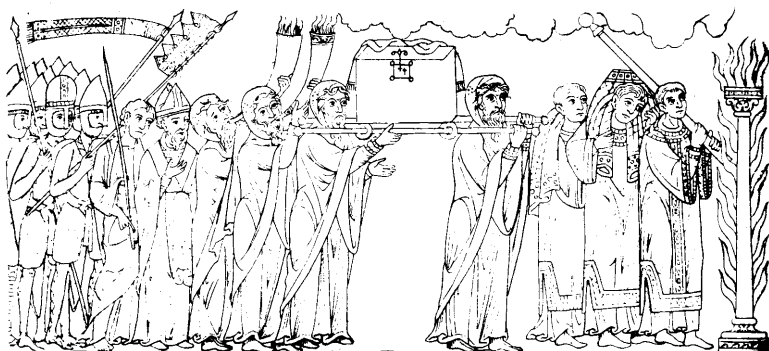
du mouvement, une science pragmatique des mises en variation, qui procède autrement que la science majeure ou royale des invariants d'Euclide, et qui traverse une longue histoire de suspicion et même de répression (nous reviendrons sur cette question). Le plus petit intervalle est toujours diabolique : le maître des métamorphoses s'oppose au roi hiératique invariant. C'est comme si une matière intense se libérait, un continuum de variation, ici dans les tenseurs intérieurs de la langue, là dans les tensions intérieures de contenu. L'idée du plus petit intervalle ne s'établit pas entre des figures de même nature, mais implique au moins la courbe et la droite, le cercle et la tangente. On assiste à une transformation des substances et à une dissolution des formes, passage à la limite ou fuite des contours, au profit des forces fluides, des flux, de l'air, de la lumière, de la matière qui font qu'un corps ou un mot ne s'arrêtent en aucun point précis. Puissance incorporelle de cette matière intense, puissance matérielle de cette langue. Une matière plus immédiate, plus fluide et ardente que les corps et les mots. Dans la variation continue, il n'y a même plus lieu de distinguer une forme d'expression et une forme de contenu, mais deux plans même inséparables en présupposition réciproque. Maintenant, la relativité de leur distinction s'est pleinement réalisée sur le plan de consistance où la déterritorialisation devient absolue, entraînant l'agencement. Absolu ne signifie pourtant pas indifférencié : les différences, devenues « infiniment petites », se feront dans une seule et même matière qui servira d'expression comme puissance incorporelle, mais également de contenu comme corporéité sans limites. Les variables de contenu et d'expression ne sont plus dans le rapport de présupposition qui suppose encore deux formes : la mise en variation continue des variables opère plutôt le rapprochement des deux formes, la conjonction des pointes de déterritorialisation d'un côté comme de l'autre, sur le plan d'une même matière libérée, sans figures, délibérément non formée, qui ne retient justement que ces pointes, ces tenseurs ou tensions dans l'expression comme dans le contenu. Les gestes et les choses, les voix et les sons, sont pris dans le même « opéra », emportés dans les effets changeants de bégaïement, de vibrato, de trémolo et de débordement. Un synthétiseur met en variation continue tous les paramètres, et fait que, peu à peu, « des éléments foncièrement hétérogènes finissent par se convertir l'un dans l'autre de quelque manière ». Il y a matière commune dès qu'il y a cette conjonction. C'est seulement là qu'on atteint à la machine abstraite, ou au diagramme de l'agencement. Le synthétiseur a pris la place du jugement, comme la matière celle de la figure ou de la substance formée. Il ne convient même plus de grouper d'une part des intensités énergétiques, phy-

sico-chimiques, biologiques, d'autre part des intensités sémiotiques, informatives, linguistiques, esthétiques, mathématiques..., etc. La multiplicité des systèmes d'intensités se conjugue, se rhizomatise sur l'agencement tout entier, dès le moment qu'il est entraîné par ces vecteurs ou tensions de fuite. Car la question n'était pas : comment échapper au mot d'ordre ? — mais comment échapper à la sentence de mort qu'il enveloppe, comment développer sa puissance de fuite, comment empêcher la fuite de tourner dans l'imaginaire, ou de tomber dans un trou noir, comment maintenir ou dégager la potentialité révolutionnaire d'un mot d'ordre ? Hofmannsthal se lance à lui-même le mot d'ordre « Allemagne, Allemagne ! », besoin de reterritorialiser, même dans un « miroir mélancolique ». Mais, sous ce mot d'ordre, il en entend un autre : comme si les vieilles « figures » allemandes étaient de simples constantes qui s'effaçaient maintenant pour indiquer un rapport avec la nature, avec la vie, d'autant plus profond qu'il est plus variable — en quel cas ce rapport avec la vie doit être un raidissement, dans quel cas une soumission, à quel moment il s'agit de se révolter, à quel moment se rendre, ou bien être impassible, et quand faut-il une parole sèche, quand faut-il une exubérance ou un divertissement<sup>39</sup> ? Quelles que soient les coupures ou les ruptures, seule la variation continue dégagera cette ligne virtuelle, ce continuum virtuel de la vie, « l'élément essentiel ou le réel derrière le quotidien ». Dans un film d'Herzog, il y a un énoncé splendide. Se posant une question, le personnage du film dit : qui donnera une réponse à cette réponse ? Il n'y a pas de question, en effet, on ne répond jamais qu'à des réponses. A la réponse déjà contenue dans une question (interrogatoire, concours, plébiscite, etc.), on opposera des questions qui viennent d'une autre réponse. On dégagera un mot d'ordre du mot d'ordre. Dans le mot d'ordre, la vie doit répondre à la réponse de la mort, non pas en fuyant, mais en faisant que la fuite agisse et crée. Il y a des mots de passe sous les mots d'ordre. Des mots qui seraient comme de passage, des composantes de passage, tandis que les mots d'ordre marquent des arrêts, des compositions stratifiées, organisées. La même chose, le même mot, a sans doute cette double nature : il faut extraire l'une de l'autre — transformer les compositions d'ordre en composantes de passages.

39. Cf. le détail du texte d'Hofmannsthal, *Lettres du voyageur à son retour* (lettre du 9 mai 1901), Mercure de France.

## 5. 587 av. J.-C.-70 ap. - Sur quelques régimes de signes

*Ordre de marche des Israélites*



*Un nouveau régime*

On appelle régime de signes toute formalisation d'expression spécifique, au moins dans le cas où l'expression est linguistique. Un régime de signes constitue une sémiotique. Mais il semble difficile de considérer les sémiotiques en elles-mêmes : en effet, il y a toujours une forme de contenu, à la fois inséparable et indépendante de la forme d'expression ; et les deux formes renvoient à des agencements qui ne sont pas principalement linguistiques. Toutefois, on peut faire comme si la formalisation d'expression était autonome et suffisante. Car, même dans ces conditions, il y a une telle diversité dans les formes d'expression, une telle mixité de ces formes, que l'on ne peut attacher aucun privilège particulier à la forme ou au régime du « signifiant ». Si l'on appelle sémiologie la sémiotique signifiante, la sémiologie n'est qu'un régime de signes parmi d'autres, et pas le plus important. D'où la nécessité de revenir à une pragmatique, où jamais le langage n'a d'universalité en lui-même, ni de formalisation

suffisante, ni de sémiologie ou de métalangage généraux. C'est donc d'abord l'étude du régime signifiant qui témoigne de l'inadéquation des présupposés linguistiques, au nom même des régimes de signes.

Le régime signifiant du signe (le signe signifiant) a une formule générale simple : le signe renvoie au signe, et ne renvoie qu'au signe à l'infini. C'est pourquoi l'on peut même, à la limite, se passer de la notion de signe, puisqu'on ne retient pas principalement son rapport à un état de choses qu'il désigne, ni à une entité qu'il signifie, mais seulement le rapport formel du signe avec le signe en tant qu'il définit une chaîne dite signifiante. L'illimité de la signifiante a remplacé le signe. Quand on suppose que la dénotation (ici, l'ensemble de la désignation et de la signification) fait déjà partie de la connotation, on est en plein dans ce régime signifiant du signe. On ne s'occupe pas spécialement des *indices*, c'est-à-dire des états de choses territoriaux qui constituent le désignable. On ne s'occupe pas spécialement des *icônes*, c'est-à-dire des opérations de reterritorialisation qui constituent à leur tour le signifiable. Le signe a donc atteint déjà un haut degré de déterritorialisation relative, sous lequel il est considéré comme *symbole* dans un renvoi constant du signe au signe. Le signifiant, c'est le signe qui redonde avec le signe. Les signes quelconques se font signe. Il ne s'agit pas encore de savoir ce que signifie tel signe, mais à quels autres signes il renvoie, quels autres signes s'ajoutent à lui, pour former un réseau sans début ni fin qui projette son ombre sur un continuum amorphe atmosphérique. C'est ce continuum amorphe qui joue pour le moment le rôle de « signifié », mais il ne cesse de glisser sous le signifiant auquel il sert seulement de médium ou de mur : tous les contenus viennent dissoudre en lui leurs formes propres. Atmosphérisation ou mondanisation des contenus. On fait donc abstraction du contenu. On est dans la situation décrite par Lévi-Strauss : le monde a commencé par signifier avant qu'on sache *ce qu'il signifiait*, le signifié est donné sans être pour autant connu<sup>1</sup>. Votre femme vous a regardé d'un air étrange, et ce matin la concierge vous a tendu une lettre d'impôt en croisant les doigts, puis vous avez marché sur une crotte de chien, vous avez vu sur le trottoir deux petits morceaux de bois qui se joignaient comme les aiguilles d'une montre, on a chuchoté derrière vous quand vous arriviez au bureau. Peu importe ce que ça veut dire, c'est toujours du

1. Lévi-Strauss, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », *Sociologie et anthropologie*, P. U. F., pp. 48-49 (Lévi-Strauss distinguera dans la suite du texte un autre aspect du signifié). Sur cette première valeur d'un continuum atmosphérique, cf. les descriptions psychiatriques de Binswanger et d'Arieti.



signifiant. Le signe qui renvoie au signe est frappé d'une étrange impuissance, d'une incertitude, mais puissant est le signifiant qui constitue la chaîne. Aussi le paranoïaque participe-t-il à cette impuissance du signe déterritorialisé qui l'assaille de tous côtés dans l'atmosphère glissante, mais il accède d'autant plus au surpouvoir du signifiant, dans le sentiment royal de la colère, comme maître du réseau qui se répand dans l'atmosphère. Régime despotique paranoïaque : ils m'attaquent et me font souffrir, mais je devine leurs intentions, je les devance, je le savais de tout temps, j'ai le pouvoir jusque dans mon impuissance, « je les aurai ».

On n'en finit avec rien dans un tel régime. C'est fait pour ça, c'est le régime tragique de la dette infinie, dont on est à la fois débiteur et créancier. Un signe renvoie à un autre signe dans lequel il passe, et qui, de signe en signe, le reconduit pour passer dans d'autres encore. « Quitte à faire retour circulairement... » Les signes ne font pas seulement réseau infini, le réseau des signes est infiniment circulaire. L'énoncé survit à son objet, le nom survit à son possesseur. Soit passant dans d'autres signes, soit mis en réserve un certain temps, le signe survit à son état de choses comme à son signifié, il bondit à la façon d'une bête ou d'un mort pour reprendre sa place dans la chaîne et investir un nouvel état, un nouveau signifié d'où il s'extrait encore<sup>2</sup>. Impression d'éternel retour. Il y a tout un régime d'énoncés flottants, baladeurs, de noms suspendus, de signes qui guettent, attendant pour revenir d'être poussés en avant par la chaîne. Le signifiant comme redondance avec soi du signe déterritorialisé, monde mortuaire et de terreur.

Mais ce qui compte, c'est moins cette circularité des signes que la multiplicité des cercles ou des chaînes. Le signe ne renvoie pas seulement au signe sur un même cercle, mais d'un cercle à un autre ou d'une spire à une autre. Robert Lowie raconte comment les Crow et les Hopi réagissent différemment quand ils sont trompés par leurs femmes (les Crow sont des chasseurs nomades, tandis que les Hopi sont des sédentaires liés à une tradition impériale) : « Un Indien Crow, trompé par sa femme, lui taillade le visage, tandis que, sans se départir de son calme, un Hopi, victime de la même infortune, fait retraite et prie pour que la sécheresse et la famine s'abattent sur le village. » On voit de quel côté est la paranoïa, l'élément despotique ou le régime signifiant, « la bigoterie » comme dit encore Lévi-Strauss : « C'est qu'en effet pour un Hopi tout est lié : un désordre social, un incident domestique, mettent en cause le système de l'univers dont les

2. Cf. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Plon, pp. 278 sq. (analyse des deux cas).

niveaux sont unis par de multiples correspondances ; un bouleversement sur un plan n'est intelligible, et moralement tolérable, que comme projection d'autres bouleversements, affectant les autres niveaux<sup>3</sup>. » Le Hopi saute d'un cercle à l'autre, ou d'un signe à l'autre sur deux spires. On sort du village ou de la cité, on y revient. Il arrive que ces sauts soient réglés non seulement par des rituels présignifiants, mais par toute une bureaucratie impériale qui décide de leur légitimité. On ne saute pas n'importe comment, ni sans règles ; et non seulement les sauts sont réglés, mais il y en a d'interdits : ne pas dépasser le cercle le plus extérieur, ne pas s'approcher du cercle le plus central... La différence des cercles vient de ceci : bien que tous les signes ne renvoient les uns aux autres que déterritorialisés, tournés vers un même centre de signifiante, distribués dans un continuum amorphe, ils n'en ont pas moins des vitesses de déterritorialisation différentes qui témoignent d'un lieu d'origine (le temple, le palais, la maison, la rue, le village, la brousse, etc.), des rapports différentiels qui maintiennent la distinction des cercles ou qui constituent des seuils dans l'atmosphère du continuum (le privé et le public, l'incident familial et le désordre social). Ces seuils et ces cercles ont d'ailleurs une répartition mouvante suivant les cas. Il y a une tricherie fondamentale dans le système. Sauter d'un cercle à l'autre, toujours déplacer la scène, la jouer ailleurs, c'est l'opération hystérique du tricheur comme sujet, qui répond à l'opération paranoïaque du despote installé dans son centre de signifiante.

Il y a encore un autre aspect : le régime signifiant ne se trouve pas seulement devant la tâche d'organiser en cercles les signes émis de toutes parts ; il doit sans cesse assurer l'expansion des cercles ou de la spirale, refournir du signifiant au centre pour vaincre l'entropie propre au système, et pour que de nouveaux cercles s'épanouissent ou que les anciens soient réalimentés. Il faut donc un mécanisme secondaire au service de la signifiante : c'est l'interprétante ou l'interprétation. Cette fois, le signifié prend une nouvelle figure : il cesse d'être ce continuum amorphe, donné sans être connu, sur lequel le réseau des signes jetait son filet. On fera correspondre à un signe ou à un groupe de signes une portion de signifié déterminé comme conforme, dès lors connaissable. A l'axe syntagmatique du signe qui renvoie au signe s'ajoute un axe paradigmatique où le signe ainsi formalisé se taille un signifié conforme (donc là encore abstraction du contenu, mais d'une nouvelle façon). Le prêtre interprétatif, le devin, est un des bureaucrates du dieu-despote. Apparaît un

---

3. Lévi-Strauss, Préface à *Soleil Hopi*, Plon, p. VI.

nouvel aspect de la tricherie, la tricherie du prêtre : l'interprétation va à l'infini, et ne rencontre jamais rien à interpréter qui ne soit déjà soi-même une interprétation. Si bien que le signifié ne cesse de redonner du signifiant, de le recharger ou d'en produire. La forme vient toujours du signifiant. Le signifié ultime, c'est donc le signifiant lui-même dans sa redondance ou son « excédent ». Il est parfaitement inutile de prétendre dépasser l'interprétation et même la communication par la production de signifiant, puisque c'est la communication de l'interprétation qui sert toujours à reproduire et à produire du signifiant. Ce n'est certes pas ainsi qu'on peut renouveler la notion de production. Ç'a été la découverte des prêtres psychanalystes (mais que tous les autres prêtres et tous les autres devins avaient faite en leur temps) : que l'interprétation devait être soumise à la signifiante, au point que le signifiant ne donnait aucun signifié sans que le signifié ne redonnât à son tour du signifiant. A la limite, en effet, il n'y a même plus à interpréter, mais parce que la meilleure interprétation, la plus lourde, la plus radicale, c'est le silence éminemment significatif. Il est bien connu que le psychanalyste ne parle même plus, et qu'il n'en interprète que davantage, ou, mieux encore, donne à interpréter, pour le sujet qui saute d'un cercle de l'enfer à l'autre. En vérité, signifiante et interprétose sont les deux maladies de la terre ou de la peau, c'est-à-dire de l'homme, la névrose de base.

Du centre de signifiante, du Signifiant en personne, il y a peu à dire, car il est pure abstraction non moins que principe pur, c'est-à-dire rien. Manque ou excès, peu importe. C'est la même chose de dire que le signe renvoie au signe à l'infini, ou que l'ensemble infini des signes renvoie à un signifiant majeur. Mais justement, cette pure redondance formelle du signifiant ne pourrait pas même être pensée sans une substance d'expression particulière pour laquelle il faut trouver un nom : la *visagéité*. Non seulement le langage est toujours accompagné par des traits de visagéité, mais le visage cristallise l'ensemble des redondances, il émet et reçoit, lâche et recapte les signes signifiants. Il est à lui-même tout un corps : il est comme le corps du centre de signifiante, sur lequel s'accrochent tous les signes déterritorialisés, et il marque la limite de leur déterritorialisation. C'est du visage que la voix sort ; c'est même pourquoi, quelle que soit l'importance fondamentale d'une machine d'écriture dans la bureaucratie impériale, l'écrit garde un caractère oral, non livresque. Le visage est l'Icone propre du régime signifiant, la reterritorialisation intérieure au système. Le signifiant se reterritorialise sur le visage. C'est le visage qui donne la substance du signifiant, c'est lui qui donne à interpréter, et qui change, qui change de traits,

quand l'interprétation redonne du signifiant à sa substance. Tiens, il a changé de visage. Le signifiant est toujours visagéifié. La visagéité règne matériellement sur tout cet ensemble des significances et des interprétations (les psychologues ont beaucoup écrit sur les rapports du bébé avec le visage de la mère, les sociologues, sur le rôle du visage dans les mass-media ou la publicité). Le dieu-despote n'a jamais caché son visage, au contraire : il s'en fait un et même plusieurs. Le masque ne cache pas le visage, il l'est. Le prêtre manie le visage du dieu. Tout est public chez le despote, et tout ce qui est public l'est par le visage. Le mensonge, la tricherie, font partie fondamentalement du régime signifiant, mais pas le secret<sup>4</sup>. Inversement, quand le visage s'efface, quand les traits de visagéité disparaissent, on peut être sûr qu'on est entré dans un autre régime, dans d'autres zones infiniment plus muettes et imperceptibles où s'opèrent des devenir-animaux, des devenir-moléculaires souterrains, des déterritorialisations nocturnes qui débordent les limites du système signifiant. Le despote ou le dieu brandit son visage solaire qui est tout son corps, comme corps du signifiant. Il m'a regardé d'un drôle d'air, il a froncé le sourcil, qu'est-ce que j'ai fait pour qu'il change de visage ? J'ai sa photo devant moi, on dirait qu'elle me regarde... Surveillance du visage, disait Strinberg, surcodage du signifiant, irradiation en tous sens, omniprésence illocalisée.

Enfin le visage, ou le corps du despote ou du dieu, a comme un contre-corps : le corps du supplicé, ou, mieux encore, de l'exclu. Que ces deux corps communiquent, c'est certain, puisqu'il arrive que le corps du despote soit soumis à des épreuves d'humiliation et même de supplice, ou d'exil et d'exclusion. « A l'autre pôle, on pourrait imaginer de placer le corps du condamné, il a lui aussi son statut juridique, il suscite son cérémonial (...) non point pour fonder le plus de pouvoir qui affectait la personne du souverain, mais pour coder le moins de pouvoir dont sont marqués ceux qu'on soumet à une punition. Dans la région la plus sombre du champ politique, le condamné dessine la figure symétrique et inversée du roi<sup>5</sup>. » Le supplicé, c'est d'abord celui qui perd son visage, et qui entre dans un devenir-animal, dans un devenir-moléculaire dont on disperse les cendres aux

4. Par exemple, dans le mythe bantou, le premier fondateur d'Etat montre son visage, il mange et boit en public, tandis que le chasseur, puis le guerrier, inventent l'art du secret, se dérobent et mangent derrière un écran : cf. Luc de Heusch, *Le roi ivre ou l'origine de l'Etat*, Gallimard, pp. 20-25. Heusch voit dans le second moment la preuve d'une civilisation plus « raffinée » : il nous semble plutôt qu'il s'agit d'une autre sémiotique, de guerre et non plus de travaux publics.

5. Foucault, *Surveiller et punir*, p. 33.

vents. Mais on dirait que le supplicé n'est pas du tout le terme ultime, c'est au contraire le premier pas avant l'exclusion. Œdipe au moins l'avait compris. Il se supplicie, crève ses yeux, puis s'en va. Le rite, le devenir-animal du bouc émissaire le montre bien : un premier bouc expiatoire est sacrifié, mais un second bouc est chassé, envoyé dans le désert aride. Dans le régime signifiant, le bouc émissaire représente une nouvelle forme de remontée de l'entropie pour le système des signes : il est chargé de tout ce qui est « mauvais », sur une période donnée, c'est-à-dire tout ce qui a résisté aux signes signifiants, tout ce qui a échappé aux renvois de signe en signe à travers les cercles différents ; il assume aussi tout ce qui n'a pas su recharger le signifiant dans son centre, il emporte encore tout ce qui déborde le cercle le plus extérieur. Il incarne enfin et surtout la ligne de fuite que le régime signifiant ne peut pas supporter, c'est-à-dire une déterritorialisation absolue que ce régime doit bloquer ou qu'il ne peut déterminer que de façon négative, justement parce qu'elle excède le degré de déterritorialisation, si fort qu'il soit déjà, du signe signifiant. La ligne de fuite, c'est comme une tangente aux cercles de signifiante et au centre du signifiant. Elle sera frappée de malédiction. L'anus du bouc s'oppose au visage du despote ou du dieu. On tuera et on fera fuir ce qui risque de faire fuir le système. Tout ce qui excède l'excédent du signifiant, ou tout ce qui passe en dessous, sera marqué de valeur négative. Vous n'aurez de choix qu'entre le cul du bouc et le visage du dieu, les sorciers et les prêtres. Le système complet comprend donc : le visage ou le corps paranoïaque du dieu-despote au centre signifiant du temple ; les prêtres interprétatifs, qui rechargent toujours dans le temple le signifié en signifiant ; la foule hystérique au-dehors, en cercles compacts, et qui saute d'un cercle à l'autre ; le bouc émissaire dépressif, sans visage, émanant du centre, choisi et traité, orné par les prêtres, traversant les cercles dans sa fuite éperdue vers le désert. — Tableau trop sommaire qui n'est pas seulement celui du régime despotique impérial, mais qui figure aussi dans tous les groupes centrés, hiérarchiques, arborescents, assujettis : partis politiques, mouvements littéraires, associations psychanalytiques, familles, conjugalités... La photo, la visagéité, la redondance, la signifiante et l'interprétation interviennent partout. Monde triste du signifiant, son archaïsme à fonction toujours actuelle, sa tricherie essentielle qui en connote tous les aspects, sa pitrerie profonde. Le signifiant règne sur toutes les scènes de ménage, comme dans tous les appareils d'Etat.

Le régime signifiant du signe se définit par huit aspects ou principes : 1) le signe renvoie au signe, à l'infini (l'illimité de la signifiante, qui déterritorialise le signe) ; 2) le signe est ramené par

le signe, et ne cesse de revenir (la circularité du signe déterritorialisé) ; 3) le signe saute d'un cercle à l'autre, et ne cesse de déplacer le centre en même temps que de s'y rapporter (la métaphore ou hystérie des signes) ; 4) l'expansion des cercles est toujours assurée par des interprétations qui donnent du signifié et redonnent du signifiant (l'interprétose du prêtre) ; 5) l'ensemble infini des signes renvoie à un signifiant majeur qui se présente aussi bien comme manque que comme excès (le signifiant despotique, limite de déterritorialisation du système ; 6) la forme du signifiant a une substance, ou le signifiant a un corps qui est Visage (principe des traits de visagéité, qui constitue une reterritorialisation) ; 7) la ligne de fuite du système est affectée d'une valeur négative, condamnée comme ce qui excède la puissance de déterritorialisation du régime signifiant (principe du bouc émissaire) ; 8) c'est un régime d'universelle tricherie, à la fois dans les sauts, dans les cercles réglés, dans les règlements des interprétations du devin, dans la publicité du centre visagéifié, dans le traitement de la ligne de fuite.

Non seulement une telle sémiotique n'est pas la première, mais on ne voit aucune raison de lui accorder un privilège particulier du point de vue d'un évolutionnisme abstrait. Nous voudrions indiquer très brièvement certains caractères de deux autres sémiotiques. D'abord, la *sémiotique pré-signifiante* dite primitive, beaucoup plus proche des encodages « naturels » opérant sans signes. On n'y trouvera aucune réduction à la visagéité comme seule substance d'expression : aucune élimination des formes de contenu par l'abstraction d'un signifié. Pour autant qu'on fait quand même abstraction du contenu dans une perspective étroitement sémiotique, c'est au profit d'un pluralisme ou d'une polyvocation des formes d'expression, qui conjurent toute prise de pouvoir par le signifiant, et qui conservent des formes expressives propres au contenu lui-même : ainsi des formes de corporéité, de gestualité, de rythme, de danse, de rite coexistent dans l'hétérogène avec la forme vocale<sup>6</sup>. Plusieurs formes et plusieurs substances d'expressions s'entrecoupent et se relaient. C'est une sémiotique segmentaire, mais plurilinéaire, multidimensionnelle, qui combat d'avance toute circularité signifiante. La segmentarité est la loi des lignages. Si bien que le signe doit ici son degré de déterritorialisation relatif, non plus à un renvoi perpétuel au signe, mais à la confrontation des territorialités et des segments com-

6. Cf. Greimas, « Pratiques et langages gestuels », *Langages* n° 10, juin 1968 ; mais Greimas rapporte cette sémiotique à des catégories comme « sujet d'énoncé », « sujet d'énonciation », qui nous semblent appartenir à d'autres régimes de signes.

parés dont chaque signe est extrait (le camp, la brousse, le changement de camp). Non seulement la polyvocité des énoncés est préservée, mais on est capable d'en finir avec un énoncé : un nom usé est aboli, ce qui est très différent de la mise en réserve ou de la transformation signifiante. Quand elle est présignifiante, l'anthropophagie a précisément ce sens : manger le nom, c'est une sémiographie, qui fait pleinement partie d'une sémiotique, malgré son rapport au contenu (mais rapport expressif)<sup>7</sup>. On évitera de penser que c'est par ignorance, par refoulement ou forclusion du signifiant qu'une telle sémiotique fonctionne. Elle est au contraire animée de lourd pressentiment de ce qui va venir, elle n'a pas besoin de comprendre pour combattre, elle est tout entière destinée par sa segmentarité même et sa polyvocité à empêcher ce qui menace déjà : l'abstraction universalisante, l'érection du signifiant, l'uniformisation formelle et substantielle de l'énonciation, la circularité des énoncés, avec leurs corrélats, appareil d'Etat, installation du despote, caste de prêtres, bouc émissaire..., etc. Et chaque fois qu'on mange un mort, on peut dire : encore un que l'Etat n'aura pas.

Et puis encore une autre sémiotique, qu'on appellera *contresignifiante* (notamment celle des terribles nomades éleveurs et guerriers, par différence avec les nomades chasseurs qui faisaient partie de la précédente). Cette fois, cette sémiotique procède moins par segmentarité que par arithmétique et numération. Certes, le nombre avait déjà une grande importance dans la division ou la réunion des lignages segmentaires ; il avait aussi une fonction décisive dans la bureaucratie impériale signifiante. Mais c'était un nombre qui représentait ou signifiait, « provoqué, produit, causé par autre chose que lui ». Au contraire, un signe numérique qui n'est produit par rien d'extérieur au marquage qui l'institue, marquant une répartition plurale et mobile, posant lui-même des fonctions et des relations, procédant à des arrangements plus qu'à des totaux, à des distributions plus qu'à des collections, opérant par coupure, transition, migration et accumulation plus que par combinaison d'unités, un tel signe semble appartenir à la sémiotique d'une machine de guerre nomade, à son tour dirigée contre l'appareil d'Etat. Nombre nombrant<sup>8</sup>. L'organisation numérique en 10, 50, 100, 1 000..., etc., et l'organisa-

7. Sur l'anthropophagie comme manière de conjurer l'action des âmes ou des noms morts ; et sur sa fonction sémiotique de « calendrier », cf. Pierre Clastres, *Chronique des Indiens Guayaki*, Plon, pp. 332-340.

8. Les expressions précédentes concernant le nombre sont empruntées à Julia Kristeva, bien qu'elle s'en serve pour l'analyse de textes littéraires dans l'hypothèse du « signifiant » : *Sémiotikè*, Ed. du Seuil, pp. 294 sq., 317.

tion spatiale qui lui est associée, seront évidemment reprises par les armées d'Etat, mais témoignent d'abord d'un système militaire propre aux grands nomades des steppes, des Hyksos aux Mongols, et se superposent au principe des lignages. Le secret, l'espionnage sont des éléments importants de cette sémiotique des Nombres dans la machine de guerre. Le rôle des Nombres dans la Bible n'est pas indépendant des nomades, puisque Moïse en reçoit l'idée de son beau-père, Jéthro le Qénien : il en fait un principe d'organisation pour la marche et la migration, et l'applique lui-même au domaine militaire. Dans cette sémiotique contre-signifiante, la ligne de fuite despotique impériale est remplacée par une ligne d'abolition qui se retourne contre les grands empires, les traverse ou les détruit, à moins de les conquérir et de s'y intégrer en formant une sémiotique mixte.

Nous voudrions parler plus particulièrement d'un quatrième régime de signes encore, régime *post-signifiant*, qui s'oppose à la signifiante avec de nouveaux caractères, et qui se définit par un procédé original, de « subjectivation ». — Des régimes de signes, il y en a donc beaucoup. Notre liste elle-même est arbitrairement limitée. Il n'y a aucune raison d'identifier un régime ou une sémiotique avec un peuple, ni avec un moment de l'histoire. Dans un même moment ou dans un même peuple, il y a un tel mélange qu'on peut seulement dire qu'un peuple, une langue ou un moment assure la dominance relative d'un régime. Peut-être toutes les sémiotiques sont-elles mixtes, se combinant non seulement avec des formes de contenu divers, mais aussi combinant des régimes de signes différents. Des éléments présignifiants sont toujours actifs, des éléments contre-signifiants sont toujours au travail et présents, des éléments post-signifiants sont déjà là dans le régime signifiant. Et encore c'est marquer trop de temporalité. Les sémiotiques et leur mixité peuvent apparaître dans une histoire où s'affrontent et se mélangent les peuples, mais aussi dans des langages où plusieurs fonctions concourent, dans un hôpital psychiatrique où des formes de délires coexistent, et même se greffent en un même cas, dans une conversation ordinaire où des gens qui parlent la même langue ne parlent pas même langage (tout d'un coup surgit un fragment d'une sémiotique inattendue). Nous ne faisons pas d'évolutionnisme, ni même d'histoire. Les sémiotiques dépendent d'agencements, qui font que tel peuple, tel moment ou telle langue, mais aussi tel style, telle mode, telle pathologie, tel événement minuscule dans une situation restreinte peuvent assurer la prédominance de l'une ou de l'autre. Nous essayons de construire des cartes de régimes de signes : nous pouvons les retourner, retenir telles ou telles de leurs coordonnées, telles ou telles de leurs dimensions, et suivant le cas nous



aurons une formation sociale, un délire pathologique, un événement historique..., etc. Nous le verrons encore dans une autre occasion : tantôt l'on a affaire à un système social daté, « amour courtois », tantôt à une entreprise privée, nommée « masochisme ». Nous pouvons aussi combiner ces cartes, ou les séparer. Pour distinguer deux types de sémiotiques, par exemple le régime post-signifiant et le régime signifiant, nous devons considérer simultanément des domaines très divers.

Dans les débuts du xx<sup>e</sup> siècle, la psychiatrie au sommet de sa finesse clinique s'est trouvée devant le problème des délires non hallucinatoires, avec conservation d'intégrité mentale, sans « diminution intellectuelle ». Il y avait un premier grand groupe, délires paranoïaques et d'interprétation, comportant déjà différents aspects. Mais la question concernait l'indépendance éventuelle d'un autre groupe, esquissé dans la Monomanie d'Esquirol, la Quérulance de Kraepelin, puis défini dans le délire de Revendication de Sérieux et Capgras, et dans le délire passionnel de Clérambault (« quérulance ou revendication, jalousie, érotomanie »). Suivant les très belles études de Sérieux et Capgras d'une part, et de Clérambault d'autre part (c'est lui qui va le plus loin dans la voie de la distinction), on opposerait un régime idéal de signifiante, paranoïaque-interprétatif, et un régime subjectif, post-signifiant, passionnel. Le premier se définit par un début insidieux, un centre caché témoignant de forces endogènes autour d'une idée ; puis par un développement en réseau sur un continuum amorphe, une atmosphère glissante où le moindre incident peut être pris ; une organisation rayonnante en cercles, une extension par irradiation circulaire en tous sens, où l'individu saute d'un point à l'autre, d'un cercle à l'autre, se rapproche du centre ou s'en éloigne, fait de la prospective et de la rétrospective ; par une transformation de l'atmosphère, suivant des traits variables ou des centres secondaires qui se regroupent autour du noyau principal. Le second régime se définit au contraire par une occasion extérieure décisive, par un rapport avec le dehors qui s'exprime plutôt comme émotion que comme idée, et comme effort ou action que comme imagination (« délire des actes plutôt que des idées ») ; par une constellation limitée, opérant dans un seul secteur ; par un « postulat » ou une « formule concise » qui est le point de départ d'une série linéaire, d'un procès, jusqu'à l'épuisement qui marquera le départ d'un nouveau procès ; bref, *par la succession linéaire et temporelle de procès finis, plutôt que par la simultanéité des cercles en expansion illimitée*<sup>9</sup>.

9. Cf. Sérieux et Capgras, *Les folies raisonnantes*, Alcan 1909 ; Clérambault, *Œuvre psychiatrique*, rééd. P. U. F. ; mais Capgras croit à une

Cette histoire de deux délires sans diminution intellectuelle est d'une grande importance. Car elle ne vient pas troubler une psychiatrie préexistante, elle est au cœur de la constitution de la psychiatrie au XIX<sup>e</sup> siècle, et explique que le psychiatre dès le début naît comme il ne cessera pas d'être : il naît coïncé, pris entre des exigences humanitaires, policières, juridiques, etc., accusé de ne pas être un vrai médecin, soupçonné de prendre pour fous ceux qui ne le sont pas et de ne pas voir ceux qui le sont, lui-même en proie à des drames de conscience, la dernière belle âme hégélienne. Si l'on considère en effet les deux types de délirants intacts, on peut dire des uns qu'ils ont l'air complètement fous, mais qu'ils ne le sont pas : le président Schreber développe en tous sens sa paranoïa irradiante et ses rapports avec Dieu, il n'est pas fou pour autant qu'il reste capable de gérer sagement sa fortune, et de distinguer les cercles. A l'autre pôle, il y en a qui n'ont pas l'air fous du tout, seulement ils le sont, comme en témoignent leurs actions soudaines, querelles, incendies, assassinats (déjà les quatre grandes monomanies d'Esquirol, érotique, raisonnante, incendiaire, homicide). Bref, la psychiatrie ne s'est nullement constituée en rapport avec le concept de folie, ni même avec un remaniement de ce concept, mais plutôt *avec sa dissolution dans ces deux directions opposées*. Et n'est-ce pas notre double image à tous que la psychiatrie nous révèle ainsi, tantôt avoir l'air fou sans l'être, tantôt l'être sans en avoir l'air ? (Ce double constat sera encore le point de départ de la psychanalyse, sa façon d'enchaîner avec la psychiatrie : nous avons l'air fous, mais nous ne le sommes pas, voyez le rêve, nous sommes fous, mais nous n'en avons pas l'air, voyez la vie quotidienne). Le psychiatre était donc tantôt amené à plaider l'indulgence et la compréhension, à souligner l'inutilité de l'internement, à solliciter des asiles *open-door* ; tantôt, au contraire, à réclamer une surveillance accrue, des asiles spéciaux de sûreté, d'autant plus durs que le fou ne le paraissait pas<sup>10</sup>. Est-ce par hasard que la distinction des

sémiotique essentiellement mixte ou polymorphe, tandis que Clérambault dégage abstraitement deux sémiotiques pures, même s'il reconnaît leur mélange de fait. — Sur les origines de cette distinction de deux groupes de délires, on consultera principalement Esquirol, *Des maladies mentales*, 1838 (dans quelle mesure la « monomanie » est-elle séparable de la manie ?) ; et Kraepelin, *Lehrbuch der Psychiatrie* (dans quelle mesure la « querulance » est-elle séparable de la paranoïa ?). La question du deuxième groupe de délires, ou délires passionnels, a été reprise et exposée historiquement par Lacan, *De la psychose paranoïaque*, Ed. du Seuil, et par Lagache, *La jalousie amoureuse*, P. U. F.

10. Cf. Sérieux et Capgras, pp. 340 sq. Et Clérambault, pp. 369 sq. : les délirants passionnels sont méconnus, même à l'asile, parce qu'ils sont tranquilles et rusés, « affectés d'un délire assez limité pour qu'ils sachent comment nous les jugeons » ; il est d'autant plus nécessaire de les mainte-

deux grands délires, d'idées et d'actions, recoupe en bien des points la distinction des classes (le paranoïaque qui n'a pas tellement besoin d'être interné, c'est d'abord un bourgeois, tandis que le monomaniacque, le revendicateur passionnel, est le plus souvent extrait des classes rurales et ouvrières, ou des cas marginaux d'assassins politiques<sup>11</sup>). Une classe aux idées rayonnantes, irradiantes (forcément) contre une classe réduite aux actions locales, partielles, sporadiques, linéaires... Tous les paranoïaques ne sont pas bourgeois, tous les passionnels ou les monomaniacques ne sont pas prolétaires. Mais, dans les mélanges de fait, Dieu et ses psychiatres sont chargés de reconnaître ceux qui conservent un ordre social de classe, même délirant, et ceux qui apportent le désordre, même étroitement localisé, incendie de meule, meurtre de parent, amour ou agressivité déclassés.

Nous cherchons donc à distinguer un régime de signes despotique, signifiant et paranoïaque, et un régime autoritaire, post-signifiant, subjectif ou passionnel. Assurément l'autoritaire n'est pas la même chose que le despotique, le passionnel n'est pas la même chose que le paranoïaque, le subjectif pas la même chose que le signifiant. Qu'est-ce qui se passe dans ce second régime, par opposition au régime signifiant, précédemment défini ? En premier lieu, *un signe ou un paquet de signes se détache du réseau circulaire irradiant*, se met à travailler pour son compte, à filer sur la ligne droite, comme s'il s'engouffrait dans une mince voie ouverte. Le système signifiant traçait déjà une ligne de fuite ou de déterritorialisation qui excédait l'indice propre de ses signes déterritorialisés ; mais justement, cette ligne, il la frappait de valeur négative, y faisant fuir l'émissaire. On dirait maintenant que cette ligne reçoit un signe positif, qu'elle est effectivement occupée et suivie par tout un peuple qui y trouve sa raison d'être ou son destin. Et certes, là encore, nous ne faisons pas de l'histoire : nous ne disons pas qu'un peuple invente ce régime de signes, mais seulement qu'il effectue à tel moment l'agencement qui assure la dominance relative de ce régime dans des conditions historiques (et ce régime, cette dominance, cet agencement peuvent être assurés dans d'autres conditions, par exemple pathologiques ou littéraires, ou amoureuses, ou tout à fait

---

nir internés ; « de tels malades ne doivent pas être questionnés, mais manœuvrés, et pour les manœuvrer, il n'y a qu'un seul moyen, les émouvoir ».

11. Esquirol suggère que la monomanie est une « maladie de la civilisation », et suit une évolution sociale : elle commence par être religieuse, mais tend de plus en plus à devenir politique, hantée par la police (*Des maladies mentales*, t. I, p. 400). Cf. aussi les remarques d'Emmanuel Regis, *Les régicides dans l'histoire et dans le présent*, 1890.

quotidiennes, etc.). Nous ne disons pas qu'un peuple soit possédé par tel type de délire, mais que la carte d'un délire, compte tenu de ses coordonnées, peut coïncider avec celle d'un peuple, compte tenu des siennes. Ainsi le Pharaon paranoïaque et l'Hébreu passionnel ? Avec le peuple juif, un groupe de signes se détache du réseau impérial égyptien dont il faisait partie, se met à suivre une ligne de fuite dans le désert, opposant la subjectivité la plus autoritaire à la signifiante despotique, le délire le plus passionnel et le moins interprétatif au délire paranoïaque interpréteur, bref « le procès ou la revendication » linéaires au réseau circulaire irradiant. *Votre revendication, votre procès*, ce sera le mot de Moïse à son peuple, et les procès se succèdent sur une ligne de Passion<sup>12</sup>. Kafka en tirera sa propre conception de la querulence ou du procès, et la succession des segments linéaires : le procès-père, le procès-hôtel, le procès-bateau, le procès-tribunal...

On ne peut pas négliger ici l'événement le plus fondamental ou le plus extensif de l'histoire du peuple juif : la destruction du temple, qui se fait en deux temps (587 av. J.-C.-70 ap.). Toute l'histoire du Temple, d'abord la mobilité et la fragilité de l'Arche, puis la construction d'une Maison par Salomon, sa reconstruction sous Darius, etc., ne prennent leur sens que par rapport à des procès renouvelés de destruction, qui trouvent leurs deux grands moments avec Nabuchodonosor et avec Titus. Temple mobile, fragile ou détruit : l'arche n'est plus qu'un petit paquet de signes qu'on emporte avec soi. Ce qui est devenu impossible, c'est une ligne de fuite seulement négative, occupée par l'animal ou le bouc, en tant que chargé de tous les dangers qui menaçaient le signifiant. Que le mal retombe sur nous, est la formule qui scande l'histoire juive : c'est nous qui devons suivre la ligne la plus déterritorialisée, la ligne du bouc, en en changeant le signe, en en faisant la ligne positive de notre subjectivité, de notre Passion, de notre procès ou revendication. Nous serons notre propre bouc. Nous serons l'agneau : « le Dieu qui, comme un lion, était honoré du sang des sacrifices, doit maintenant être remis à l'arrière-plan, pour que le Dieu sacrifié occupe le devant de la scène. (...) Dieu est devenu l'animal immolé au lieu d'être l'animal qui immole<sup>13</sup> ». Nous suivrons, nous épouserons la tangente qui sépare la terre et les eaux, nous séparerons le réseau circulaire et le continuum glissant, nous ferons nôtre la ligne de séparation pour y tracer notre chemin et dissocier les éléments du signifiant

12. *Deutéronome*, I, 12. Dhorme, in *La Pléiade*, précise : « Votre revendication, littéralement votre procès. »

13. D. H. Lawrence, *L'Apocalypse*, Balland, ch. x.

(la colombe de l'Arche). Un étroit défilé, un entre-deux qui n'est pas une moyenne, mais une ligne effilée. Il y a toute une spécificité juive, qui s'affirme déjà dans une sémiotique. Cette sémiotique pourtant n'est pas moins mixte qu'une autre. D'une part elle est en rapport intime avec la sémiotique contre-signifiante des nomades (les Hébreux ont tout un passé nomade, tout un rapport actuel avec l'organisation numérique nomade dont ils s'inspirent, tout un devenir-nomade spécifique ; et leur ligne de déterritorialisation emprunte beaucoup à la ligne militaire de destruction nomadique<sup>14</sup>). D'autre part elle est en rapport essentiel avec la sémiotique signifiante elle-même, dont la nostalgie ne cesse de les traverser, eux-mêmes et leur Dieu : rétablir une société impériale ou s'y intégrer, se donner un roi comme tout le monde (Samuel), reconstruire un temple enfin solide (David et Salomon, Zacharie), faire la spirale de la tour de Babel et retrouver le visage du Dieu, non seulement arrêter l'errance, mais surmonter la diaspora qui n'existe elle-même qu'en fonction d'un idéal de grand rassemblement. On peut seulement marquer ce qui, dans cette sémiotique mixte, témoigne du nouveau régime passionnel ou subjectif, post-signifiant.

La visagité subit une profonde transformation. Le dieu détourne son visage, que personne ne doit voir ; mais inversement le sujet détourne le sien, saisi d'une véritable peur de dieu. Les visages qui se détournent, et se mettent de profil, remplacent le visage irradiant vu de face. C'est dans ce double détournement que se trace la ligne de fuite positive. Le prophète est le personnage de cet agencement ; il a besoin d'un signe lui garantissant la parole divine, il est lui-même frappé d'un signe marquant le régime spécial auquel il appartient. C'est Spinoza qui fit la théorie la plus profonde du prophétisme, en tenant compte de cette sémiotique propre. Déjà, Caïn, détourné de Dieu qui se détournait de lui, suit la ligne de déterritorialisation, protégé par le signe qui le fait échapper à la mort. Signe de Caïn. Châtiment pire que la mort impériale ? Le Dieu juif invente le sursis, l'existence en sursis, *l'atermoisement illimité*<sup>15</sup>. Mais aussi positivité de l'al-

14. Cf. Dhorme, *La religion des Hébreux nomades*, Bruxelles. Et Mayani, *Les Hyksos et le monde de la Bible*, Payot. L'auteur insiste sur les rapports des Hébreux avec les Habiru, nomades guerriers, et avec les Qéniens, forgerons nomades ; ce qui est propre à Moïse, ce n'est pas le principe d'organisation numérique, emprunté aux nomades, mais l'idée d'une convention-procès, d'un contrat-procès toujours révocable. Cette idée-là, précise Mayani, ne vient ni d'agriculteurs enracinés, ni de nomades guerriers, ni même de migrants, mais d'une tribu en marche qui se pense en termes de destin subjectif.

15. Cf. Kafka, *Le procès*. C'est le peintre Titorelli qui fait la théorie de l'atermoisement illimité. Mis à part l'acquiescement définitif, qui n'existe

liance comme nouveau rapport avec le dieu, puisque le sujet reste toujours vivant. Abel n'est rien, dont le nom est vanité, mais Caïn est le vrai homme. Ce n'est plus du tout le système du truquage ou de la tricherie, qui animait le visage du signifiant, l'interprétation du devin et les déplacements du sujet. C'est le régime de la trahison, de l'universelle trahison, où le vrai homme ne cesse de trahir Dieu autant que Dieu trahit l'homme, dans une colère de Dieu qui définit la nouvelle positivité. Avant sa mort, Moïse reçoit les paroles du grand cantique de la trahison. Contrairement au prêtre-devin, même le prophète est fondamentalement traître, et réalise ainsi l'ordre de Dieu mieux que ne l'aurait fait un fidèle. Dieu charge Jonas d'aller à Ninive pour inviter les habitants à s'amender, eux qui n'ont pas cessé de trahir Dieu. Mais le premier geste de Jonas est de prendre la direction opposée, il trahit Dieu à son tour, et fuit « loin de la face d'Adonaï ». Il prend un bateau vers Tarsis et s'y endort, comme un juste. La tempête suscitée par Dieu le fait jeter à l'eau, avaler par le gros poisson, recracher à la limite de la terre et des eaux, la limite de séparation ou la ligne de fuite qui était déjà celle de la colombe de l'Arche (Jonas est précisément le nom de la colombe). Mais, en fuyant de la face de Dieu, Jonas a fait précisément ce que Dieu voulait, prendre le mal de Ninive sur soi, et il l'a fait mieux que Dieu ne le voulait, il a devancé Dieu. C'est pourquoi il dormait comme un juste. Dieu le maintient en vie, provisoirement protégé par l'arbre de Caïn, mais faisant mourir l'arbre à son tour, puisque Jonas a reconstitué l'alliance en occupant la ligne de fuite<sup>16</sup>. C'est Jésus qui pousse à l'universel le système de la trahison : trahissant le Dieu des Juifs, trahissant les Juifs, trahi par Dieu (pourquoi m'as-tu abandonné ?), trahi par Judas, le vrai homme. Il a pris le mal sur lui, mais les Juifs qui le tuent prennent aussi le mal sur eux. A Jésus on demande le signe de sa filiation divine : il invoque un signe de Jonas. Caïn, Jonas et Jésus forment trois grands procès linéaires où les signes s'engouffrent et se relaient. Il y en a bien d'autres. Partout le double détournement sur la ligne de fuite.

Quand le prophète décline la charge que lui confie Dieu (Moïse, Jérémie, Isaïe, etc.), ce n'est pas au sens où cette charge serait trop lourde pour lui, à la manière d'un oracle ou d'un devin

---

pas, Titorelli distingue l' « acquittement apparent » et l' « attermoisement illimité » comme deux régimes juridiques : le premier est circulaire, et renvoie à une sémiotique du signifiant, tandis que le second est linéaire et segmentaire, renvoyant à la sémiotique passionnelle.

16. Jérôme Lindon a le premier analysé ce rapport du prophétisme juif et de la trahison, dans le cas exemplaire de Jonas, *Jonas*, Ed. de Minuit.

d'empire qui récuserait une mission dangereuse : c'est plutôt à la façon de Jonas qui devance l'intention de Dieu, en se dérochant et en fuyant, en trahissant, bien mieux que s'il obéissait. Le prophète ne cesse d'être forcé par Dieu, littéralement violé par lui, beaucoup plus qu'inspiré. Le prophète n'est pas un prêtre. Le prophète ne sait pas parler, Dieu lui enfonce les paroles dans la bouche, manducation de la parole, sémiophagie d'une nouvelle forme. A l'opposé du devin, le prophète n'interprète rien : *il a un délire d'action plus que d'idée ou d'imagination*, un rapport avec Dieu, passionnel et autoritaire plutôt que despotique et signifiant ; il devance et détecte les puissances de l'avenir plutôt qu'il n'applique les pouvoirs présents et passés. Les traits de visagété n'ont plus pour fonction d'empêcher la formation d'une ligne de fuite, ou de former un corps de signifiante qui la contrôle et n'y envoie qu'un bouc sans visage. C'est la visagété au contraire qui organise la ligne de fuite, dans le face-à-face des deux visages qui se creusent et se détournent, se mettent de profil. La trahison est devenue l'idée fixe, l'obsession majeure, qui remplace la tricherie du paranoïaque et de l'hystérique. Le rapport « persécuteur-persécuté » n'est nullement pertinent : il change entièrement de sens suivant le régime paranoïaque despotique, et suivant le régime passionnel autoritaire.

Une chose nous trouble encore une fois, l'histoire d'Œdipe. Car Œdipe dans le monde grec est presque unique. Toute la première partie est impériale, despotique, paranoïaque, interprétative, devineresque. Mais toute la seconde partie, c'est l'errance d'Œdipe, sa ligne de fuite dans le double détournement, de son propre visage et du visage de Dieu. Au lieu des limites bien précises qu'on franchit en ordre, ou au contraire qu'on n'a pas le droit de franchir (*hybris*), un dérobement de la limite où s'engouffre Œdipe. Au lieu de l'irradiation signifiante interprétative, un procès linéaire subjectif qui permettra juste à Œdipe de garder un secret comme résidu capable de relancer un nouveau procès linéaire. Œdipe, nommé *atheos* : il invente quelque chose de pire que la mort ou que l'exil, il prend la ligne de séparation ou de déterritorialisation étrangement positive où il erre et survit. Hölderlin et Heidegger y voient la naissance du *double détournement*, le changement de visage, et la naissance de la tragédie moderne, dont ils font bénéficiaire bizarrement les Grecs : l'aboutissement n'est plus le meurtre et la mort brusque, mais une survivance en sursis, un attermolement illimité<sup>17</sup>. Nietzsche suggérait

---

17. Hölderlin, *Remarques sur Œdipe*, 10-18 (mais déjà les restrictions de Hölderlin sur le caractère grec d'une telle mort « lente et difficile » ; et le beau commentaire de Jean Beaufret sur la nature de cette mort et

qu'Œdipe, par opposition à Prométhée, c'était le mythe sémitique des Grecs, la glorification de la Passion ou de la passivité<sup>18</sup>. Œdipe, le Caïn grec. Revenons encore à la psychanalyse. Ce n'est pas par hasard que Freud a bondi sur Œdipe. C'est vraiment le cas d'une sémiotique mixte : régime despotique de la signifiante et de l'interprétation, avec irradiation du visage ; mais aussi régime autoritaire de la subjectivation et du prophétisme, avec détournement du visage (du coup, le psychanalyste situé derrière le patient prend tout son sens). Les efforts récents pour expliquer qu'un « signifiant représente le sujet pour un autre signifiant » sont typiquement du syncrétisme : procès linéaire de la subjectivité, en même temps que développement circulaire du signifiant et de l'interprétation. Deux régimes de signes absolument différents pour un mixte. Mais c'est là-dessus que les pires pouvoirs, les plus sournois, se fondent.

Un mot encore sur l'histoire de la trahison passionnelle autoritaire, par opposition à la tricherie paranoïaque despotique. Tout est infamie, mais Borgès a raté son histoire de l'infamie universelle. Il aurait fallu distinguer le grand domaine des tricheries, et le grand domaine des trahisons. Et puis, les diverses figures de trahison. Il y a en effet une seconde figure de la trahison, surgissant à tels moments, en tels lieux, mais toujours en vertu d'un agencement qui varie d'après de nouvelles composantes. Le christianisme est un cas particulièrement important de sémiotique mixte, avec sa combinaison impériale signifiante, mais aussi sa subjectivité juive post-signifiante. Il transforme le système idéal signifiant, mais pas moins le système passionnel post-signifiant. Il invente un nouvel agencement. Les hérésies font encore partie de la tricherie, comme l'orthodoxie de la signifiante. Mais déjà il y a des hérésies qui sont plus que des hérésies, et qui se réclament de la trahison pure : les Bougres, ce n'est pas par hasard que les Bulgares ont une place spéciale. Méfiez-vous des Bulgares, disait Monsieur Plume. Problème des territorialités par rapport aux profonds mouvements de déterritorialisation. Et puis une autre territorialité ou une autre déterritorialisation, l'Angleterre : Cromwell, traître partout, ligne droite de subjectivation passionnelle qui s'oppose au centre royal de signifiante et aux cercles intermédiaires : le dictateur contre le despote. Richard III, le malfait, le tortueux, qui se donne comme idéal de tout trahir : il affronte lady Anne dans un face-à-face où les

---

ses rapports avec la trahison : « Au détournement catégorique du dieu qui n'est plus que Temps, l'homme se doit de correspondre en se détournant lui-même comme un traître »).

18. Nietzsche, *La naissance de la tragédie*, § 9.



deux visages se détournent, mais où chacun sait qu'il est pour l'autre, destiné à l'autre. Différence avec d'autres drames historiques de Shakespeare : les rois qui trichent pour prendre le pouvoir, assassins, mais devenant de bons rois. Ce sont des hommes d'Etat. Richard III vient d'ailleurs : son affaire, y compris avec les femmes, vient d'une machine de guerre plus que d'un appareil d'Etat. C'est le traître, issu des grands nomades, et de leur secret. Il le dit dès le début, parlant d'un projet secret, qui déborde infiniment la conquête du pouvoir. Il veut ramener la machine de guerre, dans l'Etat fragile comme dans les couples pacifiés. Seule lady Anne le devine, fascinée, terrifiée, consentante. Tout le théâtre élisabéthain est traversé par ces personnages de traîtres qui se veulent absolus, qui s'opposent aux tricheries de l'homme de cour ou même d'Etat. — Les grandes découvertes dans la chrétienté, la découverte des terres et des continents nouveaux, combien de trahisons les accompagnent : lignes de déterritorialisations, où de petits groupes trahissent tout, leurs compagnons, le roi, les indigènes, l'explorateur voisin, dans l'espoir fou de fonder avec une femme de leur famille une race enfin pure qui fera tout recommencer. Le film d'Herzog, *Aguirre*, très shakespearien. Aguirre pose la question : comment être traître partout, en tout ? C'est moi le seul traître, ici. Fini de tricher, commence le moment de trahir. Quel grand rêve ! Je serai le dernier traître, le traître total, donc le dernier homme. — Et puis la Réforme : la prodigieuse figure de Luther comme traître à toutes choses et à toutes gens, son rapport personnel avec le diable d'où découle l'universelle trahison dans les bonnes œuvres autant que dans les mauvaises. — Il y a toujours retour à l'Ancien Testament dans ces nouvelles figures de la trahison : je suis la colère de Dieu. Mais la trahison est devenue humaniste, elle ne passe plus entre Dieu et ses propres hommes, elle s'appuie sur Dieu pour passer entre ses hommes et les autres dénoncés comme tricheurs. A la limite, il n'y a qu'un homme de Dieu ou de la colère de Dieu, un seul traître contre tous les tricheurs. Mais, toujours mixte, quel tricheur ne se prend pour cet homme-là ? et quel traître ne se dit pas un jour qu'il n'était après tout qu'un tricheur ? (Cf. l'étrange cas de Maurice Sachs.)

Il est évident que le livre, ou ce qui en tient lieu, change de sens, entre le régime paranoïaque signifiant et le régime passionnel post-signifiant. Dans le premier cas, il y a d'abord l'émission du signifiant despotique, et son interprétation par les scribes ou les prêtres, qui fixe du signifié et redonne du signifiant ; mais il y a aussi, de signe en signe, un mouvement qui va d'un territoire à un autre et qui, circulant, assure une certaine vitesse de déterritorialisation (par exemple la circulation d'une épopée, la rivalité

de plusieurs cités pour la naissance d'un héros, et là encore le rôle des prêtres-scribes dans les échanges de territorialités et de généalogies<sup>19</sup>). Mais ce qui tient lieu de livre a toujours ici un modèle extérieur, un référent, visage, famille ou territoire, qui gardent au livre un caractère oral. On dirait au contraire que dans le régime passionnel le livre s'intériorise, et intériorise tout : il devient Livre écrit sacré. C'est lui qui tient lieu de visage, et Dieu qui dérobe le sien donne à Moïse les tables de pierre écrites. Dieu se manifeste par les trompes et par la Voix ; mais dans le son on entend le non-visage, comme dans le livre on voit les paroles. *Le livre est devenu le corps de la passion*, comme le visage était le corps du signifiant. C'est maintenant le livre, le plus déterritorialisé, qui fixe les territoires et les généalogies. Celles-ci sont ce que dit le livre, et ceux-là, là où se dit le livre. Si bien que l'interprétation change tout à fait de fonction. Ou bien elle disparaît complètement, au profit d'une pure récitation de la lettre qui interdit le moindre changement, la moindre adjonction, le moindre commentaire (le fameux « abêtissez-vous » chrétien fait partie de cette ligne passionnelle ; et le Coran va le plus loin dans cette direction). Ou bien l'interprétation subsiste, mais devient intérieure au livre lui-même, qui perd sa fonction circulaire entre éléments du dehors : par exemple, c'est d'après des axes intérieurs aux livres que se fixent les différents types d'interprétation codés ; c'est d'après des correspondances entre deux livres, ainsi l'Ancien et le Nouveau Testament, que l'interprétation s'organise, quitte à induire un troisième livre encore qui baigne dans le même élément d'intériorité<sup>20</sup>. Ou bien enfin l'interprétation récuse tout intermédiaire comme tout spécialiste, elle devient immédiate, parce que le livre est à la fois écrit en lui-même et dans le cœur, une fois comme point de subjectivation, une fois dans le sujet (conception réformiste du livre). En tout cas, la passion délirante du livre, comme origine et finalité du monde, trouve ici son point de départ. Le livre unique, l'œuvre totale, toutes les combinaisons possibles à l'intérieur du livre, le livre-arbre, le livre-cosmos, tous ces ressassements chers aux avant-gardes, qui coupent le livre de ses relations avec le dehors, sont encore pires que le chant du signifiant. Certes, ils en parti-

19. Sur la nature de la « bibliothèque » épique (le caractère impérial, le rôle des prêtres, la circulation entre sanctuaires et cités), cf. Charles Autran, *Homère et les origines sacerdotales de l'épopée grecque*, Denoël.

20. Cf. les techniques d'interprétation du livre au Moyen Age ; et la tentative extrême de Joachim de Flore, qui induit de l'intérieur un troisième état ou procès à partir des concordances entre les deux Testaments (*L'Évangile éternel*, Rieder).

cipent étroitement dans la sémiotique mixte. Mais ils ont une origine particulièrement pieuse en vérité. Wagner, Mallarmé et Joyce, Marx et Freud, ce sont encore des Bibles. Si le délire passionnel est profondément monomaniacque, la monomanie de son côté a trouvé un élément fondamental de son agencement dans le monothéisme et dans le Livre. Le plus étrange culte.

Voilà ce qui se passe dans le régime passionnel ou de subjectivation. Il n'y a plus de centre de signifiante en rapport avec des cercles ou une spirale en expansion, mais un point de subjectivation qui donne le départ de la ligne. Il n'y a plus de rapport signifiant-signifié, mais un sujet d'énonciation, qui découle du point de subjectivation, et un sujet d'énoncé dans un rapport déterminable à son tour avec le premier sujet. Il n'y a plus circularité du signe au signe, mais procès linéaire où le signe s'engouffre à travers les sujets. Considérons trois domaines divers :

1) *Les Juifs par opposition aux empires* : Dieu retirant son visage, devenu point de subjectivation pour le tracé d'une ligne de fuite ou de déterritorialisation ; Moïse comme sujet d'énonciation, qui se constitue à partir des tables de Dieu remplaçant le visage ; le peuple juif, constituant le sujet d'énoncé, pour la trahison, mais aussi pour la nouvelle terre, formant une alliance ou un « procès » linéaire toujours à reprendre, au lieu d'une expansion circulaire.

2) *La philosophie dite moderne, ou chrétienne* ; Descartes par opposition à la philosophie antique : l'idée d'infini comme première, point de subjectivation absolument nécessaire ; le Cogito, la conscience, le « Je pense », comme sujet d'énonciation qui réfléchit son propre emploi, et ne se conçoit que suivant une ligne de déterritorialisation représentée par le doute méthodique ; le sujet d'énoncé, l'union de l'âme et du corps ou le sentiment, qui seront garantis de façon complexe par le cogito, et qui opèrent les reterritorialisations nécessaires. Le cogito, toujours à recommencer comme un procès, avec la possibilité de trahison qui le hante, Dieu trompeur et malin Génie. Et quand Descartes dit : je peux inférer « je pense donc je suis », alors que je ne peux pas pour « je me promène donc je suis », il lance la distinction des deux sujets (ce que les linguistes actuels toujours cartésiens appellent shifter, quitte à retrouver dans le second sujet la trace du premier).

3) *La psychiatrie du XIX<sup>e</sup> siècle* : la monomanie séparée de la manie ; le délire subjectif isolé des délires idéels ; la « possession », remplaçant la sorcellerie ; un lent dégagement des délires passionnels, qui se distinguent de la paranoïa... Le schéma du délire passionnel suivant Clérambault, c'est : le Postulat comme point de subjectivation (*Il m'aime*) ; l'orgueil comme tonalité

du sujet d'énonciation (poursuite délirante de l'être aimé) ; le Dépit, la Rancune (comme effet de la rechute dans le sujet d'énoncé). Le délire passionnel est un véritable cogito. Dans cet exemple de l'érotomanie, comme pour la jalousie ou la querulance, Clérambault insiste beaucoup sur ceci : que le signe doit aller jusqu'au bout d'un segment ou procès linéaire avant d'en recommencer un autre, tandis que les signes dans le délire paranoïaque ne cessent de former un réseau qui se développe en tous sens et se remanie. De même le cogito suit un procès temporel linéaire qui doit être recommencé. L'histoire des Juifs était scandée de catastrophes où chaque fois subsistaient juste assez de survivants pour recommencer un nouveau procès. L'ensemble d'un procès est souvent marqué par ceci : le pluriel est employé tant qu'il y a mouvement linéaire, mais apparaît une recollection dans le Singulier dès qu'un repos, un arrêt fixent la fin d'un mouvement, avant qu'un autre ne recommence<sup>21</sup>. Segmentarité fondamentale : il faut qu'un procès soit terminé (et sa terminaison, marquée) avant qu'un autre ne commence, et pour que l'autre puisse commencer.

La ligne passionnelle du régime post-signifiant trouve son origine dans le point de subjectivation. Celui-ci peut être n'importe quoi. Il suffit qu'à partir de ce point on puisse retrouver les traits caractéristiques de la sémiotique subjective : le double détournement, la trahison, l'existence en sursis. L'aliment joue ce rôle pour l'anorexique (l'anorexique n'affronte pas la mort, mais se sauve en trahissant l'aliment, et l'aliment n'est pas moins traître, soupçonné de contenir des larves, des vers et des microbes). Une robe, une lingerie, une chaussure sont des points de subjectivation pour un fétichiste. Un trait de visagéité pour un amoureux, mais la visagéité a changé de sens, cessant d'être le corps d'un signifiant pour devenir le point de départ d'une déterritorialisation qui fait fuir tout le reste. Une chose, un animal peuvent faire l'affaire. Il y a des cogito sur toute chose. « Deux yeux très écartés, une tête taillée dans le quartz, une hanche qui semblait douée de vie personnelle (...), chaque fois que la beauté devient irrésistible, elle peut se réduire à une qualité unique » : point de subjectivation dans le départ d'une ligne passionnelle<sup>22</sup>. Bien plus, plusieurs points coexistent pour un individu ou un groupe donné, toujours engagés dans plusieurs procès linéaires distincts, pas toujours compatibles. Les diverses formes d'éducation ou de « nor-

21. Par exemple, *Deutéronome* XIX, 1 : « Ils partirent de Rephidim et arrivèrent au désert du Sinaï, ils campèrent dans le désert et là Israël campa devant la montagne. »

22. Henry Miller, *Sexus*, Buchet-Chastel, p. 334.

malisation » imposées à un individu consistent à lui faire changer de point de subjectivation, toujours plus haut, toujours plus noble, toujours plus conforme à un idéal supposé. Puis du point de subjectivation découle le sujet d'énonciation, en fonction d'une réalité mentale déterminée par ce point. Et du sujet d'énonciation découle à son tour un sujet d'énoncé, c'est-à-dire un sujet pris dans des énoncés conformes à une réalité dominante (dont la réalité mentale de tout à l'heure n'est qu'une partie, même quand elle a l'air de s'y opposer). Ce qui est important, ce qui fait donc de la ligne passionnelle post-signifiante une ligne de subjectivation ou d'assujettissement, c'est la constitution, le dédoublement des deux sujets, et le rabattement de l'un sur l'autre, du sujet d'énonciation sur le sujet d'énoncé (ce que les linguistes reconnaissent lorsqu'ils parlent d'une « empreinte du procès d'énonciation dans l'énoncé »). La signifiante opérerait une uniformisation substantielle de l'énonciation, mais la subjectivité en opère maintenant une individuation, collective ou particulière. Comme on dit, la substance est devenue sujet. *Le sujet d'énonciation se rabat sur le sujet d'énoncé, quitte à ce que celui-ci refournisse à son tour du sujet d'énonciation pour un autre procès.* Le sujet de l'énoncé est devenu le « répondant » du sujet de l'énonciation, sous une sorte d'écholalie réductrice, dans un rapport bi-univoque. Ce rapport, ce rabattement, est aussi bien celui de la réalité mentale sur la réalité dominante. Il y a toujours un appel à une réalité dominante qui fonctionne du dedans (déjà dans l'Ancien Testament ; ou bien dans la Réforme, avec le commerce et le capitalisme). Il n'y a même plus besoin d'un centre transcendant de pouvoir, mais plutôt d'un pouvoir immanent qui se confond avec le « réel », et qui procède par normalisation. Il y a là une étrange invention : comme si le sujet dédoublé était, sous une de ses formes, *cause* des énoncés dont il fait lui-même partie sous l'autre de ses formes. C'est le paradoxe du législateur-sujet, qui remplace le despote signifiant : plus tu obéis aux énoncés de la réalité dominante, plus tu commandes comme sujet d'énonciation dans la réalité mentale, car finalement tu n'obéis qu'à toi-même, c'est à toi que tu obéis ! C'est quand même toi qui commandes, en tant qu'être raisonnable... On a inventé une nouvelle forme d'esclavage, être esclave de soi-même, ou la pure « raison », le Cogito. Y a-t-il rien de plus passionnel que la raison pure ? Y a-t-il une passion plus froide et plus extrême, plus intéressée, que le Cogito ?

Althusser a bien dégagé cette constitution des individus sociaux en sujets : il la nomme interpellation (« hé, vous, là-bas ! ), il appelle Sujet absolu le point de subjectivation, il analyse « le redoublement spéculaire » des sujets, et mène sa démonstration

avec l'exemple de Dieu, de Moïse et du peuple juif<sup>23</sup>. Des linguistes comme Benveniste font une curieuse personologie linguistique, toute proche du Cogito : le *Tu*, qui peut sans doute désigner la personne à laquelle on s'adresse, mais plus encore un point de subjectivation à partir duquel chacun se constitue comme sujet ; le *Je* comme sujet d'énonciation, désignant la personne qui énonce et réfléchit son propre emploi dans l'énoncé (« signe vide non référentiel »), tel qu'il apparaît dans des propositions du type « je crois, je suppose, je pense... » ; enfin le je comme sujet d'énoncé, qui indique un état auquel on pourrait toujours substituer un *Il* (« je souffre, je marche, je respire, je sens...<sup>24</sup> »). Il ne s'agit pas toutefois d'une opération linguistique, car jamais un sujet n'est condition de langage ni cause d'énoncé : il n'y a pas de sujet, mais seulement des agencements collectifs d'énonciation, la subjectivation n'étant que l'un d'entre eux, et désignant à ce titre une formalisation de l'expression ou un régime de signes, non pas une condition intérieure du langage. Il ne s'agit pas davantage, comme le dit Althusser, d'un mouvement qui caractériserait l'idéologie : la subjectivation comme régime de signes ou forme d'expression renvoie à un agencement, c'est-à-dire à une organisation de pouvoir qui fonctionne déjà pleinement dans l'économie, et qui ne vient pas se superposer à des contenus ou à des rapports de contenus déterminés comme réels en dernière instance. Le capital est un point de subjectivation par excellence.

Cogito psychanalytique : le psychanalyste se présente comme point de subjectivation idéal, qui va faire abandonner au patient ses anciens points dits névrotiques. Le patient sera partiellement sujet d'énonciation dans tout ce qu'il dit au psychanalyste, et dans les conditions mentales artificielles de la séance : aussi sera-t-il nommé « psychanalysant ». Mais, dans tout ce qu'il dit ou fait ailleurs, il est sujet d'énoncé, éternellement psychanalysé, de procès linéaire en procès linéaire, quitte à changer de psychanalyste, d'autant plus soumis à la normalisation d'une réalité dominante. C'est en ce sens que la psychanalyse, dans sa sémiotique mixte, participe pleinement d'une ligne de subjectivation. Le psychanalyste n'a même plus besoin de parler, le psychanalysant prend sur soi l'interprétation ; quant au psychanalysé, c'est un sujet d'autant meilleur qu'il pense à « sa » prochaine séance, ou à la précédente, en segments.

23. Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'Etat », *La Pensée*, juin 1970, pp. 29-35.

24. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, pp. 252 sq., Benveniste parle d'un « procès ».

Tout comme le régime paranoïaque avait deux axes, d'une part le signe renvoyant au signe (et par là signifiant), d'autre part le signifiant renvoyant au signifié, le régime passionnel, la ligne de subjectivation, a aussi ses deux axes, syntagmatique et paradigmatique : le premier, nous venons de voir, c'est la conscience. La conscience comme passion est précisément ce dédoublement des deux sujets, en sujet d'énonciation et sujet d'énoncé, et le rabattement de l'un sur l'autre. Mais la deuxième forme de subjectivation, c'est l'amour comme passion, l'amour-passion, un autre type de double, de dédoublement et de rabattement. Là encore, un point de subjectivation variable va servir à la distribution de deux sujets qui déroberont leur visage autant qu'ils le tendront l'un vers l'autre, et épouseront une ligne de fuite, une ligne de déterritorialisation qui les rapproche et les sépare pour toujours. Mais tout change : il y a un côté célibataire de la conscience qui se dédouble, il y a un couple de l'amour passionnel qui n'a plus besoin de conscience ni de raison. Et pourtant c'est bien le même régime, même dans la trahison, et même si la trahison est assurée par un tiers. Adam et Eve, la femme de Caïn (dont la Bible aurait dû parler davantage). Richard III le traître finit dans la conscience que lui apporte le rêve, mais il est passé par l'étrange face-à-face avec lady Anne, de deux visages qui se dérobent en sachant qu'ils sont promis l'un à l'autre suivant la même ligne qui va pourtant les séparer. L'amour le plus loyal et le plus tendre, ou le plus intense, distribue un sujet d'énonciation et un sujet d'énoncé qui ne cessent de s'échanger, dans la douceur d'être soi-même un énoncé nu dans la bouche de l'autre, et que l'autre soit une énonciation nue dans ma propre bouche. Mais il y a toujours un traître qui couve. Quel amour ne sera trahi ? Quel cogito n'a pas son malin génie, le traître dont il ne se débarrasse pas ? « Tristan... Isolde... Isolde... Tristan... » : le cri des deux sujets monte ainsi toute l'échelle des intensités, jusqu'à atteindre au sommet d'une conscience étouffante, tandis que le navire suit la ligne des eaux, de la mort et de l'inconscient, de la trahison, la ligne de mélodie continue. L'amour passionnel est un cogito à deux, comme le cogito une passion pour soi tout seul. Il y a un couple potentiel dans le cogito, comme le dédoublement d'un unique sujet virtuel dans l'amour-passion. Klossowski a pu tirer les plus étranges figures de cette complémentarité d'une pensée trop intense et d'un couple trop fiévreux. La ligne de subjectivation est donc tout entière occupée par le Double, mais elle a deux figures comme il y a deux sortes de doubles : la figure syntagmatique de la conscience ou le double conscientiel qui concerne la forme (Moi = Moi) ; la figure paradigmatique du couple ou le double passionnel qui concerne la substance (Homme

= Femme, le double étant immédiatement la différence des sexes).

On peut suivre le devenir de ces doubles dans des sémiotiques mixtes, qui forment aussi bien des mélanges que des dégradations. D'une part, le double amoureux passionnel, le couple de l'amour-passion tombe dans une relation conjugale, ou même dans une « scène de ménage » : qui est sujet d'énonciation ? qui est sujet d'énoncé ? Lutte des sexes : *Tu me voles mes pensées*, la scène de ménage a toujours été un cogito à deux, un cogito de guerre, Strindberg a poussé jusqu'au bout cette chute de l'amour-passion dans la conjugalité despotique et la scène paranoïaque-hystérique (« elle » dit qu'elle a tout trouvé par elle-même ; en fait, elle me doit tout, écho, vol de pensées, ô Strindberg<sup>25</sup> !). D'autre part, le double conscientiel de la pensée pure, le couple du législateur-sujet tombe dans une relation bureaucratique, et une nouvelle forme de persécution, où l'un s'empare du rôle de sujet d'énonciation tandis que l'autre n'est plus que sujet d'énoncé : le cogito devient lui-même « scène de bureau », délire amoureux bureaucratique, une nouvelle forme de bureaucratie se substitue ou se conjugue à la vieille bureaucratie impériale, le bureaucrate dit *Je pense* (c'est Kafka qui va le plus loin dans ce sens, comme dans l'exemple du *Château*, Sortini et Sordini, ou bien les diverses subjectivations de Klamm<sup>26</sup>). La conjugalité est le développement du couple, comme la bureaucratie celui du cogito : mais l'un est dans l'autre, bureaucratie amoureuse et couple bureaucratique. On a trop écrit sur le double, n'importe comment, métaphysiquement, en le mettant partout, dans n'importe quel miroir, sans voir son régime propre aussi bien dans une sémiotique mixte où il introduit de nouveaux moments que dans la sémiotique pure de subjectivation où il s'inscrit sur la ligne de fuite pour y imposer des figures très particulières. Encore une fois : les deux figures de la pensée-conscience et de l'amour-passion dans le régime post-signifiant ; les deux moments de la conscience bureaucratique et de la relation conjugale dans la chute ou la combinaison mixtes. Mais, même dans le mixte, la ligne originale se dégage aisément sous les conditions d'une analyse sémiotique.

Il y a une redondance de la conscience et de l'amour, qui n'est pas la même chose que la redondance signifiante de l'autre régime.

25. Un aspect du génie de Strindberg fut d'élever le couple, et la scène de ménage, à un niveau sémiotique intense, et d'en faire un facteur de création dans le régime des signes. Ce ne fut pas le cas de Jouhandeau. En revanche, Klossowski a su inventer de nouvelles sources et conflits d'un cogito passionnel à deux, du point de vue d'une théorie générale des signes (*Les lois de l'hospitalité*, Gallimard).

26. Cf. aussi *Le Double* de Dostoïevski.



Dans le régime signifiant, la redondance est un phénomène de *fréquence* objective, affectant les signes ou éléments de signes (phonèmes, lettres, groupes de lettres dans une langue) : il y a à la fois une fréquence maximale du signifiant par rapport à chaque signe, et une fréquence comparative d'un signe par rapport à un autre. On dirait en tout cas que ce régime développe une sorte de « mur » où les signes s'inscrivent, dans leur rapport les uns avec les autres comme dans leur rapport avec le signifiant. Dans le régime post-signifiant au contraire, la redondance est de *résonance subjective*, et affecte avant tout les embrayeurs, pronoms personnels et noms propres. Là aussi, on distinguera une résonance maximale de la conscience de soi (Moi = Moi) et une résonance comparée des noms (Tristan... Isolde...) Mais cette fois il n'y a plus un mur où la fréquence se comptabilise, c'est plutôt un trou noir qui attire la conscience et la passion, dans lequel elles résonnent. Tristan appelle Isolde, Isolde appelle Tristan, tous deux avancent vers le trou noir d'une conscience de soi où le flot les entraîne, la mort. Lorsque les linguistes distinguent les deux formes de redondance, fréquence et résonance, ils donnent souvent à la seconde un statut seulement dérivé<sup>27</sup>. En fait, il s'agit de deux sémiotiques, qui se mélangent, mais n'en ont pas moins leurs principes distincts (de même on pourrait définir d'autres formes de redondance encore, rythmiques ou gestuelles, numériques, renvoyant aux autres régimes de signes). Ce qui distingue le plus essentiellement le régime signifiant et le régime subjectif, aussi bien que leurs redondances respectives, c'est le *mouvement de déterritorialisation* qu'ils effectuent. Parce que le signe signifiant ne renvoie plus qu'au signe, et l'ensemble des signes au signifiant lui-même, la sémiotique correspondante jouit d'un haut niveau de déterritorialisation, mais encore *relatif*, exprimé comme fréquence. Dans ce système, la ligne de fuite reste négative, affectée d'un signe négatif. Nous avons vu que le régime subjectif procédait tout autrement : justement parce que le signe rompt son rapport de signifiante avec le signe, et se met à filer sur une ligne de fuite positive, il atteint à une déterritorialisation *absolue*, qui s'exprime dans le trou noir de la conscience et de la passion. Déterritorialisation absolue du cogito. C'est pourquoi la redondance subjective a l'air de se greffer sur la signifiante, et d'en dériver, comme une redondance au second degré.

Et c'est encore plus compliqué que nous ne disons. La subjectivation affecte la ligne de fuite d'un signe positif, elle porte la déterritorialisation à l'absolu, l'intensité au plus haut degré,

27. Sur ces deux formes de redondance, cf. l'article « Redondance » in Martinet, *La linguistique, guide alphabétique*, Denoël, pp. 331-333.

la redondance à une forme réfléchie, etc. Mais, sans retomber dans le régime précédent, elle a sa manière à elle de renier la positivité qu'elle libère, ou de relativiser l'absolu qu'elle atteint. L'absolu de la conscience est l'absolu de l'impuissance, et l'intensité de la passion, la chaleur du vide, dans cette redondance de résonance. C'est que la subjectivation constitue essentiellement des procès linéaires finis, tels que l'un se termine avant qu'un autre ne commence : ainsi pour un cogito toujours recommencé, pour une passion ou une revendication toujours reprises. Chaque conscience poursuit sa propre mort, chaque amour-passion poursuit sa propre fin, attirés par un trou noir, et tous les trous noirs résonnant ensemble. Par là, la subjectivation impose à la ligne de fuite une segmentarité qui ne cesse pas de la renier, et à la déterritorialisation absolue un point d'abolition qui ne cesse pas de la barrer, de la détourner. La raison en est simple : les formes d'expression ou les régimes de signes sont encore des *strates* (même quand on les considère pour eux-mêmes, en faisant abstraction des formes de contenu) ; la subjectivation n'est pas moins une strate que la signifiance.

Les principales strates qui ligotent l'homme, ce sont l'organisme, mais aussi la signifiance et l'interprétation, la subjectivation et l'assujettissement. Ce sont toutes ces strates ensemble qui nous séparent du plan de consistance et de la machine abstraite, là où il n'y a plus de régime de signes, mais où la ligne de fuite effectue sa propre positivité potentielle, et la déterritorialisation sa puissance absolue. Or le problème à cet égard est bien de faire basculer l'agencement le plus favorable : le faire passer, de sa face tournée vers les strates, à l'autre face tournée vers le plan de consistance ou le corps sans organes. La subjectivation porte le désir à un tel point d'excès et de décollement qu'il doit ou bien s'abolir dans un trou noir, ou bien changer de plan. Déstratifier, s'ouvrir sur une nouvelle fonction, *diagrammatique*. Que la conscience cesse d'être son propre double, et la passion le double de l'un pour l'autre. Faire de la conscience une expérimentation de vie, et de la passion un champ d'intensités continues, une émission de signes-particules. Faire le corps sans organes de la conscience et de l'amour. Se servir de l'amour et de la conscience pour abolir la subjectivation : « pour devenir le grand amant, le magnétiseur et le catalyseur, il faut d'abord vivre la sagesse de n'être que le dernier des idiots<sup>28</sup> ». Se servir du *Je pense* pour

28. Henry Miller, *Sexus*, p. 307. Le thème de l'idiot est lui-même très varié. Il traverse explicitement le cogito selon Descartes et le sentiment selon Rousseau. Mais la littérature russe l'entraîne vers d'autres voies, au-delà de la conscience ou de la passion.

un devenir-animal, et de l'amour pour un devenir-femme de l'homme. Désubjectiver la conscience et la passion. N'y a-t-il pas des redondances diagrammatiques qui ne se confondent ni avec les signifiantes, ni avec les subjectives ? Des redondances qui ne seraient plus des nœuds d'arborescence, mais des reprises et des élancements dans un rhizome ? Etre bègue du langage, étranger dans sa propre langue,

« ne do ne domi ne passi ne dominez pas  
ne dominez pas vos passions passives ne  
.....  
ne do dévorants ne do ne dominez pas  
vos rats vos rations vos rats rations ne ne...<sup>29</sup> »

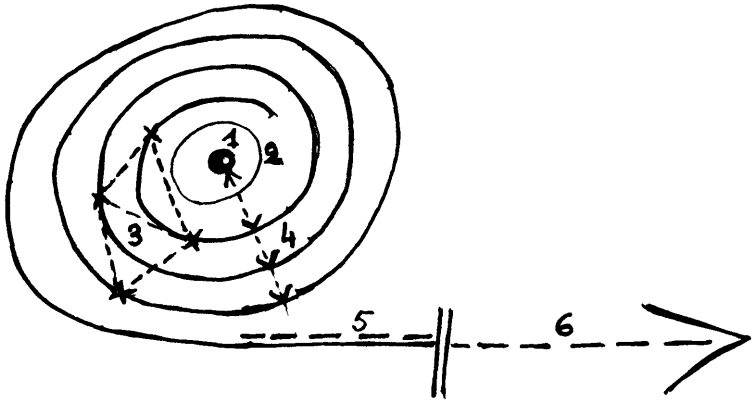
C'est comme s'il fallait distinguer trois types de déterritorialisation : les unes, relatives, propres aux strates, et qui culminent avec la signifiante ; les autres, absolues, mais encore négatives et stratégiques, qui apparaissent dans la subjectivation (*Ratio et Passio*) ; enfin l'éventualité d'une déterritorialisation positive absolue sur le plan de consistance ou le corps sans organes.

Nous n'avons certes pas réussi à éliminer les formes de contenu (par exemple le rôle du Temple, ou bien la position d'une Réalité dominante, etc.). Mais, dans des conditions artificielles, nous avons isolé un certain nombre de sémiotiques présentant des caractères très divers. *La sémiotique présignifiante*, où le « surcodage » qui marque le privilège du langage s'exerce d'une façon diffuse : l'énonciation y est collective, les énoncés eux-mêmes polyvoques, les substances d'expression multiples ; la déterritorialisation relative y est déterminée par la confrontation des territorialités et des lignages segmentaires qui conjurent l'appareil d'Etat. *La sémiotique signifiante* : là où le surcodage s'effectue pleinement par le signifiant, et l'appareil d'Etat qui l'émet ; il y a uniformisation de l'énonciation, unification de la substance d'expression, contrôle des énoncés dans un régime de circularité ; la déterritorialisation relative y est poussée au plus haut point par un renvoi perpétuel et redondant du signe au signe. *La sémiotique contre-signifiante* : le surcodage y est assurée par le Nombre comme forme d'expression ou d'énonciation, et par la Machine de guerre dont il dépend ; la déterritorialisation emprunte une ligne de destruction ou d'abolition active. *La sémiotique post-signifiante*, où le surcodage est assuré par la redondance de la conscience ; se produit une subjectivation de l'énonciation sur une ligne passionnelle qui rend l'organisation de pouvoir immanente, et élève la déterritorialisa-

29. Gherasim Luca, *Le chant de la carpe*, pp. 87-94.

tion à l'absolu, bien que d'une manière encore négative. — Or nous devons considérer deux aspects : d'une part ces sémiotiques, même abstraction faite des formes de contenu, sont concrètes, mais seulement dans la mesure où elles sont mixtes, où elles constituent des combinaisons mixtes. Toute sémiotique est mixte, et ne fonctionne qu'ainsi ; chacune capture forcément des fragments d'une ou de plusieurs autres (plus-values de code). Même de ce point de vue, la sémiotique signifiante n'a aucun privilège à faire valoir pour former une sémiologie générale : la façon notamment dont elle se combine avec la sémiotique passionnelle de subjectivation (« le signifiant pour le sujet ») n'implique rien de préférentiel par rapport à d'autres combinaisons, par exemple entre la sémiotique passionnelle et la contre-signifiante, ou bien entre la contre-signifiante et la signifiante elle-même (quand les Nomades se font impériaux), etc. Il n'y a pas de sémiologie générale.

Par exemple, et sans privilège d'un régime sur l'autre, on peut faire des schémas concernant la sémiotique signifiante et la sémiotique post-signifiante, où les possibilités de mixité concrète apparaissent évidemment :



1. Le Centre ou le Signifiant, visagéité du dieu, du despote ; 2. Le Temple ou le Palais, avec prêtres et bureaucrates ; 3. L'organisation en cercles, et le signe qui renvoie au signe, sur un même cercle ou d'un cercle à l'autre ; 4. Le développement interprétatif du signifiant en signifié, pour redonner du signifiant ; 5. Le bouc expiatoire, barrage de la ligne de fuite ; 6. Le bouc émissaire, signe négatif de la ligne de fuite.

Mais l'autre aspect, complémentaire et très différent, consiste en ceci : la possibilité de transformer une sémiotique pure ou abstraite dans une autre, en vertu de la traductibilité qui découle du surcodage comme caractère particulier du langage. Cette fois



Dans les transformations analogiques, on voit souvent comment le sommeil, la drogue, l'exaltation amoureuse peuvent former des expressions qui traduisent en présignifiant les régimes significatifs ou subjectifs qu'on veut leur imposer, mais auxquels elles résistent en leur imposant à leur tour une segmentarité et une polyvocité inattendues. Le christianisme a subi d'étranges traductions créatrices en passant chez les « barbares » ou même les « sauvages ». L'introduction des signes monétaires dans certains circuits commerciaux africains fait subir à ces signes une transformation analogique très difficile à manier (à moins que ce soit ces circuits qui subissent au contraire une transformation destructrice<sup>30</sup>). Les chansons des Noirs américains, y compris et surtout les paroles, auraient une valeur encore plus exemplaire, parce qu'on y entend d'abord comment les esclaves « traduisent » le signifiant anglais, et font un usage présignifiant ou même contresignifiant de la langue, la mélangeant à leurs propres langues africaines, tout comme ils mélangent à leurs nouveaux travaux forcés le chant d'anciens travaux d'Afrique ; puis comment, avec la christianisation et avec l'abolition de l'esclavage, ils traversent un procès de « subjectivation » ou même d'« individuation », qui transforme leur musique en même temps qu'elle transforme ce procès par analogie ; comment aussi se posent des problèmes particuliers de « visagété », lorsque des Blancs à « la face noire » s'emparent des paroles et des chansons, mais que les Noirs, à leur tour, se noircissent la figure d'une couche supplémentaire, reconquièrent leurs danses et leurs chants en transformant ou traduisant même ceux des Blancs<sup>31</sup>. Certes, les transformations les plus visibles et grossières se font dans l'autre sens : traductions symboliques, lorsque le signifiant prend le pouvoir. Les mêmes exemples que précédemment, de signes monétaires ou de régime rythmique, pourraient encore nous servir en inversant leur sens. Le passage d'une danse africaine à une danse blanche manifeste souvent une traduction consciencieuse ou mimétique, avec prise de pouvoir opérée par la signifiante et la subjectivation. (« En Afrique, la danse est impersonnelle, sacrée et obscène. Quand le phallus s'érige et se manipule comme une banane, ce n'est pas de bander personnellement qu'il s'agit : c'est à une érection tribale que l'on assiste. (...) La danse rituelle du sexe,

30. Par exemple, quand les Blancs introduisent la monnaie chez les Siane de Nouvelle-Guinée, ceux-ci commencent par traduire les billets et les pièces en deux catégories de biens inconvertibles. Cf. Maurice Godelier, « Economie politique et anthropologie économique », *L'Homme*, septembre 1964, p. 123.

31. Sur ces traductions-transformations, cf. LeRoi Jones, *Le peuple du blues*, ch. III-VII.

dans le cadre de la ville, se danse en solo ; et ce fait est à soi seul d'une signification stupéfiante. La loi interdit toute réponse, toute participation. Rien ne reste du rite primitif, que les mouvements suggestifs du corps. Et leur suggestion varie avec *l'individualité de l'observateur*<sup>32</sup>. »)

Ce ne sont pas de simples transformations linguistiques, lexicales ou même syntaxiques, qui déterminent l'importance d'une véritable traduction sémiotique. Ce serait même plutôt l'inverse. Il ne suffit pas d'un parler-fou. On est forcé d'évaluer pour chaque cas si l'on se trouve devant l'adaptation d'une vieille sémiotique, ou devant une nouvelle variété de telle sémiotique mixte, ou bien devant le processus de création d'un régime encore inconnu. Par exemple il est relativement facile de ne plus dire « je », on n'a pas dépassé pour ça le régime de subjectivation ; et inversement, on peut continuer à dire Je, pour faire plaisir, et être déjà dans un autre régime où les pronoms personnels ne fonctionnent plus que comme fictions. La signifiante et l'interprétation ont la peau si dure, elles forment avec la subjectivation un mixte si collant, qu'il est facile de croire qu'on est au-dehors tandis qu'on en secrète encore. Il arrive qu'on dénonce l'interprétation, mais en tendant un visage tellement signifiant qu'on l'impose en même temps au sujet qui continue, pour survivre, à s'en nourrir. Qui peut croire réellement que la psychanalyse est capable de changer une sémiotique où toutes les tricheries se réunissent ? On a seulement échangé les rôles. Au lieu d'un patient qui signifiait, et d'un psychanalyste interprète, on a maintenant un psychanalyste signifiant, et c'est le patient qui se charge de toutes les interprétations. Dans l'expérience anti-psychiatrique de Kingsley Hall, Mary Barnes, ancienne infirmière devenue « schizophrène », épouse la nouvelle sémiotique du Voyage, mais pour s'approprier un véritable pouvoir dans la communauté, et réintroduire le pire régime d'interprétation psychanalytique comme délire collectif (« elle *interprétait* tout ce qu'on faisait pour elle, ou pour quelqu'un d'autre...<sup>33</sup> »). On en finit difficilement avec une sémiotique fortement stratifiée. Même une sémiotique présignifiante, ou contre-signifiante, même un diagramme assignifiant comporte des nœuds de coïncidence tout prêts à constituer des centres de signifiante et des points de subjectivation virtuels. Certes, une opération traductrice n'est pas facile, quand il s'agit de détruire une

32. Henry Miller, *Sexus*, p. 634.

33. Mary Barnes et Joseph Berke, *Mary Barnes, un voyage à travers la folie*, Ed. du Seuil, p. 269. L'échec de l'expérience anti-psychiatrique de Kingsley Hall semble dû à ces facteurs internes autant qu'aux circonstances extérieures.

sémiotique dominante atmosphérique. Un des intérêts profonds des livres de Castaneda, sous l'influence de la drogue ou d'autres choses, et du changement d'atmosphère, c'est précisément de montrer comment l'Indien arrive à combattre les mécanismes d'interprétation pour instaurer chez son disciple une sémiotique présignifiante ou même un diagramme asignifiant : Arrête ! Tu me fatigues ! expérimente au lieu de signifier et d'interpréter ! Trouve toi-même tes lieux, tes territorialités, tes déterritorialisations, ton régime, tes lignes de fuite ! Sémiotise toi-même, au lieu de chercher dans ton enfance toute faite et ta sémiologie d'Occidental... « Don Juan affirma que pour voir il fallait nécessairement stopper le monde. Stopper le monde exprime parfaitement certains états de conscience au cours desquels la réalité de la vie quotidienne est modifiée, ceci parce que le flot des interprétations, d'ordinaire continu, est interrompu par un ensemble de circonstances étrangères à ce flot<sup>34</sup>. » Bref, une véritable transformation sémiotique fait appel à toutes sortes de variables, non seulement extérieures, mais implicites dans la langue, intérieures aux énoncés.

La pragmatique présente donc déjà deux composantes. On peut appeler la première *généralisatrice*, dans la mesure où elle montre comment les divers régimes abstraits forment des sémiotiques mixtes concrètes, avec quelles variantes, comment ils se combinent et sous quelle prédominance. La deuxième est la composante *transformationnelle*, qui montre comment ces régimes de signes se traduisent les uns dans les autres, et surtout en créent de nouveaux. La pragmatique généralisatrice fait en quelque sorte des calques de sémiotiques mixtes, tandis que la pragmatique transformationnelle fait des cartes de transformation. Bien qu'une sémiotique mixte n'implique pas nécessairement une créativité actuelle, mais puisse se contenter de possibilités de combinaison sans véritable transformation, c'est la composante transformationnelle qui rend compte de l'originalité d'un régime comme de la nouveauté des mixtes où il entre à tel moment et dans tel domaine. Aussi cette seconde composante est-elle la plus profonde, et le seul moyen de mesurer les éléments de la première<sup>35</sup>. Par exemple, on se demandera quand est-ce que des énoncés de type bolchevique ont paru, et comment le léninisme a opéré, lors de la rupture avec les sociaux-démocrates, une véritable transformation, créatrice d'une sémiotique originale, même si celle-ci devrait nécessairement tom-

34. Castaneda, *Le voyage à Ixtlan*, Gallimard, p. 12.

35. « Générateur » et « transformationnel » sont des termes de Chomsky, pour qui précisément le transformationnel est le moyen le meilleur et le plus profond de réaliser le générateur ; mais nous employons ces termes en un autre sens.



ber dans la sémiotique mixte de l'organisation stalinienne. Dans une étude exemplaire, Jean-Pierre Faye a étudié en détail les transformations qui produisirent le nazisme envisagé comme système d'énoncés nouveaux dans un champ social donné. Des questions du type : non seulement à quel moment, mais dans quel domaine un régime de signes s'installe-t-il ? — dans un peuple tout entier ? dans une fraction de ce peuple ? dans une marge plutôt repérable au sein d'un hôpital psychiatrique ? — ainsi nous avons vu qu'une sémiotique de subjectivation pouvait être repérée dans l'histoire ancienne des juifs, mais aussi dans le diagnostic psychiatrique du XIX<sup>e</sup> siècle — avec, évidemment, de profondes variations et même de véritables transformations dans la sémiotique correspondante — toutes ces questions sont du ressort de la pragmatique. Aujourd'hui, certainement, les transformations ou traductions créatrices les plus profondes ne passent pas par l'Europe. La pragmatique doit refuser l'idée d'un invariant qui pourrait se soustraire aux transformations, même l'invariant d'une « grammaticalité » dominante. Car le langage est affaire de politique avant d'être affaire de linguistique ; même l'appréciation des degrés de grammaticalité est matière politique.

Qu'est-ce qu'une sémiotique, c'est-à-dire un régime de signes ou une formalisation d'expression ? Ils sont à la fois plus et moins que le langage. Le langage se définit par sa condition de « surlinéarité » ; les langues se définissent par des constantes, éléments et rapports d'ordre phonologique, syntaxique et sémantique. Et sans doute chaque régime de signes effectue la condition du langage et utilise les éléments de la langue, mais rien de plus. Aucun régime ne peut s'identifier à la condition même, ni avoir la propriété des constantes. Comme Foucault le montre bien, les régimes de signes sont seulement des *fonctions d'existence* du langage, qui tantôt passent par des langues diverses, tantôt se distribuent dans une même langue, et qui ne se confondent ni avec une structure ni avec des unités de tel ou tel ordre, mais les croise et les fait apparaître dans l'espace et dans le temps. C'est en ce sens que les régimes de signes sont des agencements d'énonciation, dont aucune catégorie linguistique ne suffit à rendre compte : *ce qui fait d'une proposition ou même d'un simple mot un « énoncé »* renvoie à des présupposés implicites, non explicites, qui mobilisent des variables pragmatiques propres à l'énonciation (transformations incorporelles). Il est donc exclu que l'agencement puisse s'expliquer par le signifiant, ou bien par le sujet, puisque ceux-ci renvoient au contraire à des variables d'énonciation dans l'agencement. C'est la signifiante, ou la subjectivation, qui supposent un agencement, non l'inverse. Les noms que nous avons donnés aux régimes de signes, « prési-

gnifiant, signifiant, contre-signifiant, post-signifiant », resteraient pris dans l'évolutionnisme si ne leur correspondaient effectivement des fonctions hétérogènes ou variétés d'agencement (la segmentarisation, la signifiante et l'interprétation, la numération, la subjectivation). Les régimes de signes se définissent ainsi par des variables intérieures à l'énonciation même, mais qui restent extérieures aux constantes de la langue et irréductibles aux catégories linguistiques.

Mais, à ce point, tout bascule, et les raisons pour lesquelles un régime de signes est moins que le langage deviennent des raisons pour lesquelles, aussi, il est plus que le langage. L'agencement n'est d'énonciation, il ne formalise l'expression, que sur une de ses faces ; sur son autre face inséparable, il formalise les contenus, il est agencement machinique ou de corps. Or les contenus ne sont pas des « signifiés » qui dépendraient du signifiant, d'une manière ou d'une autre, ni des « objets » qui seraient dans un rapport de causalité quelconque avec le sujet. En tant qu'ils ont leur formalisation propre, ils n'ont aucun rapport de correspondance symbolique ou de causalité linéaire avec la forme d'expression : les deux formes sont en présupposition réciproque, et l'on ne peut faire abstraction de l'une que très relativement, puisque ce sont les deux faces du même agencement. Aussi faut-il atteindre, dans l'agencement lui-même, à quelque chose qui est encore plus profond que ces faces, et qui rende compte à la fois des deux formes en présupposition, formes d'expression ou régimes de signes (systèmes sémiotiques), formes de contenu ou régimes de corps (systèmes physiques). C'est ce que nous appelons *machine abstraite*, la machine abstraite constituant et conjuguant toutes les pointes de déterritorialisation de l'agencement<sup>36</sup>. Et c'est de la

36. Michel Foucault a développé une théorie des énoncés, suivant des niveaux successifs et qui recourent l'ensemble de ces problèmes. 1°) Dans *L'archéologie du savoir*, Foucault distingue deux sortes de « multiplicités », de contenu et d'expression, qui ne se laissent pas réduire à des rapports de correspondance ou de causalité, mais sont en présupposition réciproque ; 2°) Dans *Surveiller et punir*, il cherche une instance capable de rendre compte des deux formes hétérogènes imbriquées l'une dans l'autre, et la trouve dans des agencements de pouvoir ou micro-pouvoirs ; 3°) Mais aussi la série de ces agencements collectifs (école, armée, usine, hôpital, prison, etc.) ne sont que des degrés ou singularités dans un « diagramme » abstrait, qui comporte uniquement pour son compte matière et fonction (multiplicité humaine quelconque à contrôler) ; 4°) *L'Histoire de la sexualité* va encore dans une autre direction, puisque les agencements n'y sont plus rapportés et confrontés à un diagramme, mais à une « biopolitique de la population » comme machine abstraite. — Nos seules différences avec Foucault porteraient sur les points suivants ; 1°) les agencements ne nous paraissent pas avant tout de pouvoir, mais de désir, le désir étant toujours agencé, et le pouvoir une dimension stratifiée de l'agencement ; 2°) le diagramme ou

machine abstraite qu'il faut dire : elle est nécessairement « beaucoup plus » que le langage. Lorsque des linguistes (à la suite de Chomsky) s'élèvent à l'idée d'une machine abstraite purement langagière, on objecte d'avance que cette machine, loin d'être trop abstraite, ne l'est pas encore assez, puisqu'elle reste limitée à la forme d'expression, et à de prétendus universaux qui supposent le langage. Dès lors, faire abstraction du contenu est une opération d'autant plus relative et insuffisante, du point de vue de l'abstraction même. Une véritable machine abstraite n'a aucun moyen de distinguer pour elle-même un plan d'expression et un plan de contenu, parce qu'elle trace un seul et même plan de consistance, qui va formaliser les contenus et les expressions d'après les strates ou les reterritorialisations. Mais, déstratifiée, déterritorialisée pour elle-même, la machine abstraite n'a pas de forme en elle-même (pas plus que de substance), et ne distingue pas en soi de contenu et d'expression, bien qu'elle préside hors d'elle à cette distinction, et la distribue dans les strates, dans les domaines et territoires. Une machine abstraite en soi n'est pas plus physique ou corporelle que sémiotique, elle est *diagrammatique* (elle ignore d'autant plus la distinction de l'artificiel et du naturel). Elle opère par *matière*, et non par substance ; par *fonction*, et non par forme. Les substances, les formes, sont d'expression « ou » de contenu. Mais les fonctions ne sont pas déjà formées « sémiotiquement », et les matières ne sont pas encore « physiquement » formées. La machine abstraite, c'est la pure Fonction-Matière — le diagramme, indépendamment des formes et des substances, des expressions et des contenus qu'il va répartir.

Nous définissons la machine abstraite par l'aspect, le moment où il n'y a plus que des fonctions et des matières. Un diagramme en effet n'a pas de substance ni de forme, et pas de contenu ni d'expression<sup>37</sup>. Tandis que la substance est une matière formée, la matière est une substance non formée, physiquement ou sémiotiquement. Tandis que l'expression et le contenu ont des formes distinctes et se distinguent réellement, la fonction n'a que des « traits », de contenu et d'expression, dont elle assure la connexion : on ne peut même plus dire si c'est une particule ou si c'est un signe. Un contenu-matière qui ne présente plus que des degrés d'intensité, de résistance, de conductibilité, d'échauffe-

---

la machine abstraite ont des lignes de fuite qui sont premières, et qui ne sont pas, dans un agencement, des phénomènes de résistance ou de riposte, mais des points de création et de déterritorialisation.

37. Hjelmslev a proposé une conception très importante, de la « matière » ou « sens » comme non-formé, amorphe ou informe : *Prolégomènes à une théorie du langage*, § 13 ; *Essais linguistiques*, Ed. de Minuit, pp. 58 sq. (et la préface de François Rastier, p. 9).

ment, d'étirement, de vitesse ou de tardivité ; une expression-fonction qui ne présente plus que des « tenseurs », comme dans une écriture mathématique, ou bien musicale. Alors l'écriture fonctionne à même le réel, tout comme le réel écrit matériellement. C'est donc le contenu le plus déterritorialisé et l'expression la plus déterritorialisée que le diagramme retient, pour les conjuguer. Et le maximum de déterritorialisation vient tantôt d'un trait de contenu, tantôt d'un trait d'expression, qui sera dit « déterritorialisant » par rapport à l'autre, mais justement parce qu'il le diagrammatise, en l'emportant avec soi, en l'élevant à sa propre puissance. Le plus déterritorialisé fait franchir à l'autre un seuil qui rend possible une conjonction de leur déterritorialisation respective, une commune précipitation. C'est la déterritorialisation absolue, positive, de la machine abstraite. C'est en ce sens que les *diagrammes* doivent être distingués des *indices*, qui sont des signes territoriaux, mais aussi des *icônes* qui sont de reterritorialisation, et des *symboles*, qui sont de déterritorialisation relative ou négative<sup>38</sup>. Ainsi définie par son diagrammatisme, une machine abstraite n'est pas une infrastructure en dernière instance, pas plus qu'elle n'est une Idée transcendante en suprême instance. Elle a plutôt un rôle pilote. C'est qu'une machine abstraite ou diagrammatique ne fonctionne pas pour représenter, même quelque chose de réel, mais construit un réel à venir, un nouveau type de réalité. Elle n'est donc pas hors de l'histoire, mais toujours plutôt « avant » l'histoire, à chaque moment où elle constitue des points de création ou de potentialité. Tout fuit, tout crée, mais jamais tout seul, au contraire, avec une machine abstraite qui opère les continuums d'intensité, les conjonctions de déterritorialisation, les extractions d'expression et de contenu. C'est un Abstrait-Réel, qui s'oppose d'autant plus à l'abstraction fictive d'une machine d'expression supposée pure. C'est un Absolu, mais qui n'est ni indifférencié ni transcendant.

---

38. La distinction des indices, icônes et symboles vient de Peirce, cf. *Écrits sur le signe*, Ed. du Seuil. Mais il les distingue par des relations entre signifiant et signifié (contiguïté pour l'indice, similitude pour l'icône, règle conventionnelle pour le symbole) ; ce qui l'entraîne à faire du « diagramme » un cas spécial d'icône (icône de relation). Peirce est vraiment l'inventeur de la sémiotique. C'est pourquoi nous pouvons lui emprunter des termes, même en en changeant l'acception. D'une part, indices, icônes et symboles nous semblent se distinguer par des rapports territorialité-déterritorialisation, et non par des rapports signifiant-signifié. D'autre part, le diagramme nous semble dès lors avoir un rôle distinct, irréductible à l'icône et au symbole. Sur les distinctions fondamentales de Peirce et le statut complexe du diagramme, on se reportera à l'analyse de Jakobson, « A la recherche de l'essence du langage », in *Problèmes du langage*, Gallimard, coll. Diogène.

Aussi les machines abstraites ont-elles des noms propres (et aussi des dates), qui ne désignent certes plus des personnes ou des sujets, mais des matières et des fonctions. Le nom d'un musicien, d'un savant, s'emploie comme le nom d'un peintre qui désigne une couleur, une nuance, une tonalité, une intensité : il s'agit toujours d'une conjonction de Matière et de Fonction. La double déterritorialisation de la voix et de l'instrument sera marquée d'une machine abstraite-Wagner, d'une machine abstraite-Webern, etc. On parlera d'une machine abstraite-Riemann, en physique et mathématique, d'une machine abstraite-Galois en algèbre (précisément définie par la ligne arbitraire dite d'adjonction qui se conjugue avec un corps de base), etc. Il y a diagramme chaque fois qu'une machine abstraite singulière fonctionne directement dans une matière.

Voilà donc que, au niveau diagrammatique ou sur le plan de consistance, il n'y a même pas de régimes de signes à proprement parler, puisqu'il n'y a plus de forme d'expression qui se distinguerait réellement d'une forme de contenu. Le diagramme ne connaît que des traits, des pointes, qui sont encore de contenu dans la mesure où ils sont matériels, ou d'expression dans la mesure où ils sont fonctionnels, mais qui s'entraînent les uns les autres, se relaient et se confondent dans une commune déterritorialisation : signes-particules, particles. Et ce n'est pas étonnant ; car la distinction réelle d'une forme d'expression et d'une forme de contenu se fait seulement avec les strates, et diversement pour chacune. C'est là qu'apparaît une double articulation qui va formaliser les traits d'expression pour leur compte, et les traits de contenu pour leur compte, et qui va faire avec les matières des substances formées physiquement ou sémiotiquement, avec les fonctions des formes d'expression ou de contenu. L'expression constitue alors des indices, des icônes ou des symboles qui entrent dans des régimes ou des sémiotiques. Le contenu constitue alors des corps, des choses ou des objets, qui entrent dans des systèmes physiques, des organismes et des organisations. Le mouvement plus profond qui conjugua matière et fonction — la déterritorialisation absolue, comme identique à la terre elle-même — n'apparaît plus que sous la forme des territorialités respectives, des déterritorialisations relatives ou négatives, et des reterritorialisations complémentaires. Et sans doute tout culmine avec une strate langagière, installant une machine abstraite au niveau de l'expression, et qui fait d'autant plus abstraction du contenu qu'elle tend même à le destituer d'une forme propre (impérialisme du langage, prétention d'une sémiologie générale). Bref, les strates substantialisent les matières diagrammatiques, séparent un plan formé de contenu et un plan formé d'expression. Elles prennent

les expressions et les contenus, chacun substantialisé et formalisé de son côté, dans des pinces de double articulation qui assure leur indépendance ou leur distinction réelle, et font régner un dualisme qui ne cesse de se reproduire ou de se rediviser. Elles cassent les continuums d'intensité, en introduisant des coupures d'une strate à une autre, et à l'intérieur de chaque strate. Elles empêchent les conjonctions de ligne de fuite, elles écrasent les pointes de déterritorialisation, soit en opérant les reterritorialisations qui vont rendre ces mouvements tout relatifs, soit en affectant telle ou telle de ces lignes d'une valeur seulement négative, soit en la segmentarisant, la barrant, la bouchant, la précipitant dans une sorte de trou noir.

Notamment, on ne confondra pas le diagrammatisme avec une opération du type axiomatique. Loin de tracer des lignes de fuite créatrices et de conjuguer des traits de déterritorialisation positive, l'axiomatique barre toutes les lignes, les soumet à un système ponctuel, et arrête les écritures algébriques et géométriques qui fuyaient de toutes parts. C'est comme pour la question de l'indéterminisme en physique : une « remise en ordre » s'est faite pour le réconcilier avec le déterminisme physique. Des écritures mathématiques se font axiomatiser, c'est-à-dire re-stratifier, re-sémiotiser ; des flux matériels se font re-physicaliser. C'est une affaire de politique autant que de science : la science ne doit pas devenir folle... Hilbert et de Broglie furent des hommes politiques autant que des savants : ils ont remis de l'ordre. Mais une axiomatisation, une sémiotisation, une physicalisation ne sont pas un diagramme, c'en est même le contraire. Programme de strate contre diagramme du plan de consistance. Ce qui n'empêche pas le diagramme de reprendre son chemin de fuite, et d'essaimer de nouvelles machines abstraites singulières (c'est contre l'axiomatisation que se fait la création mathématique des fonctions improbables, et contre la physicalisation que se fait l'invention matérielle des particules introuvables). Car la science en tant que telle est comme toute chose, il y a en elle autant de folie qui lui est propre que de mises et remises en ordre, et le même savant peut participer des deux aspects, avec sa folie propre, sa police propre, ses significances, ses subjectivations, mais aussi ses machines abstraites — en tant que savant. « Politique de la science » désigne bien ces courants intérieurs à la science, et non pas seulement les circonstances extérieures et facteurs d'Etat qui agissent sur elle, et lui font faire ici des bombes atomiques, là des programmes trans-spatiaux, etc. Ces influences ou déterminations politiques externes ne seraient rien si la science elle-même n'avait ses propres pôles, ses oscillations, ses strates et ses déstratifications, ses lignes de fuite et ses remises en ordre, bref les

événements au moins potentiels de sa propre politique, toute sa « polémique » à elle, sa machine de guerre intérieure (dont font partie historiquement les savants contrariés, persécutés ou empêchés). Il ne suffit pas de dire que l'axiomatique ne tient pas compte de l'invention et de la création : il y a en elle une volonté délibérée d'arrêter, de fixer, de se substituer au diagramme, en s'installant à un niveau d'abstraction figée, déjà trop grand pour le concret, trop petit pour le réel. Nous verrons en quel sens c'est un niveau « capitaliste ».

On ne peut pas pourtant se contenter d'un dualisme entre le plan de consistance, ses diagrammes ou ses machines abstraites, et d'autre part les strates, leurs programmes et leurs agencements concrets. Les machines abstraites n'existent pas simplement sur le plan de consistance où elles développent des diagrammes, elles sont déjà là, enveloppées ou « encastrées » dans les strates en général, ou même dressées sur les strates particulières où elles organisent à la fois une forme d'expression et une forme de contenu. Et ce qui est illusoire dans ce dernier cas, c'est l'idée d'une machine abstraite exclusivement langagière ou expressive, mais non pas l'idée d'une machine abstraite intérieure à la strate, et qui doit rendre compte de la relativité des deux formes distinctes. Il y a donc comme un double mouvement : l'un par lequel les machines abstraites travaillent les strates, et ne cessent d'en faire fuir quelque chose, l'autre par lequel elles sont effectivement stratifiées, capturées par les strates. *D'une part*, jamais les strates ne s'organiseraient si elles ne captaient des matières ou fonctions de diagramme, qu'elles formalisent du double point de vue de l'expression et du contenu ; si bien que chaque régime de signes, même la signifiante, même la subjectivation, sont encore des effets diagrammatiques (mais relativisés ou négativisés). *D'autre part*, jamais les machines abstraites ne seraient présentes, y compris déjà dans les strates, si elles n'avaient le pouvoir ou la potentialité d'extraire et d'accélérer des signes-particules déstratifiés (passage à l'absolu). La consistance n'est pas totalisante, ni structurante, mais déterritorialisante (une strate biologique, par exemple, n'évolue pas par données statistiques, mais par pointes de déterritorialisation). La sécurité, la tranquillité, l'équilibre homéostatique des strates ne sont donc jamais complètement garantis : il suffit de prolonger les lignes de fuite qui travaillent les strates, de remplir les pointillés, de conjuguer les processus de déterritorialisation, pour retrouver un plan de consistance qui s'insère dans les systèmes de stratification les plus différents, et qui saute de l'un à l'autre. Nous avons vu en ce sens comment la signifiante et l'interprétation, la conscience et la passion pouvaient se prolonger, mais en même temps s'ouvrir sur une expé-

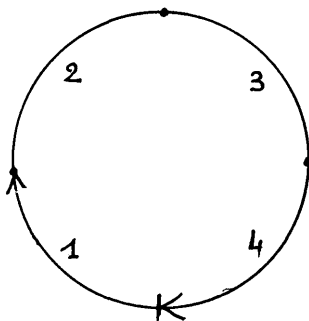
rience proprement diagrammatique. Et tous ces états ou ces modes de la machine abstraite coexistent précisément dans ce qu'on appelle *agencement machinique*. L'agencement en effet a comme deux pôles ou vecteurs, l'un tourné vers les strates où il distribue les territorialités, les déterritorialisations relatives et les reterritorialisations, un autre vecteur tourné vers le plan de consistance ou de déstratification, où il conjugue les processus de déterritorialisation et les porte à l'absolu de la terre. C'est sur son vecteur stratique qu'il distingue une forme d'expression dans laquelle il apparaît comme agencement collectif d'énonciation, et une forme de contenu dans laquelle il apparaît comme agencement machinique de corps ; et il ajuste une forme à l'autre, une apparition à l'autre, en présupposition réciproque. Mais, sur son vecteur déstratifié, diagrammatique, il n'a plus deux faces, il ne retient que des traits de contenu comme d'expression, d'où il extrait des degrés de déterritorialisation qui s'ajoutent les uns aux autres, des pointes qui se conjuguent les unes avec les autres.

Un régime de signes n'a pas seulement deux composantes. Il y a en fait quatre composantes, qui font l'objet de la Pragmatique. La première, c'était la composante *généralisatrice*, qui montre comment la forme d'expression, sur une strate langagière, fait toujours appel à plusieurs régimes combinés, c'est-à-dire comment tout régime de signes ou toute sémiotique est concrètement mixte. Au niveau de cette composante, on *peut* faire abstraction des formes de contenu, mais d'autant mieux qu'on met l'accent sur les mélanges de régimes dans la forme d'expression : on n'en conclura donc pas à la prédominance d'un régime qui constituerait une sémiologie générale et unifierait la forme. La seconde composante, *transformationnelle*, montrait comment un régime abstrait peut être traduit dans un autre, se transformer dans un autre, et surtout se créer à partir d'autres. Cette seconde composante est évidemment plus profonde, parce qu'il n'y a aucun régime mixte qui ne suppose de telles transformations d'un régime à un autre, soit passées, soit actuelles, soit potentielles (en fonction d'une création de nouveaux régimes). Là encore, on fait ou on peut faire abstraction du contenu, puisqu'on s'en tient à des métamorphoses intérieures à la forme d'expression, même si celle-ci ne suffit pas à en rendre compte. Or la troisième composante est *diagrammatique* : elle consiste à prendre les régimes de signes ou les formes d'expression pour en extraire des signes-particules qui ne sont plus formalisés, mais constituent des traits non formés, combinables les uns avec les autres. C'est là le sommet de l'abstraction, mais aussi le moment où l'abstraction devient réelle ; tout y passe en effet par des machines abstraites-réelles (nommées et datées). Et si l'on peut faire abstraction des



formes de contenu, c'est parce que l'on doit en même temps faire abstraction des formes d'expression, puisqu'on ne retient que des traits non formés des uns et des autres. D'où l'absurdité d'une machine abstraite purement langagière. Cette composante diagrammatique est évidemment plus profonde à son tour que la composante transformationnelle : les transformations-créations d'un régime de signes passent en effet par l'émergence de machines abstraites toujours nouvelles. Enfin, une dernière composante proprement *machinique* est censée montrer comment les machines abstraites s'effectuent dans des agencements concrets, qui donnent précisément une forme distincte aux traits d'expression, mais pas sans donner aussi une forme distincte à des traits de contenu — les deux formes étant en présupposition réciproque, ou ayant une relation nécessaire non formée, qui empêche une fois de plus la forme d'expression de se prendre pour suffisante (bien qu'elle ait son indépendance ou sa distinction proprement formelle).

La pragmatique (ou schizo-analyse) peut donc être représentée par les quatre composantes circulaires, mais qui bourgeonnent et font rhizome :



- 1) Composante générative : étude des sémiotiques mixtes concrètes, de leurs mélanges et de leurs variations.
- 2) Composante transformationnelle : étude des sémiotiques pures, de leurs traductions-transformations et de la création de nouvelles sémiotiques.
- 3) Composante diagrammatique : étude des machines abstraites, du point de vue des matières sémiotiquement non formées en rapport avec des matières physiquement non formées.
- 4) Composante machinique : étude des agencements qui effectuent les machines abstraites, et qui sémiotisent les matières d'expression, en même temps qu'elles physicalisent les matières de contenu.

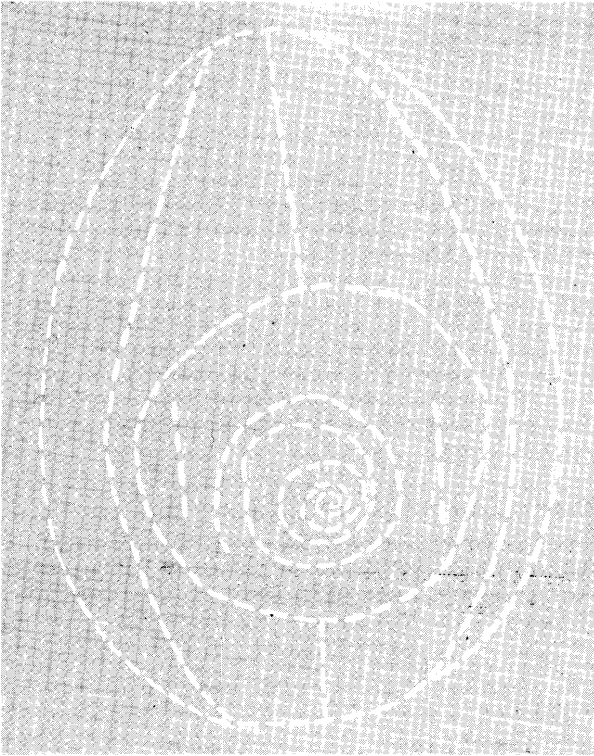
L'ensemble de la pragmatique consisterait en ceci : faire le *calque* des sémiotiques mixtes dans la composante générative ; faire la *carte* transformationnelle des régimes, avec leurs possibilités

de traduction et de création, de bourgeonnement sur les calques ; faire le *diagramme* des machines abstraites mises en jeu dans chaque cas, comme potentialités ou comme surgissements effectifs ; faire le *programme* des agencements qui ventilent l'ensemble et font circuler le mouvement, avec ses alternatives, ses sauts et mutations.

Par exemple, on considérerait une « proposition » quelconque, c'est-à-dire un ensemble verbal défini syntaxiquement, sémantiquement et logiquement, comme expression d'un individu ou d'un groupe : « Je t'aime », ou bien « Je suis jaloux... » On commencerait par demander à quel « énoncé » cette proposition correspond dans le groupe ou l'individu (car une même proposition peut renvoyer à des énoncés complètement différents). Cette question signifie : dans quel régime de signes la proposition est-elle prise, régime sans lequel les éléments syntaxiques, sémantiques et logiques resteraient des conditions universelles parfaitement vides ? Quel est l'élément non linguistique, la variable d'énonciation qui lui donne une consistance ? Il y a un « je t'aime » présignifiant, de type collectif où, comme disait Miller, une danse épouse toutes les femmes de la tribu ; un « je t'aime » contre-signifiant, de type distributif et polémique, pris dans la guerre, dans le rapport de forces, comme celui de Penthésilée à Achille ; un « je t'aime » qui s'adresse à un centre de signifiante, et fait correspondre par interprétation toute une série de signifiés à la chaîne signifiante ; un « je t'aime » passionnel ou post-signifiant, qui forme un procès à partir d'un point de subjectivation, puis un autre procès..., etc. De même la proposition « je suis jaloux » n'est évidemment pas le même énoncé suivant qu'elle est prise dans le régime passionnel de la subjectivation ou dans le régime paranoïaque de la signifiante : deux délires très distincts. En second lieu, une fois déterminé l'énoncé auquel correspond la proposition dans tel groupe ou tel individu à tel moment, on chercherait les possibilités non seulement de mixité, mais de traduction ou de transformation dans un autre régime, dans des énoncés appartenant à d'autres régimes, ce qui passe ou ce qui ne passe pas, ce qui reste irréductible ou ce qui coule dans une telle transformation. En troisième lieu, on pourrait chercher à créer de nouveaux énoncés encore inconnus pour cette proposition, même si c'était des patois de volupté, de physiques et de sémiotiques en morceaux, d'affects asubjectifs, de signes sans signifiante, où s'effondreraient la syntaxe, la sémantique et la logique. Cette recherche devrait être conçue du pire au meilleur, puisqu'elle couvrirait aussi bien des régimes mignards, métaphoriques et bêtifiants, que des cris-souffles, des improvisations fiévreuses, des devenirs-animaux, des devenirs moléculaires,

des trans-sexualités réelles, des continuums d'intensités, des constitutions de corps sans organes... Et ces deux pôles, eux-mêmes inséparables, en perpétuels rapports de transformation, de conversion, de saut, de chute et de remontée. Cette dernière recherche mettrait en jeu les machines abstraites, les diagrammes et fonctions diagrammatiques d'une part, d'autre part en même temps les agencements machiniques, leurs distinctions formelles d'expression et de contenu, leurs investissements de mots et leurs investissements d'organes sous une présupposition réciproque. Par exemple, le « je t'aime » de l'amour courtois : quel est son diagramme, quel surgissement de machine abstraite, et quel nouvel agencement ? Aussi bien dans la déstratification que dans l'organisation des strates... Bref, il n'y a pas de propositions syntaxiquement définissables, ou sémantiquement, ou logiquement, qui viendraient transcender et surplomber les énoncés. Toute méthode de transcendentalisation du langage, toute méthode pour doter le langage d'universaux, depuis la logique de Russell jusqu'à la grammaire de Chomsky, tombe dans la pire des abstractions, au sens où elle entérine un niveau qui est à la fois déjà trop abstrait et pas assez encore. En vérité, ce ne sont pas les énoncés qui renvoient aux propositions, mais l'inverse. Ce ne sont pas les régimes de signes qui renvoient au langage, et le langage qui constitue par lui-même une machine abstraite, structurale ou générative. C'est le contraire. C'est le langage qui renvoie aux régimes de signes, et les régimes de signes à des machines abstraites, à des fonctions diagrammatiques et à des agencements machiniques qui débordent toute sémiologie, toute linguistique et toute logique. Il n'y a pas de logique propositionnelle universelle, ni de grammaticalité en soi, pas plus que de signifiant pour lui-même. « Derrière » les énoncés et les sémiotisations, il n'y a que des machines, des agencements, des mouvements de déterritorialisation qui passent à travers la stratification des différents systèmes, et échappent aux coordonnées de langage comme d'existence. C'est pourquoi la pragmatique n'est pas le complément d'une logique, d'une syntaxique ou d'une sémantique, mais au contraire l'élément de base dont tout le reste dépend.

## 6. 28 novembre 1947 - Comment se faire un Corps sans Organes ?



*L'œuf dogon et la répartition d'intensités*

De toute manière vous en avez un (ou plusieurs), non pas tant qu'il préexiste ou soit donné tout fait — bien qu'il préexiste à certains égards — mais de toute manière vous en faites un, vous ne pouvez pas désirer sans en faire un, — et il vous attend, c'est un exercice, une expérimentation inévitable, déjà faite au moment où vous l'entrepreniez, pas faite tant que vous ne l'entrepreniez pas. Ce n'est pas rassurant, parce que vous pouvez le rater. Ou bien il

peut être terrifiant, vous mener à la mort. Il est non-désir aussi bien que désir. Ce n'est pas du tout une notion, un concept, plutôt une pratique, un ensemble de pratiques. Le Corps sans Organes, on n'y arrive pas, on ne peut pas y arriver, on n'a jamais fini d'y accéder, c'est une limite. On dit : qu'est-ce que c'est, le CsO — mais on est déjà sur lui, se traînant comme une vermine, tâtonnant comme un aveugle ou courant comme un fou, voyageur du désert et nomade de la steppe. C'est sur lui que nous dormons, veillons, que nous nous battons, battons et sommes battus, que nous cherchons notre place, que nous connaissons nos bonheurs inouïs et nos chutes fabuleuses, que nous pénétrons et sommes pénétrés, que nous aimons. Le 28 novembre 1947, Artaud déclare la guerre aux organes : *Pour en finir avec le jugement de Dieu*, « car liez-moi si vous le voulez, mais il n'y a rien de plus inutile qu'un organe ». C'est une expérimentation non seulement radiophonique, mais biologique, politique, appelant sur soi censure et répression. Corpus et Socius, politique et expérimentation. On ne vous laissera pas expérimenter dans votre coin.

Le CsO : il est déjà en route dès que le corps en a assez des organes, et veut les déposer, ou bien les perd. Longue procession : — *du corps hypocondriaque* dont les organes sont détruits, la destruction est déjà faite, plus rien ne se passe, « Mille X affirme qu'elle n'a plus ni cerveau ni nerfs ni poitrine ni estomac ni boyaux, il ne lui reste plus que la peau et les os du corps désorganisé, ce sont là ses propres expressions » ; — *du corps paranoïaque*, où les organes ne cessent d'être attaqués par des influences, mais aussi restaurés par des énergies extérieures (« il a longtemps vécu sans estomac, sans intestins, presque sans poumons, l'œsophage déchiré, sans vessie, les côtes broyées, il avait parfois mangé en partie son propre larynx, et ainsi de suite, mais les miracles divins avaient toujours à nouveau régénéré ce qui avait été détruit... ») ; — *du corps schizo*, accédant à une lutte intérieure active qu'il mène lui-même contre les organes, au prix de la catatonie, et puis *du corps drogué*, schizo expérimental : « l'organisme humain est d'une inefficacité scandaleuse ; au lieu d'une bouche et d'un anus qui risquent tous deux de se détraquer, pourquoi n'aurait-on pas un seul orifice polyvalent pour l'alimentation et la défécation ? On pourrait murer la bouche et le nez, combler l'estomac et creuser un trou d'aération directement dans les poumons, ce qui aurait dû être fait dès l'origine<sup>1</sup> » ; — *du corps masochiste*, on le comprend mal à partir de la douleur, c'est d'abord une affaire de CsO ; il se fait coudre par son sadique ou sa putain, coudre les yeux, l'anus, l'urètre, les seins, le nez ;

1. William Burroughs, *Le festin nu*, Gallimard, p. 146.

il se fait suspendre pour arrêter l'exercice des organes, dépiauter comme si les organes tenaient à la peau, enculer, étouffer, pour que tout soit scellé bien clos.

Pourquoi cette cohorte lugubre de corps cousus, vitrifiés, catatonisés, aspirés, puisque le CsO est aussi plein de gaieté, d'extase, de danse ? Alors pourquoi ces exemples, pourquoi faut-il passer par eux ? Corps vidés au lieu de pleins. Qu'est-ce qui s'est passé ? Avez-vous mis assez de prudence ? Non pas la sagesse, mais la prudence comme dose, comme règle immanente à l'expérimentation : injections de prudence. Beaucoup sont vaincus dans cette bataille. Est-ce si triste et dangereux de ne plus supporter les yeux pour voir, les poumons pour respirer, la bouche pour avaler, la langue pour parler, le cerveau pour penser, l'anus et le larynx, la tête et les jambes ? Pourquoi pas marcher sur la tête, chanter avec les sinus, voir avec la peau, respirer avec le ventre, Chose simple, Entité, Corps plein, Voyage immobile, Anorexie, Vision cutanée, Yoga, Krishna, Love, Expérimentation. Là où la psychanalyse dit : Arrêtez, retrouvez votre moi, il faudrait dire : Allons encore plus loin, nous n'avons pas encore trouvé notre CsO, pas assez défait notre moi. Remplacez l'anamnèse par l'oubli, l'interprétation par l'expérimentation. Trouvez votre corps sans organes, sachez le faire, c'est question de vie ou de mort, de jeunesse et de vieillesse, de tristesse et de gaieté. Et c'est là que tout se joue.

« Maîtresse, 1) tu peux me ligoter sur la table, solidement serré, dix à quinze minutes, le temps de préparer les instruments ; 2) cent coups de fouet au moins, quelques minutes d'arrêt ; 3) tu commences la couture, tu couds le trou du gland, la peau autour de celui-ci au gland l'empêchant de décaloter, tu couds la bourse des couilles à la peau des cuisses. Tu couds les seins, mais un bouton à quatre trous solidement sur chaque téton. Tu peux les réunir avec un élastique à boutonnière — *Tu passes à la deuxième phase* : 4) tu as le choix soit de me retourner sur la table, sur le ventre ligoté, mais les jambes réunies, soit de m'attacher au poteau seul, les poignets réunis, les jambes aussi, tout le corps solidement attaché ; 5) tu me fouettes le dos les fesses les cuisses, cent coups de fouet au moins ; 6) tu couds les fesses ensemble, toute la raie du cul. Solidement avec du fil double en arrêtant chaque point. Si je suis sur la table, tu m'attaches alors au poteau ; 7) tu me cravaches les fesses cinquante coups ; 8) si tu veux corser la torture et exécuter ta menace de la dernière fois, tu enfonces dans les fesses les épingles à fond ; 9) tu peux alors m'attacher sur la chaise, tu me cravaches les seins trente coups et tu enfonces les épingles plus petites, si tu veux tu peux les faire rougir au réchaud avant, toutes ou quelques-unes.

Le ligotage sur la chaise devrait être solide et les poignets dans le dos pour faire ressortir la poitrine. Si je n'ai pas parlé des brûlures, c'est que je dois passer d'ici quelque temps une visite et c'est long à guérir. » — Ce n'est pas un fantasme, c'est un programme : différence essentielle entre l'interprétation psychanalytique du fantasme et l'expérimentation anti-psychanalytique du programme. Entre le fantasme, interprétation elle-même à interpréter, et le programme moteur d'expérimentation<sup>2</sup>. Le CsO, c'est ce qui reste quand on a tout ôté. Et ce qu'on ôte, c'est précisément le fantasme, l'ensemble des signifiants et des subjectivations. La psychanalyse fait le contraire : elle traduit tout en fantasmes, elle monnaie tout en fantasmes, elle garde le fantasme, et par excellence rate le réel, parce qu'elle rate le CsO.

Quelle chose va se passer, quelque chose se passe déjà. Mais on ne confondra pas tout à fait ce qui se passe sur le CsO, et la manière dont on s'en fait un. Pourtant l'un est compris dans l'autre. D'où les deux phases affirmées dans la lettre précédente. *Pourquoi deux phases nettement distinguées*, alors que c'est la même chose dans les deux cas, coutures et coups de fouet ? L'une est pour la fabrication du CsO, l'autre pour y faire circuler, passer quelque chose ; c'est pourtant les mêmes procédés qui président aux deux phases, mais ils ont besoin d'être repris, pris deux fois. Ce qui est sûr, c'est que le masochiste s'est fait un CsO dans de telles conditions que celui-ci ne peut plus dès lors être peuplé que par des intensités de douleur, *ondes dolorifères*. Il est faux de dire que le maso cherche la douleur, mais non moins faux qu'il cherche le plaisir d'une manière particulièrement suspensive ou détournée. Il cherche un CsO, mais d'un tel type qu'il ne pourra être rempli, parcouru que par la douleur, en vertu des conditions mêmes où il a été constitué. Les douleurs sont les populations, les meutes, les modes du maso-roi dans le désert qu'il a fait naître et croître. De même le corps drogué et les intensités de froid, les *ondes frigidaire*s. Pour chaque type de CsO nous devons demander : 1) quel est ce type, comment est-il fabriqué, par quels procédés et moyens qui préjugent déjà de ce qui va se passer ; 2) et quels sont ses modes, qu'est-ce qui se passe, avec quelles variantes, quelles surprises, quels inattendus par rapport à l'attente ? Bref, entre un CsO de tel ou tel type et ce qui se passe sur lui, il y a un rapport très particulier de synthèse ou d'analyse : synthèse *a priori* où

2. L'opposition programme-fantasme apparaît nettement chez M'Uzan, à propos d'un cas de masochisme ; cf. *La sexualité perverse*, Payot, p. 36. Bien qu'il ne précise pas l'opposition, M'Uzan se sert de la notion de programme pour mettre en question les thèmes d'Edipe, d'angoisse et de castration.

quelque chose va être nécessairement produit sur tel mode, mais on ne sait pas ce qui va être produit ; analyse infinie où ce qui est produit sur le CsO fait déjà partie de la production de ce corps, est déjà compris en lui, sur lui, mais au prix d'une infinité de passages, de divisions et de sous-productions. Expérimentation très délicate, puisqu'il ne faut pas qu'il y ait stagnance des modes, ni dérapement du type : le masochiste, le drogué frôlent ces perpétuels dangers qui vident leur CsO au lieu de le remplir.

On peut échouer deux fois, et pourtant c'est le même échec, le même danger. Au niveau de la constitution du CsO, et au niveau de ce qui passe ou ne passe pas. On croyait s'être fait un bon CsO, on avait choisi le Lieu, La Puissance, le Collectif (il y a toujours un collectif même si l'on est tout seul), et puis rien ne passe, ne circule, ou quelque chose fait que ça ne passe plus. Un point paranoïaque, un point de blocage ou une bouffée délirante, on le voit bien dans le livre de Burroughs junior, *Speed*. Peut-on assigner ce point dangereux, faut-il expulser le bloqueur, ou au contraire « aimer, honorer et servir le dément chaque fois qu'il fait surface » ? Bloquer, être bloqué, n'est-ce pas encore une intensité ? Dans chaque cas définir ce qui se passe et ne passe pas, ce qui fait passer et empêche de passer. Comme dans le circuit de la viande selon Lewin, quelque chose coule à travers des canaux dont les sections sont déterminées par des portes, avec des portiers, des passeurs<sup>3</sup>. Ouvreurs de portes et fermeurs de trappes, Malabars et Fierabras. Le corps n'est plus qu'un ensemble de clapets, sas, écluses, bols ou vases communicants : un nom propre pour chacun, peuplement du CsO, Metropolis, qu'il faut manier au fouet. Qu'est-ce qui peuple, qu'est-ce qui passe et qu'est-ce qui bloque ?

Un CsO est fait de telle manière qu'il ne peut être occupé, peuplé que par des intensités. Seules les intensités passent et circulent. Encore le CsO n'est-il pas une scène, un lieu, ni même un support où se passerait quelque chose. Rien à voir avec un fantasme, rien à interpréter. Le CsO fait passer des intensités, il les produit et les distribue dans un *spatium* lui-même intensif, inéteudu. Il n'est pas espace ni dans l'espace, il est matière qui occupera l'espace à tel ou tel degré — au degré qui correspond aux intensités produites. Il est la matière intense et non formée, non stratifiée, la matrice intensive, l'intensité = 0, mais il n'y a rien de négatif dans ce zéro-là, il n'y a pas d'intensités négatives ni contraires. Matière égale énergie. Production du réel comme

3. Cf. la description du circuit et du flux de viande en famille américaine, Lewin, « L'écologie psychologique », *Psychologie dynamique*, P. U. F., pp. 228-243.



grandeur intensive à partir du zéro. C'est pourquoi nous traitons le CsO comme l'œuf plein avant l'extension de l'organisme et l'organisation des organes, avant la formation des strates, l'œuf intense qui se définit par des axes et des vecteurs, des gradients et des seuils, des tendances dynamiques avec mutation d'énergie, des mouvements cinématiques avec déplacement de groupes, des migrations, tout cela indépendamment des *formes accessoires*, puisque les organes n'apparaissent et ne fonctionnent ici que comme des intensités pures<sup>4</sup>. L'organe change en franchissant un seuil, en changeant de gradient. « Les organes perdent toute constance, qu'il s'agisse de leur emplacement ou de leur fonction, (...) des organes sexuels apparaissent un peu partout, (...) des anus jaillissent, s'ouvrent pour déféquer puis se referment, (...) l'organisme tout entier change de texture et de couleur, variations allotropiques réglées au dixième de seconde...<sup>5</sup>. » Œuf tantrique.

Finalement le grand livre sur le CsO, ne serait-il pas *l'Éthique* ? Les attributs, ce sont les types ou les genres de CsO, substances, puissances, intensités Zéro comme matrices productives. Les modes sont tout ce qui se passe : les ondes et vibrations, les migrations, seuils et gradients, les intensités produites sous tel ou tel type substantiel, à partir de telle matrice. Le corps masochiste comme attribut ou genre de substance, et sa production d'intensités, de modes dolorifères, à partir de sa couture, de son degré 0. Le corps drogué comme autre attribut, avec sa production d'intensités spécifiques à partir du Froid absolu = 0. (« Les camés se plaignent sans cesse de ce qu'ils appellent le Grand Froid, et ils relèvent le col de leurs manteaux noirs et serrent les poings contre leurs cous desséchés (...). Tout ça c'est du cinéma : le camé ne veut pas être au chaud, il veut être au frais, au froid, au Grand Gel. Mais le froid doit l'atteindre comme la drogue : pas à l'extérieur, où ça ne lui fait aucun bien, mais à l'intérieur de lui-même, pour qu'il puisse s'asseoir tranquillement, avec la colonne vertébrale aussi raide qu'un cric hydraulique gelé et son métabolisme tombant au Zéro absolu... ») Etc. Le problème d'une même substance pour toutes les substances, d'une substance unique pour tous les attributs devient : *y a-t-il un ensemble de tous les CsO ?* Mais si le CsO est déjà

4. Dalcq, *L'œuf et son dynamisme organisateur*, Albin Michel, p. 95 : « Les formes sont contingentes à l'égard du dynamisme cinématique. Qu'un orifice se creuse ou non dans le germe est accessoire. Seul compte le processus même de l'immigration, et ce sont de pures variations chronologiques et quantitatives qui donnent au lieu d'invagination l'aspect d'un orifice, d'une fissure ou d'une ligne primitive. »

5. Burroughs, *Le festin nu*, p. 21.

une limite, que faut-il dire de l'ensemble de tous les CsO ? Le problème n'est plus celui de l'Un et du Multiple, mais celui de la multiplicité de fusion qui déborde effectivement toute opposition de l'un et du multiple. Multiplicité formelle des attributs substantiels qui constitue comme telle l'unité ontologique de la substance. Continuum de tous les attributs ou genres d'intensité sous une même substance, et continuum des intensités d'un certain genre sous un même type ou attribut. Continuum de toutes les substances en intensité, mais aussi de toutes les intensités en substance. Continuum ininterrompu du CsO. Le CsO, immanence, limite immanente. Les drogués, les masochistes, les schizophrènes, les amants, tous les CsO rendent hommage à Spinoza. Le CsO, c'est le *champ d'immanence* du désir, le *plan de consistance* propre au désir (là où le désir se définit comme processus de production, sans référence à aucune instance extérieure, manque qui viendrait le creuser, plaisir qui viendrait le combler).

Chaque fois que le désir est trahi, maudit, arraché à son champ d'immanence, il y a un prêtre là-dessous. Le prêtre a lancé la triple malédiction sur le désir : celle de la loi négative, celle de la règle extrinsèque, celle de l'idéal transcendant. Tourné vers le nord, le prêtre a dit : Désir est manque (comment ne manquerait-il pas de ce qu'il désire ?) Le prêtre opérait le premier sacrifice, nommé castration, et tous les hommes et les femmes du nord venaient se ranger derrière lui, criant en cadence « manque, manque, c'est la loi commune ». Puis, tourné vers le sud, le prêtre a rapporté le désir au plaisir. Car il y a des prêtres hédonistes et même orgastiques. Le désir se soulagera dans le plaisir ; et non seulement le plaisir obtenu fera taire un moment le désir, mais l'obtenir est déjà une manière de l'interrompre, de le décharger à l'instant et de vous décharger de lui. Le plaisir-décharge : le prêtre opère le second sacrifice nommé masturbation. Puis, tourné vers l'est, il s'écrie : Jouissance est impossible, mais l'impossible jouissance est inscrite dans le désir. Car tel est l'Idéal, en son impossibilité même, « le manque-à-jour qu'est la vie ». Le prêtre opérait le troisième sacrifice, fantasme ou mille et une nuits, cent vingt journées, tandis que les hommes de l'est chantaient : oui, nous serons votre fantasme, votre idéal et votre impossibilité, les vôtres et les nôtres aussi. Le prêtre ne s'était pas tourné vers l'ouest, parce qu'il savait qu'il était rempli d'un plan de consistance, mais croyait que cette direction était bouchée par les colonnes d'Hercule, sans issue, non habitée des hommes. C'est pourtant là que le désir était tapi, l'ouest était le plus court chemin de l'est, et des autres directions redécouvertes ou déterritorialisées.

La figure la plus récente du prêtre est le psychanalyste avec ses trois principes, Plaisir, Mort et Réalité. Sans doute la psychanalyse avait montré que le désir n'était pas soumis à la procréation ni même à la génitalité. C'était son modernisme. Mais elle gardait l'essentiel, elle avait même trouvé de nouveaux moyens pour inscrire dans le désir la loi négative du manque, la règle extérieure du plaisir, l'idéal transcendant du fantasme. Soit l'interprétation du masochisme : quand on n'invoque pas la ridicule pulsion de mort, on prétend que le masochiste, comme tout le monde, cherche le plaisir, mais ne peut y arriver que par des douleurs et des humiliations fantasmatiques qui auraient pour fonction d'apaiser ou de conjurer une angoisse profonde. Ce n'est pas exact ; la souffrance du masochiste est le prix qu'il faut qu'il paie, non pas pour parvenir au plaisir, mais pour dénouer le pseudo-lien du désir avec le plaisir comme mesure extrinsèque. Le plaisir n'est nullement ce qui ne pourrait être atteint que par le détour de la souffrance, mais ce qui doit être retardé au maximum comme interrompant le procès continu du désir positif. C'est qu'il y a une joie immanente au désir, comme s'il se remplissait de soi-même et de ses contemplations, et qui n'implique aucun manque, aucune impossibilité, qui ne se mesure pas davantage au plaisir, puisque c'est cette joie qui distribuera les intensités de plaisir et les empêchera d'être pénétrées d'angoisse, de honte, de culpabilité. Bref, le masochiste se sert de la souffrance comme d'un moyen pour constituer un corps sans organes et dégager un plan de consistance du désir. Qu'il y ait d'autres moyens, d'autres procédés que le masochisme, et meilleurs certainement, c'est une autre question ; il suffit que ce procédé convienne à certains.

Soit un masochiste qui n'était pas passé par la psychanalyse : « PROGRAMME... Brider la nuit et attacher les mains plus étroitement soit au mors avec la chaîne, soit à la grande ceinture dès le retour du bain. Mettre le harnais complet sans perdre de temps, la rêne et les poucettes, attacher les poucettes au harnais. La verge enfermée dans un étui de métal. Rêner deux heures dans la journée, le soir à la volonté du maître. Réclusion pendant trois ou quatre jours, les mains toujours attachées, la rêne tendue et détendue. Le maître ne s'approchera jamais de son cheval sans sa cravache et s'en servira chaque fois. Si l'impatience ou la révolte de l'animal se manifestait, la rêne serait tendue plus fort, le maître saisirait les guides et donnerait une sévère correction à la bête <sup>6</sup>. » Qu'est-ce qu'il fait, ce masochiste ? Il a l'air d'imiter

---

6. Roger Dupouy, « Du masochisme », *Annales médico-psychologiques*, 1929, II, pp. 397-405.

le cheval, *Equus Eroticus*, mais ce n'est pas cela. Le cheval, et le maître-dresseur, la maîtresse, ne sont pas davantage images de mère ou de père. C'est une question complètement différente, un devenir-animal essentiel au masochisme, une question de forces. Le masochiste la présente ainsi : « *Axiome du dressage — détruire les forces instinctives pour les remplacer par les forces transmises.* » En fait, il s'agit moins d'une destruction que d'un échange et d'une circulation (« ce qui arrive pour le cheval peut m'arriver aussi »). Le cheval est dressé : à ses forces instinctives l'homme impose des forces transmises, qui vont régler celles-ci, les sélectionner, les dominer, les surcoder. Le masochiste opère une inversion des signes : le cheval va lui transmettre ses forces transmises, pour que les forces innées du masochiste soient à leur tour domptées. Il y a deux séries, celle du cheval (force innée, force transmise par l'homme), celle du masochiste (force transmise par le cheval, force innée de l'homme). Une série explose dans l'autre, fait circuit avec l'autre : augmentation de puissance ou circuit d'intensités. « Le maître », ou plutôt la maîtresse-cavalière, l'équitante, assure la conversion des forces et l'inversion des signes. Le masochiste a construit tout un agencement qui trace et remplit à la fois le champ d'immanence du désir, constituant avec soi, le cheval et la maîtresse un corps sans organes ou plan de consistance. « Résultats à obtenir : que je sois dans l'attente continuelle de tes gestes et de tes ordres, et que peu à peu toute opposition fasse place à la *fusion* de ma personne avec la tienne. (...) A cet égard il faut qu'au seul rappel de tes bottes, sans même l'avouer, j'en aie la crainte. De cette façon *ce ne seront plus les jambes des femmes qui me feront de l'effet*, et s'il te plaît de me commander des caresses, quand tu les as et si tu me les fais sentir, tu me donneras l'empreinte de ton corps comme je ne l'ai jamais eue et comme je ne l'aurai jamais sans cela. » Les jambes sont encore des organes, mais les bottes ne déterminent plus qu'une zone d'intensité comme une empreinte ou une zone sur un CsO.

De même, ou plutôt d'une autre façon, ce serait une erreur d'interpréter l'amour courtois sous les espèces d'une loi du manque ou d'un idéal de transcendance. Le renoncement au plaisir externe, ou son retardement, son éloignement à l'infini, témoigne au contraire d'un état conquis où le désir ne manque plus de rien, se remplit de lui-même et bâtit son champ d'immanence. Le plaisir est l'affection d'une personne ou d'un sujet, c'est le seul moyen pour une personne de « s'y retrouver » dans le processus du désir qui la déborde ; les plaisirs, même les plus artificiels, sont des reterritorialisations. Mais justement, est-il nécessaire de se retrouver ? L'amour courtois n'aime pas le moi, pas plus qu'il

n'aime l'univers entier d'un amour céleste ou religieux. Il s'agit de faire un corps sans organes, là où les intensités passent, et font qu'il n'y a plus ni moi ni l'autre, non pas au nom d'une plus haute généralité, d'une plus grande extension, mais en vertu de singularités qu'on ne peut plus dire personnelles, d'intensités qu'on ne peut plus dire extensives. Le champ d'immanence n'est pas intérieur au moi, mais ne vient pas davantage d'un moi extérieur ou d'un non-moi. Il est plutôt comme le Dehors absolu qui ne connaît plus les Moi, parce que l'intérieur et l'extérieur font également partie de l'immanence où ils ont fondu. Le « joi » dans l'amour courtois, l'échange des cœurs, l'épreuve ou l'« assay » : tout est permis qui ne soit pas extérieur au désir ni transcendant à son plan, mais qui ne soit pas non plus intérieur aux personnes. La moindre caresse peut être aussi forte qu'un orgasme ; l'orgasme n'est qu'un fait, plutôt fâcheux, par rapport au désir qui poursuit son droit. Tout est permis : ce qui compte seulement, c'est que le plaisir soit le flux du désir lui-même, Immanence, au lieu d'une mesure qui viendrait l'interrompre, ou qui le ferait dépendre des trois fantômes : le manque intérieur, le transcendant supérieur, l'extérieur apparent<sup>7</sup>. Si le désir n'a pas le plaisir pour norme, ce n'est pas au nom d'un manque qui serait impossible à combler, mais au contraire en raison de sa positivité, c'est-à-dire du plan de consistance qu'il trace au cours de son procès.

En 982-984 se fait une grande compilation japonaise de traités taoïstes chinois. On y voit la formation d'un circuit d'intensités entre l'énergie féminine et l'énergie masculine, la femme jouant le rôle de force instinctive ou innée (Yin), mais que l'homme dérobe ou qui se transmet à l'homme, de telle manière que la force transmise de l'homme (Yang) devienne à son tour et d'autant plus innée : augmentation des puissances<sup>8</sup>. La condition de cette circulation et de cette multiplication, c'est que l'homme n'écacule pas. Il ne s'agit pas d'éprouver le désir comme manque intérieur, ni de retarder le plaisir pour produire une sorte de

7. Sur l'amour courtois, et son immanence radicale qui récusé à la fois la transcendance religieuse et l'extériorité hédoniste, cf. René Nelli, *L'érotique des troubadours*, 10-18, notamment I, pp. 267, 316, 358, 370, II, pp. 47, 53, 75. (Et I, p. 128 : une des grandes différences entre l'amour chevaleresque et l'amour courtois, c'est que, « pour les chevaliers, la valeur grâce à quoi l'on mérite l'amour est toujours *extérieure* à l'amour », tandis que, dans le système courtois, l'épreuve étant essentiellement *intérieure* à l'amour, la valeur guerrière fait place à un « héroïsme sentimental » : c'est une mutation de la machine de guerre).

8. Van Gulik, *la vie sexuelle dans la Chine ancienne*, Gallimard ; et le commentaire de J. F. Loytard, *Economie libidinale*, Ed. de Minuit, pp. 241-251.

plus-value extériorisable, mais au contraire de constituer un corps sans organes intensif, Tao, un champ d'immanence où le désir ne manque de rien, et dès lors ne se rapporte plus à aucun critère extérieur ou transcendant. Il est vrai que tout le circuit peut être rabattu aux fins de la procréation (éjaculer au bon moment des énergies) ; et c'est ainsi que le confucianisme l'entend. Mais ce n'est vrai que pour une face de cet agencement de désir, la face tournée vers les strates, organismes, Etat, famille... Ce n'est plus vrai pour l'autre face, la face Tao de déstratification qui trace un plan de consistance propre au désir lui-même. Le Tao est-il masochiste ? Le courtois est-il tao ? Ces questions n'ont guère de sens. Le champ d'immanence ou plan de consistance doit être construit ; or il peut l'être dans des formations sociales très différentes, et par des agencements très différents, pervers, artistiques, scientifiques, mystiques, politiques, qui n'ont pas le même type de corps sans organes. Il sera construit morceau par morceau, lieux, conditions, techniques ne se laissant pas réduire les uns aux autres. La question serait plutôt de savoir si les morceaux peuvent se raccorder, et à quel prix. Il y a forcément des croisements monstrueux. Le plan de consistance, ce serait l'ensemble de tous les CsO, pure multiplicité d'immanence, dont un morceau peut être chinois, un autre américain, un autre médiéval, un autre petit-pervers, mais dans un mouvement de déterritorialisation généralisée où chacun prend et fait ce qu'il peut, d'après ses goûts qu'il aurait réussi à abstraire d'un Moi, d'après une politique ou une stratégie qu'on aurait réussi à abstraire de telle ou telle formation, d'après tel procédé qui serait abstrait de son origine.

Nous distinguons : 1) les CsO, qui diffèrent comme des types, des genres, des attributs substantiels, par exemple le Froid du CsO drogué, le Dolorifère du CsO masochiste ; chacun a son degré 0 comme principe de production (c'est la *remissio*) ; 2) ce qui se passe sur chaque type de CsO, c'est-à-dire les modes, les intensités produites, les ondes et vibrations qui passent (la *latitudo*) ; 3) l'ensemble éventuel de tous les CsO, le plan de consistance (*l'Omnitudo*, qu'on appelle parfois le CsO). — Or les questions sont multiples : non seulement comment se faire un CsO, et aussi comment produire les intensités correspondantes sans lesquelles il resterait vide ? ce n'est pas tout à fait la même question. Mais encore : comment arriver au plan de consistance ? Comment coudre ensemble, comment refroidir ensemble, comment réunir tous les CsO ? Si c'est possible, ça ne se fera aussi qu'en conjuguant les intensités produites sur chaque CsO, en faisant un continuum de toutes les continuités intensives. Ne faut-il pas des agencements pour fabriquer chaque CsO, ne faut-il

pas une grande Machine abstraite pour construire le plan de consistance ? Bateson appelle *plateaux* des régions d'intensité continue, qui sont constituées de telle manière qu'elles ne se laissent pas interrompre par une terminaison extérieure, pas plus qu'elles ne se laissent aller vers un point culminant : ainsi certains processus sexuels, ou agressifs, dans la culture balinaise<sup>9</sup>. Un plateau est un morceau d'immanence. Chaque CsO est fait de plateaux. Chaque CsO est lui-même un plateau, qui communique avec les autres plateaux sur le plan de consistance. C'est une composante de passage.

Relecture d'*Héliogabale* et des *Tarahumaras*. Car Héliogabale, c'est Spinoza, Spinoza, Héliogabale ressuscité. Et les Tarahumaras, c'est de l'expérimentation, le peyotl. Spinoza, Héliogabale et l'expérimentation ont la même formule : l'anarchie et l'unité sont une seule et même chose, non pas l'unité de l'Un, mais une plus étrange unité qui ne se dit que du multiple<sup>10</sup>. C'est ce que les deux livres d'Artaud expriment : la multiplicité de fusion, la fusibilité comme zéro infini, plan de consistance, Matière où il n'y a pas de dieux ; les principes, comme forces, essences, substances, éléments, rémissions, productions ; les manières d'être ou modalités comme intensités produites, vibrations, souffles, Nombres. Et enfin la difficulté d'atteindre à ce monde de l'Anarchie couronnée, si l'on en reste aux organes, « le foie qui rend la peau jaune, le cerveau qui se syphilise, l'intestin qui chasse l'ordure », et si l'on reste enfermé dans l'organisme, ou dans une strate qui bloque les flux et nous fixe dans notre monde ici.

Nous nous apercevons peu à peu que le CsO n'est nullement le contraire des organes. Ses ennemis ne sont pas les organes. L'ennemi, c'est l'organisme. Le CsO s'oppose, non pas aux organes, mais à cette organisation des organes qu'on appelle organisme. Il est vrai qu'Artaud mène sa lutte contre les organes, mais en même temps c'est à l'organisme qu'il en a, qu'il en veut : *Le corps est le corps. Il est seul. Et n'a pas besoin d'organes. Le corps n'est jamais un organisme. Les organismes sont les ennemis du corps.* Le CsO ne s'oppose pas aux organes, mais, avec ses « organes vrais » qui doivent être composés et placés, il s'oppose à l'organisme, à l'organisation organique des organes. Le *jugement de Dieu*, le système du jugement de Dieu, le système

9. Gregory Bateson, *Vers une écologie de l'esprit*, pp. 125-126.

10. Artaud, *Héliogabale*, Œuvres complètes VII, Gallimard, pp. 50-51. Il est vrai qu'Artaud présente encore l'identité de l'Un et du multiple comme une unité dialectique, et qui réduit le multiple en le ramenant à l'Un. Il fait d'Héliogabale une sorte d'hégélien Mais c'est manière de parler ; car la multiplicité dépasse dès le début toute opposition, et destitue le mouvement dialectique.

théologique, c'est précisément l'opération de Celui qui fait un organisme, une organisation d'organes qu'on appelle organisme, parce qu'Il ne peut pas supporter le CsO, parce qu'Il le poursuit, l'éventre pour passer premier, et faire passer premier l'organisme. L'organisme, c'est déjà ça, le jugement de Dieu, dont les médecins profitent et tirent leur pouvoir. L'organisme n'est pas du tout le corps, le CsO, mais une strate sur le CsO, c'est-à-dire un phénomène d'accumulation, de coagulation, de sédimentation qui lui impose des formes, des fonctions, des liaisons, des organisations dominantes et hiérarchisées, des transcendances organisées pour en extraire un travail utile. Les strates sont des liens, des pinces. « Liez-moi si vous voulez. » Nous ne cessons d'être stratifiés. Mais qui est ce nous, qui n'est pas moi, puisque le sujet non moins que l'organisme appartient à une strate et en dépend ? Nous répondons maintenant : c'est le CsO, c'est lui, la réalité glaciaire sur laquelle vont se former ces alluvions, sédimentations, coagulations, plissements et rabattements qui composent un organisme — et une signification et un sujet. C'est sur lui que pèse et s'exerce le jugement de Dieu, c'est lui qui le subit. C'est en lui que les organes entrent dans ces rapports de composition qu'on appelle organisme. Le CsO hurle : on m'a fait un organisme ! on m'a plié indûment ! on m'a volé mon corps ! Le jugement de Dieu l'arrache à son immanence, et lui fait un organisme, une signification, un sujet. C'est lui, le stratifié. Si bien qu'il oscille entre deux pôles, les surfaces de stratification sur lesquelles il se rabat, et se soumet au jugement, le plan de consistance dans lequel il se déploie et s'ouvre à l'expérimentation. Et si le CsO est une limite, si l'on n'a jamais fini d'y accéder, c'est parce qu'il y a toujours une strate derrière une autre strate, une strate encastrée dans une autre strate. Car il faut beaucoup de strates, et pas seulement de l'organisme, pour faire le jugement de Dieu. Combat perpétuel et violent entre le plan de consistance, qui libère le CsO, traverse et défait toutes les strates, et les surfaces de stratification qui le bloquent ou le rabattent.

Considérons les trois grandes strates par rapport à nous, c'est-à-dire celles qui nous ligotent le plus directement : l'organisme, la signifiante et la subjectivation. La surface d'organisine, l'angle de signifiante et d'interprétation, le point de subjectivation ou d'assujettissement. Tu seras organisé, tu seras un organisme, tu articuleras ton corps — sinon tu ne seras qu'un dépravé. Tu seras signifiant et signifié, interprète et interprété — sinon tu ne seras qu'un déviant. Tu seras sujet, et fixé comme tel, sujet d'énonciation rabattu sur un sujet d'énoncé — sinon tu ne seras qu'un vagabond. A l'ensemble des strates, le CsO oppose la désarticulation (ou les *n* articulations) comme propriété du plan de



consistance, l'expérimentation comme opération sur ce plan (pas de signifiant, n'interprétez jamais !), le nomadisme comme mouvement (même sur place, bougez, ne cessez pas de bouger, voyage immobile, désobjectivation). Que veut dire désarticuler, cesser d'être un organisme ? Comment dire à quel point c'est simple, et que nous le faisons tous les jours. Avec quelle prudence nécessaire, l'art des doses, et le danger, overdose. On n'y va pas à coups de marteau, mais avec une lime très fine. On invente des autodestructions qui ne se confondent pas avec la pulsion de mort. Défaire l'organisme n'a jamais été se tuer, mais ouvrir le corps à des connexions qui supposent tout un agencement, des circuits, des conjonctions, des étagements et des seuils, des passages et des distributions d'intensité, des territoires et des déterritorialisations mesurées à la manière d'un arpenteur. A la limite, défaire l'organisme n'est pas plus difficile que de défaire les autres strates, signifiante ou subjectivation. La signifiante colle à l'âme non moins que l'organisme colle au corps, on ne s'en défait pas facilement non plus. Et le sujet, comment nous décrocher des points de subjectivation qui nous fixent, qui nous clouent dans une réalité dominante ? Arracher la conscience au sujet pour en faire un moyen d'exploration, arracher l'inconscient à la signifiante et à l'interprétation pour en faire une véritable production, ce n'est assurément ni plus ni moins difficile qu'arracher le corps à l'organisme. La prudence est l'art commun des trois ; et s'il arrive qu'on frôle la mort en défaisant l'organisme, on frôle le faux, l'illusoire, l'hallucinatoire, la mort psychique en se dérochant à la signifiante et à l'assujettissement. Artaud pèse et mesure chacun de ses mots : la conscience « sait ce qui est bon pour elle et ce qui ne lui vaut rien ; et donc les pensées et sentiments qu'elle peut accueillir sans danger et avec profit, et ceux qui sont néfastes pour l'exercice de sa liberté. Elle sait surtout jusqu'où va son être, et jusqu'où il n'est pas encore allé ou n'a pas le droit d'aller sans sombrer dans l'irréalité, l'illusoire, le non-fait, le non-préparé... *Plan* où la conscience normale n'atteint pas mais où Ciguri nous permet d'atteindre, et qui est le mystère même de toute poésie. Mais il y a dans l'être humain *un autre plan*, celui-là obscur, informe, où la conscience n'est pas entrée, mais qui l'entoure comme d'un prolongement inéclairci ou d'une menace suivant les cas. Et qui dégage aussi des sensations aventureuses, des perceptions. Ce sont les fantasmes éhontés qui affectent la conscience malade. Moi aussi j'ai eu des sensations fausses, des perceptions fausses et j'y ai cru <sup>11</sup> ».

---

11. Artaud, *Les Tarahumaras*, t. IX, pp. 34-35.

L'organisme, il faut en garder assez pour qu'il se reforme à chaque aube ; et des petites provisions de signifiante et d'interprétation, il faut en garder, même pour les opposer à leur propre système, quand les circonstances l'exigent, quand les choses, les personnes, même les situations vous y forcent ; et de petites rations de subjectivité, il faut en garder suffisamment pour pouvoir répondre à la réalité dominante. Mimez les strates. On n'atteint pas au CsO, et à son plan de consistance, en déstratifiant à la sauvage. C'est pourquoi l'on rencontre dès le début le paradoxe de ces corps lugubres et vidés : *ils s'étaient vidés de leurs organes* au lieu de chercher les points où ils pouvaient patiemment et momentanément défaire cette organisation des organes qu'on appelle organisme. Il y avait même plusieurs manières de rater le CsO, soit qu'on n'arrivât pas à le produire, soit que, le produisant plus ou moins, rien ne se produisît sur lui, les intensités ne passaient pas ou se bloquaient. C'est que le CsO ne cesse d'osciller entre les surfaces qui le stratifient et le plan qui le libère. Libérez-le d'un geste trop violent, faites sauter les strates sans prudence, vous vous serez tué vous-même, enfoncé dans un trou noir, ou même entraîné dans une catastrophe, au lieu de tracer le plan. Le pire n'est pas de rester stratifié — organisé, signifié, assujéti — mais de précipiter les strates dans un effondrement suicidaire ou dément, qui les fait retomber sur nous, plus lourdes à jamais. Voilà donc ce qu'il faudrait faire : s'installer sur une strate, expérimenter les chances qu'elle nous offre, y chercher un lieu favorable, des mouvements de déterritorialisation éventuels, des lignes de fuite possibles, les éprouver, assurer ici et là des conjonctions de flux, essayer segment par segment des continuums d'intensités, avoir toujours un petit morceau d'une nouvelle terre. C'est suivant un rapport méticuleux avec les strates qu'on arrive à libérer les lignes de fuite, à faire passer et fuir les flux conjugués, à dégager des intensités continues pour un CsO. Connecter, conjuguer, continuer : tout un « diagramme » contre les programmes encore signifiants et subjectifs. Nous sommes dans une formation sociale ; voir d'abord comment elle est stratifiée pour nous, en nous, à la place où nous sommes ; remonter des strates à l'agencement plus profond où nous sommes pris ; faire basculer l'agencement tout doucement, le faire passer du côté du plan de consistance. C'est seulement là que le CsO se révèle pour ce qu'il est, connexion de désirs, conjonction de flux, continuum d'intensités. On a construit sa petite machine à soi, prête suivant les circonstances à se brancher sur d'autres machines collectives. Castaneda décrit une longue expérimentation (peu importe qu'il s'agisse de peyotl ou d'autre chose) : retenons pour le moment comment l'Indien le force d'abord à chercher un « lieu »,

opération déjà difficile, puis à trouver des « alliés », puis à renoncer progressivement à l'interprétation, à construire flux par flux et segment par segment les lignes d'expérimentation, devenir-animal, devenir-moléculaire, etc. Car le CsO est tout cela : nécessairement un Lieu, nécessairement un Plan, nécessairement un Collectif (agençant des éléments, des choses, des végétaux, des animaux, des outils, des hommes, des puissances, des fragments de tout ça, car il n'y a pas « mon » corps sans organes, mais « moi » sur lui, ce qui reste de moi, inaltérable et changeant de forme, franchissant des seuils).

Au fil des livres de Castaneda, il peut arriver que le lecteur se mette à douter de l'existence de Don Juan l'Indien, et de bien d'autres choses. Mais cela n'a aucune importance. Tant mieux si ces livres sont l'exposé d'un syncrétisme plutôt qu'une ethnographie, et un protocole d'expérience plutôt qu'un compte rendu d'initiation. Voilà que le quatrième livre, *Histoires de pouvoir*, porte sur la distinction vivante du « Tonal » et du « Nagual ». Le *tonal* semble avoir une extension disparate : il est l'organisme, et aussi tout ce qui est organisé et organisateur ; mais il est encore la signifiante, tout ce qui est signifiant et signifié, tout ce qui est susceptible d'interprétation, d'explication, tout ce qui est mémorisable, sous la forme de quelque chose qui rappelle autre chose ; enfin il est le Moi, le sujet, la personne, individuelle, sociale ou historique, et tous les sentiments correspondants. Bref, le tonal est tout, y compris Dieu, le jugement de Dieu, puisqu'il « construit les règles au moyen desquelles il appréhende le monde, donc il crée le monde pour ainsi dire ». Et pourtant le tonal n'est qu'une île. Car le *nagual*, lui aussi, est tout. Et c'est le même tout, mais dans des conditions telles que le corps sans organes a remplacé l'organisme, l'expérimentation a remplacé toute interprétation dont elle n'a plus besoin. Les flux d'intensité, leurs fluides, leurs fibres, leurs continus et leurs conjonctions d'affects, le vent, une segmentation fine, les micro-perceptions ont remplacé le monde du sujet. Les devenirs, devenirs-animaux, devenirs-moléculaires, remplacent l'histoire, individuelle ou générale. En fait, le tonal n'est pas si disparate qu'il semble : il comprend l'ensemble des strates, et tout ce qui peut être rapporté aux strates, l'organisation de l'organisme, les interprétations et les explications du signifiable, les mouvements de subjectivation. Le nagual au contraire défait les strates. Ce n'est plus un organisme qui fonctionne, mais un CsO qui se construit. Ce ne sont plus des actes à expliquer, des rêves ou des fantasmes à interpréter, des souvenirs d'enfance à rappeler, des paroles à faire signifier, mais des couleurs et des sons, des devenirs et des intensités (et quand tu deviens chien, ne va pas demander si le chien avec lequel tu

joues est un rêve ou une réalité, si c'est « ta putain de mère » ou autre chose encore). Ce n'est plus un Moi qui sent, agit, et se rappelle, c'est « une brume brillante, une buée jaune et sombre », qui a des affects et éprouve des mouvements, des vitesses. Mais l'important, c'est qu'on ne défait pas le tonal en le détruisant d'un coup. Il faut le diminuer, le rétrécir, le nettoyer, et encore à certains moment seulement. Il faut le garder pour survivre, pour détourner l'assaut du nagual. Car un nagual qui ferait irruption, qui détruirait le tonal, un corps sans organes qui briserait toutes les strates, tournerait aussitôt en corps de néant, auto-destruction pure sans autre issue que la mort : « le tonal doit être protégé à tout prix ».

Nous n'avons pas encore répondu à la question : pourquoi tant de dangers ? pourquoi dès lors tant de précautions nécessaires ? C'est qu'il ne suffit pas d'opposer abstraitement les strates et le CsO. Car, du CsO, on en trouve déjà dans les strates non moins que sur le plan de consistance déstratifié, mais d'une tout autre façon. Soit l'organisme comme strate : il y a bien un CsO qui s'oppose à l'organisation des organes qu'on appelle organisme, mais il y a aussi un CsO de l'organisme, appartenant à cette strate-là. *Tissu cancéreux* : à chaque instant, à chaque seconde, une cellule devient cancéreuse, folle, prolifère et perd sa figure, s'empare de tout ; il faut que l'organisme la ramène à sa règle ou la restratifie, non seulement pour survivre lui-même, mais aussi pour que soit possible une fuite hors de l'organisme, une fabrication de « l'autre » CsO sur le plan de consistance. Soit la strate de signifiante : là encore, il y a un tissu cancéreux de la signifiante, un corps bourgeonnant du despote qui bloque toute circulation des signes, autant qu'il empêche la naissance du signe asignant sur « l'autre » CsO. Ou bien un corps asphyxiant de la subjectivation, qui rend d'autant plus impossible une libération qu'il ne laisse même pas subsister une distinction des sujets. Même si nous considérons telle ou telle formation sociale, ou tel appareil de strate dans une formation, nous disons que tous et toutes ont leur CsO prêt à ronger, à proliférer, à couvrir et envahir l'ensemble du champ social, entrant dans des rapports de violence et de rivalité, aussi bien que d'alliance ou de complicité. CsO de l'argent (inflation), mais aussi CsO de l'Etat, de l'armée, de l'usine, de la ville, du Parti, etc. Si les strates sont affaire de coagulation, de sédimentation, il suffit d'une vitesse de sédimentation précipitée dans une strate pour que celle-ci perde sa figure et ses articulations, et forme sa tumeur spécifique en elle-même, ou dans telle formation, dans tel appareil. Les strates engendrent leurs CsO, totalitaires et fascistes, terrifiantes caricatures du plan de consistance. Il ne suffit donc pas de dis-

tinguer les CsO pleins sur le plan de consistance, et les CsO vides sur les débris de strates, par déstratification trop violente. Il faut tenir compte encore des CsO cancéreux dans une strate devenue proliférante. *Problème des trois corps*. Artaud disait que, en dehors du « plan », il y avait cet autre plan qui nous entoure « d'un prolongement inéclairci ou d'une menace suivant les cas ». C'est une lutte, et qui ne comporte jamais à ce titre la clarté suffisante. Comment se fabriquer des CsO sans que ce soit le CsO cancéreux d'un fasciste en nous, ou le CsO vide d'un drogué, d'un paranoïaque ou d'un hypocondre ? Comment distinguer les trois Corps ? Artaud ne cesse d'affronter ce problème. Extraordinaire composition de *Pour en finir avec le jugement de Dieu* : il commence par maudire le corps cancéreux d'Amérique, le corps de guerre et d'argent ; il dénonce les strates qu'il appelle du « caca » ; il y oppose le vrai Plan, même si c'est le ruisseau minuscule des Tarahumaras, peyotl ; mais il sait aussi les dangers d'une déstratification trop brutale, imprudente. Artaud ne cesse d'affronter tout cela, et y coule. *Lettre à Hitler* : « Cher Monsieur, je vous avais montré en 1932 au café de l'Ider à Berlin l'un des soirs où nous avons fait connaissance et peu avant que vous ne preniez le pouvoir, les barrages établis sur *une carte qui n'était pas qu'une carte de géographie*, contre moi, action de force dirigée dans un certain nombre de sens que vous me désigniez. Je lève aujourd'hui Hitler les barrages que j'avais mis ! les Parisiens ont besoin de gaz. Je suis votre A. A. — P. S. Bien entendu, cher Monsieur, ce n'est à peine une invitation, c'est surtout un avertissement...<sup>12</sup> » Cette carte qui n'est pas seulement de géographie, c'est quelque chose comme une carte d'intensité CsO, où les barrages désignent des seuils, et les gaz, des ondes ou des flux. Même si Artaud n'a pas réussi pour lui-même, il est certain que, par lui, quelque chose a été réussi pour nous tous.

Le CsO, c'est l'œuf. Mais l'œuf n'est pas régressif : au contraire, il est contemporain par excellence, on l'emporte toujours avec soi comme son propre milieu d'expérimentation, son milieu associé. L'œuf est le milieu d'intensité pure, le spatium et non l'extensio, l'intensité Zéro comme principe de production. Il y a une convergence fondamentale de la science et du mythe, de l'embryologie et de la mythologie, de l'œuf biologique et de l'œuf psychique ou cosmique : l'œuf désigne toujours cette réalité intensive, non pas indifférenciée, mais où les choses, les organes, se distinguent uniquement par des gradients, des migrations, des zones de voisinage. L'œuf est le CsO. Le CsO n'est pas « avant » l'organisme, il y est adjacent, et ne cesse pas de se faire. S'il est

12. Cf. *Cause commune*, n° 3, oct. 1972.

lié à l'enfance, ce n'est pas au sens où l'adulte régresserait à l'enfant, et l'enfant à la Mère, mais au sens où l'enfant, tel le jumeau dogon qui emporte avec lui un morceau de placenta, arrache à la forme organique de la Mère une matière intense et déstratifiée qui constitue au contraire sa rupture perpétuelle avec le passé, son expérience, son expérimentation actuelles. Le CsO est bloc d'enfance, devenir, le contraire du souvenir d'enfance. Il n'est pas l'enfant « avant » l'adulte, ni la mère « avant » l'enfant : il est la stricte contemporanéité de l'adulte, de l'enfant et de l'adulte, leur carte de densités et d'intensités comparées, et toutes les variations sur cette carte. Le CsO est précisément ce germe intense où il n'y a pas, il ne peut pas y avoir parents ni enfants (représentation organique). C'est ce que Freud n'a pas compris dans Weissmann : l'enfant comme contemporain germinal des parents. Si bien que le corps sans organes n'est jamais le tien, le mien... C'est toujours *un* corps. Il n'est pas plus projectif que régressif. C'est une involution, mais une involution créatrice et toujours contemporaine. Les organes se distribuent sur le CsO ; mais, justement, ils s'y distribuent indépendamment de la forme d'organisme, les formes deviennent contingentes, les organes ne sont plus que des intensités produites, des flux, des seuils et des gradients. « Un » ventre, « un » œil, « une » bouche : l'article indéfini ne manque de rien, il n'est pas indéterminé ou indifférencié, mais exprime la pure détermination d'intensité, la différence intensive. L'article indéfini est le conducteur du désir. Il ne s'agit pas du tout d'un corps morcelé, éclaté, ou d'organes sans corps (OsC). Le CsO est juste le contraire. Il n'y a pas du tout organes morcelés par rapport à une unité perdue, ni retour à l'indifférencié par rapport à une totalité différenciable. Il y a distribution des raisons intensives d'organes, avec leurs articles positifs indéfinis, au sein d'un collectif ou d'une multiplicité, dans un agencement et suivant des connexions machiniques opérant sur un CsO. *Logos spermatikos*. Le tort de la psychanalyse est d'avoir compris les phénomènes de corps sans organes comme des régressions, des projections, des fantasmes, en fonction d'une *image* du corps. Par là, elle ne saisissait que l'envers, et substituait déjà des photos de famille, des souvenirs d'enfance et des objets partiels, à une carte mondiale d'intensité. Elle ne comprenait rien à l'œuf, ni aux articles indéfinis, ni à la contemporanéité d'un milieu qui ne cesse pas de se faire.

Le CsO est désir, c'est lui et par lui qu'on désire. Non seulement parce qu'il est le plan de consistance ou le champ d'immanence du désir ; mais, même quand il tombe dans le vide de la déstratification brutale, ou bien dans la prolifération de la strate cancéreuse, il reste désir. Le désir va jusque-là, tantôt désirer son

propre anéantissement, tantôt désirer ce qui a la puissance d'anéantir. Désir d'argent, désir d'armée, de police et d'Etat, désir-fasciste, même le fascisme est désir. Il y a désir chaque fois qu'il y a constitution d'un CsO sous un rapport ou sous un autre. Ce n'est pas un problème d'idéologie mais de pure matière, phénomène de matière physique, biologique, psychique, sociale ou cosmique. C'est pourquoi le problème matériel d'une schizo-analyse est de savoir si nous avons les moyens de faire la sélection, de séparer le CsO de ses doubles : corps vitreux vides, corps cancéreux, totalitaires et fascistes. L'épreuve du désir : non pas dénoncer de faux désirs, mais dans le désir distinguer ce qui renvoie à la prolifération de strate, ou bien à la déstratification trop violente, et ce qui renvoie à la construction du plan de consistance (surveiller jusqu'en nous le fasciste, et aussi le suicidaire et le dément). Le plan de consistance n'est pas simplement ce qui est constitué par tous les CsO. Il y en a qu'il rejette, c'est lui qui fait le choix, avec la machine abstraite qui le trace. Et même dans un CsO (le corps masochiste, le corps drogué, etc.) distinguer ce qui est composable ou non sur le plan. Usage fasciste de la drogue, ou bien usage suicidaire, mais aussi possibilité d'un usage conforme au plan de consistance ? Même la paranoïa : possibilité d'en faire partiellement un tel usage ? Quand nous posons la question d'un ensemble de tous les CsO, pris comme attributs substantiels d'une substance unique, au sens strict il fallait l'entendre seulement du plan. C'est lui qui fait l'ensemble de tous les CsO pleins sélectionnés (pas d'ensemble positif avec les corps vides ou cancéreux). De quelle nature est cet ensemble ? Uniquement logique ? Ou bien faut-il dire que chaque CsO dans son genre produit des effets identiques ou analogues aux effets des autres dans leur propre genre ? Ce que le drogué obtient, ce que le masochiste obtient, cela pourrait aussi être obtenu d'une autre façon dans les conditions du plan : à la limite se droguer sans drogue, se souler à l'eau pure, comme dans l'expérimentation d'Henry Miller ? Ou bien encore : s'agit-il d'un passage réel de substances, d'une continuité intensive de tous les CsO ? Tout est possible sans doute. Nous disons seulement : l'identité des effets, la continuité des genres, l'ensemble de tous les CsO ne peuvent être obtenus sur le plan de consistance que par une machine abstraite capable de le couvrir et même de le tracer, par des agencements capables de se brancher sur le désir, de prendre en charge effectivement les désirs, d'en assurer les connexions continues, les liaisons transversales. Sinon, les CsO du plan resteront séparés dans leur genre, marginalisés, réduits aux moyens du bord, tandis que triompheront sur « l'autre plan » les doubles cancéreux ou vidés.

## 7. Année zéro - Visagité



Nous avons rencontré deux axes, de signifiante et de subjectivation. C'étaient deux sémiotiques très différentes, ou même deux strates. Mais la signifiante ne va pas sans un mur blanc sur lequel elle inscrit ses signes et ses redondances. La subjectivation ne va pas sans un trou noir où elle loge sa conscience, sa passion, ses redondances. Comme il n'y a que des sémiotiques mixtes, ou que les strates vont au moins par deux, on ne doit pas s'étonner du montage d'un dispositif très spécial à leur croisement. C'est pourtant curieux, un visage : système *mur blanc-trou noir*. Large visage aux joues blanches, visage de craie percé des yeux comme trou noir. Tête de clown, clown blanc, pierrot lunaire, ange de la mort, saint suaire. Le visage n'est pas une enveloppe extérieure à



celui qui parle, qui pense ou qui ressent. La forme du signifiant dans le langage, ses unités mêmes resteraient indéterminées si l'auditeur éventuel ne guidait ses choix sur le visage de celui qui parle (« tiens, il a l'air en colère... », « il n'a pas pu dire cela... », « tu vois mon visage quand je te cause... », « regarde-moi bien... »). Un enfant, une femme, une mère de famille, un homme, un père, un chef, un instituteur, un policier ne parlent pas une langue en général, mais une langue dont les traits signifiants sont indexés sur des traits de visagité spécifiques. Les visages ne sont pas d'abord individuels, ils définissent des zones de fréquence ou de probabilité, délimitent un champ qui neutralise d'avance les expressions et connexions rebelles aux significations conformes. De même la forme de la subjectivité, conscience ou passion, resterait absolument vide si les visages ne formaient des lieux de résonance qui sélectionnent le réel mental ou senti, le rendant d'avance conforme à une réalité dominante. Le visage est lui-même redondance. Et il fait lui-même redondance avec les redondances de signifiante ou de fréquence, comme avec celles de résonance ou de subjectivité. Le visage construit le mur dont le signifiant a besoin pour rebondir, il constitue le mur du signifiant, le cadre ou l'écran. Le visage creuse le trou dont la subjectivation a besoin pour percer, il constitue le trou noir de la subjectivité comme conscience ou passion, la caméra, le troisième œil.

Ou bien faut-il dire les choses autrement ? Ce n'est pas exactement le visage qui constitue le mur du signifiant, ni le trou de la subjectivité. Le visage, du moins le visage concret, commencerait à se dessiner vaguement *sur* le mur blanc. Il commencerait à apparaître vaguement *dans* le trou noir. Le gros plan de visage au cinéma a comme deux pôles, faire que le visage réfléchisse la lumière, ou au contraire en accuser les ombres jusqu'à le plonger « dans une impitoyable obscurité <sup>1</sup> ». Un psychologue disait que le visage est un percept visuel qui se cristallise à partir « des diverses variétés de luminosités vagues, sans forme ni dimension ». Suggestive blancheur, trou capturant, visage. Le trou noir sans dimension, le mur blanc sans forme seraient déjà d'abord là. Et dans ce système, beaucoup de combinaisons seraient déjà possibles : ou bien des trous noirs se répartissent sur le mur blanc ; ou bien le mur blanc s'effile et va vers un trou noir qui les réunit tous, les précipite ou les « accrète ». Tantôt des visages apparaîtraient sur le mur, avec leurs trous ; tantôt ils apparaîtraient dans le trou, avec leur mur linéarisé, enroulé. Conte de terreur, mais le visage est un conte de terreur. Il est certain que

1. Josef von Sternberg, *Souvenirs d'un montreur d'ombres*, Laffont, pp. 342-343.

le signifiant ne construit pas tout seul le mur qui lui est nécessaire ; il est certain que la subjectivité ne creuse pas toute seule son trou. Mais ce ne sont pas non plus les visages concrets qu'on pourrait se donner tout faits. Les visages concrets naissent d'une *machine abstraite de visagéité*, qui va les produire en même temps qu'elle donne au signifiant son mur blanc, à la subjectivité son trou noir. Le système trou noir-mur blanc ne serait donc pas déjà un visage, il serait la machine abstraite qui en produit, d'après les combinaisons déformables de ses rouages. Ne nous attendons pas à ce que la machine abstraite ressemble à ce qu'elle produit, à ce qu'elle va produire.

La machine abstraite surgit quand on ne l'attend pas, au détour d'un endormissement, d'un état crépusculaire, d'une hallucination, d'une expérience de physique amusante... La nouvelle de Kafka, *Blumfeld* : le célibataire rentre chez lui le soir, et trouve deux petites balles de ping-pong qui sautent d'elles-mêmes sur le « mur » du plancher, rebondissent partout, essaient même de l'atteindre au visage, et semblent contenir d'autres balles électriques encore plus petites. Blumfeld réussit finalement à les enfermer dans le trou noir d'un cagibi. La scène se poursuit le lendemain quand Blumfeld essaie de donner les balles à un petit garçon débile et à deux petites filles grimaçantes, puis au bureau, où il retrouve ses deux stagiaires grimaçants et débiles qui veulent s'emparer d'un balai. Dans un admirable ballet de Debussy et Nijinsky, une petite balle de tennis vient rebondir sur la scène au crépuscule ; une autre balle surgira de même à la fin. Entre les deux, cette fois, deux jeunes filles et un garçon qui les observe développent leurs traits passionnels de danse et de visage sous des luminosités vagues (curiosité, dépit, ironie, extase...<sup>2</sup>). Il n'y a rien à expliquer, rien à interpréter. Pure machine abstraite d'état crépusculaire. Mur blanc-trou noir ? Mais, d'après les combinaisons, ce peut être aussi bien le mur qui est noir, le trou qui est blanc. Les balles peuvent rebondir sur un mur, ou filer dans un trou. Elles peuvent même dans leur impact avoir un rôle relatif de trou par rapport au mur, comme dans leur parcours effilé avoir un rôle relatif de mur par rapport au trou vers lequel elles se dirigent. Elles circulent dans le système mur blanc-trou noir. Rien ne ressemble ici à un visage, et pourtant les visages se distribuent dans tout le système, les traits de visagéité s'organisent. Et pourtant encore, cette machine abstraite peut sûrement s'effectuer dans autre chose que des visages ; mais pas dans n'importe quel ordre, ni sans raisons nécessaires.

2. Sur ce ballet, cf. le *Debussy* de Jean Barraqué, Ed. du Seuil, qui cite le texte de l'argument, pp. 166-171.

La psychologie américaine s'est beaucoup occupée de visage, notamment dans le rapport de l'enfant avec sa mère, *eye-to-eye contact*. Machine à quatre yeux ? Rappelons certaines étapes dans ces recherches : 1) les études d'Isakower sur l'endormissement, où des sensations dites proprioceptives, manuelles, buccales, cutanées, ou même vaguement visuelles, renvoient au rapport infantile bouche-sein ; 2) la découverte de Lewin d'un *écran blanc* du rêve, ordinairement recouvert par les contenus visuels, mais qui reste blanc lorsque le rêve n'a pour contenus que des sensations proprioceptives (cet écran ou ce mur blanc, ce serait encore le sein s'approchant, grandissant, s'aplatissant) ; 3) l'interprétation de Spitz selon laquelle l'écran blanc n'en est pas moins déjà un percept visuel, impliquant un minimum de distance, et qui va faire apparaître à ce titre le visage maternel sur lequel l'enfant se guide pour prendre le sein, plutôt qu'il ne représente le sein lui-même comme objet de sensation tactile ou de contact. Il y aurait donc combinaison de deux sortes d'éléments très différents : les sensations proprioceptives manuelles, buccales et cutanées ; la perception visuelle du visage vu de face sur écran blanc, avec le dessin des yeux comme trous noirs. Cette perception visuelle prend très vite une importance décisive par rapport à l'acte de se nourrir, par rapport au sein comme volume et à la bouche comme cavité éprouvés tactilement<sup>3</sup>.

Nous pouvons alors proposer la distinction suivante : le visage fait partie d'un système surface-trous, surface trouée. Mais ce système ne doit surtout pas être confondu avec le système volume-cavité, propre au corps (proprioceptif). La tête est comprise dans le corps, mais pas le visage. Le visage est une surface : traits, lignes, rides du visage, visage long, carré, triangulaire, le visage est une carte, même s'il s'applique et s'enroule sur un volume, même s'il entoure et borde des cavités qui n'existent plus que comme trous. Même humaine, la tête n'est pas forcément un visage. Le visage ne se produit que lorsque la tête cesse de faire partie du corps, lorsqu'elle cesse d'être codée par le corps, lorsqu'elle cesse elle-même d'avoir un code corporel polyvoque multi-dimensionnel — lorsque le corps, tête comprise, se trouve décodé et doit être *surcodé* par quelque chose qu'on appellera Visage. Autant dire que la tête, tous les éléments volume-cavité de la tête, doivent être visagifiés. Ils le seront par l'écran troué, par le mur blanc-trou noir, la machine abstraite qui va produire du visage.

3. Cf. Isakower, « Contribution à la psychopathologie des phénomènes associés à l'endormissement », *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 5, 1972 ; Lewin, « Le sommeil, la bouche et l'écran du rêve », *ibid.* ; Spitz, *De la naissance à la parole*, P.U.F., pp. 57-63.

Mais l'opération ne s'arrête pas là : la tête et ses éléments ne seront pas visagifiés sans que le corps tout entier ne puisse l'être, ne soit amené à l'être, dans un processus inévitable. La bouche et le nez, et d'abord les yeux, ne deviennent pas une surface trouée sans appeler tous les autres volumes et toutes les autres cavités du corps. Opération digne du Dr Moreau : horrible et splendide. La main, le sein, le ventre, le pénis et le vagin, la cuisse, la jambe et le pied seront visagifiés. Le fétichisme, l'érotomanie, etc., sont inséparables de ces processus de visagification. Il ne s'agit pas du tout de prendre une partie du corps pour la faire *ressembler* à un visage, ou faire jouer un visage de rêve comme dans un nuage. Aucun anthropomorphisme. La visagification n'opère pas par ressemblance, mais par ordre des raisons. C'est une opération beaucoup plus inconsciente et machinique qui fait passer tout le corps par la surface trouée, et où le visage n'a pas le rôle de modèle ou d'image, mais celui de surcodage pour toutes les parties décodées. Tout reste sexuel, aucune sublimation, mais de nouvelles coordonnées. *C'est précisément parce que le visage dépend d'une machine abstraite qu'il ne se contentera pas de recouvrir la tête*, mais affectera les autres parties du corps, et même au besoin d'autres objets sans ressemblance. *La question dès lors est de savoir dans quelles circonstances cette machine est déclenchée*, qui produit visage et visagification. Si la tête, même humaine, n'est pas forcément visage, le visage est produit dans l'humanité, mais par une nécessité qui n'est pas celle des hommes « en général ». Le visage n'est pas animal, mais il n'est pas plus humain en général, il y a même quelque chose d'absolument inhumain dans le visage. C'est une erreur de faire comme si le visage ne devenait inhumain qu'à partir d'un certain seuil : gros plan, grossissement exagéré, expression insolite, etc. Inhumain dans l'homme, le visage l'est dès le début, il est par nature gros plan, avec ses surfaces blanches inanimées, ses trous noirs brillants, son vide et son ennui. Visage-bunker. Au point que si l'homme a un destin, ce sera plutôt d'échapper au visage, défaire le visage et les visagifications, devenir imperceptible, devenir clandestin, non pas par un retour à l'animalité, ni même par des retours à la tête, mais par des devenir-animaux très spirituels et très spéciaux, par d'étranges devenir en vérité qui franchiront le mur et sortiront des trous noirs, qui feront que les *traits de visagéité* même se soustraient enfin à l'organisation du visage, ne se laissent plus subsumer par le visage, taches de rousseur qui filent à l'horizon, cheveux emportés par le vent, yeux qu'on traverse au lieu de s'y regarder, ou de les regarder dans le morne face-à-face des subjectivités signifiantes. « Je ne regarde plus dans les yeux de la femme que je tiens dans mes bras, mais je les tra-

verse à la nage, tête, bras et jambes en entier, et je vois que derrière les orbites de ces yeux s'étend un monde inexploré, monde des choses futures, et de ce monde toute logique est absente. (...) J'ai brisé le mur (...), mes yeux ne me servent à rien, car ils ne me renvoient que l'image du connu. Mon corps entier doit devenir rayon perpétuel de lumière, se mouvant à une vitesse toujours plus grande, sans répit, sans retour, sans faiblesse. (...) *Je scelle donc mes oreilles, mes yeux, mes lèvres*<sup>4</sup>. » CsO. Oui, le visage a un grand avenir, à condition d'être détruit, défait. En route vers l'asignifiant, vers l'asubjectif. Mais nous n'avons rien expliqué encore de ce que nous sentons.

Du système corps-tête au système visage, il n'y a pas d'évolution, pas de stades génétiques. Ni de positions phénoménologiques. Ni d'intégrations d'objets partiels, avec des organisations structurales ou structurantes. Pas davantage renvoi à un sujet qui serait déjà là, ou serait amené à l'être, sans passer par cette machine propre de visagéité. Dans la littérature du visage, le texte de Sartre sur le regard et celui de Lacan sur le miroir ont le tort de renvoyer à une forme de subjectivité, d'humanité réfléchie dans un champ phénoménologique, ou clivée dans un champ structural. *Mais le regard n'est que second par rapport aux yeux sans regard, au trou noir de la visagéité. Le miroir n'est que second par rapport au mur blanc de la visagéité.* On ne parlera pas non plus d'axe génétique, ni d'intégration d'objets partiels. La pensée des stades dans l'ontogenèse est une pensée d'arbitre : on croit que le plus rapide est premier, quitte à servir de base ou de tremplin à ce qui vient ensuite. Quant aux objets partiels, c'est une pensée pire encore, celle d'un expérimentateur dément qui dépèce, découpe, anatomise en tous sens, quitte à recoudre n'importe comment. On peut faire une liste quelconque d'objets partiels : la main, le sein, la bouche, les yeux... On ne sort pas de Frankenstein. Nous n'avons pas à considérer des organes sans corps, corps morcelé, mais d'abord un corps sans organes, animé de différents mouvements intensifs qui détermineront la nature et la place des organes en question, qui feront de ce corps un organisme, ou même un système de strates dont l'organisme n'est qu'une partie. Du coup, le mouvement le plus lent n'est pas le moins intense, ni le dernier à se produire ou à arriver. Et le plus rapide peut déjà converger vers lui, se connecter avec lui, dans le déséquilibre d'un développement dissynchronique de strates pourtant simultanées, de vitesses différentes, sans succession de stades. Le corps n'est pas question d'objets partiels, mais de vitesses différentes.

4. Henry Miller, *Tropique du Capricorne*, Ed. du Chêne, pp. 177-179.

Ces mouvements sont des mouvements de déterritorialisation. C'est eux qui « font » au corps un organisme, animal ou humain. Par exemple, la main préhensive implique une déterritorialisation *relative* non seulement de la patte antérieure, mais de la main locomotrice. Elle a elle-même un corrélat, qui est l'objet d'usage ou l'outil : le bâton comme branche déterritorisée. Le sein de la femme à stature verticale indique une déterritorialisation de la glande mammaire animale ; la bouche de l'enfant, garnie de lèvres par retroussement de la muqueuse à l'extérieur, marque une déterritorialisation de la gueule ou de la bouche animales. Et lèvres-sein, chacun sert de corrélat à l'autre<sup>5</sup>. La tête humaine implique une déterritorialisation par rapport à l'animal, en même temps qu'elle a pour corrélat l'organisation d'un monde comme milieu lui-même déterritorialisé (la steppe est le premier « monde » par opposition au milieu forestier). Mais le visage à son tour représente une déterritorialisation beaucoup plus intense, même si elle est plus lente. On pourrait dire que c'est une déterritorialisation *absolue* : elle cesse d'être relative, parce qu'elle fait sortir la tête de la strate d'organisme, humain non moins qu'animal, pour la connecter à d'autres strates comme celles de signifiante ou de subjectivation. Or le visage a un corrélat d'une grande importance, le paysage, qui n'est pas seulement un milieu mais un monde déterritorialisé. Multiples sont les corrélations visage-paysage, à ce niveau « supérieur ». L'éducation chrétienne exerce à la fois le contrôle spirituel de la visagéité et de la paysagéité : composez les uns comme les autres, coloriez-les, complétez-les, arrangez-les, dans une complémentarité qui renvoie paysages et visages<sup>6</sup>. Les manuels de visage et de paysage forment une pédagogie, sévère discipline, et qui inspire les arts autant qu'ils l'inspirent. L'architecture place ses ensembles, maisons, villages ou

---

5. Klaatsch, « L'évolution du genre humain », in *L'Univers et l'humanité*, par Kreomer, t. II : « C'est en vain que nous avons essayé de trouver une trace de liséré rouge des lèvres chez les jeunes chimpanzés vivants qui, pour le reste, ressemblent tant à l'homme. (...) Que serait le visage le plus gracieux d'une jeune fille si la bouche apparaissait comme une raie entre deux bords blancs ? (...) D'autre part, la région pectorale chez l'anthropoïde porte les deux mamelons des glandes mammaires, mais il ne s'y forme jamais de bourrelets de graisse comparables aux seins ». Et la formule d'Emile Devaux, *L'espèce, l'instinct, l'homme*, Ed. Le François, p. 264 : « C'est l'enfant qui a fait le sein de la femme et c'est la mère qui a fait les lèvres de l'enfant ».

6. Les exercices de visage jouent un rôle essentiel dans les principes pédagogiques de J.-B. de la Salle. Mais déjà Ignace de Loyola avait joint à son enseignement des exercices de paysage ou des « compositions de lieu », concernant la vie du Christ, l'enfer, le monde, etc. : il s'agit, comme dit Barthes, d'images squelettiques subordonnées à un langage, mais aussi de schémas actifs à compléter, à colorier, tels qu'on les retrouvera dans les catéchismes et manuels pieux.

villes, monuments ou usines, qui fonctionnent comme visages dans un paysage qu'elle transforme. La peinture reprend le même mouvement, mais le renverse aussi, plaçant un paysage en fonction du visage, en traitant l'un comme l'autre : « traité du visage et du paysage ». Le gros plan de cinéma traite avant tout le visage comme un paysage, il se définit ainsi, trou noir et mur blanc, écran et caméra. Mais déjà les autres arts, l'architecture, la peinture, même le roman : gros plans qui les animent en inventant toutes les corrélations. Et ta mère, c'est un paysage ou un visage ? un visage ou une usine ? (Godard). Pas un visage qui n'enveloppe un paysage inconnu, inexploré, pas de paysage qui ne se peuple d'un visage aimé ou rêvé, qui ne développe un visage à venir ou déjà passé. Quel visage n'a pas appelé les paysages qu'il amalgamait, la mer et la montagne, quel paysage n'a pas évoqué le visage qui l'aurait complété, qui lui aurait fourni le complément inattendu de ses lignes et de ses traits ? Même quand la peinture devient abstraite, elle ne fait que retrouver le trou noir et le mur blanc, la grande composition de la toile blanche et de la fente noire. Déchirement, mais aussi étirement de la toile par axe de fuite, point de fuite, diagonale, coups de couteau, fente ou trou : la machine est déjà là, qui fonctionne toujours en produisant visages et paysages, même les plus abstraits. Le Titien commençait par peindre noir et blanc, non pas pour former des contours à remplir, mais comme matrice de chaque couleur à venir.

Le roman — *Perceval vit un vol d'ois sauvages que la neige avait éblouies. (...) Le faucon en a trouvé une, abandonnée de cette troupe. Il l'a frappée, il l'a heurtée si fort qu'elle s'en est abattue. (...) Et Perceval voit à ses pieds la neige où elle s'est posée et le sang encore apparent. Et il s'appuie dessus sa lance afin de contempler l'aspect du sang et de la neige ensemble. Cette fraîche couleur lui semble celle qui est le visage de son amie. Il oublie tout tant il y pense, car c'est bien ainsi qu'il voyait sur le visage de sa mie, le vermeil posé sur le blanc comme les trois gouttes de sang sur la neige paraissaient. (...) Nous avons vu un chevalier qui dort debout sur sa monture. Tout y est : la redondance propre au visage et au paysage, le mur blanc neigeux du paysage-visage, le trou noir du faucon ou des trois gouttes distribuées sur le mur ; ou bien en même temps la ligne argentée du paysage-visage qui file vers le trou noir du chevalier, profonde catatonie. Et parfois aussi, dans certaines circonstances, le chevalier ne pourra-t-il pas pousser le mouvement toujours plus loin, traversant le trou noir, perçant le mur blanc, défaisant le visage, même si la tentative retombe<sup>7</sup> ? Tout ceci ne marque nullement*

7. Chrétien de Troyes, *Perceval ou le roman du Graal*, Gallimard, Folio,

une fin du genre romanesque, mais est là dès le début et lui appartient essentiellement. Il est faux de voir dans Don Quichotte la fin du roman de chevalerie, en invoquant les hallucinations, les fuites d'idées, les états hypnotiques ou cataleptiques du héros. Il est faux de voir dans les romans de Beckett la fin du roman en général, en invoquant les trous noirs, la ligne de déterritorialisation des personnages, les promenades schizophréniques de Molloy ou de l'Innommable, leur perte de nom, de souvenir ou de projet. Il y a bien une évolution du roman, mais elle n'est sûrement pas là. Le roman n'a pas cessé de se définir par l'aventure de personnages perdus, qui ne savent plus leur nom, ce qu'ils cherchent ni ce qu'ils font, amnésiques, ataxiques, catatoniques. C'est eux qui font la différence entre le genre romanesque et les genres dramatiques ou épiques (quand le héros épique ou dramatique est frappé de déraison, d'oubli, etc., il l'est d'une tout autre manière). *La princesse de Clèves* est un roman précisément pour la raison qui parut paradoxale aux contemporains, les états d'absence ou de « repos », les sommeils qui frappent les personnages : il y a toujours une éducation chrétienne dans le roman. Molloy est le début du genre romanesque. Quand le roman commence, par exemple avec Chrétien de Troyes, il commence par le personnage essentiel qui l'accompagnera dans tout son cours : le chevalier du roman courtois passe son temps à oublier son nom, ce qu'il fait, ce qu'on lui dit, ne sait où il va ni à qui il parle, ne cesse de tracer une ligne de déterritorialisation absolue, mais aussi d'y perdre son chemin, de s'arrêter et de tomber dans des trous noirs. « Il attend chevalerie et aventure. » Ouvrez Chrétien de Troyes à n'importe quelle page, vous trouverez un chevalier catatonique assis sur son cheval, appuyé sur sa lance, qui attend, qui voit dans le paysage le visage de sa belle, et qu'il faut frapper pour qu'il réponde. Lancelot devant le blanc visage de la reine ne sent pas son cheval s'enfoncer dans la rivière ; ou bien il monte dans une charrette qui passe, il se trouve que c'est la charrette d'infamie. Il y a un ensemble visage-paysage qui appartient au roman, et où tantôt les trous noirs se distribuent sur un mur blanc, tantôt la ligne blanche d'horizon file vers un trou noir, et les deux à la fois.

---

pp. 110-111. Dans le roman de Malcolm Lowry, *Ultramarine* (Denoël, pp. 182-196), on trouve une scène semblable, dominée par la « machinerie » du bateau : un pigeon se noie dans l'eau infestée de requins, « feuille rouge tombée sur un torrent blanc », et qui va évoquer irrésistiblement un visage sanglant. La scène de Lowry est prise dans des éléments tellement différents, organisée si spécialement qu'il n'y a aucune influence, mais seulement rencontre avec la scène de Chrétien de Troyes. C'est d'autant plus la confirmation d'une véritable machine abstraite trou noir ou tache rouge-mur blanc (neige ou eau).



THÉORÈMES DE DÉTERRITORIALISATION,  
OU PROPOSITIONS MACHINIQUES.

1<sup>er</sup> *théorème* : On ne se détterritorialise jamais tout seul, mais à deux termes au moins, main-objet d'usage, bouche-sein, visage-paysage. Et chacun des deux termes se reterritorialise sur l'autre. Si bien qu'il ne faut pas confondre la reterritorialisation avec le retour à une territorialité primitive ou plus ancienne : elle implique forcément un ensemble d'artifices par lesquels un élément, lui-même détterritorialisé, sert de territorialité nouvelle à l'autre qui n'a pas moins perdu la sienne. D'où tout un système de reterritorialisations horizontales et complémentaires, entre la main et l'outil, la bouche et le sein, le visage et le paysage. — 2<sup>e</sup> *théorème* : De deux éléments ou mouvement de détterritorialisation, le plus rapide n'est pas forcément le plus intense ou le plus détterritorialisé. L'intensité de détterritorialisation ne doit pas être confondue avec la vitesse de mouvement ou de développement. Si bien que le plus rapide connecte son intensité avec l'intensité du plus lent, laquelle, en tant qu'intensité, ne lui succède pas, mais travaille simultanément sur une autre strate ou sur un autre plan. C'est ainsi que le rapport sein-bouche se guide déjà sur un plan de visagéité. — 3<sup>e</sup> *théorème* : On peut même en conclure que le *moins* détterritorialisé se reterritorialise sur le *plus* détterritorialisé. Apparaît ici un second système de reterritorialisations, vertical, de bas en haut. C'est en ce sens que non seulement la bouche, mais le sein, la main, le corps tout entier, l'outil lui-même, sont « visagéifiés ». En règle générale, les détterritorialisations relatives (transcodage) se reterritorialisent sur une détterritorialisation absolue à tel ou tel égard (surcodage). Or nous avons vu que la détterritorialisation de la tête en visage était absolue, bien qu'elle demeurât négative, en tant qu'elle passait d'une strate à une autre, de la strate d'organisme à celles de signification ou de subjectivation. La main, le sein se reterritorialisent sur le visage, dans le paysage : ils sont visagéifiés en même temps que paysagéifiés. Même un objet d'usage sera visagéifié : d'une maison, d'un ustensile ou d'un objet, d'un vêtement, etc., on dira qu'ils *me regardent*, non pas parce qu'ils ressembleraient à un visage, mais parce qu'ils sont pris dans le processus mur blanc-trou noir, parce qu'ils se connectent à la machine abstraite de visagéification. Le gros plan de cinéma porte aussi bien sur un couteau, une tasse, une horloge, une bouilloire, que sur un visage ou un élément de visage ; ainsi Griffith, la bouilloire me regarde. N'est-il pas juste alors de dire qu'il y a des gros plans de roman, comme lorsque Dickens écrit la première phrase du *Grillon du foyer* : « C'est la bouilloire qui a

commencé...<sup>8</sup> » et la peinture, comment une nature morte devient du dedans un visage-paysage, ou comment un ustensile, une tasse sur la nappe, une théière, sont visagifiés, chez Bonnard, Vuillard. — 4<sup>e</sup> *théorème* : La machine abstraite ne s'effectue donc pas seulement dans des visages qu'elle produit, mais, à des degrés divers dans des parties du corps, des vêtements, des objets qu'elle visagéfie suivant un ordre des raisons (non pas une organisation de ressemblance).

En effet, la question demeure : quand est-ce que la machine abstraite de visagéité entre en jeu ? quand est-elle déclenchée ? Prenons des exemples simples : le pouvoir maternel qui passe par le visage au cours même de l'allaitement ; le pouvoir passionnel qui passe par le visage de l'aimé, même dans des attouchements ; le pouvoir politique qui passe par le visage du chef, banderoles, icônes et photos, même dans les actions de masse ; le pouvoir du cinéma qui passe par le visage de la star et le gros plan, le pouvoir de la télé... Le visage n'agit pas ici comme individuel, c'est l'individuation qui résulte de la nécessité qu'il y ait du visage. Ce qui compte, ce n'est pas l'individualité du visage, mais l'efficacité du chiffrage qu'il permet d'opérer, et dans quels cas. Ce n'est pas affaire d'idéologie, mais d'économie et d'organisation de pouvoir. Nous ne disons certes pas que le visage, la puissance du visage, engendre le pouvoir et l'explique. En revanche, *certaines agencements de pouvoir ont besoin de production de visage*, d'autres non. Si l'on considère les sociétés primitives, peu de choses passent par le visage : leur sémiotique est non signifiante, non subjective, essentiellement collective, polyvoque et corporelle, jouant de formes et de substances d'expression très diverses. La polyvocité passe par les corps, leurs volumes, leurs cavités internes, leurs connexions et coordonnées extérieures variables (territorialités). Un fragment de sémiotique manuelle, une séquence manuelle se coordonne sans subordination ni unification à une séquence orale, ou cutanée, ou rythmique, etc. Lizot montre par exemple comment « la dissociation du devoir, du rite et de la vie quotidienne est quasi parfaite (...), étrange, inconcevable à nos esprits » : dans un

8. Eisenstein, *Film Form*, Meridian Books, pp. 194-199 : « C'est la bouilloire qui a commencé... La première phrase de Dickens dans *Le grillon du foyer*. Quoi de plus éloigné des films ? Mais, pour étrange que cela paraisse, le cinéma aussi se mit à bouillir dans cette bouilloire. (...) Dès que nous y reconnaissons un gros plan typique, nous nous écrivons : C'est du pur Griffith, évidemment... Cette bouilloire est un gros plan typiquement griffithien. Un gros plan saturé de cette atmosphère à la Dickens dont Griffith, avec une égale maîtrise, peut entourer la figure austère de la vie dans *Loin à l'est*, et la figure morale glacée des personnages, qui poussait la coupable Anna sur la surface mobile d'un bloc de glace qui bascule » (on retrouve ici le mur blanc).

comportement de deuil, certains disent des plaisanteries obscènes pendant que d'autres pleurent ; ou bien un Indien s'arrête brusquement de pleurer pour réparer sa flûte ; ou bien tout le monde s'endort<sup>9</sup>. De même pour l'inceste, il n'y a pas de prohibition de l'inceste, il y a des séquences incestueuses qui se connectent avec des séquences de prohibition suivant telles ou telles coordonnées. Les peintures, les tatouages, les marques sur la peau épousent la multidimensionnalité des corps. Même les masques assurent l'appartenance de la tête au corps plutôt qu'ils n'en exhausent un visage. Sans doute de profonds mouvements de déterritorialisation s'opèrent, qui bouleverseront les coordonnées du corps et esquissent des agencements particuliers de pouvoir ; cependant, c'est en mettant le corps en connexion non pas avec la visagété, mais avec des devenirs animaux, notamment à l'aide de drogues. Il n'y a certes pas moins de spiritualité : car les devenirs-animaux portent sur un Esprit animal, esprit-jaguar, esprit-oiseau, esprit-ocelot, esprit-toucan, qui prennent possession du dedans du corps, entrent dans ses cavités, remplissent des volumes, au lieu de lui faire un visage. Les cas de possession expriment un rapport direct des Voix avec le corps, non pas avec le visage. Les organisations de pouvoir du chaman, du guerrier, du chasseur, fragiles et précaires, sont d'autant plus spirituelles qu'elles passent par la corporéité, l'animalité, la végétabilité. Quand nous disions que la tête humaine appartient encore à la strate d'organisme, évidemment nous ne récusions pas l'existence d'une culture et d'une société, nous disions seulement que les codes de ces cultures et de ces sociétés portent sur les corps, sur l'appartenance des têtes aux corps, sur l'aptitude du système corps-tête à *devenir*, à recevoir des âmes, les recevoir en amies et repousser les âmes ennemies. Les « primitifs » peuvent avoir les têtes les plus humaines, les plus belles et les plus spirituelles, ils n'ont pas de visage et n'en ont pas besoin.

Et pour une raison simple. Le visage n'est pas un universel. Ce n'est même pas celui de l'homme blanc, c'est l'Homme blanc lui-même, avec ses larges joues blanches et le trou noir des yeux. Le visage, c'est le Christ. Le visage, c'est l'Européen type, ce qu'Ezra Pound appelait l'homme sensuel quelconque, bref l'Érotomane ordinaire (les psychiatres du XIX<sup>e</sup> siècle avaient raison de dire que l'érotomanie, à la différence de la nymphomanie, restait souvent pure et chaste ; c'est qu'elle passe par le visage et la visagéfication). Pas universel, mais *facies totius universi*. Jésus superstar : il invente la visagéfication de tout le corps et la

---

9. Jacques Lizot, *Le cercle des feux*, Ed. du Seuil, pp. 34 sq.

transmet partout (la Passion de Jeanne d'Arc, en gros plan). Le visage est donc une idée tout à fait particulière dans sa nature, ce qui ne l'empêche pas d'avoir acquis et d'exercer la fonction la plus générale. C'est une fonction de bi-univocisation, de binarisation. Il y a là deux aspects : la machine abstraite de visagéité, telle qu'elle est composée par trou noir-mur blanc, fonctionne de deux façons dont l'une concerne les unités ou éléments, l'autre les choix. D'après le premier aspect, le trou noir agit comme un ordinateur central, Christ, troisième œil, qui se déplace sur le mur ou l'écran blanc comme surface générale de référence. Quel que soit le contenu qu'on lui donne, la machine va procéder à la constitution d'une unité de visage, d'un visage élémentaire en relation bi-univoque avec un autre : c'est un homme *ou* une femme, un riche ou un pauvre, un adulte ou un enfant, un chef ou un sujet, « un *x* *ou* un *y* ». Le déplacement du trou noir sur l'écran, le parcours du troisième œil sur la surface de référence constitue autant de dichotomies ou d'arborescences, comme des machines à quatre yeux qui sont des visages élémentaires liés deux par deux. Visage d'institutrice et d'élève, de père et de fils, d'ouvrier et de patron, de flic et de citoyen, d'accusé et de juge (« le juge avait un air sévère, ses yeux n'avaient pas d'horizon... ») : les visages concrets individualisés se produisent et se transforment autour de ces unités, de ces combinaisons d'unités, tel ce visage d'un enfant de riche où l'on discerne déjà la vocation militaire, la nuque saint-cyrienne. On se coule dans un visage plutôt qu'on n'en possède un.

D'après l'autre aspect, la machine abstraite de visagéité prend un rôle de réponse sélective ou de choix : un visage concret étant donné, la machine juge s'il passe ou ne passe pas, s'il va ou ne va pas, d'après les unités de visages élémentaires. La relation binaire cette fois est du type « oui-non ». L'œil vide du trou noir absorbe ou rejette, comme un despote à moitié gâteux fait encore un signe d'acquiescement ou de refus. Tel visage d'institutrice est parcouru de tics et se couvre d'une anxiété qui fait que « ça ne va plus ». Un accusé, un sujet présentent une soumission trop affectée qui devient insolence. Ou bien : trop poli pour être honnête. Tel visage n'est celui ni d'un homme ni d'une femme. Ou encore ce n'est ni un pauvre ni un riche, est-ce un déclassé qui a perdu sa fortune ? A chaque instant, la machine rejette des visages non conformes ou des airs louches. Mais seulement à tel niveau de choix. Car il faudra produire successivement des écarts-types de déviance pour tout ce qui échappe aux relations bi-univoques, et instaurer des rapports binaires entre ce qui est accepté à un premier choix et ce qui n'est que toléré à un second, à un troisième, etc. Le mur blanc ne cesse de croître,

en même temps que le trou noir fonctionne plusieurs fois. L'institutrice est devenue folle ; mais la folie est un visage conforme de *nième* choix (pas le dernier pourtant, puisqu'il y a encore des visages de fous non conformes à la folie telle qu'on la suppose devoir être). Ah, ce n'est ni un homme ni une femme, c'est un travesti : le rapport binaire s'établit entre le « non » de première catégorie et un « oui » de catégorie suivante qui peut aussi bien marquer une tolérance sous certaines conditions qu'indiquer un ennemi qu'il faut abattre à tout prix. De toute manière, on t'a reconnu, la machine abstraite t'a inscrit dans l'ensemble de son quadrillage. On voit bien que, dans son nouveau rôle de détection des déviations, la machine de visagité ne se contente pas de cas individuels, mais procède aussi généralement que dans son premier rôle d'ordination des normalités. Si le visage est bien le Christ, c'est-à-dire l'Homme blanc moyen quelconque, les premières déviations, les premiers écarts-types sont raciaux : homme jaune, homme noir, hommes de deuxième ou troisième catégorie. Eux aussi seront inscrits sur le mur, distribués par le trou. Ils doivent être christianisés, c'est-à-dire visagifiés. Le racisme européen comme prétention de l'homme blanc n'a jamais procédé par exclusion, ni assignation de quelqu'un désigné comme Autre : ce serait plutôt dans les sociétés primitives qu'on saisit l'étranger comme un « autre<sup>10</sup> ». Le racisme procède par détermination des écarts de déviation, en fonction du visage Homme blanc qui prétend intégrer dans des ondes de plus en plus excentriques et retardées les traits qui ne sont pas conformes, tantôt pour les tolérer à telle place et dans telles conditions, dans tel ghetto, tantôt pour les effacer sur le mur qui ne supporte jamais l'altérité (c'est un juif, c'est un arabe, c'est un nègre, c'est un fou..., etc.). Du point de vue du racisme, il n'y a pas d'extérieur, il n'y a pas de gens du dehors. Il n'y a que des gens qui devraient être comme nous, et dont le crime est de ne pas l'être. La coupure ne passe plus entre un dedans et un dehors, mais à l'intérieur des chaînes significatives simultanées et des choix subjectifs successifs. Le racisme ne détecte jamais les particules de l'autre, il propage les ondes du même jusqu'à l'extinction de ce qui ne se laisse pas identifier (ou qui ne se laisse identifier qu'à partir de tel ou tel écart). Sa cruauté n'a d'égale que son incompetence ou sa naïveté.

D'une manière plus gaie, la peinture a joué de toutes les ressources du Christ-visage. La machine abstraite de visagité,

---

10. Sur la saisie de l'étranger comme Autre, cf. Haudricourt, « L'origine des clones et des clans », in *L'Homme*, janvier 1964, pp. 98-102. Et Jaulin, *Gens du soi, gens de l'autre*, 10-18 (préface, p. 20).

mur blanc-trou noir, elle s'en est servi dans tous les sens pour produire avec le visage du Christ toutes les unités de visage, mais aussi tous les écarts de déviance. Il y a une jubilation de la peinture à cet égard, du Moyen Age à la Renaissance, comme une liberté effrénée. Non seulement le Christ préside à la visagification de tout le corps (son propre corps), à la paysagification de tous les milieux (ses propres milieux), mais il compose tous les visages élémentaires, et dispose de tous les écarts : Christ-athlète de foire, Christ-maniériste pédé, Christ nègre, ou du moins Vierge noire en marge du mur. Les plus grandes folies apparaissent sur la toile, à travers le code catholique. Un seul exemple parmi tant d'autres : sur fond blanc de paysage, et trou bleu-noir du ciel, le Christ crucifié, devenu machine cerf-volant, envoie par rayons des stigmates à saint François ; les stigmates opèrent la visagification du corps du saint, à l'image de celui du Christ ; mais aussi les rayons qui apportent les stigmates au saint sont les fils par lesquels celui-ci meut le cerf-volant divin. C'est sous le signe de la croix qu'on a su triturer le visage dans tous les sens, et les processus de visagification.

La théorie de l'information se donne un ensemble homogène de messages *signifiants* tout faits qui sont déjà pris comme éléments dans des relations bi-univoques, ou dont les éléments sont organisés d'un message à l'autre d'après de telles relations. En second lieu, le tirage d'une combinaison dépend d'un certain nombre de choix binaires *subjectifs* qui croissent en proportion du nombre des éléments. Mais la question est : toute cette bi-univocisation, toute cette binarisation (qui ne dépend pas seulement, comme on le dit, d'une plus grande facilité pour le calcul) supposent déjà l'étalement d'un mur ou d'un écran, l'installation d'un trou central ordinateur sans lesquels aucun message ne serait discernable, aucun choix effectuable. Il faut déjà que le système trou noir-mur blanc quadrille tout l'espace, dessine ses arborescences ou ses dichotomies, pour que le signifiant et la subjectivité puissent seulement rendre concevable la possibilité des leurs. La sémiotique mixte de signifiante et de subjectivation a singulièrement besoin d'être protégée contre toute intrusion du dehors. Il faut même qu'il n'y ait plus d'extérieur : aucune machine nomade, aucune polyvocalité primitive ne doit surgir, avec leurs combinaisons de substances d'expression hétérogènes. Il faut une seule substance d'expression comme condition de toute traductibilité. On ne peut constituer des chaînes signifiantes procédant par éléments discrets, digitalisés, déterritorialisés, qu'à condition de disposer d'un écran sémiologique, d'un mur qui les protège. On ne peut opérer des choix subjectifs entre deux chaînes ou à chaque point d'une chaîne qu'à la condition qu'aucune tempête

extérieure n'entraîne les chaînes et les sujets. On ne peut former une trame de subjectivités que si l'on possède un œil central, trou noir qui capture tout ce qui excéderait, tout ce qui transformerait les affects assignés non moins que les significations dominantes. Bien plus, il est absurde de croire que le langage en tant que tel puisse véhiculer un message. Une langue est toujours prise dans des visages qui en annoncent les énoncés, qui les lestent par rapport aux signifiants en cours et aux sujets concernés. C'est sur les visages que les choix se guident et que les éléments s'organisent : jamais la grammaire commune n'est séparable d'une éducation des visages. Le visage est un véritable porte-voix. Ce n'est donc pas seulement la machine abstraite de visagété qui doit fournir un écran protecteur et un trou noir ordinateur, ce sont les visages qu'elle produit qui tracent toutes sortes d'arborescences et de dichotomies, sans lesquelles le signifiant et le subjectif ne pourraient pas faire fonctionner celles qui leur reviennent dans le langage. Et sans doute les binarités et bi-univocités de visage ne sont pas les mêmes que celles du langage, de ses éléments et de ses sujets. Elles ne se ressemblent nullement. Mais les premières sous-tendent les secondes. En effet, traduisant des contenus formés quelconques en une seule substance d'expression, la machine de visagété les soumet déjà à la forme exclusive d'expression signifiante et subjective. Elle procède au quadrillage préalable qui rend possible la discernabilisation d'éléments signifiants, l'effectuation de choix subjectifs. La machine de visagété n'est pas une annexe du signifiant et du sujet, elle en est plutôt connexe, et conditionnante : les bi-univocités, les binarités de visage doublent les autres, les redondances de visage font redondance avec les redondances signifiantes et subjectives. Précisément parce que le visage dépend d'une machine abstraite, il ne suppose pas un sujet ni un signifiant déjà là ; mais il leur est connexe, et leur donne la substance nécessaire. Ce n'est pas un sujet qui choisit des visages, comme dans le test de Szondi, ce sont les visages qui choisissent leurs sujets. Ce n'est pas un signifiant qui interprète la figure tache noire-trou blanc, ou page blanche-trou noir, comme dans le test de Rorschach, c'est cette figure qui programme les signifiants.

Nous avons avancé dans la question : qu'est-ce qui déclenche la machine abstraite de visagété, puisqu'elle ne s'exerce pas toujours, ni dans n'importe quelles formations sociales ? *Certaines* formations sociales ont besoin de visage, et aussi de paysage<sup>11</sup>.

---

11. Maurice Ronai montre comment le paysage, dans sa réalité non moins que dans sa notion, renvoie à une sémiotique et à des appareils de pouvoir très particuliers : la géographie y trouve une de ses sources, mais aussi un

C'est toute une histoire. S'est produit, à des dates très diverses, un effondrement généralisé de toutes les sémiotiques primitives, polyvoques, hétérogènes, jouant de substances et de formes d'expression très diverses, au profit d'une sémiotique de signifiante et de subjectivation. Quelles que soient les différences entre la signifiante et la subjectivation, quelle que soit la prévalence de l'une ou de l'autre dans tel ou tel cas, quelles que soient les figures variables de leur mixité de fait, elles ont précisément en commun d'écraser toute polyvoque, d'ériger le langage en forme d'expression exclusive, de procéder par bi-univocisation signifiante et par binarisation subjective. La sur-linéarité propre au langage cesse d'être coordonnée avec des figures multidimensionnelles : elle aplatit maintenant tous les volumes, elle se subordonne toutes les lignes. Est-ce un hasard si la linguistique rencontre toujours, et très vite, le problème de l'homonymie ou des énoncés ambigus qu'elle va traiter par un ensemble de réductions binaires ? Plus généralement, aucune polyvoque, aucun trait de rhizome ne peuvent être supportés : un enfant qui court, qui joue, qui danse, qui dessine, ne peut pas concentrer son attention sur le langage et l'écriture, il ne sera jamais non plus un bon sujet. Bref, la nouvelle sémiotique a besoin de détruire systématiquement toute la multiplicité des sémiotiques primitives, même si elle en garde des débris dans des enclos bien déterminés.

Toutefois, ce ne sont pas les sémiotiques qui se font ainsi la guerre, avec leurs seules armes. *Ce sont des agencements de pouvoir très particuliers qui imposent la signifiante et la subjectivation* comme leur forme d'expression déterminée, en présupposition réciproque avec de nouveaux contenus : pas de signifiante sans un agencement despotique, pas de subjectivation sans un agencement autoritaire, pas de mixité des deux sans des agencements de pouvoir qui agissent précisément par signifiants, et s'exercent sur des âmes ou des sujets. Or ce sont ces agencements de pouvoir, ces formations despotiques ou autoritaires, qui donnent à la nouvelle sémiotique les moyens de son impérialisme, c'est-à-dire à la fois les moyens d'écraser les autres et de se protéger contre toute menace venue du dehors. Il s'agit d'une abolition concertée du corps et des coordonnées corporelles par lesquelles passaient les sémiotiques polyvoques ou multidimensionnelles. On disciplinera les corps, on défera la corporéité, on fera la chasse aux devenirs-animaux, on poussera la déterritorialisation jusqu'à un nouveau seuil, puisqu'on sautera des strates organiques aux strates de signifiante et de subjectivation. On pro-

---

principe de sa dépendance politique (le paysage comme « visage de la patrie ou de la nation »). Cf. « Paysages », in *Herodote* n° 1, janvier 1976.



duira une seule substance d'expression. On construira le système mur blanc-trou noir, ou plutôt on déclenchera cette machine abstraite qui doit justement permettre et garantir la toute-puissance du signifiant, comme l'autonomie du sujet. Vous serez épinglés sur le mur blanc, enfoncés dans le trou noir. Cette machine est dite de visagété parce qu'elle est production sociale de visage, parce qu'elle opère une visagéfication de tout le corps, de ses entours et de ses objets, une paysagéfication de tous les mondes et milieux. La déterritorialisation du corps implique une reterritorialisation sur le visage ; le décodage du corps implique un surcodage par le visage ; l'effondrement des coordonnées corporelles ou des milieux implique une constitution de paysage. La sémiotique du signifiant et du subjectif ne passe jamais par les corps. C'est une absurdité de prétendre mettre le signifiant en rapport avec le corps. Ou du moins ce n'est qu'avec un corps déjà tout entier visagéfifié. La différence entre nos uniformes et vêtements d'une part, d'autre part les peintures et vêtements primitives, c'est que les premiers opèrent une visagéfication du corps, avec le trou noir des boutons et le mur blanc de l'étoffe. Même le masque trouve ici une nouvelle fonction, juste le contraire de la précédente. Car il n'y a aucune fonction unitaire du masque, sauf négative (en aucun cas le masque ne sert à dissimuler, à cacher, même en montrant ou révélant). Ou bien le masque assure l'appartenance de la tête au corps, et son devenir-animal, comme dans les sémiotiques primitives. Ou bien au contraire, comme maintenant, le masque assure l'érection, l'exhaussement du visage, la visagéfication de la tête et du corps : le masque est alors le visage en lui-même, l'abstraction ou l'opération du visage. Inhumanité du visage. Jamais le visage ne suppose un signifiant ou un sujet préalables. L'ordre est tout à fait différent : agencement concret de pouvoir despotique et autoritaire → déclenchement de la machine abstraite de visagété, mur blanc-trou noir → installation de la nouvelle sémiotique de signification et de subjectivation, sur cette surface trouée. C'est pourquoi nous n'avons pas cessé de considérer deux problèmes exclusivement : le rapport du visage avec la machine abstraite qui le produit ; le rapport du visage avec les agencements de pouvoir qui ont besoin de cette production sociale. Le visage est une politique.

Bien sûr, nous avons vu ailleurs que la signification et la subjectivation étaient des sémiotiques tout à fait distinctes en droit, avec leur régime différent (irradiation circulaire, linéarité segmentaire), avec leur appareil de pouvoir différent (l'esclavage généralisé despotique, le contrat-procès autoritaire). Et aucune des deux ne commencent avec le Christ, avec l'Homme blanc comme universel chrétien : il y a des formations despotiques de signi-

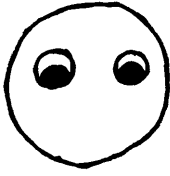
fiance asiatiques, nègres ou indiennes ; le processus autoritaire de subjectivation apparaît le plus purement dans le destin du peuple juif. Mais, quelle que soit la différence de ces sémiotiques, elles n'en forment pas moins un *mixte* de fait, et c'est même au niveau de ce mixte qu'elles font valoir leur impérialisme, c'est-à-dire leur prétention commune à écraser toutes les autres sémiotiques. Pas de signifiante qui ne comporte un germe de subjectivité ; pas de subjectivation qui n'entraîne des restes de signifiant. Si le signifiant rebondit avant tout sur un mur, si la subjectivité file avant tout vers un trou, il faut dire que le mur du signifiant comporte déjà des trous noirs, et que le trou noir de la subjectivité emporte encore des lambeaux de mur : le mixte est donc bien fondé dans la machine indissociable mur blanc-trou noir, et les deux sémiotiques ne cessent de se mélanger par croisement, recouplement, branchement de l'une sur l'autre, comme entre « l'Hébreu et le Pharaon ». Seulement, il y a plus encore, parce que la nature des mélanges peut être très variable. Si nous pouvons dater la machine de visagéité, en lui assignant l'année zéro du Christ et le développement historique de l'Homme blanc, c'est que le mélange cesse alors d'être un recouplement ou un entrecroisement pour devenir une pénétration complète où chaque élément imprègne l'autre, comme des gouttes de vin rouge-noir dans une eau blanche. Notre sémiotique d'Hommes blancs modernes, celle-là même du capitalisme, a atteint cet état de mélange où la signifiante et la subjectivation s'étendent effectivement l'une à travers l'autre. C'est donc là que la visagéité, ou le système mur blanc-trou noir, prend toute son extension. Nous devons cependant distinguer les états de mixité, et la proportion variable des éléments. Que ce soit dans l'état chrétien, mais aussi dans les états préchrétiens, un élément peut l'emporter sur l'autre, être plus ou moins puissant. On est alors amené à définir des *visages-limites*, qui ne se confondent pas avec les unités de visage ni avec les écarts de visage définis précédemment.

I. Ici, le trou noir est sur le mur blanc. Ce n'est pas une unité, puisque le trou noir ne cesse de se déplacer sur le mur, et procède par binarisation. Deux trous noirs, quatre trous noirs, *n* trous noirs se distribuent comme des yeux. La visagéité est toujours une multiplicité. On peuplera le paysage d'yeux ou de trous noirs, comme dans un tableau d'Ernst, comme dans un dessin d'Aloïse ou de Wölfl. Sur le mur blanc, on inscrit des cercles qui bordent un trou : partout où il y a un tel cercle, on peut mettre un œil. On peut même proposer comme loi : plus un trou est bordé, plus l'effet de bord est d'augmenter la surface sur laquelle il coulisse, et de donner à cette surface une force de capture. Le cas le plus pur est peut-être donné

dans les rouleaux populaires éthiopiens, qui représentent des démons : deux trous noirs sur la surface blanche du parchemin, ou du visage rectangulaire ou rond qui s'y dessine, mais ces trous noirs essaient et se reproduisent, ils font redondance, et chaque fois qu'on borde un cercle secondaire, on constitue un nouveau trou noir, on y met un œil<sup>12</sup>. Effet de capture d'une surface qui se referme d'autant plus qu'elle est agrandie. C'est le visage despotique signifiant, et sa multiplication propre, sa prolifération, sa redondance de fréquence. Multiplication des yeux. Le despote ou ses représentants sont partout. C'est le visage vu de face, vu par un sujet qui, lui-même, voit moins qu'il n'est happé par les trous noirs. C'est une figure du destin, le destin *terrestre*, le destin signifiant objectif. Le gros plan de cinéma connaît bien cette figure : gros plan Griffith, sur un visage, un élément de visage ou un objet visagéifié qui prennent alors une valeur temporelle anticipatrice (les aiguilles de la pendule annoncent quelque chose).

II. Là, au contraire, le mur blanc s'est effilé, fil d'argent qui va vers le trou noir. Un trou noir « accrète » tous les trous noirs, tous les yeux, tous les visages, en même temps que le paysage est un fil qui s'enroule à son extrémité finale autour du trou. C'est toujours une multiplicité, mais c'est une autre figure du destin, le destin subjectif, passionnel, réfléchi. C'est le visage, ou le paysage *maritime* : il suit la ligne de séparation du ciel et des eaux, ou de la terre et des eaux. Ce visage autoritaire est de profil, et file vers le trou noir. Ou bien deux visages face à face, mais de profil pour l'observateur, et dont la réunion se trouve déjà marquée d'une séparation illimitée. Ou bien les visages qui se détournent, sous la trahison qui les emportent. Tristan, Ysolde, Ysolde, Tristan, dans la barque qui les pousse jusqu'au trou noir de la trahison et de la mort. Visagité de la conscience et de la passion, redondance de résonance ou de couplage. Cette fois le gros plan n'a plus pour effet d'augmenter une surface qu'il referme en même temps, il n'a plus pour fonction une

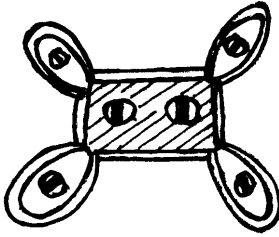
12. Cf. Jacques Mercier, *Rouleaux magiques éthiopiens*, Ed. du Seuil. Et « Les peintures des rouleaux protecteurs éthiopiens », *Journal of Ethiopian Studies*, XII, juillet 1974 ; « Etude stylistique des peintures de rouleaux protecteurs éthiopiens », *Objets et mondes*, XIV, été 1974 (« L'œil vaut pour le visage qui vaut pour le corps. (...) Dans les espaces intérieurs sont dessinées des pupilles. (...) C'est pourquoi il faut parler de directions de sens magiques à base d'yeux et de visages, les motifs décoratifs traditionnels tels que croisillons, damiers, étoiles à quatre branches, etc., étant utilisés »). Le pouvoir du Négus, avec son ascendance solomonienne, avec sa cour de magiciens, passait par des yeux de braise, agissant comme trou noir, ange ou démon. L'ensemble des études de J. Mercier forment un apport essentiel pour toute analyse des fonctions du visage.



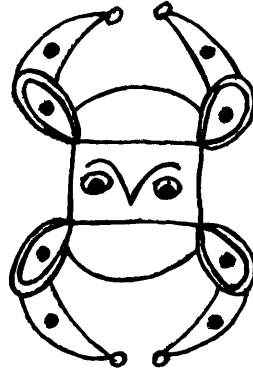
Machine simple

Avec effet  
de multiplication  
de bordure

Machine à quatre yeux



Prolifération des yeux par bordure multipliée

*Visage despotique signifiant terrestre*

valeur temporelle anticipatrice. Il marque l'origine d'une échelle d'intensité, ou fait partie de cette échelle, il échauffe la ligne que les visages suivent, à mesure aussi qu'ils s'approchent du trou noir comme terminaison : gros plan Eisenstein contre gros plan Griffith (la montée intensive du chagrin, ou de la colère, dans les gros plans du *Cuirassé Potemkine*<sup>13</sup>). Là encore, on voit bien que toutes les combinaisons sont possibles entre les deux figures-limites du visage. Dans la *Lulu* de Pabst, le visage despotique de Lulu déchue se connecte avec l'image du couteau à pain, image de valeur anticipatrice qui annonce le meurtre ; mais aussi

13. Sur la manière dont Eisenstein lui-même distingue sa conception du gros plan et celle de Griffith, cf. *Film Form*.

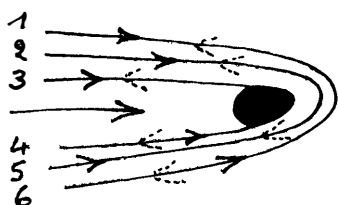
le visage autoritaire de Jack l'Eventreur passe par toute une échelle d'intensités qui le mène vers le couteau, et à l'assassinat de Lulu.



Machine célibataire



Machine couplée



Machine complexe :

1. Ligne de musicalité.
  2. Ligne de picturalité.
  3. Ligne de paysagété
  4. Ligne de visagété
  5. Ligne de conscience
  6. Ligne de passion.
- Etc.

*Visage autoritaire subjectif maritime*  
(d'après Tristan et Ysolde)

Plus généralement, on remarquera des caractères communs aux deux figures-limites. D'une part, le mur blanc, les larges joues blanches ont beau être l'élément substantiel du signifiant, et le trou noir, les yeux, ont beau être l'élément réfléchi de la subjectivité, ils vont toujours ensemble, mais sous les deux modes où, tantôt, des trous noirs se répartissent et se multiplient sur le mur blanc, tantôt au contraire le mur, réduit à sa crête ou son fil d'horizon, se précipite vers un trou noir qui les accrète tous. Pas de mur sans trous noirs, pas de trou sans mur blanc. D'autre part, dans un cas comme dans l'autre, le trou noir est essentiellement bordé, et même sur-bordé ; la bordure ayant pour effet, soit d'augmenter la surface du mur, soit de rendre plus intense la ligne ; et jamais le trou noir n'est dans les yeux (pupille), il est toujours à l'intérieur de la bordure, et les yeux sont toujours à l'intérieur du trou : yeux morts, qui voient d'autant mieux qu'ils sont dans le trou noir<sup>14</sup>. Ces caractères communs n'empêchent

14. C'est un thème courant du roman de terreur et de la science-fiction : les yeux sont dans le trou noir, et non l'inverse (« je vois un disque lumineux

pas la différence-limite des deux figures de visage, et les proportions d'après lesquelles tantôt l'une, tantôt l'autre l'emportent dans la sémiotique mixte — le visage despotique signifiant terrestre, le visage autoritaire passionnel et subjectif maritime (le désert peut être aussi mer de la terre). Deux figures du destin, deux états de la machine de visagéité. Jean Paris a bien montré l'exercice de ces pôles dans la peinture, du Christ despotique au Christ passionnel : d'une part, le visage du Christ vu de face, comme dans une mosaïque byzantine, avec le trou noir des yeux sur fond d'or, toute la profondeur étant projetée par devant ; d'autre part, les visages qui se croisent et se détournent, de trois quarts ou de profil, comme dans une toile du Quattrocento, avec des regards obliques traçant des lignes multiples, intégrant la profondeur dans le tableau lui-même (on peut prendre des exemples arbitraires de transition et de mixité : l'Appel des apôtres, de Duccio, sur paysage aquatique, où la seconde formule emporte déjà le Christ et le premier pêcheur, tandis que le deuxième pêcheur reste pris dans le code byzantin<sup>15</sup>).

*Un amour de Swann* : Proust a su faire résonner visage, paysage, peinture, musique, etc. Trois moments dans l'histoire Swann-Odette. D'abord, tout un dispositif signifiant s'établit. Visage d'Odette aux larges joues blanches ou jaunes, et yeux comme trous noirs. Mais ce visage lui-même ne cesse de renvoyer à d'autres choses, également disposées sur le mur. C'est cela, l'esthétisme, l'amateurisme de Swann : il faut toujours que quelque chose lui rappelle autre chose, dans un réseau d'interprétations sous le signe du signifiant. Un visage renvoie à un paysage. Un visage doit lui « rappeler » un tableau, un fragment de tableau. Une musique doit laisser échapper une petite phrase qui se connecte avec le visage d'Odette, au point que la petite phrase n'est plus qu'un signal. Le mur blanc se peuple, les trous noirs se disposent. Tout ce dispositif de signification, dans un renvoi d'interprétations, prépare le second moment, subjectif passionnel, où la jalousie, la quérulence, l'érotomanie de Swann vont se développer. Voilà maintenant que le visage d'Odette file sur une ligne qui se précipite vers un seul trou noir, celui de la Passion de Swann. Les autres lignes aussi, de paysagéité, de

---

émerger de ce trou noir, on dirait des yeux »). Les bandes dessinées, par exemple *Circus* N° 2, présentent un trou noir peuplé de visages et d'yeux et la traversée de ce trou noir. Sur le rapport des yeux avec les trous et les murs, cf. les textes et dessins de J. L. Parant, notamment *Les yeux MMDVI*, Bourgois.

15. Cf. Les analyses de Jean Paris, *L'espace et le regard*, Ed. du Seuil, I, ch. 1 (de même, l'évolution de la Vierge et la variation des rapports de son visage avec celui de l'enfant Jésus : II, ch. 11).

picturalité, de musicalité, se hâtent vers ce trou catatonique et s'enroulent autour, pour le border plusieurs fois.

Mais, troisième moment, à l'issue de sa longue passion, Swann va dans une réception où il voit d'abord le visage des domestiques et des invités *se défaire* en traits esthétiques autonomes : comme si la ligne de picturalité retrouvait une indépendance, à la fois par-delà le mur et hors du trou noir. Puis c'est la petite phrase de Vinteuil qui retrouve sa transcendance et renoue avec une ligne de musicalité pure encore plus intense, assignifiante, asubjective. Et Swann sait qu'il n'aime plus Odette, et surtout qu'Odette ne l'aimera plus jamais. — Fallait-il ce salut par l'art, puisque Swann, pas plus que Proust, ne sera sauvé ? Fallait-il *cette* manière de percer le mur ou de sortir du trou, en renonçant à l'amour ? Cet amour n'était-il pas pourri dès le début, fait de signifiante et de jalousie ? Autre chose était-il possible, compte tenu de la médiocre Odette et de Swann esthète ? La madeleine, d'une certaine façon, c'est la même histoire. Le narrateur mâchouille sa madeleine : redondance, trou noir du souvenir involontaire. Comment sortira-t-il de là ? Avant tout, c'est quelque chose dont il faut sortir, à quoi il faut échapper. Proust le sait bien, quoique ses commentateurs ne le sachent plus. Mais il en sortira par l'art, seulement par l'art.

Comment sortir du trou noir ? comment percer le mur ? comment défaire le visage ? Quel que soit le génie du roman français, ce n'est pas son affaire. Il est trop occupé à mesurer le mur, ou même à le construire, à sonder les trous noirs, à composer les visages. Le roman français est profondément pessimiste, idéaliste, « critique de la vie plutôt que créateur de vie ». Il enfonce ses personnages dans le trou, il les fait rebondir sur le mur. Il ne conçoit que des voyages organisés, et de salut que par l'art. C'est encore un salut catholique, c'est-à-dire par l'éternité. Il passe son temps à faire le point, au lieu de tracer des lignes, lignes de fuite active ou de déterritorialisation positive. Tout autre est le roman anglo-américain. « Partir, partir, s'évader... traverser l'horizon...<sup>16</sup> » De Thomas Hardy à Lawrence, de Melville à Miller, la même question retentit, traverser, sortir, percer, faire la ligne et pas le point. Trouver la ligne de séparation, la suivre ou la créer, jusqu'à la trahison. C'est pourquoi ils ont avec le voyage, avec la manière de voyager, avec les autres civilisations, Orient, Amérique du Sud, et aussi avec la drogue, avec

---

16. D.H. Lawrence, *Etudes sur la littérature classique américaine*, Ed. du Seuil, « Hermann Melville ou l'impossible retour » : le texte de Lawrence commence par une belle distinction des yeux terrestres et des yeux maritimes.

les voyages sur place, un tout autre rapport que les Français. Ils savent à quel point c'est difficile de sortir du trou noir de la subjectivité, de la conscience et de la mémoire, du couple et de la conjugalité. Combien l'on est tenté de s'y laisser prendre, et de s'y bercer, de se raccrocher à un *visage*... « Enfermée dans ce trou noir, (...) elle y puisait une sorte de phosphorescence cuivrée, fondue, (...) les mots sortaient de sa bouche comme la lave, tout son corps se tendait comme une sorte de serre vorace, cherchant la prise, un *point* solide et substantiel où se percher, un asile où rentrer et se reposer un instant. (...) Je pris d'abord cela pour de la passion, pour l'extase, (...) je crus que j'avais découvert un volcan vivant, il ne me vint pas à l'idée que ce pût être un navire s'abîmant dans un océan de désespoir, dans les Sargasses de la faiblesse et de l'impuissance. Aujourd'hui, quand je pense à cet astre noir qui rayonnait par le trou dans le plafond, à cet astre fixe qui pendait sur notre cellule conjugale, plus fixe, plus distant que l'Absolu, je sais que c'était elle, vidée de tout ce qui la faisait être soi à proprement parler, soleil noir et mort, sans aspect<sup>17</sup>. » Phosphorescence cuivrée comme le visage au fond d'un trou noir. Il s'agit d'en sortir, non pas en art, c'est-à-dire en esprit, mais en vie, en vie réelle. *Ne m'ôtez pas la force d'aimer*. Ils savent aussi, les romanciers anglais américains, comme c'est difficile de percer le mur du signifiant. Beaucoup de gens le tentèrent, depuis le Christ, à commencer par le Christ. Mais le Christ lui-même a raté la traversée, le saut, il a *rebondi* sur le mur, et, « comme un ressort qui revient brusquement en arrière, toute la saleté du flot négatif reflua, tout l'élan négatif de l'humanité parut se ramasser en une masse inerte et monstrueuse pour donner naissance au type du nombre entier humain, le chiffre un, l'indivisible unité » — le Visage<sup>18</sup>. Passer le mur, les Chinois peut-être, à quel prix ? Au prix d'un *devenir-animal*, d'un *devenir-fleur ou rocher*, et, plus encore, d'un étrange *devenir-imperceptible*, d'un *devenir-dur qui ne fait plus qu'un avec aimer*<sup>19</sup>. C'est une question de vitesse, même sur place. Est-cela aussi, défaire le visage, ou, comme disait Miller, ne plus regarder les yeux ni dans les yeux, mais les traverser à la nage, fermer ses propres yeux, et faire de son corps un rayon de lumière qui se meut à une vitesse toujours plus grande ? Bien sûr, il y faut toutes les ressources de l'art, et de l'art le plus haut. Il y faut toute une ligne d'écriture, toute une ligne de picturalité, toute une ligne de musicalité... Car c'est par l'écriture qu'on devient animal, c'est

17. Henry Miller, *Tropique du Capricorne*, p. 345.

18. *Ibid.*, p. 95.

19. P. 96.



par la couleur qu'on devient imperceptible, c'est par la musique qu'on devient dur et sans souvenir, à la fois animal et imperceptible : amoureux. Mais l'art n'est jamais une fin, il n'est qu'un instrument pour tracer les lignes de vie, c'est-à-dire tous ces devenirs réels, qui ne se produisent pas simplement *dans* l'art, toutes ces fuites actives, qui ne consistent pas à fuir *dans* l'art, à se réfugier dans l'art, ces déterritorialisations positives, qui ne vont pas se reterritorialiser sur l'art, mais bien plutôt l'emporter avec elles, vers les régions de l'asignifiant, de l'asubjectif et du sans-visage.

Défaire le visage, ce n'est pas une petite affaire. On y risque bien la folie : est-ce par hasard que le schizo perd en même temps le sens du visage, de son propre visage et de celui des autres, le sens du paysage, le sens du langage et de ses significations dominantes ? C'est que le visage est une forte organisation. On peut dire que le visage prend dans son rectangle ou son rond tout un ensemble de traits, *traits de visagéité* qu'il va subsumer, et mettre au service de la signifiante et de la subjectivation. Qu'est-ce qu'un tic ? C'est précisément la lutte toujours recommencée entre un trait de visagéité qui tente d'échapper à l'organisation souveraine du visage, et le visage lui-même qui se referme sur ce trait, le ressaisit, lui barre sa ligne de fuite, lui ré-impose son organisation. (Dans la distinction médicale entre le tic clonique ou convulsif, et le tic tonique ou spasmodique, peut-être faut-il voir dans le premier cas la prévalence du trait de visagéité qui tente de fuir, dans le second cas celle de l'organisation de visage qui cherche à refermer, à immobiliser). Pourtant, si défaire le visage est une grande affaire, c'est parce que ce n'est pas une simple histoire de tics, ni une aventure d'amateur ou d'esthète. Si le visage est une politique, défaire le visage en est une aussi, qui engage les devenirs réels, tout un devenir-clandestin. Défaire le visage, c'est la même chose que percer le mur du signifiant, sortir du trou noir de la subjectivité. Le programme, le slogan de la schizo-analyse devient ici : cherchez vos trous noirs et vos murs blancs, connaissez-les, connaissez vos visages, vous ne les déferrez pas autrement, vous ne tracerez pas autrement vos lignes de fuite<sup>20</sup>.

---

20. *L'Analyse caractérielle* de Reich (Payot) considère le visage et les traits de visagéité comme une des premières pièces de la « cuirasse » de caractère et des résistances du moi (cf. « l'anneau oculaire », puis « l'anneau oral »). L'organisation de ces anneaux se fait sur des plans perpendiculaires au « courant orgonotique », et s'oppose au libre mouvement de ce courant dans tout le corps. D'où l'importance d'éliminer la cuirasse ou de « résoudre les anneaux ». Cf. pp. 311 sq.

C'est que, maintenant encore, nous devons multiplier les pruden-  
 ces pratiques. D'abord il ne s'agit jamais d'un retour à...  
 Il ne s'agit pas de « revenir » aux sémiotiques présignifiantes et  
 présusjectives des primitifs. Nous échouons toujours à faire le  
 Nègre ou l'Indien, même le Chinois, et ce n'est pas un voyage dans  
 les mers du Sud, si dures soient les conditions, qui nous fera passer  
 le mur, sortir du trou ou perdre le visage. Jamais nous ne pourrons  
 nous refaire une tête et un corps primitifs, une tête humaine,  
 spirituelle et sans visage. Au contraire, ce sera un moyen de refaire  
 des photos, de rebondir sur le mur, on y trouvera toujours des  
 reterritorialisations, ô ma petite île déserte où je retrouve la  
 Closerie des lilas, ô mon océan profond qui reflète le lac du bois  
 de Boulogne, ô la petite phrase de Vinteuil qui me rappelle un  
 doux moment. Exercices physiques et spirituels d'Orient, mais  
 qu'on fait en couple, comme un lit conjugal qu'on borderait d'un  
 drap chinois : as-tu bien fait ton exercice aujourd'hui ? Lawrence  
 n'en veut à Melville que pour une chose : avoir su traverser le  
 visage, les yeux et l'horizon, le mur et le trou, mieux que per-  
 sonne ne sut le faire, mais en même temps avoir confondu cette  
 traversée, cette ligne créatrice, avec un « impossible retour »,  
 retour aux sauvages à Typee, manière encore d'être artiste, et  
 de haïr la vie, manière assurée d'entretenir la nostalgie du Pays  
 natal (« Melville avait la nostalgie de sa Maison et de sa Mère,  
 ces choses mêmes qu'il avait fuies aussi loin qu'avaient pu le  
 porter des bateaux. (...) Il revint au port pour affronter sa longue  
 existence. (...) Il refuse la vie. (...) Il se cramponne à son idéal  
 d'union parfaite, d'amour absolu, alors qu'une union vraiment  
 parfaite, est celle où chacun accepte qu'il y ait en l'autre de  
 grands espaces inconnus. (...) Melville était au fond un mystique  
 et un idéaliste. Il se cramponna à ses armes idéales. Moi, j'aban-  
 donne les miennes, et je dis : que les vieilles armes pourrissent.  
*Faites-en de nouvelles, et tirez juste*<sup>21</sup> »).

Nous ne pouvons pas revenir en arrière. Seuls les névrosés, ou,  
 comme dit Lawrence les « renégats », les tricheurs, tentent une  
 régression. C'est que le mur blanc du signifiant, le trou noir de la  
 subjectivité, la machine de visage sont bien des impasses, la mesure  
 de nos soumissions, de nos assujettissements ; mais nous sommes  
 né là-dedans, et c'est là-dessus qu'il faut nous débattre. Pas au  
 sens d'un moment nécessaire, mais au sens d'un instrument pour  
 lequel il faut inventer un nouvel usage. C'est seulement à travers  
 le mur du signifiant qu'on fera passer les lignes d'asignifiance qui  
 annulent tout souvenir, tout renvoi, toute signification possible

---

21. D.H. Lawrence, *Ibid.*

et toute interprétation donnable. C'est seulement dans le trou noir de la conscience et de la passion subjectives qu'on découvrira les particules capturées, échauffées, transformées qu'il faut relancer pour un amour vivant, non subjectif, où chacun se connecte aux espaces inconnus de l'autre sans y entrer ni les conquérir, où les lignes se composent comme des lignes brisées. C'est seulement au sein du visage, du fond de son trou noir et sur son mur blanc, qu'on pourra libérer les traits de visagéité, comme des oiseaux, non pas revenir à une tête primitive, mais inventer les combinaisons où ces traits se connectent à des traits de paysagéité, eux-mêmes libérés du paysage, à des traits de picturalité, de musicalité, eux-mêmes libérés de leurs codes respectifs. Avec quelle joie, qui n'était pas seulement d'un désir de peindre, mais celle de tous les désirs, les peintres se sont servi du visage même du Christ dans tous les sens et toutes les directions. Et le chevalier du roman courtois, peut-on dire si sa catatonie vient de ce qu'il est au fond du trou noir, ou de ce qu'il chevauche déjà les particules qui l'en font sortir pour un nouveau voyage ? Lawrence, qui fut comparé à Lancelot, écrit : « Etre seul, sans esprit, sans mémoire, près de la mer. (...) Aussi seul et absent et présent qu'un indigène, brun noir sur le sable ensoleillé. (...) Loin, très loin, comme s'il avait touché terre sur une autre planète, comme un homme prenant pied après la mort. (...) Le paysage ? Il se moquait du paysage. (...) L'humanité ? N'existait pas. La pensée ? tombée comme pierre dans l'eau. L'immense, le chatoyant passé ? Appauvri et usé, frêle, frêle et translucide écaille rejetée sur la plage<sup>22</sup>. » Moment incertain où le système mur blanc-trou noir, point noir-plage blanche, comme sur une estampe japonaise, ne fait plus qu'un avec sa propre sortie, sa propre échappée, sa traversée.

C'est que nous avons vu les deux états très différents de la machine abstraite : tantôt prise dans les strates où elle assure des déterritorialisations seulement relatives, ou bien des déterritorialisations absolues qui restent pourtant négatives ; tantôt au contraire développée sur un plan de consistance qui lui confère une fonction « diagrammatique », une valeur de déterritorialisations positive, comme la force de former de nouvelles machines abstraites. Tantôt la machine abstraite, en tant qu'elle est de visagéité, va rabattre les flux sur des significances et des subjectivations, sur des nœuds d'arborescence et des trous d'abolition ; tantôt au contraire, en tant qu'elle opère une véritable « dévisagification », elle libère en quelque sorte des *têtes chercheuses*

---

22. Lawrence, *Kangourou*, Gallimard.

qui défont sur leur passage les strates, qui percent les murs de signifiante et jaillissent des trous de subjectivité, abattent les arbres au profit de véritables rhizomes, et pilotent les flux sur des lignes de déterritorialisation positive ou de fuite créatrice. Il n'y a plus de strates organisées concentriquement, il n'y a plus de trous noirs autour desquels les lignes s'enroulent pour les border, plus de murs où s'accrochent les dichotomies, les binarités, les valeurs bipolaires. Il n'y a plus un visage qui fait redondance avec un paysage, un tableau, une petite phrase musicale, et où perpétuellement l'un fait penser à l'autre, sur la surface unifiée du mur ou dans le tournoiement central du trou noir. Mais chaque trait libéré de visagéité fait rhizome avec un trait libéré de paysagéité, de picturalité, de musicalité : non pas une collection d'objets partiels, mais un bloc vivant, une connexion de tiges où les traits d'un visage entrent dans une multiplicité réelle, dans un diagramme, avec un trait de paysage inconnu, un trait de peinture ou de musique qui se trouvent alors effectivement produits, créés, suivant des quanta de déterritorialisation positive absolue, et non plus évoqués ni rappelés d'après des systèmes de reterritorialisation. Un trait de guêpe et un trait d'orchidée. Quanta qui marquent autant de mutations de machines abstraites, les unes en fonction des autres. S'ouvre un possible rhizomatique, opérant une potentialisation du possible, contre le possible arborescent qui marquait une fermeture, une impuissance.

*Visage, quelle horreur*, il est naturellement paysage lunaire, avec ses pores, ses méplats, ses mats, ses brillants, ses blancheurs et ses trous : il n'y a pas besoin d'en faire un gros plan pour le rendre inhumain, il est gros plan naturellement, et naturellement inhumain, monstrueuse cagoule. Forcément, puisqu'il est produit par une machine, et pour les exigences d'un appareil de pouvoir spécial qui la déclenche, qui pousse la déterritorialisation à l'absolu tout en la maintenant dans le négatif. Mais nous tombions dans la nostalgie du retour ou de la régression quand nous opposions la tête humaine, spirituelle et primitive, au visage inhumain. En vérité, il n'y a que des inhumanités, l'homme est seulement fait d'inhumanités, mais très différentes, et suivant des natures et à des vitesses très différentes. L'inhumanité primitive, celle du pré-visage, c'est toute la polyvocité d'une sémiotique qui fait de la tête une appartenance au corps, à un corps déjà relativement déterritorialisé, en branchement avec des devenir spirituels-animaux. Au-delà du visage, une tout autre inhumanité encore : non plus celle de la tête primitive, mais celle des « têtes chercheuses » où les pointes de déterritorialisation deviennent opératoires, les lignes de déterritorialisation deviennent positives absolues, formant d'étranges devenir nouveaux, de nouvelles

## MILLE PLATEAUX

polyvocités. Devenir-clandestin, partout faire rhizome, pour la merveille d'une vie non humaine à créer. *Visage mon amour*, mais enfin devenu tête chercheuse... Année zen, année omega, année  $\omega$ ... Faut-il ainsi finir sur trois états, pas plus, têtes primitives, visage-christ et têtes chercheuses ?

## 8. 1874 - Trois nouvelles, ou « qu'est-ce qui s'est passé ? »



L'essence de la « nouvelle », comme genre littéraire, n'est pas très difficile à déterminer : il y a nouvelle lorsque tout est organisé autour de la question « Qu'est-ce qui s'est passé ? Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? » Le conte est le contraire de la nouvelle, parce qu'il tient le lecteur haletant sous une toute autre question : qu'est-ce qui va se passer ? Toujours quelque chose va arriver, va se passer. Quant au roman, lui, il s'y passe toujours quelque chose, bien que le roman intègre dans la variation de son perpétuel présent vivant (*durée*) des éléments de nouvelle et de conte. Le roman policier est à cet égard un genre particulièrement hybride, puisque, le plus souvent, quelque chose = x s'est passé dans l'ordre d'un meurtre ou d'un vol,

mais ce qui s'est passé va être découvert, et cela dans le présent déterminé par le policier-modèle. On aurait tort toutefois de réduire ces différents aspects aux trois dimensions du temps. Quelque chose s'est passé, ou quelque chose va se passer, peuvent désigner pour leur part un passé tellement immédiat, un futur tellement proche, qu'ils ne font qu'un (dirait Husserl) avec des rétentions et protentions du présent lui-même. La distinction n'en reste pas moins légitime, au nom des différents mouvements qui animent le présent, qui sont contemporains du présent, l'un se mouvant avec lui, mais un autre le rejetant déjà dans le passé *dès qu'il* est présent (nouvelle), un autre l'entraînant dans l'avenir *en même temps* (conte). Nous avons la chance de disposer d'un même sujet traité par un conteur et un nouvelliste : de deux amants, l'un meurt soudainement dans la chambre de l'autre. Dans le conte de Maupassant, « Une ruse », tout est orienté vers les questions « Qu'est-ce qui va se passer ? comment le survivant va-t-il se tirer de cette situation ? qu'est-ce que le tiers-sauveur, en l'occurrence un médecin, va pouvoir inventer ? » Dans la nouvelle de Barbey d'Aurevilly, « Le rideau cramoyi », tout s'oriente vers : il s'est passé quelque chose, mais quoi ? Non seulement parce qu'on ne sait vraiment pas de quoi la froide jeune fille vient de mourir, mais l'on ne saura jamais pourquoi elle s'est donnée au petit officier, et l'on ne saura pas davantage comment le tiers-sauveur, ici le colonel du régiment, a pu ensuite arranger les choses<sup>1</sup>. Qu'on ne pense pas qu'il est plus facile de tout laisser dans le vague : qu'il se soit passé quelque chose, et même plusieurs choses successives, qu'on ne saura jamais, n'exige pas moins de minutie et de précision que l'autre cas, où l'auteur doit inventer en détail ce qu'il faudra savoir. On ne saura jamais ce qui vient de se passer, on va toujours savoir ce qui se passera, tels sont les deux halètements différents du lecteur, face à la nouvelle et au conte, mais ce sont deux manières dont se divisent à chaque instant le présent vivant. Dans la nouvelle on n'attend pas que quelque chose se passe, on s'attend à ce que quelque chose vienne déjà de se passer. La nouvelle est une dernière nouvelle, tandis que le conte est un premier conte. La « présence » du conteur et du nouvelliste sont

1. Cf. *Les Diaboliques* de Barbey, 1874. Bien sûr, Maupassant lui-même ne se réduit pas au conte : il y a chez lui des nouvelles, ou des éléments de nouvelles dans ses romans. Par exemple dans *Une vie*, l'épisode de la tante Lison : « C'était à l'époque du coup de tête de Lison. (...) On n'en disait jamais plus, et ce coup de tête restait comme enveloppé de brouillard. Un soir, Lise, âgée alors de vingt ans, s'était jetée à l'eau sans qu'on sût pourquoi. Rien dans sa vie, dans ses manières, ne pouvait faire pressentir cette folie (...) »

complètement différentes (différente aussi la présence du roman-cier). N'invoquons donc pas trop les dimensions du temps : la nouvelle a si peu à voir avec une mémoire du passé, ou avec un acte de réflexion, qu'elle joue au contraire sur un oubli fondamental. Elle évolue dans l'élément de « ce qui s'est passé », parce qu'elle nous met en rapport avec un inconnu ou un imperceptible (et non pas l'inverse : ce n'est pas parce qu'elle parlerait d'un passé dont elle n'aurait plus la possibilité de nous donner connaissance). A la limite même, rien ne s'est passé, mais c'est justement ce rien qui nous fait dire : « Qu'est-ce qui a pu se passer pour que j'oublie où j'ai mis mes clefs, que je ne sache plus si j'ai envoyé cette lettre..., etc. ? Quelle petite artère dans mon cerveau a bien pu craquer ? Quel est ce rien qui fait que quelque chose s'est passé ? La nouvelle est fondamentalement en rapport avec un *secret* (non pas avec une matière ou un objet du secret qui serait à découvrir, mais avec la forme du secret qui reste impénétrable), tandis que le conte est en rapport avec la *découverte* (la forme de la découverte, indépendamment de ce qu'on peut découvrir). Et aussi la nouvelle met en scène des *postures* du corps et de l'esprit, qui sont comme des plis ou des enveloppements, tandis que le conte met en jeu des *attitudes*, des *positions*, qui sont des déploiements et des développements, même les plus inattendus. On voit bien chez Barbey le goût qu'il a pour la posture du corps, c'est-à-dire pour des états où le corps est surpris lorsque quelque chose vient de se passer. Barbey suggère même, dans la préface des *Diaboliques*, qu'il y a un diabolisme des postures du corps, une sexualité, une pornographie et une scatologie de ces postures, très différentes de celles qui marquent, pourtant aussi et en même temps, les attitudes ou les positions du corps. La posture est comme un suspens inversé. Il ne s'agit donc pas de renvoyer la nouvelle au passé, et le conte au futur, mais de dire que la nouvelle renvoie dans le présent lui-même à la dimension formelle de quelque chose qui s'est passé, même si ce quelque chose n'est rien ou reste inconnu. De même on n'essaiera pas de faire coïncider la différence nouvelle-conte avec des catégories comme celles du fantastique, du merveilleux, etc. : ce serait un autre problème, tout cela n'a aucune raison de se recouper. L'enchaînement de la nouvelle, c'est : Qu'est-ce qui s'est passé ? (modalité ou expression), Secret (forme), Posture du corps (contenu).

Soit Fitzgerald. C'est un conteur et un nouvelliste génial. Mais il est nouvelliste chaque fois qu'il se demande : *Qu'est-ce qui a pu se passer pour qu'on en arrive là ?* Lui seul a su porter cette question à ce point d'intensité. Non pas que ce soit une question de la mémoire, de la réflexion, ni de la vieillesse ou de la fatigue,



tandis que le conte serait d'enfance, d'action ou d'élan. Il est pourtant vrai que Fitzgerald ne pose sa question de novelliste que lorsqu'il est personnellement usé, fatigué, malade, pire encore. Mais, là non plus, ce n'est pas nécessairement lié : ce pourrait être une question de vigueur, et d'amour. C'en est une encore, même dans ces conditions désespérées. Il faudrait plutôt concevoir les choses comme une affaire de perception : on entre dans une pièce, et l'on perçoit quelque chose comme déjà là, venant d'arriver, même si ce n'est pas encore fait. Ou bien l'on sait que ce qui est en train de se faire, c'est déjà la dernière fois, c'est fini. On entend un « je t'aime », dont on sait qu'il est dit pour la dernière fois. Sémiotique perceptive. Dieu, qu'est-ce qui a pu se passer, tandis que tout est et reste imperceptible, et pour que tout soit et reste imperceptible à jamais ?

Et puis il n'y a pas seulement la spécificité de la nouvelle, il y a la façon spécifique dont la nouvelle traite une matière universelle. Car nous sommes faits de lignes. Nous ne voulons pas seulement parler de lignes d'écriture, les lignes d'écriture se conjuguent avec d'autres lignes, lignes de vie, lignes de chance ou de malchance, lignes qui font la variation de la ligne d'écriture elle-même, lignes qui sont *entre les lignes* écrites. Il se peut que la nouvelle ait sa manière propre de faire surgir, et de combiner ces lignes qui appartiennent pourtant à tout le monde et à tout genre. Avec une grande sobriété, Vladimir Propp disait que le conte devait se définir en fonction de *mouvements* extérieurs et intérieurs, qu'il qualifiait, formalisait et combinait à sa manière spécifique<sup>2</sup>. Nous voudrions montrer que la nouvelle se définit en fonction de *lignes* vivantes, lignes de chair, dont elle opère de son côté une révélation très spéciale. Marcel Arland a raison de dire de la nouvelle : « Ce ne sont que lignes pures jusque dans les nuances, *et* ce n'est que pure et consciente vertu du verbe<sup>3</sup>. »

PREMIÈRE NOUVELLE,  
« DANS LA CAGE », HENRY JAMES, 1898, tr. fr. Stock.

L'héroïne, une jeune télégraphiste, a une vie très découpée, très comptabilisée, qui procède par segments délimités : les télégrammes qu'elle enregistre successivement chaque jour, les personnes qui envoient ces télégrammes, la classe sociale de ces personnes qui ne se servent pas du télégraphe de la même façon, les mots qu'il faut compter. Bien plus, sa cage de télégraphiste

2. V. Propp, *Morphologie du conte*, Gallimard.

3. M. Arland, *Le Promeneur*, Ed. du Pavois.

est comme un segment contigu à l'épicerie voisine, où travaille son fiancé. Contiguïté des territoires. Et le fiancé ne cesse de planifier, de découper leur avenir, travail, vacances, maison. Il y a là, comme pour chacun de nous, une ligne de segmentarité dure où tout semble comptable et prévu, le début et la fin d'un segment, le passage d'un segment à l'autre. Notre vie est ainsi faite : non seulement les grands ensembles molaires (Etats, institutions, classes), mais les personnes comme éléments d'un ensemble, les sentiments comme rapports entre personnes sont segmentarisés, d'une manière qui n'est pas faite pour troubler, ni disperser, mais au contraire pour garantir et contrôler l'identité de chaque instance, y compris l'identité personnelle. Le fiancé peut dire à la jeune fille : compte tenu des différences entre nos segments, nous avons les mêmes goûts et nous sommes pareils. Je suis homme et tu es femme, tu es télégraphiste et je suis épicier, tu comptes les mots et je pèse les choses, nos segments s'accordent, se conjuguent. Conjugalité. Tout un jeu de territoires bien déterminés, planifiés. On a un avenir, pas de devenir. Voilà une première ligne de vie, *ligne de segmentarité dure ou molaire*, pas morte du tout, puisqu'elle occupe et traverse notre vie, et finalement semblera toujours l'emporter. Elle comporte même beaucoup de tendresse et d'amour. Ce serait trop facile de dire : « cette ligne-là est mauvaise », car vous la retrouverez partout, et dans toutes les autres.

Un couple riche entre dans le bureau de poste, et apporte à la jeune fille la révélation, du moins la confirmation d'une autre vie : télégrammes multiples, chiffrés, signés de pseudonymes. On ne sait plus très bien qui est qui, ni ce que signifie quoi. Au lieu d'une ligne dure, faite de segments bien déterminés, le télégraphe forme maintenant un flux souple, marqué de *quanta* qui sont comme autant de petites segmentations en acte, saisies à leur naissance comme dans un rayon de lune ou sur une échelle intensive. Grâce à « son art prodigieux de l'interprétation », la jeune fille saisit l'homme comme ayant un secret qui le met en danger, de plus en plus en danger, en posture de danger. Il ne s'agit pas seulement de ses relations amoureuses avec la femme. Henry James en est arrivé à ce moment de son œuvre où ce n'est plus la matière d'un secret qui l'intéresse, même s'il a réussi à faire que cette matière soit tout à fait banale et de peu d'importance. Ce qui compte maintenant, c'est la forme du secret dont la matière n'a même plus à être découverte (on ne saura pas, il y aura plusieurs possibilités, il y aura une indétermination objective, une sorte de molécularisation du secret). Et justement par rapport à cet homme, et directement avec lui, la jeune télégraphiste développe une étrange complicité passionnelle, toute une

vie moléculaire intense qui n'entre même pas en rivalité avec celle qu'elle mène avec son propre fiancé. Qu'est-ce qui s'est passé, qu'est-ce qui a bien pu se passer ? Cette vie pourtant n'est pas dans sa tête, et n'est pas imaginaire. On dirait plutôt qu'il y a là deux *politiques*, comme la jeune fille le suggère dans une remarquable conversation avec le fiancé : une macro-politique, et une micro-politique, qui n'envisagent pas du tout de la même façon les classes, les sexes, les personnes, les sentiments. Ou bien qu'il y a deux types de relations très distinctes : des rapports intrinsèques de *couples* qui mettent en jeu des ensembles ou des éléments bien déterminés (les classes sociales, les hommes et les femmes, telle et telle personne), et puis des rapports moins localisables, toujours extérieurs à eux-mêmes, qui concernent plutôt des flux et des particules s'échappant de ces classes, de ces sexes, de ces personnes. Pourquoi ces derniers rapports sont-ils des rapports de *doubles*, plutôt que de couples ? « Elle craignait cet autre elle-même qui l'attendait sans doute au-dehors ; peut-être était-ce lui qui l'attendait, lui qui était son autre elle-même et dont elle avait peur. » En tout cas, voilà une ligne très différente de la précédente, une *ligne de segmentation souple ou moléculaire*, où les segments sont comme des quanta de déterritorialisation. C'est sur cette ligne que se définit un présent dont la forme même est celle d'un quelque chose qui s'est passé, déjà passé, si proche qu'on en soit, puisque la matière insaisissable de ce quelque chose est entièrement molécularisée, à des vitesses qui dépassent les seuils ordinaires de perception. Pourtant on ne dira pas qu'elle vaut forcément mieux.

Il est certain que les deux lignes ne cessent d'interférer, de réagir l'une sur l'autre, et d'introduire chacune dans l'autre ou bien un courant de souplesse, ou bien un point de rigidité. Dans son essai sur le roman, Nathalie Sarraute fait gloire aux romanciers anglais de ne pas avoir seulement découvert, comme Proust ou Dostoïevsky, les grands mouvements, les grands territoires et les grands points de l'inconscient qui font retrouver le temps ou revivre le passé, mais d'avoir suivi à contretemps ces lignes moléculaires, à la fois présentes et imperceptibles. Elle montre comment le dialogue ou la conversation obéissent bien aux coupures d'une segmentarité fixe, à de vastes mouvements de distribution réglée correspondant aux attitudes et positions de chacun, mais aussi comment ils se trouvent parcourus et entraînés par des *micro-mouvements*, des segmentations fines tout autrement distribuées, particules introuvables d'une matière anonyme, minuscules fêlures et postures qui ne passent plus par les mêmes instances, même dans l'inconscient, lignes secrètes de désorientation ou de déterritorialisation : toute une subconversation dans la

conversation, dit-elle, c'est-à-dire une micropolitique de la conversation<sup>4</sup>.

Et puis l'héroïne de James en arrive, dans sa segmentarité souple ou dans sa ligne de flux, à une sorte de quantum maximum au-delà duquel elle ne peut plus aller (même elle le voudrait, il n'y aurait pas à aller plus loin). Ces vibrations qui nous traversent, danger de les exaspérer au-delà de notre endurance. S'est dissous dans la forme du secret — qu'est-ce qui s'est passé ? — le rapport moléculaire de la télégraphiste avec le télégraphiant — puisque rien ne s'est passé. Chacun des deux se trouvera rejeté vers sa segmentarité dure, il épousera la dame devenue veuve, elle va épouser son fiancé. Et pourtant tout a changé. Elle a atteint comme une nouvelle ligne, une troisième, une sorte de *ligne de fuite*, également réelle, même si elle se fait sur place : ligne qui n'admet plus du tout de segments, et qui est plutôt comme l'explosion des deux séries segmentaires. Elle a percé le mur, elle est sortie des trous noirs. Elle a atteint à une sorte de déterritorialisation absolue. « Elle avait fini par en savoir tant qu'elle ne pouvait plus rien interpréter. *Il n'y avait plus d'obscurités pour elle qui lui fissent voir plus clair, il ne restait qu'une lumière crue.* » On ne peut aller plus loin dans la vie que dans cette phrase de James. Le secret a encore changé de nature. Sans doute le secret a-t-il toujours affaire avec l'amour, et avec la sexualité. Mais tantôt c'était seulement la matière cachée, d'autant plus cachée qu'elle était ordinaire, donnée dans le passé, et que nous ne savions pas trop quelle forme lui trouver : voyez, je ploie sous mon secret, voyez quel mystère me travaille, une manière de faire l'intéressant, ce que Lawrence appelait « le sale petit secret », *mon* Œdipe en quelque sorte. Tantôt le secret devenait la forme d'un quelque chose dont toute la matière était molécularisée, imperceptible, inassignable : non pas un donné dans le passé, mais le non-donné de « qu'est-ce qui s'est passé ? ». Mais, sur la troisième ligne, il n'y a même plus de forme — plus rien qu'une pure ligne abstraite. C'est parce que nous n'avons plus rien à cacher que nous ne pouvons plus être saisis. Devenir soi-même imperceptible, avoir défait l'amour pour devenir capable d'aimer. Avoir défait son propre moi pour être enfin seul, et

4. Nathalie Sarraute (*L'ère du soupçon*, « Conversation et sous-conversation », Gallimard) montre comment Proust analyse les plus petits mouvements, regards ou intonations. Il les saisit pourtant dans le souvenir, il leur assigne une « position », il les considère comme un enchaînement d'effets et de causes, « il a rarement essayé de les revivre et les faire revivre au lecteur dans le présent, tandis qu'ils se forment et à mesure qu'ils se développent comme autant de drames minuscules ayant chacun ses péripéties, son mystère et son imprévisible dénouement ».

rencontrer le vrai double à l'autre bout de la ligne. Passager clandestin d'un voyage immobile. Devenir comme tout le monde, mais justement ce n'est un devenir que pour celui qui sait n'être personne, n'être plus personne. Il s'est peint gris sur gris. Comme dit Kierkegaard, rien ne distingue le chevalier de la foi d'un bourgeois allemand qui rentre chez lui ou se rend au bureau de poste : aucun signe télégraphique spécial n'en émane, il produit ou reproduit constamment des segments finis, mais il est déjà sur une autre ligne qu'on ne soupçonne même pas<sup>5</sup>. En tout cas, la ligne télégraphique n'est pas un symbole, et elle n'est pas simple. Il y en a trois au moins, de segmentarité dure et bien tranchée, de segmentation moléculaire, et puis la ligne abstraite, la ligne de fuite, non moins mortelle, non moins vivante. Sur la première il y a beaucoup de paroles et de conversations, questions ou réponses, interminables explications, mises au point ; la seconde est faite de silences, d'allusions, de sous-entendus rapides, qui s'offrent à l'interprétation. Mais si la troisième fulgure, si la ligne de fuite est comme un train en marche, c'est parce qu'on y saute linéairement, on peut enfin y parler « littéralement », de n'importe quoi, brin d'herbe, catastrophe ou sensation, dans une acceptation tranquille de ce qui arrive où rien ne peut plus valoir pour autre chose. Les trois lignes ne cessent pas de se mélanger pourtant.

DEUXIÈME NOUVELLE,  
« THE CRACK UP », FITZGERALD, 1936, tr. fr. Gallimard.

Qu'est-ce qui s'est passé ? c'est la question que Fitzgerald ne cesse d'agiter, à la fin, une fois dit que « toute vie est, bien entendu, un processus de démolition ». Comment entendre ce « bien entendu » ? On peut dire d'abord que la vie ne cesse de s'engager dans une segmentarité de plus en plus dure et desséchée. Pour l'écrivain Fitzgerald, il y a l'usure des voyages, avec leurs segments bien découpés. Il y a aussi, de segments en segments, la crise économique, la perte de richesse, la fatigue et le vieillissement, l'alcoolisme, la faillite de conjugalité, la montée du cinéma, l'avènement du fascisme, du stalinisme, la perte de succès et de talent — là même où Fitzgerald va trouver son génie. De « grandes poussées soudaines qui viennent ou semblent venir du dehors », et qui procèdent par *coupures* trop significatives, nous faisant passer d'un terme à l'autre, dans des « choix » binaires successifs : riche-pauvre... Quand même le changement se ferait dans l'autre sens, rien ne viendrait compenser le durcis-

5. Kierkegaard, *Crainte et tremblement*, Aubier, pp. 52 sq.

sement, le vieillissement qui surcode tout ce qui arrive. Voilà une ligne de segmentarité dure, qui met en jeu de grandes masses, même si elle était souple au départ.

Mais Fitzgerald dit qu'il y a un autre type de craquements, suivant une tout autre segmentarité. Ce ne sont plus de grandes coupures, mais des micro-fêlures, comme sur une assiette, beaucoup plus subtiles et plus souples, et qui se produisent *plutôt quand les choses vont mieux de l'autre côté*. S'il y a vieillissement aussi sur cette ligne, ce n'est pas de la même manière : on ne vieillit ici que quand on ne le sent pas sur l'autre ligne, et on ne s'en aperçoit sur l'autre ligne que quand « ça » s'est déjà passé sur celle-ci. A tel moment, qui ne correspond pas aux âges de l'autre ligne, on a atteint un degré, un quantum, une intensité au-delà de laquelle on ne pouvait plus aller. (C'est très délicat, cette histoire d'intensités : la plus belle intensité devient nocive quand elle dépasse nos forces à ce moment, il faut pouvoir supporter, être en état.) Mais, justement, qu'est-ce qui s'est passé ? Rien d'assignable ni de perceptible en vérité ; des changements moléculaires, des redistributions de désir qui font que, quand quelque chose arrive, le moi qui l'attendait est déjà mort, ou bien celui qui l'attendrait, pas encore arrivé. Cette fois, poussées et craquements dans l'immanence d'un rhizome, au lieu des grands mouvements et des grandes coupures déterminés par la transcendance d'un arbre. La fêlure « se produit sans presque qu'on le sache, mais on en prend conscience vraiment d'un seul coup ». Cette ligne moléculaire plus souple, pas moins inquiétante, beaucoup plus inquiétante, n'est pas simplement intérieure ou personnelle : elle aussi met toute choses en jeu, mais à une autre échelle et sous d'autres formes, avec des segmentations d'une autre nature, rhizomatiques au lieu d'arborescentes. Une micro-politique.

Et puis il y a encore une troisième ligne, comme une ligne de rupture, et qui marque l'explosion des deux autres, leur percussio... au profit d'autre chose ? « J'en vins à l'idée que ceux qui avaient survécu avaient accompli une vraie rupture. Rupture veut beaucoup dire et n'a rien à voir avec rupture de chaîne, où l'on est généralement destiné à trouver une autre chaîne ou à reprendre l'ancienne. » Fitzgerald oppose ici la rupture aux pseudo-coupures structurales dans des chaînes dites signifiantes. Mais il ne la distingue pas moins des liaisons ou des tiges plus souples, plus souterraines, du type « voyage » ou même transports moléculaires. « La célèbre Evasion ou la fuite loin de tout est une excursion dans un piège, même si le piège comprend les mers du Sud, qui ne sont faites que pour ceux qui veulent y naviguer ou les peindre. Une vraie rupture est quelque chose sur

quoi on ne peut pas revenir, qui est irrémédiable parce qu'elle fait que le passé a cessé d'exister. » Est-il possible que les voyages soient toujours un retour à la segmentarité dure ? Est-ce toujours son papa et sa maman qu'on rencontre en voyage, et, comme Melville, jusque dans les mers du Sud ? Les muscles durcis ? Faut-il croire que la segmentarité souple elle-même réforme au microscope, et miniaturisées, les grandes figures auxquelles elle prétendait échapper ? Sur tous les voyages, pèse la phrase inoubliable de Beckett : « *Nous ne voyageons pas pour le plaisir de voyager, que je sache ; nous sommes cons, mais pas à ce point.* »

Voilà que, dans la rupture, non seulement la matière du passé s'est volatilisée, mais la forme de ce qui s'est passé, d'un quelque chose d'imperceptible qui s'est passé dans une matière volatile, n'existe même plus. On est devenu soi-même imperceptible et clandestin dans un voyage immobile. Plus rien ne peut se passer, ni s'être passé. Plus personne ne peut rien pour moi ni contre moi. Mes territoires sont hors de prise, et pas parce qu'ils sont imaginaires, au contraire : parce que je suis en train de les tracer. Finies les grandes ou les petites guerres. Finis les voyages, toujours à la traîne de quelque chose. Je n'ai plus aucun secret, à force d'avoir perdu le visage, forme et matière. Je ne suis plus qu'une ligne. Je suis devenu capable d'aimer, non pas d'un amour universel abstrait, mais celui que je vais choisir, et qui va me choisir, en aveugle, mon double, qui n'a pas plus de moi que moi. On s'est sauvé par amour et pour l'amour, en abandonnant l'amour et le moi. On n'est plus qu'une ligne abstraite, comme une flèche qui traverse le vide. Déterritorialisation absolue. On est devenu comme tout le monde, mais à la manière dont personne ne peut devenir comme tout le monde. On a peint le monde sur soi, et pas soi sur le monde. On ne doit pas dire que le génie est un homme extraordinaire, *ni* que tout le monde a du génie. Le génie, c'est celui qui sait faire de tout-le-monde un devenir (peut-être Ulysse, l'ambition ratée de Joyce, à moitié réussie de Pound). On est entré dans des devenirs-animaux, des devenirs-moléculaires, enfin des devenirs-imperceptibles. « J'étais pour toujours de l'autre côté de la barricade. L'horrible sensation d'enthousiasme continuait. (...) J'essaierai d'être un animal aussi correct que possible, et si vous me jetez un os avec assez de viande dessus je serai peut-être même capable de vous lécher la main. » Pourquoi ce ton désespéré ? La ligne de rupture ou de vraie fuite n'aurait-elle pas son danger, pire que les autres encore ? Il est temps de mourir. En tout cas, Fitzgerald nous propose la distinction de trois lignes qui nous traversent, et composent « une vie » (titre à la Maupassant). *Ligne de coupure, ligne de fêlure, ligne de rupture.* La ligne de segmentarité dure,

ou de coupure molaire ; ligne de segmentation souple, ou de fêlure moléculaire ; la ligne de fuite ou de rupture, abstraite, mortelle et vivante, non segmentaire.

TROISIÈME NOUVELLE,  
« HISTOIRE DU GOUFFRE ET DE LA LUNETTE »,  
PIERRETTE FLEUTIAUX, 1976, Julliard.

Il y a des segments, plus ou moins rapprochés, plus ou moins distants. Ces segments semblent entourer un gouffre, une sorte de grand trou noir. Sur chaque segment, il y a deux sortes de surveillants, les courts-voyeurs et les longs-voyeurs. Ce qu'ils surveillent, ce sont les mouvements, les poussées, les infractions, troubles et rebellions qui se produisent dans le gouffre. Mais il y a une grande différence entre les deux types de surveillants. Les courts-voyeurs ont une lunette simple. Dans le gouffre, ils voient le contour de cellules géantes, de grandes divisions binaires, des dichotomies, des segments eux-mêmes bien déterminés, du type « salle de classe, caserne, H. L. M. ou même pays vus d'avion ». Ils voient des branches, des chaînes, des rangs, des colonnes, des dominos, des stries. Parfois, sur les bords, ils découvrent une figure mal faite, un contour tremblé. Alors on va chercher la terrible Lunette à rayon. Celle-là ne sert pas à voir, mais à couper, à découper. C'est elle, l'instrument géométrique, qui émet un rayon laser, et fait régner partout la grande coupure signifiante, restaure l'ordre molaire un instant menacé. La lunette à découper *surcode* toute chose ; elle travaille dans la chair et le sang, mais n'est que géométrie pure, la géométrie comme affaire d'Etat, et la physique des courts-voyeurs au service de cette machine. Qu'est-ce que la géométrie, qu'est-ce que l'Etat, qu'est-ce que les courts-voyeurs ? Voilà bien des questions qui n'ont pas de sens (« je parle littéralement »), puisqu'il s'agit, même pas de définir, mais de tracer effectivement une ligne qui n'est plus d'écriture, une ligne de segmentarité dure où tout le monde sera jugé et rectifié d'après ses contours, individus ou collectivités.

Très différente est la situation des longues-vues, des longs-voyeurs, dans leur ambiguïté même. Ils sont peu nombreux, un par segment au maximum. Ils ont une lunette fine et complexe. Mais à coup sûr, ce ne sont pas des chefs. Et ils voient tout autre chose que les autres. Ils voient toute une micro-segmentarité, détails de détails, « toboggan de possibilités », minuscules mouvements qui n'attendent pas d'arriver sur les bords, lignes ou vibrations qui s'esquissent bien avant les contours, « segments qui bougent par saccades ». Tout un rhizome, une segmentarité



moléculaire qui ne se laisse pas surcoder par un signifiant comme machine à découper, ni même attribuer à telle figure, tel ensemble ou tel élément. Cette seconde ligne est inséparable de la segmentation anonyme qui la produit, et qui remet tout en cause à chaque instant, sans but et sans raison : « Qu'est-ce qui s'est passé ? » Les longs-voyeurs peuvent deviner l'avenir, mais c'est toujours sous la forme du devenir d'un quelque chose qui s'est déjà passé dans une matière moléculaire, particules introuvables. C'est comme en biologie : comment les grandes divisions et dichotomies cellulaires, dans leurs contours, s'accompagnent de migrations, d'invaginations, de déplacements, d'élan morphogénétiques, dont les segments ne sont plus marqués par des points localisables, mais par des seuils d'intensité qui se passent en dessous, mictoses où tout se brouille, lignes moléculaires qui se croisent à l'intérieur des grosses cellules et de leurs coupures. C'est comme dans une société : comment les segments durs et surcoupants sont recoupés en dessous par des segmentations d'une autre nature. Mais ce n'est ni l'un ni l'autre, ni biologie ni société, ni ressemblance des deux : « je parle littéralement », je trace des lignes, des lignes d'écriture, et la vie passe entre les lignes. Une ligne de segmentarité souple s'est dégagée, emmêlée avec l'autre, mais très différente, tracée d'une manière tremblée par la micro-politique des longs-voyeurs. Une affaire de politique, aussi mondiale que l'autre, plus encore, mais à une échelle et sous une forme insuperposable, incommensurable. Mais aussi une affaire de perception, car la perception, la sémiotique, la pratique, la politique, la théorie, c'est toujours ensemble. On voit, on parle, on pense, à telle ou telle échelle et suivant telle ligne qui peut ou non se conjuguer avec celle de l'autre, même si l'autre est encore soi-même. Si c'est non, il ne faut pas insister, ne pas discuter, mais fuir, fuir, même en disant « d'accord, mille fois d'accord ». Pas la peine de parler, il faudrait d'abord changer les lunettes, les bouches et les dents, tous les segments. Ce n'est pas seulement littéralement qu'on parle, on perçoit littéralement, on vit littéralement, c'est-à-dire suivant des lignes, connectables ou non, même quand elles sont très hétérogènes. Et puis, parfois, ça ne marche pas quand elles sont homogènes<sup>6</sup>.

---

6. Dans une autre nouvelle du même recueil, « Le dernier angle de transparence », Pierrette Fleutiaux dégage trois lignes de perception, sans application d'un schéma préétabli. Le héros a une *perception molaire*, qui porte sur des ensembles et des éléments bien découpés, des pleins et des creux bien répartis (c'est une perception codée, héritée, surcodée par les murs : ne pas s'asseoir à côté de sa chaise, etc.). Mais il est pris aussi dans une *perception moléculaire*, faite de segmentations fines et mouvantes, de traits autonomes, où des trous surgissent dans le plein, des micro-formes

L'ambiguïté de la situation des longs-voyeurs est celle-ci : ils sont aptes à déceler dans le gouffre les micro-infractions les plus légères, que les autres ne voient pas ; mais ils constatent aussi les affreux dégâts de la Lunette à découper, sous son apparente justice géométrique. Ils ont l'impression de prévoir, et d'être en avance, puisqu'ils voient la plus petite chose comme s'étant déjà passée ; mais ils savent que leurs avertissements ne servent à rien, parce que la lunette à découper réglera tout, sans avertissement, sans besoin ni possibilité de prévision. Tantôt ils sentent bien qu'ils voient autre chose que les autres ; tantôt, qu'il y a seulement une différence de degré, inutilisable. Ils collaborent à l'entreprise de contrôle la plus dure, la plus cruelle, mais comment n'éprouveraient-ils pas une obscure sympathie pour l'activité souterraine qui leur est révélée ? Ambiguïté de cette ligne moléculaire, *comme si elle hésitait entre deux versants*. Un jour (que se sera-t-il passé ?) un long-voyeur abandonnera son segment, s'engagera sur une étroite passerelle au-dessus du gouffre noir, partira sur la ligne de fuite, ayant cassé sa lunette, à la rencontre d'un Double aveugle qui s'avance à l'autre bout.

Individus ou groupes, nous sommes traversés de lignes, méridiens, géodésiques, tropiques, fuseaux qui ne battent pas sur le même rythme et n'ont pas la même nature. Ce sont des lignes qui nous composent, nous disions trois sortes de lignes. Ou plutôt des paquets de lignes, car chaque sorte est multiple. On peut s'intéresser à l'une de ces lignes plus qu'aux autres, et peut-être en effet y en a-t-il une qui est, non pas déterminante, mais qui importe plus que les autres... si elle est là. Car, de toutes ces lignes, certaines nous sont imposées du dehors, au moins en partie. D'autres naissent un peu par hasard, d'un rien, on ne saura jamais pourquoi. D'autres doivent être inventées, tracées, sans aucun modèle ni hasard : nous devons inventer nos lignes de fuite si nous en sommes capables, et nous ne pouvons les inventer qu'en les traçant effectivement, dans la vie. Les lignes de fuite, n'est-ce pas le plus difficile ? Certains groupes, certaines personnes en manquent et n'en auront jamais. Certains groupes,

---

dans le vide, entre deux choses, où « tout grouille et bouge » par mille félures. Le trouble du héros est qu'il ne peut choisir entre les deux lignes, sautant constamment de l'une à l'autre. Le salut viendra-t-il d'une troisième ligne de perception, *perception de fuite*, « direction hypothétique juste indiquée » par l'angle des deux autres, « angle de transparence » qui ouvre un nouvel espace ?

certaines personnes manquent de telle sorte de ligne, ou l'ont perdue. Le peintre Florence Julien s'intéresse particulièrement aux lignes de fuite : elle part de photos, et invente le procédé par lequel elle pourra en extraire des lignes, presque abstraites et sans forme. Mais, là aussi, c'est tout un paquet de lignes très diverses : la ligne de fuite d'enfants qui sortent en courant de l'école, ce n'est pas la même que celle de manifestants poursuivis par la police, ni celle d'un prisonnier qui s'évade. Lignes de fuite d'animaux différents : chaque espèce, chaque individu a les siennes. Fernand Deligny transcrit les lignes et trajets d'enfants autistes, il fait des *cartes* : il distingue soigneusement les « lignes d'erre » et les « lignes coutumières ». Et ça ne vaut pas seulement pour les promenades, il y a aussi des cartes de perceptions, des cartes de gestes (faire la cuisine ou ramasser du bois) avec des gestes coutumiers et des gestes d'erre. De même pour le langage, s'il y en a. Fernand Deligny a ouvert ses lignes d'écriture sur des lignes de vie. Et constamment les lignes se croisent, se recoupent un instant, se suivent un certain temps. Une ligne d'erre a recoupé une ligne coutumière, et là l'enfant fait quelque chose qui n'appartient plus exactement à aucune des deux, il retrouve quelque chose qu'il avait perdu — qu'est-ce qui s'est passé ? — ou bien il saute, bat des mains, minuscule et rapide mouvement — mais son geste lui-même émet à son tour plusieurs lignes<sup>7</sup>. Bref, *une ligne de fuite, déjà complexe, avec ses singularités ; mais aussi une ligne molaire ou coutumière avec ses segments ; et entre les deux (?), une ligne moléculaire, avec ses quanta qui la font pencher d'un côté ou de l'autre.*

Bien voir, comme dit Deligny, que ces lignes ne veulent rien dire. C'est une affaire de cartographie. Elles nous composent, comme elles composent notre carte. Elles se transforment, et peuvent même passer l'une dans l'autre. Rhizome. A coup sûr elles n'ont rien à voir avec le langage, c'est au contraire le langage qui doit les suivre, c'est l'écriture qui doit s'en nourrir entre ses propres lignes. A coup sûr elles n'ont rien à voir avec un signifiant, avec une détermination d'un sujet par le signifiant ; c'est plutôt le signifiant qui surgit au niveau le plus durci d'une de ces lignes, le sujet qui naît au niveau le plus bas. A coup sûr elles n'ont rien à voir avec une structure, qui ne s'est jamais occupée que de points et de positions, d'arborescences, et qui a toujours fermé un système, justement pour l'empêcher de fuir. Deligny invoque un Corps commun sur lequel ces lignes s'inscrivent, comme autant de segments, de seuils ou de quanta, de territorialités, de déterritorialisations ou de reterritorialisations.

7. Fernand Deligny, « Voix et voir », *Cahiers de l'immuable*, avril 1975.

Les lignes s'inscrivent sur un Corps sans organes, où tout se trace et fuit, ligne abstraite lui-même, sans figures imaginaires ni fonctions symboliques : le réel du CsO. *La schizo-analyse n'a pas d'autre objet pratique* : quel est ton corps sans organes ? quelles sont tes lignes à toi, quelle carte es-tu en train de faire et de remanier, quelle ligne abstraite vas-tu tracer, et à quel prix, pour toi et pour les autres ? Ta ligne de fuite à toi ? Ton CsO qui se confond avec elle ? Tu craques ? Tu vas craquer ? Tu te déterritorialises ? Quelle ligne casses-tu, laquelle tu prolonges ou reprends, sans figures ni symboles ? La schizo-analyse ne porte ni sur des éléments ni sur des ensembles, ni sur des sujets, des rapports et des structures. Elle ne porte que sur des *linéaments*, qui traversent aussi bien des groupes que des individus. Analyse du désir, la schizo-analyse est immédiatement pratique, immédiatement politique, qu'il s'agisse d'un individu, d'un groupe ou d'une société. Car, avant l'être, il y a la politique. La pratique ne vient pas après la mise en place des termes et de leurs rapports, mais participe activement au tracé des lignes, affronte les mêmes dangers et les mêmes variations qu'elles. La schizo-analyse est comme l'art de la nouvelle. Ou plutôt elle n'a aucun problème d'application : elle dégage des lignes qui peuvent être aussi bien celles d'une vie, d'une œuvre littéraire ou d'art, d'une société, d'après tel système de coordonnées retenu.

Ligne de segmentarité dure ou molaire, ligne de segmentation souple et moléculaire, ligne de fuite : beaucoup de problèmes se posent. D'abord concernant *le caractère particulier de chacune*. On croirait que les segments durs sont déterminés, prédéterminés socialement, surcordés par l'Etat ; on aurait tendance en revanche à faire de la segmentarité souple un exercice intérieur, imaginaire ou de fantasme. Quant à la ligne de fuite, ne serait-elle pas toute personnelle, manière dont un individu fuit pour son compte, fuit « ses responsabilités », fuit le monde, se réfugie dans le désert, ou bien dans l'art..., etc. Fausse impression. La segmentarité souple n'a rien à voir avec l'imaginaire, et la micro-politique n'est pas moins extensive et réelle que l'autre. La grande politique ne peut jamais manier ses ensembles molaires sans passer par ces micro-injections, ces infiltrations qui la favorisent ou qui lui font obstacle ; et même, plus les ensembles sont grands, plus se produit une molécularisation des instances qu'ils mettent en jeu. Quant aux lignes de fuite, elles ne consistent jamais à fuir le monde, mais plutôt à le faire fuir, comme on crève un tuyau, et il n'y a pas de système social qui ne fuie pas tous les bouts, même si ses segments ne cessent de se durcir pour colmater les lignes de fuite. Rien d'imaginaire, ni de symbolique, dans une ligne de fuite. Rien de plus actif qu'une ligne

de fuite, chez l'animal et chez l'homme<sup>8</sup>. Et même l'Histoire est forcée de passer par là, plutôt que par « coupures significantes ». A chaque moment, qu'est-ce qui fuit dans une société ? C'est sur les lignes de fuite qu'on invente des armes nouvelles, pour les opposer aux grosses armes d'Etat, et « il se peut que je fuie, mais tout au long de ma fuite, je cherche une arme ». C'est sur leurs lignes de fuite que les nomades balayaient tout sur leur passage, et trouvaient de nouvelles armes qui frappaient le Pharaon de stupeur. De toutes les lignes que nous distinguons, il se peut qu'un même groupe ou un même individu les présentent à la fois. Mais, plus fréquemment, un groupe, un individu fonctionne lui-même comme ligne de fuite ; il la crée plutôt qu'il ne la suit, il est lui-même l'arme vivante qu'il forge, plutôt qu'il ne s'en empare. Les lignes de fuite sont des réalités ; c'est très dangereux pour les sociétés, bien que celles-ci ne puissent pas s'en passer, et parfois les ménagent.

Le deuxième problème concernerait *l'importance respective des lignes*. On peut partir de la segmentarité dure, c'est plus facile, c'est donné ; et puis voir comment elle est plus ou moins recoupée d'une segmentarité souple, une espèce de rhizome qui entoure les racines. Et puis voir comment s'y ajoute encore la ligne de fuite. Et les alliances, et les combats. Mais on peut partir aussi de la ligne de fuite : c'est elle, peut-être, qui est première, avec sa déterritorialisation absolue. C'est évident que la ligne de fuite *ne vient pas après*, elle est là dès le début, même si elle attend son heure, et l'explosion des deux autres. Alors la segmentarité souple ne serait plus qu'une sorte de compromis, procédant par déterritorialisations relatives, et permettant des reterritorialisations qui font blocage et renvoi sur la ligne dure. C'est curieux comme la segmentarité souple est prise entre les deux autres lignes, prête à verser d'un côté ou de l'autre, c'est son ambiguïté. Et encore il faut voir les combinaisons diverses : la ligne de fuite de quelqu'un, groupe ou individu, peut très bien ne pas favoriser celle d'un autre ; elle peut au contraire la lui barrer, la lui boucher, et le rejeter d'autant plus dans une segmentarité dure. Il arrive bien en amour que la ligne créatrice de quelqu'un soit la mise en prison de l'autre. Il y a un problème de la composition des lignes, d'une ligne avec une autre, même dans un même genre. Pas sûr que deux lignes de fuite soient

---

8. Henri Laborit a écrit un *Eloge de la fuite* (Laffont), où il montre l'importance biologique des lignes de fuite chez l'animal. Il s'en fait toutefois une conception trop formelle ; et, chez l'homme, la fuite lui paraît liée à des valeurs de l'imaginaire destinées à augmenter l'« information » du monde.

compatibles, compossibles. Pas sûr que les corps sans organes se composent aisément. Pas sûr qu'un amour y résiste, ni une politique.

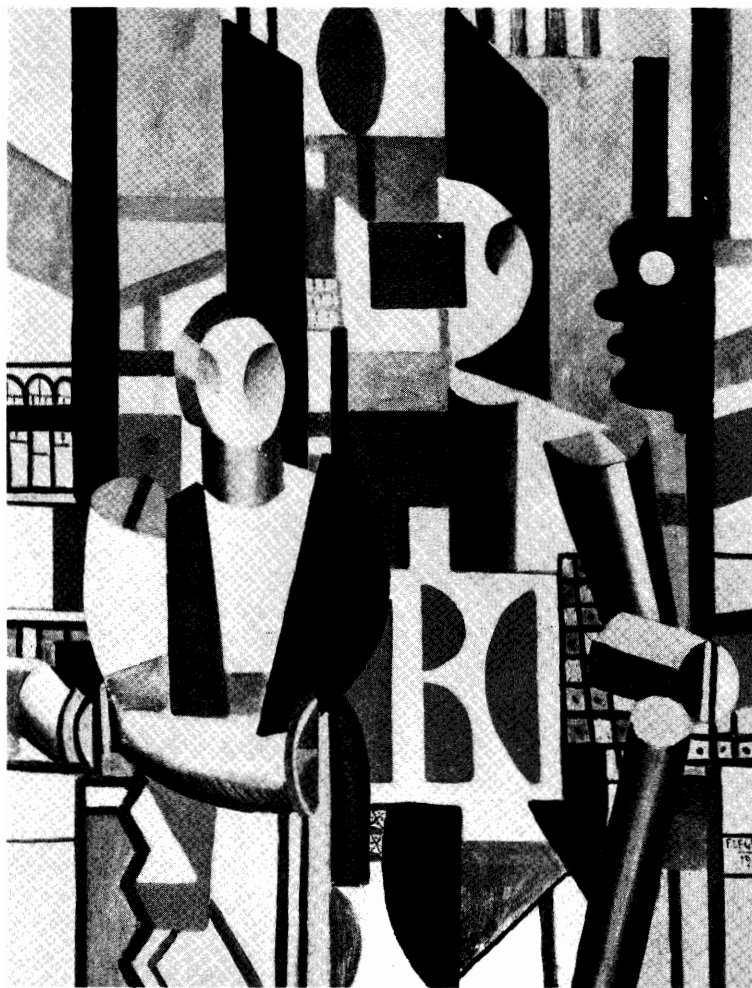
Troisième problème, il y a *l'immanence mutuelle des lignes*. Ce n'est pas facile non plus de les démêler. Aucune n'a de transcendence, chacune travaille dans les autres. Immanence partout. Les lignes de fuite sont immanentes au champ social. La segmentarité souple ne cesse de défaire les concrétions de la dure, mais elle reconstitue à son niveau tout ce qu'elle défait, micro-Œdipes, micro-formations de pouvoir, micro-fascismes. La ligne de fuite fait exploser les deux séries segmentaires, mais elle est capable du pire, de rebondir sur le mur, de retomber dans un trou noir, de prendre le chemin de la grande régression, et de refaire les plus durs segments au hasard de ses détours. On a jeté sa gourme ?, c'est pire que si l'on ne s'était pas évadé, cf. ce que Lawrence reproche à Melville. Entre la matière d'un sale petit secret dans la segmentarité dure, la forme vide de « qu'est-ce qui s'est passé ? » dans la segmentarité souple, et la clandestinité de ce qui ne peut plus se passer sur la ligne de fuite, comment ne pas voir les soubresauts d'une instance tentaculaire, le Secret, qui risque de tout faire basculer ? Entre le Couple de la première segmentarité, le Double de la seconde, le Clandestin de la ligne de fuite, tant de mélanges et de passages possibles. — Enfin dernier problème encore, le plus angoissant, concernant *les dangers propres à chaque ligne*. Il y a peu à dire sur le danger de la première, et son durcissement qui ne risque pas de s'arranger. Peu à dire sur l'ambiguïté de la seconde. Mais pourquoi la ligne de fuite, même indépendamment de ses dangers de retomber dans les deux autres, comporte-t-elle pour son compte un désespoir si spécial, malgré son message de joie, comme si quelque chose la menaçait jusqu'au cœur de sa propre entreprise, une mort, une démolition, au moment même où tout se dénoue ? De Tchekhov, qui est justement un grand créateur de nouvelles, Chestov disait : « Il a fait un effort, il ne peut y avoir de doute à cet égard, et quelque chose s'est cassé en lui. Et la cause de cet effort, ce ne fut pas quelque labeur pénible : il tomba brisé sans avoir entrepris un exploit au-dessus de ses forces. Ce ne fut en somme qu'un accident absurde, il fit un faux pas, glissa. (...) Un homme nouveau nous est apparu, sombre et morne, un criminel<sup>9</sup>. » *Qu'est-ce qui s'est passé ?* Là encore, c'est la question pour tous les personnages de Tchekhov. Ne peut-on pas faire l'effort, et même se casser quelque chose, sans tomber dans un trou noir d'amertume et de sable ? Mais Tchekhov est-il vrai-

9. Léon Chestov, *L'homme pris au piège*, 10-18, p. 83.

ment tombé, n'est-ce pas un jugement tout extérieur ? Tchekhov lui-même n'a-t-il pas raison de dire que, si sombres soient ses personnages, il transporte encore « cinquante kilos d'amour » ? Certes, il n'y a rien de facile sur les lignes qui nous composent, et qui constituent l'essence de la Nouvelle, et parfois de la Bonne Nouvelle.

Quels sont tes couples, quels sont tes doubles, quels sont tes clandestins, et leurs mélanges entre eux ? Quand l'un dit à l'autre : aime sur mes lèvres le goût du whisky comme j'aime dans tes yeux une lueur de la folie, quelles lignes sont-ils en train de composer ou, au contraire, de rendre impossibles ? Fitzgerald : « Peut-être cinquante pour cent de nos amis et parents vous diront de bonne foi que c'est ma boisson qui a rendu Zelda folle, l'autre moitié vous assurerait que c'est sa folie qui m'a poussé à la boisson. Aucun de ces jugements ne signifierait grand-chose. Ces deux groupes d'amis et de parents seraient tous deux unanimes pour dire que chacun de nous se porterait bien mieux sans l'autre. Avec cette ironie que nous n'avons jamais été aussi désespérément amoureux l'un de l'autre de notre vie. Elle aime l'alcool sur mes lèvres. Je chéris ses hallucinations les plus extravagantes. » « A la fin rien n'avait vraiment d'importance. Nous nous sommes détruits. Mais en toute honnêteté, je n'ai jamais pensé que nous nous sommes détruits l'un l'autre. » Beauté de ces textes. Toutes les lignes sont là : celle des familles et des amis, tous ceux qui parlent, expliquent et psychanalysent, répartissent les torts et les raisons, toute la machine binaire du Couple, uni ou séparé, dans la segmentarité dure (50 %). Et puis la ligne de segmentation souple, où l'alcoolique et la folle puisent comme dans un baiser sur les lèvres et sur les yeux la multiplication d'un double à la limite de ce qu'ils peuvent supporter, dans leur état, avec les sous-entendus qui leur servent de message interne. Mais encore la ligne de fuite, d'autant plus commune qu'ils sont séparés, ou l'inverse, chacun clandestin de l'autre, double d'autant plus réussi que plus rien n'a d'importance, et tout peut recommencer, car ils sont détruits, mais non l'un par l'autre. Rien ne passera par le souvenir, tout est passé sur les lignes, entre les lignes, dans le ET qui les fait imperceptibles, l'un *et* l'autre, ni disjonction ni conjonction, mais ligne de fuite qui ne cesse plus de se tracer, pour une nouvelle acceptation, le contraire d'un renoncement ou d'un désignation, un nouveau bonheur ?

## 9. 1933 - Micropolitique et segmentarité



*Les segmentarités (l'ensemble des types)*



On est segmentarisé de partout et dans toutes les directions. L'homme est un animal segmentaire. La segmentarité appartient à toutes les strates qui nous composent. Habiter, circuler, travailler, jouer : le vécu est segmentarisé spatialement et socialement. La maison est segmentarisée suivant la destination de ses pièces ; les rues, suivant l'ordre de la ville ; l'usine, suivant la nature des travaux et des opérations. Nous sommes segmentarisés *binairement*, d'après de grandes oppositions duelles : les classes sociales, mais aussi les hommes et les femmes, les adultes et les enfants, etc. Nous sommes segmentarisés *circulairement*, dans des cercles de plus en plus vastes, des disques ou des couronnes de plus en plus larges, à la manière de la « lettre » de Joyce : mes affaires, celles de mon quartier, de ma ville, de mon pays, du monde... Nous sommes segmentarisés *linéairement*, sur une ligne droite, des lignes droites, où chaque segment représente un épisode ou un « procès » : nous avons juste fini un procès que nous en commençons un autre, procéduriers ou procédurés pour toujours, famille, école, armée, métier, et l'école nous dit : « Tu n'es plus en famille », et l'armée dit : « Tu n'es plus à l'école... » Tantôt les segments différents renvoient à des individus ou à des groupes différents, tantôt c'est le même individu ou le même groupe qui passe d'un segment à l'autre. Mais toujours ces figures de segmentarité, la binaire, la circulaire, la linéaire, sont prises l'une dans l'autre, et même passent l'une dans l'autre, se transforment suivant le point de vue. Les sauvages en témoignent déjà : Lizot montre comment la Maison commune est organisée circulairement, de l'intérieur à l'extérieur, en une série de couronnes où s'exercent des types d'activités localisables (cultes et cérémonies, puis échange de biens, puis vie familiale, puis déchets et crottes) ; mais en même temps « chacune de ces couronnes est elle-même fractionnée transversalement, chaque segment est dévolu à un lignage particulier et subdivisé entre différents groupes de germains<sup>1</sup> ». Dans un contexte plus général, Lévi-Strauss montre que l'organisation dualiste des primitifs renvoie à une forme circulaire, et passe aussi dans une forme linéaire englobant « n'importe quel nombre de groupes » (trois au moins)<sup>2</sup>.

Pourquoi revenir aux primitifs, puisqu'il s'agit de notre vie ? Le fait est que la notion de segmentarité a été construite par les ethnologues pour rendre compte des sociétés dites primitives, sans appareil d'Etat central fixe, sans pouvoir global ni institutions poli-

1. Jacques Lizot, *Le cercle des feux*, Ed. du Seuil, p. 118.

2. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Plon, ch. VIII : « Les organisations dualistes existent-elles ? »

tiques spécialisées. Les segments sociaux ont alors une certaine souplesse suivant les tâches et les situations, entre les deux pôles extrêmes de la fusion et de la scission ; une grande communicabilité entre hétérogènes, si bien que le raccordement d'un segment à un autre peut se faire de multiples manières ; une construction locale qui exclut qu'on puisse déterminer d'avance un domaine de base (économique, politique, juridique, artistique) ; des propriétés extrinsèques de situation ou de relations irréductibles aux propriétés intrinsèques de structure ; une activité continuée qui fait que la segmentarité n'est pas saisie indépendamment d'une segmentation en acte, opérant par poussées, détachements, réunions. La segmentarité primitive est à la fois celle d'un *code* polyvoque, fondé sur les lignages, leurs situations et relations variables, et celle d'une *territorialité* itinérante, fondée sur des divisions locales enchevêtrées. Les codes et territoires, les lignages claniques et les territorialités tribales organisent un tissu de segmentarité relativement souple<sup>3</sup>.

Il nous paraît pourtant difficile de dire que les sociétés à Etat, ou même nos Etats modernes, sont moins segmentaires. L'opposition classique entre le segmentaire et le centralisé ne semble guère pertinente<sup>4</sup>. Non seulement l'Etat s'exerce sur des segments qu'il entretient ou laisse subsister, mais il possède en lui-même sa propre segmentarité, et l'impose. Peut-être l'opposition que les sociologues établissent entre segmentaire et central a-t-elle un arrière-fond biologique : le ver annelé, et le système nerveux centralisé. Mais le cerveau central est lui-même un ver, encore plus segmentarisé que les autres, malgré et y compris toutes ses vicariances. Il n'y a pas d'opposition entre central et segmentaire. Le système politique moderne est un tout global, unifié et unifiant, mais parce qu'il implique un ensemble de sous-systèmes juxtaposés, imbriqués, ordonnés, si bien que l'analyse des décisions met à jour toutes sortes de cloisonnements, et de processus partiels qui ne se prolongent pas les uns les autres sans décalages ou déplacements. La technocratie procède par division du travail segmentaire (y compris dans la division internationale du travail). La bureaucratie n'existe que par ses bureaux cloisonnés, et ne fonctionne que par les « déplacements de but » et les « dysfonctionnements » correspondants. La hiérarchie n'est pas seulement pyramidale, le bureau du chef est au bout du

3. Cf. deux études exemplaires, in *Systèmes politiques africains*, P. U. F. : celle de Meyer Fortes sur les Tallensi, et celle d'Evans-Pritchard sur les Nouer.

4. Georges Balandier analyse les manières dont les ethnologues et les sociologues définissent cette opposition : *Anthropologie politique*, P. U. F., pp. 161-169.

couloir autant qu'en haut de la tour. Bref, on dirait que la vie moderne n'a pas destitué la segmentarité, mais au contraire l'a singulièrement durcie.

Plutôt que d'opposer le segmentaire et le centralisé, il faudrait donc distinguer deux types de segmentarité, l'une « primitive » et souple, l'autre « moderne » et dure. Et cette distinction viendrait recouper chacune des figures précédentes :

1) Les oppositions binaires (hommes-femmes, ceux d'en haut-ceux d'en bas, etc.) sont très fortes dans les sociétés primitives, mais il semble bien qu'elles résultent de machines et d'agencement qui ne sont pas binaires pour leur compte. La binarité sociale hommes-femmes, dans un groupe, mobilise des règles d'après lesquelles les uns et les autres prennent leurs conjoints respectifs dans des groupes eux-mêmes différents (d'où trois groupes au moins). C'est en ce sens que Lévi-Strauss peut montrer comment l'organisation dualiste ne vaut jamais pour elle-même dans une telle société. Au contraire, c'est le propre des sociétés modernes, ou plutôt à Etat, de faire valoir des machines duelles qui fonctionnent en tant que telles, procédant simultanément par relations bi-univoques, et successivement par choix binarisés. Les classes, les sexes, vont par deux, et les phénomènes de tripartition découlent d'un transport du duel plutôt que l'inverse. Nous l'avons vu notamment pour la machine de Visage, qui se distingue à cet égard des machines de têtes primitives. Il semble que les sociétés modernes aient élevé la segmentarité duelle au niveau d'une organisation suffisante. La question n'est donc pas de savoir si les femmes, ou ceux d'en bas, ont un statut meilleur ou pire, mais de quel type d'organisation ce statut découle.

2) On peut remarquer de la même façon que la segmentarité circulaire n'implique pas nécessairement, chez les primitifs, que les cercles soient concentriques ou qu'ils aient un même centre. Dans un régime souple, les centres agissent déjà comme autant de *nœuds*, d'*yeux* ou de *trous noirs* ; mais ils ne résonnent pas tous ensemble, ne tombent pas sur un même point, ne concourent pas dans un même trou noir central. Il y a une multiplicité d'yeux animistes qui fait que chacun d'eux par exemple est affecté d'un esprit animal particulier (l'esprit-serpent, l'esprit-pic, l'esprit-caïman...). Chaque trou noir est occupé d'un œil animal différent. Sans doute voit-on ici et là se dessiner des opérations de durcissement et de centralisation : il faut que tous les centres passent par un seul cercle qui n'a plus qu'un centre à son tour. Le chamane tire des traits entre tous les points ou esprits, dessine une constellation, un ensemble rayonnant de racines qui renvoie à un arbre central. Naissance d'un pouvoir centralisé où un système arborescent vient discipliner les poussées du rhi-

zome primitif <sup>5</sup> ? Et l'arbre joue ici le rôle à la fois d'un principe de dichotomie ou de binarité, et d'axe de rotation... Mais le pouvoir du chamane est encore tout localisé, étroitement dépendant d'un segment particulier, conditionné par les drogues, et chaque point continue à émettre ses séquences indépendantes. On n'en dira pas autant des sociétés modernes ou même des Etats. Certes, le centralisé ne s'oppose pas au segmentaire, et les cercles restent distincts. Mais ils deviennent concentriques, définitivement arbrifiés. La segmentarité devient dure, dans la mesure où tous les centres résonnent, tous les trous noirs tombent en un point d'accumulation, comme un point de croisement quelque part derrière tous les yeux. Le visage du père, le visage de l'instituteur, le visage du colonel, du patron, se mettent à redonder, renvoient à un centre de signification qui parcourt les divers cercles et repasse sur tous les segments. Aux micro-têtes souples, aux visagifications animales, se substitue un macro-visage dont le centre est partout et la circonférence nulle part. On n'a plus *n* yeux dans le ciel, ou dans des devenirs végétaux et animaux, mais un œil central ordinateur qui balaie tous les rayons. L'Etat central ne s'est pas constitué par l'abolition d'une segmentarité circulaire, mais par concentricité des cercles distincts ou mise en résonance des centres. *Il y a déjà autant de centres de pouvoir dans les sociétés primitives ; ou, si l'on préfère, il y en a encore autant dans les sociétés à Etat.* Mais celles-ci se comportent comme des appareils de résonance, elles organisent la résonance, tandis que celles-là l'inhibent <sup>6</sup>.

3) Enfin, du point de vue d'une segmentarité linéaire, on dirait que chaque segment se trouve souligné, rectifié, homogénéisé pour son compte, mais aussi par rapport aux autres. Non seulement chacun a son unité de mesure, mais il y a équivalence et traductibilité des unités entre elles. C'est que l'œil central a pour corrélat un espace dans lequel il se déplace, et reste lui-

---

5. Sur l'initiation d'un chamane et le rôle de l'arbre chez les Indiens Yanomami, cf. Jacques Lizot, pp. 127-135 : « Entre ses pieds on creuse en hâte un trou dans lequel on introduit le pied du mât qu'on plante là. Turaewë trace sur le sol des lignes imaginaires qui rayonnent tout autour. Il dit : Ce sont les racines. »

6. L'Etat ne se définit donc pas seulement par un type de pouvoirs, publics, mais comme une caisse de résonance pour les pouvoirs privés aussi bien que publics. C'est en ce sens qu'Althusser peut dire : « La distinction du public et du privé est une distinction intérieure au droit bourgeois, et valable dans les domaines subordonnés où le droit bourgeois exerce ses pouvoirs. Le domaine de l'Etat lui échappe car il est au-delà du Droit. (...) Il est au contraire la condition de toute distinction entre public et privé » (« Idéologie et appareils idéologiques d'Etat », *La Pensée*, juin 1970).

même invariant par rapport à ses déplacements. Dès la cité grecque et la réforme de Clisthène, apparaît un espace politique homogène et isotope qui vient surcoder les segments de lignages, en même temps que les foyers distincts se mettent à résonner dans un centre agissant comme dénominateur commun<sup>7</sup>. Et plus loin que la cité grecque, Paul Virilio montre comment l'empire romain impose une *raison d'Etat linéaire* ou géométrique, qui comporte un dessin général des camps et des places fortes, un art universel de « borner par des tracés », un aménagement des territoires, une substitution de l'espace aux lieux et aux territorialités, une transformation du monde en ville, bref une segmentarité de plus en plus dure<sup>8</sup>. C'est que les segments, soulignés ou surcodés, semblent avoir ainsi perdu leur faculté de bourgeonner, leur rapport dynamique avec des segmentations en acte, en train de se faire et de se défaire. S'il y a une « géométrie » primitive (proto-géométrie), c'est une géométrie opératoire où les figures ne sont jamais séparables de leurs affections, les lignes de leur devenir, les segments de leur segmentation : il y a des « ronds », mais pas de cercle, des « alignements », mais pas de droite, etc. Au contraire, la géométrie d'Etat, ou plutôt le lien de l'Etat avec la géométrie, se manifestera dans le primat de l'élément-théorème, qui substitue des essences idéales ou fixes aux formations morphologiques souples, des propriétés aux affects, des segments prédéterminés aux segmentations en acte. La géométrie et l'arithmétique prennent la puissance d'un scalpel. La propriété privée implique un espace surcodé et quadrillé par le cadastre. Non seulement chaque ligne a ses segments, mais les segments de l'une correspondent à ceux d'une autre : par exemple, le régime du salariat fera correspondre des segments monétaires, des segments de production et des segments de biens consommables.

Nous pouvons résumer les différences principales entre la segmentarité dure et la segmentarité souple. Sous le mode dur, la segmentarité binaire vaut pour elle-même et dépend de grandes

7. J.-P. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs*, Maspero, t. I, III<sup>e</sup> partie (« En devenant commun, en s'édifiant sur l'espace public et ouvert de l'agora, non plus à l'intérieur des demeures privées (...), le foyer exprime désormais le centre en tant que dénominateur commun de toutes les maisons constituant la polis », p. 210).

8. Virilio, *L'insécurité du territoire*, Stock, p. 120, pp. 174-175. Sur la « castramétation » : « la géométrie est la base nécessaire à une expansion calculée du pouvoir de l'Etat dans l'espace et le temps ; l'Etat possède donc inversement en soi une figure suffisante, idéale pourvu qu'elle soit idéalement géométrique. (...) Mais Fénelon, en s'opposant à la politique d'Etat de Louis XIV, s'écrie : Défiez-vous des ensorcellements et des attributs diaboliques de la géométrie ! »

machines de binarisation directe, tandis que, sous l'autre mode, les binarités résultent de « multiplicités à  $n$  dimensions ». En second lieu, la segmentarité circulaire tend à devenir concentrique, c'est-à-dire fait coïncider tous ses foyers en un seul centre qui ne cesse pas de se déplacer, mais reste invariant dans ses déplacements, renvoyant à une machine de résonance. Enfin, la segmentarité linéaire passe par une machine de surcodage qui constitue l'espace homogène *more geometrico*, et tire des segments déterminés dans leur substance, leur forme et leurs relations. On remarquera que, chaque fois, l'Arbre exprime cette segmentarité durcie. L'Arbre est nœud d'arborescence ou principe de dichotomie ; il est axe de rotation qui assure la concentricité ; il est structure ou réseau quadrillant le possible. Mais, si l'on oppose ainsi une segmentarité arbrifiée à la segmentation rhizomatique, ce n'est pas seulement pour indiquer deux états d'un même processus, c'est aussi pour dégager deux processus différents. Car les sociétés primitives procèdent essentiellement par codes et territorialités. C'est même la distinction de ces deux éléments, système tribal des territoires, système clanique des lignages, qui empêche la résonance<sup>9</sup>. Tandis que les sociétés modernes, ou à État, ont remplacé les codes défaillants par un surcodage univoque, et les territorialités perdues par une reterritorialisation spécifique (qui se fait précisément en espace géométrique surcodé). La segmentarité apparaît toujours comme le résultat d'une machine abstraite ; mais ce n'est pas la même machine abstraite qui opère dans le dur et dans le souple.

Il ne suffit donc pas d'opposer le centralisé et le segmentaire. Mais il ne suffit pas non plus d'opposer deux segmentarités, l'une souple et primitive, l'autre moderne et durcie. Car les deux se distinguent bien, mais elles sont inséparables, enchevêtrées l'une avec l'autre, l'une dans l'autre. Les sociétés primitives ont des noyaux de dureté, d'arbrification, qui anticipent l'État autant qu'ils le conjurent. Inversement, nos sociétés continuent de baigner dans un tissu souple sans lequel les segments durs ne pren-

---

9. Meyer Fortes analyse la différence chez les Tallensi entre « gardiens de la terre » et chefs. Cette distinction de pouvoirs est assez générale dans les sociétés primitives ; mais ce qui compte, c'est qu'elle soit précisément organisée de manière à empêcher la résonance des pouvoirs. Par exemple, suivant l'analyse de Berthe à propos des Baduj de Java, le pouvoir de gardien de la terre est d'une part considéré comme passif ou féminin, d'autre part attribué à l'aîné : ce n'est pas « une intrusion de la parenté dans l'ordre politique », mais au contraire « une exigence d'ordre politique traduite en termes de parenté », pour empêcher l'établissement d'une résonance d'où découlerait la propriété privée (cf. Louis Berthe, « Aînés et cadets, l'alliance et la hiérarchie chez les Baduj », *L'Homme*, juillet 1965).

draient pas. On ne peut pas réserver la segmentarité souple aux primitifs. La segmentarité souple n'est même pas la survivance d'un sauvage en nous, c'est une fonction parfaitement actuelle, et inséparable de l'autre. Toute société, mais aussi tout individu, sont donc traversés par les deux segmentarités à la fois : l'une molaire et l'autre *moléculaire*. Si elles se distinguent, c'est parce qu'elles n'ont pas les mêmes termes, pas les mêmes relations, pas la même nature, pas le même type de multiplicité. Mais, si elles sont inséparables, c'est parce qu'elles coexistent, passent l'une dans l'autre, suivant des figures différentes comme chez les primitifs ou chez nous — mais toujours en présupposition l'une avec l'autre. Bref, tout est politique, mais toute politique est à la fois *macropolitique* et *micropolitique*. Soit des ensembles du type perception, ou sentiment : leur organisation molaire, leur segmentarité dure, n'empêche pas tout un monde de micro-percepts inconscients, d'affects inconscients, segmentations fines, qui ne saisissent ou n'éprouvent pas les mêmes choses, qui se distribuent autrement, qui opèrent autrement. Une micro-politique de la perception, de l'affection, de la conversation, etc. Si l'on considère les grands ensembles binaires, comme les sexes, ou les classes, on voit bien qu'ils passent aussi dans des agencements moléculaires d'une autre nature, et qu'il y a double dépendance réciproque. Car les deux sexes renvoient à de multiples combinaisons moléculaires, qui mettent en jeu non seulement l'homme dans la femme et la femme dans l'homme, mais le rapport de chacun dans l'autre avec l'animal, la plante, etc. : mille petits-sexes. Et les classes sociales renvoient elles-mêmes à des « masses » qui n'ont pas le même mouvement, pas la même répartition, pas les mêmes objectifs ni les mêmes manières de lutter. Les tentatives pour distinguer masse et classe tendent effectivement vers cette limite : *que la notion de masse est une notion moléculaire*, procédant par un type de segmentation irréductible à la segmentarité molaire de classe. Pourtant les classes sont bien taillées dans les masses, elles les cristallisent. Et les masses ne cessent pas de couler, de s'écouler des classes. Mais leur présupposition réciproque n'empêche pas la différence de point de vue, de nature, d'échelle et de fonction (la notion de masse, ainsi comprise, a une tout autre acception que celle proposée par Canetti).

Il ne suffit pas de définir la bureaucratie par une segmentarité dure, avec cloisonnement des bureaux contigus, chef de bureau sur chaque segment, et centralisation correspondante au bout du couloir ou en haut de la tour. Car il y a en même temps toute une segmentation bureaucratique, une souplesse et une communication de bureaux, une perversion de bureaucratie, une inventi-

vité ou créativité permanentes qui s'exercent même à l'encontre des règlements administratifs. Si Kafka est le plus grand théoricien de la bureaucratie, c'est parce qu'il montre comment, à un certain niveau (mais lequel ? et qui n'est pas localisable), les barrières entre bureaux cessent d'être des « limites précises », plongent dans un milieu moléculaire qui les dissout, en même temps qu'il fait proliférer le chef en micro-figures impossibles à reconnaître, à identifier, et qui ne sont pas plus discernables que centralisables : un autre régime, qui coexiste avec la séparation et la totalisation des segments durs<sup>10</sup>. On dira de même que le fascisme implique un régime moléculaire qui ne se confond ni avec des segments molaires ni avec leur centralisation. Sans doute le fascisme a-t-il inventé le concept d'Etat totalitaire, mais il n'y a pas de raison de définir le fascisme par une notion qu'il invente lui-même : il y a des Etats totalitaires sans fascisme, du type stalinien, ou du type dictature militaire. Le concept d'Etat totalitaire ne vaut qu'à une échelle macro-politique, pour une segmentarité dure et pour un mode spécial de totalisation et de centralisation. Mais le fascisme est inséparable de foyers moléculaires, qui pullulent et sautent d'un point à un autre, en interaction, *avant* de résonner tous ensemble dans l'Etat national-socialiste. Fascisme rural et fascisme de ville ou de quartier, jeune fascisme et fascisme ancien-combattant, fascisme de gauche et de droite, de couple, de famille, d'école ou de bureau : chaque fascisme se définit par un micro-trou noir, qui vaut par lui-même et communique avec les autres, avant de résonner dans un grand trou noir central généralisé<sup>11</sup>. Il y a fascisme lorsqu'une *machine de guerre* est installée dans chaque trou, dans chaque niche. Même quand l'Etat national-socialiste sera installé, il aura besoin de la persistance de ces micro-fascismes qui lui donnent un moyen d'action incomparable sur les « masses ». Daniel Guérin a raison de dire que, si Hitler a conquis le pouvoir plutôt que l'Etat-major allemand, c'est parce qu'il disposait d'abord de micro-organisations qui lui donnaient « un moyen incomparable, irrem-

10. Kafka, *Le château*, surtout ch. xiv (les déclarations de Barnabé). La parabole des deux bureaux — molaire et moléculaire — n'a donc pas seulement une interprétation physique, comme celle d'Eddington, mais une interprétation proprement bureaucratique.

11. C'est la force du livre de Faye, *Langages totalitaires*, Hermann, d'avoir montré la multiplicité de ces foyers, pratiques et sémiotiques, à partir desquels se constitue le nazisme. C'est pourquoi Faye est à la fois le premier à faire une analyse rigoureuse du concept d'Etat totalitaire (dans son origine italienne et allemande), et aussi à refuser de définir le fascisme italien et le nazisme allemand par ce concept (qui joue sur un autre plan que le « procès sous-jacent »). Sur tous ces points, Faye s'est expliqué dans *La critique du langage et son économie*, Ed. Galilée.



plaçable, de pénétrer dans toutes les cellules de la société », segmentarité souple et moléculaire, flux capables de baigner chaque genre de cellules. Inversement, si le capitalisme a fini par considérer l'expérience fasciste comme catastrophique, s'il a préféré s'allier au totalitarisme stalinien, beaucoup plus sage et traitable à son goût, c'est que celui-ci avait une segmentarité et une centralisation plus classiques et moins fluentes. C'est une puissance micro-politique ou moléculaire qui rend le fascisme dangereux, parce que c'est un mouvement de masse : un corps cancéreux plutôt qu'un organisme totalitaire. Le cinéma américain a souvent montré ces foyers moléculaires, fascisme de bande, de gang, de secte, de famille, de village, de quartier, de véhicule, et qui n'épargne personne. Il n'y a que le micro-fascisme pour donner une réponse à la question globale : pourquoi le désir désire-t-il sa propre répression, comment peut-il désirer sa répression ? Certes, les masses ne subissent pas passivement le pouvoir ; elle ne « veulent » pas non plus être réprimées dans une sorte d'hystérie masochiste ; elles ne sont pas davantage trompées, par un leurre idéologique. Mais le désir n'est jamais séparable d'agencements complexes qui passent nécessairement par des niveaux moléculaires, micro-formations qui façonnent déjà les postures, les attitudes, les perceptions, les anticipations, les sémiotiques, etc. Le désir n'est jamais une énergie pulsionnelle indifférenciée, mais résulte lui-même d'un montage élaboré, d'un *engineering* à hautes interactions : toute une segmentarité souple qui traite d'énergies moléculaires, et détermine éventuellement le désir à être déjà fasciste. Les organisations de gauche ne sont pas les dernières à secréter leurs micro-fascismes. C'est trop facile d'être anti-fasciste au niveau molaire, sans voir le fasciste qu'on est soi-même, qu'on entretient et nourrit, qu'on chérit soi-même, avec des molécules, personnelles et collectives.

On évitera quatre erreurs concernant cette segmentarité souple et moléculaire. La première est axiologique et consisterait à croire qu'il suffit d'un peu de souplesse pour être « meilleur ». Mais le fascisme est d'autant plus dangereux par ses micro-fascismes, et les segmentations fines aussi nocives que les segments les plus endurcis. La seconde est psychologique, comme si le moléculaire était du domaine de l'imagination, et renvoyait seulement à l'individuel ou à l'inter-individuel. Mais il n'y a pas moins de Réel-social sur une ligne que sur l'autre. En troisième lieu, les deux formes ne se distinguent pas simplement par les dimensions, comme une petite et une grande formes ; et s'il est vrai que le moléculaire opère dans le détail et passe par de petits groupes, il n'en est pas moins coextensif à tout le champ social, autant que l'organisation molaire. Enfin, la différence qualitative

des deux lignes n'empêche pas qu'elles se relancent ou se recourent si bien qu'il y a toujours un rapport proportionnel entre les deux, soit directement proportionnel, soit inversement proportionnel.

En effet, dans un premier cas, plus l'organisation molaire est forte, plus elle suscite elle-même une molécularisation de ses éléments, de ses rapports et appareils élémentaires. Quand la machine devient planétaire ou cosmique, les agencements ont de plus en plus tendance à se miniaturiser, à devenir de micro-agencements. Suivant la formule de Gorz, le capitalisme mondial n'a plus comme élément de travail qu'un individu moléculaire, ou molécularisé, c'est-à-dire de « masse ». L'administration d'une grande sécurité molaire organisée a pour corrélat toute une micro-gestion de petites peurs, toute une insécurité moléculaire permanente, au point que la formule des ministères de l'intérieur pourrait être : une macro-politique de la société pour et par une micro-politique de l'insécurité<sup>12</sup>. Toutefois le second cas est encore plus important, dans la mesure où les mouvements moléculaires ne viennent plus compléter, mais contrarier et percer la grande organisation mondiale. C'est ce que disait le président Giscard d'Estaing dans sa leçon de géographie politique et militaire : plus ça s'équilibre entre l'ouest et l'est, dans une machine duelle, surcodante et surarmée, plus ça se « déstabilise » sur l'autre ligne, du nord au sud. Il y a toujours un Palestinien, mais aussi un Basque, un Corse, pour faire « une déstabilisation régionale de la sécurité<sup>13</sup> ». Si bien que les deux grands ensembles molaires à l'est et à l'ouest sont perpétuellement travaillés par une segmentation moléculaire, avec fêlure en zigzag, qui fait qu'ils ont peine à retenir leurs propres segments. Comme si toujours une ligne de fuite, même si elle commence par un minuscule ruisseau, coulait entre les segments et s'échappait de leur centralisation, se dérobaît à leur totalisation. Les profonds mouvements qui agitent une société se présentent ainsi, bien qu'ils soient nécessairement « représentés » comme un affrontement de segments molaires. On dit à tort (notamment dans le marxisme) qu'une société se définit par ses contradictions. Mais ce n'est vrai qu'à grande échelle. Du point de vue de la micro-politique, une société se définit par ses lignes de fuite, qui sont moléculaires.

12. Sur cette complémentarité « macro-politique de la sécurité — micro-politique de la terreur », cf. Virilio, *ibid.*, pp. 96, 130, 228-235. On a souvent remarqué, dans les grandes villes modernes, cette micro-organisation d'un « stress » permanent.

13. V. Giscard d'Estaing, discours du 1<sup>er</sup> juin 1976 à l'Institut des hautes études de défense nationale (texte intégral in *Le Monde*, 4 juin 1976).

Toujours quelque chose coule ou fuit, qui échappe aux organisations binaires, à l'appareil de résonance, à la machine de surcodage : ce qu'on met sur le compte d'une « évolution des mœurs », les jeunes, les femmes, les fous, etc. Mai 68 en France était moléculaire, et ses conditions d'autant plus imperceptibles du point de vue de la macro-politique. Il arrive alors que des gens très bornés ou très vieux saisissent mieux l'événement que les hommes politiques les plus avancés, ou qui se croient tels du point de vue de l'organisation. Comme disait Gabriel Tarde, il faudrait savoir quels paysans, et dans quelles régions du Midi, ont commencé à ne plus saluer les propriétaires du voisinage. Un très vieux propriétaire dépassé peut à cet égard évaluer les choses mieux qu'un moderniste. Mai 68, c'est pareil : tous ceux qui jugeaient en termes de macro-politique n'ont rien compris à l'événement, parce que quelque chose d'inassignable fuyait. Les hommes politiques, les partis, les syndicats, beaucoup d'hommes de gauche, en conçurent un grand dépit ; ils rappelaient sans cesse que les « conditions » n'étaient pas données. C'est comme si on les avait destitués provisoirement de toute la machine duelle qui en faisait des interlocuteurs valables. Bizarrement, de Gaulle et même Pompidou comprirent beaucoup plus que les autres. Un flux moléculaire s'échappait, d'abord minuscule, puis grossissant sans cesser d'être inassignable... Pourtant, l'inverse est aussi vrai : les fuites et les mouvements moléculaires ne seraient rien s'ils ne repassaient par les organisations molaires, et ne remaniaient leurs segments, leurs distributions binaires de sexes, de classes, de partis.

La question, c'est donc que le molaire et le moléculaire ne se distinguent pas seulement par la taille, l'échelle ou la dimension, mais par la nature du système de référence envisagé. Peut-être alors faut-il réserver les mots « ligne » et « segments » pour l'organisation molaire, et chercher d'autres mots qui conviendraient davantage à la composition moléculaire. En effet, chaque fois que l'on peut assigner une *ligne à segments* bien déterminés, on s'aperçoit qu'elle se prolonge sous une autre forme, en un *flux à quanta*. Et chaque fois, l'on peut situer un « centre de pouvoir » comme étant à la frontière des deux, et le définir non pas par son exercice absolu dans un domaine, mais par les adaptations et conversions relatives qu'il opère entre la ligne et le flux. Soit une ligne monétaire avec des segments. Ces segments peuvent être déterminés de différents points de vue : par exemple, du point de vue d'un budget d'entreprise : salaires réels, profits nets, salaires de direction, intérêt des capitaux, réserves, investissements..., etc. Or cette ligne de monnaie-paiement renvoie à un tout autre aspect, c'est-à-dire à un flux de monnaie-

financement qui ne comporte plus des segments, mais des pôles, des singularités et des quanta (les pôles du flux sont la création et la destruction de monnaie, les singularités sont les disponibilités nominales, les quanta sont inflation, déflation, stagflation, etc.). On a pu parler à cet égard d'un « flux mutant, convulsif, créateur et circulatoire », lié au désir, toujours sous-jacent à la ligne solide, et aux segments qu'y déterminent l'intérêt, l'offre et la demande<sup>14</sup>. Dans une balance de paiement, on retrouve une segmentarité binaire qui distingue par exemple des opérations dites autonomes et des opérations dites compensatoires ; mais précisément les mouvements de capitaux ne se laissent pas ainsi segmentariser, parce qu'ils sont « *les plus décomposés*, en fonction de leur nature, de leur durée, de la personnalité du créancier ou du débiteur », si bien qu'on « ne sait plus du tout où mettre la ligne » par rapport à ce flux<sup>15</sup>. Il n'y en a pas moins perpétuelle corrélation des deux aspects, puisque c'est avec la linéarisation et la segmentarisation qu'un flux s'épuise, et c'est d'elles aussi que part une nouvelle création. Quand on parle d'un pouvoir bancaire, concentré notamment dans les banques centrales, il s'agit bien de ce pouvoir relatif qui consiste à régler « autant que » possible la communication, la conversion, la co-adaptation des deux parties du circuit. C'est pourquoi les centres de pouvoir se définissent par ce qui leur échappe ou leur impuissance, beaucoup plus que par leur zone de puissance. Bref, le moléculaire, la micro-économie, la micro-politique, ne se définit pas pour son compte par la petitesse de ses éléments, mais par la nature de sa « masse » — le flux à quanta, par différence avec la ligne à segments molaire<sup>16</sup>. La tâche de faire correspondre des segments aux quanta, d'ajuster les segments conformément aux quanta, implique des changements de rythme et de mode, qui se font tant bien que mal plutôt qu'ils n'impliquent une toute-puissance ; et toujours quelque chose fuit.

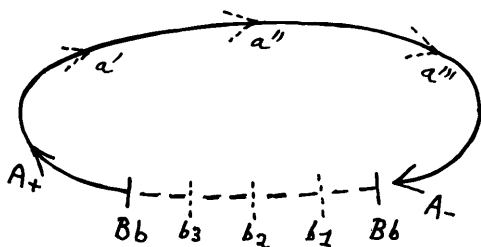
14. Sur le « flux à pouvoir mutant » et la distinction des deux monnaies, cf. Bernard Schmitt, *Monnaie, salaires et profits*, Ed. Castella, pp. 236, 275-277.

15. Michel Lelart, *Le dollar monnaie internationale*, Ed. Albatros, p. 57.

16. Soit l'analyse de Foucault, et ce qu'il appelle « microphysique du pouvoir », dans *Surveiller et punir* : en premier lieu, il s'agit bien de mécanismes miniaturisés, de foyers moléculaires qui s'exercent dans le détail ou dans l'infiniment petit, et qui constituent autant de « disciplines » à l'école, à l'armée, en usine, en prison, etc. (cf. pp. 140 sq.). Mais, en second lieu, ces segments eux-mêmes, et les foyers qui les travaillent à l'échelle microphysique, se présentent comme les singularités d'un « diagramme » abstrait, coextensif à tout le champ social, ou comme des quanta prélevés sur un flux quelconque — le flux quelconque étant défini par « une multiplicité d'individus » à contrôler (cf. pp. 207 sq.).

On pourrait prendre d'autres exemples. Ainsi, quand on parle d'un pouvoir d'Église, ce pouvoir a toujours été en relation avec une certaine administration du péché qui comporte une forte segmentarité, genres de péché (sept péchés capitaux), unités de mesure (combien de fois ?), règles d'équivalence et de rachat (confession, pénitence...). Mais très différent, bien que complémentaire, est ce qu'on pourrait appeler le flux moléculaire de peccabilité : celui-ci enserme la zone linéaire, est comme négocié à travers elle, mais ne comporte pour son compte que des pôles (péché originel-rédemption ou grâce), et des quanta (« péché de ne pas atteindre à la conscience du péché », péché de la conscience du péché, péché de la suite de la conscience du péché<sup>17</sup>). On pourrait en dire autant d'un flux de criminalité, par différence avec la ligne molaire d'un code juridique et ses découpages. Ou bien quand on parle d'un pouvoir militaire, d'un pouvoir d'armée, on considère bien une ligne segmentarisable d'après des types de guerre qui correspondent précisément aux États qui font la guerre, et aux buts politiques que ces États se proposent (de la guerre « limitée » à la guerre « totale »). Mais, suivant l'intuition de Clausewitz, très différente est la machine de guerre, c'est-à-dire un flux de guerre *absolue*, qui coule d'un pôle offensif à un pôle défensif, et n'est marqué que de quanta (forces matérielles et psychiques qui sont comme les disponibilités nominales de la guerre). Du flux pur, on peut dire qu'il est abstrait et pourtant réel ; idéal et pourtant efficace ; absolu et pourtant « différencié ». Il est vrai qu'on ne saisit le flux et ses quanta qu'à travers des indices de la ligne à segments ; mais inversement celle-ci et ceux-ci n'existent qu'à travers le flux qui les baigne. Dans tous les cas, on voit que la ligne à segments (macro-politique) plonge et se prolonge dans un flux à quanta (micro-politique) qui ne cesse d'en remanier, d'en agiter les segments :

A : flux et pôles  
 a : quanta  
 b : ligne et segments  
 B : centre de pouvoir  
 (L'ensemble est un cycle  
 ou une période)



17. Sur la « peccabilité quantitative », les quanta et le saut qualitatif, on se reportera à toute une micro-théologie constituée par Kierkegaard dans *Le concept d'angoisse*.

Hommage à Gabriel Tarde (1843-1904) : son œuvre longtemps oubliée a retrouvé de l'actualité sous l'influence de la sociologie américaine, et notamment de la micro-sociologie. Il avait été écrasé par Durkheim et son école (dans une polémique aussi dure et du même genre que celle de Cuvier contre Geoffroy Saint-Hilaire). C'est que Durkheim trouvait un objet privilégié dans les grandes représentations collectives, généralement binaires, résonantes, surcodées... Tarde objecte que les représentations collectives supposent ce qu'il faut expliquer, à savoir « la similitude de millions d'hommes ». C'est pourquoi Tarde s'intéresse plutôt au monde du détail, ou de l'infinitésimal : les petites *imitations, oppositions et inventions*, qui constituent toute une matière sub-représentative. Et les meilleures pages de Tarde sont celles où il analyse une minuscule innovation bureaucratique, ou linguistique, etc. Les durkheimiens ont répondu qu'il s'agissait de psychologie ou d'inter-psychologie, non pas de sociologie. Mais ce n'est vrai qu'en apparence, en première approximation : une micro-imitation semble bien aller d'un individu à un autre. En même temps, et plus profondément, elle se rapporte à un flux ou à une onde, et non pas à l'individu. *L'imitation est la propagation d'un flux ; l'opposition, c'est la binarisation, la mise en binarité des flux ; l'invention, c'est une conjugaison ou une connexion de flux divers.* Et qu'est-ce qu'un flux selon Tarde ? C'est croyance ou désir (les deux aspects de tout agencement), un flux est toujours de croyance et de désir. Les croyances et les désirs sont le fond de toute société, parce que ce sont des flux, « quantifiables » à ce titre, véritables Quantités sociales, tandis que les sensations sont qualitatives, et les représentations, de simples résultantes<sup>18</sup>. L'imitation, l'opposition, l'invention infinitésimales sont donc comme des quanta de flux, qui marquent une propagation, une binarisation ou une conjugaison de croyances et de désirs. D'où l'importance de la statistique, à condition qu'elle s'occupe des pointes, et non seulement de la zone « stationnaire » des représentations. Car, finalement, la différence n'est nullement entre le social et l'individuel (ou l'inter-individuel), mais entre le domaine molaire des représentations, qu'elles soient collectives ou individuelles, et le domaine moléculaire des croyances et des désirs, où la distinction du social et de l'individu perd tout sens, puisque les flux ne sont pas plus

18. Selon Tarde, la psychologie est quantitative, mais dans la mesure où elle étudie les composantes de désir et de croyance dans la sensation. Et la logique est quantitative quand elle ne s'en tient pas aux formes de représentation mais atteint aux degrés de croyance et de désir, et à leurs combinaisons : cf. *La logique sociale*, Alcan, 1893.

attribuables à des individus que surcodables par des signifiants collectifs. Tandis que les représentations définissent déjà de grands ensembles, ou des segments déterminés sur une ligne, les croyances et les désirs sont des flux marqués de quanta, qui se créent, s'épuisent ou muent, et qui s'ajoutent, se soustraient ou se combinent. Tarde est l'inventeur d'une micro-sociologie, à laquelle il donne toute son extension et sa portée, en dénonçant d'avance les contresens dont elle sera victime.

Voilà comment l'on pourrait distinguer la ligne à segments et le flux à quanta. Un flux mutant implique toujours quelque chose qui tend à échapper aux codes, à s'échapper des codes ; et les quanta sont précisément des signes ou des degrés de déterritorialisation sur le flux décodé. Au contraire, la ligne dure implique un surcodage qui se substitue aux codes défaillants, et les segments sont comme des reterritorialisations sur la ligne surcodante ou surcodée. Revenons au cas du péché originel : c'est l'acte même d'un flux qui marque un décodage par rapport à la création (avec un seul îlot conservé pour la Vierge), et une déterritorialisation par rapport à la terre adamique ; mais il opère en même temps un surcodage par des organisations binaires et de résonance (Pouvoirs, Eglise, empires, riches-pauvres, hommes-femmes..., etc.), et des re-territorialisations complémentaires (sur la terre de Caïn, sur le travail, sur la génération, sur l'argent...). Or, à la fois : les deux systèmes de référence sont en raison inverse, en ce sens que l'un échappe à l'autre, et que l'autre arrête l'un, l'empêche de fuir davantage ; mais ils sont strictement complémentaires et coexistants, parce que l'un n'existe qu'en fonction de l'autre ; et ils sont pourtant différents, en raison directe, mais sans se correspondre terme à terme, parce que le second n'arrête effectivement le premier que sur un « plan » qui n'est plus le plan du premier, et que le premier continue son élan sur son propre plan.

Un champ social ne cesse pas d'être animé de toutes sortes de mouvements de décodage et de déterritorialisation qui affecte des « masses », suivant des vitesses et des allures différentes. Ce ne sont pas des contradictions, ce sont des fuites. Tout est problème de *masse* à ce niveau. Par exemple, autour des *x<sup>e</sup>-xiv<sup>e</sup>* siècles, on voit se précipiter les facteurs de décodage et les vitesses de déterritorialisation : masses des derniers envahisseurs qui surgissent du nord, de l'est et du sud ; masses militaires qui deviennent bandes de pillage ; masses ecclésiastiques en butte aux infidèles et aux hérétiques, et qui se proposent des objectifs de plus en plus déterritorialisés ; masses paysannes qui quittent les domaines seigneuriaux ; masses seigneuriales qui doivent elles-mêmes trouver des moyens d'exploitation beaucoup moins ter-

ritoriaux que le servage ; masses urbaines qui se séparent de l'arrière-pays, et trouvent dans les villes des équipements de moins en moins territorialisés ; masses féminines qui se détachent de l'ancien code passionnel et conjugal ; masses monétaires qui cessent d'être objet de thésaurisation pour s'injecter dans de grands circuits commerciaux<sup>19</sup>. On peut citer les Croisades comme opérant une connexion de ces flux, telle que chacun relance et précipite les autres (même le flux de féminité dans la « Princesse lointaine », même le flux d'enfants dans les croisades du XIII<sup>e</sup>). Mais c'est en même temps, et de manière inséparable, que se produisent les surcodages et les reterritorialisations. Les Croisades se font surcoder par le pape et assigner des objectifs territoriaux. La Terre sainte, la paix de Dieu, un nouveau type d'abbayes, de nouvelles figures de la monnaie, de nouveaux modes d'exploitation du paysan par affermage et salariat (ou bien des retours à l'esclavage), des reterritorialisations de ville, etc., forment un système complexe. De ce point de vue, dès lors, nous devons introduire une différence entre deux notions, la *connexion* et la *conjugaison* des flux. Car si la « connexion » marque la manière dont des flux décodés et déterritorialisés se relancent les uns les autres, précipitent leur fuite commune, et additionnent ou échauffent leur quanta, la « conjugaison » de ces mêmes flux indique plutôt leur arrêt relatif, comme un point d'accumulation qui bouche ou colmate maintenant les lignes de fuite, opère une reterritorialisation générale, et fait passer les flux sous la dominance de l'un d'eux capable de les surcoder. Mais, précisément, c'est chaque fois le flux le plus déterritorialisé, d'après le premier aspect, qui opère l'accumulation ou la jonction des procès, détermine le surcodage et sert de base à la reterritorialisation, d'après le second aspect (nous avons rencontré un théorème selon lequel c'est toujours *sur* le plus déterritorialisé que se fait la reterritorialisation). Ainsi la bourgeoisie commerçante des villes conjugue ou capitalise un savoir, une technologie, des agencements et des circuits sous la dépendance desquels *entreront* la noblesse, l'Église, les artisans et les paysans mêmes. C'est parce qu'elle est pointe de la déterritorialisation, véritable accélérateur de particules, qu'elle opère aussi la reterritorialisation d'ensemble.

La tâche de l'historien est d'assigner la « période » de coexistence ou de simultanéité des deux mouvements (décodage-déterritorialisation d'une part, et d'autre part surcodage-reterritorialisation). Et c'est sur cette période qu'on distingue l'aspect

19. Sur tous ces points, cf. notamment Dobb, *Études sur le développement du capitalisme*, Maspero ; Duby, *Guerriers et paysans*, Gallimard.



moléculaire et l'aspect molaire : d'une part les *masses ou flux*, avec leurs mutations, leurs quanta de déterritorialisation, leurs connexions, leurs précipitations ; d'autre part les *classes ou segments*, avec leur organisation binaire, leur résonance, conjonction ou accumulation, leur ligne de surcodage au profit de l'une<sup>20</sup>. La différence d'une macro-histoire et d'une micro-histoire ne concerne nullement la longueur des durées envisagées, le grand et le petit, mais des systèmes de référence distincts, suivant que l'on considère une ligne surcodée à segments, ou bien un flux mutant à quanta. Et le système dur n'arrête pas l'autre : le flux continue sous la ligne, perpétuellement mutant, tandis que la ligne totalise. *Masse* et *classe* n'ont pas les mêmes contours ni la même dynamique, bien que le même groupe soit affecté des deux signes. La bourgeoisie comme masse *et* comme classe... Une masse n'a pas avec les autres masses les mêmes rapports que la classe « correspondante » avec les autres classes. Certes, il n'y a pas moins de rapports de force, et de violence, d'un côté que de l'autre. Mais précisément, la même lutte prend deux aspects très différents, où les victoires et les défaites ne sont pas les mêmes. Les mouvements de masse se précipitent et se relaient (ou s'estompent un long moment, avec de longues stупeurs), mais sautent d'une classe à une autre, passent par des mutations, dégagent ou émettent des quanta nouveaux qui viennent modifier les rapports de classe, remettre en question leur surcodage et leur reterritorialisation, faire passer ailleurs de nouvelles lignes de fuite. Il y a toujours une carte variable des masses sous la reproduction des classes. La politique opère par macro-décisions et choix binaires, intérêts binarisés ; mais le domaine du décidable reste mince. Et la décision politique plonge nécessairement dans un monde de micro-déterminations, d'attirances et de désirs, qu'elle doit pressentir ou évaluer d'une autre façon. Une évaluation des flux et de leurs quanta, sous les conceptions

---

20. C'est Rosa Luxemburg (*Œuvres I*, Maspero) qui a posé le problème des différences et rapports entre masses et classes, mais d'un point de vue encore subjectif : les masses comme « base instinctuelle de la conscience de classe » (cf. l'article de Boulte et Moiroux in « Rosa Luxemburg vivante », *Partisans*, 1969). Badiou et Balmès proposent une hypothèse plus objective : les masses seraient des « invariants » qui s'opposent à la forme-Etat en général et à l'exploitation, tandis que les classes seraient les variables historiques qui déterminent l'Etat concret, et, dans le cas du prolétariat, la possibilité d'une dissolution effective (*De l'idéologie*, Maspero). Mais on voit mal d'une part pourquoi les masses ne sont pas elles-mêmes des variables historiques ; et d'autre part pourquoi elles sont réservées aux exploités (« masse paysanne — plébéienne »), alors que le mot convient aussi bien à des masses seigneuriales, bourgeoises — ou même monétaires.

linéaires et les décisions segmentaires. Une page curieuse de Michelet reproche à François I<sup>er</sup> d'avoir mal évalué le flux d'émigration qui poussait vers la France beaucoup de gens en lutte contre l'Église : François I<sup>er</sup> n'y vit qu'un apport de soldats possibles, au lieu d'y sentir un flux moléculaire de masse que la France aurait pu tourner à son profit, en prenant la tête d'une Réforme différente de celle qui se produisit<sup>21</sup>. Les problèmes se présentent toujours ainsi. Bonne ou mauvaise, la politique et ses jugements sont toujours molières, mais c'est le moléculaire, avec ses appréciations, qui la « fait ».

Nous sommes plus en mesure de dessiner une carte. Si nous redonnons au mot « ligne » un sens très général, nous voyons qu'il n'y a pas seulement deux lignes, mais trois lignes en effet : 1) Une ligne relativement souple de codes et de territorialités entrelacés ; c'est pourquoi nous partions d'une segmentarité dite *primitive*, où les segmentations de territoires et de lignages composaient l'espace social ; 2) Une ligne dure, qui procède à l'organisation duelle des segments, à la concentricité des cercles en résonance, au surcodage généralisé : l'espace social implique ici un *appareil d'Etat*. C'est un autre système que le système primitif, précisément parce que le surcodage n'est pas un code encore plus fort, mais un procédé spécifique différent de celui des codes (de même la reterritorialisation n'est pas un territoire en plus, mais se fait dans un autre espace que celui des territoires, précisément dans l'espace géométrique surcodé) ; 3) Une ou des lignes de fuite, marquées de quanta, définies par décodage et déterritorialisation (il y a toujours quelque chose comme une *machine de guerre* qui fonctionne sur ces lignes).

Mais cette présentation a encore l'inconvénient de faire comme si les sociétés primitives étaient premières. En vérité, les codes ne sont jamais séparables du mouvement de décodage, les territoires, des vecteurs de déterritorialisation qui les traversent. Et le surcodage et la reterritorialisation ne viennent pas davantage après. C'est plutôt comme un espace où coexistent les trois sortes de lignes étroitement mêlées, tribus, empires et machines de guerre. On pourrait dire aussi bien que les lignes de fuite sont premières, *ou* les segments déjà durcis, et que les segmentations souples ne cessent d'osciller entre les deux. Soit une proposition comme celle de l'historien Pirenne, à propos des tribus barbares : « Ce ne fut pas spontanément que les *Barbares* se jetèrent sur *l'Empire* ; ils y furent poussés par la ruée *hunnique* qui

21. Michelet, *Histoire de France, la Renaissance*.

devait déterminer toute la suite des invasions...<sup>22</sup> » Voici d'un côté la segmentarité dure de l'empire romain, avec son centre de résonance et sa périphérie, son Etat, sa *pax romana*, sa géométrie, ses camps, son *limes*. Et puis, à l'horizon, une tout autre ligne, celle des nomades qui sortent de la steppe, qui entreprennent une fuite active et fluente, portent partout la déterritorialisation, lancent des flux dont les quanta s'échauffent, entraînés par une machine de guerre sans Etat. Les Barbares migrants sont bien entre les deux : ils vont et viennent, passent et repassent les frontières, pillent ou rançonnent, mais aussi s'intègrent et se reterritorialisent. Tantôt ils s'enfoncent dans l'empire, dont ils s'attribuent tel segment, se font mercenaires ou fédérés, se fixent, occupent des terres ou taillent eux-mêmes des Etats (les sages Wisigoths). Tantôt au contraire, ils passent du côté des nomades, et s'y associent, devenant indiscernables (les brillants Ostrogoths). Peut-être parce qu'ils n'ont pas cessé d'être battus par des Huns et par des Wisigoths, les Vandales, « Goths de seconde zone », tracent une ligne de fuite qui les rend aussi forts que leurs maîtres ; c'est la seule bande ou masse à franchir la Méditerranée. Mais c'est eux aussi qui font la reterritorialisation la plus inattendue, un empire de l'Afrique<sup>23</sup>. Il semble donc que les trois lignes, ne coexistent pas seulement, mais se transforment, passent chacune dans les autres. Et encore avons-nous pris un exemple sommaire où les lignes sont illustrées par des groupes différents. A plus forte raison quand c'est dans le même groupe, dans le même individu.

Il vaudrait mieux dès lors considérer des états simultanés de la Machine abstraite. D'une part, il y a une *machine abstraite de surcodage* : c'est elle qui définit une segmentarité dure, une macro-segmentarité, parce qu'elle produit ou plutôt reproduit les segments, en les opposant deux à deux, en faisant résonner tous les centres, et en étendant un espace homogène, divisible, strié en tous sens. Une telle machine abstraite renvoie à l'appareil d'Etat. Nous ne confondons pas cependant cette machine abstraite et l'appareil d'Etat lui-même. On définira par exemple la machine abstraite *more geometrico*, ou bien, dans d'autres conditions, par une « axiomatique » ; mais l'appareil d'Etat n'est ni la géométrie ni l'axiomatique : il est seulement l'agencement de reterritorialisation qui effectue la machine de surcodage dans telles limites et dans telles conditions. On peut seulement dire que l'appareil d'Etat tend plus ou moins à s'identifier avec cette machine

22. Pirenne, *Mahomet et Charlemagne*, P.U.F., p. 7.

23. Cf. E.F. Gautier, *Genséric, roi des Vandales*, Payot (« précisément parce qu'ils étaient les plus faibles, éternellement poussés dans le dos, ils ont été forcés d'aller plus loin »).

abstraite qu'il effectue. C'est ici que la notion d'Etat totalitaire prend son sens : un Etat devient totalitaire quand, au lieu d'effectuer dans ses propres limites la machine mondiale de surcodage, il s'identifie à elle en créant les conditions d'une « autarcie », en faisant une reterritorialisation par « vase clos », dans l'artifice du vide (ce qui n'est jamais une opération idéologique, mais économique et politique<sup>24</sup>).

D'autre part, à l'autre pôle, il y a une machine abstraite de mutation, qui opère par décodage et déterritorialisation. C'est elle qui trace les lignes de fuite : elle pilote les flux à quanta, assure la création-connexion des flux, émet de nouveaux quanta. Elle est elle-même en état de fuite, et dresse des machines de guerre sur ses lignes. Si elle constitue un autre pôle, c'est parce que les segments durs ou molaire ne cessent pas de colmater, de boucher, de barrer les lignes de fuite, tandis qu'elle ne cesse de les faire couler, « entre » les segments durs et dans une autre direction, sub-moléculaire. Mais aussi, entre les deux pôles, il y a tout un domaine de négociation, de traduction, de transduction proprement moléculaire, où tantôt les lignes molaire sont déjà travaillées par des fissures et des fêlures, tantôt les lignes de fuite, déjà attirées vers des trous noirs, les connexions de flux, déjà remplacées par des conjonctions limitatives, les émissions de quanta, converties en points-centres. Et c'est tout à la fois. A la fois les lignes de fuite connectent et continuent leurs intensités, font jaillir des signes-particules hors des trous noirs ; mais se rabattent sur des micro-trous noirs où elles tournoient, sur des conjonctions moléculaires qui les interrompent ; et, aussi, entrent dans des segments stables, binarisés, concentrés, axés sur un trou noir central, surcodés.

La question *Qu'est-ce qu'un centre ou un foyer de pouvoir ?* est apte à montrer l'enchevêtrement de toutes ces lignes. On parle d'un pouvoir d'armée, d'Eglise, d'école, d'un pouvoir public ou privé... Les centres de pouvoir concernent évidemment les segments durs. Chaque segment molaire a son, ses centres. On peut objecter que ces segments eux-mêmes supposent un centre de pouvoir, comme ce qui les distingue et les réunit, les oppose et les fait résonner. Mais il n'y a nulle contradiction entre les parties segmentaires et l'appareil centralisé. D'une part la segmentarité la plus dure n'empêche pas la centralisation :

---

24. Ce qui définit le totalitarisme, ce n'est pas l'importance d'un secteur public, puisque l'économie dans beaucoup de cas reste libérale. C'est la constitution artificielle de « vases clos », notamment monétaire et même industriel. C'est d'abord en ce sens que le fascisme italien et le nazisme allemand constituent des Etats totalitaires, comme le montre Daniel Guérin (*Fascisme et grand capital*, Maspero, ch. ix).

c'est que le point central commun n'agit pas comme un point où se confondraient les autres points, mais comme un point de résonance à l'horizon, derrière tous les autres points. L'Etat n'est pas un point qui prend sur soi les autres, mais une caisse de résonance pour tous les points. Et même quand l'Etat est totalitaire, sa fonction de résonance pour des centres et des segments distincts ne change pas : elle se fait seulement dans des conditions de vase clos qui en augmente la portée interne, ou double la « résonance » d'un « mouvement forcé ». Si bien que d'autre part, et inversement, la centralisation la plus stricte ne supprime pas la distinction des centres, des segments et des cercles. La ligne surcodante en effet ne se trace pas sans assurer la prévalence d'un segment comme tel sur l'autre (dans le cas de la segmentarité binaire), sans donner à tel centre un pouvoir de résonance relative par rapport à d'autres (dans le cas de la segmentarité circulaire), sans souligner le segment dominant par lequel elle passe elle-même (dans le cas de la segmentarité linéaire). En ce sens la centralisation est toujours hiérarchique, mais la hiérarchie est toujours segmentaire.

Chaque centre de pouvoir est aussi moléculaire, s'exerce sur un tissu micrologique où il n'existe plus que comme diffus, dispersé, démultiplié, miniaturisé, sans cesse déplacé, agissant par segmentations fines, opérant dans le détail et le détail de détails. L'analyse des « disciplines » ou micro-pouvoirs selon Foucault (école, armée, usine, hôpital, etc.) témoignent de ces « foyers d'instabilité » où s'affrontent des regroupements et accumulations, mais aussi des échappées et des fuites, et où se produisent des inversions<sup>25</sup>. Ce n'est plus « le » maître d'école, mais le surveillant, le meilleur élève, le cancre, le concierge, etc. Ce n'est plus le général, mais les officiers subalternes, les sous-officiers, le soldat en moi, la mauvaise tête aussi, chacun avec ses tendances, ses pôles, ses conflits, ses rapports de force. Et même l'adjudant, le concierge, ne sont invoqués que pour mieux faire comprendre ; car ils ont un côté molaire *et* un côté moléculaire, et rendent évident que le général, le propriétaire, avaient déjà aussi les deux côtés. On dirait que le nom propre ne perd pas son pouvoir, mais en trouve un nouveau quand il entre dans ces zones d'indiscernabilité. Pour parler comme Kafka, ce n'est plus le fonctionnaire

---

25. Foucault, *Surveiller et punir*, p. 32 : « Ces relations descendent loin dans l'épaisseur de la société, elles ne se localisent pas dans les relations de l'Etat aux citoyens ou à la frontière des classes, et elles ne se contentent pas de reproduire (...) la forme générale de la loi ou du gouvernement. (...) Elles définissent des points innombrables d'affrontement, des foyers d'instabilité dont chacun comporte ses risques de conflit, de luttes, et d'inversion au moins transitoire des rapports de force. »

Klamm, mais peut-être son secrétaire Momus, ou d'autres Klamm moléculaires, dont les différences, entre eux et avec Klamm, sont d'autant plus grandes qu'elles ne peuvent plus être assignées (« ces fonctionnaires ne s'en tiennent pas toujours aux mêmes livres, mais ils ne les remuent pas, ils changent eux-mêmes de place, et sont obligés de s'écraser les uns contre les autres à cause de l'étroitesse de la ruelle... ». « Ce fonctionnaire ressemble bien à Klamm, et s'il était dans un bureau à lui, à sa propre table de travail, et qu'il y eût son nom sur la porte, je ne douterais plus un instant... », dit Barnabé qui rêverait d'une segmentarité uniquement molaire, si dure et terrible soit-elle, comme seul gage de certitude et de sécurité, mais doit bien s'apercevoir que les segments molaire plongent nécessairement dans cette soupe moléculaire qui leur sert d'aliment, et qui en fait trembler les contours). Et il n'y a pas de centre de pouvoir qui n'ait cette micro-texture. C'est elle — et non pas le masochisme — qui explique qu'un opprimé peut toujours tenir une place active dans le système d'oppression : les ouvriers des pays riches participant activement à l'exploitation du tiers monde, à l'armement des dictatures, à la pollution de l'atmosphère.

Et ce n'est pas étonnant, puisque cette texture est entre la ligne de surcodage, à segments durs, et la ligne ultime, à quanta. Elle ne cesse pas d'osciller entre les deux, et tantôt rabat la ligne à quanta sur la ligne à segments, tantôt fait fuir de la ligne à segments des flux et quanta. C'est justement là le troisième aspect des centres de pouvoir, ou leur limite. Car ces centres n'ont pas d'autre raison que de traduire, autant qu'ils peuvent, les quanta de flux en segments de ligne (seuls les segments étant totalisables, d'une manière ou d'une autre). Mais, par là, ils rencontrent à la fois le principe de leur puissance et le fond de leur impuissance. Et, loin d'être opposés, la puissance et l'impuissance se complètent et se renforcent l'une l'autre dans une sorte de satisfaction fascinante qu'on retrouve éminemment chez les hommes d'Etat les plus médiocres, et qui définit leur « gloire ». Car ils tirent gloire de leur imprévision, ils tirent puissance de leur impuissance, puisqu'elle confirme qu'il n'y avait pas le choix. Les seuls « grands » hommes d'Etat sont ceux qui se connectent à des flux, comme des signes-pilotes, des signes-particules, et émettent des quanta franchissant les trous noirs : ce n'est pas par hasard que ces hommes ne se rencontrent que sur les lignes de fuite, en train de les tracer, de les pressentir, de les suivre ou de les devancer, même s'ils se trompent, et tombent (Moïse l'Hébreu, Genséric le Vandale, Gengis le Mongol, Mao le Chinois...). Mais il n'y a pas de Pouvoir qui règle ces flux eux-mêmes. On ne domine même pas l'augmentation d'une

« masse monétaire ». Quand on projette aux limites de l'univers une image de maître, une idée d'Etat ou de gouvernement secret, comme si une domination s'exerçait sur les flux non moins que sur les segments, et de la même façon, on tombe dans une représentation ridicule et fictive. La Bourse mieux que l'Etat donne une image des flux et de leurs quanta. Les capitalistes peuvent maîtriser la plus-value et sa répartition, ils ne dominent pas les flux dont la plus-value découle. En revanche, les centres de pouvoir s'exercent aux points où les flux se convertissent en segments : ce sont des échangeurs, des convertisseurs, des oscillateurs. Ce n'est pourtant pas que les segments eux-mêmes dépendent d'un pouvoir de décision. Nous avons vu au contraire comment les segments (par exemple, les classes) se formaient à la conjonction de masses et de flux déterritorialisés, le flux le plus déterritorialisé déterminant le segment dominant : ainsi le dollar segment dominant de la monnaie, la bourgeoisie segment dominant du capitalisme..., etc. Les segments dépendent donc eux-mêmes d'une machine abstraite. Mais ce qui dépend des centres de pouvoir, ce sont les agencements qui effectuent cette machine abstraite, c'est-à-dire qui ne cessent d'adapter les variations de masse et de flux aux segments de la ligne dure, en fonction du segment dominant et des segments dominés. Il peut y avoir beaucoup d'invention perverse dans ces adaptations.

C'est en ce sens qu'on parlera par exemple d'un pouvoir bancaire (banque mondiale, banques centrales, banques de crédit) : si le flux de monnaie-financement, monnaie de crédit, renvoie à la masse des transactions économiques, ce qui dépend des banques, c'est la conversion de cette monnaie de crédit *créée*, en monnaie de paiement segmentaire, *appropriée*, monnaie métallique ou d'Etat, acheteuse de biens eux-mêmes segmentarisés (importance à cet égard du taux de l'intérêt). Ce qui dépend des banques, c'est la conversion des deux monnaies, et la conversion des segments de la seconde en ensemble homogène, et la conversion de la seconde en n'importe quel bien<sup>26</sup>. On en dira autant pour tout centre de pouvoir. Tout centre de pouvoir a bien ces trois aspects ou ces trois zones : 1) sa zone de puissance, en rapport avec les segments d'une ligne solide dure ; 2) sa zone d'indiscernabilité, en rapport avec sa diffusion dans un tissu micro-physique ; 3) sa zone d'impuissance, en rapport avec les flux et quanta qu'il ne peut que convertir, sans arriver à les contrôler ni à les déterminer. Or c'est toujours du fond de son impuissance que chaque centre de pouvoir tire sa puissance :

26. Sur ces aspects du pouvoir bancaire, cf. Suzanne de Brunhoff, *L'offre de monnaie*, Maspero, surtout pp. 102-131.

d'où sa méchanceté radicale, et sa vanité. Plutôt être un minuscule quantum de flux qu'un convertisseur, un oscillateur, un distributeur molaire ! Pour en revenir à l'exemple monétaire, la première zone est représentée par les banques centrales publiques ; la seconde par « la série indéfinie de relations privées entre banques et emprunteurs » ; la troisième par le flux désirant de monnaie dont les quanta sont définis par la masse des transactions économiques. Il est vrai que les mêmes problèmes se posent et se retrouvent au niveau de ces transactions mêmes, avec d'autres centres de pouvoir. Mais, dans tous les cas, la première zone du centre de pouvoir est définie dans l'appareil d'Etat, comme agencement qui effectue la machine abstraite de surcodage molaire ; la seconde est définie dans le tissu moléculaire où plonge cet agencement ; la troisième est définie dans la machine abstraite de mutation, flux et quanta.

Mais, de ces trois lignes, nous ne pouvons pas dire que l'une soit mauvaise, ou l'autre bonne, par nature et nécessairement. L'étude des dangers sur chaque ligne, c'est l'objet de la pragmatique ou de la schizo-analyse, en tant qu'elle ne se propose pas de représenter, d'interpréter ni de symboliser, mais seulement de faire des cartes et de tirer des lignes, en marquant leurs mélanges autant que leurs distinctions. Nietzsche faisait dire à Zarathoustra, Castaneda fait dire à l'Indien Don Juan : il y a trois et même quatre dangers, d'abord la Peur, puis la Clarté, et puis le Pouvoir, et enfin le grand Dégoût, l'envie de faire mourir et de mourir, Passion d'abolition<sup>27</sup>. La peur, nous pouvons deviner ce que c'est. Nous craignons tout le temps de perdre. La sécurité, la grande organisation molaire qui nous soutient, les arborescences où nous nous accrochons, les machines binaires qui nous donnent un statut bien défini, les résonances où nous entrons, le système de surcodage qui nous domine, nous désirons tout cela. « Les valeurs, les morales, les patries, les religions et les certitudes privées que notre vanité et notre complaisance à nous-mêmes nous octroient généreusement, sont autant de séjours que le monde aménage pour ceux qui pensent se tenir ainsi debout et au repos, parmi les choses stables ; ils ne savent rien de cette immense déroute où ils s'en vont... *fuite devant la fuite*<sup>28</sup>. » Nous fuyons devant la fuite, nous durcissons nos segments, nous nous livrons à la logique binaire, nous serons d'autant plus durs sur tel segment qu'on aura été plus dur avec nous sur tel autre segment, nous nous reterritorialisons sur n'importe quoi, nous

27. Castaneda, *L'herbe du diable et la petite fumée*, pp. 106-111.

28. Blanchot, *L'amitié*, Gallimard, p. 232.



ne connaissons de segmentarité que molaire, aussi bien au niveau des grands ensembles auxquels nous appartenons que des petits groupes où nous nous mettons, et de ce qui se passe en nous dans le plus intime ou le plus privé. Tout est concerné, la façon de percevoir, le genre d'action, la manière de se mouvoir, le mode de vie, le régime sémiotique. L'homme qui rentre, et qui dit : « Est-ce que la soupe est prête ? », la femme qui répond : « Quelle tête tu fais ! tu es de mauvaise humeur ? » : effet de segments durs qui s'affrontent deux à deux. Plus la segmentarité sera dure, plus elle nous rassure. Voilà ce qu'est la peur, et comment elle nous rabat sur la première ligne.

Le deuxième danger, la Clarté, semble moins évident. C'est que la clarté, en fait, concerne le moléculaire. Là aussi, tout est concerné, même la perception, même la sémiotique, mais sur la seconde ligne. Castaneda montre par exemple l'existence d'une perception moléculaire que nous ouvre la drogue (mais tant de choses peuvent servir de drogue) : on accède à une micro-perception sonore et visuelle qui révèle des espaces et des vides, comme des trous dans la structure molaire. C'est précisément cela, la clarté : ces distinctions qui s'établissent dans ce qui nous paraissait plein, ces trous dans le compact ; et inversement, là où nous voyions tout à l'heure des terminaisons de segments bien tranchées, il y a plutôt des franges incertaines, des empiètements, des chevauchements, des migrations, des actes de segmentation qui ne coïncident plus avec la segmentarité dure. Tout est devenu souplesse apparente, des vides dans le plein, des nébuleuses dans les formes, des tremblés dans les traits. Tout a pris la clarté du microscope. Nous croyons avoir tout compris, et en tirer les conséquences. Nous sommes de nouveaux chevaliers, nous avons même une mission. Une micro-physique du migrant a pris la place de la macro-géométrie du sédentaire. Mais cette souplesse et cette clarté n'ont pas seulement leur danger, elles sont elles-mêmes un danger. D'abord parce que la segmentarité souple risque de reproduire en miniature les affections, les affectations de la dure : on remplace la famille par une communauté, on remplace la conjugalité par un régime d'échange et de migration, mais c'est encore pire, des micro-Œdipe s'établissent, les micro-fascismes font loi, la mère se croit obligée de branler son enfant, le père devient maman. Obscure clarté qui ne tombe d'aucune étoile, et qui dégage une telle tristesse : cette segmentarité mouvante découle directement de la plus dure, elle en est la compensation directe. Plus les ensembles deviennent molaires, plus les éléments et leurs rapports deviennent moléculaires, l'homme moléculaire pour une humanité molaire. On se déterritorialise, on fait masse, mais pour nouer et annuler les mouve-

ments de masse et de déterritorialisation, pour inventer toutes les reterritorialisation marginales encore pires que les autres. Mais surtout la segmentarité souple suscite ses propres dangers qui ne se contentent pas de reproduire en petit les dangers de la segmentarité molaire, ni d'en découler ou de les compenser : nous l'avons vu, les micro-fascismes ont leur spécificité qui peuvent cristalliser dans un macro-fascisme, mais qui peuvent aussi bien flotter pour leur compte sur la ligne souple et baigner chaque petite cellule. Une multitude de trous noirs peuvent très bien ne pas se centraliser, et être comme des virus qui s'adaptent aux situations les plus diverses, creusant des vides dans les perceptions et les sémiotiques moléculaires. Des interactions sans résonance. Au lieu de la grande peur paranoïaque, nous nous trouvons pris dans mille petites monomanies, des évidences et des clartés qui jaillissent de chaque trou noir, et qui ne font plus système, mais rumeur et bourdonnement, lumières aveuglantes qui donnent à n'importe qui la mission d'un juge, d'un justicier, d'un policier pour son compte, d'un gauleiter d'immeuble ou de logis. On a vaincu la peur, on a quitté les rivages de la sécurité, mais on est entré dans un système non moins concentré, non moins organisé, celui des petits insécurités qui fait que chacun trouve son trou noir et devient dangereux dans ce trou, disposant d'une clarté sur son cas, son rôle et sa mission, plus inquiétante que les certitudes de la première ligne.

Le Pouvoir est le troisième danger, parce qu'il est sur les deux lignes à la fois. Il va des segments durs, de leur surcodage et résonance aux segmentations fines, à leur diffusion et interactions, et inversement. Il n'y a pas d'homme de pouvoir qui ne saute d'une ligne à l'autre, et qui ne fasse alterner un petit et un grand style, le style canaille et le style Bossuet, la démagogie du bureau de tabac et l'impérialisme du grand commis. Mais toute cette chaîne et cette trame du pouvoir plongent dans un monde qui leur échappe, monde de flux mutants. Et c'est précisément son impuissance qui rend le pouvoir si dangereux. L'homme de pouvoir ne cessera de vouloir arrêter les lignes de fuite, et pour cela de prendre, de fixer la machine de mutation dans la machine de surcodage. Mais il ne peut le faire qu'en faisant le vide, c'est-à-dire en fixant d'abord la machine de surcodage elle-même, en la contenant dans l'agencement local chargé de l'effectuer, bref en donnant à l'agencement les dimensions de la machine : ce qui se produit dans les conditions artificielles du totalitarisme ou du « vase clos ».

Mais il y a encore un quatrième danger, et sans doute est-ce celui qui nous intéresse le plus, parce qu'il concerne les lignes de fuite elles-mêmes. Nous avons beau présenter ces lignes

comme une sorte de mutation, de création, se traçant non pas dans l'imagination, mais dans le tissu même de la réalité sociale, nous avons beau leur donner le mouvement de la flèche et la vitesse d'un absolu, — ce serait trop simple de croire qu'elles ne craignent et n'affrontent d'autre risque que celui de se faire rattraper quand même, de se faire colmater, ligaturer, renouer, reterritorialiser. Elles dégagent elles-mêmes un étrange désespoir, comme une odeur de mort et d'immolation, comme un état de guerre dont on sort rompu : c'est qu'elles ont elles-mêmes leurs propres dangers qui ne se confondent pas avec les précédents. Exactement ce qui fait dire à Fitzgerald : « J'avais le sentiment d'être debout au crépuscule sur un champ de tir abandonné, un fusil vide à la main, et les cibles descendues. Aucun problème à résoudre. Simplement le silence et le seul bruit de ma propre respiration. (...) Mon immolation de moi-même était une fusée sombre et mouillée<sup>29</sup>. » Pourquoi la ligne de fuite est-elle une guerre d'où l'on risque tant de sortir défait, détruit, après avoir détruit tout ce qu'on pouvait ? Voilà précisément le quatrième danger : que la ligne de fuite franchisse le mur, qu'elle sorte des trous noirs, mais que, au lieu de se connecter avec d'autres lignes et d'augmenter ses valences à chaque fois, *elle ne tourne en destruction, abolition pure et simple, passion d'abolition*. Telle la ligne de fuite de Kleist, l'étrange guerre qu'il mène, et le suicide, le double suicide comme issue qui fait de la ligne de fuite une ligne de mort.

Nous n'invoquons aucune pulsion de mort. Il n'y a pas de pulsion interne dans le désir, il n'y a que des agencements. Le désir est toujours agencé, et il est ce que l'agencement le détermine à être. Au niveau même des lignes de fuite, l'agencement qui les trace est du type machine de guerre. Les mutations renvoient à cette machine, *qui n'a certes pas la guerre pour objet*, mais l'émission de quanta de déterritorialisation, le passage de flux mutants (toute création en ce sens passe par une machine de guerre). Il y a beaucoup de raisons qui montrent que la machine de guerre a une autre origine, qu'elle est un autre agencement que l'appareil d'Etat. D'origine nomade, elle est dirigée contre lui. Ce sera l'un des problèmes fondamentaux de l'Etat, de s'approprier cette machine de guerre qui lui est étrangère, d'en faire une pièce de son appareil, sous forme d'institution militaire fixée ; et l'Etat rencontrera toujours de grandes difficultés à cet égard. Mais c'est précisément quand la machine de guerre n'a plus pour objet que la guerre, quand elle substitue ainsi la destruction à la mutation, qu'elle libère la charge la plus

29. Fitzgerald, *La fêlure*, Gallimard, pp. 350, 354.

catastrophique. La mutation n'était nullement une transformation de la guerre, c'est au contraire la guerre qui est comme la chute ou la retombée de la mutation, le seul objet qui reste à la machine de guerre quand elle a perdu sa puissance de muer. Si bien qu'on doit dire, de la guerre elle-même, qu'elle est seulement l'abominable résidu de la machine de guerre, soit lorsque celle-ci s'est fait approprier par l'appareil d'Etat, soit, pire encore, lorsqu'elle s'est construite un appareil d'Etat qui ne vaut plus que pour la destruction. Alors la machine de guerre ne trace plus des lignes de fuite mutantes, mais une pure et froide ligne d'abolition. (Sur ce rapport complexe de la machine de guerre et de la guerre, nous voudrions plus loin présenter une hypothèse.)

C'est là que nous retrouvons le paradoxe du fascisme, et sa différence avec le totalitarisme. Car le totalitarisme est affaire d'Etat : il concerne essentiellement le rapport de l'Etat comme agencement localisé avec la machine abstraite de surcodage qu'il effectue. Même quand il s'agit d'une dictature militaire, c'est une armée d'Etat qui prend le pouvoir, et qui élève l'Etat au stade totalitaire, ce n'est pas une machine de guerre. Le totalitarisme est conservateur par excellence. Tandis que, dans le fascisme, il s'agit bien d'une machine de guerre. Et quand le fascisme se construit un Etat totalitaire, ce n'est plus au sens où une armée d'Etat prend le pouvoir, mais au contraire au sens où une machine de guerre s'empare de l'Etat. Une remarque bizarre de Virilio nous met sur la voie : dans le fascisme, l'Etat est beaucoup moins totalitaire qu'il n'est *suicidaire*. Il y a dans le fascisme un nihilisme réalisé. C'est que, à la différence de l'Etat totalitaire qui s'efforce de colmater toutes les lignes de fuite possibles, le fascisme se construit sur une ligne de fuite intense, qu'il transforme en ligne de destruction et d'abolition pures. C'est curieux comme, dès le début, les nazis annonçaient à l'Allemagne ce qu'ils apportaient : à la fois des noces et de la mort, y compris leur propre mort, et la mort des Allemands. Ils pensaient qu'ils périraient, mais que leur entreprise serait de toute façon recommencé, l'Europe, le monde, le système planétaire. Et les gens criaient bravo, non pas parce qu'il ne comprenaient pas, mais parce qu'ils voulaient cette mort qui passait par celle des autres. C'est comme une volonté de tout remettre en jeu chaque fois, de parier la mort des autres contre la sienne, et de tout mesurer avec des « déléomètres ». Le roman de Klaus Mann, *Méphisto*, donne des échantillons de discours ou de conversations nazis tout à fait ordinaires : « L'héroïsme pathétique faisait de plus en plus défaut à notre vie. (...) En réalité, nous ne marchons pas au pas militaire, nous avançons en titubant. (...) Notre

Führer bien-aimé nous entraîne dans les ténèbres et le néant. (...) Comment nous autres poètes, qui entretenons des rapports particuliers avec les ténèbres et l'abîme, ne l'en admirerions-nous pas ? (...) Des éclairs de feu à l'horizon, des ruisseaux de sang sur tous les chemins, et une danse de possédés des survivants, de *ceux qui sont encore épargnés autour des cadavres*<sup>30</sup> ! » Le suicide n'apparaît pas comme un châtiment, mais comme le couronnement de la mort des autres. On peut toujours dire qu'il s'agit de discours fumeux, et d'idéologie, rien d'autre que de l'idéologie. Mais ce n'est pas vrai ; l'insuffisance des définitions économiques et politiques du fascisme n'implique pas seulement la nécessité d'y joindre de vagues déterminations dites idéologiques. Nous préférons suivre J. P. Faye quand il s'interroge sur la formation précise des énoncés nazis, qui jouent dans le politique, dans l'économique autant que dans la conversation la plus absurde. Nous retrouvons toujours dans ces énoncés le cri « stupide et répugnant » de *Vive la mort !*, même au niveau économique où l'expansion du réarmement remplace l'accroissement de consommation, et où l'investissement se déplace des moyens de production vers les moyens de pure destruction. L'analyse de Paul Virilio nous semble profondément juste quand il définit le fascisme, non pas par la notion d'Etat totalitaire, mais par celle d'Etat suicidaire : la guerre dite totale y apparaît moins comme l'entreprise d'un Etat, que d'une machine de guerre qui s'approprie l'Etat, et fait passer à travers lui le flux de guerre absolue qui n'aura d'autre issue que le suicide de l'Etat lui-même. « Déclenchement d'un processus matériel inconnu réellement sans limites et sans but. (...) Une fois déclenché, son mécanisme ne peut aboutir à la paix, car la stratégie indirecte installe effectivement le pouvoir dominant hors des catégories usuelles de l'espace et du temps. (...) C'est dans l'horreur de la quotidienneté et de son milieu que Hitler trouvera finalement son plus sûr

---

30. Klaus Mann, *Mephisto*, Denoël, pp. 265-266. Ce genre de déclarations abonde, au moment même des succès nazis. Cf. les formules célèbres de Goebbels : « Dans le monde de fatalité absolue où se meut Hitler, plus rien n'a de sens, ni le bien ni le mal, ni le temps ni l'espace, *et ce que les autres hommes appellent succès ne peut servir de critère.* (...) Il est probable que Hitler aboutira à la catastrophe... » (*Hitler parle à ses généraux*, Albin Michel). Ce catastrophisme peut se concilier avec beaucoup de satisfaction, de bonne conscience et de tranquillité confortable, comme on le voit aussi, dans un autre contexte, chez certains suicidaires. Il y a toute une bureaucratie de la catastrophe. Pour le fascisme italien, on se reportera notamment à l'analyse de M. A. Macciochi, « Sexualité féminine dans l'idéologie fasciste », *Tel Quel* n° 66 : l'escadron féminin de la mort, la mise en scène des veuves et des mères en deuil, les mots d'ordre « Cercueil et Berceaux ».

moyen de gouvernement, la légitimation de sa politique et de sa stratégie militaire, et ce jusqu'à la fin, puisque, loin d'abattre la nature répulsive de son pouvoir, les ruines, les horreurs, les crimes, le chaos de la guerre totale ne feront normalement qu'en augmenter l'étendue. Le télégramme 71 : *Si la guerre est perdue, que la nation périclite*, dans lequel Hitler décide d'associer ses efforts à ceux de ses ennemis pour achever la destruction de son propre peuple en anéantissant les ultimes ressources de son habitat, réserves civiles de toute nature (eau potable, carburants, vivres, etc.) est l'aboutissement normal...<sup>31</sup> » C'était déjà cette réversion de la ligne de fuite en ligne de destruction qui animait tous les foyers moléculaires du fascisme, et les faisait interagir dans une machine de guerre plutôt que résonner dans un appareil d'Etat. *Une machine de guerre qui n'avait plus que la guerre pour objet*, et qui acceptait d'abolir ses propres servants plutôt que d'arrêter la destruction. Tous les dangers des autres lignes sont peu de chose à côté de ce danger-là.

---

31. Paul Virilio, *L'insécurité du territoire*, ch. I. Et, bien qu'elle identifie nazisme et totalitarisme, Hannah Arendt a dégagé ce principe de la domination nazie : « Leur idée de la domination ne pouvait être réalisée ni par un Etat ni par un simple appareil de violence, mais seulement par un mouvement constamment en mouvement » ; et même la guerre, et le risque de perdre la guerre, interviennent comme des accélérateurs (*Le système totalitaire*, Ed. du Seuil, pp. 49, 124 sq., 140 sq., 207 sq.).

10. 1730 - Devenir-intense, devenir-  
animal, devenir-imperceptible...



*Souvenirs d'un spectateur.* — Je me souviens du beau film *Willard* (1972, Daniel Mann). Peut-être une série B, mais un beau film impopulaire, puisque les héros sont des rats. Mes souvenirs ne sont pas forcément exacts. Je raconte l'histoire en gros. Willard vit avec sa mère autoritaire dans la vieille maison de famille. Epouvantable atmosphère œdipienne. Sa mère lui ordonne de détruire une portée de rats. Il en épargne un (ou deux, ou quelques-uns). Après une violente dispute, la mère, qui « ressemble » à un chien, meurt. Willard risque de perdre la maison, convoitée par un homme d'affaires. Willard aime le rat principal qu'il a sauvé, Ben, et qui se révèle d'une prodigieuse intelligence. Il y a de plus une rate blanche, la compagne de Ben. Rentré du bureau, Willard passe tout son temps avec eux. Ils ont maintenant pullulé. Willard conduit la meute des rats, sous le commandement de Ben, chez l'homme d'affaires, et le fait mourir atrocement. Mais, emmenant ses deux préférés au bureau, il commet une imprudence, et doit laisser les employés tuer la blanche. Ben s'échappe, après un long regard fixe et dur sur Willard. Alors celui-ci connaît une pause dans son destin, dans son *devenir rat*. De toutes ses forces, il tente de rester parmi les humains. Il accepte même les avances d'une jeune fille du bureau, qui « ressemble » beaucoup à une rate, mais justement ne fait qu'y ressembler. Or un jour où il a invité la jeune fille, prêt à se faire conjugaliser, ré-œdipianiser, il revoit Ben qui surgit, haineux. Il tente de le chasser, mais chasse en fait la jeune fille, et descend dans la cave où Ben l'attire, où l'attend une meute innombrable pour le dépecer. C'est comme un conte, ce n'est jamais angoissant.

Tout y est : un devenir-animal, qui ne se contente pas de passer par la ressemblance, auquel la ressemblance ferait plutôt obstacle ou arrêt, — un devenir-moléculaire, avec le pullulement des rats, la meute, qui mine les grandes puissances molaires, famille, profession, conjugalité, — un choix maléfique, puisqu'il y a un « préféré » dans la meute, et une sorte de contrat d'alliance, de pacte affreux avec le préféré, — l'instauration d'un agencement, machine de guerre ou machine criminelle, qui peut aller jusqu'à l'auto-destruction, — une circulation d'affects impersonnels, un courant alternatif, qui bouleverse les projets signifians comme les sentiments subjectifs, et constitue une sexualité non humaine, — une irrésistible déterritorialisation, qui annule d'avance les tentatives de reterritorialisation œdipienne, conjugale ou professionnelle (y aurait-il des animaux œdipiens, avec qui on peut « faire Edipe », faire famille, mon petit chien, mon petit chat, et puis d'autres animaux qui nous entraîneraient



au contraire dans un devenir irrésistible ? Ou bien, autre hypothèse : le même animal pourrait-il être pris dans deux fonctions, deux mouvements opposés, suivant le cas ?).

*Souvenirs d'un naturaliste.* — Un des problèmes principaux de l'histoire naturelle a été de penser les rapports des animaux entre eux. C'est très différent de l'évolutionnisme ultérieur qui s'est défini en termes de généalogie, parenté, descendance ou filiation. On sait que l'évolutionnisme arrivera à l'idée d'une évolution qui ne se ferait pas nécessairement par filiation. Mais au début il ne pouvait passer que par le motif généalogique. Inversement, l'histoire naturelle avait ignoré ce motif, ou du moins l'importance déterminante de ce motif. Darwin lui-même distingue comme très indépendants le thème évolutionniste de la parenté et le thème naturaliste de la somme et de la valeur des différences ou ressemblances : en effet, des groupes également parents peuvent avoir des degrés de différence tout à fait variables par rapport à l'ancêtre. Précisément parce que l'histoire naturelle s'occupe avant tout de la somme et de la valeur des différences, elle peut concevoir des progressions et des régressions, des continuités et des grandes coupures, mais non pas à proprement parler une évolution, c'est-à-dire la possibilité d'une descendance dont les *degrés* de modification dépendent de conditions extérieures. L'histoire naturelle ne peut penser qu'en termes de rapports, entre A et B, mais non pas en termes de production, de A à x.

Mais c'est au niveau de ces rapports que se passe quelque chose de très important. Car l'histoire naturelle conçoit de deux façons les rapports d'animaux : série ou structure. D'après une série, je dis : *a* ressemble à *b*, *b* ressemble à *c*..., etc., tous ces termes se rapportant eux-mêmes suivant leur degré divers à un terme unique éminent, perfection ou qualité, comme raison de la série. C'est exactement ce que les théologiens appelaient une analogie de proportion. D'après la structure, je dis *a* est à *b* ce que *c* est à *d*, et chacun de ces rapports réalise à sa manière la perfection considérée : les branchies sont à la respiration dans l'eau ce que les poumons sont à la respiration dans l'air ; ou bien le cœur est aux branchies ce que l'absence de cœur est aux trachées... C'est une analogie de proportionnalité. Dans le premier cas, j'ai des ressemblances qui diffèrent tout le long d'une série, ou d'une série à une autre. Dans le second cas, j'ai des différences qui se ressemblent dans une structure, et d'une structure à une autre. La première forme d'analogie passe pour plus sensible et populaire, et exige de l'imagination ; pourtant il s'agit d'une imagination studieuse, qui doit tenir compte

des rameaux de la série, combler les ruptures apparentes, conjurer les fausses ressemblances et graduer les vraies, tenir compte à la fois des progressions et des régressions ou dégradations. La seconde forme d'analogie est considérée comme royale, parce qu'elle exige plutôt toutes les ressources de l'entendement pour fixer les rapports équivalents, en découvrant tantôt les variables indépendantes combinables dans une structure, tantôt les corrélats qui s'entraînent l'un l'autre dans chaque structure. Mais, si différents qu'ils soient, ces deux thèmes de la série et de la structure ont toujours coexisté dans l'histoire naturelle, contradictoires en apparence, formant réellement des compromis plus ou moins stables<sup>1</sup>. De même les deux figures d'analogie coexistaient dans l'esprit des théologiens, sous des équilibres variables. C'est que, de part et d'autre, la Nature y est conçue comme une immense *mimesis* : tantôt sous la forme d'une chaîne des êtres qui ne cesseraient de s'imiter, progressivement ou régressivement, tendant vers le terme supérieur divin qu'ils imitent tous comme modèle et raison de la série, par ressemblance graduée ; tantôt sous la forme d'une Imitation en miroir qui n'aurait plus rien à imiter, puisque ce serait elle le modèle que tous imiteraient, cette fois par différence ordonnée... (C'est cette vision mimétique ou mimologique qui rend impossible à ce moment-là l'idée d'une évolution-production.)

Or nous ne sommes nullement sortis de ce problème. Les idées ne meurent pas. Non pas qu'elles survivent simplement à titre d'archaïsmes. Mais, à un moment, elles ont pu atteindre un stade scientifique, et puis le perdre, ou bien émigrer dans d'autres sciences. Elles peuvent alors changer d'application, et de statut, elles peuvent même changer de forme et de contenu, elles gardent quelque chose d'essentiel, dans la démarche, dans le déplacement, dans la répartition d'un nouveau domaine. Les idées, ça ressort toujours, puisque ça a toujours servi, mais sur les modes actuels les plus différents. Car, d'une part, les rapports des animaux entre eux ne sont pas seulement objet de science, mais aussi objet de rêve, objet de symbolisme, objet d'art ou de poésie, objet de pratique et d'utilisation pratique. D'autre part, les rapports des animaux entre eux sont pris dans des rapports de l'homme avec l'animal, de l'homme avec la femme, de l'homme avec l'enfant, de l'homme avec les éléments, de l'homme avec l'univers physique et micro-physique. La double idée « série-structure » franchit à un moment un seuil scientifique, mais elle

1. Sur cette complémentarité série-structure, et la différence avec l'évolutionnisme, cf. H. Daudin, *Cuvier et Lamarck : les classes zoologiques et l'idée de série animale*, et M. Foucault, *Les mots et les choses*, ch. v.

n'en venait pas, et elle n'y reste pas, ou bien elle passe dans d'autres sciences, elle anime par exemple les sciences humaines, pour servir à l'étude des rêves, des mythes et des organisations. L'histoire des idées ne devrait jamais être continue, elle devrait se garder des ressemblances, mais aussi des descendances ou filiations, pour se contenter de marquer les seuils que traverse une idée, les voyages qu'elle fait, qui en changent la nature ou l'objet. Or voilà que les rapports objectifs des animaux entre eux ont été repris dans certains rapports subjectifs de l'homme avec l'animal, du point de vue d'une imagination collective, ou du point de vue d'un entendement social.

Jung a élaboré une théorie de l'Archétype comme inconscient collectif, où l'animal a un rôle particulièrement important dans les rêves, les mythes et les collectivités humaines. Précisément, l'animal est inséparable d'une *série* qui comporte le double aspect progression-régression, et où chaque terme joue le rôle d'un transformateur possible de la libido (métamorphose). Tout un traitement du rêve en sort puisque, une image troublante étant donnée, il s'agit de l'intégrer dans sa série archétypique. Une telle série peut comporter des séquences féminines ou masculines, enfantines, mais également des séquences animales, végétales, ou même élémentaires, moléculaires. A la différence de l'histoire naturelle, ce n'est plus l'homme qui est le terme éminent de la série, ce peut être un animal pour l'homme, le lion, le crabe ou l'oiseau de proie, le pou, par rapport à tel acte, telle fonction, suivant telle exigence de l'inconscient. Bachelard écrit un très beau livre jungien quand il établit la série ramifiée de Lautréamont, tenant compte du coefficient de vitesse des métamorphoses et du degré de perfection de chaque terme en fonction d'une agressivité pure comme raison de série : le croc du serpent, la corne du rhinocéros, la dent du chien et le bec de la chouette, mais, de plus en plus haut, la griffe de l'aigle ou du vautour, la pince du crabe, les pattes du pou, la ventouse du poulpe. Dans l'ensemble de l'œuvre de Jung, toute une mimesis réunit dans ses filets la nature et la culture, suivant des analogies de proportion où les séries et leurs termes, et surtout les animaux qui y occupent une situation médiane, assurent les cycles de conversion nature-culture-nature : les archétypes comme « représentations analogiques<sup>2</sup> ».

Est-ce par hasard que le structuralisme a si fort dénoncé ces prestiges de l'imagination, l'établissement des ressemblances le long de la série, l'imitation qui traverse toute la série et la

2. Cf. Jung, notamment *Métamorphoses de l'âme et ses symboles*, Librairie de l'Université, Genève. Et Bachelard, *Lautréamont*, Corti.

conduit au terme, l'identification à ce terme dernier ? Rien n'est plus explicite à cet égard que les textes célèbres de Lévi-Strauss concernant le totémisme : dépasser les ressemblances externes vers les *homologies internes*<sup>3</sup>. Il ne s'agit plus d'instaurer une organisation sérielle de l'imaginaire, mais un ordre symbolique et structural de l'entendement. Il ne s'agit plus de graduer des ressemblances, et d'arriver en dernière instance à une identification de l'Homme et de l'Animal au sein d'une participation mystique. Il s'agit d'ordonner les différences pour arriver à une correspondance des rapports. Car l'animal pour son compte se distribue suivant des rapports différentiels ou des oppositions distinctives d'espèces ; et de même l'homme, suivant les groupes considérés. Dans l'institution totémique, on ne dira pas que tel groupe d'hommes s'identifie à telle espèce animale, on dira : ce que le groupe A est au groupe B, l'espèce A' l'est à l'espèce B'. Il y a là une méthode profondément différente de la précédente : si deux groupes humains sont donnés qui ont chacun leur animal-totem, il faudra trouver en quoi les deux totems sont pris dans des rapports analogues à ceux des deux groupes — ce que la Corneille est au Faucon...

La méthode vaut également pour les rapports Homme-enfant, Homme-femme, etc. Constatant par exemple que le guerrier a un certain rapport étonnant avec la jeune fille, on se gardera d'établir une série imaginaire qui les réunirait, on cherchera plutôt le terme qui rend effective une équivalence de rapports. Ainsi Vernant peut dire que le mariage est à la femme ce que la guerre est à l'homme, d'où découle une homologie de la vierge qui se refuse au mariage et du guerrier qui se déguise en fille<sup>4</sup>. Bref, l'entendement symbolique substitue à l'analogie de proportion une analogie de proportionnalité ; à la sériation des ressemblances une structuration des différences ; à l'identification des termes une égalité des rapports ; aux métamorphoses de l'imagination des métaphores dans le concept ; à la grande continuité nature-culture, une faille profonde qui distribue des correspondances sans ressemblance entre les deux ; à l'imitation d'un modèle original, une mimesis elle-même première et sans modèle. Jamais un homme n'a pu dire : « Je suis un taureau, un loup... », mais il a pu dire : je suis à la femme ce que le taureau est à une vache, je suis à un autre homme ce que le loup est à l'agneau. Le structuralisme est une grande révolution, le monde entier devient plus raisonnable. Considérant les deux modèles, de la série et de

3. Lévi-Strauss, *Le totémisme aujourd'hui*, P.U.F., p. 112.

4. J.-P. Vernant, in *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Mouton, pp. 15-16.

la structure, Lévi-Strauss ne se contente pas de faire bénéficier la seconde de tous les prestiges d'une classification vraie, il renvoie la première au domaine obscur du sacrifice, qu'il présente comme illusoire et même dénué de bon sens. *Le thème sériel du sacrifice* doit céder la place au *thème structural de l'institution totémique* bien comprise. Et pourtant là encore, entre les séries archétypiques et les structures symboliques, bien des compromis s'établissent, comme dans l'histoire naturelle<sup>5</sup>.

*Souvenirs d'un bergsonien.* — Rien de ce qui précède ne nous satisfait, du point de vue restreint qui nous occupe. Nous croyons à l'existence de devenirs-animaux très spéciaux qui traversent et emportent l'homme, et qui n'affectent pas moins l'animal que l'homme. « On n'entendit plus parler que des vampires de 1730 à 1735... » Or c'est évident que le structuralisme ne rend pas compte de ces devenirs, puisqu'il est précisément fait pour en nier ou du moins en dévaloriser l'existence : une correspondance de rapports ne fait pas un devenir. Si bien que, rencontrant de tels devenirs qui parcourent en tous sens une société, le structuralisme y voit des phénomènes de dégradation qui détournent l'ordre véritable et relèvent des aventures de la diachronie. Pourtant Lévi-Strauss ne cesse de croiser, dans ses études de mythes, ces actes rapides par lesquels l'homme devient animal en même temps que l'animal devient... (mais devient quoi ? devient homme ou devient autre chose ?). La tentative pour expliquer ces *blocs de devenir* par la correspondance de deux rapports est toujours possible, mais appauvrit assurément le phénomène envisagé. Ne faut-il pas admettre que le mythe comme cadre de classification est peu capable d'enregistrer ces devenirs, qui sont plutôt comme des fragments de conte ? Ne faut-il pas accorder un crédit à l'hypothèse de Duvignaud suivant laquelle des phénomènes « anomiques » traversent les sociétés, qui ne sont pas des dégradations de l'ordre mythique, mais des dynamismes irréductibles traçant des lignes de fuite, et impliquant d'autres formes d'expression que celles du mythe, même si celui-ci les reprend à son compte pour

---

5. Sur l'opposition de la série sacrificielle et de la structure totémique, cf. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Plon, pp. 295-302. Mais, malgré toute sa sévérité pour la série, Lévi-Strauss reconnaît les compromis des deux thèmes : c'est que la structure implique elle-même un sentiment très concret des affinités (51-52) et s'établit pour son compte sur deux séries entre lesquelles elle organise ses homologues de rapports. Surtout, le « devenir historique » peut entraîner des complications ou des dégradations qui substituent, à ces homologues, des ressemblances et des identifications de termes (pp. 152 sq., et ce que Lévi-Strauss appelle « l'envers du totémisme »).

les arrêter <sup>6</sup> ? Comme si, à côté des deux modèles, celui du sacrifice et de la série, celui de l'institution totémique et de la structure, il y avait place encore pour quelque chose d'autre, plus secret, plus souterrain : *le sorcier* et les devenirs, qui s'expriment dans les contes, non plus dans les mythes ou les rites ?

Un devenir n'est pas une correspondance de rapports. Mais ce n'est pas plus une ressemblance, une imitation, et, à la limite, une identification. Toute la critique structuraliste de la série semble imparable. Devenir n'est pas progresser ni régresser suivant une série. Et surtout devenir ne se fait pas dans l'imagination, même quand l'imagination atteint au niveau cosmique ou dynamique le plus élevé, comme chez Jung ou Bachelard. Les devenirs-animaux ne sont pas des rêves ni des fantasmes. Ils sont parfaitement réels. Mais de quelle réalité s'agit-il ? Car si devenir animal ne consiste pas à faire l'animal ou à l'imiter, il est évident aussi que l'homme ne devient pas « réellement » animal, pas plus que l'animal ne devient « réellement » autre chose. Le devenir ne produit pas autre chose que lui-même. C'est une fausse alternative qui nous fait dire : ou bien l'on imite, ou bien on est. Ce qui est réel, c'est le devenir lui-même, le bloc de devenir, et non pas des termes supposés fixes dans lesquels passerait celui qui devient. Le devenir peut et doit être qualifié comme devenir-animal sans avoir un terme qui serait l'animal devenu. Le devenir-animal de l'homme est réel, sans que soit réel l'animal qu'il devient ; et, simultanément, le devenir-autre de l'animal est réel sans que cet autre soit réel. C'est ce point qu'il faudra expliquer : comment un devenir n'a pas de sujet distinct de lui-même ; mais aussi comment il n'a pas de terme, parce que son terme n'existe à son tour pris dans un autre devenir dont il est le sujet, et qui coexiste, qui fait bloc avec le premier. C'est le principe d'une réalité propre au devenir (l'idée bergsonienne d'une coexistence de « durées » très différentes, supérieures ou inférieures à « la nôtre », et toutes communicantes).

Enfin, devenir n'est pas une évolution, du moins une évolution par descendance et filiation. Le devenir ne produit rien par filiation, toute filiation serait imaginaire. Le devenir est toujours d'un autre ordre que celui de la filiation. Il est de l'alliance. Si l'évolution comporte de véritables devenirs, c'est dans le vaste domaine des *symbioses* qui met en jeu des êtres d'échelles et de règnes tout à fait différents, sans aucune filiation possible. Il y a un bloc de devenir qui prend la guêpe et l'orchidée, mais dont aucune guêpe-orchidée ne peut descendre. Il y a un bloc

6. Cf. J. Duvignaud, *L'anomie*, Ed. Anthropos.

de devenir qui saisit le chat et le babouin, et dont un virus C opère l'alliance. Il y a un bloc de devenir entre des racines jeunes et certains micro-organismes, les matières organiques synthétisées dans les feuilles opérant l'alliance (rhizosphère). Si le néo-évolutionnisme a affirmé son originalité, c'est en partie par rapport à ces phénomènes où l'évolution ne va pas d'un moins différencié à un plus différencié, et cesse d'être une évolution filiative héréditaire pour devenir plutôt communicative ou contagieuse. Nous préfererions alors appeler « involution » cette forme d'évolution qui se fait entre hétérogènes, à condition que l'on ne confonde surtout pas l'involution avec une régression. Le devenir est involutif, l'involution est créatrice. Régresser, c'est aller vers le moins différencié. Mais involuer, c'est former un bloc qui file suivant sa propre ligne, « entre » les termes mis en jeu, et sous les rapports assignables.

Le néo-évolutionnisme nous semble important pour deux raisons : l'animal ne se définit plus par des caractères (spécifiques, génériques, etc.), mais par des populations, variables d'un milieu à un autre ou dans un même milieu ; le mouvement ne se fait plus seulement ou surtout par des productions filiatives, mais par des communications transversales entre populations hétérogènes. Devenir est un rhizome, ce n'est pas un arbre classificatoire ni généalogique. Devenir n'est certainement pas imiter, ni s'identifier ; ce n'est pas non plus régresser-progresser ; ce n'est pas non plus correspondre, instaurer des rapports correspondants ; ce n'est pas non plus produire, produire une filiation, produire par filiation. Devenir est un verbe ayant toute sa consistance ; il ne se ramène pas, et ne nous amène pas à « paraître », ni « être », ni « équivaloir », ni « produire ».

*Souvenir d'un sorcier, I.* — Dans un devenir-animal, on a toujours affaire à une meute, à une bande, à une population, à un peuplement, bref à une multiplicité. Nous, sorciers, nous le savons de tout temps. Il se peut que d'autres instances, d'ailleurs très différentes entre elles, aient une autre considération de l'animal : on peut retenir ou extraire de l'animal certains caractères, espèces et genres, formes et fonctions, etc. La société et l'Etat ont besoin de caractères animaux pour classer les hommes ; l'histoire naturelle et la science ont besoin de caractères, pour classer les animaux eux-mêmes. Le sérialisme et le structuralisme tantôt graduent des caractères d'après leurs ressemblances, tantôt les ordonnent d'après leurs différences. Les caractères animaux peuvent être mythiques ou scientifiques. Mais nous, nous ne nous intéressons pas aux caractères, nous nous intéressons aux modes d'expansion, de propagation, d'occupation, de contagion, de peu-

plement. Je suis légion. Fascination de l'*homme aux loups* devant plusieurs loups qui le regardent. Qu'est-ce que serait un loup tout seul ? et une baleine, un pou, un rat, une mouche ? Belzébuth est le diable, mais le diable comme maître des mouches. Le loup n'est pas d'abord un caractère ou un certain nombre de caractères, c'est un lupulement. Le pou est un poululement..., etc. Qu'est-ce qu'un cri indépendamment de la population qu'il appelle ou qu'il prend à témoin ? Virginia Woolf ne se vit pas comme un singe ou un poisson, mais comme une charretée de singes, un banc de poissons, suivant un rapport de devenir variable avec les personnes qu'elle approche. Nous ne voulons pas dire que certains animaux vivent en meutes ; nous ne voulons pas entrer dans de ridicules classifications évolutionnistes à la Lorentz, où il y aurait des meutes inférieures et des sociétés supérieures. Nous disons que tout animal est d'abord une bande, une meute. Qu'il a ses modes de meute, plutôt que des caractères, même s'il y a lieu de faire des distinctions à l'intérieur de ces modes. C'est là le point où l'homme a affaire avec l'animal. Nous ne devenons pas animal sans une fascination pour la meute, pour la multiplicité. Fascination du dehors ? Ou bien la multiplicité qui nous fascine est-elle déjà en rapport avec une multiplicité qui nous habite au-dedans ? Dans son chef-d'œuvre, *Démons et merveilles*, Lovecraft raconte l'histoire de Randolph Carter, qui sent son « moi » vaciller, et qui connaît une peur plus grande que celle de l'anéantissement : « des Carter, de forme à la fois humaine et non humaine, vertébrée et invertébrée, animale et végétale, douée de conscience et privée de conscience, et même des Carter n'ayant rien de commun avec la vie terrestre, sur des arrière-plans de planètes, de galaxies et de systèmes appartenant à d'autres continents cosmiques. (...) S'enfoncer dans le néant ouvre un oubli paisible, mais être conscient de son existence et savoir pourtant que l'on n'est plus un être défini distinct des autres êtres », ni distinct de tous ces devenirs qui nous traversent, « voilà le sommet indicible de l'épouvante et de l'agonie ». Hofmannsthal, ou plutôt lord Chandos, tombe en fascination devant un « peuple de rats » qui agonisent, et c'est en lui, à travers lui, dans les interstices de son moi bouleversé, que « l'âme de l'animal montre les dents au destin monstrueux » : non pas pitié, mais *participation contre nature*<sup>7</sup>. Alors naît en lui l'étrange impératif : ou bien cesser d'écrire, ou écrire comme un rat... Si l'écrivain est un sorcier, c'est parce qu'écrire est un devenir, écrire est traversé d'étranges devenirs qui ne sont pas des devenirs-écrivain,

7. Hugo von Hofmannsthal, *Lettres du voyageur à son retour*, Mercure de France.



mais des devenirs-rat, des devenirs-insecte, des devenirs-loup, etc. Il faudra dire pourquoi. Beaucoup de suicides d'écrivains s'expliquent par ces participations contre nature, ces noces contre nature. L'écrivain est un sorcier parce qu'il vit l'animal comme la seule population devant laquelle il est responsable en droit. Le préromantique allemand Moritz se sent responsable, non pas des veaux qui meurent, mais devant les veaux qui meurent et qui lui donnent l'incroyable sentiment d'une Nature inconnue — *l'affect*<sup>8</sup>. Car l'affect n'est pas un sentiment personnel, ce n'est pas non plus un caractère, c'est l'effectuation d'une puissance de meute, qui soulève et fait vaciller le moi. Qui n'a connu la violence de ces séquences animales, qui l'arrachent à l'humanité ne serait-ce qu'un instant, et lui font gratter son pain comme un rongeur ou lui donnent les yeux jaunes d'un félin ? Terrible involution qui nous appelle vers des devenirs inouïs. Ce ne sont pas des régressions, bien que des fragments de régression, des séquences de régression s'y joignent.

Il faudrait même distinguer trois sortes d'animaux : les animaux individués, familiers familiaux, sentimentaux, les animaux œdipiens, de petite histoire, « mon » chat, « mon » chien ; ceux-là nous invitent à régresser, nous entraînent dans une contemplation narcissique, et la psychanalyse ne comprend que ces animaux-là, pour mieux découvrir sous eux l'image d'un papa, d'une maman, d'un jeune frère (quand la psychanalyse parle des animaux, les animaux apprennent à rire) : *tous ceux qui aiment les chats, les chiens, sont des cons*. Et puis il y aurait une seconde sorte, les animaux à caractère ou attribut, les animaux de genre, de classification ou d'Etat, tels que les grands mythes divins les traitent, pour en extraire des séries ou des structures, des archétypes ou des modèles (Jung est quand même plus profond que Freud). Enfin, il y aurait des animaux davantage démoniaques, à meutes et affects, et qui font multiplicité, devenir, population, conte... Ou bien, une fois de plus, n'est-ce pas tous les animaux qui peuvent être traités des trois façons ? Il y aura toujours possibilité qu'un animal quelconque, pou, guépard ou éléphant, soit traité comme un animal familier, ma petite bête à moi. Et, à l'autre extrême, tout animal aussi peut être traité sur le mode de la meute et du pullulement, qui nous convient à nous, sorciers. Même le chat, même le chien... Et que le berger, ou le meneur, le diable, ait son animal préféré dans la meute, ce n'est certes pas de la même façon que tout à l'heure. Oui, tout animal est ou peut être une meute, mais

8. Cf. J. C. Bailly, *La légende dispersée, anthologie du romantisme allemand*, 10-18, pp. 36-43.

d'après des degrés de vocation variable, qui rendent plus ou moins facile la découverte de multiplicité, de teneur en multiplicité, qu'il contient actuellement ou virtuellement suivant les cas. Bancs, bandes, troupeaux, populations ne sont pas des formes sociales inférieures, ce sont des affects et des puissances, des involutions, qui prennent tout animal dans un devenir non moins puissant que celui de l'homme avec l'animal.

J. L. Borges, auteur renommé pour son excès de culture, a au moins raté deux livres, dont seuls les titres étaient beaux : d'abord une *Histoire de l'infamie universelle*, parce qu'il n'a pas vu la différence élémentaire que les sorciers font entre la tricherie et la trahison (et déjà les devenirs-animaux sont là, forcément du côté de la trahison). Une seconde fois, dans son *Manuel de zoologie fantastique*, où non seulement il se fait du mythe une image composite et fade, mais il élimine tous les problèmes de meute, et, pour l'homme, de devenir-animal correspondant : « Délibérément, nous excluons de ce manuel les légendes sur les transformations de l'être humain, le liboson, le loup-garou, etc. » Borges ne s'intéresse qu'aux caractères, même les plus fantastiques, tandis que les sorciers savent que les loups-garous sont des bandes, les vampires aussi, et que ces bandes se transforment les unes dans les autres. Mais justement, qu'est-ce que ça veut dire, l'animal comme bande ou meute ? Est-ce qu'une bande n'implique pas une filiation qui nous ramènerait à la reproduction de certains caractères ? Comment concevoir un peuplement, une propagation, un devenir, sans filiation ni production héréditaire ? Une multiplicité sans unité d'un ancêtre ? C'est très simple et tout le monde le sait, bien qu'on n'en parle qu'en secret. Nous opposons l'épidémie à la filiation, la contagion à l'hérédité, le peuplement par contagion à la reproduction sexuée, à la production sexuelle. Les bandes, humaines et animales, prolifèrent avec les contagions, les épidémies, les champs de bataille et les catastrophes. C'est comme les hybrides, stériles eux-mêmes, nés d'une union sexuelle qui ne se reproduira pas, mais qui recommence chaque fois, gagnant autant de terrain. Les participations, les noces contre nature, sont la vraie Nature qui traverse les règnes. La propagation par épidémie, par contagion, n'a rien à voir avec la filiation par hérédité, même si les deux thèmes se mélangent et ont besoin l'un de l'autre. Le vampire ne filiationne pas, il contagionne. La différence est que la contagion, l'épidémie met en jeu des termes tout à fait hétérogènes : par exemple un homme, un animal et une bactérie, un virus, une molécule, un micro-organisme. Ou, comme pour la truffe, un arbre, une mouche et un cochon. Des combinaisons qui ne sont ni génétiques ni structurales, des inter-règles, des participations contre nature,

mais la Nature ne procède qu'ainsi, contre elle-même. Nous sommes loin de la production filiative, de la reproduction héréditaire, qui ne retient comme différences qu'une simple dualité de sexes au sein d'une même espèce, et de petites modifications le long des générations. Pour nous, au contraire, il y a autant de sexes que de termes en symbiose, autant de différences que d'éléments intervenant dans un procès de contagion. Nous savons qu'entre un homme et une femme beaucoup d'êtres passent, qui viennent d'autres mondes, apportés par le vent, qui font rhizome autour des racines, et ne se laissent pas comprendre en termes de production, mais seulement de devenir. L'Univers ne fonctionne pas par filiation. Nous disons donc seulement que les animaux sont des meutes, et que les meutes se forment, se développent et se transforment par contagion.

Ces multiplicités à termes hétérogènes, et à co-fonctionnement de contagion, entrent dans certains *agencements*, et c'est là que l'homme opère ses devenirs-animaux. Mais, justement, on ne confondra pas ces sombres agencements, qui remuent en nous le plus profond, avec des organisations comme l'institution familiale et l'appareil d'Etat. Nous pourrions citer les sociétés de chasse, les sociétés de guerre, les sociétés secrètes, les sociétés de crime, etc. Les devenirs-animaux leur appartiennent. On n'y cherchera pas des régimes de filiation de type familial, ni des modes de classification et d'attribution de type étatique ou pré-étatique, ni même des établissements sériels de type religieux. Malgré les apparences et les confusions possibles, les mythes n'ont là ni terrain d'origine ni point d'application. Ce sont des contes, ou des récits et énoncés de devenir. Aussi est-il absurde de hiérarchiser les collectivités même animales du point de vue d'un évolutionnisme de fantaisie où les meutes seraient au plus bas, et feraient place ensuite à des sociétés familiales et étatiques. Au contraire, il y a différence de nature, et l'origine des meutes est tout autre que celle des familles et des Etats, ne cessant de les travailler en dessous, de les troubler du dehors, avec d'autres formes de contenu, d'autres formes d'expression. La meute est à la fois réalité animale, et réalité du devenir-animal de l'homme ; la contagion est à la fois peuplement animal, et propagation du peuplement animal de l'homme. La machine de chasse, la machine de guerre, la machine de crime entraînent toutes sortes de devenirs-animaux qui ne s'énoncent pas dans le mythe, *encore moins dans le totémisme*. Dumézil a montré comment de tels devenirs appartenaient essentiellement à l'homme de guerre, mais pour autant qu'il était extérieur aux familles et aux Etats, pour autant qu'il bouleversait les filiations et les classifications. La machine de guerre est toujours extérieure à l'Etat, même quand l'Etat

s'en sert, et se l'approprié. L'homme de guerre a tout un devenir qui implique multiplicité, célérité, ubiquité, métamorphose et trahison, puissance d'affect. Les hommes-loups, les hommes-ours, les hommes-fauves, les hommes de toute animalité, confréries secrètes, animent les champs de bataille. Mais aussi les meutes animales, qui servent aux hommes dans la bataille, ou qui la suivent et en tirent profit. Et tous ensemble répandent la contagion<sup>9</sup>. Il y a un ensemble complexe, devenir-animal de l'homme, meutes d'animaux, éléphants et rats, vents et tempêtes, bactéries qui sèment la contagion. Une seule et même *Furor*. La guerre a comporté des séquences zoologiques, avant de se faire bactériologique. C'est là que les loups-garous prolifèrent, et les vampires, avec la guerre, la famine et l'épidémie. N'importe quel animal peut être pris dans ces meutes, et dans les devenirs correspondants ; on a vu des chats sur les champs de bataille, et même faire partie des armées. C'est pourquoi il faut moins distinguer des sortes d'animaux que des états différents suivant qu'ils s'intègrent dans des institutions familiales, dans des appareils d'Etat, dans des machines de guerre, etc. (et la machine d'écriture, ou la machine musicale, quel rapport ont-elles avec des devenirs-animaux ?).

*Souvenirs d'un sorcier, II.* — Notre premier principe disait : meute et contagion, contagion de meute, c'est par là que passe le devenir-animal. Mais un second principe semble dire le contraire : partout où il y a multiplicité, vous trouverez aussi un individu exceptionnel, et c'est avec lui qu'il faudra faire alliance pour devenir-animal. Pas de loup tout seul peut-être, mais il y a le chef de bande, le maître de meute, ou bien l'ancien chef destitué qui vit maintenant tout seul, il y a le Solitaire, ou encore il y a le Démon. Willard a son préféré, le rat Ben, et ne

9. Sur l'homme de guerre, sa position extrinsèque par rapport à l'Etat, à la famille, à la religion, sur les devenirs-animaux, les devenirs-fauves dans lesquels il entre, cf. Dumézil, notamment *Mythes et dieux des Germains* ; *Horace et les Curiaces* ; *Heur et malheur du guerrier* ; *Mythe et épopée*, t. II. On se reportera aussi aux études sur les sociétés d'hommes-léopards, etc., en Afrique noire : il est probable que ces sociétés ont leur origine dans les confréries guerrières. Mais, dans la mesure où l'Etat colonial interdit les guerres tribales, elles se transforment en sociétés de crime, tout en gardant leur importance politique et territoriale. Une des meilleures études à ce sujet est P. E. Joset, *Les sociétés secrètes des hommes-léopards en Afrique noire*, Payot. Les devenirs-animaux propres à ces groupes nous semblent très différents des rapports symboliques homme-animal tels qu'ils apparaissent dans les appareils d'Etat, mais aussi dans les institutions pré-étatiques du type totémisme. Lévi-Strauss montre bien comment le totémisme implique déjà une sorte d'embryon d'Etat, dans la mesure où il déborde les frontières tribales (*La pensée sauvage*, pp. 220 sq.).

devient-rat qu'en rapport avec lui, dans une sorte d'alliance d'amour, puis de haine. Tout *Moby Dick* est un des plus grands chefs-d'œuvre de devenir ; le capitaine Achab a un devenir-baleine irrésistible, mais justement qui contourne la meute ou le banc, et passe directement par une alliance monstrueuse avec l'Unique, avec le Léviathan, *Moby Dick*. Il y a toujours pacte avec un démon, et le démon apparaît tantôt comme chef de la bande, tantôt comme Solitaire à côté de la bande, tantôt comme Puissance supérieure de la bande. L'individu exceptionnel a beaucoup de positions possibles. Kafka, encore un grand auteur des devenirs-animaux réels, chante le peuple des souris ; mais Joséphine, la souris cantatrice, a tantôt une position privilégiée dans la bande, tantôt une position hors bande, tantôt glisse et se perd anonyme dans les énoncés collectifs de la bande. Bref, tout Animal a son Anomal. Entendons : tout animal pris dans sa meute ou sa multiplicité a son anomal. On a pu remarquer que le mot « anomal », adjectif tombé en désuétude, avait une origine très différente de « anormal » : a-normal, adjectif latin sans substantif, qualifie ce qui n'a pas de règle ou ce qui contredit la règle, tandis que « an-omalie », substantif grec qui a perdu son adjectif, désigne l'inégal, le rugueux, l'aspérité, la pointe de déterritorialisation<sup>10</sup>. L'anormal ne peut se définir qu'en fonction de caractères, spécifiques ou génériques ; mais l'anomal est une position ou un ensemble de positions par rapport à une multiplicité. Les sorciers se servent donc du vieil adjectif « anomal » pour situer les positions de l'individu exceptionnel dans la meute. C'est toujours avec l'Anomal, *Moby Dick* ou Joséphine, qu'on fait alliance pour devenir-animal.

On dirait bien qu'il y a contradiction : entre la meute et le solitaire ; entre la contagion de masse et l'alliance préférentielle ; entre la multiplicité pure et l'individu exceptionnel ; entre l'ensemble aléatoire et le choix prédestiné. Et la contradiction est réelle : Achab ne choisit pas *Moby Dick*, dans ce choix qui le dépasse et qui vient d'ailleurs, sans rompre avec la loi des baleiniers qui veut qu'on doive d'abord poursuivre la meute. Penthésilée brise la loi de la meute, meute de femmes, meute de chiennes, quand elle choisit Achille comme ennemi préféré. Et pourtant c'est par ce choix anomal que chacun entre dans son devenir-animal, devenir-chien de Penthésilée, devenir-baleine du capitaine Achab. Nous, sorciers, nous savons bien que les contradictions sont réelles, mais que les contradictions réelles ne sont que pour rire. Car toute la question est : quelle est la nature de

10. Cf. Georges Canguilhem, *Le normal et le pathologique*, P. U. F., pp. 81-82.

l'anomal, au juste ? quelle fonction a-t-il par rapport à la bande, à la meute ? C'est évident que l'anomal n'est pas simplement un individu exceptionnel, ce qui le ramènerait à l'animal familial ou familial, œdipianisé à la manière de la psychanalyse, l'image de père..., etc. Pour Achab, Moby Dick n'est pas comme le petit chat ou le petit chien d'une vieille dame qui le distingue et le chérit. Pour Lawrence, le devenir-tortue dans lequel il entre n'a rien à voir avec un rapport sentimental et domestique. Lawrence à son tour fait partie des écrivains qui nous font problème et admiration, parce qu'ils ont su lier leur écriture à des devenirs-animaux réels inouïs. Mais justement on objecte à Lawrence : « Vos tortues ne sont pas réelles ! » Et il répond : c'est possible, mais mon devenir l'est, mon devenir est réel, même et surtout si vous ne pouvez pas en juger, parce que vous êtes de petits chiens domestiques...<sup>11</sup>. L'anomal, l'élément préférentiel de la meute, n'a rien à voir avec l'individu préféré, domestique et psychanalytique. Mais l'anomal n'est pas plus un porteur d'espèce, qui présenterait les caractères spécifiques et génériques à l'état le plus pur, modèle ou exemplaire unique, perfection typique incarnée, terme éminent d'une série, ou support d'une correspondance absolument harmonieuse. L'anomal n'est ni individu ni espèce, il ne porte que des affects, et ne comporte ni sentiments familiaux ou subjectivés, ni caractères spécifiques ou significatifs. Aussi bien les tendresses que les classifications humaines lui sont étrangères. Lovecraft appelle *Outsider* cette chose ou entité, la Chose, qui arrive et dépasse par le bord, linéaire et pourtant multiple, « grouillante, bouillonnante, houleuse, écumante, s'étendant comme une maladie infectieuse, cette horreur sans nom ».

Ni individu ni espèce, qu'est-ce que l'anomal ? C'est un phénomène, mais un phénomène de bordure. Voilà notre hypothèse : une multiplicité se définit, non pas par les éléments qui la composent en extension, ni par les caractères qui la composent en compréhension, mais par les lignes et les dimensions qu'elle comporte en « intension ». Si vous changez de dimensions, si vous en ajoutez ou en retranchez, vous changez de multiplicité. D'où l'existence d'une bordure suivant chaque multiplicité, qui n'est nullement un centre, mais la ligne enveloppante ou l'extrême dimension en fonction de laquelle on peut compter les autres, toutes celles qui constituent la meute à tel moment

11. D.H. Lawrence : « Je suis fatigué d'entendre dire qu'il n'y a pas de tels animaux. (...) Si je suis une girafe, et les Anglais ordinaires qui écrivent sur moi de gentils chiens bien élevés, tout est là, les animaux sont différents. (...) Vous ne m'aimez pas, vous détestez instinctivement l'animal que je suis » (*Lettres choisies*, Plon, t. II, p. 237).

(au-delà, la multiplicité changerait de nature). C'est ce que le capitaine Achab dit à son second : je n'ai aucune histoire personnelle avec Moby Dick, aucune vengeance à tirer, pas plus qu'un mythe à dévider, mais j'ai un devenir ! Moby Dick n'est ni un individu ni un genre, c'est la bordure, et il faut que je la frappe, pour atteindre toute la meute, pour atteindre à toute la meute, et passer à travers. Les éléments de la meute ne sont que des « mannequins » imaginaires, les caractères de la meute ne sont que des entités symboliques, seule compte la bordure — l'anomal. « *Pour moi cette baleine blanche est la muraille, tout près de moi* », le mur blanc, « parfois je crois qu'au-delà il n'y a rien, mais tant pis ! » Si l'anomal est ainsi la bordure, on peut mieux comprendre ses diverses positions par rapport à la meute ou multiplicité qu'elle borde, et les diverses positions d'un Moi fasciné. On peut même faire une classification des meutes sans retomber dans les pièges d'un évolutionnisme qui n'y verrait qu'un stade collectif inférieur (au lieu de considérer les agencements particuliers qu'elles mettent en jeu). De toute façon, il y aura bordure de meute, et position anormale, chaque fois que, dans un espace, un animal se trouvera sur la ligne ou en train de tracer la ligne par rapport à laquelle tous les autres membres de la meute sont dans une moitié, gauche ou droite : position périphérique, qui fait qu'on ne sait plus si l'anomal est encore dans la bande, déjà hors de la bande, ou à la frontière mouvante de la bande. Mais tantôt c'est chaque animal qui atteint cette ligne ou occupe cette position dynamique, comme dans une meute de moustiques où « chaque individu du groupe se déplace aléatoirement jusqu'à ce qu'il voie tous ses congénères dans un même demi-espace, alors il s'empresse de modifier son mouvement de manière à rentrer dans le groupe, la stabilité est assurée en catastrophe par une *barrière*<sup>12</sup> ». Tantôt c'est un animal précis qui trace et occupe la bordure, en tant que chef de meute. Tantôt encore la bordure est définie, ou redoublée par un être d'une autre nature, qui n'appartient plus à la meute, ou ne lui a jamais appartenu, et qui représente une puissance d'un autre ordre, agissant éventuellement comme menace aussi bien que comme entraîneur, outsider..., etc. En tout cas, il n'y a pas de bande sans ce phénomène de bordure, ou anomal. Il est vrai que les bandes sont minées aussi par des forces très différentes qui instaurent en elles des centres intérieurs de type conjugal et familial, ou de type étatique, et qui les font passer à une tout autre forme de sociabilité, remplaçant les affects de meute par

12. René Thom, *Stabilité structurelle et morphogénèse*, Ed. W. A. Benjamin, p. 319.

des sentiments de famille ou des intelligibilités d'Etat. Le centre, ou les trous noirs internes, prennent le rôle principal. C'est là que l'évolutionnisme peut voir un progrès, dans cette aventure qui arrive aussi aux bandes humaines quand elles reconstituent un familialisme de groupe, ou même un autoritarisme, un faszisme de meute.

Les sorciers ont toujours eu la position anormale, à la frontière des champs ou des bois. Ils hantent les lisières. Ils sont en bordure du village, ou *entre* deux villages. L'important, c'est leur affinité avec l'alliance, avec le pacte, qui leur donne un statut opposé à celui de la filiation. Avec l'anormal, le rapport est d'alliance. Le sorcier est dans un rapport d'alliance avec le démon comme puissance de l'anormal. Les anciens théologiens ont nettement distingué deux sortes de malédiction qui s'exerçaient sur la sexualité. La première concerne la sexualité comme procès de filiation sous lequel elle transmet le péché originel. Mais la seconde la concerne comme puissance d'alliance, et inspire des unions illicites ou des amours abominables : elle diffère d'autant plus de la première qu'elle tend à empêcher la procréation, et que le démon, n'ayant pas lui-même le pouvoir de procréer, doit passer par des moyens indirects (ainsi, être le succube femelle d'un homme pour devenir l'incube mâle d'une femme à laquelle il transmet la semence du premier). Il est vrai que l'alliance et la filiation entrent dans des rapports réglés par les lois de mariage, mais même alors l'alliance garde une puissance dangereuse et contagieuse. Leach a pu montrer que, malgré toutes les exceptions qui semblent démentir cette règle, le sorcier appartient d'abord à un groupe qui n'est uni que par alliance à celui sur lequel il exerce son efficace : ainsi, dans un groupe matrilineaire, c'est du côté du père que le sorcier ou la sorcière doivent être cherchés. Et il y a toute une évolution de la sorcellerie suivant que le rapport d'alliance acquiert une permanence ou prend une valeur politique<sup>13</sup>. Il ne suffit pas de ressembler à un loup, ou de vivre comme un loup, pour produire des loups-garous dans sa propre famille : il faut que le pacte avec le diable se double d'une alliance avec une autre famille, et c'est le retour de cette alliance dans la première famille, la réaction de cette alliance sur la première famille, qui produit des loups-garous comme par un effet de feed-back. Un beau conte d'Erckmann-Chatrion, *Hugues le loup*, recueille les traditions sur cette situation complexe.

Nous voyons fondre de plus en plus la contradiction entre les deux thèmes « contagion avec l'animal comme meute », « pacte

13. E. R. Leach, *Critique de l'anthropologie*, P. U. F., pp. 40-50.



avec l'anomal comme être exceptionnel ». Leach peut à bon droit réunir les deux concepts d'alliance et de contagion, pacte-épidémie ; analysant la sorcellerie kachin, il écrit : « L'influence maléfique est censée être transmise par la nourriture que la femme prépare (...). La sorcellerie kachin est contagieuse plutôt qu'héréditaire, (...) elle est associée à l'alliance, non à la descendance. » L'alliance ou le pacte sont la forme d'expression, pour une infection ou une épidémie qui sont forme de contenu. Dans la sorcellerie, le sang est de contagion et d'alliance. On dira qu'un devenir-animal est affaire de sorcellerie, 1) parce qu'il implique un premier rapport d'alliance avec un démon ; 2) parce que ce démon exerce la fonction de bordure d'une meute animale dans laquelle l'homme passe ou devient, par contagion ; 3) parce que ce devenir implique lui-même une second alliance, avec un autre groupe humain ; 4) parce que cette nouvelle bordure entre les deux groupes guide la contagion de l'animal et de l'homme au sein de la meute. Il y a toute une politique des devenirs-animaux, comme une politique de la sorcellerie : cette politique s'élabore dans des agencements qui ne sont ni ceux de la famille, ni ceux de la religion, ni ceux de l'Etat. Ils exprimeraient plutôt des groupes minoritaires, ou opprimés, ou interdits, ou révoltés, ou toujours en bordure des institutions reconnues, d'autant plus secrets qu'ils sont extrinsèques, bref anomiques. Si le devenir-animal prend la forme de la Tentation, et de monstres suscités dans l'imagination par le démon, c'est parce qu'il s'accompagne, dans ses origines comme dans son entreprise, d'une rupture avec les institutions centrales, établies ou qui cherchent à s'établir.

Citons pêle-mêle, non pas comme mélanges à faire, mais plutôt comme cas différents à étudier : les devenirs-animaux dans la machine de guerre, hommes-fauves de toutes sortes, mais justement la machine de guerre vient du dehors, extrinsèque à l'Etat qui traite le guerrier comme puissance anormale ; les devenirs-animaux dans les sociétés de crime, hommes-léopards, hommes-caïmans, quand l'Etat interdit les guerres locales et tribales ; les devenirs-animaux dans les groupes d'émeute, quand l'Eglise et l'Etat se trouvent devant des mouvements paysans avec composante sorcière, et qu'ils vont réprimer en instaurant tout un système de tribunal et de droit propre à dénoncer les pactes avec le démon ; les devenirs-animaux dans les groupes d'ascèse, l'anachorète brouteur, ou bête fauve, mais la machine d'ascèse est en position anormale, en ligne de fuite, à côté de l'Eglise, et conteste sa prétention à s'ériger en institution impériale<sup>14</sup> ; les devenirs-animaux dans les sociétés d'initiation sexuelle du type

14. Cf. Jacques Lacarrière, *Les hommes ivres de Dieu*, Fayard.

« déflorateur sacré », hommes-loups, hommes-boucs, etc., qui se réclament d'une Alliance supérieure et extérieure à l'ordre des familles, tandis que les familles auront à conquérir contre eux le droit de régler leurs propres alliances, de les déterminer d'après des rapports de descendance complémentaire, et de domestiquer cette puissance déchaînée de l'alliance<sup>15</sup>.

Alors, bien sûr, la politique des devenirs-animaux reste extrêmement ambiguë. Car les sociétés même primitives ne cesseront de s'approprier ces devenirs pour les casser, et les réduire à des rapports de correspondance totémique ou symbolique. Les Etats ne cesseront de s'approprier la machine de guerre, sous forme d'armées nationales qui limitent étroitement les devenirs du guerrier. L'Eglise ne cessera de brûler les sorciers, ou bien de réintégrer les anachorètes dans l'image adoucie d'une série de saints qui n'ont plus avec l'animal qu'un rapport étrangement familial, domestique. Les Familles ne cesseront de conjurer l'Allié démoniaque qui les ronge, pour régler entre elles les alliances convenables. On verra les sorciers servir les chefs, se mettre au service du despotisme, faire une contre-sorcellerie d'exorcisme, passer du côté de la famille et de la descendance. Mais aussi bien,

15. Pierre Gordon (*L'initiation sexuelle et l'évolution religieuse*, P. U. F.) a étudié le rôle des hommes-animaux dans les rites de « défloration sacrée ». Ces hommes-animaux imposent une alliance rituelle aux groupes de filiation, appartiennent eux-mêmes à des confréries extérieures ou en bordure, et sont maîtres de la contagion, de l'épidémie. Gordon analyse la réaction des villages et des cités quand ils entrent en lutte contre ces hommes-animaux, pour conquérir le droit d'opérer leurs propres initiations et de régler leurs alliances sur leurs filiations respectives (ainsi la lutte contre le dragon). — Même thème, par exemple, pour « L'homme-hyène dans la tradition soudanaise » (cf. G. Calame-Griaule et Z. Ligers, in *L'homme*, mai 1961) : l'homme-hyène vit en bordure du village, ou entre deux villages, et surveille les deux directions. Un héros, ou même deux héros dont chacun a sa fiancée dans le village de l'autre, triompheront de l'homme-animal. C'est comme s'il fallait distinguer deux états très différents de l'alliance : une alliance démonique, qui s'impose du dehors, et qui impose sa loi à toutes les filiations (alliance forcée avec le monstre, avec l'homme-animal) ; puis une alliance consentie, qui se conforme au contraire à la loi des filiations, lorsque les hommes des villages ont vaincu le monstre et organisent leurs propres relations. La question de l'inceste peut en être modifiée. Car il ne suffit pas de dire que l'interdit de l'inceste vient des exigences positives de l'alliance en général. Il y a plutôt une alliance qui est tellement étrangère à la filiation, tellement hostile à la filiation, qu'elle prend nécessairement position d'inceste (l'homme-animal est toujours en rapport avec l'inceste). La seconde alliance interdit l'inceste parce qu'elle ne peut se subordonner aux droits de la filiation qu'en s'établissant précisément entre filiations distinctes. L'inceste apparaît deux fois, comme puissance monstrueuse de l'alliance quand celle-ci renverse la filiation, mais aussi comme puissance prohibée de la filiation quand celle-ci se subordonne à l'alliance et doit la ventiler entre lignées distinctes.

ce sera la mort du sorcier, comme celle du devenir. On verra le devenir accoucher seulement d'un gros chien domestique, comme dans la damnation de Miller (« mieux valait simuler, faire la tête, le chien par exemple, attraper l'os qu'on me jetterait de temps à autre ») ou celle de Fitzgerald (« j'essaierai d'être un animal aussi correct que possible, et si vous me jetez un os avec assez de viande dessus, je serai peut-être même capable de vous lécher la main »). Renverser la formule de Faust : c'était donc ça, la forme de l'Etudiant ambulante ? un simple barbet !

*Souvenirs d'un sorcier, III.* — Il ne faut pas attacher aux devenirs-animaux une importance exclusive. Ce seraient plutôt des segments occupant une région médiane. En deçà, l'on rencontre des devenirs-femme, des devenirs-enfant (peut-être le devenir-femme possède sur tous les autres un pouvoir introductif particulier, et c'est moins la femme qui est sorcière, que la sorcellerie, qui passe par ce devenir-femme). Au-delà encore, on trouve des devenirs-élémentaires, cellulaires, moléculaires, et même des devenirs-imperceptibles. Vers quel néant le balai des sorcières les entraîne-t-il ? Et où Moby Dick entraîne-t-elle Achab aussi silencieusement ? Lovecraft fait que son héros traverse d'étranges animaux, mais enfin pénètre dans les ultimes régions d'un Continuum habité d'ondes innommables et de particules introuvables. La science-fiction a toute une évolution qui la fait passer des devenirs animaux, végétaux ou minéraux, à des devenirs de bactéries, de virus, de molécules et d'imperceptibles<sup>16</sup>. Le contenu proprement musical de la musique est parcouru de devenirs-femme, devenirs-enfant, devenirs-animal, mais, sous toutes sortes d'influences qui concernent aussi les instruments, tend de plus en plus à devenir moléculaire, dans une sorte de clapotement cosmique où l'inaudible se fait entendre, l'imperceptible apparaît comme tel : non plus l'oiseau chanteur, mais la molécule sonore. Si l'expérimentation de drogue a marqué tout le monde, même les non-drogués, c'est en changeant les coordonnées perceptives de l'espace-temps, et en nous faisant entrer dans un univers de micro-perceptions où les devenirs moléculaires prennent le relais des devenirs animaux. Les livres de Castaneda montre bien cette évolution, ou plutôt cette involution, où les affects d'un devenir-chien par exemple sont relayés par ceux d'un devenir-moléculaire, micro-perceptions de l'eau, de l'air, etc. Un homme s'avance en chancelant d'une porte à une autre, et disparaît dans l'air : « tout ce que je peux te dire, c'est que nous

16. Matheson et Asimov ont une importance particulière dans cette évolution (Asimov a beaucoup développé le thème de la symbiose).

sommes fluides, des êtres lumineux faits de fibres<sup>17</sup> ». Tous les voyages dits initiatiques comportent ces seuils et ces portes où le devenir lui-même devient, et où l'on change de devenir, suivant les « heures » du monde, les cercles d'un enfer ou les étapes d'un voyage qui font varier les échelles, les formes et les cris. Des hurlements animaux jusqu'aux vagissements des éléments et des particules.

Les meutes, les multiplicités ne cessent donc de se transformer les unes dans les autres, de passer les unes dans les autres. Les loups-garous une fois morts se transforment en vampires. Ce n'est pas étonnant, tant le devenir et la multiplicité sont une seule et même chose. Une multiplicité ne se définit pas par ses éléments, ni par un centre d'unification ou de compréhension. Elle se définit par le nombre de ses dimensions ; elle ne se divise pas, elle ne perd ou ne gagne aucune dimension *sans changer de nature*. Et comme les variations de ses dimensions lui sont immanentes, *il revient au même de dire que chaque multiplicité est déjà composée de termes hétérogènes en symbiose, ou qu'elle ne cesse pas de se transformer dans d'autres multiplicités en enfilade, suivant ses seuils et ses portes*. C'est ainsi que, chez l'Homme aux loups, la meute des loups devenait aussi essaim d'abeilles, et encore champ d'anus, et collection de petits trous et d'ulcérations fines (thème de la contagion) ; mais aussi bien, c'étaient tous ces éléments hétérogènes qui composaient « la » multiplicité de symbiose et de devenir. Si nous avons imaginé la position d'un Moi fasciné, c'est parce que la multiplicité vers laquelle il penche, à tout rompre, est la continuation d'une autre multiplicité qui le travaille et le distend de l'intérieur. Si bien que le moi n'est qu'un seuil, une porte, un devenir entre deux multiplicités. Chaque multiplicité est définie par une bordure fonctionnant comme Anomal ; mais il y a une enfilade des bordures, une ligne continue de bordures (*fibre*) d'après laquelle la multiplicité change. Et à chaque seuil ou porte, un nouveau pacte ? Une fibre va d'un homme à un animal, d'un homme ou d'un animal à des molécules, de molécules à des particules, jusqu'à l'imperceptible. Toute fibre est fibre d'Univers. Une fibre en enfilade de bordures constitue une ligne de fuite ou de déterritorialisation. On voit que l'Anomal, l'Outsider, a plusieurs fonctions : non seulement il borde chaque multiplicité dont il détermine, avec la dimension maximale provisoire, la stabilité temporaire ou locale ; non seulement il est la condition de l'alliance nécessaire au devenir ; mais il conduit les transformations de devenir ou les passages de multiplicités toujours plus

17. Castenada, *Histoires de pouvoir*, Gallimard, p. 153.

loin sur la ligne de fuite. Moby Dick est la *Muraille blanche* qui borde la meute ; elle est aussi le *Terme de l'alliance* démoniaque ; elle est enfin la terrible *Ligne de pêche* elle-même à extrémité libre, la ligne qui traverse le mur, et entraîne le capitaine jusqu'où ? au néant...

L'erreur dont il faut se garder, c'est de croire à une sorte d'ordre logique dans cette enfilade, ces passages ou ces transformations. Et c'est déjà trop de postuler un ordre qui irait de l'animal au végétal, puis aux molécules, aux particules. Chaque multiplicité est symbiotique, et réunit dans son devenir des animaux, des végétaux, des micro-organismes, des particules folles, toute une galaxie. Et il n'y a pas davantage d'ordre logique préformé entre ces hétérogènes, entre les loups, les abeilles, les anus et les petites cicatrices de l'Homme aux loups. Bien sûr, la sorcellerie ne cesse pas de codifier certaines transformations de devenirs. Prenons un roman plein de traditions sorcières, comme le *Meneur de loups* d'Alexandre Dumas : dans un premier pacte, l'homme des lisières obtient du diable la réalisation de ses souhaits, à condition qu'une mèche de ses cheveux deviendra rouge à chaque fois. Nous sommes dans la multiplicité-cheveux, avec leur bordure. L'homme lui-même s'installe en bordure des loups comme chef de meute. Puis, quand il n'a plus un seul cheveu humain, un second pacte le fait devenir-loup lui-même, devenir sans fin, du moins en principe, puisqu'il n'est vulnérable qu'un jour par an. Entre la multiplicité-cheveux et la multiplicité-loups, nous savons bien qu'un ordre de ressemblance (rouge comme le poil d'un loup) peut toujours être induit, mais reste très secondaire (le loup de transformation sera noir, avec un poil blanc). En fait, il y a une première multiplicité-cheveux prise dans un devenir-poil rouge ; une seconde multiplicité-loups qui prend à son tour le devenir-animal de l'homme. Seuil et fibre entre les deux, symbiose ou passage d'hétérogènes. C'est ainsi que nous opérons, nous sorciers, non pas suivant un ordre logique, mais suivant des compatibilités ou des consistances alogiques. La raison en est simple. C'est que personne, même Dieu, ne peut dire d'avance si deux bordures s'enfileront ou feront fibre, si telle multiplicité passera ou non dans telle autre, ou déjà si tels éléments hétérogènes entreront en symbiose, feront une multiplicité consistante ou de co-fonctionnement, apte à transformation. Personne ne peut dire par où passera la ligne de fuite : se laissera-t-elle enliser pour retomber dans l'animal œdipien de la famille, un simple Barbet ? ou bien tombera-t-elle dans l'autre danger, comme de tourner en ligne d'abolition, d'anéantissement, d'auto-destruction, Achab, Achab... ? Nous savons trop les dangers de la ligne de fuite, et ses ambiguïtés. Les risques sont toujours pré-

sents, la chance de s'en tirer toujours possible : c'est dans chaque cas qu'on dira si la ligne est consistante, c'est-à-dire si les hétérogènes fonctionnent effectivement dans une multiplicité de symbiose, si les multiplicités se transforment effectivement dans les devenirs de passage. Soit un exemple aussi simple que :  $x$  se met à refaire du piano... Est-ce un retour œdipien à l'enfance ? Est-ce une manière de mourir dans une sorte d'abolition sonore ? Est-ce une nouvelle bordure, comme une ligne active qui va entraîner d'autres devenirs, des devenirs tout autres que celui de devenir ou redevenir pianiste, et qui va induire une transformation de tous les agencements précédents dans lesquels  $x$  était prisonnier ? Une issue ? Un pacte avec le diable ? La schizo-analyse ou la pragmatique n'ont pas d'autre sens : faites rhizome, mais vous ne savez pas avec quoi vous pouvez faire rhizome, quelle tige souterraine va faire effectivement rhizome, ou faire devenir, faire population dans votre désert. Expérimentez.

C'est facile à dire ? Mais s'il n'y a pas d'ordre logique préformé des devenirs ou des multiplicités, il y a des *critères*, et l'important est que ces critères ne viennent pas après, qu'ils s'exercent au fur et à mesure, sur le moment, suffisants pour nous guider parmi les dangers. Si les multiplicités se définissent et se transforment par la bordure qui détermine chaque fois le nombre de leurs dimensions, on conçoit la possibilité de les étaler sur un même plan où les bordures se suivent en traçant une ligne brisée. C'est donc seulement en apparence qu'un tel plan « réduit » les dimensions ; car il les recueille toutes à mesure que s'inscrit sur lui des *multiplicités plates*, et pourtant à *dimensions croissantes ou décroissantes*. C'est en termes grandioses et simplifiés que Lovecraft tente d'énoncer ce dernier mot de la sorcellerie : « Les Vagues accrurent leur puissance, et découvrirent à Carter l'entité multiforme dont son actuel fragment n'était qu'une infime partie. Elles lui apprirent que chaque figure dans l'espace n'est que le résultat de l'intersection, par un plan, de quelque figure correspondante et de plus grande dimension, tout comme un carré est la section d'un cube et un cercle la section d'une sphère. De la même façon le cube et la sphère, figures à trois dimensions, sont la section de formes correspondantes à quatre dimensions que les hommes ne connaissent qu'à travers leurs conjectures ou leurs rêves. A leur tour ces figures à quatre dimensions sont la section de formes à cinq dimensions, et ainsi de suite, en remontant jusqu'aux hauteurs inaccessibles et vertigineuses de l'infinité archétype... » Loin de réduire à deux le nombre de dimensions des multiplicités, le *plan de consistance* les recoupe toutes, en opère l'intersection pour faire coexister autant de multiplicités plates à dimensions quelconques. Le plan de consistance est

l'intersection de toutes les formes concrètes. Aussi tous les devenirs, comme des dessins de sorciers, s'écrivent-ils sur ce plan de consistance, l'ultime Porte, où ils trouvent leur issue. Tel est le seul critère qui les empêche de s'enliser, ou de tourner au néant. La seule question est : un devenir va-t-il jusque-là ? une multiplicité peut-elle aplatir ainsi toutes ses dimensions conservées, comme une fleur qui garderait toute sa vie jusque dans sa sécheresse ? Lawrence, dans son devenir-tortue, passe du dynamisme animal le plus obstiné à la pure géométrie abstraite des écailles et des « sections », sans rien perdre pourtant du dynamisme : il pousse le devenir-tortue jusqu'au plan de consistance<sup>18</sup>. Tout devient imperceptible, tout est devenir-imperceptible sur le plan de consistance, mais c'est justement là que l'imperceptible est vu, entendu. C'est le Planomène ou la Rhizosphère, le Critérium (et d'autres noms encore, suivant la croissance des dimensions). Suivant  $n$  dimensions, on l'appelle Hypersphère, Mécanosphère. C'est la Figure abstraite, ou plutôt, car elle n'a pas elle-même de forme, la Machine abstraite, dont chaque agencement concret est une multiplicité, un devenir, un segment, une vibration. Et elle, la section de tous.

Les vagues sont les vibrations, les bordures mouvantes qui s'inscrivent comme autant d'abstractions sur le plan de consistance. Machine abstraite des vagues. Dans *les Vagues*, Virginia Woolf qui sut faire de toute sa vie et de son œuvre un passage, un devenir, toutes sortes de devenirs entre âges, sexes, éléments et règnes, entremêle sept personnages, Bernard, Neville, Louis, Jinny, Rhoda, Suzanne et Perceval ; mais chacun de ces personnages, avec son nom, son individualité, désigne une multiplicité (par exemple Bernard et le banc de poissons) ; chacun est à la fois dans cette multiplicité et en bordure, et passe dans les autres. Perceval est comme l'ultime, enveloppant le plus grand nombre de dimensions. Mais ce n'est pas encore lui qui constitue le plan de consistance. Si Rhoda croit le voir se détachant sur la mer, non ce n'est pas lui, « quand il repose sur son genou le coude de son bras, c'est un triangle, quand il se tient debout c'est une colonne, s'il se penche c'est la courbe d'une fontaine, (...) la mer mugit derrière lui, il est par-delà notre atteinte ». Chacun s'avance comme une vague mais, sur le plan de consistance, c'est une seule et même Vague abstraite dont la vibration se propage suivant la ligne de fuite ou de déterritorialisation qui parcourt tout le plan (chaque chapitre du roman de Virginia Woolf est précédé d'une méditation sur un aspect des vagues, sur une de leurs heures, sur un de leurs devenirs).

18. Cf. Lawrence, le premier et le deuxième poèmes de *Tortoises*.

*Souvenirs d'un théologien.* — La théologie est très stricte sur le point suivant : il n'y a pas de loups-garous, l'homme ne peut pas devenir animal. C'est qu'il n'y a pas de transformation des formes essentielles, celles-ci sont inaliénables et n'entretiennent que des rapports d'analogie. Le diable et la sorcière, et leur pacte, n'en sont pas moins réels, car il y a réalité d'un *mouvement local* proprement diabolique. La théologie distingue deux cas qui servent de modèle à l'Inquisition, le cas des compagnons d'Ulysse et le cas des compagnons de Diomède : vision imaginaire, et sortilège. Tantôt le sujet se croit transformé en bête, porc, bœuf ou loup, et les observateurs le croient aussi ; mais il y a là un mouvement local interne qui ramène les images sensibles vers l'imagination et les fait rebondir sur les sens externes. Tantôt le démon « assume » des corps d'animaux réels, quitte à transporter les accidents et affects qui leur arrivent à d'autres corps (par exemple, un chat ou un loup, assumés par le démon, peuvent recevoir des blessures qui seront exactement reportées sur un corps humain<sup>19</sup>). C'est une manière de dire que l'homme ne devient pas réellement animal, mais qu'il y a cependant une réalité démoniaque du devenir-animal de l'homme. Aussi est-il certain que le démon opère des transports locaux de toutes sortes. Le diable est transporteur, il transporte des humeurs, des affects ou même des corps (l'Inquisition ne transige pas sur cette puissance du diable : le balai de la sorcière, ou « que le diable t'emporte »). Mais ces transports ne franchissent ni la barrière des formes essentielles, ni celle des substances ou sujets.

Et puis il y a un tout autre problème, du point de vue des lois de la nature, et qui ne concerne plus la démonologie, mais l'alchimie et surtout la physique. C'est celui des formes accidentelles, distinctes des formes essentielles et des sujets déterminés. Car les formes accidentelles sont susceptibles de *plus et de moins* : plus ou moins charitable, et aussi plus ou moins blanc, plus ou moins chaud. Un degré de chaleur est une chaleur parfaitement individuée qui ne se confond pas avec la substance ou le

19. Cf. le manuel d'Inquisition *Le marteau des sorcières*, rééd. Plon : I, 10 et II, 8. Le premier cas, le plus simple, renvoie aux compagnons d'Ulysse, qui se croient et que l'on croit changés en porcs (ou le roi Nabuchodonosor, en bœuf). Le second cas est plus compliqué : les compagnons de Diomède ne se croient pas changés en oiseaux, puisqu'ils sont morts, mais les démons prennent des corps d'oiseaux qu'ils font passer pour ceux des compagnons de Diomède. La nécessité de distinguer ce cas plus complexe s'explique par les phénomènes de transfert d'affects : par exemple, un seigneur chasseur coupe la patte d'un loup et, rentrant chez lui, trouve sa femme, qui n'est pourtant pas sortie, la main coupée ; ou bien un homme frappe des chats, dont les blessures se retrouvent exactement sur des femmes.



sujet qui la reçoit. Un degré de chaleur peut se composer avec un degré de blanc, ou avec un autre degré de chaleur, pour former une troisième individualité unique qui ne se confond pas avec celle du sujet. Qu'est-ce que l'individualité d'un jour, d'une saison, ou d'un événement ? Un jour plus court ou un jour plus long ne sont pas à proprement parler des extensions, mais des degrés propres à l'extension, tout comme il y a des degrés propres à la chaleur, à la couleur, etc. Une forme accidentelle a donc une « latitude », constituée par autant d'individuations composables. Un degré, une intensité est un individu, *Heccéité*, qui se compose avec d'autres degrés, d'autres intensités pour former un autre individu. Dira-t-on que cette latitude s'explique parce que le sujet participe plus ou moins de la forme accidentelle ? Mais ces degrés de participation n'impliquent-ils pas dans la forme elle-même un papillonnement, une vibration qui ne se réduit pas aux propriétés du sujet ? Bien plus, si des intensités de chaleur ne se composent pas par addition, c'est parce qu'on doit ajouter leurs sujets respectifs qui empêchent justement la chaleur de l'ensemble de devenir plus grande. Raison de plus pour faire des répartitions d'intensité, établir les latitudes « difformément difformes », vitesses, lenteurs et degrés de toutes sortes, correspondant à un corps ou un ensemble de corps pris comme longitude : une cartographie<sup>20</sup>. Bref, entre les formes substantielles et les sujets déterminés, *entre les deux*, il n'y a pas seulement tout un exercice des transports locaux démoniaques, mais un jeu naturel d'heccéités, degrés, intensités, événements, accidents, qui composent des individuations, tout à fait différentes de celle des sujets bien formés qui les reçoivent.

*Souvenirs à un spinoziste, I.* — On a critiqué les formes essentielles ou substantielles de manières très diverses. Mais Spinoza procède radicalement : arriver à des éléments qui n'ont plus de forme ni de fonction, qui sont donc abstraits en ce sens, bien qu'ils soient parfaitement réels. Ils se distinguent seulement par le mouvement et le repos, la lenteur et la vitesse. Ce ne sont pas des atomes, c'est-à-dire des éléments finis encore doués de forme. Ce ne sont pas non plus des indéfiniment divisibles. Ce sont les ultimes parties infiniment petites d'un infini actuel, étalées sur un même plan, de consistance ou de composition. Elles ne se défi-

20. Sur le problème des intensités au Moyen Age, sur le foisonnement des thèses à cet égard, sur la constitution d'une cinématique et d'une dynamique, et le rôle particulièrement important de Nicolas Oresme, cf. l'ouvrage classique de Pierre Duhem, *Le système du monde*, t. VII, Hermann.

nissent pas par le nombre, puisqu'elles vont toujours par infinités. Mais, suivant le degré de vitesse ou le rapport de mouvement et de repos dans lequel elles entrent, elles appartiennent à tel ou tel Individu, qui peut lui-même être partie d'un autre Individu sous un autre rapport plus complexe, à l'infini. Il y a donc des infinis plus ou moins grands, non pas d'après le nombre, mais d'après la composition du rapport où entrent leurs parties. Si bien que chaque individu est une multiplicité infinie, et la Nature entière une multiplicité de multiplicités parfaitement individuée. Le plan de consistance de la Nature est comme une immense Machine abstraite, pourtant réelle et individuelle, dont les pièces sont les agencements ou les individus divers qui groupent chacun une infinité de particules sous une infinité de rapports plus ou moins composés. Il y a donc unité d'un plan de nature, qui vaut aussi bien pour les inanimés que pour les animés, pour les artificiels et les naturels. Ce plan n'a rien à voir avec une forme ou figure, ni avec un dessein ou une fonction. Son unité n'a rien à voir avec celle d'un fondement enfoui dans la profondeur des choses, ni d'une fin ou d'un projet dans l'esprit de Dieu. C'est un plan d'étalement, qui est plutôt comme la section de toutes les formes, la machine de toutes les fonctions, et dont les dimensions croissent pourtant avec celles des multiplicités ou individualités qu'il recoupe. Plan fixe, où les choses ne se distinguent que par la vitesse et la lenteur. Plan d'immanence ou d'univocité, qui s'oppose à l'analogie. L'Un se dit en un seul et même sens de tout le multiple, l'Être se dit en un seul et même sens de tout ce qui diffère. Nous ne parlons pas ici de l'unité de la substance, mais de l'infinité des modifications qui sont parties les unes des autres sur ce seul et même plan de vie.

L'inextricable discussion Cuvier-Geoffroy Saint-Hilaire. Tous deux sont d'accord au moins pour dénoncer les ressemblances ou les analogies sensibles, imaginaires. Mais, chez Cuvier, la détermination scientifique porte sur les rapports des organes entre eux, et des organes avec les fonctions. Cuvier fait donc passer l'analogie au stade scientifique, analogie de proportionnalité. L'unité du plan, selon lui, ne peut être qu'une unité d'analogie, donc transcendante, qui ne se réalise qu'en se fragmentant dans des embranchements distincts, suivant des compositions hétérogènes, infranchissables, irréductibles. Baër ajoutera : suivant des types de développement et de différenciation non communicants. Le plan est un plan d'organisation caché, structure ou genèse. Tout autre est le point de vue de Geoffroy, parce qu'il dépasse les organes et les fonctions vers des éléments abstraits qu'il appelle « anatomiques », ou même vers des particules, purs matériaux qui entreront dans des combinaisons

diverses, formeront tel organe et prendront telle fonction, d'après leur degré de vitesse et de lenteur. C'est la vitesse et la lenteur, le mouvement et le repos, la tardivité et la rapidité qui se subordonneront non seulement les formes de structure, mais les types de développement. Cette direction se retrouvera ultérieurement, en un sens évolutionniste, dans les phénomènes de tachygenèse de Perrier, ou dans les taux de croissance différentiels et dans l'allométrie : les espèces comme entités cinématiques, précoces ou retardées. (Même la question de la fécondité est moins de forme et de fonction que de vitesse ; les chromosomes paternels viendront-ils assez tôt pour être incorporés dans les noyaux ?) En tout cas, pur plan d'immanence, d'univocité, de composition, où tout est donné, où dansent des éléments et matériaux non formés qui ne se distinguent que par la vitesse, et qui entrent dans tel ou tel agencement individualisé d'après leurs connexions, leurs rapports de mouvements. Plan fixe de la vie, où tout bouge, retarde ou se précipite. Un seul Animal abstrait pour tous les agencements qui l'effectuent. Un seul et même plan de consistance ou de composition pour le céphalopode et le vertébré, puisqu'il suffirait au vertébré de se ployer assez vite en deux pour souder les éléments des moitiés de son dos, rapprocher son bassin de sa nuque, et rassembler ses membres à l'une des extrémités du corps, devenant ainsi Poulpe ou Seiche, tel « un bateleur qui renverse ses épaules et sa tête en arrière pour marcher sur sa tête et ses mains<sup>21</sup> ». *Plicature*. La question n'est plus du tout des organes et des fonctions, et d'un Plan transcendant qui ne pourrait présider à leur organisation que sous des rapports analogiques et des types de développement divergents. La question n'est pas celle de l'organisation, mais de la composition ; pas celle du développement ou de la différenciation, mais du mouvement et du repos, de la vitesse et de la lenteur. La question est celle des éléments et particules, qui arriveront assez vite, ou non, pour opérer un passage, un devenir ou un saut sur un même plan d'immanence pure. Et si, en effet, il y a des sauts, des failles entre agencements, ce n'est pas en vertu de leur irréductibilité de nature, c'est parce qu'il y a toujours des éléments qui n'arrivent pas à temps, ou quand tout est fini, si bien qu'il faut passer par des brouillards, ou des vides, des avances et des retards qui font eux-mêmes partie du plan d'immanence. Même les ratés font partie du plan. Il faut essayer de penser ce monde où le même plan fixe, qu'on appellera d'immobilité *ou* de mouvement absolu, se trouve parcouru par des éléments informels de

21. Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, *Principes de philosophie zoologique*. Et, sur les particules et leurs mouvements, *Notions synthétiques*.

vitesse relative, entrant dans tel ou tel agencement individué d'après leurs degrés de vitesse et de lenteur. Plan de consistance peuplé d'une matière anonyme, parcelles infinies d'une matière impalpable qui entrent dans des connexions variables.

Les enfants sont spinozistes. Lorsque le petit Hans parle d'un « fait-pipi », ce n'est pas un organe ni une fonction organique, c'est d'abord un matériau, c'est-à-dire un ensemble d'éléments qui varie d'après ses connexions, ses rapports de mouvement et de repos, les divers agencements individués où il entre. Une fille a-t-elle un fait-pipi ? Le garçon dit oui, et ce n'est pas par analogie, ni pour conjurer une peur de la castration. Les filles ont évidemment un fait-pipi, puisqu'elle font pipi effectivement : fonctionnement machinique plus que fonction organique. Simplement, le même matériau n'a pas les mêmes connexions, les mêmes rapports de mouvement et de repos, n'entre pas dans le même agencement chez le garçon et la fille (une fille ne fait pas pipi debout ni loin). Une locomotive a-t-elle un fait-pipi ? Oui, dans un autre agencement machinique encore. Les chaises n'en ont pas : mais c'est parce que les éléments de la chaise n'ont pas pu prendre ce matériau dans leurs rapports, ou en ont suffisamment décomposé le rapport pour qu'il donne tout autre chose, un bâton de chaise par exemple. On a pu remarquer qu'un organe, pour les enfants, subissait « mille vicissitudes », était « mal localisable, mal identifiable, tantôt un os, un engin, un excrément, le bébé, une main, le cœur de papa... ». Mais ce n'est pas du tout parce que l'organe est vécu comme objet partiel. C'est parce que l'organe sera exactement ce que ses éléments en feront d'après leur rapport de mouvement et de repos, et la façon dont ce rapport se compose ou se décompose avec celui des éléments voisins. Ce n'est pas de l'animisme, pas plus que du mécanisme, mais un machinisme universel : un plan de consistance occupé par une immense machine abstraite aux agencements infinis. Les questions des enfants sont mal comprises tant qu'on n'y voit pas des questions-machines ; d'où l'importance des articles indéfinis dans ces questions (*un* ventre, un enfant, un cheval, une chaise, « comment est-ce qu'une personne est faite ? »). Le spinozisme est le devenir-enfant du philosophe. On appelle *longitude* d'un corps les ensembles de particules qui lui appartiennent sous tel ou tel rapport, ces ensembles étant eux-mêmes parties les unes des autres suivant la composition du rapport qui définit l'agencement individué de ce corps.

*Souvenirs d'un spinoziste, II.* — Il y a un autre aspect chez Spinoza. A chaque rapport de mouvement et de repos, de vitesse et de lenteur, qui groupe une infinité de parties, corres-

pond un degré de puissance. Aux rapports qui composent un individu, qui le décomposent ou le modifient, correspondent des intensités qui l'affectent, augmentant ou diminuant sa puissance d'agir, venant des parties extérieures ou de ses propres parties. Les affects sont des devenirs. Spinoza demande : qu'est-ce que peut un corps ? On appellera *latitude* d'un corps les affects dont il est capable suivant tel degré de puissance, ou plutôt suivant les limites de ce degré. *La latitude est faite de parties intensives sous une capacité, comme la longitude, de parties extensives sous un rapport.* Tout comme on évitait de définir un corps par ses organes et ses fonctions, on évite de le définir par des caractères Espèce ou Genre : on cherche à faire le compte de ses affects. On appelle « éthologie » une telle étude, et c'est en ce sens que Spinoza écrit une véritable Ethique. Il y a plus de différences entre un cheval de course et un cheval de labour qu'entre un cheval de labour et un bœuf. Lorsque Von Uexküll définit les mondes animaux, il cherche les affects actifs et passifs dont la bête est capable, dans un agencement individué dont elle fait partie. Par exemple la Tique, attirée par la lumière, se hisse à la pointe d'une branche ; sensible à l'odeur d'un mammifère, elle se laisse tomber quand il passe sous la branche ; elle s'enfonce sous la peau, à un endroit le moins poilu possible. Trois affects et c'est tout, le reste du temps la tique dort, parfois pendant des années, indifférente à tout ce qui se passe dans la forêt immense. Son degré de puissance est bien compris entre deux limites, la limite optimale de son festin après lequel elle meurt, la limite pessimale de son attente pendant laquelle elle jeûne. On dira que les trois affects de la tique supposent déjà des caractères spécifiques et génériques, des organes et des fonctions, pattes et trompes. C'est vrai du point de vue de la physiologie ; mais non du point de vue de l'Ethique où les caractères organiques découlent au contraire de la longitude et de ses rapports, de la latitude et de ses degrés. Nous ne savons rien d'un corps tant que nous ne savons pas ce qu'il peut, c'est-à-dire quels sont ses affects, comment ils peuvent ou non se composer avec d'autres affects, avec les affects d'un autre corps, soit pour le détruire ou en être détruit, soit pour échanger avec lui actions et passions, soit pour composer avec lui un corps plus puissant.

A nouveau on recourra aux enfants. On remarquera comment ils parlent des animaux, et s'en émeuvent. Ils font une liste d'affects. Le cheval du petit Hans n'est pas représentatif, mais affectif. Il n'est pas le membre d'une espèce, mais un élément ou un individu dans un agencement machinique : cheval de trait-omnibus-rue. Il est défini par une liste d'affects, actifs et passifs, en fonction de cet agencement individué dont il fait partie :

avoir les yeux bouchés par des œillères, avoir un mors et des brides, être fier, avoir un grand fait-pipi, tirer des charges lourdes, être fouetté, tomber, faire du charivari avec ses jambes, mordre..., etc. Ces affects circulent et se transforment au sein de l'agencement : ce que « peut » un cheval. Ils ont bien une limite optimale au sommet de la puissance-cheval, mais aussi un seuil pessimal : un cheval tombe dans la rue ! et ne peut pas se relever sous la charge trop lourde et les coups de fouet trop durs ; un cheval va mourir ! — spectacle ordinaire autrefois (Nietzsche, Dostoïevsky, Nijinsky en pleurent). Alors, qu'est-ce que c'est, le devenir-cheval du petit Hans ? Hans lui aussi est pris dans un agencement, le lit de la maman, l'élément paternel, la maison, le café d'en face, l'entrepôt voisin, la rue, le droit à la rue, la conquête de ce droit, la fierté, mais aussi les risques de cette conquête, la chute, la honte... Ce ne sont pas des fantasmes ou des rêveries subjectives : il ne s'agit pas d'imiter le cheval, de « faire » le cheval, de s'identifier à lui, ni même d'éprouver des sentiments de pitié ou de sympathie. Ce n'est pas non plus affaire d'analogie objective entre les agencements. Il s'agit de savoir si le petit Hans peut donner à ses propres éléments des rapports de mouvement et de repos, des affects, qui le font devenir cheval, indépendamment des formes et des sujets. Y a-t-il un agencement encore inconnu qui ne serait ni celui de Hans ni celui du cheval, mais celui du devenir-cheval de Hans, et où le cheval par exemple montrerait les dents, quitte à ce que Hans y montre autre chose, ses pieds, ses jambes, son fait-pipi, n'importe quoi ? Et en quoi le problème de Hans avancerait-il, en quoi une issue précédemment bouchée s'ouvrirait-elle ? Quand Hofmannsthal contemple l'agonie d'un rat, c'est en lui que l'animal « montre les dents au destin monstrueux ». *Et ce n'est pas un sentiment de pitié*, précise-t-il, encore moins une identification, c'est une composition de vitesses et d'affects entre individus tout à fait différents, symbiose, et qui fait que le rat devient une pensée dans l'homme, une pensée fiévreuse, en même temps que l'homme devient rat, rat qui grince et agonise. Le rat et l'homme ne sont pas du tout la même chose, mais l'Être se dit des deux en un seul et même sens dans une langue qui n'est plus celle des mots, dans une matière qui n'est plus celle des formes, dans une affectibilité qui n'est plus celle des sujets. *Participation contre nature*, mais justement le plan de composition, le plan de Nature, est pour de telles participations, qui ne cessent de faire et défaire leurs agencements en employant tous les artifices.

Ce n'est ni une analogie, ni une imagination, mais une composition de vitesses et d'affects sur ce plan de consistance : un

plan, un programme ou plutôt un diagramme, un problème, une question-machine. Dans un texte tout à fait curieux, Vladimir Slepian pose le « problème » : j'ai faim, tout le temps faim, un homme ne doit pas avoir faim, je dois donc devenir chien, mais comment ? Il ne s'agira ni d'imiter le chien, ni d'une analogie de rapports. Il faut que j'arrive à donner aux parties de mon corps des rapports de vitesse et de lenteur qui le font devenir chien, dans un agencement original qui ne procède pas par ressemblance ou par analogie. Car je ne peux devenir chien sans que le chien ne devienne lui-même autre chose. Slepian, pour résoudre le problème, a l'idée d'utiliser des chaussures, l'artifice des chaussures. Si mes mains sont chaussées, leurs éléments entreront dans un nouveau rapport d'où découlent l'affect ou le devenir cherchés. Mais comment pourrai-je nouer la chaussure sur ma seconde main, la première étant déjà prise ? Avec ma bouche qui se trouve à son tour investie dans l'agencement, et qui devient gueule de chien dans la mesure où la gueule de chien sert maintenant à lasser la chaussure. A chaque étape du problème, il faut non pas comparer des organes, mais mettre des éléments ou matériaux dans un rapport qui arrache l'organe à sa spécificité pour le faire devenir « avec » l'autre. Mais voilà que le devenir, qui a déjà pris les pieds, les mains, la bouche, va quand même échouer. Il échoue sur la queue. Il aurait fallu investir la queue, la forcer à dégager des éléments communs à l'organe sexuel et à l'appendice caudal, pour que le premier soit pris dans le devenir-chien de l'homme, en même temps que le second, dans un devenir *du* chien, dans un autre devenir qui ferait partie de l'agencement. Le plan échoue, Slepian n'y arrive pas sur ce point. La queue reste d'une part et d'autre part, organe de l'homme et appendice de chien, qui ne composent pas leurs rapports dans le nouvel agencement. Alors c'est là que surgit la dérive psychanalytique, et que reviennent tous les clichés sur la queue, la mère, le souvenir d'enfance où la mère enfilait des aiguilles, toutes les figures concrètes et les analogies symboliques<sup>22</sup>. Mais Slepian, dans ce beau texte, le veut ainsi. Car il y a une manière dont le raté du plan fait partie du plan lui-même : le plan est infini, vous pouvez le commencer de mille façons, vous trouverez toujours quelque chose qui arrive trop tard ou trop tôt, et qui vous force à recomposer tous vos rapports de vitesse et de lenteur, tous vos affects, et à remanier l'ensemble de l'agencement. Entreprise infinie. Mais il y a aussi une autre manière dont le plan échoue ; cette fois, parce qu'*un autre plan*

22. Vladimir Slepian, « Fils de chien », *Minuit* n° 7, janvier 1974. Nous donnons de ce texte une présentation très simplifiée.

revient en force, et casse le devenir-animal, repliant l'animal sur l'animal et l'homme sur l'homme, ne reconnaissant que des ressemblances entre éléments et des analogies entre rapports. Slepian affronte les deux risques.

Nous voulons dire une chose simple sur la psychanalyse : elle a souvent rencontré, et dès le début, la question des devenirs-animaux de l'homme. Chez l'enfant, qui ne cesse de traverser de tels devenirs. Dans le fétichisme et surtout dans le masochisme, qui ne cessent d'affronter ce problème. Le moins qu'on puisse dire est que les psychanalystes n'ont pas compris, même Jung, ou qu'ils ont voulu ne pas comprendre. Ils ont massacré le devenir-animal, chez l'homme et chez l'enfant. Ils n'ont rien vu. Dans l'animal, ils voient un représentant des pulsions ou une représentation des parents. Ils ne voient pas la réalité d'un devenir-animal, comment il est l'affect en lui-même, la pulsion en personne, et ne représente rien. Il n'y a pas d'autres pulsions que les agencements eux-mêmes. Dans deux textes classiques, Freud ne trouve que le père dans le devenir-cheval de Hans, et Ferenczi dans le devenir-coq d'Arpad. Les ceillères du cheval sont le binocle du père, le noir autour de la bouche, sa moustache, les ruades sont le « faire l'amour » des parents. Pas un mot sur le rapport de Hans avec la rue, sur la manière dont la rue lui a été interdite, ce qu'est pour un enfant le spectacle « un cheval est fier, un cheval aveuglé tire, un cheval tombe, un cheval est fouetté... » La psychanalyse n'a pas le sentiment des participations contre nature, ni des agencements qu'un enfant peut monter pour résoudre un problème dont on lui barre les issues : un *plan*, non pas un fantasme. De même, on dirait moins de bêtises sur la douleur, l'humiliation et l'angoisse dans le masochisme, si l'on voyait que ce sont les devenirs-animaux qui le mènent, et pas l'inverse. Des appareils, des outils, des engins interviennent toujours, toujours des artifices et des contraintes pour la plus grande Nature. C'est qu'il faut annuler les organes, les enfermer en quelque sorte, pour que leurs éléments libérés puissent entrer dans de nouveaux rapports d'où découlent le devenir-animal, et la circulation des affects au sein de l'agencement machinique. Ainsi, nous l'avons vu ailleurs, le masque, la bride, le mors, l'étui à pénis dans *l'Equus eroticus* : l'agencement du devenir-cheval est tel que, paradoxalement, l'homme va dompter ses propres forces « instinctives », tandis que l'animal lui transmet des forces « acquises ». Renversement, participation contre nature. Et les bottes de la femme-maîtresse ont pour fonction d'annuler la jambe comme organe humain, et de mettre les éléments de la jambe dans un rapport conforme à l'ensemble de l'agencement : « de cette façon ce ne seront plus les jambes de femmes qui



me feront de l'effet...<sup>23</sup> » Mais, pour casser un devenir-animal, il suffit justement d'en extraire un segment, d'en abstraire un moment, de ne pas tenir compte des vitesses et des lenteurs internes, d'arrêter la circulation des affects. Alors il n'y a plus que des ressemblances imaginaires entre termes, ou des analogies symboliques entre rapports. Tel segment renverra au père, tel rapport de mouvement et de repos à la scène primitive, etc. Encore faut-il reconnaître que la psychanalyse ne suffit pas elle-même à provoquer ce cassage. Elle ne fait que développer un risque compris dans le devenir. Toujours le risque de se retrouver en train de « faire » l'animal, l'animal domestique œdipien, Miller faisant Ouah ouah et réclamant un os, Fitzgerald léchant votre main, Slepian revenant à sa mère, ou le vieillard faisant le cheval ou le chien sur une carte postale érotique de 1900 (et « faire » l'animal sauvage ne vaudrait pas mieux). Les devenirs-animaux ne cessent de traverser ces dangers.

*Souvenirs d'une heccéité.* — Un corps ne se définit pas par la forme qui le détermine, ni comme une substance ou un sujet déterminés, ni par les organes qu'il possède ou les fonctions qu'il exerce. Sur le plan de consistance, *un corps se définit seulement par une longitude et une latitude* : c'est-à-dire l'ensemble des éléments matériels qui lui appartiennent sous tels rapports de mouvement et de repos, de vitesse et de lenteur (longitude) ; l'ensemble des affects intensifs dont il est capable, sous tel pouvoir ou degré de puissance (latitude). Rien que des affects et des mouvements locaux, des vitesses différentielles. Il revient à Spinoza d'avoir dégagé ces deux dimensions du Corps, et d'avoir défini le plan de Nature comme longitude et latitude pures. Latitude et longitude sont les deux éléments d'une cartographie.

Il y a un mode d'individuation très différent de celui d'une personne, d'un sujet, d'une chose ou d'une substance. Nous lui réservons le nom d'*heccéité*<sup>24</sup>. Une saison, un hiver, un été, une heure, une date ont une individualité parfaite et qui ne manque de rien, bien qu'elle ne se confonde pas avec celle d'une chose ou d'un sujet. Ce sont des heccéités, en ce sens que tout y est rapport de mouvement et de repos entre molécules ou particules, pouvoir d'affecter et d'être affecté.

23. Cf. Roger Dupouy, « Du masochisme », *Annales médico-psychologiques*, 1929, II.

24. Il arrive qu'on écrive « eccéité », en dérivant le mot de *ecce*, voici. C'est une erreur, puisque Duns Scot crée le mot et le concept à partir de *Haec*, « cette chose ». Mais c'est une erreur féconde, parce qu'elle suggère un mode d'individuation qui ne se confond précisément pas avec celui d'une chose ou d'un sujet.

Quand la démonologie expose l'art diabolique des mouvements locaux et des transports d'affects, elle marque en même temps l'importance des pluies, grêles, vents, atmosphères pestilentielles ou polluées avec leurs particules délétères, favorables à ces transports. Les contes doivent comporter des heccétés qui ne sont pas simplement des mises en place, mais des individuations concrètes valant pour elles-mêmes et commandant la métamorphose des choses et des sujets. Dans les types de civilisation, l'Orient a beaucoup plus d'individuations par heccété que par subjectivité et substantialité : ainsi le *hāi-ku* se doit de comporter des indicateurs comme autant de lignes flottantes constituant un individu complexe. Chez Charlotte Brontë, tout est en termes de *vent*, les choses, les personnes, les visages, les amours, les mots. Le « cinq heures du soir » de Lorca, quand l'amour tombe et le fascisme se lève. Quel terrible cinq heures du soir ! On dit : quelle histoire, quelle chaleur, quelle vie !, pour désigner une individuation très particulière. Les heures de la journée chez Lawrence, chez Faulkner. Un degré de chaleur, une intensité de blanc sont de parfaites individualités ; et un degré de chaleur peut se composer en latitude avec un autre degré pour former un nouvel individu, comme dans un corps qui a froid ici et chaud là d'après sa longitude. Omelette norvégienne. Un degré de chaleur peut se composer avec une intensité de blanc, comme dans certaines atmosphères blanches d'un été chaud. Ce n'est nullement une individualité par l'instant, qui s'opposerait à celle des permanences ou des durées. L'éphéméride n'a pas moins de temps qu'un calendrier perpétuel, bien que ce ne soit pas le même temps. Un animal ne vit pas nécessairement plus qu'un jour ou une heure ; inversement, un groupe d'années peut être aussi long que le sujet ou l'objet le plus durable. On peut concevoir un temps abstrait égal entre les heccétés, et les sujets ou les choses. Entre les lenteurs extrêmes et les rapidités vertigineuses de la géologie ou de l'astronomie, Michel Tournier dégage la météorologie, où les météores vivent à notre allure : « Un nuage se forme dans le ciel comme une image dans mon cerveau, le vent souffle comme je respire, un arc-en-ciel enjambe deux horizons le temps qu'il faut à mon cœur pour se réconcilier avec la vie, l'été s'écoule comme passent les grandes vacances. » Mais est-ce par hasard que cette certitude, dans le roman de Tournier, ne peut venir qu'à un héros gémeilaire, déformé et déssubjectivé, ayant acquis une sorte d'ubiquité<sup>25</sup> ? Même quand les temps sont abstraite-

25. Michel Tournier, *Les météores*, Gallimard, ch. xxii, « L'âme déployée ».

ment égaux, l'individuation d'une vie n'est pas la même que l'individuation du sujet qui la mène ou la supporte. Et ce n'est pas le même Plan : plan de consistance ou de composition des heccités dans un cas, qui ne connaît que des vitesses et des affects, — tout autre plan des formes, des substances et des sujets dans l'autre cas. Et ce n'est pas le même temps, la même temporalité. *Aïôn*, qui est le temps indéfini de l'événement, la ligne flottante qui ne connaît que les vitesses, et ne cesse à la fois de diviser ce qui arrive en un déjà-là et un pas-encore-là, un trop-tard et un trop-tôt simultanés, un quelque chose à la fois qui va se passer et vient de se passer. Et *Chronos*, au contraire, le temps de la mesure, qui fixe les choses et les personnes, développe une forme et détermine un sujet. Boulez distingue dans la musique le tempo et le non-tempo, le « temps pulsé » d'une musique formelle et fonctionnelle fondée sur les valeurs, le « temps non pulsé » pour une musique flottante, flottante *et* machinique, qui n'a plus que des vitesses ou des différences de dynamique<sup>26</sup>. Bref, la différence ne passe nullement entre l'éphémère et le durable, ni même entre le régulier et l'irrégulier, mais entre deux modes d'individuation, deux modes de temporalité.

En effet, il faudrait éviter une conciliation trop simple, comme s'il y avait d'un côté des sujets formés, du type choses ou personnes, et de l'autre côté, des coordonnées spatio-temporelles du type heccités. Car vous ne donnerez rien aux heccités sans vous apercevoir que vous en êtes, et que vous n'êtes rien d'autre. Quand le visage devient une heccité : « c'était un curieux mélange, le visage de quelqu'un qui a simplement trouvé le moyen de s'arranger du moment présent, du temps qu'il fait, de ces gens qui sont là<sup>27</sup> ». Vous êtes longitude et latitude, un ensemble de vitesses et de lenteurs entre particules non formées, un ensemble d'affects non subjectivés. Vous avez l'individuation d'un jour, d'une saison, d'une année, d'une *vie* (indépendamment de la durée), — d'un climat, d'un vent, d'un brouillard, d'un essaim, d'une meute (indépendamment de la régularité). Ou du moins vous pouvez l'avoir, vous pouvez y arriver. Une nuée de sauterelles apportée par le vent à cinq heures du soir ; un vampire qui sort la nuit, un loup-garou à la pleine lune. On ne croira pas que l'heccité consiste simplement dans un décor ou

26. Pierre Boulez, *Par volonté et par hasard*, pp. 88-91 (« les phénomènes de tempo sont des phénomènes qu'on ne peut pas introduire dans une musique calculée purement électroniquement, par longueur exprimée en secondes ou en minisecondes »).

27. Ray Bradbury, *Les machines à bonheur*, Denoël, p. 67.

dans un fond qui situerait les sujets, ni dans des appendices qui retiendraient au sol les choses et les personnes. C'est tout l'agencement dans son ensemble individué qui se trouve être une heccéité ; c'est lui qui se définit par une longitude et une latitude, par des vitesses et des affects, indépendamment des formes et des sujets qui n'appartiennent qu'à un autre plan. C'est le loup lui-même, ou le cheval, ou l'enfant qui cessent d'être des sujets pour devenir des événements, dans des agencements qui ne se séparent pas d'une heure, d'une saison, d'une atmosphère, d'un air, d'une vie. La rue se compose avec le cheval, comme le rat qui agonise se compose avec l'air, et la bête et la pleine lune se composent toutes deux. Tout au plus distinguera-t-on les heccéités d'agencements (un corps qui n'est considéré que comme longitude et latitude), et les heccéités d'inter-agencements, qui marquent aussi bien les potentialités de devenir au sein de chaque agencement (le milieu de croisement des longitudes et latitudes). Mais toutes deux sont strictement inséparables. Le climat, le vent, la saison, l'heure ne sont pas d'une autre nature que les choses, les bêtes ou les personnes qui les peuplent, les suivent, y dorment ou s'y réveillent. Et c'est d'une seule traite qu'il faut lire : la bête-chasse-à-cinq-heures. Devenir-soir, devenir-nuit d'un animal, noces de sang. Cinq heures est cette bête ! Cette bête est cet endroit ! « Le chien maigre court dans la rue, ce chien maigre est la rue », crie Virginia Woolf. Il faut sentir ainsi. Les relations, les déterminations spatio-temporelles ne sont pas des prédicats de la chose, mais des dimensions de multiplicités. La rue fait aussi bien partie de l'agencement cheval d'omnibus, que de l'agencement Hans dont elle ouvre le devenir-cheval. On est tous cinq heures du soir, ou bien une autre heure, et plutôt deux heures à la fois, l'optimale et la pessimale, midi-minuit, mais distribuées de façon variable. Le plan de consistance ne contient que des heccéités suivant des lignes qui s'entrecroisent. Les formes et les sujets ne sont pas de ce monde-là. La promenade de Virginia Woolf dans la foule, parmi les taxis, — mais justement la promenade est une heccéité : jamais plus Mrs Dalloway ne dira « je suis ceci ou cela, il est ceci, il est cela ». Et « elle se sentait très jeune, en même temps vieille à ne pas le croire », rapide et lente, déjà là et pas encore, « elle pénétrait comme une lame à travers toutes choses, en même temps elle était en dehors et regardait, (...) il lui semblait toujours qu'il était très, très dangereux de vivre, *même un seul jour* ». Heccéité, brouillard, lumière crue. Une heccéité n'a ni début ni fin, ni origine ni destination ; elle est toujours au milieu. Elle n'est pas faite de points, mais seulement de lignes. Elle est rhizome.

Et ce n'est pas le même langage, du moins pas le même usage du langage. Car si le plan de consistance n'a pour contenu que des heccétés, il a aussi toute une sémiotique particulière qui lui sert d'expression. Plan de contenu et plan d'expression. Cette sémiotique est surtout composée de noms propres, de verbes à l'infinitif et d'articles ou de pronoms indéfinis. *Article indéfini* + *nom propre* + *verbe infinitif* constituent en effet le chaînon d'expression de base, corrélatif des contenus les moins formalisés, du point de vue d'une sémiotique qui s'est libérée des significances formelles comme des subjectivations personnelles. En premier lieu, le verbe à l'infinitif n'est nullement indéterminé quant au temps, il exprime le temps non pulsé flottant propre à l'Aïôn, c'est-à-dire le temps de l'événement pur ou du devenir, énonçant des vitesses et des lenteurs relatives indépendamment des valeurs chronologiques ou chronométriques que le temps prend dans les autres modes. Si bien qu'on est en droit d'opposer l'infinitif comme mode et temps du devenir à l'ensemble des autres modes et temps qui renvoient à Chronos en formant les pulsations ou les valeurs de l'être (le verbe « être » est précisément le seul qui n'ait pas d'infinitif, ou plutôt dont l'infinitif ne soit qu'une expression vide indéterminée, prise abstraitement pour désigner l'ensemble des modes et temps définis<sup>28</sup>). En second lieu, le nom propre n'est nullement indicateur d'un sujet : il nous semble vain, dès lors, de se demander si son opération ressemble ou non à la nomination d'une espèce, suivant que le sujet est considéré d'une autre nature que la Forme qui le classe, ou seulement comme l'acte ultime de cette Forme, en tant que limite de la classification<sup>29</sup>. Car si le nom propre n'indique pas un sujet, ce n'est pas davantage en fonction d'une forme ou d'une espèce qu'un nom peut prendre une valeur de nom propre. Le nom propre désigne

28. G. Guillaume a proposé une conception très intéressante du verbe, où il distingue un temps intérieur, enveloppé dans le « procès », et un temps extérieur qui renvoie à la distinction des époques (« Epoque et niveaux temporels dans le système de la conjugaison française », *Cahiers de linguistique structurale*, Canada, 1955). Il nous semble que ces deux pôles correspondent, l'un à l'infinitif-devenir, Aïôn, l'autre au présent-être, Chronos. Chaque verbe penche plus ou moins vers un pôle ou vers l'autre, non seulement d'après sa nature, mais d'après les nuances de ses modes et temps. Sauf « devenir » et « être », qui correspondent à chacun des deux pôles. Dans son étude sur le style de Flaubert, Proust montre comment le temps de l'imparfait chez Flaubert prend la valeur d'un infinitif-devenir (*Chroniques*, Gallimard, pp. 197-199).

29. Sur ce problème des noms propres (en quel sens le nom propre est-il hors des limites de la classification et d'une autre nature, ou bien à la limite et en faisant encore partie ?), cf. Gardiner, *The Theory of Proper Names*, Londres, et Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, ch. VII.

d'abord quelque chose qui est de l'ordre de l'événement, du devenir ou de l'heccéité. Et ce sont les militaires et les météorologues qui ont le secret des noms propres, lorsqu'ils les donnent à une opération stratégique, ou à un typhon. Le nom propre n'est pas le sujet d'un temps, mais l'agent d'un infinitif. Il marque une longitude et une latitude. Si la Tique, le Loup, le Cheval, etc., sont de véritables noms propres, ce n'est pas en raison des dénominateurs génériques et spécifiques qui les caractérisent, mais des vitesses qui les composent et des affects qui les remplissent : l'événement qu'ils sont pour eux-mêmes et dans les agencements, devenir-cheval du petit Hans, devenir-loup du Garou, devenir-tique du Stoïcien (autres noms propres).

En troisième lieu, l'article et le pronom indéfinis ne sont pas des indéterminés, pas plus que le verbe infinitif. Ou plutôt ils ne manquent de détermination que dans la mesure où on les applique à une forme elle-même indéterminée, ou à un sujet déterminable. En revanche, ils ne manquent de rien lorsqu'ils introduisent des heccéités, des événements dont l'individuation ne passe pas par une forme et ne se fait pas par un sujet. Alors l'indéfini se conjugue avec le maximum de détermination : il était une fois, on bat un enfant, un cheval tombe... C'est que les éléments mis en jeu trouvent ici leur individuation dans l'agencement dont ils font partie, indépendamment de la forme de leur concept et de la subjectivité de leur personne. Nous avons remarqué plusieurs fois à quel point les enfants maniaient l'indéfini non pas comme un indéterminé, mais au contraire comme un individuant dans un collectif. C'est pourquoi nous nous étonnons devant les efforts de la psychanalyse qui veut à tout prix que, derrière les indéfinis, il y ait un défini caché, un possessif, un personnel : quand l'enfant dit « un ventre », « un cheval », « comment *les gens* grandissent-ils ? », « on bat un enfant », le psychanalyste entend « mon ventre », « le père », « deviendrai-je grand comme mon papa ? ». Le psychanalyste demande : qui est battu, et par qui<sup>30</sup> ? Mais la linguistique elle-même n'est pas

---

30. Nous avons déjà rencontré ce problème, concernant l'indifférence de la psychanalyse à l'emploi de l'article ou du pronom indéfinis, tel qu'il apparaît chez les enfants : déjà Freud, et plus encore Mélanie Klein (les enfants qu'elle analyse, et notamment le petit Richard, parlent en termes de « un », « on », « les gens », mais Mélanie Klein fait un forcing incroyable pour les ramener à des locutions familiales, possessives et personnelles). Dans le domaine de la psychanalyse, il nous semble que seuls Laplanche et Pontalis ont eu le sentiment d'un rôle particulier des indéfinis, et ont protesté contre toute réduction interprétative trop rapide : « Fantasma originaire... », *Temps modernes* n° 215, avril 1964, pp. 1861, 1868.

à l'abri du même préjugé, pour autant qu'elle est inséparable d'une personnologie ; et non seulement l'article et le pronom indéfinis, mais la troisième personne du pronom personnel lui paraissent manquer de la détermination de subjectivité propre aux deux premières personnes, et qui serait comme la condition de toute énonciation<sup>31</sup>.

Nous croyons au contraire que l'indéfini de la troisième personne, IL, ILS, n'implique aucune indétermination de ce point de vue, et rapporte l'énoncé non plus à un sujet d'énonciation, mais à un agencement collectif comme condition. Blanchot a raison de dire que le ON et le IL — *on* meurt, *il* est malheureux — ne prennent nullement la place d'un sujet, mais destituent tout sujet au profit d'un agencement du type heccité, qui porte ou dégage l'événement dans ce qu'il a de non formé, et de non effectuable par des personnes (« quelque chose leur arrive qu'ils ne peuvent ressaisir qu'en se désaisissant de leur pouvoir de dire je<sup>32</sup> »). Le IL ne représente pas un sujet, mais diagrammatise un agencement. Il ne surcode pas les énoncés, ne les transcende pas comme les deux premières personnes, mais au contraire les retient de basculer sous la tyrannie des constellations significantes ou subjectives, sous le régime des redondances vides. Les chaînes d'expression qu'il articule sont celles dont les contenus peuvent être agencés en fonction d'un maximum d'occurrences et de devenir. « Ils arrivent comme la destinée... d'où viennent-ils, comment ont-ils pénétré jusqu'ici... ? » — Il ou on, article indéfini, nom propre, verbe infinitif : UN HANS DEVENIR CHEVAL, UNE MEUTE NOMMÉE LOUP REGARDER IL, ON MOURIR, GUÊPE RENCONTRER ORCHIDÉE, ILS ARRIVENT DES HUNS. Petites annonces, machines télégraphiques sur le plan de consistance (là encore, on pensera aux procédés de la poésie chinoise et aux règles de traduction que proposent les meilleurs commentateurs<sup>33</sup>).

31. Cf. la conception personnaliste ou subjectiviste du langage chez E. Benveniste : *Problèmes de linguistique générale*, ch. xx et xxi (notamment pp. 255, 261).

32. Les textes essentiels de Maurice Blanchot valent comme une réfutation de la théorie des « embrayeurs » et de la personnologie en linguistique : cf. *L'entretien infini*, Gallimard, pp. 556-567. Et, sur la différence entre les deux propositions « je suis malheureux » et « il est malheureux », ou bien « je meurs » et « on meurt », cf. *La part du feu*, pp. 29-30, et *L'espace littéraire*, pp. 105, 155, 160-161. Blanchot montre dans tous ces cas que l'indéfini, n'a rien à voir avec la « banalité quotidienne », qui serait plutôt du côté du pronom personnel.

33. Par exemple, François Cheng, *L'écriture poétique chinoise*, Ed. du Seuil : son analyse de ce qu'il appelle « les procédés passifs », pp. 30 sq.

*Souvenirs d'un planificateur.* — Peut-être y a-t-il deux plans, ou deux manières de concevoir le plan. Le plan peut être un principe caché, qui donne à voir ce qu'on voit, à entendre ce qu'on entend..., etc., qui fait à chaque instant que le donné est donné, sous tel état, à tel moment. Mais lui-même, le plan, n'est pas donné. Il est caché par nature. On ne peut que l'inférer, l'induire, le conclure à partir de ce qu'il donne (simultanément ou successivement, en synchronie ou diachronie). Un tel plan, en effet, est aussi bien d'organisation que de développement : il est structural ou génétique, et les deux à la fois, structure et genèse, plan structural des organisations formées avec leurs développements, plan génétique des développements évolutifs avec leurs organisations. Ce sont seulement des nuances dans cette première conception du plan. Et accorder trop d'importance à ces nuances nous empêcherait de saisir quelque chose de plus important. C'est que le plan, ainsi conçu ou ainsi fait, concerne de toute façon le développement des formes et la formation des sujets. Une structure cachée nécessaire aux formes, un signifiant secret nécessaire aux sujets. C'est forcé, dès lors, que le plan ne soit pas lui-même donné. Il n'existe en effet que dans une dimension supplémentaire à ce qu'il donne ( $n + 1$ ). Par là, c'est un plan téléologique, un dessin, un principe mental. C'est un plan de transcendance. C'est un plan d'analogie, soit parce qu'il assigne le terme éminent d'un développement, soit parce qu'il établit les rapports proportionnels de la structure. Il peut être dans l'esprit d'un dieu, ou dans un inconscient de la vie, de l'âme ou du langage : il est toujours conclu de ses propres effets. Il est toujours inféré. *Même si on le dit immanent*, il ne l'est que par absence, analogiquement (métaphoriquement, métonymiquement, etc.). L'arbre est donné dans le germe, mais en fonction d'un plan qui n'est pas donné. De même dans la musique, le principe d'organisation ou de développement n'apparaît pas pour lui-même en relation directe avec ce qui se développe ou s'organise : il y a un principe compositionnel transcendant qui n'est pas sonore, qui n'est pas « audible » par lui-même ou pour lui-même. Cela permet toutes les interprétations possibles. Les formes et leurs développements, les sujets et leurs formations renvoient à un plan qui opère comme unité transcendante ou principe caché. On pourra toujours exposer le plan, mais comme une partie à part, et non-donné dans ce qu'il donne. N'est-ce pas ainsi que même Balzac, et même Proust, exposent le plan d'organisation ou de développement de leur œuvre, comme dans un métalangage ? Mais Stockhausen aussi n'a-t-il pas besoin d'exposer la structure de ses formes sonores comme « à côté » d'elles, faute de la faire entendre ? Plan de vie, plan de musique, plan d'écriture, c'est



pareil : un plan qui n'est pas donnable en tant que tel, qui ne peut être qu'inféré, en fonction des formes qu'il développe et des sujets qu'il forme, puisqu'il est *pour* ces formes et ces sujets.

Et puis il y a un tout autre plan, ou une tout autre conception du plan. Là il n'y a plus du tout de formes ou de développements de formes ; ni de sujets et de formations de sujets. Il n'y a pas plus structure que genèse. Il y a seulement des rapports de mouvement et de repos, de vitesse et de lenteur entre éléments non formés, du moins relativement non formés, molécules et particules de toutes sortes. Il y a seulement des heccités, des affects, des individuations sans sujet, qui constituent des agencements collectifs. Rien ne se développe, mais des choses arrivent en retard ou en avance, et forment tel ou tel agencement d'après leurs compositions de vitesse. Rien ne se subjective, mais des heccités se forment d'après les compositions de puissances ou d'affects non subjectivés. Ce plan, qui ne connaît que les longitudes et les latitudes, les vitesses et les heccités, nous l'appelons plan de consistance ou de composition (par opposition au plan d'organisation et de développement). C'est nécessairement un plan d'immanence et d'univocité. Nous l'appelons donc plan de Nature, bien que la nature n'ait rien à voir là-dedans, puisque ce plan ne fait aucune différence entre le naturel et l'artificiel. Il a beau croître en dimensions, il n'a jamais une dimension supplémentaire à ce qui se passe sur lui. Par là même il est naturel et immanent. C'est comme pour le principe de contradiction : on peut aussi bien l'appeler de non-contradiction. Le plan de consistance pourrait être nommé de non-consistance. C'est un plan géométrique, qui ne renvoie plus à un dessein mental, mais à un dessin abstrait. C'est un plan dont les dimensions ne cessent de croître, avec ce qui se passe, sans qu'il perde rien pourtant de sa planitude. C'est donc un plan de prolifération, de peuplement, de contagion ; mais cette prolifération de matériau n'a rien à voir avec une évolution, avec le développement d'une forme ou la filiation des formes. C'est encore moins une régression qui remonterait vers un principe. C'est au contraire une *involution*, où la forme ne cesse pas d'être dissoute pour libérer temps et vitesses. C'est un plan fixe, plan fixe sonore, visuel ou scripturaire, etc. Fixe ne veut pas dire ici immobile : c'est l'état absolu du mouvement autant que du repos, sur lequel se dessinent toutes les vitesses et lenteurs relatives et rien qu'elles. Certains musiciens modernes opposent au plan transcendant d'organisation, censé avoir dominé toute la musique classique occidentale, un plan sonore immanent, toujours donné avec ce qu'il donne, qui fait percevoir l'imperceptible, et ne porte plus que des vitesses et des lenteurs différentielles dans une sorte de cla-

potement moléculaire : *il faut que l'œuvre d'art marque les secondes, les dixièmes, les centièmes de seconde*<sup>34</sup>. Ou plutôt il s'agit d'une libération du temps, Aïôn, temps non pulsé pour une musique flottante, comme dit Boulez, musique électronique où les formes cèdent la place à de pures modifications de vitesse. C'est sans doute John Cage qui, le premier, a déployé le plus parfaitement ce plan fixe sonore qui affirme un processus contre toute structure et genèse, un temps flottant contre le temps pulsé ou le tempo, une expérimentation contre toute interprétation, et où le silence comme repos sonore marque aussi bien l'état absolu du mouvement. On en dirait autant du plan fixe visuel : le plan fixe de cinéma est effectivement porté par Godard, par exemple, à cet état où les formes se dissolvent pour ne plus laisser voir que les minuscules variations de vitesse entre des mouvements composés. Nathalie Sarraute propose pour son compte une claire distinction de deux plans d'écriture : un plan transcendant qui organise et développe des formes (genres, thèmes, motifs), qui assigne et fait évoluer des sujets (personnages, caractères, sentiments) ; et un tout autre plan qui libère les particules d'une matière anonyme, les fait communiquer à travers l'« enveloppe » des formes et des sujets, et ne retient entre ces particules que des rapports de mouvement et de repos, de vitesse et de lenteur, d'affects flottants, tels que le plan lui-même est perçu en même temps qu'il nous fait percevoir l'imperceptible (micro-plan, plan moléculaire<sup>35</sup>). Et en effet, du point de vue d'une abstraction bien fondée, nous pouvons faire comme si les deux plans, les deux conceptions du plan, s'opposaient clairement et absolument. De ce point de vue, on dira : vous voyez bien la différence entre les deux types de propositions suivantes, 1) des formes se développent, des sujets se forment, en fonction d'un plan qui ne peut être qu'inféré (plan d'organisation-développement) ; 2) il n'y a que des vitesses et des lenteurs entre éléments non formés, et des affects entre puissances non subjectivées, en fonction d'un plan qui est nécessairement donné en même temps que ce qu'il donne (plan de consistance ou de composition<sup>36</sup>).

34. Cf. les déclarations des musiciens américains dit « répétitifs », notamment de Steve Reich et de Phil Glass.

35. Nathalie Sarraute dans *L'ère du soupçon* montre comment Proust, par exemple, reste partagé entre les deux plans, pour autant qu'il extrait de ses personnages « les parcelles infimes d'une matière impalpable », mais aussi recolle toutes ses particules en une forme cohérente, les glisse dans l'enveloppe de tel ou tel personnage : cf. pp. 52, 100.

36. Cf. la distinction des deux Plans chez Artaud, dont l'un est dénoncé comme la source de toutes les illusions : *Les Tarabumaras*, Œuvres complètes, IX, pp. 34-35.

Prenons trois cas majeurs de la littérature allemande au XIX<sup>e</sup> siècle, Hölderlin, Kleist et Nietzsche. — Ainsi l'extraordinaire composition d'*Hypérion*, chez Hölderlin, telle que Robert Rovini l'a analysée : l'importance des heccétés du type saisons, qui constituent à la fois, de deux manières différentes, le « cadre du récit » (plan) et le détail de ce qui s'y passe (les agencements et inter-agencements<sup>37</sup>). Mais encore, dans la succession des saisons, et dans la superposition d'une même saison d'années différentes, la dissolution des formes et des personnes, le dégagement des mouvements, vitesses, retards, affects, comme si quelque chose s'échappait d'une matière impalpable à mesure que le récit progresse. Et peut-être aussi le rapport avec une « réelle-politique » ; avec une machine de guerre ; avec une machine musicale de dissonance. — Kleist : comment, chez lui, dans son écriture comme dans sa vie, tout devient vitesse et lenteur. Succession de catatonies, et de vitesses extrêmes, d'évanouissements et de flèches. Dormir sur son cheval et aller au galop. Sauter d'un agencement à un autre, à la faveur d'un évanouissement, en franchissant un vide. Kleist multiplie les « plans de vie », mais c'est toujours un seul et même plan qui comprend ses vides et ses ratés, ses sauts, ses tremblements de terre et ses pestes. Le plan n'est pas principe d'organisation, mais moyen de tranport. Aucune forme ne se développe, aucun sujet ne se forme, mais des affects se déplacent, des devenir se catapultent et font bloc, comme le devenir-femme d'Achille et le devenir-chienne de Penthésilée. Kleist a merveilleusement expliqué comment les formes et les personnes étaient seulement des apparences, produites par le déplacement d'un centre de gravité sur une ligne abstraite, et par la conjonction de ces lignes sur un plan d'immanence. L'ours lui paraît un animal fascinant, impossible à tromper, parce que, de ses petits yeux cruels, il voit derrière les apparences la véritable « âme du mouvement », le *Gemüt* ou l'affect non subjectif : devenir-ours de Kleist. Même la mort ne peut être pensée que comme le croisement de réactions élémentaires à vitesses trop différentes. *Un crâne explose*, obsession de Kleist. Toute l'œuvre de Kleist est parcourue par une machine de guerre invoquée contre l'Etat, par une machine musicale invoquée contre la peinture ou le « tableau ». C'est curieux comme Goethe, et Hegel, ont la haine de cette nouvelle écriture. C'est que, pour eux, le plan doit être indissolublement développement harmonieux de la Forme et formation réglée du Sujet, personnage ou caractère (l'éducation sentimentale, la solidité substantielle et intérieure du caractère, l'harmonie ou l'analogie des formes et la continuité

37. Hölderlin, *Hypérion*, introduction de Robert Rovini, 10-18.

du développement, le culte de l'Etat, etc.). C'est qu'ils se font du Plan une conception tout à fait opposée à celle de Kleist. Anti-goethéisme, anti-hégélianisme de Kleist, et déjà de Hölderlin. Goethe voit l'essentiel lorsqu'il reproche à Kleist, à la fois, de dresser un pur « processus stationnaire » tel qu'en effet le plan fixe, d'introduire des vides et des sauts qui empêchent tout développement d'un caractère central, de mobiliser une violence d'affects qui entraîne une grande confusion de sentiments<sup>38</sup>.

Nietzsche, c'est encore la même chose avec d'autres moyens. Il n'y a plus de développement de formes ni de formation de sujets. Ce qu'il reproche à Wagner, c'est d'avoir encore gardé trop de forme d'harmonie, et trop de personnages de pédagogie, des « caractères » : trop de Hegel et de Goethe. Au contraire Bizet, disait Nietzsche... Il nous semble que, chez Nietzsche, le problème n'est pas tellement celui d'une écriture fragmentaire. C'est plutôt celui des vitesses ou des lenteurs : non pas écrire lentement ou rapidement, mais que l'écriture, et tout le reste, soient production de vitesses et de lenteurs entre particules. Aucune forme n'y résistera, aucun caractère ou sujet n'y survivra. Zarathoustra n'a que des vitesses et des lenteurs, et l'éternel retour, la vie de l'éternel retour, est la première grande libération concrète d'un temps non pulsé. *Ecce Homo* n'a que des individualités par heccétés. Il est forcé que le Plan, étant ainsi conçu, rate toujours, mais que les ratés fassent partie intégrante du plan : cf. la multitude de plans pour *La volonté de puissance*. En effet, un aphorisme étant donné, il sera toujours possible, et même nécessaire, d'introduire entre ses éléments de nouveaux rapports de vitesse et de lenteur qui le font véritablement changer d'agencement, sauter d'un agencement à un autre (la question n'est donc pas celle du fragment). Comme dit Cage, il appartient au plan que le plan rate<sup>39</sup>. Justement parce qu'il n'est pas d'organisation, de développement ou de formation, mais de transmutation non volontaire. Ou bien Boulez : « programmer la machine pour que chaque fois qu'on repasse une bande, elle donne des caractéristiques différentes de temps ». Alors, le plan, plan de vie, plan d'écriture, plan de musique, etc., ne peut que rater, puisqu'il est impossible d'y être fidèle, mais les ratés font

38. Nous nous servons d'une étude inédite de Mathieu Carrière sur Kleist.

39. « D'où est venu votre titre, *A Year from Monday?* » — « D'un plan que nous avions formé avec un groupe d'amis, de nous retrouver à Mexico lundi prochain dans un an. Nous étions réunis un samedi, et notre plan n'a jamais pu se réaliser. C'est une forme de silence. (...) Du fait même que notre plan a échoué, du fait que nous avons été incapables de nous rencontrer, rien n'a échoué, le plan n'était pas un échec » (John Cage, *Pour les oiseaux*, entretiens avec D. Charles, Belfond, p. 111).

partie du plan puisqu'il croît ou décroît avec les dimensions de ce qu'il déroule chaque fois (planitude à  $n$  dimensions). Etrange machine, à la fois de guerre, de musique et de contagion-prolifération-involution.

Pourquoi l'opposition des deux sortes de plans renvoie-t-elle toutefois à une hypothèse encore abstraite ? C'est que l'on ne cesse de passer de l'un à l'autre, par degrés insensibles et sans le savoir, ou en ne le sachant qu'après. C'est que l'on ne cesse de reconstituer l'un sur l'autre, ou d'extraire l'un de l'autre. Par exemple, il suffit d'enfoncer le plan flottant d'immanence, de l'enfourer dans les profondeurs de la Nature au lieu de le laisser jouer librement à la surface, pour qu'il passe déjà de l'autre côté, et prenne le rôle d'un fondement qui ne peut plus être que principe d'analogie du point de vue de l'organisation, loi de continuité du point de vue du développement<sup>40</sup>. C'est que le plan d'organisation ou de développement couvre effectivement ce que nous appelions stratification : les formes et les sujets, les organes et les fonctions sont des « strates » ou des rapports entre strates. Au contraire, le plan comme plan d'immanence, consistance ou composition, implique une déstratification de toute la Nature, y compris par les moyens les plus artificiels. Le plan de consistance est le corps sans organes. Les purs rapports de vitesse et de lenteur entre particules, tels qu'ils apparaissent sur le plan de consistance, impliquent des mouvements de déterritorialisation, comme les purs affects impliquent une entreprise de desubjectivation. Bien plus, le plan de consistance ne préexiste pas aux mouvements de déterritorialisation qui le déroulent, aux lignes de fuite qui le tracent et le font monter à la surface, aux devenirs qui le composent. Si bien que le plan d'organisation ne cesse pas de travailler sur le plan de consistance, en essayant toujours de boucher les lignes de fuite, de stopper ou d'interrompre les mouvements de déterritorialisation, de les lester, de les restratifier, de reconstituer des formes et des sujets en profondeur. Et, inversement, le plan de consistance ne cesse pas de s'extraire du plan d'organisation, de faire filer des particules hors strates, de brouiller les formes à coup de vitesse ou de lenteur, de casser les fonctions à force d'agencements, de micro-agencements. Mais, là encore, que de prudence est nécessaire pour que le plan de

---

40. C'est pourquoi nous avons pu prendre Goethe comme exemple d'un Plan transcendant. Goethe passe pourtant pour spinoziste ; ses études botaniques et zoologiques découvrent un plan de composition immanent, qui le rapproche de Geoffroy Saint-Hilaire (cette ressemblance a souvent été signalée). Reste que Goethe gardera toujours la double idée d'un développement de la Forme et d'une formation-éducation du Sujet : par là son plan d'immanence passe déjà de l'autre côté, vers l'autre pôle.

consistance ne devienne pas un pur plan d'abolition, ou de mort. Pour que l'involution ne tourne pas en régression dans l'indifférencié. Ne faudra-t-il pas garder un minimum de strates, un minimum de formes et de fonctions, un minimum de sujet pour en extraire matériels, affects, agencements ?

Si bien que nous devons opposer les deux plans comme deux pôles abstraits : par exemple, au plan organisationnel transcendant d'une musique occidentale fondée sur les formes sonores et leur développement, l'on oppose un plan de consistance immanent de la musique orientale, faite de vitesses et de lenteurs, de mouvements et de repos. Mais, suivant l'hypothèse concrète, tout le devenir de la musique occidentale, tout devenir musical implique un minimum de formes sonores, et même de fonctions harmoniques et mélodiques, à travers lesquelles on fera passer les vitesses et les lenteurs, qui les réduisent précisément au minimum. Beethoven produit la plus étonnante richesse polyphonique avec les thèmes relativement pauvres de trois ou quatre notes. Il y a une prolifération matérielle qui ne fait qu'un avec une dissolution de la forme (involution), tout en s'accompagnant d'un développement continu de celle-ci. Peut-être le génie de Schumann est-il le cas le plus frappant où une forme n'est développée que pour les rapports de vitesse et de lenteur dont on l'affecte matériellement et émotionnellement. La musique n'a pas cessé de faire subir à ses formes et à ses motifs des transformations temporelles, augmentations ou diminutions, retardements ou précipitations, qui ne se font pas seulement d'après des lois d'organisation et même de développement. Les micro-intervalles, en expansion ou contraction, jouent dans les intervalles codés. A plus forte raison Wagner et les post-wagnériens vont-ils libérer les variations de vitesse entre particules sonores. Ravel et Debussy gardent de la forme précisément ce qu'il faut pour la casser, l'affecter, la modifier, sous les vitesses et les lenteurs. Le *Boléro* est, poussé jusqu'à la caricature, le type d'un agencement machinique qui conserve de la forme le minimum pour la mener à l'éclatement. Boulez parle des proliférations de petits motifs, des accumulations de petites notes qui procèdent cinématiquement et affectivement, qui emportent une forme simple en y ajoutant des indications de vitesse, et permettent de produire des rapports dynamiques extrêmement complexes à partir de rapports formels intrinsèquement simples. Même un rubato de Chopin ne peut pas être reproduit, puisqu'il aura chaque fois des caractéristiques différentes de temps<sup>41</sup>.

41. Sur tous ces points (proliférations-dissolutions, accumulations, indications de vitesse, rôle dynamique et affectif), cf. Pierre Boulez, *Par*

C'est comme si un immense plan de consistance à vitesse variable ne cessait d'entraîner les formes et les fonctions, les formes et les sujets, pour en extraire particules et affects. Une horloge qui donnerait toute une variété de vitesses.

Qu'est-ce qu'une jeune fille, qu'est-ce qu'un groupe de jeunes filles ? Au moins Proust l'a montré une fois pour toutes : comment leur individuation, collective ou singulière, ne procède pas par subjectivité, mais par heccéité, pure heccéité. « Êtres de fuite. » Ce sont de purs rapports de vitesses et de lenteurs, rien d'autre. Une jeune fille est en retard par vitesse : elle a fait trop de choses, traversé trop d'espaces par rapport au temps relatif de celui qui l'attendait. Alors la lenteur apparente de la jeune fille se transforme en folle vitesse de notre attente. Il faut dire à cet égard, et pour l'ensemble de la *Recherche du temps perdu*, que Swann n'est pas du tout dans la même situation que le narrateur. Swann n'est pas une ébauche ou un précurseur du narrateur, sauf secondairement, et à de rares moments. Ils ne sont pas du tout sur le même *plan*. Swann ne cesse de penser et de sentir en termes de sujet, de forme, de ressemblance entre sujets, de correspondance entre formes. Un mensonge d'Odette est pour lui une forme dont le contenu subjectif secret doit être découvert, et susciter une activité de policier amateur. La musique de Vinteuil est pour lui une forme qui doit rappeler autre chose, se rabattre sur autre chose, faire écho à d'autres formes, peintures, visages ou paysages. Tandis que le narrateur aura beau suivre les traces de Swann, il n'en est pas moins dans un autre élément, sur un autre plan. Un mensonge d'Albertine n'a plus guère de contenu, il tend au contraire à se confondre avec l'émission d'une particule issue des yeux de l'aimé, et qui vaut pour elle-même, qui va trop vite dans le champ visuel ou auditif du narrateur, vitesse moléculaire insupportable en vérité, puisqu'elle indique une distance, un *voisinage* où Albertine voudrait être et est déjà<sup>42</sup>. Si bien

---

*volonté et par hasard*, pp. 22-24, 88-91. Dans un autre texte, Boulez insiste sur un aspect méconnu de Wagner : non seulement les leitmotifs se libèrent de leur subordination aux personnages scéniques, mais les vitesses de déroulement se libèrent de l'emprise d'un « code formel » ou d'un tempo (« Le temps recherché », in *Das Rheingold Programmheft I*, Bayreuth 1976, pp. 3-11). Boulez rend hommage à Proust, d'avoir compris l'un des premiers ce rôle transformable et flottant des motifs wagnériens.

42. Les thèmes de vitesse et de lenteur sont particulièrement développés dans *La prisonnière* : « Pour comprendre les émotions que donnent [les êtres de fuite], et que d'autres êtres, même plus beaux, ne donnent pas, il faut calculer qu'ils sont non pas immobiles, mais en mouvement, et ajouter à leur personne un signe correspondant à ce qu'en physique est le signe qui signifie vitesse. (...) A ces êtres-là, à ces êtres de fuite, leur nature, notre inquiétude attachent des ailes. »

que la parade du narrateur ne sera plus principalement celle d'un policier qui enquête, mais, figure très différente, celle d'un geolier : comment devenir maître de la vitesse, comment la supporter nerveusement comme une névralgie, perceptuellement comme un éclair, comment faire une prison pour Albertine ? Et si la jalousie n'est plus la même, quand on passe de Swann au narrateur, la perception de la musique ne l'est pas davantage : Vinteuil cesse de plus en plus d'être saisi d'après des formes analogiques et des sujets comparables, pour prendre des vitesses et des lenteurs inouïes qui s'accouplent sur un plan de consistance à variation, celui-là même de la musique et de la *Recherche* (tout comme les motifs wagnériens abandonnent toute fixité de forme et toute assignation de personnages). On dirait que les effets désespérés de Swann pour reterritorialiser le flux des choses (Odette sur un secret, la peinture sur un visage, la musique sur le bois de Boulogne) a fait place au mouvement accéléré de la déterritorialisation, à un accéléré linéaire de la machine abstraite, emportant les visages et les paysages, et puis l'amour, puis la jalousie, puis la peinture, puis la musique elle-même, suivant des coefficients de plus en plus forts qui vont nourrir l'Œuvre au risque de tout dissoudre, et de mourir. Car le narrateur, malgré des victoires partielles, échouera dans son projet qui n'était nullement de retrouver le temps ni de forcer la mémoire, mais de devenir maître des vitesses, au rythme de son asthme. C'était affronter l'anéantissement. Une autre issue était possible, ou que Proust aura rendu possible.

*Souvenirs d'une molécule.* — Le devenir-animal n'est qu'un cas parmi d'autres. Nous nous trouvons pris dans des segments de devenir, entre lesquels nous pouvons établir une espèce d'ordre ou de progression apparente : devenir-femme, devenir-enfant ; devenir-animal, végétal ou minéral ; devenirs moléculaires de toutes sortes, devenirs-particules. Des fibres mènent des uns aux autres, traversent les uns dans les autres, en traversant les portes et les seuils. Chanter ou composer, peindre, écrire n'ont peut-être pas d'autre but : déchaîner ces devenirs. Surtout la musique ; tout un devenir-femme, un devenir-enfant traversent la musique, non seulement au niveau des voix (la voix anglaise, la voix italienne, le contre-ténor, le castrat), mais au niveau des thèmes et des motifs : la petite ritournelle, la ronde, les scènes d'enfance et les jeux d'enfant. L'instrumentation, l'orchestration sont pénétrées de devenirs-animaux, devenirs-oiseau d'abord, mais bien d'autres encore. Les clapotements, les vagissements, les stridences moléculaires sont là dès le début, même si l'évolution instrumentale, jointe à d'autres facteurs, leur donne de plus



en plus d'importance aujourd'hui, comme la valeur d'un nouveau seuil du point de vue d'un contenu proprement musical : la molécule sonore, les rapports de vitesse et de lenteur entre particules. Les devenirs-animaux se jettent dans des devenirs moléculaires. Alors toutes sortes de questions se posent.

D'une certaine manière, il faut commencer par la fin : tous les devenirs sont déjà moléculaires. C'est que devenir, ce n'est pas imiter quelque chose ou quelqu'un, ce n'est pas s'identifier à lui. Ce n'est pas non plus proportionner des rapports formels. Aucune de ces deux figures d'analogie ne convient au devenir, ni l'imitation d'un sujet, ni la proportionalité d'une forme. Devenir, c'est, à partir des formes qu'on a, du sujet qu'on est, des organes qu'on possède ou des fonctions qu'on remplit, extraire des particules, entre lesquelles on instaure des rapports de mouvement et de repos, de vitesse et de lenteur, les plus *proches* de ce qu'on est en train de devenir, et par lesquels on devient. C'est en ce sens que le devenir est le processus du désir. Ce principe de proximité ou d'approximation est tout à fait particulier, et ne réintroduit aucune analogie. Il indique le plus rigoureusement possible une *zone de voisinage ou de co-présence* d'une particule, le mouvement que prend toute particule quand elle entre dans cette zone. Louis Wolfson se lance dans une entreprise étrange : schizophrène, il traduit le plus vite possible chaque phrase de sa langue maternelle en mots étrangers qui ont un son et un sens semblables ; anorexique, il se précipite vers le frigidaire, déchire les boîtes, arrache des éléments dont il se gave aussi vite que possible<sup>43</sup>. Il serait faux de croire qu'il emprunte aux langues étrangères les mots « déguisés » dont il a besoin. Bien plutôt, il arrache à sa propre langue des particules verbales qui ne peuvent plus appartenir à la forme de cette langue, tout comme il arrache aux nourritures des particules alimentaires qui n'appartiennent plus aux substances nutritives formées : les deux sortes de particules entrent en voisinage. On peut dire aussi bien : émettre des particules qui prennent tels rapports de mouvement et de repos parce qu'elles entrent dans telle zone de voisinage ; ou : qui entrent dans cette zone parce qu'elles prennent ces rapports. Une heccéité n'est pas séparable du brouillard ou de la brume qui dépendent d'une zone moléculaire, d'un espace corpusculaire. Le voisinage est une notion à la fois topologique et quantique, qui marque l'appartenance à une même molécule, indépendamment des sujets considérés et des formes déterminées.

43. Louis Wolfson, *Le schizo et les langues*, Gallimard.

Schérer et Hocquenghem ont dégagé ce point essentiel, quand ils ont reconsidéré le problème des enfants-loups. Bien sûr, il ne s'agit pas d'une production réelle comme si l'enfant était « réellement » devenu animal ; il ne s'agit pas davantage d'une ressemblance, comme si l'enfant avait imité des animaux qui l'auraient réellement élevé ; mais il ne s'agit pas non plus d'une métaphore symbolique, comme si l'enfant autiste, abandonné ou perdu, était seulement devenu l'« analogue » d'une bête. Scherer et Hocquenghem ont raison de dénoncer ce faux raisonnement, fondé sur un culturalisme ou un moralisme qui se réclament de l'irréductibilité de l'ordre humain : puisque l'enfant n'est pas transformé en animal, il serait seulement dans une relation métaphorique avec lui, induite par son infirmité ou son rejet. Pour leur compte, ils invoquent une zone objective d'indétermination ou d'incertitude, « quelque chose de commun ou d'indiscernable », un voisinage « qui fait qu'il est impossible de dire où passe la frontière de l'animal et de l'humain », non seulement chez les enfants autistes, mais chez tous les enfants, comme si, indépendamment de l'évolution qui l'entraîne vers l'adulte, il y avait chez l'enfant place pour d'autres devenirs, « d'autres possibilités contemporaines », qui ne sont pas des régressions, mais des involutions créatrices, et qui témoignent « d'une inhumanité vécue immédiatement dans le corps en tant que tel », noces contre nature « hors du corps programmé ». Réalité du devenir-animal, sans que l'on devienne animal en réalité. Il ne sert à rien, dès lors, d'objecter que l'enfant-chien ne fait le chien que dans les limites de sa constitution formelle, et ne fait rien de canin qu'un autre être humain n'aurait pu faire s'il l'avait voulu. Car ce qu'il faut expliquer, c'est précisément que tous les enfants, même beaucoup d'adultes, le fassent plus ou moins, et témoignent avec l'animal d'une connivence inhumaine plutôt que d'une communauté symbolique œdipienne<sup>44</sup>. On ne croira pas non plus que les enfants brouetteurs, ou mangeurs de terre, ou de chair crue, y trouvent seulement des vitamines ou des éléments dont leur organisme aurait une carence. Il s'agit de faire corps avec l'animal, un corps sans organes défini par des zones d'intensité ou de voisinage. D'où vient dès lors cette indétermination, cette indiscernabilité objectives dont parlent Schérier et Hocquenghem ?

Par exemple : non pas imiter le chien, mais composer son organisme avec *autre chose*, de telle manière qu'on fasse sortir,

44. René Schérier et Guy Hocquenghem, *Co-ire*, Recherches, pp. 76-82 : leur critique de la thèse de Bettelheim, qui ne voit dans les devenirs-animaux de l'enfant qu'une symbolique autiste, exprimant d'ailleurs l'angoisse des parents plus qu'une réalité enfantine (cf. *La forteresse vide*, Gallimard).

de l'ensemble ainsi composé, des particules qui seront canines en fonction du rapport de mouvement et de repos, ou du voisinage moléculaire dans lequel elles entrent. Il est entendu que cet autre chose peut être très varié, et tenir plus ou moins directement à l'animal en question : ce peut être l'aliment naturel de l'animal (la terre et le ver), ce peut être ses relations extérieures avec d'autres animaux (on deviendra chien avec des chats, on deviendra singe avec un cheval), ce peut être un appareil ou prothèse que l'homme lui fait subir (muselière, rennes, etc.), ce peut être quelque chose qui n'a même plus de rapport « localisable » avec l'animal considéré. Pour ce dernier cas, nous avons vu comment Slepian fonde sa tentative de devenir-chien sur l'idée de lacer des chaussures à ses mains, de les lacer avec sa bouche-gueule. Philippe Gavi cite les performances de Lolito, mangeur de bouteilles, de faïences et de porcelaines, de fer, et même de bicyclettes, qui déclare : « Je me considère comme moitié bête, moitié homme. Plus bête peut-être qu'homme. J'adore les bêtes, les chiens surtout, je me sens lié à eux. Ma dentition s'est adaptée ; en fait, quand je ne mange pas du verre ou du fer, ma mâchoire me démange comme celle d'un jeune chien qui a envie de croquer un os<sup>45</sup>. » Interpréter le mot « comme » à la manière d'une métaphore, ou proposer une analogie structurale de rapports (homme-fer = chien-os), c'est ne rien comprendre au devenir. Le mot « comme » fait partie de ces mots qui changent singulièrement de sens et de fonction dès qu'on les rapporte à des heccités, dès qu'on en fait des expressions de devenirs, et pas des états signifiés ni des rapports signifiants. Il se peut qu'un chien exerce sa mâchoire sur du fer, mais alors il exerce sa mâchoire comme organe molaire. Quand Lolito mange du fer, c'est tout à fait différent : il compose sa mâchoire avec le fer de telle manière qu'il devienne lui-même une mâchoire de chien-moléculaire. L'acteur De Niro, dans une séquence de film, marche « comme » un crabe ; mais il ne s'agit pas, dit-il, d'imiter le crabe ; il s'agit de composer avec l'image, avec la vitesse de l'image, quelque chose qui a affaire avec le crabe<sup>46</sup>. Et c'est cela l'essentiel pour nous : on ne

45. Philippe Gavi, « Les philosophes du fantastique », in *Libération*, 31 mars 1977. — Pour les cas précédents, il faudrait arriver à comprendre certains comportements dits névrotiques en fonction des devenirs-animaux, au lieu de rapporter les devenirs-animaux à une interprétation psychanalytique de ces comportements. Nous l'avons vu pour le masochisme (et Lolito explique que l'origine de ses prouesses est dans certaines expériences masochistes ; un beau texte de Christian Maurel conjugue un devenir-singe et un devenir-cheval dans un couple masochiste). Il faudrait aussi considérer l'anorexie du point de vue du devenir-animal.

46. Cf. *Newsweek*, 16 mai 1977, p. 57.

devient-animal que si, par des moyens et des éléments quelconques, on émet des corpuscules qui entrent dans le rapport de mouvement et de repos des particules animales, ou, ce qui revient au même, dans la zone de voisinage de la molécule animale. On ne devient animal que moléculaire. On ne devient pas chien molaire aboyant, mais, en aboyant, si on le fait avec assez de cœur, de nécessité et de composition, on émet un chien moléculaire. L'homme ne devient pas loup, ni vampire, comme s'il changeait d'espèce molaire ; mais le vampire et le loup-garou sont des devenirs de l'homme, c'est-à-dire des voisinages entre molécules composées, des rapports de mouvement et de repos, de vitesse et de lenteur, entre particules émises. Bien sûr, il y a des loups-garous, des vampires, nous le disons avec tout notre cœur, mais n'y recherchez pas la ressemblance ou l'analogie avec l'animal, puisque c'est le devenir-animal en acte, c'est la production de l'animal moléculaire (tandis que l'animal « réel » est pris dans sa forme et sa subjectivité molaires). C'est en nous que l'animal montre les dents comme le rat d'Hoffmanstahl, ou la fleur, ses pétales, mais c'est par émission corpusculaire, par voisinage moléculaire, et non pas imitation d'un sujet, ni par proportionnalité de forme. Albertine peut toujours imiter une fleur, mais c'est quand elle dort, et se compose avec les particules du sommeil, que son grain de beauté et le grain de sa peau entrent dans un rapport de repos et de mouvement qui la mettent dans la zone d'un végétal moléculaire : devenir-plante d'Albertine. Et c'est quand elle est prisonnière qu'elle émet les particules d'un oiseau. Et c'est quand elle fuit, se lance dans sa ligne de fuite, qu'elle devient cheval, même si c'est le cheval de la mort.

Oui, tous les devenirs sont moléculaires ; l'animal, la fleur ou la pierre qu'on devient sont des collectivités moléculaires, des heccités, non pas des formes, des objets ou sujets molaires qu'on connaît hors de nous, et qu'on reconnaît à force d'expérience ou de science, ou d'habitude. Or, si c'est vrai, il faut le dire des choses humaines aussi : il y a un devenir-femme, un devenir-enfant, qui ne ressemblent pas à la femme ou à l'enfant comme entités molaires bien distinctes (quoique la femme ou l'enfant puissent avoir des positions privilégiées possibles, mais seulement possibles, en fonction de tels devenirs). Ce que nous appelons entité molaire ici, par exemple, c'est la femme en tant qu'elle est prise dans une machine duelle qui l'oppose à l'homme, en tant qu'elle est déterminée par sa forme, et pourvue d'organes et de fonctions, et assignée comme sujet. Or devenir-femme n'est pas imiter cette entité, ni même se transformer en elle. On ne négligera pourtant pas l'importance de l'imitation, ou de moments d'imitation, chez certains homosexuels mâles ;

encore moins, la prodigieuse tentative de transformation réelle chez certains travestis. Nous voulons seulement dire que ces aspects inséparables du devenir-femme doivent d'abord se comprendre en fonction d'autre chose : ni imiter ni prendre la forme féminine, mais émettre des particules qui entrent dans le rapport de mouvement et de repos, ou dans la zone de voisinage d'une micro-féminité, c'est-à-dire produire en nous-mêmes une femme moléculaire, créer la femme moléculaire. Nous ne voulons pas dire qu'une telle création soit l'apanage de l'homme, mais, au contraire, que la femme comme entité molaire *a à devenir-femme*, pour que l'homme aussi le devienne ou puisse le devenir. Certainement il est indispensable que les femmes mènent une politique molaire, en fonction d'une conquête qu'elles opèrent de leur propre organisme, de leur propre histoire, de leur propre subjectivité : « nous en tant que femmes... » apparaît alors comme sujet d'énonciation. Mais il est dangereux de se rabattre sur un tel sujet, qui ne fonctionne pas sans tarir une source ou arrêter un flux. Le chant de la vie est souvent entonné par les femmes les plus sèches, animées de ressentiment, de volonté de puissance et de froid maternage. Comme un enfant tari fait d'autant mieux l'enfant qu'aucun flux d'enfance n'émane plus de lui. Il ne suffit pas davantage de dire que chaque sexe contient l'autre, et doit développer en lui-même le pôle opposé. Bisexualité n'est pas un meilleur concept que celui de la séparation des sexes. Miniaturiser, intérioriser la machine binaire, est aussi fâcheux que l'exaspérer, on n'en sort pas ainsi. Il faut donc concevoir une politique féminine moléculaire, qui se glisse dans les affrontements molaires et passe en dessous, ou à travers.

Quand on interroge Virginia Woolf sur une écriture proprement féminine, elle s'effare à l'idée d'écrire « en tant que femme ». Il faut plutôt que l'écriture produise un devenir-femme, comme des atomes de féminité capables de parcourir et d'imprégner tout un champ social, et de contaminer les hommes, de les prendre dans ce devenir. Particules très douces, mais aussi dures et obstinées, irréductibles, indomptables. La montée des femmes dans l'écriture romanesque anglaise n'épargnera aucun homme : ceux qui passent pour les plus virils, les plus phalocrates, Lawrence, Miller, ne cesseront de capter et d'émettre à leur tour ces particules qui entrent dans le voisinage ou dans la zone d'indiscernabilité des femmes. Ils deviennent-femme en écrivant. C'est que la question n'est pas, ou n'est pas seulement celle de l'organisme, de l'histoire et du sujet d'énonciation qui opposent le masculin et le féminin dans les grandes machines duelles. La question est d'abord celle du corps — le corps qu'on nous *vole* pour fabriquer des organismes opposables. Or, c'est à la fille qu'on vole

d'abord ce corps : cesse de te tenir comme ça, tu n'es plus une petite fille, tu n'es pas un garçon manqué, etc. C'est à la fille qu'on vole d'abord son devenir pour lui imposer une histoire, ou une pré-histoire. Le tour du garçon vient ensuite, mais c'est en lui montrant l'exemple de la fille, en lui indiquant la fille comme objet de son désir, qu'on lui fabrique à son tour un organisme opposé, une histoire dominante. La fille est la première victime, mais elle doit aussi servir d'exemple et de piège. C'est pourquoi, inversement, la reconstruction du corps comme Corps sans organes, l'anorganisme du corps, est inséparable d'un devenir-femme ou de la production d'une femme moléculaire. Sans doute la jeune fille devient-elle femme, au sens organique ou molaire. Mais inversement le devenir-femme ou la femme moléculaire sont la jeune fille elle-même. La jeune fille ne se définit certes pas par la virginité, mais par un rapport de mouvement et de repos, de vitesse et de lenteur, par une combinaison d'atomes, une émission de particules : heccéité. Elle ne cesse de courir sur un corps sans organes. Elle est ligne abstraite, ou ligne de fuite. Aussi les jeunes filles n'appartiennent pas à un âge, à un sexe, à un ordre ou à un règne : elles se glissent plutôt, entre les ordres, les actes, les âges, les sexes ; elles produisent *n* sexes moléculaires sur la ligne de fuite, par rapport aux machines duelles qu'elles traversent de part en part. La seule manière de sortir des dualismes, être-entre, passer entre, intermezzo, c'est ce que Virginia Woolf a vécu de toutes ses forces, dans toute son œuvre, ne cessant pas de devenir. La jeune fille est comme le bloc de devenir qui reste contemporain de chaque terme opposable, homme, femme, enfant, adulte. Ce n'est pas la jeune fille qui devient femme, c'est le devenir-femme qui fait la jeune fille universelle ; ce n'est pas l'enfant qui devient adulte, c'est le devenir-enfant qui fait une jeunesse universelle. Trost, auteur mystérieux, a fait un portrait de jeune fille auquel il lie le sort de la révolution : sa vitesse, son corps librement machinique, ses intensités, sa ligne abstraite ou de fuite, sa production moléculaire, son indifférence à la mémoire, son caractère non figuratif — « le non-figuratif du désir <sup>47</sup> ». Jeanne d'Arc ? Particularité de la jeune fille dans le terrorisme russe, la jeune fille à la bombe, gardienne de dynamite ? Il est sûr que la politique moléculaire passe par la jeune fille et l'enfant. Mais il est sûr aussi que les jeunes filles et les enfants ne tirent pas leurs forces du statut

---

47. Cf. Trost, *Visible et invisible*, Arcanes et *Librement mécanique*, Minotaure : « Elle était à la fois dans sa réalité sensible et dans le prolongement idéal de ses lignes comme la projection d'un groupe humain à venir. »

molaire qui les dompte, ni de l'organisme et de la subjectivité qu'ils reçoivent ; ils tirent toutes leurs forces du devenir moléculaire qu'ils font passer entre les sexes et les âges, devenir-enfant de l'adulte comme de l'enfant, devenir-femme de l'homme comme de la femme. La jeune fille et l'enfant ne deviennent pas, c'est le devenir lui-même qui est enfant ou jeune fille. L'enfant ne devient pas adulte, pas plus que la jeune fille ne devient femme ; mais la jeune fille est le devenir-femme de chaque sexe, comme l'enfant le devenir-jeune de chaque âge. Savoir vieillir n'est pas rester jeune, c'est extraire de son âge les particules, les vitesses et lenteurs, les flux qui constituent la jeunesse de *cet* âge. Savoir aimer n'est pas rester homme ou femme, c'est extraire de son sexe les particules, les vitesses et lenteurs, les flux, les *n* sexes qui constituent la jeune fille de *cette* sexualité. C'est l'Age même qui est un devenir-enfant, comme la Sexualité, n'importe quelle sexualité, un devenir-femme, c'est-à-dire une jeune fille. — Afin de répondre à la question stupide : pourquoi Proust a-t-il fait d'Albert Albertine ?

Or, si tous les devenirs sont déjà moléculaires, y compris le devenir-femme, il faut dire aussi que tous les devenirs commencent et passent par le devenir-femme. C'est la clef des autres devenirs. Que l'homme de guerre se déguise en femme, qu'il fuie déguisée en fille, qu'il se cache en fille, n'est pas un incident provisoire honteux dans sa carrière. Se cacher, se camoufler est une fonction guerrière ; et la ligne de fuite attire l'ennemi, traverse quelque chose et fait fuir ce qu'il traverse ; c'est à l'infini d'une ligne de fuite que surgit le guerrier. Mais, si la féminité de l'homme de guerre n'est pas accidentelle, on ne pensera pas pour autant qu'elle soit structurale, ou réglée par une correspondance de rapports. On voit mal comment la correspondance entre les deux rapports « homme-guerre » et « femme-mariage » pourrait entraîner une équivalence du guerrier avec la jeune fille en tant que femme qui se refuse au mariage<sup>48</sup>. On ne voit pas davantage comment la bisexualité générale, ou même l'homosexualité des sociétés militaires, expliqueraient ce phénomène qui n'est pas plus imitatif que structural, mais qui représente plutôt une *anomie* essentielle à l'homme de guerre. C'est en termes de devenir qu'il faut comprendre le phénomène. Nous avons vu comment l'homme de guerre, par sa *furor* et sa célérité, était pris dans des devenirs-animaux irrésistibles. Ce sont ces devenirs qui trouvent leur condition dans le devenir-femme du guerrier, ou dans son alliance avec la jeune fille, dans sa contagion avec elle.

48. Cf. les exemples et l'explication structurale proposée par J.-P. Vernant, in *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Mouton, pp. 15-16.

L'homme de guerre n'est pas séparable des Amazones. L'union de la jeune fille et de l'homme de guerre ne produit pas des animaux, mais produit à la fois le devenir-femme de l'un et le devenir-animal de l'autre, dans un seul et même « bloc » où le guerrier devient animal à son tour par contagion de la jeune fille, en même temps que la jeune fille devient guerrière par contagion de l'animal. Tout se réunit dans un bloc de devenir asymétrique, un zigzag instantané. C'est dans la survivance d'une double machine de guerre, celle des Grecs qui va bientôt se faire supplanter par l'Etat, et celle des Amazones qui va bientôt se dissoudre, c'est dans une série d'étourdissements, de vertiges et d'évanouissements moléculaires qu'Achille et Penthésilée se choisissent, le dernier homme de guerre, la dernière reine des jeunes filles, Achille au devenir-femme et Penthésilée au devenir-chienne.

Les rites de transvestisme, de travestissement, dans les sociétés primitives où l'homme devient femme ne s'expliquent ni par une organisation sociale qui ferait correspondre des rapports donnés, ni par une organisation psychique qui ferait que l'homme ne désirerait pas moins être femme que la femme, homme<sup>49</sup>. La structure sociale, l'identification psychique laissent de côté trop de facteurs spéciaux : l'enchaînement, le déchaînement et la communication de devenirs que le travesti déclenche ; la puissance du devenir-animal qui en découle ; et surtout l'appartenance de ces devenirs à une machine de guerre spécifique. Il en est de même pour la sexualité : celle-ci s'explique mal par l'organisation binaire des sexes, et pas mieux par une organisation bisexuée de chacun des deux. La sexualité met en jeu des devenirs conjugués trop divers qui sont comme *n* sexes, toute une machine de guerre par quoi l'amour passe. Ce qui ne se ramène pas aux fâcheuses métaphores entre l'amour et la guerre, la séduction et la conquête, la lutte des sexes et la scène de ménage, ou même la guerre-Strindberg : c'est seulement quand l'amour est fini, la sexualité tarie, que les choses apparaissent ainsi. Mais ce qui compte est que l'amour lui-même est une machine de guerre douée de pouvoirs étranges et quasi terrifiants. La sexualité est une production de mille sexes, qui sont autant de devenirs incontrôlables. *La sexualité passe par le devenir-femme de l'homme et le devenir-animal de l'humain* : émission de particules. Il n'y a pas besoin de bestialisme pour ça, bien que le bestialisme puisse y apparaître, et beaucoup d'anecdotes psychia-

49. Sur le transvestisme dans les sociétés primitives, cf. Bruno Bettelheim, *Les blessures symboliques*, Gallimard (qui donne une interprétation psychologique identificatoire), et surtout Gregory Bateson, *La cérémonie du Naven*, Ed. de Minuit (qui propose une interprétation structurale originale).



triques en témoignent d'une manière intéressante, mais trop simple, donc détournée, devenue trop bête. Il ne s'agit pas de « faire » le chien, comme un vieux monsieur sur la carte postale ; il ne s'agit pas tellement de faire l'amour avec des bêtes. Les devenirs-animaux sont d'abord d'une autre puissance, puisqu'ils n'ont pas leur réalité dans l'animal qu'on imiterait ou auquel on correspondrait, mais en eux-mêmes, dans ce qui nous prend tout d'un coup et nous fait devenir, un *voisinage*, une *indiscernabilité*, qui extrait de l'animal quelque chose de commun, beaucoup plus que toute domestication, que toute utilisation, que toute imitation : « la Bête ».

Si le devenir-femme est le premier quantum, ou segment moléculaire, et puis les devenirs-animaux qui s'enchaînent avec lui, vers quoi se précipitent-ils tous ? Sans aucun doute, vers un devenir-imperceptible. L'imperceptible est la fin imminente du devenir, sa formule cosmique. Ainsi *l'Homme qui rétrécit*, de Matheson, passe à travers les règnes, glisse entre les molécules jusqu'à devenir une particule introuvable qui médite à l'infini sur l'infini. *Le Monsieur Zéro*, de Paul Morand, fuit les grands pays, traverse les plus petits, descend l'échelle des Etats pour constituer au Lichtenstein une société anonyme à lui tout seul, et mourir imperceptible en formant de ses doigts la particule O : « Je suis un homme qui fuit en nageant entre deux eaux et sur qui tous les fusils du monde tirent. (...) Il faudrait ne plus offrir de cible. » Mais que signifie devenir-imperceptible, à la fin de tous les devenirs moléculaires qui commençaient par le devenir-femme ? Devenir imperceptible veut dire beaucoup de choses. Quel rapport entre l'imperceptible (anorganique), l'indiscernable (asignifiant) et l'impersonnel (asubjectif) ?

On dirait d'abord : être comme tout le monde. C'est ce que raconte Kierkegaard, dans son histoire du « chevalier de la foi », l'homme du devenir : on a beau l'observer, on ne remarque rien, un bourgeois, rien qu'un bourgeois. C'est ce que vivait Fitzgerald : à l'issue d'une vraie rupture, on arrive... vraiment à être comme tout le monde. Et ce n'est pas facile du tout, ne pas se faire remarquer. Etre inconnu, même de sa concierge et de ses voisins. Si c'est tellement difficile, être « comme » tout le monde, c'est qu'il y a une affaire de devenir. Ce n'est pas tout le monde qui devient comme tout le monde, qui fait de tout le monde un devenir. Il y faut beaucoup d'ascèse, de sobriété, d'involution créatrice : une élégance anglaise, un tissu anglais, se confondre avec les murs, éliminer le trop-perçu, le trop-à-percevoir. « Eliminer tout ce qui est déchet, mort et superfluité », plainte et grief, désir non satisfait, défense ou plaider, tout ce qui enracine chacun (tout le monde) en lui-même,

dans sa molarité. Car tout le monde est l'ensemble molaire, mais *devenir tout le monde* est une autre affaire, qui met en jeu le cosmos avec ses composantes moléculaires. Devenir tout le monde, c'est faire monde, faire un monde. A force d'éliminer, on n'est plus qu'une ligne abstraite, ou bien une pièce de puzzle en elle-même abstraite. Et c'est en conjugant, en continuant avec d'autres lignes, d'autres pièces qu'on fait un monde, qui pourrait recouvrir le premier, comme en transparence. L'élégance animale, le poisson-camoufleur, le clandestin : il est parcouru de lignes abstraites qui ne ressemblent à rien, et qui ne suivent même pas ses divisions organiques ; mais ainsi désorganisé, désarticulé, il fait monde avec les lignes d'un rocher, du sable et des plantes, pour devenir imperceptible. Le poisson est comme le peintre poète chinois : ni imitatif ni structural, mais cosmique. François Cheng montre que le poète ne poursuit pas la ressemblance, pas plus qu'il ne calcule des « proportions géométriques ». Il retient, il extrait seulement les lignes et les mouvements essentiels de la nature, il ne procède qu'avec des « traits » continués ou surimposés<sup>50</sup>. C'est en ce sens que devenir tout le monde, faire du monde un devenir, c'est faire monde, c'est faire un monde, des mondes, c'est-à-dire trouver ses voisinages et ses zones d'indiscernabilité. Le Cosmos comme machine abstraite, et chaque monde comme agencement concret qui l'effectue. Se réduire à une ou plusieurs lignes abstraites qui vont se continuer et se conjuguer avec d'autres, pour produire immédiatement, directement, *un* monde, dans lequel c'est *le* monde qui devient, on devient tout le monde. Que l'écriture soit comme la ligne du dessin-poème chinois, c'était le rêve de Kérouac, ou déjà celui de Virginia Woolf. Elle dit qu'il faut « saturer chaque atome », et pour cela éliminer, éliminer tout ce qui est ressemblance et analogie, mais aussi « tout mettre » : éliminer tout ce qui excède le moment mais mettre tout ce qu'il inclut — et le moment n'est pas l'instantané, c'est l'heccécité, dans laquelle on se glisse, et qui se glisse dans d'autres heccécités par transparence<sup>51</sup>. Etre à l'heure du monde. Voilà le lien entre imperceptible, indiscernable, impersonnel, les trois vertus. Se réduire à une ligne abstraite, un trait, pour trouver sa zone d'indiscernabilité avec d'autres traits, et entrer ainsi dans l'heccécité comme dans l'impersonnalité du créateur. Alors on est comme l'herbe : on a fait du monde, de tout le monde un devenir, parce qu'on a

50. François Cheng, *L'écriture poétique chinoise*, pp. 20 sq.

51. Virginia Woolf, *Journal d'un écrivain*, t. I, 10-18, p. 230 : « L'idée m'est venue que, ce que je voudrais faire maintenant, c'est saturer chaque atome », etc. Sur tous ces points, nous nous servons d'une étude inédite de Fanny Zavin concernant Virginia Woolf.

fait un monde nécessairement communicant, parce qu'on a supprimé de soi tout ce qui nous empêchait de nous glisser entre les choses, de pousser au milieu des choses. On a combiné le « tout », l'article indéfini, l'infinif-dévenir, et le nom propre auquel on est réduit. Saturer, éliminer, tout mettre.

Le mouvement est dans un rapport essentiel avec l'imperceptible, il est par nature imperceptible. C'est que la perception ne peut saisir le mouvement que comme la translation d'un mobile ou le développement d'une forme. Les mouvements, et les devenirs, c'est-à-dire les purs rapports de vitesse et de lenteur, les purs affects, sont en dessous ou au-dessus du seuil de perception. Sans doute les seuils de perception sont relatifs, il y en aura donc toujours un capable de saisir ce qui échappe à un autre : l'œil de l'aigle... Mais le seuil adéquat, à son tour, ne pourra procéder qu'en fonction d'une forme perceptible et d'un sujet perçu, aperçu. Si bien que le mouvement pour lui-même *continue* à se passer ailleurs : si l'on constitue la perception en série, le mouvement se fait toujours au-delà du seuil maximal et en deçà du seuil minimal, dans des intervalles en expansion ou en contraction (micro-intervalles). C'est comme les énormes lutteurs japonais dont l'avance est trop lente et la prise trop rapide et soudaine pour être vues : alors ce qui s'accouple, ce sont moins les lutteurs que l'infinie lenteur d'une attente (qu'est-ce qui va se passer ?) avec la vitesse infinie d'un résultat (qu'est-ce qui s'est passé ?). Il faudrait atteindre au seuil photographique ou cinématographique, mais, par rapport à la photo, le mouvement et l'affect se sont encore réfugiés au-dessus ou en dessous. Lorsque Kierkegaard lance la devise merveilleuse « Je ne regarde qu'aux mouvements », il peut se comporter en étonnant précurseur du cinéma, et multiplier les versions d'un scénario d'amour, Agnès et le Triton, suivant des vitesses et des lenteurs variables. Il a d'autant plus de raisons de préciser qu'il n'y a de mouvement que de l'infini ; que le mouvement de l'infini ne peut se faire que par affect, passion, amour, dans un devenir qui est jeune fille, mais sans référence à une « méditation » quelconque ; et que ce mouvement comme tel échappe à la perception médiatrice, puisqu'il est déjà effectué à tout moment, et que le danseur, ou l'amant, se retrouve déjà « debout en marche », à la seconde même où il retombe, et même à l'instant où il saute<sup>52</sup>. Telle la jeune fille comme être de fuite, le mouvement ne peut pas être perçu.

52. Nous nous rapportons à *Crainte et tremblement*, qui nous paraît le plus grand livre de Kierkegaard, par sa manière de poser le problème du mouvement et de la vitesse, non seulement dans son contenu, mais dans son style et sa composition.

Et pourtant il faut tout de suite corriger : le mouvement aussi « doit » être perçu, il ne peut être que perçu, l'imperceptible est aussi le *percipiendum*. Il n'y a pas là contradiction. Si le mouvement est imperceptible par nature, c'est toujours par rapport à un seuil quelconque de perception, auquel il appartient d'être relatif, de jouer ainsi le rôle d'une médiation, sur un plan qui opère la distribution des seuils et du perçu, qui donne des formes à percevoir à des sujets percevants : or c'est ce plan d'organisation et de développement, plan de transcendance qui donne à percevoir sans être lui-même perçu, sans pouvoir être perçu. Mais, sur *l'autre* plan, d'immanence ou de consistance, c'est le principe de composition lui-même qui doit être perçu, qui ne peut être que perçu, en même temps que ce qu'il compose ou donne. Ici, le mouvement cesse d'être rapporté à la médiation d'un seuil relatif auquel il échappe par nature à l'infini ; il a atteint, quelle que soit sa vitesse ou sa lenteur, un seuil absolu, bien que différencié, qui ne fait qu'un avec la construction de telle ou telle région du plan continué. On dirait aussi bien que le mouvement cesse d'être le procédé d'une déterritorialisation toujours relative, pour devenir le processus de la déterritorialisation absolue. C'est la différence des deux plans qui fait que ce qui ne peut pas être perçu sur l'un ne peut être que perçu sur l'autre. C'est là que l'imperceptible devient le nécessairement-perçu, sautant d'un plan à l'autre, ou des seuils relatifs au seuil absolu qui leur coexiste. Kierkegaard montre que le plan de l'infini, ce qu'il appelle le plan de la foi, doit devenir pur plan d'immanence qui ne cesse de donner immédiatement, de redonner, de recueillir le fini : contrairement à l'homme de la résignation infinie, le chevalier de la foi, c'est-à-dire l'homme du devenir, aura la jeune fille, il aura tout le fini, et percevra l'imperceptible, en tant que « héritier direct du monde fini ». C'est que la perception ne sera plus dans le rapport d'un sujet et d'un objet, mais dans le mouvement qui sert de limite à ce rapport, dans la période qui leur est associée. La perception se trouvera confrontée à sa propre limite ; elle sera parmi les choses, dans l'ensemble de son propre voisinage, comme la présence d'une heccéité dans une autre, la préhension de l'une par l'autre ou le passage de l'une à l'autre : ne regarder qu'aux mouvements.

C'est curieux que le mot « foi » serve à désigner un plan qui tourne à l'immanence. Mais, si le chevalier est l'homme du devenir, il y a des chevaliers de toutes sortes. N'y a-t-il pas même des chevaliers de la drogue, au sens où la foi est une drogue, très différent du sens où la religion est un opium ? Ces chevaliers prétendent que la drogue, dans les conditions de prudence et d'expérimentation nécessaires, est inséparable du déploiement

d'un plan. Et sur ce plan, non seulement se conjuguent des devenirs-femme, des devenirs-animaux, des devenirs-moléculaires, des devenirs-imperceptible, mais l'imperceptible lui-même devient un nécessairement perçu, en même temps que la perception devient nécessairement moléculaire : arriver à des trous, des micro-intervalles entre les matières, les couleurs et les sons, où s'engouffrent les lignes de fuite, les lignes du monde, lignes de transparence et de section<sup>53</sup>. *Changer la perception* ; le problème est posé en termes corrects, parce qu'il donne un ensemble prégnant de « la » drogue, indépendamment des distinctions secondaires (hallucinatoires ou non, lourdes ou légères, etc.). Toutes les drogues concernent d'abord les vitesses, et les modifications de vitesse. Ce qui permet de décrire un agencement Drogue, quelles que soient les différences, c'est une ligne de causalité perceptive qui fait que 1) l'imperceptible est perçu, 2) la perception est moléculaire, 3) le désir investit directement la perception et le perçu. Les Américains de la *beat generation* s'étaient déjà engagés dans cette voie, et parlaient d'une révolution moléculaire propre à la drogue. Puis, l'espèce de grande synthèse de Castaneda. Fiedler a marqué les pôles du Rêve américain : coincés entre deux cauchemars, du génocide indien et de l'esclavagisme nègre, les Américains faisaient du nègre une image refoulée de la force d'affect, d'une multiplication d'affects, mais de l'Indien l'image réprimée d'une finesse de perception, d'une perception de plus en plus fine, divisée, infiniment ralentie ou accélérée<sup>54</sup>. En Europe, Henri Michaux tendait à se débarrasser plus volontiers des rites et des civilisations, pour dresser des protocoles d'expérience admirables et minutieux, épurer la question d'une causalité de la drogue, la cerner au maximum, la séparer des délires et des hallucinations. Mais précisément, à ce point, tout se rejoint : encore une fois, le problème est bien posé quand on dit que la drogue fait perdre les formes et les personnes, fait jouer les folles vitesses de drogue et les prodigieuses lenteurs d'après-drogue, accouple les unes aux autres comme des lutteurs, donne à la perception la puissance moléculaire de saisir des micro-phénomènes, des micro-opérations, et au perçu, la force d'émettre des particules accélérées ou ralenties, suivant un temps flottant qui n'est plus le nôtre, et des heccités qui ne sont plus de ce monde : déterritorialisation, « j'étais désorienté... » (perception de choses, de pensées, de

53. Carlos Castaneda, *passim*, et surtout *Voyage à Ixtlan*, pp. 233 sq.

54. Leslie Fiedler, *Le retour du Peau-rouge*, Ed. du Seuil. Fiedler explique l'alliance secrète de l'Américain blanc avec le Noir ou l'Indien par un désir de fuir la forme et l'emprise molaire de la femme américaine.

désirs, où le désir, la pensée, la chose ont envahi toute la perception, l'imperceptible enfin perçu). Plus rien que le monde des vitesses et des lenteurs sans forme, sans sujet, sans visage. Plus rien que le zig-zag d'une ligne, comme « la lanière du fouet d'un charretier en fureur », qui déchire visages et paysages<sup>55</sup>. Tout un travail rhizomatique de la perception, le moment où désir et perception se confondent.

Ce problème d'une causalité spécifique est important. Tant qu'on invoque des causalités trop générales ou extrinsèques, psychologiques, sociologiques, pour rendre compte d'un agencement, c'est comme si l'on ne disait rien. Aujourd'hui s'est mis en place un discours sur la drogue qui ne fait qu'agiter des généralités sur le plaisir et le malheur, sur les difficultés de communication, sur des causes qui viennent toujours d'ailleurs. On feint d'autant plus de compréhension pour un phénomène qu'on est incapable d'en saisir une causalité propre en extension. Sans doute un agencement ne comporte jamais une infra-structure causale. Il comporte pourtant, et au plus haut point, une ligne abstraite de causalité spécifique ou créatrice, sa *ligne de fuite*, de *déterritorialisation*, qui ne peut s'effectuer qu'en rapport avec des causalités générales ou d'une autre nature, mais qui ne s'explique pas du tout par elles. Nous disons que les problèmes de drogue ne peuvent être saisis qu'au niveau où le désir investit directement la perception, et où la perception devient moléculaire, en même temps que l'imperceptible devient perçu. La drogue apparaît alors comme l'agent de ce devenir. C'est là qu'il y aurait une pharmaco-analyse, qu'il faudrait à la fois comparer et opposer à la psychanalyse. Car, de la psychanalyse, il y a lieu de faire à la fois un modèle, un opposé, et une trahison. La psychanalyse, en effet, peut être considérée comme un modèle de référence parce que, par rapport à des phénomènes essentiellement affectifs, elle a su construire le schème d'une causalité propre, distinct des généralités psychologiques ou sociales ordinaires. Mais ce schème causal reste tributaire d'un plan d'organisation qui ne peut jamais être saisi pour lui-même, toujours conclu d'autre chose, inféré, soustrait au système de la perception, et qui reçoit précisément le nom d'Inconscient. Le plan de l'Inconscient reste donc un plan

55. Michaux, *Misérable miracle*, Gallimard, p. 126 : « L'horreur était surtout en ce que je n'étais qu'une ligne. Dans la vie normale, on est une sphère, une sphère qui découvre des panoramas. (...) Ici seulement une ligne. (...) L'accélééré linéaire que j'étais devenu... » Cf. les dessins linéaires de Michaux. Mais c'est dans *Les grandes épreuves de l'esprit*, dans les quatre-vingts premières pages de ce livre, que Michaux va le plus loin dans l'analyse des vitesses, des perceptions moléculaires et des « micro-phénomènes » ou « micro-opérations ».

de transcendance, qui doit cautionner, justifier, l'existence du psychanalyste et la nécessité de ses interprétations. Ce plan de l'Inconscient s'oppose moléculairement au système perception-conscience, et, comme le désir doit être *traduit* sur ce plan, il est lui-même enchaîné à de grosses molarités comme à la face cachée de l'iceberg (structure d'Œdipe ou roc de la castration). L'imperceptible reste alors d'autant plus imperceptible qu'il s'oppose au perçu dans une machine duelle. Tout change sur un plan de consistance ou d'immanence, qui se trouve nécessairement perçu pour son compte en même temps qu'il est construit : l'expérimentation se substitue à l'interprétation ; l'inconscient devenu moléculaire, non figuratif et non symbolique, est donné comme tel aux micro-perceptions ; le désir investit directement le champ perceptif où l'imperceptible apparaît comme l'objet perçu du désir lui-même, « le non-figuratif du désir ». L'inconscient ne désigne plus le principe caché du plan d'organisation transcendant, mais le processus du plan de consistance immanent, en tant qu'il apparaît sur lui-même au fur et à mesure de sa construction. Car l'inconscient est à faire, non pas à retrouver. Il n'y a plus une machine duelle conscience-inconscient, parce que l'inconscient est, ou plutôt est produit, là où va la conscience emportée par le plan. La drogue donne à l'inconscient l'immanence et le plan que la psychanalyse n'a cessé de rater (il se peut à cet égard que l'épisode célèbre de la cocaïne ait marqué un tournant forçant Freud à renoncer à une approche directe de l'inconscient).

Mais, s'il est vrai que la drogue renvoie à cette causalité perceptive moléculaire, immanente, la question reste entière de savoir si elle arrive effectivement à tracer le plan qui en conditionne l'exercice. Or la ligne causale, ou de fuite, de la drogue ne cesse d'être segmentarisée sous la forme la plus dure de la dépendance, de la prise et de la dose, et du dealer. Et même sous sa forme souple, elle peut mobiliser des gradients et des seuils de perception, de manière à déterminer des devenirs-animaux, des devenirs-moléculaires, tout se fait encore dans une relativité des seuils qui se contente d'imiter un plan de consistance plutôt que de le tracer sur un seuil absolu. À quoi sert de percevoir aussi vite qu'un oiseau rapide, si la vitesse et le mouvement continuent de fuir ailleurs ? Les déterritorialisations restent relatives, compensées par les re-territorialisations les plus abjectes, si bien que l'imperceptible et la perception ne cessent pas de se poursuivre ou de courir l'un derrière l'autre sans jamais s'accoupler vraiment. Au lieu que des trous dans le monde permettent aux lignes du monde de fuir elles-mêmes, les lignes de fuite s'enroulent et se mettent à tourner dans des trous noirs, chaque drogué dans son trou, groupe ou individu, comme un bigorneau. Enfoncé plutôt

que défoncé. Les micro-perceptions moléculaires sont recouvertes d'avance, suivant la drogue considérée, par des hallucinations, des délires, de fausses perceptions, des fantasmes, des bouffées paranoïaques, restaurant à chaque instant des formes et des sujets, comme autant de fantômes ou de doubles qui ne cesseraient de barrer la construction du plan. Bien plus, c'est comme nous l'avons vu précédemment dans l'énumération des dangers : le plan de consistance ne risque pas seulement d'être trahi ou détourné sous l'influence d'autres causalités qui interviennent dans un tel agencement, mais le plan lui-même engendre ses propres dangers d'après lesquels il se défait au fur et à mesure de sa construction. Nous ne sommes plus, il n'est plus lui-même *maître des vitesses*. Au lieu de faire un corps sans organes suffisamment riche ou plein pour que les intensités passent, les drogues érigent un corps vidé ou vitrifié, ou un corps cancéreux : la ligne causale, la ligne créatrice ou de fuite, tourne immédiatement en ligne de mort et d'abolition. L'abominable vitrification des veines, ou la purulence du nez, le corps vitreux du drogué. Trous noirs et lignes de mort, les avertissements d'Artaud et de Michaux se rejoignent (plus techniques, plus consistants que le discours socio-psychologique, ou psychanalytique, ou informationnel, des centres d'accueil et de traitement). Artaud disant : vous n'éviterez pas les hallucinations, les perceptions erronées, les fantasmes éhontés ou les sentiments mauvais, comme autant de trous noirs sur ce plan de consistance, car votre conscience ira aussi dans cette direction piégée<sup>56</sup>. Michaux disant : vous ne serez plus maître de vos vitesses, vous entrerez dans une folle course de l'imperceptible et de la perception, qui tourne d'autant plus en rond que tout y est relatif<sup>57</sup>. Vous vous gonflerez de vous-même, vous perdrez vos contrôles, vous serez sur un plan de consistance, dans un corps sans organes, mais à l'endroit même où vous ne cesserez de les rater, de les vider, et de défaire ce que vous faites, loques immobiles. Quels mots plus simples que « perceptions erronées » (Artaud), « sentiments mauvais » (Michaux), pour dire cependant la chose la plus technique : comment la causalité immanente du désir, moléculaire et perceptive, échoue dans l'agencement-drogue. Les drogués ne cessent de retomber dans ce qu'ils voulaient fuir : une segmentarité plus dure à force d'être marginale, une territorialisation d'autant plus artificielle qu'elle se fait sur des substances chimiques, des formes hallucinatoires et des subjectivations fantasmatiques. Les drogués peuvent être considérés comme des précurseurs ou des

56. Artaud, *Les Tarahumaras*, Œuvres complètes, t. IX, pp. 34-36.

57. Michaux, *Misérable miracle*, p. 164 (« Rester maître de sa vitesse »).



expérimentateurs qui retracent inlassablement un nouveau chemin de vie ; mais même leur prudence n'a pas les conditions de la prudence. Alors, ou bien ils retombent dans la cohorte des faux héros qui suivent le chemin conformiste d'une petite mort et d'une longue fatigue. Ou bien, c'est le pire, ils n'auront servi qu'à lancer une tentative qui ne peut être reprise et qui ne peut profiter qu'à ceux qui ne se droguent pas, ou qui ne se droguent plus, qui rectifient secondairement le plan toujours avorté de la drogue, et découvrent par la drogue ce qui manque à la drogue pour construire un plan de consistance. Le tort des drogués serait-il chaque fois de repartir à zéro, soit pour prendre de la drogue, soit pour l'abandonner, alors qu'il faudrait prendre un relais, partir « au milieu », bifurquer au milieu ? Arriver à se saouler, mais à l'eau pure (Henry Miller). Arriver à se droguer, mais par abstention, « prendre et s'abstenir, surtout s'abstenir », je suis un buveur d'eau (Michaux). Arriver au point où la question n'est plus « se droguer ou non », mais que la drogue ait suffisamment changé les conditions générales de la perception de l'espace et du temps pour que les non-drogués réussissent à passer par les trous du monde et sur les lignes de fuite, à l'endroit même où il faut d'autres moyens que la drogue. Ce n'est pas la drogue qui assure l'immanence, c'est l'immanence de la drogue qui permet de s'en passer. Lâcheté, profitage, attendre que les autres aient risqué ? Plutôt reprendre toujours une entreprise au milieu, en changer les moyens. Nécessité de choisir, de sélectionner la bonne molécule, la molécule d'eau, la molécule d'hydrogène ou d'hélium. Ce n'est pas affaire de modèle, tous les modèles sont molaires : il faut déterminer les molécules et les particules par rapport auxquelles les « voisinages » (indiscernabilités, devenirs) s'engendrent et se définissent. L'agencement vital, l'agencement-vie, est *théoriquement ou logiquement* possible avec toutes sortes de molécules, par exemple le silicium. Mais il se trouve que cet agencement n'est pas *machiniquement* possible avec le silicium : la machine abstraite ne le laisse pas passer, parce qu'il ne distribue pas les zones de voisinage qui construisent le plan de consistance<sup>58</sup>. Nous verrons que les raisons machiniques sont tout autres que des raisons ou possibilités logiques. On ne se conforme pas à un modèle, mais on enfourche un cheval. Les drogués n'ont pas choisi la bonne molécule ou le bon cheval. Trop gros pour saisir l'imperceptible, et pour devenir imperceptibles, ils ont cru que la drogue leur donnerait le plan, tandis

58. Sur les possibilités du Silicium, et son rapport avec le Carbone du point de vue de la chimie organique, cf. l'article « Silicium » in *Encyclopedia Universalis*.

que c'est le plan qui doit distiller ses propres drogues, rester maître des vitesses et voisinages.

*Souvenirs du secret.* — Le secret est dans un rapport privilégié, mais très variable, avec la perception et l'imperceptible. Le secret concerne d'abord certains contenus. Le contenu est *trop grand* pour sa forme... ou bien les contenus ont en eux-mêmes une forme, mais cette forme est recouverte, doublée ou remplacée par un simple contenant, enveloppe ou boîte, dont le rôle est d'en supprimer les relations formelles. Ce sont des contenus qu'on juge bon d'isoler ainsi, ou de déguiser, pour des raisons elles-mêmes variées. Mais, justement, faire une liste de ces raisons (le honteux, le trésor, le divin, etc.) a peu d'intérêt, tant qu'on oppose le secret *et* sa découverte, comme dans une machine binaire où il n'y aurait que deux termes, secret et divulgation, secret et profanation. Car, d'une part, le secret comme contenu se dépasse vers une perception du secret, qui n'est pas moins secrète que lui. Peu importe les fins, et si cette perception a pour but une dénonciation, une divulgation finale, une mise à découvert. Du point de vue de l'anecdote, la perception du secret en est le contraire, mais, du point de vue du concept, elle en fait partie. Ce qui compte, c'est que la perception du secret ne peut être que secrète elle-même : l'espion, le voyeur, le maître-chanteur, l'auteur de lettres anonymes ne sont pas moins secrets que ce qu'ils ont à découvrir, quel que soit leur but ultérieur. Il y aura toujours une femme, un enfant, un oiseau pour percevoir secrètement le secret. Il y aura toujours une perception plus fine que la vôtre, une perception de votre imperceptible, de ce qu'il y a dans votre boîte. On prévoit même un secret professionnel pour ceux qui sont en situation de percevoir le secret. Et celui qui protège le secret n'est pas forcément au courant, mais lui aussi renvoie à une perception, puisqu'il doit percevoir et détecter ceux qui veulent découvrir le secret (contre-espionnage). Il y a donc une première direction, où le secret va vers une perception non moins secrète, une perception qui se voudrait imperceptible à son tour. Toutes sortes de figures très différentes peuvent tourner autour de ce premier point. Et puis, il y a un second point, qui n'est pas non plus séparable du secret comme contenu : la manière dont il s'impose et se répand. Là encore, quelles que soient les finalités ou les résultats, le secret a une manière de se répandre, qui est prise à son tour dans le secret. Le secret comme sécrétion. Il faut que le secret s'insère, se glisse, s'introduise entre les formes publiques, fasse pression sur elles et fasse agir des sujets connus (influence du type « lobby », même si celui-ci n'est pas en lui-même une société secrète).

Bref, le secret, défini comme contenu qui a caché sa forme au profit d'un simple contenant, est inséparable de deux mouvements qui peuvent accidentellement en interrompre le cours ou le trahir, mais en font partie essentiellement : quelque chose doit suinter de la boîte, quelque chose sera perçu à travers la boîte ou dans la boîte entrouverte. Le secret a été inventé par la société, c'est une notion sociale ou sociologique. Tout secret est un agencement collectif. Le secret n'est pas du tout une notion statique ou immobilisée, il n'y a que les devenirs qui soient secrets, le secret a un devenir. Le secret a son origine dans la machine de guerre, c'est elle qui amène le secret, avec ses devenirs-femmes, ses devenirs-enfants, ses devenirs-animaux<sup>59</sup>. Une société secrète agit toujours dans la société comme machine de guerre. Les sociologues qui se sont occupés des sociétés secrètes ont dégagé beaucoup de lois de ces sociétés, protection, égalisation et hiérarchie, silence, rituel, désindividuation, centralisation, autonomie, cloisonnement, etc.<sup>60</sup>. Mais peut-être n'ont-ils pas donné assez d'importance aux deux lois principales qui régissent le mouvement du contenu : 1°) Toute société secrète comporte une arrière-société encore plus secrète, soit qu'elle perçoive le secret, soit qu'elle le protège, soit qu'elle exécute les sanctions de sa divulgation (or il n'y a aucune pétition de principe à définir la société secrète par son arrière-société secrète : une société est secrète dès qu'elle comporte ce redoublement, cette section spéciale); 2°) Toute société secrète comporte son mode d'action, lui-même secret, par influence, glissement, insinuation, suintement, pression, rayonnement noir, d'où naissent les « mots de passe » et les langages secrets (et il n'y a pas là de contradiction, la société secrète ne peut pas vivre hors du projet universel de pénétrer toute la société, de se glisser dans toutes les formes de la société, en en bousculant la hiérarchie et la segmentation : la hiérarchie secrète se conjugue avec une conspiration des égaux, la société secrète ordonne à ses membres d'être dans la société comme des poissons dans l'eau, mais elle aussi doit être comme l'eau parmi les poissons ; elle a besoin de la complicité de toute une société environnante). On le voit bien dans des cas aussi différents que les sociétés de gangsters aux Etats-Unis, ou les sociétés d'hommes-animaux en Afrique : d'une part le mode

59. Luc de Heusch montre comment c'est l'homme de guerre qui amène le secret : il pense, mange, aime, juge, arrive en secret, tandis que l'homme d'Etat procède publiquement (*Le roi ivre ou l'origine de l'Etat*). L'idée du secret d'Etat est tardive, et suppose l'appropriation de la machine de guerre par l'appareil d'Etat.

60. Notamment Georg Simmel, cf. *The Sociology of Georg Simmel*, Glencoe, ch. III.

d'influence de la société secrète et de ses chefs sur les hommes publics ou politiques environnants, d'autre part le mode de redoublement de la société secrète dans une arrière-société, qui peut être faite d'une section spéciale de tueurs ou de gardiens<sup>61</sup>. Influence et redoublement, sécrétion et concrétion, tout secret avance ainsi entre deux « discrets » qui peuvent d'ailleurs se rejoindre, se confondre en certains cas. Le secret d'enfant combine à merveille ces éléments : le secret comme contenu dans une boîte, l'influence ou la propagation secrètes du secret, la perception secrète du secret (le secret d'enfant n'est pas fait avec des secrets d'adulte miniaturisés, mais il s'accompagne nécessairement d'une perception secrète du secret d'adulte). Un enfant découvre un secret...

Mais le devenir du secret le pousse à ne pas se contenter de cacher sa forme dans un simple contenant, ou de la troquer pour un contenant. Il faut maintenant que le secret acquière sa propre forme, en tant que secret. Le secret s'élève du contenu fini à la forme infinie du secret. C'est là que le secret atteint à l'imperceptible absolu, au lieu de renvoyer à tout un jeu de perceptions et de réactions relatives. On va d'un contenu bien déterminé, localisé ou passé, à la forme générale a priori d'un *quelque chose* qui s'est passé, non localisable. On va du secret défini comme contenu hystérique d'enfance au secret défini comme forme paranoïaque éminemment virile. Et l'on retrouvera sur cette forme même les deux concomitants du secret, la perception secrète et le mode d'action, l'influence secrète, mais ces concomitants sont devenus des « traits » de la forme qui ne cessent de la reconstituer, de la reformer, de la recharger. D'une part le paranoïaque dénonce le complot international de ceux qui lui volent ses secrets, ses pensées les plus intimes ; ou bien déclare son don de percevoir les secrets de l'autre avant qu'ils soient formés (le jaloux paranoïaque ne saisit pas l'autre comme lui échappant, mais au contraire en devine ou prévoit la moindre intention). D'autre part le paranoïaque agit, ou bien pâtit par rayonnements qu'il émet ou reçoit (des rayons de Raymond Roussel à ceux de Schreber). L'influence par rayonnement, et le redoublement par vol ou écho, sont maintenant ce qui donne au secret sa forme infinie, où les perceptions comme les actions passent dans l'imperceptible. Le

61. P. E. Joset marque bien ces deux aspects de la société secrète d'initiation, le *Mambela* du Congo : d'une part, son rapport d'influence sur les chefs politiques coutumiers, qui va jusqu'à un transfert des pouvoirs sociaux ; d'autre part, son rapport de fait avec les *Anioto*, comme arrière-société secrète de crime ou d'hommes-léopards (même si les *Anioto* ont une autre origine que le *Mambela*). Cf. *Les sociétés secrètes des hommes-léopards en Afrique noire*, ch. v.

jugement paranoïaque est comme une anticipation de la perception, qui remplace la recherche empirique des boîtes et de leur contenu : *coupable a priori*, et de toutes manières ! (ainsi l'évolution du narrateur de *La recherche* par rapport à Albertine). On peut dire sommairement que la psychanalyse est allée d'une conception hystérique à une conception de plus en plus paranoïaque du secret<sup>62</sup>. Psychanalyse interminable : l'Inconscient reçut la tâche de plus en plus lourde d'être lui-même la forme infinie du secret, au lieu d'être seulement une boîte à secrets. Vous direz tout, mais, en disant tout, vous ne direz rien, puisqu'il faut tout l'« art » du psychanalyste pour mesurer vos contenus à la forme pure. Pourtant à ce point, une aventure inévitable arrive, quand le secret est ainsi élevé à la forme. Quand la question « Qu'est-ce qui s'est passé ? » atteint cette forme virile infinie, la réponse est forcément que rien ne s'est passé, détruisant forme et contenu. La nouvelle se répand vite que le secret des hommes n'était rien, rien du tout en vérité. Œdipe, le phallus, la castration, « l'écharde dans la chair », c'était ça le secret ? Il y a de quoi faire rire les femmes, les enfants, les fous et les molécules.

Plus on en fait une forme organisatrice structurante, plus le secret devient mince et partout répandu, plus son contenu devient moléculaire, en même temps que sa forme se dissout. C'était vraiment peu de chose, comme dit Jocaste. Le secret n'en disparaît pas pour autant, mais il prend maintenant un statut plus féminin. Et qu'y avait-il déjà dans le secret paranoïaque du président Schreber, sinon un devenir féminin, un devenir-femme ? C'est que les femmes n'ont pas du tout la même manière de traiter le secret (sauf quand elles reconstituent une image inversée du secret viril, une sorte de secret de gynécée). Les hommes leur reprochent tantôt leur indiscretion, leur bavardage, tantôt leur manque de solidarité, leur trahison. Et pourtant c'est curieux comme une femme peut être secrète en ne cachant rien, à force de transparence, d'innocence et de vitesse. L'agencement complexe du secret, dans l'amour courtois, est proprement féminin et opère dans la plus grande transparence. Célérité contre gravité. Célérité d'une machine de guerre contre gravité d'un appareil d'Etat. Les hommes prennent une attitude grave, chevaliers du secret, « voyez sous quelle charge je ploie, ma gravité, ma discrétion », mais ils finissent par tout dire, et ce n'était rien. Il y a des femmes au contraire qui disent tout, elles parlent même avec une effroyable technicité, on n'en saura pourtant pas plus à

62. Sur les conceptions psychanalytiques du secret, cf. « Du secret », *Nouvelle revue de psychanalyse* n° 14 ; et pour l'évolution de Freud, l'article de Claude Girard, « Le secret aux origines ».

la fin qu'au début, elles auront tout caché par célérité, limpidité. Elles n'ont pas de secret, parce qu'elles sont devenues elles-mêmes un secret. Seraient-elles plus politiques que nous ? Iphigénie. *Innocente a priori*, c'est cela que la jeune fille réclame pour son compte, contre le jugement proféré par les hommes : « Coupable a priori »... C'est là que le secret atteint à un dernier état : son contenu est molécularisé, il est devenu moléculaire, en même temps que sa forme se défait pour devenir une pure ligne mouvante, — au sens où l'on peut dire de telle ligne que c'est le « secret » d'un peintre, ou de telle cellule rythmique, de telle molécule sonore, qui ne constitue pas un thème ou une forme, le « secret » d'un musicien.

Si un écrivain eut affaire avec le secret, ce fut Henry James. Il a toute une évolution à cet égard, qui est comme la perfection de son art. Car le secret, il le cherche d'abord dans des contenus, même insignifiants, entrouverts, entraperçus. Puis il évoque la possibilité d'une forme infinie du secret qui n'aurait même plus besoin de contenu et qui aurait conquis l'imperceptible. Mais il n'évoque cette possibilité que pour poser la question : le secret est-il dans le contenu, ou bien dans la forme ? — et la réponse est déjà donnée : *ni l'un ni l'autre*<sup>63</sup>. C'est que James fait partie de ces écrivains pris dans un devenir-femme irrésistible. Il ne cessera de poursuivre son but, et d'inventer les moyens techniques nécessaires. Moléculariser le contenu du secret, linéariser la forme. James aura tout exploré, du devenir-enfant du secret (toujours un enfant qui découvre des secrets, *ce que savait Maisie*) au devenir-femme du secret (un secret par transparence, et qui n'est plus qu'une ligne pure laissant à peine la trace de son passage, l'admirable *Daisy Miller*). James est moins proche de Proust qu'on ne dit, c'est lui qui fait valoir le cri : « Innocente a priori ! » (Daisy ne demandait qu'un peu d'estime, elle aurait donné son amour pour ça...) contre le « Coupable a priori » qui condamne Albertine. Ce qui compte dans le secret, ce sont moins ses trois états, contenu d'enfant, forme infinie virile, pure ligne fémi-

63. Bernard Pingaud, s'appuyant sur le texte exemplaire de James, « Image dans le tapis », montre comment le secret saute du contenu à la forme, et échappe aux deux : « Du secret », pp. 247-249. On a souvent commenté ce texte de James d'un point de vue qui intéresse la psychanalyse ; et d'abord J.-B. Pontalis, *Après Freud*, Gallimard. Mais la psychanalyse reste prisonnière d'un contenu nécessairement déguisé comme d'une forme nécessairement symbolique (structure, cause absente...), à un niveau qui définit à la fois l'inconscient et le langage. C'est pourquoi, dans ses applications littéraires ou esthétiques, elle rate le secret chez un auteur aussi bien que le secret d'un auteur. C'est comme pour le secret d'Édipe : on s'occupe des deux premiers secrets, mais non pas du troisième, qui est pourtant le plus important.

nine, que les devenirs qui y sont attachés, le devenir-enfant du secret, son devenir-féminin, son devenir-moléculaire — là où précisément le secret n'a plus ni contenu ni forme, l'imperceptible enfin perçu, le clandestin qui n'a même plus rien à cacher. De l'éminence grise à l'immanence grise. *Œdipe passe par les trois secrets*, le secret du sphynx dont il perce la boîte, le secret qui pèse sur lui comme la forme infinie de sa propre culpabilité, enfin le secret à Colone qui le rend inaccessible et se confond avec la ligne pure de sa fuite et de son exil, lui qui n'a plus rien à cacher, ou, comme un vieil acteur de Nô, n'a plus qu'un masque de jeune fille pour couvrir son absence de visage. Certains peuvent parler, ne rien cacher, ne pas mentir : ils sont secrets par transparence, impénétrables comme l'eau, incompréhensibles en vérité, tandis que les autres ont un secret toujours percé, bien qu'ils l'entourent d'un mur épais ou l'élèvent à la forme infinie.

*Souvenirs et devenirs, points et blocs.* — Pourquoi y a-t-il tant de devenirs de l'homme, mais pas de devenir-homme ? C'est d'abord parce que l'homme est majoritaire par excellence, tandis que les devenirs sont minoritaires, tout devenir est un devenir-minoritaire. Par majorité, nous n'entendons pas une quantité relative plus grande, mais la détermination d'un état ou d'un étalon par rapport auquel les quantités plus grandes aussi bien que les plus petites seront dites minoritaires : homme-blanc adulte-mâle, etc. Majorité suppose un état de domination, non pas l'inverse. Il ne s'agit pas de savoir s'il y a plus de moustiques ou de mouches que d'hommes, mais comment « l'homme » a constitué dans l'univers un étalon par rapport auquel les hommes forment nécessairement (analytiquement) une majorité. De même que la majorité dans la cité suppose un droit de vote, et ne s'établit pas seulement parmi ceux qui possèdent ce droit, mais s'exerce sur ceux qui ne l'ont pas, quel que soit leur nombre, la majorité dans l'univers suppose déjà donné le droit ou le pouvoir de l'homme<sup>64</sup>. C'est en ce sens que les femmes, les enfants, et aussi les animaux, les végétaux, les molécules sont minoritaires. C'est peut-être même la situation particulière de la femme par rapport à l'étalon-homme qui fait que tous les devenirs, étant minoritaires, passent par un devenir-femme. Il ne faut pourtant pas confondre « minoritaire » en tant que devenir ou processus, et « minorité » comme ensemble ou état. Les juifs, les tzi-ganes, etc., peuvent former des minorités dans telles ou telles

64. Sur les obscurités de l'idée de majorité, cf. les deux thèmes célèbres de l'« effet-Condorcet » et du « théorème de décision collective » d'Arrow.

conditions ; ce n'est pas encore suffisant pour en faire des devenir. On se reterritorialise, ou on se laisse reterritorialiser sur une minorité comme état ; mais on se déterritorialise dans un devenir. Même les Noirs, disaient les Black Panthers, ont à devenir-noir. Même les femmes, à devenir-femme. Même les juifs, à devenir-juif (il ne suffit certes pas d'un état). Mais s'il en est ainsi, le devenir-juif affecte nécessairement le non-juif autant que le juif..., etc. Le devenir-femme affecte nécessairement les hommes autant que les femmes. D'une certaine manière, c'est toujours « homme » qui est le sujet d'un devenir ; mais il n'est un tel sujet qu'en entrant dans un devenir-minoritaire qui l'arrache à son identité majeure. Comme dans le roman d'Arthur Miller, *Focus*, ou dans le film de Losey, *M. Klein*, c'est le non-juif qui devient juif, qui est pris, emporté par ce devenir, quand il est arraché à son mètre étalon. Inversement, si les juifs eux-mêmes ont à devenir-juif, les femmes à devenir-femme, les enfants à devenir-enfant, les Noirs à devenir-noir, c'est dans la mesure où seule une minorité peut servir de médium actif au devenir, mais dans des conditions telles qu'elle cesse à son tour d'être un ensemble définissable par rapport à la majorité. Le devenir-juif, le devenir-femme, etc., impliquent donc la simultanéité d'un double mouvement, l'un par lequel un terme (le sujet) se soustrait à la majorité, et l'autre, par lequel un terme (le médium ou l'agent) sort de la minorité. Il y a un bloc de devenir indissociable et asymétrique, un bloc d'alliance : les deux « Monsieur Klein », le juif et le non juif, entrent dans un devenir-juif (de même dans *Focus*).

Une femme a à devenir-femme, mais dans un devenir-femme de l'homme tout entier. Un juif devient juif, mais dans un devenir-juif du non-juif. Un devenir minoritaire n'existe que par un médium et un sujet déterritorialisés qui sont comme ses éléments. Il n'y a de sujet du devenir que comme variable déterritorialisée de la majorité, et il n'y a de médium du devenir que comme variable déterritorialisante d'une minorité. Ce qui nous précipite dans un devenir, ce peut être n'importe quoi, le plus inattendu, le plus insignifiant. Vous ne déviez pas de la majorité sans un petit détail qui va se mettre à grossir, et qui vous emporte. C'est parce que le héros de *Focus*, Américain moyen, a besoin de lunettes qui donnent à son nez un air vaguement sémite, c'est « à cause des lunettes », qu'il va être précipité dans cette étrange aventure du devenir-juif d'un non-juif. N'importe quoi peut faire l'affaire, mais l'affaire se révèle politique. Devenir-minoritaire est une affaire politique, et fait appel à tout un travail de puissance, à une micro-politique active. C'est le contraire de la macro-politique, et même de l'Histoire, où il s'agit plutôt de savoir comment l'on va conquérir ou obtenir une majorité. Comme disait Faulk-



ner, il n'y avait pas d'autre choix que de devenir-nègre, pour ne pas se retrouver fasciste<sup>65</sup>. Contrairement à l'histoire, le devenir ne se pense pas en termes de passé et d'avenir. Un devenir-révolutionnaire reste indifférent aux questions d'un avenir et d'un passé de la révolution ; il passe entre les deux. Tout devenir est un bloc de coexistence. Les sociétés dites sans histoire se mettent hors de l'histoire, non pas parce qu'elles se contenteraient de reproduire des modèles immuables ou seraient régies par une structure fixe, mais parce que ce sont des sociétés de devenir (sociétés de guerre, sociétés secrètes, etc.). Il n'y a d'histoire que de majorité, ou de minorités définies par rapport à la majorité. Mais « comment conquérir la majorité » est un problème tout à fait secondaire par rapport aux cheminements de l'imperceptible.

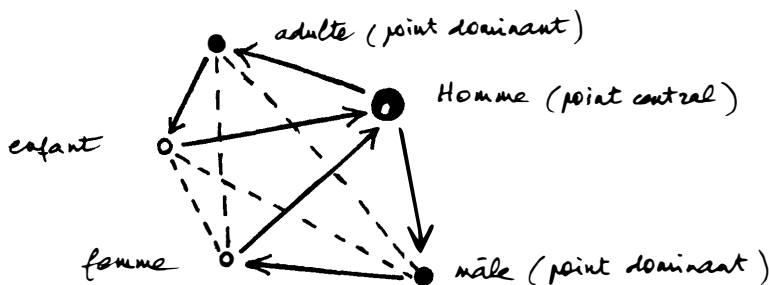
Essayons de dire les choses autrement : il n'y a pas de devenir-homme, parce que l'homme est l'entité molaire par excellence, tandis que les devenirs sont moléculaires. La fonction de visagété nous a montré sous quelle forme l'homme constituait la majorité, ou plutôt l'étalon qui conditionnait celle-ci : blanc, mâle, adulte, « raisonnable », etc., bref l'Européen moyen quelconque, le sujet d'énonciation. D'après la loi d'arborescence, c'est ce Point central qui se déplace dans tout l'espace ou sur tout l'écran, et qui chaque fois va nourrir une opposition distinctive suivant le trait de visagété retenu : ainsi mâle-(femelle) ; adulte-(enfant) ; blanc-(noir, jaune ou rouge) ; raisonnable-(animal). Le point central, ou troisième œil, a donc la propriété d'organiser les distributions binaires dans les machines duelles, de se reproduire dans le terme principal de l'opposition, en même temps que l'opposition tout entière résonne en lui. Constitution d'une « majorité » comme redondance. Et l'homme se constitue ainsi comme une gigantesque mémoire, avec la position du point central, sa fréquence en tant qu'il est reproduit nécessairement par chaque point dominant, sa résonance en tant que l'ensemble des points se rapporte à lui. Fera partie du réseau d'arborescence toute ligne qui va d'un point à un autre dans l'ensemble du système molaire, et se définit donc par des points répondant à ces conditions mémorielles de fréquence et de résonance<sup>66</sup>.

65. Cf. Faulkner, *L'Intrus*, Gallimard, p. 264. Parlant des Blancs du Sud après la guerre de Sécession, non seulement des pauvres, mais des anciennes familles riches, Faulkner écrit : « Nous sommes dans la situation de l'Allemand après 1933, qui n'avait pas d'autre alternative que d'être nazi ou juif. »

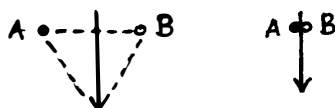
66. La soumission de la ligne au point apparaît bien dans les schémas d'arborescence : cf. Julien Pacotte, *Le réseau arborescent*, Hermann ; et le statut des systèmes hiérarchiques ou centrés selon P. Rosenstiehl et

C'est la soumission de la ligne au point qui constitue l'arborescence. Bien sûr, l'enfant, la femme, le nègre ont des souvenirs ; mais la Mémoire qui recueille ces souvenirs n'en est pas moins l'instance virile majoritaire qui les prend comme « souvenirs d'enfance », comme souvenirs conjugaux ou coloniaux. On peut opérer par conjonction ou accollement de points contigus, plutôt que par relation de points distants : on aura alors des fantômes, au lieu de souvenirs. Ainsi la femme peut avoir un point femelle et un point mâle accolés, et l'homme un point mâle et un point femelle. La constitution de ces hybrides ne nous fait pourtant pas davantage avancer dans le sens d'un véritable devenir (la bisexualité par exemple, comme le remarquent les psychanalystes, n'empêche nullement la prévalence du masculin ou la majorité du « phallus »). On ne rompt avec le schéma d'arborescence, on n'atteint pas au devenir ni au moléculaire, tant qu'une ligne est rapportée à deux points distants, ou bien composée de points contigus. Une ligne de devenir ne se définit ni par des points qu'elle relie ni par des points qui la composent : au contraire, elle passe *entre* les points, elle ne pousse que par le milieu, et file dans une direction perpendiculaire aux points qu'on a d'abord distingués, transversale au rapport localisable entre points contigus ou distants<sup>67</sup>. Un point est toujours d'origine. Mais une

J. Petitot, « Automate asocial et systèmes acentrés » (*Communications* n° 22, 1974). On pourrait présenter le schéma arborescent de majorité sous la forme suivante :



67. Ligne de devenir, par rapport à la liaison localisable de A et B (distance), ou par rapport à leur contiguïté :



ligne de devenir n'a ni début ni fin, ni départ ni arrivée, ni origine ni destination ; et parler d'absence d'origine, ériger l'absence d'origine en origine, est un mauvais jeu de mots. Une ligne de devenir a seulement un milieu. Le milieu n'est pas une moyenne, c'est un accéléré, c'est la vitesse absolue du mouvement. Un devenir est toujours au milieu, on ne peut le prendre qu'au milieu. Un devenir n'est ni un ni deux, ni rapport des deux, mais entre-deux, frontière ou ligne de fuite, de chute, perpendiculaire aux deux. Si le devenir est un bloc (bloc-ligne), c'est parce qu'il constitue une zone de voisinage et d'indiscernabilité, un *no man's land*, une relation non localisable emportant les deux points distants ou contigus, portant l'un dans le voisinage de l'autre, — et le voisinage-frontière est indifférent à la contiguïté comme à la distance. Dans la ligne ou le bloc de devenir qui unit la guêpe et l'orchidée se produit une commune déterritorialisation, de la guêpe en tant qu'elle devient une pièce libérée de l'appareil de reproduction de l'orchidée, mais aussi de l'orchidée en tant qu'elle devient l'objet d'un orgasme de la guêpe elle-même libérée de sa propre reproduction. Coexistence de deux mouvements asymétriques qui font bloc, sur une ligne de fuite où s'engouffre la pression sélective. La ligne, ou le bloc, ne relie pas la guêpe et l'orchidée, pas plus qu'elle ne les conjugue ou les mélange : elle passe entre les deux, les emportant dans un commun voisinage où disparaît la discernabilité des points. Le système-ligne (ou bloc) du devenir s'oppose au système-point de la mémoire. Le devenir est le mouvement par lequel la ligne se libère du point, et rend les points indiscernables : rhizome, l'opposé de l'arborescence, se dégage de l'arborescence. *Le devenir est une anti-mémoire*. Sans doute y a-t-il une mémoire moléculaire, mais comme facteur d'intégration à un système molaire ou majoritaire. Le souvenir a toujours une fonction de reterritorialisation. Au contraire, un vecteur de déterritorialisation n'est nullement indéterminé, mais en prise directe sur les niveaux moléculaires, et d'autant plus en prise qu'il est plus déterritorialisé : c'est la déterritorialisation qui fait « tenir » ensemble les composantes moléculaires. On oppose de ce point de vue un *bloc d'enfance*, ou un devenir-enfant, au *souvenir d'enfance* : « un » enfant moléculaire est produit... « un » enfant coexiste avec nous, dans une zone de voisinage ou un bloc de devenir, sur une ligne de déterritorialisation qui nous emporte tous deux, — contrairement à l'enfant que nous avons été, dont nous nous souvenons ou que nous fantasmons, l'enfant molaire dont l'adulte est l'avenir. « Ce sera l'enfance, mais ce ne doit pas être mon enfance », écrit Virginia Woolf. (*Orlando* déjà n'opérait pas par souvenirs, mais par blocs, blocs d'âges, blocs d'époques, blocs de règnes, blocs de sexes, formant autant de

devenirs entre les choses, ou de lignes de déterritorialisation <sup>68.</sup>) Chaque fois que nous avons employé le mot « souvenir », dans les pages précédentes, c'était donc à tort, nous voulions dire « devenir », nous disions devenir.

Si la ligne s'oppose au point (ou le bloc au souvenir, le devenir à la mémoire), ce n'est pas d'une manière absolue : un système ponctuel comporte une certaine utilisation des lignes, et le bloc assigne lui-même au point des fonctions nouvelles. Dans un système ponctuel, en effet, un point renvoie d'abord à des coordonnées linéaires. Et non seulement on représente une ligne horizontale et une ligne verticale, mais la verticale se déplace parallèlement à elle-même, et l'horizontale se superpose d'autres horizontales, si bien que tout point est assigné par rapport aux deux coordonnées de base, mais aussi marqué sur une ligne horizontale de superposition, et sur une ligne ou un plan vertical de déplacement. Enfin, deux points sont en liaison lorsqu'une ligne quelconque est tracée de l'un à l'autre. *Un système sera dit ponctuel* tant que les lignes y seront ainsi considérées comme des coordonnées, ou comme des liaisons localisables : par exemple, les systèmes d'arborescence, ou les systèmes molaires et mémoriels en général, sont ponctuels. La Mémoire a une organisation ponctuelle parce que tout présent renvoie à la fois à la ligne horizontale du *cours* du temps (cinématique), qui va d'un ancien présent à l'actuel, et à une ligne verticale de l'*ordre* du temps (stratigraphique), qui va du présent au passé ou à la représentation de l'ancien présent. Sans doute est-ce un schéma de base qui ne se développe pas sans de grandes complications, mais qu'on retrouvera dans les représentations de l'art formant une « didactique », c'est-à-dire une mnemotechnie. La représentation musicale trace une ligne horizontale, mélodique, la ligne basse, à laquelle se superposent d'autres lignes mélodiques, où des points sont assignés, qui entrent d'une ligne à l'autre dans des rapports de contrepoint ; d'autre part une ligne ou un plan vertical, harmonique, qui se déplace le long des horizontales, mais n'en dépend plus, allant de haut en bas, et fixant un accord capable de s'enchaîner avec les suivants. La représentation picturale a une forme analogue, avec ses moyens propres : non seulement parce que le tableau a une verticale et une horizontale, mais parce que les traits et les couleurs, chacun pour son compte, renvoient à des verticales de déplacement et à des horizontales de superposition

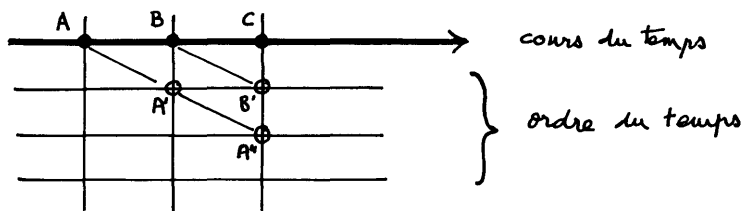
68. Virginia Woolf, *Journal d'un écrivain*, 10-18, t. I, p. 238. Il en est de même chez Kafka, où les blocs d'enfance fonctionnent à l'opposé de souvenirs d'enfance. Le cas de Proust est plus compliqué, parce qu'il y a un mélange des deux. La psychanalyse est dans la situation de saisir les souvenirs ou fantasmes, mais jamais les blocs d'enfance.

(ainsi la verticale et la forme froide, ou le blanc, ou la lumière, ou le tonal ; l'horizontale et la forme chaude, ou le noir, le chromatique, le modal, etc.). Pour s'en tenir à des exemples assez récents, on le voit bien dans des systèmes didactiques comme celui de Kandinsky, celui de Klee, celui de Mondrian, qui impliquent nécessairement une confrontation avec la musique.

Nous résumons les caractères principaux d'un système ponctuel : 1) de tels systèmes comportent deux lignes de base, mais horizontale et verticale, qui servent de coordonnées pour l'assignation de points ; 2) la ligne horizontale peut se superposer verticalement, la ligne verticale se déplacer horizontalement, de telle manière que de nouveaux points soient produits ou reproduits, dans des conditions de fréquence horizontale et de résonance verticale ; 3) d'un point à un autre, une ligne peut (ou non) être tracée, mais comme liaison localisable ; les diagonales joueront alors le rôle de liaisons pour des points de niveau et de moment différents, instaurant à leur tour des fréquences et des résonances avec ces points d'horizon et de verticon variables, contigus ou distants<sup>69</sup>. — Ces systèmes sont arborescents, mémoriels, molaires, structuraux, de territorialisation ou reterritorialisation. La ligne, et la diagonale, restent entièrement subordonnées au point, parce qu'elles servent de coordonnées à un point, ou de liaisons localisables pour un point et un autre, d'un point à un autre.

Ce qui s'oppose au système ponctuel, ce sont des systèmes linéaires, ou plutôt multilinéaires. Libérer la ligne, libérer la diagonale : il n'y a pas de musicien ni de peintre qui n'aient cette intention. On élabore un système ponctuel ou une représentation didactique, mais dans le but de les faire craquer, de faire passer une secousse sismique. Un système ponctuel sera d'autant plus intéressant qu'un musicien, un peintre, un écrivain, un philosophe

69. Par exemple, dans le système de la mémoire, la formation du souvenir implique une diagonale qui fait passer un présent A en représentation A' par rapport au nouveau présent B, en A'' par rapport à C, etc. :



Cf. Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, P. U. F.

se l'oppose, et même le fabrique pour se l'opposer, comme un tremplin pour sauter. L'histoire n'est faite que par ceux qui s'opposent à l'histoire (et non pas par ceux qui s'y insèrent, ou même qui la remanient). Ce n'est pas par provocation, mais parce que le système ponctuel qu'ils trouvaient tout fait, ou qu'ils inventaient eux-mêmes, devait permettre cette opération : libérer la ligne et la diagonale, tracer la ligne au lieu de faire le point, produire une diagonale imperceptible, au lieu de s'accrocher à une verticale et à une horizontale même compliquées ou réformées. Ça retombe toujours dans l'Histoire, mais ça n'est jamais venu d'elle. L'histoire a beau essayer de rompre ses liens avec la mémoire ; elle peut compliquer les schémas de mémoire, superposer et déplacer les coordonnées, souligner les liaisons ou approfondir les coupures. La frontière n'est pourtant pas là. La frontière ne passe pas entre l'histoire et la mémoire, mais entre les systèmes ponctuels « histoire-mémoire », et les agencements multilinéaires ou diagonaux, qui ne sont pas du tout de l'éternel, mais du devenir, un peu de devenir à l'état pur, trans-historique. Pas un acte de création qui ne soit trans-historique, et qui ne prenne à revers, ou ne passe par une ligne libérée. Nietzsche oppose l'histoire, non pas à l'éternel, mais au sub-historique ou au sur-historique : l'Intempestif, un autre nom pour l'heccéité, le devenir, l'innocence du devenir (c'est-à-dire l'oubli contre la mémoire, la géographie contre l'histoire, la carte contre le calque, le rhizome contre l'arborescence). « Ce qui est non historique ressemble à une atmosphère ambiante, où seule peut s'engendrer la vie, pour disparaître de nouveau avec l'anéantissement de cette atmosphère. (...) Où y a-t-il des actes que l'homme eût été capable d'accomplir sans s'être enveloppé d'abord de cette nuée non historique<sup>70</sup> ? » Les créations sont comme des lignes abstraites mutantes qui se sont dégagées de la tâche de représenter un monde, précisément parce qu'elles agencent un nouveau type de réalité que l'histoire ne peut que ressaisir ou replacer dans les systèmes ponctuels.

Quand Boulez se fait historien de la musique, c'est pour montrer comment, chaque fois de manière très différente, un grand musicien invente et fait passer une sorte de diagonale entre la verticale harmonique et l'horizon mélodique. Et chaque fois c'est une autre diagonale, une autre technique et une création. Alors, sur cette ligne transversale qui est réellement de déterritorialisation, se meut un *bloc sonore*, qui n'a plus de point d'origine, puisqu'il est toujours et déjà au milieu de la ligne, qui n'a plus

70. Nietzsche, *Considérations intempestives*, « Utilité et inconvénient des études historiques », § 1.

de coordonnées horizontales et verticales, puisqu'il crée ses propres coordonnées, qui ne forme plus de liaison localisable d'un point à un autre, puisqu'il est dans un « temps non pulsé » : un bloc rythmique déterritorialisé, abandonnant points, coordonnées et mesure, comme un bateau ivre qui se confond lui-même avec la ligne, ou qui trace un plan de consistance. Des vitesses et des lenteurs s'insèrent dans la forme musicale, poussant celle-ci tantôt à une prolifération, à des microproliférations linéaires, tantôt à une extinction, une abolition sonore, involution, et les deux à la fois. Le musicien peut dire par excellence : « Je hais la mémoire, je hais le souvenir », et cela parce qu'il affirme la puissance du devenir. On peut trouver le cas exemplaire d'une telle diagonale, d'une ligne-bloc, dans l'école viennoise. Mais on pourrait dire aussi bien que l'école viennoise trouve un nouveau système de territorialisation, de points, de verticales et d'horizontales qui la situe dans l'Histoire. Une autre tentative, un autre acte créateur vient après. L'important, c'est que tout musicien a toujours procédé ainsi : tracer sa diagonale, même fragile, hors des points, hors des coordonnées et des liaisons localisables, pour faire flotter un bloc sonore sur une ligne libérée, créée, et lâcher dans l'espace ce bloc mobile et mutant, une heccéité (par exemple le chromatisme, les agrégats et notes complexes, mais déjà toutes les ressources et les possibilités de la polyphonie, etc.<sup>71</sup>). On a pu parler de « vecteurs obliques » à propos de l'orgue. La diagonale est souvent faite de lignes et d'espaces sonores extrêmement complexes. Est-ce cela, le secret d'une petite phrase ou d'un

---

71. Sur tous ces thèmes, cf. Pierre Boulez : 1°) comment, chaque fois, des transversales tendent à s'échapper des coordonnées horizontales et verticales de la musique, traçant même parfois des « lignes virtuelles », *Relevés d'apprenti*, Ed. du Seuil, pp. 230, 290-297, 372. 2°) Sur l'idée de bloc sonore ou « bloc de durée », en rapport avec cette transversale, *Penser la musique aujourd'hui*, Gonthier, pp. 59-63 ; sur la distinction des points et des blocs, des « ensembles ponctuels » et des « ensembles agrégatifs » à individualité variable, « Sonate que me veux-tu ? », in *Méditations* n° 7, 1964. La haine de la mémoire apparaît fréquemment chez Boulez : cf. « Éloge de l'amnésie » (*Musique en jeu* n° 4, 1971), « J'ai horreur du souvenir » (in *Roger Desormière et son temps*, Ed. du Rocher). Pour s'en tenir à des exemples contemporains, on trouverait des déclarations analogues chez Strawinsky, Cage, Berio. Bien sûr, il y a une mémoire musicale liée aux coordonnées, et qui s'exerce dans les cadres sociaux (se lever, se coucher, battre en retraite). Mais la perception d'une « phrase » musicale fait moins appel à une mémoire, même du type réminiscence, qu'à une extension ou contraction de la perception du type rencontre. Il faudrait étudier comment chaque musicien fait fonctionner de véritable *blocs d'oubli* : par exemple ce que Barraqué dit des « tranches d'oubli » et des « développements absents » chez Debussy (*Debussy*, pp. 169-171). On se reportera à une étude générale de Daniel Charles, « La musique et l'oubli », *Traverses* n° 4, 1976.

bloc rythmique ? Et sans doute, alors, le point conquiert une nouvelle fonction créatrice essentielle : il ne s'agit plus simplement du destin inévitable qui reconstitue un système ponctuel ; au contraire, c'est maintenant le point qui se trouve subordonné à la ligne, et c'est lui qui marque la prolifération de la ligne, ou son brusque détour, sa précipitation, son ralentissement, sa fureur ou son agonie. Les « micro-blocs » de Mozart. Il arrive même que le bloc soit réduit à un point, comme à une seule note (bloc-point) : le Si de Berg dans *Wozzeck*, le La de Schumann. Hommage à Schumann, folie de Schumann : à travers le quadrillage de l'orchestration, le violoncelle erre, et trace sa diagonale où passe le bloc sonore déterritorialisé ; ou bien une sorte de ritournelle extrêmement sobre est « traitée » par une ligne mélodique et une architecture polyphonique très élaborées.

Tout se fait à la fois, dans un système multilinéaire : la ligne se libère du point comme origine ; la diagonale se libère de la verticale et de l'horizontale comme coordonnées ; aussi bien la transversale se libère de la diagonale comme liaison localisable d'un point à un autre ; bref, une ligne-bloc passe au milieu des sons, et pousse elle-même par son propre milieu non localisable. Le bloc sonore est *l'intermezzo*. Corps sans organes, anti-mémoire, qui passe à travers l'organisation musicale, et d'autant plus sonore : « Le corps schumannien ne tient pas en place. (...) L'intermezzo [est] consubstantiel à toute l'œuvre. (...) A la limite, il n'y a que des intermezzi. (...) Le corps schumannien ne connaît que des bifurcations : il ne se construit pas, il diverge, perpétuellement, au gré d'une accumulation d'intermèdes. (...) Le battement schumannien est affolé, mais il est aussi codé ; et c'est parce que l'affolement des coups se tient apparemment dans les limites d'une langue sage qu'il passe ordinairement inaperçu. (...) Imaginons à la tonalité deux statuts contradictoires, et cependant concomitants : d'un côté un écran (...), une langue destinée à articuler le corps selon une organisation connue (...), d'un autre côté, contradictoirement, la tonalité devient la servante habile des coups qu'à un autre niveau elle prétend domestiquer<sup>72</sup>. »

Est-ce la même chose, strictement la même chose, en peinture ? En effet, ce n'est pas le point qui fait la ligne, c'est la ligne qui emporte le point déterritorialisé, qui l'emporte dans son influence extérieure ; alors la ligne ne va pas d'un point à un autre, mais *entre les points* elle file dans une autre direction, qui les rend indiscernables. La ligne est devenue la diagonale, qui se libère de la verticale et de l'horizontale ; mais la diagonale est déjà

72. Roland Barthes, « Rasch », in *Langue, discours, société*, Ed. du Seuil, pp. 217-228.



devenue la transversale, la semi-diagonale ou la droite libre, la ligne brisée ou angulaire, ou bien la courbe, toujours au milieu d'elles-mêmes. Entre le blanc vertical et le noir horizontal, le gris de Klee, le rouge de Kandinsky, le violet de Monet, chacun forme un bloc de couleur. La ligne sans origine, puisqu'elle a toujours commencé hors du tableau qui ne la prend qu'au milieu, sans coordonnées, puisqu'elle se confond elle-même avec un plan de consistance où elle flotte et qu'elle crée, sans liaison localisable, puisqu'elle a perdu non seulement sa fonction représentative, mais toute fonction de cerner une forme quelconque, — la ligne est par là même devenue abstraite, vraiment abstraite et mutante, bloc visuel, et le point, dans ces conditions, trouve à nouveau des fonctions créatrices, comme point-couleur ou point-ligne<sup>73</sup>. La ligne est entre les points, au milieu des points, et non plus d'un point à un autre. Elle ne cerne plus un contour. « Il ne peignait pas les choses, mais entre les choses. » Il n'y a pas de problème plus faux en peinture que celui de la profondeur, et particulièrement de la perspective. Car la perspective n'est qu'une manière historique d'*occuper* les diagonales ou transversales, les lignes de fuite, c'es-à-dire de reterritorialiser le bloc visuel mobile. Nous disons « occuper » au sens de donner une occupation, fixer une mémoire et un code, assigner une fonction. Mais les lignes de fuite, les transversales, sont susceptibles de beaucoup d'autres fonctions que cette fonction molaire. Loin que les lignes de fuite soient faites pour représenter la profondeur, ce sont elles qui inventent par surcroît la possibilité d'une telle représentation qui ne les occupe qu'un instant, à tel moment. La perspective, et même la profondeur, sont la reterritorialisation de lignes de fuite qui, seules, créaient la peinture en l'emportant plus loin. Notamment, la perspective dite centrale précipite dans un trou noir ponctuel la multiplicité des fuites et le dynamisme des lignes. Il est vrai que, inversement, les problèmes de perspective ont déchaîné tout un foisonnement de lignes créatrices, tout un lâcher de blocs

73. Il y a beaucoup de différences entre les peintres, à tous ces égards, mais aussi un mouvement d'ensemble : cf. Kandinsky, *Point, ligne, plan* ; Klee, *Théorie de l'art moderne*, Gonthier. Des déclarations comme celles de Mondrian, sur la valeur exclusive de la verticale et de l'horizontale, ont pour but de montrer dans quelles conditions celles-ci suffisent à lancer une diagonale qui n'a même plus besoin d'être tracée : par exemple, parce que les coordonnées d'épaisseur inégale se coupent à l'intérieur du cadre, et se prolongent hors du cadre, ouvrant un « axe dynamique » en transversale (cf. les commentaires de Michel Butor, *Répertoire III*, « Le carré et son habitant », Ed. de Minuit). On consultera aussi l'article de Michel Fried sur la ligne de Pollock (« Trois peintres américains », in *Peindre*, 10-18), et les pages de Henry Miller sur la ligne de Nash (*Virage à quatre-vingts*, Livre de Poche).

visuels, au moment même où ils prétendaient s'en rendre maître. Par chacun de ses actes de création, la peinture est-elle engagée dans un devenir aussi intense que la musique ?

*Devenir musique.* — Pour la musique occidentale (mais les autres musiques se trouvent devant un problème analogue, sous d'autres conditions, et qu'elles résolvent autrement) nous avons essayé de définir un bloc de devenir au niveau de l'expression, un bloc d'expression : grâce aux transversales qui ne cessent pas de s'échapper des coordonnées ou des systèmes ponctuels fonctionnant à tel ou tel moment comme codes musicaux. Il va de soi qu'un bloc de contenu correspond à ce bloc d'expression. Ce n'est même pas une correspondance ; il n'y aurait pas de « bloc » mobile si un contenu lui-même musical (non pas un sujet ni un thème) n'interférait sans cesse avec l'expression. Or quelle est l'affaire de la musique, quel est son contenu indissociable de l'expression sonore ? C'est difficile à dire, mais c'est quelque chose comme : *un* enfant meurt, un enfant joue, une femme naît, une femme meurt, un oiseau arrive, un oiseau s'en va. Nous voulons dire qu'il n'y a pas là des thèmes accidentels de la musique, même si l'on peut en multiplier les exemples, encore moins des exercices imitatifs, mais quelque chose d'essentiel. Pourquoi un enfant, une femme, un oiseau ? C'est parce que l'expression musicale est inséparable d'un devenir-femme, d'un devenir-enfant, d'un devenir-animal qui constituent son contenu. Pourquoi l'enfant meurt-il, ou l'oiseau tombe-t-il, comme percé d'une flèche ? En raison même du « danger » propre à toute ligne qui s'échappe, à toute ligne de fuite ou de déterritorialisation créatrice : tourner en destruction, en abolition. Mélisande, une femme-enfant, un secret, meurt deux fois (« c'est au tour maintenant de la pauvre petite »). La musique n'est jamais tragique, la musique est joie. Mais il arrive nécessairement qu'elle nous donne le goût de mourir, moins de bonheur que mourir avec bonheur, s'éteindre. Non pas en vertu d'un instinct de mort qu'elle soulèverait en nous, mais d'une dimension propre à son agencement sonore, à sa machine sonore, le moment qu'il faut affronter, où la transversale tourne en ligne d'abolition. Paix et exaspération<sup>74</sup>. La musique a soif de destruction, tous les gen-

74. « Il y avait quelque chose de tendu, d'exaspéré, quelque chose qui allait presque jusqu'à une intolérable colère dans sa poitrine de brave homme, tandis qu'il jouait cette fine et noble musique de paix. Plus la musique était exquise, et plus il l'exécutait avec perfection dans un complet bonheur ; et en même temps la folle exaspération qu'il y avait en lui croissait d'autant » (Lawrence, *La verge d'Aaron*, Gallimard, p. 16).

res de destruction, extinction, cassage, dislocation. N'est-ce pas son « fascisme » potentiel ? Mais chaque fois qu'un musicien écrit *In memoriam*, il s'agit non pas d'un motif d'inspiration, non pas d'un souvenir, mais au contraire d'un devenir qui n'a fait qu'affronter son propre danger, quitte à tomber pour en renaître : un devenir-enfant, un devenir-femme, un devenir-animal, en tant qu'ils sont le contenu même de la musique et vont jusqu'à la mort.

Nous dirions que la *ritournelle* est le contenu proprement musical, le bloc de contenu propre à la musique. Un enfant se rassure dans le noir, ou bien bat des mains, ou bien invente une marche, l'adapte aux traits du trottoir, ou bien psalmodie « Fort-Da » (les psychanalystes parlent très mal du Fort-Da, quand ils veulent y trouver une opposition phonologique ou une composante symbolique pour l'inconscient-langage, alors que c'est une ritournelle). Tra la la. Une femme chantonne, « je l'entendais se chantonner un air à voix basse doucement ». Un oiseau lance sa ritournelle. La musique tout entière est traversée du chant des oiseaux, de mille manières, de Jannequin à Messiaen. Frrr, Frrr. La musique est traversée de blocs d'enfance, et de féminité. La musique est traversée de toutes les minorités, et pourtant compose une puissance immense. Ritournelles d'enfants, de femmes, d'ethnies, de territoires, d'amour et de destruction : naissance du rythme. L'œuvre de Schumann est faite de ritournelles, de blocs d'enfance, auxquels il fait subir un traitement très spécial : son devenir-enfant à lui, son devenir-femme à lui, Clara. On pourrait établir le catalogue de l'utilisation diagonale ou transversale de la ritournelle dans l'histoire de la musique, tous les Jeux d'enfant et les *Kinderszenen*, tous les chants d'oiseaux. Le catalogue serait inutile, parce qu'il ferait croire à une multiplication d'exemples concernant dès lors des thèmes, des sujets, des motifs, tandis qu'il s'agit du contenu le plus essentiel et le plus nécessaire à la musique. Le motif de la ritournelle peut être l'angoisse, la peur, la joie, l'amour, le travail, la marche, le territoire..., mais la ritournelle, elle, est le contenu de la musique.

Nous ne disons pas du tout que la ritournelle soit l'origine de la musique, ou que la musique commence avec elle. On ne sait pas trop quand commence la musique. La ritournelle serait plutôt un moyen d'empêcher, de conjurer la musique ou de s'en passer. Mais la musique existe parce que la ritournelle existe aussi, parce que la musique prend, s'empare de la ritournelle comme contenu dans une forme d'expression, parce qu'elle fait bloc avec elle pour l'emporter ailleurs. *La ritournelle d'enfant, qui n'est pas de la musique, fait bloc avec le devenir-enfant de la*

*musique* : une fois de plus il a fallu cette composition asymétrique. « Ah vous dirai-je maman » chez Mozart, les ritournelles de Mozart. Thème en ut suivi de douze variations : non seulement chaque note du thème est doublée, mais le thème se dédouble à l'intérieur. La musique fait subir à la ritournelle ce traitement très spécial de la diagonale ou de la transversale, elle l'arrache à sa territorialité. La musique est l'opération active, créatrice, qui consiste à déterritorialiser la ritournelle. Tandis que la ritournelle est essentiellement territoriale, territorialisante ou reterritoriaisante, la musique en fait un contenu déterritorialisé pour une forme d'expression déterritoriaisante. Qu'on nous pardonne une pareille phrase, il faudrait qu'elle soit musicale, l'écrire en musique, ce que les musiciens font. Nous donnons plutôt un exemple figuratif : la Berceuse de Moussorgsky, dans *Chants et danses de la mort*, présente une mère exténuée qui veille sur son enfant malade ; elle se fait relayer par une visiteuse, la Mort, qui chante une berceuse dont chaque couplet se termine par une ritournelle sobre obsédante, rythme répétitif d'une seule note, bloc-point, « chut, petit enfant, dors mon petit enfant » (non seulement l'enfant meurt, mais la déterritorialisation de la ritournelle est redoublée par la Mort en personne qui remplace la mère).

La situation de la peinture est-elle semblable, et de quelle façon ? Nous ne croyons nullement à un système des beaux-arts, mais à des problèmes très différents qui trouvent leurs solutions dans des arts hétérogènes. L'Art nous paraît un faux concept, uniquement nominal ; ce qui n'empêche pas la possibilité de faire usage simultané des arts dans une multiplicité déterminable. La peinture s'inscrit dans un « problème » qui est celui du *visage-paysage*. La musique, dans un tout autre problème, qui est celui de la *ritournelle*. Chacune surgit à un certain moment et dans certaines conditions, sur la ligne de son problème ; mais aucune correspondance symbolique ou structurale n'est possible entre les deux, sinon quand on les traduit dans des systèmes ponctuels. Du côté du problème visage-paysage, nous avons distingué comme trois états : 1) des sémiotiques de corporéité, silhouettes, postures, couleurs et lignes (ces sémiotiques sont déjà présentes et foisonnantes chez les animaux, la tête y fait partie du corps, le corps a pour corrélat le milieu, le biotope ; on y voit surgir des lignes déjà très pures, comme dans les conduites de « brin d'herbe ») ; 2) une organisation de visage, mur blanc-trous noirs, face-yeux, ou bien face vue de profil et yeux obliques (cette sémiotique de visagéité a pour corrélat l'organisation du paysage : visagéification de tout le corps et paysagéification de tous les milieux, point central européen le Christ) ; 3) une déterritorialisation des visages et des paysages, au profit

de têtes chercheuses, avec des lignes qui ne cernent plus aucune forme, qui ne forment plus aucun contour, des couleurs qui ne distribuent plus de paysage (c'est la sémiotique picturale, faire fuir visage et paysage : exemple, ce que Mondrian appelle « paysage », et qu'il a raison d'appeler ainsi, pur paysage en tant que déterritorialisé jusqu'à l'absolu). — Pour la commodité, nous présentons trois états bien distincts et successifs, mais c'est à titre provisoire. Nous ne pouvons pas décider si les animaux ne font pas déjà de la peinture, bien qu'ils ne peignent pas sur des tableaux, et même quand des hormones induisent leurs couleurs et leurs lignes : même là, une distinction tranchée animal-homme serait peu fondée. Inversement, nous devons dire que la peinture ne commence pas avec l'art dit abstrait, mais recrée les silhouettes et postures de la corporéité, et aussi opère déjà pleinement dans l'organisation visage-paysage (comment les peintres « travaillent » le visage du Christ, et le font fuir dans tous les sens hors du code religieux). La peinture n'aura jamais cessé d'avoir pour but la déterritorialisation des visages et paysages, soit par réactivation de la corporéité, soit par libération des lignes ou des couleurs, les deux à la fois. Il y a beaucoup de devenirs-animaux, de devenirs-femme et enfant dans la peinture.

Or le problème de la musique est différent, s'il est vrai que c'est celui de la ritournelle. Déterritorialisé la ritournelle, inventer des lignes de déterritorialisation pour la ritournelle, implique des procédés et des constructions qui n'ont rien à voir avec ceux de la peinture (à moins de vagues analogies, comme les peintres en ont parfois tenté). Sans doute, là encore, il n'est pas sûr qu'on puisse faire passer une frontière entre l'animal et l'homme : n'y a-t-il pas des oiseaux musiciens, comme le pense Messiaen, par différence avec des oiseaux non musiciens ? La ritournelle de l'oiseau est-elle forcément territoriale, ou bien ne s'en sert-il pas déjà dans des déterritorialisations très subtiles, des lignes de fuites sélectives ? Ce n'est certes pas la différence du bruit et du son qui permet de définir la musique, ni même qui distingue les oiseaux musiciens et les oiseaux non musiciens, mais c'est *le travail de la ritournelle* : reste-t-elle territoriale et territorialisante, ou bien est-elle emportée dans un bloc mobile qui trace une transversale à travers toutes les coordonnées — et tous les intermédiaires entre les deux ? La musique est précisément l'aventure d'une ritournelle : la manière dont la musique retombe en ritournelle (dans notre tête, dans la tête de Swann, dans les têtes pseudo-chercheuses de la télé et de la radio, un grand musicien en indicatif, ou la chansonnette) ; la manière dont elle s'empare de la ritournelle, la rend de plus en plus sobre, quelques notes,

pour l'emporter sur une ligne créatrice d'autant plus riche, dont on ne voit ni l'origine ni le bout...

Leroi-Gourhan établissait une distinction et une corrélation entre deux pôles, « main-outil » et « visage-langage ». Mais il s'agissait de distinguer une forme de contenu et une forme d'expression. Maintenant que nous considérons des expressions qui ont leur contenu en elles-mêmes, nous avons une autre distinction : le visage avec ses corrélats visuels (yeux) renvoie à la peinture, la voix renvoie à la musique, avec ses corrélats auditifs (l'oreille est elle-même une ritournelle, elle en a la forme). La musique, c'est d'abord une déterritorialisation de la voix, qui devient de moins en moins langage, tout comme la peinture est une déterritorialisation du visage. Or les traits de vocabilité peuvent bien être indexés sur des traits de visagité, comme lorsqu'on lit des paroles sur un visage, ils n'ont pourtant pas de correspondance, et en ont de moins en moins à mesure qu'ils sont emportés par les mouvements respectifs de la musique et de la peinture. La voix est très en avance sur le visage, très en avant. Intituler une œuvre musicale *Visage* semble à cet égard le plus haut paradoxe sonore<sup>75</sup>. Dès lors, la seule manière de « ranger » les deux problèmes, de la peinture et de la musique, c'est de prendre un critère extrinsèque à la fiction d'un système des beaux-arts, c'est de comparer les forces de déterritorialisation dans les deux cas. Or il semble que la musique ait une force déterritorialisante beaucoup plus grande, beaucoup plus intense et collective à la fois, et la voix une puissance d'être déterritorialisée beaucoup plus grande aussi. C'est peut-être ce trait qui explique la fascination collective exercée par la musique, et même la potentialité du danger « fasciste » dont nous parlions tout à l'heure : la musique, tambours, trompettes, entraîne les peuples et les armées, dans une course qui peut aller jusqu'à l'abîme, beaucoup plus que ne le font les étendards et les drapeaux, qui sont des tableaux, des moyens de classification ou de ralliement. Il se peut que les musiciens soient

---

75. Bien que Berio donne d'autres indications, il nous semble que son œuvre *Visage* est composée suivant les trois états de visagité : d'abord une multiplicité de corps et de silhouettes sonores, puis un court moment d'organisation dominante et symphonique du visage, enfin un lancer de têtes chercheuses dans toutes les directions. Pourtant, il ne s'agit pas du tout d'une musique qui « imiterait » le visage et ses avatars, ni d'une voix qui ferait métaphore. Mais les sons accélèrent la déterritorialisation du visage, lui donnant une puissance proprement acoustique, tandis que le visage réagit musicalement en précipitant à son tour la déterritorialisation de la voix. C'est un visage moléculaire, produit par une musique électronique. La voix précède le visage, le forme elle-même un instant, et lui survit en prenant de plus en plus de vitesse, à condition d'être inarticulée, a-signifiante, a-subjective.

individuellement plus réactionnaires que les peintres, plus religieux, moins « sociaux » ; ils n'en manient pas moins une force collective infiniment supérieure à celle de la peinture : « C'est un lien bien puissant que le chœur formé par l'assemblée du peuple... » On peut toujours expliquer cette force par les conditions matérielles de l'émission et de la réception musicales, mais l'inverse est préférable, ce sont plutôt ces conditions qui s'expliquent par la force de déterritorialisation de la musique. On dirait que la peinture et la musique ne correspondent pas aux mêmes seuils du point de vue d'une machine abstraite mutante, ou que la machine picturale et la machine musicale n'ont pas le même indice. Il y un « retard » de la peinture sur la musique, comme le constatait Klee, le plus musicien des peintres<sup>76</sup>. C'est peut-être pour cela que beaucoup de gens préfèrent la peinture, ou que l'esthétique a pris la peinture comme modèle privilégié : il est certain qu'elle fait moins « peur ». Même ses rapports avec le capitalisme, et avec les formations sociales, ne sont pas du tout du même type.

Sans doute, dans tous les cas, nous devons faire jouer à la fois des facteurs de territorialité, de déterritorialisation, mais aussi de reterritorialisation. Les ritournelles de l'animal et de l'enfant semblent territoriales : aussi ne sont-elles pas de la « musique ». Mais quand la musique s'empare de la ritournelle, pour la déterritorialiser, et déterritorialiser la voix, quand elle s'empare de la ritournelle pour la faire filer dans un bloc sonore rythmique, quand la ritournelle « devient » Schumann ou Debussy, c'est à travers un système de coordonnées harmoniques et mélodiques où la musique se reterritorialise en elle-même, en tant que musique. Inversement, nous verrons que même la ritournelle animale avait déjà, dans certains cas, des forces de déterritorialisation beaucoup plus intenses que les silhouettes, postures et couleurs animales. Il faut donc tenir compte de beaucoup de facteurs : les territorialités relatives, les déterritorialisations respectives, mais aussi les reterritorialisations corrélatives, et encore plusieurs types de reterritorialisations, par exemple intrinsèques comme les coordonnées musicales, ou extrinsèques comme la chute de la ritournelle en rengaine, ou de la musique en chansonnette. Qu'il n'y ait pas de déterritorialisation sans reterritorialisation spéciale doit nous faire penser d'une autre façon à la corrélation qui subsiste toujours entre le molaire et le molé-

---

76. Grohmann, *Paul Klee*, Flammarion : « Mi-convaincu, mi-amusé, il s'estimait heureux, disait-il, d'avoir presque amené [la peinture], du moins sous le rapport de la forme, à la hauteur où Mozart avait laissé la musique avant sa mort » (pp. 66-67).

culaire : aucun flux, aucun devenir-moléculaire ne s'échappent d'une formation molaire sans que des composantes molaires ne les accompagnent, formant des passages ou des repères perceptibles pour les processus imperceptibles.

Le devenir-femme, le devenir-enfant de la musique apparaissent dans le problème d'une machination de la voix. Machiner la voix est la première opération musicale. On sait comment le problème fut résolu dans la musique occidentale, en Angleterre et en Italie, de deux manières différentes : d'une part la voix de tête du haute-contre, qui chante « au-delà de sa voix », ou dont la voix travaille dans la cavité des sinus, l'arrière-gorge et le palais, sans prendre appui sur le diaphragme ni franchir les bronches ; d'autre part, la voix de ventre des castrats, « plus forte, plus volumineuse, plus alanguie », comme s'ils avaient donnée une matière charnelle à l'imperceptible, à l'impalpable et à l'aérien. Dominique Fernandez a écrit à ce sujet un beau livre où, se gardant heureusement de toute considération psychanalytique sur un lien de la musique et de la castration, il montre que le problème musical d'une machinerie de la voix impliquait nécessairement l'abolition de la grosse machine duelle, c'est-à-dire de la formation molaire qui distribue les voix en « homme ou femme <sup>77</sup> ». Être homme *ou* femme n'existe plus en musique. Il n'est pas sûr toutefois que le mythe de l'androgynie invoqué par Fernandez soit suffisant. Il ne s'agit pas de mythe, mais de devenir réel. Il faut que la voix atteigne elle-même à un devenir-femme ou à un devenir-enfant. Et c'est là le prodigieux contenu de la musique. Dès lors, comme le remarque Fernandez, il ne s'agit pas d'imiter la femme ou d'imiter l'enfant, même si c'est un enfant qui chante. C'est la voix musicale qui devient elle-même enfant, mais en même temps l'enfant devient sonore, purement sonore. Jamais aucun enfant n'aurait pu le faire, ou s'il le fait, c'est en devenant aussi autre chose qu'enfant, enfant d'un autre monde étrangement céleste et sensuel. Bref, la déterritorialisation est double : la voix se déterritorialise dans un devenir-enfant, mais l'enfant qu'elle devient est lui-même déterritorialisé, inengendré, devenant. « Des ailes ont poussé à l'enfant », dit Schumann. On retrouve le même mouvement de zigzag dans les devenirs-animaux de la musique : Marcel Moré montre comment la musique de Mozart est traversée d'un devenir-

77. Dominique Fernandez, *La rose des Tudors*, Julliard (et le roman *Porporino*, Grasset). Fernandez cite la musique pop comme un retour timide à la grande musique vocale anglaise. Il faudrait en effet considérer les techniques de respiration circulaire, où l'on chante en inspirant et en expirant, ou de filtrage du son d'après des zones de résonance (nez, front, pommettes — utilisation proprement musicale du visage).



cheval, ou de devenirs-oiseau. Mais aucun musicien ne s'amuse à « faire » le cheval ou l'oiseau. Le bloc sonore n'a pas pour contenu un devenir-animal sans que l'animal en même temps ne devienne en sonorité quelque chose d'autre, quelque chose d'absolu, la nuit, la mort, la joie — non pas certes une généralité ni une simplicité, mais une heccéité, la mort que voici, la nuit voilà. La musique prend pour contenu un devenir-animal ; mais le cheval par exemple y prend comme expression les petits coups de timbale ailés tels des sabots qui viennent du ciel ou de l'enfer ; et les oiseaux prennent expression dans des *gruppetti*, des appoggiatures, des notes piquées qui font d'eux autant d'âmes<sup>78</sup>. Ce qui forme la diagonale chez Mozart, ce sont les accents, d'abord les accents. Si l'on ne suit pas les accents, si on ne les observe pas, on retombe dans un système ponctuel relativement pauvre. L'homme musicien se déterritorialise dans l'oiseau, mais c'est un oiseau lui-même déterritorialisé, « transfiguré », un oiseau céleste qui ne devient pas moins que ce qui devient avec lui. Le capitaine Achab est engagé dans un devenir-baleine irrésistible avec Moby Dick ; mais il faut en même temps que l'animal, Moby Dick, devienne pure blancheur insoutenable, pure muraille blanche éclatante, pur fil d'argent qui s'allonge et s'assouplit « comme » une jeune fille, ou se tord comme un fouet, ou se dresse comme un rempart. Se peut-il que la littérature rattrape parfois la peinture, et même la musique ? Et que la peinture rattrape la musique ? (Moré cite les oiseaux de Klee, en revanche ne comprend pas Messiaen pour le chant des oiseaux.) Aucun art n'est imitatif, ne peut être imitatif ou figuratif : supposons qu'un peintre « représente » un oiseau ; en fait, c'est un devenir-oiseau qui ne peut se faire que dans la mesure où l'oiseau est lui-même en train de devenir autre chose, pure ligne et pure couleur. Si bien que l'imitation se détruit d'elle-même, pour autant que celui qui imite entre sans le savoir dans un devenir, qui se conjugue avec le devenir sans le savoir de ce qu'il imite. On n'imite donc que si l'on rate, quand on rate. Ce n'est pas le peintre ou le musicien qui imitent un animal, c'est eux qui deviennent-animal, en même temps que l'animal devient ce qu'ils voulaient, au plus profond de leur entente avec la Nature<sup>79</sup>. Que le devenir aille toujours par deux, que ce qu'on devient devienne autant que celui qui devient, c'est cela

78. Marcel Moré, *Le dieu Mozart et le monde des oiseaux*, Gallimard.

79. Nous avons vu que l'imitation pouvait être conçue comme une ressemblance de termes culminant dans un archétype (série), soit comme une correspondance de rapports constituant un ordre symbolique (structure) ; mais le devenir ne se laisse réduire ni à l'une ni à l'autre. Le concept de mimesis n'est pas seulement insuffisant, mais radicalement faux.

qui fait un bloc, essentiellement mobile, jamais en équilibre. Le carré parfait, c'est celui de Mondrian, qui bascule sur une pointe et produit une diagonale entrouvrant sa fermeture, entraînant l'un et l'autre côté.

Devenir n'est jamais imiter. Quand Hitchcock fait l'oiseau, il ne reproduit aucun cri d'oiseau, il produit un son électronique comme un champ d'intensités ou une vague de vibrations, une variation continue, comme une terrible menace que nous éprouvons en nous-mêmes<sup>80</sup>. Et ce ne sont pas seulement les « arts » : les pages de Moby Dick valent aussi par le pur vécu du double devenir, et n'auraient pas cette beauté autrement. La tarentelle est l'étrange danse qui conjure ou exorcise les victimes supposées d'une piqûre de tarentule : mais, lorsque la victime fait sa danse, peut-on dire qu'elle imite l'araignée, qu'elle s'identifie à elle, même dans une identification de lutte « agonistique », « archétypale » ? Non, puisque la victime, le patient, le malade, ne devient araignée dansante que dans la mesure où l'araignée pour son compte est supposée devenir pure silhouette, pure couleur et pur son, sur lesquels l'autre danse<sup>81</sup>. On n'imité pas ; on constitue un bloc de devenir, l'imitation n'intervient que pour l'ajustement de ce bloc, comme dans un dernier souci de perfection, un clin d'œil, une signature. Mais tout l'important s'est passé ailleurs : devenir-araignée de la danse, à condition que l'araignée devienne elle-même son et couleur, orchestre et peinture. Soit le cas d'un héros local folklorique, Alexis le Trotteur, qui courait « comme » un cheval, à une vitesse extraordinaire, se fouettait d'une petite badine, hennissait, levait les jambes, ruait, fléchissait, s'affaissait à la manière des chevaux, rivalisant dans des courses avec eux, avec des bicyclettes ou des trains. Il imitait le cheval pour faire rire. Mais il avait une zone de voisinage ou d'indiscernabilité plus profonde. Des renseignements nous apprennent qu'il n'était jamais plus cheval que quand il jouait de l'harmonica : justement parce qu'il n'avait même plus besoin d'imitation secondaire ou régulatrice. On dit qu'il appelait l'harmonica son « ruine-babines », et qu'il doublait tout le monde avec cet instrument, doublait le temps de l'accord, imposait un tempo non humain<sup>82</sup>. Alexis devenait d'autant plus cheval que le mors

80. François Truffaut, *Le cinéma selon Hitchcock*, Seghers, pp. 332-333 (« j'ai pris la licence dramatique de ne pas du tout faire crier les oiseaux... »)

81. Cf. E. de Martino, *La terre du remords*, Gallimard, pp. 142-170. Martino maintient pourtant une interprétation fondée sur l'archétype, l'imitation et l'identification.

82. Cf. J. C. Larouche, *Alexis le trotteur*, Ed. du Jour, Montréal. Témoignage cité : « Il jouait de la musique à bouche comme pas un de nous ;

du cheval devenait harmonica, et le trot du cheval double-mesure. Et, toujours, il faut le dire déjà des animaux eux-mêmes. Car les animaux ont non seulement des couleurs et des sons, mais ils n'attendent pas le peintre ou le musicien pour en faire une peinture, une musique, c'est-à-dire pour entrer dans des devenir-couleurs et des devenir-sons déterminés (nous le verrons ailleurs) par des composantes de déterritorialisation. L'éthologie est assez avancée pour avoir abordé ce domaine.

Nous ne militons nullement pour une esthétique des qualités, comme si la qualité pure (la couleur, le son, etc.) contenait le secret d'un devenir sans mesure, à la manière du *Philèbe*. Les qualités pures nous paraissent encore des systèmes ponctuels : ce sont des réminiscences, soit des souvenirs flottants ou trans-cendants, soit des germes de fantasme. Une conception fonctionnaliste au contraire ne considère dans une qualité que la fonction qu'elle remplit dans un agencement précis, ou dans le passage d'un agencement à un autre. C'est la qualité qui doit être considérée dans le devenir qui la saisit, et non pas le devenir dans des qualités intrinsèques qui auraient valeur d'archétypes ou de souvenirs phylogénétiques. Par exemple, la blancheur, la couleur, est saisie dans un devenir-animal, qui peut être celui du peintre ou du capitaine Achab, en même temps que dans un devenir-couleur, un devenir-blancheur, qui peut être celui de l'animal lui-même. La blancheur de Moby Dick est l'indice spécial de son devenir-solitaire. Les couleurs, les silhouettes et les ritournelles animales sont des indices de devenir-conjugal ou de devenir-social qui impliquent aussi des composantes de déterritorialisation. Une qualité ne fonctionne que comme ligne de déterritorialisation d'un agencement, ou allant d'un agencement à un autre. C'est bien en ce sens qu'un bloc-animal est autre chose qu'un souvenir phylogénétique, et qu'un bloc d'enfance est autre chose qu'un souvenir d'enfance. Chez Kafka, jamais une qualité ne fonctionne pour elle-même ou comme souvenir, mais rectifie un agencement dans lequel elle se déterritorialise, et, inversement, auquel elle donne une ligne de déterritorialisation : ainsi le clocher d'enfance passe dans la tour du château, la prend au niveau de sa zone d'indiscernabilité (« les créneaux incertains ») pour la lancer sur une ligne de fuite (comme si un habitant « avait crevé » le toit). Si c'est plus compliqué, moins sobre, pour Proust,

---

il avait un harmonica très gros dans lequel nous n'étions même pas capables de jouer. (...) Quand il jouait avec nous, il se décidait tout d'un coup à nous doubler. C'est-à-dire qu'il doublait le temps de l'accord ; pendant que nous jouions un temps, il en jouait deux, ce qui demandait une haleine extraordinaire » (p. 95).

c'est parce que les qualités y gardent un air de réminiscence *ou* de fantasme ; et pourtant, chez lui aussi, ce sont des blocs fonctionnels agissant, non comme souvenirs et fantasmes, mais comme devenir-enfant, devenir-femme, comme composantes de déterritorialisation, passant d'un agencement à un autre.

Aux théorèmes de déterritorialisation simple que nous avons rencontrés (à l'occasion du visage), nous pouvons maintenant en ajouter d'autres, concernant la double déterritorialisation généralisée. *Cinquième théorème* : la déterritorialisation est toujours double, parce qu'elle implique la coexistence d'une variable majeure et d'une variable mineure qui deviennent en même temps (dans un devenir, les deux termes ne s'échangent pas, ne s'identifient pas, mais sont entraînés dans un bloc asymétrique, où l'un ne change pas moins que l'autre, et qui constitue leur zone de voisinage). — *Sixième théorème* : la double déterritorialisation non symétrique permet d'assigner une force déterritorisante et une force déterritorisée, même si la même force passe d'une valeur à l'autre suivant le « moment » ou l'aspect considéré ; bien plus, le moins déterritorisé précipite toujours la déterritorialisation du plus déterritorisant, qui réagit d'autant plus sur lui. — *Septième théorème* : le déterritorisant a le rôle relatif d'expression, et le déterritorisé le rôle relatif de contenu (comme on le voit bien dans les arts) ; or, non seulement le contenu n'a rien à voir avec un objet ou un sujet extérieurs, puisqu'il fait bloc asymétrique avec l'expression, mais la déterritorialisation porte l'expression et le contenu dans un tel voisinage que leur distinction cesse d'être pertinente, ou que la déterritorialisation crée leur indiscernabilité (exemple : la diagonale sonore comme forme d'expression musicale, et les devenirs-femme, enfant, animal comme contenus proprement musicaux, ritournelles). — *Huitième théorème* : un agencement n'a pas les mêmes forces ou les mêmes vitesses de déterritorialisation qu'un autre ; il faut chaque fois calculer les indices et coefficients d'après les blocs de devenir considérés, et les mutations d'une machine abstraite (par exemple, une certaine lenteur, une certaine viscosité de la peinture par rapport à la musique ; mais, plus encore, on ne pourra pas faire passer de frontière symbolique entre l'homme et l'animal, on ne pourra que calculer et comparer des puissances de déterritorialisation).

Voilà que Fernandez a montré la présence de devenirs-femme, devenirs-enfant, dans la musique vocale. Puis il proteste contre la montée de la musique instrumentale et orchestrale ; il reproche particulièrement à Verdi et à Wagner d'avoir resexualisé les voix, d'avoir restauré la machine binaire en se conformant aux exigences du capitalisme, qui veut qu'un homme soit un homme,

une femme, une femme, et que chacun ait sa voix : les voix-Verdi, les voix-Wagner sont reterritorisées sur homme *et* femme. Il explique la disparition prématurée de Rossini et de Bellini, la retraite de l'un et la mort de l'autre, par le sentiment désespéré que les devenirs vocaux de l'opéra n'étaient plus possibles. Toutefois, Fernandez ne demande pas sous quel bénéfice, et quels nouveaux types de diagonale. Il est vrai, d'abord, que la voix cesse d'être machinée pour elle-même, avec simple accompagnement instrumental : elle cesse d'être une strate ou une ligne d'expression valant pour soi. Mais pour quelle raison ? La musique a franchi un nouveau seuil de déterritorialisation, où c'est l'instrument qui machine la voix, où la voix et l'instrument sont portés *sur le même plan*, dans un rapport tantôt d'affrontement, tantôt de suppléance, tantôt d'échange et de complémentarité. C'est peut-être dans le lied, et surtout dans le lied de Schumann, qu'apparaît pour la première fois ce pur mouvement qui met la voix et le piano sur un même plan de consistance, et fait du piano un instrument de délire, dans une direction qui prépare l'opéra wagnérien. Même un cas comme celui de Verdi : on a dit souvent que son opéra reste lyrique et vocal, malgré la destruction qu'il opère du bel canto, et malgré l'importance de l'orchestration dans les œuvres finales ; reste que les voix sont instrumentées, et gagnent singulièrement en tessiture ou en extension (production du baryton-Verdi, du soprano-Verdi). Il ne s'agit pourtant pas de tel compositeur, surtout pas de Verdi, ni de tel ou tel genre, mais du mouvement le plus général qui affecte la musique, lente mutation de la machine musicale. Si la voix retrouve une distribution binaire des sexes, c'est en rapport avec les groupements binaires d'instruments dans l'orchestration. Il y a toujours des systèmes molaires dans la musique comme coordonnées ; mais, lorsqu'on retrouve au niveau de la voix le système dualiste des sexes, cette distribution ponctuelle et molaire est une condition pour de nouveaux flux moléculaires qui vont se croiser, se conjuguer, s'emporter dans une instrumentation et une orchestration qui tendent à faire partie de la création même. Les voix peuvent être reterritorisées sur la distribution des deux sexes, mais le flux sonore et continu passe d'autant plus entre les deux comme dans une différence de potentiel.

Et c'est là le second point qu'il faudrait marquer : si, avec ce nouveau seuil de déterritorialisation de la voix, le problème principal n'est plus celui d'un devenir-femme ou d'un devenir-enfant, proprement vocal, c'est parce qu'il est maintenant celui d'un devenir-moléculaire, où la voix se trouve elle-même instrumentée. Certes, les devenirs-femme et enfant gardent toute leur importance, ils vont même se découvrir une nouvelle importance,

mais dans la mesure où ils dégagent une autre vérité : ce qui était produit, c'était déjà un enfant moléculaire, une femme moléculaire... Il suffit de penser à Debussy : le devenir-enfant, le devenir-femme sont intenses, mais ne sont plus séparables d'une molécularisation du motif, véritable « chimie » qui se fait avec l'orchestration. L'enfant et la femme ne sont plus séparables de la mer, de la molécule d'eau (*Sirènes* représente précisément une des premières tentatives complètes pour intégrer la voix à l'orchestre). C'est déjà à propos de Wagner qu'on parlait, pour lui en faire grief, du caractère « élémentaire » de cette musique, de son aquatisme, ou bien de l'« atomisation » du motif, « une subdivision en unités infiniment petites ». On le voit encore mieux quand on pense au devenir-animal : les oiseaux ont gardé toute leur importance, et pourtant c'est comme si l'âge des insectes avait relayé le règne des oiseaux, avec des vibrations, des stridulations, des crissements, des bourdonnements, des claquements, des grattages, des frottements beaucoup plus moléculaires. Les oiseaux sont vocaux, mais les insectes, instrumentaux, tambours et violons, guitares et cymbales<sup>83</sup>. Un devenir-insecte a remplacé le devenir-oiseau, ou fait bloc avec lui. L'insecte est plus proche, pour faire entendre cette vérité que tous les devenirs sont moléculaires (cf. les ondes Martenot, la musique électronique). C'est que le moléculaire a la capacité de faire communiquer *l'élémentaire* et *le cosmique* : précisément parce qu'il opère une dissolution de la forme qui met en rapport les longitudes et latitudes les plus diverses, les vitesses et les lenteurs les plus variées, et qui assure un continuum en étendant la variation bien au-delà de ses limites formelles. Redécouvrir

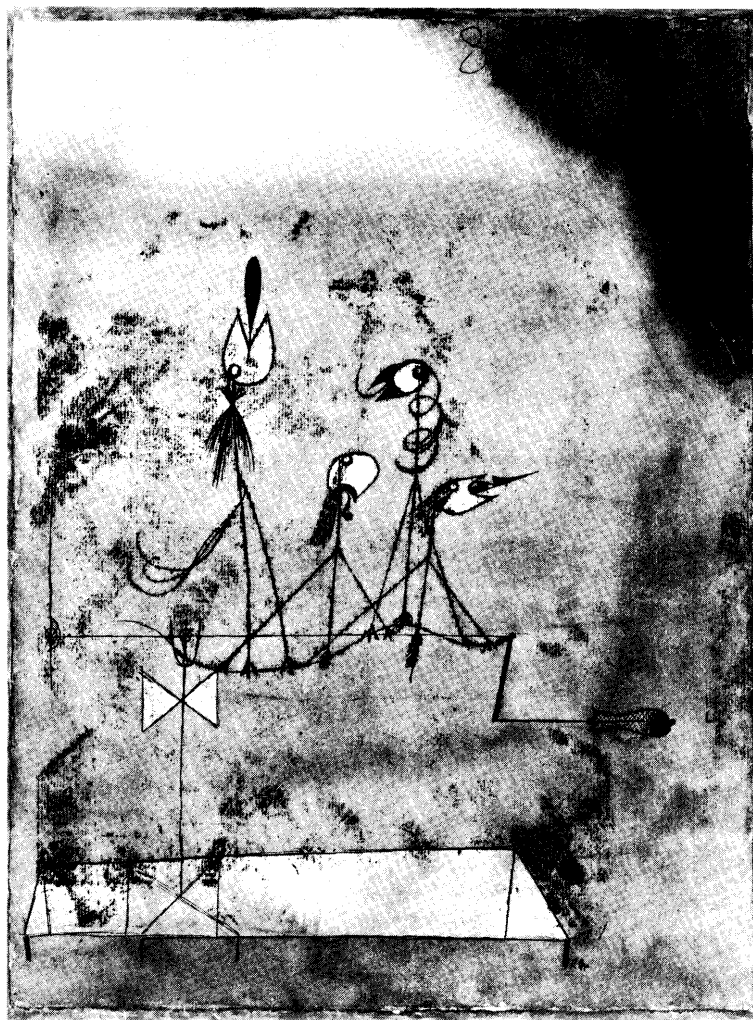
83. Andrée Tétry, *Les outils chez les êtres vivants*, Gallimard, chapitre sur les « instruments de musique », avec bibliographie : le bruit peut être un effet du mouvement ou du travail de l'animal, mais on parlera d'instruments de musique chaque fois que des animaux disposent d'appareils dont la fonction unique est de produire des sons variés (le caractère musical, pour autant qu'il se laisse déterminer, est très variable, mais l'est aussi pour l'appareil vocal des oiseaux ; il y a chez les insectes de véritables virtuoses). De ce point de vue, on distingue : 1°) des appareils stridulants, du type instruments à corde, frottement d'une surface rigide contre une autre surface (insectes, crustacés, araignées, scorpions, pédipalpes) ; 2°) des appareils de percussion, du type tambour, cymbale, xylophone, action directe de muscles sur une membrane vibrante (cigales et certains poissons). Non seulement la variété des appareils et des sons est infinie, mais un même animal varie son rythme, sa tonalité, son intensité, d'après les circonstances ou des exigences encore plus mystérieuses. « C'est alors un chant de colère, d'angoisse, de peur, de triomphe, d'amour. Sous l'impulsion d'une vive excitation, le rythme de la stridulation varie : chez *Crioceris Lillii*, la fréquence des frottements passe de 228 coups à 550 et plus par minute. »

Mozart, et que le « thème », c'était déjà la variation. Varèse explique que la molécule sonore (le bloc) se dissocie en éléments disposés de diverses façons suivant des rapports de vitesse variables, mais aussi bien comme autant d'ondes ou de flux d'une énergie sonore irradiant tout l'univers, ligne de fuite éperdue. C'est ainsi qu'il a peuplé le désert de Gobi d'insectes et d'étoiles qui formaient un devenir-musique du monde, une diagonale pour un cosmos. Messiaen met en présence des durées chromatiques multiples, en coalescence, « alternant les plus grandes et les plus petites, afin de suggérer l'idée des rapports entre les temps infiniment longs des étoiles et des montagnes, et infiniment courts des insectes et des atomes : pouvoir élémentaire, cosmique, qui (...) vient avant tout du travail rythmique<sup>84</sup> ». Ce qui fait qu'un musicien découvre les oiseaux lui fait aussi découvrir l'élémentaire et le cosmique. L'un et l'autre font bloc, fibre d'univers, diagonale ou espace complexe. La musique envoie des flux moléculaires. Certes, comme dit Messiaen, la musique n'est pas le privilège de l'homme : l'univers, le cosmos est fait de ritournelles ; la question de la musique est celle d'une puissance de déterritorialisation qui traverse la Nature, les animaux, les éléments et les déserts non moins que l'homme. Il s'agit plutôt de ce qui n'est pas musical dans l'homme, et de ce qui l'est déjà dans la nature. Bien plus, ce que les éthologues découvraient du côté de l'animal, Messiaen le découvrait du côté de la musique : il n'y a guère de privilège de l'homme, sauf dans les moyens de surcoder, de faire des systèmes ponctuels. C'est même le contraire d'un privilège ; à travers les devenirs-femme, enfant, animal ou molécule, la nature oppose sa puissance, et la puissance de la musique, à celle des machines de l'homme, fracas des usines et des bombardiers. Et il faut aller jusque-là, que le son non musical de l'homme fasse bloc avec le devenir-musique du son, qu'ils s'affrontent ou s'étreignent, comme deux lutteurs qui ne peuvent plus se défaire, et glissent sur une ligne de pente : « Que le chœur représente les survivants (...). On entend le faible bruissement des cigales. Puis les trilles d'une alouette, puis le chant de l'oiseau moqueur. Quelqu'un rit, une femme éclate en sanglots. Un homme pousse un grand cri : « Nous sommes perdus ! » Une voix de femme : « Nous sommes sauvés ! » Des cris éclatent de toutes parts : « Perdus ! Sauvés ! Perdus ! Sauvés<sup>85</sup> ! »

84. Gisèle Brelet, in *Histoire de la musique*, II, Pléiade, « Musique contemporaine en France », p. 1166.

85. Texte d'Henry Miller pour Varèse, *Le cauchemar climatisé*, Gallimard, pp. 189-199.

11. 1837 - De la ritournelle



*La machine à gazouiller*



I. Un enfant dans le noir, saisi par la peur, se rassure en chantonnant. Il marche, s'arrête au gré de sa chanson. Perdu, il s'abrite comme il peut, ou s'oriente tant bien que mal avec sa petite chanson. Celle-ci est comme l'esquisse d'un centre stable et calme, stabilisant et calmant, au sein du chaos. Il se peut que l'enfant saute en même temps qu'il chante, il accélère ou ralentit son allure ; mais c'est déjà la chanson qui est elle-même un saut : elle saute du chaos à un début d'ordre dans le chaos, elle risque aussi de se disloquer à chaque instant. Il y a toujours une sonorité dans le fil d'Ariane. Ou bien le chant d'Orphée.

II. Maintenant, au contraire, on est chez soi. Mais le chez-soi ne préexiste pas : il a fallu tracer un cercle autour du centre fragile et incertain, organiser un espace limité. Beaucoup de composantes très diverses interviennent, repères et marques de toutes sortes. C'était déjà vrai dans le cas précédent. Mais maintenant ce sont des composantes pour l'organisation d'un espace, non plus pour la détermination momentanée d'un centre. Voilà que les forces du chaos sont tenues à l'extérieur autant qu'il est possible, et l'espace intérieur protège les forces germinatives d'une tâche à remplir, d'une œuvre à faire. Il y a là toute une activité de sélection, d'élimination, d'extraction, pour que les forces intimes terrestres, les forces intérieures de la terre, ne soient pas submergées, qu'elles puissent résister, ou même qu'elles puissent emprunter quelque chose au chaos à travers le filtre ou le crible de l'espace tracé. Or les composantes vocales, sonores, sont très importantes : un mur du son, en tout cas un mur dont certaines briques sont sonores. Un enfant chantonne pour recueillir en soi les forces du travail scolaire à fournir. Une ménagère chantonne, ou met la radio, en même temps qu'elle dresse les forces anti-chaos de son ouvrage. Les postes de radio ou de télé sont comme un mur sonore pour chaque foyer, et marquent des territoires (le voisin proteste quand c'est trop fort). Pour des œuvres sublimes comme la fondation d'une ville, ou la fabrication d'un Golem, on trace un cercle, mais surtout on marche autour du cercle comme dans une ronde enfantine, et l'on combine les consonnes et les voyelles rythmées qui correspondent aux forces intérieures de la création comme aux parties différenciées d'un organisme. Une erreur de vitesse, de rythme ou d'harmonie serait catastrophique, puisqu'elle détruirait le créateur et la création en ramenant les forces du chaos.

III. Maintenant enfin, on entrouvre le cercle, on l'ouvre, on laisse entrer quelqu'un, on appelle quelqu'un, ou bien l'on va soi-même au-dehors, on s'élançe. On n'ouvre pas le cercle du côté où se pressent les anciennes forces du chaos, mais dans une

autre région, créée par le cercle lui-même. Comme si le cercle tendait lui-même à s'ouvrir sur un futur, en fonction des forces en œuvre qu'il abrite. Et cette fois, c'est pour rejoindre des forces de l'avenir, des forces cosmiques. On s'élance, on risque une improvisation. Mais improviser, c'est rejoindre le Monde, ou se confondre avec lui. On sort de chez soi au fil d'une chansonnette. Sur les lignes motrices, gestuelles, sonores qui marquent le parcours coutumier d'un enfant, se greffent ou se mettent à bourgeonner des « lignes d'erre », avec des boucles, des nœuds, des vitesses, des mouvements, des gestes et des sonorités différents<sup>1</sup>.

Ce ne sont pas trois moments successifs dans une évolution. Ce sont trois aspects sur une seule et même chose, la Ritournelle. On les retrouve dans les contes, de terreur ou de fées, dans les *lieder* aussi. La ritournelle a les trois aspects, elle les rend simultanés, ou les mélange : tantôt, tantôt, tantôt. Tantôt, le chaos est un immense trou noir, et l'on s'efforce d'y fixer un point fragile comme centre. Tantôt l'on organise autour du point une « allure » (plutôt qu'une forme) calme et stable : le trou noir est devenu un chez-soi. Tantôt on greffe une échappée sur cette allure, hors du trou noir. C'est Paul Klee qui a montré si profondément ces trois aspects, et leur lien. Il dit « point gris », et non trou noir, pour des raisons picturales. Mais justement le point gris est d'abord le chaos non dimensionnel, non localisable, la force du chaos, faisceau embrouillé de lignes aberrantes. Puis le point « saute par-dessus lui-même » et fait rayonner un espace dimensionnel, avec ses couches horizontales, ses coupes verticales, ses lignes coutumières non écrites, toute une force intérieure terrestre (cette force apparaît aussi bien, avec une allure plus déliée, dans l'atmosphère ou dans l'eau). Le point gris (trou noir) a donc sauté d'état, et représente non plus le chaos, mais la demeure ou le chez-soi. Enfin, le point s'élance et sort de lui-même, sous l'action de forces centrifuges errantes qui se déploient jusqu'à la sphère du cosmos : « On exerce un effort par poussées pour décoller de la terre, mais à l'échelon suivant on s'élève réellement au-dessus d'elle (...) sous l'empire de forces centrifuges qui triomphent de la pesanteur<sup>2</sup>. »

On a souvent souligné le rôle de la ritournelle : elle est territoriale, c'est un agencement territorial. Les chants d'oiseaux : l'oiseau qui chante marque ainsi son territoire... Les modes grecs,

1. Cf. Fernand Deligny, « Voix et voir », *Cahiers de l'immuable* : la manière dont une « ligne d'erre », chez des enfants autistes, se sépare d'un trajet coutumier, se met à « vibrer », « tressauter », « s'embarquer »...

2. Paul Klee, *Théorie de l'art moderne*, pp. 56, 27. Cf. le commentaire de Maldiney, *Regard, parole, espace*, L'Age d'homme, pp. 149-151.

les rythmes hindous, sont eux-mêmes territoriaux, provinciaux, régionaux. La ritournelle peut prendre d'autres fonctions, amoureuse, professionnelle ou sociale, liturgique ou cosmique : elle emporte toujours de la terre avec soi, elle a pour concomitant une terre, même spirituelle, elle est en rapport essentiel avec un Natal, un Natif. Un « nome » musical est un petit air, une formule mélodique qui se propose à la reconnaissance, et restera l'assise ou le sol de la polyphonie (*cantus firmus*). Le *nomos* comme loi coutumière et non écrite est inséparable d'une distribution d'espace, d'une distribution dans l'espace, par là il est *ethos*, mais l'*ethos* est aussi bien la Demeure<sup>3</sup>. Et tantôt l'on va du chaos à un seuil d'agencement territorial : composantes directionnelles, infra-agencement. Tantôt l'on organise l'agencement : composantes dimensionnelles, intra-agencement. Tantôt l'on sort de l'agencement territorial, vers d'autres agencements, ou encore ailleurs : inter-agencement, composantes de passage ou même de fuite. Et les trois ensemble. Forces du chaos, forces terrestres, forces cosmiques : tout cela s'affronte et concourt dans la ritournelle.

Du chaos naissent les *Milieux* et les *Rythmes*. C'est l'affaire des cosmogonies très anciennes. Le chaos n'est pas sans composantes directionnelles, qui sont ses propres extases. Nous avons vu dans une autre occasion comment toutes sortes de milieux glissaient les uns par rapport aux autres, les uns sur les autres, chacun défini par une composante. Chaque milieu est vibratoire, c'est-à-dire un bloc d'espace-temps constitué par la répétition périodique de la composante. Ainsi le vivant a un milieu extérieur qui renvoie aux matériaux ; un milieu intérieur, aux éléments composants et substances composées ; un milieu intermédiaire, aux membranes et limites ; un milieu annexé, aux sources d'énergie, et aux perceptions-actions. Chaque milieu est codé, un code se définissant par la répétition périodique ; mais chaque code est en état perpétuel de transcodage ou de transduction. Le transcodage ou transduction, c'est la manière dont un milieu sert de base à un autre, ou au contraire s'établit sur un autre, se dissipe ou se constitue dans l'autre. Justement la notion de milieu n'est pas unitaire : ce n'est pas seulement le vivant qui passe constamment d'un milieu à un autre, ce sont

---

3. Sur le nome musical, l'*ethos* et le sol ou la terre, notamment dans la polyphonie, cf. Joseph Samson, in *Histoire de la musique*, Pléiade, t. I, pp. 1168-1172. On se reportera aussi, dans la musique arabe, au rôle du « Maqâm », à la fois type modal et formule mélodique : Simon Jargy, *La musique arabe*, P. U. F., pp. 55 sq.

les milieux qui passent l'un dans l'autre, essentiellement communi-  
 quants. Les milieux sont ouverts dans le chaos, qui les menace  
 d'épuisement ou d'intrusion. Mais la riposte des milieux au  
 chaos, c'est le rythme. Ce qu'il y a de commun au chaos et au  
 rythme, c'est l'entre-deux, entre deux milieux, rythme-chaos ou  
 chaosmos : « *Entre* la nuit et le jour, entre ce qui est construit  
 et ce qui pousse naturellement, entre les mutations de l'inor-  
 ganique à l'organique, de la plante à l'animal, de l'animal à l'es-  
 pèce humaine, sans que cette série soit une progression... » C'est  
 dans cet entre-deux que le chaos devient rythme, non pas néces-  
 sairement, mais a une chance de le devenir. Le chaos n'est pas  
 le contraire du rythme, c'est plutôt le milieu de tous les milieux.  
 Il y a rythme dès qu'il y a passage transcodé d'un milieu à un  
 autre, communication de milieux, coordination d'espaces-temps  
 hétérogènes. Le tarissement, la mort, l'intrusion prennent des  
 rythmes. On sait bien que le rythme n'est pas mesure ou  
 cadence, même irrégulière : rien de moins rythmé qu'une marche  
 militaire. Le tam-tam n'est pas 1-2, la valse n'est pas 1, 2, 3, la  
 musique n'est pas binaire ou ternaire, mais plutôt 47 temps  
 premiers, comme chez les Turcs. C'est qu'une mesure, régu-  
 lière ou non, suppose une forme codée dont l'unité mesurante peut  
 varier, mais dans un milieu non communiquant, tandis que le  
 rythme est l'Inégal ou l'Incommensurable, toujours en trans-  
 codage. Le mesure est dogmatique, mais le rythme est critique, il  
 noue des instants critiques, ou se noue au passage d'un milieu  
 dans un autre. Il n'opère pas dans un espace-temps homogène,  
 mais avec des blocs hétérogènes. Il change de direction. Bachelard  
 a raison de dire que « *la liaison des instants vraiment actifs  
 (rythme) est toujours effectuée sur un plan qui diffère du plan  
 où s'exécute l'action* <sup>4</sup> ». Le rythme n'a jamais le même plan que  
 le rythmé. C'est que l'action se fait dans un milieu, tandis que le  
 rythme se pose entre deux milieux, ou entre deux entre-milieux,  
 comme entre deux eaux, entre deux heures, entre chien et  
 loup, *twilight* ou *zweilicht*, Heccéité. Changer de milieu, pris sur  
 le vif, c'est le rythme. Atterrir, amerrir, s'envoler... Par là, on  
 sort facilement d'une aporie qui risquait de ramener la mesure  
 dans le rythme, malgré toutes les déclarations d'intention : en  
 effet, comment peut-on proclamer l'inégalité constituante du  
 rythme, alors qu'on se donne en même temps les vibrations sous-  
 entendues, les répétitions périodiques des composantes ? C'est  
 qu'un milieu existe bien par une répétition périodique, mais  
 celle-ci n'a pas d'autre effet que de produire une différence par  
 laquelle il passe dans un autre milieu. C'est la différence qui est

4. Bachelard, *La dialectique de la durée*, Boivin, pp. 128-129.

rythmique, et non pas la répétition qui, pourtant, la produit ; mais, du coup, cette répétition productive n'avait rien à voir avec une mesure reproductrice. Telle serait la « solution critique de l'antinomie ».

Il y a un cas particulièrement important de transcodage : c'est lorsqu'un code ne se contente pas de prendre ou recevoir des composantes autrement codées, mais prend ou reçoit des fragments d'un autre code en tant que tel. Le premier cas renverrait au rapport feuille-eau, mais le deuxième au rapport araignée-mouche. On a souvent remarqué que la toile d'araignée impliquait dans le code de cet animal des séquences du code même de la mouche ; on dirait que l'araignée a une mouche dans la tête, un « motif » de mouche, une « ritournelle » de mouche. L'implication peut être réciproque, comme dans la guêpe et l'orchidée, la gueule de loup et le bourdon. J. von Uexküll a fait une admirable théorie de ces transcodages, en découvrant dans les composantes autant de mélodies qui se feraient contrepoint, l'une servant de motif à l'autre et réciproquement : la Nature comme musique<sup>5</sup>. Chaque fois qu'il y a transcodage, nous pouvons être sûrs qu'il n'y a pas une simple addition, mais constitution d'un nouveau plan comme d'une plus-value. Plan rythmique ou mélodique, plus-value de passage ou de pont, — mais les deux cas ne sont jamais purs, se mélangent en réalité (ainsi le rapport de la feuille, non plus avec l'eau en général, mais avec la pluie...).

Toutefois, nous ne tenons pas encore un *Territoire*, qui n'est pas un milieu, pas même un milieu de plus, ni un rythme ou passage entre milieux. Le territoire est en fait un acte, qui affecte les milieux et les rythmes, qui les « territorialise ». Le territoire est le produit d'une territorialisation des milieux et des rythmes. Il revient au même de demander quand est-ce que les milieux et les rythmes se territorialisent, ou quelle est la différence entre un animal sans territoire et un animal à territoire. Un territoire emprunte à tous les milieux, il mord sur eux, il les prend à bras les corps (bien qu'il reste fragile aux intrusions). Il est construit avec des aspects ou des portions de milieux. Il comporte en lui-même un milieu extérieur, un milieu intérieur, un intermédiaire, un annexé. Il a une zone intérieure de domicile ou d'abri, une zone extérieure de domaine, des limites ou membranes plus ou moins rétractiles, des zones intermédiaires ou même neutralisées, des réserves ou annexes énergétiques. Il est essentiellement marqué, par des « indices », et ces indices sont empruntés à des composantes de tous les milieux : des matériaux, des produits

5. J. von Uexküll, *Mondes animaux et monde humain*, Gonthier.

organiques, des états de membrane ou de peau, des sources d'énergie, des condensés perception-action. Précisément, il y a territoire dès que des composantes de milieux cessent d'être directionnelles pour devenir dimensionnelles, quand elles cessent d'être fonctionnelles pour devenir expressives. Il y a territoire dès qu'il y a expressivité du rythme. C'est l'émergence de matières d'expression (qualités) qui va définir le territoire. Prenons un exemple comme celui de la couleur, des oiseaux ou des poissons : la couleur est un état de membrane, qui renvoie lui-même à des états intérieurs hormonaux ; mais la couleur reste fonctionnelle, et transitoire, tant qu'elle est liée à un type d'action (sexualité, agressivité, fuite). Elle devient expressive au contraire lorsqu'elle acquiert une constance temporelle et une portée spatiale qui en font une marque territoriale, ou plutôt territorialisante : une signature<sup>6</sup>. La question n'est pas de savoir si la couleur reprend des fonctions, ou en remplit de nouvelles au sein du territoire même. C'est évident, mais cette réorganisation de la fonction implique d'abord que la composante considérée soit devenue expressive, et qu'elle ait pour sens, de ce point de vue, de marquer un territoire. Une même espèce d'oiseau peut comporter des représentants colorés ou non ; les colorés ont un territoire, tandis que les blanchâtres sont grégaires. On sait le rôle de l'urine ou des excréments dans le marquage ; mais justement, les excréments territoriaux, par exemple chez le lapin, ont une odeur particulière due à des glandes anales spécialisées. Beaucoup de singes, en sentinelles, exposent leurs organes sexuels aux couleurs vives : le pénis devient un porte-couleurs expressif et rythmé qui marque les limites du territoire<sup>7</sup>. Une composante de milieu devient à la fois qualité et propriété, *quale* et *proprium*. En beaucoup de cas, on constate la vitesse de ce devenir, avec quelle rapidité un territoire est constitué, en même temps que les qualités expressives, sélectionnées ou produites. L'oiseau *Scenopoietes dentirostris* établit ses repères en faisant chaque matin

6. K. Lorenz, *L'agression*, Flammarion, pp. 28-30 : « Leur robe splendide est constante. (...) La répartition des couleurs sur des surfaces relativement grandes, vivement contrastées, distingue les poissons de corail non seulement de la plupart des poissons d'eau douce, mais aussi de presque tous les poissons moins agressifs et moins attachés à leur territoire. (...) Tout comme les couleurs des poissons de corail, le chant du rossignol signale de loin à tous ses congénères qu'un territoire a trouvé un propriétaire définitif. »

7. I. Eibl-Eibesfeldt, *Ethologie*, Ed. Scientifiques : sur les singes, p. 449 ; sur les lapins, p. 325 ; et sur les oiseaux, p. 151 : « Les Diamants tachetés qui ont le plumage de parure très coloré se maintiennent à une certaine distance les uns des autres, tandis que les sujets blanchâtres s'accroupissent plus près. »

tomber de l'arbre des feuilles qu'il a coupées, puis en les tournant à l'envers, pour que leur face interne plus pâle contraste avec la terre : l'inversion produit une matière d'expression...<sup>8</sup>.

Le territoire n'est pas premier par rapport à la marque qualitative, c'est la marque qui fait le territoire. Les fonctions dans un territoire ne sont pas premières, elles supposent d'abord une expressivité qui fait territoire. C'est bien en ce sens que le territoire, et les fonctions qui s'y exercent, sont des produits de la territorialisation. La territorialisation est l'acte du rythme devenu expressif, ou des composantes de milieux devenues qualitatives. Le marquage d'un territoire est dimensionnel, mais ce n'est pas une mesure, c'est un rythme. Il conserve le caractère le plus général du rythme, de s'inscrire sur un autre plan que celui des actions. Mais, maintenant, les deux plans se distinguent comme celui des expressions territorialisantes et des fonctions territorialisées. C'est pourquoi nous ne pouvons pas suivre une thèse comme celle de Lorenz, *qui tend à mettre l'agressivité à la base du territoire* : ce serait l'évolution phylogénétique d'un instinct d'agression qui ferait le territoire, à partir du moment où cet instinct deviendrait intra-spécifique, tourné contre les congénères de l'animal. Un animal à territoire, ce serait celui qui dirige son agressivité contre d'autres membres de son espèce ; ce qui donne à l'espèce l'avantage sélectif de se répartir dans un espace où chacun, individu ou groupe, possède son propre lieu<sup>9</sup>. Cette thèse ambiguë, aux résonances politiques dangereuses, nous paraît mal fondée. Il est évident que la fonction agressive prend une nouvelle allure quand elle devient intra-spécifique. Mais cette réorganisation de la fonction suppose le territoire, et ne l'explique pas. Au sein du territoire, il y a de nombreuses réorganisations, affectant aussi bien la sexualité, la chasse, etc., il y a même de nouvelles fonctions, comme construire un domicile. Mais ces fonctions ne sont organisées ou créées qu'en tant qu'elles sont *territorialisées*, et non l'inverse. Le facteur T, le facteur territorialisant, doit être cherché ailleurs : précisément dans le devenir-expressif du rythme ou de la mélodie, c'est-à-dire dans l'émergence des qualités propres (couleur, odeur, son, silhouette...).

Peut-on nommer Art ce devenir, cette émergence ? Le territoire serait l'effet de l'art. L'artiste, le premier homme qui dresse une borne ou fait une marque... La propriété, de groupe ou indi-

8. Cf. W. H. Thorpe, *Learning and Instinct in Animals*, Methuen and Co, p. 364.

9. Lorenz tend constamment à présenter la territorialité comme un effet de l'agression intraspécifique : cf. pp. 45, 48, 57, 161, etc.

viduelle, en découle, même si c'est pour la guerre et l'oppression. La propriété est d'abord artistique, parce que l'art est d'abord *affiche, pancarte*. Comme dit Lorenz, les poissons de corail sont des affiches. L'expressif est premier par rapport au possessif, les qualités expressives, ou matières d'expression sont forcément appropriatives, et constituent un avoir plus profond que l'être<sup>10</sup>. Non pas au sens où ces qualités appartiendraient à un sujet, mais au sens où elles dessinent un territoire qui appartiendra au sujet qui les porte ou qui les produit. Ces qualités sont des signatures, mais la signature, le nom propre, n'est pas la marque constituée d'un sujet, c'est la marque constituante d'un domaine, d'une demeure. La signature n'est pas l'indication d'une personne, c'est la formation hasardeuse d'un domaine. Les demeures ont des noms propres, et sont inspirées. « Les inspirés et leur demeure... », mais c'est avec la demeure que surgit l'inspiration. C'est en même temps que j'aime une couleur, et que j'en fais mon étendard ou ma pancarte. On met sa signature sur un objet comme on plante son drapeau sur une terre. Un surveillant général de lycée tamponnait toutes les feuilles qui jonchaient le sol dans la cour, et les remettait sur place. Il avait signé. Les marques territoriales sont des *ready-made*. Et, aussi, ce qu'on appelle art brut n'est rien de pathologique ou de primitif, c'est seulement cette constitution, cette libération de matières d'expression, dans le mouvement de la territorialité : le socle ou le sol de l'art. De n'importe quoi, faire une matière d'expression. Le *Scenopoïetes* fait de l'art brut. L'artiste est *scenopoïetes*, quitte à déchirer ses propres affiches. Certes, à cet égard, l'art n'est pas le privilège de l'homme. Messiaen a raison de dire que beaucoup d'oiseaux sont non seulement virtuoses, mais artistes, et le sont d'abord par leurs chants territoriaux (si un voleur « veut occuper indûment un endroit qui ne lui appartient pas, le véritable propriétaire chante, chante si bien que l'autre s'en va (...). Si le voleur chante mieux, le propriétaire lui cède la place<sup>11</sup> »). La ritournelle, c'est le rythme et la mélodie territorialisés, parce que devenus expressifs, — et devenus expressifs parce que territorialisants. Nous ne tournons pas en rond. Nous voulons dire qu'il y a un auto-

10. Sur un primat vital et esthétique de l'« avoir », cf. Gabriel Tarde, *L'opposition universelle*, Alcan.

11. Le détail des conceptions de Messiaen concernant les chants d'oiseaux, son évaluation de leurs qualités esthétiques, ses méthodes, soit pour les reproduire, soit pour s'en servir comme d'un matériau, se trouvent in Claude Samuel, *Entretiens avec Olivier Messiaen* (Belfond) et Antoine Goléa, *Rencontres avec Olivier Messiaen* (Julliard). Notamment, pourquoi Messiaen ne se sert pas de magnétophone ni du sonographe habituel aux ornithologues, cf. Samuel, pp. 111-114).



mouvement des qualités expressives. L'expressivité ne se réduit pas aux effets immédiats d'une impulsion qui déclenche une action dans un milieu : de tels effets sont des impressions ou des émotions subjectives plutôt que des expressions (ainsi, la couleur momentanée que prend un poisson d'eau douce sous telle impulsion). Les qualités expressives au contraire, les couleurs des poissons corail, sont auto-objectives, c'est-à-dire trouvent une objectivité dans le territoire qu'elles tracent.

Quel est ce mouvement objectif ? Qu'est-ce que *fait* une matière comme matière d'expression ? Elle est d'abord affiche ou pancarte, mais elle n'en reste pas là. Elle passe par là, c'est tout. Mais la signature va devenir style. En effet, *les qualités expressives ou matières d'expression entrent, les unes avec les autres, dans des rapports mobiles qui vont « exprimer » le rapport du territoire qu'elles tracent avec le milieu intérieur des impulsions, et avec le milieu extérieur des circonstances.* Or exprimer n'est pas dépendre, il y a une autonomie de l'expression. D'une part, les qualités expressives entrent les unes avec les autres dans des rapports internes qui constituent des *motifs territoriaux* : tantôt ceux-ci surplombent les impulsions internes, tantôt les superposent, tantôt fondent une impulsion dans une autre, tantôt passent et font passer d'une impulsion à une autre, tantôt s'insèrent entre les deux, mais ils ne sont pas eux-mêmes « pulsés ». Tantôt ces motifs non pulsés apparaissent sous une forme fixe, ou semblent apparaître ainsi, mais tantôt aussi les mêmes, ou d'autres, ont une vitesse et une articulation variables ; et c'est aussi bien leur variabilité que leur fixité qui les rend indépendants des pulsions qu'ils combinent ou neutralisent. « De nos chiens, nous savons qu'ils exécutent avec passion les mouvements de flairer, lever, courir, traquer, happer et secouer à mort une proie imaginaire, sans avoir faim. » Ou bien la danse de l'Épinoche, son zigzag est un motif où le zig épouse une pulsion agressive vers le partenaire, le zag une pulsion sexuelle vers le nid, mais où le zig et le zag sont diversement accentués, et même diversement orientés. D'autre part, les qualités expressives entrent également dans d'autres rapports internes qui font des *contre-points territoriaux* : cette fois, c'est la manière dont elles constituent dans le territoire des points qui prennent en contre-point les circonstances du milieu externe. Par exemple, un ennemi approche, ou fait irruption, ou bien la pluie se met à tomber, le soleil se lève, le soleil se couche... Là encore, les points ou contre-points ont leur autonomie, de fixité ou de variabilité, par rapport aux circonstances du milieu extérieur dont ils expriment le rapport avec le territoire. Car ce rapport peut être donné sans que les circonstances le soient, tout comme le rapport avec les impulsions peut

être donné sans que l'impulsion le soit. Et même quand les impulsions et circonstances sont données, le rapport est original par rapport à ce qu'il rapporte. Les rapports entre matières d'expression expriment des rapports du territoire avec les impulsions internes, avec les circonstances externes : ils ont une autonomie dans cette expression même. En vérité, les motifs et les contre-points territoriaux explorent les potentialités du milieu, intérieur ou extérieur. Les ethologues ont cerné l'ensemble de ces phénomènes sous le concept de « ritualisation », et ont montré le lien des rituels animaux avec le territoire. Mais ce mot ne convient pas forcément à ces motifs non pulsés, à ces contre-points non localisés, et ne rend compte ni de leur variabilité ni de leur fixité. Car ce n'est pas l'un *ou* l'autre, fixité ou variabilité, mais certains motifs ou points ne sont fixes que si d'autres sont variables, ou bien ils ne sont fixés dans une occasion que pour être variables dans une autre.

Il faudrait dire plutôt que les motifs territoriaux forment des *visages ou personnages rythmiques*, et les contre-points territoriaux des *paysages mélodiques*. Il y a personnage rythmique lorsque nous ne nous trouvons plus dans la situation simple d'un rythme qui serait lui-même associé à un personnage, à un sujet ou à une impulsion : maintenant, c'est le rythme lui-même qui est tout le personnage, et qui, à ce titre, peut rester constant, mais aussi bien augmenter ou diminuer, par ajout ou retrait de sons, de durées toujours croissantes et décroissantes, par amplification ou élimination qui font mourir et ressusciter, apparaître et disparaître. De même, le paysage mélodique n'est plus une mélodie associée à un paysage, c'est la mélodie qui fait elle-même un paysage sonore, et prend en contre-point tous les rapports avec un paysage virtuel. C'est par là que nous sortons du stade de la pancarte : car si chaque qualité expressive, si chaque matière d'expression considérée en elle-même est une pancarte ou une affiche, cette considération n'en reste pas moins abstraite. Les qualités expressives entrent les unes avec les autres dans des rapports variables ou constants (c'est ce que *font* les matières d'expression), pour constituer, non plus des pancartes qui marquent un territoire, mais des motifs et des contre-points, qui expriment le rapport du territoire avec des impulsions intérieures ou des circonstances extérieures, même si celles-ci ne sont pas données. Non plus des signatures, mais un style. Ce qui distingue objectivement un oiseau musicien d'un oiseau non musicien, c'est précisément cette aptitude aux motifs et aux contre-points qui, variables ou même constants, en font autre chose qu'une affiche, en font un style, puisqu'ils articulent le rythme et harmonisent la mélodie. On peut dire alors que l'oiseau musicien passe de la

tristesse à la joie, ou bien qu'il salue le lever du soleil, ou bien qu'il se met lui-même en danger pour chanter, ou bien qu'il chante mieux qu'un autre, etc. Aucune de ces formules ne comporte le moindre danger d'anthropomorphisme, ou n'implique la moindre interprétation. Ce serait plutôt du géomorphisme. C'est dans le motif et dans le contre-point qu'est donné le rapport avec la joie et la tristesse, avec le soleil, avec le danger, avec la perfection, même si le terme de chacun de ces rapports n'est pas donné. C'est dans le motif et dans le contre-point que le soleil, la joie ou la tristesse, le danger, deviennent sonores, rythmiques ou mélodiques<sup>12</sup>.

La musique de l'homme, aussi, passe par là. Pour Swann amateur d'art, la petite phrase de Vinteuil agit souvent comme une pancarte associée au paysage du bois de Boulogne, au visage et au personnage d'Odette : c'est comme si elle apportait à Swann l'assurance que le bois de Boulogne fut bien son territoire, et Odette sa possession. Il y a déjà beaucoup d'art dans cette manière d'entendre la musique. Debussy critiquait Wagner en comparant les leitmotive à des poteaux indicateurs qui signaleraient les circonstances cachées d'une situation, les impulsions secrètes d'un personnage. Et il en est ainsi, à un niveau ou à certains moments. Mais plus l'œuvre se développe, plus les motifs entrent en conjonction, plus ils conquièrent *leur propre plan*, plus ils prennent d'autonomie par rapports à l'action dramatique, aux impulsions, aux situations, plus ils sont indépendants des personnages et des paysages, pour devenir eux-mêmes paysages mélodiques, personnages rythmiques qui ne cessent d'enrichir leurs relations internes. Alors ils peuvent rester relativement constants, ou au contraire augmenter ou diminuer, croître et décroître, varier de vitesse de déroulement : dans les deux cas ils ont cessé d'être pulsés et localisés, même les constantes sont pour la variation, et se durcissent d'autant plus qu'elles sont provisoires et font valoir cette variation continue à laquelle elles résistent<sup>13</sup>. Précisément, Proust fut parmi les premiers à souligner cette vie du motif wagnérien : au lieu que le motif soit lié à un personnage qui apparaît, c'est chaque apparition du motif qui constitue elle-même un personnage rythmique, dans « la plénitude d'une musique que remplissent en effet tant de musiques dont chacune est un être ». Et ce n'est pas par hasard si l'apprentissage de *La*

12. Sur tous ces points, cf. Claude Samuel, *Entretiens avec Olivier Messiaen*, ch. IV, et, sur la notion de « personnage rythmique », pp. 70-74.

13. Pierre Boulez, « Le temps re-cherché », in *Das Rheingold*, Bayreuth, 1976, pp. 5-15.

*recherche* poursuit une découverte analogue à propos des petites phrases de Vinteuil : elles ne renvoient pas à un paysage, mais emportent et développent en elles des paysages qui n'existent plus en dehors (la blanche sonate et le rouge septuor...). La découverte du paysage proprement mélodique et du personnage proprement rythmique marque ce moment de l'art en tant qu'il cesse d'être une peinture muette sur un panneau. Peut-être n'est-ce pas le dernier mot de l'art, mais l'art est passé par là, tout comme l'oiseau, motifs et contre-points qui forment un auto-développement, c'est-à-dire un style. L'intériorisation du paysage sonore ou mélodique peut trouver sa forme exemplaire chez Liszt non moins que celle du personnage rythmique chez Wagner. Plus généralement, le lied est l'art musical du paysage, la forme la plus picturale de la musique, la plus impressionniste. Mais les deux pôles sont tellement liés que, dans le lied aussi, la Nature apparaît comme personnage rythmique aux transformations infinies.

Le territoire, c'est d'abord la distance critique entre deux êtres de même espèce : marquer ses distances. Ce qui est mien, c'est d'abord ma distance, je ne possède que des distances. Je ne veux pas qu'on me touche, je grogne si l'on entre dans mon territoire, je mets des pancartes. La distance critique est un rapport qui découle des matières d'expression. Il s'agit de maintenir à distance les forces du chaos qui frappent à la porte. *Maniérisme* : l'ethos est à la fois demeure et manière, patrie et style. On le voit bien dans les danses territoriales dites baroques, ou maniéristes, où chaque pose, chaque mouvement instaure une telle distance (sarabandes, allemandes, bourrées, gavottes...<sup>14</sup>). Il y a tout un art des poses, des postures, des silhouettes, des pas et des voix. Deux schizophrènes se parlent, ou déambulent, suivant des lois de frontière et de territoire qui peuvent nous échapper. A quel point il est important, quand le chaos menace, de tracer un territoire transportable et pneumatique. Au besoin, je prendrai mon territoire sur mon propre corps, je territorialise mon corps : la maison de la tortue, l'ermitage du crustacé, mais aussi tous les tatouages qui font du corps un territoire. La distance critique n'est pas une mesure, c'est un rythme. Mais justement le rythme est pris dans un devenir qui emporte les distances entre personnages, pour en faire des personnages rythmiques, eux-mêmes plus ou moins distants, plus ou moins combinables (intervalles).

---

14. Sur le maniérisme et le chaos, sur les danses baroques, et aussi sur le rapport de la schizophrénie avec le maniérisme et les danses, cf. Evelyne Sznycer, « Droit de suite baroque », in *Schizophrénie et art*, de Léo Navratil, Ed. Complexe.

Deux animaux de même sexe et d'une même espèce s'affrontent ; le rythme de l'un « croît » lorsqu'il approche de son territoire ou du centre de ce territoire, le rythme de l'autre décroît quand il s'éloigne du sien, et entre les deux, sur les frontières, une constante oscillatoire s'établit : un rythme actif, un rythme subi, un rythme témoin<sup>15</sup> ? Ou bien l'animal entrouvre son territoire au partenaire de l'autre sexe : se forme un personnage rythmique complexe, en duos, chants alternés ou anti-phoniques, comme chez les pies-grièches africaines. Bien plus, il faut tenir compte simultanément de deux aspects du territoire : non seulement il assure et règle la coexistence des membres d'une même espèce, en les séparant, mais il rend possible la coexistence d'un maximum d'espèces différentes dans un même milieu, en les spécialisant. C'est en même temps que les membres d'une même espèce entrent dans des personnages rythmiques et que les espèces diverses entrent dans des paysages mélodiques, les paysages étant peuplés de personnages, les personnages appartenant à des paysages. Ainsi la *Chronochromie*, de Messiaen, avec dix-huit chants d'oiseaux, à la fois formant des personnages rythmiques autonomes et réalisant un extraordinaire paysage en contre-points complexes, accords sous-entendus ou inventés.

Non seulement l'art n'attend pas l'homme pour commencer, mais on peut demander si l'art apparaît jamais chez l'homme, sauf dans des conditions tardives et artificielles. On a souvent remarqué que l'art humain restait longtemps pris dans les travaux et des rites d'une autre nature. Toutefois, cette remarque n'a peut-être pas plus de portée que celle qui ferait commencer l'art avec l'homme. Car il est très vrai que, dans un territoire, deux effets notables ont lieu : *une réorganisation des fonctions, un regroupement des forces*. D'une part, des activités fonctionnelles ne sont pas territorialisées sans prendre une nouvelle allure (création de nouvelles fonctions comme construire un logis, transformation d'anciennes fonctions, telle l'agressivité qui change de nature en devenant intra-spécifique). Il y a là comme le thème naissant de la spécialisation ou de la profession : si la ritournelle territoriale passe si souvent dans les ritournelles professionnelles, c'est que les professions supposent que des activités fonctionnelles diverses s'exercent dans un même milieu, mais aussi que la même activité n'a pas d'autres agents dans le même territoire. Des ritournelles professionnelles se croisent dans le milieu, comme les cris des marchands, mais chacune marque un territoire où ne

---

15. Lorenz, *L'agression*, p. 46. — Sur les trois personnages rythmiques définis respectivement comme actif, passif et témoin, cf. Messiaen et Goléa, pp. 90-91.

peut pas s'exercer la même activité ni retentir le même cri. Chez l'animal comme chez l'homme, ce sont les règles de distance critique pour l'exercice de la concurrence : mon coin de trottoir. Bref, il y a une territorialisation des fonctions qui est la condition de leur surgissement comme « travaux » ou « métiers ». C'est en ce sens que l'agressivité intra-spécifique ou spécialisée est nécessairement d'abord une agressivité territorialisée, qui n'explique pas le territoire, puisqu'elle en découle. Du coup, on reconnaîtra que dans le territoire toutes les activités prennent une allure pratique nouvelle. Mais ce n'est pas une raison pour en conclure que l'art n'y existe pas pour lui-même, puisqu'il est présent dans le facteur territorialisant qui conditionne l'émergence de la fonction-travail.

Et il en est de même si l'on considère l'autre effet de la territorialisation. Cet autre effet, qui ne renvoie plus à des travaux, mais à des rites ou religions, consiste en ceci : le territoire regroupe toutes les forces des différents milieux en une seule gerbe constituée par les forces de la terre. C'est seulement au plus profond de chaque territoire que se fait l'attribution de toutes les forces diffuses à la terre comme réceptacle ou socle. « Le milieu environnant étant vécu comme une unité, on ne saurait que difficilement distinguer dans ces intuitions primaires ce qui appartient à la terre proprement dite de ce qui est seulement manifesté à travers elle, montagnes, forêts, eaux, végétation. » Les forces de l'air ou de l'eau, l'oiseau et le poisson, deviennent ainsi forces de la terre. Bien plus, si le territoire en extension sépare les forces intérieures de la terre et les forces extérieures du chaos, il n'en est pas de même en « intension », en profondeur, où les deux types de forces s'étreignent et s'épousent en un combat qui n'a que la terre comme cible et comme enjeu. Dans le territoire, il y a toujours un lieu où toutes les forces se réunissent, arbre ou bocage, dans un corps-à-corps d'énergies. La terre est ce corps-à-corps. Ce centre intense est à la fois dans le territoire même, mais aussi hors de plusieurs territoires qui convergent vers lui à l'issue d'un immense pèlerinage (d'où les ambiguïtés du « natal »). En lui ou hors de lui, le territoire renvoie à un centre intense qui est comme la patrie inconnue, source terrestre de toutes les forces, amicales ou hostiles, et où tout se décide<sup>16</sup>. Là aussi donc, nous devons reconnaître que la religion, commune à l'homme et à

16. Cf. Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Payot. Sur « l'intuition primaire de la terre comme forme religieuse », pp. 213 sq. ; sur le centre du territoire, pp. 324 sq. Eliade marque bien que le centre est à la fois hors territoire et très difficile à atteindre, mais aussi dans le territoire, à notre portée immédiate.

l'animal, n'occupe le territoire que parce qu'elle dépend, comme de sa condition, du facteur brut esthétique, territorialisant. C'est lui qui, tout ensemble, organise les fonctions de milieu en travaux, et lie les forces de chaos en rites et religions, forces de la terre. *C'est en même temps que les marques territorialisantes se développent en motifs et contrepoints, et qu'elles réorganisent les fonctions, qu'elles regroupent les forces.* Mais, par là même, le territoire déchaîne déjà quelque chose qui va le dépasser.

Nous sommes toujours ramenés à ce « moment » : le devenir-expressif du rythme, l'émergence des qualités-propres expressives, la formation de matières d'expression qui se développent en motifs et contre-points. Il faudrait alors une notion, même d'apparence négative, pour saisir ce moment, brut ou fictif. L'essentiel est dans le décalage que l'on constate entre le code et le territoire. Le territoire surgit dans une marge de liberté du code, non pas indéterminée, mais autrement déterminée. S'il est vrai que chaque milieu a son code, et qu'il y a perpétuellement transcodage entre les milieux, il semble au contraire que le territoire se forme au niveau d'un certain *décodage*. Les biologistes ont souligné l'importance de ces marges déterminées, mais qui ne se confondent pas avec des mutations, c'est-à-dire avec des changements intérieurs au code : il s'agit cette fois de gènes dédoublés ou de chromosomes surnuméraires, qui ne sont pas pris dans le code génétique, sont fonctionnellement libres et offrent une matière libre à la variation<sup>17</sup>. Mais qu'une telle matière puisse créer de nouvelles espèces indépendamment des mutations reste très improbable, si les événements d'un autre ordre ne s'y joignent pas, capables de multiplier les interactions de l'organisme avec ses milieux. Or la territorialisation est précisément un tel facteur qui s'établit sur les marges de code d'une même espèce, et qui donne aux représentants séparés de cette espèce la possibilité de se différencier. C'est parce que la territorialité est en décalage par rapport au code de l'espèce qu'elle peut induire indirectement de nouvelles espèces. Partout où la territorialité apparaît, elle instaure une *distance critique* intra-spécifique entre membres d'une même espèce ; et c'est en vertu de son propre décalage par rapport aux *différences spécifiques* qu'elle devient un moyen de différenciation indirect, oblique. En tous ces sens le décodage apparaît bien comme le « négatif » du territoire ; et la distinction la

17. Les biologistes ont souvent distingué deux facteurs de transformation : les uns, du type mutations, mais les autres, processus d'isolement ou de séparation, qui peuvent être génétiques, géographiques ou même psychiques ; la territorialité serait un facteur du second type. Cf. Cuénot, *L'espèce*, Ed. Doin.

plus évidente entre les animaux à territoire et les animaux sans territoire, c'est que les premiers sont beaucoup moins codés que les autres. Nous avons dit assez de mal du territoire pour évaluer maintenant toutes les créations qui y tendent, qui s'y font ou qui en sortent, qui vont en sortir.

Nous sommes allés des forces du chaos aux forces de la terre. Des milieux au territoire. Des rythmes fonctionnels au devenir-expressif du rythme. Des phénomènes de transcodage aux phénomènes de décodage. Des fonctions de milieu aux fonctions territorialisées. Il s'agit moins d'évolution que de passage, de ponts, de tunnels. Déjà les milieux ne cessaient pas de passer les uns dans les autres. Mais voilà que les milieux passent dans le territoire. Les qualités expressives, celles que nous appelons esthétiques, ne sont certes pas des qualités « pures », ni symboliques, mais des qualités-propres, c'est-à-dire appropriatives, des passages qui vont de composantes de milieu à des composantes de territoire. Le territoire est lui-même lieu de passage. Le territoire est le premier agencement, la première chose qui fasse agencement, l'agencement est d'abord territorial. Mais comment ne serait-il pas déjà en train de passer en autre chose, dans d'autres agencements ? C'est pourquoi nous ne pouvons pas parler de la constitution du territoire sans parler déjà de son organisation interne. Nous ne pouvons pas décrire l'infra-agencement (affiches ou pancartes) sans être déjà dans l'intra-agencement (motifs et contrepoints). Nous ne pouvons rien dire non plus sur l'intra-agencement sans être déjà sur la voie qui nous mène à d'autres agencements, ou ailleurs. Passage de la Ritournelle. La ritournelle va vers l'agencement territorial, s'y installe ou en sort. En un sens général, *on appelle ritournelle tout ensemble de matières d'expression qui trace un territoire, et qui se développe en motifs territoriaux, en paysages territoriaux* (il y a des ritournelles motrices, gestuelles, optiques, etc.). En un sens restreint, on parle de ritournelle quand l'agencement est sonore ou « dominé » par le son — mais pourquoi cet apparent privilège ?

Nous sommes maintenant dans l'intra-agencement. Or il présente une organisation très riche et complexe. Non seulement il comprend l'agencement territorial, mais aussi les fonctions agencées, territorialisées. Soit les Troglodytes, famille de passereaux : le mâle prend possession de son territoire, et produit une « ritournelle de boîte à musique », comme une mise en garde contre les intrus possibles ; il construit lui-même des nids dans ce territoire, parfois une douzaine ; lorsqu'une femelle arrive, il se met devant un nid, l'invite à visiter, laisse pendre ses ailes,



baisse l'intensité de son chant qui se réduit alors à un seul trille<sup>18</sup>. Il apparaît que la fonction de nidification est fortement territorialisée, puisque les nids sont préparés par le mâle tout seul avant l'arrivée de la femelle, qui ne fait que les visiter et les achever ; la fonction de « cour » est également territorialisée, mais à un moindre degré, puisque la ritournelle territoriale change d'intensité pour se faire séductrice. Dans l'intra-agencement, toutes sortes de composantes hétérogènes interviennent : non seulement les marques de l'agencement qui réunissent des matériaux, des couleurs, des odeurs, des sons, des postures, etc., mais les divers éléments de tel ou tel comportement agencé qui entrent dans un motif. Par exemple, un comportement de parade se compose de danse, claquement de bec, exhibition de couleurs, posture du cou allongé, cris, lissage de plumes, courbettes, ritournelle... Une première question serait de savoir ce qui fait tenir ensemble toutes ces marques territorialisantes, ces motifs territoriaux, ces fonctions territorialisées dans un même intra-agencement. C'est une question de *consistance* : le « tenir-ensemble » d'éléments hétérogènes. Ils ne constituent d'abord qu'un ensemble flou, un ensemble discret, qui prendra consistance...

Mais une autre question semble interrompre ou recouper celle-ci. Car, en beaucoup de cas, une fonction agencée, territorialisée, acquiert assez d'indépendance pour former elle-même un nouvel agencement, plus ou moins déterritorialisé, en voie de déterritorialisation. Il n'y a pas besoin de quitter effectivement le territoire pour entrer dans cette voie ; mais ce qui, tout à l'heure, était une fonction constituée dans l'agencement territorial, devient maintenant l'élément constituant d'un autre agencement, l'élément de passage à un autre agencement. Comme dans l'amour courtois, une couleur cesse d'être territoriale pour entrer dans un agencement de « cour ». Il y a une ouverture de l'agencement territorial à un agencement de cour, ou à un agencement social autonomisé. C'est ce qui arrive lorsque se fait une reconnaissance propre du partenaire sexuel, ou des membres du groupe, qui ne se confond plus avec la reconnaissance du territoire : on dit alors que le partenaire est un *Tier mit der Heimvalenz*, « un animal valant le chez-soi ». Dans l'ensemble des groupes ou des couples, on pourra donc distinguer des groupes et couples de milieu, sans reconnaissance individuelle, des groupes et couples territoriaux, où la reconnaissance ne s'exerce que dans le territoire, enfin des groupes sociaux et des couples amoureux, quand la reconnaissance se fait indépendamment du

18. Paul Géroudet, *Les passereaux*, Delachaux et Niestlé, t. II, pp. 88-94.

lieu<sup>19</sup>. La cour, ou le groupe, ne font plus partie de l'agencement territorial, mais il y a autonomisation d'un agencement de cour ou de groupe — même si l'on reste à l'intérieur du territoire. Inversement, au sein du nouvel agencement, une reterritorialisation se fait, sur le membre du couple ou les membres du groupe qui valent-pour (valence). Une telle ouverture de l'agencement territorial sur d'autres agencements peut être analysée en détail, et varie beaucoup. Par exemple, quand ce n'est pas le mâle qui fait le nid, quand le mâle se contente de transporter les matériaux ou de mimer la construction, comme chez les Pinsons d'Australie, tantôt il fait la cour à la femelle avec un brin de chaume dans le bec (genre *Bathilda*), tantôt il utilise un autre matériau que celui du nid (genre *Neochmia*), tantôt le brin d'herbe ne sert que dans les phases initiales de la cour ou même avant (genres *Aidemosyne* ou *Lonchura*), tantôt l'herbe est picorée sans être offerte (genre *Emblema*<sup>20</sup>). On peut toujours dire que ces comportements de « brin d'herbe » ne sont que des archaïsmes, ou des vestiges d'un comportement de nidification. Mais c'est la notion de comportement qui se révèle insuffisante par rapport à celle d'agencement. Car, lorsque le nid n'est pas déjà fait par le mâle, la nidification cesse d'être une composante de l'agencement territorial, elle décolle en quelque sorte du territoire ; bien plus, la cour, qui précède alors la nidification, devient elle-même un agencement relativement autonomisé. Et la matière d'expression « brin d'herbe » agit comme une composante de passage entre l'agencement territorial et l'agencement de cour. Que le brin d'herbe, alors, ait une fonction de plus en plus rudimentaire chez certaines espèces, qu'il tende à s'annuler dans une série considérée, ne suffit pas à en faire un vestige, encore moins un symbole. Jamais une matière d'expression n'est vestige ou symbole. Le brin d'herbe est une composante déterritorialisée, ou en voie de déterritorialisation. Ce n'est pas un archaïsme, ni un objet partiel ou transitionnel. C'est un opérateur, un vecteur. C'est un *convertisseur d'agencement*. C'est à titre de composante de passage, d'un agencement à un autre, que le brin s'annule. Et ce qui confirme ce point de vue, c'est qu'il ne tend pas à s'annuler sans qu'une composante de relais ne le remplace et ne prenne de plus en plus d'importance : à savoir la ritournelle,

19. Dans son livre sur *L'agression*, Lorenz a bien distingué les « bandes anonymes », du type banc de poissons, qui forment des blocs de milieu ; les « groupes locaux », où la reconnaissance se fait seulement au sein du territoire et porte au maximum sur les « voisins » ; enfin, les sociétés fondées sur un « lien » autonome.

20. K. Immelmann, *Beiträge zu einer vergleichenden Biologie australischer Prachtfinken*, Zool. Jahrb. Syst., 90, 1962.

qui n'est plus seulement territoriale, mais devient amoureuse et sociale, et change en conséquence<sup>21</sup>. Pourquoi la composante sonore « ritournelle » a-t-elle, dans la constitution de nouveaux agencements, une valence plus forte que la composante gestuelle « brin d'herbe », c'est une question qu'on ne pourra considérer que plus tard. L'important pour le moment est de constater cette formation de nouveaux agencements dans l'agencement territorial, ce mouvement qui va de l'intra-agencement à des inter-agencements, avec composantes de passage et de relais. Ouverture innovatrice du territoire vers la femelle, ou bien vers le groupe. La pression sélective passe par les inter-agencements. C'est comme si des forces de déterritorialisation travaillaient le territoire lui-même, et nous faisaient passer de l'agencement territorial à d'autres types d'agencement, de cour ou de sexualité, de groupe ou de société. Le brin d'herbe et la ritournelle sont deux agents de ces forces, deux agents de déterritorialisation.

L'agencement territorial ne cesse de passer dans d'autres agencements. De même que l'infra-agencement n'est pas séparable de l'intra-agencement, l'intra-agencement ne l'est pas davantage des inter-agencements, et pourtant les passages ne sont pas nécessaires, et se font « suivant le cas ». La raison en est simple : l'intra-agencement, l'agencement territorial, territorialise des fonctions et des forces, sexualité, agressivité, grégarité, etc., et les transforme en les territorialisant. Mais ces fonctions et ces forces territorialisées peuvent du coup prendre une autonomie qui les fait basculer dans d'autres agencements, composer d'autres agencements déterritorialisés. La sexualité peut apparaître comme une fonction territorialisée dans l'intra-agencement ; mais elle peut également tracer une ligne de déterritorialisation qui décrit un autre agencement ; d'où les rapports très variables sexualité-territoire, comme si la sexualité prenait « sa distance »... La profession, le métier, la spécialité impliquent des activités territorialisées ; mais elles peuvent aussi bien décoller du territoire pour construire autour d'elles, et entre professions, un nouvel agencement. Une composante territoriale ou territorialisée peut se

---

21. Eibl-Eibesfeldt, *Ethologie*, p. 201 : « A partir du transport de matériaux pour la construction du nid, dans le comportement de cour du mâle, il s'est développé des actions employant des brins d'herbe ; chez certaines espèces, celles-ci sont devenues de plus en plus rudimentaires ; en même temps, le chant de ces oiseaux, qui primitivement servait à délimiter le territoire, subit un changement de fonction lorsque ces oiseaux deviennent très sociables. Les mâles, en remplacement de la cour avec offrande d'herbe, chantent doucement tout près de la femelle. » Eibl-Eibesfeldt interprète pourtant le comportement de brin d'herbe comme un « vestige ».

mettre à bourgeonner, à produire : c'est tellement le cas de la ritournelle qu'il faut peut-être appeler ritournelle tout ce qui est dans ce cas. Cette équivoque entre la territorialité et la déterritorialisation, c'est l'équivoque du Natal. Elle se comprend d'autant mieux si l'on considère que le territoire renvoie à un centre intense au plus profond de soi ; mais précisément, nous l'avons vu, ce centre intense peut être situé hors territoire, au point de convergence de territoires très différents ou très éloignés. Le Natal est dehors. On peut citer un certain nombre de cas célèbres et troublants, plus ou moins mystérieux, illustrant de prodigieux décollements de territoire, nous faisant assister à un vaste mouvement de déterritorialisation en pleine prise sur les territoires, et les traversant de fond en comble : 1) les pèlerinages aux sources comme ceux des saumons ; 2) les rassemblements surnuméraires, comme ceux des sauterelles, des pinsons, etc. (des dizaines de millions de pinsons près de Thoune en 1950-1951) ; 3) les migrations solaires ou magnétiques ; 4) les longues marches, comme celles des langoustes<sup>22</sup>.

Quelles que soient les causes de chacun de ces mouvements, on voit bien que la nature du mouvement change. Il ne suffit même plus de dire qu'il y a inter-agencement, passage d'un agencement territorial à un autre type, on dirait plutôt qu'on sort de tout agencement, qu'on excède les capacités de tout agencement possible, pour entrer sur un autre plan. Et, en effet, ce n'est plus un mouvement ni un rythme de milieu, pas davantage un mouvement ni un rythme territorialisants ou territorialisés, il y a maintenant du Cosmos dans ces mouvements plus

---

22. Cf. *L'Odyssée sous-marine de l'équipe Cousteau, film n° 36, commentaire Cousteau-Diolé, La marche des langoustes* (L. R. A.) : il arrive aux langoustes à épines, le long de la côte nord du Yucatan, de quitter leurs territoires. Elles s'assemblent d'abord en petits groupes, avant la première tempête d'hiver, et avant qu'un signe soit décelable à l'échelle des appareils humains. Puis, quand la tempête arrive, elles forment de longues processions de marche, en file indienne, avec un chef qui se relaie, et une arrière-garde (vitesse de marche 1 km/h sur 100 km ou plus). Cette migration ne semble pas liée à la ponte, qui n'aura lieu que six mois plus tard. Herhnkind, spécialiste des langoustes, suppose qu'il s'agit d'un « vestige » de la dernière période glaciaire (il y a plus de dix mille ans). Cousteau penche vers une interprétation plus actuelle, quitte à invoquer la prémonition d'une nouvelle période glaciaire. En effet, la question de fait est que l'agencement territorial des langoustes s'ouvre ici exceptionnellement sur un agencement social ; et que cet agencement social est en rapport avec des forces du cosmos, ou, comme dit Cousteau, « des pulsations de la terre ». Reste que « l'énigme demeure entière » : d'autant plus que cette procession des langoustes est l'occasion d'un massacre par les pêcheurs ; et que d'autre part ces animaux ne peuvent pas être marqués, en raison de la mue des carapaces.

amples. Les mécanismes de localisation ne cessent pas d'être extrêmement précis, mais la localisation est devenue cosmique. Ce ne sont plus les forces territorialisées, réunies en forces de la terre, ce sont les forces retrouvées ou libérées d'un Cosmos déterritorialisé. Dans la migration, le soleil n'est plus le soleil terrestre qui règne sur le territoire, même aérien, c'est le soleil céleste du Cosmos, comme dans les deux Jérusalem, Apocalypse. Mais, en dehors de ces cas grandioses, où la déterritorialisation se fait absolue, sans rien perdre de sa précision (puisque'elle épouse des variables cosmiques), il faut déjà constater que le territoire ne cesse pas d'être parcouru par des mouvements de déterritorialisation relative et même sur place, où l'on passe de l'intra-agencement à des inter-agencements, sans qu'il y ait besoin de quitter le territoire, ni de sortir des agencements pour épouser le Cosmos. Un territoire est toujours en voie de déterritorialisation, au moins potentielle, en voie de passage à d'autres agencements, quitte à ce que l'autre agencement opère une reterritorialisation (quelque chose qui « vaut » le chez-soi)... Nous avons vu que le territoire se constituait sur une marge de décodage affectant le milieu ; nous voyons qu'une marge de déterritorialisation affecte le territoire en lui-même. C'est une série de décrochages. Le territoire n'est pas séparable de certains coefficients de déterritorialisation, évaluables dans chaque cas, faisant varier les rapports de chaque fonction territorialisée avec le territoire, mais aussi les rapports du territoire avec chaque agencement déterritorialisé. Et c'est la même « chose » qui apparaît ici comme fonction territorialisée, prise dans l'intra-agencement, et là-bas comme agencement autonome ou déterritorialisé, inter-agencement.

C'est pourquoi une classification des ritournelles pourrait se présenter ainsi : 1) les ritournelles territoriales, qui cherchent, marquent, agencent un territoire ; 2) les ritournelles de fonctions territorialisées, qui prennent une fonction spéciale dans l'agencement (la Berceuse qui territorialise le sommeil et l'enfant, l'Amoureuse qui territorialise la sexualité et l'aimé, la Professionnelle qui territorialise le métier et les travaux, la Marchande qui territorialise la distribution et les produits...) 3) les mêmes, en tant qu'elles marquent maintenant de nouveaux agencements, qu'elles passent à de nouveaux agencements, par déterritorialisation-reterritorialisation (les comptines seraient un cas très compliqué : ce sont des ritournelles territoriales, qu'on ne chante pas de la même manière d'un quartier à l'autre, parfois d'une rue à l'autre ; elles distribuent des rôles et des fonctions de jeu dans l'agencement territorial ; mais aussi elles font passer le territoire dans l'agencement de jeu qui tend lui-même à devenir auto-

nome<sup>23</sup>); 4) les ritournelles qui ramassent ou rassemblent les forces, soit au sein du territoire, soit pour aller au-dehors (ce sont des ritournelles d'affrontement, ou de départ, qui engagent parfois un mouvement de déterritorialisation absolue, « Adieu, je pars sans détourner les yeux ». A l'infini, ces ritournelles doivent rejoindre les chansons de Molécules, les vagissements de nouveau-nés des Eléments fondamentaux, comme dit Millikan. Elles cessent d'être terrestres pour devenir cosmiques : quand le Nome religieux s'épanouit et se dissout dans un Cosmos panthéiste moléculaire ; quand le chant des oiseaux fait place aux combinaisons de l'eau, du vent, des nuages et des brouillards. « Dehors le vent, la pluie... » Le Cosmos comme immense ritournelle déterritorialisée).

Le problème de la *consistance* concerne bien la manière dont tiennent ensemble les composantes d'un agencement territorial. Mais il concerne aussi la manière dont des agencements différents tiennent, avec composantes de passage et de relais. Il se peut même que la consistance ne trouve la totalité de ses conditions que sur un plan proprement cosmique, où tous les disparates et les hétérogènes sont convoqués. Cependant, chaque fois que des hétérogènes tiennent ensemble dans un agencement ou dans des inter-agencements, un problème de consistance se pose déjà, en termes de coexistence ou de succession, et les deux à la fois. Même dans un agencement territorial, c'est peut-être la composante la plus déterritorialisée, le vecteur déterritorialisant, ainsi la ritournelle, qui assure la consistance du territoire. Si nous posons la question générale « Qu'est-ce qui fait tenir ensemble ? », il semble que la réponse la plus claire, la plus facile, soit donnée par un modèle *arborescent*, centralisé, hiérarchisé, linéaire, formalisant. Par exemple, le schéma de Tinbergen, qui montre un enchaînement codé de formes spatio-temporelles dans le système nerveux central : un centre supérieur fonctionnel entre automatiquement en acte et déclenche un comportement d'appétence, à la recherche de stimuli spécifiques (centre de migration) ; par l'intermédiaire du stimulus, un second centre jusque-là inhibé se trouve libéré, qui déclenche un nouveau comportement d'appétence (centre de territoire) ; puis d'autres centres subordonnés,

---

23. Le meilleur livre de comptines, et sur les comptines, nous semble être *Les comptines de langue française*, avec les commentaires de Jean Beaumont, Franck Guibat et collab., Seghers. Le caractère territorial apparaît dans un exemple privilégié comme « Pimpanicaille », qui a deux versions distinctes à Gruyères, suivant « les deux côtés de la rue » (pp. 27-28) ; mais il n'y a comptine à proprement parler que lorsqu'il y a distribution de rôles spécialisés dans un jeu, et formation d'un agencement autonome de jeu qui réorganise le territoire.

de combat, de nidification, de cour..., jusqu'aux stimuli qui déclenchent les actes d'exécution correspondants<sup>24</sup>. Une telle représentation toutefois est construite sur des binarités trop simples : inhibition-déclenchement, inné-acquis, etc. Les éthologues ont un grand avantage sur les ethnologues : ils ne sont pas tombés dans le danger structural qui divise un « terrain » en formes de parenté, de politique, d'économie, de mythe, etc. Les éthologues ont gardé l'intégralité d'un certain « terrain » non divisé. Mais, à force de l'orienter quand même avec des axes d'inhibition-déclenchement, d'inné-acquis, ils risquent de réintroduire des âmes ou des centres en chaque lieu et à chaque étape des enchaînements. C'est pourquoi même les auteurs qui insistent beaucoup sur le rôle du périphérique et de l'acquis au niveau des stimuli de déclenchement ne renversent pas vraiment le schéma linéaire arborescent, même s'ils inversent le sens des flèches.

Il nous semble plus important de souligner un certain nombre de facteurs aptes à suggérer un tout autre schéma, en faveur d'un fonctionnement rhizomatique et non plus arbrifié, qui ne passerait plus par ces dualismes. En premier lieu, ce qu'on appelle un centre fonctionnel met en jeu, non pas une localisation, mais la répartition de toute une population de neurones sélectionnés dans l'ensemble du système nerveux central, comme dans un « réseau de câblage ». Dès lors, dans l'ensemble de ce système considéré pour lui-même (expériences où les voies afférentes sont sectionnées), on parlera moins de l'automatisme d'un centre supérieur que de coordination entre centres, et de groupements cellulaires ou de populations moléculaires opérant ces couplages : il n'y a pas une forme ou une bonne structure qui s'impose, ni du dehors ni par en haut, mais plutôt une articulation par le dedans, comme si des molécules oscillantes, des oscillateurs, passaient d'un centre hétérogène à l'autre, même pour assurer la dominance de l'un<sup>25</sup>. Ce qui exclut évidemment la

24. Tinbergen, *The Study of Instinct*, Oxford University Press.

25. D'une part, les expériences de W.R. Hess ont montré qu'il y avait, non pas tel centre cérébral, mais des points, concentrés dans une zone, disséminés dans une autre, capables de provoquer le même effet ; inversement, l'effet peut changer d'après la durée et l'intensité de l'excitation du même point. D'autre part, les expériences de Von Holst sur les poissons « désafférentés » montrent l'importance de coordinations nerveuses centrales dans les rythmes de nageoires : interactions dont le schéma de Tinbergen ne tient compte que secondairement. Toutefois, c'est dans le problème des rythmes circadiens que s'impose le plus l'hypothèse d'une « population d'oscillateurs », d'une « meute de molécules oscillantes », qui formeraient des systèmes d'articulations par l'intérieur, indépendamment d'une mesure commune. Cf. A. Reinberg, « La chronobiologie », in

relation linéaire d'un centre à l'autre, au profit de paquets de relations pilotés par les molécules : l'interaction, la coordination, peut être positive *ou* négative (déclenchement ou inhibition), jamais elle n'est directe comme dans une relation linéaire ou une réaction chimique, elle se fait toujours entre des molécules à deux têtes au moins, et chaque centre séparément <sup>26</sup>.

Il y a là toute une « machinique » biologique-comportementale, tout un *engineering* moléculaire qui doit nous faire mieux comprendre la nature des problèmes de consistance. Le philosophe Eugène Dupréel avait proposé une théorie de la *consolidation* ; il montrait que la vie n'allait pas d'un centre à une extériorité, mais d'un extérieur à un intérieur, ou plutôt d'un ensemble flou ou discret à sa consolidation. Or celle-ci implique trois choses : qu'il y ait non pas un commencement d'où dériverait une suite linéaire, mais des densifications, des intensifications, des renforcements, des injections, des truffages, comme autant d'actes intercalaires (« il n'y a de croissance que par intercalation »). En second lieu, et ce n'est pas le contraire, il faut qu'il y ait aménagement d'intervalles, répartition d'inégalités, au point que, pour consolider, il faut parfois faire un trou. En troisième lieu, superposition de rythmes disparates, articulation par le dedans d'une inter-rythmicité, sans imposition de mesure ou de cadence <sup>27</sup>. La consolidation ne se contente pas de venir après, elle est créatrice. C'est que le commencement ne commence qu'entre deux, intermezzo. La consistance est précisément la consolidation, l'acte qui produit le consolidé, de succession comme de coexistence, avec les trois facteurs : intercales, intervalles et superpositions-articulations. L'architecture en témoigne, comme art de la demeure et du territoire : s'il y a des consolidations par-après, il y en a aussi qui sont parties constituantes de l'ensemble, du type clef de voûte. Mais, plus récem-

---

*Sciences*, I, 1970 ; T. van den Driessche et A. Reinberg, « Rythmes biologiques », in *Encyclopedia Universalis*, t. XIV, p. 572 : « Il ne semble pas possible de réduire le mécanisme de la rythmicité circadienne à une séquence simple de processus élémentaires. »

26. Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité* : sur les interactions indirectes et leur caractère non linéaire, pp. 84-85, 90-91 ; sur les molécules correspondantes, bicéphales au moins, pp. 83-84 ; sur le caractère inhibiteur ou déclencheur de ces interactions, pp. 78-81. Les rythmes circadiens dépendraient aussi de ces caractères (cf. tableau in *Encyclopedia Universalis*).

27. Dupréel a élaboré un ensemble de notions originales, « consistance » (en rapport avec « précarité »), « consolidation », « intervalle », « intercalation ». Cf. *Théorie de la consolidation, La cause et l'intervalle, La consistance et la probabilité objective*, Bruxelles ; *Esquisse d'une philosophie des valeurs*, P. U. F. ; Bachelard s'en réclame dans *La dialectique de la durée*.



ment, des matières comme le béton armé ont donné à l'ensemble architectural la possibilité de se dégager des modèles arborescents, qui procédaient par piliers-arbres, poutres-branches, voûte-feuillage. Non seulement le béton est une matière hétérogène dont le degré de consistance varie avec les éléments de mélange, mais le fer y est intercalé suivant un rythme, bien plus, il forme dans les *surfaces auto-porteuses* un personnage rythmique complexe, où les « tiges » ont des sections différentes et des intervalles variables d'après l'intensité et la direction de la force à capter (armature et non structure). C'est en ce sens aussi que l'œuvre musicale ou littéraire a une architecture : « saturer l'atome », disait Virginia Woolf ; ou bien, selon Henry James, il faut « commencer loin, aussi loin que possible », et procéder par « blocs de matière travaillée ». Il ne s'agit plus d'imposer une forme à une matière, mais d'élaborer un matériau de plus en plus riche, de plus en plus consistant, apte dès lors à capter des forces de plus en plus intenses. Ce qui rend un matériau de plus en plus riche, c'est ce qui fait tenir ensemble des hétérogènes, sans qu'ils cessent d'être hétérogènes ; ce qui fait tenir ainsi, ce sont des oscillateurs, des synthétiseurs intercalaires à deux têtes au moins ; ce sont des analyseurs d'intervalles ; ce sont des synchroniseurs de rythmes (le mot « synchroniseur » est ambigu, puisque ces synchroniseurs moléculaires ne procèdent pas par mesure égalisante ou homogénéisante, et opèrent du dedans, entre deux rythmes). La consolidation n'est-elle pas le nom terrestre de la consistance ? L'agencement territorial est un consolidé de milieu, un consolidé d'espace-temps, de coexistence et de succession. Et la ritournelle opère avec les trois facteurs.

Mais il faut que les matières d'expression présentent elles-mêmes des caractères qui rendent possible une telle prise de consistance. Nous avons vu à cet égard leur aptitude à entrer dans des rapports internes qui forment des motifs et des contrepoints : les marques territorialisantes deviennent des motifs ou contrepoints territoriaux, les signatures et pancartes font un « style ». C'étaient les éléments d'un ensemble flou, ou discret ; mais elles se consolident, prennent de la consistance. C'est dans cette mesure aussi qu'elles ont des effets, comme réorganiser les fonctions et rassembler les forces. Pour mieux saisir le mécanisme d'une telle aptitude, on peut se fixer certaines conditions d'homogénéité et considérer d'abord des marques ou matières d'une même sorte : par exemple, un ensemble de marques sonores, le chant d'un oiseau. Le chant du Pinson a normalement trois phrases distinctes : la première, de quatre à quatorze notes, en crescendo et diminution de fréquence ; la seconde, de deux à huit notes, de fréquence constante plus basse que précédemment ;

la troisième, qui se termine sur une « fioriture » ou un « ornement » complexe. Or, du point de vue de l'acquisition, ce plein-chant (*full song*) est précédé par un sous-chant (*sub-song*) qui, dans les conditions normales, implique bien une possession de la tonalité générale, de la durée d'ensemble, et du contenu des strophes, et même une tendance à terminer sur une note plus haute<sup>28</sup>. Mais l'organisation en trois strophes, l'ordre de succession de ces strophes, le détail de l'ornement ne sont pas donnés ; on dirait précisément que ce qui manque, ce sont les articulations du dedans, les intervalles, les notes intercalaires, tout ce qui fait motif et contrepoint. La distinction du sous-chant et du plein-chant pourrait alors être présentée ainsi : le sous-chant comme marque ou pancarte, le plein-chant comme style ou motif, et l'aptitude à passer de l'un à l'autre, l'aptitude de l'un à se consolider dans l'autre. Il va de soi notamment que l'isolation artificielle aura des effets très différents suivant qu'elle survient avant ou après l'acquisition des composantes du sous-chant.

Mais, ce qui nous occupe pour le moment, c'est plutôt de savoir ce qui se passe lorsque ces composantes se sont effectivement développées en motifs et contrepoints de plein-chant. Alors, nous sortons nécessairement des conditions d'homogénéité qualitative que nous nous étions données. Car, tant qu'on en reste à des marques, les marques d'un genre coexistent avec celles d'un autre genre, sans plus : des sons coexistent avec des couleurs, avec des gestes, des silhouettes du même animal ; ou bien les sons de telle espèce coexistent avec les sons d'autres espèces, parfois très différentes mais localement voisines. Or, l'organisation de marques qualifiées en motifs et contrepoints va nécessairement entraîner une prise de consistance, ou une capture de marques d'une autre qualité, un branchement mutuel de sons-couleurs-gestes, ou bien de sons d'espèces animales différentes..., etc. La consistance se fait nécessairement d'hétérogène à hétérogène : non pas parce qu'il y aurait naissance d'une différenciation, mais parce que les hétérogènes qui se contentaient de coexister ou de se succéder sont maintenant pris les uns dans les autres, par la « consolidation » de leur coexistence et de leur succession. C'est que les intervalles, les intercalaires et les articulations, constitutifs des motifs et contrepoints dans l'ordre d'une qualité expressive, enveloppent aussi d'autres qualités d'un autre ordre, ou bien des qualités du même ordre, mais d'un autre sexe ou même d'une autre espèce animale. Une couleur

28. Sur le chant du pinson, et la distinction du *sub-song* et du *full song*, cf. Thorpe, *Learning and Instinct in Animals*, pp. 420-426.

va « répondre » à un son. Il n'y a pas motifs et contrepoints d'une qualité, personnages rythmiques et paysages mélodiques dans tel ordre, sans constitution d'un véritable *opéra machinique* qui réunit les ordres, les espèces et les qualités hétérogènes. Ce que nous appelons machinique, c'est précisément cette synthèse d'hétérogènes en tant que telle. En tant que ces hétérogènes sont des matières *d'expression*, nous disons que leur synthèse elle-même, leur consistance ou leur capture, forme un « énoncé », une « énonciation » proprement machinique. Les rapports variés dans lesquels entrent une couleur, un son, un geste, un mouvement, une position, dans une même espèce et dans des espèces diverses, forment autant d'énonciations machiniques.

Revenons au Scenopoïetes, l'oiseau magique ou d'opéra. Il n'a pas de vives couleurs (comme s'il y avait inhibition). Mais son chant, sa ritournelle, s'entend de très loin (est-ce une compensation, ou au contraire le facteur primaire ?) Il chante sur son bâton à chanter (*singing stick*), liane ou rameau, juste au-dessus de la scène qu'il a préparée (*display ground*), marquée par les feuilles coupées et retournées qui font contraste avec la terre. En même temps qu'il chante, il découvre la racine jaune de certaines plumes sous son bec : il se rend visible en même temps que sonore. Son chant forme un motif complexe et varié, tissé de ses notes propres, et de celles d'autres oiseaux qu'il imite dans les intervalles<sup>29</sup>. Se forme donc un consolidé qui « consiste » en sons spécifiques, sons d'autres espèces, teinte des feuilles, couleur de gorge : l'énoncé machinique ou l'agencement d'énonciation du Scenopoïetes. Nombreux sont les oiseaux qui « imitent » le chant des autres. Mais il n'est pas sûr que l'imitation soit un bon concept pour des phénomènes qui varient d'après l'agencement dans lequel ils entrent. Le *sub-song* contient des éléments qui peuvent entrer dans des organisations rythmiques et mélodiques distinctes de celles de l'espèce considérée, et fournir ainsi dans le plein-chant de véritables notes étrangères ou ajoutées. Si certains oiseaux comme le pinson paraissent réfractaires à l'imitation, c'est dans la mesure où les sons étrangers qui surviennent éventuellement dans leur *sub-song* sont éliminés de la consistance du plein-chant. Au contraire, dans les cas où des phrases ajoutées se trouvent prises dans le plein-chant, ce peut être parce qu'il y a un agencement inter-spécifique du type parasitisme, mais aussi parce que l'agencement de l'oiseau effectue lui-même les contrepoints de sa mélodie. Thorpe n'a pas tort de dire qu'il y a là un problème d'occupation de fréquences,

29. A. J. Marshall, *Bower birds*, The Clarendon Press, Oxford.

comme dans les radios (aspect sonore de la territorialité)<sup>30</sup>. Il s'agit moins d'imiter un chant que d'occuper des fréquences correspondantes ; car il peut être avantageux tantôt de s'en tenir à une zone très déterminée, quand les contrepoints sont assurés d'ailleurs, tantôt au contraire d'élargir ou d'approfondir la zone pour assurer soi-même les contrepoints et inventer les accords qui resteraient diffus, comme dans la *Rain-forest*, où l'on rencontre précisément le plus grand nombre d'oiseaux « imitateurs ».

Du point de vue de la consistance, les matières d'expression ne doivent pas être rapportées seulement à leur aptitude à former des motifs et contrepoints, mais aux inhibiteurs et aux déclencheurs qui agissent sur elles, et aux mécanismes d'innéité ou d'apprentissage, d'héréditaire ou d'acquis qui les modulent. Seulement, le tort de l'ethologie est d'en rester à une répartition binaire de ces facteurs, même et surtout quand on affirme la nécessité de tenir compte des deux à la fois, et de les mélanger à tous les niveaux d'un « arbre de comportements ». Il faudrait plutôt partir d'une notion positive apte à rendre compte du caractère très particulier que prennent l'inné et l'acquis dans un rhizome, et qui serait comme la raison de leur mélange. Ce n'est pas en termes de comportement qu'on la trouvera, mais en termes d'agencement. Certains auteurs mettent l'accent sur des déroulements autonomes encodés dans des centres (innéité) ; d'autres sur des enchaînements acquis régulés par sensations périphériques (apprentissage). Mais déjà Raymond Ruyer montrait que l'animal était plutôt en proie à des « rythmes musicaux », à des « thèmes rythmiques et mélodiques » qui ne s'expliquent ni par l'encodage d'un disque de phonographe enregistré, ni par les mouvements d'exécution qui les effectuent et les adaptent aux circonstances<sup>31</sup>. Ce serait même le contraire : les thèmes rythmiques ou mélodiques précèdent leur exécution et leur enregistrement. Il y aurait d'abord consistance d'une ritournelle, d'un petit air, soit sous forme de mélodie mnémique qui n'aurait pas besoin d'être inscrite localement dans un centre, soit sous forme de motif vague qui n'aurait pas besoin d'être déjà pulsé ou stimulé. Une notion poétique et musicale comme celle du *Natal* — dans le *lied*, ou bien chez Hölderlin ou encore chez Thomas Hardy — nous apprendrait peut-être plus que les catégories un peu fades et embrouillées d'inné ou d'acquis. Car, dès qu'il y a agencement territorial, on peut dire que l'inné prend

30. Thorpe, p. 426. Les chants posent à cet égard un tout autre problème que les cris, qui sont souvent peu différenciés, et semblables entre plusieurs espèces.

31. Raymond Ruyer, *La genèse des formes vivantes*, ch. VII.

une figure très particulière, puisqu'il est inséparable d'un mouvement de décodage, puisqu'il passe en marge du code, contrairement à l'inné du milieu intérieur ; et l'acquisition prend aussi une figure très particulière, puisqu'elle est territorialisée, c'est-à-dire réglée sur des matières d'expression, non plus sur des stimuli du milieu extérieur. Le natal, c'est précisément l'inné, mais l'inné décodé, et c'est précisément l'acquis, mais l'acquis territorialisé. Le natal, c'est cette nouvelle figure que l'inné et l'acquis prennent dans l'agencement territorial. D'où l'affect propre au natal, tel qu'on l'entend dans le lied, d'être toujours perdu, ou retrouvé, ou de tendre vers la patrie inconnue. Dans le natal, l'inné tend à se déplacer : comme dit Ruyer, il est en quelque sorte plus *en avant, en aval* de l'acte ; il concerne moins l'acte ou le comportement que les matières d'expression même, la perception qui les discerne, les sélectionne, le geste qui les érige, ou qui les constitue par lui-même (c'est pourquoi il y a des « périodes critiques » où l'animal valorise un objet ou une situation, « s'imprègne » d'une matière d'expression, bien avant d'être capable d'exécuter le comportement correspondant). Ce n'est pas dire pourtant que le comportement soit livré aux hasards de l'apprentissage ; car il est prédéterminé par ce déplacement, et trouve dans sa propre territorialisation des règles d'agencement. Le natal consiste donc en un décodage de l'innéité et une territorialisation de l'apprentissage, l'un sur l'autre, l'un avec l'autre. Il y a une consistance du natal qui ne s'explique pas par un mélange d'inné et d'acquis, puisqu'il rend compte au contraire de ces mélanges au sein de l'agencement territorial et des inter-agencements. Bref, c'est la notion de comportement qui se révèle insuffisante, trop linéaire par rapport à celle d'agencement. Le natal va de ce qui se passe dans l'intra-agencement jusqu'au centre qui se projette au-dehors, il parcourt les inter-agencements, il va jusqu'aux portes du Cosmos.

C'est que l'agencement territorial n'est pas séparable des lignes ou coefficients de déterritorialisation, des passages et des relais vers d'autres agencements. On a souvent étudié l'influence de conditions artificielles sur le chant des oiseaux ; mais les résultats varient d'une part avec les espèces, d'autre part avec le genre et le moment des artifices. Beaucoup d'oiseaux sont perméables au chant d'autres oiseaux qu'on leur fait entendre pendant la période critique, et reproduisent ensuite ces chants étrangers. Toutefois, le pinson semble beaucoup plus voué à ses propres matières d'expression, et, même exposé à des sons synthétiques, garde un sens inné de sa propre tonalité. Tout dépend aussi du moment où l'on isole les oiseaux, après ou avant la période critique ; car dans le premier cas, les pinsons développent un

chant presque normal, tandis que, dans le second, les sujets du groupe isolé, qui ne peuvent que s'entendre les uns les autres, développent un chant aberrant, non spécifique, et pourtant commun au groupe (cf. Thorpe). C'est que, de toute façon, il faut tenir compte des effets de la déterritorialisation, de la dénatalisation, sur telle espèce et à tel moment. Chaque fois qu'un agencement territorial est pris dans un mouvement qui le déterritorialise (dans des conditions dites naturelles, ou au contraire artificielles), on dirait que se déclenche une machine. C'est même la différence que nous voudrions proposer entre *machine* et *agencement* : une machine est comme un ensemble de pointes qui s'insèrent dans l'agencement en voie de déterritorialisation, pour en tracer les variations et mutations. Car il n'y a pas d'effets mécaniques ; les effets sont toujours machiniques, c'est-à-dire dépendent d'une machine en prise sur l'agencement, et libérée par la déterritorialisation. Ce que nous appelons *énoncés machiniques*, ce sont ces effets de machine qui définissent la consistance où entrent les matières d'expression. De tels effets peuvent être très divers, mais ne sont jamais symboliques ou imaginaires, ils ont toujours une valeur réelle de passage et de relais.

En règle générale, une machine se branche sur l'agencement territorial spécifique, et l'ouvre sur d'autres agencements, le fait passer par les inter-agencements de la même espèce : par exemple, l'agencement territorial d'une espèce d'oiseau s'ouvre sur ses inter-agencements de cour ou de grégarité, en direction du partenaire ou du « socius ». Mais la machine peut également ouvrir l'agencement territorial d'une espèce sur des agencements inter-spécifiques, comme dans le cas des oiseaux qui prennent des chants étrangers, et à plus forte raison dans les cas de parasitisme<sup>32</sup>. Ou encore, la machine peut déborder tout agencement pour produire une ouverture sur le Cosmos. Ou bien, inversement, au lieu d'ouvrir l'agencement déterritorialisé sur autre chose, elle peut produire un effet de fermeture, comme si l'ensemble tombait et tournait dans une sorte de trou noir : c'est ce qui se produit dans des conditions de déterritorialisation précoce et brutale, et lorsque les voies spécifiques, inter-spécifiques et cosmiques se trouvent barrées ; la machine produit alors des effets « individuels » de groupe, tournant en rond, comme dans le cas des pinsons précocement isolés, dont le chant apauvri, simplifié, n'exprime plus que la résonance du trou noir où ils sont pris. Il est important de retrouver ici cette fonction

32. Notamment sur les « Veuves » (*Viduinae*), oiseaux parasites qui ont un chant territorial spécifique, et un chant de cour qu'elles apprennent de leur hôte adoptif : cf. J. Nicolai, *Der Brutparasitismus der Viduinae*, Z. Tierps., XXI, 1964.

« trou noir », parce qu'elle est capable de faire mieux comprendre les phénomènes d'inhibition, et de rompre à son tour avec un dualisme trop strict inhibiteur-déclencheur. En effet, les trous noirs font partie des agencements non moins que les lignes de déterritorialisation : nous avons vu précédemment, qu'un inter-agencement pouvait comporter des lignes d'appauvrissement et de fixation, qui conduisent à un trou noir, quitte à être relayée par une ligne de déterritorialisation plus riche ou positive (ainsi la composante « brin d'herbe », chez les Pinsons d'Australie, tombe dans un trou noir, et se fait relayer par la composante « ritournelle »<sup>33</sup>). Ainsi le trou noir est un effet de machine dans les agencements, qui est dans un rapport complexe avec les autres effets. Il peut arriver que des processus innovateurs aient besoin, pour se déclencher, de tomber dans un trou noir qui fait catastrophe ; des stases d'inhibition s'associent à des déclenchements de comportements-carrefours. En revanche, quand les trous noirs résonnent ensemble, ou que les inhibitions se conjuguent, se font écho, on assiste à une fermeture de l'agencement, comme déterritorialisé dans le vide, au lieu d'une ouverture en consistance : ainsi pour ces groupes isolés de jeunes pinsons. *Les machines sont toujours des clefs singulières qui ouvrent ou qui referment un agencement, un territoire.* Bien plus, il ne suffit pas de faire intervenir la machine dans un agencement territorial donné ; elle intervient déjà dans l'émergence des matières d'expression, c'est-à-dire dans la constitution de cet agencement, et dans les vecteurs de déterritorialisation qui le travaillent aussitôt.

La consistance des matières d'expression renvoie donc d'une part à leur aptitude à former des thèmes rythmiques et mélodiques, d'autre part à la puissance du natal. Et il y a enfin un autre aspect, qui est leur rapport très spécial avec le moléculaire (la machine nous met justement sur cette voie). Les mots mêmes « matières d'expression » impliquent que l'expression aît avec la matière un rapport original. Au fur et à mesure qu'elles prennent consistance, les matières d'expression constituent

---

33. La façon dont un trou noir fait partie d'un agencement apparaît dans de nombreux exemples d'inhibition, ou de fascination-extase, et notamment dans l'exemple du paon : « Le mâle fait la roue (...), puis il incline sa roue vers l'avant et, le cou dressé, indique le sol avec son bec. La femelle accourt et picore en cherchant vers l'endroit précis du sol où se situe le point focal déterminé par la concavité des plumes organisant la roue. Le mâle fait en quelque sorte miroiter avec sa roue une nourriture imaginaire » (Eibl-Eibesfeldt, p. 109). Mais, pas plus que le brin d'herbe du pinson n'est un vestige ou un symbole, le point focal du paon n'est un imaginaire : c'est un convertisseur d'agencement, passage à un agencement de cour, ici effectué par un trou noir.

des sémiotiques ; mais les composantes *sémiotiques* ne sont pas séparables de composantes *matérielles*, et sont singulièrement en prise sur des niveaux moléculaires. Toute la question est donc de savoir si le rapport molaire-moléculaire ne prend pas ici une figure nouvelle. En effet, on a pu distinguer en général des combinaisons « molaire-moléculaire » qui varient beaucoup d'après la direction suivie. En premier lieu : les phénomènes individuels de l'atome peuvent entrer dans des accumulations statistiques ou probabilitaires qui tendent à effacer leur individualité, déjà dans la molécule, puis dans l'ensemble molaire ; mais ils peuvent aussi se compliquer d'inter-actions, et garder leur individualité au sein de la molécule, puis de la macro-molécule, etc., en composant des communications directes d'individus de différents ordres<sup>34</sup>. En second lieu : on voit bien que la différence n'est pas entre individuel et statistique ; en fait, il s'agit toujours de populations, la statistique porte sur des phénomènes individuels, tout comme l'individualité anti-statistique n'opère que par populations moléculaires ; la différence est entre deux mouvements de groupe, comme dans l'équation de l'Alembert, où un groupe tend vers des états de plus en plus probables, homogènes et équilibrés (onde divergente et potentiel retardé), mais l'autre groupe vers des états de concentration moins probables (onde convergente et potentiel anticipé)<sup>35</sup>. En troisième lieu : les forces internes intra-moléculaires, qui confèrent à un ensemble sa forme molaire, peuvent être de deux types, ou bien relations localisables, linéaires, mécaniques, arborescentes, covalentes, soumises aux conditions chimiques d'action et de réaction, de réactions enchaînées, ou bien liaisons non localisables, surlinéaires, machiniques et non mécaniques, non covalentes, indirectes, opérant par *discernement* ou *discrimination* stéréospécifique plutôt que par enchaînement<sup>36</sup>.

Il y a là plusieurs manières d'énoncer une même différence, mais cette différence semble beaucoup plus large que celle que nous cherchons : elle concerne en effet la matière et la vie, ou plutôt même, puisqu'il n'y a qu'une seule matière, elle concerne deux états, deux tendances de la matière atomique (par exemple, il y a des liaisons qui immobilisent l'un par rapport à l'autre les atomes associés, et d'autres liaisons qui permettent une libre rotation). Si l'on énonce la différence sous sa forme la plus générale, on dira qu'elle s'instaure entre système stratifiés, systèmes de stratification d'une part, et d'autre part ensembles consistants,

34. Raymond Ruyer, *La genèse des formes vivantes*, pp. 54 sq.

35. François Meyer, *Problématique de l'évolution*, P. U. F.

36. Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité*.



auto-consistants. Mais justement la consistance, loin d'être réservée à des formes vitales complexes, concerne déjà pleinement l'atome et les particules les plus élémentaires. Il y a système de stratification codé chaque fois qu'il y a, dans le sens horizontal, des causalités linéaires entre éléments ; et, verticalement, des hiérarchies d'ordre entre groupements ; et, pour tout faire tenir ensemble en profondeur, une succession de formes encadrantes dont chacune informe une substance, et sert à son tour de substance à l'autre. Ces causalités, ces hiérarchies, ces encadrements, constitueront aussi bien une strate que le passage d'une strate à une autre et les combinaisons stratifiées du moléculaire et du molaire. On parlera au contraire d'ensembles de consistance quand on se trouvera devant des consolidés de composantes très hétérogènes, des courts-circuits d'ordre ou même des causalités à l'envers, des captures entre matériaux et forces d'une autre nature, au lieu d'une succession réglée formes-substances : comme si un *phylum machinique, une transversalité déstratifiante* passait à travers les éléments, les ordres, les formes et les substances, le molaire et le moléculaire, pour libérer une matière et capter des forces.

Or, si nous nous demandons quelle est la « place de la vie » dans cette distinction, nous voyons sans doute qu'elle implique un gain de consistance, c'est-à-dire une plus-value (plus-value de *déstratification*). Par exemple, elle comporte un plus grand nombre d'ensembles auto-consistants, de processus de consolidation, et leur donne une portée molaire. Elle est déjà déstratifiante, puisque son code n'est pas réparti sur la strate entière, mais occupe une ligne génétique éminemment spécialisée. Pourtant, la question est presque contradictoire, parce que, demander quelle est la place de la vie, revient à la traiter comme une strate particulière, ayant son ordre et venant à point dans l'ordre, ayant ses formes et ses substances. Et c'est vrai qu'elle est les deux à la fois : un système de stratification particulièrement complexe, et un ensemble de consistance bouleversant les ordres, les formes et les substances. Ainsi nous avons vu comment le vivant opérerait un transcodage des milieux qui peut être aussi bien considéré comme constituant une strate que comme opérant des causalités à l'envers et des transversales de déstratification. Du coup, la même question peut être posée quand la vie ne se contente plus de brasser des milieux, mais agence des territoires. L'agencement territorial implique un *décodage*, et n'est pas lui-même séparable d'une *déterritorialisation* qui l'affecte (deux nouveaux types de plus-value). On comprend dès lors que l'« éthologie » soit un domaine molaire très privilégié pour montrer comment les composantes les plus diverses, biochimiques, comportementales, perceptives,

héréditaires, acquises, improvisées, sociales, etc., peuvent cristalliser dans des agencements qui ne respectent ni la distinction des ordres ni la hiérarchie des formes. Ce qui fait tenir ensemble toutes les composantes, ce sont les *transversales*, et la transversale elle-même est seulement une composante qui prend sur soi le vecteur spécialisé de déterritorialisation. En effet, ce n'est pas par le jeu des formes encadrantes ou des causalités linéaires qu'un agencement tient, mais par sa composante la plus déterritorialisée, par une pointe de déterritorialisation, actuellement ou potentiellement : par exemple la ritournelle, plus déterritorialisée que le brin d'herbe, ce qui ne l'empêche pas d'être « déterminée », c'est-à-dire en prise sur des composantes biochimiques et moléculaires. L'agencement tient par sa composante la plus déterritorialisée, mais celle-ci ne veut pas dire indéterminé (la ritournelle peut être étroitement connectée à des hormones mâles)<sup>37</sup>. Une telle composante entrant dans un agencement peut être la plus déterminée, et même mécanisée, elle n'en donne pas moins du « jeu » à ce qu'elle compose, elle favorise l'entrée de nouvelles dimensions des milieux, elle déclenche des processus de discernabilité, de spécialisation, de contraction, d'accélération qui ouvrent de nouveaux possibles, qui ouvrent l'agencement territorial sur des inter-agencements. Revenons au Scenopoïetes : son acte, un de ses actes, consiste à discerner et faire discerner les deux faces de la feuille. Cet acte est en prise sur le déterminisme du bec dentelé. En effet, ce qui définit les agencements, c'est tout à la fois des *matières d'expression* qui prennent consistance indépendamment du rapport forme-substance ; des causalités à l'envers ou des déterminismes « avancés », des innés décodés, qui portent sur des *actes de discernement* ou d'élection, non plus sur des réactions enchaînées ; des *combinaisons moléculaires* qui procèdent par liaisons non covalentes et non par relations linéaires ; bref, une nouvelle « allure » produite par le chevauchement du *sémiotique* et du *matériel*. C'est en ce sens qu'on peut opposer la consistance des agencements à ce qui était encore la stratification des milieux. Mais, là encore, cette opposition n'est que relative, est toute relative. Tout comme les milieux oscillent entre un état de strate et un mouvement de déstratification, les agencements oscillent entre une fermeture territoriale qui tend à les re-stratifier, et une ouverture déterritorialisante qui les connecte au contraire au Cosmos. Dès lors, il n'est pas étonnant que la différence que nous cherchions soit

37. Des femelles d'oiseaux, qui normalement ne chantent pas, se mettent à chanter quand on leur administre des hormones sexuelles mâles, et « reproduisent le chant de l'espèce à laquelle elles se sont imprimées » (Eibl-Eibesfeldt, p. 241).

moins entre les agencements et autre chose qu'entre les deux limites de tout agencement possible, c'est-à-dire entre le système des strates et le plan de la consistance. Et l'on ne doit pas oublier que c'est sur le plan de consistance que les strates durcissent et s'organisent, et que c'est dans les strates que le plan de consistance travaille et se construit, tous les deux pièce à pièce, coup pour coup, opération par opération.

Nous sommes allés des milieux stratifiés aux agencements territorialisés ; et, en même temps, des forces du chaos, telles qu'elles sont ventilées, codées, transcodées par les milieux, jusqu'aux forces de la terre, telles qu'elles sont recueillies dans les agencements. Puis nous sommes allés des agencements territoriaux aux inter-agencements, aux ouvertures d'agencement suivant des lignes de déterritorialisation ; et en même temps, des forces recueillies de la terre jusqu'aux forces d'un Cosmos déterritorialisé, ou plutôt déterritorialisant. Comment Paul Klee présente-t-il ce dernier mouvement, qui n'est plus une « allure » terrestre, mais une « échappée » cosmique ? Et pourquoi un mot si énorme, Cosmos, pour parler d'une opération qui doit être précise ? Klee dit qu'on « exerce un effort par poussées pour décoller de la terre », qu'on « s'élève au-dessus d'elle sous l'empire de forces centrifuges qui triomphent de la pesanteur ». Il ajoute que l'artiste commence par regarder autour de lui, dans tous les milieux, mais pour saisir la trace de la création dans le créé, de la nature naturante dans la nature naturée ; et puis, s'installant « dans les limites de la terre », il s'intéresse au microscope, aux cristaux, aux molécules, aux atomes et particules, non pas pour la conformité scientifique, mais pour le mouvement, rien que pour le mouvement immanent ; l'artiste se dit que ce monde a eu des aspects différents, qu'il en aura d'autres encore, et qu'il y en a déjà d'autres sur d'autres planètes ; enfin, il s'ouvre au Cosmos pour en capter les forces dans une « œuvre » (sans quoi l'ouverture au Cosmos ne serait qu'une rêverie incapable d'élargir les limites de la terre), et pour une telle œuvre il faut des moyens très simples, très purs, presque infantiles, mais il faut aussi les forces d'un *peuple*, et c'est cela qui manque encore, « il nous manque cette dernière force, nous cherchons ce soutien populaire, nous avons commencé au Bauhaus, nous ne pouvons faire plus...<sup>38</sup> »

Quand on parle de classicisme, on entend un rapport forme-matière, ou plutôt forme-substance, la substance étant précisément une matière informée. Une succession de formes compartimentées,

38. Paul Klee, *Théorie de l'art moderne*, pp. 27-33.

centralisées, hiérarchisées les unes par rapport aux autres, viennent organiser la matière, chacune se chargeant d'une partie plus ou moins importante. Chaque forme est comme le code d'un milieu, et le passage d'une forme à une autre est un véritable transcodage. Même les saisons sont des milieux. Il y a là deux opérations coexistantes, l'une par laquelle la forme se différencie suivant des distinctions binaires, l'autre par laquelle les parties substantielles informées, les milieux ou saisons, entrent dans un ordre de succession qui peut être le même dans les deux sens. Mais, sous ces opérations, l'artiste classique risque une aventure extrême, dangereuse. Il ventile les milieux, les sépare, les harmonise, règle leurs mélanges, passe de l'un à l'autre. Ce qu'il affronte ainsi, c'est le chaos, les forces du chaos, les forces d'une matière brute indomptée, auxquelles les Formes doivent s'imposer pour faire des substances, les Codes, pour faire des milieux. Prodigieuse agilité. C'est en ce sens qu'on n'a jamais pu tracer de frontière bien nette entre le baroque et le classique<sup>39</sup>. Tout le baroque gronde au fond du classique ; la tâche de l'artiste classique est celle de Dieu même, organiser le chaos, et son seul cri est Création ! la Création ! l'Arbre de la Création ! Une flûte de bois millénaire organise le chaos, mais le chaos est là comme la Reine de la nuit. L'artiste classique procède avec l'Un-Deux : l'un-deux de la différenciation de la forme en tant qu'elle se divise (homme-femme, rythmes masculins et féminins, les voix, les familles d'instruments, toutes les binarités de l'*Ars Nova*) ; l'un-deux de la distinction des parties en tant qu'elles se répondent (la flûte enchantée et la clochette magique). Le petit air, la ritournelle d'oiseau, est l'unité binaire de création, l'unité différenciante du commencement pur : « D'abord le piano solitaire se plaint, comme un oiseau abandonné de sa compagne ; le violon l'entendit, lui répondit comme d'un arbre voisin. C'était comme au commencement du monde, comme s'il n'y avait eu qu'eux deux sur la terre, *ou plutôt* dans ce monde fermé à tout le reste, construit par la logique d'un créateur et où ils ne seraient jamais que tous les deux : cette sonate<sup>40</sup>. »

Si l'on essaie de définir aussi sommairement le romantisme, on voit bien que tout change. Un cri nouveau retentit : la Terre, le territoire et la Terre ! C'est avec le romantisme que l'artiste abandonne son ambition d'une universalité de droit, et son statut de créateur : il se territorialise, il entre dans un agencement territorial. Les saisons sont maintenant territorialisées. Et sans

39. Cf. *Renaissance, maniérisme, baroque*, Actes du XI<sup>e</sup> stage de Tours, Vrin, 1<sup>re</sup> partie, sur les « périodisations ».

40. Proust, *Du côté de chez Swann*, la Pléiade, I, p. 352.

doute la terre n'est pas la même chose que le territoire. La terre, c'est ce point intense au plus profond du territoire, ou bien projeté hors de lui comme point focal, et où se rassemblent toutes les forces en un corps-à-corps. La terre n'est plus une force parmi les autres, ni une substance informée ou un milieu codé, qui aurait son tour et sa part. La terre est devenue ce corps-à-corps de toutes les forces, celles de la terre comme celles des autres substances, si bien que l'artiste ne se confronte plus au chaos, mais à l'enfer et au souterrain, au sans-fond. Il ne risque plus de se dissiper dans les milieux, mais de s'enfoncer trop loin dans la Terre, Empédocle. Il ne s'identifie plus à la Création, mais au fondement ou à la fondation, c'est la fondation qui est devenue créatrice. Il n'est plus Dieu, mais Héros qui lance à Dieu son défi : Fondons, fondons, et non plus Créons. Faust, surtout le second Faust, est porté par cette tendance. Au dogmatisme, au catholicisme des milieux (code), s'est substitué le criticisme, le protestantisme de la terre. Et certes la Terre comme point intense en profondeur ou en projection, comme *ratio essendi*, est toujours en décalage par rapport au territoire ; et le territoire, comme condition de « connaissance », *ratio cognoscendi*, est toujours en décalage par rapport à la terre. Le territoire est allemand, mais la Terre est grecque. Et, justement, c'est ce décalage qui fait le statut de l'artiste romantique, en tant qu'il n'affronte plus la béance du chaos, mais l'attraction du Fond. Le petit air, la ritournelle d'oiseau a changé : elle n'est plus le commencement d'un monde, elle trace sur la terre l'agencement territorial. Du coup, elle n'est plus faite de deux parties consonantes qui se cherchent et se répondent, elle s'adresse à un chant plus profond qui la fonde, mais aussi la heurte, l'emporte et la fait dissonner. La ritournelle est constituée indissolublement par la chanson territoriale et le chant de la terre qui s'élève pour la couvrir. Ainsi, à la fin du *Chant de la terre*, la coexistence des deux motifs, l'un mélodique évoquant les agencements de l'oiseau, l'autre rythmique, profonde respiration de la terre, éternellement. Mahler dit que le chant des oiseaux, la couleur des fleurs, l'odeur des forêts ne suffisent pas à faire la Nature, il y faut le dieu Dionysos ou le grand Pan. Une Ur-ritournelle de la terre capte toutes les ritournelles territoriales ou autres, et toutes celles des milieux. Dans *Wozzeck*, la ritournelle berceuse, la ritournelle militaire, la ritournelle à boire, la ritournelle de chasse, la ritournelle enfantine à la fin sont autant d'agencements admirables emportés par la puissante machine de la terre, et par les pointes de cette machine : la voix de *Wozzeck* par laquelle la terre devient sonore, le cri de mort de Marie qui file sur l'étang, le *Si* redoublé, quand la terre hurle... C'est ce déca-

lage, ce décodage, qui fait que l'artiste romantique vit le territoire, mais le vit nécessairement comme perdu, et se vit lui-même comme exilé, voyageur, déterritorialisé, *repoussé dans les milieux*, tel le Hollandais volant ou le roi Voldemar (tandis que le classique habitait les milieux). Mais, en même temps, c'est encore la terre qui commande ce mouvement, c'est l'attraction de la Terre qui fait cette répulsion du territoire. Le poteau indicateur n'indique plus que le chemin d'où nul ne revient. Telle est l'ambiguïté du natal, qui apparaît dans le lied, mais aussi dans la symphonie et l'opéra : le lied est à la fois le territoire, le territoire perdu, la terre vectrice. L'intermezzo allait prendre une importance de plus en plus grande, parce qu'il jouait sur tous les décalages entre la terre et le territoire, s'y intercalait, les remplissait à sa manière, « entre deux heures », « midi-minuit ». De ce point de vue, on peut dire que les innovations fondamentales du romantisme ont consisté en ceci : il n'y avait plus des parties substantielles correspondant à des formes, des milieux correspondant à des codes, une matière en chaos qui se trouverait ordonnée dans les formes et par les codes. Les parties étaient plutôt comme des agencements qui se faisaient et se défaisaient à la surface. La forme elle-même devenait *une grande forme en développement continu*, recueil des forces de la terre qui prenait en gerbe toutes les parties. La matière elle-même n'était plus un chaos à soumettre et organiser, mais la *matière en mouvement d'une variation continue*. L'universel était devenu rapport, variation. Variation continue de la matière et développement continu de la forme. A travers les agencements, matière et forme entraient ainsi dans un nouveau rapport : la matière cessait d'être une matière de contenu pour devenir matière d'expression, la forme cessait d'être un code domptant les forces du chaos pour devenir elle-même force, ensemble des forces de la terre. Il y avait un nouveau rapport avec le danger, avec la folie, avec les limites : le romantisme n'allait pas plus loin que le classicisme baroque, mais il allait ailleurs, avec d'autres données et d'autres vecteurs.

Ce qui manque le plus au romantisme, c'est le peuple. Le territoire est hanté par une voix solitaire, à laquelle la voix de la terre fait résonance et percussion, plutôt qu'elle ne lui répond. Même quand il y a un peuple, il est médiatisé par la terre, surgi des entrailles de la terre, et prêt à y retourner : c'est un peuple souterrain plus que terrestre. Le héros est un héros de la terre, mythique, et non du peuple, historique. L'Allemagne, le romantisme allemand, a le génie de vivre le territoire natal non pas comme désert, mais comme « solitaire », quelle que soit la densité de population ; c'est que cette population n'est qu'une émanation de la terre, et vaut pour Un Seul. Le territoire ne

s'ouvre pas vers un peuple, il s'entrouvre sur l'Ami, sur l'Aimée, mais l'Aimée est déjà morte, et l'Ami, incertain, inquiétant<sup>41</sup>. A travers le territoire tout se passe, comme dans un lied, entre l'Un-Seul de l'âme et l'Un-Tout de la terre. C'est pourquoi le romantisme prend une autre allure, et même réclame un autre nom, une autre pancarte, dans les pays latins et les pays slaves où tout passe au contraire par le thème d'un peuple, et des forces d'un peuple. Cette fois, c'est la terre qui est médiatisée par le peuple et n'existe que par lui. Cette fois, la terre peut être « déserte », steppe aride, ou bien territoire démembré, ravagé, elle n'est jamais solitaire, mais pleine d'une population qui nomadise, se sépare ou se regroupe, revendique ou pleure, attaque ou subit. Cette fois, le héros est un héros du peuple, et non plus de la terre ; il est en rapport avec l'*Un-Foule*, non plus avec l'*Un-Tout*. On ne dira certes pas qu'il y a plus ou moins de nationalisme d'un côté ou de l'autre, car le nationalisme est partout dans les figures du romantisme, tantôt comme un moteur, tantôt comme trou noir (et le fascisme utilisa beaucoup moins Verdi que le nazisme Wagner). Le problème est vraiment musical, techniquement musical, d'autant plus politique par là. Le héros romantique, la voix romantique du héros, agit comme sujet, comme individu subjectivé, ayant des « sentiments » ; mais cet élément vocal subjectif se réfléchit dans un ensemble instrumental et orchestral qui mobilise au contraire des « affects » non subjectivés, et qui prend toute son importance avec le romantisme. Or on ne croira pas que les deux, l'élément vocal et l'ensemble orchestral-instrumental, soient simplement dans un rapport extrinsèque : l'orchestration impose à la voix tel ou tel rôle, autant que la voix enveloppe tel ou tel mode d'orchestration. L'orchestration-instrumentation réunit ou sépare, rassemble ou disperse des forces sonores ; mais elle change, et le rôle de la voix change aussi, suivant que ces forces sont celles de la Terre ou celles du Peuple, de l'Un-Tout ou de l'Un-Foule. Dans un cas, il s'agit d'opérer des *groupements de puissances* qui constituent précisément les affects ; dans l'autre cas, ce sont des *individuations de groupe* qui constituent l'affect et font l'objet de l'orchestration. Les groupements de puissance sont pleinement diversifiés, mais ils le sont comme *les rapports propres de l'Universel* ; tandis que,

---

41. Cf. le rôle ambigu de l'ami, à la fin du *Chant de la terre*. Ou bien dans le lied de Schumann *Zwielicht* (in Op. 39), le poème de Eichendorff : « Si tu as un ami ici-bas, ne lui fais pas confiance en cette heure, même s'il est gentil de l'œil et de la bouche, il rêve de guerre dans une paix sournoise. » (Sur le problème de l'Un-Seul ou de « l'Être solitaire » dans le romantisme allemand, on se reportera à Hölderlin, « Le cours et la destination de l'homme en général », in *Poésie* n° 4).

dans les individuations de groupe, il faudrait invoquer un autre mot, le *Dividuel*, pour désigner cet autre type de rapports musicaux, et ces passages intra-groupe ou inter-groupes. L'élément subjectif ou sentimental de la voix n'a pas la même rôle et la même position suivant qu'il affronte intérieurement les groupements de puissance non subjectivés ou les individuations non subjectivées de groupe, les rapports de l'universel ou les rapports du « dividuel ». Debussy posait bien le problème de l'Un-Foule lorsqu'il reprochait à Wagner de ne pas savoir « faire » une foule ou un peuple : il faut qu'une foule soit pleinement individualisée, mais par des individuations de groupe, qui ne se réduisent pas à l'individualité des sujets qui la composent<sup>42</sup>. Le peuple doit s'individualiser, non pas d'après les personnes, mais d'après les affects qu'il éprouve simultanément et successivement. On rate donc aussi bien l'Un-Foule ou le Dividuel quand on réduit le peuple à une juxtaposition, et quand on le réduit à une puissance de l'universel. Bref, il y a comme deux conceptions très différentes de l'orchestration, et du rapport voix-instrument, suivant qu'on s'adresse aux forces de la Terre, ou bien aux forces du Peuple, pour les rendre sonores. L'exemple le plus simple de cette différence serait sans doute Wagner-Verdi, dans la mesure où Verdi donne de plus en plus d'importance aux rapports de la voix avec l'instrumentation et l'orchestration. Aujourd'hui même, Stockhausen et Berio élaborent une nouvelle version de cette différence, bien qu'ils affrontent un problème musical distinct de celui du romantisme (il y a chez Berio la recherche d'un cri multiple, d'un cri de population, dans le dividuel de l'Un-Foule, et non pas d'un cri de la terre dans l'universel de l'Un-Tout). Or l'idée d'un Opéra du monde, ou d'une musique cosmique, et le rôle de la voix, changent singulièrement suivant ces deux pôles de l'orchestration<sup>43</sup>. Pour ne

42. « Le peuple de Moussorgski dans *Boris* ne forme pas une foule véritable ; c'est tantôt un groupe qui chante, et tantôt un autre, et non un troisième, chacun à son tour, et le plus souvent à l'unisson. Quant au peuple des *Maîtres chanteurs*, ce n'est pas une foule, c'est une armée, puissamment organisée à l'allemande et qui marche en rangs. Ce que je voudrais, c'est quelque chose de plus épars, de plus divisé, de plus délié, de plus impalpable, quelque chose d'inorganique en apparence et pourtant d'ordonné dans le fond » (cité par Barraqué, *Debussy*, p. 159). Ce problème — comment faire une foule — se retrouve évidemment dans d'autres arts, peinture, cinéma... On se reportera surtout aux films d'Eisenstein, qui procèdent par ce type d'individuations de groupe, très spéciales.

43. Sur les rapports du cri, de la voix, de l'instrument et de la musique comme « théâtre », cf. les déclarations de Berio présentant ses disques. — On se rappellera le thème nietzschéen, éminemment musical, d'un cri multiple de tous les Hommes supérieurs, à la fin de *Zarathoustra*.



pas s'en tenir à une simple opposition Wagner-Verdi, il faudrait montrer comment l'orchestration de Berlioz a su avec génie passer, ou même hésiter, d'un pôle à l'autre, Nature *ou* Peuple sonores. Comment une musique comme celle de Moussorgski a su faire foule (quoique en dise Debussy). Comment une musique comme celle de Bartok a pu s'appuyer sur des airs populaires ou de population, pour faire des populations elles-mêmes sonores, instrumentales et orchestrales qui imposent une nouvelle gamme du Dividuel, un nouveau prodigieux chromatisme<sup>44</sup>. L'ensemble des voies non wagnériennes...

S'il y a un âge moderne, c'est, bien sûr, celui du cosmique. Paul Klee se déclare anti-faustien, « les bêtes et toutes les autres créatures, je ne les aime pas avec une cordialité terrestre, les choses terrestres m'intéressent moins que les choses cosmiques ». L'agencement n'affronte plus les forces du chaos, il ne s'approfondit plus dans les forces de la terre ou dans les forces du peuple, mais il s'ouvre sur les forces du Cosmos. Tout cela semble d'une extrême généralité, et comme hégélien, témoignant d'un Esprit absolu. Et pourtant c'est, ce devrait être de la technique, rien que de la technique. Le rapport essentiel n'est plus matières-formes (ou substances-attributs) ; mais il n'est pas davantage dans le développement continu de la forme et la variation continue de la matière. Il se présente ici comme un rapport direct *matériau-forces*. Le matériau, c'est une matière molécularisée, et qui doit à ce titre « capter » des forces, lesquelles ne peuvent plus être que des forces du Cosmos. Il n'y a plus de matière qui trouverait dans la forme son principe d'intelligibilité correspondant. Il s'agit maintenant d'élaborer un matériau chargé de capter des forces d'un autre ordre : le matériau visuel doit capturer des forces non visibles. *Rendre visible*, disait Klee, et non pas rendre ou reproduire le visible. Dans cette perspective, la philosophie suit le même mouvement que les autres activités ; alors que la philosophie romantique invoquait encore une identité synthétique formelle assurant une intelligibilité continue de la matière (synthèse a priori), la philosophie moderne tend à élaborer un matériau de pensée pour capturer des forces non pensables en elles-mêmes. C'est la philosophie-Cosmos, à la manière de Nietzsche. Le matériau moléculaire est même tellement déterritorialisé qu'on ne peut plus parler de matières d'expression, comme dans la territorialité romantique. *Les matières d'expression font place à un matériau de capture*. Dès lors, les forces à capturer ne sont plus celles de la terre, qui constituent encore une grande Forme expressive, ce sont

44. Sur le chromatisme de Bartok, cf. l'étude de Gisèle Brelet, in *Histoire de la musique*, Pléiade, t. II, pp. 1036-1072.

maintenant les forces d'un Cosmos énergétique, informel et immatériel. Il arrive au peintre Millet de dire que, ce qui compte en peinture, ce n'est pas ce que porte un paysan, par exemple, objet sacré ou sac de pommes de terre, mais le poids exact de ce qu'il porte. C'est le tournant post-romantique : l'essentiel n'est plus dans les formes et les matières, ni dans les thèmes, mais dans les forces, les densités, les intensités. La terre elle-même bascule, et tend à valoir comme le pur matériau d'une force gravifique ou de pesanteur. Peut-être faudra-t-il attendre Cézanne pour que les rochers n'existent plus que par les forces de plissement qu'ils captent, les paysages par des forces magnétiques et thermiques, les pommes par des forces de germination : forces non visuelles, et pourtant rendues visibles. C'est en même temps que les forces deviennent nécessairement cosmiques, et le matériau moléculaire ; une force immense opère dans un espace infinitésimal. Le problème n'est plus d'un commencement, pas davantage celui d'une fondation-fondement. C'est devenu un problème de consistance ou de consolidation : comment consolider le matériau, le rendre consistant, pour qu'il puisse capter ces forces non sonores, non visibles, non pensables ? Même la ritournelle devient à la fois moléculaire et cosmique, Debussy... La musique molécularise la matière sonore, mais devient capable ainsi de capter des forces non sonores comme la *Durée*, l'*Intensité*<sup>45</sup>. *Rendre la Durée sonore*. Rappelons-nous l'idée de Nietzsche : l'éternel retour comme petite rengaine, comme ritournelle, mais qui capture les forces muettes et impensables du Cosmos. On sort donc des agencements pour entrer dans l'âge de la Machine, immense mécanosphère, plan de cosmicisation des forces à capter. Exemple serait la démarche de Varèse, à l'aube de cet âge : une machine musicale de consistance, une *machine à sons* (non pas à reproduire les sons), qui molécularise et atomise, ionise la matière sonore, et capte une énergie de Cosmos<sup>46</sup>. Si cette machine doit avoir un agencement, ce sera le synthétiseur. Assemblant les modules, les éléments de source et de traitement, les oscillateurs, générateurs et transformateurs, aménageant les micro-

45. Barraqué, dans son livre sur *Debussy*, analyse le « dialogue du vent et de la mer » en termes de forces, et non plus de thèmes : pp. 153-154. Cf. les déclarations de Messiaen sur ses propres œuvres : les sons ne sont plus « que de vulgaires truchements destinés à rendre les durées appréciables » (in Golea, p. 211).

46. Odile Vivier expose les procédés de Varèse pour traiter la matière sonore, *Varèse*, Ed. du Seuil : l'utilisation des sons purs agissant comme un prisme (p. 36), les mécanismes de projection sur un plan (p. 45, p. 50), les échelles non octaviantes (p. 75), le procédé d'« ionisation » (pp. 98 sq.). Partout, le thème des *molécules* sonores, dont les transformations sont déterminées par des forces ou énergies.

intervalles, il rend audible le processus sonore lui-même, la production de ce processus, et nous met en relation avec d'autres éléments encore qui dépassent la matière sonore<sup>47</sup>. Il unit les disparates dans le matériau, et transpose les paramètres d'une formule à une autre. Le synthétiseur, avec son opération de consistance, a pris la place du fondement dans le jugement synthétique à priori : la synthèse y est du moléculaire et du cosmique, du matériau et de la force, non plus de la forme et de la matière, du *Grund* et du territoire. La philosophie, non plus comme jugement synthétique, mais comme synthétiseur de pensées, pour faire voyager la pensée, la rendre mobile, en faire une force du Cosmos (de même on fait voyager le son...).

Cette synthèse des disparates n'est pas sans équivoque. C'est peut-être la même équivoque qu'on trouve dans la valorisation moderne des dessins d'enfant, des textes fous, des concerts de bruits. Il arrive qu'on en fasse trop, qu'on en rajoute, on opère avec un fouillis de lignes ou de sons ; mais alors, au lieu de produire une machine cosmique, capable de « rendre sonore », on retombe dans une machine de reproduction, et qui finit par reproduire seulement un gribouillage effaçant toutes les lignes, un brouillage effaçant tous les sons. On prétend ouvrir la musique à tous les événements, à toutes les interruptions, mais, ce qu'on reproduit finalement, c'est le brouillage qui empêche tout événement. On n'a plus qu'une caisse de résonance en train de faire trou noir. Un matériau trop riche est un matériau qui reste trop « territorialisé », sur les sources de bruit, sur la nature des objets... (même le piano préparé de Cage). On rend flou un ensemble, au lieu de définir l'ensemble flou *par* les opérations de consistance ou de consolidation qui portent sur lui. Car c'est cela l'essentiel : *un ensemble flou, une synthèse de disparates n'est défini que par un degré de consistance rendant précisément possible la distinction des éléments disparates qui le constituent (discernabilité)*<sup>48</sup>. Il

47. Cf. l'interview de Stockhausen, sur le rôle des synthétiseurs et la dimension effectivement « cosmique » de la musique, in *Le Monde*, 21 juillet 1977 : « Travailler à l'intérieur de matériaux très limités et y intégrer l'univers par une transformation continue. » Richard Pinhas a fait une excellente analyse des possibilités des synthétiseurs à cet égard, en rapport avec la pop' music : « Input, Output », in *Atem* n° 10, 1977.

48. En effet, une définition des ensembles flous pose toutes sortes de problèmes, puisqu'on ne peut même pas invoquer une détermination locale : « L'ensemble des objets quelconques qui sont sur cette table » n'est évidemment pas un ensemble flou. C'est pourquoi les mathématiciens qui s'intéressent à la question ne parlent que de « sous-ensembles flous », l'ensemble de référence devant être normal (cf. Arnold Kaufmann, *Introduction à la théorie des sous-ensembles flous*, Masson, et Hourya Sinaceur, « Logique et mathématique du flou », in *Critique*, mai 1978). Pour consi-

faut que le matériau soit suffisamment déterritorialisé pour être molécularisé, et s'ouvrir à du cosmique, au lieu de retomber dans un amas statistique. Or on ne remplit cette condition que par une certaine simplicité dans le matériau non uniforme : maximum de sobriété calculé par rapport aux disparates ou aux paramètres. C'est la sobriété des agencements qui rend possible la richesse des effets de la Machine. On a souvent trop tendance à se reterritorialiser sur l'enfant, le fou, le bruit. A ce moment-là *on fait flou*, au lieu de faire consister l'ensemble flou, ou de capter les forces cosmiques dans le matériau déterritorialisé. C'est pourquoi Paul Klee se met fort en colère quand on parle de l'« infantilisme » de son dessin (de même Varèse, quand on parle de bruitage, etc.). Selon Klee, il faut une ligne pure et simple, jointe à une idée d'objet, et rien de plus, pour « rendre visible », ou capter du Cosmos : on n'obtient rien, sauf un brouillage, un bruitage visuel, si l'on multiplie les lignes et si l'on prend tout l'objet<sup>49</sup>. Selon Varèse, il faut une figure simple en mouvement, et un plan lui-même mobile, pour que la projection donne une forme hautement complexe, c'est-à-dire une distribution cosmique ; sinon, c'est du bruitage. Sobriété, sobriété : c'est la condition commune pour la déterritorialisation des matières, la molécularisation du matériau, la cosmicisation des forces. Peut-être l'enfant y arrive-t-il. Mais cette sobriété, c'est celle d'un devenir-enfant, qui n'est pas nécessairement le devenir *de* l'enfant, au contraire ; celle d'un devenir-fou, qui n'est pas nécessairement le devenir *du* fou, au contraire. Il est évident qu'il faut un son très pur et simple, une émission ou une onde sans harmoniques, pour que le son voyage, et qu'on voyage autour du son (réussite de La Monte Young à cet égard). Vous trouverez d'autant plus de disparates que vous serez dans une atmosphère raréfiée. Votre synthèse de disparates sera d'autant plus *forte* que vous opérerez avec un geste sobre,

---

dérer le flou comme le caractère de certains ensembles, au contraire, nous sommes partis d'une définition fonctionnelle et non pas locale : l'ensembles des hétérogènes qui avaient une fonction territoriale ou plutôt territorialisante. Mais c'était une définition nominale, qui ne rendait pas compte de « ce qui se passait ». La définition réelle ne peut apparaître qu'au niveau des processus intervenant dans l'ensemble flou ; un ensemble est flou quand ses éléments ne lui appartiennent que par des opérations spécifiques de consistance ou de consolidation, ayant donc eux-mêmes une logique spéciale.

49. Paul Klee, *Théorie de l'art moderne*, p. 31 : « La fable de l'infantilisme de mon dessin doit avoir son origine dans des productions linéaires où j'essayais d'allier l'idée de l'objet, par exemple un homme, à la pure présentation de l'élément ligne. Pour montrer l'homme tel qu'il est, il m'aurait fallu un fouillis de lignes parfaitement dérouterant. Le résultat n'eût plus été alors une présentation pure de l'élément, mais un brouillage tel qu'on ne s'y serait plus retrouvé. »

un acte de consistance, de capture ou d'extraction qui travaillera sur un matériau non pas sommaire, mais prodigieusement simplifié, créativement limité, sélectionné. Car il n'y a d'imagination que dans la technique. La figure moderne n'est pas celle de l'enfant ni du fou, encore moins celle de l'artiste, c'est celle de l'artisan cosmique : une bombe atomique artisanale, c'est très simple en vérité, cela a été prouvé, cela a été fait. Etre un artisan, non plus un artiste, un créateur ou un fondateur, et c'est la seule manière de devenir cosmique, de sortir des milieux, de sortir de la terre. L'invocation au Cosmos n'opère pas du tout comme une métaphore ; au contraire, l'opération est effective dès que l'artiste met en rapport un matériau avec des forces de consistance ou de consolidation.

Le matériau a donc trois caractères principaux : c'est une matière molécularisée ; il est en rapport avec des forces à capter ; il se définit par les opérations de consistance qui portent sur lui. Il est évident enfin que le rapport avec la terre, avec le peuple, change, et n'est plus du type romantique. La terre, c'est maintenant la plus déterritorialisée : non seulement un point dans une galaxie, mais une galaxie parmi d'autres. Le peuple, c'est maintenant le plus molécularisé : une population moléculaire, un peuple d'oscillateurs qui sont autant de forces d'interaction. L'artiste dépouille ses figures romantiques, il renonce aux forces de la terre non moins qu'aux forces du peuple. C'est que le combat, si combat il y a, est passé ailleurs. Les pouvoirs établis ont occupé la terre, et ils ont fait des organisations de peuple. Les mass media, les grandes organisations du peuple, du type parti ou syndicat, sont des machines à reproduire, des machines à faire le flou, et qui opèrent effectivement le brouillage de toutes les forces terrestres populaires. Les pouvoirs établis nous ont mis dans la situation d'un combat à la fois atomique et cosmique, galactique. Beaucoup d'artistes ont pris conscience de cette situation depuis longtemps, et avant même qu'elle ne fût installée (par exemple Nietzsche). Et ils pouvaient en prendre conscience parce que le même vecteur traversait leur propre domaine : une molécularisation, une atomisation du matériau jointe à une cosmicisation des forces prises dans ce matériau. Dès lors, la question était de savoir si les « populations » atomiques ou moléculaires de toute nature (mass media, moyens de contrôle, ordinateurs, armes supraterrrestres) allaient continuer à bombarder le peuple existant, soit pour le dresser, soit pour le contrôler, soit pour l'anéantir, — ou bien si d'autres populations moléculaires étaient possibles, pouvaient se glisser parmi les premières, et susciter un peuple à venir. Comme dit Virilio, dans son analyse très rigoureuse de la dépopulation du peuple et de la déterritorialisation de la terre, la

question est : « Habiter en poète ou en assassin <sup>50</sup> ? » L'assassin est celui qui bombarde le peuple existant, avec des populations moléculaires qui ne cessent de refermer tous les agencements, de les précipiter dans un trou noir de plus en plus vaste et profond. Le poète au contraire est celui qui lâche des populations moléculaires dans l'espoir qu'elles ensemencent ou même engendrent le peuple à venir, qu'elles passent dans un peuple à venir, qu'elles ouvrent un cosmos. Et là encore il ne faut pas traiter le poète comme s'il se gorgeait de métaphores : il n'est pas sûr que les molécules sonores de la pop'music n'essaient pas, ici ou là, actuellement, un peuple d'un nouveau type, singulièrement indifférent aux ordres de la radio, aux contrôles des ordinateurs, aux menaces de la bombe atomique. C'est en ce sens que le rapport des artistes avec le peuple a beaucoup changé : l'artiste a cessé d'être l'Un-Seul retiré en lui-même, mais il a cessé aussi de s'adresser au peuple, d'invoquer le peuple comme force constituée. Jamais il n'a eu autant besoin d'un peuple, mais il constate au plus haut point que le peuple manque, — le peuple, c'est ce qui manque le plus. Ce ne sont pas des artistes populaires ou populistes, c'est Mallarmé qui peut dire que le Livre a besoin du peuple, et Kafka, que la littérature est l'affaire du peuple, et Klee, que le peuple est l'essentiel, *et pourtant qu'il manque*. Le problème de l'artiste est donc que la dépopulation moderne du peuple débouche sur une terre ouverte, et cela avec les moyens de l'art, ou avec des moyens auxquels l'art contribue. Au lieu que le peuple et la terre soient bombardés de toutes parts dans un cosmos qui les borne, il faut que le peuple et la terre soient comme les vecteurs d'un cosmos qui les emporte ; alors le cosmos sera lui-même art. Faire de la dépopulation un peuple cosmique, et de la déterritorialisation une terre cosmique, tel est le vœu de l'artiste-artisan, ici ou là, localement. Si nos gouvernements ont affaire avec du moléculaire et du cosmique, nos arts aussi y trouvent leur affaire, avec le même enjeu, le peuple et la terre, avec des moyens incomparables, hélas, et pourtant compétitifs. N'est-ce pas le propre des créations d'opérer en silence, localement, de chercher partout une consolidation, d'aller du moléculaire à un cosmos incertain, tandis que les processus de destruction et de conservation travaillent en gros, tiennent le devant de la scène, occupent tout le cosmos pour asservir le moléculaire, le mettre dans un conservatoire ou dans une bombe ?

50. Virilio, *L'insécurité du territoire*, p. 49. C'est le thème que Henry Miller développait dans son livre *Rimbaud ou le temps des assassins*, ou bien dans son texte écrit pour Varèse, « Perdus ! Sauvés ! » Miller a sans doute poussé le plus loin la figure moderne de l'écrivain comme artisan cosmique, surtout dans *Sexus*.

Ces trois « âges », le classique, le romantique et le moderne (faute d'un autre nom), il ne faut pas les interpréter comme une évolution, ni comme des structures, avec des coupures significatives. Ce sont des agencements, qui enveloppent des Machines différentes, ou des rapports différents avec la Machine. En un sens, tout ce que nous prêtons à un âge était déjà présent dans l'âge précédent. Ainsi les forces : la question a toujours été celle des forces, assignées comme forces du chaos, ou comme forces de la terre. De même, c'est de tout temps que la peinture s'est proposée de rendre visible, au lieu de reproduire le visible, et la musique de rendre sonore, au lieu de reproduire le sonore. Des ensembles flous n'ont pas cessé de se constituer, et d'inventer leurs processus de consolidation. Et une *libération du moléculaire*, on la trouve déjà dans les matières de contenu classiques, opérant par déstratification, et dans les matières d'expression romantiques, opérant par décodage. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, tant que les forces apparaissent comme de la terre ou du chaos, elles ne sont pas saisies directement comme forces, mais réfléchies dans des rapports de la matière et de la forme. Il s'agit donc plutôt de seuils de perception, de seuils de discernabilité, qui appartiennent à tel ou tel agencement. C'est seulement quand la matière est suffisamment déterritorialisée qu'elle surgit elle-même comme moléculaire, et fait surgir de pures forces qui ne peuvent plus être attribuées qu'au Cosmos. Cela était déjà présent « de tout temps », mais dans d'autres conditions perceptives. Il faut de nouvelles conditions pour que ce qui était enfoui ou recouvert, inféré, conclu, passe maintenant à la surface. Ce qui était composé dans un agencement, ce qui n'était encore que composé, devient composante d'un nouvel agencement. En ce sens, il n'y a guère d'histoire que de la perception, tandis que ce dont on fait l'histoire est plutôt la matière d'un devenir, non pas d'une histoire. Le devenir serait comme la machine, différemment présente dans chaque agencement, mais passant de l'un à l'autre, ouvrant l'un sur l'autre, indépendamment d'un ordre fixe ou d'une succession déterminée.

Alors nous pouvons revenir à la ritournelle. Nous pouvons en proposer une autre classification : les ritournelles de milieux, avec deux parties au moins, où l'une répond à l'autre (le piano et le violon) ; les ritournelles du natal, du territoire, où la partie est en rapport avec un tout, avec une immense ritournelle de la terre, suivant des rapports eux-mêmes variables qui marquent chaque fois le décalage de la terre au territoire (la berceuse, la chanson à boire, la chanson de chasse, de travail, la militaire, etc.) ; les ritournelles populaires et folkloriques, elles-mêmes en rapport avec un immense chant du peuple, suivant les rapports variables d'in-

dividuations de foule qui jouent à la fois des affects et des nations (la Polonoise, l'Auvergnate, l'Allemande, la Magyare ou la Roumaine, mais aussi la Pathétique, la Panique, la Vengeresse..., etc.) ; les ritournelles molécularisées (la mer, le vent) en rapport avec des forces cosmiques, avec la ritournelle-Cosmos. Car le Cosmos est lui-même une ritournelle, et l'oreille aussi (tout ce qu'on a pris pour des labyrinthes, c'étaient des ritournelles). Mais justement, pourquoi la ritournelle est-elle éminemment sonore ? D'où vient ce privilège de l'oreille alors que les animaux déjà, les oiseaux, nous présentent tant de ritournelles gestuelles, posturales, chromatiques, visuelles ? Le peintre a-t-il moins de ritournelles que le musicien ? Y a-t-il moins de ritournelles chez Cézanne ou chez Klee que chez Mozart, Schumann ou Debussy ? Dans les exemples de Proust : le petit pan de mur jaune de Vermeer, ou bien les fleurs d'un peintre, les roses d'Elstir, font-ils moins « ritournelle » que la petite phrase de Vinteuil ? Il ne s'agit certes pas de décerner la suprématie à tel art en fonction d'une hiérarchie formelle et de critères absolus. Le problème, plus modeste, serait de comparer les puissances ou coefficients de déterritorialisation des composantes sonores et des composantes visuelles. Il semble que le son, en se déterritorialisant, s'affine de plus en plus, se spécifie et devienne autonome. Tandis que la couleur colle davantage, non pas forcément à l'objet, mais à la territorialité. Quand elle se déterritorialise, elle tend à se dissoudre, à se laisser piloter par d'autres composantes. On le voit bien dans les phénomènes de synesthésie, qui ne se réduisent pas à une simple correspondance couleur-son, mais où les sons tiennent le rôle-pilote et induisent des couleurs qui se *superposent* aux couleurs vues, leur communiquant un rythme et un mouvement proprement sonores<sup>51</sup>. Cette puissance, le son ne la doit pas à des valeurs signifiantes ou de « communication » (qui la supposent, au contraire), ni à des propriétés physiques (qui donneraient plutôt le privilège à la lumière). C'est une ligne phylogénique, un phylum machinique, qui passe par le son, et en fait une pointe de déterritorialisation. Et cela ne va pas sans de grandes ambiguïtés : le son nous envahit, nous pousse, nous entraîne, nous traverse. Il quitte la terre, mais aussi bien pour nous faire tomber dans un trou noir que pour nous ouvrir à un cosmos. Il nous donne l'envie de mourir. Ayant la plus grande force de déterritorialisation, il opère aussi les reterritorialisations

51. Sur ce rapport des couleurs avec les sons, cf. Messiaen et Samuel, *Entretiens*, pp. 36-38. Ce que Messiaen reproche aux drogués, c'est de trop simplifier le rapport, qui joue dès lors entre un bruit et une couleur, au lieu de faire intervenir des complexes de sons-durées et des complexes de couleurs.



les plus massives, les plus hébétées, les plus redondantes. Extase et hypnose. On ne fait pas bouger un peuple avec des couleurs. Les drapeaux ne peuvent rien sans les trompettes, les lasers se modulent sur le son. La ritournelle est sonore par excellence, mais elle développe sa force aussi bien dans une chansonnette visqueuse que dans le motif le plus pur ou la petite phrase de Vinteuil. Et parfois l'un dans l'autre : comment Beethoven devient un « indicatif ». Fascisme potentiel de la musique. On peut dire en gros que la musique est branchée sur un phylum machinique infiniment plus puissant que celui de la peinture : ligne de pression sélective. C'est pourquoi le musicien n'a pas avec le peuple, avec les machines, avec les pouvoirs établis, le même rapport que le peintre. Notamment, les pouvoirs éprouvent un vif besoin de contrôler la distribution des trous noirs et des lignes de déterritorialisation dans ce phylum de sons, pour conjurer ou s'approprier les effets du machinisme musical. Le peintre, au moins dans l'image qu'on s'en fait, peut être beaucoup plus ouvert socialement, beaucoup plus politique, et moins contrôlé du dehors et du dedans. C'est parce qu'il a lui-même à créer ou recréer chaque fois un phylum, et doit chaque fois le faire à partir des corps de lumière et de couleur qu'il produit, tandis que le musicien dispose au contraire d'une sorte de continuité germinale, même latente, même indirecte, à partir de laquelle il produit ses corps sonores. Ce n'est pas le même mouvement de création : l'un va du *soma* au *germen*, et l'autre, du *germen* au *soma*. La ritournelle du peintre est comme l'envers de celle du musicien, un négatif de la musique.

Mais, de toute façon, qu'est-ce qu'une ritournelle ? *Glass harmonica* : la ritournelle est un prisme, un cristal d'espace-temps. Elle agit sur ce qui l'entoure, son ou lumière, pour en tirer des vibrations variées, des décompositions, projections et transformations. La ritournelle a aussi une fonction catalytique : non seulement augmenter la vitesse des échanges et réactions dans ce qui l'entoure, mais assurer des interactions indirectes entre éléments dénués d'affinité dite naturelle, et former par là des masses organisées. La ritournelle serait donc du type cristal ou protéine. Quant au germe ou à la structure internes, ils auraient alors deux aspects essentiels : les augmentations et diminutions, ajouts et retraits, amplifications et éliminations par valeurs inégales, mais aussi la présence d'un mouvement rétrograde qui va dans les deux sens, comme « sur les vitres latérales d'un tramway en marche ». L'étrange mouvement rétrogradé de *Joke*. Il appartient à la ritournelle de se concentrer par élimination sur un moment extrêmement bref, comme des extrêmes à un centre, ou au contraire de se développer par ajouts qui vont d'un centre aux extrêmes, mais aussi de parcourir ces chemins dans les deux

sens<sup>52</sup>. La ritournelle fabrique du temps. Elle est le « temps impliqué » dont parlait le linguiste Guillaume. Alors l'ambiguïté de la ritournelle apparaît mieux : car, si le mouvement rétrograde ne forme qu'un cercle fermé, si les augmentations et diminutions se font seulement par valeurs régulières, par exemple du double ou de la moitié, cette fausse rigueur spatio-temporelle laisse d'autant plus *dans* le flou l'ensemble extérieur, qui n'a plus avec le germe que des rapports associatifs, indicatifs ou descriptifs — « un chantier d'inauthentiques éléments pour la formation d'impurs cristaux » —, au lieu du pur cristal qui capte des forces cosmiques. La ritournelle reste à l'état de formule évoquant un personnage ou un paysage, au lieu de faire elle-même un personnage rythmique, un paysage mélodique. C'est donc comme deux pôles de la ritournelle. Et ces deux pôles ne dépendent pas seulement d'une qualité intrinsèque, mais aussi d'un état de force de celui qui écoute : ainsi la petite phrase de la sonate de Vinteuil reste longtemps associée à l'amour de Swann, au personnage d'Odette et au paysage du bois de Boulogne, jusqu'à ce qu'elle tourne sur elle-même, s'ouvre sur elle-même pour révéler des potentialités jusqu'alors inouïes, entrer dans d'autres connexions, faire dériver l'amour vers d'autres agencements. Il n'y a pas le Temps comme forme a priori, mais la ritournelle est la forme a priori du temps, qui fabrique chaque fois des temps différents.

C'est curieux comme la musique n'élimine pas la ritournelle médiocre ou mauvaise, ou le mauvais usage de la ritournelle, mais l'entraîne au contraire, ou s'en sert comme d'un tremplin. « Ah vous dirai-je maman... », « Elle avait une jambe de bois... », « Frère Jacques... ». Ritournelle d'enfance ou d'oiseau, chant folklorique, chanson à boire, valse de Vienne, clochettes à vache, la musique se sert de tout et emporte tout. Ce n'est pas qu'un air d'enfant, d'oiseau ou de folklore, se réduise à la formule associative et fermée dont nous parlions tout à l'heure. Il faudrait plutôt montrer comment un musicien a besoin d'un *premier type* de ritournelle, ritournelle territoriale ou d'agencement, pour la transformer du dedans, la déterritorialiser, et produire enfin une ritournelle du *second type*, comme but final de la musique, ritournelle cosmique d'une machine à sons. D'un type à l'autre, Gisèle Brelet a bien posé le problème à propos de Bartok : comment, à partir des *mélodies* territoriales et populaires, autonomes, suffisantes, fermées sur soi comme des modes, construire un nouveau

52. Sur le cristal ou le type cristallin, les valeurs ajoutées et retranchées, le mouvement rétrograde, on se reportera aussi bien aux textes de Messiaen dans ses Entretiens qu'à ceux de Paul Klee dans son Journal.

chromatisme qui les fasse communiquer, et créer ainsi des « thèmes » qui assurent un développement de la Forme ou plutôt un devenir des Forces ? Le problème est général puisque, dans beaucoup de directions, des ritournelles vont être ensemencées par un nouveau germe qui retrouve les modes et les rend communicants, défait le tempérament, fond le majeur et le mineur, fait fuir le système tonal, passe à travers ses mailles plutôt que de rompre avec lui<sup>53</sup>. On peut dire : vive Chabrier contre Schoenberg, comme Nietzsche disait vive Bizet, et pour les mêmes raisons, dans la même intention musicale et technique. On va du modal à un chromatisme élargi non tempéré. On n'a pas besoin de supprimer le tonal, on a besoin de le faire fuir. On va des ritournelles agencées (territoriales, populaires, amoureuses, etc.) à la grande ritournelle machinée cosmique. Mais le travail de création se fait déjà dans les premières, il est là tout entier. Dans la petite forme-ritournelle ou rondeau, s'introduisent déjà les déformations qui vont capter une grande force. Scènes d'enfance, jeux d'enfant : on part d'une ritournelle enfantine, mais l'enfant a déjà des ailes, il devient céleste. Le devenir-enfant du musicien se double d'un devenir-aérien de l'enfant, dans un bloc indécomposable. Mémoire d'un ange, c'est plutôt devenir pour un cosmos. Cristal : le devenir-oiseau de Mozart ne se sépare pas d'un devenir initié de l'oiseau, et fait bloc avec lui<sup>54</sup>. C'est le travail extrêmement profond sur le premier type de ritournelles qui va créer le second type, c'est-à-dire la petite phrase du Cosmos. Dans un concerto, Schumann a besoin de tous les agencements de l'orchestre pour faire que le violoncelle erre, comme une lumière s'éloigne ou s'éteint. Chez Schumann, c'est tout un travail mélodique, harmonique et rythmique savant, qui aboutit à

53. Dans *L'Histoire de la musique*, Pléiade, t. II, cf. l'article de Roland-Manuel sur « l'évolution de l'harmonie en France et le renouveau de 1880 » (pp. 867-879) et celui de Delage sur Chabrier (831-840). Et, surtout, l'étude de Gisèle Brelet sur Bartok : « N'est-ce pas de cette antinomie de la mélodie et du thème que vient la difficulté pour la musique savante d'utiliser la musique populaire ? La musique populaire, c'est la mélodie, au sens le plus plein, la mélodie nous persuadant qu'elle se suffit et qu'elle est la musique même. Comment ne refuserait-elle pas de se plier au développement savant d'une œuvre musicale animée de ses desseins propres ? Bien des symphonies inspirées du folklore ne sont que des symphonies *sur* un thème populaire, auquel le développement savant reste étranger et extérieur. La mélodie populaire ne saurait être un thème véritable ; et c'est pourquoi, dans la musique populaire, elle est l'œuvre entière, et, une fois terminée, n'a plus que la ressource de se répéter. Mais la mélodie ne peut-elle se transformer en thème ? Bartok résout ce problème que l'on croyait insoluble » (p. 1056).

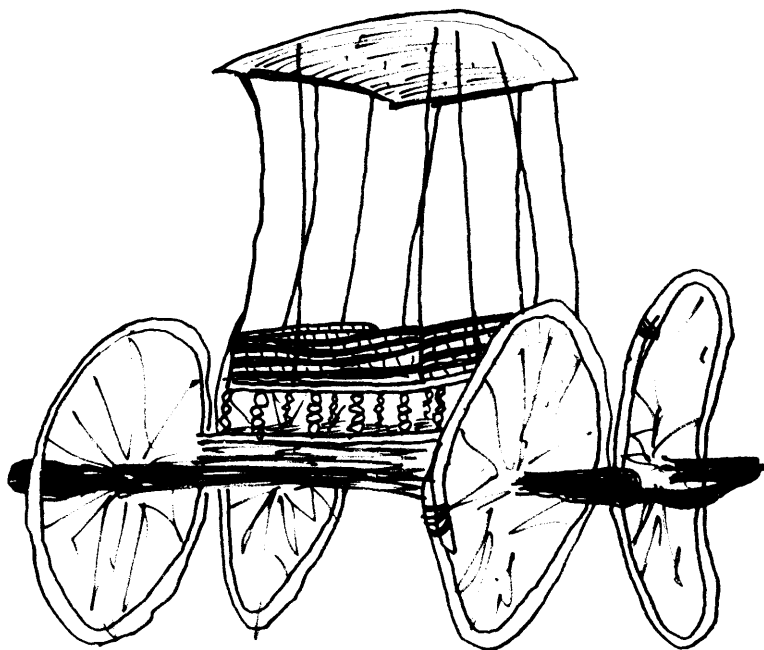
54. Marcel Moré, *Le dieu Mozart et le monde des oiseaux*, Gallimard, p. 168. Et, sur le cristal, pp. 83-89.

ce résultat simple et sobre, *déterritorialiser la ritournelle*<sup>55</sup>. Produire une ritournelle déterritorialisée, comme but final de la musique, la lâcher dans le Cosmos, c'est plus important que de faire un nouveau système. Ouvrir l'agencement sur une force cosmique. De l'un à l'autre, de l'agencement des sons à la Machine qui rend sonore — du devenir-enfant du musicien au devenir-cosmique de l'enfant —, beaucoup de dangers surgissent : les trous noirs, les fermetures, les paralysies du doigt et les hallucinations de l'ouïe, la folie de Schumann, la force cosmique devenue *mauvaise*, une note qui vous poursuit, un son qui vous transperce. Et pourtant l'une était déjà dans l'autre, la force cosmique était dans le matériau, la grande ritournelle dans les petites ritournelles, la grande manœuvre dans la petite manœuvre. Seulement on n'est jamais sûr d'être assez fort, puisqu'on n'a pas de système, on n'a que des lignes et des mouvements. Schumann.

---

55. Cf. la célèbre analyse que Berg fait de « Rêverie », *Écrits*, Ed. du Rocher, pp. 44-64.

## 12. 1227 - Traité de nomadologie : la machine de guerre



*Char nomade entièrement de bois, Altäi,  
V<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles av. J.-C.*

*Axiome I : La machine de guerre est extérieure à l'appareil d'Etat.*

*Proposition I : Cette extériorité est d'abord attestée par la mythologie, l'épopée, le drame et les jeux.*

Georges Dumézil, dans des analyses décisives de la mythologie indo-européenne, a montré que la souveraineté politique, ou domination, avait deux têtes : celle du roi-magicien, celle du prêtre-juriste. Rex et flamen, raj et Brahman, Romulus et Numa,

Varuna et Mitra, le despote et le législateur, le lieur et l'organisateur. Et sans doute ces deux pôles s'opposent terme à terme, comme l'obscur et le clair, le violent et le calme, le rapide et le grave, le terrible et le réglé, le « lien » et le « pacte », etc.<sup>1</sup>. Mais leur opposition n'est que relative ; ils fonctionnent en couple, en alternance, comme s'ils exprimaient une division de l'Un ou composaient eux-mêmes une unité souveraine. « A la fois antithétiques et complémentaires, nécessaires l'un à l'autre et par conséquent sans hostilité, sans mythologie de conflit : chaque spécification homologue sur l'autre, et, à eux deux, ils épuisent le champ de la fonction. » Ce sont les éléments principaux d'un appareil d'Etat qui procède en Un-Deux, distribue les distinctions binaires et forme un milieu d'intériorité. C'est une double articulation qui fait de l'appareil d'Etat une *strate*.

On remarquera que la guerre n'est pas prise dans cet appareil. *Ou bien* l'Etat dispose d'une violence qui ne passe pas par la guerre : il emploie des policiers et des geôliers plutôt que des guerriers, il n'a pas d'armes et n'en a pas besoin, il agit par capture magique immédiate, il « saisit » et « lie », empêchant tout combat. *Ou bien* l'Etat acquiert une armée, mais qui pré-suppose une intégration juridique de la guerre et l'organisation d'une fonction militaire<sup>2</sup>. Quant à la machine de guerre en elle-même, elle semble bien irréductible à l'appareil d'Etat, extérieure à sa souveraineté, préalable à son droit : elle vient d'ailleurs. *Indra, le dieu guerrier, ne s'oppose pas moins à Varuna qu'à Mitra*<sup>3</sup>. Il ne se réduit pas à l'un des deux, pas plus qu'il ne forme un troisième. Il serait plutôt comme la multiplicité pure et sans mesure, la meute, irruption de l'éphémère et puissance de la métamorphose. *Il dénoue le lien autant qu'il trahit le pacte*. Il fait valoir une *furor* contre la mesure, une célérité contre la gravité, un secret contre le public, une puissance contre la souveraineté, une machine contre l'appareil. Il témoigne d'une autre justice, parfois d'une cruauté incompréhensible, mais parfois

1. Georges Dumézil, *Mitra-Varuna*, Gallimard (sur le *nexum* et le *mutuum*, le lien et le contrat, cf. 118-124).

2. L'Etat, suivant son premier pôle (Varuna, Ouranos, Romulus), opère par lien magique, prise ou capture immédiate : il ne combat pas, et n'a pas de machine de guerre, « il lie, et c'est tout ». Suivant son autre pôle (Mitra, Zeus, Numa), il s'approprie une armée, mais en la soumettant à des règles institutionnelles et juridiques qui n'en font plus qu'une pièce de l'appareil d'Etat : ainsi Mars-Tiwaz n'est pas un dieu guerrier, mais un dieu « juriste de la guerre ». Cf. Dumézil, *Mitra-Varuna*, pp. 113 sq., 148 sq., 202 sq.

3. Dumézil, *Heur et malheur du guerrier*, P. U. F.

aussi d'une pitié inconnue (puisqu'il dénoue les liens...<sup>4</sup>). Il témoigne surtout d'autres rapports avec les femmes, avec les animaux, puisqu'il vit toute chose dans des rapports de *devenir*, au lieu d'opérer des répartitions binaires entre « états » : tout un devenir-animal du guerrier, tout un devenir-femme, qui outre-passe aussi bien les dualités de termes que les correspondances de rapports. A tout égard, la machine de guerre est d'une autre espèce, d'une autre nature, d'une autre origine que l'appareil d'Etat.

Il faudrait prendre un exemple limité, comparer la machine de guerre et l'appareil d'Etat suivant la théorie des jeux. Soit les Échecs et le Go, du point de vue des pièces, des rapports entre les pièces et de l'espace concerné. Les échecs sont un jeu d'Etat, ou de cour, l'empereur de Chine y joue. Les pièces d'échecs sont codées, elles ont une nature intérieure ou des propriétés intrinsèques, d'où découlent leurs mouvements, leurs situations, leurs affrontements. Elles sont qualifiées, le cavalier reste un cavalier, le fantassin un fantassin, le voltigeur un voltigeur. Chacune est comme un sujet d'énoncé, doué d'un pouvoir relatif ; et ces pouvoirs relatifs se combinent dans un sujet d'énonciation, le joueur d'échecs lui-même ou la forme d'intériorité du jeu. Les pions de go au contraire sont des grains, des pastilles, de simples unités arithmétiques, et n'ont d'autre fonction qu'anonyme, collective ou de troisième personne : « Il » avance, ce peut être un homme, une femme, une puce, un éléphant. Les pions de go sont les éléments d'un agencement machinique non subjectivé, sans propriétés intrinsèques, mais seulement de situation. Aussi les rapports sont-ils très différents dans les deux cas. Dans leur milieu d'intériorité, les pièces d'échecs entretiennent des rapports bi-univoques les unes avec les autres, et avec celles de l'adversaire : leurs fonctions sont structurales. Tandis qu'un pion de go n'a qu'un milieu d'extériorité, ou des rapports extrinsèques avec des nébuleuses, des constellations, d'après lesquels il remplit des fonctions d'insertion ou de situation, comme border, encercler, faire éclater. A lui tout seul, un pion de go peut annihiler synchroniquement toute une constellation, tandis qu'une pièce d'échecs ne le peut pas (ou ne le peut que diachroniquement). Les échecs sont bien une guerre, mais une guerre institutionnalisée, réglée, codée, avec un front, des arrières, des batailles. Mais une guerre sans ligne de combat, sans affrontement et arrières, à la limite sans bataille, c'est le propre du go : pure stratégie, tandis

4. Sur le rôle du guerrier, en tant qu'il « délie » et s'oppose au lien magique autant qu'au contrat juridique, cf. *Mitra-Varuna*, pp. 124-132. Et, *passim* chez Dumézil, l'analyse de la *furor*.

que les échecs sont une sémiologie. Enfin, ce n'est pas du tout le même espace : dans le cas des échecs, il s'agit de se distribuer un espace fermé, donc d'aller d'un point à un autre, d'occuper un maximum de places avec un minimum de pièces. Dans le go, il s'agit de se distribuer dans un espace ouvert, de tenir l'espace, de garder la possibilité de surgir en n'importe quel point : le mouvement ne va plus d'un point à un autre, mais devient perpétuel, sans but ni destination, sans départ ni arrivée. Espace « lisse » du go, contre espace « strié » des échecs. *Nomos* du go contre Etat des échecs, *nomos* contre *polis*. C'est que les échecs codent et décodent l'espace, tandis que le go procède tout autrement, le territorialise et le déterritorialise (faire du dehors un territoire dans l'espace, consolider ce territoire par construction d'un second territoire adjacent, déterritorialiser l'ennemi par éclatement interne de son territoire, se déterritorialiser soi-même en renonçant, en allant ailleurs...). Une autre justice, un autre mouvement, un autre espace-temps.

« Ils arrivent comme la destinée, sans cause, sans raison, sans égard, sans prétexte... » « Impossible de comprendre comment ils ont pénétré jusqu'à la capitale, cependant ils sont là, et chaque matin semble accroître leur nombre... » — Luc de Heusch a dégagé un mythe bantou qui nous renvoie au même schéma : Nkongolo, empereur autochtone, organisateur de grands travaux, homme de public et de police, donne ses demi-sœurs au chasseur Mbidi, qui l'aide, puis s'en va ; le fils de Mbidi, l'homme du secret, rejoint son père, mais pour revenir du dehors, avec cette chose inimaginable, une armée, et tuer Nkongolo, quitte à refaire un nouvel Etat<sup>5</sup>... « Entre » l'Etat despotique-magique et l'Etat juridique qui comprend une institution militaire, il y aurait cette fulguration de la machine de guerre, venue du dehors.

Du point de vue de l'Etat, l'originalité de l'homme de guerre, son excentricité, apparaît nécessairement sous une forme négative : bêtise, difformité, folie, illégitimité, usurpation, péché... Dumézil analyse les trois « péchés » du guerrier dans la tradition indo-européenne : contre le roi, contre le prêtre, contre les lois qui découlent de l'Etat (soit une transgression sexuelle qui compromet la répartition des hommes et des femmes, soit même une trahison des lois de la guerre telles qu'elles sont instituées

5. Luc de Heusch (*Le roi ivre ou l'origine de l'Etat*) insiste sur le caractère public des gestes de Nkongolo, par opposition au secret des gestes de Mbidi et de son fils : l'un notamment mange en public, tandis que les autres se dissimulent pendant les repas. Nous verrons le rapport essentiel du secret avec une machine de guerre, tant du point de vue du principe que des conséquences : espionnage, stratégie, diplomatie. Les commentateurs ont souvent souligné ce rapport.



par l'Etat<sup>6</sup>). Le guerrier est dans la situation de tout trahir, y compris la fonction militaire, *ou* de ne rien comprendre. Il arrive à des historiens, bourgeois ou soviétiques, de suivre cette tradition négative, et d'expliquer que Gengis Khan ne comprend rien : il « ne comprend pas » le phénomène étatique, il « ne comprend pas » le phénomène urbain. Facile à dire. C'est que l'extériorité de la machine de guerre par rapport à l'appareil d'Etat se révèle partout, mais reste difficile à penser. Il ne suffit pas d'affirmer que la machine est extérieure à l'appareil, il faut arriver à penser la machine de guerre comme étant elle-même une pure forme d'extériorité, tandis que l'appareil d'Etat constitue la forme d'intériorité que nous prenons habituellement pour modèle, ou d'après laquelle nous avons l'habitude de penser. Ce qui complique tout, c'est que cette puissance extrinsèque de la machine de guerre tend, dans certaines circonstances, à se confondre elle-même avec l'une ou l'autre des têtes de l'appareil d'Etat. Tantôt elle se confond avec la violence magique d'Etat, tantôt avec l'institution militaire d'Etat. Par exemple, la machine de guerre invente la vitesse et le secret ; mais il y a pourtant une certaine vitesse et un certain secret qui appartiennent à l'Etat, relativement, secondairement. Il y a donc un grand risque d'identifier le rapport structural entre les deux pôles de la souveraineté politique, et le rapport dynamique de ces deux pôles ensemble avec la puissance de guerre. Dumézil cite la lignée des rois de Rome : le rapport Romulus-Numa qui se reproduit le long d'une série, avec variantes et alternance entre les deux types de souverains également légitimes ; mais aussi le rapport avec un « mauvais roi », Tullus Hostilius, Tarquin le Superbe, l'irruption du guerrier comme personnage inquiétant, illégitime<sup>7</sup>. On pourrait invoquer aussi bien les rois de Shakespeare : même la violence, les meurtres et les perversions n'empêchent pas la lignée d'Etat de former de « bons » rois ; mais se glisse un personnage inquiétant, Richard III, qui annonce dès le début son intention de réinventer une machine de guerre et d'en imposer la ligne (difforme, fourbe et traître, il se réclame d'un « but secret » tout autre que la conquête du pouvoir d'Etat, et d'un *autre* rapport avec les femmes). Bref, chaque fois que l'on confond l'irruption de la puissance de guerre avec la lignée de domination d'Etat, tout se

6. Dumézil, *Mythe et épopée*, Gallimard, II, pp. 17-19 : analyse des trois péchés, qu'on retrouve dans le cas du dieu indien Indra, du héros scandinave Starcatherus, du héros grec Héraclès. Cf. aussi *Heur et malheur du guerrier*.

7. Dumézil, *Mitra-Varuna*, p. 135. Dumézil analyse les risques et les raisons de la confusion, qui peuvent tenir à des variantes économiques, cf. pp. 153, 159.

brouille, et l'on ne peut plus comprendre la machine de guerre que sous les espèces du négatif, puisqu'on ne laisse rien subsister d'extérieur à l'Etat lui-même. Mais, replacée dans son milieu d'extériorité, la machine de guerre apparaît d'une autre espèce, d'une autre nature, d'une autre origine. On dirait qu'elle s'installe entre les deux têtes de l'Etat, entre les deux articulations, et qu'elle est nécessaire pour passer de l'une à l'autre. Mais justement, « entre » les deux, elle affirme dans l'instant, même éphémère, même fulgurant, son irréductibilité. *L'Etat n'a pas par lui-même de machine de guerre* ; il se l'appropriera seulement sous forme d'institution militaire, et celle-ci ne cessera pas de lui poser des problèmes. D'où la méfiance des Etats vis-à-vis de leur institution militaire, en tant qu'elle hérite d'une machine de guerre extrinsèque. Clausewitz a le pressentiment de cette situation générale, lorsqu'il traite le flux de guerre absolue comme une Idée, que les Etats s'approprient partiellement suivant les besoins de leur politique, et par rapport à laquelle ils sont plus ou moins bons « conducteurs ».

Coincé entre les deux pôles de la souveraineté politique, l'homme de guerre apparaît dépassé, condamné, sans avenir, réduit à sa propre fureur qu'il tourne contre lui-même. Les descendants d'Héraclès, Achille, puis Ajax, ont encore assez de forces pour affirmer leur indépendance à l'égard d'Agamemnon, l'homme du vieil Etat, mais ils ne peuvent rien contre Ulysse, l'homme d'Etat moderne naissant, le premier homme d'Etat moderne. Et c'est Ulysse qui hérite des armes d'Achille, pour en changer l'usage, les soumettre au droit d'Etat, ce n'est pas Ajax, condamné par la déesse qu'il a bravée, contre laquelle il a péché<sup>8</sup>. Nul mieux que Kleist n'a montré cette situation de l'homme de guerre, à la fois excentrique et condamné. Car, dans *Penthesilée*, Achille est déjà séparé de sa puissance : la machine de guerre est passée du côté des Amazones, peuple-femme sans Etat, dont la justice, la religion, les amours sont organisées sur un mode uniquement guerrier. Descendantes des Scythes, les Amazones rugissent comme la foudre, « entre » les deux Etats, le grec et le troyen. Elles balaient tout sur leur passage. Achille se trouve devant son double, Penthesilée. Et dans sa lutte ambiguë, Achille ne peut s'empêcher d'épouser la machine de guerre ou d'aimer Penthesilée, donc de trahir à la fois Agamemnon et Ulysse. Et pourtant, il appartient déjà suffisamment à l'Etat grec pour que Penthesilée de son côté ne puisse entrer avec lui dans le rapport passionnel de la guerre

8. Sur Ajax et la tragédie de Sophocle, cf. l'analyse de Jean Starobinski, *Trois fureurs*, Gallimard. Starobinski pose explicitement le problème de la guerre et de l'Etat.

sans trahir elle-même la loi collective de son peuple, cette loi de meute qui interdit de « choisir » l'ennemi, et d'entrer dans des face-à-face ou des distinctions binaires.

C'est dans toute son œuvre que Kleist chante une machine de guerre, et l'oppose à l'appareil d'Etat dans un combat d'avance perdu. Sans doute Arminius annonce-t-il une machine de guerre germanique qui rompt avec l'ordre impérial des alliances et des armées, et se dresse à jamais contre l'Etat romain. Mais le prince de Hombourg ne vit plus que dans un rêve, et se trouve condamné pour avoir obtenu la victoire en désobéissant à la loi d'Etat. Quant à Kohlhaas, sa machine de guerre ne peut plus être que de brigandage. Est-ce le destin d'une telle machine, lorsque l'Etat triomphe, de tomber dans l'alternative : ou bien n'être plus que l'organe militaire et discipliné de l'appareil d'Etat, *ou bien se retourner contre elle-même*, et devenir une machine de suicide à deux, pour un homme et une femme solitaires ? Goethe et Hegel, penseurs d'Etat, voient un monstre en Kleist, et Kleist a perdu d'avance. Pourquoi cependant la plus étrange modernité est-elle de son côté ? C'est que les éléments de son œuvre sont le secret, la vitesse et l'affect<sup>9</sup>. Et le secret n'est plus chez lui un contenu pris dans une forme d'intériorité, au contraire il devient forme, et s'identifie à la forme d'extériorité toujours hors d'elle-même. De même, les sentiments sont arrachés à l'intériorité d'un « sujet » pour être violemment projetés dans un milieu de pure extériorité qui leur communique une vitesse invraisemblable, une force de catapulte : amour ou haine, ce ne sont plus du tout des sentiments, mais des affects. Et ces affects sont autant de devenir-femme, de devenir-animal du guerrier (l'ours, les chiennes). Les affects traversent le corps comme des flèches, ce sont des armes de guerre. Vitesse de déterritorialisation de l'affect. Même les rêves (celui du prince de Hombourg, celui de Penthesilée) sont extériorisés, par un système de relais et de branchements, d'enchaînements extrinsèques qui appartiennent à la machine de guerre. Anneaux brisés. Cet élément de l'extériorité, qui domine tout, que Kleist invente en littérature, qu'il est le premier à inventer, va donner au temps un nouveau rythme, une succession sans fin de catatonies ou d'évanouissements, et de fulgurations ou précipitations. La catatonie, c'est « cet affect est trop fort pour moi », et la fulguration, « la force de cet affect m'emporte », le Moi n'étant plus qu'un personnage dont les gestes et les émotions sont désobjectivés, quitte à en mourir. Telle est la formule personnelle de Kleist : une succession de courses

9. Thèmes analysés par Mathieu Carrière dans une étude inédite sur Kleist.

folles et de catatonies figées, où ne subsiste plus aucune intériorité subjective. Il y a beaucoup d'Orient chez Kleist : le lutteur japonais, immobile interminablement, puis qui fait un geste trop rapide pour être perçu. Le joueur de go. Beaucoup de choses dans l'art moderne viennent de Kleist. Goethe et Hegel sont de vieux hommes par rapport à Kleist. Se peut-il qu'au moment où la machine de guerre n'existe plus, vaincu par l'État, elle témoigne au plus haut point de son irréductibilité, elle essaime dans des machines à penser, à aimer, à mourir, à créer, qui disposent de forces vives ou révolutionnaires susceptibles de remettre en question l'État vainqueur ? C'est dans le même mouvement que la machine de guerre est déjà dépassée, condamnée, appropriée, et qu'elle prend de nouvelles formes, se métamorphose, en affirmant son irréductibilité, son extériorité : déployer ce milieu d'extériorité pure, que l'homme d'État occidental, ou le penseur occidental, ne cessent pas de réduire ?

*Problème I : Y a-t-il moyen de conjurer la formation d'un appareil d'État (ou de ses équivalents dans un groupe) ?*

*Proposition II : L'extériorité de la machine de guerre est également attestée par l'ethnologie (hommage à la mémoire de Pierre Clastres).*

On a souvent défini les sociétés primitives segmentaires comme des sociétés sans État, c'est-à-dire où n'apparaissent pas des organes de pouvoir distincts. Mais on en concluait que ces sociétés n'ont pas atteint le degré de développement économique, ou le niveau de différenciation politique, qui rendraient à la fois possible et inévitable la formation d'un appareil d'État : les primitifs dès lors « ne comprennent pas » un appareil si complexe. Le premier intérêt des thèses de Clastres est de rompre avec ce postulat évolutionniste. Non seulement il doute que l'État soit le produit d'un développement économique assignable, mais il demande si les sociétés primitives n'ont pas le souci potentiel de conjurer et prévenir ce monstre qu'elles sont censées ne pas comprendre. Conjurer la formation d'un appareil d'État, rendre impossible une telle formation, serait l'objet d'un certain nombre de mécanismes sociaux primitifs, même s'ils dépassent la claire conscience. Sans doute les sociétés primitives ont-elles des *chefs*. Mais l'État ne se définit pas par l'existence de chefs, il se définit par la perpétuation ou la conservation d'organes de pouvoir. Le souci de l'État, c'est de conserver. Il faut donc des institutions spéciales pour qu'un chef puisse devenir homme d'État, mais il faut non moins des mécanismes collectifs diffus pour empêcher un chef de

le devenir. Les mécanismes conjuratoires ou préventifs font partie de la chefferie, et l'empêchent de cristalliser dans un appareil distinct du corps social lui-même. Clastres décrit cette situation du chef qui n'a d'autre arme instituée que son prestige, pas d'autre moyen que la persuasion, pas d'autre règle que son presentiment des désirs du groupe : le chef ressemble plus à un leader ou à une star qu'à un homme de pouvoir, et risque toujours d'être désavoué, abandonné des siens. Mais, plus encore, Clastres assigne *la guerre* dans les sociétés primitives comme le plus sûr mécanisme dirigé contre la formation d'Etat : c'est que la guerre maintient l'éparpillement et la segmentarité des groupes, et que le guerrier est lui-même pris dans un processus d'accumulation de ses exploits, qui le mène à une solitude et à une mort prestigieuses, mais sans pouvoir<sup>10</sup>. Clastres peut donc se réclamer du Droit naturel, tout en en renversant la proposition principale : de même que Hobbes a bien vu que *l'Etat était contre la guerre, la guerre est contre l'Etat*, et le rend impossible. On n'en conclut pas que la guerre soit un état de nature, mais au contraire qu'elle est le mode d'un état social qui conjure et empêche l'Etat. La guerre primitive ne produit pas l'Etat, pas plus qu'elle n'en dérive. Et pas plus qu'elle ne s'explique par l'Etat, elle ne s'explique par l'échange : loin de dériver de l'échange, même pour en sanctionner l'échec, la guerre est ce qui limite les échanges, les maintient dans le cadre des « alliances », ce qui les empêche de devenir un facteur d'Etat, de faire fusionner les groupes.

L'intérêt de cette thèse est d'abord d'attirer l'attention sur des mécanismes collectifs d'inhibition. Ces mécanismes peuvent être subtils, et fonctionner comme de micro-mécanismes. On le voit bien dans certains phénomènes de bandes ou de meutes. Par exemple, à propos des bandes de gamins de Bogota, Jacques Meunier cite trois moyens qui empêchent le leader d'acquérir un pouvoir stable : les membres de la bande se réunissent, et mènent leur activité de vol en commun, avec butin collectif, mais ils se dispersent, ne restent pas ensemble pour dormir et manger ; d'autre part et surtout, chaque membre de la bande est apparié à un, deux ou trois autres membres, si bien que, en cas de désaccord avec le chef, il ne partira pas seul, mais entraîne ses alliés dont le départ conjugué risque de disloquer la bande entière ; enfin il y a une limite d'âge diffuse qui fait que, vers

10. Pierre Clastres, *La société contre l'Etat*, Ed. de Minuit ; « Archéologie de la violence » et « Malheur du guerrier sauvage », in *Libre I et II*, Payot. C'est dans ce dernier texte que Clastres fait le portrait du destin du guerrier dans la société primitive, et analyse le mécanisme qui empêche la concentration de pouvoir (de même, Mauss avait montré dans le potlatch un mécanisme empêchant la concentration de richesse).

quinze ans, on est forcément amené à quitter la bande, à en décoller<sup>11</sup>. Pour comprendre ces mécanismes, il faut renoncer à la vision évolutionniste qui fait de la bande ou de la meute une forme sociale rudimentaire et moins bien organisée. Même dans les bandes animales, la chefferie est un mécanisme complexe qui ne promeut pas le plus fort, mais inhibe plutôt l'installation de pouvoirs stables au profit d'un tissu de relations immanentes<sup>12</sup>. On pourrait aussi bien opposer chez les hommes les plus évolués la forme de « mondanité » à celle de « sociabilité » : les groupes mondains sont proches des bandes et procèdent par diffusion de prestige, plutôt que par référence à des centres de pouvoir comme dans des groupes sociaux (Proust a bien montré cette non-correspondance des valeurs mondaines et des valeurs sociales). Eugène Sue, mondain et dandy, à qui les légitimistes reprochaient de fréquenter la famille d'Orléans, disait : « Je ne me rallie pas à la famille, je me rallie à la meute. » Les meutes, les bandes sont des groupes du type rhizome, par opposition au type arborescent qui se concentre sur des organes de pouvoir. C'est pourquoi les bandes en général, même de brigandage, ou de mondanité, sont des métamorphoses d'une machine de guerre, laquelle diffère formellement de tout appareil d'Etat, ou équivalent, qui structure au contraire les sociétés centralisées. On ne dira certes pas que la discipline est le propre de la machine de guerre : la discipline devient le caractère exigé des armées, quand l'Etat se les approprie ; mais la machine de guerre répond à d'autres règles dont nous ne disons certes pas qu'elles valent mieux, mais qu'elles animent une indiscipline fondamentale du guerrier, une remise en question de la hiérarchie, un chantage perpétuel à l'abandon et à la trahison, un sens de l'honneur très susceptible, et qui contrarie, encore une fois, la formation d'Etat.

Qu'est-ce qui fait cependant que cette thèse ne nous convainc pas complètement ? Nous suivons Clastres lorsqu'il montre que l'Etat ne s'explique pas par un développement des forces productives, ni par une différenciation des forces politiques. C'est lui qui rend possible au contraire l'entreprise des grands travaux, la cons-

11. Jacques Meunier, *Les gamins de Bogota*, Lattès, p. 159 (« chantage à la dispersion »), p. 177 : au besoin, « ce sont les autres gamins, par un jeu compliqué de vexations et de silences, qui le pénètrent de l'idée qu'il doit quitter la bande ». Meunier souligne à quel point le destin de l'ex-gamin est compromis : non seulement pour des raisons de santé, mais parce qu'il s'intègre mal à la « pègre », laquelle est pour lui une société trop hiérarchisée, trop centralisée, trop centrée sur des organes de pouvoir (p. 178). Sur les bandes d'enfants, cf. aussi le roman d'Amado, *Capitaines des sables*, Gallimard.

12. Cf. I. S. Bernstein, « La dominance sociale chez les primates », in *La Recherche* n° 91, juillet 1978.

titution des surplus, et l'organisation des fonctions publiques correspondantes. C'est lui qui rend possible la distinction des gouvernants et des gouvernés. On ne voit pas comment expliquer l'Etat par ce qui le suppose, même en recourant à la dialectique. Il semble bien que l'Etat surgisse d'un coup, sous une forme impériale, et ne renvoie pas à des facteurs progressifs. Son surgissement sur place est comme un coup de génie, la naissance d'Athéna. Nous suivons Clastres également lorsqu'il montre qu'une machine de guerre est dirigée contre l'Etat, soit contre des Etats potentiels dont elle conjure la formation d'avance, soit, plus encore, contre les Etats actuels dont elle se propose la destruction. En effet, la machine de guerre est sans doute effectuée dans les agencements « barbares » des nomades guerriers, beaucoup plus que dans les agencements « sauvages » des sociétés primitives. En tout cas, il est exclu que la guerre produise un Etat, ou que l'Etat soit le résultat d'une guerre dont les vainqueurs imposeraient par là même une loi nouvelle aux vaincus, puisque l'organisation de la machine de guerre est dirigée contre la forme-Etat, actuelle ou virtuelle. On ne rend pas mieux compte de l'Etat par un résultat de la guerre que par une progression de forces économiques ou politiques. Dès lors, Pierre Clastres creuse la coupure : entre des sociétés contre-Etat, dites primitives, et des sociétés-à-Etat, dites monstrueuses, dont on ne voit plus du tout comment elles ont pu se former. Clastres est fasciné par le problème d'une « servitude volontaire », à la manière de La Boétie : comment des gens ont-ils voulu ou désiré une servitude, qui ne leur venait certes pas d'une issue de guerre involontaire et malheureuse ? Ils disposaient pourtant de mécanismes contre-Etat : alors, pourquoi et comment l'Etat ? Pourquoi l'Etat a-t-il triomphé ? Pierre Clastres, à force d'approfondir ce problème, semblait se priver des moyens de le résoudre<sup>13</sup>. Il tendait à faire des sociétés primitives une hypostase, une entité auto-suffisante (il insistait beaucoup sur ce point). De l'extériorité formelle, il

---

13. Clastres, *La société contre l'Etat*, p. 170 : « L'apparition de l'Etat a opéré le grand partage typologique entre Sauvages et Civilisés, elle a inscrit l'ineffaçable coupure dans l'au-delà de laquelle tout est changé, car le temps devient Histoire. » Pour rendre compte de cette apparition, Clastres invoquait d'abord un facteur démographique (mais « sans songer à substituer à un déterminisme économique un déterminisme démographique... ») ; et aussi l'emballement éventuel de la machine guerrière (?) ; ou bien, d'une manière plus inattendue, le rôle indirect d'un certain *prophétisme* qui, d'abord dirigé contre les « chefs », aurait produit un pouvoir autrement redoutable. Mais on ne peut évidemment pas préjuger des solutions plus élaborées que Clastres aurait données à ce problème. Sur le rôle éventuel du prophétisme, on se reportera au livre d'Hélène Clastres, *La terre sans mal, la prophétisme tupi-guarani*, Ed. du Seuil.

faisait une indépendance réelle. Par là il restait évolutionniste, et se donnait un état de nature. Seulement, cet état de nature était selon lui une réalité pleinement sociale, au lieu d'un pur concept, et cette évolution était de mutation brusque, au lieu de développement. Car, d'une part, l'Etat surgissait tout d'un coup, tout fait ; d'autre part, les sociétés contre-Etat disposaient de mécanismes très précis pour le conjurer, pour empêcher qu'il ne surgisse. Nous croyons que ces deux propositions sont bonnes, mais que leur enchaînement fait défaut. Il y a un vieux schéma : « des clans aux empires », ou « des bandes aux royaumes »... Mais rien ne nous dit qu'il y ait une évolution en ce sens, puisque les bandes et les clans ne sont pas moins organisés que les royaumes-empires. Or on ne rompra pas avec cette hypothèse d'évolution en creusant la coupure entre les deux termes, c'est-à-dire en donnant une auto-suffisance aux bandes, et un surgissement d'autant plus miraculeux ou monstrueux à l'Etat.

Il faut dire que l'Etat, il y en a toujours eu, et très parfait, très formé. Plus les archéologues font de découvertes, plus ils découvrent des empires. L'hypothèse de *l'Urstaat* semble vérifiée, « l'Etat bien compris remonte déjà aux temps les plus reculés de l'humanité ». Nous n'imaginons guère de sociétés primitives qui n'aient été en contact avec des Etats impériaux, à la périphérie ou dans des zones mal contrôlées. Mais le plus important, c'est l'hypothèse inverse : que l'Etat lui-même a toujours été en rapport avec un dehors, et n'est pas pensable indépendamment de ce rapport. La loi de l'Etat n'est pas celle du Tout ou Rien (sociétés à Etat *ou* sociétés contre Etat), mais celle de l'intérieur et de l'extérieur. L'Etat, c'est la souveraineté. Mais la souveraineté ne règne que sur ce qu'elle est capable d'intérioriser, de s'approprier localement. Non seulement il n'y a pas d'Etat universel, mais le dehors des Etats ne se laisse pas réduire à la « politique extérieure », c'est-à-dire à un ensemble de rapports entre les Etats. Le dehors apparaît simultanément dans deux directions : de grandes machines mondiales, ramifiées sur tout *l'œcumène* à un moment donné, et qui jouissent d'une large autonomie par rapport aux Etats (par exemple, des organisations commerciales du type « grandes compagnies », ou bien des complexes industriels, ou même des formations religieuses comme le christianisme, l'islamisme, certains mouvements de prophétisme ou de messianisme, etc.) ; mais, aussi, des mécanismes locaux de bandes, marges, minorités, qui continuent d'affirmer les droits de sociétés segmentaires contre les organes de pouvoir d'Etat. Le monde moderne peut nous présenter aujourd'hui des images particulièrement développées de ces deux directions, du côté des machines mondiales œcuméniques, mais aussi vers un néo-



primitivisme, une nouvelle société tribale telle que la décrit Mac Luhan. Ces directions n'en sont pas moins présentes dans tout champ social, et de tout temps. Il arrive même qu'elles se confondent partiellement ; par exemple, une organisation commerciale est aussi une bande de pillage ou de piraterie, sur une partie de son parcours et dans beaucoup de ses activités ; ou bien c'est par bandes qu'une formation religieuse commence à opérer. Ce qui apparaît, c'est que les bandes non moins que les organisations mondiales impliquent une forme irréductible à l'Etat, et que cette forme d'extériorité se présente nécessairement comme celle d'une machine de guerre, polymorphe et diffuse. C'est un *nomos*, très différent de la « loi ». La forme-Etat, comme forme d'intériorité, a une tendance à se reproduire, identique à soi à travers ses variations, aisément reconnaissable dans les limites de ses pôles, s'adressant toujours à la recognition publique (il n'y a pas d'Etat masqué). Mais la forme d'extériorité de la machine de guerre fait qu'elle n'existe que dans ses propres métamorphoses ; elle existe aussi bien dans une innovation industrielle, dans une invention technologique, dans un circuit commercial, dans une création religieuse, dans tous ces flux et courants qui ne se laissent approprier par les Etats que secondairement. Ce n'est pas en termes d'indépendance, mais de coexistence et de concurrence, *dans un champ perpétuel d'interaction*, qu'il faut penser l'extériorité et l'intériorité, les machines de guerre à métamorphoses et les appareils identitaires d'Etat, les bandes et les royaumes, les mégamachines et les empires. Un même champ circonscrit son intériorité dans des Etats, mais décrit son extériorité dans ce qui échappe aux Etats ou se dresse contre les Etats.

*Proposition III : L'extériorité de la machine de guerre est encore attestée par l'épistémologie, qui laisse pressentir l'existence et la perpétuation d'une « science mineure » ou « nomade ».*

Il y a un genre de science, ou un traitement de la science, qui semble très difficile à classer, et dont il est même difficile de suivre l'histoire. Ce ne sont pas des « techniques », suivant l'acceptation coutumière. Mais ce ne sont pas non plus des « sciences », au sens royal ou légal établi par l'histoire. D'après un livre récent de Michel Serres, on peut en repérer la trace à la fois dans la physique atomique, de Démocrite à Lucrèce, et dans la géométrie d'Archimède<sup>14</sup>. Les caractères d'une telle science excentrique

14. Michel Serres, *La naissance de la physique dans le texte de Lucrèce. Fleuves et turbulences*, Ed. de Minuit. Serres est le premier à dégager les trois points qui suivent ; le quatrième nous semble s'enchaîner avec eux.

seraient les suivants : 1) Elle aurait d'abord un modèle hydraulique, au lieu d'être une théorie des solides considérant les fluides comme un cas particulier ; en effet, l'atomisme antique n'est pas séparable des flux, le flux est la réalité même ou la consistance. — 2) C'est un modèle de devenir et d'hétérogénéité, qui s'oppose au stable, à l'éternel, à l'identique, au constant. C'est un « paradoxe », faire du devenir lui-même un modèle, et non plus le caractère second d'une copie ; Platon, dans le *Timée*, évoquait cette possibilité, mais pour l'exclure et la conjurer, au nom de la science royale. Or, dans l'atomisme, au contraire, la fameuse déclinaison de l'atome fournit un tel modèle d'hétérogénéité, et de passage ou de devenir dans l'hétérogène. Le *clinamen*, comme angle minimal, n'a de sens qu'entre une droite et une courbe, la courbe et sa tangente, et constitue la courbure première du mouvement de l'atome. Le clinamen, c'est le plus petit angle par lequel l'atome s'écarte de la droite. C'est un passage à la limite, une exhaustion, un modèle « exhaustif » paradoxal. Il en est de même dans la géométrie d'Archimède, où la droite définie comme « le plus court chemin d'un point à un autre », n'est qu'un moyen de définir la longueur d'une courbe, dans un calcul prédifférentiel. — 3) On ne va plus de la droite à ses parallèles, dans un écoulement lamellaire ou laminaire, mais de la déclinaison curviligne à la formation des spirales et tourbillons sur un plan incliné : la plus grande pente pour le plus petit angle. De la *turba* ou *turbo* : c'est-à-dire des bandes ou meutes d'atomes aux grandes organisations tourbillonnaires. Le modèle est tourbillonnaire, dans un espace ouvert où les choses-flux se distribuent, au lieu de distribuer un espace fermé pour des choses linéaires et solides. C'est la différence entre un espace *lisse* (vectoriel, projectif ou topologique) et un espace *strié* (métrique) : dans un cas « on occupe l'espace sans le compter », dans l'autre cas « on le compte pour l'occuper<sup>15</sup> ». — 4) Enfin le modèle est problématique, et non plus théorématique : les figures ne sont considérées qu'en fonction des *affections* qui leur arrivent, sections, ablations, adjonctions, projections. On ne va pas d'un genre à ses espèces, par différences spécifiques, ni d'une essence stable aux propriétés qui en découlent, par déduction, mais d'un problème aux accidents qui le conditionnent et le résolvent. Il y a là toutes sortes de déformations, de transmutations, de passages à la limite, d'opérations où chaque figure désigne un « événement » beau

15. C'est Pierre Boulez qui distingue ainsi deux espaces-temps de la musique : dans l'espace strié, la mesure peut être irrégulière aussi bien que régulière, elle est toujours assignable, tandis que, pour l'espace lisse, la coupure, ou l'écart, « sera libre de s'effectuer où l'on veut ». Cf. *Penser la musique aujourd'hui*, Gonthier, pp. 95-107.

coup plus qu'une essence : le carré n'existe plus indépendamment d'une quadrature, le cube d'une cubature, la droite d'une rectification. Tandis que le théorème est de l'ordre des raisons, le problème est affectif, et inséparable des métamorphoses, générations et créations dans la science elle-même. Contrairement à ce que dit Gabriel Marcel, le problème n'est pas un « obstacle », c'est le franchissement de l'obstacle, une projection, c'est-à-dire une machine de guerre. C'est tout ce mouvement que la science royale s'efforce de limiter, quand elle réduit le plus possible la part de l'« élément-problème », et le subordonne à l'« élément-théorème <sup>16</sup> ».

Cette science archimédienne, ou cette conception de la science, est essentiellement liée à la machine de guerre : les *problemata* sont la machine de guerre elle-même, et ne sont pas séparables des plans inclinés, des passages à la limite, des tourbillons et projections. On dirait que la machine de guerre se projette dans un savoir abstrait, formellement différent de celui qui double l'appareil d'Etat. On dirait que toute une science nomade se développe excentriquement, très différente des sciences royales ou impériales. Bien plus, cette science nomade ne cesse pas d'être « barrée », inhibée ou interdite par les exigences et les conditions de la science d'Etat. Archimède, vaincu par l'Etat romain, devient un symbole <sup>17</sup>. C'est que les deux sciences diffèrent par le mode de formalisation, et que la science d'Etat ne cesse pas d'imposer sa forme de souveraineté aux inventions de la science nomade ; elle ne retient de la science nomade que ce qu'elle peut s'approprier, et, pour le reste, elle en fait un ensemble de recettes étroitement limitées, sans statut vraiment scientifique, ou bien les réprime et l'interdit simplement. C'est comme si le « savant » de la science nomade était pris entre deux feux, celui de la machine de guerre qui l'alimente et l'inspire, celui de l'Etat qui lui impose un ordre des raisons. Le personnage de *l'ingénieur*

16. La géométrie grecque est traversée par l'opposition de ces deux pôles, théorématique et problématique, et par le triomphe relatif du premier : Proclus, dans ses *Commentaires sur le premier livre des Eléments d'Euclide* (rééd. Desclée de Brouwer), analyse la différence des pôles, et l'illustre par l'opposition Speusippe-Menechme. Les mathématiques ne cesseront pas d'être traversées par cette tension ; et, par exemple, l'élément axiomatique se heurtera à un courant problématique, « intuitionniste » ou « constructiviste », qui fait valoir un calcul des problèmes très différent de l'axiomatique et de toute théorématique : cf. Bouligand, *Le déclin des absolus mathématico-logiques*, Ed. d'Enseignement supérieur.

17. Virilio, *L'insécurité du territoire*, p. 120 : « On sait comment, avec Archimède, se termina l'ère de la jeune géométrie comme libre recherche créatrice. (...) L'épée d'un soldat romain en a tranché le fil, dit la tradition. En tuant la création géométrique, l'Etat romain allait construire l'impérialisme géométrique d'Occident. »

(et notamment de l'ingénieur militaire), avec toute son ambivalence, illustre cette situation. Si bien que le plus important, c'est peut-être les phénomènes de frontière où la science nomade exerce une pression sur la science d'Etat, et où inversement la science d'Etat s'approprie et transforme les données de la science nomade. C'est vrai de l'art des camps, et de la « castramétation », qui mobilise de tout temps les projections et plans inclinés : l'Etat ne s'approprie pas cette dimension de la machine de guerre sans la soumettre à des règles civiles et métriques qui vont étroitement limiter, contrôler, localiser la science nomade, et lui interdire de développer ses conséquences à travers le champ social (Vauban à cet égard est comme la reprise d'Archimède, et subit une défaite analogue). C'est vrai de la géométrie descriptive et projective, dont la science royale veut faire une simple dépendance pratique de la géométrie analytique dite supérieure (d'où la situation ambiguë de Monge ou de Poncelet en tant que « savants<sup>18</sup> »). C'est vrai aussi du calcul différentiel : celui-ci n'a eu longtemps qu'un statut para-scientifique, on le traite d'« hypothèse gothique », la science royale ne lui reconnaît qu'une valeur de convention commode ou de fiction bien fondée ; les grands mathématiciens d'Etat s'efforcent de lui donner un statut plus ferme, mais précisément à condition d'en éliminer toutes les notions dynamiques et nomades comme celles de devenir, hétérogénéité, infinitésimal, passage à la limite, variation continue, etc., et de lui imposer des règles civiles, statiques et ordinales (situation ambiguë de Carnot à cet égard). C'est vrai enfin du modèle hydraulique : car, certes, l'Etat a lui-même besoin d'une science hydraulique (il n'y a pas à revenir sur les thèses de Wittfogel concernant l'importance des grands travaux hydrauliques dans un empire). Mais c'est sous une forme très différente, puisque l'Etat a besoin de subordonner la force hydraulique à des conduits, tuyaux, rives qui empêchent la turbulence, qui imposent au mouvement d'aller d'un point à un autre, à l'espace lui-même d'être strié et mesuré, au fluide de dépendre du solide, et au flux de procéder par tranches laminaires parallèles. Tandis que le modèle hydraulique de la science nomade et de la machine de guerre consiste à se répandre par turbulence dans un espace lisse, à produire un mouvement qui tient l'espace et en affecte simultanément tous les points, au lieu d'être tenu

18. Avec Monge et surtout Poncelet, les limites de la représentation sensible ou même spatiale (espace strié) sont bien dépassées, mais moins vers une puissance symbolique d'abstraction que vers une imagination trans-spatiale, ou trans-intuition (continuité). On se reportera au commentaire de Brunschvicg sur Poncelet, *Les étapes de la philosophie mathématique*, P. U. F.

par lui comme dans le mouvement local qui va de tel point à tel autre point<sup>19</sup>. Démocrite, Ménechme, Archimède, Vauban, Desargues, Bernoulli, Monge, Carnot, Poncelet, Perronet, etc. : il faut chaque fois une monographie pour rendre compte de la situation spéciale de ces savants que la science d'Etat n'utilise pas sans les restreindre, les discipliner, réprimer leurs conceptions sociales ou politiques.

La mer comme espace lisse est bien un problème spécifique de la machine de guerre. C'est sur mer, comme le montre Virilio, que se pose le problème du *fleet in being*, c'est-à-dire la tâche d'occuper un espace ouvert, avec un mouvement tourbillonnaire dont l'effet peut surgir en n'importe quel point. A cet égard, les études récentes sur le rythme, sur l'origine de cette notion, ne nous semblent pas entièrement convaincantes. Car on nous dit que le rythme n'a rien à voir avec le mouvement des flots, mais désigne la « forme » en général, et plus spécialement la forme d'un mouvement « mesuré, cadencé<sup>20</sup> ». Pourtant, rythme et mesure ne sont jamais confondus. Et si l'atomiste Démocrite est précisément un des auteurs qui emploient rythme au sens de forme, on ne doit pas oublier que c'est dans des conditions très précises de fluctuation, et que les formes d'atomes constituent d'abord de grands ensembles non métriques, des espaces lisses tels que l'air, la mer ou même la terre (*magnae res*). Il y a bien un rythme mesuré, cadencé qui renvoie à l'écoulement du fleuve entre ses rives ou à la forme d'un espace strié ; mais il y a aussi un rythme sans mesure, qui renvoie à la fluxion d'un flux, c'est-à-dire à la façon dont un fluide occupe un espace lisse.

Cette opposition ou plutôt cette tension-limite des deux sciences, science nomade de machine de guerre et science royale d'Etat, se retrouve à différents moments, à différents niveaux. Les travaux d'Anne Querrien permettent de repérer deux de ces moments, l'un avec la construction des cathédrales gothiques au

19. Michel Serres (pp. 105 sq.) analyse à cet égard l'opposition d'Alembert-Bernoulli. Il s'agit plus généralement d'une différence entre deux modèles d'espace : « Le bassin méditerranéen manque d'eau, et celui qui tient le pouvoir est celui qui draine les eaux. D'où ce monde physique où le drain est d'essence, et où le clinamen paraît la liberté parce qu'il est justement cette turbulence qui refuse l'écoulement forcé. Incompréhensible par la théorie scientifique, incompréhensible par le maître des eaux. (...) D'où la grande figure d'Archimède : maître des corps flottants et des machines militaires. »

20. Cf. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, « La notion de rythme dans son expression linguistique », pp. 327-375. Ce texte, souvent considéré comme décisif, nous paraît ambigu, parce qu'il invoque Démocrite et l'atomisme sans tenir compte du problème hydraulique, et parce qu'il fait du rythme une « spécialisation secondaire » de la forme corporelle.

XII<sup>e</sup> siècle, l'autre avec la construction des ponts aux XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles<sup>21</sup>. En effet, le gothique est inséparable d'une volonté de construire des églises plus longues et plus hautes que les romanes. Toujours plus loin, toujours plus haut... Mais cette différence n'est pas simplement quantitative, elle marque un changement qualitatif : le rapport statique forme-matière tend à s'estomper au profit d'un rapport dynamique matériau-forces. C'est la taille qui fera de la pierre un matériau capable de saisir et de composer les forces de poussée, et de construire des voûtes toujours plus hautes et plus longues. La voûte n'est plus une forme, mais une ligne de variation continue des pierres. C'est comme si le gothique conquérait un espace lisse, tandis que le roman restait partiellement dans un espace strié (où la voûte dépendait de la juxtaposition de piliers parallèles). Or la taille des pierres est inséparable d'une part d'un plan de projection à même le sol, qui fonctionne comme limite plane, d'autre part d'une série d'approximations successives (équarissage), ou de mises en variation des pierres volumineuses. Certes, on pensa à la science théorématique d'Euclide pour fonder l'entreprise : les chiffres et les équations seraient la forme intelligible capable d'organiser surfaces et volumes. Mais, suivant la légende, Bernard de Clairvaux y renonce vite, comme trop « difficile », et se réclame de la spécificité d'une géométrie opératoire archimédienne, projective et descriptive, définie comme science mineure, mathégraphie plus que mathélogie. Son compagnon, le moine-maçon Garin de Troyes, invoque une logique opératoire du mouvement qui permet à l'« initié » de tracer, puis de couper les volumes en pénétration dans l'espace, et de faire que « le trait pousse le chiffre<sup>22</sup> ». On ne représente pas, on engendre et on parcourt. C'est moins l'absence d'équations qui caractérise cette science que le rôle très différent qu'elles ont éventuellement : au lieu d'être de bonnes formes absolument qui organisent la matière, elles sont « générées », comme « poussées » par le matériau, dans un calcul qualitatif d'optimum. Toute cette géométrie archimédienne aura sa plus haute expression, mais aussi rencontrera son coup d'arrêt provisoire, avec l'étonnant mathématicien Desargues, au XVII<sup>e</sup> siècle. Comme la plupart de ses semblables, Desargues écrit peu ; il a pourtant une grande influence en acte, et laisse des ébauches, des brouillons, des projets toujours centrés sur des problèmes-événements : « leçon des ténèbres », « brouillon projet de la coupe des pierres », « brouil-

21. Anne Querrien, *Devenir fonctionnaire ou le travail de l'Etat*, Cerfi. Nous nous servons de ce livre, ainsi que d'études inédites d'Anne Querrien.

22. Cf. Raoul Vergez, *Les illuminés de l'art royal*, Julliard.

lon projet d'une atteinte aux événements des rencontres d'un cône avec un plan »... Or Desargues est condamné par le parlement de Paris, combattu par le secrétaire du roi ; ses pratiques de perspective sont interdites<sup>23</sup>. La science royale ou d'Etat ne supporte et ne s'approprie la taille des pierres que par *panneaux* (le contraire de l'équarissage), dans des conditions qui restaurent le primat du modèle fixe de la forme, du chiffre et de la mesure. La science royale ne supporte et ne s'approprie la perspective que statique, assujettie à un trou noir central qui lui retire toute capacité heuristique et déambulatoire. Mais l'aventure ou l'événement de Desargues, c'est le même qui s'était déjà produit collectivement pour les « compagnons » gothiques. Car non seulement l'Eglise, sous sa forme impériale, avait éprouvé le besoin de contrôler sévèrement le mouvement de cette science nomade : elle confiait aux Templiers le soin d'en fixer les lieux et les objets, de gouverner les chantiers, de discipliner la construction ; mais, plus encore, l'Etat laïc sous sa forme royale se retourne contre les Templiers eux-mêmes, condamne les compagnonnages, pour toutes sortes de motifs, dont l'un au moins concerne l'interdiction de cette géométrie opératoire ou mineure.

Anne Querrien a-t-elle raison de trouver encore un écho de la même histoire, au niveau des ponts, au XVIII<sup>e</sup> siècle ? Sans doute les conditions sont très différentes, puisque la division du travail est alors acquise suivant les normes d'Etat. Reste que, dans l'ensemble des activités des *Ponts et chaussées*, les routes sont l'affaire d'une administration bien centralisée, tandis que les ponts sont encore matière à expérimentation active, dynamique et collective. Trudaine organise chez lui de curieuses « assemblées générales » libres. Perronet s'inspire d'un modèle souple venu d'Orient : que le pont ne bouche ou n'obstrue pas la rivière. A la gravité du pont, à l'espace strié des piles épaisses et régulières, il oppose l'amincissement et la discontinuité des piles, le surbaissement de la voûte, la légèreté et la variation continue de l'ensemble. Mais la tentative se heurte vite à des oppositions de principe ; et suivant un procédé fréquent, en nommant Perronet directeur de l'école, l'Etat inhibe l'expérimentation plus qu'il ne la couronne. C'est toute l'histoire de l'Ecole des ponts et chaussées qui montre comment ce « corps », ancien et roturier, va être subordonné aux Mines, aux Travaux publics, à Polytechnique, en même temps que ses activités, de plus en plus normalisées<sup>24</sup>. On arrive donc à la question : qu'est-ce qu'un

23. Desargues, *Œuvres*, Ed. Leiber (avec le texte de Michel Chasles, qui établit une continuité entre Desargues, Monge et Poncelet comme « fondateurs d'une géométrie moderne »).

24. Anne Querrien, pp. 26-27 : « L'Etat se construit-il sur la faillite

*corps* collectif ? Et sans doute les grands corps d'un Etat sont des organismes différenciés et hiérarchisés qui, d'une part, disposent du monopole d'un pouvoir ou d'une fonction, d'autre part répartissent localement leurs représentants. Ils ont un rapport spécial avec les familles, parce qu'ils font communiquer aux deux bouts le modèle familial et le modèle étatique, et se vivent eux-mêmes comme de « grandes familles » de fonctionnaires, de commis, d'intendants ou de fermiers. Toutefois, il semble que, dans beaucoup de ces corps, quelque chose d'autre agit qui ne se ramène pas à ce schéma. Ce n'est pas seulement la défense obstinée de leurs privilèges. Ce serait aussi une aptitude, même caricaturale, même très déformée, à se constituer comme machine de guerre, en opposant à l'Etat d'autres modèles, un autre dynamisme, une ambition nomade. Il y a par exemple un problème très ancien du *lobby*, groupe aux contours fluents, de situation très ambiguë, par rapport à l'Etat qu'il veut « influencer », et à une machine de guerre qu'il veut promouvoir, quels qu'en soient les buts <sup>25</sup>.

Un *corps* ne se réduit pas à un *organisme*, pas plus que l'esprit de corps ne se réduit à l'âme d'un organisme. L'esprit n'est pas meilleur, mais il est volatile, tandis que l'âme est gravifique, centre de gravité. Faut-il invoquer une origine militaire du corps et de l'esprit de corps ? Ce n'est pas « militaire » qui compte, mais plutôt une origine nomade lointaine. Ibn Khaldoun définissait la machine de guerre nomade par : les familles ou lignages, *plus* l'esprit de corps. La machine de guerre entretient avec les familles un rapport très différent de celui de l'Etat. Au lieu d'être cellule de base, la famille y est vecteur de bande, si bien qu'une généalogie se transporte d'une famille à une autre, suivant l'aptitude de telle famille, à tel moment, de réaliser le maximum de « solidarité agnatique ». Ce n'est pas l'illustration publique de la famille qui détermine sa place dans un organisme d'Etat, c'est le contraire, c'est la puissance ou vertu secrète de solidarité, et la mouvance correspondante des généalogies, qui déterminent les illustrations dans un corps de guerre <sup>26</sup>. Il y a là

---

de l'expérimentation ? (...) L'Etat n'est pas en chantier, ses chantiers doivent être courts. Un équipement est fait pour fonctionner, non pour être construit socialement : de ce point de vue, l'Etat n'appelle à la construction que ceux qui sont pavés pour exécuter ou pour ordonner, et qui sont obligés de suivre le modèle d'une expérimentation préétablie. »

25. Sur la question d'un « lobby Colbert », cf. Dessert et Journet, *Annales*, nov. 1975.

26. Cf. Ibn Khaldoun, *La Muqaddima*, Hachette. Un des thèmes essentiels de ce chef-d'œuvre, c'est le problème sociologique de l'« esprit de corps », et son ambiguïté. Ibn Khaldoun oppose la bédouinité (comme mode de vie, non pas comme ethnie), et la sédentarité ou citadinité. Parmi



quelque chose qui ne se ramène ni au monopole d'un pouvoir organique ni à une représentation locale, mais qui renvoie à la puissance d'un corps tourbillonnaire dans un espace nomade. Et certes, il est difficile de considérer les grands corps d'un Etat moderne comme des tribus arabes. Nous voulons dire plutôt que les corps collectifs ont toujours des franges ou des minorités qui reconstituent des équivalents de machine de guerre, sous des formes parfois très inattendues, dans des agencements déterminés tels que construire des ponts, construire des cathédrales, ou bien rendre des jugements, ou bien faire de la musique, instaurer une science, une technique... Un corps des capitaines fait valoir ses exigences à travers l'organisation des officiers et l'organisme des officiers supérieurs. Viennent toujours des périodes où l'Etat comme organisme a des embarras avec ses propres corps, et où ceux-ci, tout en réclamant des privilèges, sont forcés de s'ouvrir malgré eux sur quelque chose qui les déborde, un court instant révolutionnaire, un élan expérimentateur. Situation embrouillée, où chaque fois il faut analyser des tendances et des pôles, des natures de mouvements. Tout d'un coup, c'est comme si le corps des notaires avançait en Arabes ou en Indiens, et puis se représentait, se réorganisant : un opéra-comique, dont on ne sait pas ce qui va sortir (il arrive même qu'on crie : « La police avec nous ! »).

Husserl parle d'une proto-géométrie qui s'adresserait à des essences morphologiques *vagues*, c'est-à-dire vagabondes ou nomades. Ces essences se distingueraient des choses sensibles, mais également des essences idéales, royales ou impériales. La science qui en traiterait, la proto-géométrie, serait elle-même vague, au sens de vagabonde : elle ne serait ni inexacte comme les choses sensibles, ni exacte comme les essences idéales, mais *anexacte et pourtant rigoureuse* (« inexacte par essence et non par hasard »). Le cercle est une essence fixe idéale, organique,

---

tous les aspects de cette opposition, il y a d'abord le rapport inverse du public et du secret : non seulement il y a un secret de la machine de guerre bédouine, par opposition à la publicité du citadin d'Etat, mais dans le premier cas l'« illustration » découle de la solidarité secrète, tandis que, dans l'autre cas, le secret se subordonne aux exigences d'illustration. En second lieu, la bédouinité joue à la fois d'une grande pureté et d'une grande mobilité des lignages et de leur généalogie, tandis que la citadinité fait des lignages très impurs, et en même temps rigides et fixes : la solidarité change de sens, d'un pôle à l'autre. En troisième lieu et surtout, les lignages bédouins mobilisent un « esprit de corps » et s'intègrent en lui comme nouvelle dimension : c'est l'*Açabiyya*, ou bien l'*Ichirak*, d'où dérivera le nom arabe du socialisme (Ibn Khaldoun insiste sur l'absence de « pouvoir » du chef de tribu, qui ne dispose pas de contrainte étatique). Tandis que la citadinité fait de l'esprit de corps une dimension du pouvoir, et va l'approprier à l'« autocratie ».

mais le rond est une essence vague et fluente qui se distingue à la fois du cercle et des choses arrondies (un vase, une roue, le soleil...). Une figure théorématique est une essence fixe, mais ses transformations, déformations, ablations ou augmentations, toutes ses variations, forment des figures problématiques vagues et pourtant rigoureuses, en forme de « lentille », d' « ombelle » ou de « salière ». On dirait que les essences vagues dégagent des choses une détermination qui est plus que la choseité, qui est celle de la *corporéité*, et qui implique peut-être même un esprit de corps<sup>27</sup>. Mais pourquoi Husserl y voit-il une protogéométrie, une sorte d'intermédiaire et non pas de science pure ? Pourquoi fait-il dépendre les essences pures d'un passage à la limite, alors que tout passage à la limite appartient comme tel au vague ? Il y a plutôt là deux conceptions de la science, formellement différentes ; et, ontologiquement, un seul et même champ d'interaction où une science royale ne cesse pas de s'approprier les contenus d'une science nomade ou vague, et où une science nomade ne cesse pas de faire fuir les contenus de la science royale. A la limite, seule compte la frontière constamment mobile. Chez Husserl (et aussi chez Kant, bien qu'en sens inverse, le rond comme « schème » du cercle), on constate une très juste appréciation de l'irréductibilité de la science nomade, mais en même temps un souci d'homme d'Etat, ou qui prend parti pour l'Etat, de maintenir un primat législatif et constituant de la science royale. Chaque fois que l'on en reste à ce primat, on fait de la science nomade une instance préscientifique, ou parascientifique, ou subscientifique. Et surtout, on ne peut plus comprendre les rapports science-technique, science-pratique, puisque la science nomade n'est pas une simple technique ou pratique, mais un champ scientifique dans lequel le problème de ces rapports se pose et se résout tout autrement que du point de vue de la science royale. L'Etat ne cesse de produire et reproduire des cercles idéaux, mais il faut une machine de guerre pour faire un rond. C'est donc les caractères propres de la science nomade qu'il faudrait déterminer, pour comprendre à la fois la répression qu'elle subit et l'interaction dans laquelle elle se « tient ».

27. Les textes principaux de Husserl sont *Idées I*, § 74, Gallimard, et *L'origine de la géométrie*, P.U.F. (avec le commentaire très important de Derrida, pp. 125-138). Le problème étant celui d'une science vague et pourtant rigoureuse, on se reportera à la formule de Michel Serres, commentant la figure dite Salinon : « Elle est rigoureuse, anexacte. Et non précise, exacte ou inexacte. Seule une métrique est exacte » (*Naissance de la physique*, p. 29). Le livre de Bachelard, *Essai sur la connaissance approchée* (Vrin), reste la meilleure étude des démarches et procédés qui constituent toute une rigueur de l'anexact, et de leur rôle créatif dans la science.

La science nomade n'a pas avec le travail le même rapport que la science royale. Non pas que la division du travail y soit moindre, mais elle est autre. On sait les problèmes que les Etats ont toujours eu avec les « compagnonnages », les corps nomades ou itinérants du type maçons, charpentiers, forgerons, etc. Fixer, sédentariser la force de travail, régler le mouvement du flux de travail, lui assigner des canaux et conduits, faire des corporations au sens d'organismes, et, pour le reste, faire appel à une main-d'œuvre forcée, recrutée sur les lieux (corvée) ou chez les indigents (ateliers de charité), — ce fut toujours une des affaires principales de l'Etat, qui se proposait à la fois de vaincre *un vagabondage de bande*, et *un nomadisme de corps*. Si nous revenons à l'exemple gothique, c'est pour rappeler combien les compagnons voyageaient, faisant des cathédrales ici et là, essaimant les chantiers, disposant d'une puissance active et passive (mobilité et grève) qui ne convenait certes pas aux Etats. La riposte de l'Etat, c'est gérer les chantiers, faire passer dans toutes les divisions du travail la distinction suprême de l'intellectuel et du manuel, du théorique et du pratique, copiée sur la différence « gouvernants-gouvernés ». Dans les sciences nomades autant que dans les sciences royales, on trouvera l'existence d'un « plan », mais ce n'est pas du tout de la même façon. Au plan à même le sol du compagnon gothique s'oppose le plan métrique sur papier de l'architecte hors chantier. Au plan de consistance ou de composition s'oppose un autre plan, qui est d'organisation et de formation. A la taille des pierres par équerissage s'oppose la taille par panneaux, qui implique l'érection d'un modèle à reproduire. On ne dira pas seulement qu'il n'y a plus besoin d'un travail qualifié : il y a nécessité d'un travail non qualifié, d'une déqualification du travail. L'Etat ne confère pas un pouvoir aux intellectuels ou concepteurs, il en fait au contraire un organe étroitement dépendant, qui n'a d'autonomie qu'en rêve, mais qui suffit pourtant à retirer toute puissance à ceux qui ne font plus que reproduire ou exécuter. Ce qui n'empêche pas que l'Etat rencontre encore des difficultés, avec ce corps d'intellectuels qu'il a lui-même engendré, mais qui fait valoir de nouvelles prétentions nomadiques et politiques. En tout cas, si l'Etat est amené perpétuellement à réprimer les sciences mineures et nomades, s'il s'oppose aux essences vagues, à la géométrie opératoire du trait, ce n'est pas en vertu d'un contenu inexact ou imparfait de ces sciences, ni de leur caractère magique ou initiatique, mais parce qu'elles impliquent une division du travail qui s'oppose à celle des normes d'Etat. La différence n'est pas extrinsèque : la manière dont une science, ou une conception de la science participe à l'organisation du champ social, et en particulier induit une division du travail, fait partie

de cette science même. La science royale n'est pas séparable d'un modèle « hylémorphique », qui implique à la fois une forme organisatrice pour la matière, et une matière préparée pour la forme ; on a souvent montré comment ce schéma dérivait moins de la technique ou de la vie que d'une société divisée en gouvernants-gouvernés, puis intellectuels-manuels. Ce qui le caractérise, c'est que toute la matière est mise du côté du contenu, tandis que toute la forme passe dans l'expression. Il semble que la science nomade soit plus sensible immédiatement à la connexion du contenu et de l'expression pour eux-mêmes, chacun de ces deux termes ayant forme et matière. C'est ainsi que pour la science nomade la matière n'est jamais une matière préparée, donc homogénéisée, mais est essentiellement porteuse de singularités (qui constituent une forme de contenu). Et l'expression n'est pas davantage formelle, mais inséparable de traits pertinents (qui constituent une matière d'expression). C'est un tout autre schéma, nous le verrons. On a déjà une idée de cette situation si l'on pense au caractère le plus général de l'art nomade, où la connexion dynamique du support et de l'ornement remplace la dialectique matière-forme. Ainsi, du point de vue de cette science qui se présente aussi bien comme art et comme technique, la division du travail existe pleinement, mais n'emprunte pas la dualité forme-matière (même avec des correspondances bi-univoques). Elle *suit* plutôt les connexions entre des singularités de matière et des traits d'expression, et s'établit au niveau de ces connexions, naturelles ou forcées<sup>28</sup>. C'est une autre organisation du travail, et du champ social à travers le travail.

Il faudrait opposer deux modèles scientifiques, à la manière de Platon dans le *Timée*<sup>29</sup>. L'un se nommerait *Compars*, et l'autre *Dispars*. Le *compars* est le modèle légal ou légaliste emprunté

28. Gilbert Simondon a poussé très loin l'analyse et la critique du schéma hylémorphique, et de ses présupposés sociaux (« la forme correspond à ce que l'homme qui commande a pensé en lui-même et qu'il doit exprimer de manière positive lorsqu'il donne ses ordres : la forme est donc de l'ordre de l'exprimable »). A ce schéma forme-matière, Simondon oppose un schème dynamique, matière pourvue de singularités-forces ou conditions énergétiques d'un système. En sort une tout autre conception des rapports science-technique. Cf. *L'individu et sa genèse physico-biologique*, P. U. F., pp. 42-56.

29. Dans le texte du *Timée* (28-29), Platon envisage un court instant que le Devenir ne soit pas seulement le caractère inévitable des copies ou des reproductions, mais soit lui-même un modèle qui rivaliserait avec l'Identique et l'Uniforme. Il n'évoque cette hypothèse que pour l'exclure ; et il est vrai que, si le devenir est un modèle, non seulement la dualité du modèle et de la copie, du modèle et de la reproduction, doit disparaître, mais les notions mêmes de modèle et de reproduction tendent à perdre tout sens.

par la science royale. La recherche de lois consiste à dégager des constantes, même si ces constantes sont seulement des rapports entre variables (équations). Une forme invariable des variables, une matière variable de l'invariant, c'est ce qui fonde le schéma hylémorphique. Mais le disparaît comme élément de la science nomade renvoie à matériau-forces plutôt qu'à matière-forme. Il ne s'agit plus exactement d'extraire des constantes à partir de variables, mais de mettre les variables elles-mêmes en état de variation continue. S'il y a encore des équations, ce sont des adéquations, des inéquations, des équations différentielles irréductibles à la forme algébrique, et inséparables pour leur compte d'une intuition sensible de la variation. Elles saisissent ou déterminent des singularités de la matière au lieu de constituer une forme générale. Elles opèrent des individuations par événements ou heccités, et non par « objet » comme composé de matière et de forme ; les essences vagues ne sont pas autre chose que des heccités. A tous ces égards, il y a une opposition du *logos* et du *nomos*, de la loi et du *nomos*, qui fait dire que la loi a encore « un arrière-goût trop moral ». Toutefois, ce n'est pas que le modèle légal ignore les forces, le jeu des forces. On le voit bien dans l'espace homogène qui correspond au compars. L'espace homogène n'est nullement un espace lisse, c'est au contraire la forme de l'espace strié. L'espace des *piliers*. Il est strié par la chute des corps, les verticales de pesanteur, la distribution de la matière en tranches parallèles, l'écoulement lamellaire ou laminaire de ce qui est flux. Ce sont ces verticales parallèles qui ont formé une dimension indépendante, capable de se communiquer partout, de formaliser toutes les autres dimensions, de strier tout l'espace dans toutes ses directions, et par là de le rendre homogène. La distance verticale de deux points fournit le mode de comparaison pour la distance horizontale de deux autres points. L'attraction universelle sera en ce sens la loi de toute loi, en tant qu'elle règle la correspondance bi-univoque entre deux corps ; et chaque fois que la science découvrira un nouveau champ, elle cherchera à le formaliser sur le mode du champ de pesanteur. Même la chimie ne devient une science royale que par toute une élaboration théorique de la notion de poids. L'espace euclidien dépend du célèbre postulat des parallèles, mais les parallèles sont d'abord gravifiques, et correspondent aux forces que la pesanteur exerce sur tous les éléments d'un corps supposé remplir cet espace. C'est le point d'application de la résultante de toutes ces forces parallèles qui reste invariant quand on change leur direction commune ou qu'on fait tourner le corps (*centre de gravité*). Bref, il semble que la force gravifique soit à la base d'un espace laminaire, strié, homogène et centré ; elle conditionne précisé-

ment les multiplicités dites métriques, arborescentes, dont les grandeurs sont indépendantes des situations et s'expriment à l'aide d'unités ou de points (mouvements d'un point à un autre). Ce n'est pas par souci métaphysique, mais effectivement scientifique, que les savants se demandent souvent au XIX<sup>e</sup> siècle si toutes les forces ne se ramènent pas à celle de pesanteur, ou plutôt à la forme d'attraction qui lui donne une valeur universelle (un rapport constant pour toutes les variables), une portée bi-univoque (chaque fois deux corps et pas plus...). C'est la forme d'intériorité de toute science.

Tout autre est le *nomos* ou le *disparis*. Ce n'est pas que les autres forces démentent la pesanteur ou contredisent l'attraction. Mais, s'il est vrai qu'elles ne vont pas contre, elles n'en découlent pas pour autant, elles n'en dépendent pas, mais témoignent d'événements toujours supplémentaires ou d'« affects variables ». Chaque fois qu'un *champ* s'est ouvert à la science, dans les conditions qui en font une notion beaucoup plus importante que celle de forme ou d'objet, ce champ s'affirmait d'abord irréductible à celui de l'attraction, et au modèle des forces gravifiques, bien qu'il ne les contredit pas. Il affirmait un « en-plus » ou un surcroît, et s'installait lui-même dans ce surcroît, dans cet écart. Lorsque la chimie fait un progrès décisif, c'est en ajoutant à la force du poids des liaisons d'un autre type, par exemple électriques, qui transforment le caractère des équations chimiques<sup>30</sup>. Mais on remarquera que les plus simples considérations de vitesse font déjà intervenir la différence entre la chute verticale et le mouvement curviligne, ou plus généralement entre la droite et la courbe, sous les espèces différentielles du clinamen ou de plus petit écart, le minimum de surcroît. L'espace lisse est justement celui du plus petit écart : aussi n'a-t-il d'homogénéité qu'entre points infiniment voisins, et le raccordement des voisinages se fait indépendamment de toute voie déterminée. C'est un espace de contact, de petites actions de contact, tactile ou manuel, plutôt que visuel comme était l'espace strié d'Euclide. L'espace lisse est un champ sans conduits ni canaux. Un champ, un espace lisse

30. En fait, la situation est évidemment plus complexe, et la pesanteur n'est pas le seul caractère du modèle dominant : la chaleur s'ajoute à la pesanteur (déjà, dans la chimie, la combustion se joint au poids). Mais, même là, c'était tout un problème de savoir dans quelle mesure le « champ thermique » s'écartait de l'espace gravifique, ou au contraire s'intégrait à lui. Un exemple typique est donné par Monge : il commence par rapporter la chaleur, la lumière, l'électricité aux « affections variables des corps », dont s'occupe « la physique particulière », tandis que la physique générale traite de l'étendue, de la gravité, du déplacement. C'est seulement plus tard que Monge unifie l'ensemble des champs dans la physique générale (Anne Querrien).

hétérogène, épouse un type très particulier de multiplicités : les multiplicités non métriques, acentrées, rhizomatiques, qui occupent l'espace sans le « compter », et qu'on ne peut « explorer qu'en cheminant sur elles ». Elles ne répondent pas à la condition visuelle de pouvoir être observées d'un point de l'espace extérieur à elles : ainsi le système des sons, ou même des couleurs, par opposition à l'espace euclidien.

Lorsqu'on oppose la vitesse et la lenteur, le rapide et le grave, *Celeritas et Gravititas*, il ne faut pas y voir une opposition quantitative, mais pas non plus une structure mythologique (quoique Dumézil ait montré toute l'importance mythologique de cette opposition, précisément en fonction de l'appareil d'Etat, en fonction de la « gravité » naturelle de l'appareil d'Etat). L'opposition est à la fois qualitative et scientifique, pour autant que la vitesse n'est pas seulement le caractère abstrait d'un mouvement en général, mais s'incarne dans un mobile qui s'écarte si peu que ce soit de sa ligne de chute ou de gravité. *Lent et rapide ne sont pas des degrés quantitatifs du mouvement, mais deux types de mouvements qualifiés*, quelle que soit la vitesse du premier, et le retard du second. D'un corps qu'on lâche et qui tombe, si vite que ce soit, on ne dira pas à proprement parler qu'il a une vitesse, mais plutôt une lenteur infiniment décroissante suivant la loi des graves. Grave serait le mouvement laminaire qui strie l'espace, et qui va d'un point à un autre ; mais rapidité, célérité, se diraient seulement du mouvement qui s'écarte au minimum, et prend dès lors une allure tourbillonnaire en occupant un espace lisse, en traçant l'espace lisse lui-même. Dans cet espace, la matière-flux n'est plus découpable en tranches parallèles, et le mouvement ne se laisse plus cerner dans des rapports bi-univoques entre points. En ce sens, l'opposition qualitative gravité-célérité, lourd-léger, lent-rapide, joue non pas le rôle d'une détermination scientifique quantifiable, mais d'une condition coextensive à la science, et qui règle à la fois la séparation et le mélange des deux modèles, leur éventuelle pénétration, la domination de l'un ou de l'autre, leur alternative. Et c'est bien en termes d'alternative, quels que soient les mélanges et les compositions, que Michel Serres propose la meilleure formule : « La physique se réduit à deux sciences, une théorie générale des voies et chemins, une théorie globale du flot<sup>31</sup>. »

Il faudrait opposer deux types de sciences, ou de démarches scientifiques : l'une qui consiste à « reproduire », l'autre qui consiste à « suivre ». L'une serait de reproduction, d'itération et réitération ; l'autre, d'itinération, ce serait l'ensemble des scien-

31. Michel Serres, p. 65.

ces itinérantes, ambulantes. On réduit trop facilement l'itinérance à une condition de la technique, ou de l'application et de la vérification de la science. Mais il n'en est pas ainsi : *suivre n'est pas du tout la même chose que reproduire*, et l'on ne suit jamais pour reproduire. L'idéal de reproduction, déduction ou induction, fait partie de la science royale, en tout temps, en tout lieu, et traite les différences de temps et de lieu comme autant de variables dont la loi dégage précisément la forme constante : il suffit d'un espace gravifique et strié pour que les mêmes phénomènes se produisent, si les mêmes conditions sont données, ou si le même rapport constant s'établit entre les conditions diverses et les phénomènes variables. Reproduire implique la permanence d'un point de *vue* fixe, extérieur au reproduit : regarder couler, en étant sur la rive. Mais suivre, c'est autre chose que l'idéal de reproduction. Pas mieux, mais autre chose. On est bien forcé de suivre lorsqu'on est à la recherche des « singularités » d'une matière ou plutôt d'un matériau, et non pas à la découverte d'une forme ; lorsqu'on échappe à la force gravifique pour entrer dans un champ de célérité ; lorsqu'on cesse de contempler l'écoulement d'un flux laminaire à direction déterminée, et qu'on est emporté par un flux tourbillonnaire ; lorsqu'on s'engage dans la variation continue des variables, au lieu d'en extraire des constantes, etc. Et ce n'est pas du tout le même sens de la Terre : selon le modèle légal, on ne cesse pas de se re-territorialiser sur un point de vue, dans un domaine, d'après un ensemble de rapports constants ; mais suivant le modèle ambulant, c'est le processus de déterritorialisation qui constitue et étend le territoire même. « Va à ta première plante, et là observe attentivement comment s'écoule l'eau de ruissellement à partir de ce point. La pluie a dû transporter les graines au loin. Suis les rigoles que l'eau a creusées, ainsi tu connaîtras la direction de l'écoulement. Cherche alors la plante qui, dans cette direction, se trouve la plus éloignée de la tienne. Toutes celles qui poussent entre ces deux-là sont à toi. Plus tard (...), tu pourras accroître ton territoire...<sup>32</sup> » *Il y a des sciences ambulantes, itinérantes, qui consistent à suivre un flux dans un champ de vecteurs où des singularités se répartissent comme autant d'« accidents »* (problèmes). Par exemple : pourquoi la métallurgie primitive est-elle nécessairement une science ambulante, qui communique aux forgerons un statut quasi nomade ? On peut objecter que, dans ces exemples, il s'agit quand même d'aller d'un point à un autre (même si ce sont des points singuliers), par l'intermédiaire de canaux, et que le flux reste découppable en tranches. Mais ce n'est vrai que dans la mesure où les démarches et

32. Castaneda, *L'herbe du diable et la petite fumée*, p. 160.



les processus ambulants sont nécessairement rapportés à un espace strié, toujours formalisés par la science royale qui les destitue de leur modèle, les soumet à son propre modèle, et ne les laisse subsister qu'à titre de « technique » ou « science appliquée ». En règle générale, un espace lisse, un champ de vecteurs, une multiplicité non métrique seront toujours traductibles, et nécessairement traduits dans un « compars » : opération fondamentale par laquelle on pose et repose en chaque point de l'espace lisse un espace euclidien tangent, doué d'un nombre suffisant de dimensions, et par laquelle on réintroduit le parallélisme de deux vecteurs, en considérant la multiplicité comme plongée dans cet espace homogène et strié de reproduction, au lieu de continuer à la suivre dans une « exploration par cheminement <sup>33</sup> ». C'est le triomphe du *logos* ou de la loi sur le *nomos*. Mais, justement, la complexité de l'opération témoigne des résistances qu'elle doit vaincre. Chaque fois que l'on refère la démarche et le processus ambulants à leur modèle propre, les points retrouvent leur position de singularités qui exclut toute relation bi-univoque, le flux retrouve son allure curviligne et tourbillonnaire qui exclut tout parallélisme de vecteurs, l'espace lisse reconquiert les propriétés de contact qui ne le laissent plus être homogène et strié. Il y a toujours un courant par lequel les sciences ambulantes ou itinérantes ne se laissent pas complètement intérioriser dans les sciences royales reproductives. Et il y a un type de savant ambulant que les savants d'Etat ne cessent de combattre, ou d'intégrer, ou de s'allier, quitte à lui proposer une place mineure dans le système légal de la science et de la technique.

Ce n'est pas que les sciences ambulantes soient plus pénétrées de démarches irrationnelles, mystère, magie. Elles ne deviennent ainsi que lorsqu'elles tombent en désuétude. Et, d'autre part, les sciences royales s'entourent aussi de beaucoup de prêtrise et de magie. Ce qui apparaît plutôt dans la rivalité des deux modèles, c'est que les sciences ambulantes ou nomades ne destinent pas la science à prendre un pouvoir, ni même un développement autonomes. Elles n'en ont pas les moyens, parce qu'elles subordonnent toutes leurs opérations aux conditions sensibles de l'intuition et de la construction, *suivre* le flux de matière, *tracer et raccorder* l'espace lisse. Tout est pris dans une

---

33. Albert Lautman a montré très clairement comment des espaces de Riemann, par exemple, acceptaient une conjonction euclidienne de telle manière qu'on puisse constamment définir le parallélisme de deux vecteurs voisins ; dès lors, au lieu d'explorer une multiplicité par cheminement sur cette multiplicité, on considère la multiplicité « comme plongée dans un espace euclidien à un nombre suffisant de dimensions ». Cf. *Les schémas de structure*, Hermann, pp. 23-24, 43-47.

zone objective de flottement qui se confond avec la réalité même. Quelle que soit sa finesse, sa rigueur, la « connaissance approchée » reste soumise à des évaluations sensibles et sensibles qui lui font poser plus de problèmes qu'elle n'en résout : le problématique reste son seul mode. Ce qui appartient au contraire à la science royale, à son pouvoir théorématique ou axiomatique, c'est d'arracher toutes les opérations aux conditions de l'intuition pour en faire de véritables concepts intrinsèques ou « catégories ». C'est même pourquoi la déterritorialisation dans cette science implique une reterritorialisation sur l'appareil des concepts. Sans cet appareil catégorique, apodictique, les opérations différentielles seraient astreintes à suivre l'évolution d'un phénomène ; bien plus, les expérimentations se faisant à l'air libre, les constructions se faisant à même le sol, on ne disposerait jamais de coordonnées les érigeant en modèles stables. On traduit certaines de ces exigences en termes de « sécurité » : les deux cathédrales d'Orléans et de Beauvais s'effondrent à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, et les calculs de contrôle sont difficiles à opérer sur les constructions de science ambulante. Mais, bien que la sécurité fasse fondamentalement partie des normes théoriques d'Etat, comme de l'idéal politique, il s'agit aussi d'autre chose. En vertu de toutes leurs démarches, les sciences ambulantes dépassent très vite les possibilités du calcul : elles s'installent dans cet en-plus qui déborde l'espace de reproduction, elles se heurtent vite à des difficultés insurmontables de ce point de vue, qu'elles résolvent éventuellement par une opération dans le vif. Les solutions sont censées venir d'un ensemble d'activités qui les constituent comme non autonomes. Il n'y a que la science royale, au contraire, pour disposer d'une puissance métrique qui définit l'appareil des concepts ou l'autonomie de la science (y compris de la science expérimentale). D'où la nécessité de coupler les espaces ambulants avec un espace d'homogénéité, sans lequel les lois de la physique dépendraient de points particuliers de l'espace. Mais il s'agit moins d'une traduction que d'une constitution : précisément cette constitution que les sciences ambulantes ne se proposaient pas, et n'ont pas les moyens de se proposer. Dans le champ d'interaction des deux sciences, les sciences ambulantes se contentent d'*inventer des problèmes*, dont la solution renverrait à tout un ensemble d'activités collectives et non scientifiques, mais dont la *solution scientifique* dépend au contraire de la science royale, et de la manière dont la science royale a d'abord transformé le problème en le faisant passer dans son appareil théorématique et son organisation du travail. Un peu comme l'intuition et l'intelligence selon Bergson, où seule l'intelligence a les moyens scientifiques de résoudre formellement les problèmes que l'intuition pose, mais

que celle-ci se contenterait de confier aux activités qualitatives d'une humanité qui *suivrait* la matière...<sup>34</sup>

*Problème II : Y a-t-il moyen de soustraire la pensée au modèle d'Etat ?*

*Proposition IV : L'extériorité de la machine de guerre est enfin attestée par la noologie.*

Il arrive qu'on critique des contenus de pensée jugés trop conformistes. Mais la question, c'est d'abord celle de la forme elle-même. La pensée serait par elle-même déjà conforme à un modèle qu'elle emprunterait à l'appareil d'Etat, et qui lui fixerait des buts et des chemins, des conduits, des canaux, des organes, tout un *organon*. Il y aurait donc une image de la pensée qui recouvrirait toute la pensée, qui ferait l'objet spécial d'une « noologie », et qui serait comme la forme-Etat développée dans la pensée. Voilà que cette image possède deux têtes qui renvoient précisément aux deux pôles de la souveraineté : un *imperium* du penser-vrai, opérant par capture magique, saisie ou lien, constituant l'efficacité d'une fondation (*mythos*) ; une république des esprits libres, procédant par pacte ou contrat, constituant une organisation législative et juridique, apportant la sanction d'un fondement (*logos*). Ces deux têtes ne cessent d'interférer, dans l'image classique de la pensée : une « république des esprits dont le prince serait l'idée d'un Etre suprême ». Et si les deux têtes interfèrent, ce n'est pas seulement parce qu'il y a beaucoup d'intermédiaires ou de transitions entre les deux, et parce que l'une prépare l'autre, et l'autre se sert de l'une et la conserve, mais aussi parce que, antithétiques et complémentaires, elles sont nécessaires l'une à l'autre. Il n'est pas exclu cependant que, pour passer de l'une à l'autre, il faille un événement d'une tout autre nature, « entre » les deux, et qui se cache hors de l'image, qui se passe en dehors<sup>35</sup>. Mais, à s'en tenir à

34. Les rapports intuition-intelligence sont très complexes selon Bergson, en perpétuelle interaction. On se reportera également au thème de Bouligand : les deux éléments mathématiques « problème » et « synthèse globale » ne développent leur dualité qu'en entrant aussi dans un champ d'interaction, où la synthèse globale fixe chaque fois les « catégories » sans lesquelles le problème n'aurait pas de solution générale. Cf. *Le déclin des absolus mathématico-logiques*.

35. Marcel Detienne (*Les maîtres de vérité dans la Grèce archaïque*, Maspero) a bien dégagé ces deux pôles de la pensée, qui correspondent aux deux aspects de la souveraineté selon Dumézil : la parole magico-religieuse du despote ou du « vieux de la mer », la parole-dialogue de la cité. Non seulement les personnages principaux de la pensée grecque (le

l'image, il apparaît que ce n'est pas une simple métaphore, chaque fois qu'on nous parle d'un *imperium* du vrai et d'une république des esprits. C'est la condition de constitution de la pensée comme principe ou forme d'intériorité, comme strate.

On voit bien ce que la pensée y gagne : une gravité qu'elle n'aurait jamais par elle-même, un centre qui fait que toutes les choses ont l'air, y compris l'Etat, d'exister par sa propre efficace ou par sa propre sanction. Mais l'Etat n'y gagne pas moins. La forme-Etat gagne en effet quelque chose d'essentiel à se développer ainsi dans la pensée : tout un consensus. Seule la pensée peut inventer la fiction d'un Etat universel en droit, élever l'Etat à l'universel de droit. C'est comme si le souverain devenait seul au monde, couvrirait tout l'œcumène, et n'avait plus affaire qu'avec des sujets, actuels ou potentiels. Il n'est plus question des puissantes organisations extrinsèques, ni des bandes étrangères : l'Etat devient le seul principe qui fait le partage entre des sujets rebelles, renvoyés à l'état de nature, et des sujets consentants, renvoyant d'eux-mêmes à sa forme. S'il est intéressant pour la pensée de s'appuyer sur l'Etat, il est non moins intéressant pour l'Etat de s'étendre dans la pensée, et d'en recevoir la sanction de forme unique, universelle. La particularité des Etats n'est plus qu'un fait ; de même leur perversité éventuelle, ou leur imperfection. Car, en droit, l'Etat moderne va se définir comme « l'organisation rationnelle et raisonnable d'une communauté » : la communauté n'a plus de particularité qu'intérieure ou morale (*esprit d'un peuple*), en même temps que son organisation la fait concourir à l'harmonie d'un universel (*esprit absolu*). L'Etat donne à la pensée une forme d'intériorité, mais la pensée donne à cette intériorité une forme d'universalité : « le but de l'organisation mondiale est la satisfaction des individus raisonnables à l'intérieur d'Etats particuliers libres ». C'est un curieux échange qui se produit entre l'Etat et la raison, mais cet échange est aussi bien une proposition analytique, puisque la raison réalisée se confond avec l'Etat de droit, tout comme l'Etat de fait est le devenir de la raison<sup>36</sup>. Dans la philosophie dite moderne

Poète, le Sage, le Physicien, le Philosophe, le Sophiste...) se situent par rapport à ces pôles ; mais Detienne fait intervenir entre les deux le groupe spécifique des Guerriers, qui assure le passage ou l'évolution.

36. Il y a un hégélianisme de droite qui reste vivant dans la philosophie politique officielle, et qui soude le destin de la pensée et de l'Etat. Kojève (*Tyrannie et sagesse*, Gallimard) et Eric Weil (*Hegel et l'Etat ; Philosophie politique*, Vrin) en sont les représentants récents. De Hegel à Max Weber s'est développée toute une réflexion sur les rapports de l'Etat moderne avec la Raison, à la fois comme rationnel-technique et comme raisonnable-humain. Si l'on objecte que cette rationalité, déjà présente dans l'Etat impérial archaïque, est l'*optimum* des gouvernants eux-mêmes, les

et dans l'Etat dit moderne ou rationnel, tout tourne autour du législateur et du sujet. Il faut que l'Etat réalise la distinction du législateur et du sujet dans des conditions formelles telles que la pensée, de son côté, puisse penser leur identité. Obéissez toujours, car, plus vous obéirez, plus vous serez maître, puisque vous n'obéirez qu'à la raison pure, c'est-à-dire à vous-même... Depuis que la philosophie s'est assignée le rôle de fondement, elle n'a cessé de bénir les pouvoirs établis, et de décalquer sa doctrine des facultés sur les organes de pouvoir d'Etat. Le sens commun, l'unité de toutes les facultés comme centre du Cogito, c'est le consensus d'Etat porté à l'absolu. Ce fut notamment la grande opération de la « critique » kantienne, reprise et développée par le hégélianisme. Kant n'a pas cessé de critiquer les mauvais usages pour mieux bénir la fonction. Il n'y a pas à s'étonner que le philosophe soit devenu professeur public ou fonctionnaire d'Etat. Tout est réglé dès que la forme-Etat inspire une image de la pensée. A charge de revanche. Et sans doute, suivant les variations de cette forme, l'image elle-même prend des contours différents : elle n'a pas toujours dessiné ou désigné le philosophe, et elle ne le dessinera pas toujours. On peut aller d'une fonction magique à une fonction rationnelle. Le poète a pu tenir par rapport à l'Etat impérial archaïque le rôle de dresseur d'image<sup>37</sup>. Dans les Etats modernes, le sociologue a pu remplacer le philosophe (par exemple quand Durkheim et ses disciples ont voulu donner à la république un modèle laïc de la pensée). Aujourd'hui même, la psychanalyse prétend au rôle de *Cogitatio universalis* comme pensée de la Loi, dans un retour magique. Et il y a bien d'autres concurrents et prétendants. La noologie, qui ne se confond pas avec l'idéologie, est précisément l'étude des images de la pensée, et de leur historicité. D'une certaine manière, on pourrait dire que cela n'a guère d'importance, et que la pensée n'a jamais eu qu'une gravité pour rire. Mais elle ne demande que ça : qu'on ne la prenne pas au sérieux, puisqu'elle peut d'autant mieux penser pour nous, et toujours engendrer ses nouveaux fonctionnaires, et que, moins les gens prennent la pensée au sérieux, plus ils pensent conformément à ce qu'un Etat veut. En effet, quel homme d'Etat n'a pas rêvé de cette toute petite chose impossible, être un penseur ?

---

hégéliens répondent que le rationnel-raisonnable ne peut pas exister sans un minimum de participation de tous. Mais la question est plutôt de savoir si la forme même du rationnel-raisonnable n'est pas extraite de l'Etat, de manière à lui donner nécessairement « raison ».

37. Sur le rôle du poète antique comme « fonctionnaire de la souveraineté » cf. Dumézil, *Servius et la Fortune*, pp. 64 sq., et Detienne, pp. 17 sq.

Or la noologie se heurte à des contre-pensées, dont les actes sont violents, les apparitions discontinues, l'existence mobile à travers l'histoire. Ce sont les actes d'un « penseur privé », par opposition au professeur public : Kierkegaard, Nietzsche, ou même Chestov... Partout où ils habitent, c'est la steppe ou le désert. Ils détruisent les images. Peut-être le *Schopenhauer éducateur* de Nietzsche est-il la plus grande critique qu'on ait mené contre l'image de la pensée, et son rapport avec l'Etat. Toutefois, « penseur privé » n'est pas une expression satisfaisante, puisqu'elle enchérit sur une intériorité, tandis qu'il s'agit d'une *pensée du dehors*<sup>38</sup>. Mettre la pensée en rapport immédiat avec le dehors, avec les forces du dehors, bref faire de la pensée une machine de guerre, c'est une entreprise étrange dont on peut étudier les procédés précis chez Nietzsche (l'aphorisme, par exemple, est très différent de la maxime, car une maxime, dans la république des lettres, est comme un acte organique d'Etat ou un jugement souverain, mais un aphorisme attend toujours son sens d'une nouvelle force extérieure, d'une dernière force qui doit le conquérir ou le subjuguier, l'utiliser). C'est aussi pour une autre raison que « penseur privé » n'est pas une bonne expression : car, s'il est vrai que cette contre-pensée témoigne d'une solitude absolue, c'est une solitude extrêmement peuplée, comme le désert lui-même, une solitude qui noue déjà son fil avec un peuple à venir, qui invoque et attend ce peuple, n'existe que par lui, même s'il manque encore... « Il nous manque cette dernière force, faute d'un peuple qui nous porte. Nous cherchons ce soutien populaire... » Toute pensée est déjà une tribu, le contraire d'un Etat. Et une telle forme d'extériorité pour la pensée n'est pas du tout le symétrique de la forme d'intériorité. A la rigueur, il n'y aurait de symétrie qu'entre des pôles ou des foyers différents d'intériorité. Mais la forme d'extériorité de la pensée — la force toujours extérieure à soi ou la dernière force, la *n<sup>ième</sup>* puissance — n'est pas du tout une *autre image* qui s'opposerait à l'image inspirée de l'appareil d'Etat. C'est au contraire la force qui détruit l'image *et* ses copies, le modèle *et* ses reproductions, toute possibilité de subordonner la pensée à un modèle du Vrai, du Juste ou du Droit (le vrai cartésien, le juste kantien, le droit hégélien, etc.). Une « méthode » est l'espace strié de la *cogitatio universalis*, et trace un chemin qui doit être suivi d'un point à un autre. Mais la forme d'extériorité met la pensée dans un espace lisse qu'elle doit occuper sans pouvoir le compter, et pour lequel

38. Cf. l'analyse de Foucault, à propos de Maurice Blanchot et d'une forme d'extériorité de la pensée : « La pensée du dehors », in *Critique* juin 1966.

il n'y a pas de méthode possible, pas de reproduction concevable, mais seulement des relais, des intermezzi, des relances. La pensée est comme le Vampire, elle n'a pas d'image, ni pour constituer modèle, ni pour faire copie. Dans l'espace lisse du Zen, la flèche ne va plus d'un point à un autre, mais sera ramassée en un point quelconque, pour être renvoyée en un point quelconque, et tend à permuter avec le tireur et la cible. Le problème de la machine de guerre est celui du relais, même avec de pauvres moyens, et non pas le problème architectonique du modèle ou du monument. Un peuple ambulant de relayeurs, au lieu d'une cité modèle. « La nature envoie le philosophe dans l'humanité comme une flèche ; elle ne vise pas, mais elle espère que la flèche restera accrochée quelque part. Ce faisant, elle se trompe une infinité de fois et elle en a du dépit . (...) Les artistes et les philosophes sont un argument contre la finalité de la nature dans ses moyens, bien qu'ils constituent une excellente preuve pour la sagesse de ses fins. Ils ne touchent jamais qu'un petit nombre, alors qu'ils devraient toucher tout le monde, et la façon dont le petit nombre est touché ne répond pas à la force que mettent les philosophes et les artistes à tirer leur artillerie<sup>39</sup>... »

Nous pensons surtout à deux textes pathétiques, au sens où la pensée y est vraiment un *pathos* (un *antilogos* et un *antimutbos*). C'est le texte d'Artaud dans ses lettres à Jacques Rivière, expliquant que la pensée s'exerce à partir d'un *effondrement central*, qu'elle ne peut vivre que de sa propre impossibilité de faire forme, relevant seulement des traits d'expression dans un matériau, se développant périphériquement, dans un pur milieu d'extériorité, en fonction de singularités non universalisables, de circonstances non intériorisables. Et c'est aussi le texte de Kleist, « A propos de l'élaboration progressive des pensées en parlant » : Kleist y dénonce l'intériorité centrale du concept comme moyen de contrôle, contrôle de la parole, de la langue, mais aussi contrôle des affects, des circonstances et même du hasard. Il y oppose une pensée comme procès et processus, un bizarre dialogue anti-platonicien, un anti-dialogue du frère et de la sœur, où l'un parle avant de savoir, et l'autre a déjà relayé, avant d'avoir compris : c'est la pensée du *Gemüt*, dit Kleist, qui procède comme un général devrait le faire dans une machine de guerre, ou comme un corps qui se charge d'électricité, d'intensité pure. « Je mélange des sons inarticulés, rallonge les termes de transition, utilise également les appositions là où elles ne seraient pas nécessaires. » Gagner du temps, et puis peut-être renoncer, ou attendre. Nécessité de ne pas avoir le contrôle de la langue, d'être un

39. Nietzsche, *Schopenhauer éducateur*, § 7.

étranger dans sa propre langue, pour tirer la parole à soi et « mettre au monde quelque chose d'incompréhensible ». Telle serait la forme d'extériorité, la relation du frère et de la sœur, le devenir-femme du penseur, le devenir-pensée de la femme : le *Gemüt*, qui ne se laisse plus contrôler, qui forme une machine de guerre ? Une pensée aux prises avec des forces extérieures au lieu d'être recueillie dans une forme intérieure, opérant par relais au lieu de former une image, une pensée-événement, heccéité, au lieu d'une pensée-sujet, une pensée-problème au lieu d'une pensée-essence ou théorème, une pensée qui fait appel à un peuple au lieu de se prendre pour un ministère. Est-ce un hasard si, chaque fois qu'un « penseur » lance ainsi une flèche, il y a un homme d'Etat, une ombre ou une image d'homme d'Etat qui lui donne conseil et admonestation, et veut fixer un « but » ? Jacques Rivière n'hésite pas à répondre à Artaud : travaillez, travaillez, ça s'arrangera, vous arriverez à une méthode, et à bien exprimer ce que vous pensez en droit (*Cogitatio universalis*). Rivière n'est pas un chef d'Etat, mais ce n'est pas le dernier dans la N. R. F. qui s'est pris pour le prince secret dans une république des lettres ou pour l'éminence grise dans un Etat de droit. Lenz et Kleist affrontaient Goethe, génie grandiose, véritable homme d'Etat parmi tous les hommes de lettres. Mais le pire n'est pas encore là : le pire est dans la façon dont les textes mêmes de Kleist, d'Artaud, finissent eux-mêmes par faire monument, et inspirer un modèle à recopier beaucoup plus insidieux que l'autre, pour tous les bégaiements artificiels et les innombrables décalques qui prétendent les valoir.

L'image classique de la pensée, et le striage de l'espace mental qu'elle opère, prétend à l'universalité. En effet, elle opère avec deux « universaux », le Tout comme dernier fondement de l'être, ou horizon qui englobe, le Sujet comme principe qui convertit l'être en être pour-nous<sup>40</sup>. *Imperium* et république. De l'un à l'autre, ce sont tous les genres du réel et du vrai qui trouvent leur place dans un espace mental strié, du double point de vue de l'Être et du Sujet, sous la direction d'une « méthode universelle ». Dès lors, il est facile de caractériser la pensée nomade qui récusé une telle image et procède autrement. C'est qu'elle ne se réclame pas d'un sujet pensant universel, mais au contraire d'une race singulière ; et elle ne se fonde pas sur une totalité englobante, mais au contraire se déploie dans un milieu sans horizon comme espace lisse, steppe, désert ou mer. C'est un tout autre type d'adéquation qui s'établit ici entre la race définie

40. Un curieux texte de Jaspers, intitulé *Descartes* (Alcan), développe ce point de vue et en accepte les conséquences.



comme « tribu » et l'espace lisse défini comme « milieu ». Une tribu dans le désert, au lieu d'un sujet universel sous l'horizon de l'Etre englobant. Kenneth White a récemment insisté sur cette complémentarité dissymétrique d'une tribu-race (les Celtes, ceux qui se sentent Celtes) et d'un espace-milieu (l'Orient, l'Orient, le désert de Gobi...) : White montre comment cet étrange composé, les noces du Celte et de l'Orient, inspire une pensée proprement nomade, qui entraîne la littérature anglaise et constituera la littérature américaine<sup>41</sup>. Du coup, l'on voit bien les dangers, les ambiguïtés profondes qui coexistent avec cette entreprise, comme si chaque effort et chaque création se confrontaient à une infamie possible. Car : comment faire pour que le thème d'une race ne tourne pas en racisme, en fascisme dominant et englobant, ou plus simplement en aristocratie, ou bien en secte et folklore, en micro-fascismes ? Et comment faire pour que le pôle Orient ne soit pas un fantasme, qui réactive autrement tous les fascismes, tous les folklores aussi, yoga, zen et karaté ? Il ne suffit certes pas de voyager pour échapper au fantasme ; et ce n'est certes pas en invoquant un passé, réel ou mythique, qu'on échappe au racisme. Mais, là encore, les critères de distinction sont faciles, quels que soient les mélanges de fait qui les obscurcissent à tel ou tel niveau, à tel ou tel moment. La tribu-race n'existe qu'au niveau d'une race opprimée, et au nom d'une oppression qu'elle subit : il n'y a de race qu'inférieure, minoritaire, il n'y a pas de race dominante, une race ne se définit pas par sa pureté, mais au contraire par l'impureté qu'un système de domination lui confère. Bâtard et sang-mêlé sont les vrais noms de la race. Rimbaud a tout dit sur ce point : seul peut s'autoriser de la race celui qui dit : « J'ai toujours été de race inférieure, (...) je suis de race inférieure de toute éternité, (...) me voici sur la plage armoricaine, (...) je suis une bête, un nègre, (...) je suis de race lointaine, mes pères étaient Scandinaves. » Et de même que la race n'est pas à retrouver, l'Orient n'est pas à imiter : il n'existe que par la construction d'un espace lisse, tout comme la race n'existe que par la constitution d'une tribu qui le peuple et le parcourt. C'est toute la pensée qui est un devenir, un double devenir, au lieu d'être l'attribut d'un Sujet et la représentation d'un Tout.

41. Kenneth White, *Le nomadisme intellectuel*. Le deuxième tome de cet ouvrage inédit s'intitule précisément *Poetry and Tribe*.

*Axiome II : La machine de guerre est l'invention des nomades (en tant qu'elle est extérieure à l'appareil d'Etat et distincte de l'institution militaire). A ce titre, la machine de guerre nomade a trois aspects, un aspect spatial-géographique, un aspect arithmétique ou algébrique, un aspect affectif.*

*Proposition V : L'existence nomade effectuée nécessairement les conditions de la machine de guerre dans l'espace.*

Le nomade a un territoire, il suit des trajets coutumiers, il va d'un point à un autre, il n'ignore pas les points (point d'eau, d'habitation, d'assemblée, etc.). Mais la question, c'est ce qui est principe ou seulement conséquence dans la vie nomade. En premier lieu, même si les points déterminent les trajets, ils sont strictement subordonnés aux trajets qu'ils déterminent, à l'inverse de ce qui se passe chez le sédentaire. Le point d'eau n'est que pour être quitté, et tout point est un relais et n'existe que comme relais. Un trajet est toujours entre deux points, mais l'entre-deux a pris toute la consistance, et jouit d'une autonomie comme d'une direction propre. La vie du nomade est intermezzo. Même les éléments de son habitat sont conçus en fonction du trajet qui ne cesse de les mobiliser<sup>42</sup>. Le nomade n'est pas du tout le migrant ; car le migrant va principalement d'un point à un autre, même si cet autre est incertain, imprévu ou mal localisé. Mais le nomade ne va d'un point à un autre que par conséquence et nécessité de fait : en principe, les points sont pour lui des relais dans un trajet. Les nomades et les migrants peuvent se mélanger de beaucoup de façons, ou former un ensemble commun ; ils n'en ont pas moins des causes et des conditions très différentes (par exemple, ceux qui rejoignent Mahomet à Médine ont le choix entre un serment nomade ou bédouin, et un serment d'hégire ou d'émigration<sup>43</sup>).

En second lieu, le trajet nomade a beau suivre des pistes ou des chemins coutumiers, il n'a pas la fonction du chemin séden-

42. Anny Milovanoff, « La seconde peau du nomade », in *Nouvelles littéraires*, 27 juillet 1978 : « Les nomades Larbaâ, en bordure du Sahara algérien, utilisent le mot *trigâ*, qui signifie en général la route, le chemin, pour désigner les sangles tissées qui servent à renforcer les attaches de la tente aux piquets de soutien. (...) L'habitat n'est pas lié à un territoire, mais plutôt à un itinéraire, dans la pensée nomade. Refusant de s'approprier l'espace qu'il traverse, le nomade se construit un environnement en lanie ou en poil de chèvre, qui ne marque pas le lieu provisoire qu'il occupe. (...) Ainsi la laine, matière douce, donne son unité à la vie nomade. (...) Le nomade s'arrête sur la représentation de ses trajets, non sur une figuration de l'espace qu'il parcourt. Il laisse l'espace à l'espace. (...) Polymorphie de la laine. »

43. Cf. W. M. Watt, *Mahomet à Médine*, Payot, pp. 107, 293.

taire qui est de *distribuer aux hommes un espace fermé*, en assignant à chacun sa part, et en réglant la communication des parts. Le trajet nomade fait le contraire, il *distribue les hommes (ou les bêtes) dans un espace ouvert*, indéfini, non communiquant. Le *nomos* a fini par désigner la loi, mais d'abord parce qu'il était distribution, mode de distribution. Or c'est une distribution très spéciale, sans partage, dans un espace sans frontières ni clôture. Le *nomos* est la consistance d'un ensemble flou : c'est en ce sens qu'il s'oppose à la loi, ou à la *polis*, comme un arrière-pays, un flanc de montagne ou l'étendue vague autour d'une cité (« ou bien *nomos*, ou bien *polis*<sup>44</sup> »). Il y a donc en troisième lieu une grande différence d'espace : l'espace sédentaire est strié, par des murs, des clôtures et des chemins entre les clôtures, tandis que l'espace nomade est lisse, seulement marqué par des « traits » qui s'effacent et se déplacent avec le trajet. Même les lamelles du désert glissent les unes sur les autres en produisant un son inimitable. Le nomade se distribue dans un espace lisse, il occupe, il habite, il tient cet espace, et c'est là son principe territorial. Aussi est-il faux de définir le nomade par le mouvement. Toynbee a profondément raison de suggérer que le nomade est plutôt *celui qui ne bouge pas*. Alors que le migrant quitte un milieu devenu amorphe ou ingrat, le nomade est celui qui ne part pas, ne veut pas partir, s'accroche à cet espace lisse où la forêt recule, où la steppe ou le désert croissent, et invente le nomadisme comme réponse à ce défi<sup>45</sup>. Bien sûr, le nomade bouge, mais il est assis, il n'est jamais assis que quand il bouge (le Bédouin au galop, à genoux sur la selle, assis sur la plante de ses pieds retournés, « proue de d'équilibre »). Le nomade sait atten-

44. E. Laroche, *Histoire de la racine « Nem » en grec ancien*, Klincksieck. La racine « Nem » indique la distribution et non pas le partage, même quand les deux sont liés. Mais, justement, au sens pastoral, la distribution des animaux se fait dans un espace non limité, et n'implique pas un partage des terres : « Le métier de pâtre, à l'époque homérique, n'a rien à voir avec un partage de terres ; lorsque la question agraire, à l'époque solonienne, passe au premier plan, elle s'exprime dans un tout autre vocabulaire. » *Faire pâtre* (*nemô*) ne renvoie pas à partager, mais à disposer ça et là, répartir les bêtes. Et c'est seulement à partir de Solon que *Nomos* va désigner le principe des lois et du droit (*Thesmoî* et *Dikè*), puis s'identifiera aux lois elles-mêmes. Auparavant, il y a plutôt une alternative entre la cité, ou *polis*, régie par les lois, et les alentours comme lieu du *nomos*. C'est une alternative semblable qu'on trouve chez Ibn Khaldoun : entre l'*Hadara* comme citoyenneté, et la *Badiya* comme *nomos* (ce qui n'est pas ville, mais campagne pré-urbaine, plateau, steppe, montagne ou désert).

45. Toynbee, *L'Histoire*, Gallimard, pp. 185-210 : « Ils se lancèrent dans la steppe, non pour franchir ses limites, mais pour s'y fixer et s'y sentir bien chez eux. »

dre, et a une patience infinie. Immobilité et vitesse, catatonie et précipitation, « processus stationnaire », la station comme processus, ces traits de Kleist sont éminemment ceux du nomade. Aussi faut-il distinguer la *vitesse* et le *mouvement* : le mouvement peut être très rapide, il n'est pas pour cela vitesse ; la vitesse peut être très lente, ou même immobile, elle est pourtant vitesse. Le mouvement est extensif, et la vitesse intensive. Le mouvement désigne le caractère relatif d'un corps considéré comme « un », et qui va d'un point à un autre ; *la vitesse au contraire constitue le caractère absolu d'un corps dont les parties irréductibles (atomes) occupent ou remplissent un espace lisse à la façon d'un tourbillon*, avec possibilité de surgir en un point quelconque. (Il n'est donc pas étonnant qu'on ait pu invoquer des voyages spirituels qui se faisaient sans mouvement relatif, mais en intensités sur place : ils font partie du nomadisme). Bref, on dira par convention que seul le nomade a un mouvement absolu, c'est-à-dire une vitesse ; le mouvement tourbillonnaire ou tournant appartient essentiellement à sa machine de guerre.

C'est en ce sens que le nomade n'a pas de points, de trajets ni de terre, bien qu'il en ait de toute évidence. Si le nomade peut être appelé le Déterritorialisé par excellence, c'est justement parce que la reterritorialisation ne se fait pas *après* comme chez le migrant, ni sur *autre chose* comme chez le sédentaire (en effet, le sédentaire a un rapport avec la terre médiatisé par autre chose, régime de propriété, appareil d'Etat...). Pour le nomade, au contraire, c'est la déterritorialisation qui constitue le rapport à la terre, si bien qu'il se reterritorialise sur la déterritorialisation même. C'est la terre qui se déterritorialise elle-même, de telle manière que le nomade y trouve un territoire. La terre cesse d'être terre, et tend à devenir simple sol ou support. La terre ne se déterritorialise pas dans son mouvement global et relatif, mais dans des lieux précis, là même où la forêt recule, et où la steppe et le désert gagnent. Hubac a raison de dire que le nomadisme s'explique moins par une variation universelle des climats (qui renverrait plutôt à des migrations), que par une « divagation des climats locaux<sup>46</sup> ». Le nomade est là, sur la terre, chaque fois que se forme un espace lisse qui ronge et tend à croître en toutes directions. Le nomade habite ces lieux, il reste dans ces lieux, et les fait lui-même croître au sens où l'on constate que le nomade fait le désert non moins qu'il est fait par lui. Il est vecteur de déterritorialisation. Il ajoute le désert au désert, la steppe à la steppe, par une série d'opérations

46. Cf. Pierre Hubac, *Les nomades*, la Renaissance du livre, pp. 26-29 (bien que Hubac ait tendance à confondre nomades et migrants).

locales dont l'orientation et la direction ne cessent de varier<sup>47</sup>. Le désert de sable ne comporte pas seulement des oasis, qui sont comme des points fixes, mais des végétations rhizomatiques, temporaires et mobiles en fonction de pluies locales, et qui déterminent des changements d'orientation de parcours<sup>48</sup>. C'est dans les mêmes termes qu'on décrit le désert des sables et celui des glaces : aucune ligne n'y sépare la terre et le ciel ; il n'y a pas de distance intermédiaire, de perspective ni de contour, la visibilité est restreinte ; et pourtant il y a une topologie extraordinairement fine, qui ne repose pas sur des points ou des objets, mais sur des heccités, sur des ensembles de relations (vents, ondulations de la neige ou du sable, chant du sable ou craquement de la glace, qualités tactiles des deux) ; c'est un espace tactile, ou plutôt « haptique », et un espace sonore, beaucoup plus que visuel...<sup>49</sup> La variabilité, la polyvociété des directions est un trait essentiel des espaces lisses, du type rhizome, et qui en remanie la cartographie. Le nomade, l'espace nomade, est localisé, non pas délimité. Ce qui est à la fois limité et limitant, c'est l'espace strié, le *global relatif* : il est limité dans ses parties, auxquelles des directions constantes sont attachées, qui sont orientées les unes par rapport aux autres, divisibles par des frontières, et composables ensemble ; et ce qui est limitant (*limes* ou muraille, et non plus frontière), c'est cet ensemble par rapport aux espaces lisses qu'il « contient », dont il freine ou empêche la croissance, et qu'il restreint ou met au-dehors. Même quand il en subit l'effet, le nomade n'appartient pas à ce global relatif où l'on passe d'un point à un autre, d'une région à une autre. Il est plutôt dans un *absolu local*, un absolu qui a sa manifestation dans le local, et son engendrement dans la série des opérations locales aux orientations diverses : le désert, la steppe, la glace, la mer.

Faire apparaître l'absolu dans un lieu, n'est-ce pas un caractère très général de la religion (quitte à débattre ensuite de la nature

47. A propos des nomades de la mer, ou d'archipel, J. Empereur écrit : « Ils ne saisissent pas un itinéraire dans son ensemble, mais d'une manière fragmentée, en juxtaposant dans l'ordre les différentes étapes successives, de lieu de campement en lieu de campement échelonnés sur le voyage. Ils apprécient pour chacune de ces étapes la durée du parcours et les successifs changements d'orientation qui la marquent » (*Les nomades de la mer*, Gallimard, p. 225).

48. Thesiger, *Le désert des déserts*, Plon, pp. 155, 171, 225.

49. Cf. les deux admirables descriptions, du désert de sable par Wilfred Thesiger, et du désert de glace par Edmund Carpenter (*Eskimo*, Toronto) : les vents et les qualités tactiles et sonores, le caractère secondaire des données visuelles, notamment l'indifférence des nomades à l'astronomie comme science royale, mais toute une science mineure des variables qualitatives et des traces.

de l'apparition, et de la légitimité ou non des images qui la reproduisent) ? Mais le lieu sacré de la religion est fondamentalement un centre, qui repousse le *nomos* obscur. L'absolu de la religion est essentiellement horizon qui englobe, et, s'il apparaît lui-même dans le lieu, c'est pour fixer au global le centre solide et stable. On a souvent remarqué le rôle englobant des espaces lisses, désert, steppe ou océan, dans le monothéisme. Bref, la religion convertit l'absolu. La religion en ce sens est une pièce de l'appareil d'Etat (et cela, sous les deux formes du « lien », et du « pacte ou de l'alliance »), même si elle a la puissance propre de porter ce modèle à l'universel ou de constituer un *Imperium* absolu. Or la question se pose tout autrement pour le nomade : le lieu en effet n'est pas délimité ; l'absolu n'apparaît donc pas dans le lieu, mais se confond avec le lieu non limité ; l'accouplement des deux, du lieu et de l'absolu, n'est pas dans une globalisation ou une universalisation centrées, orientées, mais dans une succession infinie d'opérations locales. Si l'on en reste à cette opposition de points de vue, on constate que les nomades ne sont pas un bon terrain pour la religion ; il y a toujours chez l'homme de guerre une offense contre le prêtre ou contre le dieu. Les nomades ont un « monothéisme » vague, littéralement vagabond, et s'en contentent, avec des feux ambulants. Il y a chez les nomades un sens de l'absolu, mais singulièrement athée. Les religions universalistes qui ont eu affaire avec des nomades — Moïse, Mahomet, même le christianisme avec l'hérésie nestorienne — ont toujours rencontré des problèmes à cet égard, et se heurtaient à ce qu'elles appelaient une opiniâtre impiété. En effet, ces religions n'étaient pas séparables d'une orientation ferme et constante, d'un Etat impérial de droit, même et surtout en l'absence d'un Etat de fait ; elles promouvaient un idéal de sédentarisation, et s'adressaient aux composantes migrantes plus qu'à des composantes nomades. Même l'islam naissant privilégie le thème de l'hégire ou de la migration par rapport au nomadisme ; et c'est plutôt par certains schismes (tel le kharidjisme) qu'il a entraîné les nomades arabes ou berbères<sup>50</sup>.

Toutefois, une simple opposition de points de vue, religion-nomadisme, n'est pas exhaustive. Car, au plus profond de sa tendance à projeter sur tout l'œcumène un Etat universel ou spirituel, la religion monothéiste n'est pas sans ambivalence ni franges, et déborde les limites même idéales d'un Etat, même impérial, pour entrer dans une zone plus floue, un dehors des Etats où elle a la possibilité d'une mutation, d'une adaptation

50. E. F. Gautier, *Le passé de l'Afrique du Nord*, Payot, pp. 267-268.

très particulière. C'est la religion comme élément d'une machine de guerre, et l'idée de la guerre sainte comme moteur de cette machine. Contre le personnage étatique du roi et le personnage religieux du prêtre, le *prophète* trace le mouvement par lequel une religion devient machine de guerre ou passe du côté d'une telle machine. On a souvent dit que l'Islam, et le prophète Mahomet, avaient opéré cette conversion de la religion, et constitué un véritable esprit de corps : suivant la formule de Georges Bataille, « l'islam naissant, société réduite à l'entreprise militaire ». C'est ce que l'Occident invoque pour justifier son antipathie de l'islam. Pourtant, les Croisades comportèrent une aventure de ce type, proprement chrétienne. Or les prophètes ont beau condamner la vie nomade ; la machine de guerre religieuse a beau privilégier le mouvement de la migration et l'idéal de l'établissement ; la religion en général a beau compenser sa déterritorialisation spécifique par une reterritorialisation spirituelle et même physique, qui prend avec la guerre sainte l'aspect bien dirigé d'une conquête des lieux saints comme centre du monde. Malgré tout cela, quand la religion se constitue en machine de guerre, elle mobilise et libère une formidable charge de nomadisme ou de déterritorialisation absolue, elle double le migrant d'un nomade qui l'accompagne, ou d'un nomade potentiel qu'il est en passe de devenir, enfin elle retourne contre la forme-Etat son rêve d'un Etat absolu<sup>51</sup>. Et ce retournement n'appartient pas moins à l'« essence » de la religion que ce rêve. L'histoire des Croisades est traversée par la plus étonnante série de variation de directions : la ferme orientation des lieux saints comme centre à atteindre semble souvent n'être plus qu'un prétexte. Mais on aurait tort d'invoquer le jeu des convoitises, ou des facteurs économiques, commerciaux ou politiques qui détourneraient la croisade de son pur chemin. C'est précisément l'idée de croisade qui *implique en elle-même cette variabilité des directions*, brisées, changeantes, et qui possède intrinsèquement tous ces facteurs ou toutes ces variables, dès qu'elle fait de la religion une machine de guerre, et, à la fois, utilise et suscite le nomadisme correspondant<sup>52</sup>. Tant il est vrai que la nécessité de la

51. De ce point de vue, l'analyse que Clastres fait du prophétisme indien peut être généralisée : « D'un côté les chefs, de l'autre, et contre eux, les prophètes. Et la machine prophétique fonctionnerait parfaitement bien, puisque les *Karai* étaient capables d'entraîner à leur suite des masses étonnantes d'Indiens. (...) L'acte insurrectionnel des prophètes contre les chefs conférait aux premiers, par un étrange retournement des choses, infiniment plus de pouvoir que n'en détenaient les seconds » (*La société contre l'Etat*, p. 185).

52. Un des thèmes les plus intéressants du livre classique de Paul Alphandéry, *La chrétienté et l'idée de croisade* (Albin Michel), c'est de

distinction la plus rigoureuse entre sédentaires, migrants, nomades, n'empêche pas les mélanges de fait ; au contraire, elle les rend d'autant plus nécessaires à leur tour. Et l'on ne peut pas considérer le procès général de sédentarisation qui a vaincu les nomades sans envisager aussi les bouffées de nomadisation locale qui emportèrent les sédentaires, et doublèrent les migrants (notamment à la faveur de la religion).

L'espace lisse ou nomade est entre deux espaces striés : celui de la forêt, avec ses verticales de pesanteur ; celui de l'agriculture, avec son quadrillage et ses parallèles généralisés, son arborescence devenue indépendante, son art d'extraire l'arbre et le bois de la forêt. Mais « entre » signifie aussi bien que l'espace lisse est contrôlé de ces deux côtés qui le limitent, qui s'opposent à son développement et lui assignent autant que possible un rôle de communication, ou au contraire qu'il se retourne contre eux, rongant la forêt d'un côté, gagnant d'autre part les terres cultivées, affirmant une force non communicante ou *d'écart*, tel un « coin » qui s'enfoncé. Les nomades se tournent d'abord contre les forestiers et les montagnards, puis se précipitent sur les agriculteurs. Il y a là comme l'envers ou le dehors de la forme-Etat — mais en quel sens ? Cette forme, comme espace global et relatif implique un certain nombre de composantes : forêt-défrichement ; agriculture-quadrillage ; élevage subordonné au travail agricole et à l'alimentation sédentaire ; ensemble de communications ville-campagne (*polis-nomos*) à la base du commerce. Quand les historiens s'interrogent sur les raisons de la victoire de l'Occident contre l'Orient, ils invoquent principalement les caractères suivants qui défavorisent l'Orient en général : déboisement de la forêt plutôt que défrichement, d'où découlent de grandes difficultés pour extraire ou même se procurer le bois ; culture du type « rizière et jardin » plutôt qu'arborescence et champ ; élevage échappant en grande partie au contrôle des

---

montrer comment les changements de parcours, les haltes, les déviations font pleinement partie de la Croisade : « ... cette armée de croisés que nous ressuscitons comme une armée moderne, d'un Louis XIV ou d'un Napoléon, marchant avec une absolue passivité, selon le vouloir d'un chef, d'un cabinet de diplomatie. Une telle armée sait où elle va et, quand elle se trompe, elle le fait à bon escient. Une histoire plus soucieuse des différences accepte une autre image, plus réelle, de l'armée croisée. L'armée croisée est une armée librement et quelquefois anarchiquement vivante. (...) Cette armée est mue de l'intérieur, par une complexe cohérence, qui fait que rien de ce qui se produit n'est hasard. Il est certain que la conquête de Constantinople a eu sa raison, sa nécessité, son caractère religieux, comme les autres faits de croisades » (t. II, p. 76). Alphanéry montre notamment que l'idée d'une lutte contre l'Infidèle, *en un point quelconque*, apparaît tôt, à côté de l'idée d'une libération de la Terre sainte (t. I, p. 219).



sédentaires, si bien que ceux-ci manquent de force animale et de nourriture carnée ; faible teneur en communication du rapport ville-campagne, d'où découle un commerce beaucoup moins souple<sup>53</sup>. On n'en conclura certes pas que la forme-Etat manque en Orient. Au contraire, il faut une instance plus dure pour tenir et réunir les diverses composantes, travaillées par des vecteurs de fuite. Les Etats ont toujours la même composition ; s'il y a même une vérité dans la philosophie politique de Hegel, c'est que « tout Etat porte en lui les moments essentiels de son existence ». Les Etats ne sont pas seulement composés d'hommes, mais de bois, de champs ou jardins, de bêtes et marchandises. Il y a unité de *composition* de tous les Etats, mais les Etats n'ont ni le même *développement* ni la même *organisation*. En Orient, les composantes sont beaucoup plus écartelées, disjointes, ce qui entraîne une grande Forme immuable pour les faire tenir ensemble : les « formations despotiques », asiatiques ou africaines, seront secouées de révoltes incessantes, de sécessions, de changements dynastiques, mais qui n'affectent pas l'immutabilité de la forme. L'intrication des composantes, au contraire, rend possible en Occident des transformations de la forme-Etat par révolutions. Il est vrai que l'idée de révolution est elle-même ambiguë ; elle est occidentale pour autant qu'elle renvoie à une transformation de l'Etat ; mais elle est orientale pour autant qu'elle projette une destruction, une abolition de l'Etat<sup>54</sup>. C'est que les

53. Cette confrontation Orient-Occident dès le Moyen Age (liée à la question : pourquoi le capitalisme en Occident plutôt qu'ailleurs ?) a inspiré de belles analyses aux historiens modernes. Cf. notamment Fernand Braudel, *Civilisation matérielle et capitalisme*, Armand Colin, pp. 108-121 ; Pierre Chaunu, *L'expansion européenne du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, P. U. F., pp. 334-339 (« Pourquoi l'Europe ? pourquoi pas la Chine ? ») ; Maurice Lombard, *Espaces et réseaux du haut Moyen Age*, Mouton, ch. VII (et p. 219 : « Ce qui s'appelle déboisement à l'Est se nomme défrichement à l'Ouest ; la première cause profonde du déplacement des centres dominateurs de l'Orient à l'Occident est donc une raison géographique, la forêt-clairière s'est révélée d'un potentiel plus fort que le désert-oasis »).

54. Les remarques de Marx sur les formations despotiques en Asie sont confirmées par les analyses africaines de Gluckman (*Custom and Conflict in Africa*, Oxford) : à la fois immutabilité formelle et rébellion constante. L'idée d'une « transformation » de l'Etat semble bien occidentale. Reste que l'autre idée, d'une « destruction » de l'Etat, renvoie beaucoup plus à l'Orient, et aux conditions d'une machine de guerre nomade. On a beau présenter les deux idées comme des phases successives de la révolution, elles sont trop différentes et se concilient mal, elles résument l'opposition des courants socialistes et anarchistes au XIX<sup>e</sup> siècle. Le prolétariat occidental lui-même est considéré de deux points de vue : en tant qu'il doit conquérir le pouvoir et transformer l'appareil d'Etat, c'est le point de vue d'une *force de travail*, mais, en tant qu'il veut ou voudrait une destruction de l'Etat, c'est du point de vue d'une *force de nomadisation*. Même Marx définit le prolétaire, non seulement comme aliéné (travail),

grands empires d'Orient, d'Afrique et d'Amérique, se heurtent à de larges espaces lisses qui les pénètrent et maintiennent des écarts entre leurs composantes (le *nomos* ne devient pas campagne, la campagne ne communique pas avec la ville, le grand élevage est l'affaire des nomades, etc.) : il y a confrontation directe de l'Etat d'Orient avec une machine de guerre nomade. Cette machine de guerre pourra se rabattre sur la voie de l'intégration, et procéder seulement par révolte et changement dynastique ; c'est elle qui invente pourtant le rêve et la réalité abolitionnistes, en tant que nomade. Les Etats d'Occident sont beaucoup plus à l'abri dans leur espace strié, ont dès lors beaucoup plus de latitude pour tenir leurs composantes, et n'affrontent les nomades qu'indirectement, par l'intermédiaire des migrations que ceux-ci déclenchent ou dont ils prennent l'allure<sup>55</sup>.

Une des tâches fondamentales de l'Etat, c'est de strier l'espace sur lequel il règne, ou de se servir des espaces lisses comme d'un moyen de communication au service d'un espace strié. Non seulement vaincre le nomadisme, mais contrôler les migrations, et plus généralement faire valoir une zone de droits sur tout un « extérieur », sur l'ensemble des flux qui traversent l'œcumène, c'est une affaire vitale pour chaque Etat. L'Etat en effet ne se sépare pas, partout où il le peut, d'un procès de capture sur des flux de toutes sortes, de populations, de marchandises ou de commerce, d'argent ou de capitaux, etc. Encore faut-il des trajets fixes, aux directions bien déterminées, qui limitent la vitesse, qui règlent les circulations, qui relativisent le mouvement, qui mesurent dans leurs détails les mouvements relatifs des sujets et des objets. D'où l'importance de la thèse de Paul Virilio, quand il montre que « le pouvoir politique de l'Etat est *polis*, police, c'est-à-dire voirie », et que « les portes de la cité, ses octrois et ses douanes sont des barrages, des filtres à la fluidité des masses, à la puissance de pénétration des meutes migratrices », personnes, bêtes et biens<sup>56</sup>. Gravité, *gravitas*,

---

mais comme déterritorialisé. Le prolétaire, sous ce dernier aspect, apparaît comme l'héritier du nomade dans le monde occidental. Et non seulement beaucoup d'anarchistes invoquent des thèmes nomadiques venus d'Orient, mais surtout la bourgeoisie du XIX<sup>e</sup> identifie volontiers prolétaires et nomades, et assimilent Paris à une ville hantée par les nomades (cf. Louis Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, L. G. F., pp. 602-604).

55. Cf. Lucien Musset, *Les invasions, le second assaut*, P.U.F. : par exemple l'analyse des trois « phases » des Danois, pp. 135-137.

56. Paul Virilio, *Vitesse et politique*, Ed. Galilée, pp. 21-22 et *passim*. Non seulement la « ville » n'est pas pensable indépendamment des flux extérieurs sur lesquels elle est en prise, et dont elle règle la circulation, mais aussi des ensembles architecturaux précis, par exemple la forteresse, sont de véritables transformateurs, grâce à leurs espaces intérieurs qui

c'est l'essence de l'Etat. Ce n'est pas du tout que l'Etat ignore la vitesse ; mais il a besoin que le mouvement même le plus rapide cesse d'être l'état absolu d'un mobile qui occupe un espace lisse, pour devenir le caractère relatif d'un « mù » allant d'un point à un autre dans un espace strié. En ce sens, l'Etat ne cesse de décomposer, recomposer et transformer le mouvement, ou de régler la vitesse. L'Etat comme agent voyer, convertisseur ou échangeur routier : rôle de l'ingénieur à cet égard. La vitesse ou le mouvement absolus ne sont pas sans lois, mais ces lois sont celles du *nomos*, de l'espace lisse qui le déploie, de la machine de guerre qui le peuple. Si les nomades ont formé la machine de guerre, c'est en inventant la vitesse absolue, en étant « synonyme » de vitesse. Et chaque fois qu'il y a opération contre l'Etat, indiscipline, émeute, guérilla ou révolution comme acte, on dirait qu'une machine de guerre ressuscite, qu'un nouveau potentiel nomadique apparaît, avec reconstitution d'un espace lisse ou d'une manière d'être dans l'espace comme s'il était lisse (Virilio rappelle l'importance du thème émeutier ou révolutionnaire « tenir la rue »). C'est en ce sens que la réplique de l'Etat, c'est de strier l'espace, contre tout ce qui risque de le déborder. L'Etat ne s'est pas approprié la machine de guerre elle-même sans lui donner la forme du mouvement relatif : ainsi avec le modèle *forteresse* comme régulateur de mouvement, et qui fut précisément l'achoppement des nomades, l'écueil et la parade où venait se briser le mouvement tourbillonnaire absolu. Inversement, quand un Etat n'arrive pas à strier son espace intérieur ou avoisinant, les flux qui le traversent prennent nécessairement l'allure d'une machine de guerre dirigée contre lui, déployée dans un espace lisse hostile ou rebelle (même si d'autres Etats peuvent y glisser leurs stries). Ce fut l'aventure de la Chine qui, vers la fin du xiv<sup>e</sup> siècle, et malgré sa très haute technique en navires et navigation, est détournée de son espace maritime immense, voit alors les flux commerciaux se retourner contre elle et faire alliance avec la piraterie, et ne peut réagir que par une politique d'immobilité, de restriction massive du commerce, qui renforce le rapport de celui-ci avec une machine de guerre<sup>57</sup>.

---

permettent une analyse, une prolongation ou une restitution du mouvement. Virilio en conclut que le problème est moins celui de l'enfermement que celui de la voirie ou du mouvement contrôlé. Foucault faisait déjà en ce sens une analyse de *l'hôpital maritime* comme opérateur et filtre : cf. *Surveiller et punir*, pp. 145-147.

57. Sur la navigation chinoise, et arabe, les raisons de leur échec, et l'importance de cette question dans le « dossier » Occident-Orient, cf. Braudel, pp. 305-314, et Chaunu, pp. 288-308.

La situation est encore beaucoup plus embrouillée que nous ne disons. La mer est peut-être le principal des espaces lisses, le modèle hydraulique par excellence. Mais la mer est aussi, de tous les espaces lisses, celui qu'on chercha le plus tôt à strier, à transformer en dépendance de la terre, avec des chemins fixes, des directions constantes, des mouvements relatifs, toute une contre-hydraulique des canaux ou conduits. Une des raisons de l'hégémonie de l'Occident, c'est la puissance qu'eurent ses appareils d'Etat de strier la mer, en conjuguant les techniques du Nord et celles de la Méditerranée, et en s'annexant l'Atlantique. Mais voilà que cette entreprise aboutit au résultat le plus inattendu : la multiplication des mouvements relatifs, l'intensification des vitesses relatives dans l'espace strié, finit par reconstituer un espace lisse ou un mouvement absolu. Comme le souligne Virilio, la mer sera le lieu du *fleet in being*, où l'on ne va plus d'un point à un autre, mais où l'on tient tout l'espace à partir d'un point quelconque : au lieu de strier l'espace, on l'occupe avec un vecteur de déterritorialisation en mouvement perpétuel. Et de la mer, cette stratégie moderne se communiquera à l'air comme nouvel espace lisse, mais aussi à toute la Terre considérée comme un désert ou comme une mer. Convertisseur et captureur, l'Etat ne relativise pas seulement le mouvement, il redonne du mouvement absolu. Il ne va pas seulement du lisse au strié, il reconstitue de l'espace lisse, il redonne du lisse à l'issue du strié. Il est vrai que ce nouveau nomadisme accompagne une machine de guerre mondiale dont l'organisation déborde les appareils d'Etat, et passe dans des complexes énergétiques, militaires-industriels, multi-nationaux. Ceci pour rappeler que l'espace lisse et la forme d'extériorité n'ont pas une vocation révolutionnaire irrésistible, mais au contraire changent singulièrement de sens suivant les interactions dans lesquelles ils sont pris et les conditions concrètes de leur exercice ou de leur établissement (par exemple la manière dont la guerre totale et la guerre populaire, ou même la guérilla, s'empruntent des méthodes<sup>58</sup>).

58. Virilio définit très bien le *fleet in being* et ses suites historiques : « Le *fleet in being*, c'est la présence permanente en mer d'une flotte invisible pouvant frapper l'adversaire n'importe où et n'importe quand (...), c'est une nouvelle idée de la violence qui ne naît plus de l'affrontement direct, mais des propriétés inégales des corps, de l'évaluation des quantités de mouvements qui leur sont permis dans un élément choisi, de la vérification permanente de leur efficience dynamique. (...) Il ne s'agit plus de la traversée d'un continent, d'un océan, d'une ville à l'autre, d'une rive à l'autre, le *fleet in being* invente la notion d'un déplacement qui serait sans destination dans l'espace et le temps. (...) Le sous-marin stratégique n'a besoin de se rendre nulle part, il se contente en tenant la mer de demeurer invisible (...), réalisation du voyage circulaire absolu, ininter-

*Proposition VI : L'existence nomade implique nécessairement les éléments numériques d'une machine de guerre.*

Dizaines, centaines, milliers, myriades : toutes les armées retiendront ces groupements décimaux, au point que, chaque fois qu'on les rencontre, on peut préjuger d'une organisation militaire. N'est-ce par la façon dont l'armée déterritorialise ses soldats ? L'armée est faite d'unités, de compagnies et de divisions. Les Nombres peuvent changer de fonction, de combinaison, entrer dans des stratégies tout à fait différentes, il y a toujours ce lien du Nombre avec une machine de guerre. Ce n'est pas une question de quantité, mais d'organisation ou de composition. L'Etat ne fait pas des armées sans se servir de ce principe d'organisation numérique ; mais il ne fait que reprendre ce principe, en même temps qu'il s'approprie la machine de guerre. Car une idée aussi curieuse — l'organisation numérique des hommes — appartient d'abord aux nomades. Ce sont les Hyksos, nomades conquérants, qui l'apportent en Egypte ; et quand Moïse l'applique à son peuple en exode, c'est sur le conseil de son beau-père nomade, Jéthro le Qénien, et de manière à constituer une machine de guerre, telle que le *Livre des Nombres* en décrit les éléments. Le *nomos* est d'abord numérique, arithmétique. Quand on oppose au géométrisme grec un arithmétisme indien-arabe, on voit bien que celui-ci implique un *nomos* opposable au *logos* : non pas que les nomades « fassent » l'arithmétique ou l'algèbre, mais parce que l'arithmétique et l'algèbre surgissent dans un monde à forte teneur nomade.

Nous connaissons jusqu'à maintenant trois grands types d'organisation des hommes : *lignagère*, *territoriale* et *numérique*.

rompu, puisqu'il ne comporterait ni départ ni arrivée. (...) Si, comme le prétendait Lénine, la stratégie est le choix des points d'application des forces, nous sommes contraints de considérer que ces points, aujourd'hui, ne sont plus des points d'appui géostratégiques, puisqu'à partir d'un point quelconque on peut en atteindre désormais un autre où qu'il soit. (...) La *localisation géographique* semble avoir définitivement perdu sa valeur stratégique, et, à l'inverse, cette même valeur est attribuée à la *délocalisation du vecteur*, d'un vecteur en mouvement permanent. » (*Vitesse et politique*, pp. 46-49, 132-133). Les textes de Virilio présentent à tous ces égards une grande importance et nouveauté. Le seul point qui fait pour nous difficulté, c'est l'assimilation par Virilio de trois groupes de vitesse qui nous semblent très différents : 1°) les vitesses à tendance nomade, ou bien à tendance révolutionnaire (émeute, guérilla) ; 2°) les vitesses régulées, converties, appropriées par l'appareil d'Etat (la « voirie ») ; 3°) les vitesses restituées par une organisation mondiale de guerre totale, ou bien de sur-armement planétaire (du *fleet in being* à la stratégie nucléaire). Virilio tend à assimiler ces groupes en raison de leurs interactions, et dénonce en général un caractère « fasciste » de la vitesse. Ce sont pourtant ses propres analyses, aussi bien, qui rendent possibles ces distinctions.

L'organisation lignagère, c'est celle qui permet de définir les sociétés dites primitives. Les lignages claniques sont essentiellement des segments en acte, qui se fondent ou se scindent, variables d'après l'ancêtre considéré, d'après les tâches et les circonstances. Et certes le nombre joue un grand rôle dans la détermination de lignage, ou dans la création de nouveaux lignages. La terre aussi, puisque une segmentarité tribale vient doubler la segmentarité clanique. Mais la terre est avant tout la matière où s'inscrit la dynamique des lignages, et le nombre, un moyen d'inscription : ce sont les lignages qui écrivent sur la terre et avec le nombre, constituant une sorte de « géodésie ». Tout change avec les sociétés à Etat : on dit souvent que le principe territorial devient dominant. On pourrait aussi bien parler de déterritorialisation, puisque la terre devient objet, au lieu d'être l'élément matériel actif qui se combine avec le lignage. La propriété est précisément le rapport déterritorialisé de l'homme avec la terre : soit que la propriété constitue le bien de l'Etat qui se superpose à la possession subsistante d'une communauté de lignage, soit qu'elle devienne elle-même le bien d'hommes privés qui constituent la nouvelle communauté. Dans les deux cas (et suivant les deux pôles de l'Etat), il y a comme un surcodage de la terre qui se substitue à la géodésie. Certes, les lignages gardent une grande importance, et les nombres développent la leur. Mais ce qui passe au premier plan, c'est une organisation « territoriale », au sens où tous les segments, de lignage, de terre et de nombre, sont pris *dans un espace astronomique ou dans une étendue géométrique* qui les surcodent. Ce n'est certainement pas de la même manière dans l'Etat impérial archaïque, et dans les Etats modernes. C'est que l'Etat archaïque enveloppe un *spatium* à sommet, espace différencié, en profondeur et à niveaux, tandis que les Etats modernes (à partir de la cité grecque) développe une *extensio* homogène, au centre immanent, aux parties divisibles homologues, aux relations symétriques et réversibles. Et non seulement les deux modèles, astronomique et géométrique, se mélangent intimement ; mais même quand ils sont supposés purs, chacun d'eux implique une subordination des lignages et des nombres à cette puissance métrique, telle qu'elle apparaît soit dans le *spatium impérial*, soit dans l'*extensio politica*<sup>59</sup>. L'arithmétique, le nombre, ont tou-

59. J.-P. Vernant surtout a analysé le lien de la cité grecque avec une étendue géométrique homogène (*Mythe et pensée chez les Grecs*, I, III<sup>e</sup> partie). Le problème est nécessairement plus compliqué par rapport aux empires archaïques, ou par rapport aux formations postérieures à la cité classique. C'est que l'espace y est très différent. Mais il n'y en a pas moins subordination du nombre à un espace, comme Vernant le suggère à

jours eu un rôle décisif dans l'appareil d'Etat : déjà dans la bureaucratie impériale, avec les trois opérations conjuguées du recensement, du cens et de l'élection. A plus forte raison, les formes modernes de l'Etat ne se sont pas développées sans utiliser tous les calculs qui surgissaient à la frontière de la science mathématique et de la technique sociale (tout un calcul social à la base de l'économie politique, de la démographie, de l'organisation du travail, etc.). Cet élément arithmétique d'Etat a trouvé son pouvoir spécifique dans le traitement des matières quelconques : matières premières, matière seconde des objets travaillés, ou l'ultime matière constituée par la population humaine. Mais toujours le nombre a servi ainsi à maîtriser la matière, à en contrôler les variations et les mouvements, c'est-à-dire à les soumettre au cadre spatio-temporel de l'Etat, — soit *spatium* impérial, soit *extensio* moderne<sup>60</sup>. L'Etat a un principe territorial ou de déterritorialisation, qui lie le nombre à des grandeurs métriques (compte tenu des métriques de plus en plus complexes opérant le surcodage). Nous ne croyons pas que le Nombre ait pu trouver là les conditions d'une indépendance ou d'une autonomie, bien qu'il y ait trouvé tous les facteurs de son développement.

Le *Nombre nombrant*, c'est-à-dire l'organisation arithmétique autonome, n'implique ni un degré d'abstraction supérieur ni des quantités très grandes. Il renvoie seulement à des conditions de possibilité qui sont le nomadisme, et à des conditions d'effectuation qui sont la machine de guerre. C'est dans les armées d'Etat que se posera le problème d'un traitement des grandes quantités, en rapport avec d'autres matières, mais la machine de guerre opère avec de petites quantités qu'elle traite par nombres nombrants. En effet, ces nombres apparaissent dès qu'on distribue quelque chose dans l'espace, au lieu de partager l'espace ou de le distribuer lui-même. Le nombre devient sujet. L'indépendance du nombre par rapport à l'espace ne vient pas de l'abstraction, mais de la nature concrète de l'espace lisse, qui est occupé sans être lui-même compté. Le nombre n'est plus un moyen de compter ni de mesurer, mais de déplacer : il est lui-même ce qui se

---

propos de la cité platonicienne idéale. Les conceptions pythagoriciennes ou néoplatoniciennes du nombre enveloppent des espaces astronomiques impériaux d'un autre type que l'étendue homogène, mais maintiennent une subordination du nombre : ce pourquoi les Nombres peuvent être *idéaux*, mais non pas « nombrants » à proprement parler.

60. Dumézil insiste sur le rôle de l'élément arithmétique dans les formes les plus anciennes de la souveraineté politique. Il tend même à en faire un troisième pôle de la souveraineté ; cf. *Servius et la Fortune*, Gallimard, et *Le troisième souverain*, Maisonneuve. Toutefois, cet élément arithmétique a plutôt pour rôle d'organiser une matière, et, à ce titre, soumet la matière à l'un ou à l'autre des deux pôles principaux.

déplace dans l'espace lisse. Sans doute l'espace lisse a-t-il sa géométrie ; mais c'est, nous l'avons vu, une géométrie mineure, opératoire, du trait. Précisément, le nombre est d'autant plus indépendant de l'espace que l'espace est indépendant d'une métrique. La géométrie comme science royale a peu d'importance dans la machine de guerre (elle n'en a que dans les armées d'Etat, et pour les fortifications sédentaires, mais conduit les généraux à de sévères défaites<sup>61</sup>). Le nombre devient principe chaque fois qu'il occupe un espace lisse, et s'y déploie comme sujet, au lieu de mesurer un espace strié. Le nombre, c'est l'occupant mobile, le meuble dans l'espace lisse, par opposition à la géométrie de l'immeuble en espace strié. L'unité numérique nomade est le feu ambulante, non pas la tente, trop immobilière encore : « Le feu l'emporte sur la yourte. » Le nombre nombrant n'est plus subordonné à des déterminations métriques ou à des dimensions géométriques, il est seulement dans un rapport dynamique avec des directions géographiques : c'est un nombre directionnel, et non pas dimensionnel ou métrique. L'organisation nomade est indissolublement arithmétique et directionnelle ; partout de la quantité, dizaines, centaines, et partout de la direction, droite, gauche : le chef numérique est aussi un chef de la droite ou de la gauche<sup>62</sup>. Le nombre nombrant est rythmique, non pas harmonique. Il n'est pas de cadence ou de mesure : c'est seulement dans les armées d'Etat, et pour la discipline et la parade, qu'on marche en cadence ; mais l'organisation numérique autonome trouve son sens ailleurs, chaque fois qu'il faut établir un *ordre de déplacement* en steppe, en désert, — là où les lignages forestiers et les figures d'Etat perdent leur pertinence. « Il progressait selon le rythme brisé qui imitait les échos naturels du désert, trompant celui qui était aux aguets des bruits réguliers de l'humain. Comme tous les Fremen, il avait été élevé dans l'art de cette marche. Il y avait été conditionné à tel point qu'il n'avait plus besoin d'y penser, et que ses pieds semblaient se mouvoir d'eux-mêmes suivant des rythmes non mesurables<sup>63</sup>. » Avec la machine de guerre et dans l'existence nomade, le nombre cesse d'être nommé

61. Clausewitz insiste sur le rôle secondaire de la géométrie, en tactique et stratégie : *De la guerre*, Ed. de Minuit, pp. 225-226 (« L'élément géométrique »).

62. Cf. un des textes anciens les plus profonds qui lient le nombre et la direction dans la machine de guerre, *Les mémoires historiques de Sem-Ts'ien*, Ed. Leroux, ch. cx (sur l'organisation nomade des Hiong-nou).

63. Franck Herbert, *Les enfants de dune*, Laffont, p. 223. On se reportera aux caractères proposés par Julia Kristeva pour définir le nombre nombrant : « disposition », « répartition plurale et contingente », « infini-point », « approximation rigoureuse », etc. (*Semiotikè*, pp. 293-297).



pour devenir Chiffre, et c'est à ce titre qu'il constitue l' « esprit de corps », et qu'il invente le secret, et les suites du secret (stratégie, espionnage, ruse, embuscade, diplomatie, etc.).

Nombre nombrant, meuble, autonome, directionnel, rythmique, chiffré : la machine de guerre est comme la conséquence nécessaire de l'organisation nomade (Moïse en fera l'expérience avec toutes ses conséquences). On a trop vite fait aujourd'hui de critiquer cette organisation numérique en y dénonçant une société militaire ou même concentrationnaire, où les hommes ne sont plus que des « numéros » déterritorialisés. Mais c'est faux. Horreur pour horreur, l'organisation numérique des hommes n'est certes pas plus cruelle que celle des lignages ou des Etats. Traiter les hommes comme des nombres n'est pas forcément pire que les traiter comme des arbres qu'on taille, ou des figures géométriques qu'on découpe et modèle. Bien plus, l'usage du nombre comme numéro, comme élément statistique, appartient au nombre nommé d'Etat, non pas au nombre nombrant. Et le monde concentrationnaire opère par lignages et par territoires, autant que par numérotage. La question n'est donc pas du bon et du mauvais, mais de la spécificité. La spécificité de l'organisation numérique vient du mode d'existence nomade et de la fonction-machine de guerre. Le nombre nombrant s'oppose à la fois aux codes lignagers et au surcodage d'Etat. La composition arithmétique va d'une part sélectionner, extraire des lignages les éléments qui entreront dans le nomadisme et la machine de guerre ; d'autre part, les diriger contre l'appareil d'Etat, opposer une machine et une existence à l'appareil d'Etat, tracer une déterritorialisation qui traverse à la fois les territorialités lignagères, et le territoire ou la déterritorialité d'Etat.

Le nombre nombrant, nomade ou de guerre, a un premier caractère : il est toujours complexe, c'est-à-dire articulé. Complexe de nombres à chaque fois. C'est même par là qu'il n'implique nullement de grandes quantités homogénéisées, comme les nombres d'Etat ou le nombre nommé, mais produit son effet d'immensité par sa fine articulation, c'est-à-dire par sa distribution d'hétérogénéité dans un espace libre. Même les armées d'Etat, au moment où elles traitent de grands nombres n'abandonnent pas ce principe (malgré la prédominance de la « base » 10). La légion romaine est un nombre articulé de nombres, de telle manière que les segments deviennent mobiles, et les figures géométriques, mouvantes, à transformation. Et le nombre complexe ou articulé ne compose pas seulement des hommes, mais nécessairement des armes, des bêtes et des véhicules. L'unité arithmétique de base est donc une unité d'agencement : par exemple, homme-cheval-arc,  $1 \times 1 \times 1$ , suivant la formule qui fit le triomphe des

Scythes ; et la formule se complique dans la mesure où certaines « armes » agencent ou articulent plusieurs hommes et bêtes, ainsi le char à deux chevaux et à deux hommes, l'un pour conduire et l'autre pour lancer,  $2 \times 1 \times 2 = 1$  ; ou bien le célèbre bouclier à deux poignées, de la réforme hoplite, qui soude des chaînes humaines. Si petite soit l'« unité », elle est articulée. Le nombre nombrant est toujours sur plusieurs bases à la fois. Encore faut-il tenir compte aussi des rapports arithmétiques extérieurs, mais contenus dans le nombre, qui expriment la proportion des combattants parmi les membres d'un lignage ou d'une tribu, le rôle des réserves et des stocks, des entretiens d'hommes, choses et bêtes. La *logistique* est l'art de ces rapports extérieurs, qui n'appartiennent pas moins à la machine de guerre que les rapports intérieurs de la *stratégie*, c'est-à-dire les compositions d'unités combattantes entre elles. Toutes deux constituent la science de l'articulation des nombres de guerre. Tout agencement comporte cet aspect stratégique et cet aspect logistique.

Mais le nombre nombrant a un second caractère plus secret. Partout la machine de guerre présente un curieux processus de réplication ou de redoublement arithmétique, comme si elle opérait sur deux séries non symétriques et non égales. *D'une part* en effet les lignages ou tribus sont organisés et remaniés numériquement ; la composition numérique se superpose aux lignages pour faire prévaloir le nouveau principe. Mais *d'autre part*, en même temps, des hommes sont extraits de chaque lignage pour former un corps numérique spécial. Comme si la nouvelle composition numérique du corps-lignage ne pouvait réussir sans la constitution d'un corps propre lui-même numérique. Nous croyons que ce n'est pas un phénomène accidentel, mais un constituant essentiel de la machine de guerre, une opération qui conditionne l'autonomie du nombre : il faut que le nombre du corps ait pour corrélat un corps du nombre, il faut que le nombre se dédouble suivant deux opérations complémentaires. Le corps social n'est pas numérisé sans que le nombre ne forme un corps spécial. Quand Gengis Khan fait sa grande composition de steppe, il organise numériquement les lignages, et les combattants de chaque lignage, soumis à des chiffres et à des chefs (dizaines et dizeniens, centaines et centeniens, milliers et chiliarques). Mais aussi il extrait de chaque lignage arithmétisé un petit nombre d'hommes qui vont constituer sa garde personnelle, c'est-à-dire une formation dynamique d'état-major, de commissaires, messagers et diplomates (« antrustions<sup>64</sup> »). L'un ne va

64. Vladimirtsov, *Le régime social des Mongols*, Maisonneuve. Le terme dont se sert Vladimirtsov, « antrustions », est emprunté au régime saxon, où le roi composait sa *compagnie*, « trust », avec des Francs.

pas sans l'autre : double déterritorialisation, dont la seconde est à une plus grande puissance. Quand Moïse fait sa grande composition de désert, où il subit nécessairement l'influence nomade plus que celle de Jahvé, il recense et organise numériquement chaque tribu ; mais il édicte aussi une loi selon laquelle les premiers-nés dans chaque tribu, à ce moment-là, appartiennent de droit à Jahvé ; et comme ces premiers-nés sont évidemment encore trop petits, leur rôle dans le Nombre sera transféré à une tribu spéciale, celle des Lévites, qui fournira le corps du Nombre ou la garde spéciale de l'arche ; et comme les Lévites sont moins nombreux que les nouveaux premiers-nés dans l'ensemble des tribus, ces premiers-nés excédentaires devront être rachetés par les tribus, sous forme d'impôt versé (ce qui nous ramène à un aspect fondamental de la logistique). La machine de guerre ne pourrait pas fonctionner sans cette double série : il faut à la fois que la composition numérique remplace l'organisation lignagère, mais aussi qu'elle conjure l'organisation territoriale d'Etat. C'est suivant cette double série que se définit le pouvoir dans la machine de guerre : le pouvoir ne dépend plus des segments et des centres, de la résonance éventuelle des centres et du surcodage des segments, mais de ces rapports intérieurs au Nombre, indépendants de la quantité. En découlent aussi les tensions ou les luttes de pouvoir : entre les tribus et les Lévites de Moïse, entre les « noyans » et les « antrustions » de Gengis. Ce n'est pas simplement une protestation des lignages qui voudraient récupérer leur ancienne autonomie, ce n'est pas non plus la préfiguration d'une lutte autour d'un appareil d'Etat : c'est la tension propre d'une machine de guerre, de son pouvoir spécial, et de la limitation particulière de la puissance du « chef ».

La composition numérique, ou le nombre nombrant, implique donc plusieurs opérations : arithmétisation d'ensembles de départ (les lignages) ; réunion des sous-ensembles extraits (constitution de dizaines, centaines, etc.) ; formation par substitution d'un autre ensemble en correspondance avec l'ensemble réuni (le corps spécial). Or c'est cette dernière opération qui implique le plus de variété et d'originalité de l'existence nomade. Au point qu'on retrouve le problème même dans les armées d'Etat, quand la machine de guerre est appropriée par l'Etat. En effet, si l'arithmétisation du corps social a pour corrélat la formation d'un corps spécial distinct, lui-même arithmétique, on peut composer ce corps spécial de plusieurs façons : 1) avec un lignage ou une tribu privilégiés, dont la dominance prend dès lors un nouveau sens (cas Moïse, avec les Lévites) ; 2) avec des représentants de chaque lignage qui, dès lors, servent aussi bien d'otages (les premiers-nés : ce serait plutôt le cas asiatique ou Gengis) ; 3) avec un

élément tout à fait différent, extérieur à la société de base, esclaves, étrangers ou d'une autre religion (c'était déjà le cas du régime saxon, où le roi composait son corps spécial avec des esclaves francs ; mais c'est surtout le cas de l'islam, au point d'inspirer une catégorie sociologique spécifique d' « esclavage militaire » : les Mamelouks d'Égypte, esclaves originaires de la steppe ou du Caucase, achetés très jeunes par le sultan, ou bien les Janissaires ottomans, issus des communautés chrétiennes<sup>65</sup>).

N'est-ce pas l'origine d'un thème important, « les nomades enleveurs d'enfants » ? On voit bien, surtout dans le dernier cas, comment le corps spécial est institué comme élément déterminant de pouvoir dans la machine de guerre. C'est que la machine de guerre et l'existence nomade ont besoin de conjurer deux choses à la fois : un retour de l'aristocratie lignagère, mais aussi une formation de fonctionnaires impériaux. Ce qui brouille tout, c'est que l'Etat lui-même a été souvent déterminé à utiliser des esclaves comme hauts fonctionnaires : nous verrons que ce n'est pas pour les mêmes raisons, et que les deux courants se sont joints dans les armées, mais à partir de deux sources distinctes. Car le pouvoir des esclaves, des étrangers, des enlevés, dans une machine de guerre d'origine nomade, est très différent des aristocraties de lignage, mais aussi des fonctionnaires et bureaucrates d'Etat. Ce sont des « commissaires », des émissaires, des diplomates, des espions, des stratèges et des logisticiens, parfois des forgerons. Ils ne s'expliquent pas par « le caprice du sultan ». C'est au contraire le caprice possible du chef de guerre qui s'explique par l'existence et la nécessité objectives de ce corps numérique spécial, de ce Chiffre qui ne vaut que par un *nomos*. Il y a à la fois une déterritorialisation et un devenir qui appartiennent à la machine de guerre comme telle : le corps spécial, et notamment l'esclave-infidèle-étranger, c'est celui qui *devient* soldat et croyant, tout en restant déterritorialisé par rapport aux lignages et par rapport à l'Etat. Il doit être né infidèle pour devenir croyant, il doit être né esclave pour devenir soldat. Il y faut des écoles ou institutions particulières : c'est une invention propre à la machine de guerre, que les Etats ne cesseront pas d'utiliser, d'adapter à leurs fins, au point de la rendre méconnaissable, ou bien de la restituer sous une forme bureaucratique d'état-major, ou sous une forme technocratique de corps très spéciaux,

65. Un cas particulièrement intéressant serait celui d'un corps spécial de forgerons chez les Touareg, les *Enaden* (les « Autres ») ; ces Enaden seraient à l'origine ou bien des esclaves soudanais, ou bien des colons juifs du Sahara, ou bien des descendants de guerriers de saint Louis. Cf. René Pottier, « Les artisans sahariens du métal chez les Touareg », in *Métaux et civilisations*, 1945-1946.

ou dans les « esprits de corps » qui servent l'Etat autant qu'ils lui résistent, ou chez les commissaires qui doublent l'Etat autant qu'ils le servent.

C'est vrai que les nomades n'ont pas d'histoire, ils n'ont qu'une géographie. Et la défaite des nomades a été telle, tellement complète, que l'histoire n'a fait qu'un avec le triomphe des Etats. On a assisté alors à une critique généralisée qui destituait les nomades de toute innovation, technologique ou métallurgique, politique, métaphysique. Bourgeois ou soviétiques (Grousset ou Vladimirtsov), les historiens considèrent les nomades comme une pauvre humanité qui ne comprend rien, ni les techniques auxquelles elle resterait indifférente, ni l'agriculture, ni les villes et les Etats qu'elle détruit ou conquiert. On voit mal cependant comment les nomades auraient triomphé dans la guerre s'ils n'avaient pas eu une forte métallurgie : l'idée que le nomade reçoit ses armes techniques, et ses conseils politiques, de transfuges d'un Etat impérial, est quand même invraisemblable. On voit mal comment les nomades auraient tenté de détruire les villes et les Etats, sauf au nom d'une organisation nomade et d'une machine de guerre qui ne se définissent pas par ignorance, mais par leurs caractères positifs, leur espace spécifique, leur composition propre qui rompt avec les lignages et conjurait la forme-Etat. L'histoire n'a pas cessé de destituer les nomades. On a tenté d'appliquer à la machine de guerre une catégorie proprement militaire (celle de « démocratie militaire »), et au nomadisme une catégorie proprement sédentaire (celle de « féodalité »). Mais ces deux hypothèses présupposent un principe territorial : soit qu'un Etat impérial s'approprie la machine de guerre en distribuant des terres de fonction à des guerriers (*cleroi* et faux fiefs), soit que la propriété devenue privée pose elle-même des rapports de dépendance entre propriétaires qui constituent l'armée (vrais fiefs et vasselage<sup>66</sup>). Dans les deux cas, le nombre est subordonné à une organisation fiscale « immobilière », aussi bien pour constituer les terres concédables ou cédées que pour fixer les redevances dues par les bénéficiaires eux-mêmes. Et sans doute,

66. La féodalité n'est pas moins un système militaire que la démocratie dite militaire ; mais les deux systèmes supposent bien une armée intégrée à un appareil d'Etat quelconque (ainsi, pour la féodalité, la réforme foncière carolingienne). C'est Vladimirtsov qui développe une interprétation féodale des nomades de steppe, tandis que Gryaznov (*Sibérie du Sud*, Nagel) penche pour la démocratie militaire. Mais un des arguments principaux de Vladimirtsov, c'est que l'organisation des nomades se féodalise précisément dans la mesure où elle se décompose, ou s'intègre dans les empires qu'elle conquiert. Et il remarque lui-même que les Mongols, au début, *n'organisent pas* en fiefs, vrais ou faux, les terres sédentaires dont ils s'emparent.

l'organisation nomade et la machine de guerre recourent ces problèmes, à la fois au niveau de la terre et de la fiscalité, où les guerriers nomades sont, quoiqu'on dise, de grands innovateurs. Mais, justement, ils inventent une territorialité et une fiscalité « mobilières », qui témoignent de l'autonomie d'un principe numérique : il peut y avoir confusion ou combinaison entre les systèmes, mais le propre du système nomade reste de subordonner la terre aux nombres qui s'y déplacent et s'y déploient, et l'impôt aux rapports intérieurs à ces nombres (par exemple, déjà chez Moïse, l'impôt intervient dans le rapport entre les corps numériques et le corps spécial du nombre). Bref, la démocratie militaire et la féodalité, loin d'expliquer la composition numérique nomade, témoignent plutôt de ce qui peut en rester dans des régimes sédentaires.

*Proposition VII : L'existence nomade a pour « affects » les armes d'une machine de guerre.*

On peut toujours distinguer les armes et les outils d'après leur usage (détruire des hommes ou produire des biens). Mais si cette distinction extrinsèque explique certaines adaptations secondaires d'un objet technique, elle n'empêche pas une convertibilité générale entre les deux groupes, au point qu'il semble très difficile de proposer une différence intrinsèque des armes et des outils. Les types de percussion, tels que Leroi-Gourhan les a définis, se trouvent des deux côtés. « Il est probable que, pendant plusieurs âges consécutifs, les instruments agricoles et les armes de guerre sont restés identiques<sup>67</sup>. » On a pu parler d'un « écosystème », qui ne se situe pas seulement à l'origine, et où les outils de travail et les armes de guerre échangent leurs déterminations : il semble que le même *phylum machinique* traverse les uns et les autres. Et pourtant, nous avons le sentiment qu'il y a bien des différences intérieures, même si elles ne sont pas intrinsèques, c'est-à-dire logiques ou conceptuelles, et même si elles restent approximatives. En première approximation, les armes ont un rapport privilégié avec la projection. Tout ce qui lance ou est lancé est d'abord une arme, et le propulseur en est le moment essentiel. L'arme est balistique ; la notion même de « problème » se rapporte à la machine de guerre. Plus un outil comporte de mécanismes de projection, plus il agit lui-même comme une arme, potentielle ou simplement métaphorique. Et encore les outils ne cessent de compenser les mécanismes pro-

67. J. F. Fuller, *L'influence de l'armement sur l'histoire*, Payot, p. 23.

jectifs qu'ils comportent, ou les adaptent à d'autres fins. Il est vrai que les armes de jet, à strictement parler, projetées ou projetantes, ne sont qu'une espèce parmi d'autres ; mais même les armes de main exigent un autre usage de la main et du bras que les outils, un usage projectif dont témoignent les arts martiaux. L'outil au contraire serait beaucoup plus introceptif, introjectif : il prépare une matière à distance pour l'amener à un état d'équilibre ou l'approprier à une forme d'intériorité. L'action à distance existe dans les deux cas, mais dans un cas, centrifuge, et dans l'autre, centripète. On dirait aussi bien que l'outil se trouve devant des résistances, à vaincre ou à utiliser, tandis que l'armé se trouve devant des ripostes, à éviter ou à inventer (la riposte est même le facteur inventif et précipitant de la machine de guerre, pour autant qu'elle ne se réduit pas seulement à une surenchère quantitative, ni à une parade défensive).

En second lieu, les armes et les outils n'ont pas « tendancielle-ment » (approximativement) le même rapport avec le mouvement, avec la vitesse. C'est encore un apport essentiel de Paul Virilio d'avoir insisté sur cette complémentarité arme-vitesse : l'arme invente la vitesse, ou la découverte de la vitesse invente l'arme (d'où le caractère projectif des armes). La machine de guerre dégage un vecteur propre de vitesse, au point qu'il lui faut un nom spécial, qui n'est pas seulement pouvoir de destruction, mais « dromocratie » (= *nomos*). Entre autres avantages, cette idée énonce un nouveau mode de distinction entre la chasse et la guerre. Car non seulement il est certain que la guerre ne dérive pas de la chasse, mais la chasse ne promeut pas elle-même des armes : ou bien elle évolue dans la sphère d'indistinction et de convertibilité armes-outils, ou bien elle utilise à son profit des armes déjà distinguées, déjà constituées. Comme dit Virilio, la guerre n'apparaît nullement lorsque l'homme applique à l'homme le rapport de *chasseur* qu'il avait avec l'animal, mais au contraire lorsqu'il capte la force de l'animal *chassé* pour entrer avec l'homme dans un tout autre rapport qui est celui de la guerre (ennemi et non plus proie). Il n'est donc pas étonnant que la machine de guerre soit l'invention des nomades éleveurs : l'élevage et le dressage ne se confondent ni avec la chasse primitive, ni avec la domestication sédentaire, mais sont précisément la découverte d'un système projecteur et projectile. Au lieu d'opérer par une violence à chaque coup, ou bien de constituer une violence « une fois pour toutes », la machine de guerre, avec l'élevage et le dressage, instaure toute une économie de la violence, c'est-à-dire un moyen de rendre celle-ci durable et même illimitée. « L'effusion de sang, la mise à mort immédiate sont contraires à l'usage illimité de la violence, c'est-à-dire de son

économique. (...) *L'économie de la violence n'est pas celle du chasseur dans l'éleveur, mais celle de l'animal chassé.* Dans la monture, on conserve l'énergie cinétique, la vitesse du cheval et non plus les protéines, (le moteur et non plus la chair). (...) Alors que, dans la chasse, le chasseur visait à stopper le mouvement de l'animalité sauvage par un abattage systématique, l'éleveur [se met à] le conserver, et grâce au dressage, le chevaucheur s'associe à ce mouvement en l'orientant et en provoquant son accélération. » Le moteur technologique développera cette tendance, mais « la monture est le premier projecteur du guerrier, son premier système d'armes<sup>68</sup> ». D'où le devenir-animal dans la machine de guerre. Est-ce dire que la machine de guerre n'existe pas avant la monture et la cavalerie ? Ce n'est pas la question. La question, c'est que la machine de guerre implique le dégagement d'un vecteur Vitesse, devenu variable libre ou indépendante, ce qui ne se produit pas dans la chasse, où la vitesse renvoie d'abord à l'animal chassé. Il se peut que ce vecteur de course soit dégagé dans une infanterie sans recourir à la monture ; bien plus, il se peut qu'il y ait monture, mais comme moyen de transport ou même de portage n'intervenant pas dans le vecteur libre. Pourtant, de toute manière, le guerrier emprunte à l'animal l'idée d'un moteur plus que le modèle d'une proie. Il ne généralise pas l'idée de proie en l'appliquant à l'ennemi, il abstrait l'idée de moteur en se l'appliquant à lui-même.

Deux objections surgissent immédiatement. D'après la première, la machine de guerre comporte autant de pesanteur et de gravité que de vitesse (la distinction du lourd et du léger, la dissymétrie de la défense et de l'attaque, l'opposition du repos et de la tension). Mais il serait facile de montrer comment les phénomènes de « temporisation », ou même d'immobilité et de catatonie, si importants dans les guerres, renvoient dans certains cas à une composante de pure vitesse. Et, dans les autres cas, ils renvoient aux conditions sous lesquelles les appareils d'Etat s'approprient la machine de guerre, notamment en aménageant

68. Virilio, « Métempsychose du passager », *Traverses* n° 8. Toutefois, Virilio assigne un passage indirect de la chasse à la guerre : lorsque la femme sert d'animal « de portage ou de bât », ce qui permettrait aux chasseurs d'entrer déjà dans un rapport de « duel homosexuel » qui dépasse la chasse. Mais il semble que Virilio lui-même nous convie à distinguer la *vitesse*, comme projecteur et projectile, et le *déplacement*, comme transport et portage. La machine de guerre se définit du premier point de vue, tandis que le second renvoie à la sphère commune. Le cheval, par exemple, n'appartient pas à la machine de guerre tant qu'il sert seulement à transporter des hommes qui mettent pied à terre pour combattre. La machine de guerre se définit par l'action, non par le transport, même si le transport réagit sur l'action.



un espace strié où les forces adverses peuvent s'équilibrer. Il arrive que la vitesse s'abstraie dans la propriété d'un projectile, balle ou obus, qui condamne à l'immobilité l'arme elle-même et le soldat (ainsi l'immobilité dans la guerre de 1914). Mais un équilibre de forces est un phénomène de résistance, tandis que la riposte implique une précipitation ou un changement de vitesse qui rompent l'équilibre : c'est le tank qui regroupera l'ensemble des opérations sur le vecteur-vitesse, et redonnera un espace lisse au mouvement en déterrants les hommes et les armes <sup>69</sup>.

L'objection inverse est plus complexe : c'est que la vitesse semble bien faire partie de l'outil non moins que de l'arme, et n'est nullement le propre de la machine de guerre. L'histoire du moteur n'est pas seulement militaire. Mais peut-être a-t-on trop tendance à considérer des quantités de mouvement, au lieu de chercher les modèles qualitatifs. Les deux modèles moteurs idéaux seraient celui du travail et celui de l'*action libre*. Le travail est une cause motrice qui se heurte à des résistances, opère sur l'extérieur, se consume ou se dépense dans son effet, et qui doit être renouvelée d'un instant à l'autre. L'action libre aussi est une cause motrice, mais qui n'a pas de résistance à vaincre, n'opère que sur le corps mobile en lui-même, ne se consume pas dans son effet et se continue entre deux instants. Quelle qu'en soit la mesure ou le degré, la vitesse est relative dans le premier cas, absolue dans le second (idée d'un *perpetuum mobile*). Ce qui compte dans le travail, c'est le point d'application d'une force résultante exercée par la pesanteur sur un corps considéré comme « un » (gravité), et c'est le déplacement relatif de ce point d'application. Dans l'action libre, c'est la manière dont les éléments du corps s'échappent de la gravitation pour occuper absolument un espace non ponctué. Les armes et leur maniement semblent se rapporter à un modèle d'action libre, autant que les outils à un modèle de travail. Le déplacement linéaire, d'un point à un autre, constitue le mouvement relatif de l'outil, mais l'occu-

---

69. J. F. Fuller (*L'influence de l'armement sur l'histoire*, pp. 155 sq.) montre comment la guerre de 1914 fut d'abord conçue comme une guerre offensive et de mouvement, fondée sur l'artillerie. Mais celle-ci se retourna contre elle-même, et imposa l'immobilité. Re-mobiliser la guerre ne pouvait se faire en multipliant les canons, puisque les trous d'obus rendaient le terrain d'autant plus impraticable. La solution, à laquelle les Anglais et notamment le général Fuller participèrent de manière déterminante, ce fut le tank : « vaisseau terrestre », le tank reconstituait sur terre une sorte d'espace maritime ou lisse, et « faisait entrer la tactique navale dans la guerre terrestre ». En règle générale, la riposte ne va jamais du même au même : c'est le tank qui riposte à l'artillerie, c'est l'hélicoptère à missiles qui riposte au tank, etc. D'où un facteur d'innovation dans la machine de guerre, très différent de l'innovation dans la machine de travail.

pation tourbillonnaire d'un espace le mouvement absolu de l'arme. Comme si l'arme était mouvante, auto-mouvante, tandis que l'outil est mû. Ce lien des outils avec le travail n'est nullement évident, tant que le travail ne reçoit pas la définition motrice ou réelle qu'on vient de lui donner. Ce n'est pas l'outil qui définit le travail, c'est l'inverse. L'outil suppose le travail. Reste que les armes, elles aussi, impliquent de toute évidence un renouvellement de la cause, une dépense ou même une disparition dans l'effet, un affrontement à des résistances extérieures, un déplacement de la force, etc. Il serait vain de prêter aux armes une puissance magique qui s'opposerait à la contrainte des outils : armes et outils sont soumis aux mêmes lois qui définissent précisément la sphère commune. Mais le principe de toute technologie est de montrer qu'un élément technique reste abstrait, tout à fait indéterminé, tant qu'on ne le rapporte pas à un *agencement* qu'il suppose. Ce qui est premier par rapport à l'élément technique, c'est la machine : non pas la machine technique qui est elle-même un ensemble d'éléments, mais la machine sociale ou collective, l'agencement machinique qui va déterminer ce qui est élément technique à tel moment, quels en sont l'usage, l'extension, la compréhension..., etc.

C'est par l'intermédiaire des agencements que le *phylum* sélectionne, qualifie et même invente les éléments techniques. Si bien que l'on ne peut pas parler d'armes ou d'outils avant d'avoir défini les agencements constituants qu'ils supposent et dans lesquels ils entrent. C'est en ce sens que nous disions que les armes et les outils ne se distinguent pas seulement de manière extrinsèque, et pourtant n'ont pas de caractères distinctifs intrinsèques. Ils ont des caractères internes (et non pas intrinsèques) qui renvoient aux agencements respectifs dans lesquels ils sont pris. Ce qui effectue un modèle d'action libre, ce ne sont donc pas les armes en elles-mêmes et dans leur être physique, c'est l'agencement « machine de guerre » comme cause formelle des armes. Et, de l'autre côté, ce qui effectue le modèle du travail, ce ne sont pas les outils, mais l'agencement « machine de travail » comme cause formelle des outils. Quand nous disons que l'arme est inséparable d'un vecteur-vitesse, tandis que l'outil reste lié à des conditions de gravité, nous prétendons seulement indiquer une différence entre deux types d'agencement, même si l'outil dans l'agencement qui lui est propre est abstraitement plus « rapide », et l'arme abstraitement plus « grave ». L'outil est essentiellement lié à une genèse, à un déplacement et à une dépense de la force, qui trouvent leurs lois dans le travail, tandis que l'arme concerne seulement l'exercice ou la manifestation de la force dans l'espace et dans le temps, conformément à l'action libre. L'arme ne sur-

git pas du ciel, et suppose évidemment production, déplacement, dépense et résistance. Mais cet aspect renvoie à la sphère commune de l'arme et de l'outil, et ne concerne pas encore la spécificité de l'arme, qui apparaît seulement quand la force est considérée pour elle-même, quand elle n'est plus rapportée qu'au nombre, au mouvement, à l'espace et au temps, ou *quand la vitesse s'ajoute au déplacement*<sup>70</sup>. Concrètement, une arme en tant que telle n'est pas rapportée au modèle Travail, mais au modèle Action libre, les conditions du travail étant supposées remplies d'ailleurs. Bref, du point de vue de la force, l'outil est lié à un système gravité-déplacement, poids-hauteur. L'arme, à un système vitesse-*perpetuum mobile* (c'est en ce sens qu'on peut dire que la vitesse est en elle-même un « système d'armes »).

Le primat très général de l'agencement machinique et collectif sur l'élément technique vaut partout, pour les outils comme pour les armes. Les armes et les outils sont des conséquences, rien que des conséquences. On a souvent remarqué qu'une arme n'était rien indépendamment de l'organisation de combat dans laquelle elle est prise. Par exemple, les armes « hoplitiques » n'existent que par la phalange comme mutation de la machine de guerre : la seule arme nouvelle à ce moment, le bouclier à deux poignées, est créée par cet agencement ; quant aux autres armes, elles pré-existaient, mais prises dans d'autres combinaisons où elles n'avaient pas la même fonction, pas la même nature<sup>71</sup>. Partout c'est l'agencement qui constitue le système d'armes. La lance et l'épée n'ont existé dès l'âge du bronze que par un agencement homme-cheval, qui allonge le poignard et l'épieu, et qui disqualifie les premières armes d'infanterie, marteau et hache. L'étrier impose à son tour une nouvelle figure de l'agencement homme-cheval, entraînant un nouveau type de lance et de nouvelles armes ; et encore cet ensemble homme-cheval-étrier varie, et n'a pas les mêmes effets, suivant qu'il est pris dans les conditions générales du nomadisme, ou repris plus tard dans les conditions sédentaires de la féodalité. Or la situation est exactement la même pour l'outil : là aussi, tout dépend d'une organisation de travail, et d'agencements variables entre homme, animal et chose. Ainsi la charrue n'existe comme outil spécifique que dans un ensemble où les

70. Sur cette distinction générale des deux modèles, « travail-action libre », « force qui se consume-force qui se conserve », « effet réel-effet formel », etc., cf. l'exposé de Martial Guéroult, *Dynamique et métaphysique leibniziennes*, Les Belles Lettres, pp. 55, 119 sq., 222-224.

71. Marcel Detienne, « La phalange, problèmes et controverses », in *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Mouton : « Le technique est en quelque sorte intérieur au social et au mental », p. 134.

« champs ouverts allongés » dominant, où le cheval tend à remplacer le bœuf en tant qu'animal de trait, où la terre commence à subir un assollement triennal, et où l'économie devient communale. Auparavant, la charrue peut bien exister, mais dans la marge d'autres agencements qui n'en dégagent pas la spécificité, qui laissent inexploité son caractère différentiel avec l'araire <sup>72</sup>.

Les agencements sont passionnels, ce sont des compositions de désir. Le désir n'a rien à voir avec une détermination naturelle ou spontanée, il n'y a de désir qu'agençant, agencé, machiné. La rationalité, le rendement d'un agencement n'existent pas sans les passions qu'il met en jeu, les désirs qui le constituent autant qu'il les constitue. Détéienne a montré comment la phalange grecque était inséparable de tout un renversement de valeurs, et d'une mutation passionnelle qui bouleverse les rapports du désir avec la machine de guerre. C'est un des cas où l'homme descend de cheval, et où le rapport homme-animal cède la place à un rapport entre hommes dans un agencement d'infanterie qui prépare l'avènement du soldat-paysan, du soldat citoyen : tout l'Eros de guerre change, un Eros homosexuel de groupe tend à remplacer l'Eros zoosexué du cavalier. Et sans doute, chaque fois qu'un Etat s'approprie la machine de guerre, il tend à rapprocher l'éducation du citoyen, la formation du travailleur, l'apprentissage du soldat. Mais, s'il est vrai que tout agencement est de désir, la question est de savoir si les agencements de guerre et de travail, considérés pour eux-mêmes, ne mobilisent pas d'abord des passions d'ordre différent. Les passions sont des effectuations de désir qui diffèrent d'après l'agencement : ce n'est pas la même justice, ni la même cruauté, la même pitié, etc. Le régime du travail est inséparable d'une organisation et d'un développement de la Forme, auxquels correspond une formation du sujet. C'est le régime passionnel du sentiment comme « forme du travailleur ». Le sentiment implique une évaluation de la matière et de ses résistances, un sens de la forme et de ses développements, une économie de la force et de ses déplacements, toute une gravité. Mais le régime de la machine de guerre est plutôt celui des *affects*, qui ne renvoient qu'au mobile en lui-même, à des vitesses et à des compositions de vitesse entre éléments. L'affect est la

72. Sur l'étrier, sur la charrue, cf. Lynn White junior, *Technologie médiévale et transformations sociales*, Mouton, ch. I et II. De même, dans le cas de la culture sèche du riz en Asie, on a pu montrer comment le bâton fouisseur, la houe et la charrue dépendent respectivement d'agencements collectifs qui varient avec la densité de la population et le temps de la jachère. Ce qui permet à Braudel de conclure : « L'outil, dans cette explication, est conséquence, non plus cause » (*Civilisation matérielle et capitalisme*, p. 128).

décharge rapide de l'émotion, la riposte, alors que le sentiment est une émotion toujours déplacée, retardée, résistante. Les affects sont des projectiles autant que les armes, tandis que les sentiments sont introceptifs comme les outils. Il y a un rapport affectif avec l'arme, dont ne témoignent pas seulement les mythologies, mais la chanson de geste, le roman chevaleresque et courtois. Les armes sont des affects, et les affects des armes. De ce point de vue, l'immobilité la plus absolue, la pure catatonie, font partie du vecteur-vitesse, sont portés sur ce vecteur qui réunit la prétrification du geste à la précipitation du mouvement. Le chevalier dort sur sa monture, et part comme une flèche. C'est Kleist qui a le mieux composé ces brusques catatonies, évanouissements, suspens, avec les plus hautes vitesses d'une machine de guerre : alors il nous fait assister à un devenir-arme de l'élément technique, en même temps qu'à un devenir-affect de l'élément passionnel (équation de Penthésilée). Les arts martiaux ont toujours subordonné les armes à la vitesse, et d'abord à la vitesse mentale (absolue) ; mais par là c'étaient aussi les arts du suspens et de l'immobilité. L'affect parcourt ces extrêmes. Aussi les arts martiaux ne se réclament-ils pas d'un *code*, comme d'une affaire d'Etat, mais de *voies*, qui sont autant de chemins de l'affect ; sur ces voies, on apprend à se « desservir » des armes non moins qu'à s'en servir, comme si la puissance et la culture de l'affect était le vrai but de l'agencement, l'arme étant seulement moyen provisoire. Apprendre à défaire, et à se défaire, appartient à la machine de guerre : le « ne-pas-faire » du guerrier, défaire le sujet. Un mouvement de décodage traverse la machine de guerre, tandis que le surcodage soude l'outil à une organisation du travail et de l'Etat (on ne désapprend pas l'outil, on ne peut qu'en compenser l'absence). Il est vrai que les arts martiaux ne cessent pas d'invoquer le centre de gravité et les règles de son déplacement. C'est que les voies ne sont pas encore ultimes. Si loin qu'elles pénètrent, elles sont encore du domaine de l'Être, et ne font que traduire dans l'espace commun les mouvements absolus d'une autre nature, — ceux qui s'effectuent dans le Vide, non pas dans le néant, mais dans le lisse du vide où il n'y a plus de but : attaques, ripostes et chutes « à corps perdu<sup>73</sup> »...

Toujours du point de vue de l'agencement, il y a un rapport

73. Les traités d'arts martiaux rappellent que les Voies, encore soumises à la gravité, doivent se dépasser dans le vide. Le *Théâtre des marionnettes*, de Kleist, qui est sans doute un des textes les plus spontanément orientaux de la littérature occidentale, présente un mouvement semblable : le déplacement linéaire du centre de gravité est encore « mécanique », et renvoie à quelque chose de plus « mystérieux », qui concerne l'âme et ignore la pesanteur.

essentiel entre les outils et les signes. C'est que le modèle travail, qui définit l'outil, appartient à l'appareil d'Etat. On a souvent dit que l'homme des sociétés primitives ne travaillait pas à proprement parler, même si ses activités sont très contraintes et réglées ; et pas davantage l'homme de guerre comme tel (les « travaux » d'Hercule supposent la soumission à un roi). L'élément technique devient outil, quand il s'abstrait du territoire et porte sur la terre en tant qu'objet ; mais c'est en même temps que le signe cesse de s'inscrire sur le corps, et s'écrit sur une matière objective immobile. Pour qu'il y ait travail, il faut une capture de l'activité par l'appareil d'Etat, une sémiotisation de l'activité par l'écriture. D'où l'affinité d'agencement signes-outils, signes d'écriture-organisation de travail. Il en va tout autrement de l'arme, qui se trouve dans un rapport essentiel avec les bijoux. Nous ne savons plus très bien ce que sont les bijoux, tant ils ont subi d'adaptations secondaires. Mais quelque chose se réveille dans notre âme lorsqu'on nous dit que l'orfèvrerie fut l'art « barbare », ou l'art nomade par excellence, et lorsque nous voyons ces chefs-d'œuvre d'art mineur. Ces fibules, ces plaques d'or et d'argent, ces bijoux, concernent de petits objets meubles, non seulement faciles à transporter, mais qui n'appartiennent à l'objet qu'en tant qu'il bouge. Ces plaques constituent des traits d'expression de pure vitesse, sur des objets eux-mêmes mobiles et mouvants. Elles ne passent pas par un rapport forme-matière, mais motif-support, où la terre n'est plus qu'un sol, et même il n'y a plus de sol du tout, le support étant aussi mobile que le motif. Elles donnent aux couleurs la vitesse de la lumière, faisant rougeoyer l'or, et faisant de l'argent une lumière blanche. Elles appartiennent au harnais du cheval, au fourreau de l'épée, au vêtement du guerrier, à la poignée de l'arme : elles décorent même ce qui ne servira qu'une fois, la pointe d'une flèche. Quels que soient l'effort et le labeur qu'elles impliquent, elles sont d'action libre rapportée au pur mobile, et non de travail, avec ses conditions de gravité, de résistance et de dépense. Le forgeron ambulant rapporte l'orfèvrerie à l'arme et inversement. L'or et l'argent prendront beaucoup d'autres fonctions, mais ne peuvent être compris sans cet apport nomade de la machine de guerre où ce ne sont pas des matières, mais des traits d'expression qui conviennent avec les armes (toute la mythologie de la guerre non seulement subsiste dans l'argent, mais y est facteur actif). Les bijoux sont les affects qui correspondent aux armes, emportés sur le même vecteur-vitesse.

L'orfèvrerie, la joaillerie, l'ornementation, même la décoration ne forment pas une écriture, bien qu'elles aient une puissance d'abstraction qui ne lui cède en rien. Seulement, cette puissance est autrement agencée. Pour ce qui est de l'écriture, les nomades

n'ont aucun besoin de s'en faire une, et l'empruntent aux voisins impériaux sédentaires qui leur fournissent même une transcription phonétique de leurs langues<sup>74</sup>. « L'orfèvrerie est l'art barbare par excellence, les filigranes et les revêtements dorés ou argentés. (...) L'art scythe, attaché à une économie nomade et guerrière qui utilise et rejette à la fois le commerce réservé aux étrangers, s'orienta vers cet aspect luxueux et décoratif. Les barbares n'auront nulle nécessité de posséder ou créer un code précis, par exemple une picto-idéographie élémentaire, et encore moins une écriture syllabique qui serait d'ailleurs entrée en concurrence avec celles qu'utilisaient leurs voisins plus avancés. Vers le IV<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles avant J.-C., l'art scythe de la mer Noire tend ainsi vers une schématisation graphique des formes, qui en fait plus un ornement linéaire qu'une proto-écriture<sup>75</sup>. » Certes, on peut écrire sur des bijoux, des plaques de métal ou même sur des armes ; mais c'est au sens où l'on applique à ces matières une écriture préexistante. Plus troublant est le cas de *l'écriture runique*, parce qu'elle semble à l'origine exclusivement liée aux bijoux, fibules, éléments d'orfèvrerie, petits objets mobiliers. Mais précisément, dans sa première période, le runique n'a qu'une faible valeur de communication, et une fonction publique très réduite. Son caractère secret fait qu'on l'a souvent interprété comme une écriture magique. Il s'agit plutôt d'une sémiotique affective, qui comporterait surtout : 1) des signatures comme marques d'appartenance ou de fabrication ; 2) de courts messages de guerre ou d'amour. Elle formerait un « texte ornemental » plutôt que scripturaire, « une invention peu utile, à demi avortée », un substitut d'écriture. Elle ne prend valeur d'écriture que dans une seconde période, où les inscriptions monumentales apparaissent, avec la réforme danoise au IX<sup>e</sup> siècle après J.-C., en rapport avec l'Etat et le travail<sup>76</sup>.

On peut objecter que les outils, les armes, les signes, les bijoux se retrouvent en fait partout, dans une sphère commune. Mais ce n'est pas le problème, pas plus que de chercher une origine dans chaque cas. Il s'agit d'assigner des agencements, c'est-à-dire de déterminer les *traits différentiels* sous lesquels un élément appartient formellement à tel agencement plutôt qu'à tel autre. On

74. Cf. Paul Pelliot, « Les systèmes d'écriture en usage chez les anciens Mongols », *Asia Major* 1925 : les Mongols se servaient de l'écriture ouigoure, avec alphabet syriaque (les Tibétains feront une théorie phonétique de l'écriture ouigoure) ; les deux versions qui nous sont parvenues de « l'Histoire secrète des Mongols » sont, l'une, une traduction chinoise, l'autre, une transcription phonétique en caractères chinois.

75. Georges Charrière, *L'art barbare scythe*, Ed. du Cercle d'art, p. 185.

76. Cf. Lucien Musset, *Introduction à la runologie*, Aubier.

dirait aussi bien que l'architecture et la cuisine sont en affinité avec l'appareil d'Etat, tandis que la musique et la drogue ont des traits différentiels qui les mettent du côté d'une machine de guerre nomade<sup>77</sup>. *C'est donc une méthode différentielle qui fonde une distinction des armes et des outils*, de cinq points de vue au moins : le sens (projection-introception), le vecteur (vitesse-gravité), le modèle (action libre-travail), l'expression (bijoux-signes), la tonalité passionnelle ou désirante (affect-sentiment). Et sans doute l'appareil d'Etat tend à uniformiser les régimes, en disciplinant ses armées, en faisant du travail une unité de base, c'est-à-dire en imposant ses propres traits. Mais il n'est pas exclu que les armes et les outils entrent encore dans d'autres rapports d'alliance, s'ils sont pris dans de nouveaux agencements de métamorphose. Il arrive à l'homme de guerre de former des alliances paysannes ou ouvrières, mais surtout au travailleur, ouvrier ou paysan, de réinventer une machine de guerre. Les paysans apportèrent une importante contribution à l'histoire de l'artillerie, pendant les guerres hussites, quand Zisca arma de canons portatifs les forteresses mobiles faites de chars à bœufs. Une affinité ouvrier-soldat, arme-outil, sentiment-affect, marque le bon moment des révolutions et des guerres populaires, même fugitif. Il y a un goût schizophrénique de l'outil, qui le fait passer du travail à l'action libre, un goût schizophrénique de l'arme, qui la fait passer en moyen de paix, d'avoir la paix. A la fois une riposte et une résistance. Tout est ambigu. Mais nous ne croyons pas que les analyses de Jünger soient disqualifiées par cette ambiguïté, quand il dresse le portrait du « Rebelle », comme figure trans-historique, entraînant l'Ouvrier d'une part, le Soldat d'autre part, sur une ligne de fuite commune, où l'on dit à la fois « Je quête une arme » et « Je cherche un outil » : tracer la ligne, ou, ce qui revient au même, franchir la ligne, passer la ligne, puisque la ligne n'est tracée qu'en dépassant celle de séparation<sup>78</sup>. Sans

77. Il y a bien sûr une cuisine et une architecture dans la machine de guerre nomade, mais sous un « trait » qui les distingue de leur forme sédentaire. L'architecture nomade, par exemple l'igloo eskimo, le palais de bois hunnique, est un dérivé de la tente ; son influence sur l'art sédentaire vient des coupoles et demi-coupoles, et surtout de l'instauration d'un *espace qui commence très bas*, comme dans la tente. Quant à la cuisine nomade, c'est une cuisine qui consiste littéralement à dé-jeûner (la tradition pascal est nomade). Et c'est sous ce trait qu'elle peut appartenir à une machine de guerre : par exemple, les Janissaires ont une marmite comme centre de ralliement, des grades de cuisiniers, et leur bonnet est traversé d'une cuiller de bois.

78. C'est dans le *Traité du rebelle* (Bourgeois) que Jünger s'oppose le plus nettement au national-socialisme, et développe certaines indications contenues dans *Der Arbeiter* : une conception de la « ligne » en tant que fuite active, et qui passe entre les deux figures de l'ancien Soldat



doute n'y a-t-il rien de plus démodé que l'homme de guerre : il y a longtemps qu'il s'est transformé en un tout autre personnage, le militaire. Et l'ouvrier lui-même a subi tant de mésaventures... Mais pourtant, des hommes de guerre renaissent, avec beaucoup d'ambiguïtés : ce sont tous ceux qui savent l'inutilité de la violence, mais qui sont en adjacence avec une machine de guerre à recréer, de riposte active et révolutionnaire. Des ouvriers renaissent aussi, qui ne croient pas au travail, mais en adjacence avec une machine de travail à recréer, de résistance active et de libération technologique. Ils ne ressuscitent pas de vieux mythes ou des figures archaïques, ils sont la nouvelle figure d'un agencement trans-historique (ni historique ni éternel, mais intempêtif) : le guerrier nomade et l'ouvrier ambulante. Une sombre caricature les devance déjà, le mercenaire ou l'instructeur militaire mobile, et le technocrate ou analyste transhumant, C. I. A. et I. B. M. Mais une figure transhistorique doit se défendre aussi bien contre les vieux mythes que contre les défigurations préétablies, anticipatrices. « On ne revient pas en arrière pour reconquérir le mythe, on le rencontre à nouveau, quand le temps tremble jusqu'en ses bases sous l'empire de l'extrême danger. » Arts martiaux et techniques de pointe ne valent que par leur possibilité de réunir des masses ouvrières et guerrières d'un type nouveau. Ligne de fuite commune de l'arme et de l'outil : une pure possibilité, une mutation. Se forment des techniciens souterrains, aériens, sous-marins, qui appartiennent plus ou moins à l'ordre mondial, mais qui inventent et amassent involontairement des charges de savoir et d'action virtuels, utilisables par d'autres, minutieux, cependant faciles à acquérir, pour de nouveaux agencements. Entre la guérilla et l'appareil militaire, entre le travail et l'action libre, les emprunts se sont toujours faits dans les deux sens, pour une lutte d'autant plus variée.

*Problème III : Comment les nomades inventent-ils ou trouvent-ils leurs armes ?*

*Proposition VIII : la métallurgie constitue par elle-même un flux qui concourt nécessairement avec le nomadisme.*

Les peuples de la steppe sont moins connus dans leur régime politique, économique et social que dans les innovations guerrières

---

et de l'Ouvrier moderne, les entraînant toutes deux vers un autre destin, dans un autre agencement (rien ne subsiste de cet aspect dans les réflexions de Heidegger sur la notion de Ligne, pourtant dédiées à Jünger).

qu'ils apportent, du point de vue des armes offensives et défensives, du point de vue de la composition ou de la stratégie, du point de vue des éléments technologiques (selle, étrier, ferrure, harnais...). L'histoire conteste chaque fois, mais n'arrive pas à effacer les traces nomades. Ce que les nomades inventent, c'est l'agencement homme-animal-arme, homme-cheval-arc. Et à travers cet agencement de vitesse, les âges du métal sont marqués d'innovations. La hache de bronze à douille des Hyksos, l'épée de fer des Hittites ont pu être comparées à de petites bombes atomiques. On a pu faire une périodisation assez précise des armes de la steppe, montrant les alternances d'armement lourd et léger (type scythe et type sarmate), et leurs formes mixtes. Le sabre en acier fondu, souvent courbe et tronqué, arme de taille et de biais, enveloppe un autre espace dynamique que l'épée en fer forgé, d'estoc et de face : ce sont les Scythes qui l'apportent en Inde et en Perse, où les Arabes le prendront. On convient que les nomades perdent leur rôle innovateur avec les armes à feu et surtout le canon (« la poudre à canon a eu raison de leur rapidité »). Mais ce n'est pas nécessairement faute de savoir s'en servir : non seulement des armées comme la turque, dont les traditions nomades restent vives, développeront une énorme puissance de feu, un nouvel espace ; mais, de manière encore plus caractéristique, l'artillerie légère s'intégrait fort bien aux formations mobiles de chariots, aux navires pirates, etc. Si le canon marque une limite des nomades, c'est plutôt parce qu'il implique un investissement économique que seul peut faire un appareil d'Etat (même les villes commerçantes n'y suffiront pas). Reste que, pour les armes blanches, et même aussi pour le canon, on retrouve constamment un nomade à l'horizon de telle ou telle *lignée technologique*<sup>79</sup>.

Evidemment, chaque cas est controversé : par exemple, les grandes discussions sur l'étrier<sup>80</sup>. C'est qu'il est difficile en général de distinguer ce qui revient aux nomades en tant que tels, ce qu'ils reçoivent d'un empire avec lequel ils communiquent, qu'ils conquièrent ou dans lequel ils s'intègrent. Entre une armée impé-

79. Lynn White, qui n'est pourtant pas favorable au pouvoir d'innovation des nomades, établit parfois des lignées technologiques amples dont l'origine est surprenante : techniques d'air chaud et de turbines, qui viendraient de Malaisie (*Technologie médiévale et transformations sociales*, Mouton, pp. 112-113 : « Ainsi l'on peut découvrir une chaîne de stimuli techniques depuis certaines grandes figures de la science et de la technique du début des temps modernes, en passant par la fin du Moyen Age, jusqu'aux jungles de la Malaisie. Une deuxième invention malaise, le piston, a sans doute eu une influence importante sur l'étude de la pression de l'air et de ses applications »).

80. Sur la question particulièrement compliquée de l'étrier, cf. Lynn White, ch. 1.

riale et une machine de guerre nomade, il y a tant de franges, d'intermédiaires ou de combinaisons que, souvent, les choses viennent d'abord de la première. L'exemple du sabre est typique et, contrairement à l'étrier, sans incertitude : s'il est vrai que les Scythes sont les propagateurs du sabre, et l'apportent aux Hindous, aux Persans, aux Arabes, ils en ont été aussi les premières victimes, ils ont commencé par le subir ; c'est l'empire chinois des Ts'in et des Han qui l'invente, maître exclusif de l'acier fondu ou au creuset<sup>81</sup>. Raison de plus pour marquer, dans cet exemple, les difficultés que rencontrent les archéologues et les historiens modernes. Une certaine haine ou mépris contre les nomades n'épargnent pas même les archéologues. Dans le cas du sabre, où les faits parlent déjà suffisamment en faveur d'une origine impériale, le meilleur commentateur croit bon d'ajouter que les Scythes de toutes manières ne pouvaient pas l'avoir inventé, puisqu'ils étaient de pauvres nomades, et que l'acier au creuset venait nécessairement d'un milieu sédentaire. Mais pourquoi considérer, suivant la très ancienne version chinoise officielle, que des déserteurs de l'armée impériale auraient révélé le secret aux Scythes ? Et que veut dire « révéler le secret », si les Scythes n'étaient pas capables de s'en servir et n'y comprenaient rien ? Les déserteurs ont bon dos. On ne fabrique pas une bombe atomique avec un secret, on ne fabrique pas davantage un sabre si l'on n'est pas capable de le reproduire, et de l'intégrer sous d'autres conditions, de le faire passer dans d'autres agencements. La propagation, la diffusion, font pleinement partie de la ligne d'innovation ; elles en marquent un coude. Et de plus : pourquoi dire que l'acier au creuset est la propriété nécessaire de sédentaires ou d'impériaux, alors qu'il est d'abord une invention de métallurgistes ? On suppose que ces métallurgistes sont nécessairement contrôlés par un appareil d'Etat ; mais ils jouissent forcément aussi d'une certaine autonomie technologique, et d'une clandestinité sociale, qui font que, même contrôlés, ils n'appartiennent pas plus à l'Etat qu'ils ne sont eux-mêmes nomades. Il n'y a pas de déserteurs qui trahissent le secret, mais des métallurgistes qui le communiquent, et en rendent possibles l'adaptation et la propagation : un tout autre type de « trahison ». En fin de compte, ce qui rend les discussions tellement difficiles (aussi bien pour le cas controversé de l'étrier que pour le cas certain du sabre), ce ne sont pas seulement les préjugés sur les nomades, c'est l'absence d'un concept suffisamment élaboré de

81. Cf. le bel article de Mazaheri, « Le sabre contre l'épée », *Annales*, 1958. Les objections que nous proposons ci-dessous ne changent rien à l'importance de ce texte.

lignée technologique (qu'est-ce qui définit une *lignée ou continuum technologique*, et son extension variable de tel ou tel point de vue ?).

Il ne servirait à rien de dire que la métallurgie est une science parce qu'elle découvre des lois constantes, par exemple la température de fusion d'un métal en tout temps, en tous lieux. Car la métallurgie est d'abord inséparable de plusieurs lignes de variation : variation des météorites et des métaux natifs ; variation des minerais et des proportions de métal ; variation des alliages, naturels ou non ; variation des opérations effectuées sur un métal ; variation des qualités qui rendent possible telle ou telle opération, ou qui découlent de telle ou telle opération. (Par exemple, douze variétés de cuivre distinguées et recensées à Sumer, d'après les lieux d'origine, les degrés de raffinage<sup>82</sup>.) Toutes ces variables peuvent être groupées sous deux grandes rubriques : *les singularités ou heccités spatio-temporelles*, de différents ordres, et les opérations qui s'y rattachent comme processus de déformation ou de transformation ; *les qualités affectives ou traits d'expression* de différents niveaux, qui correspondent à ces singularités et opérations (dureté, poids, couleur, etc.). Revenons à l'exemple du sabre, ou plutôt de l'acier au creuset : il implique l'actualisation d'une première singularité, qui est la fonte du fer à haute température ; puis une seconde singularité, qui renvoie aux décarburations successives ; des traits d'expression leur correspondent, qui ne sont pas seulement la dureté, le tranchant, le poli, mais aussi bien les ondes ou dessins tracés par la cristallisation, résultant de la structure interne de l'acier fondu. L'épée de fer renvoie à de tout autres singularités, puisqu'elle est forgée et non pas fondue, moulée, trempée et non pas refroidie à l'air, produite à la pièce et non pas fabriquée en série ; ses traits d'expression sont nécessairement très différents, puisqu'elle perce au lieu de tailler, attaque de face au lieu de biais ; et même les dessins expressifs y sont obtenus d'une tout autre façon, par incrustation<sup>83</sup>. On pourra parler d'un *phylum*

82. Henri Limet, *Le travail du métal au pays de Sumer au temps de la III<sup>e</sup> dynastie d'Ur*, Les Belles Lettres, pp. 33-40.

83. Mazaheri montre bien, en ce sens, comment le sabre et l'épée renvoient à deux lignées technologiques distinctes. Notamment le *damassage*, qui ne vient pas du tout de Damas, mais du mot grec ou persan signifiant diamant, désigne le traitement de l'acier fondu qui le rend aussi dur que le diamant, et les dessins qui se produisent dans cet acier par cristallisation cémentite (« le vrai damas se faisait dans des centres qui n'avaient jamais subi la domination romaine »). Mais de l'autre côté, le *damasquinage*, qui vient de Damas, désigne seulement des incrustations sur métal (ou sur tissu), qui sont comme des dessins volontaires imitant le damassage avec de tout autres moyens.

*machinique*, ou d'une lignée technologique, chaque fois qu'on se trouvera devant *un ensemble de singularités, prolongeables par des opérations, qui convergent et les font converger sur un ou plusieurs traits d'expressions assignables*. Si les singularités ou opérations divergent, dans des matériaux différents ou dans le même, il faut distinguer deux phylums différents : ainsi justement pour l'épée de fer, issue du poignard, et le sabre d'acier, issu du couteau. Chaque phylum a ses singularités et opérations, ses qualités et traits, qui déterminent le rapport du désir avec l'élément technique (les affects « du » sabre ne sont pas les mêmes que ceux de l'épée).

Mais il est toujours possible de s'installer au niveau de singularités prolongeables d'un phylum à l'autre, et de réunir les deux. A la limite, il n'y a qu'une seule et même lignée phylogénétique, un seul et même phylum machinique, idéellement continu : le flux de matière-mouvement, flux de matière en variation continue, porteur de singularités et de traits d'expression. Ce flux opératoire et expressif est aussi bien naturel qu'artificiel : il est comme l'unité de l'homme et de la Nature. Mais, en même temps, il ne se réalise pas ici et maintenant sans se diviser, se différencier. On appellera *agencement* tout ensemble de singularités et de traits prélevés sur le flux — sélectionnés, organisés, stratifiés — de manière à converger (consistance) artificiellement et naturellement : un agencement, en ce sens, est une véritable invention. Les agencements peuvent se grouper en ensembles très vastes qui constituent des « cultures », ou même des « âges » ; ils n'en différencient pas moins le phylum ou le flux, le divisent en autant de phylums divers, de tel ordre, à tel niveau, et introduisent les discontinuités sélectives dans la continuité idéale de la matière-mouvement. A la fois les agencements découpent le phylum en lignées différenciées distinctes, et le phylum machinique les traverse tous, quitte l'un pour repartir dans un autre, ou les fait coexister. Telle singularité enfouie dans les flancs du phylum, par exemple la chimie du carbone, va être amenée à la surface par tel agencement qui la sélectionne, l'organise, l'invente, et par lequel, alors, tout ou partie du phylum passe, en tel lieu à tel moment. On distinguera en tous cas beaucoup de lignes très différentes : les unes, phylogénétiques, passent à longue distance par des agencements d'âges et de cultures divers (de la sarbacane au canon ? du moulin à prières à l'hélice ? de la marmite au moteur ?) ; d'autres, ontogénétiques, sont intérieures à un agencement, et en relient les divers éléments, ou bien font passer un élément, souvent avec un temps de retard, dans un autre agencement de nature différente, mais de même culture ou de même âge (par exemple, le fer à cheval qui se répand dans les

agencements agricoles). Il faut donc tenir compte de l'action sélective des agencements sur le phylum, et de la réaction évolutive du phylum, en tant que fil souterrain qui passe d'un agencement à l'autre, ou sort d'un agencement, l'entraîne et l'ouvre. *Elan vital* ? Leroi-Gourhan est allé le plus loin dans un vitalisme technologique qui modèle l'évolution technique sur l'évolution biologique en général : une *Tendance universelle*, chargée de toutes les singularités et traits d'expression, traverse des milieux intérieurs et techniques qui la réfractent ou la différencient, d'après les singularités et traits retenus, sélectionnés, réunis, rendus convergents, inventés par chacun<sup>84</sup>. Il y a bien un phylum machinique en variation qui crée les agencements techniques, tandis que les agencements inventent les phylums variables. Une lignée technologique change beaucoup, suivant qu'on la trace sur le phylum ou qu'on l'inscrit dans les agencements ; mais les deux sont inséparables.

Donc, comment définir cette matière-mouvement, cette matière-énergie, cette matière-flux, cette matière en variation, qui entre dans les agencements, et qui en sort ? C'est une matière déstratifiée, déterritorialisée. Il nous semble que Husserl a fait faire à la pensée un pas décisif lorsqu'il a découvert une région d'essences *matérielles et vagues*, c'est-à-dire vagabondes, anexactes et pourtant rigoureuses, en les distinguant des essences fixes, métriques et formelles. Nous avons vu que ces essences vagues ne se distinguent pas moins des choses formées que des essences formelles. Elles constituent des ensembles flous. Elles dégagent une *corporéité* (matérialité) qui ne se confond ni avec l'essentialité formelle intelligible, ni avec la chose sensible, formée et perçue. Cette corporéité a deux caractères : d'une part elle est inséparable de passages à la limite comme changements d'état, de processus de déformation ou de transformation opérant dans un espace-temps lui-même anexact, agissant à la manière d'événements (ablation, adjonction, projection...) ; d'autre part, elle est inséparable de qualités expressives ou intensives, susceptibles de plus et de moins, produites à la façon d'affects variables (résistance, dureté, poids, couleur...). Il y a donc un couplage ambulatoire *événements-affects* qui constitue l'essence corporelle vague, et qui se distingue du lien sédentaire « essence fixe-propriétés qui en découlent dans la chose », « essence formelle-chose formée ». Et sans doute Husserl avait-il tendance à faire de l'essence vague

84. Leroi-Gourhan, *Milieu et techniques*, Albin Michel, pp. 356 sq. Gilbert Simondon a repris, sur des séries courtes, la question des « origines absolues d'une lignée technique », ou de la création d'une « essence technique » : *Du mode d'existence des objets techniques*, Aubier, pp. 41 sq.

une sorte d'intermédiaire entre l'essence et le sensible, entre la chose et le concept, un peu comme le schème kantien. Le rond n'est-il pas une essence vague ou schématique, intermédiaire entre les choses arrondies sensibles et l'essence conceptuelle du cercle ? En effet, le rond n'existe que comme affect-seuil (ni plat ni pointu) et comme processus-limite (arrondir), à travers des choses sensibles et des agents techniques, meule, tour, roue, rouet, douille... Mais il n'est donc « intermédiaire » que dans la mesure où l'intermédiaire est autonome, s'étend d'abord *lui-même* entre les choses, et entre les pensées, pour instaurer un tout nouveau rapport entre les pensées et les choses, une *vague* identité des deux.

Certaines distinctions proposées par Simondon peuvent être rapprochées de celles de Husserl. Car Simondon dénonce l'insuffisance technologique du modèle matière-forme, en tant qu'il suppose une forme fixe et une matière considérée comme homogène. C'est l'idée de loi qui assure une cohérence à ce modèle, puisque ce sont les lois qui soumettent la matière à telle ou telle forme, et inversement qui réalisent dans la matière telle propriété essentielle déduite de la forme. Mais Simondon montre que le modèle *hylémorphique* laisse de côté beaucoup de choses, actives et affectives. D'une part, à la matière formée ou formable, il faut ajouter toute une matérialité énergétique en mouvement, porteuse de *singularités* ou d'*heccétés*, qui sont déjà comme des formes implicites, topologiques plutôt que géométriques, et qui se combinent avec des processus de déformation : par exemple, les ondulations et torsions variables des fibres de bois, sur lesquelles se rythme l'opération de refente à coins. D'autre part, aux propriétés essentielles qui découlent dans la matière de l'essence formelle, il faut ajouter des *affects variables intensifs*, et qui tantôt résultent de l'opération, tantôt au contraire la rendent possible : par exemple, un bois plus ou moins poreux, plus ou moins élastique et résistant. De toute manière, il s'agit de suivre le bois, et de suivre sur le bois, en connectant des opérations et une matérialité, au lieu d'imposer une forme à une matière : on s'adresse moins à une matière soumise à des lois, qu'à une matérialité qui possède un *nomos*. On s'adresse moins à une forme capable d'imposer des propriétés à la matière qu'à des traits matériels d'expression qui constituent des affects. Bien sûr, il est toujours possible de « traduire » dans un modèle ce qui échappe à ce modèle : ainsi, on peut rapporter la puissance de variation de la matérialité à des lois qui adaptent une forme fixe et une matière constante. Mais ce ne sera pas sans une distorsion qui consiste à arracher les variables à leur état de variation continue, pour en extraire des points fixes et des relations constantes. On fait donc

basculer les variables, on change même la nature des équations, qui cessent d'être immanentes à la matière-mouvement (inéquations, adéquations). La question n'est pas de savoir si une telle traduction est conceptuellement légitime, car elle l'est, mais seulement de savoir quelle intuition on y perd. Bref, ce que Simondon reproche au modèle hylémorphique, c'est de considérer la forme et la matière comme deux termes définis chacun de son côté, comme les extrémités de deux demi-chaînes dont on ne voit plus comment elles se connectent, comme un simple rapport de moulage sous lequel on ne peut plus saisir la modulation continue perpétuellement variable<sup>85</sup>. La critique du schéma hylémorphique se fonde sur « l'existence, entre forme et matière, d'une zone de dimension moyenne et intermédiaire », énergétique, moléculaire, — tout un espace propre qui déploie sa matérialité à travers la matière, tout un nombre propre qui pousse ses traits à travers la forme...

Nous retombons toujours sur cette définition : le *phylum machinique*, c'est la matérialité, naturelle ou artificielle, et les deux à la fois, la matière en mouvement, en flux, en variation, en tant que porteuse de singularités et de traits d'expression. Des conséquences évidentes en découlent : c'est que cette matière-flux ne peut être que *suivie*. Sans doute cette opération qui consiste à suivre peut-elle se faire sur place : un artisan qui rabote suit le bois, et les fibres du bois, sans changer de lieu. Mais cette manière de suivre n'est qu'une séquence particulière d'un processus plus général. Car l'artisan est bien forcé de suivre aussi d'une autre manière, c'est-à-dire d'aller chercher le bois où il est, et le bois qui a les fibres qu'il faut. Ou, sinon, de le faire venir : c'est seulement parce que le commerçant se charge d'une partie du trajet en sens inverse que l'artisan peut s'épargner de faire lui-même le trajet. Mais l'artisan n'est complet que s'il est aussi prospecteur ; et l'organisation qui sépare le prospecteur, le commerçant et l'artisan, mutile déjà l'artisan pour en faire un « travailleur ». On définira donc l'artisan comme celui qui est déterminé à suivre un flux de matière, un *phylum machinique*. C'est *l'itinérant, l'ambulant*. Suivre le flux de matière, c'est itinérer, c'est ambuler. C'est l'intuition en acte. Certes, il y a des itinérances secondes où ce n'est plus un flux de matière qu'on prospecte et qu'on suit, mais par exemple un marché. Toutefois,

85. Sur le rapport moule-modulation, et la façon dont le moulage cache ou contracte une opération de modulation essentielle à la matière-mouvement, cf. Simondon, pp. 28-50 (« moduler est mouler de manière continue et perpétuellement variable », p. 42). Simondon montre bien que le schéma hylémorphique ne doit pas son pouvoir à l'opération technologique, mais au modèle social du *travail* qui se subordonne celle-ci (pp. 47-50).



c'est toujours un flux qu'on suit, bien que ce flux ne soit plus celui de la matière. Et, surtout, il y a des itinérances secondaires : cette fois, ce sont celles qui découlent d'une autre « condition », même si elles en découlent nécessairement. Par exemple, un *transhumant*, soit agriculteur, soit éleveur, change de terre suivant l'appauvrissement de celle-ci ou suivant les saisons ; mais il ne suit un flux terrien que secondairement, puisqu'il opère d'abord une rotation destinée dès le départ à le faire revenir au point qu'il a quitté, quand la forêt se sera reconstituée, la terre reposée, la saison modifiée. Le transhumant ne suit pas un flux, il trace un circuit, et ne suit d'un flux que ce qui passe dans le circuit, même de plus en plus large. Le transhumant n'est donc itinérant que par voie de conséquence, ou ne le devient que quand tout son circuit de terres ou de pâturages est épuisé, et quand la rotation est tellement élargie que les flux échappent au circuit. Le commerçant même est un transhumant, dans la mesure où les flux marchands sont subordonnés à la rotation d'un point de départ et d'un point d'arrivée (aller chercher-faire venir, importer-exporter, acheter-vendre). Quelles que soient les implications réciproques, il y a de grandes différences entre un flux et un circuit. Le *migrant*, nous l'avons vu, est encore autre chose. Et le *nomade* ne se définit pas d'abord comme *itinérant* ni comme *transhumant*, ni comme *migrant* bien qu'il le soit par voie de conséquence. La détermination primaire du nomade, en effet, c'est qu'il occupe et tient un espace lisse : c'est sous cet aspect qu'il est déterminé comme nomade (essence). Il ne sera pour son compte transhumant, et itinérant, qu'en vertu des exigences imposées par les espaces lisses. Bref, quels que soient les mélanges de fait entre nomadisme, itinérance et transhumance, le concept primaire n'est pas le même dans les trois cas (espace lisse, matière-flux, rotation). Or c'est seulement à partir du concept distinct qu'on peut juger du mélange, quand il se produit, et de la forme sous laquelle il se produit, et de l'ordre dans lequel il se produit.

Mais, dans ce qui précède, nous nous sommes détournés de la question : pourquoi le *phylum machinique*, le flux de matière, serait-il essentiellement métallique ou métallurgique ? Là encore, c'est seulement le concept distinct qui peut donner une réponse, en montrant qu'il y a un rapport spécial primaire entre l'itinérance et la métallurgie (déterritorialisation). Pourtant, les exemples que nous invoquions, d'après Husserl et Simondon, concernaient le bois ou l'argile autant que les métaux ; et, bien plus, n'y a-t-il pas des flux d'herbe, d'eau, de troupeaux qui forment autant de *phylums* ou de matières en mouvement ? Il est plus facile maintenant de répondre à ces questions. Car tout se passe

comme si le métal et la métallurgie imposaient et élevaient à la conscience quelque chose qui n'est que caché ou enfoui dans les autres matières et opérations. C'est que, ailleurs, chaque opération se fait entre deux seuils, dont l'un constitue la matière préparée pour l'opération, et l'autre la forme à incarner (par exemple, l'argile et le moule). Le modèle hylémorphique en tire sa valeur générale, puisque la forme incarnée qui marque la fin d'une opération peut servir de matière à une nouvelle opération, mais dans un ordre fixe qui marque la succession des seuils. Tandis que, dans la métallurgie, les opérations ne cessent d'être à cheval sur les seuils, si bien qu'une matérialité énergétique déborde la matière préparée, et une déformation ou transformation qualitative déborde la forme<sup>86</sup>. Ainsi, le trempage s'enchaîne avec le forgeage par-delà la prise de forme. Ou bien, quand il y a moulage, le métallurgiste en quelque sorte opère à l'intérieur du moule. Ou bien l'acier fondu et moulé va subir une série de décarburations successives. Et pour finir, la métallurgie a la possibilité de refondre, et de ré-employer une matière à laquelle elle donne une *forme-lingot* : l'histoire du métal est inséparable de cette forme très particulière, qui ne se confond ni avec un stock ni avec une marchandise ; la valeur monétaire en découle. Plus généralement, l'idée métallurgique du « réducteur » exprime la double libération d'une matérialité par rapport à la matière préparée, d'une transformation par rapport à la forme à incarner. Jamais la matière et la forme n'ont paru plus dures que dans la métallurgie ; et pourtant c'est la forme d'un développement continu qui tend à remplacer la succession des formes, c'est la matière d'une variation continue qui tend à remplacer la variabilité des matières. Si la métallurgie est dans un rapport essentiel avec la musique, ce n'est pas seulement en vertu des bruits de la forge, mais de la tendance qui traverse les deux arts, à faire valoir au-delà des formes séparées un développement continu de la forme, au-delà des matières variables une variation continue de la matière : un chromatisme élargi porte à la fois la musique

86. Simondon n'éprouve pas d'attirance spéciale pour les problèmes de métallurgie. En effet, son analyse n'est pas historique, et préfère s'adresser à des cas d'électronique. Mais, historiquement, il n'y a pas d'électronique qui ne passe par la métallurgie. D'où l'hommage que Simondon rend à celle-ci : « La métallurgie ne se laisse pas entièrement penser au moyen du schème hylémorphique. La prise de forme ne s'accomplit pas en un seul instant de manière visible, mais en plusieurs opérations successives ; on ne peut distinguer strictement la prise de forme de la transformation qualitative ; le forgeage et le trempage d'un acier sont l'un antérieur, l'autre postérieur à ce qui pourrait être nommé la prise de forme proprement dite : forgeage et trempage sont pourtant des constitutions d'objets » (*L'individu*, p. 59).

et la métallurgie ; le forgeron musicien, c'est le premier « transformeur <sup>87</sup> ». Bref, ce que le métal et la métallurgie font venir au jour, c'est une vie propre à la matière, un état vital de la matière en tant que telle, un vitalisme matériel qui, sans doute, existe partout, mais ordinairement caché ou recouvert, rendu méconnaissable, dissocié par le modèle hylémorphique. La métallurgie est la conscience ou la pensée de la matière-flux, et le métal le corrélat de cette conscience. Comme l'exprime le panmétallisme, il y a coextensivité du métal à toute la matière, et de toute la matière à la métallurgie. Même les eaux, les herbes et les bois, les bêtes sont peuplés de sels ou d'éléments minéraux. Tout n'est pas métal, mais il y a du métal partout. Le métal est le conducteur de toute la matière. Le phylum machinique est métallurgique ou du moins a une tête métallique, sa tête chercheuse, itinérante. Et la pensée naît moins avec la pierre qu'avec le métal : la métallurgie, c'est la science mineure en personne, la science « vague » ou la phénoménologie de la matière. La prodigieuse idée d'une *Vie non organique* — cela même dont Worringer faisait l'idée barbare par excellence <sup>88</sup> — est l'invention, l'intuition de la métallurgie. Le métal n'est ni une chose ni un organisme, mais un *corps* sans organes. La « ligne septentrionale, ou gothique », c'est d'abord la ligne minière et métallique qui cerne ce corps. Le rapport de la métallurgie avec l'alchimie ne repose pas, comme le croyait Jung, sur la valeur symbolique du métal et sa correspondance avec une âme organique, mais sur la puissance immanente de corporéité dans toute la matière, et sur l'esprit de corps qui l'accompagne.

L'itinérant premier et primaire, c'est l'artisan. Mais l'artisan, ce n'est pas le chasseur, l'agriculteur ni l'éleveur. Ce n'est pas non plus le vanneur, ni le potier, qui ne se livrent que secondairement à une activité artisanale. C'est celui qui suit la matière-flux comme productivité pure : donc sous forme minérale, et non végétale ou animale. Ce n'est pas l'homme de la terre, ni

---

87. Il ne faut pas seulement tenir compte des mythes, mais de l'histoire positive : par exemple le rôle des « cuivres » dans l'évolution de la forme musicale ; ou bien la constitution d'une « synthèse métallique » dans la musique électronique (Richard Pinhas).

88. W. Worringer définit l'art gothique par la ligne géométrique « primitive », mais devenue vivante. Seulement, cette vie n'est pas organique, comme elle le sera dans le monde classique : cette ligne « ne contient aucune expression organique, et pourtant elle est entièrement vivante. (...) Comme elle n'a aucune tonalité organique, son expression vitale doit être distincte de la vie organique. (...) Il y a dans cette géométrie devenue vivante, qui annonce l'algèbre vivante de l'architecture gothique, un pathétique du mouvement qui oblige nos sensations à un tour de force qui ne leur est pas naturel » (*L'art gothique*, Gallimard, pp. 69-70).

du sol, mais l'homme du sous-sol. Le métal est la pure productivité de la matière, si bien que celui qui suit le métal est le producteur d'objets par excellence. Comme l'a montré Gordon Childe, le métallurgiste est le premier artisan spécialisé, et forme à cet égard un *corps* (sociétés secrètes, guildes, compagnonnages). L'artisan-métallurgiste est l'itinérant, parce qu'il suit la matière-flux du sous-sol. Certes, le métallurgiste est en rapport avec « les autres », ceux du sol, de la terre ou du ciel. Il est en rapport avec les agriculteurs des communautés sédentaires, et avec les fonctionnaires célestes de l'empire qui surcodent les communautés : en effet, il en a besoin pour vivre, il dépend dans sa subsistance même d'un stock agricole impérial<sup>89</sup>. Mais, dans son travail, il est en rapport avec des forestiers, et en dépend partiellement : il doit installer ses ateliers près de la forêt, pour avoir le charbon nécessaire. Dans son espace, il est en rapport avec les nomades, puisque le sous-sol unit le sol de l'espace lisse à la terre de l'espace strié : il n'y a pas de mines dans les vallées alluvieuses des agriculteurs impérialisés, il faut traverser des déserts, aborder des montagnes, et la question du contrôle des mines met toujours en cause des peuples nomades, *toute mine est une ligne de fuite*, et qui communique avec des espaces lisses — il y aurait aujourd'hui des équivalents dans les problèmes de pétrole.

L'archéologie et l'histoire restent étrangement discrètes sur cette question du contrôle des mines. Il arrive que des empires, à forte organisation métallurgique, n'aient pas de mines ; le Proche-Orient manque d'étain, si nécessaire à la fabrication du bronze. Beaucoup de métal arrive sous forme de lingots, et de très loin (comme l'étain d'Espagne ou même de Cornouaille). Une situation aussi complexe n'implique pas seulement une forte bureaucratie impériale, et des circuits commerciaux lointains et élaborés. Elle implique toute une politique mouvante, où des Etats affrontent un dehors, où des peuples très différents s'affrontent, ou bien s'arrangent pour le contrôle des mines, et sous tel ou tel aspect (extraction, charbon de bois, ateliers, transport). Il ne suffit pas de dire qu'il y a des guerres et des expéditions minières ; ni d'invoquer « une synthèse eurasiatique des ateliers

89. C'est un des points essentiels de la thèse de Childe, *L'Europe pré-historique* (Payot) : le métallurgiste est le premier artisan spécialisé, dont la subsistance est rendue possible par la formation d'un surplus agricole. Le rapport du forgeron avec l'agriculture ne tient donc pas seulement aux outils qu'il fabrique, mais à la nourriture qu'il prélève ou reçoit. Le mythe dogon, tel que Griaule en a analysé les variantes, pourrait marquer ce rapport où le forgeron reçoit ou vole les graines, et les cache dans sa « masse ».

nomades depuis les abords de la Chine jusqu'aux finistères occidentaux », et de constater que « les populations nomades depuis la préhistoire sont en contact avec les principaux centres métallurgiques de l'ancien monde<sup>90</sup> ». Il faudrait savoir mieux quels sont les rapports des nomades avec ces centres, avec les forgerons qu'ils emploient eux-mêmes, ou qu'ils fréquentent, avec des peuples et des groupes proprement métallurgiques qui leur sont voisins. Quelle est la situation dans le Caucase et dans l'Altai ? en Espagne et en Afrique du Nord ? Les mines sont une source de flux, de mélange et de fuite, qui n'a guère d'équivalent dans l'histoire. Même quand elles sont bien contrôlées par un empire qui les possède (cas de l'empire chinois, cas de l'empire romain), il y a un mouvement très important d'exploitation clandestine, et des alliances de mineurs soit avec les incursions nomades et barbares, soit avec les révoltes paysannes. L'étude des mythes, et même les considérations ethnographiques sur le statut des forgerons, nous détournent de ces questions politiques. C'est que la mythologie et l'ethnologie n'ont pas une bonne méthode à cet égard. On se demande trop souvent comment *les autres* « réagissent » au forgeron : on tombe alors dans toutes les platitudes concernant l'ambivalence du *sentiment*, on dit que le forgeron est à la fois honoré, redouté et méprisé, plutôt méprisé chez les nomades, plutôt honoré chez les sédentaires<sup>91</sup>. Mais ainsi l'on perd les raisons de cette situation, la spécificité du forgeron lui-même, le rapport non symétrique qu'il entretient lui-même avec les nomades et avec les sédentaires, le type d'*affects* qu'il invente (l'affect métallique). Avant de chercher les sentiments des autres pour le forgeron, il faut d'abord évaluer le forgeron lui-même comme un Autre, et comme ayant à ce titre des rapports affectifs différents avec les sédentaires, avec les nomades.

Il n'y a pas des forgerons nomades et des forgerons sédentaires. Le forgeron est ambulante, itinérant. Particulièrement importante à cet égard est la manière dont le forgeron habite : son espace n'est ni l'espace strié du sédentaire, ni l'espace lisse du nomade. Le forgeron peut avoir une tente, il peut avoir une mai-

90. Maurice Lombard, *Les métaux dans l'ancien monde du Ve au XIe siècle*, Mouton, pp. 75, 255.

91. La situation sociale du forgeron a fait l'objet d'analyses détaillées, surtout pour l'Afrique : cf. l'étude classique de W. Cline, « Mining and Metallurgy in Negro Africa » (*General Series in Anthropology*, 1937) ; et Pierre Clément, « Le forgeron en Afrique noire » (*Revue de géographie humaine et d'ethnologie*, 1948). Mais ces études sont peu concluantes ; car, autant les principes invoqués sont bien distincts, « réaction contemptrice », « approbative », « appréhensive », autant les résultats sont flous et se mélangent, comme en témoignent les tableaux de P. Clément.

son, il les habite à la manière d'un « gîte », comme le métal lui-même, à la manière d'une grotte ou d'un trou, cabane à demi-souterraine ou tout à fait. Ce sont des troglodytes, non par nature, mais par art et besoin<sup>92</sup>. Un texte splendide d'Elie Faure évoque le train d'enfer des peuples itinérants de l'Inde, trouant l'espace et faisant naître les formes fantastiques qui correspondent à ces percées, les formes vitales de la vie non organique. « Au bord de la mer, au seuil d'une montagne, ils rencontraient une muraille de granit. Alors ils entraient tous dans le granit, ils vivaient, ils aimaient, ils travaillaient, ils mouraient, ils naissaient dans l'ombre, et trois ou quatre siècles après ressortaient à des lieues plus loin, ayant traversé la montagne. Derrière eux, ils laissaient le roc évidé, les galeries creusées dans tous les sens, des parois sculptées, ciselées, des piliers naturels ou factices fouillés à jour, dix mille figures horribles ou charmantes. (...) L'homme ici consent sans combat à sa force et à son néant. Il n'exige pas de la forme l'affirmation d'un idéal déterminé. Il la tire brute de l'informe, telle que l'informe le veut. Il utilise les



*Espace troué*

92. Cf. Jules Bloch, *Les Tziganes*, P. U. F., pp. 47-54. J. Bloch montre précisément que la distinction sédentaires-nomades devient secondaire par rapport à l'habitation troglodyte.

enfoncements d'ombre et les accidents du rocher<sup>93</sup>. » Inde métallurgique. Percer les montagnes au lieu de la graver, fouiller la terre au lieu de la srier, trouer l'espace au lieu de le tenir lisse, faire de la terre un gruyère. Image du film *La grève*, déployant un espace troué où tout un peuple inquiétant se dresse, chacun sortant de son trou comme dans un champ partout miné. Le signe de Caïn est le signe corporel et affectif du sous-sol, traversant à la fois la terre striée de l'espace sédentaire et le sol nomade de l'espace lisse, sans s'arrêter à aucun, le signe vagabond de l'itinérance, le double vol ou la double trahison du métallurgiste en tant qu'il se détourne de l'agriculture et de l'élevage. Faut-il réserver le nom de Caïnites ou Quenites, à ces peuples métallurgiques qui hantent le fond de l'Histoire ? L'Europe préhistorique est traversée par les *peuples-aux-haches de combat*, venus des steppes, comme une branche métallique détachée des nomades, et les gens du Campaniforme, les *peuples-aux-vases calices*, issus d'Andalousie, branche détachée de l'agriculture mégalithique<sup>94</sup>. Peuples étranges, dolicocephales et brachycephales qui se mélangent, essaient dans toute l'Europe. Sont-ce eux qui tiennent les mines, trouant l'espace européen de toutes parts, constituant notre espace européen ?

Le forgeron n'est pas nomade chez les nomades et sédentaire chez les sédentaires, ou mi-nomade chez les nomades, mi-sédentaire chez les sédentaires. Son rapport avec les autres découle de son itinérance interne, de son essence vague, et non l'inverse. C'est dans sa spécificité, c'est en tant qu'il est itinérant, en tant qu'il invente un espace troué, qu'il communique nécessairement avec les sédentaires *et* avec les nomades (et avec d'autres encore, avec les forestiers transhumants). C'est d'abord en lui-même qu'il est double : un hybride, un alliage, une formation gémellaire. Comme dit Griaule, le forgeron dogon n'est pas un « impur », mais un « mélangé », et c'est parce qu'il est mélangé qu'il est *endogame*, qu'il ne se marie pas avec les purs qui ont une génération simplifiée, tandis qu'il reconstitue lui-même une génération gémellaire<sup>95</sup>. Gordon Childe montre que le métallurgiste se dédouble nécessairement, qu'il existe deux fois, une fois comme personnage capturé et entretenu dans l'appareil de

93. Elie Faure, *Histoire de l'art, l'art médiéval*, Le Livre de poche, p. 38.

94. Sur ces peuples et leurs mystères, cf. les analyses de Gordon Childe, *L'Europe préhistorique* (ch. VII, « Missionnaires, marchands et combattants de l'Europe tempérée ») et *L'aube de la civilisation européenne*, Payot.

95. M. Griaule et G. Dieterlen, *Le renard pâle*, Institut d'ethnologie, p. 376.

l'empire oriental, une autre fois comme personnage beaucoup plus mobile et libre dans le monde égéen. *Or on ne peut pas séparer un segment de l'autre*, en rapportant seulement chacun des segments à son contexte particulier. Le métallurgiste d'empire, l'ouvrier, suppose un métallurgiste-prospecteur, même très lointain, et le prospecteur renvoie à un commerçant, qui apportera le métal au premier. Bien plus, le métal est travaillé sur chaque segment, et la forme-lingot les traverse tous : il faut moins imaginer des segments séparés qu'une chaîne d'ateliers mobiles qui constituent, de trou en trou, une ligne de variation, une galerie. Le rapport que le métallurgiste entretient avec les nomades et avec les sédentaires passe donc aussi par le rapport qu'il entretient avec d'autres métallurgistes<sup>96</sup>. C'est ce métallurgiste hybride, fabricant d'armes et d'outils, qui communique à la fois avec les sédentaires *et* avec les nomades. L'espace troué communique par lui-même avec l'espace lisse et avec l'espace strié. En effet, le phylum machinique ou la ligne métallique passent par tous les agencements : rien n'est plus déterritorialisé que la matière-mouvement. Mais ce n'est pas du tout de la même façon, et les deux communications ne sont pas symétriques. Worringer disait, dans le domaine esthétique, que la ligne abstraite avait deux expressions très différentes, l'une dans le barbare gothique, l'autre, dans le classique organique. On dirait ici que le phylum a simultanément deux modes de liaison différents : toujours *connexe* à l'espace nomade, tandis qu'il se *conjugue* avec l'espace sédentaire. Du côté des agencements nomades et des machines de guerre, c'est une sorte de rhizome, avec ses sauts, ses détours, ses passages souterrains, ses tiges, ses débouchés, ses traits, ses trous, etc. Mais, de l'autre côté, les agencements sédentaires et les appareils d'Etat opèrent une capture du phylum, prennent les traits d'expression dans une forme ou dans un code, font résonner les trous ensemble, colmatent les lignes de fuite, subordonnent l'opération technologique au modèle du travail, imposent aux connexions tout un régime de conjonctions arborescentes.

96. Le livre de Forbes, *Metallurgy in Antiquity*, Ed. Brill, analyse les différents âges de la métallurgie, mais aussi les types du métallurgiste à l'âge du minerai : le « mineur », prospecteur et extracteur, le « fondeur », le « forgeron » (*blacksmith*), le « métallier » (*whitesmith*). La spécialisation se complique encore avec l'âge du fer, et les répartitions nomade-itinérant-sédentaire varient simultanément.



*Axiome III : La machine de guerre nomade est comme la forme d'expression, dont la métallurgie itinérante serait la forme de contenu corrélative.*

	CONTENU	EXPRESSION
<i>Substance</i>	Espace troué (phylum machinique ou matière-flux)	Espace lisse
<i>Forme</i>	Métallurgie itinérante	Machine de guerre nomade

*Proposition IX : La guerre n'a pas nécessairement pour objet la bataille, et surtout la machine de guerre n'a pas nécessairement pour objet la guerre, bien que la guerre et la bataille puissent en découler nécessairement (sous certaines conditions).*

Nous rencontrons successivement trois problèmes : la bataille est-elle l'« objet » de la guerre ? Mais aussi : la guerre est-elle l'« objet » de la machine de guerre ? Et enfin, dans quelle mesure la machine de guerre est-elle « objet » de l'appareil d'Etat ? L'ambiguïté des deux premiers problèmes vient certainement du terme *objet*, mais implique leur dépendance par rapport au troisième. C'est pourtant progressivement qu'on doit considérer ces problèmes, même si l'on est réduit à multiplier les cas. La première question, celle de la bataille, entraîne en effet la distinction immédiate de deux cas, celui où la bataille est cherchée, celui où elle est essentiellement évitée par la machine de guerre. Ces deux cas ne coïncident nullement avec offensive et défensive. Mais la guerre à proprement parler (d'après une conception qui culmine avec Foch) semble bien avoir pour objet la bataille, tandis que la guérilla se propose explicitement la *non-bataille*. Toutefois, le développement de la guerre en guerre de mouvement, et en guerre totale, met aussi en question la notion de bataille, tant du point de vue de l'offensive que de la défensive : la non-bataille semble pouvoir exprimer la vitesse d'une attaque-éclair, ou bien la contre-vitesse d'une riposte immédiate<sup>97</sup>. Inversement, de l'autre côté, le développement de

97. Un des textes les plus importants sur la guérilla reste celui de T. E. Lawrence (*Les sept piliers*, Payot, ch. xxxiii, et « La science de la

la guérilla implique un moment et des formes sous lesquelles la bataille doit être effectivement recherchée, en rapport avec des « points d'appui » extérieurs et intérieurs. Et il est vrai que guérilla et guerre ne cessent de s'emprunter des méthodes, dans un sens non moins que dans l'autre (par exemple, on a souvent insisté sur les inspirations que la guérilla sur terre tirait de la guerre maritime). On peut donc dire seulement que bataille et non-bataille sont le double objet de la guerre, suivant un critère qui ne coïncide pas avec l'offensive et la défensive, ni même avec la guerre de guerre et la guerre de guérilla.

C'est pourquoi, en repoussant la question, on demande si la guerre elle-même est l'objet de la machine de guerre. Ce n'est pas du tout évident. Dans la mesure où la guerre (avec ou sans bataille) se propose l'anéantissement ou la capitulation de forces ennemies, la machine de guerre n'a pas nécessairement pour objet la guerre (par exemple, la *razzia* serait un autre objet, plutôt qu'une forme particulière de guerre). Mais, plus généralement, nous avons vu que la machine de guerre était l'invention nomade, parce qu'elle était dans son essence l'élément constituant de l'espace lisse, de l'occupation de cet espace, du déplacement dans cet espace, et de la composition correspondante des hommes : c'est là son seul et véritable objet positif (*nomos*). Faire croître le désert, la steppe, non pas les dépeupler, bien au contraire. Si la guerre en découle nécessairement, c'est parce que la machine de guerre se heurte aux Etats et aux villes, comme aux forces (de striage) qui s'opposent à l'objet positif : dès lors, la machine de guerre a pour ennemi l'Etat, la ville, le phénomène étatique et urbain, et prend pour objectif de les anéantir. C'est là qu'elle devient guerre : anéantir les forces de l'Etat, détruire la forme-Etat. L'aventure Attila, ou Gengis

---

guérilla », *Encyclopedia Britannica*) qui se présente comme un « anti-Foch », et élabore la notion de non-bataille. Mais la non-bataille a une histoire qui ne dépend pas seulement de la guérilla : 1°) la distinction traditionnelle entre « bataille » et « manœuvre » dans la théorie de la guerre (cf. Raymond Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, Gallimard, t. I, pp. 122-131) ; 2°) la manière dont la guerre de mouvement remet en question le rôle et l'importance de la bataille (déjà le maréchal de Saxe, et la question controversée de la bataille dans les guerres napoléoniennes) ; 3°) enfin, plus récemment, la critique de la bataille au nom de l'armement nucléaire, celui-ci jouant un rôle dissuasif, et les forces conventionnelles n'ayant plus qu'un rôle de « test » ou de « manœuvre » (cf. la conception gaulliste de la non-bataille, et Guy Brossollet, *Essai sur la non-bataille*). Le retour récent à la notion de bataille ne s'explique pas seulement par des facteurs techniques comme le développement d'armes nucléaires tactiques, mais implique des considérations politiques dont dépend précisément le rôle assigné à la bataille (ou à la non-bataille) dans la guerre.

Khan, montre bien cette succession de l'objet positif et de l'objet négatif. Pour parler comme Aristote, on dirait que la guerre n'est ni la condition ni l'objet de la machine de guerre, mais l'accompagne ou la complète nécessairement ; pour parler comme Derrida, on dirait que la guerre est le « supplément » de la machine de guerre. Il peut même arriver que cette supplémentarité soit saisie dans une révélation progressive angoissée. Ce serait par exemple l'aventure de Moïse : sortant de l'Etat égyptien, se lançant dans le désert, il commence par former une machine de guerre, sous l'inspiration d'un vieux passé des Hébreux nomades, et sous le conseil de son beau-père qui vient des nomades. C'est la machine des Justes, déjà machine de guerre, mais qui n'a pas encore la guerre pour objet. Or Moïse s'aperçoit peu à peu, et par étapes, que la guerre est le supplément nécessaire de cette machine, parce qu'elle rencontre ou doit traverser des villes et des Etats, parce qu'elle doit d'abord y envoyer des espions (*observation armée*), puis peut-être monter aux extrêmes (*guerre d'anéantissement*). Alors le peuple juif connaît le doute et craint de ne pas être assez fort ; mais Moïse doute aussi, il recule devant la révélation d'un tel supplément. Et c'est Josué qui sera chargé de la guerre, non pas Moïse. Pour parler enfin comme Kant, on dira que le rapport de la guerre avec la machine de guerre est nécessaire, mais « synthétique » (il faut Yaveh pour faire la synthèse).

La question de la guerre se trouve donc à son tour repoussée, et se subordonne aux rapports machine de guerre-appareil d'Etat. Ce ne sont pas d'abord les Etats qui font la guerre : certes, celle-ci n'est pas un phénomène qu'on retrouverait dans l'universalité de la Nature, en tant que violence quelconque. Mais la guerre n'est pas l'objet des Etats, ce serait plutôt le contraire. Les Etats les plus archaïques ne semblent même pas avoir de machine de guerre, et nous verrons que leur domination repose sur d'autres instances (qui comportent en revanche police et geôlerie). On peut supposer que, parmi les raisons mystérieuses du brusque anéantissement d'Etats archaïques pourtant puissants, il y a précisément l'intervention d'une machine de guerre extrinsèque ou nomade, qui leur riposte et les détruit. Mais l'Etat comprend vite. Une des plus grandes questions du point de vue de l'histoire universelle sera : comment l'Etat va-t-il *s'approprier* la machine de guerre, c'est-à-dire s'en constituer une, conforme à sa mesure, à sa domination et à ses buts ? Et avec quels risques ? (On appelle institution militaire, ou armée, non pas du tout la machine de guerre elle-même, mais cette forme sous laquelle elle est appropriée par l'Etat.) Pour saisir le caractère paradoxal d'une telle entreprise, il faut récapituler l'ensemble de l'hypothèse : 1) la

machine de guerre est l'invention nomade qui n'a même pas la guerre pour objet premier, mais comme objectif second, supplémentaire ou synthétique, au sens où elle est déterminée à détruire la forme-Etat et la forme-ville auxquelles elle se heurte ; 2) quand l'Etat s'approprie la machine de guerre, celle-ci change évidemment de nature et de fonction, puisqu'elle est alors dirigée contre les nomades et tous les destructeurs d'Etat, ou bien exprime des relations entre Etats, en tant qu'un Etat prétend seulement en détruire un autre ou lui imposer ses buts ; 3) mais, justement, c'est quand la machine de guerre est ainsi appropriée par l'Etat qu'elle tend à prendre la guerre pour objet direct et premier, pour objet « analytique » (et que la guerre tend à prendre la bataille pour objet). Bref, c'est en même temps que l'appareil d'Etat s'approprie une machine de guerre, que la machine de guerre prend la guerre pour objet, et que la guerre devient subordonnée aux buts de l'Etat.

Cette question de l'appropriation est historiquement si variée qu'il faut distinguer plusieurs sortes de problèmes. Le premier concerne la possibilité de l'opération : c'est justement parce que la guerre n'était que l'objet supplémentaire ou synthétique de la machine de guerre nomade que celle-ci rencontre l'hésitation qui va lui être fatale, et que l'appareil d'Etat en revanche va pouvoir s'emparer de la guerre, et donc retourner la machine de guerre contre les nomades. L'hésitation du nomade a souvent été présentée de manière légendaire : que faire des terres conquises et traversées ? Les rendre au désert, à la steppe, au grand pâturage ? ou bien laisser subsister un appareil d'Etat capable de les exploiter directement, quitte à devenir à plus ou moins longue échéance une simple dynastie nouvelle de cet appareil ? L'échéance est plus ou moins longue, parce que par exemple les Gengiskhanides ont pu tenir longtemps en s'intégrant partiellement aux empires conquis, mais en maintenant aussi tout un espace lisse des steppes qui se subordonnait les centres impériaux. Ce fut leur génie, *Pax mongolica*. Reste que l'intégration des nomades aux empires conquis a été l'un des plus puissants facteurs de l'appropriation de la machine de guerre par l'appareil d'Etat : l'inévitable danger auquel les nomades ont succombé. Mais il y a aussi l'autre danger, celui qui menace l'Etat lorsqu'il s'approprie la machine de guerre (tous les Etats ont senti le poids de ce danger, et les risques que leur faisait courir cette appropriation). Tamerlan serait l'exemple extrême, et non pas le successeur, mais l'exact opposé de Gengis Khan : c'est Tamerlan qui construit une fantastique machine de guerre retournée contre les nomades, mais qui, par là même, doit ériger un appareil d'Etat d'autant plus lourd et improductif qu'il n'existe que comme la

forme vide d'appropriation de cette machine<sup>98</sup>. Retourner la machine de guerre contre les nomades peut faire courir à l'Etat un risque aussi grand que celui des nomades dirigeant la machine de guerre contre les Etats.

Un second type de problèmes concerne les formes concrètes sous lesquelles se fait l'appropriation de la machine de guerre : mercenaires ou territoriaux ? Armée de métier ou armée de conscription ? Corps spéciaux ou recrutement national ? Non seulement ces formules ne se valent pas, mais il y a tous les mélanges possibles entre elles. La distinction la plus pertinente, ou la plus générale, serait peut-être : y a-t-il seulement « encastement » de la machine de guerre, ou bien « appropriation » à proprement parler ? La capture de la machine de guerre par l'appareil d'Etat s'est faite en effet suivant deux voies, encaster une société de guerriers (venus du dehors ou issus du dedans), ou bien au contraire la constituer d'après des règles qui correspondent avec la société civile tout entière. Et là encore, passage et transition d'une formule à l'autre.. Le troisième type de problèmes concerne enfin les moyens de l'appropriation. De ce point de vue, il faudrait considérer les diverses données qui tiennent aux aspects fondamentaux de l'appareil d'Etat : *la territorialité, le travail ou les travaux publics, la fiscalité*. La constitution d'une institution militaire ou d'une armée implique nécessairement une territorialisation de la machine de guerre, c'est-à-dire des octrois de terres, « coloniales » ou intérieures, qui peuvent prendre des formes très variées. Mais, du coup, des régimes fiscaux déterminent et la nature des services et des impôts que doivent les bénéficiaires guerriers, et surtout le genre d'impôt civil auquel tout ou fraction de la société sont soumis inversement pour l'entretien de l'armée. Et, en même temps, l'entreprise d'Etat des travaux publics doit se réorganiser en fonction d'un « aménagement du territoire » où l'armée joue un rôle déterminant, non seulement avec les forteresses et places fortes, mais les communications stratégiques, la structure logistique, l'infra-structure industrielle, etc. (rôle et fonction de l'Ingénieur dans cette forme de l'appropriation<sup>99</sup>).

98. Sur les différences fondamentales Tamerlan-Gengis Khan, cf. René Grousset, *L'empire des steppes*, Payot, notamment pp. 495-496.

99. Cf. *Armées et fiscalité dans le monde antique*, Ed. du C. N. R. S. : ce colloque étudie surtout l'aspect fiscal, mais les deux autres aussi. La question de l'attribution de terres aux soldats ou aux familles de soldats se retrouve dans tous les Etats, et joue un rôle essentiel. Sous une forme particulière, elle sera à la base des fiefs et de la féodalité. Mais elle est déjà à la base des « faux-fiefs » partout dans le monde, et notamment du Cléros et de la Clérouquie dans la civilisation grecque (cf. Claire Préaux, *L'économie royale des Lagides*, Bruxelles, pp. 463 sq.)

Qu'on nous permette de confronter l'ensemble de cette hypothèse à la formule de Clausewitz : « La guerre est la continuation des relations politiques avec l'accompagnement d'autres moyens. » On sait que cette formule est elle-même extraite d'un ensemble théorique et pratique, historique et transhistorique, dont les éléments sont liés entre eux : 1) Il y a un pur concept de la guerre comme guerre absolue, inconditionnée, Idée non donnée dans l'expérience (abattre ou « renverser » l'ennemi, supposé n'avoir aucune autre détermination, sans considération politique, économique ou sociale) ; 2) Ce qui est donné, ce sont les guerres réelles en tant que soumises à des buts d'Etats, lesquels sont plus ou moins bon « conducteurs » par rapport à la guerre absolue, et de toute façon en conditionnent la réalisation dans l'expérience ; 3) les guerres réelles oscillent entre deux pôles, tous deux soumis à la politique d'Etat : guerre d'anéantissement qui peut aller jusqu'à la guerre totale (d'après les objectifs sur lesquels l'anéantissement porte) et tend à se rapprocher du concept inconditionné par ascension aux extrêmes ; guerre limitée, qui n'est pas « moins » guerre, mais qui opère une descente plus proche des conditions limitatives, et peut aller jusqu'à une simple « observation armée<sup>100</sup> ».

En premier lieu, cette distinction d'une guerre absolue comme Idée, et des guerres réelles, nous paraît d'une grande importance, mais avec la possibilité d'un autre critère que celui de Clausewitz. L'Idée pure ne serait pas celle d'une élimination abstraite de l'adversaire, mais celle d'une machine de guerre *qui n'a justement pas la guerre pour objet*, et qui n'entretient avec la guerre qu'un rapport synthétique potentiel ou supplémentaire. Si bien que la machine de guerre nomade ne nous paraît pas, comme chez Clausewitz, un cas de guerre réelle parmi les autres, mais au contraire le contenu adéquat à l'Idée, l'invention de l'Idée, avec ses objets propres, espace et composition du *nomos*. Pourtant, c'est bien une Idée, et il faut maintenir le concept d'Idée pure, quoique cette machine de guerre ait été réalisée par les nomades. Mais c'est plutôt les nomades qui restent une abstraction, une Idée, quelque chose de réel et non actuel, pour plusieurs raisons : en premier lieu parce que, nous l'avons vu, les données du nomadisme se mêlant en fait avec des données de migration, d'itinérance et de transhumance, qui ne troublent pas la pureté du concept, mais introduisent des objets toujours mixtes, ou des combinaisons d'espace et de composition, qui réagissent déjà sur

100. Clausewitz, *De la guerre*, surtout livre VIII. Et le commentaire de ces trois thèses par Raymond Aron, *Penser la guerre, Clausewitz*, t. I (notamment « pourquoi les guerres de la deuxième espèce ? », pp. 139 sq.).

la machine de guerre. En second lieu, même dans la pureté de son concept, la machine de guerre nomade effectue nécessairement son rapport synthétique avec la guerre comme supplément, découvert et développé contre la forme-Etat qu'il s'agit de détruire. Mais, justement, elle n'effectue pas cet objet supplémentaire ou ce rapport synthétique sans que l'Etat, de son côté, n'y trouve l'occasion de s'approprier la machine de guerre, et le moyen de faire de la guerre l'objet direct de cette machine retournée (d'où l'intégration du nomade à l'Etat est un vecteur qui traverse le nomadisme dès le début, dès le premier acte de la guerre contre l'Etat).

La question est donc moins celle de la réalisation de la guerre que de l'appropriation de la machine de guerre. C'est en même temps que l'appareil d'Etat *s'approprie* la machine de guerre, la subordonne à des *buts* « politiques », et lui donne pour *objet* direct la guerre. Et c'est une même tendance historique qui entraîne les Etats à évoluer d'un triple point de vue : passer des figures d'encastement à des formes d'appropriation proprement dites, passer de la guerre limitée à la guerre dite totale, et transformer le rapport du but et de l'objet. Or les facteurs qui font de la guerre d'Etat une guerre totale sont étroitement liés au capitalisme : il s'agit de l'investissement du capital constant en matériel, industrie et économie de guerre, et de l'investissement du capital variable en population physique et morale (à la fois comme faisant la guerre, et la subissant<sup>101</sup>). En effet, la guerre totale n'est pas seulement une guerre d'anéantissement, mais surgit lorsque l'anéantissement prend pour « centre » non plus seulement l'armée ennemie, ni l'Etat ennemi, mais la population tout entière et son économie. Que ce double investissement ne puisse se faire que dans les conditions préalables de la guerre limitée montre le caractère irrésistible de la tendance capitaliste à développer la guerre totale<sup>102</sup>. Il est donc vrai que la guerre totale reste subor-

101. Ludendorff (*La guerre totale*, Flammarion) remarque que l'évolution donne de plus en plus d'importance au « peuple » et à la « politique intérieure » dans la guerre, tandis que Clausewitz privilégiait encore les armées et la politique extérieure. Cette critique est globalement vraie, malgré certains textes de Clausewitz. On la retrouve d'ailleurs chez Lénine et les marxistes (bien que ceux-ci se fassent évidemment du peuple et de la politique intérieure une tout autre conception que Ludendorff). Certains auteurs ont montré profondément que le prolétariat était d'origine militaire, et notamment maritime, autant qu'industriel : ainsi Virilio, *Vitesse et politique*, pp. 50-51, 86-87.

102. Comme le montre J.U. Nef, c'est durant la grande période de « guerre limitée » (1640-1740) que se produisirent les phénomènes de concentration, d'accumulation et d'investissement qui devaient déterminer la « guerre totale » : cf. *La guerre et le progrès humain*, Ed. Alsatia. Le

donnée à des buts politiques d'Etat et réalise seulement le *maximum des conditions* de l'appropriation de la machine de guerre par l'appareil d'Etat. Mais il est vrai aussi que, lorsque l'objet de la machine de guerre appropriée devient guerre totale, à ce niveau d'un ensemble de toutes les conditions, l'objet et le but entrent dans ce nouveaux rapports qui peuvent aller jusqu'à la contradiction. D'où l'hésitation de Clausewitz quand il montre tantôt que la guerre totale reste une guerre conditionnée par le but politique des Etats, tantôt qu'elle tend à effectuer l'Idée de la guerre inconditionnée. En effet, le but reste essentiellement politique et déterminé comme tel par l'Etat, mais l'objet même est devenu illimité. On dirait que l'appropriation s'est retournée, ou plutôt que les Etats tendent à relâcher, à reconstituer une immense machine de guerre dont ils ne sont plus que les parties, opposables ou apposées. Cette machine de guerre mondiale, qui « ressort » en quelque sorte des Etats, présente deux figures successives : d'abord celle du fascisme qui fait de la guerre un mouvement illimité qui n'a plus d'autre but que lui-même ; mais le fascisme n'est qu'une ébauche, et la figure post-fasciste est celle d'une machine de guerre qui prend directement la paix pour objet, comme paix de la Terreur ou de la Survie. La machine de guerre reforme un espace lisse qui prétend maintenant contrôler, entourer toute la terre. La guerre totale est elle-même dépassée, vers une forme de paix plus terrifiante encore. La machine de guerre a pris sur soi le but, l'ordre mondial, et les Etats ne sont plus que des objets ou des moyens appropriés à cette nouvelle machine. C'est là que la formule de Clausewitz se retourne effectivement ; car, pour pouvoir dire que la politique est la continuation de la guerre avec d'autres moyens, il ne suffit pas d'inverser les mots comme si l'on pouvait les prononcer dans un sens ou dans l'autre ; il faut suivre le mouvement réel à l'issue duquel les Etats, s'étant appropriés une machine de guerre, et l'ayant approprié à leurs buts, redonnent une machine de guerre qui se charge du but, s'approprie les Etats et assume de plus en plus de fonctions politiques<sup>103</sup>.

Sans doute la situation actuelle est-elle désespérante. On a vu la machine de guerre mondiale se constituer de plus en plus fort, comme dans un récit de science-fiction ; on l'a vue s'assigner comme objectif une paix peut-être encore plus terrifiante que la

---

code guerrier napoléonien représente un tournant qui va précipiter les éléments de la guerre totale, mobilisation, transport, investissement, information, etc.

103. Sur ce « dépassement » du fascisme, et de la guerre totale ; et sur le nouveau point d'inversion de la formule de Clausewitz, cf. toute l'analyse de Virilio, *L'insécurité du territoire*, surtout ch. 1.



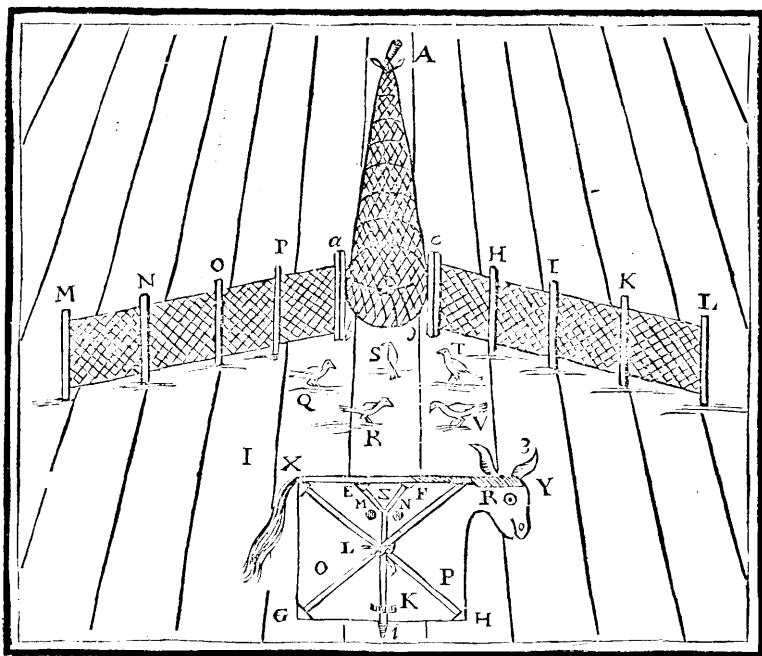
mort fasciste ; on l'a vue maintenir ou susciter les plus terribles guerres locales comme ses propres parties ; on l'a vue fixer un nouveau type d'ennemi, qui n'était plus un autre Etat, ni même un autre régime, mais « l'ennemi quelconque » ; on l'a vue dresser ses éléments de contre-guérilla, tels qu'elle peut se laisser surprendre une fois, pas deux... Cependant, les conditions mêmes de la machine de guerre d'Etat ou de Monde, c'est-à-dire le capital constant (ressources et matériel) et le capital variable humain, ne cessent de recréer des possibilités de ripostes inattendues, d'initiatives imprévues qui déterminent des machines mutantes, minoritaires, populaires, révolutionnaires. En témoigne la définition de l'Ennemi quelconque... « multiforme, manœuvrier et omniprésent (...), d'ordre économique, subversif, politique, moral, etc. », l'inassignable Saboteur matériel ou Déserteur humain aux formes les plus diverses<sup>104</sup>. Le premier élément théorique qui importe, ce sont les sens très variés de la machine de guerre, *et justement parce que la machine de guerre a un rapport extrêmement variable avec la guerre elle-même*. La machine de guerre ne se définit pas uniformément, et comporte autre chose que des quantités de force en accroissement. Nous avons essayé de définir deux pôles de la machine de guerre : *d'après l'un*, elle prend la guerre pour objet, et forme une ligne de destruction prolongeable jusqu'aux limites de l'univers. Or sous tous les aspects qu'elle prend ici, guerre limitée, guerre totale, organisation mondiale, elle ne représente pas du tout l'essence supposée de la machine de guerre, mais seulement, quelle qu'en soit la puissance, l'ensemble des conditions sous lesquelles les Etats s'approprient cette machine, quitte à la projeter enfin comme l'horizon du monde, ou l'ordre dominant dont les Etats eux-mêmes ne sont plus que des parties. *L'autre pôle* nous semblait être celui de l'essence, lorsque la machine de guerre, avec des « quantités » infiniment moindres, a pour objet, non pas la guerre, mais le tracé d'une ligne de fuite créatrice, la composition d'un espace lisse et du mouvement des hommes dans cet espace. Suivant cet autre pôle, la guerre est bien rencontrée par cette machine, mais comme son objet synthétique et supplémentaire, alors dirigé contre l'Etat, et contre l'axiomatique mondiale exprimée par les Etats.

Nous avons cru trouver chez les nomades une telle invention de la machine de guerre. C'était seulement dans le souci histo-

104. Guy Brossollet, *Essai sur la non-bataille*, pp. 15-16. La notion axiomatique d'« ennemi quelconque » est déjà très élaborée dans les textes officiels ou officieux de défense nationale, de droit international et d'espace judiciaire ou policier.

rique de montrer qu'elle fut inventée comme telle, même si elle présentait dès le début toute l'équivoque qui la faisait composer avec l'autre pôle, et déjà osciller vers lui. Mais, conformément à l'essence, ce ne sont pas les nomades qui ont le secret : un mouvement artistique, scientifique, « idéologique », peut être une machine de guerre potentielle, précisément dans la mesure où il trace un plan de consistance, une ligne de fuite créatrice, un espace lisse de déplacement, en rapport avec un *phylum*. Ce n'est pas le nomade qui définit cet ensemble de caractères, c'est cet ensemble qui définit le nomade, en même temps que l'essence de la machine de guerre. Si la guérilla, la guerre de minorité, la guerre populaire et révolutionnaire, sont conformes à l'essence, c'est parce qu'elles prennent la guerre comme un objet d'autant plus nécessaire qu'il est seulement « supplémentaire » : *elles ne peuvent faire la guerre qu'à condition de créer autre chose en même temps*, ne serait-ce que de nouveaux rapports sociaux non organiques. Il y a une grande différence entre ces deux pôles, même et surtout du point de vue de la mort : la ligne de fuite qui crée, *ou bien* qui tourne en ligne de destruction ; le plan de consistance qui se constitue, même morceau par morceau, *ou bien* qui tourne en plan d'organisation et de domination. Qu'il y ait communication entre les deux lignes ou les deux plans, que chacun se nourrisse de l'autre, emprunte à l'autre, on s'en aperçoit constamment : la pire machine de guerre mondiale reconstitue un espace lisse, pour entourer et clôturer la terre. Mais la terre fait valoir ses propres puissances de déterritorialisation, ses lignes de fuite, ses espaces lisses qui vivent et qui creusent leur chemin pour une nouvelle terre. La question n'est pas celle des quantités, mais celle du caractère incommensurable des quantités qui s'affrontent dans les deux sortes de machines de guerre, d'après les deux pôles. Des machines de guerre se constituent contre les appareils qui s'approprient la machine, et qui font de la guerre leur affaire et leur objet : elles font valoir des connexions, face à la grande conjonction des appareils de capture ou de domination.

## 13. 7000 av. J.-C. - Appareil de capture



*Proposition X : L'Etat et ses pôles.*

Revenons aux thèses de Dumézil : 1) la souveraineté politique aurait deux pôles, l'Empereur terrible et magique, opérant par capture, liens, nœuds et filets, le Roi prêtre et juriste, procédant par traités, pactes, contrats (c'est le couple Varuna-Mitra, Oddhin-Tyr, Wotan-Tiwaz, Ouranos-Zeus, Romulus-Numa...); 2) une fonction de guerre est extérieure à la souveraineté politique, et se distingue d'un pôle autant que de l'autre (c'est Indra, ou Thor, ou Tullus Hostilius...<sup>1</sup>).

1. Le livre principal de Dumézil à cet égard est *Mitra-Varuna* (on y trouve aussi l'analyse du « Borgne » et du « Manhot »).

1) C'est un curieux rythme qui anime ainsi l'appareil d'Etat, et c'est d'abord un grand mystère, celui des Dieux-lieurs ou des empereurs magiques, *Borgnes* émettant d'un œil unique les signes qui capturent, qui nouent à distance. Les rois-juristes sont plutôt des *Manchots*, qui lèvent l'unique main comme élément du droit et de la technique, de la loi et de l'outil. Dans la succession des hommes d'Etat, cherchez toujours le Borgne et le Manchot, Horatius Coclès et Mucius Scaevola (de Gaulle et Pompidou ?). Ce n'est pas que l'un ait l'exclusivité des signes, et l'autre, des outils. L'empereur terrible est déjà maître des grands travaux ; le roi sage emporte et transforme tout le régime des signes. C'est que la combinaison signes-outils constitue de toute façon le trait différentiel de la souveraineté politique, ou la complémentarité d'Etat<sup>2</sup>.

2) Bien sûr, les deux hommes d'Etat ne cessent pas d'être mêlés à des histoires de guerre. Mais précisément, ou bien l'empereur magique fait se battre des guerriers qui ne sont pas les siens, qu'il met à son service par capture ; ou bien, surtout, il suspend les armes quand il surgit sur le champ de bataille, il lance son filet sur les guerriers, il leur inspire d'un seul œil une catatonie pétrifiée, « il lie sans combat », il *encaste* la machine de guerre (on ne confondra certes pas, donc, cette capture d'Etat avec les captures de guerre, conquêtes, prisonniers, butins<sup>3</sup>). Quant à l'autre pôle, le roi juriste est un grand organisateur de la guerre ; mais il lui donne des lois, lui aménage un champ, lui invente un droit, lui impose une discipline, la subordonne à des fins politiques. Il fait de la machine de guerre une institution militaire, il *approprie* la machine de guerre à l'appareil d'Etat<sup>4</sup>. On ne parlera pas trop vite d'adoucissement, d'humanisation : peut-être est-ce là, au contraire, que la machine de guerre n'a plus qu'un objet, la guerre elle-même. La violence, on la trouve partout, mais sous des régimes et des économies différentes. La violence de l'empereur magique : son nœud, son filet, son « coup

2. Le thème du Dieu-lieur et du nœud magique a fait l'objet d'études mythologiques globales : notamment Mircea Eliade, *Images et symboles*, Gallimard, ch. III. Mais ces études sont ambiguës, parce qu'elles utilisent une méthode syncrétique ou archétypale. La méthode de Dumézil est au contraire différentielle : le thème de la capture ou du lien ne rassemble des données diverses que sous un trait différentiel, précisément constitué par la souveraineté politique. Sur l'opposition de ces deux méthodes, on se reportera à Ortigues, *Le discours et le symbole*, Aubier.

3. Dumézil, *Mitra-Varuna*, pp. 113-114, 151, 202-203.

4. *Idem*, p. 150 : « Il y a bien des manières d'être dieu de la guerre, et Tiwaz en définit une qui serait très mal exprimée par les étiquettes dieu guerrier, dieu combattant... Tiwaz est autre chose : le juriste de la guerre, et en même temps une manière de diplomate » (de même, Mars).

une fois pour toutes »... La violence du roi juriste, son recommencement à chaque coup, toujours en vertu des fins, des alliances et des lois... À la limite, la violence de la machine de guerre pourrait paraître plus douce et plus souple que celle de l'appareil d'Etat : c'est qu'elle n'a pas encore la guerre comme « objet », c'est qu'elle échappe aux deux pôles de l'Etat. C'est pourquoi l'homme de guerre, dans son extériorité, ne cesse pas de protester contre les alliances et pactes du roi juriste, mais aussi de défaire les liens de l'empereur magique. Il est délieur autant que parjure : deux fois traître<sup>5</sup>. Il a une autre économie, une autre cruauté, mais aussi une autre justice, une autre pitié. Aux signes et outils de l'Etat, l'homme de guerre oppose ses armes et ses bijoux. Là encore, qui dira le meilleur et le pire ? Il est bien vrai que la guerre tue, et mutile affreusement. Mais elle le fait d'autant plus que l'Etat s'approprie la machine de guerre. Et surtout l'appareil d'Etat fait que la mutilation et même la mort viennent avant. Il a besoin qu'elles soient déjà faites, et que les hommes naissent ainsi, infirmes et zombies. Le mythe du zombie, du mort-vivant, est un mythe du travail et non de la guerre. La mutilation est une conséquence de la guerre, mais une condition, un présupposé de l'appareil d'Etat et de l'organisation du travail (d'où l'infirmité native non seulement du travailleur, mais de l'homme d'Etat lui-même, du type Borgne ou Manchot) : « Cet étalage brutal de morceaux de chair coupée m'avait consterné. (...) N'était-ce pas une partie intégrante de la perfection technique et de son ivresse (...) ? Les hommes se font la guerre depuis les premiers temps, mais je ne me souviens pas dans toute l'*Illiade* d'un seul exemple où un guerrier ait perdu un bras ou une jambe. Le mythe réservait les mutilations aux monstres, aux bêtes humaines de la race de Tantale ou de Procuste. (...) C'est une illusion d'optique qui nous fait ramener ces mutilations à l'accident. En fait, les accidents précèdent des mutilations qu'ont déjà subies les germes de notre monde ; et l'accroissement numérique des amputations est l'un des symptômes qui trahissent le triomphe de la morale du scalpel. La perte a eu lieu bien avant d'entrer visiblement en ligne de compte...<sup>6</sup> » C'est l'appareil d'Etat qui a besoin, à son sommet comme à sa base, d'handicapés préalables, de mutilés préexistants ou de morts-nés, d'infirmes congénitaux, de borgnes et de manchots.

Alors, il y aurait une hypothèse tentante, en trois temps : la machine de guerre serait « entre » les deux pôles de la souve-

5. *Idem*, pp. 124-132.

6. Jünger, *Abeilles de verre*, Bourgois, p. 182.

raineté politique, et assurerait le passage d'un pôle à l'autre. C'est bien dans cet ordre, 1 - 2 - 3, que les choses semblent se présenter dans le mythe ou dans l'histoire. Soit deux versions du Borgne et du Manchot analysées par Dumézil : 1) Le dieu Oddhin, à l'œil unique, ligote ou lie le Loup de guerre, le prend dans son lien magique ; 2) mais le loup se méfiait, et disposait de toute sa puissance d'extériorité ; 3) le dieu Tyr donne un gage juridique au loup, il lui laisse une main dans la gueule, pour que le loup puisse la couper s'il n'arrive pas à se défaire du lien. —

1) Horatius Coclès, le borgne, par son seul visage, sa grimace et sa puissance magique, empêche le chef étrusque de donner l'assaut à Rome ; 2) le chef de guerre décide alors de faire le siège ; 3) Mucius Scaevola prend le relais politique, et donne sa main en gage, pour persuader le guerrier qu'il vaut mieux renoncer au siège et conclure un pacte. — Dans un tout autre contexte, historique, Marcel Détiéne suggère un schéma en trois temps d'un type analogue pour la Grèce antique : 1) Le souverain magique, le « Maître de vérité », dispose d'une machine de guerre, qui ne vient sans doute pas de lui-même, et qui jouit dans son empire d'une relative autonomie ; 2) cette classe de guerriers a des règles qui lui sont propres, définies par une « isonomie », un espace isotrope, un « milieu » (le butin est au milieu, celui qui parle se met au milieu de l'assemblée) : c'est un autre espace, ce sont d'autres règles que celles du souverain, qui capture et qui parle d'en haut ; 3) la réforme hoplitique, préparée dans la classe guerrière, va essaimer dans l'ensemble du corps social, promouvoir une armée de soldats-citoyens, en même temps que les derniers restes d'un pôle impérial de la souveraineté font place au pôle juridique de l'Etat-cité (isonomie comme loi, isotropie comme espace<sup>7</sup>). Voilà que, dans tous ces cas, la machine de guerre semble intervenir « entre » les deux pôles de l'appareil d'Etat, pour assurer et nécessiter le passage de l'un à l'autre.

On ne peut pas toutefois donner à ce schéma un sens causal (et les auteurs invoqués ne le font pas). En premier lieu, la machine de guerre n'explique rien ; car ou bien elle est extérieure à l'Etat, et dirigée contre lui ; ou bien elle lui appartient déjà, encastée ou appropriée, et elle le suppose. Si elle intervient dans une évolution de l'Etat, c'est donc nécessairement en conjonction avec d'autres facteurs internes. Et c'est ce qui apparaît en second lieu : s'il y a une évolution de l'Etat, il faut bien que le second pôle, le pôle évolué, soit en résonance avec le pre-

7. Marcel Détiéne, *Les maîtres de vérité...* ; et « La phalange, problèmes et controverses » (in *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Mouton). Cf. aussi J.-P. Vernant, *Les origines de la pensée grecque*.

mier, qu'il ne cesse de le recharger d'une certaine manière, et que l'Etat n'ait qu'un seul milieu d'intériorité, c'est-à-dire une *unité de composition*, malgré toutes les différences d'organisation et de développement des Etats. Il faut même que chaque Etat ait les deux pôles, comme les moments essentiels de son existence, bien que l'organisation des deux varie. En troisième lieu, si l'on appelle « capture » cette essence intérieure ou cette unité de l'Etat, nous devons dire que les mots de « capture magique » décrivent bien la situation, puisqu'elle apparaît toujours comme déjà faite et se présupposant ; mais comment l'expliquer dès lors, si elle ne se rapporte à aucune cause assignable *distincte* ? C'est pourquoi les thèses sur l'origine de l'Etat sont toujours tautologiques. Tantôt l'on invoque des facteurs exogènes, liés à la guerre et à la machine de guerre ; tantôt des facteurs endogènes, qui feraient naître la propriété privée, la monnaie, etc. ; tantôt enfin des facteurs spécifiques qui détermineraient la formation de « fonctions publiques ». On trouve les trois thèses chez Engels, suivant une conception de la diversité des voies de la Domination. Mais elles supposent ce qui est en question. La guerre ne produit d'Etat que si l'une des deux parties au moins est un Etat préalable ; et l'organisation de guerre n'est facteur d'Etat que si elle lui appartient. Ou bien l'Etat ne comporte pas de machine de guerre (il a des policiers et des géôliers avant d'avoir des soldats), ou bien il en comporte, mais sous forme d'institution militaire ou de fonction publique<sup>8</sup>. De même la propriété privée suppose une propriété publique d'Etat, elle coule à travers ses mailles ; et la monnaie suppose l'impôt. Et l'on voit plus mal encore comment des fonctions publiques pourraient préexister à l'Etat qu'elles impliquent. On est toujours renvoyé à un Etat qui naît adulte et qui surgit d'un coup, *Urstaat* inconditionné.

*Proposition XI : Ce qui est premier ?*

Le premier pôle de capture, on l'appellera impérial ou despotique. Il correspond à la formation asiatique de Marx. L'archéo-

---

8. Jacques Harmand (*La guerre antique*, P. U. F., p. 28) cite « l'entreprise à gros effectifs conduite singulièrement par un fonctionnaire civil, Ouni, sous le pharaon Pepi I<sup>er</sup> vers 1400 ». Même la démocratie militaire telle que Morgan la décrivait suppose un Etat archaïque de type impérial, et ne l'explique pas (c'est ce qui résulte des travaux de Detienne et de Vernant). Cet Etat impérial lui-même procède d'abord avec des géôliers et des policiers, plutôt qu'avec des guerriers : cf. Dumézil, *Mitra-Varuna*, pp. 200-204.

logie le découvre partout, souvent recouvert par l'oubli, à l'horizon de tous les systèmes ou Etats, non seulement en Asie, mais en Afrique, en Amérique, en Grèce, à Rome. *Urstaat* immémorial, dès le néolithique, et peut-être encore plus haut. Suivant la description marxiste : un appareil d'Etat s'érige sur les communautés primitives agricoles, qui ont déjà des codes lignagers-territoriaux ; *mais il les surcode*, les soumet au pouvoir d'un empereur despote, propriétaire public unique et transcendant, maître du surplus ou du stock, organisateur des grands travaux (surtravail), source de fonctions publiques et de bureaucratie. C'est le *paradigme* du lien, du nœud. Tel est le régime de signes de l'Etat : le surcodage ou le Signifiant. C'est un système d'*asservissement machinique* : la première « mégamachine » à proprement parler, comme dit Mumford. Prodigieuse réussite en un coup : les autres Etats ne seront que des avortons par rapport à ce modèle. L'empereur-despote n'est pas un roi ou un tyran ; ceux-ci n'existeront qu'en fonction d'une propriété déjà privée<sup>9</sup>. Tandis que tout est public dans le régime impérial : la possession de la terre y est communautaire, chacun ne possède qu'en tant que membre d'une communauté ; la propriété éminente du despote est celle de l'Unité supposée des communes ; et les fonctionnaires eux-mêmes n'ont que des terres de fonction, même héréditaires. L'argent peut exister, notamment dans l'impôt que les fonctionnaires doivent à l'empereur, mais il sert pas à une vente-achat, puisque la terre n'existe pas comme marchandise aliénable. C'est le régime du *nexum*, le lien : quelque chose est prêté ou même donné sans transfert de propriété, sans appropriation privée, et dont la contrepartie ne présente pas un intérêt ni un profit pour le donateur, mais plutôt une « rente » qui lui revient, accompagnant le prêt d'usage ou la donation de revenu<sup>10</sup>.

9. L'idée même d'une formation despotique asiatique apparaît au XVIII<sup>e</sup> siècle, notamment chez Montesquieu, mais pour décrire un état évolué des empires, et en correspondance avec la monarchie absolue. Tout autre est le point de vue de Marx, qui recrée la notion pour définir les empires archaïques. Les textes principaux à cet égard sont : Marx, *Grundrisse*, Pléiade II, pp. 312 sq. ; Wittfogel, *Le despotisme oriental*, Ed. de Minuit (et l'avant-propos de Vidal-Naquet dans la première édition, mais qui fut supprimé dans la seconde à la demande de Wittfogel) ; Tökei, *Sur le mode de production asiatique*, Studia historica 1966 ; l'étude d'ensemble du C. E. R. M., *Sur le mode de production asiatique*, Ed. Sociales.

10. Varron faisait un jeu de mots célèbre entre *nexum* et *nec suum fit* (= la chose ne devient pas la propriété de celui qui la reçoit). En effet, le *nexum* est une forme fondamentale du droit romain archaïque, où ce qui oblige n'est pas un accord entre parties contractantes, mais uniquement la parole du prêteur ou du donateur, sur un mode magique-religieux. Ce n'est pas un contrat (*mancipatio*), et il ne comporte ni vente-achat, même différé, ni intérêt, bien qu'il puisse, nous semble-t-il, comporter une



Marx historien, Childe archéologue, s'accordent sur le point suivant : l'Etat impérial archaïque, qui vient surcoder des communautés agricoles, suppose au moins un certain développement de leurs forces productives, puisqu'il faut un surplus potentiel capable de constituer le stock d'Etat, d'entretenir un artisanat spécialisé (métallurgie), et de susciter progressivement des fonctions publiques. Ce pourquoi Marx liait l'Etat archaïque à un certain « mode de production ». Toutefois, on n'a pas fini de reculer dans le temps l'origine de ces Etats néolithiques. Or, quand on conjecture des empires presque paléolithiques, il ne s'agit pas seulement d'une quantité de temps, c'est le problème qualitatif qui change. *Çatal-Hüyük*, en Anatolie, rend possible un paradigme impérial singulièrement renforcé : c'est un stock de graines sauvages et d'animaux relativement paisibles, issus de territoires différents, qui opère et permet d'opérer, d'abord au hasard, des hybridations et des sélections d'où l'agriculture et le petit élevage sortiront <sup>11</sup>. On voit l'importance de ce changement dans les données du problème. Ce n'est plus le stock qui suppose un surplus potentiel, mais l'inverse. Ce n'est plus l'Etat qui suppose des communautés agricoles élaborées, et des forces productives développées ; au contraire, il s'établit directement dans un milieu de cueilleurs-chasseurs sans agriculture ni métallurgie préalables, et c'est lui qui crée l'agriculture, l'élevage et la métallurgie, d'abord sur son propre sol, puis les impose au monde environnant. Ce n'est plus la campagne qui crée progressivement la ville, c'est la ville qui crée la campagne. Ce n'est pas l'Etat qui suppose un mode de production, mais l'inverse, c'est l'Etat qui fait de la production un « mode ». Les dernières raisons de supposer un développement progressif s'annulent. C'est comme les graines dans un sac : tout commence par un mélange au hasard. La « révolution étatique et urbaine » peut être paléolithique, et non pas néolithique comme le croyait Childe.

L'évolutionnisme a été mis en question de multiples façons

---

sorte de rente. Cf. notamment Pierre Noailles, *Fas et Jus*, Les Belles Lettres ; et Dumézil, qui insiste sur le rapport du *nexum* et du lien magique, *Mitra-Varuna*, pp. 118-124.

11. Cf. les fouilles et travaux de J. Mellaart, *Earliest Civilizations in the Near East*, et *Çatal Hüyük*, Londres. L'urbaniste Jane Jacobs en a tiré un modèle impérial qu'elle appelle « Nouvelle Obsidienne » (du nom des laves qui servaient à faire des outils), et qui pourrait remonter au début du néolithique et même beaucoup plus haut. Elle insiste sur l'origine « urbaine » de l'agriculture, et sur le rôle des hybridations qui se produisent dans les stocks urbains de graines : c'est l'agriculture qui suppose le stock, et non l'inverse. Dans une étude à paraître, Jean Robert analyse les thèses de Mellaart et l'hypothèse de Jane Jacobs, et les utilise dans de nouvelles perspectives : *Décoloniser l'espace*.

(mouvements en zigzag, étapes qui manquent ici ou là, coupures d'ensemble irréductibles). Nous avons vu notamment comment Pierre Clastres avait tenté de briser le cadre évolutionniste, en fonction de deux thèses : 1) les sociétés dites primitives n'étaient pas des sociétés sans Etat, au sens où elles n'auraient pas atteint un certain stade, mais des sociétés contre-Etat, organisant des mécanismes qui conjuraient la forme-Etat, qui en rendaient la cristallisation impossible ; 2) quand l'Etat surgit, c'est sous forme d'une coupure irréductible, puisqu'il n'est pas la conséquence d'un développement progressif des forces productives (même la « révolution néolithique » ne peut pas se définir en fonction d'une infrastructure économique<sup>12</sup>). Toutefois, on ne rompt pas avec l'évolutionnisme en traçant une coupure pour elle-même : Clastres, dans l'état dernier de son travail, maintenait la préexistence et l'autarcie des sociétés contre-Etat, et attribuait leur mécanisme à un pressentiment trop mystérieux de ce qu'elles conjuraient et qui n'existait pas encore. Plus généralement, on s'étonne de la bizarre indifférence que l'ethnologie manifeste encore à l'égard de l'archéologie. On dirait que les ethnologues, enfermés dans leurs territoires respectifs, veulent bien les comparer entre eux de manière abstraite, ou structurelle, à la rigueur, mais refusent de les confronter aux territoires archéologiques qui en compromettraient l'autarcie. Ils tirent des photos de leurs primitifs, mais récusent d'avance la coexistence et la superposition des deux cartes, ethnographique et archéologique. Çatal Hüyük aurait eu pourtant une zone d'influence de trois mille kilomètres ; et comment laisser dans le vague le problème toujours posé du rapport de coexistence entre les sociétés primitives et les empires, même du néolithique ? Tant qu'on ne passe pas par l'archéologie, la question d'un rapport ethnologie-histoire se réduit à une confrontation idéaliste, et ne se dégage pas du thème absurde de la société sans histoire, ou de société contre l'histoire. *Tout n'est pas Etat, justement parce qu'il y a eu des Etats toujours et partout.* Ce n'est pas seulement l'écriture qui suppose l'Etat, c'est la parole, la langue et le langage. L'autosuffisance, l'autarcie, l'indépendance, la préexistence des communes primitives est un rêve d'ethnologue : non pas que ces communes dépendent nécessairement d'Etats, mais coexistent avec eux dans un réseau complexe. Il est vraisemblable que les

12. Clastres, *La société contre l'Etat*. Nous avons vu comment, selon Clastres, la guerre primitive était un des principaux mécanismes conjurant l'Etat, en tant qu'elle maintenait l'opposition et la dispersion de petits groupes segmentaires. Mais aussi, de ce point de vue, la guerre primitive reste subordonnée aux mécanismes de conjuration, et ne s'autonomise pas dans une machine, même quand elle comporte un corps spécialisé.

sociétés primitives ont entretenu « dès le début » des rapports lointains les unes avec les autres, et pas seulement de proche en proche, et que ces rapports passaient par des Etats, même si ceux-ci n'en faisaient qu'une capture locale et partielle. Les paroles elles-mêmes et les langues, indépendamment de l'écriture, ne définissent pas des groupes fermés qui se comprennent entre eux, mais déterminent d'abord des rapports entre groupes qui ne se comprennent pas : s'il y a langage, c'est d'abord entre ceux qui ne parlent pas la même langue. Le langage est fait pour cela, pour la traduction, non pour la communication. Et il y a dans les sociétés primitives autant de tendances qui « cherchent » l'Etat, autant de vecteurs qui travaillent en direction de l'Etat, que de mouvements dans l'Etat, ou hors de lui, qui tendent à s'en écarter, s'en prémunir, ou bien le faire évoluer, ou déjà l'abolir : tout coexiste, en perpétuelle interaction.

Un évolutionnisme économique est impossible : on ne peut guère croire à une évolution même ramifiée « cueilleurs - chasseurs - éleveurs - agriculteurs - industriels ». Ne vaut pas mieux un évolutionnisme ethnologique « nomades - semi-nomades - sédentaires ». Pas davantage un évolutionnisme écologique « autarcie dispersée de groupes locaux - villages et bourgades - villes - Etats ». Il suffit de faire interférer ces évolutions abstraites pour que tout évolutionnisme s'écroule : par exemple, c'est la ville qui crée l'agriculture, sans passer par des bourgades. Par exemple encore, les nomades ne précèdent pas les sédentaires, mais le nomadisme est un mouvement, un devenir qui affecte les sédentaires, autant que la sédentarisation est un arrêt qui fixe les nomades : Gryaznov a montré à cet égard comment le plus ancien nomadisme ne peut s'attribuer exactement qu'à des populations qui abandonnent leur sédentarité quasi urbaine, ou leur itinérance primitive, pour se mettre à nomadiser<sup>13</sup>. C'est dans ces conditions que les nomades inventent la machine de guerre, comme ce qui occupe ou remplit l'espace nomade, et s'oppose aux villes et aux Etats qu'elle tend à abolir. Les primitifs avaient déjà des mécanismes de guerre qui concouraient à empêcher la formation d'Etat ; mais ces mécanismes changent quand ils s'autonomisent en une machine spécifique du nomadisme qui riposte aux Etats. On n'en inférait pas, cependant, une évolution même en zigzag qui irait des primitifs aux Etats, des Etats aux machines de guerre nomades : ou du moins le zigzag n'est

---

13. Selon Gryaznov, ce sont des agriculteurs sédentaires qui se mettent à nomadiser dans la steppe, à l'âge du bronze : c'est le cas d'un mouvement en zigzag dans l'évolution. Cf. *Sibérie du Sud*, Nagel, pp. 99, 133-134.

pas successif, mais passe par les lieux d'une topologie qui définit ici des sociétés primitives, là des Etats, là des machines de guerre. Et même quand l'Etat s'approprie la machine de guerre, en en changeant encore la nature, c'est un phénomène de transport, de transfert, et non d'évolution. Le nomade n'existe qu'en devenir, et en interaction ; mais le primitif aussi. L'histoire ne fait que traduire en succession une coexistence de devenirs. Et les collectivités peuvent être transhumantes, semi-sédentaires, sédentaires ou nomades, sans être pour autant des stades préparatoires de l'Etat, qui se trouve déjà là, ailleurs ou à côté.

Peut-on dire au moins que les cueilleurs-chasseurs sont les « vrais » primitifs, et restent malgré tout la base ou le minimum de présupposition de la formation d'Etat, si loin qu'on fasse remonter celle-ci ? On ne peut avoir ce point de vue qu'à condition de se faire une conception de la causalité très insuffisante. Et il est vrai que les sciences de l'homme, avec leurs schémas matérialistes, évolutionnistes ou même dialectiques, sont en retard sur la richesse et la complexité des relations causales telles qu'elles apparaissent en physique ou même en biologie. La physique et la biologie nous mettent en présence de causalités à l'envers, *sans finalité*, mais qui n'en témoignent pas moins d'une action du futur sur le présent, ou du présent sur le passé : ainsi l'onde convergente et le potentiel anticipé qui impliquent une inversion du temps. Plus que les coupures ou les zigzags, ce sont ces causalités à l'envers qui brisent l'évolution. De même, dans le domaine qui nous occupe, il ne suffit pas de dire que l'Etat néolithique ou même paléolithique, une fois apparu, réagit sur le monde environnant des cueilleurs-chasseurs ; il agit déjà avant d'apparaître, comme la limite actuelle que ces sociétés primitives conjurent pour leur compte, ou comme le point vers lequel elles convergent, mais qu'elles n'atteindraient pas sans s'anéantir. Il y a à la fois, dans ces sociétés, des vecteurs qui vont en direction de l'Etat, des mécanismes qui le conjurent, un point de convergence repoussé, mis au dehors à mesure qu'on s'en approche. Conjuré, c'est aussi anticipé. Certes, ce n'est pas du tout de la même façon que l'Etat apparaît à l'existence, et qu'il préexiste au titre de limite conjurée ; d'où l'irréductible contingence. Mais pour donner un sens positif à l'idée d'un « pressentiment » de ce qui n'existe pas encore, il faut montrer comment ce qui n'existe pas agit déjà sous une autre forme que celle de son existence. Une fois apparu, l'Etat réagit sur les cueilleurs-chasseurs en leur imposant l'agriculture, l'élevage, une division poussée du travail, etc. : donc sous forme d'une onde centrifuge ou divergente. Mais, avant d'apparaître, l'Etat agit déjà sous forme de l'onde convergente ou centripète des chas-

seurs cueilleurs, onde qui s'annule précisément au point de convergence qui marquerait l'inversion des signes ou l'apparition d'Etat (d'où l'instabilité intrinsèque et fonctionnelle de ces sociétés primitives<sup>14</sup>). Or, il est nécessaire de ce point de vue de penser la contemporanéité ou la coexistence des deux mouvements inverses, des deux directions du temps — des primitifs « avant » l'Etat, et de l'Etat « après » les primitifs — comme si les deux ondes qui nous paraissent s'exclure, ou se succéder, se déroulaient simultanément dans un champ moléculaire micrologique, micropolitique, « archéologique ».

Il y a des mécanismes collectifs qui conjurent et anticipent à la fois la formation d'un pouvoir central. Celui-ci apparaît donc en fonction d'un seuil ou d'un degré tel que ce qui est anticipé prend de la consistance ou non, ce qui est conjuré cesse de l'être et arrive. Et ce seuil de consistance, ou de contrainte, n'est pas évolutif, il coexiste avec son en-deçà. Bien plus, il faudrait distinguer des seuils de consistance : la ville et l'Etat ne sont pas la même chose, quelle que soit leur complémentarité. La « révolution urbaine » et la « révolution étatique » peuvent coïncider, mais non pas se confondre. Dans les deux cas, il y a pouvoir central, mais ce n'est pas la même figure. Certains auteurs ont su distinguer le système impérial ou palatial (palais-temple), et le système citadin, urbain. Il y a ville dans les deux cas, mais dans un cas la ville est une excroissance du palais ou du temple, dans l'autre cas le palais, le temple est une concrétion de la ville. Dans un cas, la ville par excellence est la capitale, dans l'autre cas, c'est la métropole. Déjà Sumer témoigne d'une solution-cité, par différence avec la solution impériale d'Egypte. Mais plus encore c'est le monde méditerranéen, avec les Pelasges, les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois, qui crée un tissu urbain distinct des organismes impériaux de l'Orient<sup>15</sup>. Là encore, la question n'est pas d'évolution, mais de deux seuils de consistance, eux-mêmes coexistants. Les différences portent sur plusieurs aspects.

14. Jean Robert dégage cette notion d'une « inversion des signes et des messages » : « Dans une première phase, les informations circulent principalement de la périphérie vers le centre mais, à partir d'un certain point critique, la ville émet vers le monde rural des messages de plus en plus impératifs » et devient exportatrice (*Décoloniser l'espace*).

15. Sur les villes chinoises et leur subordination au principe impérial, cf. Balazs, *La bureaucratie céleste*, Gallimard. Et Braudel, *Civilisation matérielle et capitalisme*, p. 403 : « Dans l'Inde comme en Chine, les structures sociales refusent la ville à l'avance, lui offrant, dirions-nous, un matériau de mauvais aloi, réfractaire. (...) C'est que la société est prise, ce qui s'appelle prise, dans une sorte de système irréductible, de cristallisation préalable. »

La ville est le corrélat de la route. Elle n'existe qu'en fonction d'une circulation, et de circuits ; elle est un point remarquable sur des circuits qui la créent ou qu'elle crée. Elle se définit par des entrées et des sorties, il faut que quelque chose y entre et en sorte. Elle impose une fréquence. Elle opère une polarisation de la matière, inerte, vivante ou humaine ; elle fait que le *phylum*, les flux passent ici ou là, sur des lignes horizontales. C'est un phénomène de *trans-consistance*, c'est un *réseau*, parce qu'elle est fondamentalement en rapport avec d'autres villes. Elle représente un seuil de déterritorialisation, car il faut que le matériau quelconque soit suffisamment déterritorialisé pour entrer dans le réseau, se soumettre à la polarisation, suivre le circuit de recodage urbain et routier. Le maximum de déterritorialisation apparaît dans la tendance des villes commerciales et maritimes à se séparer de l'arrière-pays, de la campagne (Athènes, Carthage, Venise...). On a souvent insisté sur le caractère commercial de la ville, mais le commerce y est aussi bien spirituel, comme dans un réseau de monastères ou de cités-temples. Les villes sont des points-circuits de toute nature, qui font contrepoint sur les lignes horizontales ; elles opèrent une intégration complète, mais locale, et de ville en ville. Chacune constitue un pouvoir central, mais de polarisation ou de milieu, de coordination forcée. D'où la prétention égalitaire de ce pouvoir, quelle que soit la forme qu'il prenne, tyrannique, démocratique, oligarchique, aristocratique... Le pouvoir de ville invente l'idée de *magistrature*, très différente du *fonctionnariat* d'Etat<sup>16</sup>. Mais qui dira où est la plus grande violence civile ?

En effet, l'Etat procède autrement : c'est un phénomène d'*intra-consistance*. Il fait *résonner* ensemble des points, qui ne sont pas forcément déjà des villes-pôles, mais des points d'ordre très divers, particularités géographiques, ethniques, linguistiques, morales, économiques, technologiques... Il fait résonner la ville avec la campagne. Il opère par stratification, c'est-à-dire forme un ensemble vertical et hiérarchisé qui traverse les lignes horizon-

16. En tous ces sens, François Châtelet met en question la notion classique d'Etat-cité, et doute que la cité athénienne puisse être assimilée à un Etat quelconque (« La Grèce classique, la Raison, l'Etat », in *En marge, l'Occident et ses autres*, Aubier). Des problèmes analogues se poseraient pour l'Islam, et aussi pour l'Italie, l'Allemagne et les Flandres à partir du XI<sup>e</sup> siècle : le pouvoir politique n'y implique pas la forme-Etat. Par exemple, la communauté des villes hanséatiques, sans fonctionnaires, sans armée, et même sans personnalité juridique. La ville est toujours prise dans un réseau de villes, mais, justement, « le réseau des villes » ne coïncide pas avec « la mosaïque d'Etats » : sur tous ces points, cf. les analyses de François Fourquet et Lion Murard, *Généalogie des équipements collectifs*, 10-18, pp. 79-106.

tales en profondeur. Il ne retient donc tels et tels éléments qu'en coupant leurs relations avec d'autres éléments devenus extérieurs, en inhibant, ralentissant ou contrôlant ces relations ; si l'Etat a lui-même un circuit, c'est un circuit intérieur qui dépend d'abord de la résonance, c'est une zone de récurrence qui s'isole ainsi du reste du réseau, quitte à contrôler d'autant plus strictement les rapports avec ce reste. La question n'est pas de savoir si ce qui est retenu est naturel ou artificiel (frontières), puisqu'il y a de toute manière déterritorialisation ; mais la déterritorialisation vient ici de ce que le territoire lui-même est pris comme objet, comme matériau à stratifier, à faire résonner. Aussi le pouvoir central d'Etat est-il hiérarchique, et constitue un fonctionnariat ; le centre n'est pas au milieu, mais en haut, puisqu'il ne peut réunir ce qu'il isole que par subordination. Certes, il y a une multiplicité d'Etats non moins que de villes, mais ce n'est pas le même type de multiplicité : il y a autant d'Etats que de coupes verticales en profondeur, chacune séparée des autres, tandis que la ville est inséparable du réseau horizontal des villes. Chaque Etat est une intégration globale (et non locale), une redondance de résonance (et non de fréquence), une opération de stratification du territoire (et non de polarisation du milieu).

On peut reconstituer comment les sociétés primitives conjurent à la fois les deux seuils, tout en les anticipant. Lévi-Strauss montre que les mêmes villages sont susceptibles de deux présentations, l'une segmentaire et égalitaire, l'autre englobante et hiérarchisée. Il y a là comme *deux potentiels*, l'un qui anticipe un point central commun à deux segments horizontaux, l'autre, au contraire, un point central extérieur à une droite<sup>17</sup>. C'est que les sociétés primitives ne manquent pas de formations de pouvoir : elles en ont même beaucoup. Mais, ce qui empêche les points centraux potentiels de cristalliser, de prendre consistance, ce sont précisément les mécanismes qui font que ces formations de pouvoir ne résonnent pas ensemble dans le point supérieur, pas plus qu'elles ne polarisent dans le point commun : les cercles en effet ne sont pas concentriques, et les deux segments ont besoin d'un troisième par lequel ils communiquent<sup>18</sup>. C'est en ce sens que les sociétés primitives restent en deçà du seuil-ville autant que du seuil-Etat.

Si nous considérons maintenant les deux seuils de consistance, nous voyons bien qu'ils impliquent une déterritorialisation, par rapport aux codes territoriaux primitifs. Et il est vain de se

17. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Plon, pp. 167-168.

18. Sur un exemple précis, Louis Berthe analyse la nécessité d'un « troisième village », empêchant le circuit orienté de se fermer : « Aïnès et cadets, l'alliance et la hiérarchie chez les Baduj », pp. 214-215.

demander ce qui est premier, de la ville ou de l'Etat, de la révolution urbaine ou étatique, puisque les deux sont en présupposition réciproque. Il faut les deux pour opérer le striage de l'espace, lignes mélodiques des villes, coupes harmoniques des Etats. La seule question qui se pose est celle de la possibilité d'un rapport inverse au sein de cette réciprocity. Car, si l'Etat archaïque impérial comporte nécessairement des villes considérables, ces villes lui restent d'autant plus subordonnées que le Palais garde le monopole du commerce extérieur. Au contraire, la ville tend à s'émanciper lorsque le *surcodage* d'Etat provoque lui-même des flux *décodés*. Un décodage se joint à la déterritorialisation, et l'amplifie : le recodage nécessaire passe alors par une certaine autonomie des villes, ou bien directement par des villes commerçantes et corporatives libérées de la forme-Etat. C'est en ce sens que surgissent des cités qui n'ont plus de rapport avec leur propre terre, parce qu'elles assurent le commerce entre empires, ou, mieux, constituent elles-mêmes avec d'autres cités un réseau commercial affranchi. Il y a donc une aventure propre des villes dans les zones les plus intenses de décodage : ainsi dans le monde égéen de l'Antiquité, dans le monde occidental du Moyen Age et de la Renaissance. Et ne pourrait-on pas dire que le capitalisme est le fruit des villes, et surgit quand un recodage urbain tend à remplacer le surcodage d'Etat ? Ce ne serait pas vrai toutefois. Ce ne sont pas les villes qui créent le capitalisme. C'est que les villes commerçantes et bancaires, avec leur improductivité, leur indifférence à l'arrière-pays, n'opèrent pas un recodage sans inhiber aussi la conjugaison générale des flux décodés. S'il est vrai qu'elles anticipent le capitalisme, à leur tour elles ne l'anticipent pas sans le conjurer. Elles sont en deçà de ce nouveau seuil. Il faut donc étendre l'hypothèse de mécanismes à la fois anticipateurs et inhibiteurs : ces mécanismes jouent dans les villes « contre » l'Etat *et* « contre » le capitalisme, et pas seulement dans les sociétés primitives. Finalement, c'est par la forme-Etat et non par la forme-ville que le capitalisme triomphera : quand les Etats occidentaux seront devenus des modèles de réalisation pour une axiomatique des flux décodés, et auront, à ce titre, réassujetti les villes. Comme dit Braudel, « *chaque fois il y a deux coureurs, l'Etat, la Ville* » — deux formes et deux vitesses de déterritorialisation —, « et d'ordinaire l'Etat gagne (...), il a discipliné les villes, violemment ou non, avec un acharnement instinctif, où que nous tournions nos yeux à travers l'Europe entière (...), il a rejoint le galop des villes<sup>19</sup> ». A charge

19. Braudel, *Civilisation matérielle et capitalisme*, pp. 391-400 (sur les rapports ville-Etat en Occident). Et, comme le remarque Braudel, une des



de revanche pourtant ; en effet, si c'est l'Etat moderne qui donne au capitalisme ses modèles de réalisation, ce qui se trouve ainsi réalisé, c'est une axiomatique indépendante, mondiale, qui est comme une seule et même Ville, mégapole ou « mégamachine » dont les Etats sont des parties, des quartiers.

Nous définissons les formations sociales par des *processus machiniques*, et non pas des modes de production (qui dépendent au contraire des processus). Ainsi les sociétés primitives se définissent par des mécanismes de conjuration-anticipation ; les sociétés à Etat se définissent par des appareils de capture ; les sociétés urbaines, par des instruments de polarisation ; les sociétés nomades, par des machines de guerre ; les organisations internationales, ou plutôt œcuméniques, se définissent enfin par l'englobement de formations sociales hétérogènes. Or, précisément parce que ces processus sont des variables de coexistence qui font l'objet d'une topologie sociale, les diverses formations correspondantes coexistent. Et elles coexistent de deux façons, de manière extrinsèque et de manière intrinsèque. D'une part, en effet, les sociétés primitives ne conjurent pas la formation d'empire ou d'Etat sans l'anticiper, et ne l'anticipent pas sans qu'elle soit déjà là, faisant partie de leur horizon. Les Etats n'opèrent pas de capture sans que le capturé ne coexiste, ne résiste dans les sociétés primitives, ou ne fuie sous de nouvelles formes, villes, machines de guerre... La composition numérique des machines de guerre se superpose à l'organisation lignagère primitive, et simultanément s'oppose à l'organisation géométrique d'Etat, à l'organisation physique de ville. C'est cette coexistence extrinsèque — interaction — qui s'exprime pour elle-même dans les ensembles internationaux. Car ceux-ci n'ont certes pas attendu le capitalisme pour se former : dès le néolithique, même dès le paléolithique, on trouve les traces d'organisations œcuméniques qui témoignent d'un commerce à longue distance, et qui traversent simultanément les formations sociales les plus diverses (nous l'avons vu pour la métallurgie). Le problème de la diffusion, du diffusionnisme, est mal posé tant qu'on présuppose un centre à partir duquel la diffusion se ferait. Il n'y a de diffusion que par mise en communication de potentiels d'ordre très différents :

---

raisons de la victoire des Etats sur les villes à partir du xv<sup>e</sup> siècle, c'est que l'Etat seul a la faculté de s'approprier pleinement la machine de guerre : par recrutement territorial des hommes, investissement matériel, industrialisation de la guerre (c'est dans les manufactures d'armes plus que dans les fabriques d'épingles que la production en série et la division mécanique apparaissent). Les villes commerçantes au contraire ont besoin de guerres rapides, recourent à des mercenaires, et ne peuvent qu'encaster la machine de guerre.

toute diffusion procède au milieu, par le milieu, comme tout ce qui « pousse », du type rhizome. Une organisation internationale œcuménique ne procède pas d'un centre impérial qui s'imposerait à un milieu extérieur pour l'homogénéiser ; elle ne se réduit pas davantage à des relations entre formations de même ordre, par exemple entre Etats (S. D. N., O. N. U...). Au contraire, elle constitue un milieu intermédiaire entre les différents ordres coexistants. Aussi bien n'est-elle pas économique ou commerciale exclusivement, elle est aussi bien religieuse, artistique, etc. C'est en ce sens qu'on appellera organisation internationale tout ce qui a l'aptitude de passer par des formations sociales diverses, simultanément, Etats, villes, déserts, machines de guerre, sociétés primitives. Les grandes formations commerçantes historiques n'ont pas simplement des cités-pôles, mais des segments primitifs, impériaux, nomades, par lesquels elles passent, quitte à ressortir sous une autre forme. Samir Amin a profondément raison de dire qu'il n'y a pas de théorie économique des relations internationales, même quand ces relations sont économiques, et cela parce qu'elles sont à cheval sur des formations hétérogènes<sup>20</sup>. Une organisation œcuménique ne part pas d'un Etat même impérial, l'Etat impérial en fait seulement partie, et il en fait partie sur son propre mode, à la mesure de son ordre, qui consiste à en capturer tout ce qu'il peut. Elle ne procède pas par homogénéisation progressive, ni par totalisation, mais par prise de consistance ou consolidation du divers en tant que tel. Par exemple, la religion monothéiste se distingue du culte territorial par une prétention d'universalité. Mais cette prétention n'est pas homogénéisante, elle ne vaut qu'à force de passer partout : tel le christianisme, qui ne devient pas d'empire et de ville sans susciter aussi ses bandes, ses déserts, ses machines de guerre<sup>21</sup>. De même, pas de mouvement artistique qui n'ait ses villes et ses empires, mais aussi ses nomades, ses bandes et ses primitifs.

On peut objecter que, du moins avec le capitalisme, les relations économiques internationales, et à la limite toutes les relations internationales, tendent à l'homogénéisation des formations sociales. On citera non seulement la froide destruction concertée des sociétés primitives, mais aussi la chute des dernières formations despotiques — par exemple l'empire ottoman, qui opposait trop de résistance et d'inertie aux exigences capitalistes. Toute-

20. C'est un thème souvent développé par Samir Amin : « Puisque la théorie des relations entre formations sociales différentes ne peut être économiste, les relations internationales, qui se situent précisément dans ce cadre, ne peuvent donner lieu à une théorie économique » (*Le développement inégal*, Ed. de Minuit, pp. 124 sq.).

21. Cf. Jacques Lacarrière, *Les hommes ivres de Dieu*, Fayard.

fois, cette objection n'est que partiellement juste. Dans la mesure où le capitalisme constitue une axiomatique (production pour le marché), tous les Etats et toutes les formations sociales tendent à devenir *isomorphes*, au titre de modèles de réalisation : il n'y a qu'un seul marché mondial centré, le capitaliste, auquel participent même les pays dits socialistes. L'organisation mondiale cesse donc de passer « entre » des formes hétérogènes, puisqu'elle assure l'isomorphie des formations. Mais on aurait tort de confondre l'isomorphisme avec une homogénéité. D'une part, l'isomorphie laisse subsister ou même suscite une grande hétérogénéité des Etats (les Etats démocratiques, totalitaires, à plus forte raison les Etats « socialistes », ne sont pas des façades). D'autre part, l'axiomatique capitaliste internationale n'assure effectivement l'isomorphie des formations diverses que là où le marché intérieur se développe et s'élargit, c'est-à-dire « au centre ». Mais elle supporte, bien plus, elle exige une certaine polymorphie périphérique, pour autant qu'elle n'est pas saturée, pour autant qu'elle repousse activement ses propres limites : d'où l'existence de formations sociales hétéromorphes, à la périphérie, *qui ne constituent certes pas des survivances ou des formes transitionnelles*, puisqu'elles réalisent une production capitaliste ultra-moderne (pétrole, mines, plantations, biens d'équipements, sidérurgie, chimie...), mais qui n'en sont pas moins pré-capitalistes, ou extra-capitalistes, en raison d'autres aspects de leur production, et de l'inadéquation forcée de leur marché intérieur au marché mondial<sup>22</sup>. Quand elle devient axiomatique capitaliste, l'organisation internationale continue d'impliquer l'hétérogénéité des formations sociales, elle suscite et organise son « tiers-monde ».

Il n'y a pas seulement coexistence externe des formations, il y a aussi coexistence intrinsèque des processus machiniques. C'est que chaque processus peut fonctionner aussi sous une autre « puissance » que la sienne propre, être repris par une puissance qui correspond à un autre processus. L'Etat comme appareil de capture a une *puissance d'appropriation* ; mais, justement, cette puissance ne consiste pas seulement en ce qu'il capture tout ce

22. Samir Amin analyse cette spécificité des « formations périphériques » du Tiers Monde, et en distingue deux espèces principales, orientale et africaine, américaine : « Les Amériques, l'Asie et l'Orient arabe, l'Afrique noire n'ont pas été transformés de la même manière, parce qu'ils n'ont pas été intégrés à la même étape du développement capitaliste au centre et n'ont donc pas rempli les mêmes fonctions dans ce développement » (*Le développement inégal*, pp. 257 sq. ; et *L'accumulation à l'échelle mondiale*, Ed. Anthropos, pp. 373-376). Nous verrons toutefois comment le centre et la périphérie sont déterminés, dans certaines conditions, à échanger leurs caractères.

qu'il peut, tout ce qui est possible, sur une matière définie comme *phylum*. L'appareil de capture s'approprie également la machine de guerre, les instruments de polarisation, les mécanismes d'anticipation-conjuration. C'est dire inversement que les mécanismes d'anticipation-conjuration ont une grande *puissance de transfert* : ils ne s'exercent pas seulement dans les sociétés primitives, mais passent dans les villes qui conjurent la forme-Etat, dans les Etats qui conjurent le capitalisme, dans le capitalisme lui-même en tant qu'il conjure ou repousse ses propres limites. Et ils ne se contentent pas aussi de passer sous d'autres puissances, mais reforment des foyers de résistance et de contagion, comme nous l'avons vu pour les phénomènes de « bande », qui ont eux-mêmes leurs villes, leur internationalisme, etc. De même, les machines de guerre ont une *puissance de métamorphose*, par laquelle certes elles se font capturer par les Etats, mais par laquelle aussi elles résistent à cette capture et renaissent sous d'autres formes, avec d'autres « objets » que la guerre (la révolution ?). Chaque puissance est une force de déterritorialisation qui concourt avec les autres et contre les autres (même les sociétés primitives ont leurs vecteurs de déterritorialisation). Chaque processus peut passer sous d'autres puissances, mais aussi subordonner d'autres processus à sa propre puissance.

*Proposition XII : Capture.*

Peut-on concevoir un « échange » entre groupes primitifs étrangers, indépendamment de toute référence à des notions comme celles de stock, de travail et de marchandise ? Il semble qu'un marginalisme modifié nous donne le moyen d'une hypothèse. Car l'intérêt du marginalisme ne vient pas de sa théorie économique, extrêmement faible, mais d'une puissance logique qui fait de Jevons, par exemple, une sorte de Lewis Carroll de l'économie. Soit deux groupes abstraits, dont l'un (A) donne des graines et reçoit des haches, et l'autre (B) inversement. Sur quoi porte l'évaluation collective des objets ? Elle porte sur *l'idée* des derniers objets reçus, ou plutôt réceptibles, de part et d'autre, respectivement. Par « dernier » ou « marginal », il faut entendre non pas le plus récent, ni l'ultime, mais plutôt le pénultième, l'avant-dernier, c'est-à-dire le dernier *avant que* l'échange apparent perde tout intérêt pour les échangistes, ou les force à modifier leur agencement respectif, à entrer dans un autre agencement. On conçoit en effet que le groupe cueilleur-plantateur A, qui reçoit des haches, ait une « idée » sur le nombre de haches qui le forcerait à changer d'agencement ; et le groupe fabriquant B, sur la quantité de graines qui le forcerait à chan-

ger d'agencement. On dira alors que le rapport graines-haches est déterminé par la dernière masse de graines (pour le groupe B) qui correspond à la dernière hache (pour le groupe A). Le dernier comme objet d'évaluation collective va déterminer la valeur de toute la série. Il marque exactement le point où l'agencement doit se reproduire, recommencer un nouvel exercice ou un nouveau cycle, s'installer sur un autre territoire, et au-delà duquel l'agencement ne pourrait pas continuer tel quel. C'est donc bien un avant-dernier, un pénultième, puisqu'il est avant l'ultime. L'ultime, c'est quand l'agencement doit changer de nature : B devrait planter les graines excédentaires, A devrait précipiter le rythme de ses propres plantations et rester sur la même terre.

Nous pouvons alors poser une différence conceptuelle entre la « limite » et le « seuil », la limite désignant le pénultième, qui marque un recommencement nécessaire, et le seuil l'ultime qui marque un changement inévitable. C'est une donnée économique de toute entreprise, comporter une évaluation de la limite au-delà de laquelle l'entreprise devrait modifier sa structure. Le marginalisme prétend montrer la fréquence de ce mécanisme du pénultième : non seulement les derniers objets échangeables, mais le dernier objet productible, ou bien le dernier producteur lui-même, le producteur-limite ou marginal, avant que l'agencement ne change<sup>23</sup>. C'est une économie de la vie quotidienne. Ainsi, qu'est-ce que l'alcoolique appelle *un dernier verre* ? L'alcoolique a une évaluation subjective de ce qu'il peut supporter. Ce qu'il peut supporter, c'est précisément la limite en fonction de laquelle, selon lui, il pourra recommencer (compte tenu d'un repos, d'une pause...). Mais, au-delà de cette limite, il y a encore un seuil qui le ferait changer d'agencement : soit pour la nature des boissons, soit pour les lieux et les heures où il boit d'habitude ; soit, pire encore, il entrerait dans un agencement suicidaire, ou bien dans un agencement médical, hospitalier, etc. Il importe peu que l'alcoolique se trompe, ou qu'il utilise d'une manière très ambiguë le thème « je vais arrêter », le thème du dernier. Ce qui compte, c'est l'existence d'un critère marginal et d'une évaluation marginaliste spontanés qui règlent la valeur de toute la série des « verres ». De même, avoir *le dernier mot*, dans l'agencement-scène de ménage. Cha-

23. Gaetan Pirou, *Economie libérale et économie dirigée*, Ed. Sedes, t. I, p. 117 : « La productivité de l'ouvrier marginal détermine non seulement le salaire de cet ouvrier marginal, mais celui de tous les autres, de même que, lorsqu'il s'agissait de marchandises, l'utilité du dernier seau d'eau ou du dernier sac de blé commandait la valeur, non seulement de ce seau ou de ce sac, mais de tous les autres seaux ou tous les autres sacs. » (Le marginalisme prétend quantifier l'agencement, alors que toutes sortes de facteurs qualitatifs agissent dans l'évaluation du « dernier ».)

cun des partenaires évalue dès le début le volume ou la densité du dernier mot qui lui donnerait l'avantage, et clorait la discussion, marquant la fin d'un exercice ou d'un cycle d'agencement, pour que tout puisse recommencer. Chacun calcule ses mots en fonction de l'évaluation de ce dernier mot, et du temps vaguement convenu pour y atteindre. Et au-delà du dernier mot (pénultième) il y aurait d'autres mots encore, cette fois ultimes, qui feraient entrer dans un autre agencement, divorce par exemple, parce qu'on aurait dépassé la « mesure ». On en dira autant du *dernier amour*. Proust montrait comment un amour peut être orienté sur sa propre limite, sa propre marge : il répète sa propre fin. Ensuite un nouvel amour, si bien que chaque amour est sériel, et qu'il y a aussi une série des amours. Mais, « au-delà » encore, il y a l'ultime, là où l'agencement change, là où l'agencement amoureux fait place à un agencement artistique — l'Œuvre à faire, le problème de Proust...

L'échange est seulement une apparence : chaque partenaire ou chaque groupe apprécie la valeur du dernier objet réceptible (objet-limite), et l'équivalence apparente en découle. L'égalisation résulte des deux séries hétérogènes, l'échange ou la communication résulte des deux monologues (*palabre*). Il n'y a ni valeur d'échange ni valeur d'usage, mais évaluation du dernier de chaque côté (calcul de risque afférent à un franchissement de la limite), une évaluation-anticipation qui rend compte du caractère rituel autant qu'utilitaire, du caractère sériel autant qu'échangiste. L'évaluation de la limite pour chacun des groupes est présente dès le début, et commande déjà le premier « échange » entre les deux. Certes, il y a bien un tâtonnement, l'évaluation n'est pas séparable d'un tâtonnement collectif. Mais celui-ci ne porte pas du tout sur la quantité de travail social, il porte sur l'idée du dernier d'un côté comme de l'autre, et se fait à vitesse variable, mais toujours plus rapide que le temps nécessaire pour arriver effectivement au dernier objet ou même pour passer d'une opération à une autre<sup>24</sup>. C'est en ce sens que l'évaluation est essentiellement anticipante, déjà présente dans les premiers

24. Sur l'importance d'une théorie de l'évaluation et du tâtonnement dans le marginalisme, cf. l'exposé critique de Fradin, *Les fondements logiques de la théorie néoclassique de l'échange*, Maspero. Pour les marxistes, il y a bien aussi une évaluation tâtonnante, mais qui ne peut porter que sur la quantité de travail socialement nécessaire ; Engels en parle, précisément à propos des sociétés précapitalistes. Il invoque « un procès d'approximation en zigzag, de nombreux tâtonnements dans le noir », qui se règlent plus ou moins sur « la nécessité pour chacun de rentrer finalement dans ses frais » (on se demandera si ce dernier membre de phrase ne reconstruit pas une sorte de critère marginaliste). Cf. Engels, préface au *Capital*, livre III, Ed. Sociales, pp. 32-34.

termes de la série. On voit que l'utilité marginale (afférente aux derniers objets réceptibles des deux côtés) n'est nullement relative à un stock abstraitement supposé, mais à l'agencement respectif des deux groupes. Pareto allait dans cette direction quand il parlait d'« ophélimité » plutôt que d'utilité marginale. Il s'agit d'une *désirabilité* comme composante d'agencement : chaque groupe désire suivant la valeur du dernier objet réceptible, au-delà duquel il serait forcé de changer d'agencement. Et tout agencement a précisément deux faces, machination de corps ou d'objets, énonciation de groupe. L'évaluation du dernier est l'énonciation collective à laquelle correspond *toute la série* des objets, c'est-à-dire un cycle ou un exercice d'agencement. Les groupes primitifs échangistes apparaissent ainsi comme des groupes sériels. C'est un régime spécial, même du point de vue de la violence. Car même la violence peut être soumise à un traitement rituel marginal, c'est-à-dire à une évaluation de la « dernière violence » comme imprégnant toute la série des coups (au-delà commencerait un autre régime de violence). Nous définissions précédemment les sociétés primitives par l'existence de mécanismes *d'anticipation-conjuration*. Nous voyons mieux comment ces mécanismes se constituent et se distribuent : c'est l'évaluation du dernier comme limite qui constitue une anticipation, laquelle conjure en même temps le dernier comme seuil ou comme ultime (nouvel agencement).

Le seuil est « après » la limite, « après » les derniers objets réceptibles : il marque le moment où l'échange apparent ne présente plus d'intérêt. Or nous croyons que le stock commence précisément à ce moment ; auparavant, il peut y avoir des greniers d'échange, des greniers à échange, mais pas de stock à proprement parler. Ce n'est pas l'échange qui suppose un stock préalable, il suppose seulement une « élasticité ». Le stock ne commence que quand l'échange a perdu son intérêt, sa désirabilité, des deux côtés. Encore faut-il une condition qui donne un intérêt propre au stock, une désirabilité propre (sinon, on détruirait, on consumerait les objets plutôt qu'on ne les stockerait : la consommation est en effet le moyen pour les groupes primitifs de conjurer le stock, et de maintenir leur agencement). Le stock dépend lui-même d'un nouveau type d'agencement. Et sans doute il y a beaucoup d'ambiguïté dans ces expressions « après », « nouveau », « faire place ». En fait, le seuil est déjà là, mais en dehors de la limite, qui se contente de le mettre à distance, de le tenir à distance. Le problème est de savoir quel est cet autre agencement qui donne un intérêt actuel de stock, une désirabilité de stock. Le stock nous semble avoir un corrélat nécessaire : *ou bien la coexistence de territoires exploi-*

*tés simultanément, ou bien la succession des exploitations sur un seul et même territoire.* Voilà que les territoires forment une Terre, font place à une Terre. Tel est l'agencement qui comporte nécessairement un stock, et qui constitue dans le premier cas une culture extensive, dans l'autre cas une culture intensive (conformément au paradigme de Jane Jacobs). On voit dès lors en quoi le seuil-stock se distingue de la limite-échange : les agencements primitifs de chasseurs-cueilleurs ont une unité d'exercice qui se définit par l'exploitation d'un territoire ; la loi est de succession temporelle, parce que l'agencement ne persévère qu'en changeant de territoire à la fin de chaque exercice (itinérance, itinération) ; et, dans chaque exercice, il y a une répétition ou série temporelle qui tend vers le dernier objet comme « indice », l'objet-limite ou marginal du territoire (itération qui va commander l'échange apparent). Au contraire, dans l'autre agencement, dans l'agencement de stock, la loi est de coexistence spatiale, elle concerne l'exploitation simultanée de territoires différents ; ou bien, quand elle est successive, la succession des exercices porte sur un seul et même territoire ; et, dans le cadre de chaque exercice ou exploitation, la force d'itération sérielle fait place à une puissance de symétrie, de réflexion et de comparaison globale. En termes seulement descriptifs, nous opposerons donc les agencement sériels, itinérants ou territoriaux (qui opèrent avec des codes) ; et les agencements sédentaires, d'ensemble ou de Terre (qui opèrent avec un surcodage).

La rente foncière, dans son modèle abstrait, apparaît précisément avec la comparaison de territoires différents exploités simultanément, ou d'exploitations successives d'un seul et même territoire. La plus mauvaise terre (ou la plus mauvaise exploitation) ne comporte pas de rente, mais fait que les autres en comportent, en « produisent » comparativement<sup>25</sup>. C'est en fonction d'un stock que les rendements peuvent être comparés (mêmes semis sur des terres différentes, semis variés successivement sur la même terre). La catégorie du *dernier* confirme ici son importance économique, mais elle a tout à fait changé de sens : elle ne désigne plus le terme d'un mouvement qui s'achève en lui-même, mais le centre de symétrie pour deux mouvements dont l'un décroît et l'autre croît ; elle ne désigne plus la limite d'une série ordinale, mais le plus bas élément d'un ensemble cardinal, le seuil de l'ensemble — la terre la moins fertile dans

25. Ricardo, *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, Flammation, ch. II. Et l'analyse par Marx des deux formes de « rente différentielle », *Capital*, III, 6<sup>e</sup> section.



l'ensemble des terres simultanément exploitées<sup>26</sup>. La rente foncière homogénéise, égalise les productivités différentes en rapportant à un *propriétaire du sol* l'excès des plus fortes productivités par rapport à la plus basse : comme le prix (profit compris) s'établit d'après la terre la moins productive, la rente capte le surprofit afférent aux terres les meilleures ; elle capte « la différence obtenue par l'emploi de deux quantités égales de capital et de travail ». C'est le type même d'un appareil de capture, inséparable d'un processus de déterritorialisation relative. La terre comme objet de l'agriculture implique en effet une déterritorialisation, parce que, au lieu que les hommes se distribuent dans un territoire itinérant, ce sont des portions de terre qui se répartissent entre les hommes en fonction d'un critère quantitatif commun (fertilité à surface égale). C'est pourquoi la terre est au principe même d'un striage, procédant par géométrie, symétrie, comparaison — contrairement aux autres éléments : les autres éléments, l'eau, l'air et les vents, le sous-sol ne peuvent être striés, et par là même ne rapportent de rente qu'en tant qu'ils sont assignés par leur emplacement, c'est-à-dire par la terre<sup>27</sup>. La terre a deux potentialités de déterritorialisation : ses différences de qualité sont *comparables* entre elles, du point de vue d'une quantité qui va leur faire correspondre des portions de terre exploitables ; l'ensemble des terres exploitées est *appropriable*, par différence avec la terre sauvage extérieure, du point de vue d'un monopole qui va fixer le ou les propriétaires du sol<sup>28</sup>. C'est la seconde potentialité qui condi-

26. Bien sûr, la terre la moins féconde est aussi, théoriquement, la plus récente ou la dernière d'une série (ce qui permet à beaucoup de commentateurs de dire que Ricardo, dans sa théorie de la rente, a devancé le marginalisme). Mais ce n'est même pas une règle, et Marx montre qu'un « mouvement croissant » est possible autant qu'un « mouvement décroissant », et qu'un meilleur terrain « peut se placer au dernier rang » (cf. *Pléiade*, II, pp. 1318-1326).

27. Ricardo, p. 64 : « Si l'air, l'eau, l'élasticité de la vapeur et la pression de l'atmosphère pouvait avoir des qualités variables et limitées ; si l'on pouvait, de plus, se les approprier, tous ces agents donneraient une rente, qui se développerait à mesure que l'on utiliserait leurs différentes qualités. »

28. Les deux formes de *rente différentielle* sont fondées sur la comparaison. Mais Marx maintient l'existence d'une autre forme, méconnue par les théoriciens (Ricardo), et que les praticiens connaissent bien, dit-il : c'est la *rente absolue*, fondée sur le caractère spécial de la propriété foncière en tant que monopole. En effet, la terre n'est pas une marchandise comme les autres, parce qu'elle n'est pas reproductible au niveau d'un ensemble déterminable. Il y a donc monopole, ce qui ne veut pas dire « prix de monopole » (le prix de monopole, et la rente éventuelle correspondante, étant de tout autres questions). Au plus simple, la rente différentielle et la rente absolue se distinguent de la manière suivante :

tionne la première. Mais ce sont les deux ensemble que le territoire conjurait, en territorialisant la terre, et qui s'effectuent maintenant grâce au stock et dans l'agencement agricole, par déterritorialisation du territoire. La terre appropriée et comparée dégage des territoires un centre de convergence situé au-dehors, la terre est une idée de la ville.

La rente n'est pas le seul appareil de capture. C'est que le stock n'a pas seulement pour corrélat la terre, sous le double aspect de la comparaison des terres et de l'appropriation monopolistique de la terre ; il a pour autre corrélat le travail, sous le double aspect de la comparaison des activités et de l'appropriation monopolistique du travail (surtravail). En effet, là encore, c'est en fonction du stock que les activités du type « action libre » vont être comparées, rapportées et subordonnées à une quantité homogène et commune qu'on nomme travail. Non seulement le travail concerne le stock, soit sa constitution, soit sa conservation, soit sa reconstitution, soit son utilisation, mais le travail est lui-même de l'activité stockée, tout comme le travailleur est un « actant » stocké. Bien plus, même quand le travail est bien séparé du surtravail, on ne peut pas les tenir pour indépendants : il n'y a pas un travail dit nécessaire, et un surtravail. Le travail et le surtravail sont strictement la même chose, l'un se disant de la comparaison quantitative des activités, l'autre de l'appropriation monopolistique des travaux par l'entrepreneur (non plus par le propriétaire). Même quand ils sont distingués et séparés, nous l'avons vu, il n'y a pas de travail qui ne passe par le surtravail. Le surtravail n'est pas ce qui excède le travail ; au contraire, le travail est ce qui se déduit du surtravail et le suppose. C'est là seulement qu'on peut parler d'une valeur-travail, et d'une évaluation portant sur la quantité de travail social, tandis que les groupes primitifs étaient dans un régime d'action libre ou d'activité à variation continue. Au sens où il dépend du surtravail et de la plus-value, le profit d'entrepreneur constitue un appareil de capture, autant que la rente de propriétaire : ce n'est pas seulement le surtravail qui capture du travail, et ce

---

le prix du produit étant calculé d'après le plus mauvais terrain, l'entrepreneur du meilleur terrain aurait un surprofit si celui-ci ne se transformait en rente différentielle du propriétaire ; mais, d'autre part, la plus-value agricole étant proportionnellement plus grande que la plus-value industrielle (?), l'entrepreneur agricole en général aurait un surprofit si celui-ci ne se transformait en rente absolue du propriétaire. La rente est donc un élément nécessaire à l'égalisation ou péréquation du profit : soit égalisation du taux de profit agricole (rente différentielle), soit égalisation de ce taux avec celui du profit industriel (rente absolue). Certains économistes marxistes ont proposé un tout autre schéma de la rente absolue, mais qui conserve la distinction nécessaire de Marx.

n'est pas seulement la propriété qui capture la terre, mais le travail et le surtravail sont l'appareil de capture de l'activité, comme la comparaison des terres et l'appropriation de la terre sont l'appareil de capture du territoire<sup>29</sup>.

Il y aurait enfin un troisième appareil de capture, outre la rente et le profit, l'impôt. Nous ne pouvons comprendre cette troisième forme, et sa portée créatrice, que si nous déterminons le rapport intérieur dont la marchandise dépend. A propos de la cité grecque, et notamment de la tyrannie corinthienne, Edouard Will a montré comment l'argent ne venait pas d'abord de l'échange, ni de la marchandise ou des exigences du commerce, mais de l'impôt, qui introduit en premier la possibilité d'une équivalence monnaie = biens ou services, et qui fait de l'argent un équivalent général. En effet, la monnaie est bien un corrélat du stock, elle est un sous-ensemble du stock, en tant qu'elle peut être constituée par tout objet de longue conservation : dans le cas de Corinthe, la monnaie métallique est d'abord distribuée aux « pauvres » (en tant que producteurs), qui s'en servent pour acheter des droits de terre ; elle passe donc aux mains des « riches », à condition de ne pas s'arrêter, à condition que tous, riches et pauvres, fournissent un impôt, les pauvres en biens ou services, les riches en argent, de telle manière que s'établisse une équivalence monnaie-biens et services<sup>30</sup>. Nous verrons

29. Bernard Schmitt (*Monnaie, salaires et profit*, Ed. Castella, pp. 289-290) distingue deux formes de capture ou de « captage », qui correspondent d'ailleurs aux deux figures principales de la chasse, l'*attente* et la *poursuite*. La rente serait une capture résiduelle ou d'attente, parce qu'elle dépend de forces extérieures et opère par transfert ; le profit, une capture de poursuite ou de conquête, parce qu'il découle d'une action spécifique, et requiert une force qui lui est propre ou une « création ». Ce n'est vrai toutefois que par rapport à la rente différentielle ; comme le remarquait Marx, la rente absolue représente l'aspect « créateur » de la propriété foncière (Pléiade II, p. 1366).

30. Edouard Will (*Korinthiaka*, Ed. De Boccard, pp. 470 sq.) analyse un cas tardif, mais exemplaire, celui de la réforme du tyran Cypselos à Corinthe : a) une partie des terres de l'aristocratie de lignage sont confisquées, et distribuées aux paysans pauvres ; b) mais, en même temps, un stock métallique est constitué, par saisie sur les proscrits ; c) cet argent lui-même est distribué aux pauvres, mais pour qu'ils le donnent en indemnité aux anciens propriétaires ; d) ceux-ci dès lors s'acquitteront de l'impôt en argent, de manière à assurer une circulation ou rotation de la monnaie, et une équivalence avec les biens et services. On trouve déjà des figures analogues directement inscrites dans les empires archaïques, indépendamment des problèmes de la propriété privée. Par exemple, des terres sont distribuées aux fonctionnaires en tant que tels, qui les exploitent ou les afferment. Mais, si le fonctionnaire reçoit ainsi une rente en travail et en nature, il doit à l'empereur un impôt exigible en argent. D'où la nécessité de « banques » qui, dans des conditions complexes, assurent l'équivalence, la conversion, la circulation biens-monnaie à travers

ce que signifie cette référence à des riches et à des pauvres dans le cas déjà tardif de Corinthe. Mais, indépendamment du contexte et des particularités de cet exemple, la monnaie est toujours distribuée par un appareil de pouvoir, et dans des conditions de conservation, de circulation, de rotation, telles qu'une équivalence biens-services-argent trouve la possibilité de s'établir. Nous ne croyons donc pas à une succession, où il y aurait d'abord une rente en travail, puis une rente en nature, puis une rente pécuniaire. L'impôt est directement le lieu où s'élaborent l'équivalence et la simultanéité des trois. En règle générale, c'est l'impôt qui monétarise l'économie, c'est lui qui crée la monnaie, et la crée nécessairement en mouvement, en circulation, en rotation, et nécessairement aussi la crée en correspondance avec des services et des biens dans le courant de cette circulation. L'Etat trouvera dans l'impôt le moyen du commerce extérieur, en tant qu'il s'approprie ce commerce. Mais c'est de l'impôt, non du commerce, que la forme-argent naît<sup>31</sup>. Et la forme-argent venu de l'impôt rend possible une appropriation monopolistique de l'échange extérieur par l'Etat (commerce monétarisé). En effet, tout devient différent dans le régime des échanges. On ne se trouve plus dans la situation « primitive » où l'échange se fait indirectement, subjectivement, par égalisation respective des derniers objets réceptibles (loi de la demande). Bien sûr, l'échange reste ce qu'il est par principe, c'est-à-dire inégal, et produisant une égalisation qui en résulte : mais cette fois il y a comparaison directe, prix objectif, égalisation monétaire (loi de l'offre). Que les biens et les services soient comme des marchandises, et que la marchandise soit mesurée et égalisée par l'argent, cela découle d'abord de l'impôt. C'est pourquoi, même aujourd'hui, le sens et la portée de l'impôt apparaissent dans l'impôt dit indirect, c'est-à-dire qui fait partie du prix et influence la valeur de la marchandise, indépendamment et en dehors du marché<sup>32</sup>. Toutefois, l'impôt indirect

---

toute l'économie : cf. Guillaume Cardascia, « Armée et fiscalité dans la Babylonie achéménide », in *Armées et fiscalité dans le monde antique*, C. N. R. S., 1977.

31. Des auteurs comme Will, ou Gabriel Ardant, ont montré que la fonction commerciale ne rendait pas compte de l'origine de la monnaie, liée aux idées de « rétribution », « acquittement », « imposition ». Il le prouve surtout pour le monde grec et occidental ; mais même dans les empires d'orient, le monopole d'un commerce monétarisé nous semble supposer l'impôt monétaire. Cf. Edouard Will, « Réflexions et hypothèses sur les origines du monnayage », *Revue numismatique* 1955 ; Gabriel Ardant, *Histoire financière de l'antiquité à nos jours*, Gallimard (pp. 28 sq. : « les milieux qui donnèrent naissance à l'impôt donnèrent également naissance à la monnaie »).

32. Sur cet aspect de l'impôt indirect, cf. A. Emmanuel, *L'échange inégal*, Maspero, pp. 55-56, 246 sq. (par rapport au commerce extérieur).

n'est qu'un élément additionnel, qui s'ajoute lui-même aux prix, et les gonfle. Il n'est que l'indice ou l'expression d'un mouvement plus profond, suivant lequel l'impôt constitue la première couche d'un prix « objectif », l'aimant monétaire auxquels les autres éléments du prix, rente et profit, viennent s'ajouter, s'agglutiner, converger dans le même appareil de capture. Il y eut un grand moment du capitalisme quand les capitalistes s'aperçurent que l'impôt pouvait être productif, particulièrement favorable aux profits et même aux rentes. Mais c'est comme pour l'impôt indirect, c'est un cas favorable, qui ne doit pas cacher cependant une entente encore plus profonde et plus archaïque, une convergence et identité de principe entre trois aspects d'un même appareil. Appareil de capture à trois têtes, « formule trinitaire » qui dérive de celle de Marx (bien qu'elle distribue les choses autrement) :

	<p><i>La terre</i> (par différence avec le territoire)</p> <p>a) comparaison directe des terres, rente différentielle ; b) appropriation monopolistique de la terre, rente absolue.</p>	<p>Rente Le Propriétaire</p>
Stock	<p><i>Le travail</i> (par différence avec l'activité)</p> <p>a) comparaison directe des activités, travail ; b) appropriation monopolistique du travail, surtravail.</p>	<p>Profit L'Entrepreneur</p>
	<p><i>La monnaie</i> (par différence avec l'échange)</p> <p>a) comparaison directe des objets échangés, marchandise ; b) appropriation monopolistique du moyen de comparaison, émission de monnaie.</p>	<p>Impôt Le Banquier</p>

Concernant les rapports impôts-commerces, un cas historique particulièrement intéressant est celui du mercantilisme, analysé par Eric Alliez (*Capital et pouvoir*, texte inédit).

1. Le stock a simultanément trois aspects, terres et graines, outils, argent. La terre est du territoire stocké, l'outil de l'activité stockée, l'argent de l'échange stocké. Mais le stock ne *vient* pas des territoires, des activités ni des échanges. Il marque un autre agencement, il vient de cet autre agencement ;

2. Cet agencement, c'est la « mégamachine », ou l'appareil de capture, empire archaïque. Il fonctionne sous trois modes, qui correspondent aux aspects du stock : rente, profit, impôt. Et les trois modes convergent et coïncident en lui, dans une instance de surcodage (ou de signifiante) : le despote, à la fois propriétaire éminent de la terre, entrepreneur des grands travaux, maître des impôts et des prix. C'est comme trois capitalisations de pouvoir, ou trois articulations du « capital » ;

3. Ce qui forme l'appareil de capture, ce sont deux opérations qu'on retrouve chaque fois dans les modes convergents : comparaison directe, appropriation monopolistique. Et toujours la comparaison suppose l'appropriation : le travail suppose le sur-travail, la rente différentielle suppose l'absolue, la monnaie de commerce suppose l'impôt. L'appareil de capture constitue un espace général de comparaison, et un centre mobile d'appropriation. Système mur blanc-trou noir, tel que nous avons vu précédemment qu'il constituait le *visage* du despote. Un point de résonance circule dans un espace de comparaison, et trace cet espace en circulant. C'est bien ce qui distingue l'appareil d'Etat et les mécanismes primitifs, avec leurs territoires non coexistants et leurs centres non résonants. Ce qui commence avec l'Etat ou appareil de capture, c'est une sémiologie générale, surcodant les sémiotiques primitives. Au lieu de traits d'expression qui suivent un *phylum* machinique, et l'épousent dans une répartition de singularités, l'Etat constitue une forme d'expression qui s'asservit le phylum : le phylum ou matière n'est plus qu'un contenu comparé, homogénéisé, égalisé, tandis que l'expression devient forme de résonance ou d'appropriation. L'appareil de capture, opération sémiologique par excellence... (Les philosophes associationnistes n'avaient pas tort, en ce sens, d'expliquer le pouvoir politique par des opérations de l'esprit dépendant de l'association des idées.)

Bernard Schmitt a proposé un modèle d'appareil de capture qui rend compte des opérations de comparaison et d'appropriation. Sans doute ce modèle est-il construit en fonction de la monnaie, en économie capitaliste. Mais il semble reposer sur des principes abstraits qui débordent ces limites<sup>33</sup>. — A. On part d'un flux indivis, qui n'est encore ni approprié ni comparé, « dispo-

33. Bernard Schmitt, *Monnaie, salaires et profits*.

nibilité pure », « non-possession et non-richesse » : c'est précisément ce qui arrive dans une création de monnaie par les banques, mais c'est plus généralement la détermination du stock, création d'un flux indivis. — B. Le flux indivis se divise pour autant qu'il est distribué aux « facteurs », réparti entre les « facteurs ». Il n'y a qu'une seule sorte de facteurs, les producteurs immédiats. On peut les appeler les « pauvres », et dire que le flux est réparti entre les pauvres. Mais ce ne serait pas exact, puisqu'il n'y a pas de « riches » préalables. Ce qui compte, ce qui est important, c'est que les producteurs n'acquièrent pas encore la possession de ce qui leur est distribué, et que ce qui leur est distribué n'est pas encore une richesse : la *rémunération* ne suppose ni comparaison ni appropriation, ni vente-achat, c'est beaucoup plus une opération du type *nexum*. Il y a seulement égalité de l'ensemble B' et de l'ensemble A, de l'ensemble réparti et de l'ensemble indivis. On peut appeler *salaires nominal* l'ensemble réparti, si bien que les salaires nominaux sont la forme d'expression de tout l'ensemble indivis (« l'entière expression nominale », ou, comme on dit souvent, « l'expression de tout le revenu national ») : l'appareil de capture apparaît ici comme sémiologique. — C. On ne peut donc même pas dire que le salaire, conçu comme répartition, rémunération, soit un achat ; c'est au contraire le pouvoir d'achat qui va en découler : « La rémunération des producteurs n'est pas un achat, elle est l'opération par laquelle les achats sont possibles dans un second temps, quand la monnaie exercera sa puissance nouvelle... » En effet, c'est en tant que réparti que l'ensemble B devient richesse, ou acquiert un pouvoir comparatif, par rapport à autre chose encore. Cet autre chose, c'est l'ensemble déterminé des biens produits, et dès lors achetables. D'abord hétérogène aux biens produits, la monnaie devient un bien homogène aux produits qu'elle peut acheter, acquiert un pouvoir d'achat qui s'éteint avec l'achat réel. Ou, plus généralement, entre les deux ensembles, l'ensemble distribué B et l'ensemble des biens réels C, une *correspondance*, une *comparaison* s'établissent (« la puissance d'acquisition est créée en conjonction directe avec l'ensemble des productions réelles »). — D. C'est là que le mystère ou la magie résident, dans une sorte de décalage. Car, si nous appelons B' l'ensemble comparatif, c'est-à-dire l'ensemble mis en correspondance avec les biens réels, nous voyons qu'il est nécessairement inférieur à l'ensemble distribué. B' est nécessairement inférieur à B : même si nous supposons que le pouvoir d'achat porte sur tous les objets produits durant une période, il y a toujours un excès de l'ensemble distribué sur l'ensemble utilisé ou comparé, si bien que les producteurs immédiats ne peuvent convertir qu'une

partie. Les *salaires réels* ne sont qu'une partie des salaires nominaux ; et, de même, le travail « utile » n'est qu'une partie du travail, et la terre « utilisée » n'est qu'une partie de la terre distribuée. Si bien que l'on appellera Capture cette différence ou cet excès même qui vont constituer le profit, le surtravail ou le surproduit : « Les salaires nominaux englobent tout, mais les salariés ne conservent que les revenus *qu'ils réussissent à convertir en biens*, et ils perdent les revenus captés par les entreprises. » On dira donc que le tout était bien distribué aux « pauvres » ; mais ce sont aussi les pauvres qui se trouvent extorqués de tout ce qu'ils n'arrivent pas à convertir, dans cette étrange course de vitesse : la capture opère une inversion de l'onde ou du flux divisible. C'est précisément la capture qui est objet d'appropriation monopolistique. Et cette appropriation (par les « riches ») ne vient pas après : elle est incluse dans les salaires nominaux, tout en échappant aux salaires réels. Elle est entre les deux, elle s'insère entre la distribution sans possession, et la conversion par correspondance ou comparaison ; elle exprime la différence de puissance entre les deux ensembles, entre B et B'. Finalement, il n'y a pas du tout de mystère : *le mécanisme de capture fait déjà partie de la constitution de l'ensemble sur lequel la capture s'effectue.*

C'est un schéma très difficile à comprendre, dit son auteur, et pourtant opératoire. Il consiste à dégager une machine abstraite de capture ou d'extorsion, en présentant un « ordre des raisons » très particulier. Par exemple, la rémunération n'est pas elle-même un achat, puisque le pouvoir d'achat en découle. Comme dit Schmitt, il n'y a ni voleur ni volé, puisque le producteur ne perd que ce qu'il n'a pas et n'a aucune chance d'acquérir : c'est comme dans la philosophie du XVII<sup>e</sup> siècle, il y a des négations, mais pas de privation... Et tout coexiste dans cet appareil logique de capture. La succession y est seulement logique : la capture en elle-même surgit entre B et C, mais existe aussi bien entre A et B, entre C et A ; elle imprègne tout l'appareil, elle agit comme liaison non localisable du système. De même le surtravail : comment pourrait-on le localiser, puisque le travail le suppose ? Or l'Etat — l'Etat impérial archaïque, en tout cas —, c'est cet appareil lui-même. On a toujours tort de réclamer pour l'Etat une explication supplémentaire : ainsi nous repoussons l'Etat derrière l'Etat, à l'infini. Il vaut mieux le mettre où il est, dès le début, puisqu'il existe ponctuellement, au-delà de la limite des séries primitives. Il suffit que ce point, de comparaison et d'appropriation, soit effectivement occupé pour que fonctionne l'appareil de capture, qui va surcoder les codes primitifs, substituer des ensembles aux séries ou inverser le sens des signes. Occupé,



effectué, ce point l'est nécessairement, parce qu'il existe déjà dans l'onde convergente qui traverse les séries primitives, et les entraîne vers un seuil où, franchissant leurs limites, elle change elle-même de sens. Les primitifs n'ont jamais existé qu'en survie, déjà travaillés par l'onde réversible qui les emporte (vecteur de déterritorialisation). Ce qui dépend des circonstances extérieures, c'est seulement le lieu où s'effectue l'appareil — là où peut naître le « mode de production » agricole, Orient. C'est en ce sens que l'appareil est abstrait. Mais, en lui-même, il ne marque pas simplement une possibilité abstraite de réversibilité, il marque l'existence réelle d'un point d'inversion comme phénomène irréductible, autonome.

D'où le caractère très particulier de la violence d'Etat : il est difficile d'assigner cette violence, puisqu'elle se présente toujours comme déjà faite. Il ne suffit même pas de dire que la violence renvoie au mode de production. Marx le remarquait pour le capitalisme : il y a une violence *qui passe nécessairement par l'Etat*, qui précède le mode de production capitaliste, qui constitue l'« accumulation originelle », et rend possible ce mode de production lui-même. Si l'on s'installe dans le mode de production capitaliste, il est difficile de dire qui est voleur et qui est volé, et même où est la violence. C'est que le travailleur y naît objectivement tout nu, et le capitaliste, objectivement « vêtu », propriétaire indépendant. Ce qui a formé ainsi le travailleur et le capitalisme nous échappe, puisque opérant dans d'autres modes de production. C'est une violence qui se pose comme déjà faite, bien qu'elle se refasse tous les jours<sup>34</sup>. C'est le cas ou jamais

---

34. Marx insiste souvent sur les points suivants, notamment dans son analyse de l'accumulation originelle : 1°) celle-ci précède le mode de production, et le rend possible ; 2°) elle implique donc une action spécifique de l'Etat et du droit, qui ne s'opposent pas à la violence, mais au contraire la promeuvent (« quelques-unes de ces méthodes reposent sur l'emploi de la force brutale, mais toutes sans exception exploitent le pouvoir de l'Etat, la force concentrée et organisée de la société », Pléiade I, p. 1213) ; 3°) cette violence de droit apparaît d'abord sous sa forme brute, mais cesse d'être consciente à mesure que le mode de production s'établit, et semble renvoyer à la pure et simple Nature (« parfois on a bien encore recours à la contrainte, à l'emploi de la force brutale, mais ce n'est que par exception », I, p. 1196) ; 4°) un tel mouvement s'explique par le caractère particulier de cette violence, qui ne se laisse en aucun cas réduire au vol, au crime ou à l'illégalité (cf. *Notes sur Adolph Wagner*, II, p. 1535 : le prélèvement sur l'ouvrier n'est pas un prélèvement de peau, le capitaliste « ne se borne pas à prélever ou à voler, mais extorque la production d'une plus-value, c'est-à-dire qu'il contribue d'abord à créer ce sur quoi on prélèvera. (...) Il y a, dans la valeur constituée sans le travail du capitaliste, une partie qu'il peut s'approprier de droit, c'est-à-dire sans violer le droit correspondant à l'échange de marchandises »).

de dire que *la mutilation est préalable, préétablie*. Or, ces analyses de Marx doivent être élargies. Car il n'y a pas moins une accumulation originelle impériale qui précède le mode de production agricole, loin d'en découler ; en règle générale, il y a accumulation originelle chaque fois qu'il y a montage d'un appareil de capture, avec cette violence très particulière qui crée ou contribue à créer ce sur quoi elle s'exerce, et par là se présume elle-même<sup>35</sup>. Le problème serait donc de distinguer des régimes de violence. Et, à cet égard, nous pouvons distinguer comme autant de régimes différents, la lutte, la guerre, le crime et la police. La *lutte* serait comme le régime de la violence primitive (y compris des « guerres » primitives) : c'est une violence coup par coup, qui ne manque pas cependant d'un code, puisque la valeur des coups est fixée suivant la loi des séries, d'après la valeur d'un dernier coup échangeable, ou d'une dernière femme à conquérir, etc. D'où une sorte de ritualisation de la violence. La *guerre*, du moins rapportée à la machine de guerre, est un autre régime, parce qu'elle implique la mobilisation et l'autonomisation d'une violence dirigée d'abord et en principe contre l'appareil d'Etat (la machine de guerre en ce sens est l'invention d'une organisation nomade originale qui se retourne contre l'Etat). Le *crime* est encore différent, parce que c'est une violence d'illégalité, qui consiste à s'emparer de quelque chose à quoi l'on n'a pas « droit », de capturer quelque chose qu'on n'a pas le « droit » de capturer. Mais, justement, la *police d'Etat ou violence de droit* est encore différente, puisqu'elle consiste à capturer, tout en constituant un droit de capture. C'est une violence structurelle, incorporée, qui s'oppose à toutes les violences directes. On a souvent défini l'Etat par un « monopole de la violence », mais cette définition renvoie à une autre, qui détermine l'Etat comme « état du Droit » (Rechtsstaat). Le surcodage d'Etat, c'est précisément cette violence structurelle qui définit le droit, violence « policière » et non guerrière. Il y a violence de droit chaque fois que la violence contribue à créer ce sur quoi elle s'exerce, ou, comme dit Marx, chaque fois que la capture contribue à créer ce qu'elle capture. C'est très différent de la violence de crime. C'est pourquoi aussi, à l'inverse de la violence primitive, la violence de droit ou d'Etat semble toujours se présumer, puisqu'elle préexiste à son propre exercice : l'Etat peut alors dire que la violence est « originelle », simple phénomène de nature, et qu'il n'en est pas responsable, lui qui n'exerce la

35. Jean Robert montre bien, en ce sens, que l'accumulation originelle implique la construction violente d'un espace homogénéisé, « colonisé ».

violence que contre les violents, contre les « criminels » — contre les primitifs, contre les nomades, pour faire régner la paix...

*Proposition XIII : L'Etat et ses formes.*

Nous partons de l'Etat impérial archaïque, surcodage, appareil de capture, machine d'asservissement, qui comporte une propriété, une monnaie, un travail publics, formule parfaite en un coup, mais qui ne présuppose rien de « privé », qui ne suppose même pas un mode de production préalable, puisqu'il le fait naître. C'est l'acquis de l'archéologie, le point de départ que les analyses précédentes nous donnent. La question est alors : comment l'Etat apparut, formé d'un coup, va-t-il « évoluer » ? quels sont les facteurs d'évolution ou de mutation, et dans quels rapports les Etats évolués sont-ils avec l'Etat impérial archaïque ?

La raison d'évolution est interne, quels que soient les facteurs extérieurs qui l'appuient. *L'Etat archaïque ne surcode pas, sans libérer aussi une grande quantité de flux décodés qui vont lui échapper.* Rappelons que « décodage » ne signifie pas l'état d'un flux dont le code serait compris (déchiffré, traductible, assimilable), mais au contraire, en un sens plus radical, l'état d'un flux qui n'est plus compris dans son propre code, qui échappe à son propre code. Or, d'une part, des flux que les communautés primitives avaient relativement codés trouvent l'occasion de fuir dès que les codes primitifs ne s'ajustent plus par eux-mêmes et se subordonnent à l'instance supérieure. Mais, d'autre part, *c'est le surcodage de l'Etat archaïque qui rend lui-même possibles et suscite de nouveaux flux qui lui échappent.* L'Etat ne crée pas les grands travaux sans qu'un flux de travail indépendant n'échappe à sa bureaucratie (notamment dans les mines et la métallurgie). Il ne crée pas la forme monétaire de l'impôt sans que des flux de monnaie ne fuient, et n'alimentent ou ne fassent naître d'autres puissances (notamment dans le commerce et la banque). Et, surtout, il ne crée pas le système de sa propriété publique sans qu'un flux d'appropriation privée n'en sorte à côté, et ne se mette à couler hors de sa prise : cette propriété privée ne découle pas elle-même du système archaïque, mais se constitue marginalement, d'une manière d'autant plus nécessaire, inévitable, à travers les mailles du surcodage. Tōkei est sans doute celui qui a posé le plus sérieusement le problème d'une origine de la propriété privée, en fonction d'un système qui semble l'exclure de toutes parts. Car celle-ci ne peut naître ni du côté de l'empereur-despote, ni du côté des paysans, dont la part d'autonomie est liée à la

possession communale, ni du côté des fonctionnaires qui trouvent la base de leur existence et de leur revenu dans cette forme communale publique (« les aristocrates peuvent dans ces conditions devenir de petits despotes, mais non pas des propriétaires privés »). Même les esclaves appartiennent à la commune ou à la fonction publique. La question devient donc : y a-t-il des gens qui sont constitués dans l'empire surcodant, mais constitués comme exclus et décodés, nécessairement ? La réponse de Tôkei, c'est *l'esclave affranchi*. C'est lui qui n'a plus de place. C'est lui qui lance ses lamentations dans tout l'empire chinois : la plainte (élégie) a toujours été facteur politique. Mais c'est lui aussi qui forme les premiers germes de propriété privée, développe le commerce, et invente dans la métallurgie un esclavage privé dont il sera le nouveau maître<sup>36</sup>. Nous avons vu précédemment le rôle de l'esclave affranchi dans la machine de guerre, pour la formation du corps spécial. C'est sous une autre forme, et avec de tout autres raisons, qu'il a tant d'importance dans l'appareil d'Etat, et dans l'évolution de cet appareil, pour la formation d'un corps privé. Les deux aspects peuvent se réunir, mais renvoient à deux lignées différentes.

Ce qui compte, ce n'est donc pas le cas particulier de l'esclave affranchi. Ce qui compte, c'est le personnage collectif de l'Exclu. Ce qui compte, c'est que, d'une manière ou d'une autre, l'appareil de surcodage suscite des flux eux-mêmes décodés — de monnaie, de travail, de propriété... Ceux-ci sont le corrélat de celui-là. Et la corrélation n'est pas seulement sociale, à l'intérieur de l'empire archaïque, elle est aussi géographique. Ce serait le moment de reprendre la confrontation de l'Orient et de l'Occident. Suivant la grande thèse archéologique de Gordon Childe, l'Etat impérial archaïque implique un surplus agricole stocké, qui va rendre possible l'entretien d'un corps spécialisé d'artisans métallurgistes et commerçants. En effet, le surplus comme contenu propre du surcodage ne doit pas seulement être stocké, mais absorbé, consommé, réalisé. Sans doute cette exigence économique d'une absorption du surplus est un des principaux aspects de l'appropriation de la machine de guerre par l'Etat impérial : dès le début, l'institution militaire est un des plus forts moyens

36. Tôkei, « Les conditions de la propriété foncière dans la Chine de l'époque Tcheou », *Acta antiqua* 1958. Marx et Engels rappelaient déjà que la plèbe romaine (partiellement constituée d'affranchis publics) avait seule « le droit d'assigner la propriété de l'*ager publicus* » : les plébéiens devenaient propriétaires privés de biens fonciers, comme de richesses marchandes et artisanales, précisément en tant qu'ils étaient « exclus de tous les droits publics » (cf. Marx, *Grundrisse*, Pléiade II, p. 319, Engels, *Origine de la famille*, Ed. Sociales, p. 119).

d'absorber le surplus. Si l'on suppose pourtant que les institutions militaire et bureaucratique ne suffisent pas, la place est toute prête pour ce corps spécialisé d'artisans non cultivateurs, dont le travail renforcera la sédentarisation de l'agriculture. Or c'est en Afrasie, en Orient, que l'ensemble de ces conditions se trouvent remplies, et l'appareil d'Etat inventé : au Proche-Orient, Egypte et Mésopotamie, mais aussi dans l'Indus (et en Extrême-Orient). C'est là que se font le stockage agricole et ses concomitants, bureaucratique, militaire, mais aussi métallurgique et commercial. Seulement, cette « solution » impériale ou orientale est menacée d'une impasse : le surcodage d'Etat maintient les métallurgistes, artisans et commerçants, dans des bornes étroites, sous un contrôle bureaucratique puissant, une appropriation monopolistique du commerce extérieur, au service d'une classe dirigeante, si bien que les paysans eux-mêmes profitent peu des innovations d'Etat. Dès lors, il est bien vrai que la forme-Etat essaïme, et que l'archéologie la retrouve partout, à l'horizon de l'histoire occidentale dans le monde égéen. Mais ce n'est pas dans les mêmes conditions. Minos et Mycènes sont plutôt une caricature d'empire, Agamemnon de Mycènes n'est pas l'empereur de Chine ni le pharaon d'Egypte, et l'Egyptien peut dire aux Grecs : « Vous autres, vous serez toujours comme des enfants... » C'est que les peuples égéens sont à la fois trop éloignés pour tomber dans la sphère orientale, trop pauvres pour stocker eux-mêmes un surplus, mais ni assez éloignés ni assez démunis pour ignorer les marchés d'Orient. Bien plus, c'était le surcodage d'Orient qui assignait lui-même à ses propres commerçants un rôle à longue distance. Voilà donc que les peuples égéens se trouvent en situation de profiter du stock agricole oriental, *sans avoir à le constituer pour leur compte* : ils le pillent quand ils peuvent, et plus régulièrement s'en procurent une part contre des matières premières, même venus d'Europe centrale et occidentale (notamment bois et métaux). Certes, l'Orient doit sans cesse reproduire ses stocks ; mais, formellement, il a réussi un coup « une fois pour toutes », dont l'Occident bénéficie sans avoir à le reproduire. Il s'ensuit que les artisans métallurgistes et les commerçants prennent en Occident un tout autre statut, puisqu'ils ne dépendent pas directement dans leur existence d'un surplus accumulé par un appareil d'Etat local : même si le paysan subit une exploitation aussi dure ou parfois plus dure qu'en Orient, l'artisan et le commerçant jouissent d'un statut plus libre et d'un marché plus divers, qui préfigurent une classe moyenne. Beaucoup de métallurgistes et de commerçants d'Orient passeront dans le monde égéen, où ils trouvent ces conditions à la fois plus libres, plus variées et plus stables. Bref, *les mêmes flux qui sont surcodés en Orient tendent*

à se décodifier en Europe, dans une nouvelle situation qui est comme l'envers ou le corrélat de l'autre. La plus-value n'est plus une plus-value de code (surcodage), mais devient une plus-value de flux. C'est comme si le même problème avait reçu deux solutions, la solution d'Orient, puis celle d'Occident qui se greffe sur la première et la sort de l'impasse, tout en la supposant. Le métallurgiste et le commerçant européens ou européanisés vont se trouver devant un marché international beaucoup moins codé, qui ne se limite pas à une maison ou classe impériales. Et, comme dit Childe, les Etats égéens et occidentaux seront pris dès le début dans un système économique supra-national : ils baignent dedans, au lieu de le maintenir dans les limites de leurs propres mailles<sup>37</sup>.

C'est bien un autre pôle d'Etat qui surgit, et qu'on peut définir sommairement. *La sphère publique* ne caractérise plus la nature objective de la propriété, mais est plutôt le moyen commun d'une appropriation devenue privée ; on entre ainsi dans les mixtes public-privé qui constituent le monde moderne. *Le lien devient personnel* ; des rapports personnels de dépendance, à la fois entre propriétaires (contrats), et entre propriétés et propriétaires (conventions), doublent ou remplacent les relations communautaires et de fonction ; même l'esclavage ne définit plus la disposition publique du travailleur communal, mais la propriété privée qui s'exerce sur des travailleurs individuels<sup>38</sup>. *Le droit* tout entier subit une mutation, et devient droit subjectif, conjonctif, « topique » : c'est que l'appareil d'Etat se trouve devant une nouvelle tâche, qui consiste moins à surcoder des flux déjà codés qu'à *organiser des conjonctions de flux décodés comme tels*. Le régime des signes a donc changé : à tous ces égards, l'opération du « signifiant » impérial fait place à des *processus de subjectivation* ; l'asservissement machinique tend à être remplacé par un régime d'*assujettissement social*. Et, contrairement au pôle impérial relativement uniforme, ce second pôle présente les formes les plus diverses. Mais, si variés que soient les rapports de dépendance personnelle, ils marquent chaque fois des conjonctions topiques et qualifiées. Ce sont d'abord les empires évolués, en Orient comme en Occident, qui élaborent cette nouvelle sphère

37. Cf. les deux grands livres de V. Gordon Childe, *L'Orient préhistorique* et surtout *L'Europe préhistorique*, Payot. Notamment, l'analyse archéologique permet à Childe de conclure que le monde égéen ne présente pas de lieux d'accumulation de richesses et de denrées comparables à ceux de l'Orient, pp. 107-109.

38. Sur les différences entre l'« esclavage généralisé » dans l'empire archaïque, et l'esclavage privé, la corvée féodale, etc., cf. Charles Parain, « Protohistoire méditerranéenne et mode de production asiatique », in C. E. R. M., *Sur le mode de production asiatique*, pp. 170-173.

publique *du* privé, dans des institutions comme celles du *consilium* ou du *fiscus* de l'empire romain (c'est dans ces institutions que l'esclave affranchi prend un pouvoir politique qui double celui des fonctionnaires<sup>39</sup>). Mais ce sont aussi les cités autonomes, les féodalités... Et la question de savoir si ces dernières formations répondent encore au concept d'Etat ne peut être posée que compte tenu de certaines corrélations : tout autant que les empires évolués, les cités et les féodalités supposent un empire archaïque qui leur sert de fond ; elles sont elles-mêmes en contact avec des empires évolués qui réagissent sur elles ; elles préparent activement des formes nouvelles d'Etat (par exemple, la monarchie absolue comme aboutissement d'un droit subjectif et d'un processus féodal<sup>40</sup>). En effet, dans le riche domaine des rapports personnels, ce qui compte, ce n'est pas le caprice ou la variabilité des personnes, mais la consistance des rapports, et l'adéquation d'une subjectivité qui peut aller jusqu'au délire, avec des actes qualifiés qui sont sources de droits et d'obligations. Dans une belle page, Edgar Quinet soulignait cette coïncidence entre « le délire des douze Césars et l'âge d'or du droit romain<sup>41</sup> ».

Or les subjectivations, les conjonctions, les appropriations n'empêchent pas les flux décodés de continuer à couler, et d'engendrer sans cesse de nouveaux flux qui s'échappent (nous l'avons vu par exemple, au niveau d'une micropolitique au Moyen Age). C'est même l'équivoque de ces appareils : à la fois ils ne fonctionnent qu'avec des flux décodés, et pourtant ne les laissent pas concourir ensemble, opère les conjonctions topiques qui valent pour autant de nœuds ou recodages. D'où l'impression des historiens quand ils disent que le capitalisme « aurait pu » se produire dès ce moment-là — en Chine, à Rome, à Byzance, au Moyen Age — que les conditions en étaient données, mais qu'elles n'étaient pas effectuées ni même effectuelles. C'est que la pression des flux dessine en creux le capitalisme, mais qu'il faut pour le réaliser toute une *intégrale des flux décodés*, toute une *conjugaison généralisée* qui déborde et renverse les appareils précé-

39. Cf. Boulvert, *Domestique et fonctionnaire sous le haut-empire romain*, Les Belles Lettres. Plus généralement, Paul Veyne a analysé la formation d'un « droit subjectif » dans l'empire romain, les institutions correspondantes, et le nouveau sens public du privé. Il montre comment ce droit romain est un « droit sans concepts », qui procède par « topique », et s'oppose en ce sens à la conception moderne du droit, « axiomatique » : cf. *Le pain et le cirque*, Ed. du Seuil, ch. III et IV, et p. 744.

40. Cf. François Hincker, « La monarchie absolue française », in C. E. R. M., *Sur le féodalisme*, Ed. Sociales.

41. Edgar Quinet, *Le génie des religions*, Œuvres complètes, Hachette, t. I.

dents. Et en effet, quand il s'agit pour Marx de définir le capitalisme, il commence par invoquer l'avènement d'une seule Subjectivité globale et non qualifiée, qui capitalise tous les processus de subjectivation, « toutes les activités sans distinction » : « l'activité productrice en général », « l'essence subjective unique de la richesse... ». Et ce Sujet unique s'exprime maintenant dans un Objet quelconque, non plus dans tel ou tel état qualitatif : « Avec l'universalité abstraite de l'activité créatrice de richesse, on a en même temps l'universalité de l'objet en tant que richesse, le produit tout court ou le travail tout court, mais, en tant que travail passé, matérialisé <sup>41</sup>. » La circulation constitue le capital comme subjectivité adéquate à la société tout entière. Or, justement, cette nouvelle subjectivité sociale ne peut se constituer que dans la mesure où les flux décodés débordent leurs conjonctions, et atteignent à un niveau de décodage que les appareils d'Etat ne peuvent plus rattraper : il faut *d'une part* que le flux de travail ne soit plus déterminé dans l'esclavage ou le servage, mais devienne travail libre et nu ; il faut *d'autre part* que la richesse ne soit plus déterminée comme foncière, marchande, financière, et devienne capital pur, homogène et indépendant. Et, sans doute, ces deux devenirs au moins (car d'autres flux aussi concurrent) font intervenir beaucoup de contingences, et de facteurs différents sur chacune des lignes. Mais c'est leur conjugaison abstraite en une fois qui constituera le capitalisme, fournissant l'un à l'autre un sujet-universel et un objet-quelconque. Le capitalisme se forme quand le flux de richesse non qualifié rencontre le flux de travail non qualifié, et se conjugue avec lui <sup>43</sup>. C'est ce que les conjonctions précédentes, encore qualitatives ou topiques, avaient toujours inhibé (les deux principaux inhibiteurs, c'étaient l'organisation féodale des campagnes et l'organisation corporative des villes). Autant dire que le capitalisme se forme avec *une axiomatique générale des flux décodés*. « Le capital est un droit, ou, pour être plus précis, un rapport de production qui se manifeste comme un droit, et comme tel il est indépendant de la forme concrète qu'il revêt à chaque moment de sa fonction productive <sup>44</sup>. » La propriété privée n'exprime plus

42. Marx, *Introduction générale à la critique de l'économie politique*, Pléiade I, p. 258.

43. Sur l'indépendance historique des deux séries, et leur « rencontre », cf. Balibar, in *Lire le Capital*, Maspero, t. II, pp. 286-289.

44. Arghiri Emmanuel, *L'échange inégal*, pp. 68-69 (et la citation de Sweezy : « Capital n'est pas un simple synonyme de moyens de production, c'est les moyens de production réduits à un fonds de valeur qualitativement homogène et quantitativement commensurable », d'où la péréquation du profit). Dans son analyse de l'accumulation originelle du capital.



le lien de la dépendance personnelle, mais l'indépendance d'un Sujet qui constitue maintenant le seul lien. C'est une grande différence dans l'évolution de la propriété privée : quand elle porte elle-même sur des droits, au lieu que le droit la fasse porter sur la terre, les choses ou les personnes (d'où notamment, la célèbre question de l'élimination de la rente foncière dans le capitalisme). *Nouveau seuil de déterritorialisation*. Et, quand le capital devient ainsi un droit actif, c'est toute la figure historique du droit qui change. Le droit cesse d'être le surcodage des coutumes, comme dans l'empire archaïque ; il n'est plus un ensemble de topiques, comme dans les Etats évolués, les cités et les féodalités ; il prend de plus en plus la forme directe et les caractères immédiats de l'axiomatique, comme on le voit dans notre « code » civil<sup>45</sup>.

Quand les flux atteignent à ce seuil capitaliste de décodage et de déterritorialisation (travail nu, capital indépendant), il semblerait précisément qu'il n'y ait plus besoin d'Etat, de domination politique et juridique distincte, pour assurer l'appropriation devenue directement économique. L'économie forme en effet une axiomatique mondiale, une « énergie cosmopolite universelle qui renverse toute barrière et tout lien », une substance mobile et convertible « telle que la valeur totale du produit annuel ». On peut faire aujourd'hui le tableau d'une énorme masse monétaire dite apatride, qui circule à travers les changes et les frontières, échappant au contrôle des Etats, formant une organisation œcuménique multinationale, constituant une puissance supranationale de fait, insensible aux décisions des gouvernements<sup>46</sup>. Mais, quelles que soient les dimensions et quantités actuelles, c'est dès

---

Maurice Dobb montre bien que celle-ci ne porte pas sur les moyens de production, mais sur des « droits et titres de richesse » convertibles, en vertu des circonstances, en moyens de production (*Etudes sur le développement du capitalisme*, Maspero, pp. 189-199).

45. Cf. l'opposition marquée par certains juristes, et reprise par Paul Veyne, entre le droit romain « à topique », et le droit moderne du type code civil, « axiomatique ». On peut définir certains aspects fondamentaux qui rapprochent le Code civil d'une axiomatique plutôt que d'un code : 1°) la prédominance de la forme énonciative sur l'impérative, et sur les formules affectives (damnation, exhortation, admonestation, etc.) ; 2°) la prétention du Code à former un système rationnel complet et saturé ; 3°) mais, en même temps, la relative indépendance des propositions, qui permet d'ajouter des axiomes. Sur ces aspects, cf. Jean Ray, *Essai sur la structure logique du code civil français*, Alcan. On sait que la systématisation du droit romain se fait très tardivement, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles.

46. Cf. Jean Saint-Geours, *Pouvoir et finance*, Fayard. Saint-Geours est un des meilleurs analystes du système monétaire, mais aussi des mixtes « privé-public » dans l'économie moderne.

le début que le capitalisme a mobilisé une force de déterritorialisation qui débordait infiniment la déterritorialisation propre à l'Etat. Car l'Etat, dès le paléolithique ou le néolithique, est déterritorialisant dans la mesure où il fait de la terre un *objet* de son unité supérieure, un ensemble forcé de coexistence au lieu du libre jeu des territoires entre eux et avec les lignages. Mais c'est précisément en ce sens que l'Etat est dit « territorial ». Tandis que le capitalisme n'est pas du tout territorial, même à ses débuts : sa puissance de déterritorialisation consiste à prendre pour objet, non pas même la terre, mais le « travail matérialisé », la marchandise. Et la propriété privée n'est plus celle de la terre ou du sol, ni même de moyens de production comme tels, mais celle de droits abstraits convertibles<sup>47</sup>. C'est pourquoi le capitalisme marque une mutation des organisations œcuméniques ou mondiales, qui prennent une consistance en elles-mêmes : au lieu de résulter des formations sociales hétérogènes et de leurs rapports, c'est l'axiomatique mondiale en grande partie qui distribue ces formations, fixe leurs rapports, en organisant une division internationale du travail. Sous tous ces aspects, on dirait que le capitalisme développe un ordre économique qui pourrait se passer d'Etat. Et en effet le capitalisme ne manque pas de cris de guerre contre l'Etat, non seulement au nom du marché, mais en vertu de sa déterritorialisation supérieure.

Ce n'est toutefois qu'un aspect très partiel du capital. S'il est vrai que nous n'employons pas le mot « axiomatique » à la façon d'une simple métaphore, il faut rappeler ce qui distingue une axiomatique de tout le genre des codes, surcodages et recodages : l'axiomatique considère directement des éléments et des rapports purement fonctionnels dont la nature n'est pas spécifiée, et qui se réalisent immédiatement à la fois dans des domaines très divers, tandis que les codes sont relatifs à ces domaines, énoncent des rapports spécifiques entre éléments qualifiés, qui ne peuvent être ramenés à une unité formelle supérieure (surcodage) que par transcendance et indirectement. Or *l'axiomatique immanente*, en ce sens, trouve dans les domaines qu'elle traverse autant de *modèles dits de réalisation*. On dira de même que le capital comme droit, comme élément « qualitativement homogène et quantitativement commensurable », se réalise dans des secteurs

---

47. Sur la tendance à l'élimination de la rente foncière dans le capitalisme, cf. Amin et Vergopoulos, *La question paysanne et le capitalisme*, Ed. Anthropos. Samir Amin analyse les raisons pour lesquelles la rente foncière et la rente minière, de deux manières différentes, gardent ou prennent un sens actuel dans les régions périphériques : *La loi de la valeur et le matérialisme historique*, Ed. de Minuit, ch. IV et VI.

et moyens de production (ou que le « capital global » se réalise dans le « capital parcellisé »). Ce ne sont pourtant pas les différents secteurs qui servent eux seuls de modèles de réalisation, *ce sont les Etats*, dont chacun groupe et combine plusieurs secteurs, d'après ses ressources, sa population, sa richesse, son équipement, etc. Avec le capitalisme, les Etats ne s'annulent donc pas, mais changent de forme et prennent un nouveau sens : modèles de réalisation d'une axiomatique mondiale qui les dépasse. Mais dépasser, ce n'est nullement se passer de... Nous avons vu précisément que le capitalisme passait par la forme-Etat plutôt que par la forme-ville ; et les mécanismes fondamentaux décrits par Marx (régime colonial, dette publique, fiscalité moderne et impôt indirect, protection industrielle, guerres commerciales) peuvent être préparés dans les villes, ils ne fonctionnent comme mécanismes d'accumulation, d'accélération et de concentration que dans la mesure où ils sont appropriés par des Etats. Des événements récents confirmeraient d'une autre façon ce même principe : la N. A. S. A. par exemple semblait prête à mobiliser des capitaux considérables pour l'exploration interplanétaire, comme si le capitalisme chevauchait un vecteur qui l'envoyait dans la lune ; mais à la suite de l'U. R. S. S., qui concevait plutôt l'extra-terrestre comme une ceinture devant entourer la terre prise pour « objet », le gouvernement américain coupa les crédits d'exploration, et ramena dans ce cas le capital à un modèle plus centré. Il appartient ainsi à la déterritorialisation d'Etat de modérer la déterritorialisation supérieure du capital, et de fournir à celui-ci des reterritorialisations compensatoires. Plus généralement, indépendamment de cet exemple extrême, nous devons tenir compte d'une détermination « matérialiste » de l'Etat moderne ou de l'Etat-nation : un groupe de producteurs où travail et capital circulent librement, c'est-à-dire où l'homogénéité et la concurrence du capital s'effectuent sans obstacles extérieurs en principe. Le capitalisme a toujours eu besoin d'une nouvelle force et d'un nouveau droit des Etats pour s'effectuer, tant au niveau du flux de travail nu qu'au niveau du flux de capital indépendant.

Voilà que les Etats ne sont plus du tout les paradigmes transcendants d'un surcodage, mais les modèles de réalisation immanents pour une axiomatique des flux décodés. Encore une fois, le mot « axiomatique » est si peu une métaphore ici qu'on retrouve littéralement à propos de l'Etat les problèmes théoriques que posent les modèles dans une axiomatique. Car les modèles de réalisation, si divers soient-ils, sont censés être *isomorphes* par rapport à l'axiomatique qu'ils effectuent ; toutefois, cette isomorphie, compte tenu des variations concrètes, se concilie avec les plus grandes différences formelles. Bien plus, une même

axiomatique semble bien pouvoir comporter des modèles polymorphes, non seulement en tant qu'elle n'est pas encore « saturée », mais comme éléments intégrants de sa saturation<sup>48</sup>. Ces « problèmes » deviennent singulièrement politiques quand on pense aux Etats modernes : 1) N'y a-t-il pas une isomorphie de tous les Etats modernes par rapport à l'axiomatique capitaliste, au point que les Etats démocratiques, totalitaires, libéraux, tyranniques, dépendent seulement de variables concrètes, et de la distribution mondiale de ces variables qui subissent toujours des réaménagements éventuels ? Même les Etats dits socialistes sont isomorphes, dans la mesure où il n'y a qu'*un seul marché mondial*, capitaliste. — 2) Inversement, l'axiomatique capitaliste mondiale ne supporte-t-elle pas une réelle polymorphie, ou même une hétéromorphie des modèles, et pour deux raisons ? D'une part, parce que le capital comme rapport de production en général peut très bien intégrer des secteurs ou modes de production concrets non capitalistes. Mais, d'autre part et surtout, parce que les Etats socialistes bureaucratiques peuvent eux-mêmes développer des rapports de production différents, qui ne se conjuguent avec le capitalisme que pour former un ensemble dont la « puissance » déborde l'axiomatique elle-même (il faudra essayer de déterminer la nature de cette puissance, pourquoi nous la pensons si souvent de manière apocalyptique, quels conflits elle engendre, quelles chances incertaines elle nous laisse...). — 3) Une typologie des Etats modernes rejoindrait ainsi une méta-économie : il serait inexact de traiter tous les Etats comme « se valant » (même l'isomorphie n'a pas cette conséquence) ; mais non moins inexact de privilégier telle forme d'Etat (en oubliant que la polymorphie établit de strictes complémentarités, par exemple entre les démocraties occidentales et les tyrannies coloniales ou néocoloniales qu'elles instaurent ou entretiennent ailleurs) ; non moins inexact encore d'assimiler les Etats socialistes bureaucratiques à des Etats capitalistes totalitaires (en négligeant que l'axiomatique peut

48. Les livres d'introduction à la méthode axiomatique soulignent un certain nombre de problèmes. Soit le beau livre de Robert Blanché, *L'axiomatique*, P. U. F. Il y a d'abord la question de l'indépendance respective des axiomes, et de la saturation ou non du système (§§ 14 et 15). En second lieu, les « modèles de réalisation », leur hétérogénéité, mais aussi leur isomorphie par rapport à l'axiomatique (§ 12). Et puis l'éventualité d'une polymorphie des modèles, non seulement dans un système non saturé, mais même dans une axiomatique saturée (§§ 12, 15, 26). Et puis, encore, la question des « propositions indécidables » auxquelles se heurte une axiomatique (§ 20). Enfin, la question de la « puissance », qui fait que les ensembles infinis non démontrables débordent l'axiomatique (§ 26 et la puissance du continu). Ce sont tous ces aspects qui fondent la confrontation de la politique avec une axiomatique.

comporter une réelle hétéromorphie dont se dégage la puissance d'ensemble supérieure, même si c'est pour le pire).

Ce qu'on appelle l'Etat-nation, sous les formes les plus diverses, c'est précisément l'Etat comme modèle de réalisation. Et, en effet, la naissance des nations implique beaucoup d'artifices : c'est qu'elles ne se constituent pas seulement dans une lutte active contre les systèmes impériaux ou évolués, contre les féodalités, contre les cités, mais opèrent elles-mêmes un écrasement de leurs « minorités », c'est-à-dire des phénomènes minoritaires ou qu'on pourrait appeler « nationalitaires », qui les travaillent du dedans, et qui trouvaient au besoin un degré de liberté plus grand dans les anciens codes. Les constituants de la nation, c'est une terre, un peuple : « natal » qui n'est pas forcément inné, « populaire » qui n'est pas forcément donné. Le problème de la nation s'exacerbe dans les deux cas extrêmes d'une terre sans peuple, ou d'un peuple sans terre. Comment faire un peuple et une terre, c'est-à-dire une nation — une ritournelle ? Les moyens les plus sanglants et les plus froids concourent ici avec les élans du romantisme. L'axiomatique est complexe, et ne manque pas de passions. C'est que le natal ou la terre, nous l'avons vu ailleurs, implique une certaine déterritorialisation des territoires (lieux communaux, provinces impériales, domaines seigneuriaux, etc.), et le peuple, un décodage de la population. C'est sur ces flux décodés et déterritorialisés que la nation se constitue, et ne se sépare pas de l'Etat moderne qui donne une consistance à la terre et au peuple correspondants. C'est le flux de travail nu qui fait le peuple, comme c'est le flux de Capital qui fait la terre et son équipement. Bref, la nation est l'opération même d'une subjectivité collective, auquel l'Etat moderne correspond comme procès d'assujettissement. C'est bien sous cette forme d'Etat-nation, avec toutes les diversités possibles, que l'Etat devient modèle de réalisation pour l'axiomatique capitaliste. Ce qui ne revient nullement à dire que les nations soient des apparences ou des phénomènes idéologiques, mais au contraire les formes vivantes et passionnelles où se réalisent d'abord l'homogénéité qualitative et la concurrence quantitative du capital abstrait.

Nous distinguons comme deux concepts *l'asservissement machinique* et *l'assujettissement social*. Il y a asservissement lorsque les hommes sont eux-mêmes pièces constituantes d'une machine, qu'ils composent entre eux et avec d'autres choses (bêtes, outils), sous le contrôle et la direction d'une unité supérieure. Mais il y a assujettissement lorsque l'unité supérieure constitue l'homme comme un sujet qui se rapporte à un objet devenu extérieur, que cet objet soit lui-même une bête, un outil ou même une machine : l'homme alors n'est plus composante de la machine, mais ouvrier,

usager..., il est assujéti à la machine, et non plus asservi *par* la machine. Ce n'est pas dire que le second régime est plus humain. Mais le premier régime semble renvoyer par excellence à la formation impériale archaïque : les hommes n'y sont pas sujets, mais bien pièces d'une machine qui surcode l'ensemble (ce qu'on a appelé « esclavage généralisé », par opposition à l'esclavage privé de l'antiquité, ou au servage féodal). Lewis Mumford nous semble avoir raison de désigner les empires archaïques sous le nom de mégamachines, en précisant que, là non plus, il ne s'agit pas de métaphore : « Si, plus ou moins en accord avec la définition classique de Reuleaux, on peut considérer une machine comme la combinaison d'éléments solides ayant chacun sa fonction spécialisée, et fonctionnant sous contrôle humain pour transmettre un mouvement et exécuter un travail, alors la *machine humaine* était bien une vraie machine<sup>49</sup>. » Certes, c'est l'Etat moderne et le capitalisme qui promeuvent le triomphe des machines, et notamment des machines motrices (tandis que l'Etat archaïque n'avait au mieux que des machines simples) ; mais on parle alors de *machines techniques*, extrinsèquement définissables. Et, justement, on n'est pas asservi par la machine technique, on y est assujéti. Il semble en ce sens que, avec le développement technologique, l'Etat moderne ait substitué à l'asservissement machinique un assujétissement social de plus en plus fort. Déjà l'esclavage antique et le servage féodal étaient des procédés d'assujétissement. Quant au travailleur « libre » ou nu du capitalisme, il pousse l'assujétissement à son expression la plus radicale, puisque les procès de subjectivation n'entrent même plus dans des conjonctions partielles qui en interrompraient le cours. En effet, le capital agit comme point de subjectivation constituant tous les hommes en sujets, mais les uns, les « capitalistes », sont comme les sujets d'énonciation qui forment la subjectivité privée du capital, tandis que les autres, les « prolétaires », sont les sujets d'énoncé, assujétis aux machines techniques où s'effectue le capital constant. Le régime du salariat pourra donc porter l'assujétissement des hommes à un point inouï, et témoigner d'une cruauté particulière, il n'en aura pas moins raison de pousser son cri humaniste : non, l'homme n'est pas une machine, nous ne le traitons pas comme une machine, nous ne confondons certes pas le capital variable et le capital constant...

Mais si le capitalisme apparaît comme une entreprise mondiale de subjectivation, c'est en constituant une axiomatique des flux décodés. Or l'assujétissement social, comme corrélat de la subjectivation, apparaît beaucoup plus dans les modèles de réali-

49. L. Mumford, « La première mégamachine », *Diogène*, juillet 1966.

sation de l'axiomatique que dans l'axiomatique elle-même. C'est dans le cadre de l'État-nation, ou des subjectivités nationales, que se manifestent les procès de subjectivation et les assujettissements correspondants. Quant à l'axiomatique même, dont les États sont modèles de réalisation, elle restaure ou réinvente, sous de nouvelles formes devenues techniques, tout un système d'asservissement machinique. Ce n'est nullement un retour à la machine impériale, puisqu'on est maintenant dans l'immanence d'une axiomatique, et non sous la transcendance d'une Unité formelle. Mais c'est bien la réinvention d'une machine dont les hommes sont les parties constituantes, au lieu d'en être les ouvriers et les usagers assujettis. Si les machines motrices ont constitué le deuxième âge de la machine technique, les machines de la cybernétique et de l'informatique forment un troisième âge qui recompose un régime d'asservissement généralisé : des « systèmes hommes-machines », réversibles et récurrents, remplacent les anciennes relations d'assujettissement non réversibles et non récurrentes entre les deux éléments ; le rapport de l'homme et de la machine se fait en termes de communication mutuelle intérieure, et non plus d'usage ou d'action<sup>50</sup>. Dans la composition organique du capital, le capital variable définit un régime d'assujettissement du travailleur (plus-value humaine) ayant pour cadre principal l'entreprise ou l'usine ; mais, quand le capital constant croît proportionnellement de plus en plus, dans l'automation, on trouve un nouvel asservissement, en même temps que le régime du travail change, que la plus-value devient machinique et que le cadre s'étend à la société tout entière. On dirait aussi bien qu'un peu de subjectivation nous éloignait de l'asservissement machinique, mais que beaucoup nous y ramène. On a récemment souligné à quel point l'exercice du pouvoir moderne ne se réduisait pas à l'alternative classique « répression ou idéologie », mais impliquait des procès de normalisation, de modulation, de modélisation, d'information, qui portent sur le langage, la perception,

---

50. L'ergonomie distingue les systèmes « homme-machine » (ou postes de travail) et les systèmes « hommes-machines » (ensembles communicants d'éléments humains et non humains). Or ce n'est pas seulement une différence de degré, le second point de vue n'est pas une généralisation du premier : « La notion d'information perd son aspect anthropocentrique », et les problèmes ne sont pas d'adaptation, mais de choix d'un élément humain ou non humain suivant le cas. Cf. Maurice de Montmolin, *Les systèmes hommes-machines*, P. U. F. La question n'est plus d'adapter, même sous violence, mais de localiser : où est ta place ? Même les infirmités peuvent servir, au lieu d'être corrigées ou compensées. Un sourd-muet peut être essentiel dans un système de communication « hommes-machines ».

le désir, le mouvement, etc., et qui passent par des micro-agencements. C'est cet ensemble qui comporte à la fois de l'assujettissement et de l'asservissement, poussés aux extrêmes, comme deux parties simultanées ne cessant pas de se renforcer et de se nourrir l'une de l'autre. Par exemple : on est assujéti à la télé pour autant qu'on en fait usage et qu'on en consomme, dans cette situation très particulière d'un sujet d'énoncé qui se prend plus ou moins pour sujet d'énonciation (« vous, chers téléspectateurs, qui faites la télé... ») ; la machine technique est le médium entre deux sujets. Mais on est asservi par la télé comme machine humaine pour autant que les téléspectateurs sont, non plus des consommateurs ou des usagers, ni même des sujets censés la « fabriquer », mais des pièces composantes intrinsèques, des « entrées » et des « sorties », des *feed-back* ou des récurrences, qui appartiennent à la machine et non plus à la manière de la produire ou de s'en servir. Dans l'asservissement machinique, il n'y a que des transformations ou des échanges d'informations dont les uns sont mécaniques et les autres humains<sup>51</sup>. Et bien sûr on ne réservera pas l'assujettissement à l'aspect national, tandis que l'asservissement serait international ou mondial. Car l'informatique est aussi la propriété des Etats qui se montent en systèmes hommes-machines. Mais c'est justement dans la mesure où les deux aspects, celui de l'axiomatique et celui des modèles de réalisation, ne cessent de passer l'un dans l'autre, et de communiquer eux-mêmes. Reste que l'assujettissement social se mesure au modèle de réalisation, comme l'asservissement machinique s'étend à l'axiomatique effectuée dans le modèle. Nous avons le privilège de subir, à travers les mêmes choses et les mêmes événements, les deux opérations à la fois. Assujettissement et asservissement forment deux pôles coexistants, plutôt que des stades.

Nous pouvons revenir aux diverses formes d'Etat du point de vue d'une histoire universelle. Nous distinguons trois grandes formes : 1) les Etats archaïques impériaux, paradigmes, qui constituent une machine d'asservissement, par surcodage de flux déjà codés (ces Etats ont peu de diversité, en raison d'une certaine immutabilité formelle qui vaut pour tous) ; 2) les Etats très divers entre eux, empires évolués, cités, systèmes féodaux, monarchies..., qui procèdent plutôt par subjectivation et assujettissement, et constituent des conjonctions topiques ou qualifiées de flux décodés ; 3) les Etats-nations modernes, qui poussent encore

51. C'est un des thèmes de base de la science-fiction, montrer comment l'asservissement machinique se combine avec les processus d'assujettissement, mais les déborde et s'en distingue, opérant un saut qualitatif ; par exemple, Bradbury : la télévision n'étant même plus un instrument qui ferait le centre de la maison, mais constituant les murs de la maison.



plus loin le décodage, et qui sont comme les modèles de réalisation d'une axiomatique ou d'une conjugaison générale des flux (ces Etats combinent l'assujettissement social et le nouvel asservissement machinique, et leur diversité même concerne l'isomorphie, la polymorphie ou l'hétéromorphie éventuelles des modèles par rapport à l'axiomatique).

Il y a certes toutes sortes de circonstances extérieures qui marquent des coupures profondes entre ces types d'Etat, et d'abord qui frappent les empires archaïques d'un oubli radical, d'un ensevelissement dont seul l'archéologie les sort. Brusque disparition de ces empires, comme dans une catastrophe instantanée. Telle l'invasion doriennne, une machine de guerre se dresse et s'exerce du dehors, et tue la mémoire. Et pourtant, il en va tout autrement de l'intérieur, où les Etats résonnent entre eux tous ensemble, s'approprient des armées, et font valoir une unité de composition, malgré leurs différences d'organisation et de développement. Il est certain que tous les flux décodés, quels qu'ils soient, sont aptes à former une machine de guerre contre l'Etat. Mais tout change suivant que ces flux se connectent à la machine de guerre, ou au contraire entrent dans des conjonctions ou dans une conjugaison générale qui les approprient à l'Etat. De ce point de vue, les Etats modernes ont avec l'Etat archaïque une sorte d'unité trans-spatiotemporelle. De I à II, la corrélation interne apparaît le plus nettement dans la mesure où les formes émiettées du monde égéen présupposent la grande forme impériale d'Orient, et y trouvent précisément le stock ou le surplus agricole qu'ils n'ont pas besoin de produire ou d'accumuler pour leur compte. Et dans la mesure où les Etats du deuxième âge sont quand même obligés de refaire un stock, ne serait-ce qu'en vertu des circonstances extérieures — quel Etat pourrait s'en passer ? — c'est toujours en réactivant une forme impériale évoluée, qu'on trouve ressuscitée par le monde grec, romain ou féodal : toujours un empire à l'horizon, qui joue le rôle de signifiant et d'englobant pour les Etats subjectifs. Et de II à III, la corrélation n'est pas moindre ; car les révolutions industrielles ne manquent pas, et la différence est si mince entre les conjonctions topiques et la grande conjugaison des flux décodés qu'on a l'impression que le capitalisme n'a pas cessé de naître, de disparaître et de ressusciter, à tous les carrefours de l'histoire. Et de III à I, la corrélation est aussi nécessaire : les Etats modernes du troisième âge restaurent bien l'empire le plus absolu, nouvelle « mégamachine », quelle que soit la nouveauté ou l'actualité de la forme devenue immanente, en réalisant une axiomatique qui fonctionne par asservissement machinique autant que par assujet-

tissement social. Le capitalisme a réveillé l'Urstaat, et lui donne de nouvelles forces<sup>52</sup>.

Non seulement, comme disait Hegel, tout Etat implique « les moments essentiels de son existence en tant qu'Etat », mais il y a un unique moment, au sens de couplage des forces, et ce moment de d'Etat, c'est capture, lien, nœud, *nexum*, capture magique. Faut-il parler d'un second pôle, qui opérerait plutôt par pacte et contrat ? N'est-ce pas plutôt l'autre force, telle que la capture forme le moment unique du couple ? Car les deux forces, c'est surcodage des flux codés, et traitement des flux décodés. Le contrat est une expression juridique de ce deuxième aspect : il apparaît comme le procès de subjectivation, dont l'assujettissement est le résultat. Et il faudra que le contrat aille jusqu'au bout, c'est-à-dire qu'il ne se fasse même plus entre deux personnes, mais entre soi et soi, dans la même personne, *Icb = Icb*, en tant que sujette et souveraine. Extrême perversion du contrat qui restitue le plus pur des nœuds. C'est le nœud, c'est le lien, la capture, qui traverse ainsi une longue histoire : d'abord lien collectif impérial, objectif ; puis toutes les formes de liens personnels subjectifs ; enfin le Sujet qui se lie lui-même, et renouvelle ainsi l'opération la plus magique, « l'énergie cosmopolite qui renverse toute barrière et tout lien pour se poser elle-même comme la seule universalité, la seule barrière et le seul lien<sup>53</sup> ». Même l'assujettissement n'est qu'un relais pour le moment fondamental de l'Etat, capture civile ou asservissement machinique. Assurément l'Etat n'est ni le lieu de la liberté, ni l'agent d'une servitude forcée ou d'une capture de guerre. Faut-il alors parler d'une « servitude volontaire » ? C'est comme l'expression « capture magique » : elle a seulement le mérite de souligner l'apparent mystère. Il y a un asservissement machinique, dont on dirait chaque fois qu'il se présuppose, qu'il n'apparaît que comme déjà fait, et qui n'est pas plus « volontaire » qu'il n'est « forcé ».

*Proposition XIV : Axiomatique et situation actuelle.*

La politique n'est certes pas une science apodictique. Elle procède par expérimentation, tâtonnement, injection, retrait, avancées, reculades. Les facteurs de décision et de prévision sont limités. Absurdité de supposer un sur-gouvernement mondial, qui

52. Cf. Lewis Mumford, *Le mythe de la machine*, Fayard, t. II, pp. 319-350 (comparaison de « l'ancienne mégamachine » et de la moderne : malgré l'écriture, l'ancienne souffrait surtout d'une difficulté de « communication »).

53. Marx, *Economie et philosophie*, Pléiade II, p. 72.

déciderait en dernière instance. On n'arrive même pas à prévoir l'augmentation d'une masse monétaire. De même, les Etats sont affectés par toutes sortes de coefficients d'incertitude et d'imprévision. Galbraith, François Châtelet, dégagent le concept d'erreurs décisives et constantes, qui font la gloire des hommes d'Etat non moins que leurs rares évaluations réussies. Or, c'est une raison de plus pour rapprocher politique et axiomatique. Car une axiomatique en science n'est nullement une puissance transcendante, autonome et décisive, qui s'opposerait à l'expérimentation et à l'intuition. D'une part, elle a des tâtonnements, des expérimentations, des modes d'intuition qui lui sont propres. Les axiomes étant indépendants les uns des autres, peut-on ajouter des axiomes, et jusqu'à quel point (système saturé) ? Retirer des axiomes, et jusqu'à quel point (système « affaibli ») ? D'autre part, il appartient à l'axiomatique de se heurter à des *propositions dites indécidables*, ou d'affronter des *puissances nécessairement supérieures* qu'elle ne peut pas maîtriser<sup>54</sup>. Enfin, l'axiomatique ne constitue pas une pointe de la science, mais beaucoup plus un point d'arrêt, une remise en ordre, qui empêche les flux sémiotiques décodés, mathématiques et physiques, de fuir de toutes parts. Les grands axiomaticiens sont des hommes d'Etat de la science, qui colmatent les lignes de fuite si fréquentes en mathématiques, qui prétendent imposer un nouveau *nexum*, même provisoire, et font une politique officielle de la science. Ce sont les héritiers de la conception théorématique de la géométrie. Quand l'intuitionnisme s'est opposé à l'axiomatique, ce n'était pas seulement au nom de l'intuition, de la construction et de la création, mais au nom d'un calcul des problèmes, d'une conception problématique de la science, qui n'avait pas moins d'abstraction, mais impliquait une tout autre machine abstraite, travaillant dans l'indécidable et dans le fuyant<sup>55</sup>. Ce sont les caractères réels de l'axiomatique qui font dire que le capitalisme

54. Ce sont les deux grands problèmes de l'axiomatique, historiquement : la rencontre avec des propositions « indécidables » (des énoncés contradictoires sont également indémontrables) ; la rencontre avec des puissances d'ensembles infinis qui échappent par nature au traitement axiomatique (« le continu, par exemple, ne peut pas être conçu axiomatiquement dans sa spécificité structurale, puisque toute axiomatique qu'on en donnera comportera un modèle dénombrable » ; cf. Robert Blanché, p. 80).

55. L'école « intuitionniste » (Brouwer, Heyting, Griss, Bouligand, etc.) a une grande importance mathématique, non parce qu'elle a fait valoir des droits irréductibles de l'intuition, ni même parce qu'elle élaborait un constructionnisme très nouveau, mais parce qu'elle développe une conception des *problèmes*, et d'un *calcul des problèmes*, qui rivalise intrinsèquement avec l'axiomatique et procède avec d'autres règles (notamment à propos du tiers exclu).

et la politique actuelle sont littéralement une axiomatique. Mais c'est précisément pour cette raison que rien n'est joué d'avance. On peut à cet égard faire un tableau sommaire des « données ».

1. *Adjonction, soustraction.* — Les axiomes du capitalisme ne sont évidemment pas des propositions théoriques, ni des formules idéologiques, mais des énoncés opératoires qui constituent la forme sémiologique du Capital, et qui entrent comme parties composantes dans les agencements de production, de circulation et de consommation. Les axiomes sont des énoncés premiers, qui ne dérivent pas d'un autre ou ne dépendent pas d'un autre. En ce sens, un flux peut faire l'objet d'un ou plusieurs axiomes (l'ensemble des axiomes constituant la conjugaison des flux) ; mais il peut aussi ne pas avoir d'axiomes propres, et son traitement n'être qu'une conséquence des autres axiomes ; il peut enfin rester hors champ, évoluer sans limites, être laissé à l'état de variation « sauvage » dans le système. Il y a dans le capitalisme une tendance à ajouter perpétuellement des axiomes. A l'issue de la guerre de 14-18, l'influence conjuguée de la crise mondiale et de la révolution russe forcèrent le capitalisme à multiplier les axiomes, à en inventer de nouveaux, concernant la classe ouvrière, l'emploi, l'organisation syndicale, les institutions sociales, le rôle de l'Etat, le marché extérieur et le marché intérieur. L'économie de Keynes, le *New Deal*, furent des laboratoires à axiomes. Exemples de nouvelles créations d'axiomes après la seconde guerre mondiale : le plan Marshall, les formes d'aides et de prêts, les transformations du système monétaire. Ce n'est pas seulement en période d'expansion ou de relance que les axiomes se multiplient. Ce qui fait varier l'axiomatique, en rapport avec les Etats, c'est la distinction et le rapport entre marché extérieur et marché intérieur. Il y a notamment multiplication d'axiomes quand on organise un marché intérieur intégré qui concourt avec les exigences du marché extérieur. Des axiomes pour les jeunes, pour les vieux, pour les femmes, etc. On pourrait définir un pôle d'Etat très général, « social-démocratie », par cette tendance à l'adjonction, à l'invention d'axiomes, en rapport avec des domaines d'investissement et des sources de profit : la question n'est pas celle de la liberté ou de la contrainte, ni du centralisme ou de la décentralisation, mais de la manière dont on maîtrise les flux. Ici, on les maîtrise par multiplication des axiomes directeurs. La tendance inverse n'est pas moindre dans le capitalisme : tendance à retirer, à soustraire des axiomes. On se rabat sur un très petit nombre d'axiomes qui règlent les flux dominants, les autres flux recevant un statut dérivé de conséquence (fixé par les « théorèmes » qui découlent des axiomes),

ou laissés dans un état sauvage qui n'exclut pas l'intervention brutale du pouvoir d'Etat, au contraire. C'est le pôle d'Etat « totalitarisme » qui incarne cette tendance à restreindre le nombre d'axiomes, et qui opère par promotion exclusive du secteur externe, appel aux capitaux étrangers, essor d'une industrie tournée vers l'exportation de matériaux bruts ou alimentaires, effondrement du marché intérieur. L'Etat totalitaire n'est pas un maximum d'Etat, mais bien plutôt, suivant la formule de Virilio, *l'Etat minimum* de l'anarcho-capitalisme (cf. Chili). A la limite, les seuls axiomes retenus sont l'équilibre du secteur externe, le niveau des réserves et le taux d'inflation ; « la population n'est plus une donnée, elle est devenue une conséquence » ; quant aux évolutions sauvages, elles apparaissent entre autres dans les variations de l'emploi, les phénomènes d'exode rural, d'urbanisation-bidonvilles, etc. — Le cas du fascisme (« national-socialisme ») se distingue du totalitarisme. Car il coïncide avec le pôle totalitaire par l'écrasement du marché intérieur et la réduction des axiomes. Cependant, la promotion du secteur externe ne se fait pas du tout par appel aux capitaux extérieurs et industrie d'exportation, mais par économie de guerre, qui entraîne un expansionnisme étranger au totalitarisme et une fabrication autonome de capital. Quant au marché intérieur, il est effectué par une production spécifique d'*Ersatz*. Si bien que le fascisme comporte aussi une prolifération d'axiomes, qui fait qu'on l'a souvent rapproché d'une économie keynésienne. Seulement, c'est une prolifération fictive ou tautologique, un multiplicateur par soustraction, qui fait du fascisme un cas très spécial<sup>56</sup>.

2. *Saturation*. — Peut-on distribuer les deux tendances inverses en disant que la saturation du système marque le point d'inversion ? Non, car c'est plutôt la saturation qui est elle-même relative. Si Marx a montré le fonctionnement du capitalisme comme une axiomatique, c'est surtout dans le chapitre célèbre sur la baisse

---

56. Une des meilleures analyses de l'économie nazie nous semble celle de Jean-Pierre Faye, *Langages totalitaires*, pp. 664-676 : il montre comment le nazisme est bien un totalitarisme, précisément par son Etat-minimum, son refus de toute étatisation de l'économie, sa compression des salaires, son hostilité aux grands travaux publics ; mais, en même temps, comment le nazisme procède à une création de capital intérieur, à une construction stratégique, à une industrie d'armement, qui le font rivaliser ou parfois même confondre avec une économie de tendance socialiste (« quelque chose qui paraît ressembler aux prêts suédois prônés par Myrdal en vue de grands travaux, mais qui est en fait et d'emblée son contraire, écriture de l'économie d'armement et de l'économie de guerre », et la différence correspondante entre « l'entrepreneur de travaux publics » et « le fournisseur de l'armée », pp. 668, 674).

tendancielle du taux de profit. Le capitalisme est bien une axiomatique parce qu'il n'a d'autres lois qu'immanentes. Il aimerait à faire croire qu'il se heurte aux limites de l'Univers, à l'extrême limite des ressources et des énergies. Mais il ne se heurte qu'à ses propres limites (dépréciation périodique du capital existant), et ne repousse ou ne déplace que ses propres limites (formation d'un capital nouveau, dans de nouvelles industries à fort taux de profit). C'est l'histoire du pétrole et du nucléaire. Et les deux à la fois : c'est en même temps que le capitalisme se heurte à ses limites et qu'il les déplace, pour les poser plus loin. On dira que la tendance totalitaire, restreindre les axiomes, correspond à l'affrontement des limites, tandis que la tendance social-démocrate correspond au déplacement des limites. Or l'une ne va pas sans l'autre, soit en deux lieux différents mais coexistants, soit à des moments successifs mais étroitement liés, toujours en prise l'une sur l'autre, et même l'une dans l'autre, constituant la même axiomatique. Un exemple typique serait le Brésil actuel, avec son alternative ambiguë « totalitarisme-social démocratie ». En règle générale, les limites sont d'autant plus mobiles qu'on retire en tel endroit des axiomes, mais qu'on en ajoute ailleurs. — Ce serait une erreur de se désintéresser de la lutte au niveau des axiomes. Il arrive que l'on considère que tout axiome, dans le capitalisme ou dans l'un de ses Etats, constitue une « récupération ». Mais ce concept désenchanté n'est pas un bon concept. Les remaniements constants de l'axiomatique capitaliste, c'est-à-dire les adjonctions (énonciation de nouveaux axiomes) et les retraites (création d'axiomes exclusifs), sont l'objet de luttes qui ne sont nullement réservées à la technocratie. De toutes parts, en effet, les luttes ouvrières débordent le cadre des entreprises qui impliquent surtout des propositions dérivées. Les luttes portent directement sur les axiomes qui président aux dépenses publiques d'Etat, ou même qui concernent telle ou telle organisation internationale (par exemple, une firme multinationale peut planifier volontairement la liquidation d'une usine dans un pays). Le danger dès lors d'une bureaucratie ou d'une technocratie ouvrières mondiales qui se chargeraient de ces problèmes ne peut être lui-même conjuré que dans la mesure où des luttes locales prennent directement pour cibles les axiomes nationaux et internationaux, précisément au point de leur insertion dans le champ d'immanence (potentialité du monde rural à cet égard). Il y a toujours une différence fondamentale entre les flux vivants et les axiomes qui les subordonnent à des centres de contrôle et de décision, qui leur font correspondre tel ou tel segment, qui en mesurent les quanta. Mais la pression des flux vivants, et des problèmes qu'ils posent et imposent, doit s'exercer à l'intérieur

de l'axiomatique, aussi bien pour lutter contre les réductions totalitaires que pour devancer et précipiter les adjonctions, les orienter, et en empêcher la perversion technocratique.

3. *Modèles, isomorphie.* — En principe, tous les Etats sont isomorphes, c'est-à-dire sont des domaines de réalisation du capital en fonction d'un seul et même marché mondial extérieur. Mais une première question serait de savoir si l'isomorphie implique une homogénéité ou même une homogénéisation des Etats. Oui, comme on le voit dans l'Europe actuelle, concernant la justice et la police, le code routier, la circulation des marchandises, les coûts de production, etc. Mais ce n'est vrai que dans la mesure où il y a tendance à un marché intérieur unique intégré. Sinon, l'isomorphisme n'implique nullement l'homogénéité : il y a isomorphie, mais hétérogénéité, entre Etats totalitaires et sociaux-démocrates, chaque fois que le mode de production est le même. Les règles générales à cet égard sont les suivantes : la consistance, *l'ensemble ou l'unité de l'axiomatique* sont définis par le capital comme « droit » ou rapport de production (pour le marché) ; *l'indépendance respective des axiomes* ne contredit nullement cet ensemble, mais vient des divisions et secteurs du mode de production capitaliste ; *l'isomorphie des modèles*, avec les deux pôles d'adjonction et de soustraction, revient à la distribution dans chaque cas du marché intérieur et du marché extérieur. — Mais ce n'est là qu'une première bipolarité qui vaut pour les Etats du centre, et sous le mode de production capitaliste. Le centre s'est vu imposer une seconde bipolarité Ouest-Est, entre les Etats capitalistes et les Etats socialistes bureaucratiques. Or, bien que cette nouvelle distinction puisse reprendre certains traits de la précédente (les Etats dits socialistes étant assimilés à des Etats totalitaires), le problème se pose autrement. Les nombreuses théories de « convergence », qui tentent de montrer une certaine homogénéisation des Etats de l'Est et de l'Ouest sont peu convaincantes. Même l'isomorphisme ne convient pas : il y a réelle hétéromorphie, non seulement parce que le mode de production n'est pas capitaliste, mais parce que le rapport de production n'est pas le Capital (ce serait plutôt le Plan). Si les Etats socialistes sont pourtant encore des modèles de réalisation de l'axiomatique capitaliste, c'est en fonction de l'existence d'un seul et unique marché mondial extérieur qui reste ici le facteur décisif, au-delà même des rapports de production dont il résulte. Il peut même arriver que *le plan bureaucratique socialiste* ait comme une fonction parasitaire par rapport au *plan du capital*, qui témoigne d'une créativité plus grande, du type « virus ». — Enfin la troisième bipolarité fondamentale est celle du centre et

de la périphérie (Nord-Sud). En vertu de l'indépendance respective des axiomes, on peut dire avec Samir Amin que les axiomes de la périphérie ne sont pas les mêmes que ceux du centre<sup>57</sup>. Et, là encore, la différence et l'indépendance des axiomes ne compromettent nullement la consistance de l'axiomatique d'ensemble. Au contraire, le capitalisme central a besoin de cette périphérie constituée par le tiers monde, dans lequel il installe une grande partie de son industrie la plus moderne, où il ne se contente pas d'investir des capitaux, mais qui lui fournit du capital. Certes, la question de la dépendance des Etats du tiers monde est évidente, mais elle n'est pas la plus importante (elle est héritée de l'ancien colonialisme). Il est évident que même l'indépendance des axiomes n'a jamais garanti l'indépendance des Etats, mais assure plutôt une division internationale du travail. La question importante, là encore, c'est celle de l'isomorphie par rapport à l'axiomatique mondiale. Or, dans une large mesure, il y a isomorphie entre les Etats-Unis et les tyrannies les plus sanglantes d'Amérique du Sud (ou bien entre la France, l'Angleterre, la R. F. A. et certains Etats africains). Toutefois, la bipolarité centre-périphérie, Etats du centre et du tiers monde, a beau reprendre à son tour des traits distinctifs des deux bipolarités précédentes, elle y échappe aussi, et pose d'autres problèmes. C'est que, dans une vaste part du tiers monde, le rapport de production général peut être le capital ; et même dans tout le tiers monde, au sens où le secteur socialisé peut se servir de ce rapport, le reprendre à son compte en ce cas. Mais le mode de production n'est pas nécessairement capitaliste, non seulement dans les formes dites archaïques ou transitionnelles, mais dans les secteurs les plus productifs et de haute industrialisation. C'est donc bien un troisième cas, compris dans l'axiomatique mondiale : lorsque le capital agit comme rapport de production, mais dans des modes de production non capitalistes. On parlera alors d'une polymorphie des Etats du tiers monde par rapport aux Etats du centre. Et c'est une dimension de l'axiomatique non moins nécessaire que les autres : beaucoup plus nécessaire même, car l'hétéromorphie des Etats dits socialistes a été imposée au capitalisme qui la digère tant bien que mal, tandis que la polymorphie des Etats du tiers monde est partiellement organisée par le centre, comme axiome de substitution de la colonisation. — Nous retrouvons toujours la question littérale des modèles de réalisation d'une axiomatique mondiale : *l'isomorphie* des modèles en principe dans les Etats du centre ; *l'hétéromorphie* imposée par l'Etat socialiste bureaucratique ; *la*

57. Cf. la liste critique des axiomes de la périphérie, par Samir Amin : *L'accumulation à l'échelle mondiale*, pp. 373-376.



*polymorphie* organisée des Etats du tiers monde. Là encore, il serait absurde de croire que l'insertion des mouvements populaires dans tout ce champ d'immanence est condamnée d'avance, et de supposer, ou bien qu'il y a de « bons » Etats qui seraient démocratiques, sociaux-démocrates, ou socialistes à l'autre extrême, ou bien au contraire que tous les Etats se valent et sont homogènes.

4. *La puissance.* — Supposons que l'axiomatique dégage nécessairement une puissance supérieure à celle qu'elle traite, c'est-à-dire à celle des ensembles qui lui servent de modèles. C'est comme une puissance du continu, liée à l'axiomatique, et pourtant qui la déborde. Nous reconnaissons cette puissance immédiatement comme puissance de destruction, de guerre, incarnée dans des complexes technologiques militaires, industriels et financiers, en continuité les uns avec les autres. D'une part, la guerre suit évidemment le même mouvement que celui du capitalisme : de même que le capital constant croît proportionnellement, la guerre devient de plus en plus « guerre de matériel », où l'homme ne représente même plus un capital variable d'assujettissement, mais un pur élément d'asservissement machinique. D'autre part et surtout, l'importance croissante du capital constant dans l'axiomatique fait que la dépréciation du capital existant et la formation d'un nouveau capital prennent un rythme et une ampleur qui passent nécessairement par une machine de guerre incarnée maintenant dans les complexes : celle-ci participe activement aux redistributions du monde exigées par l'exploitation des ressources maritimes et planétaires. Il y a un « seuil » continu de la puissance qui accompagne chaque fois le transport des « limites » de l'axiomatique ; comme si la puissance de guerre venait toujours sursaturer la saturation du système, et la conditionnait. — Aux conflits classiques entre Etats du centre (et colonisation péri-phérique) se sont jointes ou plutôt substituées deux grandes lignes conflictuelles, entre l'Ouest et l'Est, entre le Nord et le Sud, se recoupant l'une l'autre et recouvrant l'ensemble. Or, non seulement le surarmement de l'Ouest et de l'Est laisse entièrement subsister la réalité des guerres locales, et leur donne une nouvelle force et de nouveaux enjeux ; non seulement il fonde la possibilité « apocalyptique » d'un affrontement direct suivant les deux grands axes ; mais il semble aussi que la machine de guerre prend un sens spécifique supplémentaire, industriel, politique, judiciaire, etc. Il est bien vrai que les Etats dans leur histoire n'ont pas cessé de s'approprier la machine de guerre ; et c'est en même temps que la guerre, dans sa préparation et son effectuation, devenait l'objet exclusif de la machine, mais comme

guerre plus ou moins « limitée ». Quant au but, il restait le but politique des Etats. Les différents facteurs qui tendirent à faire de la guerre une guerre « totale », et notamment le facteur fasciste, marquèrent le début d'une inversion du mouvement : comme si le Etats, après la longue période d'appropriation, reconstituaient une machine de guerre autonome, à travers la guerre qu'ils menaient les uns contre les autres. Mais cette machine de guerre libérée ou déchaînée continuait à avoir pour objet la guerre en acte, en tant que guerre devenue totale, illimitée. Toute l'économie fasciste devenait économie de guerre, mais l'économie de guerre avait encore besoin de la guerre totale en tant qu'objet. Dès lors, la guerre fasciste restait sous la formule de Clausewitz, « continuation de la politique avec accompagnement d'autres moyens », bien que ces autres moyens devinssent exclusifs, ou que le but politique entrât en contradiction avec l'objet (d'où l'idée de Virilio que l'Etat fasciste était un Etat « suicidaire » plus que totalitaire). C'est seulement après la Seconde Guerre mondiale que l'automatisation, puis l'automatisme de la machine de guerre, ont produit leur véritable effet. Celle-ci, compte tenu des nouveaux antagonismes qui la traversaient, n'avait plus la guerre pour objet exclusif, mais prenait en charge et pour objet la paix, la politique, l'ordre mondial, bref, le but. C'est là qu'apparaît l'inversion de la formule de Clausewitz : c'est la politique qui devient la continuation de la guerre, *c'est la paix qui libère techniquement le processus matériel illimité de la guerre totale*. La guerre cesse d'être la matérialisation de la machine de guerre, *c'est la machine de guerre qui devient elle-même guerre matérialisée*. En ce sens, il n'y avait plus besoin de fascisme. Les fascistes n'avaient été que des enfants précurseurs, et la paix absolue de la survie réussissait ce que la guerre totale avait raté. Nous étions déjà dans la troisième guerre mondiale. La machine de guerre régnait sur toute l'axiomatique comme la puissance du continu qui entourait l'« économie-monde », et mettait en contact toutes les parties de l'univers. Le monde redevenait un espace lisse (mer, air, atmosphère) où régnait une seule et même machine de guerre, même quand elle opposait ses propres parties. Les guerres étaient devenues des parties de la paix. Bien plus, les Etats ne s'approprièrent plus la machine de guerre, ils reconstituaient une machine de guerre dont ils n'étaient plus eux-mêmes que les parties. — Parmi tous les auteurs qui ont développé un sens apocalyptique ou millénariste, il appartient à Paul Virilio d'avoir souligné cinq points rigoureux : comment la machine de guerre avait trouvé son nouvel objet dans la paix absolue de la terreur ou de la dissuasion ; comment elle opérait une « capitalisation » technico-scientifique ; comment cette

machine de guerre n'était pas terrible en fonction de la guerre possible qu'elle nous promettait comme dans un chantage, mais au contraire en fonction de la paix réelle très spéciale qu'elle promouvait et installait déjà ; comment cette machine de guerre n'avait plus besoin d'un ennemi qualifié, mais, conformément aux exigences d'une axiomatique, s'exerçait contre l' « ennemi quelconque », intérieur ou extérieur (individu, groupe, classe, peuple, événement, monde) ; comment en sortait une nouvelle conception de la sécurité comme guerre matérialisée, comme insécurité organisée ou catastrophe programmée, distribuée, molécularisée<sup>58</sup>.

5. *Tiers inclu.* — Que l'axiomatique capitaliste ait besoin d'un centre, et que ce centre se soit constitué au nord, à la suite d'un long processus historique, nul ne l'a montré mieux que Braudel : « Il ne peut y avoir d'économie-monde que lorsque le réseau a des mailles suffisamment serrées, que l'échange est assez régulier et volumineux pour donner vie à une zone centrale<sup>59</sup>. » Beaucoup d'auteurs considèrent à cet égard que l'axe Nord-Sud, centre-périphérie, est aujourd'hui encore plus important que l'axe Ouest-Est, et même le détermine principalement. C'est ce qu'exprime une thèse courante, reprise et développée par Giscard d'Estaing : plus les choses s'équilibrent au centre entre l'Ouest et l'Est, à commencer par l'équilibre du surarmement, plus elles se déséquilibrent ou de « déstabilisent » du Nord au Sud, et déstabilisent l'équilibre central. Il est clair que, dans ces formules, le Sud est un terme abstrait qui désigne le tiers monde ou la périphérie ;

---

58. Paul Virilio, *L'insécurité du territoire ; Vitesse et politique ; Défense populaire et luttes écologiques* : c'est précisément au-delà du fascisme et de la guerre totale que la machine de guerre trouve son objet complet, dans la paix menaçante de la dissuasion nucléaire. C'est là que le renversement de la formule de Clausewitz prend un sens concret, en même temps que l'Etat politique tend à dépérir et que la machine de guerre s'empare d'un maximum de fonctions civiles (« mettre l'ensemble de la société civile au régime de la sécurité militaire », « disqualifier l'ensemble de l'habitat planétaire en dépouillant les peuples de leur qualité d'habitant », « effacer la distinction d'un temps de guerre et d'un temps de paix (...) » : cf. le rôle des médias à cet égard). Un exemple simple serait fourni par certaines polices européennes, quand elles réclament le droit de « tirer à vue » : elles cessent d'être rouage de l'appareil d'Etat pour devenir les pièces d'une machine de guerre.

59. Braudel montre comment ce centre de gravité se constituera au nord de l'Europe, mais à l'issue de mouvements qui, dès le IX<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècles, font concourir ou rivaliser les espaces européens du Nord et du Sud (ce problème ne se confond pas avec celui de la forme-ville et de la forme-Etat, mais il le recoupe). Cf. « Naissance d'une économie-monde », in *Urbi*, I, septembre 1979.

et même qu'il y a des Sud ou des tiers mondes intérieurs au centre. Il est clair aussi que cette déstabilisation n'est pas accidentelle, mais est une conséquence (théorématique) des axiomes du capitalisme, et principalement de l'axiome dit de *l'échange inégal*, indispensable à son fonctionnement. Aussi cette formule est-elle la version moderne de la plus vieille formule qui valait déjà pour les empires archaïques, sous d'autres conditions. Plus l'empire archaïque surcodait les flux, plus il suscitait de flux décodés qui se retournaient contre lui et le forçaient à se modifier. Maintenant, plus les flux décodés entrent dans une axiomatique centrale, plus ils tendent à s'échapper à la périphérie, et à poser des problèmes que l'axiomatique est incapable de résoudre ou de contrôler (même avec les axiomes spéciaux qu'elle ajoute pour cette périphérie). — Les quatre flux principaux qui tourmentent les représentants de l'économie-monde ou de l'axiomatique sont : le flux de matière-énergie, le flux de population, le flux alimentaire et le flux urbain. La situation semble inextricable, parce que l'axiomatique ne cesse de créer l'ensemble de ces problèmes, en même temps que ses axiomes, même multipliés, lui retirent les moyens de les résoudre (par exemple, la circulation et la distribution qui rendraient possible l'alimentation du monde). Même une social-démocratie adaptée au tiers monde ne se propose certes pas d'intégrer toute une population misérable à un marché intérieur, mais bien plutôt d'opérer la rupture de classe qui sélectionnera les éléments intégrables. Et les Etats du centre n'ont pas seulement affaire au tiers monde, ils n'ont pas seulement chacun un tiers monde extérieur, mais il y a des tiers mondes intérieurs qui montent en eux et les travaillent du dedans. On dirait même à certains égards que la périphérie et le centre échangent leurs déterminations : une déterritorialisation du centre, un décollage du centre par rapport aux ensembles territoriaux et nationaux, fait que les formations périphériques deviennent de vrais centres d'investissement, tandis que les formations centrales se périphérisent. Les thèses de Samir Amin en sont à la fois renforcées et relativisées. Plus l'axiomatique mondiale installe à la périphérie une haute industrie et une agriculture hautement industrialisée, réservant provisoirement au centre les activités dites post-industrielles (automation, électronique, informatique, conquête de l'espace, surarmement...), plus elle installe dans le centre aussi des zones périphériques de sous-développement, des tiers mondes intérieurs, des Sud intérieurs. « Masses » de la population livrées à un travail précaire (sous-traitance, travail intérimaire ou noir), et dont la subsistance officielle est seulement assurée par des allocations d'Etat et des salaires précarisés. Il appartient à des penseurs comme Negri, à partir du cas exemplaire

de l'Italie, d'avoir fait la théorie de cette marge intérieure, qui tend de plus en plus à fondre les étudiants avec les *emarginati*<sup>60</sup>. Ces phénomènes confirment la différence entre le nouvel asservissement machinique et l'assujettissement classique. Car l'assujettissement restait centré sur le travail, et renvoyait à une organisation bipolaire, propriété-travail, bourgeoisie-prolétariat. Tandis que, dans l'asservissement et la dominance centrale du capital constant, le travail semble éclater dans deux directions : celle d'un surtravail intensif qui ne passe même plus par le travail, et celle d'un travail extensif devenu précaire et flottant. La tendance totalitaire à abandonner les axiomes de l'emploi, et la tendance social-démocrate à multiplier les statuts, peuvent ici se combiner, mais toujours pour opérer les ruptures de classe. S'accroît d'autant plus l'opposition entre l'axiomatique et les flux qu'elle n'arrive pas à maîtriser.

6. *Minorités*. — Notre âge devient celui des minorités. Nous avons vu à plusieurs reprises que celles-ci ne se définissaient pas nécessairement par le petit nombre, mais par le devenir ou la flottaison, c'est-à-dire par l'écart qui les séparent de tel ou tel axiome constituant une majorité redondante (« Ulysse ou l'Européen moyen d'aujourd'hui, habitant des villes », ou bien, comme dit Yann Moulier, « l'Ouvrier national, qualifié, mâle et de plus de trente-cinq ans »). Une minorité peut ne comporter qu'un petit nombre ; mais elle peut aussi comporter le plus grand nombre, constituer une majorité absolue, indéfinie. C'est ce qui arrive lorsque des auteurs, même dits de gauche, reprennent le grand cri d'alarme capitaliste : dans vingt ans, « les Blancs » ne formeront que 12 % de la population mondiale... Ils ne se contentent pas ainsi de dire que la majorité va changer, ou a déjà changé, mais plutôt qu'elle est travaillée par une minorité proliférante et non dénombrables qui risque de détruire la majorité dans son concept même, c'est-à-dire en tant qu'axiome. Et en effet l'étrange concept de non-blanc ne constitue pas un

---

60. Un mouvement de recherche marxiste s'est formé à partir de Tronti (*Ouvriers et Capital*, Bourgois), puis avec l'autonomie italienne et Antonio Negri, pour analyser les nouvelles formes de travail et de lutte contre le travail. Il s'agissait de montrer à la fois : 1°) que ce n'est pas un phénomène accidentel ou « marginal » au capitalisme, mais essentiel à la composition du capital (croissance proportionnelle du capital constant) ; 2°) mais aussi que ce phénomène engendre un nouveau type de luttes, ouvrières, populaires, ethniques, mondiales et dans tous les domaines. Cf. Antonio Negri, *passim*, et notamment *Marx au-delà de Marx* ; K.H. Roth, *L'autre mouvement ouvrier en Allemagne*, Bourgois ; et les travaux actuels en France de Yann Moulier, Alain et Danièle Guillerme, Benjamin Coriat, etc.

ensemble dénombrable. Ce qui définit donc une minorité, ce n'est pas le nombre, ce sont les rapports intérieurs au nombre. Une minorité peut être nombreuse ou même infinie ; de même une majorité. Ce qui les distingue, c'est que le rapport intérieur au nombre constitue dans le cas d'une majorité un ensemble, fini ou infini, mais toujours dénombrable, tandis que la minorité se définit comme ensemble non dénombrable, quel que soit le nombre de ses éléments. Ce qui caractérise l'indénombrable, ce n'est ni l'ensemble ni les éléments ; c'est plutôt la *connexion*, le « et », qui se produit entre les éléments, entre les ensembles, et qui n'appartient à aucun des deux, qui leur échappe et constitue une ligne de fuite. Or l'axiomatique ne manie que des ensembles dénombrables, même infinis, tandis que les minorités constituent ces ensembles « flous » non dénombrables, non axiomatisables, bref ces « masses », ces multiplicités de fuite ou de flux. — Que ce soit l'ensemble infini des non-blancs de la périphérie, ou l'ensemble réduit des Basques, des Corses, etc., nous voyons partout les prémisses d'un mouvement mondial : les minorités recréent des phénomènes « nationalitaires » que les Etats-nations s'étaient chargés de contrôler et d'étouffer. Le secteur socialiste bureaucratique n'est certes pas épargné par ces mouvements, et, comme disait Amalrik, les dissidents ne sont rien, ou servent seulement de pions dans la politique internationale, si on les abstrait des minorités qui travaillent l'U. R. S. S. Il importe peu que les minorités soient incapables de constituer des Etats viables du point de vue de l'axiomatique et du marché, puisqu'elles promeuvent à longue échéance des compositions qui ne passent pas plus par l'économie capitaliste que par la forme-Etat. La riposte des Etats, ou de l'axiomatique, peut être évidemment d'accorder aux minorités une autonomie régionale, ou fédérale, ou statutaire, bref d'ajouter des axiomes. Mais précisément ce n'est pas le problème : il n'y aurait là qu'une opération consistant à traduire les minorités en ensembles ou sous-ensembles dénombrables, qui entreraient à titre d'éléments dans la majorité, qui pourraient être comptés dans une majorité. De même un statut des femmes, un statut des jeunes, un statut des travailleurs précaires..., etc. On peut même concevoir, dans la crise et le sang, un renversement plus radical qui ferait du monde blanc la périphérie d'un centre jaune ; ce serait sans doute une tout autre axiomatique. Mais nous parlons d'autre chose, qui ne serait pas réglé pour autant : les femmes, les non-hommes, en tant que minorité, en tant que flux ou ensemble non dénombrable, ne recevraient aucune expression adéquate en devenant éléments de la majorité, c'est-à-dire ensemble fini dénombrable. Les non-blancs ne recevraient aucune expression adéquate en devenant une

nouvelle majorité, jaune, noire, ensemble dénombrable infini. Le propre de la minorité, c'est de faire valoir la puissance du non-dénombrable, même quand elle est composée d'un seul membre. C'est la formule des multiplicités. Minorité comme figure universelle, ou devenir tout le monde. Femme, nous avons tous à le devenir, que nous soyons masculins ou féminins. Non-blanc, nous avons tous à le devenir, que nous soyons blancs, jaunes ou noirs. — Là encore, ce n'est pas dire que la lutte au niveau des axiomes soit sans importance ; elle est déterminante au contraire (aux niveaux les plus différents, lutte des femmes pour le vote, pour l'avortement, pour l'emploi ; lutte des régions pour l'autonomie ; lutte du tiers monde ; lutte des masses et des minorités opprimées dans les régions de l'Est ou de l'Ouest...). Mais, aussi, il y a toujours un signe pour montrer que ces luttes sont l'indice d'un autre combat coexistant. Si modeste soit une revendication, elle présente toujours un point que l'axiomatique ne peut supporter, lorsque les gens réclament de poser eux-mêmes leurs propres problèmes, et de déterminer au moins les conditions particulières sous lesquelles ceux-ci peuvent recevoir une solution plus générale (tenir au *Particulier* comme forme innovatrice). On est toujours stupéfait par la répétition de la même histoire : la modestie des revendications de minorités, au début, jointe à l'impuissance de l'axiomatique à résoudre le moindre problème correspondant. Bref, la lutte autour des axiomes est d'autant plus importante qu'elle manifeste et creuse elle-même l'écart entre deux types de propositions, les propositions de flux et les propositions d'axiomes. La puissance des minorités ne se mesure pas à leur capacité d'entrer et de s'imposer dans le système majoritaire, ni même de renverser le critère nécessairement tautologique de la majorité, mais de faire valoir une force des ensembles non dénombrables, si petits soient-ils, contre la force des ensembles dénombrables, même infinis, même renversés ou changés, même impliquant de nouveaux axiomes ou, plus encore, une nouvelle axiomatique. La question n'est pas du tout l'anarchie ou l'organisation, pas même le centralisme et la décentralisation, mais celle d'un calcul ou conception des problèmes concernant les ensembles non dénombrables, contre une axiomatique des ensembles dénombrables. Or ce calcul peut avoir ses compositions, ses organisations, même ses centralisations, il ne passe pas par la voie des Etats ni par le processus de l'axiomatique, mais par un devenir des minorités.

7. *Propositions indécidables.* — On objectera que l'axiomatique dégage elle-même la puissance d'un ensemble infini non dénombrable : précisément celle de sa machine de guerre. Il

semble pourtant difficile de l'appliquer au « traitement » général des minorités sans déclencher la guerre absolue qu'elle est censée conjurer. Aussi a-t-on vu la machine de guerre monter des processus quantitatifs et qualitatifs, des miniaturisations et des adaptations qui la rendent capable de graduer ses attaques ou ses ripostes, chaque fois en fonction de la nature de l'« ennemi quelconque » (individus, groupes, peuples...). Mais, dans ces conditions, l'axiomatique capitaliste ne cesse de produire et de reproduire ce que sa machine de guerre tente d'exterminer. Même l'organisation de la famine multiplie les affamés autant qu'elle les tue. Même l'organisation des *campes*, où le secteur « socialiste » s'est affreusement distingué, n'assure pas la solution radicale dont rêve la puissance. L'extermination d'une minorité fait naître encore une minorité de cette minorité. Malgré la constance des massacres, il est relativement difficile de liquider un peuple ou un groupe, même dans le tiers monde, dès qu'il présente assez de connexions avec des éléments de l'axiomatique. A d'autres égards encore, on peut prédire que les problèmes prochains de l'économie consistant à reformer du capital en rapport avec des ressources nouvelles (pétrole marin, nodules métalliques, matières alimentaires) n'exigeront pas seulement une redistribution du monde qui mobilisera la machine de guerre mondiale, et en opposera les parties sur les nouveaux objectifs ; on assistera aussi probablement à la formation ou reformation d'ensembles minoritaires, en rapport avec les régions concernées. — De manière générale, les minorités ne reçoivent pas davantage une solution de leur problème par intégration, même avec des axiomes, des statuts, des autonomies, des indépendances. Leur tactique passe nécessairement par là. Mais, si elles sont révolutionnaires, c'est parce qu'elles portent un mouvement plus profond qui remet en question l'axiomatique mondiale. La puissance de minorité, de particularité, trouve sa figure ou sa conscience universelle dans le prolétaire. Mais, tant que la classe ouvrière se définit par un statut acquis, ou même par un Etat théoriquement conquis, elle apparaît seulement comme « capital », partie du capital (capital variable), et ne sort pas du *plan du capital*. Tout au plus le plan devient-il bureaucratique. En revanche, c'est en sortant du plan du capital, en ne cessant pas d'en sortir, qu'une masse devient sans cesse révolutionnaire et détruit l'équilibre dominant des ensembles dénombrables<sup>61</sup>. On voit mal ce que

61. C'est une des thèses essentielles de Tronti, qui a déterminé les nouvelles conceptions de l'« ouvrier-masse » et du rapport avec le travail : « Pour lutter contre le capital, la classe ouvrière doit lutter contre elle-même en tant que capital ; c'est le stade maximum de la contradiction,



serait un Etat-amazone, un Etat des femmes, ou bien un Etat des travailleurs précaires, un Etat du « refus ». Si les minorités ne constituent pas des Etats viables, culturellement, politiquement, économiquement, c'est parce que la forme-Etat ne convient pas, ni l'axiomatique du capital, ni la culture correspondante. On a souvent vu le capitalisme entretenir et organiser des Etats non viables, suivant ses besoins, et justement pour écraser les minorités. Aussi la question des minorités est-elle plutôt d'abattre le capitalisme, de redéfinir le socialisme, de constituer une machine de guerre capable de riposter à la machine de guerre mondiale, avec d'autres moyens. — Si les deux solutions d'extermination et d'intégration ne semblent guère possibles, c'est en vertu de la loi la plus profonde du capitalisme : il ne cesse de poser et de repousser ses propres limites, mais il ne le fait qu'en suscitant lui-même autant de flux en tous sens qui échappent à son axiomatique. *Il ne s'effectue pas dans les ensembles dénombrables qui lui servent de modèles sans constituer du même coup des ensembles non dénombrables qui traversent et bouleversent ces modèles.* Il n'opère pas la « conjugaison » des flux décodés et déterritorialisés sans que les flux n'aillent encore plus loin, n'échappent à l'axiomatique qui les conjugue comme aux modèles qui les reterritorialisent, et ne tendent à entrer dans des « connexions » qui dessinent une nouvelle Terre, qui constituent une machine de guerre dont le but n'est plus ni la guerre d'extermination ni la paix de la terreur généralisée, mais le mouvement révolutionnaire (connexion des flux, composition des ensembles non dénombrables, devenir-minoritaire de tout le monde). Ce n'est pas une dispersion ou un émiettement : nous retrouvons plutôt *l'opposition d'un plan de consistance avec le plan d'organisation et de développement du capital, ou avec le plan socialiste bureaucratique.* Un constructivisme, un « diagrammatisme », opère dans chaque cas par la détermination des conditions de problème, et par liens transversaux des problèmes entre eux : il s'oppose à l'automatisation des axiomes capitalistes autant qu'à la programmation bureaucratique. En ce sens, ce que nous appelons « propositions indécidables », ce n'est pas l'incertitude des conséquences qui appartient nécessairement à tout système. C'est au contraire la coexistence ou l'inséparabilité de ce que le système conjugue, et de ce qui ne cesse pas de lui échapper suivant des lignes de fuite elles-mêmes connectables. L'indécidable est par

---

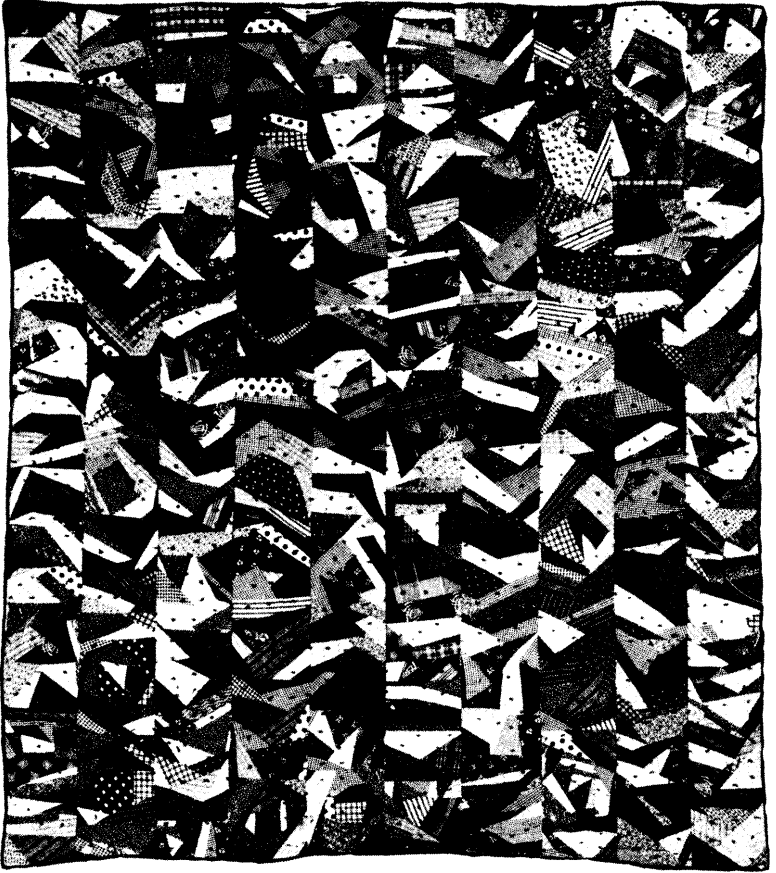
non pour les ouvriers mais pour les capitalistes. (...) Le plan du capital commence à marcher à rebours, non plus comme *développement social*, mais comme *processus révolutionnaire*. » Cf. *Ouvriers et capital*, p. 322 ; et ce que Negri a appelé la *Crise de l'Etat-plan*, Feltrinelli.

excellence le germe et le lieu des décisions révolutionnaires. Il arrive qu'on invoque la haute technologie du système mondial d'asservissement ; mais même, ou surtout, cet asservissement machinique abonde en propositions et mouvements indécidables qui, loin de renvoyer à un savoir de spécialistes assermentés, donnent autant d'armes au devenir de tout le monde, devenir-radio, devenir-électronique, devenir-moléculaire...<sup>62</sup>. Il n'y a pas de lutte qui ne se fasse à travers toutes ces propositions indécidables, et qui ne construise des *connexions révolutionnaires* contre les *conjugaisons de l'axiomatique*.

---

62. C'est un autre aspect de la situation actuelle : non plus les nouvelles luttes liées au travail et à l'évolution du travail, mais tout le domaine de ce qu'on appelle les « pratiques alternatives » et la construction de telles pratiques (les radios libres seraient l'exemple le plus simple, mais aussi les réseaux communautaires urbains, l'alternative à la psychiatrie, etc.). Sur tous ces points, et le lien entre les deux aspects, cf. Franco Berardi Bifo, *Le ciel est enfin tombé sur la terre*, Ed. du Seuil ; et *Les Untorelli*, Ed. Recherches.

## 14. 1440 - Le lisse et le strié



*Quilt*

L'espace lisse et l'espace strié, — l'espace nomade et l'espace sédentaire, — l'espace où se développe la machine de guerre et l'espace institué par l'appareil d'Etat, — ne sont pas de même nature. Mais tantôt nous pouvons marquer une opposition simple entre les deux sortes d'espaces. Tantôt nous devons indiquer

une différence beaucoup plus complexe, qui fait que les termes successifs des oppositions considérées ne coïncident pas tout à fait. Tantôt encore nous devons rappeler que les deux espaces n'existent en fait que par leurs mélanges l'un avec l'autre : l'espace lisse ne cesse pas d'être traduit, transversé dans un espace strié ; l'espace strié est constamment reversé, rendu à un espace lisse. Dans un cas, on organise même le désert ; dans l'autre cas, c'est le désert qui gagne et qui croît ; et les deux à la fois. Or les mélanges de fait n'empêchent pas la distinction de droit, la distinction abstraite entre les deux espaces. C'est même pourquoi l'un et l'autre ne communiquent pas entre eux de la même façon : c'est la distinction de droit qui détermine les formes de tel ou tel mélange de fait, et du sens de ce mélange (est-ce un espace lisse qui est capturé, enveloppé par un espace strié, est-ce un espace strié qui se dissout dans un espace lisse, qui laisse se développer un espace lisse ?). Il y a donc un ensemble de questions simultanées : les oppositions simples entre les deux espaces ; les différences complexes ; les mélanges de fait, et passages de l'un à l'autre ; les raisons du mélange qui ne sont pas du tout symétriques, et qui font que l'on passe tantôt du lisse au strié, tantôt du strié au lisse, par des mouvements tout à fait différents. Il faut donc envisager un certain nombre de modèles, qui seraient comme des aspects variables des deux espaces et de leurs rapports.

*Modèle technologique.* — Un tissu présente en principe un certain nombre de caractères qui permettent de le définir comme espace strié. D'abord, il est constitué par deux sortes d'éléments parallèles : au plus simple, les uns sont verticaux, les autres horizontaux, et tous deux s'entrecroisent, se croisent perpendiculairement. En second lieu, les deux sortes d'éléments n'ont pas la même fonction ; les uns sont fixes, et les autres mobiles, passant dessus et dessous les fixes. Leroi-Gourhan a analysé cette figure des « solides souples », dans le cas de la vannerie non moins que du tissage : les montants et les brins, la chaîne et la trame<sup>1</sup>. En troisième lieu, un tel espace strié est nécessairement délimité, fermé sur un côté au moins : le tissu peut être infini en longueur, mais non sur sa largeur définie par le cadre de la chaîne ; la nécessité d'un aller-retour implique un espace fermé (et les figures circulaires ou cylindriques sont elles-mêmes fermées). Enfin, un tel espace semble bien présenter nécessairement un envers et un endroit ; même quand les fils de la chaîne et

1. Leroi-Gourhan, *L'homme et la matière*, Albin Michel, pp. 244 sq. (et l'opposition du tissu et du feutre).

ceux de la trame ont exactement la même nature, le même nombre et la même densité, le tissage reconstitue un envers en reportant d'un seul côté les fils noués. N'est-ce pas en fonction de tous ces caractères que Platon peut prendre le modèle du tissage comme paradigme de la « science royale », c'est-à-dire de l'art de gouverner les hommes ou d'exercer l'appareil d'Etat ?

Mais, parmi les produits des solides souples, il y a le feutre qui procède tout autrement, comme un anti-tissu. Il n'implique aucun dégagement des fils, aucun entrecroisement, mais seulement un enchevêtrement des fibres, obtenu par foulage (par exemple en roulant alternativement le bloc de fibres en avant et en arrière). Ce sont les micro-écailles des fibres qui s'enchevêtrent. Un tel ensemble d'intrication n'est nullement *homogène* : il est pourtant lisse, et s'oppose point par point à l'espace du tissu (il est infini en droit, ouvert ou illimité dans toutes les directions ; il n'a ni envers ni endroit, ni centre ; il n'assigne pas des fixes et des mobiles, mais distribue plutôt une variation continue). Or même les technologues qui émettent les plus grands doutes sur le pouvoir d'innovation des nomades leur font au moins l'hommage du feutre : splendide isolant, géniale invention, matière de la tente, du vêtement, de l'armure chez les Turco-Mongols. Et sans doute les nomades d'Afrique et du Maghreb traitent plutôt la laine comme tissu. Mais quitte à déplacer l'opposition, ne trouvera-t-on pas deux conceptions et même deux pratiques très différentes du tissage, qui se distinguent un peu comme le tissu lui-même et le feutre ? Car, chez le sédentaire, le tissu-vêtement et le tissu-tapisserie tendent à annexer tantôt le corps, tantôt l'espace extérieur, à la maison immobile : le tissu intègre le corps et le dehors à un espace clos. Tandis que le nomade en tissant indexe le vêtement et la maison même sur l'espace du dehors, sur l'espace lisse ouvert où le corps se meut.

Il y a beaucoup d'embrassements, de mélanges du feutre et du tissu. Ne peut-on pas encore faire glisser l'opposition ? Par exemple, les aiguilles tricotent un espace strié, et l'une des aiguilles joue le rôle de chaîne, et l'autre le rôle de trame, bien que ce soit tour à tour. Tandis que le crochet trace un espace ouvert en toutes directions, prolongeable dans tous les sens, bien que cet espace ait encore un centre. Mais plus significative serait la distinction de la broderie, avec son thème ou motif central, et du *patchwork*, avec son bout-à-bout, ses ajouts de tissu successifs infinis. Certes, la broderie peut être extraordinairement complexe, dans ses variables et ses constantes, ses fixes et ses mobiles. Le patchwork de son côté peut présenter des équivalents de thèmes, de symétries, de résonance qui le rapprochent de la broderie. Reste que l'espace n'y est pas du tout constitué de la

même manière : il n'y a pas de centre ; un motif de base (*block*) y est composé d'un élément unique ; le retour de cet élément libère des valeurs uniquement rythmiques, qui se distinguent des harmonies de la broderie (notamment dans le *crasy patchwork* qui ajuste des morceaux de taille, de forme et de couleur variables, et qui joue de la *texture* des tissus). « Elle y travaillait depuis quinze ans, l'emportant partout avec elle dans un informe sac de brocart, qui contenait toute une collection de bouts d'étoffe de couleur, de toutes les formes possibles. Elle ne pouvait jamais se décider à les disposer d'après un modèle définitif, c'est pourquoi elle les déplaçait, les remplaçait, réfléchissait, les déplaçait et les remplaçait de nouveau comme les pièces d'un jeu de patience jamais terminé, sans avoir recours aux ciseaux, lisant de ses doigts mous...<sup>2</sup> » C'est une collection amorphe de morceaux juxtaposés, dont le raccordement peut se faire d'une infinité de manières : nous verrons que le patchwork est littéralement un espace riemanien, ou plutôt l'inverse. D'où la constitution de groupes de travail très particuliers dans la fabrication même du patchwork (l'importance de la *quilting party* en Amérique, et son rôle du point de vue d'une collectivité féminine). L'espace lisse du patchwork montre assez que « lisse » ne veut pas dire homogène, au contraire : c'est un espace *amorphe*, informel, et qui préfigure l'*op'art*.

Une histoire particulièrement intéressante à cet égard serait celle du Quilt. On appelle quilt la réunion de deux épaisseurs de tissus piquées ensemble entre lesquelles on introduit souvent un rembourrage. D'où la possibilité qu'il n'y ait ni endroit ni envers. Or, si l'on suit l'histoire du quilt sur une courte séquence de migration (les colons qui quittent l'Europe pour le nouveau monde), on voit que l'on passe d'une formule où domine la broderie (quilts dits « ordinaires ») à une formule patchwork (« quilts en application » et surtout « quilts à pièces rapportées »). Car, si les premiers colons du XVII<sup>e</sup> siècle emportent leurs quilts ordinaires, espaces brodés et striés d'une extrême beauté, ils développent de plus en plus une technique en patchwork, à la fin du XVII<sup>e</sup>, d'abord en raison de la pénurie textile (restes de tissus, morceaux récupérés de vêtements usagés, utilisation des résidus recueillis dans le « sac à chutes »), ensuite en raison du succès des cotonnades indiennes. C'est comme si un espace lisse se dégageait, sortait d'un espace strié, non sans corrélation des deux, reprise de l'un par l'autre, cheminement de l'autre à travers l'un, et pourtant différence complexe qui se poursuit. Conformément à la migration, à son degré d'affinité avec le nomadisme,

2. Faulkner, *Sartoris*, Gallimard, p. 136.

le patchwork prendra non seulement des noms de trajets, mais « représentera » des trajets, sera inséparable de la vitesse ou du mouvement dans un espace ouvert<sup>3</sup>.

*Modèle musical.* — C'est Pierre Boulez le premier qui a développé un ensemble d'oppositions simples et de différences complexes, mais aussi de corrélations réciproques non symétriques, entre espace lisse et espace strié. Il a créé ces concepts, et ces mots, dans le champ musical, et les a définis justement à plusieurs niveaux, pour rendre compte à la fois de la distinction abstraite et des mélanges concrets. Au plus simple, Boulez dit que dans un espace-temps lisse on occupe sans compter, et que dans un espace-temps strié l'on compte pour occuper. Il rend ainsi sensible ou perceptible la différence entre des multiplicités non métriques et des multiplicités métriques, entre des espaces directionnels et des espaces dimensionnels. Il les rend sonores et musicaux. Et sans doute son œuvre personnelle est faite avec ces rapports créés, recréés musicalement<sup>4</sup>.

A un second niveau, on dira que l'espace peut subir deux sortes de coupures : l'une, définie par un étalon, l'autre, irrégulière et non déterminée, pouvant s'effectuer où l'on veut. A un autre niveau encore, on dira que les fréquences peuvent se distribuer dans des intervalles, entre coupures, ou se répartir statistiquement, sans coupure : dans le premier cas on appellera « modulo » la raison de distribution des coupures et intervalles, raison qui peut être constante et fixe (espace strié *droit*), ou qui peut être variable, régulièrement ou irrégulièrement (espaces striés *courbes*, focalisés si le modulo est variable régulièrement, non focalisé s'il est irrégulier). Mais, lorsqu'il n'y a pas de modulo, la répartition des fréquences est sans coupure : elle se fait « statistique », sur un morceau d'espace aussi petit qu'il soit ; elle n'en a pas moins deux aspects, suivant que la répartition est égale (espace lisse non dirigé), ou plus ou moins rare, plus ou moins dense (espace lisse dirigé). Dans l'espace lisse sans coupure ni modulo, peut-on dire qu'il n'y a pas intervalle ? Ou bien, au

3. Sur cette histoire du quilt et du patchwork dans l'immigration américaine, cf. Jonathan Holstein, *Quilts*, Musée des arts décoratifs 1972 (avec reproductions et bibliographie). Holstein ne prétend pas que le quilt soit la source principale de l'art américain, mais remarque à quel point il a pu inspirer ou relancer certaines tendances de la peinture américaine : d'une part avec le « blanc sur blanc » des quilts ordinaires, d'autre part avec les compositions-patchwork (« on y retrouve des effets *op*, des images en série, l'emploi des champs colorés, une compréhension réelle de l'espace négatif, la manière de l'abstraction formelle, etc. », p. 12).

4. Pierre Boulez, *Penser la musique aujourd'hui*, Médiations, pp. 95 sq. Nous résumons l'analyse de Boulez dans le paragraphe suivant.

contraire, tout n'y est-il pas devenu intervalle, intermezzo ? Le lisse est un nomos, tandis que le strié a toujours un logos, l'octave par exemple. Le souci de Boulez est dans la communication des deux sortes d'espace, leurs alternances et superpositions : comment « un espace lisse fortement dirigé aura tendance à se confondre avec un espace strié », comment « un espace strié, où la répartition statistique des hauteurs utilisées *en fait* sera égale, aura tendance à se confondre avec un espace lisse » ; comment l'octave peut être remplacé par des « échelles non octaviantes » se reproduisant d'après un principe de spirale ; comment la « texture » peut être travaillée de manière à perdre ses valeurs fixes et homogènes pour devenir un support de glissements dans le temps, de déplacements dans les intervalles, de transformations *son'art* comparable à celles de l'*op'art*.

Pour en revenir à l'opposition simple, le strié, c'est ce qui entrecroise des fixes et des variables, ce qui ordonne et fait succéder des formes distinctes, ce qui organise les lignes mélodiques horizontales et les plans harmoniques verticaux. Le lisse, c'est la variation continue, c'est le développement continu de la forme, c'est la fusion de l'harmonie et de la mélodie au profit d'un dégagement de valeurs proprement rythmiques, le pur tracé d'une diagonale à travers la verticale et l'horizontale.

*Modèle maritime.* — Bien sûr, dans l'espace strié comme dans l'espace lisse, il y a des points, des lignes et des surfaces (des volumes aussi, mais nous laissons de côté pour le moment cette question). Or dans l'espace strié, les lignes, les trajets, ont tendance à être subordonnés aux points : on va d'un point à un autre. Dans le lisse, c'est l'inverse : les points sont subordonnés au trajet. C'était déjà le vecteur vêtement-tente-espace du dehors, chez les nomades. C'est la subordination de l'habitat au parcours, la conformation de l'espace du dedans à l'espace du dehors : la tente, l'igloo, le bateau. Dans le lisse comme dans le strié, il y a des arrêts et des trajets ; mais, dans l'espace lisse, c'est le trajet qui entraîne l'arrêt, là encore c'est l'intervalle qui prend tout, c'est l'intervalle qui est substance (d'où les valeurs rythmiques<sup>5</sup>).

Dans l'espace lisse, la ligne est donc un vecteur, une direction et non pas une dimension ou une détermination métrique. C'est un espace construit par opérations locales avec changements de

---

5. Sur cette indexation du dedans sur le dehors, chez les nomades de désert, cf. Annie Milovanoff, « La seconde peau du nomade ». Et, sur les rapports de l'igloo avec le dehors, chez les nomades de glace, Edmund Carpenter, *Eskimo*.



direction. Ces changements de direction peuvent être dus à la nature même du parcours, comme chez les nomades d'archipel (cas d'un espace lisse « dirigé ») ; mais ils peuvent encore plus être dus à la variabilité du but ou du point à atteindre, comme chez les nomades du désert qui vont vers une végétation locale et temporaire (espace lisse « non dirigé »). Mais dirigé ou non, et surtout dans le second cas, l'espace lisse est directionnel, non pas dimensionnel ou métrique. L'espace lisse est occupé par des événements ou heccités, beaucoup plus que par des choses formées et perçues. C'est un espace d'affects, plus que de propriétés. C'est une perception *haptique*, plutôt qu'optique. Alors que dans le strié les formes organisent une matière, dans le lisse des matériaux signalent des forces ou leur servent de symptômes. C'est un espace intensif, plutôt qu'extensif, de distances et non pas de mesures. *Spatium* intense au lieu d'*Extensio*. Corps sans organes, au lieu d'organisme et d'organisation. La perception y est faite de symptômes et d'évaluations, plutôt que de mesures et de propriétés. C'est pourquoi ce qui occupe l'espace lisse, ce sont les intensités, les vents et les bruits, les forces et les qualités tactiles et sonores, comme dans le désert, la steppe ou les glaces<sup>6</sup>. Craquement de la glace et chant des sables. Ce qui couvre au contraire l'espace strié, c'est le ciel comme mesure et les qualités visuelles mesurables qui en découlent.

C'est ici que se poserait le problème très spécial de la mer. Car la mer est l'espace lisse par excellence, et pourtant celui qui s'est trouvé le plus tôt confronté aux exigences d'un striage de plus en plus strict. Le problème ne se pose pas à la proximité de la terre. Au contraire, c'est dans la navigation hauturière que s'est fait le striage des mers. L'espace maritime s'est strié en fonction de deux acquisitions, astronomique et géographique : *le point*, que l'on obtient par un ensemble de calculs à partir d'une observation exacte des astres et du soleil ; *la carte*, qui entrecroise les méridiens et les parallèles, les longitudes et les latitudes, quadrillant ainsi les régions connues ou inconnues (comme un tableau de Mendeleiev). Faut-il, selon la thèse portugaise, assigner une date-charnière vers 1440, qui aurait marqué un premier striage décisif et aurait rendu possibles les grandes découvertes ? Nous suivons plutôt Pierre Chaunu lorsqu'il invoque une longue durée, où le lisse et le strié s'affrontent sur mer, et où le striage s'établit progressivement<sup>7</sup>. Car, avant le repérage

6. Les deux descriptions convergentes, de l'espace de glace et de l'espace de sable : E. Carpenter, *Eskimo*, et W. Thesiger, *Le désert des déserts* (dans les deux cas, indifférence à l'astronomie).

7. Cf. l'exposé de Pierre Chaunu, *L'expansion européenne du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, pp. 288-305.

très tardif des longitudes, il y a toute une navigation nomade empirique et complexe qui fait intervenir les vents, les bruits, les couleurs et les sons de la mer ; puis une navigation directionnelle, pré-astronomique et déjà astronomique, qui procède avec une géométrie opératoire, n'opère encore que par latitude, sans possibilité de « faire le point », ne dispose que de portulans et non de véritables cartes, sans « généralisation traductible » ; et les progrès de cette navigation astronomique primitive, dans les conditions spéciales en latitude de l'océan Indien, puis dans les circuits elliptiques de l'Atlantique (espaces droits et courbes<sup>8</sup>). C'est comme si la mer avait été, non seulement l'archétype de tous les espaces lisses, mais le premier de ces espaces à subir un striage qui le gagnait progressivement, et le quadrillait ici ou là, et d'un côté, puis de l'autre. Les cités commerçantes ont participé à ce striage, ont souvent innové, mais seuls des Etats pouvaient le mener à bien, l'élever au niveau global d'une « politique de la science<sup>9</sup> ». Un *dimensionnel* s'est instauré de plus en plus, qui se subordonnait le *directionnel* ou se superposait à lui.

C'est sans doute par là que la mer, archétype de l'espace lisse, a été aussi l'archétype de tous les striages de l'espace lisse : striage du désert, striage de l'air, striage de la stratosphère (qui fait que Virilio peut parler d'un « littoral vertical » comme changement de direction). C'est d'abord sur la mer que l'espace lisse a été dompté, et qu'on a trouvé un modèle d'aménagement, d'imposition du strié, qui servira ailleurs. Ce qui ne contredit pas l'autre hypothèse de Virilio : à l'issue de son striage, la mer redonne une sorte d'espace lisse, occupé par le *fleet in being*, puis par le mouvement perpétuel du sous-marin stratégique, débordant tout quadrillage, inventant un néo-nomadisme au service d'une machine de guerre encore plus inquiétante que les Etats qui la reconstituent à la limite de leurs striages. La mer, puis l'air et la stratosphère se retrouvent espaces lisses, mais pour mieux contrôler la terre striée, dans le plus étrange des renversements<sup>10</sup>. Le lisse dispose toujours d'une puissance de déterritorialisation supérieure au strié. Quand on s'intéresse aux nouveaux métiers et même aux nouvelles classes, comment ne pas s'interroger sur ces techniciens militaires qui surveillent jour et

8. Notamment Paul Adam, « Navigation primitive et navigation astronomique », in *Colloques d'histoire maritime* V (cf. la géométrie opératoire de l'étoile polaire).

9. Guy Beaujouan, *ibid.*

10. Paul Virilio, *L'insécurité du territoire* : sur la façon dont la mer redonne un espace lisse avec le *fleet in being*, etc. ; et sur la façon dont se dégage un espace lisse vertical, de domination aérienne et stratosphérique (notamment ch. iv, « Le littoral vertical »).

nuit des écrans, qui habitent ou habiteront à longue durée sous-marins stratégiques et satellites, et quels yeux, quelles oreilles d'apocalypse ils se font, qui ne peuvent plus guère distinguer un phénomène physique, un vol de sauterelles, une attaque « ennemie » venue d'un point quelconque ? Tout ceci pour rappeler que le lisse peut lui-même être tracé et occupé par des puissances d'*organisation* diaboliques ; mais d'abord, indépendamment de tout jugement de valeur, pour montrer qu'il y a deux mouvements non symétriques, l'un qui strie le lisse, mais l'autre qui redonne du lisse à partir du strié. (Et même par rapport à l'espace lisse d'une organisation mondiale, n'y a-t-il pas aussi de nouveaux espaces lisses, ou des espaces troués, qui naissent en guise de parade ? Virilio invoque les débuts d'un habitat souterrain, dans l'« épaisseur minérale », et qui peut avoir des valeurs très diverses).

Revenons à l'opposition simple entre le lisse et le strié, puisque nous ne sommes pas encore en mesure de considérer les mélanges concrets et dissymétriques. Le lisse et le strié se distinguent en premier lieu par le rapport inverse du point et de la ligne (la ligne entre deux points dans le cas du strié, le point entre deux lignes dans le lisse). En second lieu, par la nature de la ligne (lisse-directionnelle, intervalles ouverts ; striée-dimensionnelle, intervalles fermés). Il y a enfin une troisième différence concernant la surface ou l'espace. Dans l'espace strié on ferme une surface, et on la « répartit » suivant des intervalles déterminés, d'après des coupures assignées ; dans le lisse, on se « distribue » sur un espace ouvert, d'après des fréquences et le long des parcours (*logos* et *nomos*<sup>11</sup>). Mais, si simple qu'elle soit, l'opposition n'est pas facilement situable. On ne peut pas se contenter d'opposer immédiatement le sol lisse de l'éleveur-nomade et la terre striée du cultivateur sédentaire. Il est évident que le paysan, même sédentaire, participe pleinement de l'espace des vents, des qualités sonores et tactiles. Lorsque les Grecs anciens parlent de l'espace ouvert du *nomos*, non délimité, non partagé, campagne pré-urbaine, flanc de montagne, plateau, steppe, ils ne l'opposent pas à la culture, qui peut au contraire en faire partie, ils l'opposent à la *polis*, à la cité, à la ville. Lorsque Ibn Khaldoun parle de la *Badiya*, de la bédouinité, celle-ci comprend aussi bien des cultivateurs que des éleveurs nomades : il l'oppose à l'*Hadara*, c'est-à-dire à la « citadinité ». Certainement cette précision est importante ; et pourtant elle ne

11. E. Laroche marque bien la différence entre l'idée de distribution et celle de partage, entre les deux groupes linguistiques à cet égard, entre les deux genres d'espace, entre le pôle « province » et le pôle « cité ».

change pas grand-chose. Car, dès les temps les plus anciens, le néolithique et même le paléolithique, *c'est la ville qui invente l'agriculture* : c'est sous l'action de la ville que l'agriculteur, et son espace strié, se superposent au cultivateur en espace encore lisse (cultivateur transhumant, mi-sédentaire ou déjà sédentaire). Si bien qu'on peut retrouver à ce niveau l'opposition simple qu'on récusait d'abord entre agriculteurs et nomades, entre terre striée et sol lisse : mais en passant par le détour de la ville, en tant que force de striage. Dès lors, ce n'est pas seulement la mer, le désert, la steppe, l'air, qui sont le lieu d'un enjeu du lisse et du strié, c'est la terre elle-même, suivant qu'il y a une culture en espace-nomos, ou une agriculture en espace-cité. Et bien plus : ne faudra-t-il pas dire la même chose de la cité ? A l'inverse de la mer, elle est l'espace strié par excellence ; mais, de même que la cité serait la force de striage, qui redonnerait, repratiquerait partout de l'espace lisse, sur la terre et dans les autres éléments — hors d'elle-même, mais aussi en elle-même. Voilà que des espaces lisses sortent de la ville, qui ne sont plus seulement ceux de l'organisation mondiale, mais ceux d'une riposte combinant le lisse et le troué, se retournant contre la ville : immenses bidonvilles mouvants, temporaires, de nomades et de troglodytes, résidus de métal et de tissu, patchwork, qui ne sont même plus concernés par les striages de la monnaie, du travail ou de l'habitation. Une misère explosive, que la ville secrète, et qui correspondrait à la formule mathématique de Thom : « un lissage rétroactif <sup>12</sup> ». Force condensée, potentialité d'une riposte ?

Chaque fois donc, l'opposition simple « lisse-strié » nous renvoie à des complications, à des alternances et à des superpositions beaucoup plus difficiles. Mais ces complications confirment d'abord la distinction, justement parce qu'elles mettent en jeu des mouvements dissymétriques. Pour le moment, il faudrait seulement dire qu'il y a deux sortes de voyage, qui se distinguent par le rôle respectif du point, de la ligne et de l'espace. Voyage-Goethe et voyage-Kleist ? Voyage français et voyage anglais (ou américain) ? Voyage-arbre et voyage-rhizome ? Mais rien ne coïncide tout à fait, et aussi tout se mélange, ou passe de l'un à l'autre. C'est que les différences ne sont pas objectives : on peut habiter en strié les déserts, les steppes ou les mers ; on peut habiter en lisse même les villes, être un nomade des villes (par exemple, une promenade de Miller, à Clichy ou à Brooklin, est

12. On trouve cette expression chez René Thom, qui l'emploie en rapport avec une variation continue où la variable réagit sur ses antécédents : *Modèles mathématiques de la morphogénèse*, 10-18, pp. 218-219.

un parcours nomade en espace lisse, il fait en sorte que la ville dégorge un patchwork, des différentielles de vitesse, des retards et des accélérations, des changements d'orientation, des variations continues... Les beatniks doivent beaucoup à Miller, mais ils changeront encore l'orientation, ils feront un nouvel usage de l'espace hors des villes). Il y a longtemps que Fitzgerald disait : il ne s'agit pas de partir pour les mers du Sud, ce n'est pas cela que détermine le voyage. Il y a non seulement d'étranges voyages en ville, mais des voyages sur place : nous ne pensons pas aux drogués, dont l'expérience est trop ambiguë, mais plutôt aux véritables nomades. C'est à propos de ces nomades qu'on peut dire, comme le suggère Toynbee : *ils ne bougent pas*. Ils sont nomades à force de ne pas bouger, de ne pas migrer, de tenir un espace lisse qu'ils refusent de quitter, et qu'ils ne quittent que pour conquérir et mourir. Voyage sur place, c'est le nom de toutes les intensités, même si elles se développent aussi en extension. Penser, c'est voyager, et nous avons essayé précédemment de dresser un modèle théo-noologique des espaces lisses et striés. Bref, ce qui distingue les voyages, ce n'est ni la qualité objective des lieux, ni la quantité mesurable du mouvement — ni quelque chose qui serait seulement dans l'esprit — mais le mode de spatialisation, la manière d'être dans l'espace, d'être à l'espace. Voyager en lisse ou en strié, penser de même... Mais toujours les passages de l'un à l'autre, les transformations de l'un dans l'autre, les renversements. Dans le film *Au fil du temps*, Wenders fait s'entrecroiser et se superposer les parcours de deux personnages, dont l'un mène un voyage encore goethéen, culturel, mémoriel, « éducatif », strié de toutes parts, tandis que l'autre a déjà conquis un espace lisse, fait seulement d'expérimentation et d'amnésie, dans le « désert » allemand. Mais, bizarrement, c'est le premier qui s'ouvre l'espace et opère une sorte de lissage rétroactif, tandis que des stries viennent se reformer sur le second, refermer son espace. Voyager en lisse, c'est tout un devenir, et encore un devenir difficile, incertain. Il ne s'agit pas de revenir à la navigation pré-astronomique, ni aux anciens nomades. C'est aujourd'hui, et dans les sens les plus divers, que se poursuit l'affrontement du lisse et du strié, les passages, alternances et superpositions.

*Modèle mathématique.* — Ce fut un événement décisif lorsque le mathématicien Riemann arracha le multiple à son état de prédicat, pour en faire un substantif, « multiplicité ». C'était la fin de la dialectique, au profit d'une typologie et d'une topologie des multiplicités. Chaque multiplicité se définissait par  $n$  déterminations, mais tantôt les déterminations étaient indépen-

dantes de la situation, tantôt en dépendaient. Par exemple, on peut comparer la grandeur de la ligne verticale entre deux points et la grandeur de la ligne horizontale entre deux autres : on voit ici que la multiplicité est métrique, en même temps qu'elle se laisse strier, et que ses déterminations sont des grandeurs. En revanche, on ne peut pas comparer la différence entre deux sons de hauteur égale et d'intensité distincte avec deux sons d'intensité égale et de hauteur distincte ; on ne peut dans ce cas comparer deux déterminations que « si l'une est une partie de l'autre et en nous contentant alors de juger que celle-ci est plus petite que celle-là, sans pouvoir dire de combien <sup>13</sup> ». Ces secondes multiplicités ne sont pas métriques, et ne se laissent strier et mesurer que par des moyens indirects auxquels elles ne manquent pas de résister. Elles sont anexactes et pourtant rigoureuses. Meinong et Russell invoquaient la notion de *distance*, et l'opposaient à celle de *grandeur* (magnitude <sup>14</sup>). Les distances ne sont pas à proprement parler des indivisibles : elles se laissent diviser, précisément dans le cas où une détermination est en situation d'être une partie de l'autre. Mais, contrairement aux grandeurs, *elles ne se divisent pas sans changer de nature à chaque fois*. Une intensité, par exemple, n'est pas composée de grandeurs additionnables et déplaçables : une température n'est pas la somme de deux températures plus petites, une vitesse n'est pas la somme de deux vitesses plus petites. Mais chaque intensité, étant elle-même une différence, se divise suivant un ordre où chaque terme de la division se distingue en nature de l'autre. La distance est donc un ensemble de différences ordonnées, c'est-à-dire enveloppées les unes dans les autres, telles qu'on puisse juger de la plus grande et de la plus petite, indépendamment d'une grandeur exacte. On divisera par exemple le mouvement en galop, trot et pas, mais de telle manière que le divisé change de nature à chaque moment de la division, sans qu'un de ces moments entre dans la composition de l'autre. C'est bien en ce sens que ces multiplicités de « distance » sont inséparables d'un processus de variation continue, tandis que les multiplicités de « grandeur », au contraire, répartissent des fixes et des variables.

C'est pourquoi il nous semble que Bergson (beaucoup plus encore que Husserl, ou même Meinong et Russell) a eu une grande

13. Sur la présentation des multiplicités de Riemann et de Helmholtz, cf. Jules Vuillemin, *Philosophie de l'algèbre*, P. U. F., pp. 409 sq.

14. Cf. Russell, *The Principles of Mathematics*, Allen ed., ch. xxxi. L'exposé qui suit ne se conforme pas à la théorie de Russell. On trouvera une excellente analyse des notions de distance et de grandeur selon Meinong et Russell chez Albert Spaier, *La pensée et la quantité*, Alcan.

importance dans le développement de la théorie des multiplicités. Car, dès *l'Essai sur les données immédiates*, la durée est présentée comme un type de multiplicité, qui s'oppose à la multiplicité métrique ou de grandeur. C'est que la durée n'est nullement l'indivisible, mais ce qui ne se divise pas sans changer de nature à chaque division (la course d'Achille se divise en pas, mais justement ces pas ne la composent pas à la manière de grandeurs<sup>15</sup>). Tandis que, dans une multiplicité comme l'étendue homogène, la division peut toujours être poussée aussi loin qu'on voudra, sans que rien ne change dans l'objet constant ; ou bien les grandeurs peuvent varier sans autre effet qu'un agrandissement ou une diminution de l'espace qu'elles strient. Bergson dégageait donc « deux espèces bien différentes de multiplicité », l'une qualitative et de fusion, continue ; l'autre, numérique et homogène, discrète. On remarquera que la *matière* opère une sorte d'aller et retour entre les deux, tantôt encore enveloppée dans la multiplicité qualitative, tantôt déjà développée dans un « schème » métrique qui la pousse hors d'elle-même. La confrontation de Bergson avec Einstein, du point de vue de la Relativité, reste incompréhensible si l'on ne se reporte pas à la théorie de base des multiplicités riemaniennes, telle que Bergson la transforme.

Il nous est souvent arrivé de rencontrer toutes sortes de différences entre deux types de multiplicités : métriques, et non métriques ; extensives, et qualitatives ; centrées, et acentrées ; arborescentes, et rhizomatiques ; numériques, et plates ; dimensionnelles, et directionnelles ; de masse, et de meute ; de grandeur, et de distance ; de coupure, et de fréquence ; *striées*, et *lisses*. Non seulement, ce qui peuple un espace lisse, c'est une multiplicité qui change de nature en se divisant — ainsi les tribus dans le désert : distances qui se modifient sans cesse, meutes qui ne cessent pas de se métamorphoser — mais l'espace lisse lui-même, désert, steppe, mer ou glace, est une multiplicité de ce type, non métrique, acentrée, directionnelle, etc. Or on pourrait croire que le Nombre appartient exclusivement aux *autres multiplicités*, et qu'il leur donne le statut scientifique dont les multiplicités non métriques sont privées. Mais ce n'est vrai qu'en partie. Il est vrai que le nombre est le corrélat de la

---

15. C'est dès le chapitre II de *l'Essai* que Bergson emploie de manière répétée le substantif « multiplicité », dans des conditions qui devraient éveiller l'attention des commentateurs : la référence implicite à Riemann ne nous paraît pas douteuse. Dans *Matière et mémoire*, il expliquera que la course ou même le pas d'Achille se divisent parfaitement en « sous-multiples », mais qui diffèrent en nature avec ce qu'ils divisent ; de même, le pas de la tortue ; et les sous-multiples, « de part et d'autre », diffèrent eux-mêmes en nature.

métrique : les grandeurs ne strient l'espace qu'en renvoyant à des nombres, et inversement les nombres arrivent à exprimer des rapports de plus en plus complexes entre grandeurs, suscitant par là des espaces idéaux qui renforcent le striage et le rendent coextensif à toute la matière. Il y a donc une corrélation qui constitue la science majeure, entre la géométrie et l'arithmétique, la géométrie et l'algèbre, au sein des multiplicités métriques (les auteurs les plus profonds à cet égard sont ceux qui ont vu, dès les formes les plus simples, que le nombre avait ici un caractère exclusivement cardinal, et l'unité un caractère essentiellement divisible<sup>16</sup>). On dirait en revanche que les multiplicités non métriques ou d'espace lisse ne renvoient qu'à une géométrie mineure, purement opératoire et qualitative, où le calcul est nécessairement très limité, où les opérations locales ne sont même pas capables d'une traductibilité générale, ni d'un système homogène de repérage. Et pourtant cette « infériorité » n'est qu'apparente ; car cette indépendance d'une géométrie presque analphabète, amétrique, rend possible à son tour une indépendance du nombre qui n'a plus pour fonction de mesurer des grandeurs dans l'espace strié (ou à strier). Le nombre se distribue lui-même dans l'espace lisse, il ne se divise plus sans changer de nature à chaque fois, sans changer d'unité, dont chacune représente une distance et non pas une grandeur. C'est le nombre articulé, nomade, directionnel, ordinal, le nombre nombrant qui renvoie à l'espace lisse, comme le nombre nombré renvoyait à l'espace strié. Si bien que, de toute multiplicité, on doit dire : elle est déjà nombre, elle est encore unité. Mais ce n'est ni le même nombre dans les deux cas, ni la même unité, ni la même manière dont l'unité se divise. Et la science mineure ne cessera pas d'enrichir la majeure, en lui communiquant son intuition, son cheminement, son itinérance, son sens et son goût de la matière, de la singularité, de la variation, de la géométrie intuitionniste et du nombre nombrant.

Mais nous n'avons considéré encore qu'un premier aspect des multiplicités lisses ou non métriques, par opposition aux métriques : comment une détermination peut être en situation de faire partie d'une autre, sans qu'on puisse assigner de grandeur exacte ni d'unité commune, ni d'indifférence à la situation. C'est le caractère enveloppant ou enveloppé de l'espace lisse. Mais jus-

16. Cf. Bergson, *Essai*, Ed. du Centenaire, p. 56 : si une multiplicité « implique la possibilité de traiter un nombre quelconque comme une unité provisoire qui s'ajoutera à elle-même, inversement les unités à leur tour sont de véritables nombres, aussi grands qu'on voudra, mais que l'on considère comme provisoirement indécomposables pour les composer entre eux ».



tement le second aspect est plus important : quand la situation même de deux déterminations exclut leur comparaison. Nous savons que c'est le cas des espaces riemaniens, ou plutôt des morceaux riemaniens d'espace, les uns par rapport aux autres : « Les espaces de Riemann sont dépourvus de toute espèce d'homogénéité. Chacun d'eux est caractérisé par la forme de l'expression qui définit le carré de la distance de deux points infiniment voisins. (...) Il en résulte que deux observateurs voisins peuvent repérer dans un espace de Riemann les points qui sont dans leur voisinage immédiat, mais ils ne peuvent pas sans convention nouvelle se repérer l'un par rapport à l'autre. Chaque voisinage est donc comme un petit bout d'espace euclidien, *mais le raccordement d'un voisinage au voisinage suivant n'est pas défini et peut se faire d'une infinité de manières. L'espace de Riemann le plus général se présente ainsi comme une collection amorphe de morceaux juxtaposés sans être rattachés les uns aux autres* » ; et il est possible de définir cette multiplicité indépendamment de toute référence à une métrique, par des conditions de fréquence ou plutôt d'*accumulation* valant pour un ensemble de voisinages, conditions tout à fait distinctes de celles qui déterminent les espaces métriques et leurs coupures (même si un rapport entre les deux sortes d'espaces doit en découler<sup>17</sup>). Bref, si l'on suit cette très belle description de Lautman, l'espace riemanien est un pur patchwork. Il a des connexions ou des rapports tactiles. Il a des valeurs rythmiques qui ne se retrouvent pas ailleurs, bien qu'elles puissent être traduites dans un espace métrique. Hétérogène, en variation continue, c'est un espace lisse, en tant qu'amorphe, non pas homogène. Nous définissons donc un double caractère positif de l'espace lisse en général : d'une part, lorsque les déterminations qui font partie l'une de l'autre renvoient à des distances enveloppées ou à des différences ordonnées, indépendamment de la grandeur ; d'autre part, lorsque surgissent des déterminations qui ne peuvent pas faire partie l'une de l'autre, et qui se connectent par des processus de fréquence ou d'accumulation, indépendamment de la métrique. Ce sont les deux aspects du *nomos* de l'espace lisse.

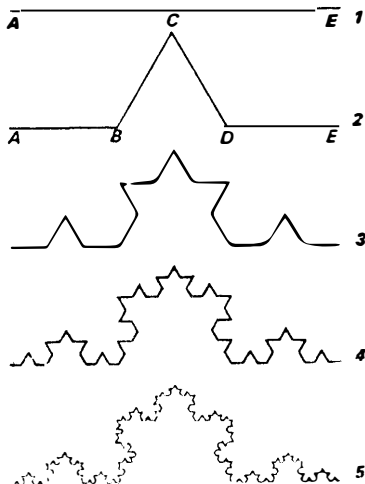
Et pourtant nous retrouvons toujours une nécessité dissymétrique, de passer du lisse au strié, comme du strié au lisse. S'il est vrai que la géométrie itinérante et le nombre nomade des espaces lisses ne cessent d'inspirer la science royale de l'espace strié, inversement la métrique des espaces striés (*metron*) est indispensable pour traduire les étranges données d'une multiplicité lisse. Or traduire n'est pas un acte simple : il ne suffit pas de rem-

17. Albert Lautman, *Les schémas de structure*, Hermann, pp. 23, 34-35.

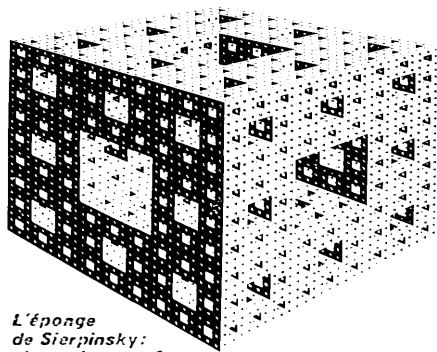
placer le mouvement par l'espace parcouru, il faut une série d'opérations riches et complexes (et Bergson fut le premier à le dire). Traduire n'est pas non plus un acte secondaire. C'est une opération qui consiste sans doute à dompter, à surcoder, à *métriser* l'espace lisse, à le neutraliser, mais aussi bien à lui donner un milieu de propagation, d'extension, de réfraction, de renouvellement, de poussée, sans lequel il mourrait peut-être de lui-même : comme un masque sans lequel il ne pourrait trouver ni respiration ni forme générale d'expression. La science majeure a perpétuellement besoin d'une inspiration qui vient du mineur ; mais le mineur ne serait rien s'il n'affrontait les plus hautes exigences scientifiques, et ne passaient par elles. Soit deux exemples seulement de la richesse et de la nécessité des traductions, qui comportent autant de chances d'ouverture que de risques de fermeture ou d'arrêt. D'abord, la complexité des moyens par lesquels on traduit des intensités en quantités extensives, ou plus généralement les multiplicités de distance en systèmes de grandeurs qui les mesurent et les strient (rôle des logarithmes à cet égard). D'autre part et surtout, la finesse et la complexité des moyens par lesquels les morceaux riemaniens d'espace lisse reçoivent une conjonction euclidienne (rôle d'un parallélisme des vecteurs dans un striage infinitésimal<sup>18</sup>). On ne confondra pas la connexion propre des morceaux d'espace riemaniens (« accumulation ») avec cette conjonction euclidienne de l'espace de Rieman (« parallélisme »). Et pourtant les deux sont liés, se relancent. Rien n'est jamais fini : la manière dont un espace lisse se laisse strier, mais aussi la manière dont un espace strié redonne du lisse, avec des valeurs, des portées et des signes éventuellement très différents. Peut-être faut-il dire que tout progrès se fait par et dans l'espace strié, mais tout devenir est dans l'espace lisse.

Pourrait-on donner une définition mathématique très générale des espaces lisses ? Il semble que les « objets fractals », de Benoît Mandelbrot, soient sur cette voie. Ce sont des ensembles dont le nombre de dimensions est fractionnaire ou non entier, ou bien entier, mais avec variation continue de direction. Par exemple, un segment dont on remplace le tiers central par l'angle d'un triangle équilatéral, en répétant ensuite l'opération sur chacun des quatre segments, etc., à l'infini, suivant un rapport d'homothétie, — un tel segment constituera une ligne ou courbe infinie de dimension supérieure à 1, mais inférieure à la surface (= 2). Des résultats semblables peuvent être obtenus par trouage, en retranchant des « baies » à partir d'un cercle, au

18. Sur cette conjonction proprement euclidienne (très différente du processus d'accumulation), cf. Lautman, pp. 45-48.



**La courbe de Von Koch : plus qu'une ligne, moins qu'une surface!** Le segment AE (1) est amputé de son deuxième tiers lequel est remplacé par le triangle BCD (2). En (3), on répète cette opération sur chacun des segments AB, BC, CD et DE séparément. Ce qui donne un tracé anguleux dont tous les segments sont égaux. Sur chacun de ces segments on répète une troisième fois (4) ce qui a été fait en (2) et (3); et ainsi de suite, à l'infini. On obtient à la limite une « courbe » faite d'un nombre infini de points anguleux et qui n'admet pas de tangente en aucun de ses points. La longueur de cette courbe est infinie et sa dimension est supérieure à un : elle représente un espace de dimension  $1,261\ 859$  (exactement  $\log 4/\log 3$ ).



**L'éponge de Sierpinsky : plus qu'une surface, moins qu'un volume!** La loi d'évidement de ce cube est intuitive, au simple coup d'œil : chaque trou carré est entouré de huit trous au tiers de sa dimension ; ces huit trous sont eux-mêmes entourés de huit trous encore au tiers. Et ainsi de suite, indéfiniment. Le dessinateur n'a pu représenter l'infinité de trous de plus en plus minuscules au-delà du quatrième ordre, mais il est bien évident que ce cube est finalement infiniment creux, son volume total tend vers zéro alors que la surface totale latérale des évidements croît à l'infini. La dimension de cet « espace » est  $2,726\ 8$ . Il est donc « compris » entre une surface (de dimension 2) et un volume (de dimension 3). Le « tapis de Sierpinsky » est l'une des faces de ce cube, les évidements étant alors des carrés et la dimension de cette « surface » est  $1,261\ 8$ . (Reproduit de *Studies in Geometry*, de Leonard Blumenthal and Karl Mayer, Freeman and Company, 1970).

*A propos des « objets fractals » de B. Mandelbrot*

lieu d'ajouter des « caps » à partir d'un triangle ; de même, un cube qu'on troue suivant le principe d'homothétie devient moins qu'un volume et plus qu'une surface (c'est la présentation mathématique de l'affinité d'un espace libre et d'un espace troué). Sous d'autres formes encore, le mouvement brownien, la turbulence, la voûte céleste, sont de tels « objets fractals<sup>19</sup> ». Peut-être disposerait-on ainsi d'une nouvelle façon de définir les *ensembles flous*. Mais, surtout, l'espace lisse en reçoit une détermination générale, qui rend compte de ses différences et rapports avec le

19. Benoît Mandelbrot, *Les objets fractals*, Flammarion.

strié : 1) on appellera strié ou métrique tout ensemble ayant un nombre entier de dimensions, et où l'on peut assigner de constantes directions ; 2) l'espace lisse non métrique se constitue par construction d'une ligne de dimension fractionnaire supérieure à 1, d'une surface de dimension fractionnaire supérieure à 2 ; 3) le nombre fractionnaire de dimensions est l'indice d'un espace proprement directionnel (à variation continue de direction, sans tangente) ; 4) l'espace lisse se définit dès lors en ce qu'il n'a pas de dimension supplémentaire à ce qui le parcourt ou s'inscrit en lui : c'est en ce sens une multiplicité plate, par exemple une ligne qui remplit en tant que telle un plan ; 5) l'espace lui-même et ce qui occupe l'espace tendent à s'identifier, à avoir même puissance, sous la forme anexacte et pourtant rigoureuse du nombre nombrant ou non entier (occuper sans compter) ; 6) un tel espace lisse, amorphe, se constitue par accumulation de voisinages, et chaque accumulation définit une *zone d'indiscernabilité* propre au « devenir » (plus qu'une ligne et moins qu'une surface, moins qu'un volume et plus qu'une surface).

*Modèle physique.* — A travers les différents modèles, une certaine idée du striage se confirme : deux séries de parallèles, qui s'entrecroisent perpendiculairement, et dont les unes, verticales, jouent plutôt le rôle de fixes ou de constantes, les autres, horizontales, plutôt le rôle de variables. Très grossièrement, c'est le cas de la chaîne et de la trame, de l'harmonie et de la mélodie, de la longitude et de la latitude. Plus l'entrecroisement est régulier, plus le striage est serré, plus l'espace tend à devenir homogène : c'est en ce sens que l'homogénéité nous a paru dès le début être, non pas le caractère de l'espace lisse, mais tout au contraire l'extrême résultat du striage, ou la forme-limite d'un espace strié de toutes parts, en toutes directions. Et si le lisse et l'homogène communiquent en apparence, c'est seulement dans la mesure où le strié n'arrive pas à son idéal d'homogénéité parfaite sans être prêt à redonner du lisse, suivant un mouvement qui se superpose à celui de l'homogène, mais en reste tout à fait différent. Sous chaque modèle en effet, le lisse nous a paru appartenir à une hétérogénéité de base : feutre ou patchwork et non tissage, valeurs rythmiques et non harmonie-mélodie, espace riemanien et non euclidien — variation continue qui déborde toute répartition des constantes et des variables, libération d'une ligne qui ne passe pas entre deux points, dégagement d'un plan qui ne procède pas par lignes parallèles et perpendiculaires.

Ce lien de l'homogène avec le strié peut s'exprimer dans les termes d'une physique élémentaire, imaginaire : 1) Vous commencez par strier l'espace avec des verticales de *pesanteur*, parallèles

entre elles ; 2) Ces parallèles ou ces forces ont une résultante qui s'applique en un point du corps remplissant l'espace, *centre de gravité* ; 3) La position de ce point ne change pas quand on change la direction des forces parallèles, quand elles deviennent *perpendiculaires* à leur première direction ; 4) Vous découvrez que la pesanteur est un cas particulier d'une *attraction* universelle, suivant des lignes droites quelconques ou des relations bi-univoques entre deux corps ; 5) Vous définissez une notion générale de *travail*, par le rapport force-déplacement dans une direction ; 6) Vous avez ainsi la base physique d'un espace strié de plus en plus parfait, non seulement en verticale et en horizontale, mais en toutes directions subordonnées à des points. — Il n'y a même pas besoin d'invoquer cette pseudo-physique newtonienne. Les Grecs passaient déjà d'un espace strié verticalement, de haut en bas, à un espace centré, aux relations symétriques et réversibles dans toutes les directions, c'est-à-dire strié en tous sens de manière à constituer une homogénéité. Et c'est certain qu'il y avait là comme deux modèles de l'appareil d'Etat, l'appareil vertical de l'empire, l'appareil isotrope de la cité<sup>20</sup>. La géométrie est à la rencontre d'un problème physique et d'une affaire d'Etat.

Or il est évident que le striage ainsi constitué a ses limites : non seulement quand on fait intervenir l'infini, en grand et en petit, mais aussi quand on considère plus de deux corps (« problème des trois corps »). Cherchons au plus simple comment l'espace échappe aux limites de son striage. A un pôle, il y échappe par *la déclinaison*, c'est-à-dire par le plus petit écart, par l'arc infiniement petit entre la verticale de pesanteur et l'arc de cercle auquel cette verticale est tangente. A l'autre pôle, il y échappe par *la spirale ou le tourbillon*, c'est-à-dire une figure par laquelle tous les points de l'espace sont simultanément tenus, sous des lois de fréquence ou d'accumulation, de distribution, qui s'opposent à la répartition dite « laminaire » correspondant au striage des parallèles. Or, du plus petit écart au tourbillon, la conséquence est bonne et nécessaire : ce qui s'étend de l'un à l'autre, c'est précisément un espace lisse qui a pour élément la déclinaison, et pour peuplement la spirale. L'espace lisse est constitué par l'angle minimal, qui dévie de la verticale, et par le tourbillon, qui déborde le striage. C'est la force du livre de Michel Serres, d'avoir montré ce lien du *clinamen* comme élément différentiel générateur, et de la formation des tourbillons et turbulences comme occupant un espace lisse engendré ; et en effet l'atome antique, de Démocrite à Lucrèce, n'a jamais été séparable d'une

20. Sur ces deux espaces, cf. J.-P. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs*, t. I, pp. 174-175.

hydraulique ou d'une théorie généralisée des fluxions et des flux. On ne comprend rien à l'atome antique si l'on ne voit qu'il a pour propre de couler et de fluer. C'est au niveau de cette théorie qu'apparaît la stricte corrélation d'une géométrie archimédienne, très différente de l'espace homogène et strié d'Euclide, et d'une physique démocritéenne, très différente de la matière solide ou lamellaire<sup>21</sup>. Or la même coïncidence veut que cet ensemble ne soit plus du tout lié à un appareil d'Etat, mais à une machine de guerre : une physique des meutes, des turbulences, des « catastrophes » et des épidémies, pour une géométrie de la guerre, de son art et de ses machines. Serres peut énoncer ce qui lui semble le but le plus profond de Lucrèce : passer de Mars à Vénus, mettre la machine de guerre au service de la paix<sup>22</sup>. Mais cette opération ne passe pas par l'appareil d'Etat, elle exprime au contraire une ultime métamorphose de la machine de guerre et se fait en espace lisse.

Nous avons rencontré ailleurs une distinction de l'« action libre » en espace lisse, et du « travail » en espace strié. Et en effet, c'est au XIX<sup>e</sup> siècle que se poursuit une double élaboration : celle d'un concept physico-scientifique de Travail (poids-hauteur, force-déplacement), et celle d'un concept social-économique de force de travail ou de travail abstrait (quantité abstraite homogène applicable à tous les travaux, susceptible de multiplication et de division). Il y avait ici un lien profond de la physique et de la sociologie, telle que la société fournissait une mesure économique du travail, et la physique, à son tour, une « monnaie mécanique » du travail. Le régime du salariat avait pour corrélat une mécanique des forces. Jamais la physique ne fut plus sociale, puisqu'il s'agissait dans les deux cas de définir une valeur moyenne constante, pour une force de levage ou de tirage exercée le plus uniformément possible par un homme-standard. Imposer le modèle-Travail à toute activité, traduire tout acte en travail possible ou virtuel, discipliner l'action libre, ou bien (ce qui revient au même) rejeter celle-ci du côté du « loisir », qui n'existe que par référence au travail. On comprend dès lors pourquoi le modèle-Travail faisait fondamentalement partie de l'appareil d'Etat, dans son double aspect physique et social. L'homme-standard a d'abord été celui des *travaux publics*<sup>23</sup>. Ce n'est pas

21. Michel Serres, *La naissance de la physique dans le texte de Lucrèce* « La physique s'appuie sur un espace vectoriel beaucoup plus que sur un espace métrique » (p. 79). Et sur le problème hydraulique, pp. 104-107.

22. M. Serres, pp. 35, 135 sq.

23. Anne Querrien a bien montré l'importance des Ponts et chaussées dans cette élaboration du concept de travail. Par exemple, Navier, ingé-

dans la fabrique d'épingles que se posent en premier lieu les problèmes du travail abstrait, de la multiplication de ses effets, de la division de ses opérations : c'est d'abord sur les chantiers publics, et aussi dans l'organisation des armées (non seulement discipline des hommes, mais production industrielle des armes). Rien de plus normal : ce n'est pas que la machine de guerre impliquait elle-même cette normalisation. Mais l'appareil Etat, au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, avait ce nouveau moyen de s'approprier la machine de guerre : la soumettre avant toute autre chose au modèle-Travail du chantier et de l'usine, qui s'élaborait ailleurs, mais plus lentement. Si bien que la machine de guerre a peut-être été la première à être striée, à dégager le temps de travail abstrait multipliable dans ses effets, divisible dans ses opérations. C'est là que l'action libre en espace lisse devait être vaincue. Le modèle physico-social du Travail appartient à l'appareil d'Etat, comme son invention, pour deux raisons. D'une part, parce que le travail n'apparaît qu'avec la constitution d'un *surplus*, il n'y a de travail que de *stockage*, si bien que le travail (à proprement parler) commence seulement avec ce qu'on appelle *surtravail*. D'autre part, parce que le travail effectuée une opération généralisée de striage de l'espace-temps, un assujettissement de l'action libre, une annulation des espaces lisses, qui trouve son origine et son moyen dans l'entreprise essentielle de l'Etat, dans sa conquête de la machine de guerre.

Contre-épreuve : là où il n'y a pas appareil d'Etat, ni de surtravail, il n'y a pas non plus modèle-Travail. Il y aurait variation continue d'action libre, passant de la parole à l'action, de telle action à telle autre, de l'action au chant, du chant à la parole, de la parole à l'entreprise, dans un étrange chromatisme, avec des moments de pointe ou d'effort que l'observateur externe peut seulement « traduire » en termes de travail, surgissant de manière intense et rare. C'est vrai qu'on a dit de tout temps des nègres : « Ils ne travaillent pas, ils ne savent pas ce qu'est le travail. » Il est vrai qu'on les a forcés à travailler, plus que n'importe qui, d'après la quantité abstraite. Il semble vrai aussi que les Indiens ne comprenaient même pas, et étaient incaptes à toute organisation de travail même esclavagiste : les Américains n'auraient importé tant de Noirs que parce qu'ils ne pouvaient pas utiliser les Indiens, qui se laissaient plutôt mourir. Certains ethnologues remarquables ont posé une question essentielle. Ils ont su retourner le problème : les sociétés dites primitives ne

---

nieur et professeur de mécanique, écrit en 1819 : « Il faut établir une monnaie mécanique avec laquelle on puisse estimer les quantités de travail employées pour effectuer toute espèce de fabrication. »

sont pas des sociétés de pénurie ou de subsistance, faute de travail, mais au contraire des sociétés d'action libre et d'espace lisse, qui n'ont aucun besoin d'un facteur-travail, pas plus qu'elles ne constituent de stock<sup>24</sup>. Ces sociétés ne sont pas de paresse, bien que leur différence avec le travail puisse s'exprimer sous la forme d'un « droit à la paresse ». Ces sociétés ne sont pas sans lois, bien que leur différence avec la loi puisse s'exprimer sous l'apparence d'une « anarchie ». Elles ont plutôt la loi du nomos, qui règle une variation continue de l'activité, avec sa propre rigueur, sa propre cruauté (se débarrasser de ce qu'on ne peut pas transporter, vieillards ou enfants...).

Mais, si le travail constitue un espace-temps strié correspondant à l'appareil d'Etat, n'est-ce pas vrai surtout des formes archaïques ou anciennes ? Car c'est là que le surtravail est isolé, distingué sous forme de tribut ou de corvée. C'est donc là que le concept de travail peut apparaître dans toute sa netteté : par exemple les grands travaux des empires, les travaux hydrauliques, agricoles ou urbains, où l'on impose un écoulement « laminaire » des eaux par tranches supposées parallèles (striage). Il semble au contraire que, dans le régime du capitalisme, le surtravail soit de moins en moins discernable du travail « tout court », et qu'il l'imprègne complètement. Les travaux publics modernes n'ont pas le même statut que les grands travaux impériaux. Comment pourrait-on distinguer le temps nécessaire à la reproduction, et un temps « extorqué », puisqu'ils ont cessé d'être séparés dans le temps ? Cette remarque ne va certes pas contre la théorie marxiste de la plus-value, car Marx montre précisément que cette plus-value *cesse d'être localisable* en régime capitaliste. C'est même son apport fondamental. Marx peut d'autant mieux pressentir que la machine elle-même devient génératrice de plus-value, et que la circulation du capital remet en cause la distinction d'un capital variable et d'un capital constant. Il reste vrai, dans ces nouvelles conditions, que tout travail est du surtravail ; mais le surtravail ne passe même plus par le travail. Le surtravail, et l'organisation capitaliste dans son ensemble, passent de moins en moins par le striage d'espace-temps correspondant au concept physico-social

24. C'est un lieu commun dans les récits des missionnaires : rien ne correspond à une catégorie du travail, même dans l'agriculture transhumante où, pourtant, les activités de défrichement sont pénibles. Marshall Sahlins ne s'est pas contenté de marquer la brièveté du temps de travail nécessaire à l'entretien et à la reproduction, mais insiste sur des facteurs qualitatifs : la variation continue qui règle l'activité, la mobilité ou la liberté de mouvement qui exclut les stocks et se mesure à la « commodité de transport de l'objet » (« La première société d'abondance », *Temps modernes*, octobre 1968, pp. 654-656, 662-663, 672-673).



de travail. C'est plutôt comme si l'aliénation humaine était remplacée dans le surtravail lui-même par un « asservissement machinique » généralisé, tel qu'on fournit une plus-value indépendamment d'un travail quelconque (l'enfant, le retraité, le chômeur, l'auditeur à la télé, etc.). Non seulement l'utilisateur comme tel tend à devenir un employé, mais le capitalisme opère moins sur une quantité de travail que sur un processus qualitatif complexe qui met en jeu les modes de transport, les modèles urbains, les médias, l'industrie des loisirs, les manières de percevoir et de sentir, toutes les sémiotiques. C'est comme si, à l'issue du striage que le capitalisme a su porter à un point de perfection inégalé, le capital circulant recréait, nécessairement, reconstituait une sorte d'espace lisse où se rejoue le destin des hommes. Certes, le striage subsiste sous ses formes les plus parfaites et sévères (il n'est plus seulement vertical, mais opère en tout sens) ; toutefois, il renvoie surtout au pôle étatique du capitalisme, c'est-à-dire au rôle des appareils d'Etat modernes dans l'organisation du capital. En revanche, au niveau complémentaire et dominant d'un *capitalisme mondial intégré* (ou plutôt intégré), un nouvel espace lisse est produit où le capital atteint à sa vitesse « absolue », fondée sur des composantes machiniques, et non plus sur la composante humaine du travail. Les multinationales fabriquent une sorte d'espace lisse déterritorialisé où les points d'occupation comme les pôles d'échange deviennent très indépendants des voies classiques de striage. Le nouveau, c'est toujours les nouvelles formes de rotation. Les formes actuelles accélérées de la circulation du capital rendent de plus en plus relatives les distinctions du capital constant et variable, et même du capital fixe et circulant ; l'essentiel est plutôt la distinction d'un *capital strié* et d'un *capital lisse*, et la manière dont le premier suscite le second, à travers des complexes qui survolent les territoires et les Etats, et même les types différents d'Etats.

*Modèle esthétique : l'art nomade.* — Plusieurs notions, pratiques et théoriques, sont aptes à définir un art nomade et ses suites (barbares, gothiques et modernes). C'est d'abord la « vision rapprochée », par différence avec la vision éloignée ; c'est aussi bien l'« espace tactile », ou plutôt l'« espace haptique », par différence avec l'espace optique. Haptique est un meilleur mot que tactile, puisqu'il n'oppose pas deux organes des sens, mais laisse supposer que l'œil peut lui-même avoir cette fonction qui n'est pas optique. C'est Aloïs Riegl qui, dans des pages admirables, a donné à ce couple *Vision rapprochée-Espace haptique* un statut esthétique fondamental. Pourtant, nous devons négliger provisoirement les critères proposés par Riegl (puis par

Worringer, et aujourd'hui par Henri Maldiney) pour prendre un peu de risque nous-mêmes, et nous servir librement de ces notions<sup>25</sup>. C'est le Lisse qui nous paraît à la fois l'objet d'une vision rapprochée par excellence et l'élément d'un espace haptique (qui peut être visuel, auditif autant que tactile). Au contraire, le Strié renverrait à une vision plus lointaine, et à un espace plus optique — même si l'œil à son tour n'est pas le seul organe à avoir cette capacité. Et encore, toujours, corriger par un coefficient de transformation où les passages entre strié et lisse sont à la fois nécessaires et incertains, d'autant plus bouleversants. C'est la loi du tableau d'être fait de près, bien qu'il soit vu de loin, relativement. On peut se reculer de la chose, mais ce n'est pas un bon peintre, celui qui se recule du tableau qu'il est en train de faire. Et même la « chose » : Cézanne parlait de la nécessité de *ne plus voir* le champ de blé, d'en être trop proche, se perdre, sans repère, en espace lisse. Alors le striage peut naître ensuite : le dessin, les strates, la terre, la « têtue géométrie », la « mesure du monde », les « assises géologiques », « tout tombe d'aplomb »... Quitte à ce que le strié disparaisse à son tour dans une « catastrophe », au profit d'un nouvel espace lisse, et d'un autre espace strié...

Un tableau est fait de près, même s'il est vu de loin. On dit de même que le compositeur n'entend pas : c'est qu'il a une audition rapprochée tandis que l'auditeur entend de loin. Et l'écrivain lui-même écrit avec une mémoire courte, tandis que le lecteur est supposé doué d'une mémoire longue. L'espace lisse, haptique et de vision rapprochée, à un premier aspect : c'est la variation continue de ses orientations, de ses repères et de ses raccordements ; il opère de proche en proche. Ainsi le désert, la steppe, la glace ou la mer, espace local de pure connexion. Contrairement à ce qu'on dit parfois, on n'y voit pas de loin, et on ne le voit pas de loin, on n'est jamais « en face », pas plus qu'on n'est « dedans » (on est « sur »...). Les orientations n'ont pas de constante, mais changent d'après les végétations, les occupations, les précipitations temporaires. Les repères n'ont pas de modèle visuel qui puisse les échanger entre eux, et les réunir dans une classe d'inertie assignable à un observateur immobile externe. Au contraire, ils sont liés à autant d'observateurs qu'on peut qualifier de « monades », mais qui sont plutôt des *nomades* entretenant entre eux des rapports tactiles. Les raccordements n'im-

25. Les textes principaux sont : A. Riegl, *Spätromische Kunstindustrie*, Vienne ; W. Worringer, *Abstraction et Einfühlung*, Klincksieck ; H. Maldiney, *Regard, parole, espace*, surtout « L'art et le pouvoir du fond », et les commentaires de Maldiney sur Cézanne.

pliquent aucun espace ambiant dans lequel la multiplicité serait plongée, et qui donnerait une invariance aux distances ; ils se constituent au contraire d'après des différences ordonnées qui font varier intrinsèquement la division d'une même distance<sup>26</sup>. Ces questions d'orientation, de repérage et de raccordement sont mises en jeu par les pièces les plus célèbres de l'art nomade : ces animaux tordus n'ont plus de terre ; le sol ne cesse de changer de direction, comme dans une acrobatie aérienne ; les pattes s'orientent à l'inverse de la tête, la partie postérieure du corps est renversée ; les points de vue « monadologiques » ne peuvent être raccordés que sur un espace nomade ; l'ensemble et les parties donnent à l'œil qui les regarde une fonction qui n'est plus optique, mais haptique. C'est une animalité qu'on ne peut voir sans la toucher en esprit, sans que l'esprit ne devienne un doigt, même à travers l'œil. (De manière beaucoup plus grossière, c'est bien le rôle du kaléidoscope : donner à l'œil une fonction digitale.) On définit au contraire l'espace strié avec les exigences d'une vision éloignée : constance de l'orientation, invariance de la distance par échange des repères d'inertie, raccordement par plongement dans un milieu ambiant, constitution d'une perspective centrale. Mais il est moins facile d'évaluer les potentialités créatrices de cet espace strié, et comment il peut à la fois sortir du lisse et relancer l'ensemble des choses.

Le strié et le lisse ne s'opposent pas simplement comme le global et le local. Car, dans un cas, le global est encore relatif, tandis que dans l'autre le local est déjà l'absolu. Là où la vision est proche, l'espace n'est pas visuel, ou plutôt l'œil lui-même à une fonction haptique et non optique : aucune ligne ne sépare la terre et le ciel, qui sont de même substance ; il n'y a pas d'horizon, ni de fond, ni perspective, ni limite, ni contour ou forme, ni centre ; il n'y a pas de distance intermédiaire, ou toute distance est intermédiaire. Ainsi l'espace eskimo<sup>27</sup>. Mais d'une tout

26. Tous ces points renvoyaient déjà à un espace de Riemann, dans son rapport essentiel avec des « monades » (par opposition au Sujet unitaire de l'espace euclidien) : cf. Gilles Chatelet, « Sur une petite phrase de Riemann », *Analytiques* n° 3, mai 1979. Mais, si les « monades » ne sont plus considérées comme fermées sur soi, et sont supposées entretenir des relations directes de proche en proche, le point de vue purement monadologique se révèle insuffisant, et doit faire place à une « nomadologie » (idéalité de l'espace strié, mais réalisme de l'espace lisse).

27. Cf. la description de l'espace des glaces, et de l'igloo, par Edmund Carpenter, *Eskimo* : « Il n'y a pas de distance intermédiaire, ni de perspective ou de contour, l'œil ne peut qu'attraper des milliers de plumes fumantes de neige. (...) Une terre sans fond ni bordure (...), un labyrinthe vivant avec les mouvements d'un peuple en foule, sans que des murs plats statiques arrêtent l'oreille ou l'œil, et l'œil peut glisser ici, passer là-bas. »

autre façon, dans un tout autre contexte, l'architecture arabe trace un espace qui commence très proche et très bas, qui met en bas le léger et l'aérien, tandis que le solide ou le lourd sont en haut, dans un renversement des lois de la pesanteur où *le manque de direction*, la négation du volume, deviennent des forces constructives. Un absolu nomade existe comme l'intégration locale qui va d'une partie à une autre, et qui constitue l'espace lisse dans la succession infinie des raccordements et des changements de direction. C'est un absolu qui ne fait qu'un avec le devenir lui-même ou avec le processus. C'est l'absolu du passage, qui se confond dans l'art nomade avec sa manifestation. L'absolu y est local, justement parce que le lieu n'y est pas délimité. Si nous nous reportons en revanche à l'espace optique et strié, de vision éloignée, nous voyons que le global relatif qui caractérise cet espace requiert aussi l'absolu, mais d'une tout autre façon. L'absolu y est maintenant l'horizon ou le fond, c'est-à-dire l'Englobant, sans lequel il n'y aurait pas de global ou d'englobé. C'est sur ce fond que se détache le contour relatif ou la forme. L'absolu peut lui-même apparaître dans l'Englobé, mais seulement dans un lieu privilégié, bien délimité comme centre, et qui a dès lors pour fonction de repousser hors des limites tout ce qui viendrait menacer l'intégration globale. On voit bien ici comment l'espace lisse subsiste, mais pour qu'en sorte le strié. C'est que le désert ou le ciel, ou la mer, l'Océan, l'Illimité, joue d'abord le rôle d'englobant, et tend à devenir horizon : la terre est ainsi entourée, globalisée, « fondée » par cet élément qui la tient en équilibre immobile et rend possible une Forme. Et pour autant que l'englobant apparaît lui-même au centre de la terre, il prend un second rôle, qui consiste cette fois à repousser dans un arrière-fond détestable, dans un séjour des morts, tout ce qui pouvait subsister de lisse encore ou de non mesuré<sup>28</sup>. Le striage de la terre implique comme sa condition ce double traitement du lisse, d'une part porté ou réduit à l'état absolu d'horizon englobant, d'autre part expulsé de l'englobé relatif. Les grandes religions impériales ont donc besoin de l'espace lisse (du désert par exemple), mais pour lui donner une loi qui

28. On trouve ces deux aspects, l'Englobant et le Centre, dans l'analyse que J.-P. Vernant fait de l'espace d'Anaximandre (*Mythe et pensée chez les Grecs*, t. I, III<sup>e</sup> partie). D'un autre point de vue, c'est toute l'histoire du désert : sa possibilité de devenir l'englobant, et aussi de se trouver repoussé, rejeté par le centre, comme dans une inversion de mouvement. Dans une phénoménologie de la religion telle que Van der Leeuw a su la faire, le *nomos* lui-même apparaît bien comme l'englobant-limite ou fond, mais aussi comme le repoussé, l'exclu, dans un mouvement centrifuge.

s'oppose au *nomos* en tout point, et qui convertit l'absolu.

C'est peut-être ce qui explique pour nous l'ambiguïté des belles analyses de Riegl, de Worringer et de Maldiney. Ils saisissent l'espace haptique dans les conditions impériales de l'art égyptien. Ils le définissent par la présence d'un fond-horizon, par la réduction de l'espace au plan (verticale et horizontale, hauteur et largeur) et par le contour rectiligne qui enferme l'individualité, la soustrait au changement. Telle est la forme-pyramide sur fond de désert immobile, qui porte sur tous ses côtés une surface plane. Ils montrent en revanche comment, avec l'art grec (puis dans l'art byzantin, et jusqu'à la Renaissance), s'en distingue un espace optique qui entraîne le fond avec la forme, fait interférer les plans, conquiert la profondeur, travaille une étendue volumineuse ou cubique, organise la perspective, joue des reliefs et des ombres, des lumières et des couleurs. Mais ainsi, dès le départ, ils rencontrent l'haptique en un point de mutation, dans des conditions où il sert déjà à strier l'espace. L'optique rendra ce striage plus parfait, plus serré, ou plutôt autrement parfait, autrement serré (ce n'est pas le même « vouloir-artiste »). Reste que tout se passe dans un espace de striage qui va des empires aux cités, ou aux empires évolués. Ce n'est pas par hasard que Riegl tend à éliminer les facteurs propres d'un art nomade ou même barbare ; et que Worringer, au moment où il introduit pourtant l'idée d'un art gothique au sens le plus large, rapporte cette idée d'une part aux migrations du Nord, germaniques et celtiques, d'autre part aux empires d'Orient. Entre les deux, toutefois, il y avait les nomades, qui ne se laissent pas réduire aux empires qu'ils affrontaient, ni aux migrations qu'ils déclenchaient ; et précisément les Goths faisaient partie de ces nomades de la steppe, avec les Sarmates et les Huns, vecteur essentiel d'une communication de l'Orient et du Nord, mais aussi facteur irréductible à l'une ou l'autre de ces deux dimensions<sup>29</sup>. D'un côté, l'Égypte avait déjà ses Hyksos, l'Asie mineure ses Hittites, la Chine ses Turco-mongols ; et de l'autre côté, les Hébreux avaient leurs Habiru, les Germains, les Celtes et les Romains avaient leurs Goths, les Arabes avaient leurs Bédouins. Il y a une spécificité nomade qu'on réduit trop vite à ses conséquences, en les comprenant dans les empires ou

29. Quelles que soient les interactions, il y a une spécificité de l'« art des steppes », qui passera chez les Germains de la migration : malgré toutes ses réserves sur une culture nomade, René Grousset l'a bien marqué, *L'empire des steppes*, Payot, pp. 42-62. C'est l'irréductibilité de l'art scythe à l'art assyrien, de l'art sarmate à l'art perse, de l'art hunnique à l'art chinois. On a pu dire que l'art des steppes eut plus d'influence qu'il ne fit d'emprunts (cf. notamment la question de l'art ordos et de ses rapports avec la Chine).

chez les migrants, en les ramenant à l'un ou l'autre, en leur déniaient leur « volonté » d'art à eux. Une fois de plus, on refuse que l'intermédiaire entre l'Orient et le Nord ait eu sa spécificité absolue, on refuse que l'intermédiaire, l'intervalle, ait justement ce rôle substantiel. D'ailleurs, il ne l'a pas en tant que « vouloir », il n'a qu'un devenir, il invente un « devenir-artiste ».

Quand nous invoquons une dualité primordiale du lisse et du strié, c'est pour dire que les différences « haptique-optique », « vision proche-vision lointaine », sont elles-mêmes subordonnées à cette distinction. On ne définira donc pas l'haptique par le fond immobile, le plan et le contour, car c'est un état déjà mixte où l'haptique sert à strier, et ne se sert plus de ses composantes lisses que pour les convertir dans un autre espace. La fonction haptique et la vision proche supposent d'abord le lisse, qui ne comporte ni fond, ni plan, ni contour, mais changements directionnels et raccordements de parties locales. Inversement, la fonction optique développée ne se contente pas de pousser le striage à un nouveau point de perfection, en lui conférant une valeur et une portée universelles imaginaires ; elle est apte aussi à redonner du lisse, en libérant la lumière et en modulant la couleur, en restituant une sorte d'espace haptique aérien qui constitue le lieu non limité de l'interférence des plans<sup>30</sup>. Bref, le lisse et le strié doivent d'abord être définis pour eux-mêmes, avant qu'en découlent les distinctions relatives de l'haptique et de l'optique, du proche et de l'éloigné.

C'est là qu'intervient un troisième couple : « ligne abstraite-ligne concrète » (à côté de « haptique-optique » et « proche-éloigné »). C'est Worringер qui a donné une importance fondamentale à cette idée de ligne abstraite, en y voyant le commencement même de l'art ou la première expression d'un vouloir artiste. L'art, machine abstraite. Et sans doute, là encore, nous aurions tendance à faire valoir d'avance les mêmes objections que précédemment : la ligne abstraite semble à Worringер apparaître d'abord sous la forme impériale égyptienne, géométrique ou cristalline, la plus rectiligne possible ; et c'est seulement ensuite qu'elle passerait par un avatar particulier, constituant la « ligne gothique ou septentrionale » en un sens très large<sup>31</sup>. Pour nous

30. Sur cette question de la lumière et de la couleur, notamment dans l'art byzantin, cf. Henri Maldiney, pp. 203 sq. 239 sq.

31. Riegl déjà suggérait une corrélation « haptique-proche-abstrait ». Mais c'est Worringер qui développe ce thème de la ligne abstraite. Et, s'il la conçoit essentiellement sous sa forme égyptienne, il en décrit une forme seconde, où l'abstrait prend une vie intense et une valeur expressionniste, tout en restant inorganique : *Abstraction et Einfühlung*, ch. v, et surtout *L'art gothique*, pp. 61-80.

au contraire, la ligne abstraite est en premier lieu « gothique », ou plutôt nomade, et non rectiligne. Dès lors nous ne comprenons pas de la même manière la motivation esthétique de la ligne abstraite, ni son identité avec le commencement de l'art. Alors que la ligne égyptienne rectiligne (ou « régulièrement » arrondie) trouve une motivation négative dans l'angoisse de ce qui passe, flue ou varie, et érige la constance et l'éternité d'un En-soi, la ligne nomade est abstraite en un tout autre sens, précisément parce qu'elle est d'orientation multiple, et passe *entre* les points, les figures et les contours : sa motivation positive est dans l'espace lisse qu'elle trace, et non dans le striage qu'elle opérerait pour conjurer l'angoisse et se subordonner le lisse. La ligne abstraite est l'affect des espaces lisses, et non le sentiment d'angoisse qui appelle au striage. D'autre part, il est vrai que l'art ne commence qu'avec la ligne abstraite ; mais ce n'est pas parce que le rectiligne serait la première manière de rompre avec une imitation de la nature, imitation non esthétique dont dépendraient encore le préhistorique, le sauvage, l'enfantin comme ce qui manque d'une « volonté d'art ». Au contraire, s'il y a pleinement un art préhistorique, c'est parce qu'il manie la ligne abstraite, bien que non rectiligne : « L'art primitif débute dans l'abstrait et même dans le préfiguratif, (...) l'art est abstrait au départ et n'a pas pu être autre à son origine<sup>32</sup>. » En effet, la ligne est d'autant plus abstraite qu'il n'y a pas d'écriture, soit qu'il n'y en ait pas encore, soit qu'il y en ait seulement au-dehors ou à côté. Quand l'écriture se charge de l'abstraction, comme dans les empires, la ligne déjà déstituée tend nécessairement à devenir concrète et même figurative. Les enfants ne savent plus dessiner. Mais, quand il n'y a pas écriture, ou bien quand des peuples n'ont pas besoin d'écriture personnelle parce qu'elle leur est fournie par des empires plus ou moins voisins (ainsi les nomades), alors la ligne ne peut être qu'abstraite, jouit nécessairement de toute la puissance d'abstraction qui ne trouve ailleurs aucun autre débouché. C'est pourquoi nous croyons que les divers grands types de ligne impériale, la ligne rectiligne égyptienne, la ligne organique assyrienne (ou grecque), la ligne englobante chinoise, supra-phé-

32. Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole*, Albin Michel, t. I, pp. 263 sq ; t. II, pp. 219 sq. (« Les marques rythmiques sont antérieures aux figures explicites. ») La position de Worringer était très ambiguë ; car, pensant que l'art préhistorique était d'abord figuratif, il l'excluait de l'Art, au même titre que les « griffonnages d'enfant » : *Abstraction et Einfühlung*, pp. 83-87. Puis, il suggère l'hypothèse que les habitants des cavernes sont peut-être le « dernier membre terminal » d'une série qui aurait commencé par l'abstrait (p. 166). Mais une telle hypothèse ne forcerait-elle pas Worringer à remanier sa conception de l'abstrait, et à cesser de l'identifier au géométrique égyptien ?

noménale, convertissent déjà la ligne abstraite, l'arrachent à son espace lisse et lui confèrent des valeurs concrètes. On peut dire pourtant que ces lignes impériales sont contemporaines de la ligne abstraite ; celle-ci n'en est pas moins au « commencement », pour autant qu'elle est le pôle toujours présupposé par toutes les lignes capables de constituer un autre pôle. La ligne abstraite est au commencement, par son abstraction historique elle-même autant que par sa datation préhistorique. Si bien qu'elle apparaît dans l'originalité, dans l'irréductibilité de l'art nomade, même quand il y a interaction, influence, affrontement, réciproques, avec des lignes impériales de l'art sédentaire.

Abstrait ne s'oppose pas directement à figuratif : le figuratif n'appartient jamais comme tel à une « volonté d'art » ; si bien qu'on ne peut opposer en art une ligne figurative et une qui ne le serait pas. Le figuratif ou l'imitation, la représentation, sont une conséquence, un résultat qui vient de certains caractères de la ligne quand elle prend telle ou telle forme. C'est donc ces caractères qu'il faut d'abord définir. Soit un système où les transversales sont subordonnées à des diagonales, les diagonales à des horizontales et verticales, les horizontales et verticales à des points même virtuels : un tel système rectiligne ou unilinéaire (quel que soit le nombre des lignes) exprime les conditions formelles sous lesquelles un espace est strié, et la ligne constitue un contour. Une telle ligne est représentative en soi, formellement, même si elle ne représente pas quelque chose. Au contraire, *une ligne qui ne délimite rien, qui ne cerne plus aucun contour*, qui ne va plus d'un point à un autre, mais passe entre les points, qui ne cesse pas de décliner de l'horizontale et de la verticale, de dévier de la diagonale en changeant constamment de direction, — cette ligne mutante sans dehors ni dedans, sans forme ni fond, sans commencement ni fin, aussi vivante qu'une variation continue, est vraiment une ligne abstraite, et décrit un espace lisse. Elle n'est pas inexpressive. Il est vrai pourtant qu'elle ne constitue aucune *forme d'expression* stable et symétrique, fondée sur une résonance des points, sur une conjonction des lignes. Mais elle n'en a pas moins des *traits matériels d'expression* qui se déplacent avec elle, et dont l'effet se multiplie de proche en proche. C'est en ce sens que Woringer dit de la ligne gothique (pour nous, la ligne nomade qui jouit de l'abstraction) : elle a la puissance d'expression et non la forme, elle a la répétition comme puissance et non la symétrie comme forme. En effet, c'est par la symétrie que les systèmes rectilignes limitent la répétition, en empêchent la progression infinie, et maintiennent la domination *organique* d'un point central et de lignes rayonnantes, comme dans les figures réfléchies ou étoilées. Mais déchaîner la puissance de répétition



comme une force *machinique* qui multiplie son effet et poursuit un mouvement infini, c'est le propre de l'action libre, procédant par décalage, décentrement, ou du moins par mouvement périphérique : un polythétisme décalé, plutôt qu'un antithétisme symétrique<sup>33</sup>. On ne confondra donc pas les traits d'expression qui décrivent un espace lisse, et qui se connectent à une matière-flux, avec les stries qui convertissent l'espace, en font une forme d'expression qui quadrille la matière et l'organise.

Les plus belles pages de Worringer sont celles où il oppose l'abstrait à l'organique. L'organique ne désigne pas quelque chose qui serait représenté, mais d'abord la forme de la représentation, et même le sentiment qui unit la représentation à un sujet (*Einfühlung*). « Se déroulent à l'intérieur de l'œuvre d'art des processus formels qui correspondent aux tendances naturelles organiques dans l'homme. » Mais, justement, ce ne peut pas être le rectiligne, le géométrique, qui s'oppose en ce sens à l'organique. La ligne organique grecque, qui se subordonne le volume ou la spatialité, prend le relais de la ligne géométrique égyptienne qui les réduisait au plan. L'organique, avec sa symétrie, son contour, son dehors et son dedans, se rapportent encore aux coordonnées rectilignes d'un espace strié. Le corps organique se prolonge en lignes droites qui le rattachent au lointain. D'où le primat de l'homme, ou du visage, parce qu'il est cette forme d'expression même, à la fois organisme suprême et rapport de tout organisme à l'espace métrique en général. Au contraire, l'abstrait commence seulement avec ce que Worringer présente comme l'avatar « gothi-

---

33. Worringer oppose la puissance de répétition, mécanique, multipli-catrice, sans orientation fixe, et la force de symétrie, organique, additive, orientée et centrée. Il y voit la différence fondamentale entre l'orne-mentation gothique et l'ornementation grecque ou classique : *L'art gothi-que*, pp. 83-87 (« la mélodie infinie de la ligne spetentrionale »). Dans un beau livre, *Esthétiques d'Orient et d'Occident*, Alcan, Laure Morgen-sterne développe un exemple précis, et distingue « l'antithétisme symétrique » de l'art perse sassanide, et « l'antithétisme décalé » de l'art des nomades iranaisants (Sarmates). Beaucoup de commentateurs ont insisté pourtant sur les motifs symétriques et centrés dans l'art nomade ou barbare. Mais Worringer répondait d'avance : « Au lieu d'une étoile régulière et géo-métrique sous tous ces rapports, au lieu de la rosace ou d'autres figures en repos, on trouve la roue qui tourne, la turbine ou la roue appelée soleil ; tous ces modèles expriment un mouvement violent ; la direction du mouvement n'est pas rayonnante mais périphérique. » L'histoire tech-nologique confirme l'importance de la turbine dans la vie nomade. Dans un autre contexte bio-esthétique, Gabriel Tarde opposait la répétition comme puissance indéfinie et la symétrie comme limitation. Avec la symétrie, la vie se faisait un organisme, et prenait une forme étoilée, ou réfléchie, repliée (Rayonnés et Mollusques). Il est vrai qu'elle déchainait alors un autre type de répétition, dans la reproduction externe ; cf. *L'opposition universelle*, Alcan.

que ». C'est cette ligne nomade dont il dit : elle est mécanique, mais d'action libre et tournoyante ; elle est inorganique, mais pourtant vivante, et d'autant plus vivante qu'inorganique. Elle se distingue à la fois du géométrique et de l'organique. *Elle élève à l'intuition* les rapports « mécaniques ». Les têtes (même celle de l'homme qui n'est plus visage) se déroulent et s'enroulent en rubans dans un processus continu ; les bouches se retroussent en colimaçon. Les cheveux, les vêtements... Cette ligne frénétique de variation, en ruban, en spirale, en zigzag, en S, libère une puissance de vie que l'homme rectifiait, que les organismes enfermaient, et que la matière exprime maintenant comme le trait, le flux ou l'élan qui la traverse. Si tout est vivant, ce n'est pas parce que tout est organique et organisé, mais au contraire parce que l'organisme est un détournement de la vie. Bref, une intense vie germinale inorganique, une puissante vie sans organes, un Corps vivant d'autant plus qu'il est sans organes, tout ce qui passe *entre* les organismes (« une fois que les bornes naturelles de l'activité organique ont été rompues, il n'y a plus de limites »...). Souvent on a voulu marquer une sorte de dualité dans l'art nomade, entre la ligne abstraite ornementale et les motifs animaliers ; ou, plus subtilement, entre la vitesse avec laquelle la ligne intègre et emporte des traits expressifs, et la lenteur ou le figé de la matière animale ainsi traversée. Entre une ligne de fuite sans commencement ni fin, et un tournoiement sur soi presque immobile. Mais tout le monde convient finalement qu'il s'agit d'un même vouloir, ou d'un même devenir<sup>34</sup>. Or ce n'est pas parce que l'abstrait engendrerait par hasard ou par association des motifs organiques. C'est précisément parce que la pure animalité y est vécue comme inorganique, ou supra-organique, qu'elle peut si bien se combiner avec l'abstraction, et même combiner la lenteur ou la lourdeur d'une matière avec l'extrême vitesse d'une ligne qui n'est plus que spirituelle. Cette lenteur fait partie du même monde que l'extrême vitesse : rapports de vitesse et de lenteur entre éléments, qui excèdent de toute manière le mouvement d'une forme organique et la détermination des organes. C'est en même temps que la ligne s'échappe de la géométrie, par une mobilité fuyante, et que la vie s'arrache à l'organique, par un tourbillon sur place et permutant. C'est cette force vitale propre à l'Abstraction qui trace l'espace lisse. La ligne abstraite est l'affect d'un espace

34. Sur tous ces points, cf. le livre très intuitif de Georges Charrière, *L'art barbare*, Ed. du Cercle d'art, où l'on trouve un grand nombre de reproductions. C'est sans doute René Grousset qui a le mieux insisté sur la « lenteur » comme pôle dramatique de l'art nomade : *L'empire des steppes*, p. 45.

lisse, autant que la représentation organique était le sentiment qui présidait à l'espace strié. Dès lors les différences haptique-optique, proche-éloigné, doivent être subordonnées à celle de la ligne abstraite et de la ligne organique, pour trouver leur principe dans une confrontation générale des espaces. Et la ligne abstraite ne peut pas être définie comme géométrique et rectiligne. En découle la question : que doit-on appeler *abstrait* dans l'art moderne ? Une ligne à direction variable, qui ne trace aucun contour et ne délimite aucune forme...<sup>35</sup>.

Ne pas multiplier les modèles. Nous savons en effet qu'il y en a beaucoup d'autres : un modèle ludique, où les jeux s'affronteraient d'après leur type d'espace, et où la théorie des jeux n'aurait pas les mêmes principes, par exemple l'espace lisse du go et l'espace strié des échecs ; ou bien un modèle noologique qui concerne non pas les contenus de pensée (idéologie), mais la forme, la manière ou le mode, la fonction de la pensée, d'après l'espace mental qu'elle trace, du point de vue d'une théorie générale de la pensée, d'une pensée de la pensée. Etc. Bien plus, il faudrait tenir compte d'autres espaces encore : l'espace troué, la manière dont il communique de façon différente avec le lisse et avec le strié. Mais, justement, ce qui nous intéresse, ce sont les passages et les combinaisons, dans les opérations de striage, de lissage. Comment l'espace ne cesse pas d'être strié sous la contrainte de forces qui s'exercent en lui ; mais comment aussi il développe d'autres forces et dégorge de nouveaux espaces lisses à travers le striage. Même la ville la plus striée dégorge des espaces lisses :

---

35. Dans sa préface à *Abstraction et Einfühlung*, Dora Vallier a raison de marquer l'indépendance respective de Woringer et de Kandinsky, et la différence de leurs problèmes. Elle n'en maintient pas moins qu'il peut y avoir convergence ou résonance. D'une certaine manière, tout art est abstrait, et le figuratif ne fait que découler de certains types d'abstraction. Mais, d'une autre manière, s'il y a ainsi des types de ligne très différents, géométrique-égyptienne, organique-grecque, vitale-gothique, etc., il s'agit de déterminer laquelle reste abstraite ou réalise l'abstraction comme telle. On peut douter que ce soit la ligne géométrique, dans la mesure où celle-ci trace encore une figure, même abstraite ou non représentative. La ligne abstraite serait plutôt celle que Michael Fried définit d'après certaines œuvres de Pollock : multidirectionnelle, sans intérieur ni extérieur, sans forme ni fond, ne délimitant rien, ne décrivant pas un contour, passant entre les taches et les points, emplissant un espace lisse, brassant une matière visuelle haptique et proche, qui « tout à la fois attire l'œil du spectateur et ne lui laisse aucun lieu pour se reposer » (Trois peintres américains », in *Peindre*, pp. 267 sq.). Chez Kandinsky lui-même, l'abstraction est moins réalisée par les structures géométriques que par les lignes de marche ou de parcours qui semblent renvoyer à des motifs nomades mongols.

habiter la ville en nomade, ou en troglodyte. Il suffit parfois de mouvements, de vitesse ou de lenteur, pour refaire un espace lisse. Et, certes, les espaces lisses ne sont pas par eux-mêmes libérateurs. Mais c'est en eux que la lutte change, se déplace, et que la vie reconstitue ses enjeux, affronte de nouveaux obstacles, invente de nouvelles allures, modifie les adversaires. Ne jamais croire qu'un espace lisse suffit à nous sauver.



*Strates, stratification.*

- 3 Corps de la terre, à la fois moléculaires et molaires : accumulations, coagulations, sédimentations, plissements. Ce sont des Ceintures, des Pincés ou des Articulations. On distingue sommairement et traditionnellement trois grandes strates : physico-chimique, organique, anthropomorphique (ou « alloplastique »). Chaque strate, ou articulation, consiste en milieux codés, substances formées. *Formes et substances, codes et milieux* ne sont pas réellement distincts. Ce sont les composantes abstraites de toute articulation.

Une strate présente évidemment des formes et des substances très diverses, des codes et des milieux variés. Elle a donc à la fois des Types d'organisation formelle et des Modes de développement substantiel différents, qui la divisent en *parastrates* et *épistrates* : par exemple les divisions de la strate organique. Les épistrates et parastrates qui subdivisent une strate peuvent elles-mêmes être considérées comme des strates (si bien que la liste n'est jamais exhaustive). Une strate quelconque n'en a pas moins une unité de composition, malgré ses diversités d'organisation et de développement. L'unité de composition concerne des traits formels communs à toutes les formes ou codes d'une strate, et des éléments substantiels, matériaux communs à toutes ses substances ou ses milieux.

Il y a une grande mobilité des strates. Une strate est toujours capable de servir de *substrate* à une autre, ou d'en percuter une autre, indépendamment d'un ordre évolutif. Et surtout, entre deux strates ou entre deux divisions de strates, il y a des phénomènes d'*interstrates* : des transcodages et des passages de milieux, des brassages. Les rythmes renvoient à ces mouvements interstratigiques, qui sont aussi bien des actes de stratification. La stratification est comme la création du monde à partir du chaos, une création continuée, renouvelée. Et les strates constituent le Jugement de Dieu. L'artiste classique est comme Dieu, il fait le monde en organisant les formes et les substances, les codes et les milieux, et les rythmes.

L'articulation, constitutive d'une strate, est toujours une double articulation (double-pince). Elle articule en effet *un contenu et une expression*. Et, tandis que forme et

substance ne sont pas réellement distinctes, le contenu et l'expression sont réellement distincts. Si bien que les strates répondent à la grille de Hjelmslev : articulation de contenu et articulation d'expression, le contenu et l'expression ayant chacun pour son compte forme et substance. Entre les deux, entre le contenu et l'expression, il n'y a ni correspondance, ni rapport cause-effet, ni rapport signifié-signifiant : il y a distinction réelle, présupposition réciproque, et seulement isomorphie. Mais ce n'est pas de la même façon que le contenu et l'expression se distinguent sur chaque strate : les trois grandes strates traditionnelles n'ont pas la même répartition du contenu et de l'expression (il y a par exemple une « linéarisation » de l'expression sur la strate organique, ou bien une « surlinéarité » pour les strates anthropomorphes). C'est pourquoi le molaire et le moléculaire entrent, suivant la strate considérée, dans des combinaisons très différentes.

- 3 Quel mouvement, quel élan nous entraîne hors des strates (*méastrates*) ? Certes, il n'y a pas de raison de penser et 4 que les strates physico-chimiques épuisent la matière : il y a une Matière non formée, submoléculaire. De même les strates organiques n'épuisent pas la Vie : l'organisme est plutôt ce que la vie s'oppose pour se limiter, et il y a une vie d'autant plus intense, d'autant plus puissante, qu'elle est anorganique. Et de même encore, il y a des Devenirs non humains de l'homme qui débordent de toutes parts les strates anthropomorphes. Mais comment atteindre à ce « plan », ou plutôt comment construire ce plan, et tracer la « ligne » qui nous y conduit ? Car, hors des strates ou sans les strates, nous n'avons plus ni formes ni substances, ni organisation ni développement, ni contenu ni expression. Nous sommes désarticulés, nous ne semblons même plus soutenus par des rythmes. Comment la matière non formée, la vie anorganique, le devenir non humain seraient-ils autre chose qu'un pur et simple chaos ? Aussi toutes les entreprises de déstratification (par exemple, déborder l'organisme, se lancer dans un devenir) doivent-elles d'abord observer des règles concrètes d'une prudence extrême :
- 6 toute déstratification trop brutale risque d'être suicidaire, ou cancéreuse, c'est-à-dire tantôt s'ouvre sur le chaos, le vide et la destruction, tantôt referme sur nous les strates qui se durcissent encore plus, et perdent même leurs degrés de diversité, de différenciation et de mobilité.

*Agencements.*

- 11 Les agencements sont déjà autre chose que les strates. Ils se font pourtant dans les strates, mais ils opèrent dans des zones de décodage des milieux : ils prélèvent d'abord sur les milieux un *territoire*. Tout agencement est d'abord territorial. La première règle concrète des agencements, c'est de découvrir la territorialité qu'ils enveloppent, car il y en a toujours une : dans leur poubelle ou sur leur banc, les personnages de Beckett se font un territoire. Découvrir les agencements territoriaux de quelqu'un, homme ou animal : « chez moi ». Le territoire est fait de fragments décodés de toutes sortes, empruntés aux milieux, mais qui acquièrent alors une valeur de « propriétés » : même les rythmes prennent ici un nouveau sens (ritournelles). Le territoire fait l'agencement. Le territoire excède à la fois l'organisme et le milieu, et le rapport entre les deux ; ce pourquoi l'agencement dépasse aussi le simple « comportement » (d'où l'importance de la distinction relative entre animaux de territoire et animaux de milieu).

- 4 Territoriaux, les agencements appartiennent encore pourtant aux strates ; du moins ils y tiennent par un aspect. Et c'est sous cet aspect qu'on distingue dans tout agencement le contenu et l'expression. Dans chaque agencement, il faut trouver le contenu et l'expression, évaluer leur distinction réelle, leur présupposition réciproque, leurs insertions morceau par morceau. Mais ce qui fait déjà que l'agencement ne se réduit pas aux strates, c'est que l'expression y devient un *système sémiotique*, un régime de signes, et que le contenu y devient un *système pragmatique*, actions et passions. C'est la double articulation visage-main, geste-parole, et la présupposition réciproque entre les deux. Voilà donc la première division de tout agencement : il est à la fois, et inséparablement, d'une part agencement machinique, d'autre part agencement d'énonciation. Dans chaque cas il faut trouver l'un et l'autre : qu'est-ce qu'on fait et qu'est-ce qu'on dit ? Et entre les deux, entre le contenu et l'expression, un nouveau rapport s'établit qui n'apparaissait pas encore dans les strates : les énoncés ou les expressions expriment des *transformations incorporelles* qui « s'attribuent » comme tels (propriétés) aux corps ou aux contenus. Dans les strates, les expressions ne formaient pas des signes, ni les contenus des *pragmata*, si bien que n'apparaissait pas cette zone autonome de transformations



incorporelles exprimées par les premières, attribuées aux seconds. Certes, les régimes de signes ne se développent que dans les strates alloplastiques ou anthropomorphes (y compris les animaux territorialisés). Mais ils ne traversent pas moins toutes les strates, et les débordent toutes. Dans la mesure où les agencements restent soumis à la distinction du contenu et de l'expression, ils appartiennent encore aux strates ; et l'on peut considérer les régimes de signes, les systèmes pragmatiques, comme constituant à leur tour des strates, au sens large que nous avons vu précédemment. Mais, parce que la distinction contenu-expression prend une nouvelle figure, on se trouve déjà, en un sens étroit, dans un autre élément que celui des strates.

Mais l'agencement se divise aussi d'après un autre axe. Sa territorialité (contenu et expression compris) n'est qu'un premier aspect, l'autre aspect étant constitué par les *lignes de déterritorialisation* qui le traversent et l'emportent. Ces lignes sont très diverses : les unes ouvrent l'agencement territorial sur d'autres agencements, et le fait passer dans ces autres (par exemple, la ritournelle territoriale de l'animal devient ritournelle de cour ou de groupe...). Les autres travaillent directement la territorialité de l'agencement, et l'ouvrent sur une terre excentrique, immémoriale ou à venir (par exemple, le jeu du territoire et de la terre dans le lied, ou plus généralement chez l'artiste romantique). D'autres encore ouvrent ces agencements sur des machines abstraites et cosmiques qu'ils effectuent. Et, de même que la territorialité de l'agencement prenait son origine dans un certain décodage des milieux, elle se prolonge non moins nécessairement dans ces lignes de déterritorialisation. Le territoire n'est pas moins inséparable de la déterritorialisation que le code ne l'était du décodage. Et c'est suivant ces lignes que l'agencement ne présente plus d'expression ni de contenu distincts, mais seulement des matières non formées, des forces et des fonctions déstratifiées. Les règles concrètes d'agencement opèrent donc suivant ces deux axes : d'une part, quelle est la territorialité de l'agencement, quels sont le régime de signes et le système pragmatique ? D'autre part, quelles sont les pointes de déterritorialisation, et les machines abstraites qu'elles effectuent ? Il y a une tétravalence de l'agencement : 1) contenu et expression ; 2) territorialité et déterritorialisation. Ainsi les quatre aspects dans l'exemple privilégié des agencements de Kafka.

*Rhizome*

- 10 Non seulement les strates, mais les agencements sont des complexes de lignes. On peut fixer un premier état de la ligne, ou première espèce : la ligne est subordonnée au point ; la diagonale, à l'horizontale et à la verticale ; la ligne fait contour, figuratif ou non ; l'espace qu'elle trace est de striage ; la multiplicité dénombrable qu'elle constitue reste soumise à l'Un dans une dimension toujours supérieure ou supplémentaire. Les lignes de ce type sont molaires, et forment un système arborescent, binaire, circulaire, segmentaire.
- et 1 La seconde espèce est très différente, moléculaire et du type « rhizome ». La diagonale se libère, se brise ou serpente. La ligne ne fait plus contour, et passe *entre* les choses, *entre* les points. Elle appartient à un espace lisse. Elle trace un plan qui n'a pas plus de dimensions que ce qui le parcourt ; aussi la multiplicité qu'elle constitue n'est-elle plus subordonnée à l'Un, mais prend consistance en elle-même. Ce sont des multiplicités de masses ou de meutes, et non plus de classes ; des multiplicités anormales et nomades, et non plus normales ou légales ; des multiplicités de devenir, ou à transformations, et non plus à éléments dénombrables et relations ordonnées ; des ensembles flous, et non plus exacts, etc. Du point de vue du *pathos*, c'est la psychose et surtout la schizophrénie qui expriment ces multiplicités. Du point de vue de la pragmatique, c'est la sorcellerie qui les manie. Du point de vue de la théorie, le statut des multiplicités est corrélatif de celui des espaces et inversement : c'est que les espaces lisses du type désert, steppe ou mer, sont non pas sans peuple ou dépeuplés, mais peuplés par les multiplicités de seconde espèce (les mathématiques et la musique sont allés très loin dans l'élaboration de cette théorie des multiplicités).
- Il ne suffit pas toutefois de remplacer l'opposition de l'Un et du multiple par une distinction des types de multiplicité. Car la distinction des deux types n'empêche pas leur immanence, chacune « sortant » de l'autre à sa façon. Il y a moins des multiplicités arborescentes et d'autres qui ne le sont pas, qu'une arborification des multiplicités. C'est ce qui arrive quand les trous noirs répartis dans un rhizome se mettent à résonner ensemble, ou bien quand les tiges forment des segments qui strient l'espace en tous sens, et le rendent comparable, divisible, homogène (on l'a vu

- 12 notamment pour le Visage). C'est aussi ce qui arrive lorsque les mouvements de « masse », les flux moléculaires, se conjuguent sur des points d'accumulation ou d'arrêt qui les segmentent et les rectifient. Mais, inversement, et sans symétrie, les tiges de rhizome n'arrêtent pas de sortir des arbres, les masses et les flux ne cessent pas de s'échapper, d'inventer des connexions qui sautent d'arbre et arbre, et qui déracinent : tout un lissage de l'espace, qui réagit à son tour sur l'espace strié. Même et surtout les territoires sont agités de ces profonds mouvements. Ou bien le langage : les arbres du langage sont secoués de bourgeonnements et rhizomes. De telle sorte que les lignes de rhizome en fait oscillent entre les lignes d'arbre qui les segmentarisent et même les stratifient, et des lignes de fuite ou de
- 8 rupture qui les emportent.
- et 9 Nous sommes donc faits de trois lignes, mais chaque espèce de ligne a ses dangers. Non seulement les lignes à segments qui nous coupent, et nous imposent les stries d'un espace homogène ; mais aussi les lignes moléculaires qui charrient déjà leurs micros-trous noirs ; enfin les lignes de fuite elles-mêmes qui risquent toujours d'abandonner leurs potentialités créatrices pour tourner en ligne de mort, être tournées en ligne de destruction pure et simple (fascisme).

C

*Plan de Consistance, Corps sans organes.*

- Le plan de consistance ou de composition (planomène)
- 10 s'oppose au plan d'organisation et de développement. L'organisation et le développement concernent forme et substance : à la fois développement de la forme, et formation de substance ou de sujet. Mais le plan de consistance ignore la substance et la forme : les heccéités, qui s'inscrivent sur ce plan, sont précisément des modes d'individuation qui ne procèdent ni par la forme ni par le sujet. Le plan consiste abstraitement, mais réellement, dans les rapports de vitesse et de lenteur entre éléments non formés, et dans les compositions d'affects intensifs correspondants (« longitude » et « latitude » du plan). En un second sens, la consistance réunit concrètement les hétérogènes,
- 11 les dispartes, en tant que tels : elle assure la consolidation des ensembles flous, c'est-à-dire des multiplicités du type rhizome. En effet, procédant par consolidation, la consistance agit nécessairement au milieu, par le milieu, et s'op-

pose à tout plan de principe ou de finalité. Spinoza, Hölderlin, Kleist, Nietzsche sont les arpenteurs d'un tel plan de consistance. Jamais d'unifications, de totalisations, mais des consistances ou des consolidations.

10 Ce qui s'inscrit sur le plan de consistance, ce sont : les *heccéités*, événements, transformations incorporelles appréhendées pour elles-mêmes ; les *essences nomades* ou vagues, et pourtant rigoureuses ; les *continuuums d'intensité* ou variations continues, qui débordent les constantes et les 4, 6 variables ; les *devenirs*, qui n'ont ni terme ni sujet, mais 7, 9 entraînent l'un et l'autre dans des zones de voisinage ou d'indécidabilité ; les *espaces lisses*, qui se composent à travers l'espace strié. On dirait chaque fois qu'un corps sans organes, des corps sans organes (plateaux), sont mis en 6 jeu : pour l'individuation par heccéité, pour la production et 10 d'intensités à partir d'un degré zéro, pour la matière de la variation, le médium du devenir ou de la transformation, le lissage de l'espace. Puissante vie non organique qui s'échappe 14 des strates, traverse les agencements, et trace une ligne abstraite sans contour, ligne de l'art nomade et de la métallurgie itinérante.

Est-ce le plan de consistance qui constitue les corps sans organes, ou les corps sans organes qui composent le plan ? Le Corps sans organes et le Plan sont-ils la même chose ? De toute manière, le composant et le composé ont même puissance : la ligne n'a pas de dimension supérieure au point, la surface n'a pas de dimension supérieure à la ligne, ni le volume à la surface, mais toujours un nombre de 10 dimension fractionnaire, anexact, ou qui ne cesse de croître et 14 ou de décroître avec les parties. Le plan opère la section de multiplicités à dimensions variables. La question, c'est donc le mode de connexion des diverses parties du plan : dans quelle mesure les corps sans organes se composent-ils ensemble ? et comment se prolongent les continuuums d'intensité ? dans quel ordre les séries de transformations se font-elles ? quels sont ces enchaînements alogiques qui se font toujours au milieu, et par lesquels le plan se construit morceau par morceau suivant un ordre fractionnaire croissant ou décroissant ? Le plan est comme une enfilade de portes. Et les règles concrètes de construction du plan ne valent que pour autant qu'elles exercent un rôle sélectif. En effet c'est le plan, c'est-à-dire le mode de connexion, qui donne le moyen d'éliminer les corps vides et cancéreux qui rivalisent avec le corps sans organes ; de rejeter les surfaces homogènes qui recouvrent l'es-

- 6      pace lisse ; de neutraliser les lignes de mort et de destruction qui détournent la ligne de fuite. Seul est retenu et conservé, donc créé, seul consiste *ce qui augmente le nombre des connexions* à chaque niveau de la division ou de la composition, donc dans l'ordre décroissant non moins que croissant (ce qui ne se divise pas sans changer de nature, ce qui ne se compose pas sans changer de critère de comparaison...).

D

*Déterritorialisation.*

- 5      La fonction de déterritorialisation : D est le mouvement par lequel « on » quitte le territoire. C'est l'opération de la ligne de fuite. Mais des cas très différents se présentent. La D peut être recouverte par une reterritorialisation qui la compense, si bien que la ligne de fuite reste barrée : on dit en ce sens que la D est *négative*. N'importe quoi peut faire office de reterritorialisation, c'est-à-dire « valoir pour » le territoire perdu ; on peut en effet se reterritorialiser sur un être, sur un objet, sur un livre, sur un appareil ou système... Par exemple, l'appareil d'Etat est mal dit territorial : il opère en fait une D, mais immédiatement recouverte par des reterritorialisations sur la propriété, le travail et l'argent (il va de soi que la propriété de la terre, publique ou privée, n'est pas territoriale, mais reterritorialisante). Parmi les régimes de signes, le *régime signifiant* atteint certainement à un haut niveau de D ; mais, parce qu'il opère en même temps tout un système de reterritorialisations sur le signifié, sur le signifiant lui-même, il bloque la ligne de fuite, et ne laisse subsister qu'une D *négative*. Un autre cas se présente lorsque la D devient positive, c'est-à-dire s'affirme à travers les reterritorialisations qui ne jouent plus qu'un rôle secondaire, mais reste cependant *relative*, parce que la ligne de fuite qu'elle trace est segmentarisée, divisée en « procès » successifs, s'engouffre dans des trous noirs, ou même aboutit à un trou noir généralisé (catastrophe). C'est le cas cette fois du *régime de signes subjectif*, avec sa D passionnelle et conscientielle, qui est positive, mais seulement en un sens relatif. On remarquera déjà que ces deux grandes formes de D ne sont pas dans un rapport évolutif simple : la seconde peut s'échapper de la première, elle peut aussi bien y conduire ( on le voit notamment lorsque les segmentations

de lignes de fuite concourantes entraînent une reterritorialisation d'ensemble, ou au profit d'un des segments, telle que le mouvement de la fuite est stoppé). Il y a toutes sortes de figures mixtes qui empruntent à des formes très diverses de D.

- Y a-t-il une D *absolue*, et que veut dire « absolu » ? Il faudrait d'abord mieux comprendre les rapports entre D, territoire, reterritorialisation et terre. En premier lieu, le territoire lui-même est inséparable de vecteurs de déterritorialisation qui le travaillent du dedans : soit parce que la territorialité est souple et « marginale », c'est-à-dire itinérante, soit parce que l'agencement territorial lui-même s'ouvre sur d'autres types d'agencements qui l'entraînent.
- En second lieu, la D est à son tour inséparable de reterritorialisations corrélatives. C'est que la D n'est jamais simple, mais toujours multiple et composée : non seulement parce qu'elle participe à la fois à des formes diverses, mais parce qu'elle fait concourir des vitesses et des mouvements distincts d'après lesquels on assigne à tel ou tel moment un « déterritorialisé » et un « déterritorialisant ». Or la reterritorialisation comme opération originale n'exprime pas un retour au territoire, mais ces rapports différentiels intérieurs à la D elle-même, cette multiplicité intérieure à la ligne de fuite (cf. « théorèmes de D »). Enfin, la terre n'est pas du tout le contraire de la D : on le voit déjà dans le mystère du « natal », où la terre comme foyer ardent, excentrique ou intense, est hors du territoire et n'existe que dans le mouvement de la D. Mais, plus encore, c'est la terre, la glaciaire, qui est la Déterritorialisée par excellence : c'est en ce sens qu'elle appartient au Cosmos, et qu'elle se présente comme le matériau par lequel l'homme capte des forces cosmiques. On dira que la terre, en tant que déterritorialisée, est elle-même le strict corrélat de la D. Au point que la D peut être nommée créatrice de la terre — une nouvelle terre, un univers, et non plus seulement une reterritorialisation.

Voilà donc ce que veut dire « absolu » : l'absolu n'exprime rien de transcendant ni d'indifférencié ; il n'exprime même pas une quantité qui dépasserait toute quantité donnée (relative). Il exprime seulement un type de mouvement qui se distingue qualitativement du mouvement relatif. Un mouvement est absolu lorsque, quelles que soient sa quantité et sa vitesse, il rapporte « un » corps considéré comme multiple à un espace lisse qu'il occupe de façon tourbillonnaire. Un mouvement est relatif, quelles que soient sa

quantité et sa vitesse, quand il rapporte un corps considéré comme  $Un$  à un espace strié dans lequel il se déplace, et qu'il mesure suivant des droites au moins virtuelles. La  $D$  est négative ou relative (pourtant effective déjà) chaque fois qu'elle opère d'après ce second cas, soit par des reterritorialisations principales qui barrent les lignes de fuite, soit avec des reterritorialisations secondaires qui les segmentarisent et tendent à les rabattre. La  $D$  est absolue, d'après le premier cas, chaque fois qu'elle opère la création d'une nouvelle terre, c'est-à-dire chaque fois qu'elle connecte les lignes de fuite, les porte à la puissance d'une ligne vitale abstraite ou trace un plan de consistance. Or, ce qui complique tout, c'est que cette  $D$  absolue passe nécessairement par la relative, justement parce qu'elle n'est pas transcendante. Et, inversement, la  $D$  relative ou négative a elle-même besoin d'un absolu pour mener son opération : elle fait de l'absolu un « englobant », un totalisant qui surcode la terre, et qui dès lors conjugue les lignes de fuite pour les arrêter, les détruire, au lieu de les connecter pour créer (c'est en ce sens que nous opposons *conjugaison* et *connexion*, bien que nous les ayons souvent traitées comme des synonymes d'un point de vue très général). Il y a donc

9 un absolu limitatif qui intervient déjà dans les  $D$  propre-  
 et 14 ment négatives ou même relatives. Et, surtout, c'est à ce tournant de l'absolu que les lignes de fuite ne sont pas seulement barrées ou segmentarisées, mais tournent en ligne de destruction et de mort. Car c'est bien là l'enjeu du négatif et du positif dans l'absolu : la terre ceinturée, englobée,

11 surcodée, conjuguee comme objet d'une organisation mortuaire et suicidaire qui l'entoure de partout, *ou bien* la terre consolidée, connectée au Cosmos, mise dans le Cosmos suivant des lignes de création qui la traversent comme autant de devenirs (le mot de Nietzsche : Que la terre devienne la légère...). C'est donc au moins quatre formes de  $D$  qui s'affrontent et se combinent, et qu'il faut distinguer par règles concrètes.

M

*Machines abstraites (diagramme et phylum).*

En un premier sens, il n'y a pas la machine abstraite, ni de machines abstraites qui seraient comme des Idées platoniciennes, transcendantes et universelles, éternelles. Les machines abstraites opèrent dans les agencements concrets : elles se définissent par le quatrième aspect des agencements,

- 11 c'est-à-dire par les pointes de décodage et de déterritorialisation. Elles tracent ces pointes ; aussi ouvrent-elles l'agencement territorial sur autre chose, sur des agencements d'un autre type, sur le moléculaire, sur le cosmique, et constituent des devenir. Elles sont donc toujours singulières et immanentes. Contrairement à ce qui se passe dans les strates, et aussi dans les agencements considérés sous leurs autres aspects, les machines abstraites ignorent les formes et les substances. Ce en quoi elles sont abstraites, mais c'est aussi le sens rigoureux du concept de machine. Elles excèdent toute mécanique. Elles s'opposent à l'abstrait dans son sens ordinaire. Les machines abstraites consistent *en matières non formées et en fonctions non formelles*. Chaque machine abstraite est un ensemble consolidé de matières-fonctions (*phylum et diagramme*). On le voit bien dans un « plan » technologique : un tel plan n'est pas fait simplement de substances formées, aluminium, plastique, fil électrique, etc., ni de formes organisatrices, programme, prototypes, etc., mais d'un ensemble de matières non formées qui ne présentent plus que des degrés d'intensité (résistance, conductibilité, échauffement, étirement, vitesse ou tardivité, induction, transduction...), et de fonctions diagrammatiques qui ne présentent que des équations différentielles ou plus généralement des « tenseurs ». Certes, au sein des dimensions de l'agencement, la machine abstraite ou des machines abstraites s'effectuent dans des formes et des substances, avec des états de liberté variables. Mais il a fallu simultanément que la machine abstraite se compose, et compose un plan de consistance. Abstraites, singulières et créatives, ici et maintenant, réelles bien que non concrètes, actuelles bien que non effectuées, c'est pourquoi les machines abstraites sont datées et nommées (machine abstraite-Einsten, machine abstraite-Webern, mais non moins Galilée, non moins Bach ou Beethoven, etc.). Ce n'est pas qu'elles renvoient à des personnes ou à des moments effectuant ; au contraire, ce sont les noms et les dates qui renvoient aux singularités des machines, et à leur effectué.

- 3 Mais, si les machines abstraites ignorent la forme et la substance, qu'arrive-t-il pour l'autre détermination des strates ou même des agencements, le contenu et l'expression ? D'une certaine manière, on peut dire que cette distinction aussi cesse d'être pertinente par rapport à la machine abstraite ; et justement, parce que celle-ci n'a plus de formes et de substances qui conditionnent la distinction. Le plan de consistance est un plan de variation continue,



chaque machine abstraite peut être considérée comme un « plateau » de variation qui met en continuité des variables de contenu et d'expression. Le contenu et l'expression y atteignent donc à leur plus haute relativité, y deviennent les « fonctifs d'une même fonction » ou les matériaux d'une

4 même matière. Mais, d'une autre manière, on dira que la

et 5 distinction subsiste, et même est recréée, à l'état de *traits* : il y a des traits de contenu (matières non formées ou intensités) et des traits d'expression (fonctions non formelles ou tenseurs). La distinction est entièrement déplacée, ou même nouvelle, puisqu'elle concerne maintenant les pointes de déterritorialisation. En effet, la déterritorialisation absolue implique un « déterritorisant » et un « déterritorialisé », qui se répartissent dans chaque cas, l'un pour l'expression, l'autre pour le contenu, *ou inversement*, mais toujours de manière à transporter une distinction relative entre les deux. Si bien que la variation continue affecte nécessairement le contenu et l'expression tout ensemble, mais n'en distribue pas moins deux rôles dissymétriques comme éléments d'un seul et même devenir, ou comme les quanta d'un seul et même flux. D'où l'impossibilité de définir une variation continue qui ne prendrait pas à la fois le contenu et l'expression pour les rendre indiscernables, mais aussi qui ne procède par l'un *ou* par l'autre, pour déterminer les deux pôles relatifs et mobiles de ce qui devient indiscernable. C'est ainsi que l'on doit définir à la fois des traits ou inten-

1, 2 sités de contenu, et des traits ou tenseurs d'expression

4, 10 (*article indéfini, nom propre, infinitif et date*), qui se relaient, les uns et les autres s'entraînant tour à tour, sur le plan de consistance. C'est que la matière non formée, le phylum, n'est pas une matière morte, brute, homogène, mais une matière-mouvement qui comporte des singularités

12 ou heccités, des qualités et même des opérations (lignées technologiques itinérantes) ; et que la fonction non formelle, le diagramme, n'est pas un métalangage inexpressif et sans syntaxe, mais une expressivité-mouvement qui comporte toujours une langue étrangère dans la langue,

4 des catégories non linguistiques dans le langage (lignées poétiques nomades). Alors, on écrit à même le réel d'une matière non formée, en même temps que cette matière traverse et tend le langage non formel tout entier : un

10 devenir-animal comme les souris de Kafka, les rats d'Hofmannsthal, les veaux de Moritz ? Une machine révolutionnaire, d'autant plus abstraite qu'elle est réelle. Un régime qui ne passe plus par le signifiant ni par le subjectif.

Voilà pour les machines abstraites immanentes et singulières. Mais cela n'empêche pas que « la » machine abstraite puisse servir de modèle transcendant, dans des conditions très particulières. Cette fois les agencements concrets sont rapportés à une idée abstraite de la Machine, et sont affectés de coefficients qui rendent compte de leurs potentialités, de leur créativité, d'après la façon dont ils l'effectuent. Les coefficients qui « quantifient » les agencements concernent les composantes variables d'agencement (territoire, déterritorialisation, reterritorialisation, terre, Cosmos) ; les lignes diverses entremêlées qui constituent la « carte » d'un agencement (lignes molaires, lignes moléculaires, lignes de fuite) ; les rapports différents de chaque agencement avec un plan de consistance (phylum et diagramme). Par exemple, la composante « brin d'herbe » peut changer de coefficient à travers des agencements animaux 11 d'espèces pourtant très voisines. En règle générale, un agencement est d'autant plus en affinité avec la machine abstraite qu'il présente de lignes sans contour qui passent 4 entre les choses, et jouit d'une puissance de métamorphose et 10 (transformation et transsubstantiation) correspondant à la matière-fonction : cf. la machine des *Vagues*.

Nous avons surtout considéré deux grands agencements anthropomorphes et alloplastiques, *la machine de guerre et l'appareil d'Etat*. Il s'agit de deux agencements, non seulement qui diffèrent en nature, mais différemment quantifiables par rapport à « la » machine abstraite. Ce n'est pas le même rapport avec le phylum, avec le diagramme ; ce ne sont pas les mêmes lignes, ni les mêmes composantes. C'est cette analyse des deux agencements, et de leurs coefficients, 12 qui montre *que la machine de guerre n'a pas par elle-même* et 13 *la guerre pour objet*, mais prend nécessairement cet objet quand elle se fait approprier par l'appareil d'Etat. C'est à ce point très précis que la ligne de fuite, et la ligne vitale abstraite qu'elle effectue, tournent en ligne de mort et de destruction. La « machine » de guerre (d'où son nom) est donc beaucoup plus proche de la machine abstraite que ne l'est l'appareil d'Etat, qui lui fait perdre sa puissance de métamorphose. L'écriture, la musique peuvent être des machines de guerre. Un agencement est d'autant plus proche de la machine abstraite vivante qu'il ouvre et multiplie les connexions, et trace un plan de consistance avec ses quantificateurs d'intensités et de consolidation. Mais il 1, 4 s'en éloigne à mesure qu'il substitue aux connexions créa- 5, 9 trices des conjonctions qui font blocage (*axiomatique*), des

12 organisations qui font strate (*stratomètres*), des reterritoria-  
 et 14 lisations qui font trou noir (*segmentomètres*), des conver-  
 sions en lignes de mort (*déléomètres*). S'exerce ainsi toute  
 une sélection des agencements, d'après leur aptitude à  
 tracer un plan de consistance à connexions croissantes. La  
 schizo-analyse n'est pas seulement une analyse qualitative  
 des machines abstraites par rapport aux agencements, mais  
 aussi une analyse quantitative des agencements par rapport  
 à une machine abstraite supposée pure.

Il y a encore un dernier point de vue, analyse typolo-  
 gique. Car il y a des types généraux de machines abstraites.  
 La ou les machines abstraites du plan de consistance n'épui-  
 sent pas et ne dominent pas l'ensemble des opérations qui  
 constituent les strates et même les agencements. Les strates  
 « prennent » sur le plan de consistance lui-même, y forment  
 des épaisissements, des coagulations, des ceintures, qui  
 vont s'organiser et se développer suivant les axes d'un  
 autre plan (substance-forme, contenu-expression). Mais, en  
 3 ce sens, chaque strate a une unité de consistance ou de com-  
 position, concernant d'abord des éléments substantiels et  
 des traits formels, et témoignant d'une machine abstraite  
 proprement stratique qui préside à cet autre plan. Et il y a  
 un troisième type : c'est que, sur les strates alloplastiques  
 particulièrement propices aux agencements, se dressent des  
 machines abstraites qui compensent les déterritorialisations  
 9 par des reterritorialisations, et surtout les décodages par  
 des surcodages ou des équivalents de surcodage. Nous avons  
 vu notamment que, si des machines abstraites ouvrent les  
 agencements, ce sont aussi des machines abstraites qui les  
 11 ferment. Une machine à mots d'ordre surcode le langage,  
 une machine de visagété surcode le corps et même la tête,  
 4, 7 une machine d'asservissement surcode ou axiomatise la  
 et 8 terre : il ne s'agit nullement d'illusions, mais d'effets machi-  
 niques réels. Nous ne pouvons plus dire alors que les agen-  
 cements se mesurent sur une échelle quantitative qui les  
 rapprochent ou les éloignent de la machine abstraite du plan  
 de consistance. Il y a des types de machines abstraites qui ne  
 cessent de travailler les unes dans les autres, et qui quali-  
 fient les agencements : *machines abstraites de consistance*,  
 singulières et mutantes, à connexions multipliées ; mais aussi  
*machines abstraites de stratification*, qui entourent le plan  
 5 de consistance d'un autre plan ; et *machines abstraites sur-*  
 et 13 *codantes ou axiomatiques*, qui procèdent aux totalisations,  
 homogénéisations, conjonctions de fermeture. Si bien que

## CONCLUSION

toute machine abstraite renvoie à d'autres machines abstraites : non seulement parce qu'elles sont inséparablement politiques, économiques, scientifiques, artistiques, écologiques, cosmiques — perceptives, affectives, actives, pensantes, physiques et sémiotiques — mais parce qu'elles entrecroisent leurs types différents autant que leur exercice concurrent. Mécanosphère.

## table des reproductions

1. Sylvano Bussoti, <i>Cinq pièces pour piano pour David Tudor</i> , avec l'aimable autorisation de G. Ricordi, Milano, © 1970 by G. Ricordi E. C. SPA. ....	9
2. Photo Boyer, <i>Traces de loup sur la neige</i> , coll. Viollet	38
3. Photo Boyer, <i>Homard</i> , coll. Viollet .....	53
4. Fritz Lang, <i>Le testament du docteur Mabuse</i> , (effigie du docteur Mabuse percée de balles) .....	95
5. <i>L'arche d'alliance avec la colonne de feu et la nuée</i> , Musée des arts décoratifs, coll. Viollet .....	140
6. M. Griaule et G. Dieterlen, <i>Le renard pâle</i> , Institut d'ethnologie, Musée de l'homme (premier Yala de l'œuf d'Amma) .....	185
7. Duccio, <i>Vocation de saint Pierre et saint André</i> , New York, coll. Bulloz .....	205
<i>Visages des rouleaux magiques éthiopiens</i> , d'après les documents de Jacques Mercier .....	225
8. R. F. Outcault, <i>Buster Brown, le petit farceur</i> , Librairie Hachette .....	235
9. Fernand Léger, <i>Les hommes dans la cité</i> , 1919. The Solomon R. Guggenheim Museum, New York, photo Robert E. Mates .....	253
10. <i>Loup garou de l'amphore étrusque de Cerveteri</i> , Musée du Louvre, photo Chuzeville .....	284
<i>Plat étrusque</i> , Musée national étrusque, Rome .....	284
11. Paul Klee, <i>Die Zwitschermaschine</i> , Water color, pen and ink, 16 1/4 × 12", 1922, Coll. Museum of Modern Art, New York .....	381
12. Dessin du <i>char de bois</i> se trouvant au Musée de l'Ermitage, Leningrad .....	434
Eisenstein, <i>La grève</i> , coll. <i>Cahiers du cinéma</i> .....	515
13. Chomel, <i>Dictionnaire économique</i> , 1732, article « Perdrix » .....	528
14. <i>Crazy en bandes</i> , Vermont 1865, in Jonathan Holstein, <i>Quilts</i> , Musée des arts décoratifs, Paris, 1972 .....	592
Compte rendu du livre de Benoit Mandelbrot, par Lancelot Herrisman, in <i>Science et Vie</i> , décembre 1977 ..	608
15. <i>Einstein à l'ordinateur</i> .....	626

# table des matières

1. INTRODUCTION : RHIZOME . . . . .	9
Racine, radicelle et rhizome. — Problèmes des livres. — L'Un et le Multiple. — Arbre et rhizome. — Les directions géographiques, Orient, Occident, Amérique. — Les métaits de l'arbre. — Qu'est-ce qu'un plateau ?	
2. 1914 — UN SEUL OU PLUSIEURS LOUPS ? . . . . .	38
Névrose et psychose. — Pour une théorie des multiplicités. — Les meutes. — L'inconscient et le moléculaire.	
3. 10 000 av. J.-C. — LA GÉOLOGIE DE LA MORALE . . . . .	53
Les strates. — La double articulation (segmentarité). — Ce qui fait l'unité d'une strate. — Les milieux. — Diversité d'une strate : formes et substances, épistrates et parastrates. — Le contenu et l'expression. — La diversité des strates. — Molaire et moléculaire. — Machine abstraite et agencement : leurs états comparés. — Métastrates.	
4. 20 novembre 1923 — POSTULATS DE LA LINGUISTIQUE . . . . .	95
Le mot d'ordre. — Le discours indirect. — Mots d'ordre, actes et transformations incorporelles. — Les dates. — Contenu et expression : les variables dans les deux cas. — Les aspects de l'agencement. — Constantes, variables et variation continue. — La musique. — Le style. — Majeur et mineur. — Le devenir. — Mort et fuite, figure et métamorphose.	
5. 587 av. J.-C. — SUR QUELQUES RÉGIMES DE SIGNES . . . . .	140
Le régime signifiant despotique. — Le régime subjectif passionnel. — Les deux délires et le problème de la psychiatrie. — Histoire ancienne du peuple juif. — La ligne de fuite et le prophète. — Visage, détournement, trahison. — Le Livre. — Système de la subjectivité : conscience et passion, les Doubles. — Scène de ménage et scène de bureau. — La redondance. — Les figures de la déterritorialisation. — Machine abstraite et diagramme. — Génératif, transformationnel, diagrammatique et machinique.	

6. 28 novembre 1947 — COMMENT SE FAIRE UN CORPS SANS ORGANES ? ..... 185  
 Corps sans organes et ondes, intensités. — L'œuf. — Masochisme, Amour courtois, Tao. — Strates et plan de consistance. — Antonin Artaud. — Art de la prudence. — Problème des trois Corps. — Désir, plan, sélection et composition.
7. Année Zéro — VISAGÉITÉ ..... 205  
 Mur blanc, trou noir. — Machine abstraite de visagéité. — Corps, tête et visage. — Visage et paysage. — Le roman courtois. — Théorèmes de déterritorialisation. — Fonctions sociales du visage. — Le visage et le Christ. — Les deux figures du visage : face et profil, le détournement. — Défaire le visage.
8. 1874 — TROIS NOUVELLES OU « QU'EST-CE QUI S'EST PASSÉ ? » ..... 235  
 Nouvelle et conte : le secret. — Les trois lignes. — Coupure, fêlure, rupture. — Le couple, le double et le clandestin.
9. 1933 — MICROPOLITIQUE ET SEGMENTARITÉ ..... 253  
 Segmentarité, primitive et civilisée. — Molaire et moléculaire. — Le fascisme et le totalitarisme. — Ligne à segments, flux à quanta. — Gabriel Tarde. — Masses et classes. — Machine abstraite : la mutation et le surcodage. — Qu'est-ce qu'un centre de pouvoir ? — Les trois lignes et les dangers de chacune. — Peur, clarté, pouvoir et mort.
10. 1730 — DEVENIR-INTENSE, DEVENIR-ANIMAL, DEVENIR-IMPERCEPTIBLE... ..... 284  
 Le devenir. — Trois aspects de la sorcellerie : les multiplicités ; l'Anomal ou l'Outsider ; les transformations. — Individuation et Heccéité : 5 heures du soir... — Longitude, latitude et plan de consistance. — Les deux plans, ou les deux conceptions du plan. — Devenir-femme, devenir-enfant, devenir-animal, devenir-moléculaire : zones de voisinage. — Devenir imperceptible. — La perception moléculaire. — Le secret. — Majorité, minorité, minoritaire. — Caractère minoritaire et dissymétrique du devenir : double-devenir. — Point et ligne, mémoire et devenir. — Devenir et bloc. — Opposition des systèmes ponctuels et des systèmes multi-linéaires. — La musique, la peinture et les devenirs. — La ritournelle. — Suite des théorèmes de déterritorialisation. — Le devenir contre l'imitation.
11. 1837 — DE LA RITOURNELLE ..... 381  
 Dans le noir, chez soi, vers le monde. — Milieux et rythme. — La pancarte et le territoire. — L'expression comme style : visages rythmiques, paysages mélodiques. — Le chant des oiseaux. — Territorialité, agencements et inter-agencements. — Le territoire et la terre, le Natal. — Problème de la consistance. — Agencement machinique et machine abstraite. — Le classicisme et les milieux. — Le romantisme, le territoire, la terre et le peuple. — Art moderne et cosmos. — Forme et substance, forces et matériau. — La musique et les ritournelles, la grande et la petite ritournelle.

12.	1227 — TRAITÉ DE NOMADOLOGIE : LA MACHINE DE GUERRE . . . . .	434
	Les deux pôles de l'Etat. — Irréductibilité et extériorité de la machine de guerre. — L'homme de guerre. — Mineur et majeur : les sciences mineures. — Corps et esprit de corps. — La pensée, l'Etat et la nomadologie. — Premier aspect : machine de guerre et espace nomade. — La religion. — Orient, Occident et Etat. — Deuxième aspect : machine de guerre et composition des hommes, nombre nomade. — Troisième aspect : machine de guerre et affects nomades. — Action libre et travail. — Nature des agencements : outils et signes, armes et bijoux. — La métallurgie, l'itinérance et le nomadisme. — Phylum machinique et lignées technologiques. — Espace lisse, espace strié, espace troué. — La machine de guerre et la guerre : complexité du rapport.	
13.	7 000 av. J.-C. — APPAREIL DE CAPTURE . . . . .	528
	L'Etat paléolithique. — Groupes primitifs, villes, Etats et organisations mondiales. — Anticiper, conjurer. — Sens du mot « le dernier » (marginalisme). — L'échange et le stock. — La capture : propriété foncière (rente), fiscalité (impôt), travaux publics (profit). — Problèmes de la violence. — Les formes d'Etat, et les trois âges du Droit. — Le capitalisme et l'Etat. — Assujettissement et asservissement. — L'axiomatique et ses problèmes.	
14.	1440 — LE LISSE ET LE STRIÉ . . . . .	592
	Modèle technologique (textile). — Modèle musical. — Modèle maritime. — Modèle mathématique (les multiplicités). — Modèle physique. — Modèle esthétique (l'art nomade).	
15.	CONCLUSION : RÉGLES CONCRÈTES ET MACHINES ABSTRAITES . . . . .	626
	TABLE DES REPRODUCTIONS . . . . .	642